NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION / MOTIZATION / DIGITALISIERUNG / GARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG ; CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ROMANS NATIONAUX

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

PARIS. — Imprimé chez Jules BONAVENTURE,
55, quai des Grands-Augustins.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ROMANS NATIONAUX

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

— LE CONSCRIT DE 1813 —

MADAME THÉRÈSE — L'INVASION — WATERLOO.

ILLUSTRÉS PAR RIOU

L'INVASION ILLUSTRÉE PAR FUCHS



PARIS

J. HETZEL, ÉDITEUR, 18, RUE JACOB.

1871

Tous droits réservés.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ROMANS NATIONAUX

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

— LE CONSCRIT DE 1813 —

MADAME THÉRÈSE — L'INVASION — WATERLOO.



50 LIVRAISONS — 100 DESSINS — 2 GRAVURES PAR LIVRAISON.

AVERTISSEMENT

Le succès éclatant de ces bons livres est un des meilleurs signes de notre temps. Il prouve que la Muse de l'histoire vraie parle encore à tous les cœurs. Il prouve aussi que l'amour de la patrie et de la famille, que le développement des sentiments nobles, que le dévouement aux grandes idées de progrès, de justice et d'humanité ont des échos dans toutes les consciences. Il nous enseigne que si l'âme de la France peut parfois s'endormir, elle s'éveille toujours au premier cri des esprits généreux.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Jamais plume n'a été tenue d'une main plus ferme et plus honnête que celle qui a tracé les admirables, les glorieux, les poignants récits qui se déroulent dans les quatre livres que nous réunissons sous le titre de *Romans nationaux*. Jamais notre histoire n'a été abordée avec plus de franchise et de droiture que dans ces œuvres à la fois si émouvantes et si simples. Pas un mot dans ces épopées ingénues et profondes ne blessera la conscience du citoyen, n'alarmera la pudeur du foyer. Voilà des livres, voilà un aliment moral qu'on peut présenter avec tranquillité à la famille tout entière : le père, la mère, les enfants, l'aïeul, en feront la lecture en commun, et après avoir lu, tous, oui tous, nous osons le dire, se sentiront meilleurs et comme fortifiés. Chacun de ces ouvrages est l'image d'une des grandes guerres de la Révolution et de l'Empire. Nos pères ont gardé et nous ont transmis le souvenir de ces luttes gigantesques, elles ont fait palpiter autrefois la France tout entière, elles vivent encore aujourd'hui dans la mémoire de beaucoup d'hommes de notre temps : — le vieux soldat, le paysan, l'ouvrier retrouveront avec attendrissement et fierté, dans les *Romans nationaux*, le fidèle souvenir des jours de leurs épreuves et de leur vaillance.

La forme de ces admirables récits est d'une simplicité magistrale, qui les a mis tout d'un coup à la portée de tous les âges et de tous les esprits.

Nous avons tenu, dans cette édition, à faire revivre par le crayon, avec une fidélité scrupuleuse, la physionomie exacte des temps, des pays, des hommes, des choses racontées. Pour accomplir cette tâche, M. Riou s'est transporté sur les lieux mêmes qui furent le théâtre de ces luttes mémorables. C'est en Alsace, dans les Vosges, au cœur de ces héroïques départements qui ont versé le plus pur de leur sang pour la défense de la patrie; c'est à Wissembourg, à Landau, à Mayence, à Leipzig, sur l'une et l'autre rive du Rhin, qu'il a été recueillir les matériaux de son illustration.

Son œuvre, comme celle des écrivains, aura donc le cachet de réalité, de vérité absolue qui fait la force de l'histoire, et laisse loin tout ce qui n'est qu'œuvre de fantaisie. Les costumes, les sites, les terrains, les maisons, les rues, les intérieurs, les paysages, tout a été étudié sur nature par cet habile artiste.

Mettre à la portée de tous par le bon marché, par le fractionnement en livraisons à 10 cent. ces œuvres graves, saines et charmantes, c'est servir le goût du public dans ce qu'il a de meilleur et de plus respectable.

Chacun coucourra suivant son pouvoir à répandre ces bons livres, nous n'en doutons pas; nous faisons sur ce point appel à tous les cœurs patriotiques, à tous les esprits honnêtes qui comprennent que si les mauvais livres sont à craindre, le contre-poison ne peut être que dans la lecture d'œuvres robustes et fortifiantes, — or, les *Romans nationaux* sont entre tous, de ces œuvres de choix sur lesquelles l'assentiment est unanime.

Les Éditeurs.



NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

HISTOIRE

D'UN

CONSCRIT DE 1813

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN



I

Ceux qui n'ont pas vu la gloire de l'Empereur Napoléon dans les années 1810, 1811 et 1812, ne sauront jamais à quel degré de puissance peut monter un homme.

Quand il traversait la Champagne, la Lorraine ou l'Alsace, les gens, au milieu de la moisson ou des vendanges, abandonnaient tout pour courir à sa rencontre; il en arrivait de huit et dix lieues; les femmes, les enfants, les vieillards se précipitaient sur sa route en levant les mains et criant: « *Vive l'Empereur! vive l'Empereur!* » On aurait cru que c'était Dieu; qu'il faisait respirer le monde et que si par malheur il mourait, tout serait fini. Quelques

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

anciens de la République qui hochaient la tête et se permettaient de dire, entre deux vins, que l'Empereur pouvait tomber, passaient pour des fous. Cela paraissait contre nature, et même on n'y pensait jamais.

Moi, j'étais en apprentissage, depuis 1804 chez le vieil horloger Melchior Goulden, à Phalsbourg. Comme je paraissais faible et que je boitais un peu, ma mère avait voulu me faire apprendre un métier plus doux que ceux de notre village; car, au Dagsberg, on ne trouve que des bûcherons, des charbonniers et des schlitteurs. M. Goulden m'aimait bien. Nous demeurions au premier étage de la grande maison qui fait le coin en face du *Bœuf-Rouge*, près de la porte de France.

C'est là qu'il fallait voir arriver des princes, des ambassadeurs et des généraux, les uns à cheval, les autres en calèche, les autres en berline, avec des habits galonnés, des plumets, des fourrures et des décorations de tous les pays. Et sur la grande route il fallait voir passer les courriers, les estafettes, les convois de poudre, de boulets, les canons, les caissons, la cavalerie et l'infanterie ! Quel temps ! quel mouvement !

En cinq ou six ans l'hôtelier Georges fit fortune ; il eut des prés, des vergers, des maisons et des écus en abondance, car tous ces gens arrivant d'Allemagne, de Suisse, de Russie, de Pologne ou d'ailleurs ne regardaient pas à quelques poignées d'or répandues sur les grands chemins ; c'étaient tous des nobles, qui se faisaient gloire en quelque sorte de ne rien ménager.

Du matin au soir, et même pendant la nuit, l'hôtel du *Bœuf-Rouge* tenait table ouverte. Le long des hautes fenêtres en bas, on ne voyait que les grandes nappes blanches, étincelantes d'argenterie et couvertes de gibier, de poisson et d'autres mets rares, autour desquels ces voyageurs venaient s'asseoir côte à côte. On n'entendait dans la grande cour derrière que les hennissements des chevaux, les cris des postillons, les éclats de rire des servantes, le roulement des voitures, arrivant ou partant, sous les hautes portes cochères. Ah ! l'hôtel du *Bœuf-Rouge* n'aura jamais un temps de prospérité pareille !

On voyait aussi descendre là des gens de la ville, qu'on avait connus dans le temps pour chercher du bois sec à la forêt, ou ramasser le fumier des chevaux sur les grandes routes. Ils étaient passés commandants, colonels, généraux, un sur mille, à force de batailler dans tous les pays du monde.

Le vieux Melchior, son bonnet de soie noire tiré sur ses larges oreilles poilues, les paupières flasques, le nez pincé dans ses grandes besicles de corne et les lèvres serrées, ne pouvait s'empêcher de déposer sur l'établi sa loupe et son poinçon et de jeter quelquefois un regard vers l'auberge, surtout quand les grands coups de fouet des postillons à lourdes bottes, petite veste et perruque de chanvre tortillée sur la nuque, retentissaient dans les échos des remparts, annonçant quelque nouveau personnage. Alors il devenait attentif, et de temps en temps je l'entendais s'écrier :

« Tiens ! c'est le fils du couvreur Jacob, de la vieille ravaudeuse Marie-Anne ou du tonnelier Franz-Sépel ! Il a fait son chemin... le voilà colonel et baron de l'Empire par-dessus le marché ! Pourquoi donc est-ce qu'il ne descend pas chez son père, qui demeure là-bas dans la rue des Capucins? »

Mais lorsqu'il les voyait prendre le chemin de la rue, en donnant des poignées de main à droite et à gauche aux gens qui les reconnaissaient, sa figure changeait; il s'essuyait les yeux avec son gros mouchoir à carreaux, en murmurant :

« C'est la pauvre vieille Annette qui va avoir du plaisir ! A la bonne heure, à la bonne heure ! il n'est pas fier celui-là, c'est un brave homme; pourvu qu'un boulet ne l'enlève pas de sitôt ! »

Les uns passaient comme honteux de reconnaître leur nid, les autres traversaient fièrement la ville, pour aller voir leur sœur ou leur cousine. Ceux-ci, tout le monde en parlait, on aurait dit que tout Phalsbourg portait leurs croix et leurs épaulettes ; les autres, on les méprisait autant et même plus que lorsqu'ils balayaient la grande route.

On chantait presque tous les mois des *Te Deum* pour quelque nouvelle victoire, et le canon de l'arsenal tirait ses vingt et un coups, qui vous faisaient trembler le cœur. Dans les huit jours qui suivaient, tous les familles étaient dans l'inquiétude, les pauvres vieilles femmes surtout attendaient une lettre; la première qui venait, toute la ville le savait : « Une telle a reçu des nouvelles de Jacques ou de Claude ! » et tous couraient pour savoir s'il ne disait rien de leur Joseph ou de leur Jean-Baptiste. Je ne parle pas des promotions, ni des actes de décès; les promotions, chacun y croyait, il fallait bien remplacer les morts ; mais pour les actes de décès, les parents attendaient en pleurant, car ils n'arrivaient pas tout de suite, quelquefois même ils n'arrivaient jamais, et les pauvres vieux espéraient toujours, pensant :

« Peut-être que notre garçon est prisonnier... Quand la paix sera faite, il reviendra... Combien sont revenus qu'on croyait morts ! » Seulement la paix ne se faisait jamais ; une guerre finie, on en commençait une autre. Il nous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

manquait toujours quelque chose, soit du côté de la Russie, soit du côté de l'Espagne ou ailleurs; — l'Empereur n'était jamais content.

Souvent, au passage des régiments qui traversaient la ville, — la grande capote retroussée sur les hanches, le sac au dos, les hautes guêtres montant jusqu'aux genoux et le fusil à volonté, allongeant le pas, tantôt couverts de boue, tantôt blancs de poussière, — souvent le père Melchior, après avoir regardé ce défilé, me demandait tout rêveur :

« Dis donc, Joseph, combien penses-tu que nous en avons vu passer depuis 1804?

—Oh! je ne sais pas, monsieur Goulden, lui disais-je, au moins quatre ou cinq cent mille.

—Oui... au moins! faisait-il. Et combien en as-tu vu revenir? »

Alors je comprenais ce qu'il voulait dire, et je lui répondais :

« Peut-être qu'ils rentrent par Mayence, ou par une autre route... Ça n'est pas possible autrement! »

Mais il hochait la tête et disait :

« Ceux que tu n'as pas vu revenir sont morts, comme des centaines et des centaines de mille autres mourront, si le bon Dieu n'a pas pitié de nous, car l'Empereur n'aime que la guerre! Il a déjà versé plus de sang pour donner des couronnes à ses frères, que notre grande Révolution pour gagner les Droits de l'Homme. »

Nous nous remettions à l'ouvrage, et les réflexions de M. Goulden me donnaient terriblement à réfléchir.

Je boitais bien un peu de la jambe gauche, mais tant d'autres avec des défauts avaient reçu leur feuille de route tout de même!

Ces idées me trottaient dans la tête, et quand j'y pensais longtemps, j'en concevais un grand chagrin. Cela me paraissait terrible, non-seulement parce que je n'aimais pas la guerre, mais encore parce que je voulais me marier avec ma cousine Catherine des Quatre-Vents. Nous avions été en quelque sorte élevés ensemble. On ne pouvait voir de fille plus fraîche, plus riante; elle était blonde, avec de beaux yeux bleus, des joues roses et des dents blanches comme du lait; elle approchait de ses dix-huit ans; moi j'en avais dix-neuf, et la tante Margrédel paraissait contente de me voir arriver tous les dimanches de grand matin, pour déjeuner et dîner avec eux.

Catherine et moi nous allions derrière, dans le verger; nous mordions dans les mêmes pommes et dans les mêmes poires; nous étions les plus heureux du monde.

C'est moi qui conduisais Catherine à la grand'messe et aux vêpres, et, pendant la fête, elle ne quittait pas mon bras et refusait de danser avec les autres garçons du village. Tout le monde savait que nous devions nous marier un jour; mais si j'avais le malheur de partir à la conscription, tout était fini. Je souhaitais d'être encore mille fois plus boiteux, car, dans ce temps, on avait d'abord pris les garçons, puis les hommes mariés, sans enfants, et malgré moi je pensais : « Est-ce que les boiteux valent mieux que les hommes mariés? est-ce qu'on ne pourrait pas me mettre dans la cavalerie! » Rien que cette idée me rendait triste : j'aurais déjà voulu me sauver.

Mais c'est principalement en 1812, au commencement de la guerre contre les Russes, que ma peur grandit. Depuis le mois de février jusqu'à la fin de mai, tous les jours nous ne vîmes passer que des régiments et des régiments : des dragons, des cuirassiers, des carabiniers, des hussards, des lanciers de toutes les couleurs, de l'artillerie, des caissons, des ambulances, des voitures, des vivres, toujours et toujours, comme une rivière qui coule et dont on ne voit jamais la fin.

Je me rappelle encore que cela commença par des grenadiers qui conduisaient de gros chariots attelés de bœufs. Ces bœufs étaient à la place de chevaux, pour servir de vivres plus tard, quand on aurait usé les munitions. Chacun disait : « Quelle belle idée! Quand les grenadiers ne pourront plus nourrir les bœufs, les bœufs nourriront les grenadiers. » Malheureusement ceux qui disaient cela ne savaient pas que les bœufs ne peuvent faire que sept à huit lieues par jour, et qu'il leur faut sur huit jours de marche un jour de repos au moins; de sorte que ces pauvres bêtes avaient déjà la corne usée, la lèvre baveuse, les yeux hors de la tête, le cou rivé dans les épaules, et qu'il ne leur restait plus que la peau et les os. Il en passa pendant trois semaines de cette espèce, tout déchirés de coups de baïonnette. La viande devint bon marché, car on abattait beaucoup de ces bœufs, mais peu de personnes en voulaient, la viande malade étant malsaine. Ils n'arrivèrent pas seulement à vingt lieues de l'autre côté du Rhin.

Après cela, nous ne vîmes plus défiler que des lances, des sabres et des casques. Tout s'engouffrait sous la porte de France, traversait la place d'Armes en suivant la grande route, et sortait par la porte d'Allemagne.

Enfin, le 10 mai de cette année 1812, de grand matin, les canons de l'arsenal annoncèrent le maître de tout. Je dormais encore lorsque le premier coup partit, en faisant grelotter mes petites vitres comme un tambour, et presque aussitôt M. Goulden, avec la chandelle allumée, ouvrit ma porte en me disant :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Lève-toi... le voilà ! »

Nous ouvrîmes la fenêtre. Au milieu de la nuit je vis s'avancer au grand trot, sous la porte de France, une centaine de dragons dont plusieurs portaient des torches ; ils passèrent avec un roulement et des piétinements terribles ; leurs lumières serpentaient sur la façade des maisons comme de la flamme, et de toutes les croisées on entendait partir des cris sans fin : « *Vive l'Empereur ! vive l'Empereur !* »

Je regardais la voiture, quand un cheval s'abattit sur le poteau du boucher Klein, où l'on attachait les bœufs ; le dragon tomba comme une masse, les jambes écartées, le casque dans la rigole, et presque aussitôt une tête se pencha hors de la voiture pour voir ce qui se passait, une grosse tête pâle et grasse, une touffe de cheveux sur le front : c'était Napoléon ; il tenait la main levée comme pour prendre une prise de tabac, et dit quelques mots brusquement. L'officier qui galopait à côté de la portière se pencha pour lui répondre. Il prit sa prise et tourna le coin, pendant que les cris redoublaient et que le canon tonnait.

Voilà tout ce que je vis.

L'Empereur ne s'arrêta pas à Phalsbourg ; tandis qu'il courait déjà sur la route de Saverne, le canon tirait ses derniers coups. Puis le silence se rétablit. Les hommes de garde à la porte de France relevèrent le pont, et le vieil horloger me dit :

« Tu l'as vu ?

— Oui, monsieur Goulden.

— Eh bien ! fit-il, cet homme-là tient notre vie à tous dans sa main ; il n'aurait qu'à souffler sur nous et ce serait fini. Bénissons le ciel qu'il ne soit pas méchant, car sans cela le monde verrait des choses épouvantables, comme du temps des rois sauvages et des Turcs. »

Il semblait tout rêveur ; au bout d'une minute, il ajouta :

« Tu peux te recoucher ; voici trois heures qui sonnent. »

Il rentra dans sa chambre, et je me remis dans mon lit. Le grand silence qu'il faisait dehors me paraissait extraordinaire après tout ce tumulte, et jusqu'au petit jour, je ne cessai point de rêver à l'Empereur. Je songeais aussi au dragon, et je désirais savoir s'il était mort du coup. Le lendemain, nous apprîmes qu'on l'avait porté à l'hôpital et qu'il en reviendrait.

Depuis ce jour jusqu'à la fin du mois de septembre, on chanta beaucoup de *Te Deum* à l'église, et l'on tirait chaque fois vingt et un coups de canon pour quelque nouvelle victoire. C'était presque toujours le matin ; M. Goulden aussitôt s'écriait :

« Hé, Joseph ! encore une bataille gagnée ! cinquante mille hommes à terre, vingt-cinq drapeaux, cent bouches à feu !... Tout va bien... tout va bien. — Il ne reste maintenant qu'à faire une nouvelle levée, pour remplacer ceux qui sont morts ! »

Il poussait ma porte, et je le voyais tout gris, tout chauve, en manches de chemise, le cou nu, qui se lavait la figure dans la cuvette.

« Est-ce que vous croyez, monsieur Goulden, lui disais-je dans un grand trouble, qu'on prendra les boiteux ?

— Non, non, faisait-il avec bonté, ne crains rien, mon enfant ; tu ne pourrais réellement pas servir. Nous arrangerons cela. Travaille seulement bien, et ne t'inquiète pas du reste. »

Il voyait mon inquiétude et cela lui faisait de la peine. Je n'ai jamais rencontré d'homme meilleur. Alors il s'habillait pour aller remonter les horloges en ville, celles de M. le commandant de place, de M. le maire et d'autres personnes notables. Moi, je restais à la maison.

M. Goulden ne rentrait qu'après le *Te Deum* ; il ôtait son grand habit noisette, remettait sa perruque dans la boîte et tirait de nouveau son bonnet de soie sur ses oreilles, en disant :

« L'armée est à Vilna, — ou bien à Smolensk, — je viens d'apprendre ça chez M. le commandant. Dieu veuille que nous ayons le dessus cette fois encore et qu'on fasse la paix ; le plus tôt sera le mieux, car la guerre est une chose terrible. »

Je pensais aussi que, si nous avions la paix, on n'aurait plus besoin de tant d'hommes et que je pourrais me marier avec Catherine. Chacun peut s'imaginer combien de vœux je formais pour la gloire de l'Empereur.

II

C'est le 15 septembre 1812 qu'on apprit notre grande victoire de la Moskowa. Tout le monde était dans la jubilation et s'écriait : « Maintenant nous allons avoir la paix... maintenant la guerre est finie... »

Quelques mauvais gueux disaient qu'il restait à prendre la Chine ; on rencontre toujours des êtres pareils pour désoler les gens.

Huit jours après, on sut que nous étions à Moscou, la plus grande ville de Russie et la plus riche ; chacun se figurait le butin que nous allions avoir, et l'on pensait que cela ferait diminuer les contributions. Mais bientôt le bruit courut que les Russes avaient mis le feu dans leur ville, et qu'il allait falloir battre en retraite sur la Pologne, si l'on ne voulait pas périr de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

faim. On ne parlait que de cela dans les auberges, dans les brasseries, à la halle aux blés, partout; on ne pouvait se rencontrer sans se demander aussitôt : « Eh bien... eh bien... ça va mal... la retraite a commencé ! »

Les gens étaient pâles; et devant la poste, des centaines de paysans attendaient du matin au soir, mais il n'arrivait plus de lettres. Moi je passais au travers de tout ce monde, sans faire trop attention, car j'en avais tant vu ! Et puis j'avais une idée qui me réjouissait le cœur, et qui me faisait voir tout en beau.

Vous saurez que depuis cinq mois je voulais faire un cadeau magnifique à Catherine, pour le jour de sa fête, qui tombait le 18 décembre. Parmi les montres qui pendaient à la devanture de M. Goulden, il s'en trouvait une toute petite, quelque chose de tout à fait joli, la cuvette en argent, rayée de petits cercles qui la faisaient reluire comme une étoile. Autour du cadran, sous le verre, était un filet de cuivre, et sur le cadran on voyait peints deux amoureux qui se faisaient en quelque sorte une déclaration, car le garçon donnait à la fille un gros bouquet de roses, tandis qu'elle baissait modestement les yeux, en avançant la main.

La première fois que j'avais vu cette montre, je m'étais dit en moi-même : « Tu ne la laisseras pas échapper; elle sera pour Catherine. Quand tu serais forcé de travailler tous les jours jusqu'à minuit, il faut que tu l'aies. » M. Goulden, après sept heures, me laissait travailler pour mon compte. Nous avions de vieilles montres à nettoyer, à rajuster, à remonter. Cela donnait beaucoup de peine, et quand j'avais fait un ouvrage pareil, le père Melchior me payait raisonnablement. Mais la petite montre valait trente-cinq francs. Qu'on s'imagine, d'après cela, les heures de nuit qu'il me fallut passer pour l'avoir. Je suis sûr que si M. Goulden avait su que je la voulais, il m'en aurait fait présent lui-même; mais je ne m'en serais pas seulement laissé rabattre un liard, j'aurais regardé cela comme honteux; je me disais : « Il faut que tu l'aies gagnée... que personne n'ait rien à réclamer dessus. » Seulement, de peur qu'un autre n'eût l'idée de l'acheter, je l'avais mise à part dans une boîte, en disant au père Melchior que je connaissais un acheteur pour cette montre.

Maintenant chacun doit comprendre que toutes ces histoires de guerre m'entraient par une oreille et me sortaient par l'autre. Je me figurais la joie de Catherine en travaillant; durant cinq mois je n'eus que cela devant les yeux; je me représentais sa mine lorsqu'elle recevrait mon cadeau, et je me demandais : « Qu'est-ce qu'elle dira ? » Tantôt je me figurais qu'elle s'écriait : « O Joseph, à quoi penses-tu donc ? C'est bien trop beau pour moi... Non... non... je ne peux pas recevoir une si belle montre ! » Alors je la forçais de la prendre, je la glissais dans la poche de son tablier en disant : « Allons donc, Catherine, allons donc... Est-ce que tu veux me faire de la peine ? » Je voyais bien qu'elle la désirait, et qu'elle me disait cela pour avoir l'air de la refuser. Tantôt je me représentais sa figure toute rouge; elle levait les mains en disant : « Seigneur Dieu ! maintenant, Joseph, je vois bien que tu m'aimes ? » Et elle m'embrassait, les larmes aux yeux. J'étais bien content. La tante Grédel approuvait tout. Enfin mille et mille idées pareilles me passaient par la tête, et le soir, en me couchant, je pensais : « Il n'y a pourtant pas d'homme aussi heureux que toi, Joseph ! Voilà maintenant que tu peux faire un cadeau rare à Catherine par ton travail. Et sûrement qu'elle prépare aussi quelque chose pour ta fête, car elle ne pense qu'à toi; vous êtes tous les deux très-heureux, et quand vous serez mariés, tout ira bien. » Ces pensées m'attendrissaient; jamais je n'avais éprouvé d'aussi grande satisfaction.

Pendant que je travaillais de la sorte, ne songeant qu'à ma joie, l'hiver arriva plus tôt que d'habitude, vers le commencement de novembre. Il ne commença point par de la neige, mais par un froid sec et de grandes gelées. En quelques jours toutes les feuilles tombèrent, la terre durcit comme de la pierre, et tout se couvrit de givre : les tuiles, les pavés et les vitres. Il fallut faire du feu, cette année-là, pour empêcher le froid d'entrer par les fentes ! Quand la porte restait ouverte une seconde, toute la chaleur était partie; le bois petillait dans le poêle; il brûlait comme de la paille en bourdonnant, et les cheminées tiraient bien.

Chaque matin je me dépêchais de laver les vitraux de la devanture avec de l'eau chaude; j'avais à peine refermé la fenêtre qu'une ligne de givre les couvrait. On entendait dehors les gens courir en respirant, le nez dans le collet de leur habit et les mains dans les poches. Personne ne s'arrêtait, et les portes des maisons se refermaient bien vite.

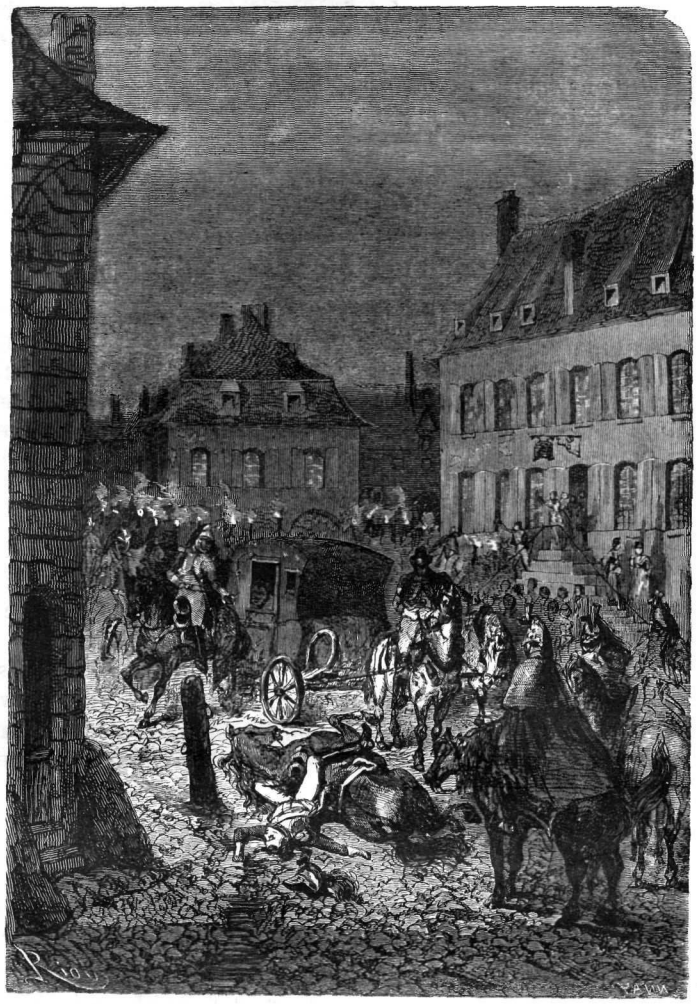
Je ne sais où s'en étaient allés les moineaux, s'ils étaient morts ou vivants, mais pas un seul ne criait sur les cheminées, et sauf le réveil et la retraite qu'on sonnait aux deux casernes, aucun autre bruit ne troublait le silence.

Souvent, quand le feu petillait bien, M. Goulden s'arrêtait tout à coup dans son travail, et regardant un instant les vitres blanches, il s'écriait :

« Nos pauvres soldats ! nos pauvres soldats ! »

Il disait cela d'une voix si triste, que je sen-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Le dragon tomba comme une masse. (Page 6).

tais mon cœur se serrer et que je lui répondais :

« Mais, monsieur Goulden, ils doivent être maintenant en Pologne, dans de bonnes casernes ; car de penser que des êtres humains puissent supporter un froid pareil, c'est impossible.

—Un froid pareil ! disait-il, oui, dans ce pays, il fait froid, très-froid, à cause des courants d'air de la montagne ; et pourtant qu'est-ce que ce froid auprès de celui du nord, en Russie et en Pologne ? Dieu veuille qu'ils soient partis assez tôt !... Mon Dieu ! mon Dieu ! combien ceux qui conduisent les hommes ont une charge lourde à porter ! »

Alors il se taisait, et durant des heures je songeais à ce qu'il m'avait dit ; je me représentais nos soldats en route, courant pour se réchauffer. Mais l'idée de Catherine me revenait toujours, et j'ai pensé bien souvent depuis, que lorsque l'homme est heureux, le malheur des autres le touche peu, surtout dans la jeunesse, où les passions sont plus fortes, et où l'expérience des grandes misères vous manque encore.

Après les gelées, il tomba tellement de neige, que les courriers en furent arrêtés sur la côte des Quatre-Vents. J'eus peur de ne pouvoir pas aller chez Catherine le jour de sa fête ; mais deux compagnies d'infanterie sortirent avec des pioches, et taillèrent dans la neige durcie une route pour laisser passer les voitures, et cette route resta jusqu'au commencement du mois d'avril 1813.

Cependant la fête de Catherine approchait de jour en jour, et mon bonheur augmentait en

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Qui vive ! (Page 12.)

proportion. J'avais déjà les trente-cinq francs, mais je ne savais comment dire à M. Goulden que j'achetais la montre ; j'aurais voulu tenir toutes ces choses secrètes : cela m'ennuyait beaucoup d'en parler.

Enfin la veille de la fête, entre six et sept heures du soir, comme nous travaillions en silence, la lampe entre nous, tout à coup je pris ma résolution et je dis :

« Vous savez, monsieur Goulden, que je vous ai parlé d'un acheteur pour la petite montre en argent?

—Oui, Joseph, fit-il sans se déranger ; mais il n'est pas encore venu.

—C'est moi, monsieur Goulden, qui suis l'acheteur. »

Alors il se redressa tout étonné. Je tirai les trente-cinq francs et je les posai sur l'établi. Lui me regardait.

« Mais, fit-il, ce n'est pas une montre pour toi, cela, Joseph ; ce qu'il te faut, c'est une grosse montre, qui te remplisse bien la poche et qui marque les secondes. Ces petites montres-là, c'est pour les femmes. »

Je ne savais que répondre.

M. Goulden, après avoir rêvé quelques instants, se mit à sourire.

« Ah ! bon, bon, dit-il, maintenant je comprends, c'est demain la fête de Catherine ! Voilà donc pourquoi tu travaillais jour et nuit ! Tiens, reprends cet argent, je n'en veux pas. »

J'étais tout confus.

« Monsieur Goulden, je vous remercie bien, lui dis-je, mais cette montre est pour Cathe-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

rine, et je suis content de l'avoir gagnée. Vous me feriez de la peine si vous refusiez l'argent; j'aimerais autant laisser la montre. »

Il ne dit plus rien et prit les trente-cinq francs; puis il ouvrit son tiroir et choisit une belle chaîne d'acier, avec deux petites clefs en argent doré qu'il mit à la montre. Après quoi lui-même enferma le tout dans une boîte avec une faveur rose. Il fit cela lentement, comme attendri; enfin il me donna la boîte.

« C'est un joli cadeau, Joseph, dit-il; Catherine doit s'estimer bien heureuse d'avoir un amoureux tel que toi. C'est une honnête fille. Maintenant nous pouvons souper; dresse la table, pendant que je vais lever le pot-au-feu. »

Nous fîmes cela, puis M. Goulden tira de l'armoire une bouteille de son vin de Metz, qu'il gardait pour les grandes circonstances, et nous soupâmes en quelque sorte comme deux camarades; car, durant toute la soirée, il ne cessa point de me parler du bon temps de sa jeunesse, disant qu'il avait eu jadis une amoureuse mais qu'en l'année 92 il était parti pour la levée en masse, à cause de l'invasion des Prussiens, et qu'à son retour à Fénétrange, il avait trouvé cette personne mariée, chose naturelle, puisqu'il ne s'était jamais permis de lui déclarer son amour; cela ne l'empêchait pas de rester fidèle à ce tendre souvenir : il en parlait d'un air grave. Moi je l'écoutais en rêvant à Catherine, et ce n'est que sur le coup de dix heures, au passage de la ronde, qui relevait les postes toutes les vingt minutes, à cause du grand froid, que nous remîmes deux bonnes bûches dans le poêle, et que nous allâmes enfin nous coucher.

III

Le lendemain 18 décembre, je m'éveillai vers six heures du matin. Il faisait un froid terrible; ma petite fenêtre était comme couverte d'un drap de givre.

J'avais eu soin, la veille, de déployer au dos d'une chaise mon habit bleu de ciel à queue de morue, mon pantalon, mon gilet en poil de chèvre, une chemise blanche et ma belle cravate de soie noire. Tout était prêt; mes bas et mes souliers bien cirés se trouvaient au pied du lit; je n'avais qu'à m'habiller, et, malgré cela, le froid que je sentais à la figure, la vue de ces vitres et le grand silence du dehors me donnaient le frisson d'avance. Si ce n'avait pas été la fête de Catherine, je serais resté là jusqu'à midi; mais tout à coup cette idée me fit sauter du lit et courir bien vite au grand poêle de faïence, où restaient presque toujours quelques braises de la veille au soir, dans les cendres. J'en trouvai deux ou trois, je me dépêchai de les rassembler et de mettre dessus du petit bois et deux grosses bûches, après quoi je courus me renfoncer dans mon lit.

M. Goulden, sous ses grands rideaux, la couverture tirée sur le nez et le bonnet de coton sur les yeux, était éveillé depuis un instant; il m'entendit et me cria :

« Joseph, il n'a jamais fait un froid pareil depuis quarante ans... je sens ça... Quel hiver nous allons avoir ! »

Moi, je ne lui répondais pas; je regardais de loin si le feu s'allumait : les braises prenaient bien; on entendait le fourneau tirer, et d'un seul coup tout s'alluma. Le bruit de la flamme vous réjouissait; mais il fallut plus d'une bonne demi-heure pour sentir un peu l'air tiède.

Enfin je me levai, je m'habillai. M. Goulden parlait toujours; moi, je ne pensais qu'à Catherine. Et comme j'avais fini vers huit heures, j'allais sortir, lorsque M. Goulden, qui me regardait aller et venir, s'écria :

« Joseph, à quoi penses-tu donc, malheureux? Est-ce avec ce petit habit que tu veux aller aux Quatre-Vents? Mais tu serais mort à moitié chemin. Entre dans mon cabinet, tu prendras le grand manteau, les moufles et les souliers à double semelle garnis de flanelle. »

Je me trouvais si beau, que je réfléchis s'il fallait suivre son conseil, et lui, voyant ça, dit:

« Ecoute, on a trouvé hier un homme gelé sur la côte de Wéchem; le docteur Steinbrenner a dit qu'il résonnait comme un morceau de bois sec, quand on tapait dessus. C'était un soldat; il avait quitté le village entre six et sept heures, à huit heures on l'a ramassé; ainsi ça va vite. Si tu veux avoir le nez et les oreilles gelées, tu n'as qu'à sortir comme cela. »

Je vis bien alors qu'il avait raison; je mis ses gros souliers, je passai le cordon des moufles sur mes épaules, et je jetai le manteau pardessus. C'est ainsi que je sortis, après avoir remercié M. Goulden, qui m'avertit de ne pas rentrer trop tard, parce que le froid augmente à la nuit, et qu'une grande quantité de loups devaient avoir passé le Rhin sur la glace.

Je n'étais pas encore devant l'église, que j'avais déjà relevé le collet de peau de renard du manteau, pour sauver mes oreilles. Le froid était si vif, qu'on sentait comme des aiguilles dans l'air, et qu'on se recoquillait malgré soi jusqu'à la plante des pieds.

Sous la porte d'Allemagne, j'aperçus le soldat de garde, dans son grand manteau gris, reculé comme un saint au fond de sa niche; il

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

serrait le fusil avec sa manche, pour n'avoir pas les doigts gelés contre le fer, deux glaçons pendaient à ses moustaches. Personne n'était sur le pont, ni devant l'octroi. Un peu plus loin, hors de l'avancée, je vis trois voitures au milieu de la route, avec leurs grandes bâches serrées comme des bourriches, elles étincelaient de givre ; on les avait dételées et abandonnées. Tout semblait mort au loin, tous les êtres se cachaient, se blottissaient dans quelque trou ; on n'entendait que la glace crier sous vos pieds.

En courant à côté du cimetière, dont les croix et les tombes reluisaient au milieu de la neige, je me dis en moi-même : « Ceux qui dorment là n'ont plus froid ! » Je serrais le manteau contre ma poitrine et je cachais mon nez dans la fourrure, remerciant M. Goulden de la bonne idée qu'il avait eue. J'enfonçais aussi mes mains dans les moufles jusqu'aux coudes, et je galopais dans cette grande tranchée à perte de vue, que les soldats avaient faite depuis la ville jusqu'aux Quatre-Vents. C'étaient des murs de glace ; en quelques endroits balayés par la bise, on voyait le ravin du fond de Fiquet, la forêt du bois de chênes et la montagne bleuâtre, comme rapprochés de vous à cause de la clarté de l'air. On n'entendait plus aboyer les chiens de ferme, il faisait aussi trop froid pour eux.

Malgré tout, la pensée de Catherine me réchauffait le cœur, et bientôt je découvris les premières maisons des Quatre-Vents. Les cheminées et les toits de chaume, à droite et à gauche de la route, dépassaient à peine les montagnes de neige, et les gens, tout le long des murs, jusqu'au bout du village, avaient fait une tranchée pour aller les uns chez les autres. Mais ce jour-là, chaque famille se tenait autour de son âtre, et l'on voyait les petites vitres rondes comme piquées d'un point rouge, à cause du grand feu de l'intérieur. Devant chaque porte se trouvait une botte de paille, pour empêcher le froid de passer dessous.

A la cinquième porte à droite, je m'arrêtai pour ôter mes moufles, puis j'ouvris et je refermai bien vite ; c'était la maison de ma tante Grédel Bauer, la veuve de Mathias Bauer et la mère de Catherine.

Comme j'entrais grelottant et que la tante Grédel, assise devant l'âtre, tournait sa tête grise, tout étonnée à cause de mon grand collet de renard, Catherine, habillée en dimanche, avec une belle jupe de rayage, le mouchoir à longues franges en croix autour du sein, le cordon du tablier rouge serré à sa taille très-mince, un joli bonnet de soie bleue à bandes de velours noir renfermant sa figure rose et blonde, les yeux doux et le nez un peu relevé. Catherine s'écria : « C'est Joseph ! »

Et sans regarder deux fois elle accourut m'embrasser en disant :

« Je savais bien que le froid ne t'empêcherait pas de venir. »

J'étais tellement heureux que je ne pouvais parler ! J'ôtai mon manteau que je pendis au mur avec les moufles ; j'ôtai pareillement les gros souliers de M. Goulden, et je sentis que j'étais tout pâle de bonheur.

J'aurais voulu trouver quelque chose d'agréable, mais comme cela ne venait pas, tout à coup je dis :

« Tiens, Catherine, voici quelque chose pour ta fête ; mais d'abord il faut que tu m'embrasses encore une fois avant d'ouvrir la boîte. »

Elle me tendit ses bonnes joues roses et puis s'approcha de la table ; la tante Grédel vint aussi voir. Catherine délia le cordon et ouvrit. Moi j'étais derrière, et mon cœur sautait, sautait, j'avais peur en ce moment que la montre ne fût pas assez belle. Mais au bout d'un instant, Catherine, joignant les mains, soupira tout bas :

« Oh ! mon Dieu ! que c'est beau !... C'est une montre.

— Oui, dit la tante Grédel, ça, c'est tout à fait beau ; je n'ai jamais vu de montre aussi belle... On dirait de l'argent.

— Mais c'est de l'argent, » fit Catherine en se retournant et me regardant pour savoir.

Alors je dis :

« Est-ce que vous croyez, tante Grédel, que je serais capable de donner une montre en cuivre argenté à celle que j'aime plus que ma propre vie ? Si j'en étais capable, je me mépriserais comme la boue de mes souliers. »

Catherine, entendant cela, me mit ses deux bras autour du cou, et, comme nous étions ainsi, je pensai : « Voilà le plus beau jour de ma vie ! »

Je ne pouvais plus la lâcher ; la tante Grédel demandait :

« Qu'est-ce qu'il y a donc de peint sur le verre ? »

Mais je n'avais plus la force de répondre, et seulement à la fin, nous étant assis l'un à côté de l'autre, je pris la montre et je dis :

« Cette peinture, tante Grédel, représente deux amoureux qui s'aiment plus qu'on ne peut dire : Joseph Bertha et Catherine Bauer ; Joseph offre un bouquet de roses à son amoureuse, qui étend la main pour le prendre. »

Quand la tante Grédel eut bien vu la montre, elle dit :

« Viens que je t'embrasse aussi, Joseph ; je vois bien qu'il t'a fallu beaucoup économiser et travailler pour cette montre, et je pense que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

c'est très-beau.... que tu es un bon ouvrier et que tu nous fais honneur. »

Je l'embrassai dans la joie de mon âme, et depuis ce moment jusqu'à midi, je ne lâchai plus la main de Catherine : nous étions heureux en nous regardant.

La tante Grédel allait et venait autour de l'âtre pour apprêter un *pfankougen* avec des pruneaux secs et des *küchlen* trempés dans du vin à la cannelle, et d'autres bonnes choses; mais nous n'y faisions pas attention, et ce n'est qu'au moment où la tante, après avoir mis son casaquin rouge et ses sabots noirs, s'écria toute contente : « Allons, mes enfants, à table! » que nous vîmes la belle nappe, la grande soupière, la cruche de vin et le *pfankougen* bien rond, bien doré, sur une large assiette au milieu. Cela nous réjouit la vue, et Catherine dit :

« Assieds-toi là, Joseph, contre la fenêtre, que je te voie bien. Seulement il faut que tu m'arranges la montre, car je ne sais pas où la mettre. »

Je lui passai la chaîne autour du cou, puis, nous étant assis, nous mangeâmes de bon appétit. Dehors, on n'entendait rien; le feu pétillait sur l'âtre. Il faisait bien bon dans cette grande cuisine, et le chat gris, un peu sauvage, nous regardait de loin, à travers la balustrade de l'escalier au fond, sans oser descendre.

Catherine, après le dîner, chanta l'air : *Der lieber Gott*. Elle avait une voix douce qui s'élevait jusqu'au ciel. Moi je chantais tout bas, seulement pour la soutenir. La tante Grédel, qui ne pouvait jamais rester sans rien faire, même les dimanches, s'était mise à filer; le bourdonnement du rouet remplissait les silences, et nous étions tout attendris. Quand un air était fini, nous en commencions un autre. A trois heures, la tante nous servit les *küchlen* à la cannelle; nous y mordions ensemble, en riant comme des bienheureux, et la tante quelquefois s'écriait :

« Allons, allons, est-ce qu'on ne dirait pas de véritables enfants? »

Elle avait l'air de se fâcher, mais on voyait bien à ses yeux plissés qu'elle riait au fond de son cœur.

Cela dura jusqu'à quatre heures du soir. Alors la nuit commençait à venir, l'ombre entrait par les petites fenêtres, et, songeant qu'il faudrait bientôt nous quitter, nous nous assîmes tristement près de l'âtre où dansait la flamme rouge. Catherine me serrait la main; moi, le front penché, j'aurais donné ma vie pour rester. Cela durait depuis une bonne demi-heure, lorsque la tante Grédel s'écria :

« Joseph.... écoute.... il est temps que tu partes; la lune ne se lève pas avant minuit, il va faire bientôt noir dehors comme dans un four, et par ces grands froids un malheur est si vite arrivé.... »

Ces paroles me portaient un coup, et je sentais que Catherine me retenait la main; mais la tante Grédel avait plus de raison que nous.

« C'est assez, dit-elle en se levant et décrochant le manteau du mur; tu reviendras dimanche. »

Il fallut bien remettre les gros souliers, les moufles et le manteau de M. Goulden.

J'aurais voulu faire durer cela cent ans; malheureusement, la tante m'aidait. Quand j'eus le grand collet dressé contre les oreilles, elle me dit :

« Embrassons-nous, Joseph. »

Je l'embrassai d'abord, ensuite Catherine, qui ne disait plus rien. Après cela, j'ouvris la porte, et le froid terrible entrant tout à coup m'avertit qu'il ne fallait pas attendre.

« Dépêche-toi, me dit la tante.

— Bonsoir, Joseph, bonsoir! me criait Catherine; n'oublie pas de venir dimanche. »

Je me retournai pour agiter la main, puis je me mis à courir sans lever la tête, car le froid était tel que mes yeux en pleuraient derrière les grands poils du collet.

J'allais ainsi depuis vingt minutes, osant à peine respirer, quand une voix enrouée, une voix d'ivrogne, me cria de loin : « Qui vive! »

Alors je regardai dans la nuit grisâtre, et je vis, à cinquante pas devant moi, le colporteur Pinacle, avec sa grande hotte, son bonnet de loutre, ses gants de laine et son bâton à pointe de fer. La lanterne pendue à la bretelle de la hotte éclairait sa figure avinée, son menton hérissé de poils jaunes, et son gros nez en forme d'éteignoir; il écarquillait ses petits yeux comme un loup, en répétant : « Qui vive? »

Ce Pinacle était le plus grand gueux du pays; il avait même eu, l'année précédente, une mauvaise affaire avec M. Goulden, qui lui réclamait le prix d'une montre qu'il s'était chargé de remettre à M. Anstett, le curé de Homert, et dont il avait mis l'argent en poche, disant me l'avoir payée à moi. Mais, quoique ce chenapan eût levé la main devant le juge de paix, M. Goulden savait bien le contraire, puisque, ce jour-là, ni lui ni moi n'étions sortis de la maison. En outre, ce Pinacle ayant voulu danser avec Catherine à la fête des Quatre-Vents, elle avait refusé, parce qu'elle connaissait l'histoire de la montre, et que, d'ailleurs, elle restait toujours à mon bras.

Ce gueux, très-méchant, m'en voulait donc, et de le voir là, tout à coup, au milieu de la route, loin de la ville et de tout secours, avec son bâton de cormier garni d'une pointe en fer, cela ne me réjouissait pas beaucoup. Heu-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

reusement, le petit sentier qui tourne autour du cimetière était à ma gauche, et, sans répondre, je me dépêchai d'y courir, ayant de la neige presque jusqu'au ventre.

Alors lui, devinant qui j'étais, s'écria furieux :

« Ah ! ah ! c'est le petit boiteux.... Halte !... halte !... il faut que je te souhaite le bonsoir. Tu viens de chez Catherine, voleur de montre ! »

Moi je sautais comme un lièvre par-dessus les tas de neige. Il essaya d'abord de me suivre, mais sa hotte le gênait ; c'est pourquoi, voyant que je gagnais du terrain, il mit ses deux mains autour de sa bouche, en criant :

« C'est égal, boiteux, c'est égal.... tu auras ton compte tout de même : la conscription approche.... la grande conscription des borgnes, des boiteux et des bossus.... Tu partiras.... tu resteras là-bas avec tous les autres.... »

En même temps il reprit son chemin en riant comme un ivrogne qu'il était, et moi, n'ayant presque plus la force de respirer, je gagnai la route, à l'entrée des glacis, remerciant le ciel d'avoir trouvé la petite allée si près de moi ; car ce Pinacle, bien connu pour tirer son couteau chaque fois qu'il se battait, aurait pu me donner un mauvais coup.

Malgré le mouvement que je venais de me donner, j'avais l'onglée sous mes grosses semelles, et je me remis à courir.

Cette nuit-là, l'eau gela dans les citernes de Phalsbourg et le vin dans les caves, ce qui ne s'était pas vu depuis soixante ans.

A l'avancée, au premier pont et sous la porte d'Allemagne, le silence me parut encore plus grand que le matin, la nuit lui donnait quelque chose de terrible. Quelques étoiles brillaient entre les grands nuages blancs qui se dépliaient au-dessus de la ville. Tout le long de la rue, je ne rencontrai pas une âme, et quand j'arrivai dans notre allée en bas, après avoir refermé la porte, il me semblait qu'il y faisait chaud ; pourtant la petite rigole de la cour qui longe le mur était gelée. J'attendis une seconde pour reprendre haleine, puis je montai dans l'ombre, la main sur la rampe.

En ouvrant la chambre, la bonne chaleur du poêle me réjouit. M. Goulden était assis devant le feu, dans le fauteuil, son bonnet de soie noire tiré sur la nuque et les mains sur les genoux.

« C'est toi, Joseph ? me dit-il sans se retourner.

—Oui, monsieur Goulden, lui répondis-je ; il fait bon ici. Quel froid dehors ! Nous n'avons jamais eu un hiver pareil.

—Non, fit-il d'un ton grave, non, c'est un hiver dont on se souviendra longtemps. »

Alors j'entrai dans le cabinet pour remettre le manteau, les moufles et les souliers à leur place.

Je pensais lui raconter ma rencontre avec Pinacle, quand, en rentrant, il me demanda :

« Tu t'es bien amusé, Joseph ?

—Oh oui ! la tante Grédel et Catherine m'ont fait des compliments pour vous.

—Allons, tant mieux ! tant mieux ! dit-il, les jeunes ont raison de s'amuser ; car, quand on devient vieux, à force d'avoir souffert, d'avoir vu des injustices, de l'égoïsme et des malheurs, tout est gâté d'avance. »

Il se disait ces choses à lui-même, en regardant la flamme. Je ne l'avais jamais vu si triste, et je lui demandai :

« Est-ce que vous êtes malade, monsieur Goulden ? »

Mais lui, sans me répondre, murmura :

« Oui, oui, voilà les grandes nations militaires... voilà la gloire ! »

Il hochait la tête et s'était courbé tout rêveur, ses gros sourcils gris froncés.

Je ne savais que penser de tout cela, lorsque, se redressant, il me dit :

« Dans ce moment, Joseph, il y a quatre cent mille familles qui pleurent en France : notre Grande-Armée a péri dans les glaces de Russie ; tous ces hommes jeunes et vigoureux, que nous avons vus passer durant deux mois, sont enterrés dans la neige. La nouvelle est arrivée cette après-midi. Quand on pense à cela, c'est épouvantable ! »

Moi, je me taisais ; ce que je voyais de plus clair, c'est que nous allions bientôt avoir une nouvelle conscription, comme après toutes les campagnes, et que cette fois les boiteux pourraient bien en être. Cela me rendait tout pâle, et la prédiction de Pinacle me faisait dresser les cheveux sur la tête.

« Va-t'en, Joseph, couche-toi tranquillement, me dit le père Goulden ; moi je n'ai pas sommeil, je vais rester là... tout cela me bouleverse. Tu n'as rien remarqué en ville ?

—Non, monsieur Goulden. »

J'entrai dans ma chambre et je me couchai. Longtemps je ne pus fermer l'œil, rêvant à la conscription, à Catherine, à tous ces milliers d'hommes enterrés dans la neige, et me disant que je ferais bien de me sauver en Suisse.

Vers trois heures, j'entendis M. Goulden se coucher à son tour. Quelques instants après je m'endormis à la grâce de Dieu.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

IV

Lorsque j'entrai le lendemain, vers sept heures, dans la chambre de M. Goulden pour me remettre à l'ouvrage, il était encore au lit et tout abattu.

« Joseph, me dit-il, je ne suis pas bien, toutes ces terribles histoires m'ont rendu malade; je n'ai pas dormi.

—Est-ce qu'il faut vous faire du thé? lui demandai-je.

—Non, mon enfant, non, c'est inutile; arrange seulement un peu le feu, je me lèverai plus tard. Mais, à cette heure, il faudrait aller régler les horloges en ville, nous sommes au lundi; je ne peux pas y aller, car de voir tant d'honnêtes gens dans une désolation pareille, des gens que je connais depuis trente ans, cela me rendrait tout à fait malheureux. Ecoute, Joseph, prends les clefs pendues derrière la porte, et vas-y; cela vaudra mieux. Moi, je vais tâcher de me remettre, de dormir un peu... Si je pouvais dormir une heure ou deux, cela me ferait du bien,

—C'est bon, monsieur Goulden, lui dis-je, je pars tout de suite. »

Après avoir mis du bois au fourneau, je pris le manteau et les moufles, je tirai les rideaux du lit de M. Goulden, et je sortis, le trousseau de clefs dans ma poche. L'indisposition du père Melchior me chagrinait bien un peu, mais une idée me consolait; je me disais en moi-même : « Tu vas grimper sur le clocher de la ville, et tu verras de là-haut la maison de Catherine et de la tante Grédel. » En songeant à cela j'arrivai chez le sonneur de cloches Brainstein, qui demeurait au coin de la petite place, dans une vieille baraque décrépite; ses deux garçons étaient tisserands, et dans ce vieux nid on entendait grincer les métiers et siffler les navettes du matin au soir. La grand'mère, tellement vieille qu'on ne voyait plus ses yeux, dormait dans un antique fauteuil, au haut duquel perchait une pie. Le père Brainstein, quand il n'avait pas à sonner les cloches pour un baptême, un enterrement ou un mariage, lisait dans son almanach, derrière les petites vitres rondes de la croisée.

A côté de leur baraque était une cassine, sous le toit de la vieille halle, où travaillait le savetier Koniam, et plus loin se trouvait l'étalage des bouchers et des fruitières.

J'arrivai donc chez les Brainstein; et le vieux en me voyant se leva, disant :

« C'est vous, monsieur Joseph?

—Oui, père Brainstein, je viens à la place de M. Goulden, qui n'est pas bien.

—Ah! bon... bon... c'est la même chose. »

Il mit son vieux tricot et son gros bonnet de laine, en chassant le chat qui dormait dessus; puis il prit la grosse clef du clocher dans un tiroir, et nous sortîmes, moi, bien heureux de me trouver au grand air, malgré le froid, car dans ce trou tout était gris de vapeur, et l'on avait autant de peine à respirer que dans une marmite; je n'ai jamais compris comment ces gens pouvaient vivre de la sorte.

Enfin nous remontâmes la rue, et le père Brainstein me dit :

« Vous connaissez le grand malheur de la Russie, monsieur Joseph?

—Oui, père Brainstein; c'est terrible!

—Ah! fit-il, bien sûr! Mais ça rapportera beaucoup de messes à l'église; car, voyez-vous, tout le monde voudra faire dire des messes pour ses enfants, d'autant plus qu'ils sont morts dans un pays de païens.

—Sans doute, sans doute, » lui dis-je.

Nous traversions alors la place, et devant la maison commune, en face du corps de garde, stationnaient déjà plusieurs personnes, des paysans et des gens de la ville, qui lisaient une affiche. Nous montâmes le perron et nous entrâmes dans l'église, où plus de vingt femmes, jeunes et vieilles, étaient à genoux sur le pavé, malgré le froid épouvantable.

« Voyez-vous, fit Brainstein, qu'est-ce que je vous disais? Elles viennent déjà prier, et je suis sûr que la moitié sont là depuis cinq heures. »

Il ouvrit la petite porte de la tour par où l'on monte aux orgues, et nous nous mîmes à grimper dans les ténèbres. Une fois dans les orgues, nous prîmes à gauche du soufflet, et nous montâmes jusqu'aux cloches.

Je fus bien content de revoir le ciel bleu et de respirer le grand air, car la mauvaise odeur des chauves-souris qui vivent dans ces boyaux vous étouffait presque. Mais quel froid épouvantable dans cette cage ouverte à tous les vents, et quelle lumière éblouissante par ces temps de neige, où la vue s'étendait sur vingt lieues de pays! Toute la petite ville de Phalsbourg, avec ses six bastions, ses trois demi-lunes, ses deux avancées, ses casernes, ses poudrières, ses ponts, ses glacis et ses remparts, sa grande place d'armes et ses petites maisons

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

bien alignées, se dessinait là comme sur un papier blanc. On voyait jusqu'au fond des cours, et moi qui n'étais pas encore habitué à cela, je me tenais bien au milieu de la plate-forme, de peur d'avoir l'idée de m'envoler, comme on le raconte de certaines gens qui deviennent fous par les grandes hauteurs. Je n'osais m'approcher de l'horloge, dont le cadran est peint derrière avec ses aiguilles, et si Brainstein ne m'avait pas donné l'exemple, je serais resté là, cramponné à la poutre des cloches ; mais il me dit :

« Venez, monsieur Joseph, et regardez ; est-ce que c'est l'heure ? »

Alors je sortis la grosse montre de M. Goulden, qui marquait les secondes, et je vis qu'il y avait beaucoup de retard. Brainstein m'aidait à tirer les poids, et nous réglâmes aussi les touches.

« L'horloge est toujours en retard les hivers, dit-il, à cause du fer qui travaille. »

Après m'être un peu familiarisé avec ces choses, je me mis à regarder les environs : les Baraques du bois de chênes, les Baraques d'en haut, le Bigelberg, et finalement je reconnus les Quatre-Vents sur la côte en face, et la maison de la tante Grédel. Justement la cheminée fumait comme un fil bleu qui monte au ciel. Et je revis la cuisine : je me représentai Catherine en sabots et petite jupe de laine, filant au coin de l'âtre, en pensant à moi ! J'étais tellement attendri, que je ne sentais plus le froid ; je ne pouvais pas détacher mes yeux de cette cheminée.

Le père Brainstein, qui ne savait ce que je regardais, dit :

« Oui... oui, monsieur Joseph, maintenant, malgré la neige, tous les chemins sont couverts de monde ; la grande nouvelle s'est déjà répandue, et chacun arrive pour savoir au juste son malheur. »

Je vis qu'il avait raison : tous les chemins, tous les sentiers étaient couverts de gens qui venaient en ville ; et, regardant sur la place, j'aperçus la foule qui grossissait devant le corps de garde de la mairie et devant la poste aux lettres. On entendait comme de grandes rumeurs.

Enfin, après avoir regardé de nouveau la maison de Catherine, il fallut bien descendre, et nous nous mîmes à tourner dans l'escalier sombre, comme dans un puits. Une fois dans l'orgue, nous vîmes du balcon que la foule avait aussi beaucoup grossi dans l'église : toutes les mères, toutes les sœurs, toutes les vieilles grand'mères, les riches et les pauvres, étaient à genoux dans les bancs, au milieu du plus grand silence, elles priaient pour ceux de là-bas... offrant tout pour les revoir encore une fois !

D'abord je ne compris pas bien cela, mais tout à coup la pensée me vint que, si j'étais parti l'année d'avant, Catherine serait aussi là pour prier et me redemander à Dieu ; cela me traversa le cœur, je sentis tout mon corps grelotter.

« Allons-nous-en, allons-nous-en ! dis-je à Brainstein ; c'est épouvantable !

— Quoi ? fit-il.

— La guerre. »

Nous descendions alors l'escalier sous la grande porte, et je traversai la place pour aller chez M. le commandant Meunier, pendant que Brainstein reprenait le chemin de sa maison.

Au coin de l'Hôtel de ville, je vis un spectacle que je me rappellerai toute ma vie. C'est là qu'était la grande affiche ; plus de cinq cents personnes : des gens de la ville et des paysans, des hommes et des femmes, serrés les uns contre les autres, tout pâles et le cou tendu, la regardaient en silence comme quelque chose de terrible. Ils ne pouvaient pas la lire, et de temps en temps l'un ou l'autre disait en allemand ou en français :

« Ils ne sont pourtant pas tous morts !... il en reviendra tout de même. »

D'autres criaient :

« Mais on ne voit rien... on ne peut pas approcher ! »

Une pauvre vieille, derrière, levait les mains en criant :

« Christophe... mon pauvre Christophe ! »

D'autres, comme indignés de l'entendre, disaient :

« Faites donc taire cette vieille ! »

Chacun ne pensait qu'à soi.

Derrière, il en venait toujours d'autres par la porte d'Allemagne.

A la fin, Harmentier, le sergent de ville, sortit de la voûte du corps de garde, et se mit au haut des marches, avec une affiche toute pareille à celle du mur ; quelques soldats le suivaient. Alors tout le monde courut de son côté, mais les soldats écartèrent les premiers, et le père Harmentier se mit à lire cette affiche, qu'on appelait le 29e *bulletin*, et dans laquelle l'Empereur racontait que pendant la retraite les chevaux périssaient toutes les nuits par milliers. — Il ne disait rien des hommes !

Le sergent de ville lisait lentement, personne ne soufflait mot ; la vieille, qui ne comprenait pas le français, écoutait comme les autres. On aurait entendu voler une mouche. Mais quand il en vint à ce passage : — « Notre cavalerie « était tellement démontée, que l'on a dû réu-nir les officiers auxquels il restait un cheval,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Allons, mes enfants, à table ! (Page 12.)

« pour en former quatre compagnies de cent « cinquante hommes chacune. Les généraux « faisaient les fonctions de capitaines, et les « colonels celles de sous-officiers. » — quand il lut ce passage, qui en disait plus sur la misère de la grande armée que tout le reste, les cris et les gémissements se firent entendre de tous les côtés; deux ou trois femmes tombèrent... on les emmenait en les soutenant par les bras.

Il est vrai que l'affiche ajoutait : « La santé de Sa Majesté n'a jamais été meilleure, » et c'était une grande consolation. Malheureusement ça ne pouvait pas rendre la vie aux trois cent mille hommes enterrés dans la neige; aussi les gens s'en allaient bien tristes! D'autres venaient par douzaines, qui n'avaient rien entendu, et, d'heure en heure, Harmentier sortait pour lire le bulletin. Cela dura jusqu'au soir, et, chaque fois, c'était la même chose. Je me sauvai... j'aurai voulu ne rien savoir de tout cela.

Je montai chez M. le commandant de place. En entrant dans son salon, je le vis qui déjeunait. C'était un homme déjà vieux, mais solide, la face rouge et de bon appétit.

« Ah! c'est toi! fit-il; M. Goulden ne vient donc pas ?

— Non, monsieur le commandant, il est malade, à cause des mauvaises nouvelles.

— Ah! bon... bon... je comprends ça, fit-il en vidant son verre; oui, c'est malheureux. »

Et tandis que je levais le globe de la pendule, il ajouta :

« Bah! tu diras à M. Goulden que nous au-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Ils jouaient la marche des Suédois. (Page 21.)

rons notre revanche.... On ne peut pas toujours avoir le dessus, que diable! Depuis quinze ans que nous les menons tambour battant, il est assez juste qu'on leur laisse cette petite fiche de consolation.... Et puis l'honneur est sauf, nous n'avons pas été battus : sans la neige et le froid, ces pauvres Cosaques en auraient vu des dures.... Mais un peu de patience, les cadres seront bientôt remplis, et alors gare! »

Je remontai la pendule; il se leva et vint regarder, étant grand amateur d'horlogerie. Il me pinça l'oreille d'un air joyeux; puis, comme j'allais me retirer, il s'écria en reboutonnant sa grosse capote, qu'il avait ouverte pour manger :

« Dis au père Goulden de dormir tranquille, la danse va recommencer au printemps; ils n'auront pas toujours l'hiver pour eux, les Kalmoucks; dis-lui ça!

— Oui, monsieur le commandant, répondis-je en fermant la porte.

Sa grosse figure et son air de bonne humeur m'avaient un peu consolé; mais dans toutes les maisons où j'allai ensuite chez les Harwich, chez les Frantz-Toni, chez les Durlach, partout on n'entendait que des plaintes. Les femmes surtout étaient dans la désolation; les hommes ne disaient rien et se promenaient de long en large, la tête penchée, sans même regarder ce que je faisais chez eux.

Vers dix heures, il ne me restait plus que deux personnes à voir : M. de La Vablerie-Chamberlan, un ancien noble, qui demeurait au bout de la grande rue, avec madame Cham-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

berlan d'Écof et mademoiselle Jeanne, leur fille. C'étaient des émigrés revenus depuis trois ou quatre ans. Ils ne fréquentaient personne en ville, et ne voyaient que trois ou quatre vieux curés des environs. M. de La Vablerie-Chamberlan n'aimait que la chasse; il avait six chiens au fond de sa cour et une voiture à deux chevaux; le père Robert, de la rue des Capucins, leur servait de cocher, de palefrenier, de domestique et de piqueur. M. de La Vablerie portait toujours une veste de chasse, une casquette en cuir bouilli et des bottes à éperons. Toute la ville l'appelait *le braque;* mais on ne disait rien ni de madame ni de mademoiselle de Chamberlan.

J'étais bien triste en poussant la lourde porte à poulie, dont le grelottement se prolongeait dans le vestibule; aussi quelle ne fut pas ma surprise d'entendre, au milieu de cette désolation générale, un air de chant et de clavecin! M. de La Vablerie chantait et mademoiselle Jeanne l'accompagnait. Je ne savais pas, dans ce temps, que le malheur des uns fait le bonheur des autres, et je me dis, la main sur le loquet : « Ils ne connaissent pas encore les nouvelles de Russie. »

Mais comme j'étais ainsi, la porte de la cuisine s'ouvrit, et mademoiselle Louise, leur servante, penchant la tête, demanda :

« Qui est là?

— C'est moi, mademoiselle Louise.

— Ah! c'est vous, monsieur Joseph; passez par ici. »

Ces gens avaient leur pendule dans un grand salon où l'on n'entrait que rarement; les hautes fenêtres à persiennes donnant sur la cour restaient fermées; mais on y voyait assez pour ce que j'avais à faire. Je passai donc par la cuisine, et je réglai l'antique pendule, une pièce magnifique en marbre blanc. Mademoiselle Louise regardait.

« Vous avez du monde, mademoiselle Louise? lui dis-je.

— Non, mais monsieur m'a prévenue de ne laisser entrer personne.

— Ils sont bien joyeux, chez vous....

— Ah! oui! fit-elle, c'est la première fois depuis des années; je ne sais pas ce qu'ils ont. »

Je remis le globe, et je sortis, rêvant à ces choses qui me paraissaient extraordinaires. L'idée ne me vint pas que ceux-ci se réjouissaient de notre défaite.

En partant de là, je tournai le coin de la rue pour me rendre chez le père Féral, qu'on appelait *Porte-Drapeau*, parce qu'à l'âge de quarante-cinq ans, étant forgeron et père de famille depuis longtemps, il avait porté le drapeau des volontaires de Phalsbourg en 92, et n'était revenu qu'après la campagne de Zurich. Il avait ses trois garçons à l'armée de Russie, Jean, Louis et Georges Féral; Georges était commandant dans les dragons, les deux autres officiers d'infanterie.

Je me figurais d'avance le chagrin du père Féral; mais ce n'était rien auprès de ce que je vis en entrant dans sa chambre. Ce pauvre vieux, aveugle et tout chauve, était assis dans le fauteuil derrière le fourneau, la tête penchée sur la poitrine, et ses grands yeux blancs écarquillés comme s'il avait vu ses trois garçons étendus à ses pieds; il ne disait rien, mais de grosses gouttes de sueur coulaient de son front sur ses longues joues maigres, et sa figure était tellement pâle qu'on aurait dit qu'il allait rendre l'âme. Quatre ou cinq de ses anciens camarades du temps de la République : le père Desmarets, le père Nivoi, le vieux Paradis, le grand Froissard, étaient arrivés pour le consoler. Ils se tenaient autour de lui dans le plus grand silence, fumant des pipes et faisant des mines désolées.

De temps en temps l'un ou l'autre disait :

« Allons, Féral, allons, est-ce que nous ne sommes plus des anciens de l'armée de Sambre-et-Meuse? »

Ou bien :

« Du courage, Porte-Drapeau, du courage!... Est-ce que nous n'avons pas enlevé la grande batterie de Fleurus au pas de course.

Ou quelque autre chose de semblable.

Mais il ne répondait rien; seulement, de minute en minute, il soupirait, ses vieilles joues creuses se gonflaient, puis il se penchait, et les autres se faisaient des signes, hochant la tête comme pour dire : « Ça va mal. »

Je me dépêchai de régler l'horloge et de m'en aller, car, de voir ce pauvre vieux dans une telle désolation, cela me déchirait le cœur.

En rentrant chez nous, je trouvai M. Goulden à son établi.

« Te voilà, Joseph, dit-il; eh bien?

— Eh bien, monsieur Goulden, vous avez eu raison de rester : c'est terrible.

Et je lui racontai tout en détail.

« Oui, je savais cela, dit-il tristement, mais ce n'est que le commencement de plus grands malheurs : ces Prussiens, ces Autrichiens, ces Russes, ces Espagnols, et tous ces peuples que nous avons pillés depuis 1804, vont profiter de notre misère pour tomber sur nous. Puisque nous avons voulu leur donner des rois qu'ils ne connaissaient ni d'Ève ni d'Adam, et dont ils ne voulaient pas, ils vont nous en amener d'autres, avec des nobles et tout ce qui s'ensuit. De sorte qu'après nous être fait saigner aux quatre membres pour les frères de l'Empe-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

reur, nous allons perdre tout ce que nous avions gagné par la Révolution. Au lieu d'être les premiers, nous serons les derniers des derniers. Oui, voilà ce qui va nous arriver maintenant. Pendant que tu courais la ville, je n'ai fait que rêver à cela; c'est presque immanquable : — puisque les soldats étaient tout chez nous et que nous n'avons plus de soldats, nous ne sommes plus rien! »

Alors il se leva, je dressai la table, et, comme nous dînions en silence, les cloches de l'église se mirent à sonner.

« Quelqu'un est mort en ville, dit M. Goulden.

—Oui.... Je n'en ai pas entendu parler.

Dix minutes après, le rabbin Rôse entra pour faire mettre un verre à sa montre.

« Qui donc est mort? lui demanda M. Goulden.

—C'est le vieux Porte-Drapeau.

—Comment! le père Féral?

—Oui, depuis une demi-heure, vingt minutes. Le père Desmarets et plusieurs autres voulaient le consoler; à la fin, il leur demanda de lui lire la dernière lettre de son fils Georges, le commandant de dragons, qui lui disait qu'au printemps prochain il espérait venir l'embrasser avec les épaulettes de colonel. En entendant cela, tout à coup il voulut se lever, mais il retomba la tête sur ses genoux : cette lettre lui avait crevé le cœur! »

M. Goulden ne fit aucune réflexion.

« Voici, monsieur Rôse, dit-il en remettant sa montre au rabbin; c'est douze sous. »

M. Rôse sortit, et nous continuâmes à dîner en silence.

V

Quelques jours après, la gazette annonça que l'Empereur était à Paris, et qu'on allait couronner le Roi de Rome et l'Impératrice Marie-Louise. M. le maire, M. l'adjoint et les conseillers municipaux ne parlaient plus que des droits du trône, et même on fit un discours exprès dans la salle de la mairie. C'est M. le professeur Burguet l'aîné qui fit ce discours, et M. le baron Parmentier qui le lut. Mais les gens n'étaient pas attendris, parce que chacun avait peur d'être enlevé par la conscription, on pensait bien qu'il allait falloir beaucoup de soldats; voilà ce qui troublait le monde, et pour ma part j'en maigrissais à vue d'œil. M. Goulden avait beau me dire « Ne crains rien, Joseph, tu ne peux pas marcher. Considère, mon enfant, qu'un être aussi boiteux que toi resterait en route à la première étape! » Tout cela ne m'empêchait pas d'être rempli d'inquiétude.

On ne pensait déjà plus à ceux de la Russie, excepté leurs familles.

M. Goulden, quand nous étions seuls à travailler, me disait quelquefois :

« Si ceux qui sont nos maîtres, et qui disent que Dieu les a mis sur la terre pour faire notre bonheur, pouvaient se figurer, au commencement d'une campagne, les pauvres vieillards, les malheureuses mères auxquels ils vont en quelque sorte arracher le cœur et les entrailles pour satisfaire leur orgueil; s'ils pouvaient voir leurs larmes et entendre leurs gémissements au moment où l'on viendra leur dire : « Votre enfant est mort... vous ne le verrez plus jamais! il a péri sous les pieds des chevaux, ou bien écrasé par un boulet, ou bien dans un hôpital, au loin, — après avoir été découpé, — dans la fièvre, sans consolation, en vous appelant comme lorsqu'il était petit!... » s'ils pouvaient se figurer les larmes de ces mères, je crois que pas un seul ne serait assez barbare pour continuer. Mais ils ne pensent à rien; ils croient que les autres n'aiment pas leurs enfants autant qu'eux; ils prennent les gens pour des bêtes! Ils se trompent : tout leur grand génie et toutes leurs grandes idées de gloire ne sont rien, car il n'y a qu'une chose pour laquelle un peuple doit marcher, — les hommes, les femmes, les enfants et les vieillards, — c'est quand on attaque notre Liberté, comme en 92; alors on meurt ensemble ou l'on gagne ensemble; celui qui reste en arrière est un lâche; il veut que les autres se battent pour lui... la victoire n'est pas pour quelques-uns, elle est pour tous, le fils et le père défendent leur famille; s'ils sont tués, c'est un malheur, mais ils sont morts pour leurs droits. Voilà, Joseph, la seule guerre juste, où personne ne peut se plaindre; toutes les autres sont honteuses, et la gloire qu'elles rapportent n'est pas la gloire d'un homme, c'est la gloire d'une bête sauvage! »

Ainsi me parlait le bon M. Goulden, et je pensais bien comme lui.

Mais tout à coup, le 8 janvier, on mit une grande affiche à la mairie, où l'on voyait que l'Empereur allait lever, avec un sénatus-consulte, comme on disait dans ce temps-là, d'abord 150,000 conscrits de 1813, ensuite 100 cohortes du premier ban de 1812, qui se croyaient déjà réchappées, ensuite 100,000 conscrits de 1809 à 1812, et ainsi de suite jusqu'à la fin, de sorte que tous les trous seraient bouchés, et que même nous aurions une plus grande armée qu'avant d'aller en Russie.

Quand le père Fouze, le vitrier, vint nous raconter cette affiche, un matin, je tombai pres-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que en faiblesse, car je me dis en moi-même :

« Maintenant on prend tout : les pères de famille depuis 1809 ; je suis perdu ! »

M. Goulden me versa de l'eau dans le cou ; mes bras pendaient, j'étais pâle comme un mort.

Du reste, je n'étais pas le seul auquel l'affiche de la mairie produisît un pareil effet ; en cette année beaucoup de jeunes gens refusèrent de partir : les uns se cassaient des dents, pour s'empêcher de pouvoir déchirer la cartouche; les autres se faisaient sauter le pouce avec des pistolets, pour s'empêcher de pouvoir tenir le fusil, d'autres se sauvaient dans les bois; on les appelait les réfractaires, et l'on ne trouvait plus assez de gendarmes pour courir après eux.

Et c'est aussi dans le même temps que les mères de famille prirent le courage en quelque sorte de se révolter, et d'encourager leurs garçons à ne pas obéir aux gendarmes. Elles les aidaient de toutes les façons, elles criaient contre l'Empereur, et les curés de toutes les religions les soutenaient ; enfin la mesure était pleine !

Le jour même de l'affiche, je me rendis aux Quatre-Vents ; mais ce n'était pas alors dans la joie de mon cœur, c'était comme le dernier des malheureux auquel on enlève son amour et sa vie. Je ne me tenais plus sur mes jambes ; et quand j'arrivai là-bas, ne sachant comment annoncer notre malheur, je vis en entrant qu'on savait déjà tout à la maison, car Catherine pleurait à chaudes larmes, et la tante Grédel était pâle d'indignation.

D'abord nous nous embrassâmes en silence, et le premier mot que me dit la tante Grédel, en repoussant brusquement ses cheveux gris derrière ses oreilles, ce fut :

« Tu ne partiras pas !... Est-ce que ces guerres nous regardent, nous? Le curé lui-même a dit que c'était trop fort à la fin ; qu'on devrait faire la paix. Tu resteras ! Ne pleure pas, Catherine, je te dis qu'il restera. »

Elle était toute verte de colère, et bousculait ses marmites en parlant.

« Voilà longtemps, dit-elle, que ce grand carnage me dégoûte ; il a déjà fallu que nos deux pauvres cousins Kasper et Yokel aillent se faire casser les os en Espagne, pour cet Empereur, et maintenant il vient encore nous demander les jeunes ; il n'est pas content d'en avoir fait périr trois cent mille en Russie. Au lieu de songer à la paix, comme un homme de bon sens, il ne pense qu'à faire massacrer les derniers qui restent... On verra ! on verra !

—Au nom du ciel ! tante Grédel, taisez-vous, parlez plus bas, lui dis-je en regardant la fenêtre, on pourrait vous entendre ; nous serions tous perdus.

—Eh bien, je parle pour qu'on m'entende, reprit-elle ; ton Napoléon ne me fait pas peur; il a commencé par nous empêcher de parler, pour faire ce qu'il voudrait... mais tout cela va finir !... Quatre jeunes femmes vont perdre leurs maris rien que dans notre village, et dix pauvres garçons vont tout abandonner, malgré père et mère, malgré la justice, malgré le bon Dieu, malgré la religion... n'est-ce pas abominable? »

Et comme je voulais répondre :

« Tiens, Joseph, dit-elle, tais-toi, cet homme-là n'a pas de cœur !... il finira mal !... Dieu s'est déjà montré cet hiver ; il a vu qu'on avait plus peur d'un homme que de lui, que les mères elles-mêmes, comme du temps d'Hérode, n'osaient plus retenir la chair de leur chair, quand il la demandait pour le massacre ; alors il a fait venir le froid, et notre armée a péri... et tous ceux qui vont partir sont morts d'avance : Dieu est las ! — Toi, tu ne partiras pas, me dit cette femme pleine d'entêtement, je ne veux pas que tu partes ; tu te sauveras dans les bois avec Jean Kraft, Louis Bême et tous les plus courageux garçons d'ici ; vous irez par les montagnes, en Suisse, et Catherine et moi nous irons près de vous jusqu'à la fin de l'extermination. »

Alors la tante Grédel se tut d'elle-même. Au lieu de nous faire un dîner ordinaire, elle nous en fit encore un meilleur que l'autre dimanche, et nous dit d'un air ferme :

« Mangez, mes enfants, n'ayez pas peur... tout cela va changer. »

Je rentrai vers quatre heures du soir à Phalsbourg un peu plus calme qu'en partant. Mais comme je remontais la rue de la Munitionnaire, voilà que j'entends, au coin du collége, le tambour du sergent de ville Harmantier, et que je vois une grande foule autour de lui. Je cours pour écouter les publications, et j'arrive juste au moment où cela commençait.

Harmantier lut que, par le sénatus-consulte du 3, le tirage de la conscription aurait lieu le 15.

Nous étions le 8, il ne restait donc plus que sept jours. Cela me bouleversa.

Tous ceux qui se trouvaient là s'en allaient à droite et à gauche dans le plus grand silence. Je rentrai chez nous fort triste, et je dis à M. Goulden :

« On tire jeudi prochain.

— Ah ! fit-il, on ne perd pas de temps... ça presse. »

Il est facile de se faire une idée de mon chagrin durant ce jour et les suivants. Je ne tenais plus en place ; sans cesse je me voyais sur le point d'abandonner le pays. Il me semblait d'avance courir dans les bois, ayant à mes

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

trousses des gendarmes criant : « Halte ! halte ! » Puis je me représentais la désolation de Catherine, de la tante Grédel, de M. Goulden. Quelquefois je croyais marcher en rang, avec une quantité d'autres malheureux auxquels on criait : « En avant !... A la baïonnette ! » tandis que les boulets en enlevaient des files entières. J'entendais ronfler ces boulets et siffler les balles ; enfin j'étais dans un état pitoyable.

« Du calme, Joseph, me disait M. Goulden ; ne te tourmente donc pas ainsi. Pense que de toute la conscription, il n'y en a pas dix peut-être qui puissent donner d'aussi bonnes raisons que toi pour rester. Il faudrait que le chirurgien fût aveugle pour te recevoir. D'ailleurs, je verrai M. le commandant de place... Tranquillise-toi ! »

Ces bonnes paroles ne pouvaient me rassurer.

C'est ainsi que je passai toute une semaine dans des transes extraordinaires, et quand arriva le jour du tirage, le jeudi matin, j'étais tellement pâle, tellement défait, que les parents de conscrits enviaient en quelque sorte ma mine pour leur fils. « Celui-là, se disaient-ils, a de la chance... il tomberait par terre en soufflant dessus... Il y a des gens qui naissent sous une bonne étoile ! »

VI

Il aurait fallu voir la mairie de Phalsbourg le matin du 15 janvier 1813, pendant le tirage. Aujourd'hui, c'est quelque chose de perdre à la conscription, d'être forcé d'abandonner ses parents, ses amis, son village, ses bœufs et ses terres, pour aller apprendre, Dieu sait où ; « — *Une... deusse !... une... deusse !... Halte !... Tête droite... tête gauche... fixe !... Portez armes !... etc.* » — Oui, c'est quelque chose, mais on en revient ; on peut se dire avec quelque confiance : « Dans sept ans, je retrouverai mon vieux nid, mes parents et peut-être aussi mon amoureuse... J'aurai vu le monde... j'aurai même des titres pour être garde forestier ou gendarme ! » Cela console les gens raisonnables. Mais dans ce temps-là, quand vous aviez le malheur de perdre, c'était fini ; sur cent, souvent pas un ne revenait : l'idée de partir définitivement ne pouvait presque pas vous entrer dans la tête.

Ce jour-là donc, ceux du Harberg, de Garbourg et des Quatre-Vents devaient tirer les premiers, ensuite ceux de la ville, ensuite ceux de Wéchem et de Mittelbronn.

De bon matin je fus debout, et les deux coudes sur l'établi, je me mis à regarder tous ces gens défiler : ces garçons en blouse, ces pauvres vieux en bonnet de coton et petite veste, ces vieilles en casaquin et jupe de laine, le dos courbé, la figure défaite, le bâton ou le parapluie sous le bras. Ils arrivaient par familles M. le sous-préfet de Sarrebourg, en collet d'argent, et son secrétaire, descendus la veille au *Bœuf-Rouge*, regardaient aussi par la fenêtre.

Vers huit heures, M. Goulden se mit à l'ouvrage, après avoir déjeuné ; moi je n'avais rien pris, et je regardais toujours, quand M. le maire Parmentier et son adjoint vinrent chercher M. le sous-préfet.

Le tirage commença sur les neuf heures, et bientôt on entendit la clarinette de Pfifer-Karl et le violon du grand Andrès retentir dans les rues. Ils jouaient la marche des *Suédois* ; c'est sur cet air que des milliers de pauvres diables ont quitté la vieille Alsace pour toujours. Les conscrits dansaient, ils se balançaient bras dessus bras dessous, ils poussaient des cris à fendre les nuages, et frappaient la terre du talon en secouant leurs chapeaux, essayant de paraître joyeux, tandis qu'ils avaient la mort dans l'âme... enfin, c'est la mode ; et le grand Andrès, sec, roide, jaune comme du buis, avec son camarade tout rond, les joues gonflées jusqu'aux oreilles, ressemblaient à ces êtres qui vous conduisent au cimetière, en causant entre eux de choses indifférentes.

Cette musique, ces cris me rendaient triste.

Je venais de mettre mon habit à queue de morue et mon castor pour sortir, lorsque la tante Grédel et Catherine entrèrent en disant :

« Bonjour, monsieur Goulden ! nous arrivons pour la conscription. »

Je vis tout de suite combien Catherine avait pleuré, ses yeux étaient rouges ; et d'abord elle se pendit à mon cou pendant que sa mère tournait autour de moi.

M. Goulden leur dit :

« Ce doit être bientôt l'heure pour les jeunes gens de la ville ?

— Oui, monsieur Goulden, répondit Catherine d'une voix faible ; ceux du Harberg ont fini.

— Bon... bon... Eh bien, Joseph, il est temps que tu partes, dit-il. Mais ne te chagrine pas.. Ne soyez pas effrayées. Ces tirages, voyez-vous, ne sont plus que pour la forme, depuis longtemps on ne gagne plus, ou, quand on gagne, on est rattrapé deux ou trois ans plus tard : tous les numéros sont mauvais ! Quand le conseil de révision s'assemblera, nous verrons ce qu'il sera bon de faire. Aujourd'hui, c'est une espèce de satisfaction qu'on donne aux gens de tirer à la loterie... mais tout le monde perd.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—C'est égal, fit la tante Grédel, Joseph gagnera.

—Oui, oui, répondit M. Goulden en souriant, cela ne peut pas manquer.

Alors je sortis avec Catherine et la tante, et nous remontâmes vers la grande place, où la foule se pressait. Dans toutes les boutiques, des douzaines de conscrits, en train d'acheter des rubans, se bousculaient autour des comptoirs; on les voyait pleurer en chantant comme des possédés. D'autres, dans les auberges, s'embrassaient en sanglotant, mais ils chantaient toujours. Deux ou trois musiques des environs, celle du bohémien Waldteufel, de Rosselkasten et de Georges-Adam, étaient arrivées et se confondaient avec des éclats déchirants et terribles.

Catherine me serrait le bras, la tante Grédel nous suivait.

En face du corps de garde, j'aperçus de loin le colporteur Pinacle, sa balle ouverte sur une petite table, et, tout à côté, une grande perche garnie de rubans qu'il vendait aux conscrits.

Je me dépêchais de passer, lorsqu'il me cria :

« Hé! boiteux, halte, halte!... arrive donc.... je te garde un beau ruban. Il t'en faut un magnifique à toi.... le ruban de ceux qui gagnent! »

Il agitait par-dessus sa tête un grand ruban noir, et je pâlis malgré moi. Mais, comme nous montions les marches de la mairie, voilà que justement un conscrit en descendait: c'était Klipfel, le forgeren de la Porte-de-France; il venait de tirer le numéro 8, et s'écria de loin:

« Le ruban noir, Pinacle, le ruban noir!... Apporte.... coûte que coûte! »

Il avait une figure sombre et riait. Son petit frère Jean pleurait derrière en criant :

« Non, Jacob, non, pas le ruban noir! »

Mais Pinacle attachait déjà le ruban au chapeau du forgeron, pendant que celui-ci disait :

« Voilà ce qu'il nous faut maintenant.... Nous sommes tous morts.... nous devons porter notre deuil! »

Et d'une voix sauvage il cria : « *Vive l'Empereur!* »

J'étais plus content de voir ce ruban à son chapeau qu'au mien, et je me glissai bien vite dans la foule pour échapper à Pinacle.

Nous eûmes mille peines à entrer sous la voûte de la mairie, et à grimper le vieil escalier de chêne, où les gens montaient et descendaient comme une véritable fourmilière. Dans la grande salle en haut, le gendarme Kelz se promenait, maintenant l'ordre autant que possible. Et dans la chambre du conseil, à côté, — où se trouve peinte la Justice, un bandeau sur les yeux, — on entendait crier les numéros. De temps en temps un conscrit sortait, la face gonflée de sang, attachant son numéro sur son bonnet, et s'en allant la tête basse à travers la foule, comme un taureau furieux qui ne voit plus clair, et qui voudrait se casser les cornes au mur. D'autres, au contraire, passaient pâles comme des morts.

Les fenêtres de la mairie étaient ouvertes; on entendait dehors les cinq ou six musiques jouer à la fois. C'était épouvantable.

Je serrais la main de Catherine, et tout doucement nous arrivâmes, à travers ce monde, dans la salle où M. le sous-préfet, les maires et les secrétaires, sur leur tribune, criaient les numéros à haute voix, comme on prononce des jugements, car tous les numéros étaient de véritables jugements.

Nous attendîmes longtemps.

Je n'avais plus une goutte de sang dans les veines, lorsque enfin on appela mon nom.

Je m'avançai sans voir ni entendre, je mis la main dans la caisse et je tirai un numéro.

M. le sous-préfet cria : « Numéro 17! »

Alors je m'en allai sans rien dire, Catherine et la tante derrière moi. Nous descendîmes sur la place, et, ayant un peu d'air, je me rappelai que j'avais tiré le numéro 17.

La tante Grédel paraissait confondue.

« Je t'avais pourtant mis quelque chose dans ta poche, dit-elle; mais ce gueux de Pinacle t'a jeté un mauvais sort. »

En même temps elle tira de ma poche de derrière un bout de corde. Moi, de grosses gouttes de sueur me coulaient du front; Catherine était toute pâle, et c'est ainsi que nous retournâmes chez M. Goulden.

« Quel numéro as-tu, Joseph? me dit-il aussitôt.

—Dix-sept, » répondit la tante en s'asseyant les mains sur les genoux.

Un instant M. Goulden parut troublé, mais ensuite il dit :

« Autant celui-là qu'un autre.... tous partiront.... il faut remplir les cadres. Cela ne signifie rien pour Joseph. J'irai voir M. le maire, M. le commandant de place.... Ce n'est pas pour leur faire un mensonge; dire que Joseph est boiteux, toute la ville le sait; mais, dans la presse, on pourrait passer là-dessus. Voilà pourquoi j'irai les voir. Ainsi ne vous troublez pas, reprenez confiance. »

Ces paroles du bon M. Goulden rassurèrent la tante Grédel et Catherine, qui s'en retournèrent aux Quatre-Vents pleines de bonnes espérances; mais pour moi c'était autre chose : depuis ce moment je n'eus plus une minute de tranquillité, ni jour ni nuit.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

L'Empereur avait une bonne habitude : il ne laissait pas les conscrits languir chez eux. Aussitôt après le tirage arrivait le conseil de révision, et quelques jours après la feuille de route. Il ne faisait pas comme ces arracheurs de dents qui vous montrent d'abord leurs pinces et leurs crochets, et qui vous regardent longtemps dans la bouche, de sorte que vous attrapez la colique avant qu'ils se soient décidés : il allait rondement !

Trois jours après le tirage, le conseil de révision était à l'hôtel de ville, avec tous les maires du pays et quelques notables, pour donner des renseignements au besoin.

La veille, M. Goulden avait mis sa grande capote marron et sa belle perruque pour aller remonter l'horloge de M. le maire et celle du commandant de place. Il était revenu la mine riante et m'avait dit :

« Cela marchera.... M. le maire et M. le commandant savent bien que tu es boiteux; c'est assez clair, que diable ! Ils m'ont répondu tout de suite : « Hé ! monsieur Goulden, ce jeune homme est boiteux; à quoi bon nous parler de lui? Ne vous inquiétez de rien; ce ne sont pas des infirmes qu'il nous faut, ce sont des soldats. »

Ces paroles m'avaient mis du baume dans le sang, et cette nuit-là je dormis comme un bienheureux. Mais le lendemain la peur me reprit : je me représentai tout à coup combien de gens criblés de défauts partaient tout de même, et combien d'autres avaient l'indélicatesse de s'en inventer pour tromper le conseil : par exemple, d'avaler des choses nuisibles, afin de se rendre pâles, ou de se lier la jambe afin de se donner des varices, ou de faire les sourds, les aveugles, les imbéciles. Et songeant à ces choses, je frémis de n'être pas assez boiteux, et je résolus d'avoir aussi l'air minable. J'avais entendu dire que le vinaigre donne des maux d'estomac, et, sans en prévenir M. Goulden, dans ma peur j'avalai tout le vinaigre qui se trouvait dans la petite burette de l'huilier. Ensuite je m'habillai, pensant avoir une mine de déterré, car le vinaigre était très-fort et me travaillait intérieurement. Mais, en entrant dans la chambre de M. Goulden, à peine m'eut-il vu qu'il s'écria :

« Joseph, qu'as-tu donc? tu es rouge comme un coq ! »

Et moi-même, m'étant regardé dans le miroir, je vis que, jusqu'à mes oreilles et jusqu'au bout de mon nez, tout était rouge. Alors je fus effrayé; mais au lieu de pâlir je devins encore plus rouge, et je m'écriai dans la désolation :

« Maintenant je suis perdu ! Je vais avoir l'air d'un garçon qui n'a pas de défauts, et même qui se porte très-bien; c'est le vinaigre qui me monte à la tête.

— Quel vinaigre ? demanda M. Goulden.

— Celui de l'huilier, que j'ai bu pour être pâle, comme on raconte de mademoiselle Sclapp, l'organiste. O Dieu, quelle mauvaise idée j'ai eue !

— Cela ne t'empêchera pas d'être boiteux, dit M. Goulden; seulement tu voulais tromper le conseil, et ce n'est pas honnête ! Mais voici neuf heures et demie qui sonnent; Werner est venu me prévenir hier que tu passerais à dix heures... Ainsi dépêche-toi. »

Il me fallut donc partir en cet état; le feu du vinaigre me sortait des joues. Lorsque je rencontrai la tante et Catherine, qui m'attendaient sous la voûte de la mairie, elles me reconnurent à peine.

« Comme tu as l'air content et réjoui ! » me dit la tante Grédel.

En entendant cela, j'aurais eu bien sûr une faiblesse, si le vinaigre ne m'avait pas soutenu malgré moi. Je montai donc l'escalier dans un trouble extraordinaire, sans pouvoir remuer la langue pour répondre, tant j'éprouvais d'horreur contre ma bêtise.

En haut, déjà plus de vingt-cinq conscrits, qui se prétendaient infirmes, étaient reçus; et plus de vingt-cinq autres, assis sur un banc contre le mur, regardaient à terre, les joues pendantes, en attendant leur tour.

Le vieux gendarme Kelz, avec son grand chapeau à cornes, se promenait de long en large; dès qu'il me vit, il s'arrêta comme émerveillé, puis il s'écria :

« A la bonne heure ! à la bonne heure ! au moins en voilà un qui n'est pas fâché de partir; l'amour de la gloire éclate dans ses yeux. »

Et me posant la main sur l'épaule :

« C'est bien, Joseph, fit-il, je te prédis qu'à la fin de la campagne, tu seras caporal.

— Mais je suis boiteux ! m'écriai-je indigné.

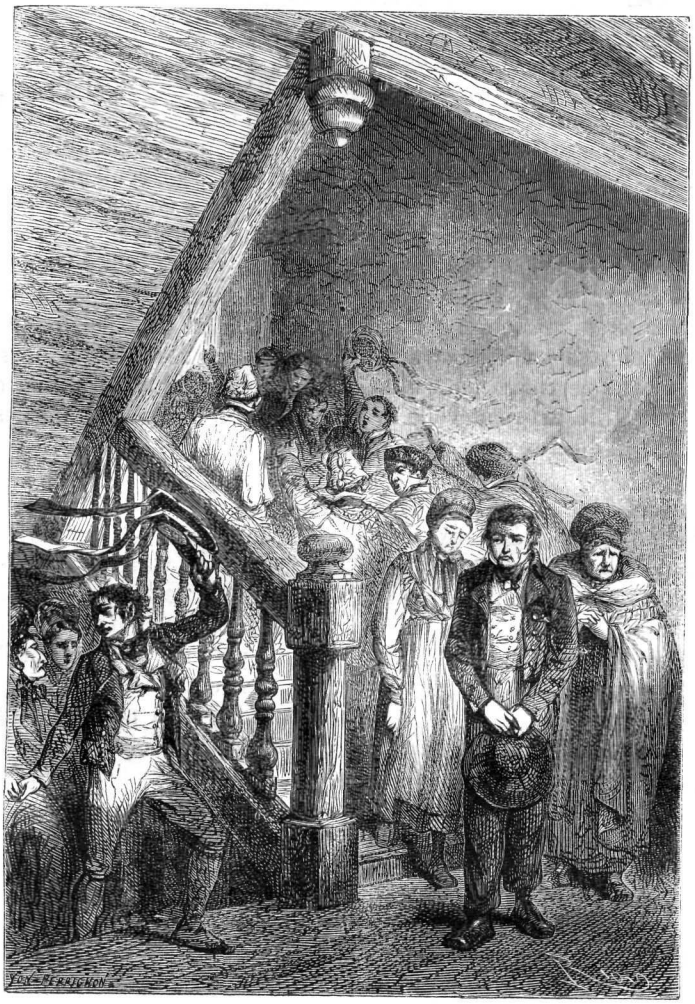
— Boiteux ! dit Kelz en clignant de l'œil et souriant, boiteux ! C'est égal, avec une mine pareille on fait toujours son chemin. »

Il avait à peine fini son discours, que la salle du conseil de révision s'ouvrit et que l'autre gendarme, Werner, se penchant à la porte, cria d'une voix rude :

« Joseph Bertha ! »

J'entrai, boitant le plus que je pouvais, et Werner referma la porte. Les maires du canton étaient assis sur des chaises en demi-cercle, M. le sous-préfet et M. le maire de Phalsbourg au milieu, dans des fauteuils, et le secrétaire Freylig, à sa table. Un conscrit du Harberg se rhabillait; le gendarme Descarmes l'aidait à mettre ses bretelles. Ce conscrit, avec ses grands

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Alors je m'en allai sans rien dire (Page 22.)

cheveux bruns pendant sur les yeux, le cou nu et la bouche ouverte pour soupirer, avait l'air d'un homme qu'on va pendre. Deux médecins M. le chirurgien-major de l'hôpital, avec un autre en uniforme, causaient au milieu de la salle. Ils se retournèrent en me disant :

« Déshabillez-vous. »

Et je me déshabillai jusqu'à la chemise, que Werner m'ôta. Les autres me regardaient.

M. le sous-préfet dit :

« Voilà un garçon plein de santé. »

Ces mots me mirent en colère; malgré cela, je répondis honnêtement :

« Mais je suis boiteux, monsieur le sous-préfet. »

Les chirurgiens me regardèrent, et celui de l'hôpital, à qui M. le commandant de place avait sans doute parlé de moi, dit :

« La jambe gauche est un peu courte. »

— Bah! fit l'autre, elle est solide.

Puis, me posant la main sur la poitrine :

« La conformation est bonne, dit-il; toussez.

Je toussai le moins fort que je pus; mais il trouva tout de même que j'avais un bon timbre, et dit encore : « Regardez ces couleurs ; voilà ce qui s'appelle un beau sang. »

Alors moi, voyant qu'on allait me prendre si je ne disais rien, je répondis :

« J'ai bu du vinaigre.

— Ah ! fit-il, ça prouve que vous avez un bon estomac, puisque vous aimez le vinaigre.

— Mais je suis boiteux ! m'écriai-je tout désolé.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



ns racontaient, d'un air majestueux, leurs batailles et leurs duels. (Page 27.)

— Bah ! ne vous chagrinez pas, reprit cet homme ; votre jambe est solide, j'en réponds.

— Tout cela, dit alors M. le maire, n'empêche pas ce jeune homme de boiter depuis sa naissance; c'est un fait connu de tout Phalsbourg.

— Sans doute, fit aussitôt le médecin de l'hôpital, la jambe gauche est trop courte ; c'est un cas d'exemption.

— Oui, reprit M. le maire, je suis sûr que ce garçon-là ne pourrait pas supporter une longue marche ; il resterait en route à la deuxième étape. »

Le premier médecin ne disait plus rien.

Je me croyais déjà sauvé de la guerre, quand M. le sous-préfet me demanda :

« Vous êtes bien Joseph Bertha ?

— Oui, monsieur le sous-préfet, répondis-je.

— Eh bien, messieurs, dit-il en sortant une lettre de son portefeuille, écoutez ! »

Il se mit à lire cette lettre, dans laquelle on racontait que, six mois avant, j'avais parié d'aller à Saverne et d'en revenir plus vite que Pinacle ; que nous avions fait ce chemin ensemble en moins de trois heures, et que j'avais gagné.

C'était malheureusement vrai ! ce gueux de Pinacle m'appelait toujours boiteux, et dans ma colère, j'avais parié contre lui. Tout le monde le savait, je ne pouvais donc pas soutenir le contraire.

Comme je restais confondu, le premier chirurgien me dit :

« Voilà qui tranche la question ; rhabillez-vous. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Et, se tournant vers le secrétaire, il s'écria :

« Bon pour le service ! »

Je me rhabillai dans un désespoir épouvantable.

Werner en appela un autre. Je ne faisais plus attention à rien... Quelqu'un m'aidait à passer les manches de mon habit. Tout à coup je fus sur l'escalier ; et comme Catherine me demandait ce qui s'était passé, je poussai un sanglot terrible ; je serais tombé du haut en bas, si la tante Grédel ne m'avait pas soutenu.

Nous sortîmes par derrière et nous traversâmes la petite place ; je pleurais comme un enfant et Catherine aussi. Sous la halle, dans l'ombre, nous nous arrêtâmes en nous embrassant.

La tante Grédel criait :

« Ah ! les brigands !... ils enlèvent maintenant jusqu'aux boiteux... jusqu'aux infirmes ! Il leur faut tout ! Qu'ils viennent donc aussi nous prendre ! »

Les gens se réunissaient, et le boucher Sépel, qui découpait là sa viande sur l'étal, dit :

« Mère Grédel, au nom du ciel, taisez-vous... On serait capable de vous mettre en prison.

— Eh bien, qu'on m'y mette, s'écria-t-elle, qu'on me massacre ; je dis que les hommes sont des lâches de permettre ces horreurs ! »

Mais le sergent de ville s'étant approché, nous repartîmes ensemble en pleurant. Nous tournâmes le coin du café Hemmerlé, et nous entrâmes chez nous. Les gens nous regardaient de leurs fenêtres et se disaient : « En voilà encore un qui part ! »

M. Goulden, sachant que la tante Grédel et Catherine viendraient dîner avec nous le jour de la révision, avait fait apporter du *Mouton-d'Or* une oie farcie et deux bouteilles de bon vin d'Alsace. Il était convaincu que j'allais être réformé tout de suite ; aussi quelle ne fut pas sa surprise de nous voir entrer ensemble dans une désolation pareille.

« Qu'est-ce que c'est ? » dit-il en relevant son bonnet de soie sur son front chauve, et nous regardant les yeux écarquillés.

Je n'avais pas la force de lui répondre ; je me jetai dans le fauteuil en fondant en larmes. Catherine s'assit près de moi, les bras autour de mon cou, et nos sanglots redoublèrent.

La tante Grédel dit :

« Les gueux l'ont pris.

—Ce n'est pas possible ! fit M. Goulden, dont les bras tombèrent.

—Oui, c'est tout ce qu'on peut voir de pire, dit la tante ; ça montre bien de la scélératesse de ces gens. »

Et s'animant de plus en plus, elle criait :

« Il ne viendra donc plus de révolution ! Ces bandits seront donc toujours les maîtres !

—Voyons, voyons, mère Grédel, calmez-vous, disait M. Goulden. Au nom du ciel, ne criez pas si haut. Joseph, raconte-nous raisonnablement les choses ; ils se sont trompés... ce n'est pas possible autrement... M. le maire et le médecin de l'hôpital n'ont donc rien dit ? »

Je racontai en gémissant l'histoire de la lettre ; et la tante Grédel, qui ne savait rien de cela, se mit à crier en levant les poings :

« Ah ! le brigand ! Dieu veuille qu'il entre encore une fois chez nous ! je lui fends la tête avec ma hachette. »

M. Goulden était consterné.

« Comment ! tu n'as pas crié que c'était faux ! dit-il ; c'est donc vrai cette histoire ? »

Et comme je baissais la tête sans répondre, joignant les mains il ajouta :

« Ah ! la jeunesse, la jeunesse, cela ne pense à rien... Quelle imprudence... quelle imprudence ! »

Il se promenait autour de la chambre ; puis il s'assit pour essuyer ses lunettes, et la tante Grédel dit :

« Oui, mais ils ne l'auront pas tout de même, leurs méchancetés ne serviront à rien : ce soir, Joseph sera déjà dans la montagne, en route pour la Suisse. »

M. Goulden, en entendant cela, devint grave ; il fronça le sourcil et répondit au bout d'un instant :

« C'est un malheur... un grand malheur... car Joseph est réellement boiteux... On le reconnaîtra plus tard ; il ne pourra pas marcher deux jours sans rester en arrière et sans tomber malade. Mais vous avez tort, mère Grédel, de parler comme vous faites et de lui donner un mauvais conseil.

—Un mauvais conseil ! dit-elle ; vous êtes donc aussi pour faire massacrer les gens, vous ?

—Non, répondit-il, je n'aime pas les guerres, surtout celles où des cent mille hommes perdent la vie pour la gloire d'un seul. Mais ces guerres-là sont finies ; ce n'est plus pour gagner de la gloire et des royaumes qu'on lève des soldats, c'est pour défendre le pays, qu'on a compromis à force de tyrannie et d'ambition. On voudrait bien la paix maintenant ! Malheureusement, les Russes s'avancent, les Prussiens se mettent avec eux, et nos amis les Autrichiens n'attendent qu'une bonne occasion de nous tomber sur le dos ; si l'on ne va pas à leur rencontre, ils viendront chez nous, car nous allons avoir l'Europe sur les bras comme en 93. C'est donc tout autre chose que nos guerres d'Espagne, de Russie et d'Allemagne. Et moi, tout vieux que je suis, mère Grédel, si le danger continue à grandir et si l'on a besoin des

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

anciens de la République, j'aurais honte d'aller faire des horloges en Suisse, pendant que d'autres verseraient leur sang pour défendre mon pays. D'ailleurs, écoutez bien ceci : les déserteurs sont méprisés partout. Après avoir fait un coup pareil, on n'a plus de racines nulle part, on n'a plus ni père, ni mère, ni clocher, ni patrie... On s'est jugé soi-même incapable de remplir le premier de ses devoirs, qui est d'aimer et de soutenir son pays, même lorsqu'il a tort. »

Il n'en dit pas plus en ce moment, et s'assit à la table d'un air grave.

« Mangeons, reprit-il après un instant de silence; voici midi qui sonne. Mère Grédel et Catherine, asseyez-vous là. »

Elles s'assirent, et nous mangeâmes. Je rêvais aux paroles de M. Goulden, qui me semblaient justes. La tante Grédel serrait les lèvres, et de temps en temps me regardait, pour voir ce que je pensais. A la fin, elle dit :

« Moi je me moque d'un pays où l'on prend les pères de famille, après avoir enlevé les garçons ! Si j'étais à la place de Joseph, je partirais tout de suite.

—Ecoutez, tante Grédel, lui répondis-je, vous savez que je n'aime rien tant que la paix et la tranquillité; mais je ne voudrais pourtant pas me sauver comme un *heimathslöss* dans les autres pays. Malgré cela, je ferai ce que voudra Catherine : si elle me dit d'aller en Suisse, j'irai !... »

Alors Catherine, baissant la tête pour cacher ses larmes, dit tout bas :

« Je ne veux pas qu'on puisse t'appeler déserteur.

—Eh bien donc, je ferai comme les autres ! m'écriai-je; puisque ceux de Phalsbourg et du Dagsberg partent pour la guerre, je partirai ! »

M. Goulden ne fit aucune observation.

« Chacun est libre, dit-il; seulement je suis content de voir que Joseph pense comme moi. »

Puis le silence se rétablit, et vers deux heures, la tante Grédel, se levant, prit son panier. Elle semblait abattue et me dit :

« Joseph, tu ne veux pas m'écouter, mais c'est égal, avec la volonté du Seigneur, tout cela finira; tu reviendras, si Dieu le veut, et Catherine t'attendra.

Catherine, se jetant à mon cou, se remit à pleurer, et moi plus encore qu'elle; de sorte que M. Goulden lui-même ne pouvait s'empêcher de verser des larmes.

Enfin Catherine et sa mère descendirent l'escalier, et d'en bas la tante me cria :

« Tâche de revenir encore une ou deux fois chez nous, Joseph.

—Oui, oui, » lui répondis-je en fermant la porte.

Je ne me tenais plus sur mes jambes ; jamais je n'avais été si malheureux, et même aujourd'hui, quand j'y pense, cela me retourne le cœur.

VII

Depuis ce jour je n'avais plus la tête à rien. J'essayai d'abord de me remettre à l'ouvrage; mais sans cesse mes pensées étaient ailleurs, et M. Goulden lui-même me dit :

« Joseph, laisse cela... profite du peu de temps qui te reste à passer avec nous; va voir Catherine et la mère Grédel. Je crois toujours qu'on te réformera; mais que peut-on savoir ? On a tellement besoin de monde, que cela risque de traîner en longueur. »

J'allais donc chaque matin aux Quatre-Vents, et je passais mes journées avec Catherine. Nous étions bien tristes, et pourtant bien heureux tout de même de nous voir ; nous nous aimions plus encore qu'avant, si c'est possible. Catherine quelquefois essayait de chanter, comme dans le bon temps; mais tout à coup elle se mettait à pleurer. Alors nous pleurions ensemble, et la tante Grédel recommençait à maudir les guerres qui font le malheur de tout le monde. Elle disait que le conseil de révision méritait d'être pendu, que tous ces bandits s'entendaient ensemble pour vous empoisonner l'existence. Cela nous soulageait un peu de l'entendre crier, et nous trouvions qu'elle avait raison.

Le soir, je rentrais en ville vers huit ou neuf heures, au moment où l'on fermait les portes, et je voyais, en passant, toutes les petites auberges pleines de conscrits et de vieux soldats réformés qui buvaient ensemble. Les conscrits payaient toujours ; les autres, le bonnet de police crasseux sur l'oreille, le nez rouge, le vieux col de crin en guise de chemise, se retroussaient les moustaches en racontant d'un air majestueux leurs batailles, leurs marches et leurs duels.

On ne pouvait rien voir de plus abominable que ces trous pleins de fumée, le quinquet sous les poutres sombres, ces vieux ferrailleurs et ces jeunes gens en train de boire, de crier et de taper sur les tables comme des aveugles; et derrière, dans l'ombre, la vieille Annette Schnaps, ou Marie Héring, la tignasse tordue sur la nuque, le peigne à trois dents en travers, observant ces choses en se grattant la hanche, ou bien en vidant un pot à la santé des braves.

C'était triste pour des fils de paysans, des

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

gens honnêtes et laborieux de mener une existence pareille ; mais personne n'avait plus envie de travailler ; on aurait donné sa vie pour deux liards. A force de crier, de boire et de se désoler intérieurement, on finissait par s'endormir le nez sur la table, et les vieux vidaient les cruches en chantant :

La gloire nous appelle!

Moi qui voyais ces choses, je bénissais le ciel, dans ma misère, de me donner d'honnêtes gens pour soutenir mon courage et m'empêcher de tomber entre pareilles mains.

Cela se prolongea jusqu'au 25 janvier. Depuis quelques jours, un grand nombre de conscrits italiens, des Piémontais et des Génois étaient arrivés en ville; les uns gros et gras comme des Savoyards nourris de châtaignes, le grand chapeau pointu sur leur tête crépue, le pantalon de bure, teint en vert sombre, et la petite veste également de bure, mais couleur de brique, serrés aux reins par une ceinture de cuir. Ils avaient des souliers énormes, et mangeaient du fromage sur le pouce, assis tout le long de la vieille halle. Les autres, secs maigres, bruns, grelottaient dans leurs longues souquenilles, rien qu'à voir la neige sur les toits, et regardaient passer les femmes avec de grands yeux noirs et tristes. On les exerçait sur la place tous les jours à marcher au pas; ils allaient remplir les cadres du 6e léger à Mayence, et se reposaient un peu dans la caserne d'infanterie.

Le capitaine des recrues, qui s'appelait Vidal, logeait au-dessus de notre chambre. C'était un homme carré, solide, très-ferme, et pourtant aussi très-bon et très-honnête. Il vint faire raccommoder la sonnerie de sa montre chez nous, et quand il sut que j'étais conscrit et que j'avais peur de ne pas revenir, il m'encouragea disant « que tout n'est qu'habitude... qu'au bout de cinq ou six mois, on se bat et l'on marche comme on mange la soupe, et que beaucoup même s'habituent tellement à tirer des coups de fusil ou de canon sur les gens, qu'ils se considèrent comme malheureux lorsqu'ils n'ont pas cette jouissance. »

Mais sa manière de raisonner n'était pas de mon goût, d'autant plus que je voyais cinq ou six gros grains de poudre sur une de ses joues, lesquels étaient entrés bien loin dans la peau, et qu'il m'expliqua provenir d'un coup de fusil qu'un Russe lui avait lâché presque sous le nez. Un état pareil me déplaisait de plus en plus, et, comme déjà plusieurs jours s'étaient passés sans nouvelles, je commençais à croire qu'on m'oubliait comme le grand Jacob, du Chèvre-Hof, dont tout le monde parle encore, à cause de son bonheur extraordinaire. La tante Grédel elle-même me disait chaque fois que j'allais chez eux : « Eh bien... eh bien... ils veulent donc nous laisser tranquilles ! » lorsque, le matin du 25 janvier, au moment où j'allais partir pour les Quatre-Vents, Monsieur Goulden, qui travaillait à son établi d'un air rêveur, se retourna les larmes aux yeux et me dit :

« Écoute, Joseph, j'ai voulu te laisser dormir encore tranquillement cette nuit ; mais il faut pourtant que tu le saches, mon enfant : hier soir, le brigadier de gendarmerie est venu m'apporter ta feuille de route. Tu pars avec les Piémontais et les Génois, et cinq ou six garçons de la ville : le fils Klipfel, le fils Lœrig Jean Furst et Gaspard Zébédé ; vous partez pour Mayence. »

En entendant cela, je sentis mes jambes s'en aller, et je m'assis sans pouvoir répondre un mot. M. Goulden sortit de son tiroir la feuille de route en belle écriture, et se mit à la lire lentement. Tout ce que je me rappelle, c'est que Joseph Bertha, natif de Dabo, canton de Phalsbourg, arrondissement de Sarrebourg, était incorporé dans le 6e léger, et qu'il devait avoir rejoint son corps le 29 janvier, à Mayence.

Cette lettre me produisit un aussi mauvais effet que si je n'avais rien su d'avance ; je regardai cela comme quelque chose de nouveau, et j'en fus indigné.

M. Goulden, après un instant de silence, dit encore :

« C'est aujourd'hui que les Italiens partent, vers onze heures. »

Alors, me réveillant comme d'un mauvais rêve, je m'écriai :

« Mais je ne reverrai donc plus Catherine ?

—Si, Joseph, si, dit-il d'une voix tremblante ; j'ai fait prévenir la mère Grédel et Catherine, ainsi, mon enfant, elles viendront, tu pourras les embrasser avant de partir. »

Je voyais son chagrin et je m'attendrissais encore plus, de sorte que j'avais mille peines à m'empêcher de fondre en larmes.

Au bout d'une minute il reprit :

« Tu n'as besoin de t'inquiéter de rien, j'ai tout préparé d'avance. Et quand tu reviendras, Joseph, si Dieu veut que je sois encore de ce monde, tu me trouveras toujours le même. Voici que je commence à me faire vieux, mon plus grand bonheur aurait été de te conserver comme un fils, car j'ai trouvé dans toi le bon cœur et le bon esprit d'un honnête homme ; je t'aurais cédé mon fonds... nous aurions été bien ensemble... Catherine et toi vous auriez été mes enfants... Mais puisqu'il en est ainsi,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

résignons-nous. Tout cela n'est que pour un peu de temps; tu seras réformé j'en suis sûr : on verra bientôt que tu ne peux pas faire de longues marches. »

Tandis qu'il parlait, moi, la tête sur les genoux, je sanglotais tout bas.

A la fin, il se leva et sortit de l'armoire un sac de soldat en peau de vache, qu'il posa sur la table. Je le regardais tout abattu, ne songeant à rien qu'au malheur de partir.

« Voici ton sac, dit-il, j'ai mis là-dedans tout ce qu'il te faut : deux chemises de toile, deux gilets de flanelle et le reste. Tu recevras deux chemises à Mayence, c'est tout ce qu'il te faudra ; mais je t'ai fait faire des souliers, car rien n'est plus mauvais que les souliers des fournisseurs; c'est presque toujours du cuir de cheval, qui vous échauffe terriblement les pieds. Tu n'es pas déjà trop solide sur tes jambes, mon pauvre enfant, au moins que tu n'aies pas cette douleur de plus. Enfin voilà... c'est tout. »

Il posa le sac sur la table et se rassit.

Dehors on entendait les allées et les venues des Italiens qui se préparaient à partir. Au-dessus de nous, le capitaine Vidal donnait des ordres. Il avait son cheval à la caserne de gendarmerie, et disait à son soldat d'aller voir s'il était bien bouchonné, s'il avait reçu son avoine.

Tout ce bruit, tout ce mouvement me produisait un effet étrange, et je ne pouvais encore croire qu'il fallait quitter la ville. Comme j'étais ainsi dans le plus grand trouble, voilà que la porte s'ouvre, et que Catherine se jette dans mes bras en gémissant, et que la mère Grédel crie :

« Je te disais bien qu'il fallait te sauver en Suisse.... que ces gueux finiraient par t'emmener.... Je te le disais bien.... tu n'as pas voulu me croire.

—Mère Grédel, répondit aussitôt M. Goulden, de partir pour faire son devoir, ce n'est pas un aussi grand malheur que d'être méprisé par les honnêtes gens. Au lieu de tous ces cris et de tous ces reproches qui ne servent à rien, vous feriez mieux de consoler et de soutenir Joseph.

—Ah! dit-elle, je ne lui fais pas de reproches, non! quoique ce soit terrible de voir des choses pareilles. »

Catherine ne me quittait pas; elle s'était assise à côté de moi, et nous nous embrassions.

« Tu reviendras, faisait-elle en me serrant.

—Oui.... oui, lui disais-je tout bas; et toi, tu penseras toujours à moi.... tu n'en aimeras pas un autre! »

Alors elle sanglotait en disant :

« Oh! non, je ne veux jamais aimer que toi! »

Cela durait depuis un quart d'heure, lorsque la porte s'ouvrit, et que le capitaine Vidal entra, le manteau roulé comme un corps de chasse sur son épaule.

« Eh bien! dit-il, eh bien! et notre jeune homme?

—Le voilà, répondit M. Goulden.

—Ah! oui, fit le capitaine, ils sont en train de se désoler, c'est tout simple.... Je me rappelle ça.... nous laissons tous quelqu'un au pays. »

Puis, élevant la voix :

« Allons, jeune homme, du courage! Nous ne sommes plus un enfant, que diable! »

Il regarda Catherine :

« C'est égal, dit-il à M. Goulden, je comprends qu'il n'aime pas de partir. »

Le tambour battait à tous les coins de la rue; le capitaine Vidal ajouta :

« Nous avons encore vingt minutes pour lever le pied. »

Et, me lançant un coup d'œil :

« Ne manquons pas au premier appel, jeune homme, » fit-il en serrant la main de M. Goulden.

Il sortit; on entendait son cheval piaffer à la porte.

Le temps était gris, la tristesse m'accablait; je ne pouvais lâcher Catherine.

Tout à coup le roulement commença; tous les tambours s'étaient réunis sur la place. M. Goulden, prenant aussitôt le sac par ses courroies sur la table, dit d'un ton grave :

« Joseph; maintenant embrassons-nous.... il est temps. »

Je me redressai tout pâle; il m'attacha le sac sur les épaules. Catherine, assise la figure dans son tablier, sanglotait. La mère Grédel, debout, me regardait les lèvres serrées.

Le roulement continuait toujours; subitement il se tut.

« L'appel va commencer, dit M. Goulden en m'embrassant, et tout à coup son cœur éclata; il se mit à pleurer, m'appelant tout bas son enfant et me disant :

« Courage! »

La mère Grédel s'assit; comme je me baissais vers elle, elle me prit la tête entre ses mains, et m'embrassant, elle criait :

« Je t'ai toujours aimé, Joseph, depuis que tu n'étais qu'un enfant.... je t'ai toujours aimé! tu ne nous as donné que de la satisfaction, et maintenant il faut que tu partes.... Mon Dieu, mon Dieu, quel malheur! »

Moi, je ne pleurais plus.

Quand la tante Grédel m'eut lâché, je regardai Catherine, qui ne bougeait pas, et, m'étant approché, je la baisai sur le cou. Elle ne se

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

leva point, et je m'en allais bien vite, n'ayant plus de force, lorsqu'elle se mit à crier d'une voix déchirante :

« Joseph !... Joseph ! »

Alors je me retournai ; nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre, et quelques instants encore nous restâmes ainsi, sanglotant. Catherine ne pouvait plus se tenir ; je la posai dans le fauteuil et je partis sans oser tourner la tête.

J'étais déjà sur la place, au milieu des Italiens et d'une foule de gens qui criaient et pleuraient en reconduisant leurs garçons, et je ne voyais rien, je n'entendais rien.

Quand le roulement recommença, je regardai et je vis que j'étais entre Klipfel et Furst, tous deux le sac au dos ; leurs parents devant nous, sur la place, pleuraient comme pour un enterrement. A droite, près de l'hôtel de ville, le capitaine Vidal, à cheval sur sa petite jument grise, causait avec deux officiers d'infanterie. Les sergents faisaient l'appel et l'on répondait. On appela Zébédé, Furst, Klipfel, Bertha, nous répondîmes comme les autres ; puis le capitaine commanda : « Marche ! » et nous partîmes deux à deux vers la porte de France.

Au coin du boulanger Spitz, une vieille, au premier, cria de sa fenêtre, d'une voix étranglée :

« Kasper ! Kasper ! »

C'était la grand'mère de Zébédé ; son menton tremblait. Zébédé leva la main sans répondre ; il était aussi bien triste et baissait la tête.

Moi, je frémissais d'avance de passer devant chez nous. En arrivant là, mes jambes fléchissaient ; j'entendis aussi quelqu'un crier des fenêtres, mais je tournai la tête du côté de l'auberge du *Bœuf-Rouge ;* le bruit des tambours couvrait tout.

Les enfants couraient derrière nous en criant : « Les voilà qui partent.... Tiens, voilà Klipfel, voilà Joseph ! »

Sous la porte de France, les hommes de garde rangés en ligne, l'arme au bras, nous regardèrent défiler. Nous traversâmes l'avancée, puis nos tambours se turent, et nous tournâmes à droite. On n'entendait plus que le bruit des pas dans la boue, car la neige fondait.

Nous avions dépassé la ferme du Gerberhoff et nous allions descendre la côte du grand pont, lorsque j'entendis quelqu'un me parler : c'était le capitaine qui me criait du haut de son cheval :

« A la bonne heure, jeune homme, je suis content de vous ! »

En entendant cela, je ne pus m'empêcher de répandre encore des larmes, et le grand Furst aussi ; nous pleurions en marchant. Les autres, pâles comme des morts, ne disaient rien. Au grand pont, Zébédé sortit sa pipe pour fumer. Devant nous, les Italiens parlaient et riaient entre eux, étant habitués depuis trois semaines à cette existence.

Une fois sur la côte de Metting, à plus d'une lieue de la ville, comme nous allions redescendre, Klipfel me toucha l'épaule, et tournant la tête il me dit :

« Regarde là-bas....

Je regardai, et j'aperçus Phalsbourg bien loin au-dessous de nous, les casernes, les poudrières, et le clocher d'où j'avais vu la maison de Catherine, six semaines avant, avec le vieux Brainstein : tout cela gris, les bois noirs autour. J'aurais bien voulu m'arrêter là quelques instants ; mais la troupe marchait, il fallut suivre. Nous descendîmes à Metting.

VIII

Ce même jour, nous allâmes jusqu'à Bitche, puis le lendemain à Hornbach, à Kaiserslautern, etc. Le temps s'était remis à la neige.

Combien de fois, durant cette longue route, je regrettai le bon manteau de M. Goulden et ses souliers à doubles semelles !

Nous traversions des villages sans nombre, tantôt en montagne, tantôt en plaine. A l'entrée de chaque bourgade, les tambours attachaient leur caisse et battaient la marche ; alors nous redressions la tête, nous marquions le pas, pour avoir l'air de vieux soldats. Les gens venaient à leurs petites fenêtres, ou s'avançaient sur leur porte en disant : « Ce sont des conscrits. »

Le soir, à la halte, nous étions bien heureux de reposer nos pieds fatigués, moi surtout. Je ne puis pas dire que ma jambe me faisait mal, mais les pieds... Ah ! je n'avais jamais senti cette grande fatigue ! Avec notre billet de logement, nous avions le droit de nous asseoir au coin du feu ; mais les gens nous donnaient aussi place à leur table. Presque toujours nous avions du lait caillé et des pommes de terre ; quelquefois aussi du lard frais, tremblotant sur un plat de choucroute. Les enfants venaient nous voir ; les vieilles nous demandaient de quel pays nous étions, ce que nous faisions avant de partir ; les jeunes filles nous regardaient d'un air triste, rêvant à leurs amoureux, partis cinq, six ou sept mois avant. Ensuite on nous conduisait dans le lit du garçon. Avec quel bonheur je m'étendais ! comme j'aurais voulu dormir

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mes douze heures ! Mais de bon matin, au petit jour, le bourdonnement de la caisse me réveillait ; je regardais les poutres brunes du plafond, les petites vitres couvertes de givre, et je me demandais : « Où suis-je ? » Tout à coup mon cœur se serrait ; je me disais : « Tu es à Bitche, à Kaiserslautern... tu es conscrit ! » Et bien vite il fallait m'habiller, reprendre le sac et courir répondre à l'appel.

« Bon voyage ! disait la ménagère éveillée de grand matin.

— Merci, » répondait le conscrit.

Et l'on partait.

Oui... oui... bon voyage ! On ne te reverra plus, pauvre diable... Combien d'autres ont suivi le même chemin !

Je n'oublierai jamais qu'à Kaiserslautern, le deuxième jour de notre départ, ayant débouclé mon sac pour mettre une chemise blanche, je découvris, sous les chemises, un petit paquet assez lourd, et que, l'ayant ouvert, j'y trouvai cinquante-quatre francs en pièces de six livres, et sur le papier ces mots de M. Goulden : « Sois « toujours bon, honnête, à la guerre. Songe à « tes parents, à tous ceux pour lesquels tu don- « nerais ta vie, et traite humainement les étran- « gers, afin qu'ils agissent de même à l'égard « des nôtres. Et que le ciel te conduise... qu'il « te sauve des périls ! Voici quelque argent, « Joseph. Il est bon, loin des siens, d'avoir tou- « jours un peu d'argent. Ecris-nous le plus « souvent que tu pourras. Je t'embrasse, mon « enfant, je te serre sur mon cœur. »

En lisant cela, je répandis des larmes, et je pensai : « Tu n'es pas entièrement abandonné sur la terre... De braves gens songent à toi ! Tu n'oublieras jamais leurs bons conseils. »

Enfin le cinquième jour, vers dix heures du soir, nous entrâmes à Mayence. Tant que je vivrai, ce souvenir me restera dans l'esprit. Il faisait un froid terrible ; nous étions partis de grand matin, et longtemps avant d'arriver à la ville, nous avions traversé des villages pleins de soldats : de la cavalerie et de l'infanterie, des dragons en petite veste, les sabots pleins de paille, en train de casser la glace d'une auge, pour abreuver leurs chevaux ; d'autres traînant des bottes de fourrage à la porte des écuries ; des convois de poudre, de boulets en route, tout blancs de givre ; des estafettes, des détachements d'artillerie, de pontonniers allant et venant sur la campagne blanche, et qui ne faisaient pas plus attention à nous que si nous n'avions pas existé.

Le capitaine Vidal, pour se réchauffer, avait mis pied à terre et marchait d'un bon pas ; les officiers et les sergents nous pressaient à cause du retard. Cinq ou six Italiens étaient restés en arrière dans les villages, ne pouvant plus avancer. Moi, j'avais très-chaud aux pieds à cause du mal ; à la dernière halte, c'est à peine si j'avais pu me relever. Les autres Phalsbourgeois marchaient bien.

La nuit était venue ; le ciel fourmillait d'étoiles. Tout le monde regardait, et l'on se disait : « Nous approchons ! nous approchons ! » car au fond du ciel une ligne sombre, des points noirs et des aiguilles étincelantes, annonçaient une grande ville. Enfin nous entrâmes dans les avancées, à travers des bastions de terre en zigzag. Alors on nous fit serrer les rangs et nous continuâmes mieux au pas, comme il arrive en approchant d'une place forte. On se taisait. Au coin d'une espèce de demi-lune, nous vîmes le fossé de la ville plein de glace, les remparts en briques au-dessus, et en face de nous, une vieille porte sombre, le pont levé. En haut, une sentinelle l'arme prête, nous cria :

« Qui vive ? »

Le capitaine, seul en avant, répondit :

« France !

— Quel régiment ?

— Recrues du 6e léger »

Il se fit un grand silence. Le pont-levis s'abaissa ; les hommes de garde vinrent nous reconnaître. L'un d'eux portait un grand falot. Le capitaine Vidal alla quelque pas en avant, causer avec le chef de poste, puis on nous cria :

« Quand il vous plaira. »

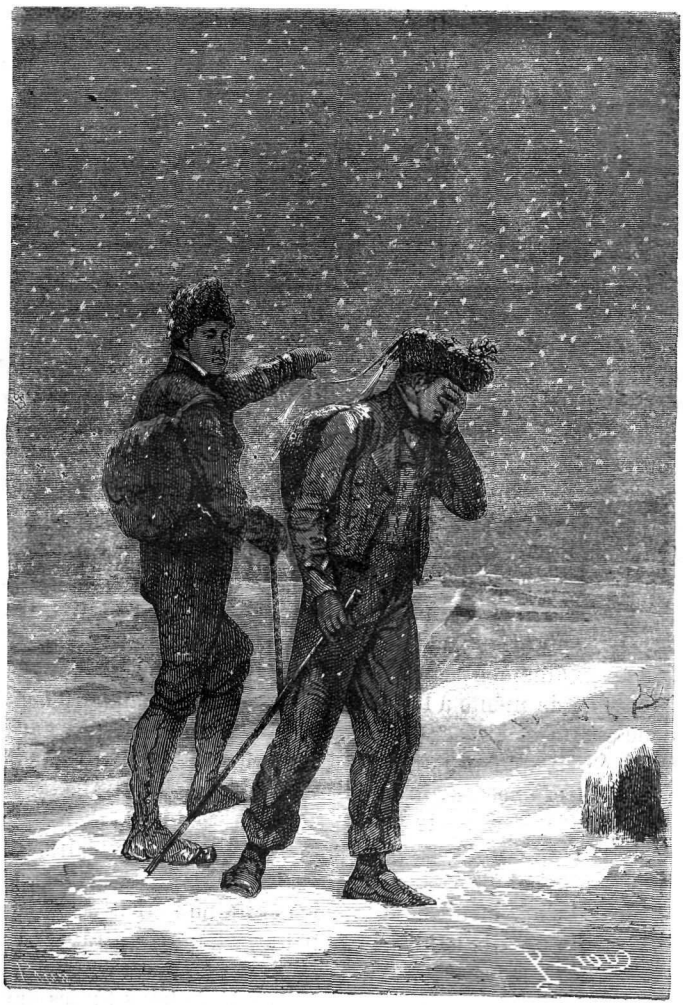
Nos tambours commençaient à battre ; mais le capitaine leur fit remettre la caisse sur l'épaule, et nous entrâmes traversant un grand pont et une seconde porte semblable à la première. Alors nous fûmes dans la ville, pavée de gros cailloux luisants. Chacun faisait ce qu'il pouvait pour ne pas boiter, car, malgré la nuit, toutes les auberges, toutes les boutiques des marchands étaient ouvertes ; leurs grandes fenêtres brillaient, et des centaines de gens allaient et venaient comme en plein jour.

Nous tournâmes cinq ou six coins de rue, et bientôt nous arrivâmes sur une petite place, devant une haute caserne, où l'on nous cria : « Halte ! »

Il y avait une voûte au coin de la caserne, et, dans cette voûte une cantinière assise derrière une petite table, sous un grand parapluie tricolore où pendaient deux lanternes.

Presque aussitôt plusieurs officiers arrivèrent : c'étaient le commandant Gêmeau et quelques autres que j'ai connus depuis. Ils serrèrent la main du capitaine en riant ; puis ils nous regardèrent et l'on fit l'appel. Après quoi nous reçûmes chacun une miche de pain de munition et un billet de logement. On nous avertit

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



« Regarde là-bas !... » (Page 30.)

que l'appel aurait lieu le lendemain à huit heures pour la distribution des armes, et l'on nous cria : « Rompez les rangs ! » pendant que les officiers remontaient la rue à gauche et entraient ensemble dans un grand café, où l'on montait par une quinzaine de marches.

Mais nous autres, où aller avec nos billets de logement, au milieu d'une ville pareille, et surtout ces Italiens, qui ne connaissaient pas un mot d'allemand ni de français ?

Ma première idée fut d'aller voir la cantinière sous son parapluie. C'était une vieille Alsacienne toute ronde et joufflue, et quand je lui demandai où se trouvait la *Capuzigner Strasse*, elle me répondit : « Qu'est-ce que tu payes? »

Je fus obligé de prendre avec elle un petit verre d'eau-de-vie; alors elle me dit :

« Tiens, juste en face de nous, en tournant le coin à droite, tu trouveras la *Capuzigner Strasse.* Bonsoir, conscrit. »

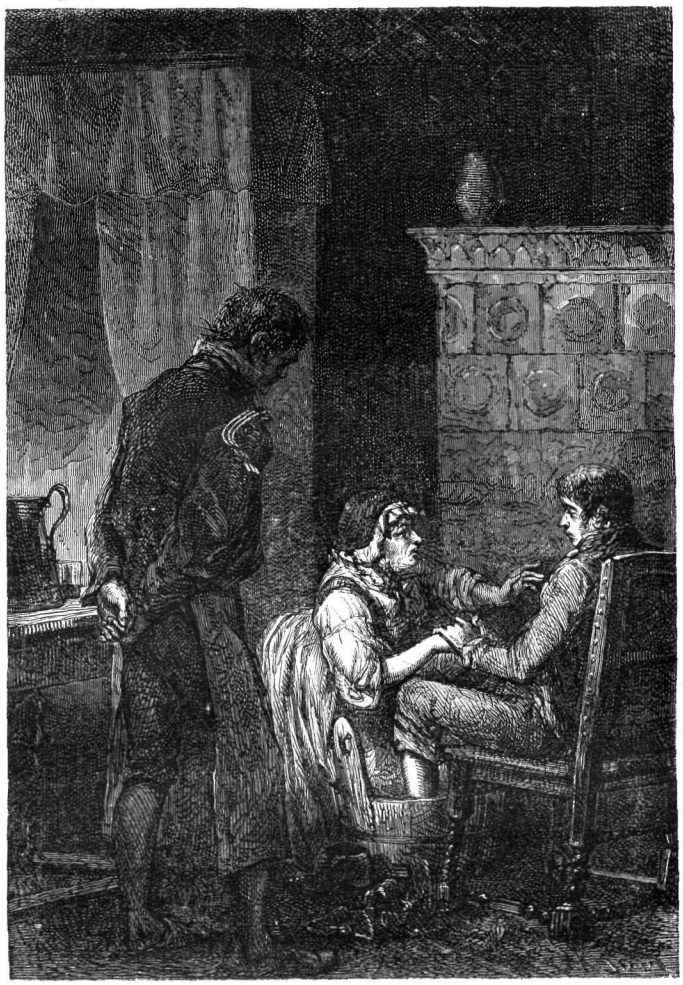
Elle riait.

Le grand Furst et Zébédé avaient aussi leur billet pour la *Capuzigner Strasse;* nous partîmes, encore bienheureux de boiter et de traîner la semelle ensemble dans cette ville étrangère.

Furst trouva le premier sa maison, mais elle était fermée, et, comme il frappait à la porte, je trouvai aussi la mienne, dont les deux fenêtres brillaient à gauche. Je poussai la porte, elle s'ouvrit, et j'entrai dans une allée sombre, où l'on sentait le pain frais, ce qui me réjouit intérieurement. Zébédé alla plus loin. Moi, je criais dans l'allée : « Il n'y a personne ? »

Et presque aussitôt une vieille femme parut,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



« Il y a pourtant de braves gens sur la terre ! » (Page 34.)

la main devant sa chandelle, au haut d'un escalier en bois.

« Qu'est-ce que vous voulez ? » fit-elle.

Je lui dis que j'avais un billet de logement pour chez eux. Elle descendit et regarda mon billet, puis elle me dit en allemand :

« Venez ! »

Je montai donc l'escalier. En passant, j'aperçus, par une porte ouverte, deux hommes en culotte, nus jusqu'à la ceinture, qui brassaient la pâte devant deux pétrins. J'étais chez un boulanger, et voilà pourquoi cette vieille ne dormait pas encore, ayant sans doute aussi de l'ouvrage. Elle avait un bonnet à rubans noirs, les bras nus jusqu'aux coudes, une grosse jupe de laine bleue soutenue par des bretelles, et semblait triste. En haut elle me conduisit dans une chambre assez grande, avec un bon fourneau de faïence et un lit au fond.

« Vous arrivez tard, me dit cette femme.

— Oui, nous avons marché tout le jour, lui répondis-je sans presque pouvoir parler ; je tombe de faim et de fatigue. »

Alors elle me regarda, et je l'entendis qui disait :

« Pauvre enfant ! pauvre enfant ! »

Puis elle me fit asseoir près du fourneau et me demanda :

« Vous avez mal aux pieds ?

— Oui, depuis trois jours.

— Eh bien ! ôtez vos souliers, fit-elle, et mettez ces sabots. Je reviens. »

Elle laissa sa chandelle sur la table et redescendit. J'ôtai mon sac et mes souliers ; j'avais

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

des ampoules et je pensais : « Mon Dieu... mon Dieu... peut-on souffrir autant? Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux être mort? »

Cette idée m'était venue cent fois en route ; mais alors, auprès de ce bon feu, je me sentais si las, si malheureux, que j'aurais voulu m'endormir pour toujours, malgré Catherine, malgré la tante Grédel, M. Goulden et tous ceux qui me souhaitaient du bien. Oui, je me trouvais trop misérable !

Tandis que je songeais à ces choses, la porte s'ouvrit, et un homme grand, fort, la tête déjà grise, entra. C'était un de ceux que j'avais vus travailler en bas. Il avait mis une chemise, et tenait dans ses mains une cruche et deux verres.

« Bonne nuit ! » dit-il en me regardant d'un air grave.

Je penchai la tête. La vieille entra derrière cet homme; elle portait un cuveau de bois, et le posant à terre près de ma chaise :

« Prenez un bain de pieds, me dit-elle, cela vous fera du bien. »

En voyant cela, je fus attendri et je pensai : « *Il y a pourtant de braves gens sur la terre !* » J'ôtai mes bas. Comme les ampoules étaient ouvertes, elles saignaient, et la bonne vieille répéta :

« Pauvre enfant ! pauvre enfant ! »

L'homme me dit :

« De quel pays êtes-vous?

—De Phalsbourg, en Lorraine

—Ah ! bon, » fit-il.

Puis, au bout d'un instant, il dit à sa femme :

« Va donc chercher une de nos galettes ; ce jeune homme prendra un verre de vin, et nous le laisserons ensuite dormir en paix, car il a besoin de repos. »

Il poussa la table devant moi, de sorte que j'avais les pieds dans la baignoire, ce qui me faisait du bien, et que j'étais devant la cruche. Il emplit ensuite nos verres d'un bon vin blanc, en me disant :

« A votre santé ! »

La mère était sortie. Elle revint avec une grande galette encore chaude, et toute couverte de beurre frais à moitié fondu. C'est alors que je sentis combien j'avais faim; je me trouvai presque mal. Il paraît que ces bonnes gens le virent, car la femme me dit :

« Avant de manger, mon enfant, il faut sortir vos pieds de l'eau. »

Elle se baissa et m'essuya les pieds avec son tablier, avant que j'eusse compris ce qu'elle voulait faire.

Alors je m'écriai : « Mon Dieu, madame, vous me traitez comme votre enfant. »

Elle me répondit au bout d'un instant :

« Nous avons un fils à l'armée ! »

J'entendis que sa voix tremblait en disant ces mots, et mon cœur se mit à sangloter intérieurement : je songeais à Catherine, à la tante Grédel, et je ne pouvais rien répondre.

« Mangez et buvez, » me dit l'homme en découpant la galette.

Ce que je fis avec un bonheur que je n'avais jamais connu. Tous deux me regardaient gravement. Quand j'eus fini, l'homme se leva :

« Oui, dit-il, nous avons un fils à l'armée; il est parti l'année dernière pour la Russie, et nous n'en avons pas eu de nouvelles... Ces guerres sont terribles ! »

Il se parlait à lui-même en marchant d'un air rêveur, les mains croisées sur le dos. Moi, je sentais mes yeux se fermer.

Tout à coup l'homme dit :

« Allons, bonsoir. »

Il sortit; sa femme le suivit emportant le cuveau.

« Merci, leur criai-je ; que Dieu ramène votre fils ! »

Puis je me déshabillai, je me couchai et je m'endormis profondément.

IX

Le lendemain, je m'éveillai vers huit heures. Un trompette sonnait le rappel au coin de la *Capuzigner Strasse;* tout s'agitait : on entendait passer des chevaux, des voitures et des gens. Mes pieds me faisaient encore un peu mal, mais ce n'était rien en comparaison des autres jours ; quand j'eus mis des bas propres, il me sembla renaître, j'étais solide sur mes jambes, et je me dis en moi-même : « Joseph, si cela continue, tu deviendras un gaillard; il n'y a que le premier pas qui coûte. »

Je m'habillai dans ces heureuses dispositions.

La femme du boulanger avait mis sécher mes souliers près du four, après les avoir remplis de cendres chaudes, pour les empêcher de se racornir. Ils étaient bien graissés et luisants.

Enfin je bouclai mon sac, et je descendis sans avoir le temps de remercier les bonnes gens qui m'avaient si bien reçu, pensant remplir ce devoir après l'appel.

Au bout de la rue, sur la place, beaucoup de nos Italiens attendaient déjà, grelotant autour

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de la fontaine. Furst, Klipfel, Zébédé arrivèrent un instant plus tard.

De tout un côté de la place on ne voyait que des canons sur leurs affûts. Des chevaux arrivaient à l'abreuvoir, conduits par des hussards badois ; quelques soldats du train et des dragons se trouvaient dans le nombre.

En face de nous était une caserne de cavalerie haute comme l'église de Phalsbourg; et des trois autres côtés de la place s'élevaient de vieilles maisons en pointe avec des sculptures, comme à Saverne, mais bien autrement grandes. Jamais je n'avais rien vu de semblable, et comme je regardais le nez en l'air, nos tambours se mirent à rouler. Chacun reprit son rang. Le capitaine Vidal arriva, le manteau sur l'épaule. Des voitures sortirent d'une voûte en face, et l'on nous cria, d'abord en italien, ensuite en français, qu'on allait distribuer les armes, et que chacun devait sortir des rangs à l'appel de son nom.

Les voitures s'arrêtèrent à dix pas, et l'appel commença. Chacun à son tour sortait des rangs, et recevait une giberne, un sabre, une baïonnette et un fusil. On se passait cela sur la blouse, sur l'habit ou la casaque ; nous avions la mine, avec nos chapeaux, nos casquettes et nos armes, d'une véritable bande de brigands. Je reçus un fusil tellement grand et lourd, que je pouvais à peine le porter ; et comme la giberne me tombait presque sur les mollets, le sergent Pinto me montra la manière de raccourcir les courroies. C'était un brave homme.

Tous ces baudriers qui me croisaient la poitrine me paraissaient quelque chose de terrible, et je vis bien alors que nos misères n'allaient pas finir de sitôt.

Après les armes, un caisson s'avança, et l'on nous distribua cinquante cartouches par homme, ce qui n'annonçait rien de bon. Puis, au lieu de faire rompre les rangs et de nous renvoyer à nos logements, comme je le pensais, le capitaine Vidal tira son sabre et cria :

« Par file à droite... en avant... marche! »

Et les tambours se mirent à battre.

J'étais désolé de ne pouvoir pas au moins remercier mes hôtes du bien qu'ils m'avaient fait; je me disais : « Ils vont te prendre pour un ingrat! » Mais tout cela ne m'empêchait pas de suivre la file.

Nous allions par une longue rue tortueuse, et tout à coup en dehors des glacis, nous fûmes près du Rhin couvert de glace à perte de vue. C'était quelque chose de magnifique et d'éblouissant.

Tout le bataillon descendit au Rhin, que nous traversâmes. Nous n'étions pas seuls sur le fleuve : devant nous, à cinq ou six cents pas, un convoi de poudre, conduit par des soldats du train, gagnait la route de Francfort. La glace n'était pas glissante, mais couverte d'une espèce de givre raboteux.

En arrivant sur l'autre rive, on nous fit prendre un chemin tournant entre deux petites côtes.

Nous continuâmes à marcher ainsi durant cinq heures. Tantôt à droite, tantôt à gauche, nous découvrions des villages, et Zébédé, qui marchait près de moi, me disait :

« Puisqu'il a fallu partir, j'aime autant que ce soit pour la guerre. Au moins, nous voyons tous les jours du nouveau. Si nous avons le bonheur de revenir, nous pourrons en raconter de toutes sortes.

—Oui, mais j'aimerais beaucoup mieux en savoir moins, lui disais-je; j'aimerais mieux vivre pour mon propre compte que pour le compte des autres, qui sont tranquillement chez eux, pendant que nous grimpons ici dans la neige.

—Toi, tu ne regardes pas la gloire, faisait-il; c'est pourtant quelque chose, la gloire! »

Et je lui répondais :

« La gloire est pour d'autres que pour nous, Zébédé; ceux-là vivent bien, mangent bien et dorment bien. Ils ont des danses et des rejouissances, comme on le voit dans les gazettes, et, par-dessus le marché, la gloire, quand nous l'avons gagnée à force de suer, de jeûner et de nous faire casser les os. Les pauvres diables comme nous, qu'on force de partir, lorsqu'ils rentrent à la fin, après avoir perdu l'habitude du travail et quelquefois un membre, n'ont pas beaucoup de gloire. Bon nombre de leurs anciens camarades, qui ne valaient pas mieux qu'eux, et qui travaillaient même moins bien, ont gagné de l'argent pendant les sept ans, ils ont ouvert une boutique, ils ont épousé les amoureuses des autres, ils ont eu de beaux enfants, ils sont des hommes posés, des conseillers municipaux, des notables. Et quand ceux qui reviennent de chercher de la gloire en tuant des hommes passent avec leurs chevrons sur le bras, ils les regardent par-dessus l'épaule, et si par malheur ils ont le nez rouge, à force d'avoir bu de l'eau-de-vie pour se remonter le cœur dans la pluie, dans la neige, dans les marches forcées, tandis que les autres buvaient du bon vin, ils disent : « Ce sont des ivrognes! » Et ces conscrits qui ne demandaient pas mieux que de rester chez eux, de travailler, deviennent des espèces de mendiants. Voilà ce que je pense, Zébédé; je ne trouve pas cela tout à fait juste, et j'aimerais mieux voir les amis de la gloire aller se battre eux-mêmes et nous laisser tranquilles. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Alors il me disait :

« Je pense la même chose que toi; mais, puisque nous sommes *pincés*, il vaut mieux dire que nous combattons pour la gloire. Il faut toujours soutenir son état et tâcher de faire croire aux gens qu'on est bien ; sans cela, Joseph, on serait encore capable de se moquer de nous. »

En raisonnant de ces choses et de beaucoup d'autres, nous finîmes par découvrir une grande rivière, que le sergent nous dit être le Mein, et, près de cette rivière un village sur la route. Nous ne savions pas le nom de ce village, mais c'est là que nous fîmes halte.

On entra dans les maisons, et chacun put s'acheter de l'eau-de-vie, du vin et de la viande.

Ceux qui n'avaient pas d'argent cassèrent leur croûte de pain bis en regardant les autres.

Le soir, vers cinq heures, nous arrivâmes à Francfort. C'est une ville encore plus vieille que Mayence et pleine de juifs. On nous conduisit dans un endroit appelé Saxenhausen, où se trouvait caserné le 10e hussards et des chasseurs badois. Je me suis laissé dire que cette vieille bâtisse avait été dans le temps un hôpital, et je le crois volontiers, car à l'intérieur se trouvait une grande cour, avec des arcades murées; sous les arcades, on avait logé les chevaux, et au-dessus les hommes.

Nous arrivâmes donc en cet endroit à travers des ruelles innombrables et tellement étroites, qu'on voyait à peine les étoiles entre les cheminées. Le capitaine Florentin et les deux lieutenants Clavel et Bretonville nous attendaient. Après l'appel, nos sergents nous conduisirent par détachements dans les chambrées, au-dessus des Badois. C'étaient de grandes salles avec de petites fenêtres; entre les fenêtres se trouvaient les lits.

Le sergent Pinto suspendit sa lanterne au pilier du milieu; chacun mit ses armes au râtelier, puis se débarrassa de son sac, de sa blouse et de ses souliers sans dire un mot. Zébédé se trouvait être mon camarade de lit. Dieu sait si nous avions sommeil. Vingt minutes après, nous dormions tous comme des sourds.

X

C'est à Francfort que j'appris à connaître la vie militaire. Jusque-là je n'avais été qu'un simple conscrit, alors je devins un soldat Et je ne parle pas ici de l'exercice, non! La manière de faire tête droite et tête gauche, d'emboîter le pas, de lever la main à la hauteur de la première ou de la deuxième capucine pour charger le fusil, d'ajuster, et de relever l'arme au commandement, c'est l'affaire d'un ou deux mois, avec de la bonne volonté. Mais j'appris la discipline, à savoir : que le caporal a toujours raison lorsqu'il parle au soldat, le sergent lorsqu'il parle au caporal, le sergent-major lorsqu'il parle au sergent, le sous-lieutenant au sergent-major, ainsi de suite jusqu'au maréchal de France,—quand ils diraient que deux et deux font cinq ou que la lune brille en plein midi.

Cela vous entre difficilement dans la tête, mais quelque chose vous aide beaucoup : c'est une espèce de pancarte affichée dans les chambrées, et qu'on vous lit de temps en temps, pour vous ouvrir les idées. Cette pancarte suppose tout ce qu'un soldat peut avoir envie de faire, par exemple de retourner dans son village, de refuser le service, de résister à son chef, etc., et cela finit toujours par la mort ou cinq ans de boulet au moins.

Le lendemain de notre arrivée à Francfort, j'écrivis à M. Goulden, à Catherine et à la tante Grédel; on peut se figurer avec quel attendrissement. Il me semblait, en leur parlant, être encore au milieu d'eux; je leur racontais mes fatigues, le bien qu'on m'avait fait à Mayence, le courage qu'il m'avait fallu pour ne pas rester en arrière. Je leur dis aussi que j'étais toujours en bonne santé, grâce à Dieu ; que je me sentais plus fort qu'avant de partir, et que je les embrassais mille et mille fois.

J'écrivais dans notre chambrée, au milieu des camarades, et les Phalsbourgeois me faisaient tous ajouter des compliments pour leurs familles. Enfin, ce fut encore un bon moment.

Ensuite j'écrivis à Mayence, aux braves gens de la *Capuzigner Strasse*, qui m'avaient en quelque sorte sauvé de la désolation. Je leur dis que le rappel m'avait forcé le matin de partir tout de suite; que j'avais espéré les revoir et les remercier, mais que, le bataillon ayant fait route pour Francfort, ils devaient me pardonner.

Ce même jour, dans l'après-midi, nous reçûmes l'habillement du bataillon. Des douzaines de juifs arrivèrent jusque sous les arcades, et chacun leur vendit ses effets bourgeois. Je ne conservai que mes chemises, mes bas et mes souliers. Les Italiens avaient mille peines à se faire entendre de ces marchands, qui voulaient tout emporter pour rien ; mais les Génois étaient aussi fins que les juifs, et leurs discussions se prolongèrent jusqu'à la nuit. Nos caporaux reçurent alors plus d'une goutte; il fallait bien s'en faire des amis, car matin et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

soir ils nous montraient l'exercice dans la cour pleine de neige. La cantinière Christine était toujours dans son coin, la chaufferette sous les pieds. Elle prenait en considération tous les jeunes gens de bonne famille, comme elle appelait ceux qui ne regardaient pas à l'argent. Combien d'entre nous se laissaient tirer jusqu'au dernier liard, pour s'entendre appeler jeunes gens de bonne famille! Plus tard ce n'étaient plus que des gueux! mais que voulez-vous? la vanité... la vanité... cela perd tout le genre humain, depuis les conscrits jusqu'aux généraux.

Pendant ce temps, chaque jour il arrivait des recrues de France, et des charrettes pleines de blessés de la Pologne. Quel spectacle devant l'hôpital du Saint-Esprit, de l'autre côté de la rivière! C'était un convoi qui ne finissait jamais! Tous ces malheureux avaient les uns le nez et les oreilles gelés, les autres un bras, les autres une jambe; on les mettait dans la neige, pour les empêcher de tomber en morceaux. Jamais on n'a vu de gens habillés si misérablement, avec des jupons de femmes, des bonnets à poil pelés, des shakos défoncés, des vestes de Cosaques, des mouchoirs et des chemises entortillés autour des pieds; ils sortaient des charrettes en se cramponnant et vous regardaient comme des bêtes sauvages, les yeux enfoncés dans la tête et les poils de la figure hérissés. Les bohémiens qui dorment au coin des bois en auraient eu pitié, et pourtant c'étaient encore les plus heureux, puisqu'ils étaient réchappés du carnage, et que des milliers de leurs camarades avaient péri dans les neiges ou sur les champs de bataille.

Klipfel, Zébédé, Furst et moi nous allions voir ces malheureux; ils nous racontaient toute la débâcle depuis Moscou, et je vis bien alors que le 29e Bulletin, si terrible, n'avait dit que la vérité.

Ces histoires nous excitaient contre les Russes; plusieurs disaient: « Ah! pourvu que la guerre recommence bientôt; ils en verront des dures cette fois... ce n'est pas fini... ce n'est pas fini! » Leur colère me gagnait moi-même, et quelquefois je pensais: « Joseph, est-ce que tu perds la tête maintenant? Ces Russes défendaient leur pays, leurs familles, tout ce que les hommes ont de plus sacré dans ce monde. S'ils ne les avaient pas défendus, on aurait raison de les mépriser. »

En ce temps, il arriva quelque chose d'extraordinaire.

Vous saurez que Zébédé, mon camarade de lit, était le fils du fossoyeur de Phalsbourg, et que nous l'appelions quelquefois entre nous: *Fossoyeur*. De notre part cela ne lui faisait rien. Mais un soir, après l'exercice, comme il traversait la cour, un hussard lui cria:

« Hé! Fossoyeur, arrive m'aider à traîner ces bottes de paille. »

Zébédé, s'étant retourné, lui répondit:

« Je ne m'appelle pas Fossoyeur, et vous n'avez qu'à porter vos bottes de paille vous-même! Est-ce que vous me prenez pour une bête? »

Alors l'autre lui cria plus fort:

« Conscrit, veux-tu bien venir, ou gare! »

Zébédé, avec son grand nez crochu, ses yeux gris et ses lèvres minces, ne jouissait pas d'un bon caractère. Il s'approcha du hussard et lui demanda:

« Qu'est-ce que vous dites?

—Je te dis d'enlever ces bottes de paille, et lestement, entends-tu, conscrit? »

C'était un vieux à moustaches et gros favoris roux taillés en brosse, à la mode de Chamboran. Zébédé l'empoigna par un de ses favoris; mais l'autre lui donna deux grands soufflets. Malgré tout, une poignée de favoris resta dans la main de Zébédé, et comme cette dispute avait attiré beaucoup de monde, le hussard levant le doigt lui dit:

« Conscrit, demain matin tu recevras de mes nouvelles.

—C'est bon, fit Zébédé, nous verrons. J'ai aussi du nouveau pour vous, l'ancien. »

Il arriva tout de suite me raconter cela, et moi, sachant qu'il n'avait jamais tenu qu'une pioche, je ne pus m'empêcher de frémir pour lui.

« Ecoute, Zébédé, lui dis-je, tout ce qui te reste à faire maintenant, puisque tu ne peux pas déserter, c'est d'aller demander pardon à ce vieux... car tous ces vieux ont des coups terribles, qu'ils ont rapportés d'Egypte, d'Espagne et d'ailleurs. Crois-moi! Si tu veux, je vais te prêter un écu pour aller lui payer bouteille; ça l'attendrira. »

Mais lui, fronçant les sourcils, ne voulut rien entendre.

« Plutôt que de faire des excuses, dit-il, j'aimerais mieux aller me pendre tout de suite. Je me moque de tous les hussards ensemble. S'il a des coups, moi j'ai le bras long, et j'en ai aussi des coups au bout de mon sabre, des coups qui entreront aussi bien dans ses os que les siens dans ma chair. »

Il était encore indigné de ses soufflets.

Presque aussitôt le maître d'armes Châzy, le caporal Fleury, Klipfel, Furst, Léger arrivèrent; ils donnaient tous raison à Zébédé, et le maître d'armes dit qu'il fallait du sang pour laver les soufflets, que c'était l'honneur des nouvelles recrues de se battre.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Zébédé répondit que les Phalsbourgeois n'avaient jamais eu peur d'une saignée, et qu'il était prêt. Alors le maître d'armes alla voir le capitaine de la compagnie, nommé Florentin, un homme, le plus magnifique qu'on puisse s'imaginer, grand, sec, large des épaules, le nez droit, et qui avait reçu la décoration des mains de l'Empereur, à la bataille d'Eylau. Le capitaine trouva que c'était tout simple de se battre pour un soufflet; il dit même que cela donnerait un bel exemple aux conscrits, et que si Zébédé ne se battait pas, il serait indigne de rester au 3e bataillon du 6e.

Toute cette nuit-là je ne pus fermer l'œil; j'entendais mon camarade ronfler et je pensais: « Pauvre Zébédé, demain soir tu ne ronfleras plus! » Je frissonnais d'être couché près d'un homme pareil. Enfin, je venais de m'endormir vers le petit jour, quand tout à coup je sens un air très-froid; j'ouvre les yeux, et qu'est-ce que je vois? le vieux hussard roux, qui avait enlevé la couverture de notre lit et qui disait :

« Allons, debout, fainéant, je vais t'apprendre de quel bois je me chauffe. »

Zébédé se leva tranquillement et répondit :

« Je dormais, vétéran, je dormais. »

L'autre, en s'entendant appeler vétéran, voulut tomber sur mon camarade; mais deux grands gaillards qui lui servaient de témoins l'arrêtèrent, et d'ailleurs tous les Phalsbourgeois étaient aussi là.

« Voyons... voyons... dépêchons!... » criait le vieux.

Mais Zébédé s'habillait sans se presser. Au bout d'un instant, il dit :

« Est-ce que nous aurons la permission de sortir du quartier, les anciens?

— Derrière le violon, il y a de la place pour s'aligner, » répondit un des hussards.

C'était un endroit plein d'orties, derrière la hotte du violon; un mur l'entourait, et de nos fenêtres on le voyait très-bien; il se trouvait juste au-dessous, du côté de la rivière.

Zébédé mit sa capote, et dit en se tournant de mon côté :

« Joseph, et toi, Klipfel, je vous choisis pour mes témoins. »

Mais je secouai la tête.

« Eh bien, Furst, arrive! » dit-il.

Et tous ensemble descendirent l'escalier.

Je croyais Zébédé perdu; cela me faisait beaucoup de peine, et je pensais : « Voilà que non-seulement les Russes et les Prussiens nous exterminent, il faut encore que les nôtres s'en mêlent. »

Toute la chambrée était aux fenêtres; moi seul, derrière, je restai assis sur mon lit. Au bout de cinq minutes, le bruit des sabres en bas me rendit tout blanc; je n'avais plus une goutte de sang dans les veines.

Mais cela ne dura pas longtemps, car tout à coup Klipfel s'écria : « Touché! »

Alors je ne sais comment j'arrivai près d'une fenêtre, et, regardant par-dessus les autres, je vis le hussard appuyé contre le mur, et Zébédé qui se relevait, le sabre tout rouge de sang. Il avait glissé sur les genoux pendant la bataille; le sabre du vieux, qui se fendait, avait passé sur son épaule, et lui, sans perdre une seconde, avait enfoncé le sien dans le ventre du hussard. S'il n'avait pas eu le bonheur de glisser, le vieux lui perçait le cœur.

Voilà ce que je vis en bas d'un coup d'œil.

Le hussard s'affaissait contre le mur, ses témoins le soutenaient aux bras, et Zébédé, pâle comme un mort, regardait son sabre, tandis que Klipfel lui tendait sa capote.

Presque aussitôt on battit la diane, et nous descendîmes à l'appel du matin. Cela se passait le 18 février. Le même jour nous reçûmes l'ordre de faire notre sac, et nous partîmes de Francfort pour Séligenstadt, où nous restâmes jusqu'au 8 mars. Alors toutes les recrues connaissaient le maniement du fusil et l'école de peloton. De Séligenstadt, nous partîmes le 9 mars pour Schweinheim, et le 24 mars 1813, le bataillon se réunit à la division à Aschaffenbourg, où le maréchal Ney nous passa la revue.

Le capitaine de la compagnie s'appelait Florentin, le lieutenant Bretonville, le commandant du bataillon Gémeau, le capitaine adjudant-major Vidal, le colonel du régiment Zapfel, le général de la brigade Ladoucette, et le général de la division Souham : — tout soldat doit savoir cela, s'il ne veut pas marcher comme un aveugle.

XI

La fonte des neiges avait commencé le 18 ou le 19 mars. Je me rappelle que pendant la grande revue d'Aschaffenbourg, sur un large plateau d'où l'on découvre le Mein à perte de vue, la pluie ne cessa point de tomber depuis dix heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi. Nous avions à notre gauche un château, dont les gens regardaient par de hautes fenêtres, bien à leur aise, pendant que l'eau nous coulait dans les souliers. A droite bouillonnait la rivière, que l'on voyait comme à travers un brouillard.

Pour nous rafraîchir encore les idées, à cha-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que instant on nous criait : « Portez arme ! Arme bras ! »

Le maréchal s'avançait lentement, au milieu de son état-major. Ce qui consolait Zébédé, c'était que nous allions voir le brave des braves. Moi, je pensais : « Si je pouvais le voir au coin du feu, ça me ferait plus de plaisir. »

Enfin il arriva devant nous, et je le vois encore avec son grand chapeau trempé de pluie, son habit bleu couvert de broderies et ses grandes bottes. C'était un bel homme, d'un blond roux, le nez relevé, les yeux vifs, et qui paraissait terriblement solide. Il n'était pas fier, car, comme il passait devant la compagnie, et que le capitaine lui présentait les armes, tout à coup il se retourna sur son grand cheval et dit tout haut :

« Tiens, c'est Florentin ! »

Alors le capitaine se redressa sans savoir que répondre. Il paraît que le maréchal et lui avaient été simples soldats ensemble du temps de la République. Le capitaine à la fin répondit :

« Oui, maréchal, c'est Sébastien Florentin.

— Ma foi, Florentin, dit le maréchal en étendant le bras du côté de la Russie, je suis content de te revoir ; je te croyais couché là-bas. »

Toute notre compagnie était contente, et Zébédé me dit :

« Voilà ce qui s'appelle un homme ; je me ferais casser la tête pour lui ! »

Je ne voyais pas pourquoi Zébédé voulait se faire casser la tête, parce que le maréchal avait dit bonjour à son vieux camarade.

C'est tout ce qui me revient d'Aschaffenbourg.

Le soir nous rentrâmes manger la soupe à Schweinheim, un endroit riche en vins, en chanvre, en blé, où presque tout le monde nous regardait de travers.

Nous logions à trois ou quatre dans les maisons, comme des garnisaires, et nous avions tous les jours de la viande, soit du bœuf, soit du lard ou du mouton. Le pain de ménage était très-bon, et le vin aussi. Mais plusieurs d'entre nous avaient l'air de trouver tout mauvais, croyant se faire passer, par ce moyen, pour de grands seigneurs ; ils se trompaient bien, car j'entendais les bourgeois dire en allemand :

« Ceux-là, dans leur pays, sont des mendiants ! Si l'on allait voir en France, on ne trouverait pas seulement des pommes de terre dans leur cave. »

Et jamais ils ne se trompaient, ce qui m'a fait penser souvent depuis, que les gens si difficiles chez les autres sont de pauvres diables chez eux.

Enfin, pour ma part, j'étais bien content d'être gobergé de cette façon, et j'aurais voulu voir durer cela toute la campagne. Deux conscrits de Saint-Dié étaient avec moi chez le maître de poste du village, dont presque tous les chevaux avaient été mis en réquisition pour notre cavalerie. Cela ne devait pas le rendre de bonne humeur, mais il ne disait rien et fumait sa pipe derrière le fourneau du matin au soir. Sa femme était grande et forte, et ses deux filles étaient bien jolies. Elles avaient peur de nous et se sauvaient lorsque nous revenions de l'exercice, ou de monter la garde au bout du village.

Le soir du quatrième jour, comme nous finissions de souper, arriva vers sept heures un vieillard en capote noire, la tête blanche et la figure tout à fait respectable. Il nous salua, puis il dit en allemand au maître de poste :

« Ce sont de nouvelles recrues ?

—Oui, monsieur Stenger, répondit l'autre, nous ne serons jamais débarrassés de ces gens-là. Si je pouvais les empoisonner tous, ce serait bientôt fait. »

Je me retournai tranquillement et je lui dis :

« Je connais l'allemand... ne dites pas de pareilles choses. »

A peine le maître de poste m'eut-il entendu, que sa grande pipe lui tomba presque de la main.

« Vous êtes bien imprudent en paroles, monsieur Kalkreuth ! dit le vieillard ; si d'autres que ce jeune homme vous avaient entendu, songez à ce qui vous arriverait.

—C'est une manière de parler, répondit le gros homme. Que voulez-vous ? quand on vous prend tout, quand on vous dépouille pendant des années, à la fin on ne sait plus ce qu'il faut dire, et l'on parle à tort et à travers. »

Le vieillard, qui n'était autre que le pasteur de Schweinheim, vint alors me saluer et me dit :

« Monsieur, votre manière d'agir est celle d'un honnête homme ; croyez que M. Kalkreuth est incapable de faire du mal, même à nos ennemis.

—Je le pense bien, monsieur, lui répondis-je, sans cela je ne mangerais pas de ses saucisses d'aussi bon cœur. »

Le maître de poste, en entendant ces mots, se mit à rire, ses deux grosses mains sur son ventre comme un enfant, et s'écria :

« Je n'aurais jamais cru qu'un Français me ferait rire. »

Mes deux camarades étaient de garde, ils sortirent, je restai seul. Alors le maître de poste alla chercher une bouteille de vieux vin ; il s'assit à la table et voulut trinquer avec moi, ce que je fis volontiers. Et depuis ce jour jusqu'à notre départ, ces gens eurent beaucoup

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Tout le bataillon descendit au Rhin. (Page 35.)

de confiance en moi. Chaque soir nous causions au coin du feu ; le pasteur arrivait, et les jeunes filles elles-mêmes descendaient pour écouter. Elles étaient blondes avec des yeux bleus ; l'une pouvait avoir dix-huit ans, l'autre vingt ; je leur trouvais un air de ressemblance avec Catherine qui me remuait le cœur.

On savait que j'avais une amoureuse au pays, parce que je n'avais pu m'empêcher de le dire, et cela les attendrissait.

Le maître de poste se plaignait amèrement des Français ; le pasteur disait que c'était une nation vaniteuse et peu chaste, et que, par ces motifs, toute l'Allemagne allait se lever contre nous ; qu'on était las des mauvaises mœurs de nos soldats et de l'avidité de nos généraux, et qu'on avait formé le *Tugend-Bund* * pour nous combattre.

« Dans les premiers temps, me disait-il, vous nous parliez de Liberté, nous aimions à entendre cela, et nos vœux étaient plutôt pour vos armées que pour celles du roi de Prusse et de l'empereur d'Autriche ; vous faisiez la guerre à nos soldats et non pas à nous ; vous souteniez des idées que tout le monde trouvait justes et grandes, et voilà pourquoi vous n'aviez pas affaire aux peuples, mais à leurs maîtres. Aujourd'hui, c'est bien différent, toute l'Allemagne va marcher, toute la jeunesse va se lever, et c'est nous qui parlerons de Liberté, de Vertu, de Justice à la France. Celui qui parle de ces choses est toujours le plus fort, parce qu'il n'a

* Lien de la vertu.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



On voyait à peine les étoiles entre les cheminées. (Page 36.)

contre lui que les gueux de tous les pays, et parce qu'il a pour lui la jeunesse, le courage les grandes idées, tout ce qui vous élève l'âme au-dessus de l'égoïsme, et qui vous fait sacrifier la vie sans regret. Vous avez eu cela longtemps, mais vous n'en avez plus voulu. Vos généraux, dans le temps, je m'en souviens, se battaient pour la Liberté, ils couchaient sur la paille, dans les granges, comme de simples soldats : c'étaient de terribles hommes! Maintenant il leur faut des canapés, ils sont plus nobles que nos nobles et plus riches que nos banquiers. Cela fait que la guerre, la plus belle chose autrefois, — un art, un sacrifice, un dévouement à la patrie, — est devenue un métier, qui rapporte plus qu'une boutique. C'est toujours très-noble, puisqu'on porte des épaulettes, mais il y a pourtant une différence entre se battre pour des idées éternelles, et se battre pour enrichir sa boutique.

« Aujourd'hui, c'est notre tour de parler de Liberté, et de Patrie : voilà pourquoi je pense que cette guerre vous sera funeste. Tous les êtres qui pensent, depuis les simples étudiants jusqu'aux professeurs de théologie, vont marcher contre vous. Vous avez à votre tête le plus grand général du monde, mais nous avons la justice éternelle. Vous croyez avoir pour vous les Saxons, les Bavarois, les Badois et les Hessois; détrompez-vous : les enfants de la vieille Allemagne savent bien que le plus grand crime et la plus grande honte, c'est de se battre contre ses frères. Que les rois fassent des alliances, les peuples seront contre vous malgré ces alliances;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ils défendront leur sang, leur patrie : ce que Dieu nous force d'aimer et qu'on ne peut trahir sans crime. Tout va vous tomber sur le dos; les Autrichiens vous massacreront s'ils peuvent, malgré le mariage de Marie-Louise et de votre Empereur; on commence à voir que les intérêts des rois ne sont pas tout en ce monde, et le plus grand génie ne peut pas changer la nature des choses. »

Ainsi parlait ce pasteur d'un ton grave; je ne comprenais pas alors très-bien ses discours et je pensais : « Les mots sont des mots et les coups de fusil sont des coups de fusil. Si nous ne rencontrons que des étudiants et des professeurs de théologie pour nous livrer bataille, tout ira bien. Et quant au reste, la discipline empêchera toujours les Hessois, les Bavarois et les Saxons de tourner, comme elle nous force bien de nous battre, nous autres Français, quoique plus d'un n'en ait pas envie. Est-ce que le soldat n'obéit pas au caporal, le caporal au sergent, ainsi de suite jusqu'au maréchal, qui fait ce que le roi veut? On voit bien que ce pasteur n'a jamais servi dans un régiment, sans cela il saurait que les idées ne sont rien, et que la consigne est tout; mais je ne veux pas le contredire, le maître de poste ne m'apporterait plus une bouteille de vin après le souper. Qu'ils pensent ce qui leur plaira, tout ce que je souhaite, c'est que nous ne rencontrions que des théologiens. »

Pendant que nous étions à causer ainsi, tout à coup, le 27 mars au matin, l'ordre de partir arriva. Le bataillon alla coucher à Lauterbach, puis le lendemain à New-Kirchen, et nous ne fîmes plus que marcher, marcher toujours. Ceux qui ne s'habituèrent pas alors à porter le sac ne pouvaient pas se plaindre du manque d'exercice; car, Dieu merci, nous faisions du chemin! Moi, je ne suais plus depuis longtemps, avec mes cinquante cartouches dans ma giberne, mon sac et mon fusil sur l'épaule, et je ne sais pas si je boitais encore.

Nous n'étions pas les seuls en mouvement: tout marchait, partout on rencontrait des régiments en route, des détachements de cavalerie, des lignes de canons, des convois de poudre et de boulets, et tout cela s'avançait vers Erfurt, comme, après une grande averse, des milliers de ruisseaux vont par tous les chemins à la rivière.

Nos sergents se disaient entre eux : « Nous approchons.... ça va chauffer! » Et nous pensions : « Tant mieux! Ces gueux de Prussiens et de Russes sont cause qu'on nous a pris : s'ils étaient restés tranquilles, nous serions encore en France! »

Cette idée nous donnait de l'aigreur.

Et puis partout on trouve des gens qui n'aiment qu'à se battre : Klipfel et Zébédé ne parlaient que de tomber sur les Prussiens, et moi, pour n'avoir pas l'air moins courageux que les autres, je disais aussi que cela me réjouissait.

Le 8 avril, le bataillon entra dans la citadelle d'Erfurt, une place très-forte et très-riche. Je me souviendrai toujours qu'au moment où l'on faisait rompre les rangs sur la place, devant la caserne, le vaguemestre remit un paquet de lettres au sergent de la compagnie. Dans le nombre il s'en trouvait une pour moi. Je reconnus tout de suite l'écriture de Catherine, ce qui me produisit un si grand effet que mes genoux en tremblaient!

Zébédé prit mon fusil en disant : « Arrive! »

Il était aussi bien content d'avoir des nouvelles de Phalsbourg.

J'avais caché ma lettre au fond de ma poche et tous ceux du pays me suivaient pour l'entendre lire. Mais je voulus être assis sur mon lit, bien tranquille avant de l'ouvrir, et seulement lorsqu'on nous eut casernés dans un coin de la Finckmatt et que mon fusil fut au râtelier, je commençai. Tous les autres étaient penchés sur mon dos. Les larmes me coulaient le long des joues, parce que Catherine me racontait qu'elle priait pour moi.

Et les camarades, en entendant cela, disaient: « Nous sommes sûrs qu'on prie aussi pour nous! »

L'un parlait de sa mère, l'autre de ses sœurs, l'autre de son amoureuse.

A la fin, M. Goulden avait écrit que toute la ville se portait bien, que je devais prendre courage, que ces misères n'auraient qu'un temps. Il me chargeait surtout de prévenir les camarades qu'on pensait à eux, et que leurs parents se plaignaient de ne pas recevoir un seul mot de leurs nouvelles.

Cette lettre fut une grande consolation pour nous tous.

Et quand je songe que nous étions alors le 8 avril et que bientôt allaient commencer les batailles, je la regarde comme un dernier adieu du pays pour la moitié d'entre nous : — plusieurs ne devaient plus entendre parler de leurs parents, de leurs amis, de ceux qui les aimaient en ce monde.

XII

Tout cela, comme disait le sergent Pinto, n'était encore que le commencement de la fête, car la danse allait venir.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

En attendant, nous faisions le service de la citadelle avec un bataillon du 27e, et, du haut des remparts, nous voyions tous les environs couverts de troupes, les unes au bivac, les autres cantonnées dans les villages.

Le 18, en revenant de monter la garde à la porte de Warthau, le sergent qui m'avait pris en amitié me dit :

« Fusilier Bertha, l'Empereur est arrivé. »

Personne n'avait encore entendu parler de cela, et je lui répondis :

« Sauf votre respect, sergent, je viens de prendre un petit verre avec le sapeur Merlin, en planton la nuit dernière à la porte du général, il ne m'a rien raconté de ces choses. »

Alors, lui, clignant de l'œil, dit :

« Tout se remue, tout est en l'air... Tu ne comprends pas encore ça, conscrit, mais il est là, je le sens jusqu'à la pointe des pieds. Quand il n'est pas arrivé, tout ne va que d'une aile ; et maintenant, tiens, là-bas, regarde ces estafettes qui galopent sur les routes, tout commence à revivre. Attends la première danse, attends, et tu verras : les Kaiserliks et les Cosaques n'ont pas besoin de leurs lunettes pour voir s'il est avec nous ; ils le sentent tout de suite. »

En parlant ainsi, le sergent riait dans ses longues moustaches.

J'avais des pressentiments qu'il pouvait m'arriver de grands malheurs, et j'étais pourtant forcé de faire bonne mine.

Enfin, le sergent ne se trompait pas, car ce même jour, vers trois heures de l'après-midi, toutes les troupes cantonnées autour de la ville se mirent en mouvement, et, sur les cinq heures, on nous fit prendre les armes : le maréchal prince de la Moskowa entrait en ville, au milieu d'une grande quantité d'officiers et de généraux qui formaient son état-major : presque aussitôt, le général Souham, un homme de six pieds, tout gris, entra dans la citadelle et nous passa en revue sur la place. Il nous dit d'une voix forte, que tout le monde put entendre :

« Soldats ! vous allez faire partie de l'avant-garde du 3e corps ; tâchez de vous souvenir que vous êtes Français. *Vive l'Empereur !* »

Alors tout le monde cria « *Vive l'Empereur !* » et cela produisit un effet terrible dans les échos de la place.

Le général repartit avec le colonel Zapfel.

Cette nuit même, nous fûmes relevés par les Hessois, et nous quittâmes Erfurt avec le 10e hussard et un régiment de chasseurs badois. A six ou sept heures du matin, nous étions devant la ville de Weimar, et nous voyions au soleil levant des jardins, des églises, des maisons, avec un vieux château sur la droite.

On nous fit bivaquer dans cet endroit, et les hussards partirent en éclaireurs dans la ville. Vers neuf heures, pendant que nous faisions la soupe, tout à coup nous entendîmes au loin un petillement de coups de fusil ; nos hussards avaient rencontré dans les rues des hussards prussiens, ils se battaient et se tiraient des coups de pistolet. Mais c'était si loin, que nous ne voyions pour ainsi dire rien de ce combat.

Au bout d'une heure, les hussards revinrent ; ils avaient perdu deux hommes. C'est ainsi que commença la campagne.

Nous restâmes là cinq jours, pendant lesquels tout le 3e corps s'avança. Comme nous étions l'avant-garde, il fallut repartir en avant, du côté de Sulza et de Warthau. C'est alors que nous vîmes l'ennemi : des Cosaques qui se retiraient toujours hors de portée de fusil, et plus ces gens se retiraient, plus nous prenions de courage.

Ce qui m'ennuyait, c'était d'entendre Zébédé dire d'un air de mauvaise humeur :

« Ils ne s'arrêteront donc jamais ? ils ne s'arrêteront donc jamais ?

Je pensais : « S'ils s'en vont, qu'est-ce que nous pouvons souhaiter de mieux ? Nous aurons gagné sans avoir eu de mal. »

Mais, à la fin, ils firent halte de l'autre côté d'une rivière assez large et profonde ; et nous en vîmes une quantité qui nous attendaient pour nous hacher, si nous avions le malheur de passer cette rivière.

C'était le 29 avril, il commençait à se faire tard, on ne pouvait voir de plus beau soleil couchant. De l'autre côté de l'eau s'étendait une plaine à perte de vue, et, sur le bandeau rouge du ciel, fourmillaient ces cavaliers, avec des shakos recourbés en avant, des vestes vertes, une petite giberne sous le bras et des pantalons bleu-de-ciel ; il y avait aussi derrière des quantités de lances : le sergent Pinto les reconnut pour être des chasseurs russes à cheval et des Cosaques. Il reconnut aussi la rivière, et dit que c'était la Saale.

On s'approcha le plus près qu'on put de l'eau, pour tirer des coups de fusil aux cavaliers, qui se retirèrent plus loin, et disparurent même au fond du ciel rouge. On établit alors le bivac près de la rivière, on plaça les sentinelles. Nous avions laissé sur notre gauche un grand village ; un détachement s'y rendit, pour tâcher d'avoir de la viande en la payant, car depuis l'arrivée de l'Empereur, on avait l'ordre de tout payer.

Dans la nuit, comme nous faisions la soupe, d'autres régiments de la division arrivèrent ; ils établirent aussi leurs bivacs le long de la rive, et c'était quelque chose de magnifique que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ces traînées de feu tremblotant sur l'eau.

Personne n'avait envie de dormir; Zébédé, Klipfel, Furst et moi, nous étions à la même gamelle, et nous disions en nous regardant: « C'est demain que ça va chauffer, si nous voulons passer la rivière! Tous les camarades de Phalsbourg, qui prennent leur chope à la brasserie de l'*Homme Sauvage*, ne se doutent pas que nous sommes assis à cet endroit, au bord d'une rivière, à manger un morceau de vache, et que nous allons coucher sur la terre, attraper des rhumatismes pour nos vieux jours, sans parler des coups de sabre et de fusil qui nous sont réservés, peut-être plus tôt que nous ne pensons.

—Bah! disait Klipfel, ça, c'est la vie. Je me moque bien de dormir dans du coton et de passer un jour comme l'autre! Pour vivre, il faut être bien aujourd'hui, mal demain; de cette façon le changement est agréable. Et quant aux coups de fusil, de sabre et de baïonnette, Dieu merci, nous en rendrons autant qu'on nous en donnera.

—Oui, faisait Zébédé en allumant sa pipe, pour mon compte, j'espère bien que, si je passe l'arme à gauche, ce ne sera pas faute d'avoir rendu les coups qu'on m'aura portés. »

Nous causions ainsi depuis deux ou trois heures; Léger s'était étendu dans sa capote, les pieds à la flamme et dormait, lorsque la sentinelle cria:

« Qui vive? » à deux cents pas de nous.

« France!

—Quel régiment?

—6e léger. »

C'était le maréchal Ney et le général Brenier, avec des officiers de pontonniers et des canons. Le maréchal avait répondu 6e *léger*, parce qu'il savait d'avance où nous étions: cela nous réjouit et même nous rendit fiers. Nous le vîmes passer à cheval, avec le général Souham et cinq ou six autres officiers supérieurs, et malgré la nuit, nous les reconnûmes très-bien; le ciel était tout blanc d'étoiles, la lune montait, on y voyait presque comme en plein jour.

Ils s'arrêtèrent dans un coude de la rivière, où l'on plaça six canons, et presque aussitôt après les pontonniers arrivèrent avec une longue file de voitures chargées de madriers, de pieux et de tout ce qu'il fallait pour jeter deux ponts. Nos hussards couraient le long de la rive ramasser les bateaux, les canonniers étaient à leurs pièces, pour balayer ceux qui voudraient empêcher l'ouvrage. Longtemps nous regardâmes avancer ce travail. De tous côtés on entendait crier: « Qui vive? — Qui vive? » C'étaient les régiments du 3e corps qui arrivaient.

A la pointe du jour, je finis par m'endormir; il fallut que Klipfel me secouât pour m'éveiller. On battait le rappel dans toutes les directions; les ponts étaient finis, on allait traverser la Saale.

Il tombait une forte rosée; chacun se dépêchait d'essuyer son fusil, de rouler sa capote et de la boucler sur son sac. On s'aidait l'un l'autre, on se mettait en rang. Il pouvait être alors quatre heures du matin. Tout était gris à cause du brouillard qui montait de la rivière. Déjà deux bataillons passaient sur les ponts, les soldats à la file, les officiers et le drapeau au milieu. Cela produisait un roulement sourd. Les canons et les caissons passèrent ensuite.

Le capitaine Florentin venait de nous faire renouveler les amorces, lorsque le général Souham, le général Chemineau, le colonel Zapfel et notre commandant arrivèrent. Le bataillon se mit en marche. Je regardais toujours si les Russes n'accouraient pas au grand galop, mais rien ne bougeait.

A mesure qu'on arrivait sur l'autre rive, chaque régiment formait le carré, l'arme au pied. Vers cinq heures, toute la division avait passé. Le soleil dissipait le brouillard; nous voyions, à trois quarts de lieue environ sur notre droite, une vieille ville, les toits en pointe, le clocher en forme de boule couvert d'ardoises avec une croix au-dessus, et plus loin derrière, un château: c'était Weissenfels.

Entre la ville et nous s'étendait un pli de terrain profond. Le maréchal Ney, qui venait d'arriver aussi, voulut savoir avant tout ce qui se trouvait là-dedans. Deux compagnies du 27e furent déployées en tirailleurs, et les carrés se mirent à marcher au pas ordinaire: les officiers, les sapeurs, les tambours à l'intérieur, les canons dans l'intervalle, et les caissons derrière le dernier rang.

Tout le monde se défiait de ce creux, d'autant plus que nous avions vu, la veille, une masse de cavalerie qui ne pouvait pas s'être sauvée jusqu'au bout de la grande plaine que nous découvrions en tous sens. C'était impossible; aussi je n'ai jamais eu plus de défiance qu'en ce moment: je m'attendais à quelque chose. Malgré cela, de nous voir tous bien en rang, le fusil chargé, notre drapeau sur le front de bataille, nos généraux derrière, pleins de confiance, — de nous voir marcher ainsi sans nous presser et de nous entendre marquer le pas en masse, cela nous donnait un grand courage. Je me disais en moi-même: « Peut-être qu'en nous voyant ils se sauveront; ce serait encore ce qui vaudrait le mieux pour eux et pour nous. »

J'étais au second rang, derrière Zébédé, sur le front, et l'on peut se figurer si j'ouvrais les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

yeux. De temps en temps, je regardais un peu de côté l'autre carré qui s'avançait sur la même ligne, et je voyais le maréchal au milieu avec son état-major. Tous levaient la tête, leurs grands chapeaux de travers, pour voir de loin ce qui se passait.

Les tirailleurs arrivaient alors près du ravin bordé de broussailles et de haies vives. Déjà, quelques instants avant, j'avais aperçu plus loin, de l'autre côté, quelque chose remuer et reluire comme des épis où passe le vent; l'idée m'était venue que les Russes, avec leurs lances et leurs sabres, pouvaient bien être là; j'avais pourtant de la peine à le croire. Mais au moment où nos tirailleurs s'approchaient des bruyères, et comme la fusillade s'engageait en plusieurs endroits, je vis clairement que c'étaient des lances. Presque aussitôt un éclair brilla juste en face de nous et le canon tonna. Ces Russes avaient des canons; ils venaient de tirer sur nous, et je ne sais quel bruit m'ayant fait tourner la tête, je vis que dans les rangs, à gauche, se trouvait un vide.

En même temps j'entendis le colonel Zapfel qui disait tranquillement :

« Serrez les rangs! »

Et le capitaine Florentin qui répétait :

« Serrez les rangs! »

Cela s'était fait si vite que je n'eus pas le temps de réfléchir. Mais cinquante pas plus loin il y eut encore un éclair et un bruit pareil dans les rangs, — comme un grand souffle qui passe, — et je vis encore un trou, cette fois à droite.

Et comme, après chaque coup de canon des Russes, le colonel disait toujours : « Serrez les rangs! » je compris que chaque fois il y avait un vide. Cette idée me troubla tout à fait, mais il fallait bien marcher.

Je n'osais penser à cela, j'en détournais mon esprit, quand le général Chemineau, qui venait d'entrer dans notre carré, cria d'une voix terrible :

« Halte! »

Alors je regardai et je vis que les Russes arrivaient en masse.

« Premier rang, genou terre.... croisez la baïonnette! cria le général. Apprêtez armes! »

Comme Zébédé avait mis le genou à terre, j'étais en quelque sorte au premier rang. Il me semble encore voir avancer en ligne toute cette masse de chevaux et de Russes courbés en avant, le sabre à la main, et entendre le général dire tranquillement derrière nous, comme à l'exercice :

« Attention au commandement de feu. — Joue.... Feu! »

Nous avions tiré, les quatre carrés ensemble; on aurait cru que le ciel venait de tomber. A peine la fumée était-elle un peu montée, que nous vîmes les Russes qui repartaient ventre à terre; mais nos canons tonnaient, et nos boulets allaient plus vite que leurs chevaux.

« Chargez! » cria le général.

Je ne crois pas avoir eu dans ma vie un plaisir pareil.

« Tiens, tiens, ils s'en vont! » me disais-je en moi-même.

Et de tous les côtés on entendait crier : *Vive l'Empereur!*

Dans ma joie, je me mis à crier comme les autres. Cela dura bien une minute. Les carrés s'étaient remis en marche, on croyait déjà que tout était fini; mais à deux ou trois cents pas du ravin, il se fit une grande rumeur, et pour la seconde fois le général cria :

« Halte!... Genou terre!... Croisez la baïonnette! »

Les Russes sortaient du creux comme le vent pour tomber sur nous. Ils arrivaient tous ensemble : la terre en tremblait. On n'entendait plus les commandements; mais le bon sens naturel des soldats français les avertissait qu'il fallait tirer dans le tas, et les feux de file se mirent à rouler comme le bourdonnement des tambours aux grandes revues. Ceux qui n'ont pas entendu cela ne pourront jamais s'en faire une idée. Quelques-uns de ces Russes arrivaient jusque sur nous; on les voyait se dresser dans la fumée, puis, aussitôt après, on ne voyait plus rien.

Au bout de quelques instants, comme on ne faisait plus que charger et tirer, la voix terrible du général Chemineau s'éleva, criant : « Cessez le feu! »

On n'osait presque pas obéir; chacun se dépêchait de lâcher encore un coup; mais la fumée s'étant dissipée, on vit cette grande masse de cavaliers qui remontaient de l'autre côté du ravin.

Aussitôt on déploya les carrés pour marcher en colonnes. Les tambours battaient la charge, nos canons tonnaient.

« En avant, en avant!... *Vive l'Empereur!* »

Nous descendîmes dans le ravin par-dessus des tas de chevaux et de Russes qui remuaient encore à terre, et nous remontâmes au pas accéléré du côté de Weissenfels. Tous ces Cosaques et ces chasseurs, la giberne sur les reins et le dos plié, galopaient devant nous aussi vite qu'ils pouvaient : la bataille était gagnée!

Mais, au moment où nous approchions des jardins de la ville, leurs canons, qu'ils avaient emmenés, s'arrêtèrent derrière une espèce de verger et nous envoyèrent des boulets, dont l'un cassa la hache du sapeur Merlin en lui

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

faisant sauter la tête. Le caporal des sapeurs, Thomé, eut même le bras droit fracassé par un morceau de la hache; il fallut lui couper le bras le soir, à Weissenfels. C'est alors qu'on se mit à courir, car, plus on arrive vite, moins les autres ont le temps de tirer : chacun comprenait cela.

Nous arrivâmes en ville par trois endroits, en traversant les haies, les jardins, les perches à houblon, et sautant par-dessus les murs. Le maréchal et les généraux couraient après nous. Notre régiment entra par une avenue bordée de peupliers qui longe le cimetière; comme nous débouchions sur la place, une autre colonne arrivait par la grande rue.

Là nous fîmes halte, et le maréchal, sans perdre une minute, détacha le 27e pour aller prendre un pont et tâcher de couper la retraite à l'ennemi. Pendant ce temps, le reste de la division arriva et se mit en ordre sur la place. Le bourgmestre et les conseillers de Weissenfels étaient déjà sur la porte de l'hôtel de ville pour nous souhaiter le bonjour.

Quand nous fûmes tous reformés, le maréchal prince de la Moskowa passa devant notre front de bataille et nous dit d'un air joyeux :

« A la bonne heure... à la bonne heure!... Je suis content de vous!... L'Empereur saura votre belle conduite... C'est bien! »

Il ne pouvait s'empêcher de rire, parce que nous avions couru sur les canons.

Et comme le général Souham lui disait :

« Cela marche! »

Il répondit :

« Oui, oui, c'est dans le sang! c'est dans le sang! »

Moi, je me réjouissais de ne rien avoir attrapé dans cette affaire.

Le bataillon resta là jusqu'au lendemain. On nous logea chez les bourgeois, qui avaient peur de nous et qui nous donnaient tout ce que nous demandions. Le 27e rentra le soir, il fut logé dans le vieux château. Nous étions bien fatigués. Après avoir fumé deux ou trois pipes ensemble, en causant de notre gloire, Zébédé, Klipfel et moi, nous allâmes nous coucher dans la boutique d'un menuisier, sur un tas de copeaux, et nous restâmes là jusqu'à minuit, moment où l'on battit le rappel. Il fallut bien alors se lever. Le menuisier nous donna de l'eau-de-vie et nous sortîmes. Il tombait de l'eau en masse. Cette nuit même le bataillon alla bivaquer devant le village de Clépen, à deux heures de Weissenfels. Nous n'étions pas trop contents à cause de la pluie.

Plusieurs autres détachements vinrent nous rejoindre. L'Empereur était arrivé à Weissenfels, et tout le 3e corps devait nous suivre. On ne fit que parler de cela toute la journée; plusieurs s'en réjouissaient. Mais, le lendemain, vers cinq heures du matin, le bataillon repartit en avant-garde.

En face de nous coulait une rivière appelée le Rippach. Au lieu de se détourner pour gagner un pont, on la traversa sur place. Nous avions de l'eau jusqu'au ventre, et je pensais, en tirant mes souliers de la vase : « Si l'on t'avait raconté ça dans le temps, quand tu craignais d'attraper des rhumes de cerveau chez M. Goulden, et que tu changeais de bas deux fois par semaine, tu n'aurais pu le croire! Il vous arrive pourtant des choses terribles dans la vie! »

Comme nous descendions la rivière de l'autre côté, dans les joncs, nous découvrîmes, sur des hauteurs à gauche, une bande de Cosaques qui nous observaient. Ils nous suivaient lentement sans oser nous attaquer, et je vis alors que la vase était pourtant bonne à quelque chose.

Nous allions ainsi depuis plus d'une heure, le grand jour était venu, lorsque tout à coup une terrible fusillade et le grondement du canon nous firent tourner la tête du côté de Clépen. Le commandant, sur son cheval, regardait par-dessus les roseaux.

Cela dura longtemps; le sergent Pinto disait :

« La division s'avance; elle est attaquée. »

Les Cosaques regardaient aussi, et seulement au bout d'une heure ils disparurent. Alors nous vîmes la division s'avancer en colonnes, à droite dans la plaine, chassant des masses de cavalerie russe.

« En avant! » cria le commandant.

Et nous courûmes sans savoir pourquoi, en descendant toujours la rivière; de sorte que nous arrivâmes à un vieux pont, où se réunissent le Rippach et la Gruna. Nous devions arrêter l'ennemi dans cet endroit; mais les Cosaques avaient déjà découvert notre ruse : toute leur armée recula derrière la Gruna, en passant à gué, et la division nous ayant rejoints, nous apprîmes que le maréchal Bessières venait d'être tué d'un boulet de canon.

Nous partîmes de ce pont pour aller bivaquer en avant du village de Gorschen. Le bruit courait qu'une grande bataille approchait, et que tout ce qui s'était passé jusqu'alors n'était qu'un petit commencement, afin d'essayer si les recrues soutiendraient bien le feu. D'après cela, chacun peut s'imaginer les réflexions qu'un homme sensé devait se faire, étant là malgré lui, parmi des êtres insouciants tels que Furst, Zébédé, Klipfel, qui se réjouissaient, comme si de pareils événements avaient pu leur rapporter autre chose que des coups de fusil, de sabre ou de baïonnette.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Tout le reste de ce jour et même une partie de la nuit, songeant à Catherine, je priai Dieu de préserver mes jours, et de me conserver les mains, qui sont nécessaires à tous les pauvres pour gagner leur vie.

XIII

On alluma des feux sur la colline, en avant de Gross-Gorschen ; un détachement descendit au village, et nous en ramena cinq ou six vieilles vaches pour faire la soupe. Mais nous étions tellement fatigués, qu'un grand nombre avaient encore plus envie de dormir que de manger. D'autres régiments arrivèrent avec des canons et des munitions. Vers onze heures, nous étions là dix ou douze mille hommes, et dans le village deux mille : toute la division Souham. Le général et ses officiers d'ordonnance se trouvaient dans un grand moulin, à gauche, près d'un cours d'eau qu'on appelle le Floss-Graben. Les sentinelles s'étendaient autour de la colline à portée de fusil.

Je finis aussi par m'endormir, à cause de la grande fatigue ; mais toutes les heures je m'éveillais, et derrière nous, du côté de la route qui part du vieux pont de Poserna et s'étend jusqu'à Lutzen et à Leipzig, j'entendais une grande rumeur dans la nuit: un roulement de voitures, de canons, de caissons, montant et s'abaissant au milieu du silence.

Le sergent Pinto ne dormait pas; il fumait sa pipe en séchant ses pieds au feu. Chaque fois que l'un ou l'autre remuait, il voulait parler :

« Eh bien! conscrit? » disait-il.

Mais on faisait semblant de ne pas l'entendre, on se retournait en bâillant, et l'on se rendormait.

L'horloge de Gross-Gorschen tintait cinq heures lorsque je m'éveillai; j'avais les os des cuisses et des reins comme rompus, à force d'avoir marché dans la vase. Pourtant, en appuyant les mains à terre, je m'assis pour me réchauffer, car j'avais bien froid. Les feux fumaient; il ne restait plus que de la cendre et quelques braises. Le sergent, debout, regardait la plaine blanche, où le soleil étendait quelques lignes d'or.

Tout le monde dormait autour de nous, les uns sur le dos, les autres sur l'épaule, les pieds au feu; plusieurs ronflaient ou rêvaient tout haut.

Le sergent, me voyant éveillé, vint prendre une braise et la mit sur sa pipe, puis il me dit :

« Eh bien! fusilier Bertha, nous sommes donc à l'arrière-garde maintenant? »

Je ne comprenais pas bien ce qu'il entendait par là.

« Ça t'étonne, conscrit? fit-il; c'est pourtant assez clair : nous n'avons pas bougé, nous autres, mais l'armée a fait demi-tour; elle était là, hier, devant nous, sur le Rippach ; à cette heure elle est derrière nous, près de Lutzen : au lieu d'être en tête, nous sommes en queue. »

Et, clignant de l'œil d'un air malin, il tira deux ou trois grosses bouffées de sa pipe.

« Et qu'est-ce que nous y gagnons? lui dis-je,

—Nous y gagnerons d'arriver à Leipzig les premiers et de tomber sur les Prussiens, répondit-il. Tu comprendras ça plus tard, conscrit. »

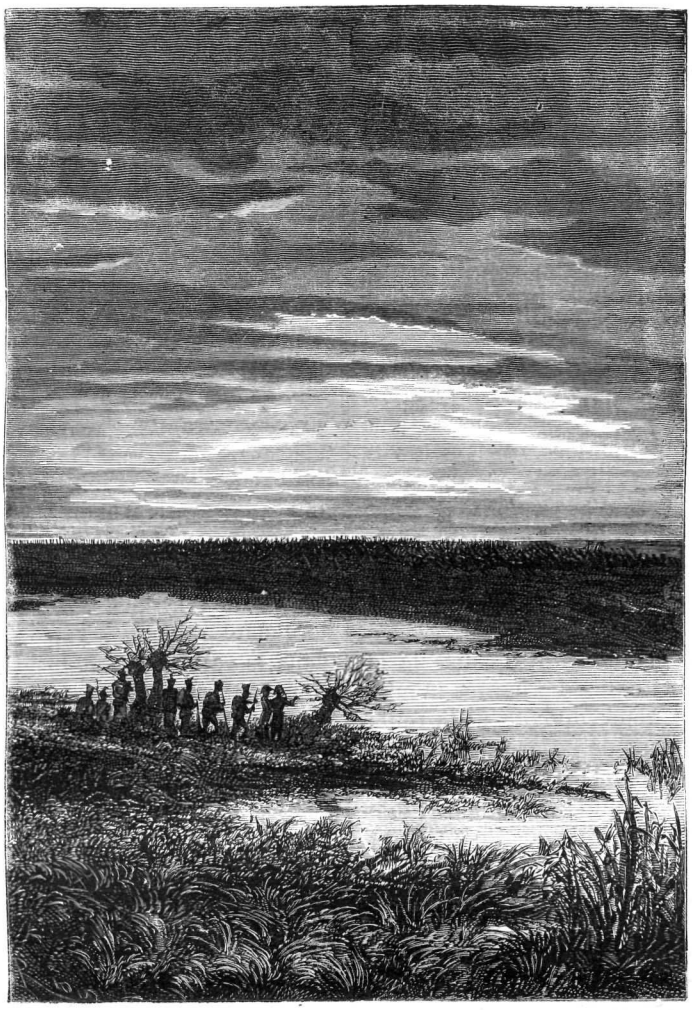
Alors je me dressai pour regarder le pays, et je vis devant nous une grande plaine marécageuse, traversée par la Gruna-Bach et le Floss-Graben; quelques petites collines s'arrondissaient au bord de ces cours d'eau, et au fond passait une large rivière, que le sergent me dit être l'Elster. Les brouillards du matin s'étendaient sur tout cela.

M'étant retourné, j'aperçus derrière nous, dans le vallon, la pointe du clocher de Gross-Gorschen, et plus loin, à droite et à gauche, cinq ou six petits villages bâtis dans le creux des collines, car c'est un pays de collines, et les villages de Kaya, d'Eisdorf, de Starsiedel, de Rahna, de Klein-Gorschen et de Gross-Gorschen, que j'ai connus depuis, sont entre ces collines, sur le bord de petites mares où poussent des peupliers, des saules et des trembles. Gross-Gorschen, où nous bivaquions, était le plus avancé dans la plaine, du côté de l'Elster; le plus éloigné était Kaya, derrière lequel passait la grande route de Lutzen à Leipzig. On ne voyait pas d'autres feux sur les collines que ceux de notre division; mais tout le 3e corps occupait les villages, et le quartier général était à Kaya.

Vers six heures, les tambours battirent la diane, les trompettes des artilleurs à cheval et du train sonnèrent le réveil. On descendit au village, les uns pour chercher du bois, les autres de la paille ou du foin. Il arriva des voitures de munitions, et l'on fit la distribution du pain et des cartouches. Nous devions rester là, pour laisser défiler l'armée sur Leipzig; voilà pourquoi le sergent Pinto disait que nous serions à l'arrière-garde.

Deux cantinières arrivèrent aussi du village, et comme j'avais encore cinq écus de six livres, j'offris un petit verre à Klipfel et à Zébédé, pour rabattre les brouillards de la nuit. Je me permis d'en offrir un aussi au sergent Pinto, qui l'accepta, disant « que l'eau-de-vie sur du pain réchauffe le cœur. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



On s'approcha le plus près qu'on put de l'eau. (Page 43.)

Nous étions tout à fait contents, et personne ne se serait douté des terribles choses qui devaient s'accomplir en ce jour. On croyait les Russes et les Prussiens bien loin à nous chercher derrière la Gruna-Bach, mais ils savaient où nous étions; et tout à coup, sur les dix heures, le général Souham, au milieu de ses officiers, monta la côte ventre à terre : il venait d'apprendre quelque chose. J'étais justement en sentinelle près des faisceaux ; il me semble encore le voir,—avec sa tête grise et son grand chapeau bordé de blanc, — s'avancer à la pointe de la colline, tirer une grande lunette et regarder, puis revenir bien vite et descendre au village en criant de battre le rappel.

Alors toutes les sentinelles se replièrent, et Zébédé, qui avait des yeux d'épervier, dit :

« Je vois là-bas, près de l'Elster, des masses qui fourmillent.... et même il y en a qui s'avancent en bon ordre, et d'autres qui sortent des marais sur trois ponts. Quelle averse, si tout cela nous tombe sur le dos !

— Ça, dit le sergent Pinto, le nez en l'air et la main en visière sur les yeux, c'est une bataille qui commence, ou je ne m'y connais pas. Pendant que notre armée défile sur Leipzig et qu'elle s'étend à plus de trois lieues, ces gueux de Prussiens et de Russes veulent nous prendre en flanc avec toutes leurs forces, et nous couper en deux. C'est bien vu de leur part; ils apprennent tous les jours les malices de la guerre.

—Mais nous, qu'est-ce que nous allons faire? demanda Klipfel.

—C'est tout simple, répondit le sergent : nous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Serrez les rangs ! (Page 45).

sommes ici douze à quinze mille hommes, avec le vieux Souham, qui n'a jamais reculé d'une semelle. Nous allons tenir comme des clous, un contre six ou sept, jusqu'à ce que l'Empereur soit informé de la chose et qu'il se replie pour venir à notre secours. Tenez, voilà déjà les officiers d'ordonnance qui partent. »

C'était vrai : cinq ou six officiers traversaient la plaine de Lutzen derrière nous, du côté de Leipzig; ils allaient comme le vent, et je suppliai le Seigneur, dans mon âme, de leur faire la grâce d'arriver à temps et d'envoyer toute l'armée à notre secours; car d'apprendre qu'il faut périr, c'est épouvantable, et je ne souhaite pas à mon plus grand ennemi d'être dans une position pareille.

Le sergent Pinto nous dit encore :

« Vous avez de la chance, conscrits; si l'un ou l'autre de vous en réchappe, il pourra se vanter d'avoir vu quelque chose de soigné. Regardez seulement ces lignes bleues qui s'avancent le fusil sur l'épaule, le long du Floss-Graben; chacune de ces lignes est un régiment; il y en a une trentaine : ça fait soixante mille Prussiens, sans compter ces files de cavaliers qui sont des escadrons. Et sur leur gauche, près de Rippach, ces autres qui s'avancent et qui reluisent au soleil, ce sont les dragons et les cuirassiers de la garde impériale russe; je les ai vus pour la première fois à Austerlitz, où nous les avons joliment arrangés. Il y en a bien dix-huit à vingt mille. Derrière, ces masses de lances, ce sont des bandes de Cosaques. De sorte que nous allons avoir l'avantage, dans une heure, de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nous regarder le blanc des yeux avec cent mille hommes, tout ce qu'il y a de plus obstiné en Russes et en Prussiens. C'est, à proprement parler, une bataille où l'on gagne la croix, et si on ne la gagne pas, on ne doit plus compter dessus.

—Vous croyez, sergent? dit Zébédé, qui n'a jamais eu deux idées claires dans la tête, et qui se figurait déja tenir la croix. Ses yeux reluisaient comme des yeux de bêtes qui voient tout en beau.

—Oui, répondit le sergent, car on va se serrer de près, et supposons que dans la mêlée on voie un colonel, un canon, un drapeau, quelque chose qui vous donne dans l'œil, on saute dessus à travers les coups de baïonnette, de sabre, de refouloir ou de n'importe quoi; on l'empoigne, et, si l'on en revient, on est proposé.

Pendant qu'il disait cela, l'idée me vint que le maire de Felsenbourg avait reçu la croix pour avoir amené son village, dans des voitures entourées de guirlandes, à la rencontre de Marie-Louise, en chantant de vieux *lieds*, et je trouvai sa manière d'avoir la croix bien plus commode que celle du sergent Pinto.

Je n'eus pas le temps d'en penser davantage, car on battait le rappel de tous les côtés; chacun courait aux faisceaux de sa compagnie et se dépêchait de prendre son fusil. Les officiers vous rangeaient en bataille, des canons arrivaient au grand galop du village, on les plaçait au haut de la colline, un peu en arrière, pour que le dos de la côte leur servît d'épaulement. Les caissons arrivaient aussi.

Et plus loin, dans les villages de Rahna, de Kaya, de Klein-Gorschen, tout s'agitait; mais nous étions les premiers sur lesquels devait tomber cette masse.

L'ennemi s'était arrêté à deux portées de canon, et ses cavaliers tourbillonnaient par centaines autour de la côte pour nous reconnaître. Rien qu'à voir au bord du Floss-Graben cette quantité de Prussiens qui rendaient les deux rives toutes noires, et dont les premières lignes commençaient à se former en colonnes, je me dis en moi-même :

« Cette fois, Joseph, tout est perdu, tout est fini.... il n'y a plus de ressource.... Tout ce que tu peux faire, c'est de te venger, de te défendre, et de n'avoir pitié de rien.... Défends-toi, défends-toi!... »

Comme je pensais cela, le général Chemineau passa seul à cheval devant le front de bataille, en nous criant : « Formez le carré! »

Tous les officiers, à droite, à gauche, en avant, en arrière, répétèrent le même ordre. On forma quatre carrés de quatre bataillons chacun. Je me trouvais cette fois dans un des côtés intérieurs, ce qui me fit plaisir; car je pensais naturellement que les Prussiens, qui s'avançaient sur trois colonnes, tomberaient d'abord en face. Mais j'avais à peine eu cette idée qu'une véritable grêle de boulets traversa le carré. En même temps, le bruit des canons que les Prussiens avaient amenés sur une colline à gauche se mit à gronder bien autrement qu'à Weissenfels : cela ne finissait pas! Ils avaient sur cette côte une trentaine de grosses pièces; on peut s'imaginer d'après cela quels trous ils faisaient. Les boulets sifflaient tantôt en l'air, tantôt dans les rangs, tantôt ils entraient dans la terre, qu'ils rabotaient avec un bruit terrible.

Nos canons tiraient aussi d'une manière qui vous empêchait d'entendre la moitié des sifflements et des ronflements des autres, mais cela ne servait à rien; et d'ailleurs, ce qui vous produisait le plus mauvais effet, c'étaient les officiers qui vous répétaient sans cesse : « Serrez les rangs, serrez les rangs! »

Nous étions dans une fumée extraordinaire sans avoir encore tiré. Je me disais : « Si nous restons ici un quart d'heure, nous allons être massacrés sans pouvoir nous défendre! » ce qui me paraissait terriblement dur, quand tout à coup les premières colonnes des Prussiens arrivèrent entre les deux collines, en faisant une rumeur étrange, comme une inondation qui monte. Aussitôt les trois premiers côtés de notre carré, celui de face, et les deux autres en obliquant à droite et à gauche, firent feu. Dieu sait combien de Prussiens restèrent dans ce creux! Mais, au lieu de s'arrêter, leurs camarades continuèrent à monter, en criant comme des loups : « *Faterland! Faterland*!* » et nous déchargeant tous leurs feux de bataillon à cent pas, pour ainsi dire dans le ventre.

Après cela commencèrent les coups de baïonnette et de crosse, car ils voulaient nous enfoncer; ils étaient en quelque sorte furieux. Toute ma vie je me rappellerai qu'un bataillon de ces Prussiens arriva juste de côté sur nous, en nous lançant des coups de baïonnette que nous rendions sans sortir des rangs, et qu'ils furent tous balayés par deux pièces qui se trouvaient en position à cinquante pas derrière le carré.

Aucune autre troupe ne voulut alors entrer entre les carrés.

Ils redescendaient la colline, et nous chargions nos fusils pour les exterminer jusqu'au dernier, lorsque leurs pièces recommencèrent

* Patrie! Patrie!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

à tirer, et que nous entendîmes un grand bruit à droite : c'était leur cavalerie qui venait pour profiter des trous que faisaient leurs canons ! Je ne vis rien de cette attaque, car elle arrivait sur l'autre face de la division ; mais, en attendant, les boulets nous râflaient par douzaines. Le général Chemineau venait d'avoir la cuisse cassée, et cela ne pouvait durer plus longtemps de cette manière, lorsqu'on nous ordonna de battre en retraite, ce que nous fîmes avec un plaisir que chacun doit comprendre.

Nous passâmes autour de Gross-Gorschen, suivis par les Prussiens, qui nous fusillaient et que nous fusillions. Les deux mille hommes qui se trouvaient dans le village arrêtèrent l'ennemi par un feu roulant de toutes les fenêtres, pendant que nous remontions la côte pour gagner le second village, Klein-Gorschen. Mais alors toute la cavalerie prussienne arriva de côté pour nous couper la retraite et nous forcer de rester sous le feu de leurs pièces. Cela me produisit une indignation qu'on ne peut croire. J'entendais Zébédé qui criait : « Courons plutôt dessus que de rester là ! »

C'était aussi terriblement dangereux, car ces régiments de hussards et de chasseurs s'avançaient en bon ordre avant de prendre leur élan.

Nous marchions toujours en arrière, quand au haut de la côte on nous cria : « Halte ! » et dans le même moment les hussards, qui couraient déjà sur nous, reçurent une terrible décharge de mitraille qui les renversa par centaines. C'était la division du brave général Girard qui venait à notre secours de Klein-Gorschen ; elle avait placé seize pièces en batterie un peu à droite. Cela produisit un très-bon effet : les hussards s'en allèrent plus vite qu'ils n'étaient venus, et les six carrés de la division Girard se réunirent avec les nôtres à Klein-Gorschen pour arrêter l'infanterie des Prussiens, qui s'avançait toujours, les trois premières colonnes en avant, et trois autres aussi fortes derrière.

Nous avions perdu Gross-Gorchen ; mais cette fois, entre Klein-Gorschen et Rahna, l'affaire allait encore devenir plus terrible.

Moi, je ne pensais plus à rien qu'à me venger. J'étais devenu pour ainsi dire fou de colère et d'indignation contre ceux qui voulaient m'ôter la vie, le bien de tous les hommes, que chacun doit conserver comme il peut. J'éprouvais une sorte de haine contre ces Prussiens, dont les cris et l'air d'insolence me révoltaient le cœur. J'avais pourtant un grand plaisir de voir encore Zébédé près de moi, et comme, en attendant les nouvelles attaques, nous avions l'arme au pied, je lui serrai la main.

« Nous avons eu de la chance, me dit-il. Mais pourvu que l'Empereur arrive bientôt, car ils sont vingt fois plus que nous.... pourvu qu'il arrive avec des canons ! »

Il ne parlait plus d'attraper la croix !

Je regardai un peu de côté, pour voir si le sergent y était encore, et je l'aperçus qui essuyait tranquillement sa baïonnette ; sa figure n'avait pas changé : cela me réjouit. J'aurais bien voulu savoir si Klipfel et Furst se trouvaient aussi dans leurs rangs, mais alors le commandement de « Portez armes ! » me fit songer à autre chose.

Les trois premières colonnes ennemies s'étaient arrêtées sur la colline de Gross-Gorschen pour attendre les trois autres, qui s'approchaient le fusil sur l'épaule. Le village, entre nous dans le vallon, brûlait, les toits de chaume flambaient, la fumée montait jusqu'au ciel ; et sur une côte, à gauche, nous voyions arriver, à travers les terres de labour, une longue file de canons pour nous prendre en écharpe.

Il pouvait être midi lorsque les six colonnes se mirent en marche, et que, sur les deux côtés de Gross-Gorschen, se déployèrent des masses de hussards et de chasseurs à cheval. Notre artillerie, placée en arrière des carrés, au haut de la côte, avait ouvert un feu terrible contre les canonniers prussiens, qui lui répondaient sur toute la ligne.

Nos tambours commençaient à battre dans les carrés, pour avertir que l'ennemi s'approchait ; on les entendait comme le bourdonnement d'une moucne pendant un orage, et dans le fond du vallon les Prussiens criaient tous ensemble : « *Faterland ! Faterland !* * »

Leurs feux de bataillon, en grimpant la colline, nous couvraient de fumée, parce que le vent soufflait de notre côté, ce qui nous empêchait de les voir. Malgré cela, nous avions commencé nos feux de file. On ne s'entendait et l'on ne se voyait plus depuis au moins un quart d'heure, quand tout à coup les hussards prussiens furent dans notre carré. Je ne sais pas comment cela s'était fait, mais ils étaient dedans, et tourbillonnaient à droite et à gauche en se penchant sur leurs petits chevaux, pour nous hacher sans miséricorde. Nous leur donnions des coups de baïonnette, nous criions, il nous lâchaient des coups de pistolet ; enfin c'était terrible. — Zébédé, le sergent Pinto et une vingtaine d'autres de la compagnie nous tenions ensemble. — Je verrai toute ma vie ces figures pâles, les moustaches allongées derrière les oreilles, les petits shakos serrés par la jugulaire sous leurs mâchoires ; les chevaux qui se dressent en hennissant sur des tas de morts

* Patrie ! Patrie !

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

et de blessés. J'entendrai toujours les cris que nous poussions, les uns en allemand, les autres en français ; ils nous appelaient : « *Schweinpelz !* » et le vieux sergent Pinto ne finissait pas de crier : « Hardi, mes enfants ! hardi ! »

Je n'ai jamais pu me figurer comment nous sortîmes de là ; nous marchions au hasard dans la fumée, nous tourbillonnions au milieu des coups de fusil et des coups de sabre. Tout ce que je me rappelle, c'est que Zébédé me criait à chaque instant : « Arrive ! arrive ! » et que finalement nous fûmes dans un champ en pente, derrière un carré qui tenait encore, avec le sergent Pinto et sept ou huit autres de la compagnie.

Nous étions faits comme des bouchers !

« Rechargez ! » nous dit le sergent.

Et alors, en rechargeant, je vis qu'il y avait du sang et des cheveux au bout de ma baïonnette, ce qui montre que, dans ma fureur, j'avais donné des coups terribles.

Au bout d'une minute, le vieux Pinto reprit :

« Le régiment est en déroute... ces gueux de Prussiens en ont sabré la moitié... Nous le retrouverons plus tard... Pour le moment il faut empêcher l'ennemi d'entrer dans le village. — Par file à gauche, en avant, marche ! »

Nous descendîmes un petit escalier qui menait dans un jardin de Klein-Gorschen, et nous entrâmes dans une maison, dont le sergent barricada la porte du côté des champs avec une grande table de cuisine ; ensuite il dit, en nous montrant la porte de la rue :

« Voici notre retraite. »

Après cela, nous montâmes au premier, dans une assez grande chambre qui formait le coin au pied de la côte ; elle avait deux fenêtres sur le village et deux autres sur la colline toute couverte de fumée, où continuaient de petiller les feux de file et de rouler le canon. Au fond, dans une alcôve, se trouvait un lit défait, et devant le lit un berceau ; les gens s'étaient sauvés sans doute au commencement de la bataille ; mais un chien à grosse queue blanche, oreilles droites et museau pointu, à moitié caché sous les rideaux, nous regardait les yeux luisants : tout cela me revient comme un rêve.

Le sergent venait d'ouvrir une fenêtre, et tirait déjà dans la rue, où s'avançaient deux ou trois hussards prussiens, parmi des tas de charrettes et de fumier ; Zébédé et les autres, debout derrière lui, observaient l'arme prête. Je regardai sur la côte, pour voir si le carré tenait toujours, et je l'aperçus à cinq ou six cents pas, reculant en bon ordre, et faisant feu des quatre côtés sur la masse de cavaliers qui l'entouraient. A travers la fumée, je voyais le colonel, un gros court, à cheval au milieu, le sabre à la main, et, tout près de lui, le drapeau tellement déchiré, que ce n'était plus qu'une loque pendant le long de la hampe.

Plus loin, à gauche, une colonne ennemie débouchait au tournant de la route et marchait sur Klein-Gorschen. Cette colonne voulait se mettre en travers de notre retraite dans le village ; mais des centaines de soldats débandés étaient arrivés comme nous, il en arrivait même encore de tous les côtés, les uns se retournant tous les cinquante pas pour lâcher leur coup de fusil, les autres blessés, se traînant pour arriver quelque part. Ils entraient dans les maisons, et comme la colonne s'approchait toujours, un feu roulant commença sur elle de toutes les fenêtres. Cela l'arrêta ; d'autant plus qu'au même instant, sur la côte à droite, commençaient à se déployer les divisions Brenier et Marchand, que le prince de la Moskowa envoyait à notre secours.

Nous avons su depuis que le maréchal Ney avait suivi l'Empereur du côté de Leipzig, et qu'il revenait alors au roulement du canon.

Les Prussiens firent donc halte en cet endroit ; le feu cessa des deux côtés. Nos carrés et nos colonnes remontèrent la côte en face de Starsiedel, et tout le monde, au village, se dépêcha d'évacuer les maisons pour rallier chacun son régiment. Le nôtre était mêlé dans deux ou trois autres ; et quand les divisions mirent l'arme au pied en avant de Kaya, nous eûmes de la peine à nous reconnaître. On fit l'appel de notre compagnie, il restait quarante-deux hommes, le grand Furst et Léger n'y étaient plus ; mais Zébédé, Klipfel et moi nous avions retiré notre peau de l'affaire.

Malheureusement ce n'était pas encore fini, car ces Prussiens, remplis d'insolence à cause de notre retraite, faisaient déjà de nouvelles dispositions pour venir nous attaquer à Kaya, il leur arrivait des masses de renforts ; et, voyant cela, je pensai que, pour un si grand général, l'Empereur avait eu pourtant une bien mauvaise idée de s'étendre sur Leipzig et de nous laisser surprendre par une armée de plus de cent mille hommes.

Comme nous étions en train de nous reformer derrière la division Brenier, dix-huit mille vieux soldats de la garde prussienne montaient la côte au pas de charge, portant les shakos de nos morts au bout de leurs baïonnettes en signe de victoire. En même temps le combat se prolongeait à gauche, entre Klein-Gorschen et Starsiedel. La masse de cavalerie russe que nous avions vue reluire au soleil le matin, derrière la Gruna-Bach, voulait nous tourner ; mais le 6e corps était arrivé nous couvrir, et les régiments de marine tenaient là comme des

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

murs. Toute la plaine ne formait qu'un nuage, où l'on voyait étinceler les casques, les cuirasses et les lances par milliers.

De notre côté, nous reculions toujours, quand tout à coup quelque chose passa devant nous comme le tonnerre : c'était le maréchal Ney! il arrivait au grand galop, suivi de son état-major. Je n'ai jamais vu de figure pareille; ses yeux étincelaient, ses joues tremblaient de colère! En une seconde il eut parcouru toute la ligne dans sa profondeur, et se trouva sur le front de nos colonnes. Tout le monde le suivait comme entraîné par une force extraordinaire; au lieu de reculer, on marchait à la rencontre des Prussiens, et dix minutes après tout était en feu. Mais l'ennemi tenait solidement; il se croyait déjà le maître et ne voulait pas lâcher la victoire; d'autant plus qu'il recevait toujours du renfort, et que nous autres nous étions épuisés par cinq heures de combat.

Notre bataillon, cette fois, se trouvait en seconde ligne, les boulets passaient au-dessus; mais un bruit bien pire et qui me traversait les nerfs, c'était le grelottement de la mitraille dans les baïonnettes : cela sifflait comme une espèce de musique terrible et qui s'entendait de bien loin.

Au milieu des cris, des commandements et de la fusillade, nous recommencions tout de même à redescendre sur un tas de morts. Nos premières divisions rentraient à Klein-Gorschen; on s'y battait corps à corps; on ne voyait dans la grande rue du village que des crosses de fusil en l'air, et des généraux à cheval, l'épée à la main comme de simples soldats.

Cela dura quelques minutes; nous disions dans les rangs : « Ça va bien, ça va bien!... on avance. » Mais de nouvelles troupes étant arrivées du côté des Prussiens, nous fûmes obligés de reculer pour la seconde fois, et malheureusement si vite qu'un grand nombre se sauvèrent jusque dans Kaya. Ce village était sur la côte, et le dernier en avant de la route de Lutzen. C'est un long boyau de maisons séparées les unes des autres par de petits jardins, des écuries et des ruchers. Si l'ennemi nous forçait à Kaya, l'armée était coupée en deux.

En courant, je me rappelai ces paroles de M. Goulden : « Si par malheur les alliés nous battent, ils viendront se venger chez nous de tout ce que nous leur avons fait depuis dix ans. » Je croyais la bataille perdue, car le maréchal Ney lui-même, au milieu d'un carré, reculait, et les soldats, pour sortir de la mêlée, emportaient des officiers blessés sur leurs fusils en brancards. Enfin ça prenait une mauvaise tournure.

J'entrai dans Kaya sur la droite du village, en enjambant des haies et sautant par-dessus de petites palissades que les gens mettent pour séparer les jardins.

J'allais tourner le coin d'un hangar, lorsque, levant la tête, j'aperçus une cinquantaine d'officiers à cheval arrêtés au haut d'une colline en face; plus loin, derrière eux, des masses d'artillerie accouraient ventre à terre sur la route de Leipzig. Cela me fit regarder, et je reconnus l'Empereur, un peu en avant des autres; il était assis, comme dans un fauteuil, sur son cheval blanc. Je le voyais très-bien sous le ciel pâle; il ne bougeait pas et regardait la bataille au-dessous avec sa lunette.

Cette vue me rendit si joyeux que je me mis à crier : « *Vive l'Empereur!* » de toutes mes forces; puis j'entrai dans la grande rue de Kaya par une allée entre deux vieilles maisons. J'étais l'un des premiers, et j'aperçus encore des gens du village, hommes, femmes, enfants, qui se dépêchaient d'entrer dans leurs caves.

Plusieurs personnes auxquelles j'ai raconté cela m'ont fait des reproches d'avoir couru si vite; mais je leur ai répondu que lorsque Michel Ney reculait, Joseph Bertha pouvait bien reculer aussi.

Klipfel, Zébédé, le sergent Pinto, tous ceux que je connaissais à la compagnie étaient encore dehors, et j'entendais un bruit tellement épouvantable qu'on ne peut s'en faire une idée. Des masses de fumée passaient par-dessus les toits, les tuiles roulaient et tombaient dans la rue, et les boulets enfonçaient les murs ou cassaient les poutres avec un fracas horrible.

En même temps, de tous côtés, par les ruelles, par-dessus les haies et les palissades des jardins entraient nos soldats en se retournant pour faire feu. Il y en avait de tous les régiments, sans shakos, déchirés, couverts de sang, l'air furieux, et, maintenant que j'y pense après tant d'années, c'étaient tous des enfants, de véritables enfants : sur quinze ou vingt, pas un n'avait de moustaches; mais le courage est né dans la race française!

Et comme les Prussiens, — conduits par de vieux officiers qui criaient : « *Forwertz! Forwertz*!* — arrivaient en se grimpant en quelque sorte sur le dos, comme des bandes de loups, pour aller plus vite, nous, au coin d'une grange, à vingt ou trente, en face d'un jardin où se trouvaient un petit rucher et de grands cerisiers en fleurs qu'il me semble voir encore, nous commençâmes un feu roulant sur ces gueux qui voulaient escalader un petit mur au-dessous et prendre le village.

Combien d'entre eux, en arrivant sur ce mur,

* En avant! En avant!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

retombèrent dans la masse, je n'en sais rien; mais il en venait toujours d'autres. Des centaines de balles sifflaient à nos oreilles et s'aplatissaient contre les pierres, le crépi tombait, la paille pendait des poutres, la grande porte à gauche était criblée; et nous, derrière la grange, après avoir rechargé, nous faisions la navette pour tirer dans le tas : cela durait juste le temps d'ajuster et de serrer la détente, et malgré cela, cinq ou six étaient déjà tombés au coin du fenil, le nez à terre, mais notre rage était si grande que nous n'y faisions pas attention.

Comme je retournais là pour la dixième fois, en épaulant le fusil me tomba de la main; je me baissai pour le ramasser et je tombai dessus : j'avais une balle dans l'épaule gauche; le sang se répandait sur ma poitrine comme de l'eau chaude. J'essayai de me relever; mais tout ce que je pus faire, ce fut de m'asseoir contre le mur. Alors le sang descendit jusque sur mes cuisses, et l'idée me vint que j'allais mourir en cet endroit, ce qui me donna tout froid.

Les camarades continuaient à tirer par-dessus ma tête, et les Prussiens répondaient toujours.

En songeant qu'une autre balle pouvait m'achever, je me cramponnai tellement de la main droite au coin du mur pour m'ôter de là, que je tombai dans un petit fossé qui conduisait l'eau de la rue dans le jardin. Mon bras gauche était lourd comme du plomb, ma tête tournait; j'entendais toujours la fusillade, mais comme un rêve. Cela dura quelque temps sans doute.

Lorsque je rouvris les yeux, la nuit venait; les Prussiens défilaient dans la ruelle en courant. Ils remplissaient déjà le village, et dans le jardin en face se trouvait un vieux général, la tête nue, les cheveux blancs, sur un grand cheval brun. Il criait comme une trompette d'amener des canons, et des officiers partaient ventre à terre porter ses ordres. Près de lui, debout sur le petit mur encombré de morts, un de leurs chirurgiens lui bandait le bras. Derrière, de l'autre côté, se tenait également à cheval un officier russe très-mince, un jeune homme coiffé d'un chapeau à plumes vertes tombant en forme de bouquet. Je vis cela d'un coup d'œil : — ce vieux avec son gros nez, son front large et plat, ses yeux vifs, son air hardi; les autres autour de lui; le chirurgien, un petit homme chauve en lunettes; et dans le fond de la vallée, à cinq ou six cents pas, entre deux maisons, nos soldats qui se reformaient. Tout cela je l'ai devant moi comme si j'y étais encore.

On ne tirait plus; mais entre Klein-Gorschen et Kaya, des cris terribles s'élevaient.... On entendait rouler pesamment, hennir, jurer et claquer du fouet. Sans savoir pourquoi, je me traînai hors de l'ornière et me remis contre le mur, et presque aussitôt deux pièces de seize, attelées chacune de six chevaux, tournèrent au coin de la première maison du village. Les artilleurs à cheval frappaient de toutes leurs forces, et les roues entraient dans les tas de morts et de blessés comme dans de la paille; les os craquaient !... voilà d'où venaient les grands cris que j'avais entendus; les cheveux m'en dressaient sur la tête.

« Ici !... cria le vieux en allemand. Pointez là-bas, entre ces deux maisons, près de la fontaine. »

Les deux pièces furent aussitôt retournées; les voitures de poudre et de mitraille arrivèrent au galop. Le vieux vint voir, son bras gauche en écharpe, et, tout en remontant la ruelle, je l'entendis qui disait au jeune officier russe, d'un ton bref :

« Dites à l'empereur Alexandre que je suis dans Kaya.... La bataille est gagnée si on m'envoie des renforts. Qu'on ne délibère pas, qu'on agisse ! Il faut nous attendre à une attaque furieuse. Napoléon arrive, je sens cela.... Dans une demi-heure nous l'aurons sur les bras avec sa garde. Coûte que coûte, je lui tiendrai tête; mais, au nom de Dieu, qu'on ne perde pas une minute, et la victoire est à nous ! »

Le jeune homme partit au galop du côté de Klein-Gorschen, et dans le même instant quelqu'un dit près de moi : « Ce vieux-là, c'est Blücher.... Ah ! gredin, si je tenais mon fusil ! »

Ayant tourné la tête, je vis un vieux sergent sec et maigre, avec de grandes rides le long des joues, qui se tenait assis contre la porte de la grange, les deux mains appuyées à terre comme des béquilles, car ses reins étaient cassés par une balle. Ses yeux jaunes suivaient le général prussien en louchant; son nez crochu, déjà pâle, se recourbait comme un bec dans ses grosses moustaches : il avait l'air terrible et fier.

« Si je tenais mon fusil, dit-il encore une fois, tu verrais si la bataille est gagnée ! »

Nous étions les seuls êtres encore vivants dans ce coin encombré de morts.

Moi, songeant qu'on allait peut-être m'enterrer le lendemain avec tous ces autres dans le jardin en face, et que je ne reverrais plus Catherine, des larmes me coulaient sur les joues, et je ne pus m'empêcher de dire :

« Maintenant tout est fini ! »

Le sergent alors me regarda de travers, et, voyant que j'étais encore si jeune, il me demanda :

« Qu'est-ce que tu as, conscrit ?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Une balle dans l'épaule, mon sergent.

—Dans l'épaule, ça vaut mieux que dans les reins, on peut en réchapper. »

Et d'une voix moins rude, après m'avoir considéré de nouveau, il ajouta :

« Ne crains rien, va, tu reverras le pays. »

Je pensai qu'il avait pitié de ma jeunesse et qu'il voulait me consoler; mais je sentais ma poitrine comme fracassée, et cela m'ôtait tout espoir.

Le sergent ne dit plus rien; seulement, de temps en temps, il faisait un effort pour dresser la tête et voir si nos colonnes arrivaient. Il jurait entre ses dents, et finit par se laisser glisser, l'épaule dans le coin de la porte, en disant :

« Mon affaire est faite !... mais le grand gueux me l'a payé tout de même. »

Il regardait dans la haie en face, où se trouvait étendu sur le dos un grenadier prussien, la baïonnette encore en travers du ventre.

Il pouvait être alors six heures; l'ennemi occupait toutes les maisons, les jardins, les vergers, la grande rue et les ruelles. J'avais froid par tout le corps, et je m'étais engourdi, le front sur les genoux, quand le roulement du canon m'éveilla de nouveau. Les deux pièces du jardin et plusieurs autres derrière, placées plus haut dans le village, tiraient en jetant leurs éclairs dans la grande rue, où se pressaient les Prussiens et les Russes. Toutes les fenêtres tiraient aussi. Mais cela n'était rien en comparaison du feu des Français sur la colline en face. Dans le fond au-dessous, montait la jeune garde en colonnes serrées, au pas de charge, les colonels, les commandants et les généraux à cheval au milieu des baïonnettes, l'épée en l'air : tout cela gris, éclairé de seconde en seconde par la lumière des quatre-vingts pièces que l'Empereur avait fait mettre en une seule batterie pour appuyer le mouvement. Ces quatre-vingts pièces faisaient un fracas terrible, et malgré la distance, la vieille cassine contre laquelle je m'appuyais en tremblait jusque dans ses fondements. Dans la rue, les boulets enlevaient des files de Prussiens et de Russes, comme les coups de faux enlèvent l'herbe : c'était leur tour de serrer les rangs.

J'entendais aussi, derrière nous, l'artillerie ennemie répondre, et je pensais : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourvu maintenant que les Français l'emportent, leurs pauvres blessés seront recueillis, au lieu que ces Prussiens et ces Cosaques songeraient d'abord aux leurs et nous laisseraient tous périr. »

Je ne faisais plus attention au sergent, je ne regardais que les canonniers prussiens charger leurs pièces, pointer et tirer, en les maudissant au fond de mon âme; et j'écoutais avec ravissement les cris de « *Vive l'Empereur !* » qui commençaient à monter de la vallée, et qu'on entendait dans l'intervalle des détonations de l'artillerie.

Enfin, au bout de vingt minutes, les Prussiens et les Russes se mirent à reculer; ils repassaient en foule par la ruelle où nous étions, pour se jeter sur la côte; les cris de « *Vive l'Empereur !* » se rapprochaient. Les canonniers, devant nous, se dépêchaient comme des forcenés, quand trois ou quatre boulets arrivèrent au milieu d'eux, cassant une roue et les couvrant de terre. Une pièce tomba sur le côté; deux artilleurs étaient tués et deux blessés. Alors je sentis une main me prendre par le bras; je me retournai et je vis le vieux sergent, à demi mort, qui me regardait en riant d'un air farouche. Le toit de notre baraque s'affaissait, le mur penchait, mais nous n'y prenions pas garde: nous ne voyions que la défaite des ennemis, et nous n'entendions, au milieu de tout ce fracas épouvantable, que les cris toujours plus proches de nos soldats.

Tout à coup le sergent tout pâle dit :

« Le voilà ! »

Et penché en avant, sur les genoux, une main à terre et l'autre levée, il cria d'une voix éclatante :

« *Vive l'Empereur !* »

Puis il tomba la face à terre et ne remua plus.

Et moi, me penchant aussi pour voir, je vis Napoléon qui montait dans la fusillade, son chapeau enfoncé dans sa grosse tête, sa capote grise ouverte, un large ruban rouge en travers de son gilet blanc, calme, froid, comme éclairé par le reflet des baïonnettes. Tout pliait devant lui; les canonniers prussiens abandonnaient leurs pièces et sautaient le mur du jardin, malgré les cris de leurs officiers qui voulaient les retenir.

Ces choses, je les ai vues; elles sont restées comme peintes en feu dans mon esprit; mais depuis ce moment je ne me rappelle plus rien de la bataille, car, dans l'espérance de notre victoire, j'avais perdu le sentiment, et j'étais comme un mort au milieu de tous ces morts.

XIV

Je me réveillai dans la nuit, au milieu du silence. Des nuages traversaient le ciel, et la lune regardait le village abandonné, les canons renversés et les tas de morts, comme elle re-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Qu'est-ce que tu as, conscrit ? (Page 54.)

garde, depuis le commencement du monde, l'eau qui coule, l'herbe qui pousse et les feuilles qui tombent en automne. Les hommes ne sont rien auprès des choses éternelles; ceux qui vont mourir le comprennent mieux que les autres.

Je ne pouvais plus bouger et je souffrais beaucoup; mon bras droit seul remuait encore. Pourtant je parvins à me dresser sur le coude, et je vis les morts entassés jusqu'au fond de la ruelle. La lune donnait dessus ; ils étaient blancs comme de la neige : les uns la bouche et les yeux tout grands ouverts; les autres la face contre terre, la giberne et le sac au dos, la main cramponnée au fusil. Je voyais cela d'une façon effrayante, mes dents en claquaient d'épouvante.

Je voulus appeler au secours, j'entendis comme un faible cri d'enfant qui sanglote. et je m'affaissai de désespoir. Mais ce faible cri que j'avais poussé dans le silence, en éveillait d'autres de proche en proche, cela gagnait de tous les côtés : tous les blessés croyaient entendre arriver du secours, et ceux qui pouvaient encore se plaindre appelaient. Ces cris durèrent quelques instants, puis tout se tut, et je n'entendis plus qu'un cheval souffler lentement près de moi, derrière la haie. Il voulait se lever, je voyais sa tête se dresser au bout de son long cou, puis il retombait.

Moi, par l'effort que je venais de faire, ma blessure s'était rouverte, et je sentais de nouveau le sang couler sous mon bras. Alors je fermai les yeux pour me laisser mourir, et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Tout pliait devant lui. (Page 55.)

toutes les choses lointaines, depuis le temps de ma première enfance, — les choses du village, lorsque ma pauvre mère me tenait dans ses bras et qu'elle chantait pour m'endormir, la petite chambre, la vieille alcôve, notre chien Pommer, qui jouait avec moi et me roulait à terre; le père qui rentrait le soir tout joyeux, la hache sur l'épaule, et qui me prenait dans ses larges mains en m'embrassant, — toutes ces choses me revinrent comme un rêve!

Je pensais : « Ah! pauvre femme.... pauvre père!.... si vous aviez su que vous éleviez votre enfant avec tant d'amour et de peines, pour qu'il périsse un jour misérablement, seul, loin de tout secours!... quelles n'auraient pas été votre désolation et vos malédictions contre ceux qui l'ont réduit à cet état!... Ah! si vous étiez là!... si je pouvais seulement vous demander pardon des peines que je vous ai données! »

Et, songeant à cela, les larmes me couvraient la figure, ma poitrine se gonflait : longtemps je sanglotai tout bas en moi-même.

La pensée de Catherine, de la tante Grédel, du bon M. Goulden, me vint aussi bientôt, et ce fut quelque chose d'épouvantable! c'était comme un spectacle qui se passe sous vos yeux : je voyais leur étonnement et leurs craintes en apprenant la grande bataille; la tante Grédel qui courait tous les jours sur la route pour aller voir à la poste, pendant que Catherine l'attendait en priant; et M. Goulden, seul dans sa chambre, qui lisait dans la gazette que le 3e corps avait plus donné que les autres;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

il se promenait la tête penchée et s'asseyait bien tard à l'établi, tout rêveur. Mon âme était là-bas avec eux; elle attendait en quelque sorte devant la poste avec la tante Grédel, elle retournait au village abattue, elle voyait Catherine dans la désolation.

Puis, un matin, le facteur Rœdig passait aux Quatre-Vents, avec sa blouse et son petit sac de cuir; il ouvrait la porte de la salle et tendait un grand papier à la tante Grédel, qui restait toute saisie, Catherine debout derrière elle, pâle comme une morte : et c'était mon acte de décès qui venait d'arriver! J'entendais les sanglots déchirants de Catherine étendue à terre, et les malédictions de la tante Grédel,— ses cheveux gris défaits,—criant qu'il n'y avait plus de justice... qu'il vaudrait mieux pour les honnêtes gens n'être jamais venus au monde, puisque Dieu les abandonne! — Le bon père Goulden arrivait pour les consoler; mais en entrant il se mettait à sangloter avec eux, et tous pleuraient dans une désolation inexpriprimable, criant :

« O pauvre Joseph! pauvre Joseph! »

Cela me déchirait le cœur.

L'idée me vint aussi que trente ou quarante mille familles en France, en Russie, en Allemagne, allaient recevoir la même nouvelle, et plus terrible encore, puisqu'un grand nombre des malheureux étendus sur le champ de bataille avaient leurs père et mère; je me représentai cela comme une abomination, comme un grand cri du genre humain qui monte au ciel.

C'est alors que je me rappelai ces pauvres femmes de Phalsbourg, qui priaient dans l'église à la grande retraite de Russie, et que je compris ce qui se passait dans leur âme!... Je pensais que Catherine irait bientôt là; qu'elle prierait des années et des années en songeant à moi... Oui, je pensais cela, car je savais que nous nous aimions depuis notre enfance, et qu'elle ne pourrait jamais m'oublier. Mon attendrissement était si grand, qu'une larme suivait l'autre sur mes joues; et cela me faisait pourtant du bien d'avoir cette confiance en elle et d'être sûr qu'elle conserverait son amour jusque dans la vieillesse, qu'elle m'aurait toujours devant les yeux, et qu'elle n'en prendrait pas un autre.

La rosée s'était mise à tomber vers le matin. Ce grand bruit monotone sur les toits, dans le jardin et la ruelle remplissait le silence. Je songeais à Dieu, qui depuis le commencement des temps fait les mêmes choses, et dont la puissance est sans bornes; qui pardonne les fautes, parce qu'il est bon, et j'espérais qu'il me pardonnerait, en considération de mes souffrances.

Comme la rosée était forte, elle finit par emplir le petit ruisseau. De temps en temps on entendait un mur tomber dans le village, un toit s'affaisser; les animaux, effarouchés par la bataille, reprenaient confiance et sortaient au petit jour : une chèvre bêlait dans l'étable voisine; un grand chien de berger, la queue traînante, passa regardant les morts; le cheval, en le voyant, se mit à souffler d'une façon terrible; il le prenait peut-être pour un loup, et le chien se sauva.

Tous ces détails me reviennent, parce qu'au moment de mourir on voit tout, on entend tout; on se dit en quelque sorte : « Regarde... écoute... car bientôt tu n'entendras et tu ne verras plus rien en ce monde! »

Mais ce qui m'est resté bien autrement dans l'esprit, ce que je ne pourrais jamais oublier, quand je vivrais cent ans, c'est lorsqu'au loin je crus entendre un bruit de paroles. Oh! comme je me réveillai... comme j'écoutai... et comme je me levai sur mon bras pour crier : « Au secours! » Il faisait encore nuit, et pourtant un peu de jour pâlissait déjà le ciel; tout au loin, à travers la pluie qui rayait l'air, une lumière marchait au milieu des champs, elle allait au hasard, s'arrêtant ici... là... et je voyais alors des formes noires se pencher autour; ce n'étaient que des ombres confuses, mais d'autres que moi voyaient aussi cette lumière, car de tous côtés des soupirs s'élevaient dans la nuit... des cris plaintifs, des voix si faibles, qu'on aurait dit des petits enfants qui appellent leur mère!

Mon Dieu, qu'est-ce que la vie? De quoi donc est-elle faite, pour qu'on y attache un si grand prix? Ce misérable souffle qui nous fait tant pleurer, tant souffrir, pourquoi donc craignons-nous de le perdre plus que tout au monde? Que nous est-il donc réservé plus tard, puisqu'à la moindre crainte de mort tout frémit en nous?

Qui sait cela? Tous les hommes en parlent depuis des siècles et des siècles, tous y pensent et personne ne peut le dire.

Moi, dans mon ardeur de vivre, je regardais cette lueur, comme un malheureux qui se noie regarde le rivage... je me cramponnais pour la voir, et mon cœur grelotait d'espérance. Je voulais crier, ma voix n'allait pas plus loin que mes lèvres; le bruissement de la pluie dans les arbres et sur les toits couvrait tout, et malgré cela je me disais : « Ils m'entendent... ils viennent!... » Il me semblait voir la lanterne remonter le sentier du jardin, et la lumière grossir à chaque pas; mais après avoir erré quelques instants sur le champ de bataille, elle

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

entra lentement dans un pli de terrain et disparut.

Alors je retombai sans connaissance.

XV

C'est au fond d'un grand hangar en forme de halle, — des piliers tout autour, — que je revins à moi ; quelqu'un me donnait à boire du vin et de l'eau, et je trouvais cela très-bon. En ouvrant les yeux, je vis un vieux soldat à moustaches grises, qui me relevait la tête et me tenait le gobelet aux lèvres.

« Eh bien ! me dit-il d'un air de bonne humeur, eh bien ! ça va mieux? »

Et je ne pus m'empêcher de lui sourire en songeant que j'étais encore vivant. J'avais la poitrine et l'épaule gauche solidement emmaillottées ; je sentais là comme une brûlure, mais cela m'était bien égal : — je vivais !

Je me mis d'abord à regarder les grosses poutres qui se croisaient en l'air, et les tuiles, où le jour entrait en plus d'un endroit ; puis, au bout de quelques instants, je tournai la tête, et je reconnus que j'étais dans un de ces vastes hangars où les brasseurs du pays abritent leurs tonneaux et leurs voitures. Tout autour, sur des matelas et des bottes de paille, étaient rangés une foule de blessés, et vers le milieu, sur une grande table de cuisine, un chirurgien-major et ses deux aides, les manches de chemise retroussées, coupaient une jambe à quelqu'un ; le blessé poussait des gémissements. Derrière eux se trouvait un tas de bras et de jambes, et chacun peut s'imaginer les idées qui me passèrent par la tête.

Cinq ou six soldats d'infanterie donnaient à boire aux blessés ; ils avaient des cruches et des gobelets.

Mais ce qui me fit le plus d'impression, ce fut ce chirurgien en manches de chemise, qui coupait sans rien entendre ; il avait un grand nez, les joues creuses, et se fâchait à chaque minute contre ses aides, qui ne lui donnaient pas assez vite les couteaux, les pinces, la charpie, le linge, ou qui n'enlevaient pas tout de suite le sang avec l'éponge. Cela n'allait pourtant pas mal, car en moins d'un quart d'heure ils avaient déjà coupé deux jambes.

Dehors, contre les piliers, stationnait une grande voiture pleine de paille.

Comme on venait d'étendre sur la table une espèce de carabinier russe de six pieds au moins, le cou percé d'une balle près de l'oreille, et que le chirurgien demandait les petits couteaux pour lui faire quelque chose, un autre chirurgien passa devant le hangar, un chirurgien de cavalerie, gros, court et tout grêlé. il tenait un portefeuille sous le bras, et s'arrêta près de la voiture.

« Hé ! Forel ! cria-t-il d'un ton joyeux.

—Tiens, c'est vous, Duchêne? répondit le nôtre en se retournant. Combien de blessés?

—Dix-sept à dix-huit mille.

—Diable ! Eh bien ! ça va-t-il ce matin?

—Mais oui ; je suis en train de chercher un bouchon. »

Notre chirurgien sortit du hangar pour serrer la main à son camarade ; ils se mirent à causer tranquillement, pendant que les aides buvaient un coup de vin, et que le Russe roulait les yeux d'un air désespéré.

« Tenez, Duchesne, vous n'avez qu'à descendre la rue.... en face de ce puits.... vous voyez?

—Très-bien.

—Juste en face, vous trouverez la cantine.

—Ah ! bon.... merci ! Je me sauve ! »

L'autre alors partit, et le nôtre lui cria :

» Bon appétit, Duchêne ! »

Puis il revint du côté de son Russe, qui l'attendait, et commença par lui ouvrir le cou depuis la nuque jusqu'à l'épaule. Il travaillait d'un air de mauvaise humeur, en disant aux aides :

« Allons donc, messieurs, allons donc ! »

Le Russe soupirait comme on peut s'imaginer ; mais il n'y faisait pas attention, et, finalement, jetant une balle à terre, il lui mit un bandage et dit :

« Enlevez ! »

On enleva le Russe de la table, les soldats l'étendirent sur une paillasse à la file des autres, et l'on apporta le voisin.

Je n'aurais jamais cru que des choses pareilles se passaient dans le monde ; mais j'en vis encore d'autres dont le souvenir me restera longtemps.

A cinq ou six paillasses de la mienne était assis un vieux caporal, la jambe emmaillottée ; il clignait de l'œil et disait à son voisin, dont on venait de couper le bras :

« Conscrit, regarde un peu dans ce tas ; je parie que tu ne reconnais pas ton bras. »

L'autre, tout pâle, mais qui pourtant avait montré le plus grand courage, regarda, et presque aussitôt il perdit connaissance.

Alors le caporal se mit à rire et dit :

« Il a fini par le reconnaître.... C'est celui d'en bas, avec la petite fleur bleue. Ça produit toujours le même effet. »

Il s'admirait lui-même d'avoir découvert cela, mais personne ne riait avec lui.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

A chaque minute les blessés criaient :

« A boire ! »

Quand l'un commençait, tous suivaient. Le vieux soldat m'avait pris sans doute en amitié, car, en passant, il me présentait toujours son gobelet.

Je ne restai pas là-dedans plus d'une heure ; une dizaine d'autres voitures à larges échelles étaient venues se ranger derrière la première. Des paysans du pays, en veste de velours et large feutre noir, le fouet sur l'épaule, attendaient, tenant leurs chevaux par la bride. Un piquet de hussards arriva bientôt, le maréchal des logis mit pied à terre, et, entrant sous le hangar, il dit :

« Faites excuse, major, mais voici un ordre pour escorter douze voitures de blessés jusqu'à Lutzen ; est-ce que c'est ici qu'on les charge ?

—Oui, c'est ici, » répondit le chirurgien.

Et tout de suite on se mit à charger la première file.

Les paysans et les hommes de l'ambulance, avant de nous enlever, nous faisaient boire encore un bon coup.

Dès qu'une voiture était pleine, elle partait en avant, et une autre s'avançait. J'étais sur la troisième, assis dans la paille, au premier rang, à côté d'un conscrit du 27e qui n'avait plus de main droite ; derrière, un autre manquait d'une jambe, un autre avait la tête fendue, un autre la mâchoire cassée, ainsi de suite jusqu'au fond.

On nous avait rendu nos grandes capotes, et nous avions tellement froid, malgré le soleil, qu'on ne voyait que notre nez, notre bonnet de police, ou le bandeau de linge au-dessus des collets. Personne ne parlait ; on avait bien assez à penser pour soi-même.

Par moments, je sentais un froid terrible, puis tout à coup des bouffées de chaleur qui m'entraient jusque dans les yeux : c'était le commencement de la fièvre. Mais en partant de Kaya, tout allait encore bien, je voyais clairement les choses, et ce n'est que plus tard, du côté de Leipzig, que je me sentis tout à fait mal.

Enfin, on nous chargea donc de la sorte : ceux qui pouvaient encore se tenir, assis dans les premières voitures, les autres étendus dans les dernières, et nous partîmes. Les hussards, à cheval près de nous, causaient de la bataille, fumaient et riaient sans nous regarder.

C'est en traversant Kaya que je vis toutes les horreurs de la guerre. Le village ne formait plus qu'un monceau de décombres. Les toits étaient tombés ; les pignons, de loin en loin, restaient seuls debout ; les poutres et les lattes étaient rompues ; on voyait, à travers, les petites chambres avec leurs alcôves, leurs portes et leurs escaliers. De pauvres gens, des femmes, des enfants, des vieillards, allaient et venaient à l'intérieur tout désolés ; ils montaient et descendaient comme dans des cages en plein air. Quelquefois, tout au haut, la cheminée d'une petite chambre, un petit miroir et des branches de buis au-dessus montraient que là vivait une jeune fille dans les temps de paix.

Ah ! qui pouvait prévoir alors qu'un jour tout ce bonheur serait détruit, non par la fureur des vents ou la colère du ciel, mais par la rage des hommes, bien autrement redoutable !

Il n'y avait pas jusqu'aux pauvres animaux qui n'eussent un air d'abandon au milieu de ces ruines. Les pigeons cherchaient leur colombier, les bœufs et les chèvres leur étable ; ils allaient déroutés par les ruelles, mugissant et bêlant d'une voix plaintive. Des poules perchaient sur les arbres, et partout, partout on rencontrait la trace des boulets !

A la dernière maison, un vieillard tout blanc, assis sur le seuil de sa demeure en ruine, tenait entre ses genoux un petit enfant ; il nous regarda passer morne et sombre. Nous voyait-il ? Je n'en sais rien ; mais son front sillonné de grandes rides et ses yeux ternes annonçaient le désespoir. Que d'années de travail, que d'économies et de souffrances il lui avait fallu pour assurer le repos de sa vieillesse ! Maintenant tout était anéanti.... l'enfant et lui n'avaient plus une tuile pour abriter leur tête !...

Et ces grandes fosses d'une demi-lieue, — où tous les gens du pays travaillent à la hâte pour empêcher la peste d'achever la destruction du genre humain, — je les ai vues aussi du haut de la colline de Kaya, et j'en ai détourné les yeux avec horreur ! Oui, j'ai vu ces immenses tranchées dans lesquelles on enterre les morts : Russes, Français, Prussiens, tous pêle-mêle, — comme Dieu les avait faits pour s'aimer avant l'invention des plumets et des uniformes, qui les divisent au profit de ceux qui les gouvernent. Ils sont là.... ils s'embrassent.... et si quelque chose chose revit en eux, ce qu'il faut bien espérer, ils s'aiment et se pardonnent, en maudissant le crime qui, depuis tant de siècles, les empêche d'être frères avant la mort !

Mais ce qu'il y avait encore de plus triste, c'était la longue file de voitures emmenant les pauvres blessés ; — ces malheureux dont on ne parle dans les bulletins que pour en diminuer le nombre, et qui périssent dans les hôpitaux comme des mouches, loin de tous ceux qu'ils aiment, pendant qu'on tire le canon et qu'on chante dans les églises pour se réjouir d'avoir tué des milliers d'hommes !

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Lorsque nous arrivâmes à Lutzen, la ville était tellement encombrée de blessés que notre convoi reçut l'ordre de partir pour Leipzig. On ne voyait dans les rues que des malheureux aux trois quarts morts, étendus le long des maisons sur de la paille. Il nous fallut plus d'une heure pour arriver devant une église, où l'on déchargea quinze ou vingt d'entre nous qui ne pouvaient plus supporter la route.

Le maréchal des logis et ses hommes, après s'être rafraîchis dans un bouchon au coin de la place, remontèrent à cheval, et nous continuâmes notre chemin vers Leipzig.

Alors je n'entendais et je ne voyais plus ; la tête me tournait, mes oreilles bourdonnaient, je prenais les arbres pour des hommes ; j'avais une soif dont on ne peut se faire l'idée.

Depuis longtemps, d'autres, dans les voitures, s'étaient mis à crier, à rêvasser, à parler de leur mère, à vouloir se lever et sauter sur le chemin. Je ne sais pas si je fis les mêmes choses ; mais je m'éveillai comme d'un mauvais rêve, au moment où deux hommes me prenaient chacun par une jambe,—le bras autour des reins, — et m'emportaient en traversant une place sombre. Le ciel fourmillait d'étoiles, et, sur la façade d'un grand édifice, qui se détachait en noir au milieu de la nuit, brillaient des lumières innombrables : c'était l'hôpital du faubourg de Hall, à Leipzig.

Les deux hommes montèrent un escalier tournant. Tout au haut, ils entrèrent dans une salle immense, — où des lits à la file se touchaient presque d'un bout à l'autre sur trois rangs, — et l'on me coucha dans un de ces lits. Ce qu'on entendait de cris, de jurements, de plaintes, n'est pas à imaginer : ces centaines de blessés avaient tous la fièvre. Les fenêtres étaient ouvertes, les petites lanternes tremblotaient au courant d'air. Des infirmiers, des médecins, des aides, le grand tablier lié sous les bras, allaient et venaient. Et le bourdonnement sourd des salles au-dessous, les gens qui montaient et descendaient, les nouveaux convois qui débouchaient sur la place, les cris des voituriers, le claquement des fouets, les piétinements des chevaux : tout vous faisait perdre la tête.

Là, pour la première fois, pendant qu'on me déshabillait, je sentis à l'épaule un mal tellement horrible, que je ne pus retenir mes cris. Un chirurgien arriva presque aussitôt, et fit des reproches à ceux qui ne prenaient pas garde. C'est tout ce que je me rappelle de cette nuit, car j'étais comme fou : — j'appelais Catherine, M. Goulden, la tante Grédel à mon secours, — chose que m'a racontée plus tard mon voisin, un vieux canonnier à cheval, que mes rêves empêchèrent de dormir.

Ce n'est que le lendemain, vers huit heures, au premier pansement, que je vis mieux la salle. Alors aussi je sus que j'avais l'os de l'épaule gauche cassé.

Lorsque je m'éveillai, j'étais au milieu d'une douzaine de chirurgiens : l'un d'eux, un gros homme brun, qu'on appelait M. le baron, ouvrait mon bandage ; un aide tenait, au pied du lit, une cuvette d'eau chaude. Le major examina ma blessure ; tous les autres se penchaient pour entendre ce qu'il allait dire. Il leur parla quelques instants ; mais tout ce que je pus comprendre, c'est que la balle était venue de bas en haut, qu'elle avait cassé l'os et qu'elle était ressortie par derrière. Je vis qu'il connaissait bien son état, puisque les Prussiens avaient tiré d'en bas, par-dessus le mur du jardin, et que la balle avait dû remonter. Il lava lui-même la plaie et remit le bandage en deux tours de main ; de sorte que mon épaule ne pouvait plus remuer et que tout se trouvait en ordre.

Je me sentais beaucoup mieux. Dix minutes après, un infirmier vint me mettre une chemise sans me faire mal, à force d'habitude.

Le chirurgien s'était arrêté près de l'autre lit et disait :

« Hé ! te voilà donc encore, l'ancien !

—Oui, monsieur le baron, c'est encore moi, répondit le canonnier, tout fier de voir qu'il le reconnaissait : la première fois, c'était à Austerlitz, pour un coup de mitraille, ensuite à Iéna, ensuite à Smolensk, pour deux coups de lance.

—Oui, oui, dit le chirurgien comme attendri ; et maintenant qu'est ce que nous avons ?

— Trois coups de sabre sur le bras gauche, en défendant ma pièce contre les hussards prussiens. »

Le chirurgien s'approcha, défit le bandage, et je l'entendis qui demandait au canonnier :

« Tu as la croix ?

—Non, monsieur le baron.

—Tu t'appelles ?

—Christian Zimmer, maréchal des logis au 2e d'artillerie à cheval.

—Bon ! bon ! »

Il pansait alors les blessures, et finit par dire en se levant :

« Tout ira bien ! »

Il se retourna, causant avec les autres, et sortit après avoir fini son tour et donné quelques ordres aux infirmiers.

Le vieux canonnier paraissait tout joyeux ; comme je venais d'entendre à son nom qu'il devait être de l'Alsace, je me mis à lui parler dans notre langue, de sorte qu'il en fut encore plus réjoui. C'était un gaillard de six pieds, les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

épaules rondes, le front plat, le nez gros, les moustaches d'un blond roux, dur comme un roc, mais brave homme tout de même. Ses yeux se plissaient quand on lui parlait alsacien, ses oreilles se dressaient, j'aurais pu tout lui demander en alsacien, il m'aurait tout donné s'il avait eu quelque chose; mais il n'avait que des poignées de main qui vous faisaient craquer les os. Il m'appelait *Joséphel*, comme au pays, et me disait :

« *Joséphel*, prends garde d'avaler les remèdes qu'on te donne... Il ne faut avaler que ce qu'on connaît... Tout ce qui ne sent pas bon ne vaut rien. Si l'on nous donnait tous les jours une bouteille de *Rikevir*, nous serions bientôt guéris; mais c'est plus commode de nous démolir l'estomac avec une poignée de mauvaise herbe bouillie dans de l'eau que de nous apporter du vin blanc d'Alsace. »

Quand j'avais peur à cause de la fièvre et de ce que je voyais, il prenait des airs fâchés et me regardait avec ses grands yeux gris, en disant :

« *Joséphel*, est-ce que tu es fou d'avoir peur? Est-ce que des gaillards comme nous autres peuvent mourir dans un hôpital? Non... non... ôte-toi cette idée de la tête. »

Mais il avait beau dire, tous les matins les médecins, en faisant leur ronde, en trouvaient sept ou huit de morts. Les uns attrapaient la fièvre chaude, les autres un refroidissement, et cela finissait toujours par la civière, que l'on voyait passer sur les épaules des infirmiers! — de sorte qu'on ne savait jamais s'il fallait avoir chaud ou froid pour bien aller.

Zimmer me disait :

« Tout cela, *Joséphel*, vient des mauvaises drogues que les médecins inventent. Vois-tu ce grand maigre? Il peut se vanter d'avoir tué plus d'hommes que pas une pièce de campagne; il est en quelque sorte toujours chargé à mitraille, et la mèche allumée. Et ce petit brun? à la place de l'Empereur, je l'enverrais aux Prussiens et aux Russes; il leur tuerait plus de monde qu'un corps d'armée. »

Il m'aurait fait bien rire avec ces plaisanteries, si je n'avais pas vu passer les brancards.

Au bout de trois semaines, l'os de mon épaule commençait à reprendre, les deux blessures se refermaient tout doucement, je ne souffrais presque plus. Les coups de sabre que Zimmer avait sur le bras et sur l'épaule allaient aussi très-bien. On nous donnait chaque matin un bon bouillon qui nous remontait le cœur, et le soir un peu de bœuf, avec un demi-verre de vin, dont la vue seule nous réjouissait et nous faisait voir l'avenir en beau.

Vers ce temps, on nous permit aussi de descendre dans un grand jardin plein de vieux ormes, derrière l'hôpital. Il y avait des bancs sous les arbres, et nous nous promenions dans les allées comme de véritables rentiers, en grande capote grise et bonnet de coton.

La saison était magnifique; notre vue s'étendait sur la Partha, bordée de peupliers. Cette rivière tombe dans l'Elster, à gauche, en formant de grandes lignes bleues. Du même côté s'étend une forêt de hêtres, et sur le devant passent trois ou quatre grandes routes blanches, qui traversent des plaines de blé, d'orge, d'avoine, des plantations de houblon, enfin tout ce qu'il est possible de se figurer d'agréable et de riche, principalement quand le vent donne dessus, et que toutes ces moissons se penchent et se relèvent au soleil.

La chaleur du mois de juin annonçait une bonne année. Souvent, en voyant ce beau pays, je pensais à Phalsbourg, et je me mettais à pleurer. Zimmer me disait :

« Je voudrais bien savoir pourquoi diable tu pleures, *Joséphel?* Au lieu d'avoir attrapé la peste d'hôpital, d'avoir perdu le bras ou la jambe, comme des centaines d'autres, nous voilà tranquillement assis sur un banc à l'ombre; nous recevons du bouillon, de la viande et du vin; on nous permet même de fumer, quand nous avons du tabac, et tu n'es pas content? Qu'est-ce qui te manque? »

Alors je lui parlais de mes amours avec Catherine, de mes promenades aux Quatre-Vents, de nos belles espérances, de nos promesses de mariage, enfin de tout ce bon temps qui n'était plus qu'un songe. Il m'écoutait en fumant sa pipe.

« Oui, oui, disait-il, c'est triste tout de même. Avant la conscription de 1798, je devais aussi me marier avec une fille de notre village, qui s'appelait Margrédel, et que j'aimais comme les yeux de ma tête. Nous nous étions fait des promesses, et pendant toute la campagne de Zurich, je ne passais pas un jour sans penser à Margrédel.

« Mais voilà qu'à mon premier congé j'arrive au pays, et qu'est-ce que j'apprends? Quelle s'est mariée depuis trois mois avec un cordonnier de chez nous, nommé Passauf.

« Tu peux te figurer ma colère, *Joséphel;* je ne voyais plus clair, je voulais tout démolir; et comme on me dit que Passauf était à la brasserie du *Grand-Cerf*, je vais là sans regarder à droite ni à gauche. En arrivant, je le reconnais au bout de la table, près d'une fenêtre de la cour, contre la pompe. Il riait avec trois ou quatre autres mauvais gueux, en buvant des chopes. Je m'approche, et lui se met

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

à crier : « Tiens, tiens, voici Christian Zimmer! Comment ça va-t-il, Christian? j'ai des compliments pour toi de Margrédel! » Il clignait de l'œil. Moi, j'empoigne aussitôt une cruche, que je lui casse sur l'oreille gauche en disant : « Va lui porter ça de ma part, Passauf; c'est mon cadeau de noces. » Naturellement, tous les autres tombent sur mon dos, j'en assomme encore deux ou trois avec un broc; je monte sur une table, et je passe la jambe à travers une fenêtre sur la place, où je bats en retraite.

« Mais j'étais à peine rentré chez ma mère que la gendarmerie arrive et qu'on m'arrête par ordre supérieur. On m'attache sur une charrette, et l'on me reconduit de brigade en brigade au régiment, qui se trouvait à Strasbourg. Je reste six semaines à la Finkmatt, et j'aurais peut-être eu du boulet si nous n'avions alors passé le Rhin pour aller à Hohenlinden. Le commandant Courtaud lui-même me dit : « Tu peux te vanter d'avoir de la chance d'être bon pointeur; mais s'il t'arrive encore d'assommer les gens avec une cruche, cela tournera mal, je t'en préviens. Est-ce que c'est une manière de se battre, animal? Pourquoi donc avons-nous un sabre, si ce n'est pas pour nous en servir et nous en faire honneur au pays? » Je n'avais rien à répondre.

« Depuis ce temps-là, *Joséphel*, le goût du mariage m'est passé. Ne me parle pas d'un soldat qui pense à sa femme, c'est une véritable misère. Regarde les généraux qui se sont mariés, est-ce qu'ils se battent comme dans le temps? Non, ils n'ont qu'une idée, c'est de grossir leur magot et principalement d'en profiter en vivant bien avec leurs duchesses et leurs petits ducs au coin du feu. Mon grand-père Yéri, le garde forestier, disait toujours qu'un bon chien de chasse doit être maigre; sauf la différence des grades, je pense la même chose des bons généraux et des bons soldats. Nous autres, nous sommes toujours à l'ordonnance, mais nos généraux engraissent, et cela vient des bons dîners qu'on leur fait à la maison. »

Ainsi me parlait Zimmer dans la sincérité de son âme, et cela ne m'empêchait pas d'être triste.

Dès que j'avais pu me lever, je m'étais dépêché de prévenir M. Goulden par une lettre que je me trouvais à l'hôpital de Hall, dans l'un des faubourgs de Leipzig, à cause d'une légère blessure au bras; mais qu'il ne fallait rien craindre pour moi : que je me portais de mieux en mieux. Je le priais de montrer ma lettre à Catherine et à la tante Grédel, afin de leur donner de la confiance au milieu de cette guerre terrible. Je lui disais aussi que mon plus grand bonheur serait de recevoir des nouvelles du pays et de la santé de tous ceux que j'aimais.

Depuis ce moment, je n'avais plus de repos; chaque matin j'attendais une réponse, et de voir le vaguemestre distribuer des vingt et trente lettres à toute la salle, sans rien recevoir, cela me saignait le cœur : je descendais bien vite au jardin pour fondre en larmes. Il y avait un coin obscur où l'on jetait les pots cassés, un endroit couvert d'ombre et qui me plaisait le mieux, parce que les malades n'y venaient jamais. C'est là que je passais mon temps à rêver sur un vieux banc moisi. Des idées mauvaises me traversaient la tête : j'allais jusqu'à croire que Catherine pouvait oublier ses promesses, et je m'écriais en moi-même : « Ah! si seulement tu ne t'étais pas relevé de Kaya! tout serait fini!... Pourquoi ne t'a-t-on pas abandonné! Cela vaudrait mieux que de tant souffrir. »

Les choses en étaient venues au point que je désirais de ne pas guérir, quand un matin le vaguemestre, parmi les autres noms, appela Joseph Bertha. Alors je levai la main sans pouvoir parler, et l'on me remit une grosse lettre carrée, couverte de timbres innombrables. Je reconnus l'écriture de M. Goulden, ce qui me rendit tout pâle.

« Eh bien! me dit Zimmer en riant, à la fin cela vient tout de même. »

Je ne lui répondis pas, et m'étant habillé, je fourrai la lettre dans ma poche, et je descendis pour la lire seul, tout au fond du jardin, à la place où j'allais toujours.

D'abord, en l'ouvrant, je vis deux ou trois petites fleurs de pommier, que je pris dans ma main, et un bon sur la poste, avec quelques mots de M. Goulden. Mais ce n'est pas cela qui me touchait le plus et qui me faisait trembler des pieds à la tête, c'était l'écriture de Catherine, que je regardais les yeux troubles sans pouvoir la lire, car mon cœur battait d'une force extraordinaire.

Pourtant je finis par me calmer un peu et par lire tout doucement la lettre, en m'arrêtant de temps en temps, pour être bien sûr que je ne me trompais pas, que c'était bien ma chère Catherine qui m'écrivait et que je ne faisais pas un rêve.

Cette lettre, je l'ai conservée, parce qu'elle me rendit en quelque sorte la vie, la voici donc telle que je l'ai reçue le 8 juin 1813.

« Mon cher Joseph,

« Cette lettre est afin de te dire en commençant que je t'aime toujours de plus en plus, et que je ne veux jamais aimer que toi.

« Tu sauras aussi que mon plus grand cha-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



« Je voudrais bien savoir pourquoi diable tu pleures... » (Page 62.)

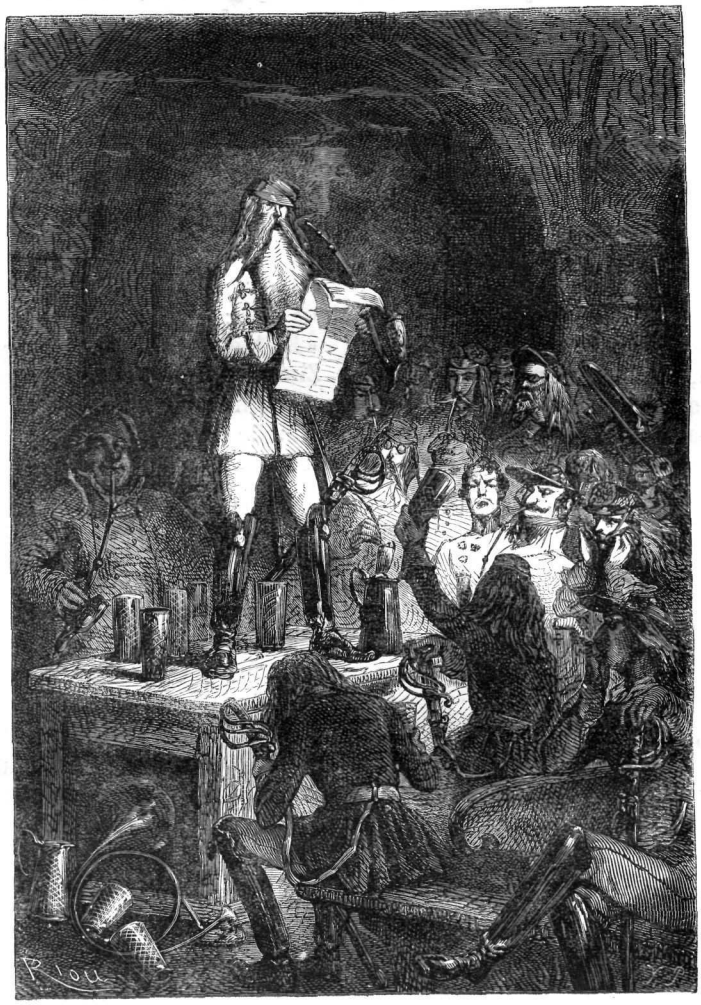
grin est de savoir que tu es blessé dans un hôpital, et que je ne peux pas te soigner. C'est un bien grand chagrin. Et depuis le départ des conscrits, nous n'avons pas eu seulement une heure de repos. La mère se fâchait, en disant que j'étais folle de pleurer jour et nuit, et elle pleurait autant que moi, toute seule le soir auprès de l'âtre, je l'entendais bien d'en haut; et sa colère retombait sur Pinacle, qui n'osait plus aller au marché, parce qu'elle avait un marteau dans son panier.

« Mais notre plus grand chagrin de tout, Joseph, c'est quand le bruit a couru qu'on venait de livrer une bataille, où des mille et mille hommes avaient été tués. Nous ne vivions plus; la mère courait tous les matins à la poste, et moi je ne pouvais plus bouger de mon lit. A la fin des fins ta lettre est pourtant arrivée. Maintenant je vais mieux, parce que je pleure à mon aise, en bénissant le Seigneur qui a sauvé tes jours.

« Et quand je pense combien nous étions heureux dans le temps, Joseph, lorsque tu venais tous les dimanches, et que nous restions assis l'un près de l'autre sans bouger, et que nous ne pensions à rien! Ah! nous ne connaissions pas notre bonheur; nous ne savions pas ce qui pouvait nous arriver; mais que la volonté de Dieu soit faite. Pourvu que tu guérisses, et que nous puissions espérer encore une fois d'être ensemble comme nous étions!

« Beaucoup de gens parlent de la paix, mais nous avons eu tant de malheurs, et l'empereur

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Nous le vîmes debout sur une table. (Page 67.)

Napoléon aime tant la guerre, qu'on ne peut plus se confier en rien.

« Tout se qui me fait du plaisir, c'est de savoir que ta blessure n'est pas dangereuse et que tu m'aimes encore.... Ah! Joseph, moi je t'aimerai toujours, je ne peux pas dire autre chose ; c'est tout ce que je peux te dire dans le fond de mon cœur, et je sais aussi que ma mère t'aime bien.

« Maintenant, M. Goulden veut t'écrire quelques mots, et je t'embrasse mille et mille fois. —Il fait bien beau temps ici ; nous aurons une bonne année. Le grand pommier du verger est tout blanc de fleurs ; je vais en cueillir que je mettrai pour toi dans la lettre quand M. Goulden aura écrit. Peut-être, avec la grâce de Dieu, nous mordrons encore une fois ensemble dans une de ses grosses pommes. Embrasse-moi comme je t'embrasse, et adieu, adieu, Joseph ! »

En lisant cela, je fondais en larmes, et Zimmer étant arrivé, je lui dis :

« Tiens, assieds-toi, je vais te lire ce que m'écrit mon amoureuse ; tu verras après si c'est une Margrédel.

—Laisse-moi seulement allumer ma pipe, » répondit-il.

Il mit le couvercle sur l'amadou, puis il ajouta :

« Tu peux commencer, *Joséphel ;* mais je t'en préviens, moi, je suis un ancien, je ne crois pas tout ce qu'on écrit.... les femmes sont plus fines que nous. »

Malgré cela, je lui lus la lettre de Catherine lentement. Il ne disait rien et quand j'eus fini,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

il la prit et la regarda longtemps d'un air rêveur ; ensuite il me la rendit en disant :

« Ça, *Joséphel*, c'est une bonne fille, pleine de bon sens et qui n'en prendra jamais un autre que toi.

— Tu crois qu'elle m'aime bien?

— Oui, celle-là, tu peux te fier dessus; elle ne se mariera jamais avec un Passauf. Je me méfierais plutôt de l'Empereur que d'une fille pareille. »

En entendant ces paroles de Zimmer, j'aurais voulu l'embrasser, et je lui dis :

« J'ai reçu de la maison un billet de cent francs que nous toucherons à la poste. Voilà le principal pour avoir du vin blanc. Tâchons de pouvoir sortir d'ici.

— C'est bien vu, fit-il en relevant ses grosses moustaches et remettant sa pipe dans sa poche. Je n'aime pas de moisir dans un jardin quand il y a deux auberges dehors. Il faut tâcher d'avoir une permission. »

Nous nous levâmes tout joyeux, et nous montions l'escalier de l'hôtel, quand le vaguemestre, qui descendait, arrêta Zimmer en lui demandant :

« Est-ce que vous n'êtes pas le nommé Christian Zimmer, canonnier au 2e d'artillerie à cheval ?

— Faites excuse, vaguemestre, j'ai cet honneur.

— Eh bien! voici quelque chose pour vous, » dit-il en lui remettant un petit paquet avec une grosse lettre.

Zimmer était stupéfait, n'ayant jamais rien reçu ni de chez lui ni d'ailleurs. Il ouvrit le paquet, — où se trouvait une boîte, — puis la boîte, et vit la croix d'honneur. Alors il devint tout pâle, ses yeux se troublèrent, et un instant il appuya la main derrière lui sur la balustrade; mais ensuite il cria : « *Vive l'Empereur!* » d'une voix si terrible que les trois salles en retentirent comme une église.

Le vaguemestre le regardait de bonne humeur :

« Vous êtes content? dit-il.

— Si je suis content, vaguemestre! il ne me manque plus qu'une chose.

— Quoi ?

— La permission de faire un tour en ville.

— Il faut vous adresser à M. Tardieu, le chirurgien en chef.

Il descendit en riant, et, comme c'était l'heure de la visite nous montâmes, bras dessus bras dessous, demander la permission au major, un vieux à tête grise, qui venait d'entendre crier : *Vive l'Empereur!* et nous regarder d'un air grave.

« Qu'est-ce que c'est? fit-il.

Zimmer lui montra sa croix et dit :

« Pardon, major, mais je me porte comme un charme.

— Je vous crois, dit M. Tardieu; vous voulez une sortie ?

Si c'est un effet de votre bonté, pour moi et mon camarade Joseph Bertha. »

Le chirurgien avait visité ma blessure la veille; il tira de sa poche un portefeuille et nous donna deux sorties.

Nous redescendîmes, fiers comme des rois : Zimmer de sa croix d'honneur, et moi de ma lettre.

En bas, dans le grand vestibule, le concierge nous cria :

« Eh bien! eh bien! où donc allez-vous? »

Zimmer lui fit voir nos billets, et nous sortîmes, heureux de respirer l'air du dehors. Une sentinelle nous montra le bureau de poste, où j'allai toucher mes cent francs.

Alors, plus graves, parce que notre joie était un peu rentrée, nous gagnâmes la porte de Hall, à deux portées de fusil sur la gauche, au bout d'une longue avenue de tilleuls. Chaque faubourg est séparé des vieux remparts par une de ces allées, et, tout autour de Leipzig, passe une autre avenue très-large, également de tilleuls. Les remparts sont de vieilles bâtisses, — comme on en voit à Saint-Hippolyte, dans le Haut-Rhin, — des murs décrépits où pousse l'herbe, à moins que les Allemands ne les aient réparés depuis 1813.

XVI

Combien de choses nous devions apprendre en ce jour! A l'hôpital, personne ne s'inquiète de rien; quand on voit arriver chaque matin des cinquantaines de blessés, et qu'on en voit partir autant tous les soirs sur la civière, cela vous montre l'univers en petit, et l'on pense : « Après nous la fin du monde! »

Mais, dehors, les idées changent. En découvrant la grande rue de Hall, cette vieille ville avec ses magasins, ses portes cochères encombrées de marchandises, ses vieux toits avancés en forme de hangar, ses grosses voitures basses couvertes de ballots, enfin, tout ce spectacle de la vie active des commerçants, j'étais émerveillé. Je n'avais jamais rien vu de pareil, et je me disais :

« Voilà bien une ville de commerce comme on se les représente : — pleine de gens industrieux cherchant à gagner leur vie, leur aisance et leurs richesses; où chacun veut s'élever, non

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pas au détriment des autres, mais en travaillant, en imaginant nuit et jour des moyens de prospérité pour sa famille; ce qui n'empêche pas tout le monde de profiter des inventions et des découvertes. Voilà le bonheur de la paix, au milieu d'une guerre terrible! »

Et les pauvres blessés qui s'en allaient le bras en écharpe, ou bien traînant la jambe appuyés sur leurs béquilles, me faisaient de la peine à voir.

Je me laissais conduire tout rêveur par mon ami Zimmer, qui se reconnaissait à tous les coins de rue, et me disait :

« Ça, c'est l'église Saint-Nicolas; ça, c'est le grand bâtiment de l'Université; ça, l'hôtel de ville. »

Il se souvenait de tout, ayant déjà vu Leipzig en 1807, avant la bataille de Friedland, et ne cessait de me répéter :

« Nous sommes ici comme à Metz, à Strasbourg, ou partout ailleurs en France. Les gens nous veulent du bien. Après la campagne de 1806, toutes les honnêtetés qu'on pouvait nous faire, on nous les a faites. Les bourgeois nous emmenaient par trois et quatre dîner chez eux. On nous donnait même des bals, on nous appelait les héros d'Iéna. Tu vas voir comme on nous aime! Entrons où nous voudrons, partout on nous recevra comme des bienfaiteurs du pays : c'est nous qui avons nommé leur électeur roi de Saxe, et nous lui avons aussi donné un bon morceau de la Pologne. »

Tout à coup Zimmer s'arrêta devant une petite porte basse, en s'écriant :

« Tiens, c'est la brasserie du *Mouton d'Or!* La façade est sur l'autre rue, mais nous pouvons entrer par ici. Arrive! »

Je le suivis dans une espèce de conduit tortueux qui nous mena bientôt au fond d'une vieille cour entourée de hautes bâtisses en bousillage, avec de petites galeries vermoulues sous le pignon, et la girouette au-dessus, comme dans la rue du Fossé-des-Tanneurs, à Strasbourg. A droite, se trouvait la brasserie : on découvrait les cuves cerclées de fer sur les poutres sombres, des tas de houblon et d'orge déjà bouillis, et dans un coin, une grande roue à manivelle, où galopait un chien énorme, pour pomper la bière à tous les étages.

Le cliquetis des verres et des cruches d'étain s'entendait dans une salle à droite, donnant sur la rue de Tilly, et, sous les fenêtres de cette salle, s'ouvrait une cave profonde où retentissait le marteau du tonnelier. La bonne odeur de la jeune bière de mars remplissait l'air, et Zimmer, les yeux levés sur les toits, la face épanouie de satisfaction, s'écria :

Oui, c'est bien ici que nous venions, le grand Ferré, servant de gauche, le gros Roussillon et moi. Dieu du ciel! comme je me réjouis de revoir tout ça, *Joséphel!* C'est qu'il y a pourtant six ans depuis. Ce pauvre Roussillon, il a laissé ses os l'année dernière à Smolensk, et le grand Ferré doit être maintenant dans son village, près de Toul, car il a eu la jambe gauche emportée à Wagram. Comme tout vous revient, quand on y pense! »

En même temps il poussa la porte, et nous entrâmes dans une haute salle pleine de fumée. Il me fallut un instant pour voir, à travers ce nuage gris, une longue file de tables entourées de buveurs, la plupart en redingote courte et petite casquette, et les autres en uniforme saxon. C'étaient des étudiants, des jeunes gens de famille qui viennent à Leipzig étudier le droit, la médecine, et tout ce qu'on peut apprendre en vidant des chopes et menant une vie joyeuse qu'ils appellent dans leur langue le *Fuchscommerce*. Ils se battent souvent entre eux avec des espèces de lattes rondes par le bout, et seulement aiguisées de quelques lignes; de sorte qu'ils se font des balafres à la figure, comme me l'a raconté Zimmer, mais il n'y a jamais de danger pour leur vie. Cela montre le bon sens de ces étudiants, qui savent très-bien que la vie est une chose précieuse, et qu'il vaut mieux avoir cinq ou six balafres, et même davantage, que de la perdre.

Zimmer riait en me racontant ces choses; son amour de la gloire l'aveuglait; il disait qu'on ferait aussi bien de charger les canons avec des pommes cuites que de se battre avec ces lattes rondes au bout.

Enfin nous entrâmes dans la salle, et nous vîmes le plus vieux d'entre ces étudiants, — un grand sec, les yeux creux, le nez rouge, la barbe blonde commençant à déteindre en jaune, à force d'avoir été lavée par la bière, — nous le vîmes debout sur une table, et lisant tout haut une gazette qui lui pendait en forme de tablier dans la main droite. Il tenait de l'autre main une longue pipe de porcelaine.

Tous ses camarades, avec leurs cheveux blonds retombant en boucles sur le collet de leur petite redingote, l'écoutaient la chope en l'air. Au moment où nous entrions, nous les entendîmes qui répétaient entre eux :

« *Faterland! Faterland!* »

Ils trinquaient avec les soldats saxons, pendant que le grand sec se baissait pour prendre aussi sa chope; et le gros brasseur, la tête grise et crépue, le nez épaté, les yeux ronds et les joues en forme de citrouille, criait d'une voix grasse :

« *Gesoundheit! Gesoundheit!* »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

A peine eûmes-nous fait quatre pas dans la fumée que tout se tut.

« Allons, allons, camarades, s'écria Zimmer, ne vous gênez pas, continuez à lire, que diable! Nous ne serons pas fâchés non plus d'apprendre du nouveau. »

Mais ces jeunes gens ne voulurent pas profiter de notre invitation, et le vieux descendit de la table en repliant sa gazette, qu'il mit dans sa poche.

« C'était fini, dit-il, c'était fini.

—Oui, c'était fini, répétèrent les autres en se regardant d'un air singulier.

Deux ou trois soldats saxons sortirent aussitôt, comme pour aller prendre l'air dans la cour, et disparurent.

Le gros tavernier nous demanda :

« Vous ne savez peut-être pas que la grande salle est sur la rue de Tilly?

—Si, nous le savons bien, répondit Zimmer; mais j'aime mieux cette petite salle. C'est ici que nous venions dans le temps, deux vieux camarades et moi, vider quelques chopes en l'honneur d'Iéna et d'Auerstaedt. Cette salle me rappelle de bons souvenirs.

—Ah!... comme vous voudrez, comme vous voudrez, dit le brasseur. C'est de la bière de mars que vous demandez?

—Oui, deux chopes et la gazette.

—Bon! bon! »

Il nous servit les deux chopes, et Zimmer, qui ne voyait rien, essaya de causer avec les étudiants, qui s'excusaient en s'en allant les uns après les autres. Je sentais que tous ces gens-là nous portaient une haine d'autant plus terrible, qu'ils n'osaient la montrer tout de suite.

Dans la gazette, qui venait de France, on ne parlait que d'un armistice, après deux nouvelles victoires à Bautzen et à Wurtschen. Nous apprîmes alors que cet armistice avait commencé le 6 juin, et qu'on tenait des conférences à Prague, en Bohême, pour arranger la paix.

Naturellement cela me faisait plaisir; j'espérais qu'on renverrait au moins les estropiés chez eux. Mais Zimmer, avec son habitude de parler haut, remplissait toute la salle de ses réflexions ; il m'interrompait à chaque ligne et disait :

« Un armistice!... est-ce que nous avions besoin d'un armistice, nous? Est-ce qu'après avoir écrasé ces Prussiens et ces Russes à Lutzen, à Bautzen et à Wurtschen, nous ne devions pas les détruire de fond en comble? — Est-ce que, s'ils nous avaient battus, ils nous donneraient un armistice, eux? — Ça, vois-tu, Joseph, c'est le caractère de l'Empereur, il est trop bon... il est trop bon! C'est son seul défaut. Il a fait la même chose après Austerlitz, et nous avons été obligés de recommencer la partie. Je te dis qu'il est trop bon. Ah! s'il n'était pas si bon, nous serions maîtres de toute l'Europe. »

En même temps il regardait à droite et à gauche, pour demander l'avis des autres. Mais on nous faisait des mines du diable, et personne ne voulait répondre.

Finalement Zimmer se leva.

« Partons, Joseph, dit-il. Moi, je ne me connais pas en politique ; mais je soutiens que nous ne devions pas accorder d'armistice à ces gueux; puisqu'ils sont à terre, il fallait leur passer sur le ventre. »

Après avoir payé, nous sortîmes et Zimmer me dit :

« Je ne sais pas ce que ces gens ont aujourd'hui ; nous les avons dérangés dans quelque chose.

—C'est bien possible, lui répondis-je, ils n'avaient pas l'air aussi bons garçons que tu le racontais.

—Non, fit-il. Ces jeunes gens-là, vois-tu, sont bien au-dessous des anciens étudiants que j'ai vus. Ceux-là passaient en quelque sorte leur existence à la brasserie. Ils buvaient des vingt et même des trente chopes dans leur journée ; moi-même, Joseph, je ne pouvais pas lutter contre des gaillards pareils. Cinq ou six d'entre eux, qu'on appelait *senior*, avaient la barbe grise et l'air vénérable. Nous chantions ensemble *Fanfan-la-Tulipe* et le *Roi Dagobert*, qui ne sont pas des chansons politiques; mais ceux-ci ne valent pas les anciens! »

J'ai souvent pensé depuis à ce que nous avions vu ce jour-là, et je suis sûr que ces étudiants faisaient partie du *Tugend-Bund*.

En rentrant à l'hôpital, après avoir bien dîné et bu chacun notre bouteille de bon vin blanc à l'auberge de *la Grappe*, dans la rue de Tilly, nous apprîmes, Zimmer et moi, que nous irions coucher le soir même à la caserne de Rosenthâl. C'était une espèce de dépôt des blessés de Lutzen, lorsqu'ils commençaient à se remettre. On y vivait à l'ordinaire comme en garnison ; il fallait répondre à l'appel du matin et du soir. Le reste du temps, on était libre. Tous les trois jours, le chirurgien venait passer sa visite, et quand vous étiez remis, vous receviez une feuille de route pour aller rejoindre votre corps.

On peut s'imaginer la position de douze à quinze cents pauvres diables, habillés de capotes grises à boutons de plomb, coiffés de gros shakos en forme de pots de fleurs, et chaussés de souliers usés par les marches et les contremarches, pâles, minables, et la plupart sans le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sou, dans une ville riche comme Leipzig. Nous ne faisions pas grande figure parmi ces étudiants, ces bons bourgeois, ces jeunes femmes riantes, qui, malgré toute notre gloire, nous regardaient comme des va-nu-pieds.

Toutes les belles choses que m'avait racontées mon camarade rendaient cette situation encore plus triste pour moi.

Il est vrai que dans le temps on nous avait bien reçus; mais nos anciens ne s'étaient pas toujours honnêtement conduits avec des gens qui les traitaient en frères, et maintenant on nous fermait la porte au nez. Nous étions réduits à contempler du matin au soir les places, les églises et les devantures des charcutiers, qui sont très-belles en ce pays.

Nous cherchions toutes sortes de distractions; les vieux jouaient à la *drogue*, les jeunes au bouchon. Nous avions aussi, devant la caserne, le jeu du chat et du rat. C'est un piquet planté dans la terre, auquel se trouvent attachées deux cordes; le rat tient l'une de ces cordes et le chat l'autre. Ils ont les yeux bandés; le chat est armé d'une trique, et tâche de rencontrer le rat, qui dresse l'oreille et l'évite tant qu'il peut. Ils tournent ainsi sur la pointe des pieds, et donnent le spectacle de leur finesse à toute la compagnie.

Zimmer me disait qu'autrefois les bons Allemands venaient voir ce spectacle en foule, et qu'on les entendait rire d'une demi-lieue, lorsque le chat touchait le rat avec sa trique. Mais les temps étaient bien changés; le monde passait sans même tourner la tête : nous perdions nos peines à vouloir l'intéresser en notre faveur.

Durant les six semaines que nous restâmes à Rosenthâl, Zimmer et moi, nous fîmes souvent le tour de la ville pour nous désennuyer. Nous sortions par le faubourg de Randstatt, et nous poussions jusqu'à Lindenau, sur la route de Lutzen. Ce n'étaient que ponts, marais, petites îles boisées à perte de vue. Là-bas, nous mangions une omelette au lard, au bouchon de *la Carpe*, et nous l'arrosions d'une bouteille de vin blanc. On ne nous donnait plus rien à crédit, comme après Iéna; je crois qu'au contraire l'aubergiste nous aurait fait payer double et triple, en l'honneur de la patrie allemande, si mon camarade n'avait connu le prix des œufs, du lard et du vin, comme le premier Saxon venu.

Le soir, quand le soleil se couche derrière les roseaux de l'Elster et de la Pleisse, nous rentrions en ville au chant mélancolique des grenouilles, qui vivent dans ces marais par milliards.

Quelquefois nous faisions halte, les bras croisés sur la balustrade d'un pont, et nous regardions les vieux remparts de Leipzig, ses églises, ses antiques masures et son château de Plessenbourg, éclairés en rouge par le crépuscule : la ville s'avance en pointe à l'embranchement de la Pleisse et de la Partha, qui se rencontrent au-dessus. Elle est en forme d'éventail; le faubourg de Hall se trouve à la pointe, et les sept autres faubourgs forment les branches de l'éventail. Nous regardions aussi les mille bras de l'Elster et de la Pleisse, croisés comme un filet entre les îles déjà sombres, tandis que l'eau brillait comme de l'or, et nous trouvions cela très-beau.

Mais si nous avions su qu'il nous faudrait un jour traverser ces rivières sous le canon des ennemis, après avoir perdu la plus terrible et la plus sanglante des batailles, et que des régiments entiers disparaîtraient dans ces eaux qui nous réjouissaient alors les yeux, je crois que cette vue nous aurait rendus bien tristes.

D'autres fois nous remontions la rive de la Pleisse jusqu'à Mark-Kléeberg. Cela faisait plus d'une lieue, et partout la plaine était couverte de moissons que l'on se dépêchait de rentrer. Les gens, sur leurs grandes voitures, semblaient ne pas nous voir; quand nous leur demandions un renseignement, ils avaient l'air de ne pas nous comprendre. Zimmer voulait toujours se fâcher; je le retenais en lui disant que ces gueux ne cherchaient qu'un prétexte pour nous tomber dessus, et que d'ailleurs nous avions l'ordre de ménager les populations.

« C'est bon! faisait-il; si la guerre se promène par ici... gare! Nous les avons comblés de biens... et voilà comme ils nous reçoivent! »

Mais ce qui montre encore mieux la malveillance du monde à notre égard, c'est ce qui nous arriva le lendemain du jour où finit l'armistice. Ce jour-là, vers onze heures, nous voulions nous baigner dans l'Elster. Nous avions déjà jeté nos habits, lorsque Zimmer, voyant approcher un paysan sur la route de Connewitz, lui cria :

« Hé! camarade, il n'y a pas de danger, ici?

—Non, non, entrez hardiment, répondit cet homme; c'est un bon endroit. »

Et Zimmer, étant entré sans défiance, descendit de quinze pieds. Il nageait bien, mais son bras gauche était encore faible; la force du courant l'entraîna, sans lui donner le temps de s'accrocher aux branches des saules qui pendaient dans l'eau. Si par honheur une espèce de gué ne s'était pas rencontré plus loin, qui lui permit de prendre pied, il entrait entre deux îles de vase, d'où jamais il n'aurait pu sortir.

Le paysan s'était arrêté sur la route pour

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

voir ce qui se passerait. La colère me saisit et je me rhabillai bien vite, en lui montrant le poing; mais il se mit à rire et gagna le village d'un bon pas.

Zimmer ne se possédait plus d'indignation; il voulait courir à Connewitz et tâcher de découvrir ce gueux; malheureusement c'était impossible : allez donc trouver un homme qui se cache dans trois ou quatre cents baraques! Et d'ailleurs, quand on l'aurait trouvé, qu'est-ce que nous pouvions faire?

Enfin nous descendîmes à l'endroit où l'on avait pied, et la fraîcheur de l'eau nous calma.

Je me rappelle qu'en rentrant à Leipzig, Zimmer ne fit que parler de vengeance.

« Tout le pays est contre nous, disait-il; les bourgeois nous font mauvaise mine, les femmes nous tournent le dos, les paysans veulent nous noyer, les aubergistes nous refusent le crédit, comme si nous ne les avions pas conquis trois ou quatre fois; et tout cela vient de notre bonté tout à fait extraordinaire : nous aurions dû déclarer que nous sommes les maîtres! — Nous avons accordé aux Allemands des rois et des princes; nous avons même fait des ducs, des comtes et des barons avec les noms de leurs villages, nous les avons comblés d'honneurs, et voilà maintenant leur reconnaissance!

« Au lieu de nous ordonner de respecter les populations, on devrait nous laisser pleins pouvoirs sur le monde; alors tous ces bandits changeraient de figure et nous feraient bonne mine comme en 1806. La force est tout. On fait d'abord les conscrits par force; car si on ne les forçait pas de partir, tous resteraient à la maison. Avec les conscrits on fait des soldats par force, en leur expliquant la discipline; avec des soldats on gagne des batailles par force, et alors les gens vous donnent tout par force : ils vous dressent des arcs de triomphe et vous appellent des héros, parce qu'ils ont peur. Voilà!

« Mais l'Empereur est trop bon... S'il n'était pas si bon, je n'aurais pas risqué de me noyer aujourd'hui; rien qu'en voyant mon uniforme, ce paysan aurait tremblé de me dire un mensonge. »

Ainsi parlait Zimmer, et ces choses sont encore présentes à ma mémoire; elles se passaient le 12 août 1813.

En rentrant à Leipzig, nous vîmes la joie peinte sur la figure des habitants; elle n'éclatait pas ouvertement, mais les bourgeois, en se rencontrant dans la rue, s'arrêtaient et se donnaient la main; les femmes allaient se rendre visite l'une à l'autre; une espèce de satisfaction intérieure brillait jusque dans les yeux des servantes, des domestiques et des plus misérables ouvriers.

Zimmer me dit :

« On croirait que les Allemands sont joyeux; ils ont tous l'air de bonne humeur.

—Oui, lui répondis-je, cela vient du beau temps et de la rentrée des récoltes. »

C'était vrai, le temps était très-beau; mais, en arrivant à la caserne de Rosenthâl, nous aperçûmes nos officiers sous la grande porte, causant entre eux avec vivacité. Les hommes de garde écoutaient, et les passants s'approchaient pour entendre : — on nous dit que les conférences de Prague étaient rompues, et que les Autrichiens venaient aussi de nous déclarer la guerre, ce qui nous mettait deux cent mille hommes de plus sur les bras.

J'ai su depuis que nous étions alors trois cent mille hommes contre cinq cent vingt mille, et que parmi nos ennemis se trouvaient deux anciens généraux français, Moreau et Bernadotte. Chacun a pu lire cela dans les livres; mais nous l'ignorions encore, et nous étions sûrs de remporter la victoire, puisque nous n'avions jamais perdu de bataille. Du reste, la mauvaise mine qu'on nous faisait ne nous inquiétait pas : en temps de guerre, les paysans et les bourgeois sont en quelque sorte comptés pour rien; on ne leur demande que de l'argent et des vivres, qu'ils donnent toujours, parce qu'ils savent qu'à la moindre résistance on leur prendrait jusqu'au dernier sou.

Le lendemain de cette grande nouvelle, il y eut visite générale, et douze cents blessés de Lutzen, à peu près remis, reçurent l'ordre de rejoindre leurs corps. Ils s'en allaient par compagnies, avec armes et bagages, en suivant les uns la route d'Altenbourg, qui remonte l'Elster, les autres celle de Wurtzen, plus à gauche. Zimmer était du nombre, ayant lui-même demandé à partir. Je l'accompagnai jusque hors des portes, et puis nous nous embrassâmes tout attendris. Moi je restai, mon bras était encore trop faible.

Nous n'étions plus que cinq ou six cents, parmi lesquels un certain nombre de maîtres d'armes, de professeurs de danse et d'élégance française, de ces gaillards qui forment en quelque sorte le fond de tous les dépôts. Je ne tenais pas à les connaître, et mon unique consolation était de songer à Catherine, et quelquefois à mes vieux camarades Klipfel et Zébédé, dont je ne recevais aucune nouvelle.

C'était une existence bien triste; les gens nous regardaient d'un œil mauvais; ils n'osaient rien dire, sachant que l'armée française se trouvait à quatre journées de marche, et Blücher et Schwartzenberg beaucoup plus loin.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Sans cela, comme ils nous auraient pris à la gorge!

Un soir, le bruit courut que nous venions de remporter une grande victoire à Dresde. Ce fut une consternation générale, les habitants ne sortaient plus de chez eux. J'allais lire la gazette à l'auberge de *la Grappe*, dans la rue de Tilly. Les journaux français restaient tous sur la table; personne ne les ouvrait avec moi.

Mais la semaine suivante, au commencement de septembre, je vis le même changement sur les figures que le jour où les Autrichiens s'étaient déclarés contre nous. Je pensai que nous avions eu des malheurs, ce qui était vrai, comme je l'appris plus tard, car les gazettes de Paris n'en disaient rien.

Le temps s'était mis à la pluie à la fin d'août; l'eau tombait à verse. Je ne sortais plus de la caserne. Souvent, assis sur mon lit, — regardant par la fenêtre l'Elster bouillonner sous l'ondée, et les arbres des petites îles se pencher sous les grands coups de vent,—je pensais: « Pauvres soldats!... pauvres camarades!... que faites-vous à cette heure?... où êtes-vous? Sur la grande route peut-être, au milieu des champs! »

Et malgré mon chagrin de vivre là, je me trouvais moins à plaindre qu'eux. Mais un jour le vieux chirurgien Tardieu fit son tour et me dit:

« Votre bras est solide... Voyons, levez-moi cela... Bon.... bon! »

Le lendemain, à l'appel, on me fit passer dans une salle où se trouvaient des effets d'habillement, des sacs, des gibernes et des souliers en abondance. Je reçus un fusil, deux paquets de cartouches et une feuille de route pour le 6e, à Gauernitz, sur l'Elbe. C'était le 1er octobre. Nous nous mîmes en marche douze ou quinze ensemble; un fourrier du 27e nommé Poitevin nous conduisait.

En route, tantôt l'un tantôt l'autre changeait de direction pour rejoindre son corps; mais Poitevin, quatre soldats d'infanterie et moi, nous continuâmes notre chemin jusqu'au village de Gauernitz.

XVII

Nous allions donc, suivant la grande route de Wurtzen, le fusil en bandoulière, la capote retroussée, le dos arrondi sous le sac, et l'oreille basse, comme on peut croire. La pluie tombait, l'eau nous coulait du shako dans la nuque; le vent secouait les peupliers, dont les feuilles jaunes, voltigeant autour de nous, annonçaient l'hiver, et cela continuait ainsi des heures.

De loin en loin un village se rencontrait avec ses hangars, ses fumiers, ses jardins entourés de palissades. Les femmes, debout derrière les petites vitres ternes, nous regardaient passer; un chien aboyait, un homme qui fendait du bois sur sa porte, se retournait pour nous suivre des yeux, et nous allions toujours, crottés jusqu'à l'échine. Nous revoyions, au bout du village, la grande route s'étendre à perte de vue, les nuages gris se traîner sur les champs dépouillés, et quelques maigres corbeaux s'éloigner à tire-d'aile en jetant leur cri mélancolique.

Rien de triste comme un pareil spectacle, surtout quand on pense que l'hiver approche, et qu'il faudra bientôt coucher dehors dans la neige. Aussi personne ne disait mot, sauf le fourrier Poitevin. C'était un vieux soldat, jaune, ridé, les joues creuses, le nez rouge, les moustaches longues d'une aune, comme tous les buveurs d'eau-de-vie. Il avait un langage relevé, qu'il entremêlait d'expressions de caserne; et quand la pluie redoublait, il s'écriait, avec un éclat de rire bizarre: « Oui... Poitevin... oui... cela t'apprendra à siffler!... » Ce vieil ivrogne s'était aperçu que j'avais quelques sous au fond de ma poche; il se tenait près de moi, disant: « Jeune homme, si votre sac vous gêne, passez-moi ça. » Mais je le remerciais de son honnêteté.

Malgré mon ennui d'être avec un homme qui regardait toujours les enseignes d'auberge, lorsque nous traversions un village, et qui disait: « Un petit verre ferait joliment de bien, par le temps qui court... » je n'avais pu m'empêcher de lui payer quelques gouttes, de sorte qu'il ne me quittait plus.

Nous approchions de Wurtzen et la pluie tombait à verse, lorsque le fourrier s'écria pour la vingtième fois:

« Oui, Poitevin... voilà l'existence... cela t'apprendra à siffler!

—Quel diable de proverbe avez-vous là, fourrier? lui dis-je... Je voudrais bien savoir comment la pluie vous apprend à siffler.

—Ce n'est pas un proverbe, jeune homme, c'est une idée qui me revient quand je m'amuse. »

Puis, au bout d'un instant:

« Vous saurez, dit-il, qu'en 1806, époque où je faisais mes études à Rouen, il m'arriva de siffler une pièce de théâtre, avec bien d'autres jeunes gens comme moi. Les uns sifflaient, les autres applaudissaient; il en résulta des coups de poing, et la police nous mit au violon par douzaines. L'Empereur, ayant appris la chose, dit: « Puisqu'ils aiment tant à se battre, qu'on

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Oui, Poitevin, oui, cela t'apprendra à siffler. (Page 71.)

les incorpore dans mes armées ! Ils pourront satisfaire leur goût ! » Et naturellement la chose fut faite, personne n'osa souffler dans le pays, pas même les père et mère !

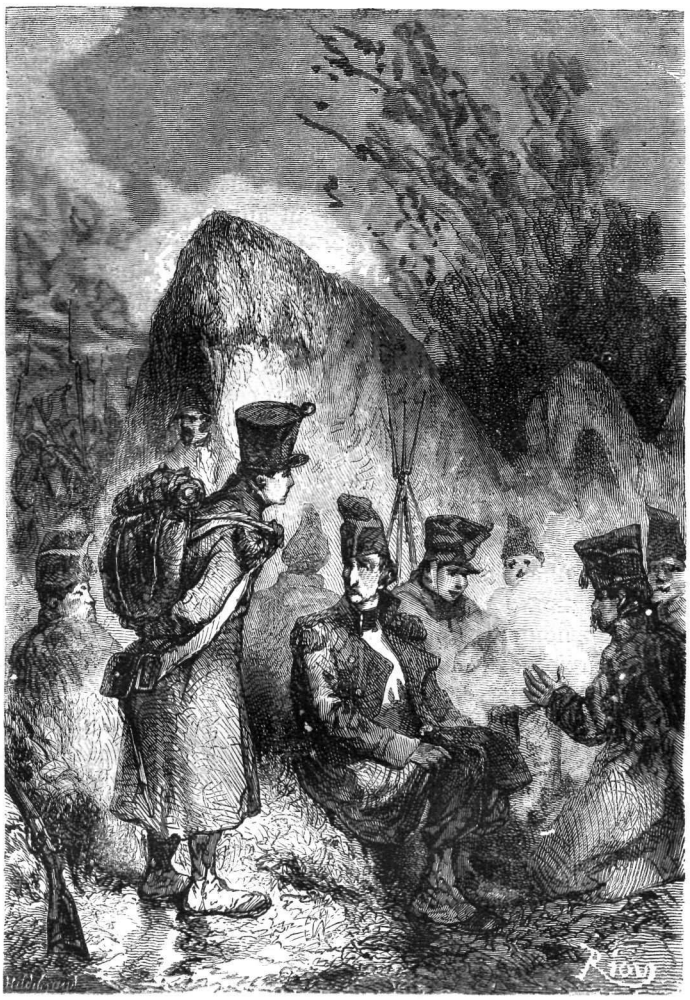
—Vous étiez donc conscrit ? lui dis-je.

—Non, mon père venait de m'acheter un remplaçant. C'est une plaisanterie de l'Empereur... une de ces plaisanteries dont on se souvient longtemps : vingt ou trente d'entre nous sont morts de misère... Quelques autres, au lieu de remplir une place honorable dans leur pays, soit comme médecin, juge, avocat, sont devenus de vieux ivrognes. Voilà ce qui s'appelle une bonne farce ! »

Alors il se mit à rire en me regardant du coin de l'œil.—J'étais devenu tout pensif, et deux ou trois fois encore, avant d'arriver à Gauernitz, je payai des petits verres à ce pauvre diable.

Vers cinq heures du soir, en approchant du village de Risa, nous aperçûmes à gauche un vieux moulin avec son pont de bois, que suivait un sentier de traverse. Nous prîmes le sentier pour couper au court, et nous n'étions plus qu'à deux cents pas du moulin, lorsque nous entendîmes de grands cris. En même temps, deux femmes, une toute vieille et l'autre plus jeune, traversèrent un jardin, entraînant après elles des enfants. Elles tâchaient de gagner un petit bois qui borde la route, sur la côte en face. Presque aussitôt nous vîmes plusieurs de nos soldats sortir du moulin avec des sacs, d'autres remonter d'une cave à la file avec de petites tonnes, qu'ils se dépêchaient de charger sur une charrette, près de l'écluse ; d'autres

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



« C'est toi, Joseph ? Tiens, tu n'es pas mort? » (Page 75.)

amenaient des vaches et des chevaux d'une étable, tandis qu'un vieillard, devant la porte, levait les mains au ciel, et que cinq ou six de ces mauvais gueux entouraient le meunier tout pâle et les yeux hors de la tête.

Tout cela : le moulin, la digue, les fenêtres défoncées, les femmes qui se sauvent, nos soldats en bonnet de police, faits comme de véritables bandits, le vieux qui les maudit, et les vaches qui secouent la tête, pour se débarrasser de ceux qui les emmènent, pendant que d'autres les piquent derrière avec leurs baïonnettes... tout est là... devant moi... je crois encore le voir !

« Ça, dit le fourrier Poitevin, ce sont des maraudeurs... Nous ne sommes plus loin de l'armée.

—Mais c'est abominable ! m'écriai-je; ce sont des brigands !

—Oui, répondit le fourrier, c'est contraire à la discipline; si l'Empereur le savait, on les fusillerait comme des chiens. »

Nous traversions alors le petit pont; et comme on venait de percer une des tonnes derrière la charrette, les soldats s'empressaient autour, avec une cruche, en buvant à la ronde. Cette vue révolta le fourrier, qui s'écria d'un ton majestueux :

« De quelle autorité exercez-vous ce pillage? »

Plusieurs tournèrent la tête, et, voyant que nous n'étions plus que trois, parce que les autres avaient suivi leur chemin sans s'arrêter, un d'eux répondit :

« Hé ! vieux farceur... tu veux ta part du

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

gâteau... c'est tout simple... Mais il n'y a pas besoin de retrousser tes moustaches pour ça. Tiens, bois un coup. »

Il lui tendait la cruche ; le fourrier la prit, et, me regardant de côté, il but.

« Eh bien, jeune homme, fit-il ensuite, si le cœur vous en dit ! Il est fameux, ce petit vin.

—Merci, » lui répondis-je.

Plusieurs autour de nous criaient :

« En route ! en route ! Il est temps. »

D'autres :

« Non, non, attendez... Il faut encore voir !...

—Dites-donc, reprit le fourrier d'un ton de brave homme, vous savez, camarades... il faut aller en douceur.

—Oui, oui, l'ancien, répondit une espèce de tambour-major,—le grand chapeau à cornes en travers des épaules, et, souriant d'un air moqueur, les yeux à demi fermés : — Oui, sois tranquille, nous allons plumer la poule dans les règles. On aura des égards... on aura des égards ! »

Alors le fourrier ne dit plus rien ; il était comme honteux à cause de moi.

« Que voulez-vous, jeune homme ! me dit-il en allongeant le pas pour rejoindre les camarades, à la guerre comme à la guerre... On ne peut pas se laisser dépérir ! »

Je crois qu'il serait resté, sans la peur d'être pris. Moi, j'étais triste et je me disais :

« Voilà bien les ivrognes ! ils peuvent avoir de bons mouvements, mais la vue d'une cruche de vin leur fait tout oublier. »

Enfin, vers dix heures du soir, nous découvrîmes des feux de bivac sur une côte sombre, à droite du village de Gauernitz et d'un vieux château, où brillaient aussi quelques lumières. Plus loin, dans la plaine, tremblotaient d'autres feux en plus grand nombre.

La nuit était claire. Les grandes pluies avaient essuyé le ciel. Comme nous approchions du bivac, on nous cria :

« Qui vive !

—France ! » répondit le fourrier.

Mon cœur battait avec force, en pensant que dans quelques minutes j'allais revoir mes vieux camarades, s'ils étaient encore de ce monde.

Des hommes de garde s'avançaient déjà d'une espèce de hangar, à demi-portée de fusil du village, pour venir nous reconnaître. Ils arrivèrent près de nous. Le chef du poste, un vieux sous-lieutenant tout gris, le bras en écharpe sous son manteau, nous demanda d'où nous venions, où nous allions, si nous avions rencontré quelque parti de Cosaques en route. Le fourrier répondit pour nous tous. L'officier nous prévint alors que la division Souham avait quitté les environs de Gauernitz le matin, et nous dit de le suivre pour voir nos feuilles de route, ce que nous fîmes en silence, passant autour des feux de bivac, où les hommes, couverts de boue sèche, dormaient par vingtaines : pas un ne remuait.

Nous arrivâmes au hangar. C'était une vieille briqueterie ; le toit très-large, en forme d'éteignoir, reposait sur des piliers à six ou sept pieds du sol. Derrière s'élevaient de grandes provisions de bois. Il faisait bon là-dedans. On avait allumé du feu ; l'odeur de la terre cuite s'étendait aux environs. La chambre du four était encombrée de soldats qui dormaient le dos au mur comme des bienheureux ; la flamme les éclairait sous les poutres sombres. Près des piliers brillaient les fusils en faisceaux. Je crois revoir ces choses : je sens la bonne chaleur qui m'entre dans le corps ; je vois mes camarades, dont les habits fument à quelques pas du four et qui attendent gravement que l'officier ait fini de lire les feuilles de route à la lumière rouge. Un vieux soldat, sec et brun, veillait seul ; il était assis sur ses jambes croisées, et tenait entre ses genoux un soulier qu'il raccommodait avec une alêne et de la ficelle.

C'est à moi que l'officier rendit le premier sa feuille en disant :

« Vous rejoindrez demain votre bataillon à deux lieues d'ici, près de Torgau. »

Alors le vieux soldat, qui me regardait, posa la main à terre pour me montrer qu'il y avait de la place, et j'allai m'asseoir près de lui. J'ouvris mon sac, et je mis d'autres chaussettes et des souliers neufs que j'avais reçus à Leipzig ; cela me fit du bien.

Le vieux me demanda :

« Tu vas rejoindre ?

—Oui, le 6e, à Torgau.

—Et tu viens ?

—De l'hôpital de Leipzig.

—Ça se voit, fit-il ; tu es gras comme un chanoine. On t'a nourri de cuisses de poulet là-bas, pendant que nous mangions de la vache enragée. »

Je regardai mes voisins endormis, il avait raison ; ces pauvres conscrits n'avaient plus que la peau et les os : ils étaient jaunes, plombés et ridés comme des vétérans, on aurait cru qu'ils ne pouvaient plus se tenir.

Le vieux, au bout d'un instant, reprit :

« Tu as été blessé ?

—Oui, l'ancien, à Lutzen.

—Quatre mois d'hôpital, fit-il en allongeant la lèvre, quelle chance ! Moi, j'arrive d'Espagne. Je m'étais flatté de retrouver les *Kaiserlicks* de 1807... des moutons... de vrais moutons. Ah ! oui, ils sont devenus pires que les guérillas. Ça se gâte, ça se gâte ! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il se parlait ainsi tout bas, sans faire attention à moi, et tirait les deux ficelles comme un cordonnier, en serrant les lèvres. De temps en temps il essayait le soulier pour voir si la couture ne le gênerait pas. Finalement, il mit l'alêne dans son sac, le soulier à son pied, et s'étendit l'oreille sur une botte de paille.

J'étais tellement fatigué que j'avais de la peine à m'endormir; pourtant, au bout d'une heure, je tombai dans un profond sommeil.

Le lendemain je me remis en route avec le fourrier Poitevin et trois autres soldats de la division Souham. Nous gagnâmes d'abord la route qui longe l'Elbe. Le temps était humide; le vent, qui balayait le fleuve, jetait de l'écume jusque sur la chaussée.

Nous allongions le pas depuis une heure, quand tout à coup le fourrier dit: « Attention! »

Il s'était arrêté le nez en l'air, comme un chien de chasse qui flaire quelque chose. Nous écoutions tous sans rien entendre, à cause du bruit des flots sur la rive et du vent dans les arbres. Mais Poitevin avait l'oreille plus exercée que nous.

« On tiraille là-bas, dit-il en nous montrant un bois sur la droite. L'ennemi peut être de notre côté; tâchons de ne pas donner au milieu. Tout ce que nous avons de mieux à faire, c'est d'entrer sous bois et de poursuivre notre chemin avec prudence. Nous verrons à l'autre bout ce qui se passe... Si les Prussiens ou les Russes sont là, nous battrons en retraite sans qu'ils nous voient. Si ce sont des Français, nous avancerons. »

Chacun trouva que le fourrier avait raison, et, dans mon âme, j'admirai la finesse de ce vieil ivrogne. Nous descendîmes donc de la route dans le bois, Poitevin en avant et nous derrière, le fusil armé. Nous marchions doucement, nous arrêtant tous les cent pas pour écouter. Les coups de fusil se rapprochaient; ils se suivaient un à un, en retentissant dans les ravins. Le fourrier nous dit :

« Ce sont des tirailleurs qui observent un parti de cavalerie, car les autres ne répondent pas. »

C'était vrai : dix minutes après, nous apercevions entre les arbres un bataillon d'infanterie française en train de faire la soupe au milieu des bruyères, et, tout au loin sur la plaine grise, des pelotons de Cosaques défilant d'un village à l'autre. Quelques tirailleurs, le long du bois, tiraient dessus, mais ils étaient presque hors de portée.

« Allons, vous voilà chez vous, jeune homme, » me dit Poitevin en souriant.

Il devait avoir bon œil, pour lire le numéro du régiment à une pareille distance. Moi, j'avais beau regarder, je ne voyais que des êtres déguenillés et tellement minables, qu'ils avaient tous le nez pointu, les yeux luisants, les oreilles écartées de la tête par le renfoncement des joues. Leurs capotes étaient quatre fois trop larges pour eux; on aurait dit des manteaux, tant elles formaient de plis sur les bras et le long des reins. Quant à la boue, je n'en parle pas : c'était sinistre.

En ce jour, je devais apprendre pourquoi les Allemands paraissaient si joyeux après notre victoire de Dresde.

Nous descendions vers deux petites tentes, autour desquelles trois ou quatre chevaux broutaient l'herbe maigre. Je vis là le colonel Lorain, détaché sur la rive gauche de l'Elbe, avec le 3e bataillon. C'était un grand maigre, les moustaches brunes, et qui n'avait pas l'air doux. Il nous regardait venir en fronçant le sourcil, et quand je lui présentai ma feuille de route, il ne dit qu'un mot :

« Allez rejoindre votre compagnie. »

Je m'éloignai, pensant bien reconnaître quelques hommes de la 4e; mais depuis Lutzen les compagnies avaient été fondues dans les compagnies, les régiments dans les régiments et les divisions dans les divisions, de sorte qu'en arrivant au pied de la côte où campaient les grenadiers, je ne reconnus personne. Les hommes, en me voyant approcher, me jetaient un coup d'œil de travers, comme pour dire :

« Est-ce que celui-là veut sa part du bouillon? Un instant! nous allons voir ce qu'il apporte à la marmite. »

J'étais honteux de demander la place de ma compagnie, lorsqu'une espèce de vétéran osseux, le nez long et crochu comme un bec d'aigle, les épaules larges où pendait sa vieille capote usée, relevant la tête et m'observant, dit d'une voix tout à fait calme :

« Tiens! c'est toi, Joseph! je te croyais enterré depuis quatre mois! »

Alors je reconnus mon pauvre Zébédé. Il paraît que ma figure l'attendrit, car, sans se lever, il me serra la main, en s'écriant :

« Klipfel... voici Joseph! »

Un autre soldat, assis près de la marmite voisine, tourna la tête et dit :

« C'est toi, Joseph? Tiens! tu n'es pas mort! »

Et voilà tous les compliments que je reçus. La misère avait rendu ces gens tellement égoïstes, qu'ils ne pensaient plus qu'à leur peau. Malgré cela, Zébédé conservait toujours un bon fond; il me dit de m'asseoir près de sa marmite, en lançant aux autres un de ces coups d'œil qui le faisaient respecter, et m'offrit sa cuiller, qu'il avait passée dans une boutonnière de sa capote. Mais je le remerciai, ayant eu la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

veille le bon esprit d'entrer chez le charcutier de Riza et de mettre dans mon sac une douzaine de cervelas, avec une bonne croûte de pain et un flacon plein d'eau-de-vie. J'ouvris donc mon sac, je tirai le chapelet de cervelas et j'en remis deux à Zébédé, ce qui lui fit venir les larmes aux yeux. J'avais aussi l'intention d'en offrir aux camarades; mais, devinant ma pensée, il me posa la main sur le bras d'un air expressif, et dit :

« Ce qui est bon à manger est bon à garder ! »

Alors il se retira du cercle, et nous mangeâmes en buvant du *schnaps* ; les autres ne disaient rien et nous regardaient de travers. Klipfel, ayant senti l'odeur de l'ail, tourna la tête en s'écriant :

« Hé ! Joseph, viens donc manger à notre marmite. Les camarades sont toujours des camarades, que diable !

—C'est bon, c'est bon, répondit Zébédé; pour moi, les meilleurs camarades sont les cervelas; on les retrouve toujours à l'occasion. »

Puis il referma lui-même mon sac et me dit :

« Garde ça, Joseph... Voilà plus d'un mois que je ne m'étais pas si bien régalé. Tu n'y perdras rien, sois tranquille. »

Une demi-heure après on battit le rappel ; les tirailleurs se replièrent, et le sergent Pinto, qui se trouvait dans le nombre, me reconnut.

« Eh bien ! me dit-il, vous en êtes donc réchappé ! Cela me fait plaisir... Mais vous arrivez dans un vilain moment ! — Mauvaise guerre... mauvaise guerre, » faisait-il en hochant la tête.

Le colonel et les commandants montèrent à cheval, et l'on se remit en route. Les Cosaques s'éloignaient. Nous allions l'arme à volonté. Zébédé marchait près de moi, et me racontait ce qui s'était passé depuis Lutzen : — d'abord les grandes victoires de Bautzen et de Wurtschen ; les marches forcées pour rejoindre l'ennemi qui battait en retraite ; la joie qu'on avait de pousser sur Berlin. Ensuite l'armistice, pendant lequel on était cantonné dans les bourgades; puis l'arrivée des vétérans d'Espagne, des hommes terribles, habitués au pillage, et qui montraient aux jeunes à vivre sur le paysan.

Malheureusement, à la fin de l'armistice, tout le monde s'était mis contre nous ; les gens nous avaient pris en horreur; on coupait les ponts sur nos derrières, on avertissait les Prussiens, les Russes et les autres de nos moindres mouvements, et chaque fois qu'il nous arrivait une débâcle, au lieu de nous secourir, on tâchait de nous enfoncer encore plus dans la bourbe. Les grandes pluies étaient venues pour nous achever. Le jour de la bataille de Dresde, il en tombait tellement, que le chapeau de l'Empereur lui pendait sur les deux épaules. Mais quand on remporte la victoire, cela vous fait rire : on a chaud tout de même, et l'on trouve de quoi changer; le pire de tout, c'est quand on est battu, qu'on se sauve dans la boue, avec des hussards, des dragons et d'autres gens de cette espèce à vos trousses, et qu'on ne sait pas, lorsqu'on découvre au loin dans la nuit une lumière, s'il faut avancer ou périr dans le déluge.

Zébédé me racontait ces choses en détail. Il me dit qu'après la victoire de Dresde, le général Vandamme, qui devait fermer la retraite aux Autrichiens, avait pénétré du côté de Kulm, dans une espèce d'entonnoir, à cause de son ardeur extraordinaire, et que ceux que nous avions battus la veille étaient tombés sur lui à droite, à gauche, en avant et en arrière : qu'on l'avait pris, avec plusieurs autres généraux, et détruit son corps d'armée. Deux jours avant, le 26 août, pareille chose était arrivée à notre division, ainsi qu'aux 5e, 6e et 11e corps sur les hauteurs de Lowenberg. Nous devions écraser les Prussiens de ce côté, mais par un faux mouvement du maréchal Macdonald, l'ennemi nous avait surpris dans le creux d'un ravin, avec nos canons embourbés, notre cavalerie en désordre et notre infanterie qui ne pouvait plus tirer à cause de la pluie battante ; on s'était défendu à coups de baïonnettes ; et le 3e bataillon était arrivé, sous les charges de ces Prussiens, jusque dans la rivière de la Katzbach. Là, Zébédé avait reçu d'un grenadier deux coups de crosse sur le front. Le courant l'avait entraîné pendant qu'il tenait à bras le corps le capitaine Arnould; et tous deux étaient perdus, si par bonheur le capitaine, dans la nuit noire, n'avait pu saisir une branche d'arbre à l'autre bord et se retirer de l'eau. — Il me dit que toute cette nuit, malgré le sang qui lui sortait du nez et des oreilles, il avait marché jusqu'au village de Goldberg, mourant de faim, de fatigue et de ses coups de crosse, et qu'un menuisier avait eu pitié de lui : que ce brave homme lui avait donné du pain, des oignons et de l'eau.—Il me raconta ensuite que le lendemain toute la division, suivie des autres corps, marchait par troupes à travers champs, chacun pour son compte, sans recevoir d'ordres, parce que les généraux, les maréchaux et tous les officiers montés s'étaient sauvés le plus loin possible, dans la crainte d'être pris. Il m'assura que cinquante hussards les auraient ramassés les uns après les autres, mais que, par bonheur, Blücher n'avait pu traverser la rivière débordée, de sorte qu'ils avaient fini par se rallier à Wolda, où les tambours de tous les corps battaient la marche de leur régiment

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

aux quatre coins du village. Par ce moyen, chaque homme s'était démêlé lui-même en marchant sur son tambour.

Le plus heureux, dans cette déroute, c'est qu'un peu plus loin, à Buntzlau, les officiers supérieurs s'étaient aussi retrouvés, tout surpris d'avoir encore des bataillons à conduire !

Voilà ce que me raconta mon camarade, sans parler de la défiance qu'il fallait avoir de nos alliés, qui, d'un moment à l'autre, ne pouvaient manquer de nous tomber sur les reins. Il me dit que le maréchal Oudinot et le maréchal Ney avaient aussi été battus, l'un à Gross-Beeren et l'autre à Dennewitz. C'était quelque chose de bien triste ; car, dans ces retraites, les conscrits mouraient d'épuisement, de maladie et de toutes les misères. Les vieux d'Espagne et les anciens d'Allemagne, tannés par le mauvais temps, pouvaient seuls résister à ces grandes fatigues.

« Enfin, me dit Zébédé, nous avons tout contre nous : le pays, les pluies continuelles et nos propres généraux, las de tout cela. Les uns sont ducs, princes, et s'ennuient d'être toujours dans la boue, au lieu de s'asseoir dans de bons fauteuils; et les autres, comme Vandamme, veulent se dépêcher de devenir maréchal, en faisant un grand coup. Nous autres, pauvres diables, qui n'avons rien à gagner que d'être estropiés pour le restant de nos jours, et qui sommes les fils des paysans et des ouvriers qui se sont battus pour abolir la noblesse, il faut que nous périssions pour en faire une nouvelle ! »

Je vis alors que les plus pauvres, les plus malheureux ne sont pas toujours les plus bêtes, et qu'à force de souffrir, on finit par voir la triste vérité. Mais je ne dis rien, et je suppliai le Seigneur de me donner la force et le courage de pouvoir supporter les misères que toutes ces fautes et ces injustices nous annonçaient de loin.

Nous étions alors entre trois armées, qui voulaient se réunir pour nous écraser d'un coup : celle du Nord commandée par Bernadotte, celle de Silésie commandée par Blücher, et l'armée de Bohême commandée par Schwartzenberg. On croyait, tantôt que nous allions passer l'Elbe, pour tomber sur les Prussiens et les Suédois, tantôt que nous allions courir sur les Autrichiens, du côté des montagnes, comme nous avions fait cinquante fois en Italie et ailleurs. Mais les autres avaient fini par comprendre ce mouvement, et quand nous avions l'air d'approcher, ils s'en allaient plus loin. Ils se défiaient surtout de l'Empereur, qui ne pouvait être à la fois en Bohême et en Silésie, et cela faisait des marches et des contre-marches abominables.

Tout ce que demandaient les soldats, c'était de se battre, car, à force de marcher et de dormir dans la boue, à force d'être à la demi-ration et rongés par la vermine, ils avaient pris la vie en horreur. Chacun pensait : « Pourvu que cela finisse d'une façon ou d'une autre... C'est trop fort... cela ne peut pas durer ! »

Moi-même, au bout de quelques jours, j'étais las d'une pareille existence ; je sentais que les jambes m'entraient jusque dans les côtes, et je dépérissais à vue d'œil.

Tous les soirs il fallait faire faction, à cause d'un gueux nommé Thielmann, qui soulevait les paysans contre nous ; il nous suivait comme notre ombre, il nous observait de village en village, sur les hauteurs, sur les routes, dans le creux des vallons : son armée, c'étaient tous ceux qui nous en voulaient ; il avait toujours assez de monde.

C'est aussi vers ce temps que les Bavarois, les Badois et les Wurtembergeois se déclarèrent contre nous, de sorte que toute l'Europe était sur notre dos.

Enfin nous eûmes le consolation de voir que l'armée se ramassait comme pour une grande bataille ; au lieu de rencontrer les Cosaques de Platow et les partisans de Thielmann aux environs des villages, nous trouvions des hussards, des chasseurs, des dragons d'Espagne, de l'artillerie, des équipages de ponts en marche. La pluie tombait à verse ; ceux qui n'avaient plus la force de se traîner s'asseyaient dans la boue au pied d'un arbre et s'abandonnaient à leur malheureux sort.

Le 11 octobre, nous bivaquions près du village de Lousig ; le 12, près de Grafenheinichen ; le 13, nous passions la Mulda, et nous voyions défiler sur le pont la vieille garde et La Tour-Maubourg. On annonçait le passage de l'Empereur, mais nous partîmes avec la division Dombrowski et le corps de Souham.

Dans les moments où la pluie cessait de tomber, et quand un rayon de soleil d'automne brillait entre les nuages, on voyait toute l'armée en marche : la cavalerie et l'infanterie s'avançaient de partout sur Leipzig. De l'autre côté de la Mulda brillaient aussi les baïonnettes des Prussiens ; mais on ne découvrait pas encore les Autrichiens ni les Russes ; ils arrivaient sans doute d'ailleurs.

Le 14, notre bataillon fut encore une fois détaché, pour aller en reconnaissance dans la ville d'Aaken ; l'ennemi s'y trouvait ; il nous reçut à coups de canon, et nous restâmes toute la nuit dehors, sans pouvoir allumer un seul feu, à cause de la pluie. Le lendemain nous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

partîmes de là, pour rejoindre la division à marches forcées. Je ne sais pas pourquoi chacun disait :

« La bataille approche!... la bataille approche!... »

Le sergent Pinto prétendait que l'Empereur était dans l'air. — Moi, je ne sentais rien, mais je voyais que nous marchions sur Leipzig, et je pensais : « Si nous avons une bataille, pourvu qu'il ne t'arrive pas d'attraper un mauvais coup comme à Lutzen, et que tu puisses encore revoir Catherine ! »

La nuit suivante, le temps s'étant un peu remis, des milliards d'étoiles éclairaient le ciel, et nous allions toujours. Le lendemain, vers dix heures, près d'un petit village dont je ne me rappelle pas le nom, on venait de crier : « Halte ! » pour respirer, lorsque nous entendîmes tous ensemble comme un grand bourdonnement dans l'air. Le colonel, encore à cheval, écoutait, et le sergent Pinto dit :

« La bataille est commencée. »

Presque au même instant le colonel, levant son épée, cria :

« En avant! »

Alors on se mit à courir : les sacs, les gibernes, les fusils, la boue, tout sautait; on ne faisait attention à rien. Une demi-heure après, nous aperçûmes à quelques mille pas devant le bataillon une queue de colonne qui n'en finissait plus : des caissons, des canons, de l'infanterie, de la cavalerie; derrière nous, sur la route de Duben, il en venait d'autres, et tout cela galopait! Même à travers champs, des régiments entiers arrivaient au pas de course.

Tout au bout de la route, on voyait les deux clochers de Saint-Nicolas et de Saint-Thomas de Leipzig dans le ciel, tandis qu'à droite et à gauche, des deux côtés de la ville, s'élevaient de grands nuages de fumée où passaient des éclairs. Le bourdonnement augmentait toujours; nous étions encore à plus d'une lieue de la ville qu'on était forcé de parler haut pour s'entendre, et l'on se regardait tout pâles comme pour dire :

« Voilà ce qui s'appelle une bataille! »

Le sergent Pinto criait :

« C'est plus fort qu'à Eylau! »

Il ne riait pas, ni Zébédé, ni moi, ni les autres; mais nous galopions tout de même, et les officiers répétaient sans cesse :

« En avant! en avant! »

Voilà pourtant comme les hommes perdent la tête; l'amour de la patrie était bien en nous, mais plus encore la fureur de nous battre.

Sur les onze heures, nous découvrîmes le champ de bataille, à une lieue en avant de Leipzig. Nous voyions aussi les clochers de la ville couverts de monde, et les vieux remparts sur lesquels je m'étais promené tant de fois en pensant à Catherine. En face de nous, à 1,200 ou 1,500 mètres, étaient rangés deux régiments de lanciers rouges, et un peu à gauche, deux ou trois régiments de chasseurs à cheval, dans les prairies de la Partha. C'est entre ces régiments que défilaient les convois qui venaient de Duben. Plus loin, le long d'une petite côte, étaient échelonnées les divisions Ricard, Dombrowski, Souham et plusieurs autres. Elles tournaient le dos à la ville. Des canons attelés et des caissons, — les canonniers et les soldats du train à cheval, — se tenaient prêts à partir. Enfin, tout à fait derrière, sur la colline, autour d'une de ces vieilles fermes à toiture plate et larges hangars, comme il s'en trouve dans ce pays, brillaient les uniformes de l'état-major.

C'était l'armée de réserve, commandée par le maréchal Ney; son aile gauche communiquait avec Marmont, posté sur la route de Hall, et son aile droite avec la grande armée, commandée par l'Empereur en personne. De sorte que nos troupes formaient pour ainsi dire un grand cercle autour de Leipzig, et que les ennemis, arrivant de tous les côtés à la fois, cherchaient à se donner la main pour faire un cercle encore plus grand autour de nous, et nous enfermer dans la ville comme dans une souricière.

En attendant, trois terribles batailles se livraient en même temps : l'une contre les Autrichiens et les Russes, à Wachau; l'autre contre les Prussiens, à Mockern, sur la route de Hall, et la troisième sur la route de Lutzen, pour défendre le pont de Lindenau, attaqué par le général Giulay.

Ces choses, je ne les ai sues que plus tard; mais chacun doit raconter ce qu'il a vu lui-même : de cette façon, le monde connaîtra la vérité.

XVIII

Le bataillon commençait à descendre la colline en face de Leipzig, pour rejoindre notre division, lorsque nous vîmes un officier d'état-major traverser la grande prairie au-dessous, et venir de notre côté ventre à terre. En deux minutes il fut près de nous; le colonel Lorain courut à sa rencontre, ils échangèrent quelques mots, puis l'officier repartit. Des centaines d'autres allaient ainsi dans la plaine porter des ordres.

. NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Par file à droite, » cria le colonel,—et nous prîmes la direction d'un bois en arrière qui longe la route de Duben environ une demi-lieue. C'était une forêt de hêtres, mais il s'y trouvait aussi des bouleaux et des chênes. Une fois sur la lisière, on nous fit renouveler l'amorce de nos fusils, et le bataillon fut déployé dans le bois en tirailleurs. Nous étions échelonnés à vingt-cinq pas l'un de l'autre, et nous avancions en ouvrant les yeux, comme on peut s'imaginer. Le sergent Pinto disait à chaque minute :

« Mettez-vous à couvert! »

Mais il n'avait pas besoin de tant nous prévenir; chacun dressait l'oreille et se dépêchait d'attraper un gros arbre pour regarder à son aise avant d'aller plus loin.— A quoi pourtant des gens paisibles peuvent être exposés dans la vie!

Enfin nous marchions ainsi depuis dix minutes, et, comme on ne voyait rien, cela commençait à nous rendre de la confiance, lorsqu'un coup de feu part.... puis encore un, puis deux, trois, six, de tous les côtés, le long de notre ligne, et dans le même instant je vois mon camarade de gauche qui tombe en cherchant à se retenir contre un arbre. Cela me réveille.... Je regarde de l'autre côté, et qu'est-ce que je découvre à cinquante ou soixante pas? un vieux soldat prussien, — avec son petit chapeau à chaînette, le coude replié, ses grosses moustaches rousses penchées sur la batterie de son fusil, — qui m'ajuste en clignant de l'œil. Je me baisse comme le vent. A la même seconde j'entends la détonation, et quelque chose craque sur ma tête; j'avais mon fourniment, la brosse, le peigne et le mouchoir dans mon shako : la balle de ce gueux avait tout cassé. Je me sentais tout froid.

« Tu viens d'en échapper d'une belle! » me cria le sergent en se mettant à courir; et moi qui ne voulais pas rester seul dans un pareil endroit, je le suivis bien vite.

Le lieutenant Bretonville, son sabre sous le bras, répétait :

« En avant, en avant!... »

Plus loin, sur la droite, on tirait toujours.

Mais voilà que nous arrivons au bord d'une clairière où se trouvaient cinq ou six gros troncs de chênes abattus, une petite mare pleine de hautes herbes, et pas un seul arbre pour nous couvrir. Malgré cela, plusieurs s'avançaient hardiment, quand le sergent nous dit :

« Halte!... les Prussiens sont bien sûr en embuscade aux environs; ouvrons l'œil. »

Il avait à peine dit cela, qu'une dizaine de balles sifflaient dans les branches et que les coups retentissaient; en même temps un tas de Prussiens allongeaient les jambes et entraient plus loin dans le fourré.

« Les voilà partis; en route! » dit Pinto.

Mais le coup de fusil de mon shako m'avait rendu bien attentif, je voyais en quelque sorte à travers les arbres; et comme le sergent voulait traverser la clairière, je le retins par le bras en lui montrant le bout d'un fusil qui dépassait une grosse broussaille, de l'autre côté de la mare, à cent pas devant nous.

Les camarades, s'étant approchés, le virent aussi; c'est pourquoi le sergent dit à voix basse :

« Toi, Bertha, reste ici.... ne le perds pas de vue.... Nous autres, nous allons tourner la position. »

Aussitôt ils s'éloignèrent à droite et à gauche, et moi, la crosse à l'épaule, derrière mon arbre, j'attendis comme un chasseur à l'affût. Au bout de deux ou trois minutes, le Prussien, qui n'entendait plus rien, se leva doucement; il était tout jeune, avec de petites moustaches blondes et une haute taille mince bien serrée. J'aurais pu l'abattre pour sûr; mais cela me fit une telle impression de tuer cet homme ainsi découvert, que j'en tremblais. Tout à coup il m'aperçut et sauta de côté; alors je lâchai mon coup, et je respirai de bon cœur en voyant qu'il se sauvait à travers le taillis comme un cerf.

En même temps, cinq ou six coups de fusil partirent à droite et à gauche; le sergent Pinto, Zébédé, Klipfel et les autres passèrent d'un trait, et cent pas plus loin, nous trouvâmes ce jeune Prussien par terre, la bouche pleine de sang. Il nous regardait tout effrayé, en levant le bras comme pour parer les coups de baïonnette. Le sergent lui dit d'un air joyeux :

« Va, ne crains rien, tu as ton compte! »

Personne n'avait envie de l'achever; seulement Klipfel prit une belle pipe qui sortait de sa poche de derrière, en disant :

« Depuis longtemps je voulais avoir une pipe, en voilà pourtant une!

—Fusilier Klipfel, s'écria Pinto vraiment indigné, voulez-vous bien remettre cette pipe! C'est bon pour les Cosaques de dépouiller les blessés! Le soldat français ne connaît que l'honneur! »

Klipfel jeta la pipe, et finalement nous repartîmes de là sans tourner la tête. Nous arrivâmes au bout de cette petite forêt, qui s'arrêtait aux trois quarts de la côte; des broussailles assez touffues s'étendaient encore à deux cents pas jusqu'au haut. Les Prussiens que nous avions poursuivis se trouvaient cachés là-dedans. On les voyait se relever de tous les côtés pour tirer sur nous, puis aussitôt après ils se baissaient.

Nous aurions bien pu rester là tranquillement; puisque nous avions l'ordre d'occuper le bois, ces broussailles ne nous regardaient pas;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Les balles sifflaient dans les branches. (Page 78.)

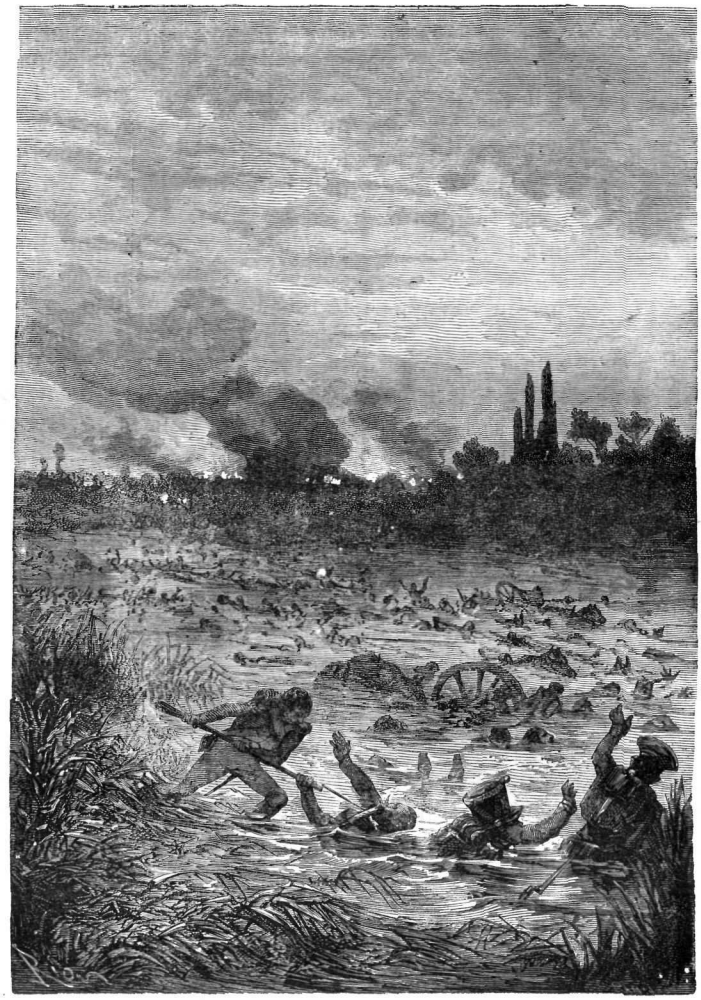
derrière les arbres où nous étions, les coups de fusil des Prussiens ne nous auraient pas fait de mal. Nous entendions de l'autre côté de la côte une bataille terrible, les coups de canon se suivaient à la file et tonnaient quelquefois ensemble comme un orage; c'était une raison de plus pour rester. Mais nos officiers, s'étant réunis, décidèrent que les broussailles faisaient partie de la forêt et qu'il fallait chasser les Prussiens jusque sur la côte. Cela fut cause que bien des gens perdirent la vie en cet endroit.

Nous reçûmes donc l'ordre de chasser les tirailleurs ennemis, et comme ils tiraient à mesure que nous approchions, et qu'ils se cachaient ensuite, tout le monde se mit à courir sur eux pour les empêcher de recharger. Nos officiers couraient aussi, pleins d'ardeur. Nous pensions qu'au haut de la colline les broussailles finiraient, et qu'alors nous fusillerions les Prussiens par douzaines. Mais dans le moment où nous arrivions en haut tout essoufflés, voilà que le vieux Pinto s'écrie :

« Les hussards ! «

Je lève la tête, et je vois des colbacks qui montent et qui grandissent derrière cette espèce de dos d'âne : ils arrivaient sur nous comme le vent. A peine avais-je vu cela, que sans réfléchir je me retourne et je commence à redescendre, en faisant des bonds de quinze pieds, malgré la fatigue, malgré mon sac et malgré tout. Je voyais devant moi le sergent Pinto, Zébédé et les autres, qui se dépêchaient et qui sautaient en allongeant les jambes tant qu'ils pouvaient. Derrière, les hussards en

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Dans la rivière nageaient les morts à la file. (Page 85.)

masse faisaient un tel bruit, que cela vous donnait la chair de poule : les officiers commandaient en allemand, les chevaux soufflaient, les fourreaux de sabre sonnaient contre les bottes, et la terre tremblait!

J'avais pris le chemin le plus court pour arriver au bois; je croyais presque y être, quand, tout près de la lisière, je rencontre un de ces grands fossés où les paysans vont chercher de la terre glaise pour bâtir. Il avait plus de vingt pieds de large et quarante ou cinquante de long; la pluie qui tombait depuis quelques jours en rendait les bords très-glissants; mais comme j'entendais les chevaux souffler de plus en plus, et que les cheveux m'en dressaient sur la nuque, sans faire attention à rien, je prends un élan et je tombe dans ce trou sur les reins, la giberne et la capote retroussées jusque par-dessus la tête; un autre fusilier de ma compagnie était déjà là qui se relevait; il avait aussi voulu sauter. Dans la même seconde, deux hussards lancés à fond de train, glissaient le long de cette pente grasse sur la croupe de leurs chevaux. Le premier de ces hussards, la figure toute rouge, allongea d'abord un coup de sabre sur l'oreille de mon pauvre camarade, en jurant comme un possédé; et comme il relevait le bras pour l'achever, je lui enfonçai ma baïonnette dans le côté de toutes mes forces. Mais en même temps, l'autre hussard me donnait sur l'épaule un coup qui m'aurait fendu en deux sans l'épaulette; il allait me percer, si par bonheur un coup de fusil d'en haut ne lui avait cassé la tête. Je regardai, et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

je vis un de nos soldats enfoncé dans la terre glaise jusqu'à mi-jambes. Il avait entendu les hennissements des chevaux et les jurements des hussards, et s'était avancé jusqu'au bord du trou pour voir ce qui se passait.

« Eh bien ! camarade, me dit-il en riant, il était temps ! »

Je n'avais pas la force de lui répondre ; je tremblais comme une feuille. Il ôta sa baïonnette, et me tendit le bout de son fusil pour m'aider à remonter. Alors je pris la main de ce soldat, et je lui dis :

« Vous m'avez sauvé !... Comment vous appelez-vous ? »

Il me dit que son nom était Jean-Pierre Vincent. J'ai souvent pensé depuis que, s'il m'arrivait de rencontrer cet homme, je serais heureux de lui rendre service ; mais le surlendemain eut lieu la seconde bataille de Leipzig, ensuite la retraite de Hanau, et je ne l'ai jamais revu.

Le sergent Pinto et Zébédé vinrent un instant plus tard. Zébédé me dit :

« Nous avons encore eu de la chance cette fois, nous deux, Joseph ; nous sommes les derniers Phalsbourgeois au bataillon à cette heure... Klipfel vient d'être haché par les hussards !

—Tu l'as vu ? lui dis-je tout pâle.

—Oui, il a reçu plus de vingt coups de sabre ; il criait : « Zébédé ! Zébédé ! »

Un instant après, il ajouta :

« C'est terrible tout de même d'entendre appeler au secours un vieux camarade d'enfance sans pouvoir l'aider... Mais ils étaient trop... ils l'entouraient ! »

Cela nous rendit tristes, et les idées du pays nous revinrent encore une fois. Je me figurais la grand'mère Klipfel, lorsqu'elle apprendrait la nouvelle, et cette pensée me fit aussi songer à Catherine !

Depuis la charge des hussards jusqu'à la nuit, le bataillon resta dans la même position, à tirailler contre les Prussiens. Nous les empêchions d'occuper le bois ; mais ils nous empêchaient de monter sur la côte. Nous avons su le lendemain pourquoi. Cette côte domine tout le cours de la Partha, et la grande canonnade que nous entendions venait de la division Dombrowski, qui attaquait l'aile gauche de l'armée prussienne, et qui voulait porter secours au général Marmont à Mockern : là, vingt mille Français, postés sur un ravin, arrêtaient les quatre-vingt mille hommes de Blücher ; et du côté de Wachau, cent quinze mille Français livraient bataille à deux cent mille Autrichiens et Russes ; plus de quinze cents pièces de canon tonnaient. Notre pauvre petite fusillade sur la côte de Witterich était comme le bourdonnement d'une abeille au milieu de l'orage. Et même quelquefois nous cessions de tirer de part et d'autre pour écouter... Cela me paraissait quelque chose d'épouvantable et pour ainsi dire de surnaturel ; l'air était plein de fumée de poudre, la terre tremblait sous nos pieds ; les vieux soldats comme Pinto disaient qu'ils n'avaient jamais rien entendu de pareil.

Vers six heures, un officier d'état-major remonta sur notre gauche, porter un ordre au colonel Lorain, et presque aussitôt on sonna la retraite. Le bataillon avait perdu soixante hommes, par la charge des hussards prussiens et la fusillade.

Il faisait nuit lorsque nous sortîmes de la forêt, et, sur le bord de la Partha, — parmi les caissons, les convois de toute sorte, les corps d'armée en retraite, les détachements, les voitures de blessés qui défilaient sur deux ponts, — il nous fallut attendre plus de deux heures pour arriver à notre tour. Le ciel était sombre, la canonnade grondait encore de loin en loin ; mais les trois batailles étaient finies. On entendait bien dire que nous avions battu les Autrichiens et les Russes à Wachau, de l'autre côté de Leipzig ; mais ceux qui revenaient de Mockern étaient sombres, personne ne criait : *Vive l'Empereur !* comme après une victoire.

Une fois sur l'autre rive, le bataillon descendit la Partha d'une bonne demi-lieue, jusqu'au village de Schœnfeld ; la nuit était humide, nous marchions d'un pas lourd, le fusil sur l'épaule, les yeux fermés par le sommeil et la tête penchée.

Derrière nous, le grand défilé des canons, des caissons, des bagages et des troupes en retraite de Mockern prolongeait son roulement sourd ; et, par instants, les cris des soldats du train et des conducteurs d'artillerie, pour se faire place, s'élevaient au-dessus du tumulte. Mais ces bruits s'affaiblissaient insensiblement et nous arrivâmes enfin près d'un cimetière, où l'on nous fit rompre les rangs et mettre les fusils en faisceaux.

Alors seulement je relevai la tête et je reconnus Schœnfeld au clair de lune. Combien de fois j'étais venu manger là de bonnes fritures et boire du vin blanc avec Zimmer, au petit bouchon de *la Gerbe-d'Or*, sous la treille du père Winter, quand le soleil chauffait l'air et que la verdure brillait autour de nous !... Ces temps étaient passés !

On plaça les sentinelles ; quelques hommes entrèrent au village chercher du bois et des vivres. Je m'assis contre le mur du cimetière et je m'endormis. Vers trois heures du matin, je fus éveillé.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Joseph, me disait Zébédé, viens donc te chauffer; si tu restes là, tu risques d'attraper les fièvres. »

Je me levai comme ivre de fatigue et de souffrance. Une petite pluie fine tremblotait dans l'air. Mon camarade m'entraîna près du feu, qui fumait sous la pluie. Ce feu n'était que pour la vue, il ne donnait point de chaleur; mais Zébédé m'ayant fait boire une goutte d'eau-de-vie, je me sentis un peu moins froid, et je regardai les feux de bivac qui brillaient de l'autre côté de la Partha.

« Les Prussiens se chauffent, me dit Zébédé; ils sont maintenant dans notre bois.

—Oui, lui répondis-je, et le pauvre Klipfel est aussi là-bas; il n'a plus froid, lui! »

Je claquais des dents. Ces paroles nous rendirent tristes. Quelques instants après, Zébédé me demanda :

« Te rappelles-tu, Joseph, le ruban noir qu'il avait à son chapeau le jour de la conscription? Il criait : — « Nous sommes tous condamnés à mort comme ceux de la Russie... Je veux un ruban noir... Il faut porter notre deuil! » Et son petit frère disait : « Non, Jacob, je ne veux pas! » Il pleurait; mais Klipfel mit tout de même le ruban : il avait vu les hussards dans un rêve! »

A mesure que Zébédé parlait, je me rappelais ces choses, et je voyais aussi ce gueux de Pinacle, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, qui me criait, en agitant un ruban noir au-dessus de sa tête : — « Hé! boiteux, il te faut un beau ruban, à toi... le ruban de ceux qui gagnent... Arrive! »

Cette idée, avec le froid terrible qui m'entrait jusque dans la moelle, me faisait frémir, je pensais : « Tu n'en reviendras pas... Pinacle avait raison... C'est fini! » Je songeais à Catherine, à la tante Grédel, au bon M. Goulden, et je maudissais ceux qui m'avaient forcé de venir là.

Sur les quatre heures du matin, comme le jour commençait à blanchir le ciel, quelques voitures de vivres arrivèrent; on nous fit la distribution du pain, et nous reçûmes aussi de l'eau-de-vie et de la viande.

La pluie avait cessé. Nous fîmes la soupe en cet endroit; mais rien ne pouvait me réchauffer, c'est là que j'attrapai les fièvres. J'avais froid à l'intérieur et mon corps brûlait. Je n'étais pas le seul au bataillon dans cet état, les trois quarts souffraient et dépérissaient aussi; depuis un mois, ceux qui ne pouvaient plus marcher s'étendaient par terre en pleurant, et appelaient leur mère comme de petits enfants. Cela vous déchirait le cœur. La faim, les marches forcées, la pluie et le chagrin de savoir qu'on ne reverra plus son pays, ni ceux qu'on aime, vous causaient cette maladie. Heureusement, les parents ne voient pas leurs enfants périr le long des routes; s'ils les voyaient, ce serait trop terrible : bien des gens croiraient qu'il n'y a de miséricorde ni sur la terre ni dans le ciel.

A mesure que le jour montait, nous découvrions à gauche, — de l'autre côté de la rivière et d'un grand ravin rempli de saules et de trembles, —les villages brûlés, les tas de morts, les caissons et les canons renversés, et la terre ravagée aussi loin que pouvait s'étendre la vue, sur les routes de Hall, de Lindenthal et de Dolitzch : c'était pire qu'à Lutzen. Nous voyions aussi les Prussiens se déployer dans cette direction et s'avancer par milliers sur le champ de bataille. Ils allaient donner la main aux Autrichiens et aux Russes, et fermer le grand cercle autour de nous; personne maintenant ne pouvait les en empêcher, d'autant plus que Bernadotte et le général russe Beningsen, restés en arrière, arrivaient avec cent vingt mille hommes de troupes fraîches. Ainsi, notre armée, après avoir livré trois batailles en un seul jour, et réduite à cent trente mille combattants, allait être prise dans un cercle de trois cent mille baïonnettes, sans compter cinquante mille chevaux et douze cents canons!

De Schœnfeld, le bataillon se remit en marche pour rejoindre la division à Kohlgarten. Sur toute la route, on voyait s'écouler lentement les convois de blessés; toutes les charrettes du pays avaient été mises en réquisition pour ce service, et, dans les intervalles, marchaient encore des centaines de malheureux, le bras en écharpe, la figure bandée, pâles, abattus, à demi morts. Tout ce qui pouvait se traîner ne montait pas en charrette et tâchait pourtant de gagner un hôpital.

Nous avions mille peines à traverser cet encombrement lorsque tout à coup, en approchant de Kohlgarten, une vingtaine de hussards, arrivant ventre à terre et le pistolet levé, firent rebrousser la foule à droite et à gauche dans les champs. Ils criaient d'une voix éclatante :

« *L'Empereur! l'Empereur!* »

Aussitôt le bataillon se rangea, présentant les armes, au bas de la chaussée, et, quelques secondes après, les grenadiers à cheval de la garde, —de véritables géants, avec leurs grandes bottes, et leurs immenses bonnets à poil qui descendaient jusqu'aux épaules, ne laissant voir que le nez, les yeux et les moustaches, — passèrent au galop, la poignée du sabre serrée sur la hanche. Chacun était content de se dire : « Ceux-là sont avec nous... ce sont de rudes gaillards! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

A peine avaient-ils défilé, que l'état-major parut... Figurez-vous cent cinquante à deux cents généraux, maréchaux, officiers supérieurs ou d'ordonnance, — montés sur de véritables cerfs, et tellement couverts de broderies d'or, qu'on voyait à peine la couleur de leurs uniformes; — les uns grands et maigres, la mine hautaine; les autres courts, trapus, la face rouge; d'autres, plus jeunes, tout droits sur leurs chevaux comme des statues, avec des yeux luisants et de grands nez en bec d'aigle : c'était quelque chose de magnifique et de terrible !

Mais ce qui me frappa le plus, au milieu de tous ces capitaines qui faisaient trembler l'Europe depuis vingt ans, c'est Napoléon avec son vieux chapeau et sa redingote grise; je le vois encore passer devant mes yeux, son large menton serré et le cou dans les épaules. Tout le monde criait : « *Vive l'Empereur !* » — Mais il n'entendait rien... il ne faisait pas plus attention à nous qu'à la petite pluie fine qui tremblotait dans l'air... et regardait, les sourcils froncés, l'armée prussienne s'étendre le long de la Partha, pour donner la main aux Autrichiens. Tel je l'ai vu ce jour-là, tel il m'est resté dans l'esprit.

Le bataillon s'était remis en marche depuis un quart d'heure, quand Zébédé me dit :

« Est-ce que tu l'as vu, Joseph ?

—Oui, lui répondis-je, je l'ai bien vu, et je m'en souviendrai toute ma vie.

—C'est drôle, fit mon camarade, on dirait qu'il n'est pas content... A Wurtschen, le lendemain de la bataille, il paraissait si joyeux en nous entendant crier : « *Vive l'Empereur !* » et les généraux avaient aussi des figures riantes ! Aujourd'hui, tous font des mines du diable... Le capitaine disait pourtant, ce matin, que nous avons remporté la victoire de l'autre côté de Leipzig. »

Bien d'autres pensaient la même chose sans rien dire, l'inquiétude vous gagnait...

Nous trouvâmes le régiment au bivac, à deux portées de fusil de Kohlgarten. Le bataillon prit sa position à droite de la route, sur une colline.

Dans toutes les directions, on voyait les feux innombrables des armées dérouler leur fumée dans le ciel. Il tombait toujours de la bruine, et les hommes assis sur leurs sacs en face des petits feux, les bras croisés, semblaient tout rêveurs. Les officiers se réunissaient entre eux. On entendait répéter de tous les côtés qu'on n'avait jamais vu de guerre pareille... que c'était une guerre d'extermination... que cela ne faisait rien à l'ennemi d'être battu, et qu'il voulait seulement nous tuer du monde, sachant bien qu'à la fin il lui resterait quatre ou cinq fois plus d'hommes qu'à nous, et qu'il serait le maître.

On disait aussi que l'Empereur avait gagné la bataille à Wachau, contre les Autrichiens et les Russes; mais que cela ne servait à rien, puisque les autres ne s'en allaient pas et qu'ils attendaient des masses de renforts. Du côté de Mockern, on savait que nous avions perdu, malgré la belle défense de Marmont : l'ennemi nous avait écrasés sous le nombre. Nous n'avions eu qu'un seul véritable avantage en ce jour, c'était d'avoir conservé notre point de retraite sur Erfurt; car Giulay n'avait pu s'emparer des ponts de l'Elster et de la Pleisse. Toute l'armée, depuis le simple soldat jusqu'au maréchal, pensait qu'il fallait battre en retraite le plus tôt possible, et que notre position était très-mauvaise; malheureusement l'Empereur pensait le contraire : il fallait rester !

Tout ce jour du 17, nous demeurâmes en position sans tirer un coup de fusil.—Quelques-uns parlaient de l'arrivée du général Reynier avec seize mille Saxons; mais la défection des Bavarois nous avait appris quelle confiance on pouvait avoir dans nos alliés.

Vers le soir, on annonça que l'on commençait à découvrir l'armée du Nord sur le plateau de Breitenfeld : c'étaient soixante mille hommes de plus pour l'ennemi. Je crois entendre encore les malédictions qui s'élevaient contre Bernadotte, les cris d'indignation de tous ceux qui l'avaient connu simple officier du temps de la République, et qui disaient : « Il nous doit tout... Nous l'avons fait roi de notre propre sang... et maintenant il vient nous donner le coup de grâce ! »

La nuit, il se fit un mouvement général en arrière; notre armée se resserra de plus en plus autour de Leipzig, ensuite tout redevint calme. Mais cela ne vous empêchait pas de réfléchir; au contraire, chacun pensait dans le silence :

« Que va-t-il arriver demain? Est-ce qu'à cette même heure je verrai la lune monter entre les nuages, comme je la vois? Est-ce que les étoiles brilleront encore pour mes yeux? »

Et quand on regardait, dans la nuit sombre, ce grand cercle de feu qui nous entourait sur une étendue de près de six lieues, on s'écriait en soi-même :

« Maintenant tout l'univers est contre nous... tous les peuples demandent notre extermination... ils ne veulent plus de notre gloire ! »

On songeait ensuite qu'on avait pourtant l'honneur d'être Français, et qu'il fallait vaincre ou mourir.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

XIX

C'est au milieu de ces pensées que le jour arriva. Rien ne bougeait encore, et Zébédé me dit :

« Quelle chance, si l'ennemi n'avait pas le courage de nous attaquer! »

Les officiers causaient entre eux d'un armistice. Mais tout à coup, vers neuf heures, nos coureurs rentrèrent à bride abattue, criant que l'ennemi s'ébranlait sur toute la ligne, et presque aussitôt le canon gronda sur notre droite, le long de l'Elster. Nous étions déjà sous les armes, et nous marchions à travers champs, du côté de la Partha, pour retourner à Schœnfeld. Voilà le commencement de la bataille.

Sur les collines, en avant de la rivière, deux ou trois divisions, leurs batteries dans les intervalles et la cavalerie sur les flancs, attendaient l'ennemi; plus loin, par-dessus les pointes des baïonnettes, nous voyions les Prussiens, les Suédois et les Russes s'avancer en masses profondes de tous les côtés : cela n'en finissait plus.

Vingt minutes après, nous arrivions en ligne, entre deux collines, et nous apercevions devant nous cinq ou six mille Prussiens qui traversaient la rivière en criant tous ensemble : « *Faterland! Faterland!* » Cela formait un tumulte immense, semblable à celui de ces nuées de corbeaux qui se réunissent, pour gagner les pays du nord.

Dans le même moment, la fusillade s'engagea d'une rive à l'autre, et le canon se mit à gronder. Le ravin où coule la Partha se remplit de fumée; les Prussiens étaient déjà sur nous, que nous les voyions à peine avec leurs yeux furieux, leurs bouches tirées et leur air de bêtes sauvages. Alors nous ne poussâmes qu'un cri jusqu'au ciel : « *Vive l'Empereur!* » et nous courûmes sur eux. La mêlée devint épouvantable; en deux secondes nos baïonnettes se croisèrent par milliers : on se poussait, on reculait, on se lâchait des coups de fusil à bout portant, on s'assommait à coups de crosse, tous les rangs se confondaient... ceux qui tombaient on marchait dessus, la canonnade tonnait; et la fumée qui se traînait sur cette eau sombre entre les collines, le sifflement des balles, le pétillement de la fusillade, faisaient ressembler ce ravin à un four, où s'engouffraient les hommes comme des bûches pour être consumés.

Nous, c'était le désespoir qui nous poussait, la rage de nous venger avant de mourir; les Prussiens, c'était l'orgueil de se dire : « Nous allons vaincre Napoléon cette fois! » Ces Prussiens sont les plus orgueilleux des hommes; leurs victoires de Gross-Beeren et de la Katzbach les avaient rendus comme fous. Mais il en resta dans la rivière.... oui, il en resta! Trois fois ils passèrent l'eau et coururent sur nous en masse. Nous étions bien forcés de reculer, à cause de leur grand nombre, et quels cris ils poussaient alors! On aurait dit qu'ils voulaient nous manger.... C'est une vilaine race.... Leurs officiers, l'épée en l'air entre les baïonnettes serrées, répétaient cent fois : « *Forwertz! Forwertz!* » et tous s'avançaient comme un mur, avec grand courage, on ne peut pas dire le contraire. Nos canons les fauchaient, ils avançaient toujours; mais au haut de la colline nous reprenions un nouvel élan et nous les bousculions jusque dans la rivière. Nous les aurions tous massacrés sans une de leurs batteries, en avant de Mockern, qui nous prenait en écharpe et nous empêchait de les poursuivre trop loin.

Cela dura jusqu'à deux heures; la moitié de nos officiers étaient hors de combat; le commandant Gémeau était blessé, le colonel Lorain tué, et tout le long de la rivière on ne voyait que des morts entassés et des blessés qui se traînaient pour sortir de la bagarre; quelques-uns, furieux, se relevaient sur les genoux pour donner encore un coup de baïonnette ou lâcher un dernier coup de fusil. On n'a jamais rien vu de pareil. Dans la rivière nageaient les morts à la file, les uns montrant leur figure, les autres le dos, d'autres les pieds. Ils se suivaient comme des flottes de bois, et personne n'y faisait seulement attention. On aurait dit que la même chose ne pouvait pas nous arriver d'une minute à l'autre.

Ce grand carnage se passait tout le long de la Partha, depuis Schœnfeld jusqu'à Grossdorf.

Les Suédois et les Prussiens finirent par remonter la rivière pour nous tourner plus haut, et des masses de Russes vinrent remplacer ces Prussiens, qui n'étaient pas fâchés d'aller voir ailleurs.

Les Russes se formèrent sur deux colonnes; ils descendirent au ravin l'arme au bras, dans un ordre admirable, et nous donnèrent l'assaut deux fois avec une grande bravoure, mais sans pousser des cris de bêtes comme les Prussiens. Leur cavalerie voulait enlever le vieux pont au-dessus de Schœnfeld; la canonnade allait toujours en augmentant. De tous les côtés où s'étendaient les yeux, à travers la fumée, on ne voyait que des ennemis qui se resserraient; quand nous avions repoussé une de leurs colonnes, il en arrivait une autre de troupes

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fraîches : c'était toujours à recommencer.

Entre deux et trois heures, on apprit que les Suédois et la cavalerie prussienne avaient passé la rivière au-dessus de Grossdorf, et qu'ils venaient nous prendre à revers ; ça leur plaisait beaucoup mieux que de nous attaquer en face. Aussitôt le maréchal Ney fit un changement de front, l'aile droite en arrière. Notre division resta toujours appuyée sur Schœnfeld ; mais toutes les autres se retirèrent de la Partha pour s'étendre dans la plaine, et toute l'armée ne forma plus qu'une ligne autour de Leipzig.

Les Russes, derrière la route de Mockern, préparaient leur troisième attaque vers trois heures ; nos officiers prenaient de nouvelles dispositions pour les recevoir, lorsqu'une sorte de frisson passa d'un bout de l'armée à l'autre, et tout le monde apprit en quelques minutes que les seize mille Saxons et la cavalerie wurtembergeoise, — au centre de notre ligne, — venaient de passer à l'ennemi, et que, même avant d'arriver à distance, ils avaient eu l'infamie de tourner les quarante pièces de canon qu'ils emmenaient avec eux contre leurs anciens frères d'armes de la division Durutte.

Cette trahison, au lieu de nous abattre, augmenta tellement notre fureur que, si l'on nous avait écoutés, nous aurions traversé la rivière pour tout exterminer.

Ces Saxons-là disent qu'ils défendaient leur patrie ; eh bien ! c'est faux. Ils n'avaient qu'à nous quitter sur la route de Duben ; qui les en empêchait ? Ils n'avaient qu'à faire comme les Bavarois et se déclarer avant la bataille. Ils pouvaient rester neutres, ils pouvaient aussi refuser le service ; mais ils nous trahissaient parce que la chance tournait contre nous. S'ils avaient vu que nous allions gagner, ils auraient toujours été nos bons amis pour avoir leur part, comme après Iéna et Friedland. Voilà ce que chacun pensait, et voilà pourquoi ces Saxons seront des traîtres dans les siècles des siècles. Non-seulement ils abandonnèrent leurs amis dans le malheur, mais ils les assassinèrent pour se faire bien venir des autres. Dieu est juste : leurs nouveaux alliés eurent un tel mépris d'eux qu'ils se partagèrent la moitié de leur pays après la bataille. Les Français ont ri de la reconnaissance des Prussiens, des Autrichiens et des Russes.

Depuis ce moment jusqu'au soir, ce n'était plus une guerre humaine qu'on se faisait, c'était une guerre de vengeance. Le nombre devait nous écraser, mais les alliés devaient payer chèrement leur victoire.

A la nuit tombante, pendant que deux mille pièces de canon tonnaient ensemble, nous recevions notre septième attaque dans Schœnfeld : d'un côté les Russes et de l'autre côté les Prussiens nous refoulaient dans ce grand village. Nous tenions dans chaque maison, dans chaque ruelle ; les murs tombaient sous les boulets, les toits s'affaissaient. On ne criait plus comme au commencement de la bataille ; on était froid et pâle à force de rage. Les officiers avaient ramassé des fusils et remis la vieille giberne ; ils déchiraient la cartouche comme le soldat.

Après les maisons, on défendit les jardins et le cimetière où j'avais couché la veille ; il y avait alors plus de morts dessus que dessous terre. Ceux qui tombaient ne se plaignaient pas ; ceux qui restaient se réunissaient derrière un mur, un tas de décombres, une tombe. Chaque pouce de terrain coûtait la vie à quelqu'un.

Il faisait nuit lorsque le maréchal Ney amena, de je ne sais où, du renfort : ce qui restait de la division Ricard et de la deuxième de Souham. Tous les débris de nos régiments se réunirent, et l'on rejeta les Russes de l'autre côté du vieux pont, qui n'avait plus de rampe à force d'avoir été mitraillé. On plaça sur ce pont six pièces de douze, et jusqu'à sept heures on se canonna dans cet endroit. Les restes du bataillon et de quelques autres en arrière soutenaient les pièces, et je me rappelle que leur feu s'étendait sous le pont comme des éclairs, et qu'on voyait alors les chevaux et les hommes tués s'engouffrer pêle-mêle sous les arches sombres. Cela ne durait qu'une seconde, mais c'étaient de terribles visions !

A sept heures et demie, comme des masses de cavalerie s'avançaient sur notre gauche, et qu'on les voyait tourbillonner autour de deux grands carrés qui se retiraient pas à pas, nous reçûmes enfin l'ordre de la retraite. Il ne restait plus que deux ou trois mille hommes à Schœnfeld avec les six pièces. Nous revînmes à Kohlgarten sans être poursuivis, et nous allâmes bivaquer autour de Rendnitz. Zébédé vivait encore ; comme nous marchions l'un près de l'autre en silence depuis vingt minutes, écoutant la canonnade qui continuait du côté de l'Elster malgré la nuit, tout à coup il me dit :

« Comment sommes-nous encore là, Joseph, quand tant de milliers d'autres près de nous sont morts ? Maintenant nous ne pouvons plus mourir. »

Je ne répondais rien.

« Quelle bataille ! fit-il. Est-ce qu'on s'est jamais battu de cette façon avant nous ? C'est impossible. »

Il avait raison, c'était une bataille de géants. Depuis dix heures du matin jusqu'à sept heures

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

du soir, nous avions tenu tête à trois cent soixante mille hommes sans reculer d'une semelle, et nous n'étions pourtant que cent trente mille ! On n'avait jamais rien vu de pareil. — Dieu me garde de dire du mal des Allemands, ils combattaient pour l'indépendance de leur patrie; mais je trouve qu'ils ont tort de célébrer tous les ans l'anniversaire de la bataille de Leipzig : quand on était trois contre un, il n'y a pas de quoi se vanter.

En approchant de Rendnitz nous marchions sur des tas de morts; à chaque pas nous rencontrions des canons démontés, des caissons renversés, des arbres hachés par la mitraille. C'est là qu'une division de la jeune garde et les grenadiers à cheval, conduits par Napoléon lui-même, avaient arrêté les Suédois qui s'avançaient dans le vide formé par la trahison des Saxons. — Deux ou trois vieilles baraques qui finissaient de brûler en avant du village éclairaient ce spectacle. Les grenadiers à cheval étaient encore à Rendnitz; mais une foule d'autres troupes débandées allaient et venaient dans la grande rue. On n'avait pas fait la distribution des vivres; chacun cherchait à manger et à boire.

Comme nous défilions devant une grande maison de poste, nous vîmes derrière le mur d'une cour deux cantinières qui versaient à boire du haut de leurs charrettes. Il y avait là des chasseurs, des cuirassiers, des lanciers, des hussards, de l'infanterie de ligne et de la garde, tous pêle-mêle, déchirés, les shakos et les casques défoncés, sans plumets, criblés de coups. Tous ces gens semblaient affamés.

Deux ou trois dragons, debout sur le petit mur, près d'un pot rempli de poix qui brûlait, les bras croisés sous leurs longs manteaux blancs, étaient couverts de sang comme des bouchers.

Aussitôt Zébédé, sans rien dire, me poussa du coude, et nous entrâmes dans la cour, pendant que les autres poursuivaient leur chemin. Il nous fallut un quart d'heure pour arriver près de la charrette. Je levai un écu de six livres; la cantinière, à genoux derrière sa tonne me tendit un grand verre d'eau-de-vie avec un morceau de pain blanc, en prenant mon écu. Je bus, puis je passai le verre à Zébédé, qui le vida.

Nous eûmes ensuite de la peine à sortir de cette foule, on se regardait d'un air sombre, on se faisait place des épaules et des coudes, et c'est là qu'on pouvait dire, — en voyant ces faces dures, ces yeux creux, ces mines terribles d'hommes qui viennent de traverser mille morts et qui recommenceront demain : — « Chacun pour soi.... Dieu pour tous ! »

En remontant le village, Zébédé me dit :

« Tu as du pain ?

—Oui. »

Je cassai le pain en deux et je lui en donnai la moitié. Nous mangions en allongeant le pas. On entendait encore tirer dans le lointain. Au bout de vingt minutes nous avions rattrapé la queue de la colonne, et nous reconnûmes le bataillon au capitaine adjudant-major Vidal, qui marchait auprès. Nous rentrâmes dans les rangs sans que personne eût remarqué notre absence.

Plus on approchait de la ville, plus on rencontrait de détachements, de canons et de bagages, qui se dépêchaient d'arriver à Leipzig.

Vers dix heures nous traversions le faubourg de Rendnitz. Le général de brigade Fournier prit notre commandement et nous donna l'ordre d'obliquer à gauche. A minuit nous arrivâmes dans les grandes promenades qui longent la Pleisse, et nous fîmes halte sous les vieux tilleuls dépouillés. On forma les faisceaux. Une longue file de feux tremblotaient dans le brouillard jusqu'au faubourg de Ranstadt. Quand la flamme montait, elle éclairait des groupes de lanciers polonais, des lignes de chevaux, des canons et des fourgons, et, de loin en loin, quelques sentinelles immobiles dans la brume comme des ombres. De grandes rumeurs s'élevaient en ville, elles semblaient augmenter toujours, et se confondaient avec le roulement sourd de nos convois sur le pont de Lindenau. C'était le commencement de la retraite. — Alors chacun mit son sac au pied d'un arbre et s'étendit dessus, le bras replié sous l'oreille. Un quart d'heure après, tout le monde dormait.

XX

Ce qui se passa jusqu'au petit jour, je n'en sais rien, — les bagages, les blessés et les prisonniers continuèrent sans doute de défiler sur le pont; mais alors une détonation épouvantable nous éveilla, pas un homme ne resta couché, car on prenait cela pour une attaque, lorsque deux officiers de hussards arrivèrent en criant qu'un fourgon de poudre venait de sauter par hasard dans la grande avenue de Randstadt, au bord de l'eau. La fumée, d'un rouge sombre, tourbillonnait encore dans le ciel en se dissipant; la terre et les vieilles maisons frémissaient.

Le calme se rétablit. Quelques-uns se recouchèrent pour tâcher de se rendormir; mais le jour venait; en jetant les yeux sur la rivière

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Nous vîmes deux cantinières qui versaient à boire. (Page 87.)

grisâtre, on voyait déjà nos troupes s'étendre à perte de vue sur les cinq ponts de l'Elster et de la Pleisse qui se suivent à la file, et n'en font pour ainsi dire qu'un. Ce pont, sur lequel tant de milliers d'hommes devaient défiler, vous rendait tout mélancolique. Cela devait prendre beaucoup de temps, et l'idée venait à tout le monde qu'il aurait mieux valu jeter plusieurs ponts sur les deux rivières, puisque d'un instant à l'autre l'ennemi pouvait nous attaquer, et qu'alors la retraite deviendrait bien difficile. Mais l'Empereur avait oublié de donner des ordres, et l'on n'osait rien faire sans ordre; pas un maréchal de France n'aurait osé prendre sur lui de dire que deux ponts valaient mieux qu'un seul! Voilà pourtant à quoi la discipline terrible de Napoléon avait réduit tous ces vieux capitaines : ils obéissaient comme des machines et ne s'inquiétaient de rien autre, dans la crainte de déplaire au maître!.....

Moi, tout de suite en voyant ce pont qui n'en finissait plus, je pensai : « Pourvu qu'on nous laisse défiler maintenant, car, Dieu merci; nous avons assez de batailles et de carnage! Une fois de l'autre côté, nous serons sur la bonne route de France, je pourrai revoir peut-être encore Catherine, la tante Grédel et le père Goulden! » En songeant à cela, je m'attendrissais, je regardais d'un œil d'envie ces milliers d'artilleurs à cheval et de soldats du train qui s'éloignaient là-bas comme des fourmis, et les grands bonnets à poil de la vieille garde, immobiles de l'autre côté de la rivière, sur la colline de Lindenau, l'arme au bras. —

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Halte!... Arrêtez! (Page 94.)

Zébédé, qui pensait la même chose, me dit :

« Hein ! Joseph, si nous étions à leur place ! »

Aussi, vers sept heures, lorsque nous vîmes s'approcher trois fourgons, pour nous distribuer des cartouches et du pain, cela me parut bien amer. Il était clair maintenant que nous serions à l'arrière-garde, et malgré la faim, j'aurais voulu jeter mon pain contre un mur. Quelques instants après, passèrent deux escadrons de lanciers polonais qui remontaient la rivière; puis derrière ces lanciers cinq ou six généraux, et dans le nombre Poniatowski. C'était un homme de cinquante ans, assez grand, mince et l'air triste. Il passa sans nous regarder. Le général Fournier se détacha de son état-major en nous criant :

« Par file à gauche ! »

Je n'ai jamais eu de crève-cœur pareil, j'aurais donné ma vie pour deux liards; mais il fallait bien emboiter le pas et tourner le dos au pont.

Au bout des promenades, nous arrivâmes à un endroit appelé Hinterthôr, c'est une vieille porte sur la route de Caunewitz; à droite et à gauche s'étendent les anciens remparts, et derrière s'élèvent les maisons. On nous posta dans les chemins couverts, près de cette porte que des sapeurs avaient solidement barricadée. Le capitaine Vidal commandait alors le bataillon, réduit à trois cent vingt-cinq hommes. Quelques vieilles palissades vermoulues nous servaient de retranchements, et sur toutes les routes en face s'avançait l'ennemi. Cette fois, c'étaient des vestes blanches et des shakos

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

plats sur la nuque, avec une espèce de haute plaque devant, où se voyait l'aigle à deux têtes des *kreutzers*. — Le vieux Pinto, qui les reconnut tout de suite, nous dit :

« Ceux-là sont des *Kaiserlicks!* nous les avons battus plus de cinquante fois depuis 1793; mais c'est égal, si le père de Marie-Louise avait un peu de cœur, ils seraient avec nous tout de même. »

Depuis quelques instants on entendait la canonnade; de l'autre côté de la ville, Blücher attaquait le faubourg de Hall. Bientôt après le feu s'étendit à droite. Bernadotte attaquait le faubourg de Kohlgartenthôr, et presque en même temps les premiers obus des Autrichiens tombèrent dans nos chemins couverts; ils se suivaient à la file; plusieurs passant au-dessus du Hinterthôr, éclataient dans les maisons et dans les rues du faubourg.

A neuf heures, les Autrichiens se formèrent en colonnes d'attaque sur la route de Caunewitz. De tous les côtés ils nous débordaient; malgré cela, le bataillon tint jusque vers dix heures. Alors il fallut nous replier derrière les vieux remparts, où les *Kaiserlicks* nous poursuivirent par les brèches, sous le feu croisé du 29e et du 14e de ligne. Ces pauvres diables n'avaient pas la fureur des Prussiens; ils montrèrent pourtant un vrai courage, car à dix heures et demie ils couronnaient les remparts, et nous, de toutes les fenêtres environnantes, nous les fusillions sans pouvoir les forcer à redescendre. Six mois avant, ces choses m'auraient fait horreur, mais j'en avais vu tant d'autres! J'étais alors insensible comme un vieux soldat, et la mort d'une homme ou de cent ne me paraissait plus rien.

Jusqu'à ce moment tout avait bien marché; mais comment sortir des maisons? L'ennemi couvrait toutes les avenues, et à moins de grimper sur les toits, il n'y avait plus de retraite possible. C'est encore un des mauvais moments dont j'ai gardé le souvenir. Tout à coup l'idée me vint que nous serions pris là comme des renards qu'on enfume dans leur trou; je m'approchai d'une fenêtre de derrière, et je vis qu'elle donnait dans une cour, et que cette cour n'avait de porte que sur le devant. Je me figurais que les Autrichiens, après tout le mal que nous venions de leur faire, nous passeraient au fil de la baïonnette; c'était assez naturel. En songeant à cela, je rentrai dans la chambre où nous étions une dizaine, et j'aperçus le sergent Pinto assis tout pâle contre le mur, les bras pendants. Il venait de recevoir une balle dans le ventre, et disait au milieu de la fusillade :

« Défendez-vous, conscrits, défendez-vous!... Montrez à ces *Kaiserlicks* que nous valons encore mieux qu'eux!... Ah! les brigands! »

En bas, contre la porte, retentissaient comme des coups de canon. Nous tirions toujours, mais sans espoir, lorsqu'il se fit dehors un grand bruit de piétinement de chevaux. Le feu cessa, et nous vîmes, à travers la fumée, quatre escadrons de lanciers passer comme une bande de lions au milieu des Autrichiens. Tout cédait. Les *Kaiserlicks* allongeaient les jambes; mais les grandes lances bleuâtres, avec leurs flammes rouges, filaient plus vite qu'eux et leur entraient dans le dos comme des flèches. Ces lanciers étaient des Polonais, les plus terribles soldats que j'aie vus de ma vie, et pour dire les choses comme elles sont, nos amis et nos frères. Ceux-là n'ont pas tourné casaque au moment du danger, ils nous ont donné jusqu'à la dernière goutte de leur sang... Et nous, qu'est-ce que nous avons fait pour leur malheureux pays?... Quand je pense à notre ingratitude, cela me crève le cœur!

Enfin cette fois encore les Polonais nous dégageaient. En les voyant si fiers et si braves, nous sortîmes de partout, courant sur les Autrichiens à la baïonnette, et nous les rejetâmes dans les fossés. Nous eûmes la victoire, mais il était temps de battre en retraite, car l'ennemi remplissait déjà Leipzig : les portes de Hall et de Grimma étaient forcées, et celle de Péters-Thor livrée par nos amis les Badois et nos autres amis les Saxons. Soldats, étudiants et bourgeois tiraient sur nous des fenêtres!

Nous n'eûmes que le temps de nous reformer et de reprendre le chemin de la grande avenue qui longe la Pleisse. Les lanciers nous attendaient là; nous défilâmes derrière eux, et comme les Autrichiens nous serraient de près, ils firent encore une charge pour les refouler. Quels braves gens et quels magnifiques cavaliers que ces Polonais! Ah! tous ceux qui les ont vus pousser une charge sont dans l'admiration, surtout dans un moment pareil.

La division, réduite de huit mille hommes à quinze cents, se retirait donc devant plus de cinquante mille ennemis non sans se retourner et répondre encore au feu des *Kaiserlicks*.

Nous nous rapprochions du pont, avec quelle joie! je n'ai pas besoin de le dire. Mais il n'était pas facile d'y arriver, car sur toute la largeur de l'avenue, tant d'hommes à pied et à cheval se précipitaient pour passer, arrivant de toutes les rues environnantes, que cette foule ne formait en quelque sorte qu'un seul bloc, où toutes les têtes se touchaient et s'avançaient lentement, avec des soupirs et des espèces de cris sourds qu'on entendait d'un quart de lieue malgré la fusillade. Malheur à ceux qui se

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

trouvaient sur le bord du pont; ils tombaient et personne n'y faisait attention! Au milieu, les hommes et même les chevaux étaient portés; ils n'avaient pas besoin de bouger, ils avançaient tout seuls... — Mais comment arriver là? L'ennemi faisait des progrès à chaque seconde. On avait bien placé quelques canons sur les deux côtés, pour balayer les promenades et en face la rue principale. Il y avait bien encore des troupes en ligne pour repousser les premières attaques; mais les Prussiens, les Autrichiens et les Russes avaient aussi des canons pour balayer le pont, et ceux qui resteraient les derniers, après avoir protégé la retraite des autres, devaient recevoir tous les obus, tous les boulets et la mitraille; il ne fallait pas beaucoup de bon sens pour comprendre cela, c'était assez clair : voilà pourquoi tout le monde voulait passer à la fois.

A deux ou trois cents pas de ce pont, l'idée me vint de courir me perdre dans la foule, et de me faire porter de l'autre côté; mais le capitaine Vidal, le lieutenant Bretonville et d'autres vieux disaient :

« Le premier qui s'écarte des rangs, qu'on tire dessus! »

Quelle terrible malédiction d'être si près, et de penser : « Il faut que je reste! »

Cela se passait entre onze heures et midi. Je vivrais cent ans, qu'il me serait impossible de rien oublier de ce moment; la fusillade se rapprochait à droite et à gauche, quelques boulets commençaient à ronfler dans l'air, et du côté du faubourg de Hall, on voyait les Prussiens déboucher pêle-mêle avec nos soldats. — Aux environs du pont, des cris épouvantables s'élevaient; les cavaliers, pour se faire place, sabraient les fantassins, qui leur répondaient à coups de baïonnette : c'était un sauve-qui-peut général!—A chaque pas de la foule, quelqu'un tombait du pont, et, cherchant à se retenir, en entraînait cinq ou six par grappes!

Et comme la confusion, les hurlements, la fusillade, le clapotement de ceux qui tombaient augmentaient de seconde en seconde, comme ce spectacle devenait tellement abominable, qu'on aurait cru qu'il ne pouvait rien arriver de pire... voilà qu'un espèce de coup de tonnerre part, et que la première arche du pont s'écroule avec tous ceux qui se trouvaient dessus : des centaines de malheureux disparaissent, des masses d'autres sont estropiés, écrasés, mis en lambeaux par les pierres qui retombent.

Un sapeur du génie venait de faire sauter le pont!

A cette vue, le cri de trahison retentit jusqu'au bout des promenades : « Nous sommes perdus!... trahis!... » On n'entendait que cela... c'était une clameur immense, épouvantable. Les uns, saisis de la rage du désespoir, retournent à l'ennemi comme des bêtes fauves acculées, qui ne voient plus rien et qui n'ont plus que l'idée de la vengeance; d'autres brisent leurs armes, en accusant le ciel et la terre de leur malheur. Les officiers à cheval, les généraux sautent dans la rivière pour traverser à la nage; bien des soldats font comme eux, ils se précipitent sans prendre le temps d'ôter leurs sacs. L'idée qu'on avait pu s'en aller, et que maintenant, à la dernière minute, il fallait se faire massacrer, vous rendait fous... J'avais vu bien des cadavres la veille, entraînés par la Partha; mais alors c'était encore plus terrible; tous ces malheureux se débattaient avec des cris déchirants, ils s'accrochaient les uns aux autres; la rivière en était pleine : —on ne voyait que des bras et des têtes grouiller à la surface.

En ce moment, le capitaine Vidal, un homme calme et qui par sa figure et son coup d'œil nous avait retenus dans le devoir,—en ce moment, le capitaine lui-même parut découragé; il remit son sabre dans le fourreau en riant d'un air étrange, et dit :

« Allons... c'est fini!... »

Et comme je lui posais la main sur le bras, il me regarda avec une grande douceur :

« Que veux-tu, mon enfant? me demanda-t-il.

—Capitaine, lui répondis-je,—car cette pensée me revenait alors, —j'ai passé quatre mois à l'hôpital de Leipzig, je me suis baigné dans l'Elster, et je connais un endroit où l'on a pied.

—Où cela?

—A dix minutes au-dessus du pont. »

Aussitôt il tira son sabre en criant d'une voix de tonnerre :

« Enfants, suivez-moi, et toi, marche devant. »

Tout le bataillon, qui ne comptait plus que deux cents hommes; se mit en marche; une centaine d'autres, qui nous voyaient partir d'un pas ferme, se mirent avec nous sans savoir où nous allions. Les Autrichiens étaient déjà sur la terrasse de l'avenue; plus bas s'étendaient les jardins séparés par des haies jusqu'à l'Elster. Je reconnus ce chemin, que Zimmer et moi nous avions parcouru en juillet, quand tout cela n'était qu'un bouquet de fleurs. Des coups de fusil partaient sur nous, mais nous n'y répondions plus. J'entrai le premier dans la rivière, le capitaine Vidal ensuite, puis les autres deux à deux. L'eau nous arrivait jusqu'aux épaules, parce qu'elle était grossie par les pluies d'automne; malgré cela, nous passâmes heureusement, il n'y eut personne de noyé. Nous avions encore presque tous nos fusils en arrivant sur l'autre rive, et nous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

prîmes tout droit à travers champs. Plus loin, nous trouvâmes le petit pont de bois qui mène à Schleissig, et de là nous tournâmes vers Lindenau.

Nous étions tous silencieux ; de temps en temps nous regardions au loin, de l'autre côté de l'Elster, la bataille qui continuait dans les rues de Leipzig. Longtemps les clameurs furieuses et le rebondissement sourd de la canonnade nous arrivèrent; ce n'est que vers deux heures, lorsque nous découvrîmes l'immense file de troupes, de canons et de bagages qui s'étendait à perte de vue sur la route d'Erfurt, que ces bruits se confondirent pour nous avec le roulement des voitures.

XXI

J'ai raconté jusqu'à présent les grandes choses de la guerre : des batailles glorieuses pour la France, malgré nos fautes et nos malheurs. Quand on a combattu seul contre tous les peuples de l'Europe, — toujours un contre deux et quelquefois contre trois, — et qu'on a fini par succomber, non sous le courage des autres, ni sous leur génie, mais sous la trahison et le nombre, on aurait tort de rougir d'une pareille défaite, et les vainqueurs auraient encore plus tort d'en être fiers. Ce n'est pas le nombre qui fait la grandeur d'un peuple ni d'une armée, c'est sa vertu. Je pense cela dans la sincérité de mon âme, et je crois que les hommes de cœur, les hommes sensés de tous les pays du monde penseront comme moi.

Mais il faut maintenant que je raconte les misères de la retraite, et voilà ce qui me paraît le plus pénible.

On dit que la confiance donne la force, et c'est vrai surtout pour les Français. Tant qu'ils marchent en avant, tant qu'ils espèrent la victoire, ils sont unis comme les doigts de la main, la volonté des chefs est la loi de tous; ils sentent qu'on ne peut réussir que par la discipline. Mais aussitôt qu'ils sont forcés de reculer, chacun n'a plus de confiance qu'en soi-même, et l'on ne connaît plus le commandement. Alors ces hommes si fiers, — ces hommes qui s'avançaient gaiement à l'ennemi pour combattre, — s'en vont les uns à droite, les autres à gauche, tantôt seuls, tantôt en troupeaux. Et ceux qui tremblaient à leur approche s'enhardissent ; ils s'avancent d'abord avec crainte, ensuite, voyant qu'il ne leur arrive rien, ils deviennent insolents, ils fondent sur les traînards à trois ou quatre pour les enlever, comme on voit les corbeaux, en hiver, tomber sur un pauvre cheval abattu, qu'ils n'auraient pas osé regarder d'une demi-lieue lorsqu'il marchait encore.

J'ai vu ces choses... J'ai vu de misérables Cosaques, — de véritables mendiants, avec de vieilles guenilles pendues aux reins, un vieux bonnet de peau râpé tiré sur les oreilles, des gueux qui ne s'étaient jamais fait la barbe et tout remplis de vermine, assis sur de vieilles biques maigres, sans selle, le pied dans une corde en guise d'étrier, un vieux pistolet rouillé pour arme à feu, un clou de latte au bout d'une perche pour lance, — j'ai vu des gueux pareils, qui ressemblaient à de vieux juifs jaunes et décrépits, arrêter des dix, quinze, vingt soldats, et les emmener comme des moutons !

Et les paysans, ces grands flandrins qui tremblaient quelques mois auparavant comme des lièvres, lorsqu'on les regardait de travers... eh bien ! je les ai vus traiter d'un air d'arrogance de vieux soldats, des cuirassiers, des canonniers, des dragons d'Espagne, des gens qui les auraient renversés d'un coup de poing ; je les ai vus soutenir qu'ils n'avaient pas de pain à vendre, lorsqu'on sentait l'odeur du four dans tous les environs, et qu'ils n'avaient ni vin, ni bière, ni rien, lorsqu'on entendait les pots tinter à droite et à gauche comme les cloches de leurs villages. Et l'on n'osait pas les secouer, on n'osait pas les mettre à la raison, ces gueux qui riaient de nous voir battre en retraite, parce qu'on n'était plus en nombre, parce que chacun marchait pour soi, qu'on ne reconnaissait plus de chefs et qu'on n'avait plus de discipline.

Et puis la faim, la misère, les fatigues, la maladie, tout vous accablait à la fois ; le ciel était gris, il ne finissait plus de pleuvoir, le vent d'automne vous glaçait. Comment de pauvres conscrits encore sans moustaches, et tellement décharnés qu'on aurait vu le jour entre leurs côtes comme à travers une lanterne, comment ces pauvres êtres pouvaient-ils résister à tant de misères? Ils périssaient par milliers ; on ne voyait que cela sur les chemins. La terrible maladie qu'on appelait le *typhus* nous suivait à la piste : les uns disent que c'est une sorte de peste, engendrée par les morts qu'on n'enterre pas assez profondément ; les autres, que cela vient des souffrances trop grandes qui dépassent les forces humaines ; je n'en sais rien, mais les villages d'Alsace et de Lorraine, où nous avons apporté le typhus, s'en souviendront toujours. sur cent malades, dix ou douze au plus revenaient !

Enfin, puisqu'il faut continuer cette triste

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Je m'éveillai dans un bon lit. (Page 95.)

histoire, le soir du 19 nous allâmes bivaquer à Lutzen, où les régiments se reformèrent comme ils purent. Le lendemain, de bonne heure, en marchant sur Weissenfels, il fallut tirailler contre les Westphaliens, qui nous suivirent jusqu'au village d'Eglaystadt. Le 22, nous bivaquions sur les glacis d'Erfurt, où l'on nous donna des souliers neufs et des effets d'habillement. Cinq ou six compagnies débandées se réunirent à notre bataillon ; c'étaient presque tous des conscrits qui n'avaient plus que le souffle. Nos habits neufs et nos souliers nous allaient comme des guérites ; mais cela ne nous empêchait pas de sentir la bonne chaleur de ces habits : nous croyions revivre.

Il fallut repartir le 22, et les jours suivants nous passâmes près de Gotha, de Teitlèbe, d'Eisenach, de Salmunster. Les Cosaques nous observaient du haut de leurs biques ; quelques hussards leur donnaient la chasse, ils se sauvaient comme des voleurs et revenaient aussitôt après.

Beaucoup de nos camarades avaient la mauvaise habitude de marauder le soir pendant que nous étions au bivac, ils attrapaient souvent quelque chose ; mais il en manquait toujours à l'appel du lendemain, et les sentinelles eurent la consigne de tirer sur ceux qui s'écartaient.

Moi, j'avais les fièvres depuis notre départ de Leipzig ; elles allaient en augmentant et je grelottais jour et nuit. J'étais devenu si faible, que je pouvais à peine me lever le matin pour me remettre en route. Zébédé me regardait d'un air triste, et me disait quelquefois :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Courage, Joseph, courage ! nous reviendrons tout de même au pays. »

Ces paroles me ranimaient ; je sentais comme un feu me monter à la figure.

« Oui, oui, nous reviendrons au pays, disais-je ; il faut que je revoie le pays !... »

Et je pleurais. Zébédé portait mon sac ; quand j'étais trop fatigué, il me disait :

« Soutiens-toi sur mon bras... Nous approchons chaque jour maintenant, Joseph... Une quinzaine d'étapes, qu'est-ce que c'est ? »

Il me remontait le cœur ; mais je n'avais plus la force de porter mon fusil, il me paraissait lourd comme du plomb. Je ne pouvais plus manger, et mes genoux tremblaient ; malgré cela, je ne désespérais pas encore, je me disais en moi-même : « Ce n'est rien... Quand tu verras le clocher de Phalsbourg, tes fièvres passeront. Tu auras un bon air, Catherine te soignera... Tout ira bien...vous vous marierez ensemble. »

J'en voyais d'autres comme moi qui restaient en route, mais j'étais bien loin de me trouver aussi malade qu'eux.

J'avais toujours bonne confiance, lorsqu'à trois lieues de Fulde, sur la route de Salmunster pendant une halte, on apprit que cinquante mille Bavarois venaient se mettre en travers de notre retraite, et qu'ils étaient postés dans de grandes forêts où nous devions passer. Cette nouvelle me porta le dernier coup, parce que je ne me sentais plus la force d'avancer, ni d'ajuster, ni de me défendre à la baïonnette, et que toutes mes peines pour venir de si loin étaient perdues. Je fis pourtant encore un effort lorsqu'on nous ordonna de marcher, et j'essayai de me lever.

« Allons, Joseph, me disait Zébédé, voyons... du courage !... »

Mais je ne pouvais pas, et je me mis à sangloter en criant :

« Je ne peux pas ! »

—Lève-toi, faisait-il.

—Je ne peux pas... mon Dieu... je ne peux pas ! »

Je me cramponnais à son bras... des larmes coulaient le long de son grand nez... Il essaya de me porter, mais il était aussi trop faible. Alors je le retins en lui criant :

« Zébédé, ne m'abandonne pas ! »

Le capitaine Vidal s'approcha, et me regardant avec tristesse :

« Allons, mon garçon, dit-il, les voitures de l'ambulance vont passer dans une demi-heure... on te prendra. »

Mais je savais bien ce que cela voulait dire, et j'attirai Zébédé dans mes bras pour le serrer. Je lui dis à l'oreille :

« Écoute, tu embrasseras Catherine pour moi... tu me le promets !... Tu lui diras que je suis mort en l'embrassant et que tu lui portes ce baiser d'adieu !

—Oui !... fit-il en sanglotant tout bas, oui... je lui dirai !... — O mon pauvre Joseph ! »

Je ne pouvais plus le lâcher ; il me posa lui-même à terre et s'en alla bien vite sans tourner la tête. La colonne s'éloignait... je la regardai longtemps, comme on regarde la dernière espérance de vie qui s'en va... Les traînards du bataillon entrèrent dans un pli de terrain... Alors je fermai les yeux, et seulement une heure après, ou même plus longtemps, je me réveillai au bruit du canon, et je vis une division de la garde passer sur la route au pas accéléré, avec des fourgons et de l'artillerie. Sur les fourgons j'apercevais quelques malades et je criais :

« Prenez-moi !... prenez-moi !... »

Mais personne ne faisait attention à mes cris... on passait toujours... et le bruit de la canonnade augmentait. Plus de dix mille hommes passèrent ainsi, de la cavalerie et de l'infanterie ; je n'avais plus la force d'appeler.

Enfin la queue de tout ce monde arriva ; je regardai les sacs et les shakos s'éloigner jusqu'à la descente, puis disparaître, et j'allais me coucher pour toujours, lorsque j'entendis encore un grand bruit sur la route. C'étaient cinq ou six pièces qui galopaient, attelées de solides chevaux,—les canonniers à droite et à gauche, le sabre à la main ; — derrière venaient les caissons. Je n'avais pas plus d'espérance dans ceux-ci que dans les autres, et je regardais pourtant, quand à côté d'une de ces pièces je vis s'avancer un grand maigre, roux, décoré, un maréchal des logis, et je reconnus Zimmer, mon vieux camarade de Leipzig. Il passait sans me voir, mais alors de toutes mes forces je m'écriai :

« Christian !... Christian !... »

Et malgré le bruit des canons il s'arrêta, se retourna, et m'aperçut au pied d'un arbre ; il ouvrait de grands yeux.

« Christian, m'écriai-je, aie pitié de moi ! »

Alors il revint, me regarda et pâlit :

« Comment, c'est toi, mon bon Joseph ! » fit-il en sautant à bas de son cheval.

Il me prit dans ses bras comme un enfant, en criant aux hommes qui menaient le dernier fourgon :

« Halte !... arrêtez ! »

Et, m'embrassant, il me plaça dans ce fourgon, la tête sur un sac. Je vis aussi qu'il étendait un gros manteau de cavalerie sur mes jambes et mes pieds, en disant :

« Allons... en route... Ça chauffe là-bas ! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

C'est tout ce que je me rappelle, car aussitôt après je perdis tout sentiment. Il me semble bien avoir entendu depuis comme un roulement d'orage, des cris, des commandements, et même avoir vu défiler dans le ciel la cime de grands sapins au milieu de la nuit; mais tout cela pour moi n'est qu'un rêve. Ce qu'il y a de sûr, c'est que derrière Salmunster, dans les bois de Hanau, fut livrée ce jour-là une grande bataille contre les Bavarois, et qu'on leur passa sur le ventre.

XXII

Le 15 janvier 1814, deux mois et demi après la bataille de Hanau, je m'éveillai dans un bon lit, au fond d'une petite chambre bien chaude; et, regardant les poutres du plafond au-dessus de moi, puis les petites fenêtres, où le givre étendait ses gerbes blanches, je me dis : « C'est l'hiver! »—En même temps, j'entendais comme un bruit de canon qui tonne, et le petillement du feu sur un âtre. Au bout de quelques instants, m'étant retourné, je vis une jeune femme pâle assise près de l'âtre, les mains croisées sur les genoux, et je reconnus Catherine. Je reconnus aussi la chambre où je venais passer de si beaux dimanches, avant de partir pour la guerre. Le bruit du canon seul, qui revenait de minute en minute, me faisait peur de rêver encore.

Et longtemps je regardai Catherine, qui me paraissait bien belle; je pensais : « Où donc est la tante Grédel? Comment suis-je revenu au pays? Est-ce que Catherine et moi nous sommes mariés? Mon Dieu! pourvu que ceci ne soit pas un rêve! »

A la fin, prenant courage, j'appelai tout doucement : « Catherine! » Alors, elle, tournant la tête, s'écria :

« Joseph... tu me reconnais?

—Oui, lui dis-je en étendant la main. »

Elle s'approcha toute tremblante, et je l'embrassai longtemps. Nous sanglotions ensemble.

Et comme le canon se remettait à gronder, tout à coup cela me serra le cœur.

« Qu'est-ce que j'entends, Catherine? demandai-je.

—C'est le canon de Phalsbourg, fit-elle en m'embrassant plus fort.

—Le canon?

—Oui, la ville est assiégée.

—Phalsbourg?..... Les ennemis sont en France!..... »

Je ne pus dire un mot de plus... Ainsi tant de souffrances, tant de larmes, deux millions d'hommes sacrifiés sur les champs de bataille, tout cela n'avait abouti qu'à faire envahir notre patrie!... Durant plus d'une heure, malgré la joie que j'éprouvais de tenir dans mes bras celle que j'aimais, cette pensée affreuse ne me quitta pas une seconde, et même aujourd'hui, tout vieux et tout blanc que je suis, elle me revient encore avec amertume... Oui, nous avons vu cela, nous autres vieillards, et il est bon que les jeunes le sachent : nous avons vu l'Allemand, le Russe, le Suédois, l'Espagnol, l'Anglais, maîtres de la France, tenir garnison dans nos villes, prendre dans nos forteresses ce qui leur convenait, insulter nos soldats, changer notre drapeau et se partager non-seulement nos conquêtes depuis 1804, mais encore celles de la République : — C'était payer cher dix ans de gloire!

Mais ne parlons pas de ces choses, l'avenir les jugera : il dira qu'après Lutzen et Bautzen, les ennemis offraient de nous laisser la Belgique, une partie de la Hollande, toute la rive gauche du Rhin jusqu'à Bâle, avec la Savoie et le royaume d'Italie, et que l'Empereur a refusé d'accepter ces conditions, — qui étaient pourtant très-belles, — parce qu'il mettait la satisfaction de son orgueil avant le bonheur de la France!

Pour en revenir à mon histoire, quinze jours après la bataille de Hanau, des milliers de charrettes couvertes de blessés et de malades s'étaient mises à défiler sur la route de Strasbourg à Nancy. Elles s'étendaient d'une seule file du fond de l'Alsace en Lorraine.

La tante Grédel et Catherine, à leur porte, regardaient s'écouler ce convoi funèbre; leurs pensées, je n'ai pas besoin de les dire! Plus de douze cents charrettes étaient passées, je n'étais dans aucune. Des milliers de pères et de mères, accourus de vingt lieues à la ronde, regardaient ainsi le long de la route... Combien retournèrent chez eux sans avoir trouvé leur enfant!

Le troisième jour, Catherine me reconnut dans une de ces voitures à panier du côté de Mayence, au milieu de plusieurs autres misérables comme moi, les joues creuses, la peau collée sur les os et mourant de faim.

« C'est lui... c'est Joseph! » criait-elle de loin.

Mais personne ne voulait le croire; il fallut que la tante Grédel me regardât longtemps pour dire : « Oui, c'est lui!... Qu'on le sorte de là... C'est notre Joseph! »

Elle me fit transporter dans leur maison, et me veilla jour et nuit. Je ne voulais que de l'eau, je criais toujours : « De l'eau! de l'eau! » Personne au village ne croyait que j'en re-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

viendrais; pourtant le bonheur de respirer l'air du pays et de revoir ceux que j'aimais me sauva.

C'est environ six mois après, le 8 juillet 1814, que nous fûmes mariés, Catherine et moi. M. Goulden, qui nous aimait comme ses enfants, m'avait mis de moitié dans son commerce; nous vivions tous ensemble dans le même nid; enfin, nous étions les plus heureux du monde.

Alors les guerres étaient finies, les alliés retournaient chez eux d'étape en étape, l'Empereur était parti pour l'île d'Elbe, et le roi Louis XVIII nous avait donné des libertés raisonnables. C'était encore une fois le bon temps de la jeunesse, le temps de l'amour, le temps du travail et de la paix. On pouvait espérer en l'avenir, on pouvait croire que chacun, avec de la conduite et de l'économie, arriverait à se faire une position, à gagner l'estime des honnêtes gens, et à bien élever sa famille, sans crainte d'être repris par la conscription sept et même huit ans après avoir gagné.

M. Goulden, qui n'était pas trop content de voir revenir les anciens rois et les anciens nobles, pensait pourtant que ces gens avaient assez souffert dans les pays étrangers, pour comprendre qu'ils n'étaient pas seuls au monde et respecter nos droits; il pensait aussi que l'empereur Napoléon aurait le bon sens de se tenir tranquille... mais il se trompait : — les Bourbons étaient revenus avec leurs vieilles idées, et l'Empereur n'attendait que le moment de prendre sa revanche.

Tout cela devait nous amener encore bien des misères, et je vous les raconterais avec plaisir, si cette histoire ne me paraissait assez longue pour une fois. Nous en resterons donc ici jusqu'à nouvel ordre. Si des gens raisonnables me disent que j'ai bien fait d'écrire ma campagne de 1813, que cela peut éclairer la jeunesse sur les vanités de la gloire militaire, et lui montrer qu'on n'est jamais plus heureux que par la paix, la liberté et le travail, eh bien, alors je reprendrai la suite de ces événements, et je vous raconterai Waterloo!

FIN DU CONSCRIT DE 1813.

Madame Thérèse, ou les Volontaires de 92, est l'histoire d'une vivandière de l'armée de la Moselle, laissée pour morte sur le champ de bataille d'Anstatt, recueillie et sauvée par un brave docteur allemand. Ce livre ressuscite des temps glorieux :—il nous fait assister à la lutte de trente mille volontaires de Hoche, contre les quatre-vingt mille soldats de Brunswick et de Wurmser ;— un souffle patriotique l'anime d'un bout à l'autre. On croirait, en le lisant, vivre au milieu de ces hommes intrépides, de ces immortels volontaires en guenilles, qui fondèrent pour tous l'égalité des droits, et sauvèrent la France de l'invasion. *Madame Thérèse* après le *Conscrit*, c'est la guerre sainte de la liberté, après les inutiles batailles de la conquête.

L'Invasion, qui paraîtra après *Madame Thérèse ou les Volontaires de 92*, retrace la lutte des montagnards vosgiens contre les alliés. Quatre cent cinquante mille Allemands, Suédois et Russes ont franchi le Rhin. Les débris de notre armée, décimés par le typhus et réduits à des cadres, battent en retraite sur toute la ligne. Ils se retirent en Lorraine, abandonnant les défilés des Vosges, qu'il était pourtant si facile de défendre. L'ennemi est au pied des montagnes. Il va donc franchir, sans brûler une cartouche, ces Thermopyles françaises. Mais non! A la voix du sabotier Hullin, un ancien volontaire de 92, — tous les montagnards se lèvent : schlitteurs, flotteurs, bûcherons, ségars, contrebandiers, tout le monde accourt. — Quelle bataille furieuse dans les gorges bleuâtres, ou grouillent comme des fourmilières, les vestes blanches des Autrichiens! Pendant quatre jours, cette poignée de braves gens arrêta les soixante mille hommes de Schwartzenbourg.—Malheureusement, la trahison se met de la partie.... l'héroïsme succombe sous le nombre, et les régiments croates débouchent en Lorraine.

Waterloo, qui se relie au *Conscrit* de 1813, est l'histoire finale, le dernier acte du grand drame militaire de l'Empire. Joseph Bertha, rentré dans ses foyers après le désastre du Leipzig, a épousé Catherine. On respire avec bonheur après les guerres épouvantables. On *jouit de la tranquillité, de la paix. On serait heureux*, sans les folies de la réaction légitimiste, qui veut tout rétablir comme avant 1789. Tout à coup l'Empereur débarque à Cannes. Il est à Grenoble, il est à Lyon, il est à Paris; adieu, la paix, le commerce, la tranquillité, la douce vie de famille. Il faut reprendre le sac et partir pour Waterloo. La première partie de ce livre est d'une exactitude, d'une vérité historique incroyable. C'est un tableau complet de la restauration de 1814. La seconde partie est exclusivement militaire : les marches et contre-marches pour dérouter l'ennemi, l'entrée en campagne, la défection de Bourmont, l'étonnement et la joie des Belges à la vue des troupes françaises, la bataille de Ligny contre les Prussiens, où l'on charge en criant :—Pas de quartier! —l'orage de la nuit, le manque de vivres, le relèvement des blessés et des morts qui s'éleva jusqu'à trois et quatre pieds dans les rues du village, — la marche sous la pluie battante, —la nuit passée dans les blés, en arrière du mont Saint-Jean, au milieu des terres où l'on enfonce jusqu'aux genoux, sans allumer de feux, de crainte de faire décamper les Anglais; puis le lendemain la grande, la terrible bataille de Waterloo et la déroute, la poursuite des Prussiens qui sabrent les blessés, le pillage des fourgons de vivres, la défense de Paris, la retraite sur la Loire, la désertion, le retour de Louis XVIII et les vengeances; .... tout passe devant les yeux du lecteur comme un rêve terrible.

Waterloo, c'est la bataille du désespoir.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

MADAME THÉRÈSE

OU

LES VOLONTAIRES DE 92

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN



Le docteur Jacob Wagner.

Nous vivions dans une paix profonde au village d'Anstatt, au milieu des Vosges allemandes, mon oncle le docteur Jacob Wagner, sa vieille servante Lisbeth et moi. Depuis la mort de sa sœur Christine, l'oncle Jacob m'avait recueilli chez lui. J'approchais de mes dix ans; j'étais blond, rose et frais comme un chérubin. J'avais un bonnet de coton, une petite veste de velours brun, provenant d'une ancienne culotte de mon oncle, des pantalons de toile grise et des sabots garnis au-dessus d'un flocon de laine. On m'appelait le petit Fritzel au village, et chaque soir, en rentrant de ses courses, l'oncle Jacob me faisait asseoir sur ses

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

genoux pour m'apprendre à lire en français dans l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon.

Il me semble encore être dans notre chambre basse, le plafond rayé de poutres enfumées. Je vois, à gauche, la petite porte de l'allée et l'armoire de chêne ; à droite, l'alcôve fermée d'un rideau de serge verte ; au fond, l'entrée de la cuisine, près du poêle de fonte aux grosses moulures représentant les douze mois de l'année, — le Cerf, les Poissons, le Capricorne, le Verseau, la Gerbe, etc., — et, du côté de la rue, les deux petites fenêtres qui regardent à travers les feuilles de vigne sur la place de la Fontaine.

Je vois aussi l'oncle Jacob, élancé, le front haut, surmonté de sa belle chevelure blonde dessinant ses larges tempes avec grâce, le nez légèrement aquilin, les yeux bleus, le menton arrondi, les lèvres tendres et bonnes. Il est en culotte de ratine noire, habit bleu de ciel à boutons de cuivre, et bottes molles à retroussis jaune clair, devant lesquelles pend un gland de soie. Assis dans son fauteuil de cuir, les bras sur la table, il lit, et le soleil fait trembloter l'ombre des feuilles de vigne sur sa figure un peu longue et hâlée par le grand air.

C'était un homme sentimental, amateur de la paix; il approchait de la quarantaine et passait pour être le meilleur médecin du pays. J'ai su depuis qu'il se plaisait à faire des théories sur la fraternité universelle, et que les paquets de livres que lui apportait de temps en temps le messager Fritz concernaient cet objet important.

Tout cela je le vois, sans oublier notre Lisbeth, une bonne vieille, souriante et ridée, en casaquin et jupe de toile bleue, qui file dans un coin; ni le chat Roller, qui rêve, assis sur sa queue, derrière le fourneau, ses gros yeux dorés ouverts dans l'ombre comme un hibou.

Il me semble que je n'ai qu'à traverser l'allée pour me glisser dans le fruitier aux bonnes odeurs, que je n'ai qu'à grimper l'escalier de bois de la cuisine pour monter dans ma chambre, où je lâchais les mésanges que le petit Hans Aden, le fils du sabotier, et moi, nous allions prendre à la pipée. Il y en avait de bleues et de vertes. La petite Elisa Meyer, la fille du bourgmestre, venait souvent les voir et m'en demander; et quand Hans Aden, Ludwig, Frantz Sépel, Karl Stenger et moi nous conduisions ensemble les vaches et les chèvres à la pâture, sur la côte du Birkenwald, elle s'accrochait toujours à ma veste en me disant :

« Fritzel, laisse-moi conduire votre vache.... ne me chasse pas! »

Et je lui donnais mon fouet; nous allions faire du feu dans le gazon et cuire des pommes de terre sous la cendre.

Oh! le bon temps! Comme tout était calme, paisible autour de nous! Comme tout se faisait régulièrement! Jamais le moindre trouble : le lundi, le mardi, le mercredi, tous les jours de la semaine se suivaient exactement pareils.

Chaque jour on se levait à la même heure, on s'habillait, on s'asseyait devant la bonne soupe à la farine apprêtée par Lisbeth. L'oncle partait à cheval; moi, j'allais faire des trébuchets et des lacets pour les grives, les moineaux ou les verdiers, selon la saison.

A midi nous étions de retour. On mangeait du lard aux choux, des *noudels* ou des *knœpfels*. Puis j'allais pâturer, ou visiter mes lacets, ou bien me baigner dans la Queich quand il faisait chaud.

Le soir, j'avais bon appétit, l'oncle et Lisbeth aussi, et nous louions à table le Seigneur de ses grâces.

Tous les jours, vers la fin du souper, au moment où la nuit grisâtre commençait à s'étendre dans la salle, un pas lourd traversait l'allée, la porte s'ouvrait, et sur le seuil apparaissait un homme trapu, carré, large des épaules, coiffé d'un grand feutre, et qui disait :

« Bonsoir, monsieur le docteur.

— Asseyez-vous, *mauser* *, répondait l'oncle. Lisbeth, ouvre la cuisine.

Lisbeth poussait la porte, et la flamme rouge, dansant sur l'âtre, nous montrait le taupier en face de notre table, regardant de ses petits yeux gris ce que nous mangions. C'était une véritable mine de rat des champs : le nez long, la bouche petite, le menton rentrant, les oreilles droites, quatre poils de moustache jaunes, ébouriffés. Sa souquenille de toile grise lui descendait à peine au bas de l'échine; son grand gilet rouge, aux poches profondes, ballottait sur ses cuisses, et ses énormes souliers, tout jaunes de glèbe, avaient de gros clous qui luisaient sur le devant, en forme de griffes, jusqu'au haut des épaisses semelles.

Le mauser pouvait avoir cinquante ans; ses cheveux grisonnaient, de grosses rides sillonnaient son front rougeâtre, et des sourcils blancs, à reflets d'or, lui tombaient jusque sur le globe de l'œil.

On le voyait toujours aux champs en train de poser ses attrapes, ou bien à la porte de son rucher à mi-côte, dans les bruyères du Birkenwald, avec son masque de fil de fer, ses grosses moufles de toile et sa grande cuiller tranchante pour dénicher le miel des ruches.

A la fin de l'automne, durant un mois, il

* Taupier.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

quittait le village, son bissac en travers du dos, d'un côté le grand pot à miel, de l'autre la cire jaune en briques, qu'il allait vendre aux curés des environs pour faire des cierges.

Tel était le mauser.

Après avoir bien regardé sur la table, il disait :

« Ça, c'est du fromage... ça, ce sont des noisettes.

— Oui, répondait l'oncle ; a votre service.

— Merci ; j'aime mieux fumer une pipe maintenant. »

Alors il tirait de sa poche une pipe noire, garnie d'un couvercle de cuivre à petite chaînette. Il la bourrait avec soin, continuant de regarder, puis il entrait dans la cuisine, prenait une braise dans le creux de sa main calleuse, et la plaçait sur le tabac. Je crois encore le voir, avec sa mine de rat, le nez en l'air, tirer de grosses bouffées en face de l'âtre pourpre ; puis rentrer et s'asseoir dans l'ombre, au coin du fourneau, les jambes repliées.

En dehors des taupes et des abeilles, du miel et de la cire, le mauser avait encore une autre occupation grave : il prédisait l'avenir moyennant le passage des oiseaux, l'abondance des sauterelles et des chenilles, et certaines traditions inscrites dans un gros livre à couvercle de bois, qu'il avait hérité d'une vieille tante de Héming, et qui l'éclairait sur les choses futures.

Mais pour entamer le chapitre de ses prédictions, il lui fallait la présence de son ami Koffel, le menuisier, le tourneur, l'horloger, le tondeur de chiens, le guérisseur de bêtes, bref, le plus beau génie d'Anstatt et des environs.

Koffel faisait de tout : il rafistolait la vaisselle fêlée avec du fil de fer, il étamait les casseroles, il réparait les vieux meubles détraqués, il remettait l'orgue en bon état quand les flûtes ou les soufflets étaient dérangés ; l'oncle Jacob avait même dû lui défendre de redresser les jambes et les bras cassés, car il se sentait aussi du talent pour la médecine. Le mauser l'admirait beaucoup et disait quelquefois : « Quel dommage que Koffel n'ait pas étudié !... quel dommage ! » Et toutes les commères du pays le regardaient comme un être universel.

Mais tout cela ne faisait pas bouillir sa marmite, et le plus clair de ses ressources était encore d'aller couper de la choucroute en automne, son tiroir à rabots sur le dos en forme de hotte, criant de porte en porte : « Pas de choux ? pas de choux ? »

Voilà pourtant comment les grands esprits sont récompensés.

Koffel petit, maigre, noir de barbe et de cheveux, le nez effilé, descendant tout droit en pointe comme le bec d'une sarcelle, ne tardait pas à paraître, les poings dans les poches de sa petite veste ronde, le bonnet de coton sur la nuque, la pointe entre les épaules, sa culotte et ses gros bas bleus, tachés de colle-forte, flottant sur ses jambes minces comme des fils d'archal, et ses savates découpées en plusieurs endroits pour faire place à ses oignons. Il entrait quelques instants après le mauser, et, s'avançant à petits pas, il disait d'un air grave :

« Bon appétit, monsieur le docteur.

—Si le cœur vous en dit ? répondait l'oncle.

—Bien des remercîments ; nous avons mangé ce soir de la salade ; c'est ce que j'aime le mieux. »

Après ces paroles, Koffel allait s'asseoir derrière le fourneau et ne bougeait pas jusqu'au moment où l'oncle disait :

« Allons, Lisbeth, allume la chandelle et lève la nappe. »

Alors, à son tour, l'oncle bourrait sa pipe et se rapprochait du fourneau. On se mettait à causer de la pluie et du beau temps, des récoltes, etc. ; le taupier avait posé tant d'attrapes pendant la journée, il avait détourné l'eau de tel pré durant l'orage ; ou bien il venait de retirer tant de miel de ses ruches ; ses abeilles devaient bientôt essaimer, elles formaient barbe, et d'avance le mauser préparait des paniers pour recevoir les jeunes.

Koffel, lui, ruminait toujours quelque invention ; il parlait de son horloge sans poids, où les douze apôtres devaient paraître au coup de midi, pendant que le coq chanterait et que la mort faucherait ; ou bien de sa charrue, qui devait marcher toute seule, en la remontant comme une pendule, ou de telle autre découverte merveilleuse.

L'oncle écoutait gravement ; il approuvait d'un signe de tête, en rêvant à ses malades.

En été, les voisines, assises sur le banc de pierre, devant nos fenêtres ouvertes, s'entretenaient avec Lisbeth des choses de leurs ménages : l'une avait filé tant d'aunes de toile l'hiver dernier ; les poules d'une autre avaient pondu tant d'œufs dans la journée.

Moi, je profitais d'un bon moment pour courir à la forge de Klipfel, dont la flamme brillait de loin, dans la nuit, au bout du village. Hans Aden, Frantz Sépel et plusieurs autres s'y trouvaient déjà réunis. Nous regardions les étincelles partir comme des éclairs sous les coups de marteau ; nous sifflions au bruit de l'enclume. Se présentait-il une vieille rosse à ferrer, nous aidions à lui lever la jambe. Les plus vieux d'entre nous essayaient de fumer des feuilles de noyer, ce qui leur retournait l'estomac ; quelques autres se glorifiaient d'aller

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

déjà tous les dimanches à la danse, c'étaient ceux de quinze à seize ans. Ils se plantaient le chapeau sur l'oreille et fumaient d'un air d'importance, les mains dans les poches.

Enfin, à dix heures, toute la bande se dispersait; chacun rentrait chez soi.

Ainsi se passaient les jours ordinaires de la semaine; mais les lundis et les vendredis l'oncle recevait la *Gazette de Francfort*, et ces jours-là les réunions étaient plus nombreuses à la maison. Outre le mauser et Koffel, nous voyions arriver notre bourgmestre Christian Meyer et M. Karolus Richter, le petit-fils d'un ancien valet du comte de Salm-Salm. Ni l'un ni l'autre ne voulait s'abonner à la gazette, mais ils aimaient d'en entendre la lecture pour rien.

Que de fois je me suis rappelé depuis notre gros bourgmestre aux oreilles écarlates, avec sa camisole de laine et son bonnet de coton blanc, assis dans le fauteuil, à la place ordinaire de l'oncle! Il semblait songer à des choses profondes; mais sa grande préoccupation était de retenir les nouvelles pour en faire part à sa femme, la vertueuse Barbara, qui gouvernait la commune sous son nom.

Et le grand Karolus donc, cette espèce de lévrier en habit de chasse et casquette de cuir bouilli, le plus grand usurier du pays, qui regardait tous les paysans du haut de sa grandeur, parce que son grand-père avait été laquais de Salm-Salm, qui s'imaginait vous faire des grâces en fumant votre tabac, et qui parlait sans cesse de parcs, de faisanderies, de grandes chasses à courre, des droits et des priviléges de monseigneur de Salm-Salm. Combien de fois je l'ai revu en rêve, allant, venant dans notre chambre basse, écoutant, fronçant le sourcil, plongeant tout à coup la main dans la grande poche de l'habit de l'oncle, pour lui prendre son paquet de tabac, bourrant sa pipe et l'allumant à la chandelle en disant :

« Permettez! »

Oui, toutes ces choses, je les revois.

Pauvre oncle Jacob, qu'il était bonhomme de se laisser fumer son tabac, mais il n'y prenait pas même garde; il lisait avec tant d'attention les nouvelles du jour. Les Républicains envahissaient le Palatinat, ils descendaient le Rhin, ils osaient regarder en face les trois électeurs, le roi Wilhelm de Prusse et l'empereur Joseph.

Tous les assistants s'étonnaient de leur audace.

M. Richter disait que cela ne pouvait durer, et que tous ces mauvais gueux seraient exterminés jusqu'au dernier.

L'oncle finissait toujours sa lecture par quelque réflexion judicieuse; tout en repliant la gazette, il disait:

« Louons le Seigneur de vivre au milieu des bois, plutôt que dans les vignobles, dans la montagne aride, plutôt que dans la plaine féconde. Ces Républicains n'espèrent rien pouvoir happer ici; voilà ce qui fait notre sécurité, nous pouvons dormir en paix sur les deux oreilles. Mais que d'autres sont exposés à leurs rapines! Ces gens-là veulent tout par la force; or, la force n'a jamais rien produit de bon. Ils nous parlent d'amour, d'égalité, de liberté, mais ils n'appliquent point ces principes; ils se fient à leur bras et non à la justice de leur cause. Avant eux, et bien longtemps, d'autres sont venus pour délivrer le monde; ceux-là ne frappaient point, ils n'immolaient point, ils périssaient par milliers, et furent représentés dans la suite des siècles par l'agneau que les loups dévorent. On aurait cru que de ces hommes il ne devait plus même rester un souvenir; eh bien! ils ont conquis le monde; ils n'ont pas conquis la chair, mais ils ont conquis l'âme du genre humain, et l'âme, c'est tout!— Pourquoi ceux-ci ne suivent-ils pas le même exemple? »

Aussitôt Karolus Richter s'écriait d'un air dédaigneux :

« Pourquoi? C'est parce qu'ils se moquent bien des âmes, et qu'ils envient les puissants de la terre. Et d'abord, tous ces Républicains sont des athées, depuis le premier jusqu'au dernier, ils ne respectent ni le trône ni l'autel; ils ont renversé des choses établies depuis l'origine des temps; ils ne veulent plus de noblesse, comme si la noblesse n'était pas l'essence des choses sur la terre et dans le ciel, comme s'il n'était pas reconnu que, parmi les hommes, les uns naissent pour l'esclavage et les autres pour la domination, comme si l'on ne voyait pas cet ordre établi même dans la nature : les mousses sont sous l'herbe, l'herbe sous les buissons, les buissons sous les arbres, et les arbres sous la voûte céleste. De même, les paysans sont sous la bourgeoisie, la bourgeoisie sous la noblesse de robe, la noblesse de robe sous la noblesse d'épée, la noblesse d'épée sous le roi, et le roi sous le pape, représenté par ses cardinaux, ses archevêques et ses évêques. Voilà l'ordre naturel des choses.

« On aura beau faire, jamais un chardon ne pourra s'élever à la hauteur d'un chêne, et jamais un paysan ne pourra tenir le glaive, comme un descendant de l'illustre race des guerriers.

» Ces Républicains ont obtenu quelques succès éphémères, à cause de la surprise qu'ils ont causée à l'univers par leur audace vraiment incroyable et leur absence de sens commun. En niant toutes les doctrines et tous les prin-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cipes établis, ils ont frappé les gens raisonnables de stupéfaction; c'est là l'unique cause de ces bouleversements. De même qu'il arrive quelquefois de voir un bœuf et même un taureau s'arrêter tout à coup et s'enfuir à la vue d'un rat qui sort subitement de dessous terre et se dresse devant lui, de même nous voyons nos soldats étonnés et même déroutés par une semblable audace. Mais tout cela ne peut durer longtemps, et la première surprise une fois passée, je suis bien sûr que nos vieux généraux de la guerre de Sept ans battront ce ramassis de va-nu-pieds à plate couture, et qu'il n'en rentrera pas un seul dans leur malheureux pays ! »

Ayant dit cela, M. Karolus rallumait sa pipe et continuait à se promener de long en large, les mains derrière le dos, d'un air satisfait de lui-même.

Tous les autres réfléchissaient à ce qu'ils venaient d'entendre, et le mauser prenait enfin la parole à son tour.

« Tout ce qui doit arriver arrive, faisait-il. Puisque ces Républicains ont chassé leurs seigneurs et leurs religieux, c'était écrit dans le ciel depuis le commencement des temps : Dieu l'a voulu! Maintenant, de savoir s'ils reviendront, cela dépend de ce que le Seigneur Dieu voudra; s'il veut ressusciter les morts, cela dépend de lui. Mais l'année dernière, comme je regardais travaillier mes abeilles, je vis que tout à coup ces petits êtres, doux et même jolis, se mettaient à tomber sur les frelons, à les piquer et à les traîner hors de la ruche. Cela revient tous les ans. Ces frelons font les jeunes et les abeilles les entretiennent tant que la ruche a besoin d'eux; mais ensuite elles les tuent : c'est quelque chose d'abominable, et pourtant c'est écrit ! — En voyant cela, je pensais à ces Républicains : ils sont en train de tuer leurs frelons; mais soyez tranquilles, on ne peut jamais se passer d'eux; il en reviendra d'autres; il faudra les remplumer et les nourrir; après cela les abeilles se fâcheront encore et les tueront par centaines. On croira que tout est fini, mais il en reviendra d'autres... ainsi de suite; il en faut... il en faut!... »

Le mauser alors hochait la tête, et M. Karolus, s'arrêtant au milieu de la chambre, s'écriait :

« Qu'est-ce que vous appelez frelons? Les vrais frelons sont les orgueilleux vermisseaux qui se croient capables de tout, et non les seigneurs et les religieux.

—Sauf votre respect, monsieur Richter, faisait le mauser, les frelons sont ceux qui ne veulent rien faire et jouir de tout; ceux qui, sans rendre aucun service que de bourdonner autour de la reine, veulent qu'on les entretienne grassement. On les entretient. Mais finalement, il est écrit qu'on les jette dehors. C'est arrivé mille et mille fois, et cela ne peut manquer d'arriver toujours. Les abeilles travailleuses, pleines d'ordre et d'économie, ne peuvent nourrir des êtres propres à rien. C'est malheureux, c'est triste, mais voilà : quand on fait du miel, on aime à le garder pour soi.

—Vous êtes un jacobin ! s'écriait Karolus indigné.

—Non, au contraire, je suis un bourgeois d'Anstatt, taupier et éleveur d'abeilles; j'aime mon pays autant que vous; je me sacrifierais pour lui, peut-être plutôt que vous. Mais je suis bien forcé de dire que les vrais frelons sont ceux qui ne font rien, et que les abeilles sont celles qui travaillent, puisque je l'ai vu cent fois.

—Ah! s'écriait Karolus Richter, je parierais que Koffel a les mêmes idées que vous ! »

Alors le petit menuisier, qui n'avait rien dit, répondait en clignant de l'œil :

« Monsieur Karolus, si j'avais le bonheur d'être le petit-fils d'un domestique de Yéri-Péter ou de Salm-Salm, et si j'en avais hérité de grands biens, qui m'entretiendraient dans l'abondance et la paresse, alors je dirais que les frelons sont les travailleurs et les abeilles les fainéants. Mais de la façon dont je suis, j'ai besoin de tout le monde pour vivre, et je ne dis rien. Je me tais. Seulement je pense que chacun devrait obtenir ce qu'il mérite par son travail.

— Mes chers amis, reprenait alors l'oncle gravement, ne parlons pas de ces choses, car nous ne pourrions nous entendre. La paix! la paix! voilà ce qu'il nous faut. C'est la paix qui fait prospérer les hommes et qui remet tous les êtres à leur place véritable. Par la guerre, on voit les mauvais instincts prévaloir : le meurtre, la rapine et le reste. Aussi tous les hommes de mauvaise vie aiment la guerre; c'est le seul moyen pour eux de paraître quelque chose. En temps de paix, ils ne seraient rien; on verrait trop facilement que leurs pensées, leurs inventions et leurs désirs se rapportent à de pauvres génies. L'homme a été créé par Dieu pour la paix, pour le travail, l'amour de sa famille et de ses semblables. Or, puisque la guerre va contre tout cela, c'est un véritable fléau. Maintenant, voici dix heures qui sonnent, nous pourrions nous disputer jusqu'à demain sans nous entendre davantage. Je propose donc d'aller nous coucher. »

Tout le monde se levait alors, et le bourgmestre, appuyant ses deux gros poings aux bras de son fauteuil, s'écriait :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

» Fasse le ciel que ni les Républicains, ni les Prussiens, ni les Impériaux ne passent par ici, car tous ces gens ont faim et soif! Et comme il est plus agréable de boire son vin soi-même que de le voir avaler par les autres, j'aime beaucoup mieux apprendre ces choses par la gazette que d'en jouir par mes propres yeux. Voilà ce que je pense. »

Sur cette réflexion, il s'acheminait vers la porte; les autres le suivaient.

« Bonne nuit! criait l'oncle.

— Bonsoir! » répondait le mauser en s'éloignant dans la rue sombre.

La porte se refermait, et l'oncle soucieux me disait :

« Allons, Fritzel, tâche de bien dormir.

— Pareillement, mon oncle, » lui répondais-je.

Lisbeth et moi nous montions l'escalier.

Un quart d'heure après, le plus profond silence régnait dans la maison.

II

Or, un vendredi soir du mois de novembre 1793, Lisbeth, après le souper, pétrissait la pâte pour cuire le pain du ménage, selon son habitude. Comme il devait en résulter aussi de la galette et de la tarte aux pommes, je me tenais près d'elle dans la cuisine, et je la contemplais en me livrant aux réflexions les plus agréables.

La pâte faite, on y mit la levûre de bière, on gratta le pétrin tout autour, et l'on étendit dessus une grosse couverture en plumes pour laisser fermenter. Après quoi Lisbeth répandit les braises de l'âtre à l'intérieur du four, et poussa dans le fond, avec la perche, trois gros fagots secs qui se mirent à flamboyer sous la voûte sombre. Enfin, le feu bien allumé, elle plaça la plaque de tôle devant la bouche du four, et me dit :

« Maintenant, Fritzel, allons nous coucher; demain, quand tu te lèveras, il y aura de la tarte. »

Nous montâmes donc dans nos chambres. L'oncle Jacob ronflait depuis une heure au fond de son alcôve. Je me couchai, rêvant de bonnes choses, et ne tardai point à m'endormir comme un bienheureux.

Cela durait depuis assez longtemps, mais il faisait encore nuit, et la lune brillait en face de ma petite fenêtre, lorsque je fus éveillé par un tumulte étrange. On aurait dit que tout le village était en l'air : les portes s'ouvraient et se refermaient au loin, une foule de pas traversaient les mares boueuses de la rue. En même temps j'entendais aller et venir dans notre maison, et des reflets pourpres miroitaient sur mes vitres.

Qu'on se figure mon épouvante.

Après avoir écouté, je me levai doucement et j'ouvris une fenêtre. Toute la rue était pleine de monde, et non-seulement la rue, mais encore les petits jardins et les ruelles aux environs : rien que de grands gaillards, coiffés d'immenses chapeaux à cornes, revêtus de longs habits bleus à parements rouges, — de larges baudriers blancs en travers, — et la grande queue pendant sur le dos, sans parler des sabres et des gibernes qui leur ballottaient au bas des reins, et que je voyais pour la première fois. Ils avaient mis leurs fusils en faisceaux devant notre grange; deux sentinelles se promenaient autour; les autres entraient dans les maisons comme chez eux.

Au coin de l'écurie trois chevaux piaffaient. Plus loin, devant la boucherie de Sépel, de l'autre côté de la place, aux crocs du mur où l'on écorchait les veaux, était pendu tout un bœuf, à la lueur d'un grand feu qui montait et descendait, illuminant la place; sa tête et son dos traînaient à terre. Un de ces hommes, les manches de sa chemise retroussées autour de ses bras musculeux, le dépouillait; il l'avait fendu du haut en bas; les entrailles bleues coulaient sur la boue avec le sang. La figure de cet homme, avec son cou nu et sa tignasse, était terrible à voir.

Je compris aussitôt que les Républicains avaient surpris le village, et, tout en m'habillant, j'invoquai le secours de l'empereur Joseph, dont M. Karolus Richter parlait si souvent.

Les Français étaient arrivés durant notre premier sommeil, et depuis deux heures au moins, car lorsque je me penchai pour descendre, j'en vis trois, également en manches de chemises comme le boucher, qui retiraient le pain de notre four avec notre pelle. Ils avaient épargné la peine de cuire à Lisbeth, comme l'autre avait épargné la peine de tuer à Sépel. Ces gens savaient tout faire, rien ne les embarrassait.

Lisbeth, assise dans un coin, les mains croisées sur les genoux, les regardait d'un air assez paisible ; sa première frayeur était passée. Elle me vit au haut de la rampe, et s'écria :

« Fritzel, descends... ils ne te feront pas de mal! »

Alors je descendis, et ces hommes continuèrent leur ouvrage sans s'inquiéter de moi. La porte de l'allée à gauche était ouverte, et je voyais dans le fruitier deux autres Républicains

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

en train de brasser la pâte d'une seconde ou d'une troisième fournée. Enfin, à droite, par la porte de la salle entrebâillée, je voyais l'oncle Jacob assis près de la table, sur une chaise, tandis qu'un homme vigoureux, à gros favoris roux, le nez court et rond, les sourcils saillants, les oreilles écartées de la tête et la tignasse couleur de chanvre, grosse comme le bras, pendant entre les deux épaules, était installé dans le fauteuil et déchiquetait un de nos jambons avec appétit. On ne voyait que ses gros poings bruns aller et venir, la fourchette dans l'un, le couteau dans l'autre, et ses grosses joues musculeuses trembloter. De temps en temps, il prenait le verre, levait le coude, buvait un bon coup et poursuivait.

Il avait des épaulettes couleur de plomb, un grand sabre à fourreau de cuir, dont la coquille remontait derrière son coude, et des bottes tellement couvertes de boue, qu'on ne voyait plus que la glèbe jaune qui commençait à sécher. Son chapeau, posé sur le buffet, laissait pendre un bouquet de plumes rouges, qui s'agitaient au courant d'air, car, malgré le froid, les fenêtres restaient ouvertes; une sentinelle passait derrière, l'arme au bras, et s'arrêtait de temps en temps pour jeter un coup d'œil sur la table.

Tout en déchiquetant, l'homme aux gros favoris parlait d'une voix brusque :

« Ainsi, tu es médecin? disait-il à l'oncle.

—Oui, monsieur le commandant.

—Appelle-moi « commandant » tout court, ou « citoyen commandant, » je te l'ai déjà dit; les « monsieur » et les « madame » sont passés de mode. Mais, pour en revenir à nos moutons, tu dois connaître le pays; un médecin de campagne est toujours sur les quatre chemins. A combien sommes-nous de Kaiserslautern?

—A sept lieues, commandant.

—Et de Pirmasens?

—A huit environ.

—Et de Landau?

—Je crois à cinq bonnes lieues.

—Je crois... à peu près... environ... est-ce ainsi qu'un homme du pays doit parler? Écoute, tu m'as l'air d'avoir peur; tu crains que, si les habits blancs passent par ici, on ne te pende pour les renseignements que tu m'auras donnés. Ote-toi cette idée de la tête : la République française te protége. »

Et regardant l'oncle en face, de ses yeux gris:

« A la santé de la République une et indivisible! » fit-il en levant son verre.

Ils trinquèrent ensemble, et l'oncle, tout pâle, but à la République.

« Ah çà, reprit l'autre, est-ce qu'on n'a pas vu d'Autrichiens par ici?

—Non, commandant.

—En es-tu bien sûr? Voyons, regarde-moi donc en face.

—Je n'en ai pas vu.

—Est-ce que tu n'aurais pas fait un tour à Réethal ces jours derniers? »

L'oncle avait été trois jours avant à Réethâl; il crut le commandant informé par quelqu'un du village, et répondit :

« Oui, commandant.

—Ah!—Et il n'y avait pas d'Autrichiens?

—Non! »

Le républicain vida son verre, en jetant un coup d'œil oblique sur l'oncle Jacob; puis il étendit le bras et le prit au poignet d'un air étrange.

« Tu dis que non?

—Oui, commandant.

—Eh bien, tu mens! »

Et, d'une voix lente, il ajouta :

« Nous ne pendons pas, nous autres, mais nous fusillons quelquefois ceux qui nous trompent! »

La figure de l'oncle devint encore plus pâle. Cependant, d'un ton assez ferme et la tête haute, il répéta :

« Commandant, je vous affirme sur l'honneur qu'il n'y avait pas d'Impériaux à Réethâl il y a trois jours.

—Et moi, s'écria le républicain, dont les petits yeux gris brillaient sous ses épais sourcils fauves, je te dis qu'il y en avait. Est-ce clair? »

Il y eut un silence. Tous ceux de la cuisine s'étaient retournés; la mine du commandant n'était pas rassurante. Moi, je me mis à pleurer, j'entrai même dans la chambre, comme pour secourir l'oncle Jacob, et je me plaçai derrière lui. Le républicain nous regardait tous deux les sourcils froncés, ce qui ne l'empêchait pas d'avaler encore une bouchée de jambon, comme pour se donner le temps de réfléchir. Dehors, Lisbeth sanglotait tout haut.

« Commandant, reprit l'oncle avec fermeté, vous ignorez peut-être qu'il y a deux Réethâl, l'un du côté de Kaiserslautern, et l'autre sur la Queich, à trois petites lieues de Landau. Les Autrichiens étaient peut-être là-bas; mais de ce côté, mercredi soir, on n'en avait pas encore vu.

—Ça, dit le commandant en mauvais allemand lorrain, avec un sourire goguenard, ce n'est pas trop bête. Mais nous autres, entre Bitche et Sarreguemines, nous sommes aussi fins que vous. A moins que tu ne me prouves qu'il y a deux Réethâl, je ne te cache pas que mon devoir est de te faire arrêter et juger par un conseil de guerre.

—Commandant, s'écria l'oncle en étendant

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



« Est ce qu'on n'a pas vu d'Autrichiens par ici ? » (Page 7.)

e bras, la preuve qu'il y a deux Réethâl, c'est qu'on les voit sur toutes les cartes du pays. »

Il montrait notre vieille carte accrochée au mur.

Alors le républicain se retourna dans son fauteuil et regarda en disant :

« Ah ! c'est une carte du pays ? Voyons un peu. »

L'oncle alla prendre la carte et l'étendit sur la table, en montrant les deux villages.

« C'est juste, dit le commandant, à la bonne heure ; moi je ne demande pas mieux que de voir clair ! »

Il s'était posé les deux coudes sur la table, et sa grosse tête entre les mains, il regardait.

« Tiens, tiens, c'est fameux, cela ! disait-il. D'où vient cette carte ?

—C'est mon père qui l'a faite ; il était géomètre. »

Le républicain souriait.

« Oui, les bois, les rivières, les chemins, tout est marqué, disait-il ; je reconnais ça... nous avons passé là... c'est bon... c'est très-bon ! »

Et se redressant :

« Tu ne te sers pas de cette carte, citoyen docteur, fit-il en allemand ; moi, j'en ai besoin et je la mets en réquisition pour le service de la République. Allons, allons, réparation d'honneur ! Nous allons boire encore un coup pour cimenter les fêtes de la Concorde. »

On pense avec quel empressement Lisbeth descendit à la cave chercher une autre bouteille.

L'oncle Jacob avait repris son assurance. Le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Madame Thérèse. (Page 10.)

commandant, qui me regardait alors, lui demanda :

« C'est ton fils ?

—Non, c'est mon neveu.

—Un petit gaillard solidement bâti. Quand je l'ai vu tout à l'heure arriver à ton secours, cela m'a fait plaisir. Allons, approche, » dit-il en m'attirant par le bras.

Il me passa la main dans les cheveux, et dit d'une voix un peu rude, mais bonne tout de même :

« Élève ce garçon-là dans l'amour des droits de l'homme. Au lieu de garder les vaches, il peut devenir commandant ou général comme un autre. Maintenant toutes les portes sont ouvertes, toutes les places sont à prendre ; il ne faut que du cœur et de la chance pour réussir. Moi, tel que tu me vois, je suis le fils d'un forgeron de Sarreguemines ; sans la République, je taperais encore sur l'enclume ; notre grand flandrin de comte, qui est avec les habits blancs, serait un aigle par la grâce de Dieu, et moi je serais un âne ; au lieu que c'est tout le contraire par la grâce de la Révolution. »

Il vida brusquement son verre, et fermant à demi les yeux avec finesse :

« Ça fait une petite différence, » dit-il.

A côté du jambon se trouvait une de nos galettes, que les Républicains avaient cuites d'abord avec la première fournée ; de commandant m'en coupa un morceau.

« Avale-moi ça hardiment, dit-il tout à fait de bonne humeur, et tâche de devenir un homme ! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Puis se tournant vers la cuisine :

« Sergent Laflèche! » s'écria-t-il de sa voix de tonnerre.

Un vieux sergent à moustaches grises, sec comme un hareng saur, parut sur le seuil.

« Combien de miches, sergent?

—Quarante.

—Dans une heure il nous en faut cinquante; avec nos dix fours, cinq cents : trois livres de pain par homme. »

Le sergent rentra dans la cuisine.

L'oncle et moi, nous observions tout cela sans bouger.

Le commandant s'accouda de nouveau sur la carte, la tête entre les mains.

Le jour grisâtre commençait à poindre dehors ; on voyait l'ombre de la sentinelle se promener l'arme au bras devant nos fenêtres. Une sorte de silence s'était établi; bon nombre de Républicains dormaient sans doute, la tête sur le sac, autour des grands feux qu'ils avaient allumés, d'autres dans les maisons. La pendule allait lentement, le feu petillait toujours dans la cuisine.

Cela durait depuis quelques instants, lorsqu'un grand bruit s'éleva dans la rue; des vitres sautèrent, une porte s'ouvrit avec fracas, et notre voisin, Joseph Spick, le cabaretier, se mit à crier :

« Au secours! au feu! »

Mais personne ne bougeait dans le village ; chacun était bien content de se tenir tranquille chez soi. Le commandant écoutait.

« Sergent Laflèche! » dit-il.

Le sergent était allé voir, il ne parut qu'au bout d'un instant.

« Qu'est-ce qui se passe? lui demanda le commandant.

—C'est un aristocrate de cabaretier qui refuse d'obtempérer aux réquisitions de la citoyenne Thérèse, répondit le sergent d'un air grave.

—Eh bien! qu'on me l'amène. »

Le sergent sortit.

Deux minutes après, notre allée se remplissait de monde; la porte se rouvrit, et Joseph Spick, avec sa petite veste, son grand pantalon de toile et son bonnet de laine frisée, parut sur le seuil, entre quatre soldats de la République l'arme au bras, la figure jaune comme du pain d'épice, les chapeaux usés, les coudes troués, de larges pièces aux genoux, et les souliers en loques, recousus avec de la ficelle; ce qui ne les empêchait pas de se redresser et d'être fiers comme des rois.

Joseph, les mains dans les poches de sa veste, le dos rond, le front plat et les joues pendantes, ne se tenait plus sur ses longues jambes; il regardait à terre comme effaré.

Derrière, dans l'ombre, se voyait la tête d'une femme pâle et maigre, qui attira tout de suite mon attention ; elle avait le front haut, le nez droit, le menton allongé et les cheveux d'un noir bleuâtre. Ces cheveux lui descendaient en larges bandeaux sur les joues et se relevaient en tresses derrière les oreilles, de sorte que sa figure, dont on ne voyait que la face sans les côtés, semblait extrêmement longue. Ses yeux étaient grands et noirs. Elle portait un chapeau de feutre à cocarde tricolore, et par-dessus le chapeau, un mouchoir rouge lié sous le menton. Comme je n'avais vu jusqu'alors dans notre pays que des femmes blondes ou brunes, celle-ci me produisit un effet d'étonnement et d'admiration extraordinaire, tout jeune que j'étais; je la regardais ébahi; l'oncle ne me paraissait pas moins étonné que moi, et quand elle entra, suivie de cinq ou six autres Républicains habillés comme les premiers, durant tout le temps qu'elle fut là, nous ne la quittâmes pas des yeux.

Une fois dans la chambre, nous vîmes qu'elle avait un grand manteau de drap bleu, à triple collet tombant jusqu'au-dessous des coudes, un petit tonneau, dont le cordon lui passait en sautoir sur l'épaule; enfin, autour du cou, une grosse cravate de soie noire à longues franges, quelque butin de la guerre sans doute, et qui relevait encore la beauté de sa tête calme et fière.

Le commandant attendait que tout le monde fût entré, regardant surtout Joseph Spick, qui semblait plus mort que vif. Puis, s'adressant à la femme, qui venait de relever son chapeau d'un mouvement de tête :

« Eh bien, Thérèse, fit-il, qu'est-ce qui se passe?

—Vous savez, commandant, qu'à la dernière étape je n'avais plus une goutte d'eau-de-vie, dit-elle d'un ton ferme et net; mon premier soin, en arrivant, fut de courir par tout le village pour en trouver, en la payant, bien entendu. Mais les gens cachent tout, et depuis une demi-heure seulement, j'ai découvert la branche de sapin à la porte de cet homme. Le caporal Merlot, le fusilier Cincinnatus et le tambour-maître Horatius Coclès me suivaient pour m'aider. Nous entrons, nous demandons du vin, de l'eau-de-vie, n'importe quoi; mais le *kaiserlick* n'avait rien, il ne comprenait pas, il faisait le sourd. On se met donc à chercher, à regarder dans tous les coins, et finalement nous trouvons l'entrée de la cave au fond d'un bûcher, dans la cour, derrière un tas de fagots qu'il avait mis devant.

« Nous aurions pu nous fâcher; au lieu de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cela, nous descendons et nous trouvons du vin, du lard, de la choucroute, de l'eau-de-vie; nous remplissons nos tonneaux, nous prenons du lard, et puis nous remontons sans esclandre. Mais, en nous voyant revenir chargés, cet homme, qui se tenait tranquillement dans la chambre, se mit à crier comme un aveugle, et au lieu d'accepter mes assignats, il les déchira et me prit par le bras en me secouant de toutes ses forces. Cincinnatus ayant déposé sa charge sur la table, prit ce grand flandrin au collet et le jeta contre la fenêtre de sa baraque. C'est alors que le sergent Laflèche est arrivé. Voilà tout, commandant. »

Quand cette femme eut parlé de la sorte, elle se retira derrière les autres, et tout aussitôt un petit homme sec, maigre et brusque, dont le chapeau penchait sur l'oreille, et qui tenait sous son bras une longue canne à pomme de cuivre en forme d'oignon, s'avança et dit :

« Commandant, ce que la citoyenne Thérèse vient de vous communiquer, c'est l'indignation de la mauvaise foi, que tout chacun aurait eue de se trouver nez à nez avec un *kaiserlick* dépourvu de tout sentiment civique, et qui se propose...

—C'est bon, interrompit le commandant, la parole de la citoyenne Thérèse me suffit! »

Et s'adressant en allemand à Joseph Spick, il lui dit en fronçant les sourcils :

« Dis donc, toi, est-ce que tu veux être fusillé? Cela ne coûtera que la peine de te conduire dans ton jardin! Ne sais-tu pas que le papier de la République vaut mieux que l'or des tyrans? Écoute, pour cette fois je veux bien te faire grâce, en considération de ton ignorance; mais s'il t'arrive encore de cacher tes vivres et de refuser les assignats en payement, je te fais fusiller sur la place du village, pour servir d'exemple aux autres. Allons, marche, grand imbécile! »

Il débita cette petite harangue très-rondement; puis se tournant vers la cantinière :

« C'est bien, Thérèse, dit-il, tu peux charger tes tonneaux, cet homme n'y mettra pas opposition. Et vous autres, qu'on le laisse aller. »

Tout le monde sortit, Thérèse en tête et Joseph le dernier. Le pauvre diable n'avait plus une goutte de sang dans les veines; il venait d'en échapper d'une belle.

Le jour, dans l'intervalle, était venu.

Le commandant se leva, plia la carte et la mit dans sa poche. Puis il s'avança jusqu'à l'une des fenêtres et se mit à regarder le village. L'oncle et moi nous regardions à l'autre fenêtre. Il pouvait être alors cinq heures du matin.

III

Toute ma vie je me rappellerai cette rue silencieuse encombrée de gens endormis, les uns étendus, les autres repliés, la tête sur le sac. Je vois encore ces pieds boueux, ces semelles usées, ces habits rapiécés, ces faces jeunes aux teintes brunes, ces vieilles joues rigides, les paupières closes; ces grands chapeaux, ces épaulettes déteintes, ces pompons, ces couvertures de laine à bordure rouge filandreuse, pleines de trous, ces manteaux gris, cette paille dispersée dans la boue. Et le grand silence du sommeil après la marche forcée, ce repos absolu semblable à la mort; et le petit jour bleuâtre enveloppant tout cela de sa lumière indécise, le soleil pâle montant dans la brume, les maisonnettes aux larges toitures de chaume, regardant de leurs petites fenêtres noires; et tout au loin, des deux côtés du village, sur l'Altenberg et le Réepockel, au-dessus des vergers et des chènevières, les baïonnettes des sentinelles scintillant parmi les dernières étoiles; non, jamais je n'oublierai cet étrange spectacle; j'étais bien jeune alors, mais de tels souvenirs sont éternels.

A mesure que le jour grandissait, s'animait aussi le tableau : une tête se levait, s'appuyait sur le coude et regardait, puis bâillait et se couchait de nouveau. Ailleurs un vieux soldat se dressait tout à coup, secouait la paille de ses habits, se coiffait de son feutre et repliait son lambeau de couverture; un autre aussi roulait son manteau et le bouclait sur son sac; un autre tirait de sa poche un bout de pipe et battait le briquet. Les premiers levés se rapprochaient et causaient entre eux, d'autres venaient les rejoindre en frappant de la semelle, car il faisait froid à cette heure; les feux allumés dans la rue et sur la place avaient fini par s'éteindre.

En face de chez nous, sur la petite place, était la fontaine; un certain nombre de Républicains, rangés autour des deux grandes auges moussues, se lavaient, riant et plaisantant malgré le froid: d'autres venaient allonger la lèvre au goulot.

Puis les maisons s'ouvraient une à une, et l'on voyait les soldats en sortir, inclinant leurs grands chapeaux et leurs sacs sous les petites portes. Ils avaient presque tous la pipe allumée.

A droite de notre grange, devant l'auberge de Spick, stationnait la charrette de la canti-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nière, couverte d'une grande toile; elle était à deux roues, en forme de brouette, les bras posant à terre.

Derrière, la mule, couverte d'une vieille housse de laine à carreaux rouges et bleus, attirait de notre échoppe une longue mèche de foin, qu'elle mâchait gravement, les yeux à demi fermés d'un air sentimental.

La cantinière, à la fenêtre en face, raccommodait une petite culotte, et se penchait de temps en temps pour jeter un coup d'œil sous le hangar.

Là, le tambour-maître Horatius Coclès, Cincinnatus, Merlot et un grand gaillard jovial, maigre, sec, à cheval sur des bottes de foin, se faisaient la queue l'un à l'autre; ils se peignaient les tresses et les lissaient en se crachant dans la main; Horatius Coclès, qui se trouvait en tête de la bande, fredonnait un air, et ses camarades répétaient le refrain à la sourdine.

Près d'eux, contre deux vieilles futailles, dormait un petit tambour d'une douzaine d'années, tout blond comme moi, et qui m'intéressait particulièrement. C'est lui que surveillait la cantinière, et dont elle raccommodait sans doute une culotte. Il avait son petit nez rouge en l'air, la bouche entr'ouverte, le dos contre les deux tonnes et un bras sur sa caisse; ses baguettes étaient passées dans la buffleterie, et sur ses pieds, couverts de quelques brins de paille, était étendu un grand caniche tout crotté, qui le réchauffait. A chaque instant cet animal levait la tête et le regardait comme pour dire : « Je voudrais bien faire un tour dans les cuisines du village! » Mais le petit ne bougeait pas; il dormait si bien! Et comme, dans le lointain, quelques chiens aboyaient, le caniche bâillait; il aurait voulu se mettre de la partie.

Bientôt deux officiers sortirent de la maison voisine; deux hommes élancés, jeunes, la taille serrée dans leur habit. Comme ils passaient devant la maison, le commandant leur cria :

« Duchêne! Richer!

—Bonjour, commandant, dirent-ils en se retournant.

—Les postes sont relevés?

—Oui, commandant.

—Rien de nouveau?

—Rien, commandant.

—Dans une demi-heure on se remet en marche. Fais battre le rappel, Richer. Entre, Duchêne. »

L'un des officiers entra, l'autre passa sous le hangar et dit quelques mots à Horatius Coclès. Moi, je regardais le nouveau venu. Le commandant avait fait apporter une bouteille d'eau-de-vie; ils en buvaient ensemble, lorsqu'une sorte de bourdonnement s'entendit dehors : c'était le rappel. Je courus voir ce qui se passait. Horatius Coclès, devant cinq tambours, dont le petit tenait la gauche, la canne en l'air, ordonnait le roulement. Tant que la canne fut levée, il continua. Les Républicains arrivaient de toutes les ruelles du village; ils se rangeaient sur deux lignes, devant la fontaine, et leurs sergents commençaient l'appel. L'oncle et moi, nous étions émerveillés de l'ordre qui régnait chez ces gens; à mesure qu'on les appelait, ils répondaient si vite, que c'était comme un murmure de tous les côtés. Ils avaient repris leurs fusils et les tenaient à volonté, sur l'épaule ou la crosse à terre.

Après l'appel, il se fit un grand silence, et plusieurs hommes, dans chaque compagnie, se détachèrent sous la conduite des caporaux, pour aller chercher le pain. La citoyenne Thérèse attelait alors sa mule à la charrette. Au bout de quelques instants, les escouades revinrent, apportant les miches dans des sacs et des paniers. La distribution commença.

Comme les Républicains s'étaient fait la soupe en arrivant, ils se bouclaient l'un à l'autre leur miche sur le sac.

« Allons! s'écria le commandant d'un ton joyeux, en route! »

Il prit son manteau, le jeta sur son épaule, et sortit sans nous dire ni bonjour, ni bonsoir.

Nous pensions être débarrassés de ces gens pour toujours.

Au moment où le commandant sortait, le bourgmestre vint prier l'oncle Jacob de se rendre bien vite chez lui, disant que la vue des Républicains avait rendu sa femme malade.

Ils partirent ensemble aussitôt. Lisbeth arrangeait déjà les chaises et balayait la salle. On entendait dehors les officiers commander : « En avant, marche! » Les tambours résonnaient; la cantinière criait : « Hue! » et le bataillon se mettait en route, quand une sorte de petillement terrible retentit au bout du village. C'étaient des coups de fusil, qui se suivaient quelquefois plusieurs ensemble, quelquefois un à un.

Les Républicains allaient entrer dans la rue.

« Halte! » cria le commandant, qui regardait debout sur ses étriers, prêtant l'oreille.

Je m'étais mis à la fenêtre, et je voyais tous ces hommes attentifs, et les officiers hors des rangs autour de leur chef, qui parlait avec vivacité.

Tout à coup un soldat parut au détour de la rue; il courait, son fusil sur l'épaule.

« Commandant, dit-il de loin, tout essoufflé, les Croates! L'avant-poste est enlevé... ils arrivent!... »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

A peine le commandant eut-il entendu cela qu'il se retourna, courant sur la ligne ventre à terre et criant :

« Formez le carré! »

Les officiers, les tambours, la cantinière se repliaient en même temps autour de la fontaine, tandis que les compagnies se croisaient comme un jeu de cartes; en moins d'une minute, elles formèrent le carré sur trois rangs, les autres au milieu, et presque aussitôt il se fit dans la rue un bruit épouvantable, les Croates arrivaient; la terre en tremblait. Je les vois encore déboucher au tournant de la rue, leurs grands manteaux rouges flottant derrière eux comme les plis de cinquante étendards, et courbés si bas sur leur selle, la latte en avant, qu'on apercevait à peine leurs faces osseuses et brunes aux longues moustaches jaunes.

Il faut que les enfants soient possédés du diable, car, au lieu de me sauver, je restai là, les yeux écarquillés, pour voir la bataille. J'avais bien peur, c'est vrai, mais la curiosité l'emportait encore.

Le temps de regarder et de frémir, les Croates étaient sur la place. J'entendis à la même seconde le commandant crier : « Feu! » Puis un coup de tonnerre, puis rien que le bourdonnement de mes oreilles. Tout le côté du carré tourné vers la rue venait de faire feu à la fois; les vitres de nos fenêtres tombaient en grelottant; la fumée entrait dans la chambre avec des débris de cartouches, et l'odeur de la poudre remplissait l'air.

Moi, les cheveux hérissés, je regardais, et je voyais les Croates sur leurs grands chevaux, debout dans la fumée grise, bondir, retomber et rebondir, comme pour grimper sur le carré; et ceux de derrière arriver, arriver sans cesse, hurlant d'une voix sauvage : « *Forvertz! forvertz!* * »

« Feu du second rang! » cria le commandant, au milieu des hennissements et des cris sans fin.

Il avait l'air de parler dans notre chambre, tant sa voix était calme.

Un nouveau coup de tonnerre suivit; et comme le crépi tombait, comme les tuiles roulaient des toits, comme le ciel et la terre semblaient se confondre, Lisbeth, derrière, dans la cuisine, poussait des cris si perçants que, même à travers ce tumulte, on les entendait comme un coup de sifflet.

Après les feux de peloton commencèrent les feux de file. On ne voyait plus que les fusils du deuxième rang s'abaisser, faire feu et se relever, tandis que le premier rang, le genou à terre, croisait la baïonnette, et que le troisième chargeait les fusils et les passait au second.

Les Croates tourbillonnaient autour du carré, frappant au loin de leurs grandes lattes; de temps en temps un chapeau tombait, quelquefois l'homme. Un de ces Croates, repliant son cheval sur les jarrets, bondit si loin qu'il franchit les trois rangs et tomba dans le carré; mais alors le commandant républicain se précipita sur lui, et d'un furieux coup de pointe le cloua pour ainsi dire sur la croupe de son cheval; je vis le républicain retirer son sabre rouge jusqu'à la garde; cette vue me donna froid; j'allais fuir, mais j'étais à peine levé, que les Croates firent volte-face et partirent, laissant un grand nombre d'hommes et de chevaux sur la place.

Les chevaux essayaient de se relever, puis retombaient. Cinq ou six cavaliers, pris sous leur monture, faisaient des efforts pour dégager leurs jambes; d'autres tout sanglants se traînaient à quatre pattes, levant la main et criant d'une voix lamentable : « *Pardône, Françôse!* * » dans la crainte d'être massacrés; quelques-uns, ne pouvant endurer ce qu'ils souffraient, demandaient en grâce qu'on les achevât. Le plus grand nombre restaient immobiles.

Pour la première fois je compris bien la mort : ces hommes que j'avais vus deux minutes avant, pleins de vie et de force, chargeant leurs ennemis avec fureur, et bondissant comme des loups, ils étaient là, couchés pêle-mêle, insensibles comme les pierres du chemin.

Dans les rangs des Républicains il y avait aussi des places vides, des corps étendus sur la face, et quelques blessés, les joues et le front pleins de sang; ils se bandaient la tête, le fusil au pied, sans quitter les rangs; leurs camarades les aidaient à serrer le mouchoir et à remettre le chapeau dessus.

Le commandant, à cheval près de la fontaine, la corne de son grand chapeau à plumes sur le dos et le sabre au poing, faisait serrer les rangs; près de lui se tenaient les tambours en ligne, et un peu plus loin, tout près de l'auge, la cantinière avec sa charrette. On entendait les trompettes des Croates sonner la retraite. Au tournant de la rue, ils avaient fait halte; une de leurs sentinelles attendait là, derrière l'angle de la maison commune; on ne voyait que la tête de son cheval. Quelques coups de fusil partaient encore.

« Cessez le feu! » cria le commandant.

Et tout se tut; on n'entendit plus que la trompette au loin.

* En avant! en avant!

* Pardon, Français!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La cantinière fit alors le tour des rangs à l'intérieur, pour verser de l'eau-de-vie aux hommes, tandis que sept ou huit grands gaillards allaient puiser de l'eau à la fontaine, dans leurs gamelles, pour les blessés, qui tous demandaient à boire d'une voix pitoyable.

Moi, penché hors de la fenêtre, je regardais au fond de la rue déserte, me demandant si les manteaux rouges oseraient revenir. Le commandant regardait aussi dans cette direction, en causait avec un capitaine appuyé sur la selle de son cheval. Tout à coup le capitaine traversa le carré, écarta les rangs et se précipita chez nous en criant :

« Le maître de la maison?

— Il est sorti.

— Eh bien... toi... conduis-moi dans votre grenier... vite! »

Je laissai là mes sabots, et me mis à grimper l'escalier au fond de l'allée comme un écureuil.

Le capitaine me suivait. En haut, il vit du premier coup d'œil l'échelle du colombier et monta devant moi. Dans le colombier il se posa les deux coudes au bord de la lucarne un peu basse, se penchant pour voir. Je regardais par-dessus son épaule. Toute la route, à perte de vue, était couverte de monde : de la cavalerie, de l'infanterie, des canons, des caissons, des manteaux rouges, des pelisses vertes, des habits blancs, des casques, des cuirasses, des files de lances et de baïonnettes, des lignes de chevaux, et tout cela s'avançait vers le village.

« C'est une armée! » murmurait le capitaine à voix basse.

Il se retourna brusquement pour redescendre, mais s'arrêtant sur une idée, il me montra le long du village, à deux portées de fusil, une file de manteaux rouges qui s'enfonçaient dans un repli de terrain derrière les vergers.

« Tu vois ces manteaux rouges? dit-il.

— Oui.

— Est-ce qu'un chemin de voiture passe là?

— Non, c'est un sentier.

— Et ce grand ravin qui le coupe au milieu, droit devant nous, est-ce qu'il est profond?

— Oh! oui.

— On n'y passe jamais avec les voitures et les charrues?

— Non, on ne peut pas. »

Alors, sans m'en demander davantage, il redescendit l'échelle à reculons, aussi vite que possible, et se jeta dans l'escalier. Je le suivais; nous fûmes bientôt en bas, mais nous n'étions pas encore au bout de l'allée, que l'approche d'une masse de cavalerie faisait frémir les maisons. Malgré cela, le capitaine sortit, traversa la place, écarta deux hommes dans les rangs et disparut.

Des milliers de cris brefs, étranges, semblables à ceux d'une nuée de corbeaux : « Hourrah! hourrah! » remplissaient alors la rue d'un bout à l'autre, et couvraient presque le roulement sourd du galop.

Moi, tout fier d'avoir conduit le capitaine dans le colombier, j'eus l'imprudence de m'avancer sur la porte. Les houlans, car cette fois c'étaient des houlans, arrivaient comme le vent, la lance en arrêt, le dolman en peau de mouton flottant sur le dos, les oreilles enfoncées dans leurs gros bonnets à poil, les yeux écarquillés, le nez comme enfoui dans les moustaches, et le grand pistolet à crosse de cuivre dans la ceinture. Ce fut comme une vision. Je n'eus que le temps de me jeter en arrière; je n'avais plus une goutte de sang dans les veines, et ce n'est qu'au moment où la fusillade recommença, que je me réveillai comme d'un rêve, au fond de notre chambre, en face des fenêtres brisées.

L'air était obscurci, le carré tout blanc de fumée. Le commandant se voyait seul derrière, immobile sur son cheval, près de la fontaine; on l'aurait pris pour une statue de bronze, à travers ce flot bleuâtre, d'où jaillissaient des centaines de flammes rouges. Les houlans, comme d'immenses sauterelles, bondissaient tout autour, dardaient leurs lances et les retiraient; d'autres lâchaient leurs grands pistolets dans les rangs, à quatre pas.

Il me semblait que le carré pliait; c'était vrai.

« Serrez les rangs! tenez ferme! criait le commandant de sa voix calme.

— Serrez les rangs! serrez! » répétaient les officiers de distance en distance.

Mais le carré pliait, il formait un demi-cercle au milieu; le centre touchait presque à la fontaine. A chaque coup de lance, arrivait la parade de la baïonnette comme l'éclair, mais quelquefois l'homme s'affaissait. Les Républicains n'avaient plus le temps de recharger; ils ne tiraient plus, et les houlans arrivaient toujours, plus nombreux, plus hardis, enveloppant le carré dans leur tourbillon, et poussant déjà des cris de triomphe, car ils se croyaient vainqueurs.

Moi-même, je croyais les Républicains perdus lorsque, au plus fort de l'action, le commandant, levant son chapeau au bout de son sabre, se mit à chanter une chanson qui vous donnait la chair de poule, et tout le bataillon, comme un seul homme, se mit à chanter avec lui.

En un clin d'œil tout le devant du carré se redressa, refoulant dans la rue toute cette masse de cavaliers, pressés les uns contre les autres, avec leurs grandes lances, comme les épis dans les champs.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

On aurait dit que cette chanson rendait les Républicains furieux; c'est tout ce que j'ai vu de plus terrible! Et depuis j'ai pensé bien des fois que les hommes acharnés à la bataille sont plus féroces que les bêtes sauvages.

Mais ce qu'il y avait encore de plus affreux, c'est que les derniers rangs de la colonne autrichienne, tout au bout de la rue, ne voyant pas ce qui se passait à l'entrée de la place, avançaient toujours criant : « Hourrah! hourrah! » de sorte que ceux des premiers rangs, poussés par les baïonnettes des Républicains, et ne pouvant plus reculer, s'agitaient dans une confusion inexprimable et jetaient des cris de détresse; leurs grands chevaux, piqués aux naseaux, se dressaient la crinière droite, les yeux hors de la tête, avec des hennissements grêles et des ruades épouvantables. Je voyais de loin ces malheureux houlans; fous de terreur, se retourner, en frappant leurs camarades du manche de leurs lances pour se faire place, et détaler comme des lièvres le long des petites cassines.

Deux minutes après, la rue était vide. Il restait bien encore vingt-cinq ou trente de ces pauvres diables, enfermés dans la place. Ils n'avaient pas vu la retraite et semblaient tout déconcertés, ne sachant par où fuir; mais ce fut bientôt fini : une nouvelle décharge les coucha sur le dos, sauf deux ou trois qui s'enfoncèrent dans la ruelle des Tanneurs.

On ne voyait plus que des tas de chevaux et d'hommes morts; le sang coulait au-dessous et suivait notre rigole jusqu'au guévoir.

« Cessez le feu! cria le commandant pour la seconde fois; chargez! »

Dans le même instant neuf heures sonnaient à l'église. Le village en ce moment n'est pas à dépeindre; les maisons criblées de balles, les volets pendant à leurs gonds, les fenêtres défoncées, les cheminées chancelantes, la rue pleine de tuiles et de briques fracassées, les toits des hangars percés à jour, et ce tas de morts, ces chevaux bousculés, se débattant et saignant : on ne peut se le figurer.

Les Républicains, diminués de moitié, leurs grands chapeaux penchés sur le dos, l'air dur et terrible, attendaient l'arme au bras. Derrière, à quelques pas de notre maison, le commandant délibérait avec ses officiers. Je l'entendais très-bien :

« Nous avons une armée autrichienne devant nous, disait-il brusquement; il s'agit de tirer notre peau d'ici. Dans une heure, nous aurons vingt ou trente mille hommes sur les bras; ils tourneront le village avec leur infanterie, et nous serons tous perdus. Je vais faire battre la retraite. Quelqu'un a-t-il quelque chose à dire?

— Non, c'est bien vu, » répondirent les autres.

Alors ils s'éloignèrent, et deux minutes après, je vis un grand nombre de soldats entrer dans les maisons, jeter les chaises, les tables, les armoires dehors sur un même tas; quelques-uns, du haut des greniers, jetaient de la paille et du foin; d'autres amenaient les charrettes et les voitures du fond des hangars. Il ne leur fallut pas dix minutes pour avoir à l'entrée de la rue une barrière haute comme les maisons; le foin et la paille étaient au-dessus et au-dessous. Le roulement du tambour rappela ceux qui faisaient cet ouvrage; aussitôt le feu se mit à grimper de brindille en brindille jusqu'au haut de la barricade, balayant les toits à côté, de sa flamme rouge, et répandant sa fumée noire comme une voûte immense sur le village.

De grands cris s'entendirent alors au loin; des coups de fusil partirent de l'autre côté; mais on ne voyait rien, et le commandant donna l'ordre de la retraite.

Je vis ces Républicains défiler devant chez nous d'un pas lent et ferme, les yeux étincelants, les baïonnettes rouges, les mains noires, les joues creuses. Deux tambours marchaient derrière sans battre; le petit que j'avais vu dormir sous notre hangar s'y trouvait; il avait sa caisse sur l'épaule et le dos plié pour marcher; de grosses larmes coulaient sur ses joues rondes, noircies par la fumée de la poudre; son camarade lui disait : « Allons, petit Jean, du courage! » Mais il n'avait pas l'air d'entendre. Horatius Coclès avait disparu et la cantinière aussi. Je suivis cette troupe des yeux jusqu'au détour de la rue.

Depuis quelques instants le tocsin de la maison commune sonnait, et tout au loin on entendait des voix mélancoliques crier : « Au feu! au feu! »

Je regardai vers la barricade des Républicains; le feu avait gagné les maisons et montait jusque dans le ciel; de l'autre côté, un frémissement d'armes remplissait la rue, et déjà, sur les maisons voisines, de longues piques noires sortaient des lucarnes pour renverser l'échafaudage de l'incendie.

IV

Après le départ des Républicains, il se passa bien encore un quart d'heure avant que personne ne se montrât de notre côté dans la rue. Toutes les maisons semblaient abandonnées. De l'autre côté de la barricade, le tumulte aug

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



On aurait dit que cette chanson rendait les Républicains furieux. (Page 15.)

mentait: les cris des gens : « Au feu ! au feu ! » se prolongeaient d'une façon lugubre.

J'étais sorti sous le hangar, épouvanté de l'incendie. Rien ne bougeait; on n'entendait que le petillement du feu et les soupirs d'un blessé assis contre le mur de notre étable; il avait une balle dans les reins, et s'appuyait sur les deux mains pour se tenir droit : c'était un Croate ; il me regardait avec des yeux terribles et désespérés. Un peu plus loin, un cheval, couché sur le flanc, balançait sa tête au bout de son long cou, comme un pendule.

Et comme j'étais là, pensant que ces Français devaient être de fameux brigands, pour nous brûler sans aucune raison, un faible bruit se fit entendre derrière moi; je me retournai, et je vis dans l'ombre du hangar, sous les brindilles de paille tombant des poutres, la porte de la grange entr'ouverte, et derrière, la figure pâle de notre voisin Spick, les yeux écarquillés. Il avançait la tête doucement et prêtait l'oreille; puis, s'étant convaincu que les Républicains venaient de battre en retraite, il s'élança dehors en brandissant sa hache comme un furieux, et criant :

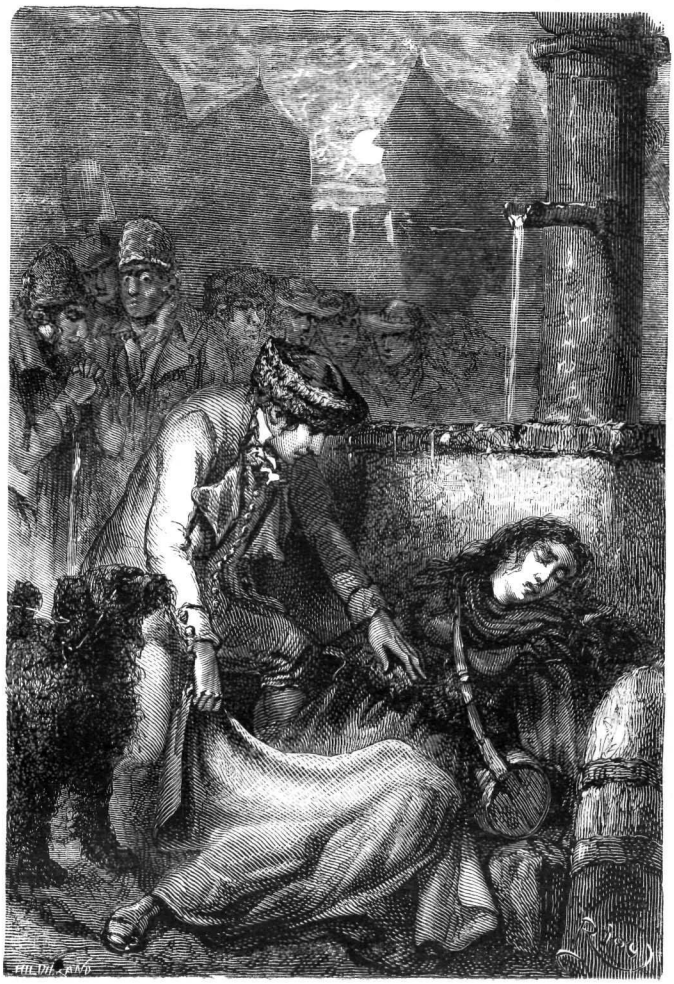
« Où sont-ils, ces gueux ? où sont-ils, que je les extermine tous !

—Ah ! lui dis-je, ils sont partis; mais, en courant, vous pouvez encore les rattraper au bout du village. »

Alors il me regarda d'un œil louche, et, voyant que j'étais sans malice, il courut au feu.

D'autres portes s'ouvraient au même instant;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



L'oncle s'agenouilla. (Page 19.)

des hommes et des femmes sortaient, regardaient, puis levaient les mains au ciel, en criant : « Qu'ils soient maudits! qu'ils soient maudits! » Et chacun se dépêchait d'aller prendre son baquet pour éteindre le feu.

La fontaine fut bientôt encombrée de monde; il n'y avait plus assez de place autour; on formait la chaîne des deux côtés, jusque dans les allées des maisons menacées. Quelques soldats, debout sur les toits, versaient l'eau dans la flamme ; mais tout ce qu'on put faire, ce fut de préserver les maisons voisines. Vers onze heures, une gerbe de feu bleuâtre monta jusqu'au ciel : dans le nombre des voitures entassées, se trouvait la charrette de la cantinière ; ses deux tonnes d'eau-de-vie venaient d'éclater.

L'oncle Jacob était aussi dans la chaîne, de l'autre côté, sous la garde des sentinelles autrichiennes; il parvint cependant à s'échapper en traversant une cour, et rentra chez nous par les jardins.

« Seigneur Dieu, s'écria-t-il, Fritzel est sauvé ! »

Je vis en cette circonstance qu'il m'aimait beaucoup, car il m'embrassa en me demandant:

« Où donc étais-tu, pauvre enfant?

—A la fenêtre, » lui dis-je.

Alors il devint tout pâle et s'écria :

« Lisbeth! Lisbeth! »

Mais elle ne répondit pas, et même il nous fut impossible de la trouver ; nous allions dans toutes les chambres, regardant jusque sous les lits, et nous pensions qu'elle s'était sauvée chez quelque voisine.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Dans cet intervalle, on finit par se rendre maître du feu, et tout à coup nous entendîmes les Autrichiens crier dehors : « Place... place... En arrière ! »

En même temps, un régiment de Croates passa devant chez nous comme la foudre. Ils s'élançaient à la poursuite des Républicains ; mais nous apprîmes le lendemain qu'ils étaient arrivés trop tard ; l'ennemi avait gagné les bois de Rothalps, qui s'étendent jusque derrière Pirmasens. C'est ainsi que nous comprîmes enfin pourquoi ces gens avaient barricadé la rue et mis le feu aux maisons : ils voulaient retarder la poursuite de la cavalerie, et cela montre bien leur grande expérience des choses de la guerre.

Depuis ce moment jusqu'à cinq heures du soir, deux brigades autrichiennes défilèrent dans le village sous nos fenêtres : des houlans, des dragons, des houzards ; puis des canons, des fourgons, des caissons ; puis, vers trois heures, le général en chef, au milieu de ses officiers, un grand vieillard coiffé d'un tricorne et vêtu d'une longue polonaise blanche, tellement couverte de torsades et de broderies d'or, qu'à côté de lui, le commandant républicain, avec son chapeau et son uniforme râpés, n'aurait eu l'air que d'un simple caporal.

Le bourgmestre et les conseillers d'Anstatt, en habit de bure à larges manches, la tête découverte, l'attendaient sur la place. Il s'y arrêta deux minutes, regarda les morts entassés autour de la fontaine, et demanda :

« Combien d'hommes les Français étaient-ils?

— Un bataillon, Excellence, » répondit le bourgmestre courbé en demi-cercle.

Le général ne dit rien. Il leva son tricorne et poursuivit sa route.

Alors arriva la seconde brigade : des chasseurs tyroliens en tête, avec leurs habits verts, leurs chapeaux noirs à bords retroussés, et leurs petites carabines d'Insprück à balles forcées ; puis d'autre infanterie en habit blanc et culotte bleu de ciel, les grandes guêtres remontant jusqu'au genou ; puis de la grosse cavalerie, des hommes de six pieds enfermés dans leurs cuirasses, et dont on ne voyait que le menton et les longues moustaches rousses sous la visière du casque ; puis enfin les grandes voitures de l'ambulance, couvertes de toiles grises, tendues sur des cerceaux, et derrière les éclopés, les traînards et les poltrons.

Les chirurgiens de l'armée firent le tour de la place. Ils relevèrent les blessés, les placèrent dans leurs voitures, et l'un de leurs chefs, un petit vieillard à perruque blanche, dit au bourgmestre en montrant le reste :

« Vous ferez enterrer tout cela le plus tôt possible.

—Pour vous rendre mes devoirs, » répondit le bourgmestre gravement.

Enfin les dernières voitures partirent ; il était environ six heures du soir. La nuit était venue. L'oncle Jacob se tenait sur le seuil de la maison avec moi. Devant nous, à cinquante pas, contre la fontaine, tous les morts, rangés sur les marches, la face en l'air et les yeux écarquillés, étaient blancs comme de la cire, ayant perdu tout leur sang. Les femmes et les enfants du village se promenaient autour.

Et comme le fossoyeur Jeffer avec ses deux garçons, Karl et Ludwig, arrivaient la pioche sur l'épaule, le bourgmestre leur dit :

« Vous prendrez douze hommes avec vous, et vous ferez une grande fosse dans la prairie du Wolfthal pour tout ce monde-là ; vous m'entendez? Et tous ceux qui ont des charrettes et des tombereaux devront les prêter avec leur attelage, car c'est un service public. »

Jeffer inclina la tête et se rendit tout de suite à la prairie du Wolfthal, avec ses deux garçons et les hommes qu'il avait choisis.

« Il faut pourtant bien que nous retrouvions Lisbeth, » me dit alors l'oncle.

Nous recommençâmes nos recherches du grenier à la cave, et seulement à la fin, comme nous allions remonter, nous vîmes derrière notre tonne de choucroute, entre les deux soupiraux, un paquet de linge dans l'ombre, que l'oncle se mit à secouer. Aussitôt Lisbeth, d'une voix plaintive, s'écria :

« Ne me tuez pas ! Au nom du ciel, ayez pitié de moi !

—Lève-toi, dit l'oncle avec bonté ; tout est fini ! »

Mais Lisbeth était encore si troublée, qu'elle avait de la peine à mettre un pied devant l'autre, et qu'il me fallut la conduire en haut par la main, comme une enfant. Alors, revoyant le jour dans sa cuisine, elle s'assit au coin de l'âtre et fondit en larmes, priant et remerciant le Seigneur de l'avoir sauvée ; ce qui prouve bien que les vieilles gens tiennent à la vie autant que les jeunes.

Les heures de désolation qui suivirent, et le mouvement que dut se donner l'oncle pour se rendre à l'appel de tous les malheureux qui réclamaient ses soins resteront toujours présents à ma mémoire. Il ne se passait pas d'instant qu'une femme ou bien un enfant n'entrât chez nous en s'écriant :

« Monsieur le docteur... bien vite... qu'il vienne ! mon mari... mon frère... ma sœur sont malades ! »

L'un avait été blessé, l'autre était devenu

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

comme fou de peur; l'autre, étendu tout de son long, ne donnait plus signe de vie.

L'oncle ne pouvait être partout.

« Vous le trouverez dans telle maison, disais-je à ces malheureux; dépêchez-vous. »

Et ils partaient.

Ce n'est que bien tard, vers dix heures, qu'il revint enfin. Lisbeth s'était un peu remise; elle avait fait du feu sur l'âtre et dressé la table comme à l'ordinaire; mais le crépi du plafond, les éclats de vitres et de bois couvraient encore le plancher. C'est au milieu de tout cela que nous nous assîmes à table, et que nous mangeâmes en silence.

De temps en temps, l'oncle relevait la tête, regardant sur la place les torches qui se promenaient autour des morts, les charrettes noires qui stationnaient devant la fontaine, avec leurs petits bidets du pays, les fossoyeurs, les curieux, tout cela dans les ténèbres. Il observait ces choses gravement, et tout à coup, vers la fin du repas, il se prit à me dire, la main étendue :

« Voilà la guerre, Fritzel! Regarde, et souviens-toi!... Oui, voilà la guerre : la mort et la destruction, la fureur et la haine, l'oubli de tous sentiments humains. Quand le Seigneur nous frappe de ses malédictions, quand il nous envoie la peste et la famine, au moins ce sont des fléaux inévitables décrétés par sa sagesse; mais ici, c'est l'homme lui-même qui décrète la misère contre ses semblables, et c'est lui qui porte au loin ses ravages sans pitié.

« Hier, nous étions en paix, nous ne demandions rien à personne, nous n'avions pas fait de mal, et tout à coup des hommes étrangers sont venus nous frapper, nous ruiner et nous détruire. Ah! qu'ils soient maudits, ceux qui provoquent de tels malheurs par esprit d'ambition; qu'ils soient l'exécration des siècles!

« Fritzel, souviens-toi de cela; c'est tout ce qu'il y a de plus abominable sur la terre. Des hommes qui ne se connaissent pas, qui ne se sont jamais vus, et qui tout à coup se précipitent les uns sur les autres pour se déchirer! Cela seul devrait nous faire croire en Dieu, car il faut un vengeur de telles iniquités. »

Ainsi parla l'oncle gravement; il était très-ému; et moi, la tête baissée, j'écoutais, retenant chacune de ses paroles et les gravant dans ma mémoire.

Comme nous étions ainsi depuis une demi-heure, une sorte de dispute s'éleva dehors, sur la place; nous entendîmes un chien gronder sourdement, et la voix de notre voisin Spick dire d'un air irrité :

« Attends... attends... gueux de chien, je vais te donner un coup de pioche sur la nuque. Ça, c'est encore un animal de la même espèce que ses maîtres : ça vous paye avec des assignats et des coups de dents; mais il tombe mal! »

Le chien grondait plus fort.

Et d'autres voix disaient au milieu du silence de la nuit :

« C'est drôle tout de même... Voyez... il ne veut pas quitter cette femme... Peut-être qu'elle n'est pas tout à fait morte. »

Alors l'oncle se leva brusquement et sortit. Je le suivis.

Rien de plus terrible à voir que les morts sous le reflet rouge des torches. Il ne faisait pas de vent, mais la flamme se balançait tout de même, et tous ces êtres pâles, avec leurs yeux ouverts, semblaient remuer.

« Pas morte! criait Spick, est-ce que tu es fou, Jeffer? Est-ce que tu crois en savoir plus que les chirurgiens de l'armée? Non... non... elle a reçu son compte... et c'est bien fait! c'est cette femme qui m'a payé mon eau-de-vie avec du papier. Allons, ôtez-vous de là, que j'assomme le chien et que ça finisse!

—Qu'est-ce qui se passe donc? » dit alors l'oncle d'une voix forte.

Et tous ces gens se retournèrent comme effrayés.

Le fossoyeur se découvrit, deux ou trois autres s'écartèrent, et nous vîmes sur les marches de la fontaine la cantinière étendue, blanche comme la neige, ses beaux cheveux noirs déroulés dans une mare de sang, sa petite tonne encore sur la hanche, et les mains pâles jetées à droite et à gauche sur la pierre humide où coulait l'eau. Plusieurs autres cadavres l'entouraient, et le chien caniche que j'avais vu le matin avec le petit tambour, les poils du dos hérissés, les yeux étincelants et les lèvres frémissantes, debout à ses pieds grondait et frissonnait en regardant Spick.

Malgré son grand courage et sa pioche, le cabaretier n'osait approcher, car il était facile de voir que s'il manquait son coup, cet animal lui sauterait à la gorge.

« Qu'est-ce que c'est? répéta l'oncle.

—Parce que ce chien reste là, fit Spick en ricanant, ils disent que la femme n'est pas morte.

—Ils ont raison, dit l'oncle d'un ton brusque; certains animaux ont plus de cœur et d'esprit que certains hommes. Ote-toi de là. »

Il l'écarta du coude et s'avança droit vers la femme en se courbant. Le chien, au lieu de sauter sur lui, parut s'apaiser et le laissa faire. Tout le monde s'était approché; l'oncle s'agenouilla, découvrit le sein de la femme et lui mit la main sur le cœur. On se taisait; le silence était profond. Cela durait depuis près d'une minute, lorsque Spick dit :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Hé! hé! hé! qu'on l'enterre, n'est-ce pas, monsieur le docteur? »

L'oncle se leva, les sourcils froncés, et, regardant cet homme en face, du haut en bas :

« Malheureux! lui dit-il, pour quelques mesures d'eau-de-vie que cette pauvre femme t'a payées comme elle pouvait, tu voudrais maintenant la voir morte, et peut-être enterrée vive!

—Monsieur le docteur, s'écria le cabaretier en se redressant d'un air d'arrogance, savez-vous qu'il y a des lois, et que...

— Tais-toi, interrompit l'oncle, ton action est infâme! »

Et, se tournant vers les autres :

« Jeffer, dit-il, transporte cette femme dans ma maison; elle vit encore. »

Il lança sur Spick un dernier regard d'indignation, tandis que le fossoyeur et ses fils plaçaient la cantinière sur le brancard. On se mit en marche; le chien suivait l'oncle, serré contre sa jambe. Quant au cabaretier, nous l'entendions répéter derrière nous, près de la fontaine, d'un ton moqueur :

« La femme est morte; ce médecin en sait autant que ma pioche! La femme est finie.... qu'on l'enterre aujourd'hui ou demain, cela ne fait rien à la chose.... On verra lequel de nous deux avait raison. »

Comme nous traversions la place, je vis le mauser et Koffel qui nous suivaient, ce qui me soulagea le cœur, car, depuis la nuit, une sorte de frayeur s'était emparée de moi, surtout en face des morts, et j'étais content d'être avec beaucoup de monde.

Le mauser marchait devant le brancard, une grosse torche à la main; Koppel, près de l'oncle, semblait grave.

« Voilà de terribles choses, monsieur le docteur, dit-il en marchant.

— Ah! c'est vous, Koffel! fit l'oncle. Oui, oui, le génie du mal est dans l'air, les esprits des ténèbres sont déchaînés! »

Nous entrions alors dans la petite allée remplie de plâtras; le mauser, s'arrêtant sur le seuil, éclaira Jeffer et ses fils, qui s'avançaient d'un pas lourd. Nous les suivîmes tous dans sa chambre, et le taupier, levant sa torche, s'écria d'un ton solennel :

« Où sont-ils, les jours de tranquillité, les instants de paix, de repos et de confiance après le travail..., où sont-ils, monsieur le docteur? Ah! ils se sont envolés par toutes ces ouvertures. »

Alors seulement je vis bien l'air désolé de notre vieille chambre, les vitres brisées, dont les éclats tranchants et les pointes étincelantes se découpaient sur le fond noir des ténèbres; je compris les paroles du mauser, et je pensai que nous étions malheureux.

« Jeffer, déposez cette femme sur mon lit, dit l'oncle avec tristesse; il ne faut pas que nos propres misères nous fassent oublier que d'autres sont encore plus malheureux que nous. »

Et se tournant vers le taupier :

« Vous resterez pour m'éclairer, dit-il, et Koffel m'aidera. »

Le fossoyeur et ses fils ayant posé leur brancard sur le plancher, placèrent la femme sur le lit au fond de l'alcôve. Le mauser, dont les joues couleur de brique prenaient aux reflets de la torche des teintes pourpres, les éclairait.

L'oncle remit quelques kreutzers à Jeffer, qui sortit avec ses garçons.

La vieille Lisbeth était venue voir; son menton tremblotait, elle n'osait approcher, et je l'entendais qui récitait l'*Ave Maria* tout bas. Sa frayeur me gagnait lorsque l'oncle s'écria :

« Lisbeth, à quoi penses-tu donc? Au nom du ciel, es-tu folle? Cette femme n'est-elle pas comme toutes les femmes, et ne m'as-tu pas aidé cent fois dans mes opérations? Allons, allons.... maintenant la folie reprend le dessus. Va.... chauffe de l'eau; c'est tout ce que je puis espérer de toi. »

Le chien s'était assis devant l'alcôve, et regardait, à travers ses poils frisés, la femme étendue sur le lit, immobile et pâle comme une morte.

« Fritzel, me dit l'oncle, ferme les volets, nous aurons moins d'air. Et vous, Koffel, faites du feu dans le fourneau, car d'obtenir quelque chose maintenant de Lisbeth, il n'y faut pas penser. Ah! si parmi tant de misères, nous avions encore le bon esprit de rester un peu calmes! Mais il faut que tout s'en mêle : quand le diable est en route, on ne sait plus où il s'arrêtera. »

Ainsi parla l'oncle d'un air désolé. Je courus fermer les volets, et j'entendis qu'il les accrochait à l'intérieur. En regardant vers la fontaine, je vis que deux nouvelles charrettes de morts partaient. Je rentrai tout grelottant.

Koffel venait d'allumer le feu, qui petillait dans le poêle; l'oncle avait déployé sa trousse sur la table; le mauser attendait, regardant ces mille petits couteaux reluire.

L'oncle prit une sonde et s'approcha du lit, écartant les rideaux; le mauser et Koffel le suivaient. Alors une grande curiosité me poussa et j'allai voir : la lumière de la chandelle remplissait toute l'alcôve; la femme était nue jusqu'à la ceinture, l'oncle venait de lui découper ses vêtements; Koffel, avec une grosse éponge, lui lavait la poitrine et les seins couverts d'un

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sang noir. Le chien regardait toujours, il ne bougeait pas. Lisbeth était aussi revenue dans la chambre; elle me tenait par la main et marmottait je ne sais quelle prière. Dans l'alcôve, personne ne parlait, et l'oncle, entendant la vieille servante, lui cria vraiment fâché :

« Veux-tu bien te taire, vieille folle ! Allons, mauser, allons, relevez le bras.

— Une belle créature, dit le mauser, et bien jeune encore.

— Comme elle est pâle ! » fit Koffel.

Je me rapprochai davantage, et je vis la femme, blanche comme la neige, les seins droits, la tête rejetée en arrière, ses cheveux noirs déroulés. Le mauser lui tenait le bras en l'air, et au-dessous, entre le sein et l'aisselle, apparaissait une ouverture bleuâtre d'où coulaient quelques gouttes de sang. L'oncle Jacob, les lèvres serrées, sondait cette blessure; la sonde ne pouvait entrer. En ce moment, je devins tellement attentif, n'ayant jamais rien vu de pareil, que toute mon âme était au fond de cette alcôve, et j'entendis l'oncle murmurer : « C'est étrange! »

Au même instant la femme exhala un long soupir, et le chien, qui s'était tu jusqu'alors, se prit à pleurer d'une voix si lamentable et si douce, qu'on aurait dit un être humain; les cheveux m'en dressaient sur la tête. Le mauser s'écria :

« Tais-toi! »

Le chien se tut, et l'oncle dit :

« Relevez donc le bras, mauser. Koffel, passez ici et soutenez le corps. »

Koffel passa derrière le lit et prit la femme par les épaules; aussitôt la sonde entra bien loin.

La femme fit entendre un gémissement, et le chien gronda.

« Allons, s'écria l'oncle, elle est sauvée. Tenez, Koffel, voyez, la balle a glissé sur les côtes, elle est ici sous l'épaule; la sentez-vous?

—Très-bien.

L'oncle sortit, et me voyant sous le rideau, il s'écria :

« Que fais-tu là?

—Je regarde.

—Bon, maintenant, il regarde! Il est dit que tout doit aller de travers. »

Il prit un couteau sur la table et rentra.

Le chien me regardait de ses yeux luisants, ce qui m'inquiétait.

Tout à coup la femme jeta un cri, et l'oncle dit d'un ton joyeux :

« La voici! c'est une balle de pistolet. La malheureuse a perdu beaucoup de sang, mais elle en reviendra.

—C'est pendant la grande charge des uhlans qu'elle aura reçu cela, dit Koffel; j'étais chez le vieux Kraëmer, au premier; je nettoyais son horloge, et j'ai vu qu'ils tiraient en arrivant

— C'est possible, » répondit l'oncle, qui seulement alors eut l'idée de regarder la femme

Il prit le chandelier de la main du mauser, et, debout derrière le lit, il contempla quelques secondes cette malheureuse d'un air rêveur.

« Oui, fit-il, c'est une belle femme et une noble tête ! Quel malheur que de pareilles créatures suivent les armées ! Ne serait-il pas bien mieux de les voir au sein d'une honnête famille, entourées de beaux enfants, auprès d'un brave homme, dont elles feraient le bonheur! Quel dommage! Enfin... puisque c'est la volonté du Seigneur. »

Il sortit, appelant Lisbeth.

« Tu vas chercher une de tes chemises pour cette femme, lui dit-il, et tu la lui mettras toi-même. — Mauser, Koffel, venez; nous allons prendre un verre de vin, car cette journée a été rude pour tous. »

Il descendit lui-même à la cave, et en revint au moment où la vieille servante arrivait avec sa chemise. Lisbeth, voyant que la cantinière n'était pas morte, avait repris courage; elle entra dans l'alcôve et tira les rideaux, pendant que l'oncle débouchait la bouteille et ouvrait le buffet pour y prendre des verres. Le mauser et Koffel paraissaient contents. Je m'étais aussi rapproché de la table encore servie, et nous finîmes de souper.

Le chien nous regardait de loin; l'oncle lui jeta quelques bouchées de pain, qu'il ne voulut pas prendre.

En ce moment une heure sonnait à l'église.

« C'est la demie, dit Koffel.

— Non, c'est une heure; je crois qu'il serait temps de nous coucher, » répondit le mauser.

Lisbeth sortait de l'alcôve; tout le monde alla voir la femme vêtue de sa chemise; elle semblait dormir. Le chien s'était posé sur les pattes de devant, au bord du lit, et regardait aussi. L'oncle lui passa la main sur la tête en disant :

« Va, ne crains plus rien; elle en reviendra..., je t'en réponds! »

Et ce pauvre animal semblait le comprendre; il gémissait avec douceur.

Enfin on ressortit.

L'oncle, avec la chandelle, reconduisit Koffel et le mauser jusque dehors, puis il rentra et nous dit :

« Allez vous coucher maintenant, il est temps.

— Et vous, monsieur le docteur? demanda la vieille servante.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Moi, je veille... cette femme est en danger, et l'on peut aussi m'appeler dans le village. »

Il alla remettre une bûche au fourneau, et s'étendit derrière, dans le fauteuil, en roulant un bout de papier pour allumer sa pipe.

Lisbeth et moi nous montâmes chacun dans notre chambre ; mais ce ne fut que bien tard qu'il me fut possible de dormir, malgré ma grande fatigue, car de demi-heure en demi-heure, le roulement d'une charrette et le reflet des torches sur les vitres m'avertissaient qu'il passait encore des morts.

Enfin, au petit jour, tous ces bruits cessèrent, et je m'endormis profondément.

V

C'est le lendemain qu'il aurait fallu voir le village, lorsque chacun voulut reconnaître ce qui lui restait et ce qui lui manquait, et qu'on s'aperçut qu'un grand nombre de Républicains, de uhlans et de Croates avaient passé par derrière dans les maisons, et qu'ils avaient tout vidé! C'est alors que l'indignation fut universelle, et que je compris combien le mauser avait eu raison de dire : « Maintenant les jours de calme et de paix se sont envolés par ces trous! »

Toutes les portes et les fenêtres étaient ouvertes pour voir le dégât, toute la rue était encombrée de meubles, de voitures, de bétail, et de gens qui criaient : « Ah! les gueux... Ah! les brigands... ils ont tout pris! »

L'un cherchait ses canards, l'autre ses poules; l'autre, en regardant sous son lit, trouvait une vieille paire de savates à la place de ses bottes; l'autre, en regardant dans sa cheminée, où pendaient la veille au matin des andouilles et des bandes de lard, la voyait vide, et entrait dans une fureur terrible; les femmes se désolaient en levant les mains au ciel, et les filles semblaient consternées.

Et le beurre, et les œufs, et le tabac, et les pommes de terre, et jusqu'au linge, tout avait été pillé ; plus on regardait, plus il vous manquait de choses.

La plus grande colère des gens se tournait contre les Croates ; car, après le passage du général, n'ayant plus rien à craindre des plaintes qu'on pourrait faire, ils s'étaient précipités dans les maisons, comme une bande de loups affamés, et Dieu sait ce qu'il avait fallu leur donner pour les décider à partir, sans compter ce qu'ils avaient pris.

C'est pourtant bien malheureux que la vieille Allemagne ait des soldats plus à craindre pour elle que les Français. Le Seigneur nous préserve d'avoir encore besoin de leur secours!

Nous autres enfants, Hans Aden, Frantz Sépel, Nickel, Johann et moi, nous allions de porte en porte, regardant les tuiles cassées, les volets brisés, les hangars défoncés, et ramassant les guenilles, les papiers de cartouches, les balles aplaties le long des murs.

Ces trouvailles nous réjouissaient tellement, que pas un n'eut l'idée de rentrer avant la nuit close.

Vers deux heurs, nous fîmes la rencontre de Zaphéri Schmouck, le fils du vannier, qui redressait sa tête rousse et semblait plus fier que d'habitude. Il tenait quelque chose caché sous sa blouse ; et comme nous lui demandions : « Qu'est-ce que tu as? il nous fit voir la crosse d'un grand pistolet de uhlan.

Alors toute la bande le suivit.

Il marchait au milieu de nous comme un général, et à chaque nouvelle rencontre, nous disions : « Il a un pistolet! » Le nouveau venu se joignait à la troupe.

Nous n'aurions pas quitté Schmouck pour un empire ; il nous semblait que la gloire de son pistolet rejaillissait sur nous.

Voilà bien les enfants, et voilà bien les hommes!

Chacun de nous se vantait des dangers qu'il avait courus pendant la grande bataille :

« J'ai entendu siffler les balles, disait Frantz Sépel, deux sont entrées dans notre cuisine.

— Moi, j'ai vu galoper le général des uhlans avec son bonnet rouge, criait Hans Aden ; c'est bien plus terrible que d'entendre siffler les balles. »

Ce qui m'enorgueillissait le plus, c'était que le commandant républicain m'avait donné de la galette en disant : « Avale-moi ça hardiment! » Je me trouvais digne d'avoir un pistolet comme Zaphéri : mais personne ne voulait me croire.

Schmouck, en passant devant le perron de la maison commune, s'écria :

« Venez voir! »

Nous montâmes le grand escalier derrière lui, et devant la porte du conseil, percée d'une ouverture carrée, grande comme la main, il nous dit :

« Regardez... les habits des morts sont là!... Le père Jeffer et M. le bourgmestre les ont conduits là ce matin, dans une charrette. »

Et nous restâmes plus d'une heure à contempler ces habits, nous grimpant l'un à l'autre sur les épaules et soupirant : « Laisse-moi donc aussi regarder, Hans Aden... c'est mon tour! »

Ces habits étaient entassés au milieu de la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

grande salle déserte, sous la lumière grise de deux hautes fenêtres grillées. Il y avait des chapeaux républicains et des bonnets de uhlans, des baudriers et des gibernes, des habits bleus et des manteaux rouges, des sabres et des pistolets. Les fusils étaient appuyés au mur à droite, et, plus loin, se trouvait une file de lances.

Cela donnait froid à voir, et j'en ai gardé le souvenir.

Au bout d'une heure, et comme la nuit venait, tout à coup l'un de nous eut peur, et se mit à descendre l'escalier en criant d'une voix terrible : « Les voici! »

Alors toute la bande se précipita sur les marches, galopant les mains en l'air et se bousculant dans l'ombre. Ce qui m'étonne, c'est que pas un de nous ne se soit cassé le cou, tant notre épouvante était grande. J'étais le dernier. et quoique mon cœur bondît d'une force incroyable, au bas du perron je me retournai pour regarder ; tout était gris au fond du vestibule, la petite lucarne, à droite, éclairait les marches noires d'un rayon oblique; pas un soupir ne troublait le silence sous la voûte sombre. Au loin, dans la rue, les cris s'éloignaient. Je me pris à songer que l'oncle devait être inquiet de moi, et je partis seul, non sans me retourner encore, car il me semblait que des pas furtifs me suivaient, et je n'osais courir.

Devant l'auberge des *Deux-Clefs*, dont les fenêtres brillaient au milieu de la nuit, je fis halte. Le tumulte des buveurs me rassurait; je regardai, par le petit vasistas ouvert, dans la salle où bourdonnaient un grand nombre de voix, et je vis Koffel, le mauser, M. Richter et bien d'autres, assis le long des tables de sapin, le dos courbé, le coude en avant, en face des cruches et des gobelets.

La figure anguleuse de M. Richter, avec sa veste de chasse et sa casquette de cuir bouilli, gesticulait sous le quinquet, dans la fumée grisâtre :

« Voilà ces fameux Républicains, disait-il, ces hommes terribles qui devaient bouleverser le monde, et que l'ombre glorieuse du feldmaréchal Wurmser suffit pour disperser. Vous les avez vus plier les reins et allonger les jambes! Combien de fois ne vous ai-je pas dit que toutes leurs grandes entreprises finiraient par une débâcle? Mauser, Koffel, l'ai-je dit?

— Eh oui, vous l'avez dit! répondit le mauser, mais ce n'est pas une raison pour crier si fort. Voyons, monsieur Richter, asseyez-vous et faites venir une bouteille de vin; Koffel et moi nous avons payé chacun la nôtre. Voilà le principal. »

M. Richter s'assit, et moi je m'en allai chez nous. Il pouvait être alors sept heures; l'allée était balayée, les vitres remises. J'entrai d'abord dans la cuisine, et Lisbeth, en me voyant, s'écria:

« Ah! le voici! »

Elle ouvrit la porte de la chambre en disant plus bas :

« Monsieur le docteur, l'enfant est là.

—C'est bon, dit l'oncle assis à table, qu'il entre. »

Et comme j'allais parler haut :

« Chut! fit-il en me montrant l'alcôve; assieds-toi, tu dois avoir bon appétit?

—Oui, mon oncle.

—D'où viens-tu?

—J'ai été voir le village.

—C'est bien, Fritzel; tu m'as donné de l'inquiétude, mais je suis content que tu aies vu ces misères. »

Lisbeth vint alors m'apporter une bonne assiettée de soupe, et, tandis que je mangeais, l'oncle ajouta :

« Tu connais la guerre, maintenant. Souviens-toi de ces choses, Fritzel, pour les maudire. C'est une bonne instruction; ce qu'on a vu jeune nous reste toute la vie. »

Il se faisait ces réflexions à lui-même; moi, j'allais toujours mon train, le nez dans mon assiette. Après la soupe, Lisbeth me servit des légumes et de la viande; mais au moment où je prenais ma fourchette, voilà que j'aperçois, assis près de moi sur le plancher, un être immobile qui me regardait. Cela me saisit.

« Ne crains rien, Fritzel, », me dit l'oncle en souriant.

Alors je regardai, et je reconnus que c'était le chien de la cantinière. Il se tenait là gravement, le nez en l'air, les oreilles pendantes, m'observant d'un œil attentif à travers ses poils frisés.

« Donne-lui de tes légumes, et vous serez bientôt bons amis, » dit l'oncle.

Il lui fit signe d'approcher; le chien vint s'asseoir près de sa chaise, et parut bien content des petites tapes que l'oncle lui donnait sur la tête. Il lapa le fond de mon assiette, puis se remit à me regarder d'un air grave.

Vers la fin du souper, j'allais me lever, quand des paroles confuses s'entendirent dans l'alcôve. L'oncle prêtait l'oreille; la femme parlait extrêmement vite et bas. Ces paroles confuses, mystérieuses, au milieu du silence, m'émurent plus que tout le reste; je me sentis pâlir. L'oncle, le front penché, me regardait, mais sa pensée était ailleurs : il écoutait. Le chien venait aussi de se retourner.

Dans la foule des paroles que disait cette femme, quelques-unes étaient plus fortes :

« Mon père.... Jean.... tués.... tous.... tous.... la patrie!... »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Il contempla quelques instants cette malheureuse. (Page 21.)

En regardant l'oncle, je voyais qu'il avait les yeux troubles et que ses joues tremblaient. Il prit la lampe sur la table et s'approcha du lit. Lisbeth entrait pour desservir; il se retourna et lui dit :

« Voici que la fièvre commence. »

Puis il écarta les rideaux; Lisbeth le suivit. Moi je ne bougeais pas de ma chaise; je n'avais plus faim. La femme se tut un instant. Je voyais l'ombre de l'oncle et celle de Lisbeth sur les rideaux; l'oncle tenait le bras de la femme. Le chien était avec eux dans l'alcôve. Moi, seul dans la salle noire, j'avais peur. La femme se mit à parler plus haut; alors il me sembla que la salle devenait plus noire, et je me rapprochai de la lumière. Mais, au même instant, quelque chose parut se débattre; Lisbeth, qui tenait la lampe, recula, et la femme, toute pâle, les yeux ouverts, se dressa en criant :

« Jean.... Jean.... défends-toi.... j'arrive ! »

Puis elle ouvrit la bouche, jeta un grand cri : « *Vive la République !* » et retomba.

L'oncle ressortit bouleversé en disant :

« Lisbeth, vite, vite, monte là-haut.... dans l'armoire.... la fiole grise à bouchon de verre... Dépêche-toi ! »

Et il rentra.

Lisbeth courait; moi je me tenais à la basque de l'oncle. Le chien grondait, la femme était étendue comme morte.

La vieille servante revint avec la fiole; l'oncle regarda et dit d'une voix brève :

« C'est cela, une cuiller. »

Je courus chercher ma cuiller; il l'essuya,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



« Ainsi, Mauser, disait l'oncle, la nuit s'est bien passée ? » (Page 27.)

versa quelques gouttes dedans, puis, relevant la tête de la femme, il lui fit prendre ce qu'il y avait mis, en disant avec une douceur extrême :

« Allons, allons, du courage, mon enfant.... du courage.... »

Je ne l'avais jamais entendu parler d'une voix si douce, si tendre; mon cœur en était serré.

La femme soupira doucement, et l'oncle l'étendit sur le lit en relevant l'oreiller. Après quoi il ressortit tout pâle et nous dit :

« Allez dormir, laissez-moi seul... je veillerai.

—Mais, monsieur le docteur, fit Lisbeth, déjà la nuit dernière....

—Allez vous coucher, répéta l'oncle d'un ton fâché ; je n'ai pas le temps d'écouter votre bavardage. Au nom du ciel, laissez-moi tranquille.... ceci peut devenir sérieux. »

Il nous fallut bien obéir.

En montant l'escalier, Lisbeth, toute tremblante, me dit :

« As-tu vu cette malheureuse, Fritzel? Elle va peut-être mourir.... eh bien! la voilà qui pense encore à sa République du diable. Ces gens-là sont de véritables sauvages. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de prier que Dieu leur pardonne. »

Elle se mit donc à prier.

Je ne savais que penser de tout cela. Mais après avoir tant couru et m'être crotté jusqu'à l'échine, une fois au lit, je m'endormis si profondément, que le retour des Républicains eux-mêmes, leurs feux de peloton et de bataillon n'auraient pu m'éveiller avant dix heures du matin.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

VI

Le lendemain du départ des Républicains, tout le village savait déjà qu'une Française était chez l'oncle Jacob, qu'elle avait reçu un coup de pistolet et qu'elle en reviendrait difficilement. Mais comme il fallait réparer les toits des maisons, les portes et les fenêtres, chacun avait bien assez de ses propres affaires sans s'inquiéter de celles des autres, et ce n'est que le troisième jour, quand tout fut à peu près remis en bon état, que l'idée de la femme revint aux gens.

Alors aussi Joseph Spick répandit le bruit que la Française devenait furieuse, et qu'elle criait : « Vive la République ! » d'une façon terrible.

Le gueux se tenait sur le seuil de son cabaret, les bras croisés, l'épaule au mur, ayant l'air de fumer sa pipe, et disant aux passants :

« Hé! Nickel... Yokel... écoute... écoute, comme elle crie! N'est-ce pas abominable? Est-ce qu'on devrait souffrir cela dans le pays? »

L'oncle Jacob, le meilleur homme du monde, en vint à ce point d'indignation contre Spick, que je l'entendis répéter plusieurs fois qu'il méritait d'être pendu.

Malheureusement on ne pouvait nier que la femme ne parlât de la France, de la République et d'autres choses contraires au bon ordre; toujours ces idées lui revenaient à l'esprit, et cela nous mettait dans un embarras d'autant plus grand, que toutes les commères, toutes les vieilles Salomé du village arrivaient à la file chez nous, l'une le balai sous le bras, la jupe retroussée; l'autre ses aiguilles à tricoter dans les cheveux, le bonnet de travers; l'autre apportant son rouet d'un air sentimental, comme pour filer au coin de l'âtre. Celle-ci venait emprunter un gril, celle-là acheter un pot de lait caillé, ou demander un peu de levûre, pour faire le pain. Quelle misère! notre allée avait deux pouces de boue amassés par leurs sabots.

Et pendant que Lisbeth lavait ses assiettes ou regardait dans ses marmites, il fallait les entendre jacasser, il fallait les voir arriver, se faire la révérence et se donner des tours de reins agréables.

« Hé! bonjour donc, mademoiselle Lisbeth. Qu'il y a de temps qu'on ne vous a vue!

—Ah! c'est mademoiselle Oursoula! Dieu du ciel! que vous me faites plaisir! Asseyez-vous donc, mademoiselle Oursoula.

—Oh! vous êtes trop bonne, trop bonne, mademoiselle Lisbeth... Un beau temps, ce matin?

—Oui, mademoiselle Oursoula, un très-beau temps... c'est un temps délicieux pour les rhumatismes.

—Délicieux, et pour les rhumes aussi.

—Ah! oui, et pour toutes sortes de maladies. Comment va le rhumatisme de monsieur le curé, mademoiselle Oursoula?

—Eh! Seigneur Dieu! comment peut-il aller? Tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Hier c'était dans l'épaule, aujourd'hui c'est dans les reins. Ça voyage. Toujours souffrant, toujours souffrant!

—Ah! j'en suis désolée... désolée!

—Mais à propos, mademoiselle Lisbeth, vous allez dire que je suis bien curieuse, mais on en parle dans tout le village : votre dame française est toujours malade?

—Ah! mademoiselle Oursoula, ne m'en parlez pas; nous avons eu une nuit... une nuit!...

—Est-ce possible? Comment! cette pauvre dame ne va pas mieux? Que me dites-vous là? »

Et l'on joignait les mains, et l'on se penchait d'un air de commisération, et l'on roulait les yeux en se balançant la tête.

Les deux premiers jours, l'oncle, pensant que cela finirait lorsque la curiosité de ces gens serait satisfaite, ne dit rien. Mais voyant que cela se prolongeait, un beau matin que la femme avait beaucoup de fièvre, il entra brusquement dans la cuisine, et dit à ces vieilles, d'un ton de mauvaise humeur :

« Que venez-vous faire ici? Pourquoi ne restez-vous pas chez vous? N'avez-vous pas d'ouvrage à la maison? Vous devriez rougir de passer ainsi votre existence à bavarder, comme de vieilles pies, à vous donner des airs de grandes dames, quand vous n'êtes que des servantes! C'est ridicule, et cela m'ennuie beaucoup.

—Mais, dit l'une d'elles, je viens acheter un pot de lait,

—Faut-il deux heures pour acheter un pot de lait? répondit l'oncle vraiment fâché. Lisbeth, donne-lui son pot de lait, et qu'elle s'en aille avec les autres. Je suis las de tout cela. Je ne souffrirai pas qu'on vienne m'épier, et prendre de fausses nouvelles chez moi, pour les répandre dans tout le pays. Allez, et ne revenez plus. »

Les commères s'en allèrent toutes honteuses.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ce jour-là, l'oncle eut encore une grande discussion. M. Richter s'étant permis de lui dire qu'il avait tort de s'intéresser à des étrangers, venus dans le pays pour piller, et surtout à cette femme, qui ne devait pas être grand'chose, puisqu'elle avait suivi des soldats, il l'écouta froidement, et finit par lui répondre :

« Monsieur Richter, quand j'accomplis un devoir d'humanité, je ne demande pas aux gens : « De quel pays êtes-vous? Avez-vous les mêmes croyances que moi? Êtes-vous riches ou pauvres? Pouvez-vous me rendre ce que je vous donne? » Je suis les mouvements de mon cœur, et le reste m'importe peu. Que cette femme soit française ou allemande, qu'elle ait des idées républicaines ou non, qu'elle ait suivi des soldats par sa propre volonté, ou qu'elle ait été réduite à le faire par besoin, cela ne m'inquiète pas. J'ai vu qu'elle allait mourir, mon devoir était de lui sauver la vie; et maintenant mon devoir est de continuer, avec la grâce de Dieu, ce que j'ai bien fait d'entreprendre. Quant à vous, monsieur Richter, je sais que vous êtes un égoïste, vous n'aimez pas vos semblables; au lieu de leur rendre service, vous cherchez à tirer d'eux des avantages personnels. C'est le fond de votre opinion sur toutes choses. Et comme de telles opinions m'indignent, je vous prie de ne plus mettre les pieds chez moi. »

Il ouvrit la porte, et M. Richter ayant voulu répliquer, sans l'entendre il le prit poliment par le bras et le mit dehors.

Le mauser, Koffel et moi nous étions présents, et la fermeté de l'oncle Jacob en cette circonstance nous étonna, car jamais nous ne l'avions vu plus calme et plus résolu.

Il ne conserva que le mauser et Koffel pour amis; chacun à son tour veillait près de la femme, ce qui ne les empêchait pas d'aller à leurs affaires pendant la journée.

Dès lors la tranquillité fut rétablie chez nous.

Or, un matin, en m'éveillant, je vis que l'hiver était venu; sa blanche lumière remplissait ma petite chambre; de gros flocons de neige descendaient du ciel par myriades, et tourbillonnaient contre mes vitres. Dehors régnait le silence, pas une âme ne courait dans la rue, tout le monde avait tiré sa porte, les poules se taisaient, les chiens regardaient du fond de leurs niches, et dans les buissons voisins, les pauvres verdiers, grelottant sous leurs plumes ébouriffées, jetaient ce cri plaintif de la misère, qui ne finit qu'au printemps.

Moi, le coude sur l'oreiller, les yeux éblouis, regardant la neige s'amonceler au bord des petites fenêtres, je me figurais tout cela, et je revoyais aussi les hivers passés : la lueur de notre grand fourneau s'avançant et reculant le soir sur le plancher, le mauser, Koffel et l'oncle Jacob autour, le dos courbé, fumant leur pipe et causant de choses indifférentes. J'entendais le rouet de Lisbeth bourdonner dans le silence, comme les ailes cotonneuses d'un papillon de nuit, et son pied marquer la mesure de la complainte que chante la bûche verte au milieu du foyer. Puis dehors, je me représentais les glissades sur la rivière, les parties de traîneau, la bataille à pelotes de neige, les éclats de rire, la vitre cassée qui tombe, la vieille grand'mère qui crie du fond de l'allée, tandis que la bande se disperse, les talons aux épaules.

Tout cela, dans une seconde, me revint à l'esprit, et, moitié triste, moitié content, je me dis : « C'est l'hiver! »

Puis, songeant qu'il devait faire bon être assis en face de l'âtre, devant une soupe à la farine, comme les apprêtait Lisbeth, je sautai de mon lit et je m'habillai bien vite, tout frileux. Après quoi, sans prendre le temps de mettre la seconde manche de ma veste, je descendis l'escalier, roulant comme une boule.

Lisbeth balayait l'allée. La porte de la cuisine était ouverte; aussi, malgré le beau feu qui dansait autour de la crémaillère, je me dépêchai d'entrer dans la chambre.

L'oncle Jacob venait de rentrer d'une visite; sa grosse houppelande fourrée de renard et son bonnet de loutre étaient pendus au mur, et ses grosses bottes debout près du fourneau; il prenait un petit verre de kirschenwasser avec le mauser, qui avait veillé cette nuit-là. Tous deux semblaient de bonne humeur.

« Ainsi, mauser, disait l'oncle, la nuit s'est bien passée?

—Très-bien, monsieur le docteur, nous avons tous dormi : la femme dans son lit, moi dans le fauteuil, et le chien sous le rideau. Personne n'a remué. Ce matin, en ouvrant la fenêtre, j'ai vu le pays aussi blanc que Hans Wurst, lorsqu'il sort de son sac de farine; tout cela s'était fait sans bruit. Et comme j'ouvrais la fenêtre, vous remontiez déjà la rue; j'avais envie de vous crier « bonjour! » mais la femme dormait encore, je n'ai pas voulu l'éveiller.

— Bon, bon, vous avez bien fait. A votre santé, mauser!

— A la vôtre, monsieur le docteur! »

Ils humèrent d'un trait leurs petits verres, et les remirent sur la table en souriant.

« Tout va bien, reprit l'oncle, la blessure se ferme, la fièvre diminue, mais les forces manquent encore, le pauvre être a perdu trop de sang. Enfin, enfin, tout cela reviendra. »

Je m'étais assis près du fourneau. Le chien

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sortit alors de l'alcôve et vint caresser l'oncle, qui, le regardant, se prit à dire :

« Quelle bonne bête! Tenez, mauser, est-ce qu'on ne dirait pas qu'il nous comprend? Est-ce 'il ne paraît pas plus joyeux ce matin? On ne 'ôtera jamais de l'esprit que ces animaux mprennent bien des choses: s'ils ont moins e jugement que nous, ils ont souvent plus de cœur.

— C'est clair, fit le mauser. Moi, tout le temps de la fièvre, je ne regardais que le chien et je pensais : « Il est triste, ça va mal!—Il est gai, ça va bien! » Ma foi, je suis comme vous, monsieur le docteur, j'ai beaucoup de confiance dans l'esprit des animaux.

— Allons, mauser, reprit l'oncle, encore un petit verre, il fait froid dehors, et le vieux kirschenwasser vous réchauffe comme un rayon de soleil. »

Il ouvrit le buffet, apporta la miche et deux couteaux, et dit :

« Cassons une croûte. »

Le mauser inclina la tête, et l'oncle me voyant, dit en souriant :

« Eh bien, Fritzel, les pelotes de neige et les glissades vont recommencer! Est-ce que cela ne te réjouit pas?

— Si, mon oncle.

— Oui... oui... amuse-toi, on n'est jamais plus heureux qu'à ton âge, garçon; mais surtout ne fais pas tes pelotes trop dures. Ceux qui serrent trop leurs pelotes ne veulent pas s'amuser, ils veulent faire du mal : ce sont de méchants drôles.

— Hé! dit le mauser en riant, moi, monsieur le docteur, je serrais toujours mes pelotes.

— Et voilà le tort que vous aviez, mauser, répondit l'oncle; cela prouve que, dans votre nature, il se trouvait un fond de malice. Heureusement vous avez vaincu cela par la raison. Je suis sûr que vous vous repentez d'avoir trop serré vos pelotes.

— Oh oui! fit le mauser, ne sachant que répondre, quoique les autres les aient aussi serrées.

— On ne doit jamais s'inquiéter des autres; il faut faire ce que le bon cœur nous commande, dit l'oncle. Tous les hommes sont naturellement bons et justes, mais le mauvais exemple les entraîne. »

Comme nous causions ainsi, quelques paroles s'entendirent dans l'alcôve; tout le monde se tut, prêtant l'oreille.

« Ceci, mauser, murmura l'oncle, n'est plus la voix du délire, c'est une voix faible, mais naturelle. »

Et se levant, il écarta les rideaux. Le mauser et moi nous étions derrière lui, le cou tendu. La femme, bien pâle et bien maigre, semblait dormir; on l'entendait à peine respirer. Mais au bout d'un instant elle ouvrit les yeux, et nous regarda l'un après l'autre, comme étonnée, puis le fond de l'alcôve, puis les fenêtres blanches de neige, l'armoire, la vieille horloge, puis le chien qui s'était dressé, la patte au bord du lit. Cela dura bien une minute; enfin elle referma les yeux, et l'oncle dit tout bas :

« Elle est revenue à elle.

—Oui, fit le mauser du même ton, elle nous a vus, elle ne nous connaît pas, et maintenant elle songe à ce qu'elle vient de voir. »

Nous allions nous retirer, quand la femme rouvrit les yeux, et, faisant un effort, voulut parler. Mais alors l'oncle, élevant la voix, lui dit avec bonté :

« Ne vous agitez pas, madame, soyez calme, n'ayez aucune inquiétude... Vous êtes chez des gens qui ne vous laisseront manquer de rien... Vous avez été malade,.. maintenant vous allez mieux... Mais, je vous en prie, ayez confiance... vous êtes chez des amis . chez de véritables amis. »

Pendant qu'il parlait, la femme le regardait de ses grands yeux noirs; on voyait qu'elle le comprenait. Mais, malgré sa recommandation, après un instant de silence, elle essaya de parler encore et dit tout bas :

« Le tambour... le petit tambour... »

Alors l'oncle, regardant le mauser, lui demanda :

« Comprenez-vous? »

Et le mauser, portant la main à sa tête, dit :

« Un restant de fièvre, docteur, un petit restant; cela passera. »

Mais la femme, d'un accent plus fort, répéta :

« Jean... le petit tambour! »

Je me tenais sur la pointe des pieds, fort attentif; et l'idée me vint tout à coup qu'elle parlait du petit tambour que j'avais vu couché sous notre hangar, le jour de la grande bataille. Je me rappelai qu'elle le regardait aussi de la fenêtre en face, en raccommodant sa petite culotte, et je dis :

« Oncle, elle parle peut-être du petit tambour qui était avec les Républicains. »

Aussitôt la pauvre femme voulut se retourner :

« Oui... oui... fit-elle, Jean... mon frère!

—Restez, madame, dit l'oncle, ne faites pas de mouvement; votre blessure pourrait se rouvrir. Mauser, approchez la chaise.

Et me prenant sous les bras, il m'éleva devant elle en me disant :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Raconte à madame ce que tu sais, Fritzel. Tu te rappelles le petit tambour?

— Oh! oui; le matin de la bataille, il était couché sous notre hangar, le chien sur ses pieds; il dormait, je me le rappelle bien! lui répondis-je tout troublé, car la femme me regardait alors jusqu'au fond de l'âme, comme elle avait regardé l'oncle.

—Et ensuite, Fritzel?

— Ensuite, il était avec les autres tambours, au milieu du bataillon, quand les Croates sont arrivés. Et tout à la fin, quand on a mis le feu dans la rue, et que les Républicains sont partis, je l'ai revu derrière.

—Blessé? fit la femme d'une voix si faible, qu'on pouvait à peine l'entendre.

—Oh! non; il avait son tambour sur l'épaule et pleurait en marchant, et un autre plus grand lui disait : « Allons, courage, petit Jean, courage! » Mais il n'avait pas l'air d'entendre... il avait les joues toutes mouillées.

—Tu es bien sûr de l'avoir vu s'en aller, Fritzel? demanda l'oncle.

—Oui, mon oncle : il me faisait de la peine; je l'ai regardé jusqu'au bout du village. »

Alors la femme referma les yeux, et nous entendîmes qu'elle sanglotait intérieurement. Des larmes lui coulaient le long des joues, l'une après l'autre, sans bruit. C'était bien triste, et l'oncle me dit tout bas :

« Descends, Fritzel, il faut la laisser pleurer sans gêne. »

Mais comme j'allais descendre, elle étendit la main, et me retint en murmurant quelques paroles. L'oncle Jacob la comprit et lui demanda :

« Vous voulez embrasser l'enfant?

—Oui, » fit-elle.

Il me pencha sur sa figure; elle m'embrassa en sanglotant toujours. Moi, je m'étais mis aussi à pleurer.

« C'est bon, fit l'oncle, c'est bon. Il vous faut maintenant du calme, madame; il faut tâcher de dormir, la santé vous reviendra... Vous reverrez votre jeune frère... Du courage! »

Il m'emmena dehors et referma les rideaux.

Le mauser se promenait de long en large dans la salle; il avait la figure rouge et dit :

« Ça, monsieur le docteur, c'est une brave femme, une honnête femme... qu'elle soit républicaine ou tout ce qu'on voudra... celui qui penserait le contraire ne serait qu'un gueux.

—Oui, répondit l'oncle, c'est une nature généreuse, je l'ai reconnu tout de suite à sa figure. Il est heureux que Fritzel se soit rappelé l'enfant. La pauvre femme avait une grande inquiétude. Je comprends maintenant pourquoi ce nom de Jean revenait toujours dans son délire. Tout ira mieux, mauser, tout ira mieux, les larmes soulagent. »

Ils sortirent ensemble dans l'allée; je les entendis encore causer de ces choses sur le seuil de la maison.

Et comme je m'étais assis derrière le fourneau, et que je m'essuyais les joues du revers de la manche, tout à coup je vis le chien près de moi, qui me regardait avec douceur. Il me posa la patte sur le genou et se mit à me caresser; pour la première fois, je pris sa grosse tête frisée entre mes bras, sans crainte. Il me semblait que nous étions amis depuis longtemps et que je n'avais jamais eu peur de lui.

En levant les yeux au bout d'une minute, j'aperçus l'oncle qui venait d'entrer et qui m'observait en souriant.

« Tu vois, Fritzel, comme le pauvre animal t'aime, dit-il; maintenant il te suivra, car il a reconnu ton bon cœur. »

Et c'était vrai, depuis ce jour le caniche ne refusa plus de m'accompagner; au contraire, il me suivait gravement dans tout le village, ce qui me rendait encore plus fier que Zaphéri Schmouck avec son pistolet de uhlan; il s'asseyait près de ma chaise pour lécher mes assiettes, et faisait tout ce que je voulais.

VII

La neige ne cessa point de tomber ce jour-là ni la nuit suivante; chacun pensait que les chemins de la montagne en seraient encombrés, et qu'on ne reverrait plus ni les uhlans ni les Républicains : mais un petit événement vint encore montrer aux gens les tristes suites de la guerre, et les faire réfléchir sur les malheurs de ce bas monde.

C'était le lendemain du jour où la femme avait repris connaissance, entre huit et neuf heures du matin. La porte de la cuisine restait ouverte, pour laisser entrer la chaleur dans la salle. Je me tenais à côté de Lisbeth, qui battait le beurre auprès de l'âtre. En tournant un peu la tête, je voyais l'oncle assis près de la fenêtre blanche; il lisait l'almanach, et souriait de temps en temps.

Le chien Scipio était assis près de moi, fixe et grave, et comme je goûtais à chaque instant la crème qui sortait de la baratte, il bâillait d'un air mélancolique.

« Mais, Fritzel, disait Lisbeth, à quoi penses-tu donc? Si tu manges toute la crème, nous n'aurons plus de beurre. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Dans la salle l'horloge marchait lentement; dehors le silence était absolu.

Cela durait depuis une demi-heure, et Lisbeth venait de mettre le beurre frais sur une assiette, lorsque des voix s'entendirent dans la rue; puis la porte de l'allée s'ouvrit, des pieds chargés de neige battirent les dalles du vestibule. L'oncle raccrocha son almanach au mur; il regardait vers la porte, quand le bourgmestre Meyer entra, son bonnet de laine frisée, à double gland, tiré sur les oreilles, le collet de sa casaque tout blanc de givre, et les mains fourrées dans ses moufles de peau de lièvre jusqu'aux coudes.

« Salut, monsieur le docteur, salut! dit le gros homme. J'arrive par un temps de neige; mais que voulez-vous, il le faut, il le faut! »

Alors secouant ses moufles, qui restèrent pendues à son cou par une ficelle, il releva son bonnet et reprit :

« Un pauvre diable, monsieur le docteur, est étendu dans le bûcher de Réebock, derrière un tas de fagots. C'est un soldat, ou bien un caporal, ou bien un *hauptmann**, je ne sais pas au juste. Il se sera retiré là, pour mourir sans trouble pendant le combat. A cette heure, il faudrait dresser l'acte mortuaire; je ne peux pas vérifier de quoi cet homme est mort; cela n'entre pas dans mes attributions.

—C'est bien, bourgmestre, dit l'oncle en se levant, j'arrive. Mais il faudrait encore un témoin.

—Michel Furst est dehors, dit le bourgmestre; il m'attend sur la porte. Quelle neige! quelle neige! jusqu'aux genoux, monsieur le docteur. Ça fera du bien aux semailles, et aux armées de Sa Majesté, qui vont prendre leurs quartiers d'hiver. Que Dieu les bénisse! J'aime mieux qu'elles les prennent du côté de Kaiserslautern qu'ici : on n'a jamais de meilleur ami que soi-même. »

Tandis que le bourgmestre se faisait ces réflexions, l'oncle mettait ses bottes, sa grosse houppelande et son bonnet de loutre. Après quoi il dit :

« M'y voilà! »

Ils sortirent, et, malgré les prières de Lisbeth, qui voulait me retenir, je n'eus rien de plus pressé que de m'échapper et de les suivre à la piste; la curiosité du diable m'avait repris : je voulais voir le soldat.

L'oncle Jacob, le bourgmestre et Furst marchaient seuls dans la rue déserte; mais à mesure qu'ils avançaient, des figures se montraient aux vitres des maisons, et l'on entendait des portes s'ouvrir au loin. Les gens, voyant passer le bourgmestre, le médecin et le garde champêtre, pensaient qu'il devait y avoir quelque chose d'extraordinaire; plusieurs même sortaient, mais ne découvrant rien, ils rentraient aussitôt.

En arrivant à la maison de Réebock,—l'une des plus vieilles du village, avec grange, écuries et hangar derrière sur les champs, les étables de chaume tout moisi, à droite,— en arrivant là, le bourgmestre, Furst et l'oncle entrèrent dans la petite allée sombre, aux dalles concassées.

Je les suivais, ils ne me voyaient pas.

Le vieux Réebock, qui les avait vus passer devant ses petites fenêtres, ouvrit la chambre, pleine de vapeur comme une étuve, où se tenaient la vieille grand'mère, ses deux fils et ses deux brus.

Leur chien, au long poil gris et la queue traînante, sortit aussi, et flaira Scipio qui me suivait et qui se redressa fièrement, tandis que l'autre tournait autour de lui pour faire connaissance.

« Je vais vous montrer, dit le vieux Réebock, c'est là-bas, au fond... derrière la grange.

—Non, restez, père Réebock, répondit l'oncle; il fait froid, vous êtes vieux; votre fils nous montrera cela. »

Mais le fils, après avoir découvert le soldat, s'était sauvé.

Le vieux marcha devant. Nous suivions à la file. Il faisait extrêmement noir dans l'allée. En passant nous vîmes l'étable éclairée par une vitre dans le toit, cinq chèvres aux mamelles gonflées, qui nous regardèrent de leurs yeux d'or, et deux biquets, qui se mirent à chevroter d'une voix plaintive et grêle; puis l'écurie, les deux bœufs et la vache, avec leur râtelier vermoulu et leur litière de feuilles mortes. Les animaux se retournèrent en silence.

Nous filions le long du mur; quelque chose déboula sous mes pieds, c'était un lapin qui disparut sous la crèche; Scipio ne bougea point.

Plus loin nous arrivâmes à la grange, basse, encombrée de paille et de foin jusqu'au toit. Tout au fond nous vîmes une lucarne bleuâtre, donnant sur le jardin; un grand tas de bûches et quelques fagots rangés contre le mur recevaient sa lumière; plus bas tout était sombre.

Chose bizarre, dans la lucarne se tenaient un coq et deux ou trois poules, la tête sous l'aile, se détachant en noir sur cette lumière.

D'abord je ne vis pas grand'chose, à cause de de l'obscurité. Tout le monde s'était arrêté. On entendait les poules caqueter tout bas.

« J'aurais peut-être bien fait d'allumer la lanterne, dit le vieux Réebock; on ne voit pas bien clair. »

* Capitaine.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Comme il parlait, j'aperçus à droite de la lucarne, étendu contre le mur, entre deux fagots, un grand manteau rouge, puis, en regardant mieux, une tête noire avec de longues moustaches jaunâtres : le coq venait de sauter de la lucarne et avait donné du jour.

Alors la peur s'empara de moi; si je n'avais pas senti Scipio contre ma jambe, je me serais enfui.

« Je vois, fit l'oncle, je vois! »

Et il s'approcha en disant :

« C'est un Croate. Voyons, Furst, il faudrait le tirer un peu sur le devant. »

Mais Furst ne bougeait pas, ni le bourgmestre.

L'oncle alors tira l'homme par une jambe et le fit glisser en pleine lumière : il avait la tête couleur de brique, les yeux enfoncés, le nez mince, les lèvres serrées, une touffe roussâtre au menton.

L'oncle ouvrit la boucle du manteau, en rejetant les plis sur les bûches, et nous vîmes que le Croate tenait son sabre à longue lame bleue recourbée. Au côté gauche de sa veste, une large plaque noire indiquait qu'il avait saigné là. L'oncle défit les boutons et dit :

« Il est mort d'un coup de baïonnette, sans doute pendant la dernière rencontre. Il se sera retiré de la bagarre. Ce qui m'étonne, père Réebock, c'est qu'il n'ait pas frappé à votre porte et qu'il soit venu mourir si loin.

—Nous étions tous cachés dans la cave, dit le vieux; la porte de la chambre était fermée. Nous avons entendu courir dans l'allée, mais il y avait tant de bruit dehors! Je crois plutôt que ce pauvre homme aura voulu se sauver à travers la maison; malheureusement il n'y avait pas de porte derrière. Un Républicain l'aura suivi comme une bête sauvage, jusqu'au fond de la grange. Nous n'avons pas vu de sang dans l'allée. C'est ici, dans l'ombre, qu'ils auront livré bataille; et l'autre, après lui avoir donné ce mauvais coup, sera ressorti tranquillement. Voilà ce que je pense. Sans cela nous aurions trouvé du sang quelque part; mais personne n'a rien vu, ni dans l'étable, ni dans l'écurie. Ce n'est que ce matin, quand nous avons eu besoin de gros bois pour le fourneau, que Sépel, en entrant au bûcher, a découvert le malheureux. »

En écoutant ces explications, chacun se représentait le Républicain, avec sa grande tignasse en boudin et son grand chapeau à cornes, poursuivant le Croate dans l'obscurité, et cela faisait frémir.

« Oui, dit l'oncle en se redressant et regardant le bourgmestre d'un air triste, c'est ainsi que doivent s'être passées les choses. »

Tout le monde devenait rêveur; le silence, auprès de ce mort, vous donnait froid.

« Enfin voilà le décès constaté, fit l'oncle au bout d'un instant, nous pouvons partir. »

Puis se ravisant :

« Peut-être y aurait-il moyen de savoir quel est cet homme! »

Il s'agenouilla de nouveau, mit la main dans une poche de la veste et trouva des papiers. En même temps il tira une chaînette de cuivre en travers de la poitrine, et une grosse montre d'argent sortit du gousset du pantalon.

« Tenez, voici la montre, dit-il au bourgmestre; je garde les papiers pour dresser l'acte.

—Gardez tout, monsieur le docteur, répondit le bourgmestre; je n'aimerais pas emporter dans ma demeure une montre qui a déjà marqué la mort d'une créature de Dieu... non! gardez tout. Plus tard nous recauserons de cela. Maintenant nous pouvons partir.

—Oui; et vous pouvez aussi envoyer Jeffer. »

L'oncle, m'apercevant alors, dit :

« Te voilà, Fritzel? Il faut donc que tu voies tout? »

Il ne me fit pas d'autres reproches, et nous rentrâmes ensemble à la maison. Le bourgmestre et Furst s'en étaient allés chez eux.

Tout en marchant, l'oncle parcourait les papiers du Croate. En ouvrant la porte de notre chambre, nous vîmes que la femme venait de prendre un bouillon, les rideaux étaient encore ouverts et l'assiette sur la table de nuit.

« Eh bien, madame, dit l'oncle Jacob en souriant, vous allez mieux? »

Alors, elle, qui s'était retournée et qui le regardait avec douceur de ses grands yeux noirs, répondit :

« Oui, monsieur le docteur, vous m'avez sauvée, je me sens revivre. »

Puis, au bout d'une seconde, elle ajouta d'un ton plein de compassion :

« Vous venez encore de reconnaître une malheureuse victime de la guerre! »

L'oncle comprit qu'elle avait tout entendu, lorsque le bourgmestre était venu le prendre une demi-heure avant.

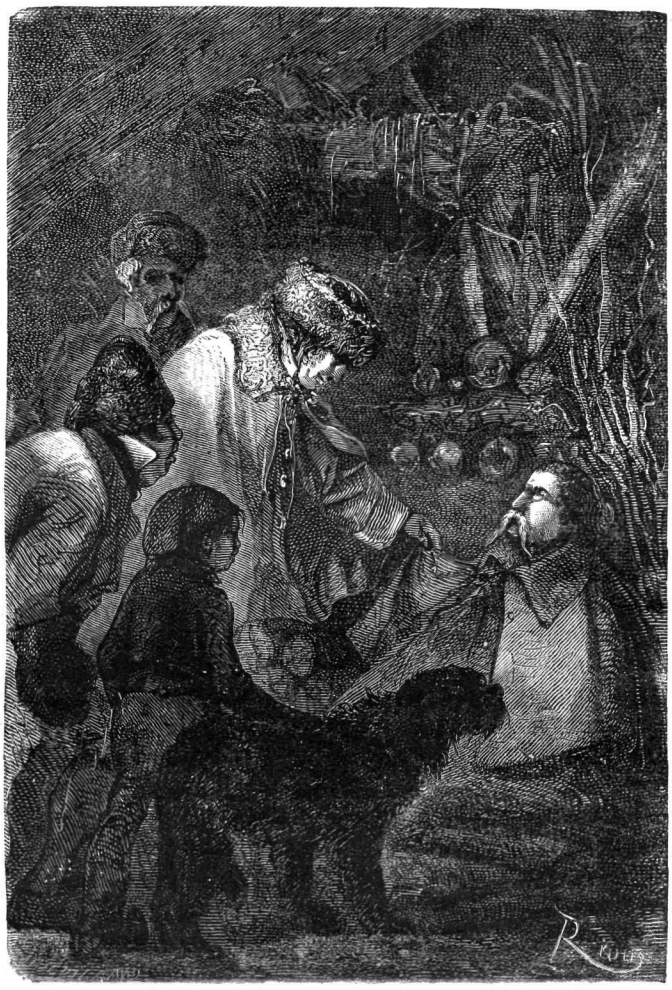
« C'est vrai, dit-il, c'est vrai, madame; encore un malheureux qui ne reverra plus le toit de sa maison, encore une pauvre mère qui n'embrassera plus son fils. »

La femme semblait émue et demanda tout bas :

« C'est un des nôtres?

—Non, madame, c'est un Croate. Je viens de lire en marchant une lettre que sa mère lui écrivait il y a trois semaines. La pauvre femme lui recommande de ne pas oublier ses prières

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Alors la peur s'empara de moi. (Page 31.)

du matin et du soir et de bien se conduire. Elle lui parle avec tendresse, comme à un enfant. C'était pourtant un vieux soldat, mais elle le voyait sans doute encore tout rose et tout blond, comme le jour où, pour la dernière fois, elle l'avait embrassé en sanglotant. »

La voix de l'oncle en parlant de ces choses, s'attendrissait; il regardait la femme qui, de son côté, semblait aussi touchée.

« Oui, vous avez raison, dit-elle, ce doit être affreux d'apprendre qu'on ne verra plus son enfant. Moi, du moins, j'ai la consolation de ne pouvoir plus causer d'aussi grandes douleurs à ceux qui m'aimaient. »

Alors elle détourna la tête, et l'oncle, devenu très-grave, lui demanda :

« Vous n'êtes pourtant pas seule au monde?

—Je n'ai plus ni père ni mère, fit-elle d'une voix basse; mon père était chef du bataillon que vous avez vu; j'avais trois frères, nous étions tous partis ensemble en 92, de Fénétrange en Lorraine. Maintenant trois sont morts, le père et les deux aînés; il ne reste plus que moi et Jean, le petit tambour. »

La femme, en disant cela, semblait prête à fondre en larmes. L'oncle, le front penché, les mains croisées sur le dos, se promenait de long en large dans la chambre. Le silence revenait.

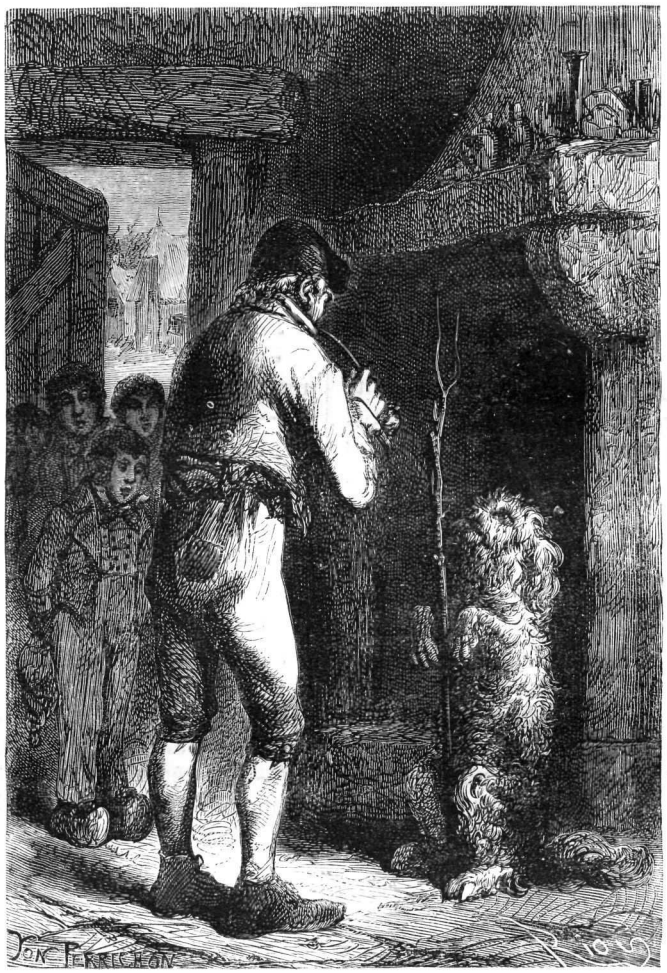
Tout à coup la Française reprit :

« J'aurais quelque chose à vous demander, monsieur le docteur?

—Quoi, madame?

—Ce serait d'écrire à la mère du malheu-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



« Portez armes ! » (Page 36.)

reux Croate. C'est terrible, sans doute, d'apprendre la mort de son fils, mais de l'attendre toujours, d'espérer pendant des années qu'il reviendra, et de voir qu'il n'arrive pas, même à la dernière heure, ce doit être plus cruel encore. »

Elle se tut, et l'oncle tout rêveur répondit :

« Oui... oui... c'est une bonne pensée ! Fritzel, apporte l'encre et le papier. Quelle misère, mon Dieu ! dire qu'on annonce des choses pareilles, et que ce sont encore de bonnes actions ! Ah ! la guerre... la guerre ! »

Il s'assit et se mit à écrire.

Lisbeth entrait alors pour mettre la nappe; elle déposa les assiettes et la miche sur le buffet. Midi sonnait; la femme semblait s'être assoupie.

Enfin l'oncle finit sa lettre; il la plia, la cacheta, écrivit l'adresse et me dit :

« Va, Fritzel, jette cette lettre à la boîte, et dépêche-toi. Tu demanderas aussi le journal à la mère Eberhardt; c'est samedi, nous aurons des nouvelles de la guerre. »

Je sortis en courant et je mis la lettre à la boîte du village. Mais le journal n'était pas arrivé; Clémentz avait été retenu par les neiges, ce qui n'étonna pas l'oncle, pareille chose arrivant presque tous les hivers.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

VIII

En revenant de la poste, j'avais aperçu tout au loin, dans la grande prairie communale, derrière l'église, Hans Aden, Frantz Sépel et bien d'autres de mes camarades qui glissaient sur le guévoir. On les voyait prendre leur élan à la file, et partir comme des flèches, les reins pliés et les bras en l'air pour tenir l'équilibre; on entendait le bruit prolongé de leurs sabots sur la glace et leurs cris de joie.

Comme mon cœur galopait en les voyant! comme j'aurais voulu pouvoir les rejoindre! Malheureusement l'oncle Jacob m'attendait alors, et je rentrai la tête pleine de ce joyeux spectacle. Pendant tout le dîner, l'idée de courir là-bas ne me quitta pas une seconde; mais je me gardai bien d'en parler à l'oncle, car il me défendait toujours de glisser sur le guévoir, à cause des accidents. Enfin, il sortit pour aller faire une visite à M. le curé, qui souffrait de ses rhumatismes.

J'attendis qu'il fût entré dans la grande rue, puis je sifflai Scipio, et je me mis à courir jusqu'à la ruelle des Houx, comme un lièvre. Le caniche bondissait derrière moi, et ce n'est que dans la petite allée pleine de neige que nous reprîmes haleine.

Je croyais retrouver tous mes camarades sur le guévoir, mais ils étaient allés dîner; je ne vis, au tournant de l'église, que les grandes glissades désertes. Il me fallut donc glisser seul, et, comme il faisait froid, au bout d'une demi-heure j'en eus bien assez.

Je reprenais le chemin du village, quand Hans Aden, Frantz Sépel et deux ou trois autres, les joues rouges, le bonnet de coton tiré sur les oreilles et les mains dans les poches, débouchèrent d'entre les haies couvertes de givre.

« Tiens! c'est toi, Fritzel! me dit Hans Aden; tu t'en vas?

—Oui, je viens de glisser, et l'oncle Jacob ne veut pas que je glisse; j'aime mieux m'en aller.

—Moi, dit Frantz Sépel, j'ai fendu mon sabot sur la glace ce matin, et mon père l'a raccommodé. Voyez un peu.

Il défit son sabot et nous le montra. Le père Frantz Sépel avait mis une bande de tôle en travers, avec quatre gros clous à tête pointue. Cela nous fit rire, et Frantz Sépel s'écria :

« Ça, ce n'est pas commode pour glisser! Écoutez, allons plutôt en traîneau; nous monterons sur l'Altenberg, et nous descendrons comme le vent. »

L'idée d'aller en traîneau me parut alors si magnifique, que je me voyais déjà dessus, descendant la côte en trépignant des talons, et criant d'une voix qui montait jusqu'aux nuages : « *Himmelsfarth! Himmelsfarth!* »

J'en avais des éblouissements.

« Oui, dit Hans Aden; mais comment avoir un traîneau?

—Laissez-moi faire, répondit Frantz Sépel, le plus malin de nous tous. Mon père en avait un l'année dernière; mais il était tout vermoulu, la grand'mère en a fait du feu. C'est égal, arrivez toujours. »

Nous le suivîmes pleins de doute et d'espérance. Tout en descendant la grande rue, devant chaque hangar nous faisions halte, le nez en l'air, et nous regardions d'un œil d'envie les *schlittes* * pendues aux poutres.

« Ça, disait l'un, c'est une belle *schlitte*, nous pourrions tous y tenir sans gêne.

—Oui, répondait un autre, mais elle serait trop lourde à traîner sur la côte : elle est en bois vert.

—Eh! faisait Hans Aden, nous la prendrions tout de même, si le père Gitzig voulait nous la prêter; mais c'est un avare : il garde sa *schlitte* pour lui seul, comme si les *schlittes* pouvaient s'user.

—Arrivez donc! » s'écriait Frantz Sépel, qui marchait en avant.

Et toute la troupe se remettait en route. De temps en temps on regardait Scipio, qui marchait près de moi.

« Vous avez un beau chien, faisait Hans Aden, c'est un chien français; ils ont de la laine comme les moutons et se laissent tondre sans rien dire. »

Frantz Sépel soutenait qu'il avait vu, l'année précédente, à la foire de Kaiserslautern, un chien français avec des lunettes et qui comptait sur un tambour jusqu'à cent. Il devinait aussi toutes sortes de choses, et la grand'mère Anne pensait que ce devait être un sorcier.

Scipio, pendant ces discours, s'arrêtait et nous regardait. J'étais tout fier de lui. Le petit Karl, le fils du tisserand, disait que si c'était un sorcier, il pourrait nous faire avoir une *schlitte*, mais qu'il faudrait lui donner son âme

* Traîneaux.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

en échange, et pas un de nous ne voulait lui donner son âme.

Nous allions donc ainsi, de maison en maison, et deux heures sonnaient à l'église, lorsque M. Richter passa sur son traîneau, en criant à sa grande bique décharnée :

« Allez, Charlotte, allez! »

La pauvre bête allongeait ses hanches, et M. Richter, contre son ordinaire, paraissait tout joyeux. En passant devant la maison du boucher Sépel, il cria :

« Bonne nouvelle, Sépel, bonne nouvelle! »

Il faisait claquer son fouet, et Hans Aden dit :

« M. Richter est un peu gris; il aura trouvé quelque part du vin qui ne lui coûtait rien. »

Alors toute la bande rit de bon cœur, car tout le village savait que Richter était un avare.

Nous étions arrivés au bout de la grande rue, devant la maison du père Adam Schmitt, un vieux soldat de Frédéric II, qui recevait une petite pension pour acheter son pain et son tabac, et de temps en temps du *schnaps* *.

Adam Schmitt avait fait la guerre de Sept ans et toutes les campagnes de Silésie et de Poméranie. Maintenant il était tout vieux, et, depuis la mort de sa sœur Rœsel, il vivait seul dans la dernière maison du village, une petite maison couverte de chaume, n'ayant qu'une seule pièce en bas, une au-dessus et le toit avec ses deux lucarnes. Elle avait aussi son hangar sur le côté, derrière un réduit à porcs, et vers le village, un petit jardin entouré de haies vives, que le père Schmitt cultivait avec soin.

L'oncle Jacob aimait ce vieux soldat; quelquefois, en le voyant passer, il frappait à la vitre et lui criait : « Adam, entrez donc! »

Aussitôt l'autre entrait, sachant que l'oncle avait du véritable cognac de France dans une armoire, et qu'il l'appelait pour lui en offrir un petit verre.

Nous fîmes donc halte devant sa maison, et Frantz Sépel, se penchant sur la haie, nous dit :

« Regardez-moi ce traîneau. Je parie que le père Schmitt nous le prêtera, pourvu que Fritzel entre hardiment, qu'il mette la main à côté de l'oreille du vieux, et qu'il dise : « Père Adam, prêtez-nous votre *schlitte!* » Oui, je parie qu'il nous le prêtera, j'en suis sûr; seulement il faut du courage. »

J'étais devenu tout rouge; d'un œil je regardais le traîneau, et de l'autre la petite fenêtre à ras de terre. Tous les camarades, au coin de la maison, me poussaient par l'épaule en disant :

« Entre, il te le prêtera!

—Je n'ose pas, leur disais-je tout bas.

—Tu n'as pas de courage, répondait Hans Aden; à ta place, moi, j'entrerais tout de suite.

—Laissez-moi seulement regarder un peu s'il est de bonne humeur. »

Alors je me penchai vers la petite fenêtre, et, regardant du coin de l'œil, je vis le père Schmitt assis sur un escabeau, devant la pierre de l'âtre, où brillaient quelques braises au milieu d'un tas de cendres. Il nous tournait le dos; on ne voyait que sa longue échine, ses épaules voûtées, sa petite veste de toile bleue, qui ne rejoignait pas sa culotte de grosse toile grise, tant elle était courte, sa touffe de cheveux blancs tombant sur la nuque, son bonnet de coton bleu, la houppe sur le front, ses larges oreilles rouges écartées de la tête, et ses gros sabots appuyés sur la pierre de l'âtre. Il fumait sa pipe de terre, qui dépassait un peu de côté sa joue creuse.

Voilà tout ce que je vis, avec les dalles cassées de la masure, et dans le fond, à gauche, une sorte de crèche hérissée de paille. Cela ne m'inspirait pas beaucoup de confiance, et je voulais me sauver, lorsque tous les autres me poussèrent dans l'allée en disant tout bas :

« Fritzel... Fritzel... il te le prêtera, bien sûr!

—Non!

—Si!

—Je ne veux pas. »

Mais Hans Aden avait ouvert la porte, et j'étais déjà dans la chambre avec Scipio, les autres, derrière moi, penchés, les yeux écarquillés, regardant et prêtant l'oreille.

Oh! comme j'aurais voulu m'échapper! Malheureusement Frantz Sépel, du dehors, retenait la porte à demi fermée; il n'y avait de place que pour sa tête et celle de Hans Aden, debout sur la pointe des pieds derrière lui.

Le vieux Schmitt s'était retourné :

« Tiens! c'est Fritzel! dit-il en se levant. Qu'est-ce qui se passe donc? »

Il ouvrit la porte, et toute la bande s'enfuit comme une volée d'étourneaux. Je restai seul. Le vieux soldat me regardait tout étonné.

« Qu'est-ce que vous voulez donc, Fritzel? » fit-il en prenant une braise sur l'âtre pour rallumer sa pipe éteinte.

Puis, voyant Scipio, il le contempla gravement, en tirant de grosses bouffées de tabac.

Moi, j'avais repris un peu d'assurance.

« Père Schmitt, lui dis-je, les autres veulent que je vous demande votre traîneau, pour descendre de l'Altenberg. »

Le vieux soldat, en face du caniche, clignait de l'œil et souriait. Au lieu de répondre, il se

* Eau-de-vie.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

gratta l'oreille en relevant son bonnet, et me demanda :

« C'est à vous, ce chien, Fritzel?

—Oui, père Adam, c'est le chien de la femme que nous avons chez nous.

—Ah bon! ça doit être un chien de soldat; il doit connaître l'exercice. »

Scipio nous regardait le nez en l'air, et le père Schmitt, retirant la pipe de ses lèvres, dit :

« C'est un chien de régiment; il ressemble au vieux Michel, que nous avions en Silésie. »

Alors, élevant la pipe, il s'écria : « Portez armes! » d'une voix si forte, que toute la baraque en retentit.

Mais quelle ne fut pas ma surprise, de voir Scipio s'asseoir sur son derrière, les pattes de devant pendantes, et se tenir comme un véritable soldat!

« Ha! ha! ha! s'écria le vieux Schmitt, je le savais bien! »

Tous les camarades étaient revenus; les uns regardaient par la porte entr'ouverte, les autres par la fenêtre. Scipio ne bougeait pas, et le père Schmitt, aussi joyeux qu'il avait paru grave auparavant, lui dit :

« Attention au commandement de marche! »

Puis, imitant le bruit du tambour, et marchant en arrière sur ses gros sabots, il se mit à crier :

« *Arche!* Pan... pan... rantanplan... Une... *deusse*... Une... *deusse!* »

Et Scipio marchait avec une mine grave étonnante, ses longues oreilles sur les épaules et la queue en trompette.

C'était merveilleux; mon cœur sautait.

Tous les autres, dehors, paraissaient confondus d'admiration.

« Halte! » s'écria Schmitt, et Scipio s'arrêta.

Alors je ne pensais plus à la *schlitte;* j'étais tellement fier des talents de Scipio, que j'aurais voulu courir à la maison, et crier à l'oncle : « Nous avons un chien qui fait l'exercice! »

Mais Hans Aden, Frantz Sépel et tous les autres, encouragés par la bonne humeur du vieux soldat, étaient entrés, et se tenaient en extase, le dos à la porte et le bonnet sous le bras.

« En place, repos! dit le père Schmitt, et Scipio retomba sur ses quatre pattes, en secouant la tête et se grattant la nuque avec une patte de derrière, comme pour dire : « Depuis deux minutes une puce me démange; mais on n'ose pas se gratter sous les armes! »

J'étais devenu muet de joie en voyant ces choses, et je n'osais appeler Scipio, de peur de lui faire honte; mais il vint se ranger de lui-même près de moi, modestement, ce qui me combla de satisfaction; je me considérais en quelque sorte comme un feld-maréchal à la tête de ses armées; tous les autres me portaient envie.

Le père Schmitt regardait Scipio d'un air attendri; on voyait qu'il lui rappelait le bon temps de son régiment.

« Oui, fit-il au bout de quelques instants, c'est un vrai chien de soldat. Mais reste à savoir s'il connaît la politique, car beaucoup de chiens ne savent pas la politique. »

En même temps, il prit un bâton derrière la porte et le mit en travers, en criant :

« Attention au mot d'ordre! »

Scipio se tenait déjà prêt.

« Saute pour la République! » cria le vieux soldat.

Et Scipio sauta par-dessus le bâton, comme un cerf.

« Saute pour le général Hoche! »

Scipio sauta.

« Saute pour le roi de Prusse! »

Mais alors Scipio s'assit sur sa queue d'un air très-ferme, et le vieux bonhomme se mit à sourire tout bas, les yeux plissés, en disant :

« Oui, il connaît la politique... hé! hé! hé! Allons... arrive! »

Il lui passa la main sur la tête, et Scipio parut très-content.

« Fritzel, me dit alors le père Schmitt, vous avez un chien qui vaut son pesant d'or; c'est un vrai chien de soldat. »

Et, nous regardant tous, il ajouta :

« Puisque vous avez un si bon chien, je vais vous prêter ma *schlitte;* mais vous me la ramènerez à cinq heures, et prenez garde de vous casser le cou. »

Il sortit avec nous et décrocha son traîneau du hangar.

Mon esprit se partageait alors entre le désir d'aller annoncer à l'oncle les talents extraordinaires de Scipio, ou de descendre l'Altenberg sur notre *schlitte.* Mais quand je vis Hans Aden, Frantz Sépel, tous les camarades, les uns devant, les autres derrière, pousser et tirer en galopant comme des bienheureux, je ne pus résister au plaisir de me joindre à la bande.

Schmitt nous regardait de sa porte.

« Prenez garde de rouler! » nous dit-il encore.

Puis il rentra, pendant que nous filions dans la neige. Scipio sautait à côté de nous. Je vous laisse à penser notre joie, nos cris et nos éclats de rire jusqu'au sommet de la côte.

Et quand nous fûmes en haut, Hans Aden devant, les deux mains cramponnées aux patins recourbés, nous autres derrière, assis trois à trois, Scipio au milieu, et que tout à coup la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

schlitte partit, ondulant dans les ornières et filant par-dessus les rampes : quel enthousiasme !

Ah ! l'on n'est jeune qu'une fois !

Scipio, à peine le traîneau parti, avait passé d'un bond par-dessus nos têtes. Il aimait mieux courir, sauter, aboyer, se rouler dans la neige comme un véritable enfant, que d'aller en *schlitte*. Mais tout cela ne nous empêchait pas de conserver un grand respect pour ses talents; chaque fois que nous remontions et qu'il marchait près de nous plein de dignité, l'un ou l'autre se retournait, et, tout en poussant, disait :

« Vous êtes bien heureux, Fritzel, d'avoir un chien pareil; Schmitt Adam dit qu'il vaut son pesant d'or.

—Oui, mais il n'est pas à eux, criait un autre il est à la femme. »

Cette idée que le chien était à la femme me rendait tout inquiet, et je pensais : « Pourvu qu'ils restent tous les deux à la maison ! »

Nous continuâmes à monter et à descendre ainsi jusque vers quatre heures. Alors la nuit commençait à se faire, et chacun se rappela notre promesse au père Schmitt. Nous reprîmes donc le chemin du village. En approchant de la demeure du vieux soldat, nous le vîmes debout sur sa porte. Il nous avait entendus rire et causer de loin.

« Vous voilà ! s'écria-t-il; personne ne s'est fait de mal?

—Non, père Schmitt.

—A la bonne heure. »

Il remit sa *schlitte* sous le hangar, et moi, sans dire ni bonjour ni bonsoir, je partis en courant, heureux d'annoncer à l'oncle quel chien nous avions l'honneur de posséder. Cette idée me rendait si content, que j'arrivai chez nous sans m'en apercevoir; Scipio était sur mes talons.

« Oncle Jacob, m'écriai-je en ouvrant la porte, Scipio connaît l'exercice ! le père Schmitt a vu tout de suite que c'était un véritable chien de soldat; il l'a fait marcher sur les pattes de derrière comme un grenadier, rien qu'en disant : « Une... *deusse!* »

L'oncle lisait derrière le fourneau; en me voyant si enthousiaste, il déposa son livre au bord de la cheminée et me dit d'un air émerveillé :

« Est-ce bien possible, Fritzel? Comment !... comment !...

—Oui ! m'écriai-je, et il sait aussi la politique : il saute pour la République, pour le général Hoche, mais il ne veut pas sauter pour le roi de Prusse. »

L'oncle alors se mit à rire, et, regardant la femme, qui souriait aussi dans l'alcôve, le coude sur l'oreiller :

« Madame Thérèse, dit-il d'un ton grave, vous ne m'aviez pas encore parlé des beaux talents de votre chien. Est-il bien vrai que Scipio sache tant de belles choses?

—C'est vrai, monsieur le docteur, dit-elle en caressant le caniche qui s'était approché du lit et qui lui tendait la tête d'un air joyeux; oui, il sait tout cela, c'était l'amusement du bataillon; Petit-Jean lui montrait tous les jours quelque chose de nouveau. N'est-ce pas, mon pauvre Scipio, tu jouais à la drogue, tu remuais les dés pour la bonne chance, tu battais la diane? Combien de fois notre père et les deux aînés, à la grande halte, ne se sont-ils pas réjouis de te voir monter la garde? Tu faisais rire tout notre monde par ton air grave et tes talents; on oubliait les fatigues de la route autour de toi, on riait de bon cœur ! »

Elle disait ces choses, tout attendrie, d'une voix douce, en souriant un peu tout de même. Scipio avait fini par se dresser, les pattes au bord du lit, pour entendre son éloge.

Mais l'oncle Jacob, voyant que madame Thérèse s'attendrissait de plus en plus à ces souvenirs, ce qui pouvait lui faire du mal, me dit :

« Je suis bien content, Fritzel, d'apprendre que Scipio sache faire l'exercice et qu'il connaisse la politique; mais toi, qu'as-tu fait depuis midi?

—Nous avons été en traîneau sur l'Altenberg, oncle; le père Adam nous a prêté sa *schlitte*.

—C'est très-bien. Mais tous ces événements nous ont fait oublier M. de Buffon et Klopstock; si cela continue, Scipio en saura bientôt plus que toi. »

En même temps il se leva, prit dans l'armoire l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon, et posant la chandelle sur la table :

« Allons, Fritzel, me dit-il, souriant en lui-même de ma mine longue, car je me repentais d'être revenu si tôt, allons ! »

Il s'assit et me fit asseoir sur ses genoux.

Cela me parut bien amer, de me remettre à M. de Buffon après huit jours de bon temps; mais l'oncle avait une patience qui me forçait d'en avoir aussi, et nous commençâmes la leçon de français.

Cela dura bien une heure, jusqu'au moment où Lisbeth vint mettre la nappe. Alors, en nous retournant, nous vîmes que madame Thérèse s'était assoupie. L'oncle ferma le livre et tira les rideaux, pendant que Lisbeth plaçait les couverts.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

IX

Ce même soir, après le souper, l'oncle Jacob fumait sa pipe en silence derrière le fourneau. Moi, je séchais le bas de mon pantalon, assis devant la petite porte de tôle, la tête de Scipio entre les genoux, et je regardais le reflet rouge de la flamme avancer et reculer sur le plancher. Lisbeth avait emporté la chandelle selon son habitude; nous étions dans l'obscurité; le feu bourdonnait comme au temps des grands froids, la pendule marchait lentement, et dehors, dans la cuisine, nous entendions la vieille servante laver les assiettes sur l'évier.

Que d'idées me passaient alors par la tête! Tantôt je songeais au soldat mort dans la grange de Réebock, au coq noir de la lucarne; tantôt au père Schmitt faisant faire l'exercice à Scipio; puis à l'Altenberg, à la descente de notre traîneau. Tout cela me revenait comme un rêve; les sifflements plaintifs du feu me paraissaient être la musique de ces souvenirs, et je sentais tout doucement mes yeux se fermer.

Cela durait depuis environ une demi-heure, lorsque je fus réveillé par un bruit de sabots dans l'allée; en même temps, la porte s'ouvrit, et la voix joyeuse du mauser dit dans la chambre :

« De la neige, monsieur le docteur, de la neige! Elle recommence à tomber, nous en avons encore pour toute la nuit. »

Il paraît que l'oncle avait fini par s'assoupir, car seulement au bout d'un instant, je l'entendis se remuer et répondre :

« Que voulez-vous, mauser, c'est la saison; il faut s'attendre à cela maintenant. »

Puis il se leva et alla dans la cuisine chercher de la lumière.

Le mauser s'approchait dans l'ombre.

« Tiens! Fritzel est là! dit-il. Tu n'as donc pas encore sommeil? »

L'oncle rentrait. Je tournai la tête, et je vis que le mauser avait ses habits d'hiver : son vieux bonnet de martre, la queue râpée pendant sur le dos, sa veste en peau de chèvre, le poil en dedans, son gilet rouge, les poches ballottant sur les cuisses, et sa vieille culotte de velours brun, ornée de pièces aux genoux. Il souriait, en plissant ses petits yeux, et tenait quelque chose sous le bras.

« Vous venez pour la gazette, mauser? dit l'oncle. Elle n'est pas arrivée ce matin, le messager est en retard.

—Non, monsieur le docteur, non; je viens pour autre chose. »

Il déposa sur la table un vieux livre carré, à couvercle de bois d'au moins trois lignes d'épaisseur, et tout couvert de larges pattes en cuivre, représentant des feuilles de vigne; les tranches étaient toutes noires et graisseuses à force de vieillesse, et de chaque page sortaient des cordons et des ficelles, pour marquer les bons endroits.

« Voilà pourquoi j'arrive! dit le mauser; je n'ai pas besoin de nouvelles, moi; quand je veux savoir ce qui se passe dans le monde, j'ouvre et je regarde. »

Alors il sourit, et ses longues dents jaunes apparurent sous les quatre poils de ses moustaches, effilées comme des aiguilles.

L'oncle ne disait rien; il approcha la table du fourneau et s'assit dans son coin.

« Oui, reprit le mauser, tout est là-dedans; mais il faut comprendre... il faut comprendre, fit-il en se touchant la tête d'un air rêveur. Les lettres ne sont rien; c'est l'esprit... l'esprit qu'il faut comprendre. »

Puis il s'assit dans le fauteuil et prit le livre sur ses cuisses maigres avec une sorte de vénération; il l'ouvrit, et, comme l'oncle le regardait :

« Monsieur le docteur, dit-il, je vous ai parlé cent fois du livre de ma tante Rœsel, de Héming; eh bien, aujourd'hui je vous l'apporte pour vous montrer le passé, le présent et l'avenir. Vous allez voir, vous allez voir! Tout ce qui est arrivé depuis quatre ans était écrit d'avance; je le comprenais bien, seulement je ne voulais pas le dire, à cause de ce Richter, qui se serait moqué de moi, car il ne voit pas plus loin que le bout de son nez. Et l'avenir est aussi là-dedans; mais je ne l'expliquerai qu'à vous, monsieur le docteur, qui êtes un homme sensé, raisonnable et clairvoyant. Voilà pourquoi j'arrive.

—Écoutez, mauser, dit l'oncle, je sais bien que tout est mystère dans ce bas monde, et je ne suis pas assez vaniteux pour refuser de croire aux prédictions et aux miracles rapportés par des auteurs graves, tels que Moïse, Hérodote, Thucydide, Tite-Live et beaucoup d'autres. Malgré cela, je respecte trop la volonté du Seigneur pour vouloir pénétrer les secrets réservés par sa sagesse infinie; j'aime mieux voir dans votre livre l'accomplissement des

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

choses déjà passées que l'avenir. D'abord ce sera beaucoup plus clair.

—C'est bon, c'est bon, vous saurez tout, » répondit le taupier, satisfait de l'air grave de l'oncle.

Il poussa son fauteuil vers la table, posa le livre au bord; puis, se mettant à fouiller dans sa poche, il en tira de vieilles besicles en cuivre et les enfourcha sur son nez, ce qui lui donnait une figure vraiment bizarre.

On peut s'imaginer mon attention : je m'étais aussi rapproché de la table, les coudes au bord, le menton dans les mains, et je regardais, retenant mon haleine, les yeux écarquillés jusqu'aux tempes.

Toujours cette scène sera présente à mon esprit : le silence profond de la chambre, le tic-tac de l'horloge, le bruissement du feu, la chandelle comme une étoile au milieu de nous; en face de moi, l'oncle dans son coin grisâtre, Scipio à mes pieds, puis le mauser, courbé sur le livre des prédictions, et derrière lui les petites vitres noires, où descendait la neige dans les ténèbres; je revois tout cela, et même il me semble entendre encore la voix de ce pauvre vieux taupier, et celle de ce bon oncle Jacob, descendus tous deux depuis si longtemps dans la tombe.

C'était une scène étrange.

« Comment, mauser! dit l'oncle, vous avez besoin de lunettes à votre âge? moi qui vous croyais une vue excellente?

—Je n'en ai pas besoin pour lire des choses ordinaires, ni pour regarder dehors, répondit le taupier; j'ai de bons yeux, et d'ici jusque sur la côte de l'Altenberg, au printemps, je vois un nid de chenilles sur les arbres; mais vous saurez que ces lunettes sont celles de ma tante Rœsel, de Héming, et qu'il faut les avoir pour comprendre ce livre. Quelquefois ça me trouble, mais je lis au-dessus ou au-dessous; le principal est que je les aie sur le nez.

—Ah! c'est différent, bien différent, dit l'oncle d'un ton sérieux ; car il avait trop bon cœur pour laisser voir au taupier que cela l'étonnait. »

Aussitôt le mauser se mit à lire :

« *Anno* 1793.—L'herbe est séchée et la fleur « est tombée, parce que le vent a soufflé des- « sus! » Cela signifie que nous sommes en hiver : l'herbe est séchée, parce que le vent a soufflé dessus. »

L'oncle inclina la tête, et le taupier poursuivit :

« Les îles ont vu et ont été saisies de crainte; « les bouts de la terre ont été effrayés; ils se « sont approchés et sont venus. » Ça, monsieur le docteur, c'est pour faire entendre que l'Angleterre, et même les îles qui sont plus loin dans la mer, ont été effrayées à cause des Républicains. « Ils se sont approchés et sont venus! » Tout le monde sait que les Anglais ont débarqué en Belgique pour faire la guerre aux Français. Mais, écoutez bien le reste : « En ce « temps-là, les conducteurs des peuples seront « comme le feu d'un foyer parmi du bois, et « comme un flambeau parmi des gerbes; ils « dévoreront à droite et à gauche tous les « pays. »

Le mauser alors leva le doigt d'un air grave et dit :

« Ça, ce sont les rois et les empereurs qui s'avancent au milieu de leurs armées, et qui dévorent tout dans les pays qu'ils traversent. Nous connaissons malheureusement ces choses pour les avoir vues; notre pauvre village s'en souviendra longtemps. »

Et comme l'oncle ne répondait pas, il reprit : « En ce temps-là, malheur au pasteur du « néant qui abandonnera son troupeau; l'épée « tombera de son bras et son œil droit sera « entièrement obscurci. » Nous voyons, par ces mots, l'évêque de Mayence, avec sa nourrice et ses cinq maîtresses, qui s'est sauvé l'année dernière, à l'arrivée du général Custine. C'était un vrai pasteur du néant, qui faisait le scandale de tout le pays : son bras s'est desséché et son œil droit s'est obscurci.

—Mais, dit l'oncle, songez donc, mauser, que cet évêque n'était pas le seul, et qu'il y en avait beaucoup ayant la même conduite, en Allemagne, en France, en Italie et dans tout le monde.

—Raison de plus, monsieur le docteur, répondit le taupier, le livre parle pour toute la terre, « car,—fit-il, le doigt appuyé sur la page, « —car, en ce temps-là, dit l'Éternel, j'ôterai « du monde les faux prophètes, les faiseurs de « miracles et l'esprit d'impureté. » Qu'est-ce que cela peut signifier, docteur Jacob, sinon tous ces hommes qui parlent sans cesse d'amour du prochain, pour obtenir notre argent; qui ne croient à rien, et nous menacent de l'enfer; qui s'habillent de pourpre et d'or, et nous prêchent l'humilité; qui disent : « Vendez tous vos biens « pour suivre le Christ! » et ne font qu'entasser richesses sur richesses, dans leurs palais et leurs couvents; qui nous recommandent la foi et rient entre eux des simples qui les écoutent?...—N'est-ce pas l'esprit d'impureté?

—Oui, dit l'oncle, c'est abominable.

—Eh bien, c'est pour eux, c'est pour tous les mauvais pasteurs, que ces choses sont écrites, » dit le taupier.

Puis il reprit :

« En ce temps-là, il y aura aux montagnes

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



« Ah! l'on n'est jeune qu'une fois! » (Page 37.)

« le bruit d'une multitude, tel que celui d'un « grand peuple qui se lève, un bruit de nation « assemblée. C'est pourquoi les peuples d'alen- « tour écouteront, et tout cœur d'homme se « fondra. Et les orgueilleux seront éperdus; le « monde sera en travail comme celle qui en- « fante; les bons se regarderont avec des vi- « sages enflammés; ils entendront pour la « première fois parler de grandes choses; ils « sauront que tous sont égaux à la face de « l'Éternel, que tous sont nés pour la justice, « comme les arbres des forêts pour la lu- « mière! »

—Est-ce bien écrit cela, mauser? demanda l'oncle.

—Voyez-vous-même, » répondit le taupier en lui remettant le livre.

Alors l'oncle Jacob, les yeux troubles, regarda :

« Oui, c'est écrit, fit-il à voix basse, c'est écrit! Ah! puisse l'Éternel accomplir de si grandes choses de notre temps! puisse-t-il réjouir notre cœur d'un tel spectacle! »

Et s'arrêtant tout à coup, comme étonné de son propre enthousiasme :

« Est-il possible qu'à mon âge je me laisse encore émouvoir à ce point? Je suis un enfant, un véritable enfant. »

Il rendit le livre au mauser, qui dit en souriant :

« Je vois bien, monsieur le docteur, que vous comprenez ce passage comme moi : ce bruit d'un grand peuple qui se lève, c'est la France qui proclame les droits de l'homme.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



C'était notre ami Koffel... (Page 31.)

—Comment! vous croyez que cela se rapporte à la Révolution française? demanda l'oncle.

—Eh! à quoi donc? fit le mauser; c'est clair comme le jour. »

Puis il remit ses besicles, qu'il avait ôtées, et lut :

« Il y a soixante et dix semaines pour consommer le péché, pour expier l'iniquité et « pour amener la justice des siècles. Après « quoi, les hommes jetteront aux taupes et aux « chauves-souris les idoles faites d'argent. Et « plusieurs peuples diront : « Forgeons les « épées en hoyaux et les hallebardes en « serpes! »

En cet endroit, le mauser posa ses deux coudes sur le livre, et se grattant la barbe, le nez en l'air, il parut réfléchir profondément. Moi, je ne le quittais plus de l'œil; il me semblait voir des choses étranges, un monde inconnu s'agiter dans l'ombre autour de nous; le faible petillement du feu et les soupirs de Scipio, endormi près de moi, me produisaient l'effet de voix lointaines, et même le silence m'inquiétait.

L'oncle Jacob, lui, semblait avoir repris son calme. Il venait de bourrer sa grande pipe et l'allumait avec un bout de papier, en lançant deux ou trois grosses bouffées lentement, pour bien laisser prendre le tabac. Il referma le couvercle et s'étendit dans le fauteuil en exhalant un soupir.

« Les hommes jetteront leurs idoles d'argent, » fit le mauser, ça veut dire leurs écus,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

leurs florins et leur monnaie de toute espèce. « Ils les jetteront aux taupes, » c'est-à-dire aux aveugles, car vous savez, monsieur le docteur, que les taupes sont aveugles; les malheureux aveugles, comme le père Harich, sont de véritables taupes; ils marchent en plein jour dans les ténèbres, comme s'ils étaient sous terre. Les hommes, dans ce temps-là, donneront donc leur argent aux aveugles et aux chauves-souris. Par chauves-souris, il faut entendre les vieilles, vieilles femmes qui ne peuvent plus travailler, qui sont chauves et qui se tiennent dans le creux des cheminées, à la manière de Christine Besme, que vous connaissez aussi bien que moi. Cette pauvre Christine est tellement maigre, et conserve si peu de cheveux, que chacun pense en la voyant : « C'est une chauve-souris. »

—Oui, oui, oui, faisait l'oncle d'un ton particulier, en balançant la tête lentement, c'est clair, mauser, c'est très-clair. Maintenant, je comprends votre livre; c'est quelque chose d'admirable!

— Les hommes donneront donc leur argent aux aveugles et aux vieilles femmes par esprit de charité, reprit le mauser, et ce sera la fin de la misère en ce monde; il n'y aura plus de pauvres « dans soixante et dix semaines, » qui ne sont pas des semaines de jours, mais des semaines de mois, et « ils aiguiseront leurs « épées en hoyaux » pour cultiver la terre et vivre en paix! »

Cette explication des taupes et des chauves-souris m'avait tellement frappé, que je restais les yeux tout grands ouverts, m'imaginant voir s'accomplir cette transformation bizarre dans le coin où se tenait l'oncle. Je n'écoutais plus, et la voix du mauser continuait sa lecture monotone, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau. J'en eus la chair de poule; le vieil aveugle Harich et la vieille Christine seraient entrés bras dessus bras dessous, avec leur nouvelle figure, que je n'en aurais pas été plus effrayé. Je tournai la tête, la bouche béante, et je respirai : c'était notre ami Koffel qui venait nous voir; il me fallut regarder deux fois pour bien le reconnaître, tant les idées de chauves-souris et de taupes s'étaient emparées de mon esprit.

Koffel avait son vieux tricot gris de l'hiver, son bonnet de drap tiré sur la nuque et ses gros souliers éculés, dans lesquels il mettait de vieux chaussons pour sortir; il se tenait les genoux pliés et les mains dans les poches, comme un être frileux; des flocons de neige innombrables le couvraient.

« Bonsoir, monsieur le docteur, fit-il en secouant son bonnet dans le vestibule; j'arrive tard, beaucoup de gens m'ont arrêté sur la route, au *Bœuf-Rouge* et au *Cruchon-d'Or*.

—Entrez, Koffel, lui dit l'oncle. Vous avez bien fermé la porte de l'allée?

—Oui, docteur Jacob, ne craignez rien. »

Il entra, et souriant :

« La gazette n'est pas arrivée ce matin? dit-il.

—Non, mais nous n'en avons pas besoin, répondit l'oncle d'un accent de bonne humeur un peu comique. Nous avons le livre du mauser, qui raconte le présent, le passé et l'avenir.

—Est-ce qu'il raconte aussi notre victoire? » demanda Koffel en se rapprochant du fourneau.

L'oncle et le mauser se regardèrent étonnés.

« Quelle victoire? fit le mauser.

—Hé! celle d'avant-hier, à Kaiserslautern. On ne parle que de cela dans tout le village; c'est Richter, M. Richter, qui est revenu de là-bas, vers deux heures, apporter la nouvelle. Au *Cruchon-d'Or*, on a déjà vidé plus de cinquante bouteilles en l'honneur des Prussiens; les Républicains sont en pleine déroute! »

A peine eut-il parlé des Républicains, que nous regardâmes du côté de l'alcôve, songeant que la Française était là et qu'elle nous entendait. Cela nous fit de la peine, car c'était une brave femme, et nous pensions que cette nouvelle pouvait lui causer beaucoup de mal. L'oncle leva la main, en hochant la tête d'un air désolé; puis il se leva doucement et entr'ouvrit les rideaux pour voir si madame Thérèse dormait.

« C'est vous, monsieur le docteur, dit-elle aussitôt; depuis une heure j'écoute les prédictions du mauser, j'ai tout entendu.

—Ah! madame Thérèse, dit l'oncle, ce sont de fausses nouvelles.

—Je ne crois pas, monsieur le docteur. Du moment qu'une bataille s'est livrée avant-hier à Kaiserslautern, il faut que nous ayons eu le dessous, sans quoi les Français auraient marché tout de suite sur Landau, pour débloquer la place et couper la retraite aux Autrichiens; leur aile droite aurait traversé le village. »

Puis élevant la voix :

« Monsieur Koffel, dit-elle, voulez-vous me dire les détails que vous savez? »

De toutes les choses lointaines de ce temps, celle-ci surtout est restée dans ma mémoire, car, cette nuit-là, nous vîmes quelle femme nous avions sauvée, et nous comprîmes aussi quelle était cette race de Français, qui se levait en foule pour convertir le monde.

Le mauser avait pris la chandelle sur la table, et nous étions tous entrés dans l'alcôve. Moi au pied du lit, Scipio contre la jambe, je regardais en silence, et, pour la première fois,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

je voyais que madame Thérèse était devenue si maigre, qu'elle ressemblait à un homme : sa longue figure osseuse, au nez droit, le tour des yeux et le menton dessinés en arêtes, était appuyée sur sa main ; son bras, sec et brun, sortait presque jusqu'au coude de la grosse chemise de Lisbeth; un mouchoir de soie rouge, noué sur le front, retombait derrière, sur sa nuque décharnée; on ne voyait pas ses magnifiques cheveux noirs, mais seulement quelques petits au-dessous des oreilles, où pendaient deux grands anneaux d'or. Et ce qui surtout fixa mon attention, c'est qu'au bas de son cou pendait une médaille de cuivre rouge, représentant une tête de jeune fille, coiffée d'un bonnet en forme de casque; cette relique attira mes yeux ; j'ai su depuis que c'était l'image de la République, mais alors je pensai que c'était la sainte Vierge des Français.

Comme le mauser levait la chandelle derrière nous, l'alcôve était pleine de lumière, et madame Thérèse me parut aussi beaucoup plus grande; sa hanche, sa jambe et son pied descendaient sous la couverture jusqu'au bas du lit. Je n'avais jamais remarqué ces choses, qui me frappèrent alors. Elle regardait Koffel, qui ne quittait pas des yeux l'oncle Jacob, comme pour lui demander ce qu'il fallait faire.

« Ce sont des bruits qui courent au village, dit-il d'un air embarrassé; ce Richter ne mérite pas pour deux liards de confiance.

—C'est égal, monsieur Koffel, racontez-moi cela, dit-elle ; M. le docteur le permet. N'est-ce pas, monsieur le docteur, vous le permettez?

—Sans doute, fit l'oncle d'un air de regret. Mais il ne faut pas croire tout ce qu'on rapporte.

—Non..., on exagère, je le sais bien ; mais il vaut mieux savoir les choses que de se figurer mille idées ; cela tourmente moins. »

Koffel se mit donc à raconter que deux jours avant les Français avaient attaqué Kaiserslautern, et que, depuis sept heures du matin jusqu'à la nuit, ils avaient livré de terribles combats pour entrer dans les retranchements; que les Prussiens les avaient écrasés par milliers; qu'on ne voyait que des morts dans les ravins, sur la côte, le long des routes et dans la Lauter; que les Français avaient tout abandonné : leurs canons, leurs caissons, leurs fusils et leurs gibernes; qu'on les massacrait partout, et que la cavalerie de Brunswick, envoyée à leur poursuite, faisait des prisonniers en masse.

Madame Thérèse, le menton appuyé sur la main, les yeux fixés au fond de l'alcôve et les lèvres serrées, ne disait rien. Elle écoutait, et de temps en temps, lorsque Koffel voulait s'arrêter,—car de raconter ces choses devant cette pauvre femme, cela lui faisait beaucoup de peine,—elle lui lançait un regard très-calme, et il poursuivait, disant : « On raconte encore ceci ou cela, mais je ne le crois pas. »

Enfin il se tut, et madame Thérèse, durant quelques instants, continua de réfléchir. Puis, comme l'oncle disait : « Tout cela, ce ne sont que des bruits... On ne sait rien de positif... Vous auriez tort de vous désoler, madame Thérèse, » elle se releva légèrement, pour s'appuyer contre le bois de lit, et nous dit d'une voix très-simple :

« Écoutez, il est clair que nous avons été repoussés. Mais ne croyez pas, monsieur le docteur, que cela me désole; non, cette affaire, qui vous paraît considérable, est peu de chose pour moi. J'ai vu ce même Brunswick arriver jusqu'en Champagne, à la tête de cent mille hommes de vieilles troupes, lancer des proclamations qui n'avaient pas le sens commun, menacer toute la France, et ensuite reculer devant des paysans en sabots, la baïonnette dans les reins jusqu'en Prusse. Mon père,—un pauvre maître d'école, devenu chef de bataillon, —mes frères, —de pauvres ouvriers, devenus capitaines par leur courage,— et moi derrière, avec le petit Jean dans ma charrette, nous lui avons fait la conduite, après les défilés de l'Argonne et la bataille de Valmy. Ne croyez donc pas que de telles choses m'effrayent. Nous ne sommes pas cent mille hommes, ni deux cent mille : nous sommes six millions de paysans, qui voulons manger nous-mêmes le pain que nous avons gagné péniblement par notre travail. C'est juste, et Dieu est avec nous. »

En parlant, elle s'animait, elle étendait son grand bras maigre; le mauser, l'oncle et Koffel se regardaient stupéfaits.

« Ce n'est pas une défaite, ni vingt, ni cent qui peuvent nous abattre, reprit-elle; quand un de nous tombe, dix autres se lèvent. Ce n'est pas pour le roi de Prusse, ni pour l'empereur d'Allemagne que nous marchons, c'est pour l'abolition des priviléges de toute sorte, pour la liberté, pour la justice, pour les droits de l'homme!—Pour nous vaincre, il faudra nous exterminer jusqu'au dernier, fit-elle avec un sourire étrange, et ce n'est pas aussi facile qu'on le croit. Seulement il est bien malheureux que tant de milliers de braves gens de votre côté se fassent massacrer pour des rois et des nobles qui sont leurs plus grands ennemis, quand le simple bon sens devrait leur dire de se mettre avec nous, pour chasser tous ces oppresseurs du pauvre peuple; oui, c'est bien malheureux, et voilà ce qui me fait plus de peine que tout le reste. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ayant parlé de la sorte, elle se recoucha, et l'oncle Jacob, étonné de la justesse de ses paroles, resta quelques instants silencieux.

Le mauser et Koffel se regardaient sans rien dire, mais on voyait bien que les réflexions de la Française les avaient frappés et qu'ils pensaient : « Cette femme a raison ! »

Au bout d'une minute seulement, l'oncle dit :

« Du calme, madame Thérèse, du calme, tout ira mieux ; sur bien des choses nous pensons de même, et si cela ne dépendait que de moi, nous ferions bientôt la paix ensemble.

—Oui, monsieur le docteur, répondit-elle, je le sais, car vous êtes un homme juste, et nous ne voulons que la justice.

—Tâchez d'oublier tout cela, dit encore l'oncle Jacob; il ne vous faut plus maintenant que du repos pour être en bonne santé.

—Je tâcherai, monsieur le docteur. »

Alors nous sortîmes de l'alcôve, et l'oncle, nous regardant tout rêveur, dit :

« Voilà bientôt dix heures, allons nous coucher, il est temps. »

Il reconduisit Koffel et le mauser dehors, et poussa le verrou comme à l'ordinaire. Moi, je grimpais déjà l'escalier.

Cette nuit-là, j'entendis l'oncle se promener longtemps dans sa chambre ; il allait et venait d'un pas lent et grave, comme un homme qui réfléchit. Enfin, tout bruit cessa, et je m'endormis à la grâce de Dieu.

X

Le lendemain, lorsque je m'éveillai, la neige encombrait mes petites fenêtres; il en tombait encore tellement qu'on ne voyait pas la maison en face. Dehors tintaient les clochettes du traîneau de l'oncle Jacob, son cheval Rappel hennissait; mais aucun autre bruit ne s'entendait, tous les gens du village ayant eu soin de fermer leurs portes.

Je pensai qu'il fallait quelque chose d'extraordinaire pour décider l'oncle à se mettre en route par un temps pareil, et, m'étant habillé, je descendis bien vite savoir ce que cela pouvait être.

L'allée était ouverte; l'oncle, enfoncé dans la neige jusqu'aux genoux, son gros bonnet de loutre tiré sur la nuque, et le col de sa houppelande relevé, arrangeait à la hâte une botte de paille dans le traîneau.

« Tu pars, oncle? lui criai-je en m'avançant sur le seuil.

—Oui, Fritzel, oui, je pars, dit-il d'un ton joyeux ; est-ce que tu veux m'accompagner? »

J'aimais bien d'aller en traîneau, mais voyant ces gros flocons tourbillonner jusqu'à la cime des airs, et, songeant qu'il ferait froid, je repondis :

« Un autre jour, oncle; aujourd'hui, j'aime mieux rester. »

Alors il rit tout haut, et, rentrant, il me pinça l'oreille, ce qu'il faisait toujours lorsqu'il était de bonne humeur.

Nous entrâmes ensemble dans la cuisine, où le feu dansait sur l'âtre et répandait une bonne chaleur. Lisbeth lavait les écuelles devant la petite fenêtre à vitres rondes qui donnait sur la cour. Tout était calme dans la cuisine; les grosses soupières semblaient briller plus que de coutume, et sur leur ventre rebondi dansaient cinquante petites flammes, semblables à celles du foyer.

« Maintenant, tout est prêt, dit l'oncle en ouvrant le garde-manger et fourrant dans sa poche une croûte de pain.

Il mit sous sa houppelande la gourde de kirschenwaser, qu'il emportait toujours en voyage; puis, au moment d'entrer dans la salle, la main sur le loquet, il dit à la vieille servante de ne pas oublier ses recommandations : d'entretenir un bon feu partout, de laisser la porte ouverte, pour entendre madame Thérèse, et de lui donner tout ce qu'elle demanderait, à l'exception du manger; car elle ne devait prendre qu'un bouillon le matin et un autre le soir, avec quelques légumes, et de ne la contrarier en rien.

Enfin il entra, et je le suivis, songeant au plaisir que j'aurais, lorsqu'il serait parti, de courir dans tout le village avec mon ami Scipio, et de me faire honneur de ses talents.

« Eh bien, madame Thérèse, dit l'oncle d'un ton joyeux, me voilà sur mon départ. Quel bon temps pour aller en traîneau ! »

Madame Thérèse, appuyée sur son coude, au fond de l'alcôve, les rideaux écartés, regardait les fenêtres d'un air tout mélancolique.

« Vous allez voir un malade, monsieur le docteur? dit-elle.

—Oui, un pauvre bûcheron de Dannbach, à trois lieues d'ici, qui s'est laissé prendre sous sa *schlitte*; c'est une blessure grave et qui ne souffre aucun retard.

—Quel rude métier vous faites! dit madame Thérèse d'une voix attendrie; sortir par un temps pareil, pour secourir un malheureux, qui ne pourra peut-être jamais reconnaître vos services!

—Eh! sans doute, répondit l'oncle en bourrant sa grande pipe de porcelaine, cela m'est

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

arrivé déjà bien souvent; mais que voulez-vous? parce qu'un homme est pauvre, ce n'est pas une raison pour le laisser mourir; nous sommes tous frères, madame Thérèse, et les malheureux ont le droit de vivre comme les riches.

—Oui, vous avez raison, et pourtant combien d'autres, à votre place, resteraient tranquillement près de leur feu, au lieu de risquer leur vie, pour le seul plaisir de faire le bien! »

Et levant les yeux avec expression :

« Monsieur le docteur, dit-elle, vous êtes un républicain.

—Moi, madame Thérèse! que me dites-vous là? s'écria l'oncle en riant.

—Oui, un vrai républicain, reprit-elle; un homme que rien n'arrête, qui méprise toutes les souffrances, toutes les misères pour accomplir son devoir.

—Ah! si vous l'entendez ainsi, je serais heureux de mériter ce nom, répondit l'oncle. Mais, dans tous les partis et dans tous les pays du monde, il se trouve des hommes pareils.

—Alors, monsieur Jacob, ils sont républicains sans le savoir. »

L'oncle ne put s'empêcher de sourire :

« Vous avez réponse à tout, dit-il en fourrant son paquet de tabac dans la grande poche de sa houppelande, on ne peut pas discuter avec vous! »

Quelques instants de silence suivirent ces paroles. L'oncle battait le briquet. Moi j'avais pris la tête de Scipio entre mes bras, et je pensais : « Je te tiens, tu vas me suivre.... Nous reviendrons dîner, et après ça nous recommencerons. » Le cheval continuait à hennir dehors, et madame Thérèse s'était mise à regarder les gros flocons qui tourbillonnaient contre les vitres, lorsque l'oncle, ayant allumé sa pipe, dit :

« Je vais rester absent jusqu'au soir; mais Fritzel vous tiendra compagnie, le temps ne vous durera pas trop. »

Il me passait la main dans les cheveux, et je devenais rouge comme une écrevisse, ce qui fit sourire madame Thérèse.

« Non, non, monsieur le docteur, dit-elle avec bonté, je ne m'ennuie jamais seule; il faut laisser courir Fritzel avec Scipio, cela leur fera du bien; et puis ils aiment bien mieux respirer le grand air que de rester enfermés dans la chambre, n'est-ce pas, Fritzel?

—Oh! oui, madame Thérèse, répondis-je en exhalant un gros soupir.

—Comment! tu n'as pas honte de dire cela de cette façon? s'écria l'oncle.

—Eh! pourquoi, monsieur le docteur? Fritzel est comme petit Jean, il dit tout ce qu'il pense, et il a raison. Va, Fritzel, cours, amuse-toi; l'oncle te donne congé. »

Que je l'aimais alors et que son sourire me paraissait bon! L'oncle Jacob s'était mis à rire; il reprit son fouet au coin de la porte, et revenant :

« Allons, madame Thérèse, s'écria-t-il, au revoir et bon courage!

—Au revoir, monsieur le docteur, fit-elle en lui tendant sa longue main d'un air d'attendrissement; allez, et que le ciel vous conduise.

Ils restèrent ainsi quelques instants tout rêveurs; puis l'oncle dit :

« Ce soir, entre six et sept heures, je serai de retour, madame Thérèse; ayez bonne confiance, soyez sans inquiétude, tout ira mieux. »

Après quoi nous sortîmes; il enjamba l'échelle du traîneau, s'enveloppa les genoux de sa houppelande, et toucha Rappel du bout de son fouet, en me disant :

« Conduis-toi bien, Fritzel. »

Le traîneau fila sans bruit, remontant la rue. Quelques bonnes gens regardaient à leurs fenêtres et se disaient :

« Monsieur le docteur Jacob est appelé bien sûr quelque part pour un malade en danger, sans cela il ne se mettrait pas en route par ce temps de neige. »

Quand l'oncle eut disparu au coin de la rue, je tirai la porte de l'allée et je rentrai manger ma soupe sur le bord de l'âtre. Scipio me regardait, ses grosses moustaches en l'air, et se léchait de temps en temps le tour du museau en clignant de l'œil. Je lui laissai le fond de mon assiette à nettoyer, selon mon habitude; ce qu'il faisait gravement, sans montrer l'avidité des autres chiens du village.

Nous en étions là et j'allais sortir, lorsque Lisbeth, qui venait de finir son ouvrage et qui s'essuyait les bras à la serviette, derrière la porte, me demanda :

« Dis donc, Fritzel, est-ce que tu restes ici?

—Non, je vais voir le petit Hans Aden.

—Eh bien, écoute : puisque tu mets tes sabots, va donc chez le mauser me chercher du miel pour la Française; monsieur le docteur veut qu'on lui fasse une boisson avec du miel. Prends ton écuelle et va là-bas. Tu diras au mauser que c'est pour l'oncle Jacob. Voici l'argent. »

Rien ne me plaisait tant que d'avoir à faire des commissions, surtout chez le mauser, qui me traitait comme un homme raisonnable. Je pris donc l'écuelle et je sortis avec Scipio pour me rendre chez le taupier, dans la ruelle des Orties, derrière l'église.

Quelques commères commençaient à balayer le devant de leur porte.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

A l'auberge du *Cruchon-d'Or*, on entendait tinter les verres et les bouteilles; on chantait, on riait, les gens montaient et descendaient l'escalier. Un vendredi, cela me parut extraordinaire; je m'arrêtai pour voir si c'était une noce ou un baptême, et comme je me tenais de l'autre côté de la rue, sur la pointe des pieds, regardant dans la petite allée ouverte, je vis, au fond de la cuisine, la silhouette étrange du mauser se pencher devant la flamme, son bout de pipe noire au coin des lèvres, et sa main brune qui posait une braise sur le tabac.

Plus loin, à droite, j'aperçus aussi la vieille Grédel avec sa cornette à rubans tremblotants; elle arrangeait des assiettes sur un dressoir, et son chat gris se promenait au bord en faisant le gros dos et la queue en l'air.

Un instant après, le mauser revint lentement dans l'allée sombre, lançant de grosses bouffées. Alors je lui criai :

« Mauser! mauser! »

Il s'avança jusqu'au bord de l'escalier, et me dit en riant :

« C'est toi, Fritzel?

—Oui, je vais chez vous chercher du miel.

—Hé! monte donc boire un coup; nous irons ensemble tout à l'heure. »

Et se tournant vers la cuisine :

« Grédel, cria-t-il, apportez un verre pour Fritzel. »

Je m'étais dépêché de monter, et nous entrâmes, Scipio sur nos talons.

Dans la salle, à travers la fumée grisâtre, on ne voyait, le long des tables, que des gens en blouse, en veste, en camisole, le bonnet ou le feutre sur l'oreille; les uns assis à la file, les autres à cheval au bout des bancs, levant leurs verres pleins d'un air joyeux, et célébrant la grande victoire de Kaiserslautern. De tous les côtés on entendait chanter le *Faterland*. Quelques vieilles buvaient avec leurs fils et semblaient aussi joyeuses que les autres.

Je suivais le mauser, qui s'avançait, le dos rond, vers les fenêtres de la rue. Là se trouvaient, dans le coin à droite, l'ami Koffel et le vieux Adam Schmitt, devant une bouteille de vin blanc. Dans l'autre coin, en face, l'aubergiste Joseph Spick, son bonnet de laine frisée sur l'oreille, comme un batailleur, et M. Richter, en veste de chasse et grandes guêtres de cuir, buvaient du *gleiszeller* au cachet vert. Ils étaient pourpres tous les deux jusqu'aux oreilles, et criaient :

« A la santé de Brunswick! à la santé de notre glorieuse armée!

—Hé! fit le mauser en s'approchant de notre table, place pour un homme. »

Et Koffel, se retournant, me serra la main, tandis que le père Schmitt disait :

« A la bonne heure, à la bonne heure, voici du renfort. »

Il me fit asseoir près de lui, contre le mur, et Scipio vint aussitôt lui lever la main du bout de son nez, d'un air de vieille connaissance.

« Hé! hé! hé! disait le vieux soldat, c'est toi, l'ancien; tu me reconnais! »

Grédel apporta un verre, et le mauser l'emplit.

Au même instant, M. Richter se mit à crier à l'autre bout de la table, d'un ton moqueur :

« Hé! Fritzel, comment va M. le docteur Jacob? Il ne vient donc pas célébrer la grande bataille! C'est étonnant, étonnant, un si bon patriote! »

Et moi, ne sachant que répondre, je dis tout bas à Koffel :

« L'oncle est parti sur son traîneau pour soigner un pauvre bûcheron qui s'est laissé prendre sous sa *schlitte*. »

Alors Koffel, se retournant, s'écria d'une voix claire :

« Pendant que le petit-fils d'un ancien domestique de Salm-Salm s'allonge les jambes sous la table près du poêle, et qu'il boit du *gleiszeller* en l'honneur des Prussiens, qui se moquent de lui, M. le docteur Jacob traverse les neiges pour aller voir un pauvre bûcheron de la montagne écrasé sous sa *schlitte*. Ça rapporte moins que de prêter à gros intérêts, mais ça prouve plus de cœur tout de même. »

Koffel avait un petit coup de trop, et tous les gens l'écoutaient en souriant. Richter, la figure longue et les lèvres serrées, ne répondit pas d'abord, mais au bout d'un instant il dit :

« Eh! que ne fait-on pas par amour des Droits de l'homme, de la déesse Raison et du Maximum, surtout quand une vraie citoyenne vous encourage!

—Monsieur Richter, taisez-vous! s'écria le mauser d'une voix forte. M. le docteur est aussi bon Allemand que vous, et cette femme, dont vous parlez sans la connaître, est une brave femme. Le docteur Jacob n'a fait que son devoir en lui sauvant la vie; vous devriez rougir d'exciter les gens du village contre un pauvre être malade qui ne peut se défendre : c'est abominable!

—Je me tairai si cela me convient, s'écria Richter à son tour. Vous criez bien haut.... Ne dirait-on pas que les Français ont remporté la victoire! »

Alors le mauser, les tempes et les joues couleur de brique, frappa du poing sur la table, à faire tomber les verres; il parut vouloir se lever, mais il se rassit et dit :

« J'ai droit de me réjouir des victoires de la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vieille Allemagne autant, pour le moins, que vous, monsieur Richter, car moi je suis un vieux Allemand comme mon père, comme mon grand-père, et tous les mausers connus depuis deux cents ans au village d'Anstatt pour l'élevage des abeilles et la manière de prendre les taupes; au lieu que les cuisiniers des Salm-Salm, de père en fils, se promenaient en France avec leurs maîtres pour tourner la broche et lécher le fond des marmites. »

Toute la salle partit d'un éclat de rire à ce propos, et M. Richter, voyant que la plupart n'étaient pas pour lui, jugea prudent de se modérer; il répondit donc d'un ton calme :

« Je n'ai jamais rien dit contre vous ni contre le docteur Jacob; au contraire, je sais que M. le docteur est un homme habile et un honnête homme. Mais cela n'empêche pas qu'en un jour comme celui-ci tout bon Allemand doit se réjouir. Car, écoutez bien, ceci n'est pas une victoire ordinaire, c'est la fin de cette fameuse République une et indivisible.

—Comment! comment! s'écria le vieux Schmitt, la fin de la République? Voilà du nouveau!

—Oui, elle ne durera plus six mois, fit Richter avec assurance; car, de Kaiserslautern, les Français seront balayés jusqu'à Hornbach, de Hornbach à Sarrebruck, à Metz, et ainsi de suite jusqu'à Paris. Une fois en France, nous trouverons des amis en foule pour nous secourir : la noblesse, le clergé et les honnêtes gens sont tous pour nous; ils n'attendent que notre armée pour se lever. Et quant à ce tas de gueux ramassés à droite et à gauche, sans officiers et sans discipline, qu'est-ce qu'ils peuvent faire contre de vieux soldats, fermes comme des rochers, avançant en bon ordre de bataille, sous la conduite de la vieille race guerrière? Des tas de savetiers sans un seul général, sans même un vrai caporal *schlague!* Des paysans, des mendiants, de vrais sans-culottes, comme ils s'appellent eux-mêmes, je vous le demande, qu'est-ce qu'ils peuvent faire contre des Brunswick, des Wurmser, et des centaines d'autres vieux capitaines éprouvés par tous les périls de la guerre de Sept ans? Ils seront dispersés et périront par milliers, comme les sauterelles en automne. »

Toute la salle était alors de l'avis de Richter, et plusieurs disaient.

« A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle parler; depuis longtemps nous pensions les mêmes choses. »

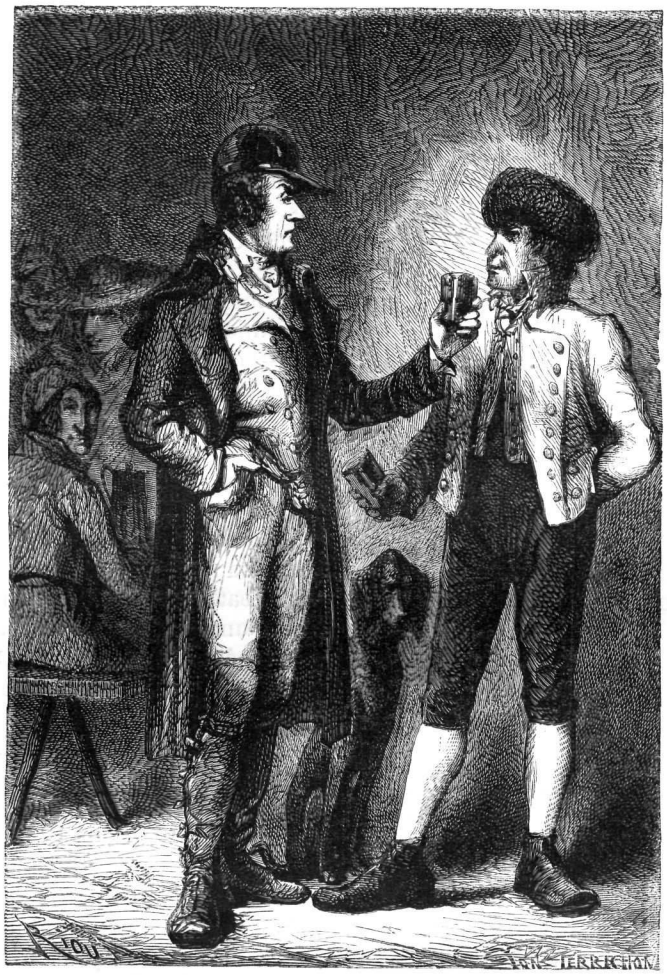
Le mauser et Koffel se taisaient; mais le vieux Adam Schmitt hochait la tête en souriant. Après un instant de silence, il déposa sa pipe sur la table et dit :

« Monsieur Richter, vous parlez comme l'almanach; vous prédisez l'avenir d'une façon admirable; mais tout cela n'est pas aussi clair pour les autres que pour vous. Je veux bien croire que la vieille race est née pour faire les généraux, puisque les nobles arrivent tous au monde capitaines; mais, de temps en temps, il peut aussi sortir des généraux de la race des paysans, et ceux-là ne sont pas les plus mauvais, car ils le sont devenus par leur propre valeur. Ces Républicains, qui vous paraissent si bêtes, ont quelquefois de bonnes idées tout de même; par exemple, d'établir chez eux que le premier venu pourra devenir feld-maréchal, pourvu qu'il en ait le courage et la capacité; de cette façon, tous les soldats se battent comme de véritables enragés; ils tiennent dans leurs rangs comme des clous et marchent en avant comme des boulets, parce qu'ils ont la chance de monter en grade s'ils se distinguent, de devenir capitaine, colonel ou général. Les Allemands se battent maintenant pour avoir des maîtres, et les Français se battent pour s'en débarrasser, ce qui fait encore une grande différence. Je les ai regardés de la fenêtre du père Diemer, au premier étage, en face de la fontaine, pendant les deux charges des Croates et des uhlans, des charges magnifiques; eh bien, cela m'a beaucoup étonné, monsieur Richter, de voir comme ces jacobins ont supporté ça! Et leur commandant m'a fait un véritable plaisir, avec sa grosse figure de paysan lorrain et ses petits yeux de sanglier. Il n'était pas aussi bien habillé qu'un major prussien, mais il se tenait aussi tranquille sur son cheval que si on lui avait joué un air de clarinette. Finalement, ils se sont tous retirés, c'est vrai, mais ils avaient une division sur le dos, et n'ont laissé que les fusils et les gibernes des morts sur la place. Avec des soldats pareils, croyez-moi, monsieur Richter, il y a de la ressource. Les vieilles races guerrières sont bonnes, mais les jeunes poussent au-dessous, comme les petits chênes sous les grands, et quand les vieux pourrissent, ceux-là les remplacent. Je ne crois donc pas que les Républicains se sauvent comme vous le dites; ce sont déjà de fameux soldats, et s'il leur vient un général ou deux, gare! Et prenez bien garde que ce n'est pas impossible du tout, car, entre douze ou quinze cent mille paysans, il y a plus de choix qu'entre dix ou douze mille nobles; la race n'est peut-être pas aussi fine, mais elle est plus solide. »

Le vieux Schmitt reprit alors haleine un instant, et comme tout le monde l'écoutait, il ajouta :

« Tenez, moi, par exemple, si j'avais eu le bonheur de naître dans un pays pareil, est-ce que vous croyez que je me serais contenté d'être

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Karolus Richter et Joseph Spick. (Page 46.)

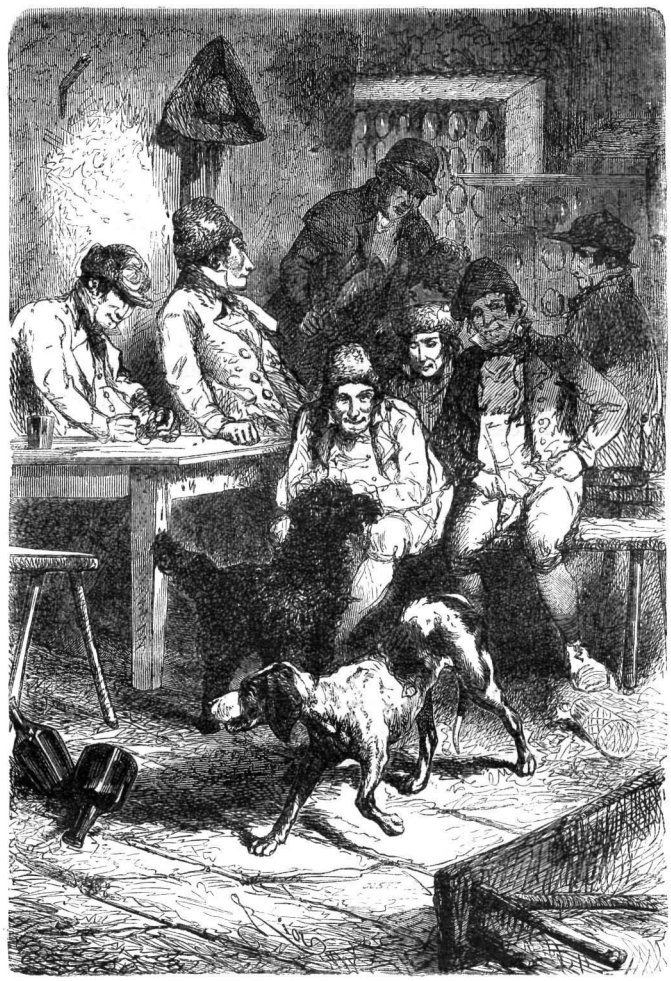
Adam Schmitt, sergent de grenadiers, avec cent florins de pension, six blessures et quinze campagnes? Non, non, ôtez-vous cette idée de la tête; je serais le commandant, le colonel ou le général Schmitt, avec une bonne retraite de deux mille thalers, ou bien mes os dormiraient depuis longtemps quelque part. Quand le courage mène à tout, on a du courage, et quand il ne sert qu'à devenir sergent et à faire avancer les nobles en grade, chacun garde sa peau.

—Et l'instruction! s'écria Richter, vous comptez donc l'instruction pour rien, vous? Est-ce qu'un homme qui ne sait pas lire vaut un duc de Brunswick qui sait tout? »

Alors Koffel, se retournant, dit d'un air calme :

—C'est juste, monsieur Richter, l'instruction fait la moitié de l'homme, et peut-être les trois quarts. Voilà pourquoi ces Républicains se battent jusqu'à la mort; ils veulent que leurs fils reçoivent de l'instruction aussi bien que les nobles. C'est le manque d'instruction qui fait la mauvaise conduite et la misère, la misère fait les mauvaises tentations, et les mauvaises tentations amènent tous les vices. Le plus grand crime de ceux qui gouvernent dans ce bas monde, c'est de refuser l'instruction aux misérables, afin que leurs races nobles soient toujours au-dessus; c'est comme s'ils crevaient les yeux des hommes, lorsqu'ils viennent au monde, pour profiter de leur travail. Dieu vengera ces fautes, monsieur Richter, car il est juste. Et si les Républicains versent leur sang,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



C'est alors qu'il fallut entendre les cris plaintifs de Max. (Page 50.)

comme ils le disent, pour que cela n'arrive plus sur la terre, tous les hommes religieux qui croient à la vie éternelle doivent les approuver. »

Ainsi parla Koffel, disant que si ses parents avaient pu le faire instruire, au lieu d'être un pauvre diable, il aurait peut-être fait honneur à Anstatt et serait devenu quelque chose d'utile. Chacun pensait comme lui, et plusieurs se disaient entre eux : « Que serions-nous si l'on nous avait instruits? Est-ce que nous étions plus bêtes que les autres? Non, le ciel donne à tous sa douce lumière et sa bonne rosée. Nous avions de bonnes intentions, nous voulions la justice; mais on nous a laissés dans les ténèbres, par esprit de calcul et pour nous maintenir dans la bassesse. Ces gens-là pensent s'agrandir en empêchant les autres de croître, c'est abominable! »

Et moi, songeant alors combien l'oncle Jacob se donnait de peine pour m'apprendre à lire dans M. de Buffon, je me repentais de ne pas profiter davantage de ses leçons, et j'étais tout attendri.

M. Richter, voyant tout le monde contre lui, et ne sachant que répondre aux paroles judicieuses de Koffel, haussa les épaules comme pour dire : « Ce sont des fous gonflés d'orgueil, des êtres qu'il faudrait mettre à la raison. »

Or le silence commençait à se rétablir, et le mauser venait de faire apporter une seconde bouteille, lorsque des grondements sourds s'entendirent sous la table; aussitôt nous regardâmes et nous vîmes le grand chien roux de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

M. Richter qui tournait autour de Scipio. Ce chien s'appelait Max; il avait le poil ras, le nez fendu, les côtes saillantes, les yeux jaunâtres, les oreilles longues et la queue relevée comme un sabre; il était grand, sec et nerveux. M. Richter avait l'habitude de chasser avec lui des journées entières sans rien lui donner à manger, sous prétexte que les bons chiens de chasse doivent avoir faim pour sentir le gibier et le suivre à la piste. Il voulait passer derrière Scipio, qui se retournait toujours la tête haute et la lèvre frémissante.

En regardant du côté de M. Richter, je vis qu'il excitait son chien en dessous; le père Schmitt s'en aperçut aussi, car il s'écria :

« Monsieur Richter, vous avez tort d'exciter votre chien. Ce caniche, voyez-vous, est un chien de soldat, rempli de finesse et qui connaît toutes les ruses de la guerre. Le vôtre est peut-être d'une vieille race; mais, prenez garde, celui-ci serait bien capable de l'étrangler.

—Etrangler mon chien! s'écria Richter; il en avalerait dix comme ce misérable roquet; d'un coup de dent il lui casserait l'échine! »

En entendant cela, je voulus me sauver avec Scipio, car M. Richter excitait toujours son grand Max, et tous les buveurs se retournaient en riant pour voir la bataille. J'avais envie de pleurer; mais le vieux Schmitt me retenait par l'épaule en me disant tout bas :

« Laissez faire, laissez faire.... ne craignez rien, Fritzel; je vous dis que notre chien connaît la politique.... l'autre n'est qu'une grosse bête qui n'a rien vu. »

Et se tournant vers Scipio, il lui répétait toujours :

« Attention! attention! »

Scipio ne bougeait pas; il se tenait le derrière dans le coin de la fenêtre, la tête droite, ses yeux luisants sous ses grands poils frisés, et dans le coin de sa moustache tremblotante, on voyait une dent blanche très-pointue.

Le grand roux s'avançait la tête penchée et le poil hérissé tout le long de son échine maigre. Ils grondaient tous deux, jusqu'au moment où Max fit un bond pour saisir Scipio à la gorge; aussitôt trois ou quatre éclats de voix brefs, terribles, partirent à la fois. Scipio s'était baissé pendant que l'autre l'attrapait à la tignasse, et d'un coup de dent sec il lui faisait claquer la patte. C'est alors qu'il fallut entendre les cris plaintifs de Max, et qu'il fallut le voir se glisser en boitant sous les tables; il filait comme un éclair entre les jambes, en répétant ses cris aigus qui vous perçaient les oreilles.

M. Richter s'était levé furieux pour tomber sur Scipio; mais, au même instant, le mauser avait pris son bâton au coin de la porte, et disait :

« Monsieur Richter, si votre grosse bête est mordue, à qui la faute? Vous l'avez assez excitée; maintenant elle est peut-être estropiée, ça vous apprendra!

Et le vieux Schmitt, riant jusqu'aux larmes, faisait mettre Scipio entre ses genoux et criait :

« Je savais bien qu'il connaissait les finesses de la guerre; hé! hé! hé! nous avons remporté les drapeaux et les canons. »

Tous les assistants riaient avec lui; de sorte que M. Richter, indigné, chassa lui-même son chien dans la rue à grands coups de pied, pour ne plus entendre ses cris. Il aurait bien voulu en faire autant à Scipio, mais tout le monde était dans l'étonnement de son courage et de son bon sens naturel.

« Allons, s'écria le mauser en se levant, arrive maintenant, Fritzel, arrive! il est temps que je te donne ce que tu veux. Je vous salue, monsieur Richter; vous avez un fameux chien. Grédel, vous marquerez deux bouteilles sur l'ardoise. »

Schmitt et Koffel s'étaient aussi levés, et nous sortîmes tous ensemble, riant comme des bienheureux. Scipio nous suivait de près, sachant qu'il n'avait rien de bon à espérer quand nous serions sortis.

Au bas de l'escalier, Schmitt et Koffel tournèrent à droite pour descendre la grand'route; le mauser et moi nous traversâmes la place, à gauche, pour entrer dans la ruelle des Orties.

Le mauser marchait devant, le dos rond, une épaule un peu plus haute que l'autre, selon son habitude, lançant de grosses bouffées de tabac coup sur coup, et riant tout bas, sans doute à cause de la déconfiture de Richter.

Nous arrivâmes bientôt à sa petite porte enfoncée sous terre; alors il descendit les marches et me dit :

« Arrive, Fritzel, arrive; laisse le chien dehors, il n'y a pas trop de place dans le trou. »

Il avait bien raison d'appeler sa baraque un trou, car elle n'avait que deux petites fenêtres à fleur de terre donnant sur la ruelle. A l'intérieur, tout était sombre : le grand lit et l'escalier de bois au fond, les vieux escabeaux, la table couverte de scies, de pointes, de pincettes; l'armoire ornée de deux citrouilles, le plafond traversé de perches, où la vieille Berbel, la mère du mauser, suspendait le chanvre qu'elle filait; les attrapes de toutes sortes placées sur le vieux baldaquin, dans un enfoncement tout gris de poussière et de toiles d'araignée; les centaines de peaux de martres, de fouines, de belettes accrochées aux murs, les unes retournées, les autres encore fraîches et bourrées de paille pour les faire sécher, tout cela vous laissait à peine assez de place pour se retourner,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

et tout cela me rappelle le bon temps de la jeunesse, car je l'ai vu cent fois, été comme hiver, qu'il fît du soleil ou de la pluie, que les petites fenêtres fussent ouvertes ou fermées.

C'est là-dedans que je me représente toujours le mauser, assis devant la table très-basse, montant ses attrapes, la joue tirée, les lèvres serrées, et la vieille Berbel,—toute jaune, le bonnet de crin sur la nuque, ses petites mains sèches, aux ongles noirs, sillonnées de grosses veines bleuâtres,—filant du matin au soir à côté du poêle. De temps en temps, elle levait sa petite tête, froncée de rides innombrables, et regardait son fils d'un air de satisfaction.

Mais ce jour-là, Berbel n'était pas de bonne humeur, car à peine fûmes-nous entrés qu'elle se mit à quereller le mauser d'une voix aigre, disant qu'il passait sa vie au cabaret, qu'il ne songeait qu'à boire, sans se soucier du lendemain, toutes choses très-fausses auxquelles le mauser ne répondit pas, sachant qu'il faut tout entendre de sa mère sans se plaindre.

Il ouvrit tranquillement l'armoire, tandis que la vieille Berbel criait, et prit sur le plus haut rayon une large écuelle de terre vernissée, où le miel couleur d'or, dans des rayons blancs comme la neige, s'élevait par couches régulières. Il la déposa sur la table, et plaça deux beaux rayons dans une assiette très-propre, en me disant :

« Tiens, Fritzel, voilà du beau miel pour la dame française. Le miel en rayon est tout ce qu'on peut souhaiter de mieux pour des malades; c'est d'abord plus appétissant, et puis c'est plus frais et plus sain. »

J'avais déjà posé l'argent au bord de la table, et Berbel étendait la main d'un air content pour le prendre; mais le mauser me le rendit :

« Non, fit-il, non, je ne veux pas être payé de cela; mets cet argent dans ta poche, Fritzel, et prends l'assiette. Laisse ton écuelle ici; je vous la rapporterai ce soir ou demain matin. »

Et comme la vieille semblait fâchée, il ajouta :

« Tu diras à la dame française, Fritzel, que c'est le mauser qui lui fait présent de ce miel, avec plaisir, entends-tu... de bien bon cœur... car c'est une femme respectable... N'oublie pas de dire « respectable, » tu m'entends?

—Oui, mauser, je dirai ça. Bonjour, Berbel, dis-je en ouvrant la porte. »

Elle me répondit en inclinant la tête brusquement; cette vieille avare ne voulait rien dire, à cause de l'oncle Jacob; mais de voir partir le miel sans argent, cela lui paraissait bien dur.

Le mauser me reconduisit jusque dehors, et je retournai chez nous, bien content de ce qui venait d'arriver.

XI

Au coin de l'église, je rencontrai le petit Hans Aden, qui revenait de glisser sur le guévoir; il s'en retournait, les mains dans les poches jusqu'aux coudes, et me cria :

« Fritzel! Fritzel! »

S'étant approché, d'abord il regarda les deux beaux rayons de miel, et me dit :

« C'est pour vous, ça?

—Non, c'est pour faire de la boisson à la dame française.

—Je voudrais bien être malade à sa place, » dit-il en se léchant, d'un air expressif, le bord de ses grosses lèvres retroussées.

Puis il demanda :

« Qu'est-ce que tu fais, cette après-midi?

—Je ne sais pas; j'irai me promener avec Scipio. »

Alors il regarda le chien, et, se grattant le bas du dos :

« Écoute, si tu veux, dit-il, nous irons poser des attrapes derrière le fumier de la poste; il y a beaucoup de verdiers et de moineaux le long des haies, sous les hangars et dans les arbres du *Postthâl*.

—Je veux bien, lui répondis-je.

—Oui, arrive ici, sur le perron; nous partirons ensemble. »

Avant de nous séparer, Hans Aden me demanda s'il pouvait passer le doigt au fond de l'assiette; je lui donnai cette permission, et il trouva le miel très-bon. Après quoi, chacun reprit son chemin, et je rentrai chez nous vers onze heures et demie.

« Ah! te voilà! s'écria Lisbeth en me voyant entrer dans la cuisine, je croyais que tu ne reviendrais plus; Dieu du ciel, il t'en faut, à toi, du temps pour faire une commission! »

Je lui racontai ma rencontre avec le mauser sur l'escalier du *Cruchon-d'Or*, la dispute de Koffel, du vieux Schmitt et du taupier contre M. Richter, la grande bataille de Max et de Scipio, et, finalement, la manière dont le mauser m'avait recommandé de dire qu'il ne voulait pas d'argent pour son miel, et qu'il l'offrait de bien bon cœur à la dame française, une personne « respectable. »

Comme la porte était ouverte, madame Thérèse entendit ces choses et me dit de venir. Alors je vis qu'elle était attendrie, et quand je lui présentai le miel, elle l'accepta.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« C'est bien, Fritzel, dit-elle les larmes aux yeux, c'est bien, mon enfant, je suis contente, bien contente de ce présent; l'estime des honnêtes gens nous fait toujours beaucoup de plaisir. Lorsque le mauser viendra, je veux le remercier moi-même. »

Puis elle se pencha et passa la main sur la tête de Scipio, qui se tenait devant le lit, le nez en l'air; elle souriait, et dit :

« Hé ! Scipio, tu soutiens donc aussi la bonne cause? »

Lui, voyant la joie briller dans ses yeux, se mit à aboyer tout haut; il se plaça même sur son derrière, comme pour faire l'exercice.

« Oui, oui, je vais mieux maintenant, lui dit-elle, je me sens plus forte... Ah ! nous avons beaucoup souffert ! »

Puis, exhalant un soupir, elle se remit le coude dans l'oreiller en disant :

« Une bonne nouvelle... seulement une bonne nouvelle, et tout sera bien ! »

Lisbeth venait de dresser la table, elle ne disait rien, madame Thérèse redevenait rêveuse.

La pendule sonna midi, et, quelques instants après, la vieille servante apporta la petite soupière pour nous deux; elle fit le signe de la croix et nous dînâmes.

A chaque instant je tournais la tête pour regarder si Hans Aden ne se promenait pas déjà sur le perron de l'église. Madame Thérèse, qui venait de se recoucher, nous tournait le dos, la couverture sur l'épaule; elle avait sans doute encore de grandes inquiétudes. Moi, je ne songeais qu'aux fumiers du *Postthâl*; je voyais déjà nos attrapes en briques posées autour dans la neige, la tuile levée, soutenue par deux petits bois en fourche, et les grains de blé au bord et dans le fond. Je voyais les verdiers tourbillonner dans les arbres, et les moineaux rangés à la file, sur le bord des toits, s'appelant, épiant, écoutant, tandis que nous, tout au fond du hangar, derrière les bottes de paille, nous attendions le cœur battant d'impatience. Puis un moineau voltigeait sur le fumier, la queue en éventail, puis un autre, puis toute la bande. Les voilà ! les voilà près de nos attrapes !... Ils vont descendre... déjà un, deux, trois sautent autour et becquètent les grains de blé... *Frouu !* tous s'envolent à la fois; c'est un bruit à la ferme... c'est le garçon Yéri avec ses gros sabots, qui vient de crier dans l'écurie à l'un de ses chevaux : « Allons, te retourneras-tu, Foux? » Quel malheur? Si seulement tous les chevaux étaient crevés, et Yéri avec !... Enfin, il faut attendre encore... les moineaux sont partis bien loin. Tout à coup un d'eux se remet à crier. Ils reviennent sur les toits... Ah ! Seigneur Dieu ! pourvu que Yéri ne crie plus... pourvu que tout se taise... S'il n'y avait seulement pas de gens dans cette ferme ni sur la route ! Quelles transes ! Enfin, en voilà un qui redescend... Hans Aden me tire par le pan de ma veste... Nous ne respirons plus... nous sommes comme muets d'espérance et de crainte !

Tout cela, je le voyais d'avance, je ne me tenais plus en place.

« Mais, au nom du ciel, qu'as-tu donc ? me disait Lisbeth; tu vas, tu cours comme une âme en peine... tiens-toi donc tranquille. »

Je n'entendais plus; le nez aplati contre la vitre, je pensais :

« Viendra-t-il ou ne viendra-t-il pas? Il est peut-être déjà là-bas... il en aura emmené un autre ! »

Cette idée me paraissait terrible.

J'allais partir, quand enfin Hans Aden traversa la place; il regardait vers notre maison, épiant du coin de l'œil; mais il n'eut pas besoin d'épier longtemps : j'étais déjà dans l'allée et j'ouvrais la porte, sans prévenir Scipio cette fois. Puis je courus le long du mur, de crainte d'une commission ou de tout autre empêchement : il peut vous arriver tant de malheurs dans ce bas monde ! Et ce n'est que bien loin de là, dans la ruelle des Orties, que Hans Aden et moi nous fîmes halte pour reprendre haleine.

« Tu as du blé, Hans Aden ?

— Oui.

— Et ton couteau ?

— Sois donc tranquille, le voilà. Mais écoute, Fritzel, je ne peux pas tout porter; il faut que tu prennes les briques et moi les tuiles.

— Oui; allons. »

Et nous repartîmes à travers champs, derrière le village, ayant de la neige jusqu'aux hanches. Le mauser, Koffel, l'oncle lui-même nous auraient appelés alors, que nous nous serions sauvés comme des voleurs, sans tourner la tête.

Nous arrivâmes bientôt à la vieille tuilerie abandonnée, car on cuit rarement en hiver, et nous prîmes notre charge de briques. Puis, remontant la prairie, nous traversâmes les haies du *Postthâl* toutes couvertes de givre, juste en face des grands fumiers carrés, derrière les écuries et le hangar. Déjà de loin, nous voyions les moineaux alignés au bord du toit.

« Je te le disais bien, faisait Hans Aden; écoute... écoute !... »

Deux minutes après nous posions nos attrapes entre les fumiers, en déblayant la neige au fond. Hans Aden tailla les petites fourches, plaça les tuiles avec délicatesse, puis il sema le blé tout autour. Les moineaux nous contem-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

plaient du haut des toits, en tournant légèrement la tête sans rien dire. Hans Aden se releva, s'essuyant le nez du revers de la manche, et clignant de l'œil pour observer les moineaux

« Arrive, fit-il tout bas; ils vont tous descendre. »

Nous entrâmes sous le hangar, pleins de bonnes espérances, et dans le même instant toute la bande disparut. Nous pensions qu'ils reviendraient; mais jusque vers quatre heures nous restâmes blottis derrière les bottes de paille, sans entendre un cri de moineau. Ils avaient compris ce que nous faisions, et s'en étaient allés bien loin, à l'autre bout du village.

Qu'on juge de notre désespoir! Hans Aden, malgré son bon caractère, éprouvait une indignation terrible, et moi-même je faisais les plus tristes réflexions, pensant qu'il n'y a rien de plus bête au monde que de vouloir prendre des moineaux en hiver, lorsqu'ils n'ont que la peau et les os, et qu'il en faudrait quatre pour faire une bouchée.

Enfin, las d'attendre et voyant le jour baisser, nous revînmes au village, en suivant la grande route, grelottant, les mains dans les poches, le nez humide et le bonnet tiré sur la nuque d'un air piteux

Lorsque j'arrivai chez nous, il faisait nuit. Lisbeth préparait le souper; mais comme j'éprouvais une sorte de honte à lui raconter la façon dont les moineaux s'étaient moqués de nous, au lieu de courir à la cuisine, selon mon habitude, j'ouvris tout doucement la porte de la salle obscure, et j'allai m'asseoir sans bruit derrière le fourneau.

Rien ne bougeait; Scipio dormait sous le fauteuil, la tête sur la hanche, et je me réchauffais depuis un quart d'heure, écoutant bourdonner la flamme, lorsque madame Thérèse, qui semblait dormir, me dit d'une voix douce :

« C'est toi, Fritzel?

— Oui, madame Thérèse, lui répondis-je.

— Tu te réchauffes?

— Oui, madame Thérèse.

— Tu as donc bien froid?

— Oh! oui.

— Qu'est-ce que vous avez donc fait cette après-midi?

— Nous avons posé des attrapes aux moineaux, Hans Aden et moi.

— Ah! Et vous en avez pris beaucoup?

— Non, madame Thérèse, pas beaucoup.

— Combien? »

Cela me saignait le cœur de dire à cette honnête personne que nous n'en avions pas pris du tout.

« Deux ou trois, n'est-ce pas, Fritzel? fit-elle.

— Non, madame Thérèse.

— Vous n'en avez donc pas pris?

— Non. »

Alors elle se tut, et je me fis une grande idée de son chagrin.

« Ce sont des oiseaux bien malins, reprit-elle au bout d'un instant.

— Oh oui!...

— Tu n'as pas les pieds mouillés, Fritzel?

— Non, j'avais mes sabots.

— Allons, allons, tant mieux. Il faut te consoler, une autre fois tu seras plus heureux. »

Comme nous causions ainsi, Lisbeth entra, laissant la porte de la cuisine ouverte.

« Hé! te voilà, dit-elle, je voudrais bien savoir où tu passes tes journées? toujours dehors, toujours avec ton Hans Aden, ou ton Frantz Sépel.

— Il a pris des moineaux, dit madame Thérèse.

— Des moineaux! si j'en voyais seulement une fois un, s'écria la vieille servante. Depuis trois ans, tous les hivers il court après les moineaux. Une fois, par hasard, il a pris en automne un vieux geai déplumé, qui n'avait plus la force de voler, et depuis ce temps il croit que tous les oiseaux du ciel sont à lui. »

Lisbeth riait. Elle se remit à son rouet, devant l'alcôve, et dit en trempant son doigt dans le mouilloir :

« Maintenant tout est prêt, quand M. le docteur viendra, je n'aurai plus qu'à mettre la nappe. Qu'est-ce que je racontais donc tout à l'heure?

— Vous parliez de vos conscrits, mademoiselle Lisbeth.

— Ah! oui... depuis le commencement de cette maudite guerre, tous les garçons du village sont partis : le grand Ludwig, le fils du forgeron, le petit Christel, Hans Goerner et bien d'autres, ils sont partis, les uns à pied, les autres à cheval, en chantant : « *Faterland! Faterland!* » avec leurs camarades, qui les conduisaient au Kirschtâl, à l'auberge du père Fritz, sur la route de Kaiserslautern. Ils chantaient bien, mais ça ne les empêchait pas de pleurer comme des malheureux en regardant le clocher d'Anstatt. Le petit Christel, à chaque pas, embrassait Ludwig en disant : « Quand reverrons-nous Anstatt? » L'autre répondait : « Ah bah! il ne faut pas penser à ça, le seigneur Dieu, là-haut, nous sauvera de ces Républicains que le ciel confonde! » Ils sanglotaient ensemble, et le vieux sergent, venu tout exprès, répétait toujours : « En avant!... Courage!... Nous sommes des hommes! » Il avait le nez rouge, à force de trinquer avec nos conscrits. Le grand Hans Goerner, qui devait se

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

marier avec Rosa Mutz, la fille du garde champêtre, criait : « Encore un coup... encore un coup... C'est peut-être le dernier plat de choucroute que nous voyons devant nos yeux ! »

— Pauvre garçon ! fit madame Thérèse.

— Oui, reprit Lisbeth, et ça ne serait encore rien, si les filles pouvaient se marier; mais quand les garçons partent, les filles restent plantées là, à rêver du matin au soir, à se consumer et à s'ennuyer. Elles ne peuvent pourtant pas prendre des vieux de soixante ans, des veufs, ou bien des bossus, des boiteux ou des borgnes. Ah ! madame Thérèse, ce n'est pas pour vous faire des reproches, mais sans votre Révolution, nous serions bien tranquilles, nous ne penserions qu'à louer le Seigneur de ses grâces. C'est terrible une République pareille qui dérange tout le monde de ses habitudes ! »

Tout en écoutant cette histoire, je sentais une bonne odeur de veau farci remplir la chambre, et je finis par me lever avec Scipio, pour aller jeter un coup d'œil à la cuisine : nous avions une bonne soupe aux oignons, une poitrine de veau farcie et des pommes de terre frites. La chasse m'avait tellement ouvert l'appétit, qu'il me semblait que j'aurais tout avalé d'une bouchée.

Scipio n'était pas dans de moins heureuses dispositions; la patte au bord de l'âtre, il regardait du nez à travers les marmites, car le nez du chien, comme le dit M. de Buffon, est une seconde vue fort délicate.

Après avoir bien regardé, je me mis à faire des vœux pour le retour de l'oncle.

« Ah! Lisbeth ! m'écriai-je en rentrant, si tu savais comme j'ai faim !

— Tant mieux, tant mieux, me répondit la vieille en jacassant toujours, l'appétit est une bonne chose. »

Puis elle poursuivit ses histoires de village, que madame Thérèse semblait écouter avec plaisir. Moi, j'allais, je venais de la salle à la cuisine, et Scipio me suivait pas à pas; il avait sans doute les mêmes idées que moi.

La nuit dehors devenait noire.

De temps en temps madame Thérèse interrompait la vieille servante, levant le doigt et disant :

« Écoutez ! »

Alors tout le monde restait tranquille une seconde.

« Ce n'est rien, faisait Lisbeth; c'est la charrette de Hans Bockel qui passe; » ou bien : « c'est la mère Dreyfus qui s'en va maintenant à la veillée chez les Brêmer. »

Elle connaissait les habitudes de tous les gens d'Anstatt, et se faisait un véritable bonheur d'en parler à la dame française, maintenant qu'elle avait vu la sainte Vierge pendue à son cou ; car sa nouvelle amitié venait de là, comme je l'appris plus tard.

Sept heures sonnèrent, puis la demie. A la fin, ne sachant plus que faire pour attendre, je me dressai sur une chaise, et je pris dans un rayon l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon, chose qui ne m'était jamais arrivée; puis, les deux coudes sur la table, dans une sorte de désespoir, je me mis à lire tout seul en français. Il me fallait tout mon appétit pour me donner une pareille idée; mais à chaque instant je levais la tête, regardant la fenêtre, les yeux tout grands ouverts et prêtant l'oreille.

Je venais de trouver l'histoire du moineau, qui possède deux fois plus de cervelle que l'homme en proportion de son corps, quand enfin un bruit lointain, un bruit de grelots se fit entendre; ce n'était encore qu'un bruissement presque imperceptible, perdu dans l'éloignement, mais il se rapprochait vite, et bientôt madame Thérèse dit :

« C'est M. le docteur.

—Oui, fit Lisbeth en se levant et remettant son rouet au coin de l'horloge, cette fois c'est lui. »

Elle courut à la cuisine.

J'étais déjà dans l'allée, abandonnant M. de Buffon sur la table, et je tirais la porte extérieure en criant :

« C'est toi, mon oncle?

— Oui, Fritzel, répondit la voix joyeuse de l'oncle, j'arrive. Tout s'est bien passé à la maison ?

— Très-bien, oncle, tout le monde se porte bien.

— Bon, bon ! »

Au même instant, Lisbeth sortait avec la lanterne, et je vis l'oncle sous le hangar, en train de dételer le cheval. Il était tout blanc au milieu des ténèbres, et chaque poil de sa houppelande et de son gros bonnet de loutre scintillait à la lanterne comme une étoile. Il se dépêchait; Rappel, tournant la tête vers l'écurie, semblait ne pouvoir attendre.

« Seigneur Dieu, qu'il fait froid dehors ! dit la vieille servante en accourant l'aider; vous devez être gelé, monsieur le docteur. Allez, entrez vite vous réchauffer, je finirai bien toute seule. »

Mais l'oncle Jacob n'avait pas l'habitude de laisser le soin de son cheval à d'autres ; ce n'est qu'en voyant Rappel devant son râtelier garni de foin, et les pieds dans la bonne litière, qu'il dit :

« Entrons maintenant. » Et nous entrâmes tous ensemble.

« Bonnes nouvelles, madame Thérèse, s'écria l'oncle sur le seuil, bonnes nouvelles ! J'arrive de Kaiserslautern, tout va bien là-bas. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Madame Thérèse, assise sur son lit, le regardait toute pâle.

Et tandis qu'il secouait son bonnet et se débarrassait de sa houppelande :

« Comment, monsieur le docteur, fit-elle, vous venez de Kaiserslautern ?

— Oui, j'ai poussé jusque-là... Je voulais en avoir le cœur net. J'ai tout vu... je me suis informé de tout, dit-il en souriant; mais je ne vous cache pas, madame Thérèse, que je tombe de fatigue et de faim. »

Il tirait ses grosses bottes, assis dans le fauteuil, et regardait Lisbeth mettre la nappe d'un œil aussi luisant que celui de Scipio et le mien.

« Tout ce que je puis vous dire, s'écria-t-il en se relevant, c'est que la bataille de Kaiserslautern n'est pas aussi décisive qu'on le croyait, et que votre bataillon n'a pas donné; le petit Jean n'a pas couru de nouveaux dangers.

— Ah ! cela suffit, dit madame Thérèse en se recouchant d'un air de bonheur et d'attendrissement inexprimables, cela suffit! Vous ne m'en diriez pas plus, que je serais déjà trop heureuse. Réchauffez-vous, monsieur le docteur, mangez, ne vous pressez pas, je puis attendre maintenant. »

Lisbeth servait alors la soupe, et l'oncle, en s'asseyant, dit encore :

« Oui, c'est positif, vous pouvez être tranquille sur ces deux points. Tout à l'heure je vous dirai le reste. »

Puis nous nous mîmes à manger, et l'oncle, me regardant de temps en temps, souriait comme pour dire : « Je crois que tu veux me rattraper; où diable as-tu pris un appétit pareil, toi ? »

Bientôt cependant notre grande faim se ralentit; nous songeâmes au pauvre Scipio, qui nous regardait d'un œil stoïque, et ce fut son tour de manger. L'oncle but encore un bon coup, puis il alluma sa pipe, et se rapprochant de l'alcôve, il prit la main de madame Thérèse comme pour lui tâter le pouls, en disant :

« M'y voilà ! »

Elle ne disait rien et souriait.

Alors il avança le fauteuil, écarta les rideaux, plaça la chandelle sur la table de nuit, et s'étant assis, il commença l'histoire de la bataille. Je l'écoutais, le bras appuyé derrière lui sur le fauteuil. Lisbeth se tenait debout dans l'ombre de la salle.

« Les Républicains sont arrivés devant Kaiserslautern le 27 au soir, dit-il; depuis trois jours les Prussiens y étaient; ils avaient fortifié la position en plaçant des canons au haut des ravins qui montent sur le plateau. Le général Hoche les suivait depuis la ligne de l'Erbach; il avait même voulu les entourer à Bisingen, et résolut aussitôt de les culbuter le lendemain. Les Prussiens étaient 40,000 hommes, et les Français 30,000.

« Le lendemain donc, l'attaque commença sur la gauche; les Républicains, conduits par le général Ambert, se mirent à grimper le ravin au pas de charge en criant : « Landau ou la mort ! » Dans ce moment même, Hoche devait attaquer le centre; mais il était couvert de bois et de hauteurs, il lui fut impossible d'arriver à temps; le général Ambert dut reculer sous le feu des Prussiens; il avait toute l'armée de Brunswick contre lui. Le jour suivant 29 novembre, c'est Hoche qui attaqua par le centre; le général Ambert devait tourner la droite, mais il s'égara dans les montagnes, de sorte que Hoche fut accablé à son tour. Malgré cela, l'attaque devait recommencer le lendemain 30 novembre. Ce jour-là, Brunswick fit un mouvement en avant, et les Républicains, de crainte d'être coupés, se mirent en retraite.

« Voilà ce que je sais de positif, et de la bouche même d'un commandant républicain, blessé d'un coup de feu à la hanche, le second jour de la bataille. Le docteur Feuerbach, un de mes vieux amis d'Université, m'a conduit près de cet homme; sans cela je n'aurais rien appris au juste, car des Prussiens on ne peut tirer que des vanteries.

« Toute la ville parle de ces événements, mais chacun à sa manière; une grande agitation règne encore là-bas; des convois de blessés partent sans cesse pour Mayence; l'hôpital de la ville est encombré de malades, et les bourgeois sont forcés de recevoir des blessés chez eux, en attendant qu'il soit possible de les évacuer. »

On pense avec quelle attention madame Thérèse écoutait ce récit.

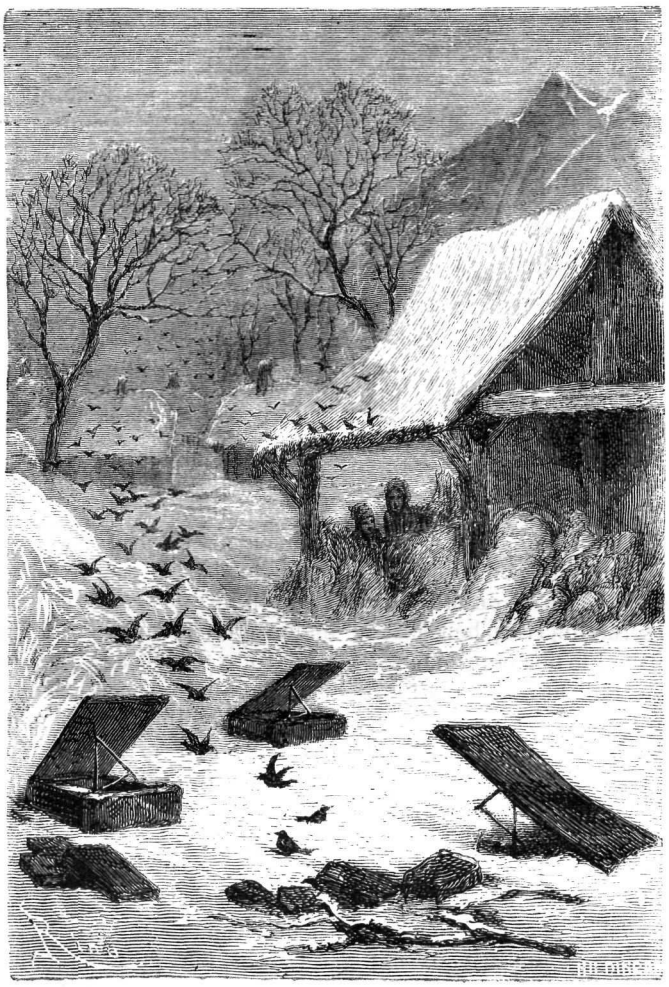
« Je vois... je vois... disait-elle tristement, la main appuyée contre la tempe, nous avons manqué d'ensemble.

— Justement, vous avez manqué d'ensemble, voilà ce que tout le monde dit à Kaiserslautern; mais cela n'empêche pas que l'on reconnaisse le courage et même l'audace extraordinaire de vos Républicains. Quand ils criaient : « Landau ou la mort ! » au milieu du roulement de la fusillade et du grondement des canons, toute la ville les entendait, il y avait de quoi vous faire frémir. Maintenant ils sont en retraite, mais Brunswick n'a pas osé les poursuivre. »

Il y eut un instant de silence, et madame Thérèse demanda :

« Et comment savez-vous que notre bataillon n'a pas donné, monsieur le docteur ?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Dans le même instant toute la bande disparut. (Page 53.)

— Ah ! c'est par le commandant républicain ; il m a dit que le premier bataillon de la deuxième brigade avait éprouvé de grandes pertes dans un village de la montagne quelques jours auparavant, en poussant une reconnaissance du côté de Landau, et que, pour cette raison, on l'avait mis à la réserve. C'est alors que j'ai vu qu'il savait exactement les choses.

— Comment s'appelle ce commmandant ?

— Pierre Ronsart ; c'est un homme grand, brun, les cheveux noirs.

— Ah ! je le connais bien, je le connais, dit madame Thérèse, il était capitaine dans notre bataillon l'année dernière ; comment ! ce pauvre Ronsart est prisonnier ? Est-ce que sa blessure est dangereuse ?

— Non, Feuerbach m'a dit qu'il en reviendra ; mais il faudra quelque temps, » répondit l'oncle.

Puis, souriant d'un air fin, les yeux plissés :

« Oui, oui, fit-il, voilà ce que le commandant m'a raconté. Mais il m'a dit bien d'autres choses encore, des choses... des choses intéressantes... extraordinaires... et dont je ne me serais jamais douté...

— Et quoi donc, monsieur le docteur ?

— Ah ! cela m'a bien étonné, fit l'oncle en serrant le tabac dans sa pipe du bout de son doigt et tirant une grosse bouffée les yeux en l'air, bien étonné !... et pourtant pas trop... non, pas trop... car des idées pareilles m'étaient venues quelquefois.

— Mais quoi donc, monsieur Jacob ? fit madame Thérèse d'un air surpris.

— Ah ! il m'a parlé d'une certaine citoyenne

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Madame Thérèse était devenue toute rêveuse. (Page 60.)

Thérèse, d'une espèce de Cornélia, connue de toute l'armée de la Moselle, et que les soldats appellent tout bonnement la Citoyenne! Hé! hé! hé! il paraît que cette citoyenne-là ne manque pas d'un certain courage! »

Et se tournant vers Lisbeth et moi :

« Figurez-vous qu'un jour, comme le chef de leur bataillon venait d'être tué, en essayant d'entraîner ses hommes, et qu'il fallait traverser un pont défendu par une batterie et deux régiments prussiens, et que tous les plus vieux Républicains, les plus terribles d'entre ces hommes courageux reculaient, figurez-vous que cette citoyenne Thérèse prit le drapeau, et qu'elle marcha toute seule sur le pont, en disant à son petit frère Jean de battre la charge devant elle comme devant une armée; ce qui produisit un tel effet sur les Républicains, qu'ils s'élancèrent tous à sa suite, et s'emparèrent des canons! —Comprenez-vous ça, vous autres? — C'est le commandant Ronsart qui m'a raconté la chose. »

Et comme nous regardions madame Thérèse, tout stupéfaits, moi surtout, les yeux tout grands ouverts, nous vîmes qu'elle devenait toute rouge.

« Ah! fit l'oncle, on apprend tous les jours de nouvelles choses; ça, c'est grand, ça, c'est beau! Oui... oui... quoique je sois partisan de la paix, ça m'a tout à fait touché...

— Mais, monsieur le docteur, répondit enfin madame Thérèse, comment pouvez-vous croire?...

— Oh! interrompit l'oncle en étendant la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

main, ce n'est pas ce commandant tout seul qui m'a dit cela; deux autres capitaines blessés, qui se trouvaient là, en entendant dire que la citoyenne Thérèse vivait encore, se sont bien réjouis... son histoire du drapeau est connue du dernier soldat. Voyons... oui ou non, est-ce qu'elle a fait ça? » dit l'oncle en fronçant les sourcils et regardant madame Thérèse en face.

Alors elle, penchant la tête, se mit à pleurer en disant :

« Le chef de bataillon qui venait d'être tué était notre père... nous voulions mourir, le petit Jeau et moi... nous étions désespérés. »

En songeant à cela, elle sanglotait. L'oncle, la regardant alors, devint très-grave et dit :

« Madame Thérèse, écoutez, je suis fier d'avoir sauvé la vie d'une femme telle que vous. Que ce soit parce que votre père était mort, ou pour toute autre raison que vous ayez agi de la sorte, c'était toujours grand, noble et courageux; c'était même extraordinaire, car des milliers d'autres femmes se seraient contentées de gémir; elles seraient tombées là sans force, et l'on n'aurait pu leur faire de reproches. Mais vous êtes une femme courageuse, et longtemps après avoir rempli de grands devoirs, vous pleurez lorsque d'autres commencent à oublier; vous n'êtes pas seulement la femme qui lève le drapeau d'entre les morts, vous êtes encore la femme qui pleure, et voilà pourquoi je vous estime. — Et je dis que le toit de cette maison, habitée autrefois par mon père et mon grand-père, est honoré de votre présence, oui, honoré! »

Ainsi parla l'oncle, gravement, en appuyant sur les mots, et déposant sa pipe sur la table, parce qu'il était vraiment ému.

Et madame Thérèse finit par dire :

« Monsieur le docteur, ne parlez pas ainsi, ou je serai forcée de m'en aller. Je vous en prie, ne parlez plus de tout cela.

— Je vous ai dit ce que je pense, répondit l'oncle en se levant, et maintenant je n'en parlerai plus, puisque telle est votre volonté; mais cela ne m'empêchera pas d'honorer en vous une douce et noble créature, et d'être fier de vous avoir donné mes soins. Et le commandant m'a dit aussi quel était votre père et quels étaient vos frères : des gens simples, naïfs, partis tous ensemble pour défendre ce qu'ils croyaient être la justice. Quand tant de milliers d'hommes orgueilleux ne pensent qu'à leurs intérêts, et, je le dis à regret, quand ils se croient nobles en ne songeant qu'aux choses de la matière, on aime à voir que la vraie noblesse, celle qui vient du désintéressement et de l'héroïsme, se réfugie dans le peuple. Qu'ils soient Républicains ou non, qu'importe! je pense, en âme et conscience, que les vrais nobles à la face de l'Eternel sont ceux qui remplissent leur devoir. »

L'oncle dans son exaltation, allait et venait dans la salle, se parlant à lui-même. Madame Thérèse, ayant essuyé ses larmes, le regardait en souriant et lui dit :

« Monsieur le docteur, vous nous avez apporté de bonnes nouvelles, merci, merci! Maintenant je vais aller mieux.

— Oui, répondit l'oncle en s'arrêtant, vous irez de mieux en mieux. Mais voici l'heure du repos; la fatigue a été longue, et je crois que ce soir nous dormirons tous bien. Allons, Fritzel, allons, Lisbeth, en route! Bonsoir, madame Thérèse.

— Bonne nuit, monsieur le docteur. »

Il prit la chandelle, et le front penché, tout rêveur, il monta derrière nous.

XII

Le lendemain fut un jour de bonheur pour la maison de l'oncle Jacob.

Il était bien tard lorsque je m'éveillai de mon profond sommeil; j'avais dormi douze heures de suite comme une seconde, et la première chose que je vis, ce furent mes petites vitres rondes couvertes de ces fleurs d'argent, de ces toiles transparentes et de ces mille ornements de givre, tels que la main de nul ciseleur ne pourrait en dessiner. Ce n'est pourtant qu'une simple pensée de Dieu, qui nous rappelle le printemps au milieu de l'hiver; mais c'est aussi le signe d'un grand froid, d'un froid sec et vif qui succède à la neige; alors toutes les rivières sont prises et même les fontaines; les sentiers humides sont durcis et les petites flaques d'eau couvertes de cette glace blanche et friable qui craque sous les pieds comme des coquilles d'œufs.

En regardant cela, le nez à peine hors de ma couverture et le bonnet de coton tiré jusqu'au bas de la nuque, je revoyais tous les hivers passés et je me disais : « Fritzel, tu n'oseras jamais te lever, pas même pour aller déjeuner, non, tu n'oseras pas? »

Cependant une bonne odeur de soupe à la crème montait de la cuisine et m'inspirait un terrible courage.

J'étais là dans mes réflexions depuis une demi-heure, et j'avais arrêté d'avance que je sauterais du lit, que je prendrais mes habits sous le bras, et que je courrais dans la cuisine m'habiller près de l'âtre, lorsque j'entendis

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

l'oncle Jacob se lever dans la chambre à côté de la mienne, ce qui me fit juger que les grandes fatigues de la veille l'avaient rendu tout aussi dormeur que moi. Quelques instants après, je le vis entrer dans ma chambre, riant et grelottant, en culotte et manches de chemise.

« Allons, allons, Fritzel, s'écria-t-il, hop! hop! du courage... Tu ne sens donc pas l'odeur de la soupe? »

Il agissait ainsi tous les hivers, quand il faisait bien froid, et s'amusait de me voir dans une grande incertitude.

« Si l'on pouvait m'apporter la soupe ici, lui dis-je, je la sentirais encore bien mieux.

— Oh! le poltron, le poltron! dit l'oncle, il aurait le cœur de manger au lit, voilà de la paresse! »

Alors, pour me montrer le bon exemple, il versa l'eau froide de ma cruche dans la grande écuelle, et se lava la figure des deux mains devant moi, en disant :

« C'est ça qui fait du bien, Fritzel, c'est ça qui vous ragaillardit et vous ouvre les idées. Allons, lève-toi... Arrive! »

Moi, voyant qu'il voulait me laver, je sautai de mon lit, et d'un seul bond je pris mes habits et je descendis quatre à quatre. Les éclats de rire de l'oncle remplissaient toute la maison.

« Ah tu ferais un fameux Républicain, toi! s'écriait-il; le petit Jean aurait besoin de te battre joliment la charge pour te donner du courage. »

Mais une fois dans la cuisine, je me moquais bien de ses railleries! Je m'habillai auprès d'un bon feu, je me lavai avec de l'eau tiède que me versa Lisbeth; cela me parut bien meilleur que d'avoir tant de courage, et je commençais à contempler la soupière d'un œil attendri, lorsque l'oncle descendit à son tour; il me pinça l'oreille et dit à Lisbeth :

« Eh bien! eh bien! comment va madame Thérèse ce matin? La nuit s'est bien passsée, j'espère?

— Entrez, répondit la vieille servante d'un accent de bonne humeur, entrez, monsieur le docteur, quelqu'un veut vous parler. »

L'oncle entra, je le suivis, et d'abord nous fûmes très-étonnés de ne voir personne dans la salle, et les rideaux de l'alcôve tirés. Mais notre étonnement fut encore bien plus grand lorsque, nous étant retournés, nous vîmes madame Thérèse dans son habit de cantinière, — la petite veste à boutons de cuivre fermée jusqu'au menton, et la grosse écharpe rouge autour du cou, —assise derrière le fourneau; elle était comme nous l'avions vue la première fois, seulement un peu plus pâle, et son chapeau sur la table, de sorte que ses beaux cheveux noirs, partagés au milieu du front, lui retombaient sur les épaules, et qu'on aurait dit un jeune homme. Elle souriait à notre étonnement, et tenait la main posée sur la tête de Scipio assis auprès d'elle.

« Seigneur Dieu! fit l'oncle. Comment, c'est vous, madame Thérèse!.... Vous êtes levée! »

Puis il ajouta d'un air d'inquiétude :

« Quelle imprudence! »

Mais elle, continuant de sourire, lui tendit la main d'un air de reconnaissance, en le regardant de ses grands yeux noirs avec expression, et lui répondit :

« Ne craignez rien, monsieur le docteur, je suis bien, très-bien; vos bonnes nouvelles d'hier m'ont rendu la santé. Voyez vous-même?... »

Il lui prit la main en silence et compta le pouls d'un air rêveur; puis son front s'éclaircit, et d'un ton joyeux il s'écria :

« Plus de fièvre! Ah! maintenant, maintenant tout va bien! Mais il faut encore de la prudence, encore de la prudence. »

Et se reculant, il se mit à rire comme un enfant, regardant sa malade qui lui souriait aussi :

« Telle je vous ai vue la première fois, dit-il lentement, telle je vous revois, madame Thérèse. Ah! nous avons eu du bonheur, bien du bonheur!

— C'est vous qui m'avez sauvé la vie, monsieur Jacob, dit-elle, les yeux pleins de larmes. »

Mais hochant la tête et levant la main :

« Non, fit-il, non, c'est celui qui conserve tout et qui anime tout, c'est celui-là seul qui vous a sauvée; car il ne veut pas que les grandes et belles natures périssent toutes, il veut qu'il en reste pour donner l'exemple aux autres. Allons, allons, qu'il en soit remercié! »

Puis, changeant de voix et de figure, il s'écria :

« Réjouissons-nous!... réjouissons-nous!... Voilà ce que j'appelle un beau jour! »

En même temps il courut à la cuisine, et comme il ne revenait pas tout de suite, madame Thérèse me fit signe d'approcher; elle me prit la tête entre ses mains et m'embrassa, écartant mes cheveux.

« Tu es un bon enfant, Fritzel, me dit-elle; tu ressembles à petit Jean. »

J'étais tout fier de ressembler à petit Jean.

Alors l'oncle rentra, clignant des yeux d'un air de satisfaction intérieure.

« Aujourd'hui, dit-il, je ne bouge pas de chez nous; il faut aussi de temps en temps que l'homme se repose. Je vais seulement faire un petit tour au village, pour avoir la conscience nette, et puis je rentre passer toute la journée

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

en famille, comme au bon temps où la grand'-mère Lehnel vivait encore. On a beau dire, ce sont les femmes qui font l'intérieur d'une maison ! »

Tout en parlant de la sorte, il se coiffait de son gros bonnet et se jetait la houppelande sur l'épaule. Puis il sortit en nous souriant.

Madame Thérèse était devenue toute rêveuse; elle se leva, poussa le fauteuil près d'une fenêtre, et se mit à regarder là place de la fontaine d'un air grave. Moi, je sortis déjeuner dans la cuisine avec Scipio.

Environ une demi-heure après, j'entendis l'oncle qui rentrait en disant :

« Eh bien ! me voilà libre jusqu'au soir, madame Thérèse ; j'ai fait ma tournée, tout est en ordre, et rien ne m'oblige plus de sortir. »

Depuis un instant, Scipio grattait à la porte, je lui ouvris et nous entrâmes ensemble dans la salle. L'oncle venait de suspendre sa houppelande au mur, et regardait madame Thérèse encore à la même place et toute mélancolique.

« A quoi pensez-vous donc, madame Thérèse? lui dit-il, vous avez l'air plus triste que tout à l'heure.

—Je pense, monsieur le docteur, que, malgré les plus grandes souffrances, on est heureux de se sentir encore sur cette terre pour quelque temps, dit-elle d'une voix émue.

— Pour quelque temps ? s'écria l'oncle, dites donc pour bien des années ; car, Dieu merci, vous êtes d'une bonne constitution, et d'ici à peu de jours, vous serez aussi forte qu'autrefois.

— Oui, monsieur Jacob, oui, je le crois, fit-elle ; mais quand un homme bon, un homme de cœur vous a relevée d'entre les morts à la dernière minute, c'est un bien grand bonheur de se sentir renaître, de se dire : « Sans lui, je ne serais plus là ! »

L'oncle alors comprit qu'elle contemplait le théâtre du terrible combat soutenu par son bataillon contre la division autrichienne ; que cette vieille fontaine, ces vieux murs décrépits, ces pignons, ces lucarnes, enfin toute la place étroite et sombre lui rappelait les incidents de la lutte, et qu'elle savait aussi le sort qui l'attendait, si par bonheur il n'était survenu quand Joseph Spick allait la jeter dans le tombereau. Il resta comme étourdi de cette découverte, et seulement au bout d'un instant il demanda :

« Qui donc vous a raconté ces choses, madame Thérèse?

— Hier, pendant que nous étions seules, Lisbeth m'a dit ce que je vous dois de reconnaissance.

— Lisbeth vous a dit cela ! s'écria l'oncle désolé ; j'avais pourtant bien défendu...

— Ah ! ne lui faites pas de reproches, monsieur le docteur, dit-elle, je l'ai bien aidée un peu... Elle aime tant à causer ! »

Madame Thérèse souriait alors à l'oncle, qui, s'apaisant aussitôt, dit :

« Allons, allons, j'aurais dû prévoir cela, n'en parlons plus. Mais écoutez-moi bien, madame Thérèse, il faut chasser ces idées de votre esprit ; il faut au contraire tâcher de voir les choses en beau, c'est nécessaire au rétablissement de votre santé. Tout va bien maintenant, mais aidons encore la nature par des pensées agréables, selon le précepte judicieux du père de la médecine, le sage Hippocratès : « Une âme vigoureuse, dit-il, sauve un corps affaibli ! » La vigueur de l'âme vient des pensées douces et non des idées sombres. Je voudrais que cette fontaine fût à l'autre bout du village; mais puisqu'elle est là, et que nous ne pouvons l'ôter, allons nous asseoir au coin du fourneau pour ne plus la voir, cela vaudra beaucoup mieux.

— Je veux bien, » répondit madame Thérèse en se levant.

Elle s'appuya sur le bras de l'oncle, qui semblait heureux de la soutenir. Moi, je roulai le fauteuil dans son coin, et nous reprîmes tous notre place autour du fourneau, dont le petillement nous réjouissait.

Quelquefois, au loin dehors, on entendait un chien aboyer au village, et cette voix claire, qui s'étend sur la campagne silencieuse au temps des grands froids, éveillait Scipio, qui se relevait, faisait quatre pas vers la porte en grondant, les moustaches ébouriffées, puis revenait s'étendre près de ma chaise, se disant sans doute qu'un bon feu vaut mieux que le plaisir de faire du bruit.

Madame Thérèse, dans sa pâleur, ses grands cheveux noirs tombant avec des reflets bleuâtres autour de ses épaules, semblait heureuse et calme. Nous causions là tranquillement, l'oncle fumait sa grosse pipe de faïence avec une gravité pleine de satisfaction.

« Mais, dites-moi donc, madame Thérèse, je croyais avoir découpé votre veste, fit-il au bout de quelques instants, et je la vois comme neuve.

— Nous l'avons recousue hier, Lisbeth et moi, monsieur Jacob, répondit-elle.

— Ah ! bon, bon... Alors vous savez coudre?... Cette idée ne m'était pas encore venue... Je vous voyais toujours à la tête d'un pont, ou quelque part ailleurs, le long d'une rivière, éclairée par les coups de fusil.

Madame Thérèse sourit.

« Je suis la fille d'un pauvre maître d'école, dit-elle, et la première chose à faire en ce

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

monde, quand on est pauvre, c'est d'apprendre à gagner sa vie. Mon père le savait, tous ses enfants connaissaient un état. Il n'y a qu'un an que nous sommes partis, et non-seulement notre famille, mais tous tous les jeunes gens de la ville et des villages d'alentour, avec des fusils, des haches, des fourches et des faux, tout ce qu'on avait, pour aller à la rencontre des Prussiens. La proclamation de Brunswick avait soulevé tous les pays frontières; on apprenait l'exercice en route.

« Alors mon père, un homme instruit, fut nommé d'abord capitaine à l'élection populaire, et plus tard, après quelques rencontres, il devint chef de bataillon. Jusqu'à notre départ je l'avais aidé dans ses classes, je faisais l'école des jeunes filles; je les instruisais en tout ce que de bonnes ménagères doivent savoir.

« Ah! monsieur Jacob, si l'on m'avait dit dans ce temps-là qu'un jour je marcherais avec des soldats, que je conduirais mon cheval par la bride au milieu de la nuit, que je ferais passer ma charrette sur des tas de morts, et que souvent, durant des heures entières, au milieu des ténèbres, je ne verrais mon chemin qu'à la lueur des coups de feu, je n'aurais pu le croire, car je n'aimais que les simples devoirs de la famille; j'étais même très-timide, un regard me faisait rougir malgré moi. Mais que ne fait-on pas quand de grands devoirs nous tirent de l'obscurité, quand la patrie en danger appelle ses enfants! Alors le cœur s'élève, on n'est plus le même, on marche, la peur s'oublie, et longtemps après, on est étonné d'être si changé, d'avoir fait tant de choses que l'on aurait crues tout à fait impossibles!

—Oui, oui, faisait l'oncle en inclinant la tête, maintenant je vous connais... je vois les choses clairement... Ah! c'est ainsi qu'on s'est levé... c'est ainsi que les gens ont marché tous en masse... Voyez donc ce que peut faire une idée!

Nous continuâmes à causer de la sorte jusque vers midi; alors Lisbeth vint dresser la table et servir le dîner; nous la regardions aller et venir, étendre la nappe et placer les couverts, avec un vrai plaisir, et quand enfin elle apporta la soupière fumante :

« Allons, madame Thérèse, s'écria l'oncle tout joyeux, en se levant et l'aidant à marcher, mettons-nous à table. Vous êtes maintenant notre bonne grand'mère Lehnel, la gardienne du foyer domestique, comme disait mon vieux professeur Eberhardt, de Heidelberg. »

Elle souriait aussi, et quand nous fûmes assis les uns en face des autres, il nous sembla que tout rentrait dans l'ordre, que tout devait être ainsi depuis les anciens temps, et que jusqu'à ce jour il nous avait manqué quelqu'un de la famille, dont la présence nous rendait plus heureux. Lisbeth elle-même en apportant le bouilli, les légumes et le rôti, s'arrêtait chaque fois à nous contempler d'un air de satisfaction profonde, et Scipio se tenait aussi souvent près de moi qu'auprès de sa maîtresse, ne faisant plus de différence entre nous.

L'oncle servait madame Thérèse, et comme elle était encore faible, il découpait lui-même les viandes sur son assiette, disant :

« Encore ce petit morceau! ce qu'il vous faut maintenant, ce sont des forces; mangez encore cela, mais ensuite nous en resterons là, car tout doit arriver avec ordre et mesure. »

Vers la fin du repas il sortit un instant, et comme je me demandais ce qu'il était allé faire, il reparut avec une vieille bouteille au gros cachet rouge toute couverte de poussière.

« Ça, madame Thérèse, dit-il en déposant la bouteille sur la table, c'est un de vos compatriotes qui vient vous souhaiter la bonne santé; nous ne pouvons lui refuser cette satisfaction, car il arrive de Bourgogne et on le dit d'humeur joyeuse.

—Est-ce ainsi que vous traitez tous vos malades, monsieur Jacob? demanda madame Thérèse d'une voix émue.

—Oui, tous, je leur ordonne tout ce qui peut leur faire plaisir.

—Eh bien, vous possédez la vraie science, celle qui vient du cœur et qui guérit. »

L'oncle allait verser; mais, s'arrêtant tout à coup, il regarda la malade d'un air grave et dit avec expression :

« Je vois que nous sommes de plus en plus d'accord, et que vous finirez par vous convertir aux doctrines de la paix. »

Ayant dit cela, il versa quelques gouttes dans mon verre, et remplit le sien et celui de madame Thérèse jusqu'au bord, en s'écriant :

« A votre santé, madame Thérèse!

—A la vôtre et à celle de Fritzel! » dit-elle.

Et nous bûmes ce vieux vin couleur pelure d'oignon, qui me parut très-bon.

Nous devenions tous gais, les joues de madame Thérèse prenaient une légère teinte rose, annonçant le retour de la santé; elle souriait et disait :

« Ce vin me ranime. »

Puis elle se mit à parler de se rendre utile à la maison.

« —Je me sens déjà forte, disait-elle, je puis travailler, je puis raccommoder votre vieux linge; vous devez en avoir, monsieur Jacob?

—Oh! sans doute, sans doute, répondit l'oncle en souriant; Lisbeth n'a plus ses yeux de vingt ans, elle passe des heures à faire une reprise, vous me serez très-utile, très-utile.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Mais nous n'en sommes pas encore là, le repos vous est encore nécessaire.

—Mais, dit-elle alors en me regardant avec douceur, si je ne puis encore travailler, vous me permettrez au moins de vous remplacer quelquefois auprès de Fritzel; vous n'avez pas toujours le temps de lui donner vos bonnes leçons de français, et si vous voulez...

—Ah! pour cela, c'est différent, s'écria l'oncle, oui, voilà ce qui s'appelle une idée excellente, à la bonne heure. Ecoute, Fritzel, à l'avenir tu prendras les leçons de madame Thérèse; tu tâcheras d'en profiter, car les bonnes occasions de s'instruire sont rares, bien rares. »

J'étais devenu tout rouge, en songeant que madame Thérèse avait beaucoup de temps de reste; elle, devinant ma pensée, me dit d'un air bon :

« Ne crains rien, Fritzel, va, je te laisserai du temps pour courir. Nous lirons ensemble monsieur Buffon, une heure le matin seulement et une heure le soir. Rassure-toi, mon enfant, je ne t'ennuierai pas trop. »

Elle m'avait attiré doucement et m'embrassait, lorsque la porte s'ouvrit et que le mauser et Koffel entrèrent gravement en habits des dimanches; ils venaient prendre le café avec nous. Il était facile de voir que l'oncle, en allant les inviter le matin, leur avait parlé du courage et de la grande renommée de madame Thérèse dans les armées de la République, car ils n'étaient plus du tout les mêmes. Le mauser ne conservait plus son bonnet de martre sur la tête, il ouvrait les yeux et regardait tout attentif, et Koffel avait mis une chemise blanche, dont le collet lui remontait jusque par-dessus les oreilles; il se tenait tout droit, les mains dans les poches de sa veste, et sa femme avait dû lui mettre un bouton pour attacher la seconde bretelle de sa culotte, car, au lieu de pencher sur la hanche, elle était relevée également des deux côtés; en outre, au lieu de ses savates percées de trous, il avait mis ses souliers des jours de fêtes. Enfin tous deux avaient la mine de graves personnages arrivant pour quelque conférence extraordinaire, et tous deux saluèrent en se courbant d'un air digne et dirent :

« Salut bien à la compagnie, salut!

—Bon, vous voilà, dit l'oncle, venez vous asseoir. »

Puis se tournant vers la cuisine, il s'écria :

« Lisbeth, tu peux apporter le café. »

Au même instant, regardant par hasard du côté des fenêtres, il vit passer le vieux Adam Schmitt, et, se levant aussitôt, il alla frapper à la vitre, en disant :

« Voici un vieux soldat de Frédéric, madame Thérèse; vous serez heureuse de faire sa connaissance, c'est un brave homme. »

Le père Schmitt était venu voir pourquoi monsieur le docteur l'appelait, et l'oncle Jacob, ayant ouvert le châssis, lui dit :

« Père Adam, faites-nous donc le plaisir de venir prendre le café avec nous; j'ai toujours de ce vieux cognac, vous savez?

—Hé! volontiers, monsieur le docteur, répondit Schmitt, bien volontiers. »

Puis il parut sur le seuil, la main retournée contre l'oreille, disant :

« Pour vous rendre mes devoirs. »

Alors le mauser, Koffel et Schmitt, debout autour de la table d'un air embarrassé, se mirent à parler entre eux tout bas, regardant madame Thérèse du coin de l'œil comme s'ils avaient eu à se communiquer des choses graves; tandis que Lisbeth levait la nappe et déroulait la toile cirée sur la table, et que madame Thérèse continuait à me sourire et à me passer la main dans les cheveux, sans avoir l'air de s'apercevoir qu'on parlait d'elle.

Enfin Lisbeth apporta les tasses et les petites carafes de cognac et de kirchenwasser sur un plateau, et cette vue fit se retourner le vieux Schmitt, dont les yeux se plissèrent. Lisbeth apporta la cafetière, et l'oncle dit :

« Asseyons-nous. »

Alors tout le monde s'assit, et madame Thérèse, souriant à tous ces braves gens :

« Permettez que je vous serve, messieurs, » dit-elle.

Aussitôt le père Schmitt, levant la main à son oreille, répondit :

« A vous les honneurs militaires! »

Koffel et le mauser se lancèrent un regard d'admiration, et chacun pensa : « Ce père Schmitt vient de dire une chose pleine d'à-propos et de bon sens! »

Madame Thérèse emplit donc les tasses, et tandis qu'on buvait en silence, l'oncle, plaçant la main sur l'épaule du père Schmitt, dit :

« Madame Thérèse, je vous présente un vieux soldat du grand Frédéric, un homme qui, malgré ses campagnes et ses blessures, son courage et sa bonne conduite, n'est devenu que simple sergent, mais que tous les braves gens du village estiment autant qu'un *hauptmann*.

Alors madame Thérèse regarda le père Schmitt, qui s'était redressé sur sa chaise plein d'un sentiment de dignité naturelle.

« Dans les armées de la République, Monsieur aurait pu devenir général, dit-elle. Si la France combat maintenant toute l'Europe, c'est qu'elle ne veut plus souffrir que les honneurs, la fortune et tous les biens de la terre reposent sur la tête de quelques-uns, malgré leurs vices.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

et toutes les misères, toutes les humiliations sur la tête des autres, malgré leur mérite et leurs vertus. La nation trouve cela contraire à la loi de Dieu, et c'est pour en obtenir le changement que nous mourrons tous s'il le faut. »

D'abord personne ne répondit; Schmitt regardait cette femme gravement, ses grands yeux gris bien ouverts, et son nez légèrement crochu, recourbé : il avait les lèvres serrées et semblait réfléchir; le mauser et Koffel, l'un en face de l'autre, s'observaient; madame Thérèse paraissait un peu animée et l'oncle restait calme. Moi, j'avais quitté la table, parce que l'oncle ne me laissait pas prendre de café, disant que c'était nuisible aux enfants; je me tenais derrière le fourneau, regardant et prêtant l'oreille.

Au bout d'un instant, l'oncle Jabob dit à Schmitt :

« Madame était cantinière au 2e bataillon de la 1re brigade de l'armée de la Moselle.

—Je le sais déjà, monsieur le docteur, répondit le vieux soldat, et je sais aussi ce qu'elle a fait. »

Puis, élevant la voix, il s'écria :

« Oui, Madame, si j'avais eu le bonheur de servir dans les armées de la République, je serais devenu capitaine, peut-être même commandant, ou je serais mort! »

Et s'appuyant la main sur la poitrine :

« J'avais de l'amour-propre, dit-il; sans vouloir me flatter, je ne manquais pas de courage, et si j'avais pu monter, j'aurais eu honte de rester en bas. Le roi, dans plusieurs occasions, m'avait remarqué, chose bien rare pour un simple soldat, et qui me fait honneur. A Rosbach, pendant que le *hauptmann* derrière nous criait : « *Forvertz!* » c'est Adam Schmitt qui commandait la compagnie. Eh bien! tout cela n'a servi à rien; et maintenant, quoique je reçoive une pension du roi de Prusse, je suis forcé de dire que les Républicains ont raison. Voilà mon opinion. »

Alors il vida brusquement son petit verre, et clignant de l'œil d'un air bizarre, il ajouta :

« Et ils se battent bien... j'ai vu ça... oui, ils se battent bien. Ils n'ont pas encore les mouvements réguliers des vieux soldats; mais ils soutiennent bien une charge, et c'est à cela qu'on reconnaît les hommes solides dans les rangs »

Après ces paroles du père Schmitt, chacun se mit à célébrer les idées nouvelles; on aurait dit qu'il venait de donner le signal d'une confiance plus grande, et que chacun mettait au jour des pensées depuis longtemps tenues secrètes. Koffel, qui se plaignait toujours de n'avoir pas reçu d'instruction, dit que tous les enfants devraient aller à l'école aux frais du pays; que Dieu n'ayant pas donné plus de cœur et d'esprit aux nobles qu'aux autres hommes, chacun avait droit à la rosée et à la lumière du ciel; qu'ainsi l'ivraie n'étoufferait pas le bon grain, et qu'on ne prodiguerait pas inutilement aux chardons la culture qui pouvait faire prospérer des plantes plus utiles.

Madame Thérèse répondit que la Convention nationale avait voté cinquante-quatre millions de francs pour l'instruction publique, — avec le regret de ne pouvoir faire plus, — dans un moment où toute l'Europe se levait contre elle, et où il lui fallait tenir quatorze armées sur pied.

Les yeux de Koffel, en entendant cela, se remplirent de larmes, et je me rappellerai toujours qu'il dit d'une voix tremblante :

« Eh bien! qu'elle soit bénie, qu'elle soit bénie! Tant pis pour nous; mais, quand je devrais tout y perdre, c'est pour elle que sont mes vœux. »

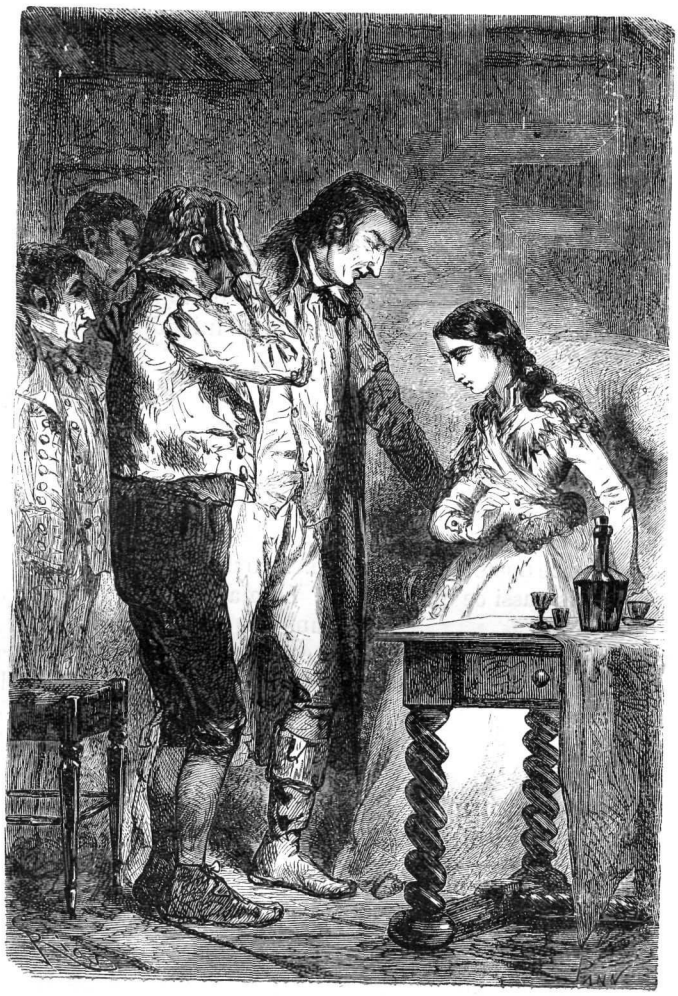
Le mauser resta longtemps silencieux, mais une fois qu'il eut commencé, il n'en finit plus; ce n'est pas seulement l'instruction des enfants qu'il demandait, lui, c'était le bouleversement de tout de fond en comble. On n'aurait jamais cru qu'un homme si paisible pouvait couver des idées pareilles.

« Je dis qu'il est honteux de vendre des régiments comme des troupeaux de bœufs, s'écriait-il d'un ton grave, la main étendue sur la table; — je dis qu'il est encore plus honteux de vendre des places de juges, parce que les juges, pour rentrer dans leur argent, vendent la justice; — je dis que les Républicains ont bien fait d'abolir les couvents, où s'entretiennent la paresse et tous les vices, — et je dis que chacun doit être libre d'aller, de venir, de commercer, de travailler, d'avancer dans tous les grades, sans que personne s'y oppose. — Et finalement je crois que si les frelons ne veulent pas s'en aller ni travailler, le bon Dieu veut que les abeilles s'en débarrassent, ce qu'on a toujours vu, et ce qu'on verra toujours jusqu'à la fin des siècles. »

Le vieux Schmitt, alors plus à son aise, dit qu'il avait les mêmes idées que le mauser et Koffel; et l'oncle, qui jusqu'alors avait gardé son calme, ne put s'empêcher d'approuver ces sentiments, les plus vrais, les plus naturels et les plus justes.

« Seulement, dit-il, au lieu de tout vouloir faire en un jour, il vaudrait mieux aller lentement et progressivement; il faudrait employer des moyens de persuasion et de douceur, comme l'a fait le Christ; ce serait plus sage, et l'on obtiendrait les mêmes résultats.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Pour vous rendre mes devoirs, dit le vieux Schmitt. (Page 62.)

Madame Thérèse, souriant alors, lui dit :

« Ah! monsieur Jacob, sans doute, sans doute, si tout le monde vous ressemblait; mais depuis combien de centaines d'années le Christ a-t-il prêché la bonté, la justice et la douceur aux hommes? Et pourtant, voyez si vos nobles l'écoutent; voyez s'ils traitent les paysans comme des frères... non... non! C'est malheureux, mais il faut la guerre. Dans les trois ans qui viennent de se passer, la République a plus fait pour les droits de l'homme que les dix-huit cents ans avant. Croyez-moi, monsieur le docteur, la résignation des honnêtes gens est un grand mal, elle donne de l'audace aux gueux et ne produit rien de bon. »

Tous ceux qui se trouvaient là pensaient comme madame Thérèse, et l'oncle Jacob allait répondre, lorsque le messager Clémentz, avec son grand chapeau recouvert d'une toile cirée et sa gibecière de cuir roux, entr'ouvrit la porte et lui tendit le journal.

« Vous ne prenez pas le café, Clémentz, lui dit l'oncle.

—Non, monsieur Jacob, merci... je suis pressé, toutes les lettres sont en retard... Une autre fois. »

Il sortit, et nous le vîmes repasser devant nos fenêtres en courant.

L'oncle rompit la bande du journal et se mit à lire d'une voix grave les nouvelles de ces temps lointains. Quoique bien jeune alors, j'en ai gardé le souvenir; cela ressemblait aux prédictions du mauser et m'inspirait un intérêt véritable. Le vieux *Zeitblatt* traitait les Répu-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Il montait à cheval tout rêveur. (Page 67.)

blicains d'espèces de fous, ayant formé l'entreprise audacieuse de changer les lois éternelles de la nature. Il rappelait au commencement la manière terrible dont Jupiter avait accablé les Titans révoltés contre son trône, en les écrasant sous des montagnes, de sorte que, depuis, ces malheureux vomissent de la cendre et de la flamme dans les sépulcres du Vésuvius et de l'Etna. Puis il parlait de la fonte des cloches, dérobées au culte de nos pères et transformées en canons, l'une des plus grandes profanations qui se puissent concevoir, puisque ce qui devait donner la vie à l'âme était destiné maintenant à tuer le corps.

Il disait aussi que les assignats ne valaient rien et que bientôt, quand les nobles seraient rentrés en possession de leurs châteaux et les prêtres de leurs couvents, ces papiers sans hypothèque ne seraient plus bons que pour allumer le feu des cuisines. Il avertissait charitablement les gens de les refuser à n'importe quel prix.

Après cela venait la liste des exécutions capitales, et malheureusement elle était longue ; aussi le *Zeitblatt* s'écriait que ces Républicains feraient changer le proverbe « que les loups « ne se mangent pas entre eux. »

Enfin il se moquait de la nouvelle ère, prétendue républicaine, dont les mois s'appelaient vendémiaire, brumaire, frimaire, nivôse, pluviôse, etc. Il disait que ces fous avaient l'intention de changer le cours des astres et de pervertir les saisons, de mettre l'hiver en été et le printemps en automne, de sorte qu'on ne

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

saurait plus quand faire les semailles ni les moissons ; que cela n'avait pas le sens commun, et que tous les paysans de France en étaient indignés.

Ainsi s'exprimait le *Zeitblatt*.

Koffel et le mauser, pendant cette lecture, se jetaient de temps en temps un coup d'œil rêveur, madame Thérèse et le père Schmitt semblaient tout pensifs, personne ne disait rien. L'oncle lisait toujours, en s'arrêtant une seconde à chaque nouveau paragraphe, et la vieille horloge poursuivait sa cadence éternelle.

Vers la fin, il était question de la guerre de Vendée, de la prise de Lyon, de l'occupation de Toulon par les Anglais et les Espagnols, de l'invasion de l'Alsace par Würmser et de la bataille de Kaiserslautern, où ces fameux Républicains s'étaient sauvés comme des lièvres. Le *Zeitblatt* prédisait la fin de la République pour le printemps suivant, et finissait par ces paroles du prophète Jérémie, qu'il adressait au peuple français : « Ta malice te châtiera et tes infidélités te reprendront; tu seras remis sous ton joug et dans tes liens rompus, afin que tu saches que c'est une chose amère que d'abandonner l'Éternel ton Dieu ! »

Alors l'oncle replia le journal et dit :

« Que penser de tout cela? Chaque jour on nous annonce que cette République va finir; il y a six mois elle était envahie de tous côtés, les trois quarts de ses provinces étaient soulevées contre elle, la Vendée avait remporté de grandes victoires et nous aussi ; eh bien ! maintenant elle nous a repoussés de presque partout, elle tient tête à toute l'Europe, ce que ne pourrait faire une grande monarchie; nous ne sommes plus dans le cœur de ses provinces, mais seulement sur ses frontières, elle s'avance même chez nous, et l'on nous dit qu'elle va périr! Si ce n'était pas le savant docteur Zacharias qui écrive ces choses, je concevrais de grands doutes sur leur sincérité.

» —Hé! monsieur Jacob, répondit madame Thérèse, ce docteur-là voit peut-être les choses comme il les désire; cela se présente souvent et n'ôte rien à la sincérité des gens; ils ne veulent pas tromper, mais ils se trompent eux-mêmes.

—Moi, dit le père Schmitt en se levant, tout ce que je sais, c'est que les soldats républicains se battent bien, et que si les Français en ont trois ou quatre cent mille comme ceux que j'ai vus, j'ai plus peur pour nous que pour eux. Voilà mon idée. Quant à Jupiter, qui met les gens sous le Vésuvius pour leur faire vomir du feu, c'est un nouveau genre de batterie que je ne connais pas, mais je voudrais bien le voir.

—Et moi, dit le mauser, je pense que ce docteur Zacharias ne sait pas ce qu'il dit; si j'écrivais le journal à sa place, je le ferais autrement.

Il se baissa près du fourneau pour ramasser une braise, car il éprouvait un grand besoin de fumer. Le vieux Schmitt suivit son exemple, et comme la nuit était venue, ils sortirent tous ensemble, Koffel le dernier, en serrant la main de l'oncle Jacob et saluant madame Thérèse.

XIII

Le lendemain, madame Thérèse s'occupait déjà des soins du ménage; elle visitait les armoires, dépliait les nappes, les serviettes, les chemises, et même le vieux linge tout jaune entassé là depuis la grand'mère Lehnel; elle mettait à part ce qu'on pouvait encore réparer, tandis que Lisbeth dressait le grand tonneau plein de cendres dans la buanderie. Il fallut faire bouillir de l'eau jusqu'à minuit pour la grande lessive. Et les jours suivants ce fut bien autre chose encore, lorsqu'il s'agit de blanchir, de sécher, de repasser et de raccommoder tout cela.

Madame Thérèse n'avait pas son égale pour les travaux de l'aiguille; cette femme, qu'on n'avait crue propre qu'à verser des verres d'eau-de-vie et à se trimbaler sur une charrette derrière un tas de sans-culottes, en savait plus, touchant les choses domestiques, que pas une commère d'Anstatt. Elle apporta même chez nous l'art de broder des guirlandes, et de marquer en lettres rouges le beau linge, chose complétement ignorée jusqu'alors dans la montagne, et qui prouve combien les grandes révolutions répandent les lumières.

De plus, madame Thérèse aidait Lisbeth à la cuisine, sans la gêner, sachant que les vieux domestiques ne peuvent souffrir qu'on dérange leurs affaires.

« Voyez pourtant, madame Thérèse, lui disait quelquefois la vieille servante, comme les idées changent; dans les premiers temps, je ne pouvais pas vous souffrir à cause de votre République, et maintenant si vous partiez, je croirais que toute la maison s'en va, et que nous ne pouvons plus vivre sans vous.

—Hé! lui répondait-elle en souriant, c'est tout simple, chacun tient à ses habitudes; vous ne me connaissiez pas, je vous inspirais de la défiance; chacun, à votre place, eût été de même. »

Puis elle ajoutait tristement :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il faudra pourtant que je parte, Lisbeth, ma place n'est pas ici, d'autres soins m'appellent ailleurs. »

Elle songeait toujours à son bataillon, et lorsque Lisbeth s'écriait :

« Bah! vous resterez chez nous; vous ne pouvez plus nous quitter maintenant. Vous saurez qu'on vous considère beaucoup dans le village, et que les gens de bien vous respectent. Laissez là vos sans-culottes; ce n'est pas la vie d'une honnête personne d'attraper des balles ou d'autres mauvais coups à la suite des soldats. Nous ne vous laisserons plus partir. »

Alors elle hochait la tête, et l'on voyait bien qu'un jour ou l'autre elle dirait : « Aujourd'hui, je pars! » et que rien ne pourrait la retenir.

D'un autre côté, les discussions sur la guerre et sur la paix continuaient toujours, et c'était l'oncle Jacob qui les recommençait. Chaque matin il descendait pour convertir madame Thérèse, disant que la paix devait régner sur la terre, que dans les premiers temps la paix avait été fondée par Dieu lui-même, non-seulement entre les hommes, mais encore entre les animaux; que toutes les religions recommandent la paix; que toutes les souffrances viennent de la guerre : la peste, le meurtre, le pillage, l'incendie; qu'il faut un chef à la tête des Etats pour maintenir l'ordre, et par conséquent des nobles qui soutiennent ce chef; que ces choses avaient existé de tout temps, chez les Hébreux, chez les Egyptiens, les Assyriens, les Grecs et les Romains; que la république de Rome avait compris cela, que les consuls et les dictateurs étaient des espèces de rois soutenus par de nobles sénateurs, soutenus eux-mêmes par de nobles chevaliers, lesquels s'élevaient au-dessus du peuple; — que tel était l'ordre naturel et qu'on ne pouvait le changer qu'au détriment des plus pauvres eux-mêmes; car, disait-il, les pauvres, dans le désordre, ne trouvent plus à gagner leur vie et périssent comme les feuilles en automne, lorsqu'elles se détachent des branches qui leur portaient la sève.

Il disait encore une foule de choses non moins fortes; mais toujours madame Thérèse trouvait de bonnes réponses soutenant que les hommes sont égaux en droits par la volonté de Dieu; que le rang doit appartenir au mérite et non à la naissance; que des lois sages, égales pour tous, établissent seules des différences équitables entre les citoyens, en approuvant les actions des uns et condamnant celles des autres; qu'il est honteux et misérable d'accorder des honneurs et de l'autorité à ceux qui n'en méritent pas; que c'est avilir l'autorité et l'honneur lui-même en les faisant représenter par des êtres indignes, et que c'est détruire dans tous les cœurs le sentiment de la justice, en montrant que cette justice n'existe pas, puisque tout dépend du hasard de la naissance; que pour établir un tel état de choses, il faut abrutir les hommes, parce que des êtres intelligents ne le souffriraient pas; qu'un tel abrutissement est contraire aux lois de l'Eternel; qu'il faut combattre par tous les moyens ceux qui veulent le produire à leur profit, même par la guerre, le plus terrible de tous, il est vrai, mais dont le crime retombe sur la tête de ceux qui le provoquent en voulant fonder l'iniquité éternelle!

Chaque fois que l'oncle entendait ces réponses, il devenait grave. Avait-il une course à faire dans la montagne, il montait à cheval tout rêveur, et toute la journée il cherchait de nouvelles et plus fortes raisons pour convaincre madame Thérèse. Le soir il revenait plus joyeux, avec des preuves qu'il croyait invincibles, mais sa croyance ne durait pas longtemps; car cette femme simple, au lieu de parler des Grecs et des Egyptiens, voyait tout de suite le fond des choses, et détruisait les preuves historiques de l'oncle par le bon sens.

Malgré tout cela, l'oncle Jacob ne se fâchait pas; au contraire, il s'écriait d'un air d'admiration :

« Quelle femme vous êtes, madame Thérèse! Sans avoir étudié la logique, vous répondez à tout! Je voudrais bien voir la mine que ferait le rédacteur du *Zeitblatt* en discutant contre vous; je suis sûr que vous l'embarrasseriez, malgré sa grande science et même sa bonne cause; car la bonne cause est de notre côté, seulement je la défends mal. »

Alors ils riaient tous deux ensemble, et madame Thérèse disait :

« Vous défendez très-bien la paix, je suis de votre avis; seulement tâchons de nous débarrasser d'abord de ceux qui veulent la guerre, et pour nous en débarrasser, faisons-la mieux qu'eux. Vous et moi nous serions bientôt d'accord, car nous sommes de bonne foi, et nous voulons la justice; mais les autres, il faut bien les convertir à coups de canon, puisque c'est la seule voix qu'ils entendent, et la seule raison qu'ils comprennent. »

L'oncle ne disait plus rien alors, et, chose qui m'étonnait beaucoup, il avait même l'air content d'avoir été battu.

Après ces grandes discussions politiques, ce qui faisait le plus de plaisir à l'oncle Jacob, c'était de me trouver, au retour de ses courses, en train de prendre ma leçon de français, madame Thérèse assise, le bras autour de ma taille, et moi debout, penché sur le livre. Alors il entrait tout doucement pour ne pas nous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

déranger, et s'asseyait en silence derrière le fourneau, allongeant les jambes et prêtant l'oreille dans une sorte de ravissement; il attendait quelquefois une demi-heure avant de tirer ses bottes et de mettre sa camisole, tant il craignait de me distraire, et quand la leçon était finie, il s'écriait :

« A la bonne heure, Fritzel, à la bonne heure, tu prends goût à cette belle langue, que madame Thérèse t'explique si bien. Quel bonheur pour toi d'avoir un maître pareil ! Tu ne sauras cela que plus tard. »

Il m'embrassait tout attendri : ce que madame Thérèse faisait pour moi, il l'estimait plus que pour lui-même.

Je dois reconnaître aussi que cette excellente femme ne m'ennuyait pas une minute durant ses leçons; voyait-elle mon attention se lasser, aussitôt elle me racontait de petites histoires qui me réveillaient; elle avait surtout un certain catéchisme républicain, plein de traits nobles et touchants, d'actions héroïques et de belles sentences, dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Les choses se poursuivirent ainsi plusieurs jours. Le mauser et Koffel arrivaient tous les soirs, selon leur habitude; madame Thérèse était complétement rétablie, et cela semblait devoir durer jusqu'à la consommation des siècles, lorsqu'un événement extraordinaire vint troubler notre quiétude, et pousser l'oncle Jacob aux entreprises les plus audacieuses.

XIV

Un matin l'oncle Jacob lisait gravement le catéchisme républicain derrière le fourneau; madame Thérèse cousait près de la fenêtre, et moi j'attendais un bon moment pour m'échapper avec Scipio.

Dehors, notre voisin Spick fendait du bois; aucun autre bruit ne s'entendait au village.

La lecture de l'oncle semblait l'intéresser beaucoup, de temps en temps il levait sur nous un regard en disant :

« Ces Républicains ont de bonnes choses; ils voient les hommes en grand .. leurs principes élèvent l'âme... C'est vraiment beau ! Je conçois que la jeunesse adopte leurs doctrines, car tous les êtres jeunes, sains de corps et d'esprit, aiment la vertu; les êtres décrépits avant l'âge par l'égoïsme et les mauvaises passions peuvent seuls admettre des principes contraires. Quel dommage que de pareilles gens recourent sans cesse à la violence !... »

Alors madame Thérèse souriait, et l'on se remettait à lire. Cela durait depuis environ une demi-heure, et Lisbeth, après avoir balayé le seuil de la maison, était sortie faire sa partie de commérage chez la vieille Roësel, comme à l'ordinaire, lorsque tout à coup un homme à cheval s'arrêta devant notre porte. Il avait un gros manteau de drap bleu, un bonnet de peau d'agneau, le nez camard et la barbe grise.

L'oncle venait de déposer son livre; nous regardions tous cet inconnu par les fenêtres.

« On vient vous chercher pour quelque malade, monsieur le docteur, » dit madame Thérèse.

L'oncle ne répondit pas.

L'homme, après avoir attaché son cheval au pilier du hangar, entrait dans l'allée.

« Monsieur le docteur Jacob? fit-il en ouvrant la porte.

— C'est moi, monsieur.

— Voici une lettre de la part de M. le docteur Feuerbach, de Kaiserslautern.

— Veuillez vous asseoir, monsieur, » dit l'oncle.

L'homme resta debout.

L'oncle, en relisant la lettre, devint tout pâle et durant une minute il parut comme troublé, regardant madame Thérèse d'un œil vague.

« Je dois rapporter la réponse s'il y en a, dit l'homme.

— Vous direz à Feuerbach que je le remercie, c'est toute la réponse. »

Puis, sans rien ajouter, il sortit la tête nue, avec le messager que nous vîmes s'éloigner dans la rue, conduisant son cheval par la bride, vers l'auberge du *Cruchon-d'Or*. Il allait sans doute se rafraîchir avant de se remettre en route. Nous vîmes aussi l'oncle passer devant les fenêtres et entrer sous le hangar. Madame Thérèse parut alors inquiète.

« Fritzel, dit-elle, va porter son bonnet à ton oncle. »

Je sortis aussitôt et je vis l'oncle qui se promenait de long en large devant la grange; il tenait toujours la lettre, sans avoir l'idée de la mettre en poche. Spick, du seuil de sa maison, le regardait d'un air étrange, les mains croisées sur sa hache; deux ou trois voisins regardaient aussi derrière leurs vitres.

Il faisait très-froid dehors, je rentrai. Madame Thérèse avait déposé son ouvrage et restait pensive, le coude au bord de la fenêtre; moi, je m'assis derrière le fourneau sans avoir envie de ressortir.

Toutes ces choses, je m'en suis toujours souvenu durant mon enfance; mais ce qui vint ensuite m'a longtemps produit l'effet d'un rêve

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

car je ne pouvais le comprendre, et ce n'est qu'avec l'âge, en y pensant plus tard, que j'en ai saisi le sens véritable.

Je me rappelle bien que l'oncle rentra quelques instants après, en disant que les hommes étaient des gueux, des êtres qui ne cherchaient qu'à se nuire; qu'il s'assit à l'intérieur de la petite fenêtre, non loin de la porte, et qu'il se mit à lire la lettre de son ami Feuerbach; tandis que madame Thérèse l'écoutait debout à gauche, dans sa petite veste à double rangée de boutons, les cheveux tordus sur la nuque, droite et calme.

Tout cela je le vois, et je vois aussi Scipio, le nez en l'air et la queue en trompette au milieu de la salle. Seulement la lettre étant écrite en allemand de Saxe, tout ce que je pus y comprendre, c'est qu'on avait dénoncé l'oncle Jacob comme un jacobin, chez lequel se réunissaient les gueux du pays pour célébrer la Révolution; — que madame Thérèse était aussi dénoncée comme une femme dangereuse, regrettée des Républicains à cause de son audace extraordinaire, et qu'un officier prussien, accompagné d'une bonne escorte, devait venir la prendre le lendemain et la diriger sur Mayence avec les autres prisonniers.

Je me rappelle également que Feuerbach conseillait à l'oncle une grande prudence, parce que les Prussiens, depuis leur victoire de Kaiserslautern, étaient maîtres du pays, qu'ils emmenaient tous les gens dangereux, et qu'ils les envoyaient jusqu'en Pologne, à deux cents lieues de là, au fond des marais, pour donner le bon exemple aux autres.

Mais ce qui me parut inconcevable, c'est la façon dont l'oncle Jacob, cet homme si calme, ce grand amateur de la paix, s'indigna contre l'avis et les conseils de son vieux camarade. Ce jour-là notre petite salle, si paisible, fut le théâtre d'un terrible orage, et je doute que, depuis les premiers temps de sa fondation, elle en eût vu de semblables. L'oncle accusait Feuerbach d'être un égoïste, prêt à fléchir la tête sous l'arrogance des Prussiens, qui traitaient le Palatinat et le Hündsruck en pays conquis; il s'écriait qu'il existait des lois à Mayence, à Trèves, à Spire, aussi bien qu'en France; que madame Thérèse avait été laissée pour morte par les Autrichiens; qu'on n'avait pas le droit de réclamer les personnes et les choses abandonnées; qu'elle était libre; qu'il ne souffrirait pas qu'on mît la main sur elle; qu'il protesterait; qu'il avait pour ami le jurisconsulte Pfeffel de Heidelberg; qu'il écrirait, qu'il se défendrait, qu'il remuerait le ciel et la terre; qu'on verrait si Jacob Wagner se laisserait mener de la sorte; qu'on serait étonné de ce qu'un homme paisible était capable de faire pour la justice et le droit.

En disant ces choses, il allait et venait, il avait les cheveux ébouriffés; il mêlait toutes les anciennes ordonnances qui lui revenaient en mémoire, et les récitait en latin. Il parlait aussi de certaines sentences des droits de l'homme qu'il venait de lire, et de temps en temps il s'arrêtait, appuyant le pied à terre avec force, en pliant le genou, et s'écriant :

« Je suis sur les fondements du droit, sur les bases d'airain de nos anciennes chartes. Que les Prussiens arrivent... qu'ils arrivent! Cette femme est à moi, je l'ai recueillie et sauvée : « La chose abandonnée, *res derelicta est res publica*, *res vulgata*. »

Je ne sais pas où il avait appris tout cela; c'est peut-être à l'Université de Heidelberg, en entendant discuter ses camarades entre eux. Mais alors toutes ces vieilles rubriques lui passaient par la tête, et il avait l'air de répondre à dix personnes qui l'attaquaient.

Madame Thérèse, pendant ce temps, était calme, sa longue figure maigre semblait rêveuse; les citations de l'oncle l'étonnaient sans doute, mais voyant les choses clairement, comme d'habitude, elle comprenait sa position véritable. Ce n'est qu'au bout d'une grande demi-heure, lorsque l'oncle ouvrit son secrétaire, et qu'il s'assit pour écrire au jurisconsulte Pfeffel, qu'elle lui posa doucement la main sur l'épaule, et lui dit avec attendrissement :

« N'écrivez pas, monsieur Jacob, c'est inutile; avant que votre lettre n'arrive, je serai déjà loin. »

L'oncle la regardait alors tout pâle.

« Vous voulez donc partir? fit-il les joues tremblantes.

—Je suis prisonnière, dit-elle, je savais cela; mon seul espoir était que les Républicains reviendraient à la charge, et qu'ils me délivreraient en marchant sur Landau; mais puisqu'il en est autrement, il faut que je parte.

—Vous voulez partir! répéta l'oncle d'un ton désespéré.

—Oui, monsieur le docteur, je veux partir pour vous épargner de grands chagrins; vous êtes trop bon, trop généreux pour comprendre les dures lois de la guerre : vous ne voyez que la justice! Mais en temps de guerre, la justice n'est rien, la force est tout. Les Prussiens sont vainqueurs, ils arrivent, ils m'emmèneront parce que c'est leur consigne. Les soldats ne connaissent que leur consigne : la loi, la vie, l'honneur, la raison des gens ne sont rien : leur consigne passe avant tout. »

L'oncle, renversé dans son fauteuil, ses gros yeux pleins de larmes, ne savait que répondre;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

seulement il avait pris la main de madame Thérèse et la serrait avec une émotion extraordinaire ; puis, se relevant la face toute bouleversée, il se remit à marcher, en vouant les oppresseurs du genre humain à l'exécration des siècles futurs, en maudissant Richter et tous les gueux de son espèce, et déclarant d'une voix de tonnerre que les Républicains avaient raison de se défendre, que leur cause était juste, qu'il le voyait maintenant, et que toutes les vieilles lois, les vieux fatras des ordonnances, des règlements et des chartes de toutes sortes n'avaient jamais profité qu'aux nobles et aux moines contre les pauvres gens. Ses joues se gonflaient, il trébuchait, il ne parlait plus, il bredouillait ; il disait que tout devait être aboli de fond en comble, que le règne du courage et de la vertu devait seul triompher, et finalement, dans une sorte d'enthousiasme extraordinaire, les bras étendus vers madame Thérèse, et les joues rouges jusqu'à la nuque, il lui proposa de monter avec elle sur son traîneau et de la conduire dans la haute montagne chez un bûcheron de ses amis, où elle serait en sûreté ; il lui tenait les deux mains et disait :

« Partons... allons-nous-en... vous serez très-bien chez le vieux Ganglof... C'est un homme qui m'est tout dévoué... Je les ai sauvés, lui et son fils... ils vous cacheront... Les Prussiens n'iront pas vous chercher dans les gorges du Lauterfelz ! »

Mais madame Thérèse refusa, disant que si les Prussiens ne la trouvaient pas à Anstatt, ils arrêteraient l'oncle à sa place, et qu'elle aimait mieux risquer de périr de fatigue et de froid sur la grande route, que d'exposer à un tel malheur l'homme qui l'avait sauvée d'entre les morts.

Elle dit cela d'une voix très-ferme, mais l'oncle ne tenait plus compte alors de semblables raisons. Je me rappelle que ce qui l'ennuyait le plus, c'était de voir partir madame Thérèse avec des hommes barbares, des sauvages venus du fond de la Poméranie ; il ne pouvait supporter cette idée et s'écriait :

« Vous êtes faible... vous êtes encore malade... Ces Prussiens ne respectent rien... c'est une race pleine de jactance et de brutalité... Vous ne savez pas comment ils traitent leurs prisonniers... je l'ai vu, moi... c'est une honte pour mon pays... J'aurais voulu le cacher, mais il faut que je l'avoue maintenant : c'est affreux !

—Sans doute, monsieur Jacob, répondit-elle, je connais cela par d'anciens prisonniers de mon bataillon : nous marcherons deux à deux, quatre à quatre, tristes, quelquefois sans pain, souvent brutalisés et pressés par l'escorte. Mais les gens de la campagne sont bons chez vous, ce sont de braves gens... ils ont de la pitié... et les Français sont gais, monsieur le docteur... il n'y aura que la route de pénible, et encore je trouverai dix, vingt de mes camarades pour porter mon petit paquet : les Français ont des égards pour les femmes. Je vois cela d'avance, fit-elle en souriant toute mélancolique, un d'entre nous marchera devant en chantant un vieil air de l'Auvergne, pour marquer le pas, ou bien un air plus joyeux de la Provence, pour éclaircir votre ciel gris ; nous ne serons pas aussi malheureux que vous pensez, monsieur Jacob. »

Elle parlait ainsi doucement, la voix un peu tremblante, et à mesure qu'elle parlait, je la voyais avec son petit paquet dans la file des prisonniers, et mon cœur se fendait. Oh ! c'est alors que je sentis combien nous l'aimions, combien cela nous faisait de peine d'être forcés de la voir partir ; car tout à coup je me pris à fondre en larmes, et l'oncle, s'asseyant en face de son secrétaire, les deux mains sur sa figure, resta dans le silence ; mais de grosses larmes coulaient lentement jusque sur son poignet. Madame Thérèse elle-même, voyant ces choses, ne put se défendre de sangloter ; elle me prenait dans ses bras doucement, et me donnait de gros baisers en me disant :

« Ne pleure pas, Fritzel, ne pleure pas ainsi... Vous penserez quelquefois à moi, n'est-ce pas ? Moi, je ne vous oublierai jamais ! »

Scipio seul restait calme, se promenant autour du fourneau, et nous regardant sans rien comprendre à notre chagrin.

Ce ne fut que vers dix heures, lorsque nous entendîmes Lisbeth allumer du feu dans la cuisine, que nous reprîmes un peu de calme.

Alors l'oncle se mouchant avec force, dit :

« Madame Thérèse, vous partirez, puisque vous voulez partir absolument ; mais il m'est impossible de consentir à ce que ces Prussiens viennent vous prendre ici comme une voleuse, et vous emmènent au milieu de tout le village. Si l'une de ces brutes vous adressait une parole dure ou insolente, je m'oublierais... car maintenant ma patience est à bout... je le sens, je serais capable de me porter à quelque grande extrémité. Permettez-moi donc de vous conduire moi-même à Kaiserslautern avant que ces gens n'arrivent. Nous partirons de grand matin, vers quatre ou cinq heures, sur mon traîneau ; nous prendrons les chemins de traverse, et à midi au plus tard nous serons là-bas. Y consentez-vous ?

—Oh ! monsieur Jacob, comment pourrais-je refuser cette dernière marque de votre affection ? dit-elle tout attendrie. J'accepte avec reconnaissance.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Cela se fera donc de la sorte, dit l'oncle gravement. Et maintenant essuyons nos larmes, écartons autant que possible ces pensées amères, afin de ne pas trop attrister les derniers instants que nous passerons ensemble. »

Il vint m'embrasser, écarta les cheveux de mon front et dit :

« Fritzel, tu es un bon enfant, tu as un excellent cœur. Rappelle-toi que ton oncle Jacob a été content de toi en ce jour : c'est une bonne pensée de se dire qu'on a donné de la satisfaction à ceux qui nous aiment! »

XV

Depuis cet instant le calme se rétablit chez nous. Chacun songeait au départ de madame Thérèse, au grand vide que cela ferait dans notre maison, à la tristesse qui succéderait pendant des semaines et des mois aux bonnes soirées que nous avions passées ensemble, à la douleur du mauser, de Koffel et du vieux Schmitt en apprenant cette mauvaise nouvelle; plus on rêvait, plus on découvrait de nouveaux sujets d'être désolé.

Moi, ce qui me semblait le plus amer, c'était de quitter mon ami Scipio; je n'osais pas le dire, mais en pensant qu'il allait partir, que je ne pourrais plus me promener avec lui dans le village, au milieu de l'admiration universelle, que je n'aurais plus le bonheur de lui voir faire l'exercice, et que je serais comme avant, seul à me promener les mains dans les poches et le bonnet de coton tiré sur les oreilles, sans honneur et sans gloire, un tel désastre me semblait le comble de la désolation. Et ce qui finissait de m'abreuver d'amertume, c'est que Scipio, grave et pensif, était venu s'asseoir devant moi, me regardant à travers ses épais sourcils frisés, d'un air aussi chagrin que s'il eût compris qu'il fallait nous séparer dans les siècles des siècles. Oh! quand je pense à ces choses, encore aujourd'hui je m'étonne que les grosses boucles blondes de mes cheveux ne soient pas devenues toutes grises, au milieu de ces réflexions désolantes. Je ne pouvais pas même pleurer, tant ma douleur était cruelle; je restais le nez en l'air, mes grosses lèvres retroussées, et les deux mains croisées autour d'un genou.

L'oncle, lui, se promenait de long en large, et de temps en temps il toussait tout bas en redoublant de marcher.

Madame Thérèse, toujours active, malgré sa tristesse et ses yeux rouges, avait ouvert l'armoire du vieux linge, et se taillait dans de la grosse toile, une espèce de sac à doubles bretelles pour mettre ses effets de route; on entendait crier les ciseaux sur la table, elle ajustait les pièces avec son adresse ordinaire. Enfin, quand tout fut prêt, elle tira de sa poche une aiguille et du fil, puis elle s'assit, mit le dé au bout de son doigt, et depuis cet instant on ne vit plus que sa main aller et venir comme l'éclair.

Tout cela se faisait dans le plus grand silence; on n'entendait que le pas lourd de l'oncle sur le plancher et la marche cadencée de notre vieille horloge, que ni nos joies ni notre désolation ne faisaient avancer ou retarder d'une seconde. Ainsi va la vie; le temps qui marche ne demande pas : « Etes-vous tristes? êtes-vous gais? riez-vous? pleurez-vous? est-ce le printemps, l'automne ou l'hiver? » Il va, va toujours! Et ces millions d'atomes qui tourbillonnent dans un rayon de soleil, et dont la vie commence et finit d'un tic-tac à l'autre, comptent autant pour lui que l'existence d'un vieillard de cent ans. Hélas! nous sommes bien peu de chose.

Lisbeth étant venue vers midi mettre la nappe, l'oncle s'arrêta et lui dit :

« Tu feras cuire un petit jambon pour demain matin; madame Thérèse part.

Et comme la vieille servante le regardait toute saisie :

« Les Prussiens la réclament, dit-il d'une voix enrouée; ils ont la force pour eux... il faut obéir. »

Alors Lisbeth déposa ses assiettes au bord de la table et, nous regardant l'un après l'autre, elle releva son bonnet sur sa tête, comme si cette nouvelle avait pu le déranger, puis elle dit :

« Madame Thérèse part... ça n'est pas possible... je ne croirai jamais cela.

—Il le faut, ma pauvre Lisbeth, répondit madame Thérèse tristement, il le faut, je suis prisonnière... on vient me chercher.

—Les Prussiens?

—Oui, les Prussiens. »

Alors la vieille, que l'indignation suffoquait dit :

« J'ai toujours pensé que ces Prussiens n'étaient pas grand'chose : des tas de gueux, de véritables bandits! Venir attaquer une honnête femme? Si les hommes avaient pour deux liards de cœur, est-ce qu'ils souffriraient ça?

—Et que ferais-tu? lui demanda l'oncle, dont la face se ranimait, car l'indignation de la vieille lui faisait plaisir intérieurement.

— Moi, je chargerais mes *kougelreiter* *,

* Pistolets de cavalerie.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



J'ai toujours pensé que ces Prussiens n'étaient pas grand'chose. (Page 71.)

s'écria Lisbeth, je leur dirais par la fenêtre : « Passez votre chemin, bandits ! n'entrez pas, ou gare ! » Et le premier qui dépasserait la porte, je l'étendrais roide. Oh ! les gueux !

— Oui, oui, fit l'oncle, voilà comment on devrait recevoir des gens pareils ; mais nous ne sommes pas les plus forts. »

Puis il se remit à marcher, et Lisbeth, toute tremblante, plaça les couverts.

Madame Thérèse ne disait rien.

La table mise, nous dînâmes tout rêveurs. Ce n'est qu'à la fin, lorsque l'oncle alla chercher une vieille bouteille de bourgogne à la cave, et que rentrant il s'écria tristement :

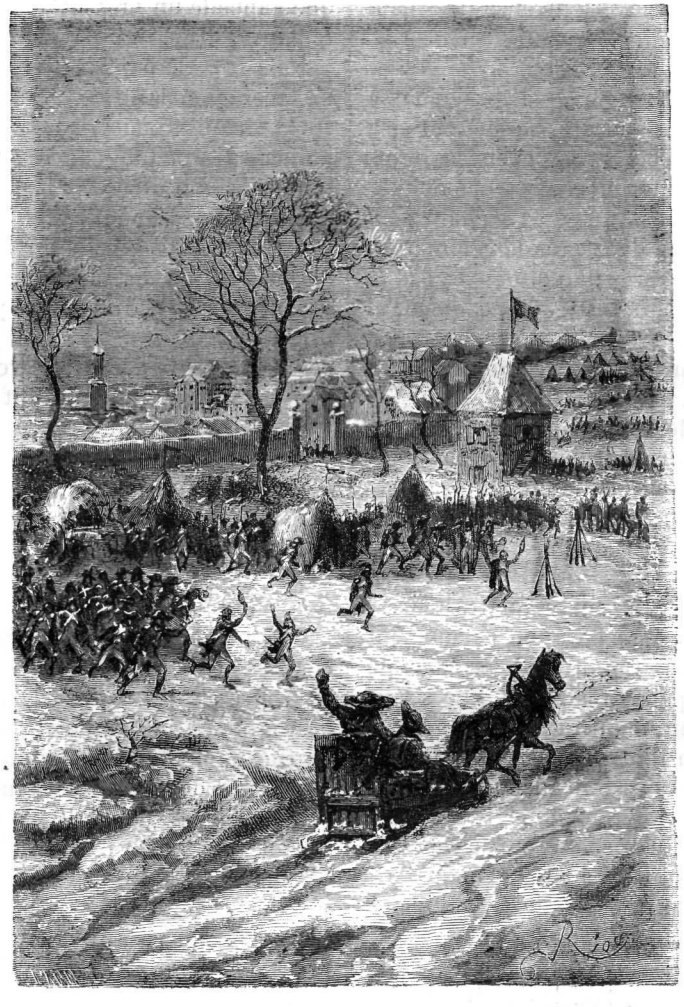
« Réjouissons un peu nos cœurs, et fortifions-nous contre ces grands chagrins qui nous accablent. Qu'avant votre départ, madame Thérèse, ce vieux vin qui vous a rendu la force, et qui nous a tous égayés un jour de bonheur, brille encore au milieu de nous, comme un rayon de soleil, et dissipe quelques instants les nuages qui nous entourent. »

Ce n'est qu'au moment où d'une voix ferme, il dit cela, que nous sentîmes renaître un peu notre courage.

Mais quelques instants après, lorsque, s'adressant à Lisbeth, il lui dit de chercher un verre pour trinquer avec madame Thérèse, et que la pauvre vieille se mit à fondre en larmes, le tablier sur la figure, alors notre fermeté disparut, et tous ensemble nous nous mîmes à sangloter comme des malheureux.

« Oui, oui, disait l'oncle, nous avons eu du bonheur ensemble... voilà l'histoire humaine :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Voici la citoyenne Thérèse! (Page 78.)

les instants de joie passent vite et la douleur dure longtemps. Celui qui nous regarde là-haut sait pourtant que nous ne méritons pas de souffrir ainsi, que des êtres méchants nous ont désolés; mais il sait aussi que la force, la vraie force est dans sa main, et qu'il pourra nous rendre heureux dès qu'il le voudra. C'est pour cela qu'il permet ces iniquités, car il a confiance dans la réparation. Soyons donc calmes et fions-nous en lui.—A la santé de madame Thérèse! »

Et nous bûmes tous, les joues couvertes de larmes.

Lisbeth, en entendant parler de la puissance de Dieu, s'était un peu calmée, car elle avait des sentiments pieux, et pensa que les choses devaient être ainsi, pour le plus grand bien de tous dans la vie éternelle, mais elle n'en continua pas moins à maudire les Prussiens du fond de l'âme, et tous ceux qui leur ressemblaient.

Après dîner, l'oncle recommanda surtout à la vieille servante de ne pas répandre le bruit de ces événements au village, sans quoi Richter et tous les gueux d'Anstatt seraient là le lendemain de bonne heure pour voir le départ de madame Thérèse et jouir de notre humiliation. Elle le comprit très-bien, et lui promit de modérer sa langue. Puis l'oncle sortit pour aller voir le mauser.

Toute cette après-midi, je ne quittai pas la maison. Madame Thérèse continua ses préparatifs de départ; Lisbeth l'aidait et voulait fourrer dans son sac une foule de choses inu-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tiles, disant qu'il faut de tout en route, qu'on est content de trouver ce qu'on a mis dans un coin; qu'étant un jour allée à Pirmasens, elle avait bien regretté son peigne et ses tresses à rubans.

Madame Thérèse souriait.

« Non, Lisbeth, disait-elle, songez donc que je ne voyagerai pas en voiture, et que tout cela sera sur mon dos : trois bonnes chemises, trois mouchoirs, deux paires de souliers et quelques paires de bas suffisent. A toutes les haltes on s'arrête une heure ou deux près de la fontaine; on fait la lessive. Vous ne connaissez pas la lessive des soldats? Mon Dieu, que de fois je l'ai faite! Nous autres Français, nous aimons à être propres, et nous le sommes toujours avec notre petit paquet. »

Elle paraissait de bonne humeur, et seulement lorsqu'elle adressait de temps en temps à Scipio quelques paroles amicales, sa voix devenait toute mélancolique; je ne savais pas pourquoi, mais je le sus plus tard, lorsque l'oncle revint.

La journée s'avançait; sur les quatre heures, la nuit commençait à se faire; en ce moment tout était prêt, le sac renfermant les effets de madame Thérèse pendait au mur. Elle s'assit au coin du fourneau, m'attirant sur ses genoux en silence; Lisbeth rentra dans la cuisine, préparer le souper, et dès lors aucune parole ne fut échangée; la pauvre femme rêvait sans doute à l'avenir qui l'attendait sur la route de Mayence, au milieu de ses compagnons d'infortune; elle ne disait rien, et je sentais sa douce respiration sur ma joue.

Cela durait depuis une demi-heure, et la nuit était venue, lorsque l'oncle ouvrit la porte, en demandant :

« Êtes-vous là, madame Thérèse?

— Oui, monsieur le docteur.

— Bon... bon... j'ai vu mes malades... j'ai prévenu Koffel, le mauser et le vieux Schmitt; tout va bien, ils seront ici ce soir pour recevoir vos adieux. »

Sa voix était raffermie. Il alla lui-même chercher de la lumière à la cuisine, et nous voyant ensemble en rentrant, cela parut le réjouir.

« Fritzel se conduit bien, dit-il. Maintenant il va perdre vos bonnes leçons; mais j'espère qu'il s'exercera tout seul à lire en français, et qu'il se rappellera toujours qu'un homme ne vaut que par ses connaissances. Je compte là-dessus. »

Alors madame Thérèse lui fit voir son petit paquet en détail; elle souriait, et l'oncle disait :

« Quel heureux caractère ont ces Français! Au milieu des plus grandes infortunes, ils conservent un fonds de gaieté naturelle; leur désolation ne dure jamais plusieurs jours. Voilà ce que j'appelle un présent de Dieu, le plus beau, le plus désirable de tous. »

Mais de cette journée, — dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire, parce qu'elle fut la première où je vis la tristesse de ceux que j'aimais; — de tout ce jour, ce qui m'attendrit le plus, ce fut quelques instants avant le souper, lorsque, tranquillement assise derrière le poêle, la tête de Scipio sur les genoux, et regardant au fond de la salle obscure d'un air rêveur, madame Thérèse se prit tout à coup à dire :

« Monsieur le docteur, je vous dois bien des choses... et cependant il faut que je vous fasse encore une demande.

— Quoi donc, madame Thérèse?

—C'est de garder auprès de vous mon pauvre Scipio... de le garder en souvenir de moi... Qu'il soit le compagnon de Fritzel, comme il a été le mien, et qu'il n'ait pas à supporter les nouvelles épreuves de ma vie de prisonnière. »

Comme elle disait cela, je crus sentir mon cœur se gonfler, et je frémis de bonheur et de tendresse jusqu'au fond des entrailles. J'étais accroupi sur ma petite chaise basse devant le fourneau; je pris mon Scipio, je l'attirai, j'enfonçai mes deux grosses mains rouges dans son épaisse toison, un véritable déluge de larmes inonda mes joues; il me semblait qu'on venait de me rendre tous les biens de la terre et du ciel que j'avais perdus.

L'oncle me regardait tout surpris; il comprit sans doute ce que j'avais souffert en songeant qu'il fallait me séparer de Scipio, car au lieu de faire des observations à madame Thérèse sur le sacrifice qu'elle s'imposait, il dit simplement :

« J'accepte, madame Thérèse, j'accepte pour Fritzel, afin qu'il se souvienne combien vous l'avez aimé; qu'il se rappelle toujours que dans le plus grand chagrin vous lui avez laissé, comme marque de votre affection, un être bon, fidèle, non-seulement votre propre compagnon, mais encore celui de Petit-Jean, votre frère; qu'il ne l'oublie jamais et qu'il vous aime aussi. »

Puis s'adressant à moi :

« Fritzel, dit-il, tu ne remercies pas madame Thérèse?

Alors je me levai, et sans pouvoir dire un mot tant je sanglotais, j'allai me jeter dans les bras de cette excellente femme et je ne la quittai plus; je me tenais près d'elle, le bras sur son épaule, regardant à nos pieds Scipio à travers de grosses larmes, et le touchant du bout

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

des doigts avec un sentiment de joie inexprimable.

Il fallut du temps pour m'apaiser. Madame Thérèse, en m'embrassant, disait : « Cet enfant a bon cœur, il s'attache facilement, c'est bien! » ce qui redoublait encore mes pleurs. Elle écartait mes cheveux de mon front et semblait attendrie.

Après le souper, Koffel, le mauser et le vieux Schmitt arrivèrent gravement, le bonnet sous le bras; ils exprimèrent à madame Thérèse leur chagrin de la voir partir, et leur indignation contre ce gueux de Richter, auquel tout le monde attribuait la dénonciation, car seul il était capable d'un trait pareil.

On s'était assis autour du fourneau; madame Thérèse semblait touchée de la douleur de ces braves gens, et malgré cela, son caractère ferme, décidé, ne l'abandonnait pas.

« Ecoutez, mes amis, dit-elle, si le monde était semé de roses, et si l'on ne trouvait partout que des gens de cœur pour célébrer la justice et le bon droit, quel mérite aurait-on à soutenir ces principes? Franchement, cela ne vaudrait pas la peine de vivre! Nous avons de la chance d'arriver dans un temps où l'on fait de grandes choses, où l'on combat pour la liberté; du moins on parlera de nous, et notre existence n'aura pas été inutile : toutes nos misères, toutes nos souffrances, tout notre sang répandu formeront un sublime spectacle pour les générations futures; tous les gueux frémiront en pensant qu'ils auraient pu nous rencontrer et que nous les aurions balayés, et toutes les grandes âmes regretteront de n'avoir pu prendre part à nos travaux. Voilà le fond des choses. Ne me plaignez donc pas; je suis fière et je suis heureuse de souffrir pour la France, qui représente dans le monde la liberté, la justice et le droit. — Vous nous croyez peut-être battus? c'est une erreur : nous avons reculé d'un pas hier, nous en ferons vingt en avant demain. Et si par malheur la France ne représente plus un jour cette grande cause que nous défendons, d'autres peuples prendront notre place et poursuivront notre ouvrage, car la justice et la liberté sont immortelles et tous les despotes du monde ne parviendront jamais à les détruire. — Quant à moi, je pars pour Mayence et peut-être pour la Prusse, escortée par des soldats de Brunswick; mais souvenez-vous de ce que je vous dis : les Républicains n'en sont encore qu'à leur première étape, et je suis sûre qu'avant la fin de l'année prochaine ils viendront me délivrer. »

Ainsi parlait cette femme fière, qui souriait, et dont les yeux étincelaient. On voyait bien que les misères n'étaient rien pour elle, et chacun pensait : « Si ce sont là les femmes républicaines, qu'est-ce que les hommes doivent donc être? »

Koffel pâlissait de plaisir en l'écoutant parler; le mauser clignait de l'œil à l'oncle et lui disait tout bas :

« Tout ça, je le sais depuis longtemps, c'est écrit dans mon livre; il faut que ces choses arrivent... c'est écrit! »

Le vieux Schmitt, ayant demandé la permission d'allumer sa pipe, lançait de grosses bouffées coup sur coup, et murmurait entre ses dents :

« Quel malheur que je n'aie pas vingt ans! j'irais m'engager chez ces gens-là! Voilà ce qu'il me fallait... Qu'est-ce qui m'empêcherait de devenir général comme le premier venu? Quel malheur! »

Enfin, sur le coup de neuf heures, l'oncle dit :

« Il se fait tard... il faudra partir avant le jour... Je crois que nous ferions bien d'aller prendre un peu de repos. »

Et tout le monde se leva dans une sorte d'attendrissement; on s'embrassa les uns les autres comme de vieilles connaissances, en se promettant de ne jamais s'oublier. Koffel et Schmitt sortirent les premiers, le mauser et l'oncle s'entretinrent un instant tout bas sur le seuil de la maison. Il faisait un clair de lune superbe, tout était blanc sur la terre; le ciel, d'un bleu sombre, fourmillait d'étoiles. Madame Thérèse, Scipio et moi nous sortîmes contempler ce magnifique spectacle, qui montre bien la petitesse et la vanité des choses humaines quand on y pense, et qui confond l'esprit par sa grandeur sans bornes.

Puis le mauser s'éloigna, serrant de nouveau la main de l'oncle; on le voyait comme en plein jour marcher dans la rue déserte. Enfin il disparut au coin de la ruelle des Orties, et le froid étant très-vif, nous rentrâmes tous en nous souhaitant le bonsoir.

L'oncle, sur le seuil de ma chambre, m'embrassa et me dit d'une voix étrange, en me serrant sur son cœur :

« Fritzel... travaille... travaille... et conduis-toi bien, cher enfant! »

Il entra chez lui tout ému.

Moi, je ne pensais qu'au bonheur de garder Scipio. Une fois dans ma chambre, je le fis coucher à mes pieds, entre le chaud duvet et le bois de lit; il se tenait là tranquille, la tête entre les pattes; je sentais ses flancs se dilater doucement à chaque respiration, et je n'aurais pas changé mon sort contre celui de l'empereur d'Allemagne.

Jusque passé dix heures, il me fut impossible

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de dormir, en songeant à ma félicité. L'oncle allait et venait chez lui; je l'entendis ouvrir son secrétaire, puis faire du feu dans le poêle de sa chambre pour la première fois de l'hiver; je pensai qu'il avait l'idée de veiller, et je finis par m'endormir profondément.

XVI

Neuf heures sonnaient à l'église, lorsque je fus éveillé par un cliquetis de ferraille devant notre maison; des chevaux piétinaient sur la terre durcie, on entendait des gens parler à notre porte.

L'idée me vint aussitôt que les Prussiens arrivaient pour prendre madame Thérèse, et je souhaitai de tout mon cœur que l'oncle Jacob n'eût pas aussi longtemps dormi que moi. Deux minutes après je descendais l'escalier, et je découvrais au bout de l'allée cinq ou six hussards enveloppés dans leur dolman, la grande sabretache pendant jusqu'au-dessous de l'étrier, et le sabre au poing. L'officier, un petit blond très-maigre, les joues creuses, les pommettes plaquées de rose et les grosses moustaches d'un roux fauve, se tenait en travers de l'allée sur un grand cheval noir, et Lisbeth, le balai à la main, répondait à ses questions d'un air effrayé.

Plus loin, s'étendait un cercle de gens, la bouche béante, se penchant l'un sur l'autre pour entendre. Au premier rang, je remarquai le mauser, les mains dans les poches, et M. Richter qui souriait, les yeux plissés et les dents découvertes, comme un vieux renard en jubilation. Il était venu sans doute pour jouir de la confusion de l'oncle.

« Ainsi votre maître et la prisonnière sont partis ensemble ce matin? disait l'officier.

—Oui, monsieur le commandant, répondit Lisbeth.

—A quelle heure?

—Entre cinq et six heures, monsieur le commandant, il faisait encore nuit; j'ai moi-même accroché la lanterne au timon du traîneau.

—Vous aviez donc reçu l'avis de notre arrivée? dit l'officier en lui lançant un coup d'œil perçant? »

Lisbeth regarda le mauser, qui sortit du cercle et répondit pour elle sans gêne.

« Sauf votre respect, j'ai vu le docteur Jacob hier soir, c'est un de mes amis... Cette pauvre vieille ne sait rien... Depuis longtemps le docteur était las de la Française, il avait envie de s'en débarrasser, et quand il a vu qu'elle pouvait supporter le voyage, il a profité du premier moment.

—Mais comment ne les avons-nous pas rencontrés sur la route? s'écria le Prussien en regardant le mauser de la tête aux pieds.

—Hé! vous aurez pris le chemin de la vallée, le docteur aura passé par le Waldeck et la montagne; il y a plus d'un chemin pour aller à Kaiserslautern. »

L'officier, sans répondre, sauta de son cheval, il entra dans notre chambre, poussa la porte de la cuisine et fit semblant de regarder à droite et à gauche; puis il ressortit et dit en se remettant en selle :

« Allons, voilà notre affaire faite; le reste ne nous regarde plus. »

Il se dirigea vers le *Cruchon-d'Or*, ses hommes le suivirent, et la foule se dispersa, causant de ces événements extraordinaires. Richter semblait confus et comme indigné, Spick nous regardait d'un œil louche; ils remontèrent ensemble les marches de l'auberge, et Scipio, qui s'était tenu sur notre escalier, sortit alors en aboyant de toutes ses forces.

Les hussards se rafraîchirent au *Cruchon-d'Or*, puis nous les revîmes passer devant chez nous, sur la route de Kaiserslautern, et depuis nous n'en eûmes plus de nouvelles.

Lisbeth et moi nous pensions que l'oncle reviendrait à la nuit; mais quand nous vîmes s'écouler tout le jour, puis le lendemain et le surlendemain sans même recevoir de lettre, on peut s'imaginer notre inquiétude.

Scipio montait et descendait dans la maison; il se tenait le nez au bas de la porte du matin au soir, appelant madame Thérèse, reniflant et pleurant d'un ton lamentable. Sa désolation nous gagnait; mille idées de malheurs nous passaient par la tête.

Le mauser venait nous voir tous les soirs et nous disait :

« Bah! tout cela n'est rien; le docteur a voulu recommander madame Thérèse, il ne pouvait pas la laisser partir avec les prisonniers, c'était contraire au bon sens; il aura demandé une audience au feld-maréchal Brunswick, pour tâcher de la faire entrer à l'hôpital de Kaiserslautern... Toutes ces démarches demandent du temps... Tranquillisez-vous, il reviendra. »

Ces paroles nous rassuraient un peu, car le taupier semblait très-calme; il fumait sa pipe au coin du fourneau, les jambes étendues et la mine rêveuse.

Malheureusement le garde forestier Rœdig, qui demeurait dans les bois, sur le chemin de Pirmasens, où se trouvaient alors les Français, vint apporter un rapport à la mairie d'Anstatt,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

et s'étant arrêté quelques instants à l'auberge de Spick, il raconta que l'oncle Jacob avait passé, trois jours auparavant, vers huit heures du matin, devant la maison forestière et qu'il s'y était même arrêté un instant avec madame Thérèse, pour se réchauffer et boire un verre de vin. Il dit aussi que l'oncle paraissait tout joyeux, et qu'il avait deux longs *kougelreiter* dans les poches de sa houppelande.

Alors le bruit courut que le docteur Jacob, au lieu de se rendre à Kaiserslautern, avait conduit la prisonnière chez les Républicains, et ce fut un grand scandale; Richter et Spick criaient partout qu'il méritait d'être fusillé, que c'était une abomination, et qu'il fallait confisquer ses biens.

Le mauser et Koffel répondaient que le docteur s'était sans doute trompé de chemin à cause des grandes neiges, qu'il avait pris à gauche dans la montagne, au lieu de tourner à droite, mais chacun savait bien que l'oncle Jacob connaissait le pays comme pas un contrebandier, et l'indignation augmentait de jour en jour.

Je ne pouvais plus sortir sans entendre mes camarades crier que l'oncle Jacob était un jacobin; il me fallait livrer bataille pour le défendre, et malgré le secours de Scipio, je rentrai plus d'une fois à la maison le nez meurtri.

Lisbeth se désolait surtout des bruits de confiscation :

« Quel malheur! disait-elle les mains jointes, quel malheur à mon âge, d'être forcée de faire son paquet et d'abandonner une maison où l'on a passé la moitié de sa vie! »

C'était bien triste. Le mauser seul conservait son air tranquille.

« Vous êtes des fous de vous faire du mauvais sang, disait-il; je vous répète que le docteur Jacob se porte bien et qu'on ne confisquera rien du tout. Tenez-vous en paix, mangez bien, dormez bien, et pour le reste, j'en réponds. »

Il clignait de l'œil d'un air malin, et finissait toujours par dire :

« Mon livre raconte ces choses... Maintenant elles s'accomplissent et tout va très-bien. »

Malgré ces assurances tout allait de mal en pis, et la racaille du village excitée par ce gueux de Richter commençait à venir crier sous nos fenêtres, lorsqu'un beau matin tout rentra subitement dans l'ordre. Vers le soir le mauser arriva, la mine riante, et prit sa place ordinaire en disant à Lisbeth qui filait :

« Eh bien, on ne crie plus, on ne veut plus nous confisquer, on se tient bien tranquille, hé! hé! hé! »

Il n'en dit pas davantage, mais dans la nuit nous entendîmes des voitures passer en foule, des gens marcher en masse par la grande rue; c'était pire qu'à l'arrivée des Républicains, car personne ne s'arrêtait : on allait... on allait toujours!

Je ne pus dormir une minute, Scipio à chaque instant grondait. Au petit jour, ayant regardé par nos vitres, je vis encore une dizaine de grandes voitures chargées de blessés, s'éloigner en cahotant. C'étaient des Prussiens. Puis arrivèrent deux ou trois canons, puis une centaine de hussards, de cuirassiers, de dragons, pêle-mêle dans un grand désordre; puis des cavaliers démontés, leur porte-manteau sur l'épaule et couverts de boue jusqu'à l'échine. Tous ces hommes semblaient harassés; mais ils ne s'arrêtaient pas, ils n'entraient pas dans les maisons, et marchaient comme s'ils avaient eu le diable à leurs trousses.

Les gens, sur le seuil de leur porte, regardaient cela d'un air morne.

En jetant les yeux sur la côte du Birkenwald, on voyait la file des voitures, des caissons, de la cavalerie et de l'infanterie se prolonger bien au delà du bois.

C'était l'armée du feld-maréchal Brunswick en retraite après la bataille de Frœschwiller, comme nous l'avons appris plus tard; elle avait traversé le village dans une seule nuit. Cela se passait du 28 au 29 décembre, et si je me le rappelle si bien, c'est que le lendemain de bonne heure, le mauser et Koffel arrivèrent tout joyeux, ils avaient une lettre de l'oncle Jacob, et le mauser, en nous la montrant, dit :

« Hé! hé! hé! ça va bien... ça va bien! le règne de la justice et de l'égalité commence... Écoutez un peu! »

Il s'assit devant notre table, les deux coudes écartés. J'étais près de lui et je lisais par-dessus son épaule; Lisbeth, toute pâle, écoutait derrière, et Koffel, debout contre la vieille armoire, souriait en se caressant le menton. Ils avaient déjà lu la lettre deux ou trois fois, le mauser la savait presque par cœur.

Donc il lut ce qui suit, en s'arrêtant parfois pour nous regarder d'un air d'enthousiasme :

« Wissembourg, le 8 nivôse an II
« de la République française.

« Aux citoyens Mauser et Koffel, à la ci-
« toyenne Lisbeth, au petit citoyen Fritzel,
« salut et fraternité!

« La citoyenne Thérèse et moi nous vous
« souhaitons d'abord joie, concorde et prospé-
« rité.

« Vous saurez ensuite que nous vous écri-
« vons ces lignes de Wissembourg, au milieu

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« des triomphes de la guerre : nous avons « chassé les Prussiens de Frœschwiller, et nous « sommes tombés sur les Autrichiens au Geis- « berg comme le tonnerre.

« Ainsi l'orgueil et la présomption reçoivent « leur récompense ; quand les gens ne veulent « pas entendre de bonnes raisons, il faut bien « leur en donner de meilleures; mais c'est ter- « rible d'en venir à de telles extrémités, oui, « c'est terrible !

« Mes chers amis, depuis longtemps je gémis- « sais en moi-même sur l'aveuglement de ceux « qui dirigent les destinées de la vieille Alle- « magne ; je déplorais leur esprit d'injustice, « leur égoïsme; je me demandais si mon devoir « d'honnête homme n'était pas de rompre « avec tous ces êtres orgueilleux, et d'adopter « les principes de justice, d'égalité et de fra- « ternité proclamés par la Révolution fran- « çaise. Tout cela me jetait dans un grand « trouble, car l'homme tient aux idées qu'il a « reçues de ses pères, et de telles révolutions « intérieures ne se font pas sans un grand dé- « déchirement. Néanmoins j'hésitais encore, « mais lorsque les Prussiens, contrairement au « droit des gens, réclamèrent la malheureuse « prisonnière que j'avais recueillie, je ne pus « en supporter davantage : au lieu de conduire « madame Thérèse à Kaiserslautern, je pris « aussitôt la résolution de la mener à Pirma- « sens, chose que j'ai faite avec l'aide de « Dieu.

« A trois heures de l'après-midi, nous étions « en vue des avant-postes, et comme madame « Thérèse regardait, elle entendit le tambour et « s'écria : « Ce sont les Français ! monsieur le « docteur, vous m'avez trompée ! » Elle se jeta « dans mes bras, fondant en larmes, et je me « pris moi-même à pleurer, tant j'étais ému !

« Sur toute la route, depuis les *Trois-Maisons* « jusqu'à la place du Temple-Neuf, les soldats « criaient : « Voici la citoyenne Thérèse ! » Ils « nous suivaient, et quand il fallut descendre « du traîneau, plusieurs m'embrassèrent avec « une véritable effusion. D'autres me serraient « les mains, enfin on m'accablait d'honneurs.

« Je ne vous parlerai pas, mes chers amis, « de la rencontre de madame Thérèse et du « petit Jean ; ces choses ne sont pas à peindre! « Tous les plus vieux soldats du bataillon, « même le commandant Duchêne, qui n'est « pas tendre, détournaient la tête pour ne pas « montrer leurs larmes : c'était un spectacle « comme je n'en ai jamais vu de ma vie. Le « petit Jean est un brave garçon ; il ressemble « beaucoup à mon cher petit Fritzel, aussi je « l'aime bien.

« En ce même jour il se passa des événe- « ments extraordinaires à Pirmasens. Les Ré- « publicains campaient autour de la ville; le « général Hoche annonça qu'on allait prendre « les quartiers d'hiver, et qu'il fallait construire « des baraques. Mais les soldats refusèrent, ils « voulaient loger dans les maisons. Alors le « général déclara que ceux qui refuseraient le « service ne marcheraient pas au combat. J'ai « moi-même assisté à cette proclamation, qui « se lisait dans les compagnies, et j'ai vu le « général Hoche forcé de pardonner à ces « hommes devant le palais du prince, car ils « étaient dans le plus grand désespoir.

« Le général ayant appris qu'un médecin « d'Anstatt avait ramené la citoyenne Thérèse « au premier bataillon de la deuxième brigade, « je reçus l'ordre, vers huit heures, d'aller à « l'Orangerie. Il était là, près d'une table de « sapin, habillé comme un simple *hauptmann*, « avec deux autres citoyens qu'on m'a dit être « les conventionnels Lacoste et Baudot, deux « grands maigres qui me regardaient de tra- « vers. — Le général vint à ma rencontre : « c'est un homme brun, les yeux jaunes et les « cheveux partagés au milieu du front; il s'ar- « rêta en face de moi et me regarda deux « secondes. Moi, songeant que ce jeune homme « commandait l'armée de la Moselle, j'étais « troublé; mais tout à coup il me tendit la « main et me dit : « Docteur Wagner, je vous « remercie de ce que vous avez fait pour la « citoyenne Thérèse; vous êtes un homme de « cœur. »

« Puis il m'emmena près de la table, où se « trouvait déployée une carte, et me demanda « différents renseignements sur le pays d'une « façon si claire, qu'on aurait cru qu'il con- « naissait les choses bien mieux que moi. Na- « turellement je répondais, les deux autres « écoutaient en silence. Finalement il me dit : « Docteur Wagner, je ne puis vous proposer « de servir dans les armées de la République, « votre nationalité s'y oppose; mais le 1er ba- « taillon de la 2e brigade vient de perdre son « chirurgien-major, le service de nos ambu- « lances est encore incomplet, nous n'avons « que des jeunes gens pour secourir nos bles- « sés, je vous confie ce poste d'honneur : l'hu- « manité n'a pas de patrie! Voici votre com- « mission. » Il écrivit quelques mots au bout « de la table, et me prit encore une fois la « main en me disant : « Docteur, croyez à mon « estime ! » Après cela, je sortis.

« Madame Thérèse m'attendait dehors, et « quand elle sut que j'allais être à la tête de « l'ambulance du 1er bataillon, vous pouvez « vous figurer sa joie.

« Nous pensions tous rester à Pirmasens jus-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« qu'au printemps, les baraques étaient en « train de se bâtir, quand dans la nuit du sur- « lendemain, vers dix heures, tout à coup nous « reçûmes l'ordre de nous mettre en route « sans éteindre les feux, sans faire de bruit, « sans battre la caisse ni sonner de la trom- « pette. Tout Pirmasens dormait. J'avais deux « chevaux, l'un sous moi, l'autre en main; « j'étais au milieu des officiers, près du com- « mandant Duchêne.

« Nous partons, les uns à cheval, les autres « à pied, les canons, les caissons, les voitures « entre nous, la cavalerie sur les flancs, sans « lune et sans rien pour nous guider. Seule- « ment, de loin en loin, un cavalier au tour- « nant des chemins disait : « Par ici... par « ici !... » Vers onze heures la lune se montra, « nous étions en pleine montagne : toutes les « cimes étaient blanches de neige. Les hommes « à pied, le fusil sur l'épaule, couraient pour « se réchauffer; deux ou trois fois il me fallut « descendre de cheval, tant j'avais l'onglée. « Madame Thérèse, dans sa charrette couverte « d'une toile grise, me tendait la gourde, et les « capitaines étaient toujours là, prêts à la rece- « voir après moi; plus d'un soldat avait aussi « son tour.

« Mais nous allions, nous allions sans nous « arrêter, de sorte que vers six heures, quand « le soleil pâle se mit à blanchir le ciel, nous « étions à Lembach, sous la grande côte boisée « de Steinfelz, à trois quarts de lieue de Wœrth. « Alors, de tous les côtés on entendit crier : « Halte !... halte !... » Ceux de derrière arri- « vaient toujours; à six heures et demie toute « l'armée était réunie dans un vallon, et l'on « se mit à faire la soupe.

« Le général Hoche, que j'ai vu passer alors « avec ses deux grands conventionnels, riait; « il semblait de bonne humeur. Il entra dans « la dernière maison du village; les gens « étaient étonnés de nous voir à cette heure, « comme ceux d'Anstatt à l'arrivée des Répu- « blicains. Les maisons sont si petites ici et si « misérables, qu'il fallut porter deux tables « dehors, et que le général tint conseil en « plein air avec ses officiers, pendant que les « troupes cuisaient ce qu'elles avaient em- « porté.

« Cette halte dura juste le temps de manger « et de reboucler son sac. Ensuite il fallut « repartir mieux en ordre.

« A huit heures, en sortant de la vallée de « Reichshofen, nous vîmes les Prussiens retran- « chés sur les hauteurs de Frœschwiller et de « Wœrth; ils étaient plus de vingt mille, et « leurs redoutes s'élevaient les unes au-dessus « des autres.

« Toute l'armée comprit alors que nous « avions marché si vite pour surprendre ces « Prussiens seuls, car les Autrichiens étaient à « quatre ou cinq lieues de là, sur la ligne de la « Motter. Malgré cela, je ne vous cache pas, « mes chers amis, que cette vue me porta d'a- « bord un coup terrible; plus je regardais, « plus il me semblait impossible de gagner la ba- « taille. D'abord ils étaient plus nombreux que « nous, ensuite ils avaient creusé des fossés « garnis de palissades, et derrière on voyait « très-bien les canonniers qui se penchaient à « côté de leurs canons et qui nous observaient, « tandis que des files de baïonnettes innom- « brables se prolongeaient jusque sur la côte.

« Les Français, avec leur caractère insou- « ciant, ne voyaient pas tout cela et parais- « saient même très-joyeux. Le bruit s'étant « répandu que le général Hoche venait de pro- « mettre six cents francs pour chaque pièce « enlevée à l'ennemi, ils riaient en se mettant « le chapeau sur l'oreille, et regardaient les « canons en criant : « Adjugé ! adjugé ! » Il y « avait de quoi frémir de voir une pareille « insouciance et d'entendre ces plaisanteries.

« Nous autres, l'ambulance, les voitures de « toute sorte, les caissons vides pour transpor- « ter les blessés, nous restâmes derrière, et « pour dire la vérité, cela me fit un véritable « plaisir.

« Madame Thérèse était à trente ou quarante « pas en avant de moi, j'allai me mettre près « d'elle avec mes deux aides, dont l'un a été « garçon apothicaire à Landrecies, et l'autre « dentiste, et qui se sont fait chirurgiens d'eux- « mêmes. Mais ils ont déjà de l'expérience, et « ces jeunes gens, avec un peu de loisir et de « travail, deviendront peut-être quelque chose. « Madame Thérèse embrassait alors le petit « Jean, qui se mit à courir pour suivre le ba- « taillon.

« Toute la vallée, à droite et à gauche, était « pleine de cavalerie en bon ordre. Le général « Hoche, en arrivant, choisit lui-même tout « de suite la place de deux batteries sur les « collines de Reichshofen, et l'infanterie fit « halte au milieu de la vallée.

« Il y eut encore une délibération, puis toute « l'infanterie se rangea en trois colonnes; « l'une passa sur la gauche, dans la gorge de « Réebach, les deux autres se mirent en marche « sur les retranchements l'arme au bras.

« Le général Hoche, avec quelques officiers, « se plaça sur une petite hauteur, à gauche de « la vallée.

« Tout ce qui suivit, mes chers amis, me « semble encore un rêve. Au moment où les « colonnes arrivaient au pied de la côte, un

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Combat de Froes'chwviller. (Page 80.)

« horrible fracas, comme une espèce de déchi-
« rement épouvantable, retentit; tout fut cou-
« vert de fumée : c'étaient les Prussiens qui
« venaient de lâcher leurs batteries. Une se-
« conde après, la fumée s'étant un peu dissi-
« pée, nous vîmes les Français plus haut sur
« la côte; ils allongeaient le pas, des quantités
« de blessés restaient derrière, les uns étendus
« sur la face, les autres assis et cherchant à se
« relever.

« Pour la seconde fois les Prussiens tirèrent,
« puis on entendit le cri terrible des Républi-
« cains : « *A la baïonnette!* » Et toute la monta-
« gne se mit à petiller comme un feu de char-
« bonnière où l'on donne un coup de pied. On
« ne se voyait plus, parce que le vent poussait
« la fumée sur nous, et l'on ne pouvait plus se
« dire un mot à quatre pas, tant la fusillade,
« les hommes et le canon tonnaient et hurlaient
« ensemble. Sur les côtés, les chevaux de notre
« cavalerie hennissaient et voulaient partir;
« ces animaux sont vraiment sauvages, ils ai-
« ment le danger, on avait mille peines à les
« retenir.

« De temps en temps il se faisait un trou dans
« la fumée, alors on voyait les Républicains
« cramponnés aux palissades comme une four-
« milière; les uns, à coup de crosse, essayaient
« de renverser les retranchements, d'autres
« cherchaient un passage; les commandants à
« cheval, l'épée en l'air, animaient leurs hom-
« mes, et de l'autre côté les Prussiens lançaient
« des coups de baïonnette, lâchaient leurs fusils
« dans le tas, ou levaient des deux mains leurs

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Enfin je vis l'oncle ; il était à cheval sur *Rappel*. (Page 83.)

« grands refouloirs comme des massues pour « assommer les gens. C'était effrayant! Une « seconde après, un autre coup de vent cou- « vrait tout, et l'on ne pouvait savoir comment « cela finirait.

« Le général Hoche envoyait ses officiers « l'un après l'autre porter de nouveaux ordres; « ils partaient comme le vent dans la fumée, « on aurait dit des ombres. Mais la bataille se « prolongeait et les Républicains commen- « çaient à reculer, quand le général descendit « lui-même ventre à terre ; dix minutes après, « le chant de *la Marseillaise* couvrait tout le « tumulte, ceux qui avaient reculé revenaient « à la charge.

« La seconde attaque commença plus fu- « rieuse que la première. Les canons seuls « tonnaient encore et renversaient des files « d'hommes. Tous les Républicains s'avan- « çaient en masse, Hoche au milieu d'eux. Nos « batteries tiraient aussi sur les Prussiens. Ce « qui se passa quand les Français furent encore « une fois près des palissades est quelque « chose d'impossible à décrire. Si le père Adam « Schmitt avait été avec nous, il aurait vu ce « qu'on peut appeler une terrible bataille. Les « Prussiens montrèrent là qu'ils étaient les « soldats du grand Frédéric; baïonnettes contre « baïonnettes, tantôt les uns, tantôt les autres « reculaient ou poussaient en avant.

« Mais ce qui décida la victoire pour les Ré- « publicains, ce fut l'arrivée de leur troisième « colonne sur les hauteurs, à gauche des re- « tranchements; elle avait tourné le Réebach

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« et sortait du bois au pas de course. Alors il « fallut bien quitter la partie; les Prussiens, « pris des deux côtés à la fois, se retirèrent, « abandonnant dix-huit pièces de canon, vingt-« quatre caissons et leurs retranchements « pleins de blessés et de morts. Ils se dirigèrent « du côté de Wœrth, et nos dragons, nos hus-« sards, qui ne se possédaient plus d'impa-« tience, partirent enfin courbés sur leurs « selles, comme un mur qui s'ébranle. Nous « apprîmes le même soir qu'ils avaient fait « douze cents prisonniers et remporté six ca-« nons.

« Voilà, mes chers amis, ce qu'on appelle le « combat de Wœrth et de Frœschwiller, dont « la nouvelle a dû vous parvenir au moment « où je vous écris, et qui restera toujours pré-« sent à ma mémoire.

« Depuis ce moment, je n'ai rien vu de nou-« veau ; mais que d'ouvrage nous avons eu ! « Jour et nuit il a fallu couper, trancher, am-« puter, tirer des balles ; nos ambulances sont « encombrées de blessés : c'est une chose bien « triste.

« Cependant, le lendemain de la victoire, « l'armée s'était portée en avant. Quatre jours « après, nous avons appris que les conven-« tionnels Lacoste et Baudot, ayant reconnu « que la rivalité de Hoche et de Pichegru nui-« sait aux intérêts de la République, avaient « donné le commandement à Hoche tout seul, « et que celui-ci, se voyant à la tête des deux « armées du Rhin et de la Moselle, sans perdre « une minute, en avait profité pour attaquer « Wurmser sur les lignes de Wissembourg ; « qu'il l'avait battu complétement au Gaisberg, « de sorte qu'à cette heure, les Prussiens sont « en retraite sur Mayence, les Autrichiens sur « Gemersheim, et que le territoire de la Ré-« publique est débarrassé de tous ses ennemis.

« Quant à moi, je suis maintenant à Wissem-« bourg, accablé d'ouvrage ; madame Thérèse, « le petit Jean et les restes du 1er bataillon oc-« cupent la place, et l'armée marche sur Lan-« dau, dont l'heureuse délivrance fera l'admi-« ration des siècles futurs.

« Bientôt, bientôt, mes chers amis, nous « suivrons l'armée, nous passerons par Anstatt, « couronnés des palmes de la victoire ; nous « pourrons encore une fois vous serrer sur nos « cœurs, et célébrer avec vous le triomphe de « la justice et de la liberté.

« O chère liberté ! rallume dans nos âmes le « feu sacré dont brûlèrent jadis tant de héros ; « forme au milieu de nous des générations qui « leur ressemblent ; que le cœur de tout ci-« toyen tressaille à ta voix ; inspire le sage qui « médite ; porte l'homme courageux aux actions « héroïques ; anime le guerrier d'un enthou-« siasme sublime ; que les despotes qui divi-« sent les nations pour les opprimer disparais-« sent de ce monde, et que la sainte fraternité « réunisse tous les peuples de la terre dans une « même famille !

« Avec ces vœux et ces espérances, la bonne « madame Thérèse, petit Jean et moi nous vous « embrassons de cœur.

« JACOB WAGNER.

« *P. S.* — Petit Jean recommande à son ami « Fritzel d'avoir bien soin de Scipio. »

La lettre de l'oncle Jacob nous remplit tous de joie, et l'on peut s'imaginer avec quelle impatience nous attendîmes dès lors le 1er bataillon.

Cette époque de ma vie, quand j'y pense, me produit l'effet d'une fête ; chaque jour nous apprenions quelque chose de nouveau : après l'occupation de Wissembourg, la levée du siége de Landau, puis la prise de Lauterbourg, puis celle de Kaiserslautern, puis l'occupation de Spire, où les Français recueillirent un grand butin, que Hoche fit transporter à Landau, pour indemniser les habitants de leurs pertes.

Autant les gens du village avaient crié contre nous, autant alors ils nous tenaient en vénération. Il était même question de mettre Koffel du conseil municipal et de nommer le mauser bourgmestre ; on ne savait pas pourquoi, car personne jusqu'alors n'avait eu cette idée ; mais le bruit commençait à se répandre que nous allions redevenir Français, que nous avions été Français quinze cents ans auparavant, et que c'était une abomination de nous avoir tenus si longtemps en esclavage.

Richter avait pris la fuite, sachant bien ce qui l'attendait, et Joseph Spick ne sortait plus de sa baraque.

Chaque jour, les gens de la grande rue regardaient sur la côte pour voir arriver les véritables défenseurs de la patrie ; malheureusement la plupart suivaient la route de Wissembourg à Mayence, laissant Anstatt sur leur gauche, dans la montagne ; on ne voyait passer que des traînards, qui coupaient au court par la traverse du Bourgerwald. Cela nous désolait, et nous finissions par croire que notre bataillon n'arriverait jamais, lorsqu'une après-midi le mauser entra tout essoufflé en criant :

« Les voilà... ce sont eux ! »

Il revenait des champs, la pioche sur l'épaule, et de loin il avait vu sur la route une foule de soldats. Tout le village savait déjà la nouvelle, tout le monde sortait. Moi, ne me possédant plus d'enthousiasme, je courus à la rencontre de notre bataillon, avec Hans Aden et Frantz

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Sépel, que je rencontrai sur la route. Il faisait du soleil, la neige fondait, les flaques de boue éclataient autour de nous comme des obus à chaque pas; mais nous n'y prenions pas garde, et durant une demi-heure nous ne cessâmes point de galoper. La moitié du village, hommes, femmes, enfants, nous suivaient en criant: « Ils arrivent!..... ils arrivent! » Les idées des gens changent d'une façon singulière, tout le monde était alors ami de la République.

Une fois sur la montée du Birkenwald, Hans Aden, Frantz Sépel et moi nous vîmes enfin notre bataillon qui s'approchait à mi-côte, le sac au dos, le fusil sur l'épaule, les officiers derrière les compagnies. Plus loin, sur le grand *pont, défilaient les voitures. Tout cela s'avançait* en sifflant, en causant, comme les soldats en route; l'un s'arrêtait pour allumer sa pipe, l'autre donnait un coup d'épaule pour relever son sac; on entendait des voix glapissantes, des éclats de rire, car les Français sont ainsi, quand ils marchent en troupe, il leur faut toujours des histoires et de joyeux propos pour entretenir leur bonne humeur.

Moi, dans cette foule je ne cherchais des yeux que l'oncle Jacob et madame Thérèse; il me fallut quelque temps pour les découvrir à la queue du bataillon. Enfin je vis l'oncle, il était derrière, à cheval sur *Rappel*. J'eus d'abord de la peine à le reconnaître, car il avait un grand chapeau républicain, un habit à revers rouges et un grand sabre à fourreau de fer; cela le changeait d'une façon incroyable, il paraissait beaucoup plus grand; mais je le reconnus tout de même, ainsi que madame Thérèse sur sa charrette couverte de toile, avec son même chapeau et sa même cravate; elle avait les joues roses et les yeux brillants; l'oncle chevauchait près d'elle, ils causaient ensemble.

Je reconnus aussi le petit Jean, que je n'avais vu qu'une fois; il marchait, un large baudrier orné de baguettes en travers de la poitrine, les bras couverts de galons, et son sabre ballottant derrière les jambes. Et le commandant, et le sergent Laflèche, et le capitaine que j'avais conduit dans notre grenier, et tous les soldats, oui, presque tous je les reconnaissais, il me semblait être dans une grande famille; et le drapeau couvert de toile cirée me faisait aussi plaisir à voir.

Je courais à travers tout le monde, Hans Aden et Frantz Sépel avaient déjà trouvé des camarades, moi, je marchais toujours, j'étais à trente pas de la charrette et j'allais appeler : « Oncle! oncle! » quand madame Thérèse, se penchant par hasard, s'écria d'une voix joyeuse:

« Voici Scipio! »

Dans le même instant, Scipio, que j'avais oublié chez nous, tout effaré, tout crotté, sautait dans la voiture.

Aussitôt petit Jean s'écria :

« Scipio! »

Et le brave caniche, après avoir passé deux ou trois fois ses grosses moustaches sur les joues de madame Thérèse, bondit à terre et se mit à danser autour de petit Jean, aboyant, poussant des cris et se démenant comme un bienheureux.

Tout le bataillon l'appelait :

« Scipio, ici!... Scipio!... Scipio! »

L'oncle venait de m'apercevoir et me tendait les bras du haut de son cheval. Je m'accrochai *à sa jambe, il me leva et m'embrassa; je sentis* qu'il pleurait et cela m'attendrit. Il me tendit ensuite à madame Thérèse, qui m'attira dans sa charrette en me disant :

« Bonjour, Fritzel. »

Elle paraissait bien heureuse et m'embrassait les larmes aux yeux.

Presque aussitôt le mauser et Koffel arrivèrent, donnant des poignées de main à l'oncle; puis les autres gens du village, pêle-mêle avec les soldats, qui remettaient aux hommes leurs sacs et leurs fusils pour les porter en triomphe, et qui criaient aux femmes :

« Hé! la grosse mère!... La jolie fille... par ici... par ici! »

C'était une véritable confusion, tout le monde fraternisait, et au milieu de tout cela, c'était encore petit Jean et moi qui paraissions les plus heureux.

« Embrasse petit Jean, » me criait l'oncle.

— Embrasse Fritzel, » disait madame Thérèse à son frère.

Et nous nous embrassions, nous nous regardions émerveillés.

« Il me plaît, cria petit Jean, il a l'air bon enfant.

— Toi, tu me plais aussi, » lui dis-je, tout fier de parler en français.

Et nous marchions bras dessus bras dessous, tandis que l'oncle et madame Thérèse se souriaient l'un à l'autre.

Le commandant me tendit aussi la main en disant :

« Hé! docteur Wagner, voici votre défenseur. — Tu vas toujours bien, mon brave?

— Oui, commandant.

— A la bonne heure! »

C'est ainsi que nous arrivâmes aux premières maisons du village. Alors on s'arrêta quelques instants pour se mettre en ordre, petit Jean accrocha son tambour sur sa cuisse, et le commandant ayant crié : « En avant, marche! » les tambours retentirent.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Nous descendîmes la grande rue, marchant tous au pas et nous réjouissant d'une entrée si magnifique. Tous les vieux et les vieilles qui n'avaient pu sortir étaient aux fenêtres et se montraient l'oncle Jacob, qui s'avançait d'un air digne derrière le commandant entre ses deux aides. Je remarquai surtout le père Schmitt, debout à la porte de sa baraque; il redressait sa haute taille voûtée et nous regardait défiler avec un éclair dans l'œil.

Sur la place de la fontaine le commandant cria : « Halte! » On mit les fusils en faisceaux, et tout le monde se dispersa, les uns à droite, les autres à gauche; chaque bourgeois voulait avoir un soldat, tous voulaient se réjouir du triomphe de la République une et indivisible; mais ces Français, avec leurs mines joyeuses, suivaient de préférence les jolies filles.

Le commandant vint avec nous. La vieille Lisbeth était déjà sur la porte, ses longues mains levées au ciel, et criait :

« Ah! madame Thérèse... ah! monsieur le docteur!... »

Ce furent de nouveaux cris de joie, de nouvelles embrassades. Puis nous entrâmes, et le festin de jambon, d'andouilles et de grillades arrosées de vin blanc et de vieux bourgogne commença : Koffel, le mauser, le commandant, l'oncle, madame Thérèse, petit Jean et moi, je vous laisse à penser quelle table, quel appétit, quelle satisfaction!

Tout ce jour-là le 1er bataillon resta chez nous; puis il lui fallut poursuivre sa route, car ses quartiers d'hiver étaient à Hacmatt, à deux petites lieues d'Anstatt. L'oncle resta au village, il déposa son grand sabre et son grand chapeau; mais depuis ce moment jusqu'au printemps, il ne se passa pas de jour qu'il ne fût en route pour Hacmatt : il ne pensait plus qu'à Hacmatt.

De temps en temps madame Thérèse venait aussi nous voir avec petit Jean; nous riions, nous étions heureux, nous nous aimions!

Que vous dirai-je encore? Au printemps, quand commence à chanter l'alouette, un jour on apprit que le 1er bataillon allait partir pour la Vendée. Alors l'oncle, tout pâle, courut à l'écurie et monta sur son Rappel; il partit ventre à terre, la tête nue, ayant oublié de mettre son bonnet.

Que se passa-t-il à Hacmatt? Je n'en sais rien; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le lendemain l'oncle fier comme un roi, revint avec madame Thérèse et petit Jean, qu'il y eut grande noce chez nous, embrassades et réjouissances. Huit jours après, le commandant Duchêne arriva avec tous les capitaines du bataillon. Ce jour-là, les réjouissances furent encore plus grandes. Madame Thérèse et l'oncle se rendirent à la mairie, suivis d'une longue file de joyeux convives. Le mauser, qu'on avait nommé bourgmestre à l'élection populaire, nous attendait, son écharpe tricolore autour des reins. Il inscrivit l'oncle et madame Thérèse sur un gros registre, à la satisfaction universelle; et dès lors petit Jean eut un père, et moi j'eus une bonne mère, dont je ne puis me rappeler le souvenir sans répandre des larmes.

J'aurais encore bien des choses à vous dire... mais c'est assez pour une fois. Si le Seigneur Dieu le permet, un jour nous reprendrons cette histoire, qui finit, comme toutes les autres,— par des cheveux blancs et les derniers adieux de ceux qu'on aime le plus au monde.

FIN DE MADAME THÉRÈSE.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

POURQUOI HUNEBOURG NE FUT PAS RENDU

ÉPISODE DE 1815

Le fort de Hunebourg, taillé dans le roc à la cime d'un pic escarpé, domine toute cette branche secondaire des Vosges qui sépare la Meurthe, la Moselle et la Bavière rhénane du bassin d'Alsace.

En 1815, le commandement de Hunebourg appartenait à Jean-Pierre Noël, ex-sergent-major aux fusiliers de la garde, amputé de la jambe gauche à Bautzen et décoré sur le champ de bataille.

Ce digne commandant était un homme de cinq pieds deux pouces. Il avait une jolie petite bedaine, de bonnes grosses lèvres sensuelles et de grands yeux gris pleins d'énergie.

Au moral, Jean-Pierre Noël aimait à rire. Il aimait aussi le bourgogne « pelure d'oignon, » le jambon et les andouilles cuites dans leur jus.

Ce digne commandant avait sous ses ordres une compagnie de vétérans, la plupart secs et maigres comme des râbles, portant de longues capotes grises et prisant du tabac de contrebande. On les voyait errer sur les remparts, regarder dans l'abîme, se dessécher au soleil; l'aspect du ciel bleu, de l'horizon bleu, ainsi que l'eau claire de la citerne, avaient imprimé sur leurs fronts le sceau d'une incurable mélancolie.

Telle était l'existence pleine de variété des habitants de Hunebourg, lorsque le 22 juin 1815, vers cinq heures de l'après-midi, le commandant Jean-Pierre donna tout à coup l'ordre de battre le rappel et de faire mettre la garnison sous les armes. Il descendit ensuite dans la cour de la caserne, son grand chapeau à cornes sur l'oreille, ses longues moustaches retroussées et la main droite dans son gilet.

« Mes enfants, s'écria-t-il en s'arrêtant devant le front de la compagnie, vous êtes dans le chemin de l'honneur et de la gloire. Allez toujours, et vous arriverez, c'est moi qui vous le prédis! — Je reçois à l'instant du général Rapp, commandant le cinquième corps, une dépêche qui m'informe que soixante mille Russes, Autrichiens, Bavarois et Wurtembergeois, sous les ordres du généralissime prince de Schwartzenberg, viennent de franchir le Rhin à Oppenheim. L'ennemi n'est plus qu'à trois journées de marche. Il paraît même que les cosaques ont déjà poussé des reconnaissances jusque dans nos montagnes : — Nous allons nous regarder dans le blanc des yeux!...

« Mes enfants, je compte sur vous, comme vous comptez sur moi. Nous ferons sauter la bicoque, plutôt que de nous rendre, cela va sans dire; mais en attendant il s'agit d'approvisionner la place. Pas de rations, pas de soldats... les moyens d'existence avant tout... c'est mon principe! Sergent Fargès, vous allez vous rendre, avec trente hommes, dans tous les hameaux et villages des environs, à trois lieues du fort. Vous ferez main basse sur le bétail, sur les comestibles, sur toutes les substances liquides ou solides, capables de soutenir le moral de la garnison. Vous mettrez en réquisition toutes les charrettes, pour le transport des vivres, ainsi que les chevaux, les ânes, les bœufs. Si nous ne pouvons pas les nourrir, ils nous nourriront! — Dès que le convoi sera formé, vous regagnerez la place, en suivant autant que possible les hauteurs. Vous chasserez devant vous le bétail avec ordre et discipline, ayant toujours bien soin qu'aucune bête ne s'écarte : ce serait autant de perdu. Si par hasard un tourbillon de cosaques cherche à vous envelopper, vous ne lâcherez pas prise... au contraire... une partie de l'escorte leur fera face, et l'autre poussera le troupeau sous les canons du fort. De cette manière, ceux d'entre vous qui seront tués, auront la consolation de penser que les autres se portent bien, et qu'ils conservent des vivres pour soutenir le siége. On admirera leur conduite de siècle en siècle, et la postérité dira d'eux : » Jacques, André, Joseph, étaient des braves!... »

Des cris frénétiques de : « Vive l'Empereur! vive le commandant! » accueillirent cette harangue. — Le tambour battit; Fargès tira majestueusement son sabre, fit ranger sa petite troupe en colonne et commanda le départ.

Les vétérans, pleins d'ardeur, partirent du pied gauche, et Jean-Pierre Noël, les bras croisés sur la poitrine et la jambe de bois en avant, les suivit du regard jusqu'à ce qu'ils eussent disparu derrière l'esplanade.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Après avoir gravi les pentes boisées du Homberg, qui dominent les trois villages de Hâzenbruck, de Véchenbach et de Rôsenvein, la petite troupe de Fargès avait fait halte sur le plateau de la Roche-Creuse. Il était environ neuf heures du soir. La lune commençait à poindre derrière les hautes sapinières. Fargès et le capo al Lombard, assis au pied d'un arbre, le fusil entre les jambes, discutaient leur plan d'attaque, lorsqu'une clameur confuse monta subitement des profondeurs de la vallée. Le sergent se leva tout surpris et regarda Lombard; celui-ci, rapide comme la pensée, mit un genou à terre et colla son oreille contre le pied de l'arbre. A le voir, immobile au milieu des ténèbres, retenant son haleine pour saisir le moindre murmure, on eût dit un vieux loup à l'affût.

Cependant nul autre bruit que le vague frémissement du feuillage ne se faisant entendre, il allait se relever, quand un souffle de la brise apporta de nouveau du fond de la gorge le tumulte qu'ils avaient perçu d'abord, mais cette fois beaucoup plus distinct. C'était le roulement confus que produit la marche d'un troupeau, accompagné des sons champêtres d'une trompe d'écorce.

Le caporal se releva lentement; un éclat de rire étouffé fendait sa bouche jusqu'aux oreilles, et ses yeux scintillaient dans l'ombre :

« Nous les tenons! dit-il... hé! hé! hé! nous les tenons!

—Qui ça?

—Les paysans! Ah! les gueux! ils se sauvent dans les bois avec leur bétail. On leur a donné l'éveil... Quelle chance!... Quelle chance!... »

Puis, sans autre commentaire, il se glissa presque à quatre pattes entre les broussailles. On vit les vétérans se dresser un à un, saisir leurs fusils et disparaître derrière les sapins. Les sentinelles imitèrent ce mouvement, et rien ne bougea plus dans le fourré.

La petite troupe se tenait cachée depuis un quart d'heure, lorsque deux montagnards parurent au fond des pâles clairières. Ils gravissaient le ravin à pas lents. Quand ils eurent atteint la roche plate, ils s'arrêtèrent pour respirer et reprendre la suite d'une conversation interrompue.

Le premier était grand et maigre; il avait un immense parapluie sous le bras gauche, un tricorne posé sur l'occiput, et le profil d'un veau qui tette.

Le second, également coiffé d'un tricorne, faisait face à Lombard, et la lune éclairait en plein sa figure fine et astucieuse : son nez pointu, ses yeux vifs, ses lèvres sarcastiques et tout l'ensemble de sa petite personne, annonçaient quelque diplomate de village.

« Monsieur le maire, dit le petit homme au grand maigre, vous avez tort de vous chagriner. Votre place est à vous... Pétrus Schmitt ne l'aura pas!

—Ça dépend, Daniel, il pourra dire que j'ai emmené les bestiaux du village, pour empêcher la garnison d'avoir des vivres... et pour la faire périr de famine...

—Ah bah! vous n'y êtes pas. Écoutez, monsieur le maire. Si le roi — ici le petit homme souleva son chapeau d'un geste respectueux— si notre bon roi revient, vous direz : « J'ai sauvé les bestiaux du village, pour que la garnison ne puisse pas les avoir, et qu'elle rende la place aux armées de notre bon roi Louis! » Alors, monsieur le prêfet dira : « Oh! le brave homme... le brave homme... qui aime l'honneur de son vrai maître! » On vous enverra la croix... voilà... c'est sûr!

—La croix, Daniel?... la croix avec la pension?

—Je crois bien... avec la pension...

—Oui... mais, balbutia le maire, si... si l'autre enfonce notre bon roi... notre vrai roi...

—Halte! halte là, monsieur le maire; il sera roi pour de vrai, s'il est le plus fort. Mais si notre grand empereur enfonce les ennemis de la patrie, eh bien, vous direz : « J'ai sauvé les bestiaux du village pour que les kaiserlicks, les Cosaques ne puissent pas les avoir!... » Alors le préfet du grand empereur—nouveau salut— dira: « Oh! le bon maire... l'honnête citoyen... il faut lui envoyer la croix! » Et ça fait que vous aurez toujours la croix, et que nous garderons nos bestiaux.

—Tu as raison, Daniel, reprit le grand maigre d'un air convaincu. Pourquoi est-ce que je n'attraperais pas la croix tout comme un autre, puisque je sauve les bestiaux de la commune?

—Pardieu, monsieur le maire, il y en a plus d'un qui ne l'a pas gagnée autant que vous. Et c'est le Schmitt qui sera vexé!...

—Hé! hé! hé! il aura un bec comme ça, fit le maire, en appliquant la pomme de son parapluie au bout de son nez.

En ce moment, deux grands bœufs débouchèrent sous le dôme des sapinières; ils marchaient de ce pas grave et solennel qui semble indiquer le sentiment de la force; puis derrière eux arriva lentement une longue file de génisses, de vaches, de chèvres, mugissant, bêlant, nasillant; et enfin, la moitié du village de Hâzenbruck, femmes, vieillards, petits enfants: les uns accroupis sur leurs vieux chevaux de labour, les autres à la mamelle, ou pendus à la robe de leur mère. Les pauvres gens

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

avançaient clopin-clopant, ils paraissaient bien las, bien tristes; mais à la guerre comme à la guerre : on ne peut pas avoir toujours ses aises.

La troupe atteignit enfin le plateau. Il ne restait plus qu'un petit nombre de trainards dispersés sur la pente du ravin ; c'était le moment de faire main basse. Fargès et Lombard échangèrent un coup d'œil dans l'ombre. Ils allaient donner le signal, lorsqu'un cri de détresse... un cri perçant vola de bouche en bouche jusqu'au sommet de la côte, et glaça d'épouvante toute la caravane :

« Les Cosaques !... les Cosaques !... »

Alors ce fut une scène étrange; Fargès s'élança derrière le rideau de feuillage pour distribuer de nouveaux ordres. On entendit le bruit sec et rapide des batteries, puis de ce côté tout rentra dans le silence.

Quant aux fugitifs, ils n'avaient pas bougé; immobiles, se regardant l'un l'autre la bouche béante, n'ayant ni la force de fuir, ni le courage de prendre une résolution, ils offraient l'image de la terreur.

Presque aussitôt Lombard reconnut aux environs le cri rauque des Cosaques ; ils accouraient en tous sens, à travers taillis, halliers, broussailles. A les voir bondir au clair de lune, sur leurs petits chevaux bessarabiens, l'œil en feu, les naseaux fumants, la crinière hérissée, on les eût pris pour une bande de loups affamés enveloppant leur proie. Les bœufs mugissaient, les femmes sanglotaient, les pauvres mères pressaient leurs enfants sur leur sein, et les Baskirs resserraient toujours le cercle de leurs évolutions, pour fondre sur ce groupe. Enfin, ils se massèrent et partirent en ligne, en poussant des hourras furieux. Tout à coup le sombre feuillage s'illumina comme d'un reflet de foudre, un feu de peloton étendit sa nappe rougeâtre sur le plateau, et la montagne parut frissonner de surprise! Quand la fumée de cette décharge se fut dissipée, on vit les Cosaques en déroute chercher à fuir dans la direction du Graufthâl, mais là s'étendait une barrière de rochers infranchissables.

« En avant!... Pas de quartier!... » cria Fargès.

Les vétérans, animés par sa voix, se précipitèrent à la poursuite des fuyards. Le combat fut court. Acculés à la pointe du roc, les soldats de Platoff firent volte-face et chargèrent avec la furie du désespoir. Cinquante coups de lance et de baïonnette s'échangèrent en une seconde. Mais dans cet étroit espace, les Cosaques, ne pouvant faire manœuvrer leurs chevaux, furent bientôt écrasés. Un seul résista jusqu'au bout. grand, maigre, à la face terne et cuivrée, véritable figure méphistophélique, il était recouvert de plusieurs peaux de mouton. Lombard en enlevait une à chaque coup de baïonnette.

« Canaille! murmurait-il, je finirai pourtan par t'attaquer le cuir... »

Il se trompait!... Le cosaque bondit au-dessus de sa tête, en lui assénant avec la crosse de son pistolet, un coup terrible sur la mâchoire. Le caporal cracha deux dents, arma son fusil, ajusta le Baskir et fit feu. Mais attendu que l'arme n'était pas chargée, l'autre disparut sain et sauf, en ayant encore l'air de se moquer de lui par un triple hourrah!

C'est ainsi que l'intrépide Lombard, après vingt-huit ans de service et trente campagnes, eut la mâchoire fortement ébranlée par un sauvage d'Ekatérinoslof, qui ne possédait pas même les premiers principes de la guerre.

« Sang de chien, dit-il avec rage, si je te tenais! »

Fargès, en raffermissant sa baïonnette toute gluante de sang, promena des regards étonnés autour du plateau ; les habitants de Hâzenbruck avaient disparu. Leurs bœufs erraient à l'aventure dans les halliers. Quelques chèvres grimpaient le long de la côte. Et sauf une vingtaine de cadavre étendus dans les bruyères, tout respirait le calme et les douceurs de la vie champêtre. Les vétérans eux-mêmes semblaient surpris de leur facile triomphe ; car excepté Nicolas Rabeau, ancien tambour-major au 14e de ligne, prévôt d'armes, de danse et de grâces françaises, lequel avait eu la gloire d'être embroché par un cosaque et de rendre l'âme sur le champ d'honneur, à cette exception près, tous les autres en étaient quittes pour des horions.

« Ah çà! camarades, dit Fargès, ce grand pendard de cosaque qui vient de s'échapper, pourrait gâter nos affaires. Nos provisions sont complètes. Ce qu'il y a de plus simple, c'est de réunir le bétail et de gagner le fort, avant que l'ennemi ait eu le temps de nous barrer le passage. »

Tout le monde se mit aussitôt à l'œuvre, et, dix minutes après, la petite colonne, poussant devant elle le troupeau, reprenait le chemin de Hunebourg. Vers trois heures du matin, elle était sous le canon du fort.

On peut se figurer la satisfaction de Jean-Pierre Noël, lorsque ayant entendu crier les chaînes du pont-levis, et s'étant mis à sa fenêtre, en simple manches de chemise, il vit défiler toute la *razzia*... marchant « avec ordre et discipline » comme il avait eu soin de le recommander à Fargès.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Le caporal ajusta le Baskir et fit feu. (Page 87.)

Le caporal Lombard, gravement assis sur une vieille rosse à moitié grise, son grand chapeau à cornes sur l'oreille, et le fusil en sautoir, formait à lui seul l'arrière-garde de la colonne.

Le brave commandant ne se sentait plus de joie. Aussi lorsque trois jours plus tard l'archiduc Jean d'Autriche, à la tête d'un corps de six mille hommes, fit sommer la place de se rendre, avec menace de la bombarder et de la détruire de fond en comble en cas de refus, Jean-Pierre ne put s'empêcher de sourire. Il fit dresser un état de ses provisions de bouche, et l'adressa sous forme de réponse au général autrichien, ajoutant :

« Qu'il regrettait de ne pouvoir être agréable à Son Altesse ; mais qu'il était beaucoup trop gourmand, pour quitter une place si bien approvisionnée. Il priait *conséquemment* Son Altesse de vouloir bien l'excuser.... etc., etc.

« Quant à votre menace de bombarder la forteresse et de la détruire de fond en comble, disait-il en terminant, je m'en soucie comme du roi Dagobert ! »

L'archiduc Jean d'Autriche entendait très-bien le français.... Il avait, de plus, un faible pour la cuisine, et comprit les scrupules de Jean-Pierre. Aussi, dès le lendemain, il remonta tranquillement la vallée de la Zorne.... après avoir fait demi-tour à gauche !

Et voilà pourquoi Hunebourg ne fut pas rendu.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

L'INVASION

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN



Louise guettait le retour des hirondelles. (Page 2.)

Si vous tenez à connaître l'histoire de la grande invasion de 1814, telle que me l'a racontée le vieux chasseur Frantz du Hengst, il faut vous transporter au village des Charmes, dans les Vosges. Une trentaine de maisonnettes couvertes de bardeaux et de joubarbe vert sombre se suivent à la file le long de la Sarre, vous en apercevez les pignons tapissés de lierre et de chèvrefeuille flétris, — car l'hiver approche, — les ruchers fermés avec des bouchons de paille, les petits jardins, les palissades, les bouts de haie qui les séparent les unes des autres.

A gauche, sur une haute montagne, s'élèvent

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

les ruines de l'antique château de Falkeinstein, détruit, il y a deux cents ans, par les Suédois. Ce n'est plus qu'un amas de décombres hérissés de ronces; un vieux chemin de *schlitte*,* aux échelons vermoulus, y monte à travers les sapins. A droite, sur la côte, on aperçoit la ferme du Bois-de-Chênes : une large construction avec granges, écuries, et hangars, la toiture plate chargée de grosses pierres, pour résister aux vents du nord. Quelques vaches se promènent dans les bruyères, quelques chèvres dans les rochers.

Tout cela est calme, silencieux.

Des enfants, en pantalons de toile grise, la tête et les pieds nus, se chauffent autour de leurs petits feux sur la lisière des bois; les spirales de fumée bleue s'effilent dans l'air, de grands nuages blancs et gris restent immobiles au-dessus de la vallée; derrière ces nuages on découvre les cimes arides du Grosmann et du Donon.

Or il faut savoir que la dernière maison du village, dont le toit en équerre est percé de deux lucarnes vitrées, et dont la porte basse s'ouvre sur la rue fangeuse, appartenait, en 1813, à Jean-Claude Hullin, un ancien volontaire de 92, mais alors sabotier au village des Charmes, et jouissant d'une grande considération parmi les montagnards. Hullin était un homme trapu et charnu, avec des yeux gris, de grosses lèvres, un nez court, fendu par le bout, et d'épais sourcils grisonnants. Il était d'humeur joviale et tendre, et ne savait rien refuser à sa fille Louise, une enfant qu'il avait recueillie jadis de ces misérables *heimatshlôs*, — ferblantiers, forgerons, — sans feu ni lieu, qui vont de village en village étamer les casseroles, fondre les cuillers et raccommoder la vaisselle fêlée. Il la considérait comme sa propre fille, et ne se souvenait plus qu'elle était d'une race étrangère.

Outre cette affection naturelle, le brave homme en avait encore d'autres : il aimait surtout sa cousine, la vieille fermière du Bois-de-Chênes, Catherine Lefèvre, et son fils Gaspard, enlevé par la conscription de cette année, un beau garçon fiancé à Louise, et dont toute la famille attendait le retour à la fin de la campagne.

Hullin se rappelait toujours avec enthousiasme ses campagnes de Sambre-et-Meuse, d'Italie et d'Égypte. Il y pensait souvent, et, parfois, le soir, après le travail, il se rendait à la scierie du Valtin, cette sombre usine formée de troncs d'arbres encore revêtus de leur écorce, et que vous apercevez là-bas au fond de la gorge. Il s'asseyait au milieu des bûcherons, des charbonniers, des *schlitteurs*, en face du grand feu de sciure, et tandis que la roue pesante tournait, que l'écluse tonnait et que la scie grinçait, lui, le coude sur le genou, la pipe aux lèvres, il leur parlait de Hoche, de Kléber, et finalement du général Bonaparte, qu'il avait vu cent fois, et dont il peignait la figure maigre, les yeux perçants, le profil d'aigle, comme s'il eût été présent.

Tel était Jean-Claude Hullin.

C'était un homme de la vieille souche gauloise, aimant les aventures extraordinaires, les entreprises héroïques, mais cloué au travail par le sentiment du devoir depuis le jour de l'an jusqu'à la Saint-Sylvestre.

Quant à Louise, la fille des *heimatshlôs*, c'était une créature svelte, légère, les mains longues et délicates, les yeux d'un bleu d'azur si tendre qu'ils vous allaient jusqu'au fond de l'âme, le teint d'une blancheur de neige, les cheveux d'un blond paille, semblables à de la soie, les épaules inclinées comme celles d'une vierge en prière. Son naïf sourire, son front rêveur, enfin toute sa personne rappelait le vieux *lied* du *minnesinger* Erhart, lorsqu'il dit : « J'ai vu passer « un rayon de lumière, mes yeux en sont en- « core éblouis... Était-ce un regard de la lune « à travers le feuillage?... Était-ce un sourire « de l'aurore au fond des bois? — Non... c'é- « tait la belle Édith, mon amour, qui passait... « Je l'ai vue, et mes yeux en sont encore « éblouis. »

Louise n'aimait que les champs, les jardins et les fleurs. Au printemps, les premières notes de l'alouette lui faisaient répandre des larmes d'attendrissement. Elle allait voir naître les bluets et l'aubépine derrière les buissons de la côte; elle guettait le retour des hirondelles au coin des fenêtres de la mansarde. C'était toujours la fille des *heimatshlôs* errants et vagabonds, seulement un peu moins sauvage. Hullin lui pardonnait tout; il comprenait sa nature et lui disait parfois en riant :

« Ma pauvre Louise, avec le butin que tu nous apportes, — tes belles gerbes de fleurs et d'épis dorés, — nous mourrions de faim dans trois jours! »

Alors elle lui souriait si tendrement et l'embrassait de si bon cœur, qu'il se remettait à l'ouvrage en disant :

« Bah! qu'ai-je besoin de gronder? Elle a raison, elle aime le soleil... Gaspard travaillera pour deux, il aura du bonheur pour quatre... Je ne le plains pas, au contraire... Des femmes qui travaillent, on en trouve assez, et ça ne les rend pas plus belles; mais des femmes qui

* On appelle chemins de *schlitte* les chemins ou l'on transporte les troncs d'arbres abattus en pleine forêt.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

aiment! quelle chance d'en rencontrer une, quelle chance! »

Ainsi raisonnait le brave homme, et les jours, les semaines, les mois, se suivaient dans l'attente prochaine du retour de Gaspard.

La mère Lefèvre, femme d'une extrême énergie, partageait les idées de Hullin au sujet de Louise.

« Moi, disait-elle, je n'ai besoin que d'une fille qui nous aime; je ne veux pas qu'elle se mêle de mon ménage. Pourvu qu'elle soit contente! Tu ne me gêneras pas, n'est-ce pas, Louise? »

Et toutes deux s'embrassaient!...

Mais Gaspard ne revenait toujours pas, et depuis deux mois on n'avait plus de ses nouvelles.

Or ce jour-là, vers le milieu du mois de décembre 1813, entre trois et quatre heures de l'après-midi, Hullin, courbé sur son établi, terminait une paire de sabots ferrés pour le bûcheron Rochart. Louise venait de déposer une écuelle de terre fleuronnée sur le petit poêle de fonte, qui petillait et bruissait d'un ton plaintif, tandis que la vieille horloge comptait les secondes de son tic-tac monotone. Au dehors, tout le long de la rue, on remarquait de ces petites flaques d'eau, recouvertes d'une couche de glace blanche et friable, annonçant l'approche des grands froids. Parfois on entendait courir de gros sabots sur la terre durcie, on voyait passer un feutre, un capuchon, un bonnet de coton, puis le bruit s'éloignait, et le sifflement plaintif du bois vert dans la flamme, le bourdonnement du rouet de Louise et le bouillonnement de la marmite reprenaient le dessus. Cela durait depuis deux heures, lorsque Hullin, jetant par hasard un coup d'œil à travers les petites vitres de la fenêtre, suspendit sa besogne, et resta les yeux tout grands ouverts, comme absorbé par un spectacle inusité.

En effet, au tournant de la rue, en face du cabaret des *Trois-Pigeons*, s'avançait alors, — au milieu d'une bande de gamins sifflant, sautant et criant « le roi de Carreau! le roi de Carreau! » — s'avançait, dis-je, le plus étrange personnage qu'il soit possible d'imaginer : figurez-vous un homme roux de barbe et de cheveux, la figure grave, l'œil sombre, le nez droit, les sourcils joints au milieu du front, un cercle de fer-blanc sur la tête, une peau de chien-berger gris de fer aux longs poils flottant sur le dos, les deux pattes de devant nouées autour du cou; la poitrine couverte de petites croix de cuivre en breloques, les jambes revêtues d'une sorte de caleçon de toile grise noué au-dessus de la cheville, et les pieds nus. Un corbeau de grande taille, les ailes noires lustrées de blanc, était perché sur son épaule. On aurait dit, à sa démarche imposante, un de ces anciens rois mérovingiens tels que les représentent les images de Montbéliard; il tenait de la main gauche un gros bâton court, taillé en forme de sceptre, et de la main droite il faisait des gestes magnifiques, levant le doigt au ciel et apostrophant son cortége.

Toutes les portes s'ouvraient sur son passage; derrière toutes les vitres se pressaient les figures des curieux. Quelques vieilles femmes, sur l'escalier extérieur de leurs baraques, appelaient le fou, qui ne daignait pas tourner la tête; d'autres descendaient dans la rue et voulaient lui barrer le passage; mais lui, la tête haute, le sourcil relevé, d'un geste et d'un mot les forçait de s'écarter,

« Tiens! fit Hullin, voici Yégof... Je ne m'attendais pas à le revoir cet hiver... Cela n'entre pas dans ses habitudes... Que diable peut-il avoir pour revenir par un temps pareil? »

Et Louise, déposant sa quenouille, se hâta d'accourir pour contempler le *Roi de Carreau*. C'était tout un événement que l'arrivée du fou Yégof à l'entrée de l'hiver; les uns s'en réjouissaient, espérant le retenir et lui faire raconter sa fortune et sa gloire dans les cabarets; d'autres, et surtout les femmes, en concevaient une vague inquiétude, car les fous, comme chacun sait, ont des idées d'un autre monde : ils connaissent le passé et l'avenir, ils sont inspirés de Dieu; le tout est de savoir les comprendre, leurs paroles ayant toujours deux sens, l'un grossier pour les gens ordinaires, l'autre profond pour les âmes délicates et les sages. Ce fou-là, d'ailleurs, plus que tous les autres, avait des pensées vraiment extraordinaires et sublimes. On ne savait ni d'où il venait, ni où il allait, ni ce qu'il voulait, car Yégof errait à travers le pays comme une âme en peine; il parlait des races éteintes, et se prétendait lui-même empereur d'Austrasie, de Polynésie et autres lieux. On aurait pu écrire de gros livres sur ses châteaux, ses palais et ses places fortes, dont il connaissait le nombre, la situation, l'architecture, et dont il célébrait la grandeur, la beauté, la richesse d'un air simple et modeste. Il parlait de ses écuries, de ses chasses, des officiers de sa couronne, de ses ministres, de ses conseillers, des intendants de ses provinces; il ne se trompait jamais ni sur leurs noms ni sur leur mérite, mais il se plaignait amèrement d'avoir été détrôné par la race maudite, et la vieille sage-femme Sapience Coquelin, chaque fois qu'elle l'entendait gémir à ce sujet, pleurait à chaudes larmes, et d'autres aussi. Alors lui, levant le doigt au ciel, s'écriait :

« O femmes! ô femmes! souvenez-vous!...

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

souvenez-vous!... L'heure est proche... l'esprit des ténèbres s'enfuit... La vieille race... les maîtres de vos maîtres s'avançent comme les flots de la mer! »

Et chaque printemps il avait l'habitude de faire un tour dans les vieux nids de hibou, les antiques castels et tous les décombres qui couronnent les Vosges au fond des bois, au Nideck, au Géroldseck, à Lutzelbourg, à Turkestein, disant qu'il allait visiter ses *leudes*, et parlant de rétablir l'antique splendeur de ses États, et de remettre les peuples révoltés en esclavage, avec l'aide du *Grand Gôlo*, son cousin.

Jean-Claude Hullin riait de ces choses, n'ayant pas l'esprit assez élevé pour entrer dans les sphères invisibles; mais Louise en éprouvait un grand trouble, surtout lorsque le corbeau battait de l'aile et faisait entendre son cri rauque.

Yégof descendait donc la rue sans s'arrêter nulle part, et Louise, tout émue, voyant qu'il regardait leur maisonnette, se prit à dire:

« Papa Jean-Claude, je crois qu'il vient chez nous.

—C'est bien possible, répondit Hullin; le pauvre diable aurait grand besoin d'une paire de sabots fourrés par un froid pareil, et s'il me la demande, ma foi, je serais bien en peine de la lui refuser.

—Oh! que vous êtes bon! fit la jeune fille en l'embrassant avec tendresse.

—Oui... oui... tu me câlines, dit-il en riant, parce que je fais ce que tu veux... Qui me paiera mon bois et mon travail?... Ce ne sera pas Yégof! »

Louise l'embrassa de nouveau, et Hullin, la regardant d'un œil attendri, murmura:

« Cette monnaie en vaut bien une autre. »

Yégof se trouvait alors à cinquante pas de la maisonnette, et le tumulte croissait toujours. Les gamins, s'accrochant aux loques de sa veste, criaient: « Carreau! Pique! Trèfle! » Tout à coup il se retourna levant son sceptre, et d'un air digne, quoique furieux, il s'écria:

« Retirez-vous, race maudite!... Retirez-vous... ne m'assourdissez plus... ou je déchaîne contre vous la meute de mes molosses! »

Cette menace ne fit que redoubler les sifflets et les éclats de rire; mais comme au même instant Hullin parut sur le seuil avec sa longue tarière, et que, distinguant cinq ou six des plus acharnés, il les prévint que le soir même il irait leur tirer les oreilles pendant le souper, chose que le brave homme avait déjà faite plusieurs fois avec l'assentiment des parents, toute la bande se dispersa, consternée de cette rencontre. Alors, se tournant vers le fou:

« Entre, Yégof, lui dit le sabotier, viens te réchauffer au coin du feu.

—Je ne m'appelle pas Yégof, répondit le malheureux d'un air offensé, je m'appelle Luitprand, roi d'Austrasie et de Polynésie.

—Oui, oui, je sais, fit Jean-Claude, je sais! Tu m'as déjà raconté tout cela. Enfin, n'importe, que tu t'appelles Yégof ou Luitprand, entre toujours. Il fait froid; tâche de te rechauffer.

—J'entre, reprit le fou, mais c'est pour une affaire bien autrement grave, c'est pour une affaire d'État... pour former une alliance indissoluble entre les Germains et les Triboques.

—Bon, nous allons causer de cela. »

Yégof, se courbant alors sous la porte, entra tout rêveur, et salua Louise de la tête en abaissant son sceptre; mais le corbeau ne voulut pas entrer. Déployant ses grandes ailes creuses, il fit un vaste circuit autour de la baraque, et vint s'abattre de plein vol contre les vitres pour les briser.

« Hans, lui cria le fou, prends garde! J'arrive!... »

Mais l'oiseau ne détacha point ses griffes aiguës des mailles de plomb, et ne cessa pas d'agiter aux fenêtres ses grandes ailes, tant que son maître resta dans la cassine. Louise ne le quittait pas des yeux; elle en avait peur. Quant à Yégof, il prit place dans le vieux fauteuil de cuir, derrière le poêle, les jambes étendues, comme sur un trône, et promenant autour de lui des regards superbes, il s'écria:

« J'arrive de Jéromé en ligne droite pour conclure une alliance avec toi, Hullin. Tu n'ignores pas que j'ai daigné jeter les yeux sur ta fille, et je viens te la demander en mariage. »

Louise, à cette proposition, rougit jusqu'aux oreilles, et Hullin partit d'un éclat de rire retentissant.

« Tu ris! s'écria le fou d'une voix creuse. Eh bien! tu as tort de rire... Cette alliance peut seule te sauver de la ruine qui te menace, toi, ta maison et tous les tiens... En ce moment même mes armées s'avancent... elles sont innombrables... elles couvrent la terre... Que pouvez-vous contre moi? Vous serez vaincus, anéantis ou réduits en esclavage, comme vous l'avez déjà été pendant des siècles, car moi, Luitprand, roi d'Austrasie et de Polynésie, j'ai décidé que tout rentrerait dans l'ancien ordre de choses... Souviens-toi! »

Ici le fou leva le doigt d'un air solennel:

« Souviens-toi de ce qui s'est passé!... Vous avez été battus!... Et nous, les vieilles races du Nord, nous vous avons mis le pied sur la tête... Nous vous avons chargé les plus grosses pierres sur le dos, pour construire nos châ-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

teaux forts et nos prisons souterraines... Nous vous avons attelés à nos charrues, vous avez été devant nous comme la paille devant l'ouragan... Souviens-toi, souviens-toi, Triboque, et tremble !

—Je me souviens très-bien, dit Hullin toujours en riant ; mais nous avons pris notre revanche... Tu sais ?

—Oui, oui, interrompit le fou en fronçant le sourcil ; mais ce temps est passé. Mes guerriers sont plus nombreux que les feuilles des bois... et votre sang coule comme l'eau des ruisseaux. Toi, je te connais, je te connais depuis plus de mille ans !

—Bah ! fit Hullin.

—Oui, c'est cette main, entends-tu, cette main qui t'a vaincu, lorsque nous sommes arrivés la première fois au milieu de vos forêts... Elle t'a courbé la tête sous le joug, elle te la courbera encore ! Parce que vous êtes braves, vous vous croyez à tout jamais les maîtres de ce pays et de toute la France... Eh bien, vous avez tort ! nous vous avons partagés, et nous vous partagerons de nouveau : nous rendrons l'Alsace et la Lorraine à l'Allemagne, la Bretagne et la Normandie aux hommes du Nord, avec les Flandres et le Midi à l'Espagne. Nous ferons un petit royaume de France autour de Paris... un tout petit royaume, avec un descendant de la vieille race à votre tête... et vous ne remuerez plus... vous serez bien tranquilles... Hé ! hé ! hé ! »

Yégof se prit à rire.

Hullin, qui ne connaissait guère l'histoire, s'étonnait que le fou sût tant de noms.

« Bah ! laisse cela, Yégof, dit-il, et tiens, mange un peu de soupe pour te réchauffer l'estomac.

— Je ne te demande pas de soupe, je te demande cette fille en mariage... la plus belle de mes États... Donne-la-moi volontairement, et je t'élève aux marches de mon trône ; sinon, mes armées la prendront de force, et tu n'auras pas le mérite de me l'avoir donnée. »

En parlant ainsi, le malheureux regardait Louise d'un air d'admiration profonde.

« Qu'elle est belle !... fit-il. Je la destine aux plus grands honneurs... Réjouis-toi, ô jeune fille, réjouis-toi... Tu seras reine d'Austrasie !

—Écoute, Yégof, dit Hullin, je suis très-flatté de ta demande... cela prouve que tu sais apprécier la beauté... C'est très-bien... mais ma fille est déjà fiancée à Gaspard Lefèvre.

—Et moi, s'écria le fou d'un accent irrité, je ne veux pas entendre parler de cela ! »

Puis se levant :

« Hullin, dit-il en reprenant son air solennel, c'est ma première demande : je la renouvellerai deux fois encore... entends-tu... deux fois ! Et si tu persistes dans ton obstination... malheur... malheur sur toi et sur ta race !

—Comment ! tu ne veux pas manger de soupe ?

—Non ! non ! hurla le fou, je n'accepterai rien de toi tant que tu n'auras pas consenti... rien ! rien ! »

Et se dirigeant vers la porte à la grande satisfaction de Louise, qui voyait toujours le corbeau battre de l'aile contre les vitres, il dit en levant son sceptre :

« Deux fois encore !... »

Et sortit.

Hullin partit d'un immense éclat de rire.

« Pauvre diable ! s'écria-t-il. Malgré lui, son nez se tournait vers la marmite... Il n'a rien dans l'estomac... ses dents claquent de misère... Eh bien ! la folie est plus forte que le froid et la faim.

—Oh ! qu'il m'a fait peur ! dit Louise.

—Allons, allons, mon enfant, remets-toi... Le voilà dehors... Il te trouve jolie, tout fou qu'il est ; il ne faut pas que cela t'effraye. »

Malgré ces paroles et le départ du fou, Louise tremblait encore et se sentait rougir, en songeant aux regards que le malheureux dirigeait vers elle.

Yégof avait repris la route du Valtin. On le voyait s'éloigner gravement, son corbeau sur l'épaule, et faire des gestes bizarres, quoiqu'il n'y eût plus personne autour de lui. La nuit approchait ; bientôt la haute taille du *Roi de Carreau* se fondit dans les teintes grises du crépuscule d'hiver et disparut.

II

Le soir du même jour, après le souper, Louise, ayant pris son rouet, était allée faire la veillée chez la mère Rochart, où se réunissaient les bonnes femmes et les jeunes filles du voisinage jusqu'à près de minuit. On y racontait de vieilles légendes, on y causait de la pluie, du temps, des mariages, des baptêmes, du départ ou du retour des conscrits... que sais-je ? Et cela vous aidait à passer les heures d'une manière agréable.

Hullin, resté seul en face de sa petite lampe de cuivre, ferrait les sabots du vieux bûcheron ; il ne songeait déjà plus au fou Yégof ; son marteau s'élevait et s'abaissait, enfonçant les gros clous dans les épaisses semelles de bois, et tout cela machinalement, à force d'habitude. Cependant mille idées lui passaient par la tête ; il

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

était rêveur sans savoir pourquoi. Tantôt il songeait à Gaspard, qui ne donnait plus signe de vie, tantôt à la campagne, qui se prolongeait indéfiniment. La lampe éclairait de son reflet jaunâtre la petite cassine enfumée. Au dehors, pas un bruit. Le feu commençait à s'éteindre; Jean-Claude se leva pour y remettre une bûche, puis il se rassit en murmurant :

« Bah ! tout cela ne peut durer... nous allons recevoir une lettre un de ces jours. »

La vieille horloge se mit à tinter neuf heures, et comme Hullin reprenait sa besogne, la porte s'ouvrit, et Catherine Lefèvre, la fermière du Bois-de-Chênes, parut sur le seuil à la grande stupéfaction du sabotier, car elle ne venait pas d'habitude à pareille heure.

Catherine Lefèvre pouvait avoir soixante ans, mais elle était encore droite et ferme comme à trente; ses yeux gris clair, son nez crochu tenaient de l'oiseau de proie; ses joues tirées et les coins de sa bouche abaissés par la réflexion avaient quelque chose de sombre et d'amer. Deux ou trois grosses mèches de cheveux d'un gris verdâtre tombaient le long de ses tempes; une capuche brune rayée descendait de sa tête sur ses épaules et jusqu'au bas des coudes. En somme, sa physionomie annonçait un caractère ferme, tenace, et je ne sais quoi de grand et de triste, qui inspirait le respect et la crainte.

« C'est vous, Catherine? dit Hullin tout surpris.

— Oui, c'est moi, répondit la vieille fermière d'un ton calme. Je viens causer avec vous, Jean-Claude... Louise est sortie?

— Elle fait la veillée chez Madeleine Rochart.

— C'est bien. »

Alors Catherine rejeta sur son cou la capuche, et vint s'asseoir au coin de l'établi. Hullin la regardait fixement; il lui trouvait quelque chose d'extraordinaire et de mystérieux qui le saisissait.

« Que se passe-t-il donc? » dit-il en déposant son marteau.

Au lieu de répondre à cette question, la vieille, regardant vers la porte, sembla prêter l'oreille; puis, n'entendant rien, elle reprit son expression méditative :

« Le fou Yégof a passé la nuit dernière à la ferme, dit-elle.

— Il est aussi venu me voir cette après-midi, fit Hullin, sans attacher d'autre importance à ce fait, qui lui paraissait indifférent.

— Oui, reprit la vieille à voix basse, il a passé la nuit chez nous, et hier soir, à cette heure, dans la cuisine, devant tout le monde, cet homme, ce fou nous a raconté des choses épouvantables ! »

Elle se tut, et les coins de ses lèvres semblèrent s'abaisser davantage.

« Des choses épouvantables ! murmura le sabotier, de plus en plus étonné, car il n'avait jamais vu la fermière dans un pareil état, mais quoi donc, Catherine... dites... quoi?

— Des rêves que j'ai eus !

— Des rêves?... Vous voulez rire de moi, sans doute !

— Non. »

Puis, après un instant de silence, regardant Hullin ébahi, elle poursuivit lentement :

« Hier soir donc, tous nos gens étaient réunis après souper dans la cuisine, sous le manteau de la cheminée; la table restait encore là avec les écuelles vides, les assiettes et les cuillers. Yégof avait soupé avec nous, et il nous avait réjouis de l'histoire de ses trésors, de ses châteaux et de ses provinces. Il pouvait être alors neuf heures; le fou venait de s'asseoir sur le coin de l'âtre, qui flamboyait... Duchêne, mon garçon de labour, repiquait la selle de Bruno, le pâtre Robin tressait une corbeille, Annette rangeait ses pots sur l'étagère; moi, j'avais approché mon rouet du feu pour filer une quenouille avant d'aller me coucher. Au dehors, les chiens aboyaient à la lune; il devait faire très-froid. Nous étions là, causant de l'hiver qui vient; Duchêne disait qu'il serait rude, car il avait vu de grandes bandes d'oies sauvages. Et le corbeau de Yégof, sur le rebord du manteau de la cheminée, sa grosse tête dans ses plumes ébouriffées, semblait dormir; mais de temps en temps, il allongeait le cou, se nettoyait une plume du bec, puis nous regardait, écoutant une seconde, et se renfonçant ensuite la tête dans les épaules. »

La fermière se tut un moment comme pour recueillir ses idées : elle baissa les yeux, son grand nez crochu se recourba jusque sur ses lèvres, et une pâleur étrange parut s'étendre sur sa face.

« Où diable veut-elle en venir? » se disait Hullin.

La vieille poursuivit :

« Yégof au bord de l'âtre, avec sa couronne de fer-blanc, son bâton court entre les genoux, rêvait à quelque chose. Il regardait la grande cheminée noire, le grand manteau de pierre, où l'on voit taillés des figures et des arbres, et la fumée qui montait en grosses boules autour des quartiers de lard. Tout à coup, comme nous y pensions le moins, il frappa du bout de son bâton sur la dalle, et s'écria comme en rêve : « —Oui... oui... j'ai vu ça... il y a longtemps... « longtemps ! » Et comme nous le regardions tous, stupéfaits : « Dans ce temps-là, reprit-il, « les forêts de sapins étaient des forêts de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« chênes... Le Nideck, le Dagsberg, le Falkenstein, le Géroldsek, tous les vieux châteaux en ruine n'existaient pas encore. Dans ce temps-là, on chassait les bœufs sauvages au fond des bois, on pêchait le saumon dans la Sarre, et vous autres, les hommes blonds, enterrés dans les neiges six mois de l'année, vous viviez de lait et de fromage, car vous aviez de grands troupeaux sur le Hengst, le Schnéeberg, le Grosmann, le Donon. En été vous chassiez, vous descendiez jusqu'au Rhin, à la Moselle, à la Meuse : je me rappelle tout cela ! »

« Chose étrange, Jean-Claude, à mesure que le fou parlait, il me semblait revoir ces pays d'autrefois, et m'en souvenir comme d'un songe... J'avais laissé tomber ma quenouille, et le vieux Duchêne, Robin, Jeanne, enfin tout le monde écoutait. « Oui, il y a longtemps, reprit le fou. Dans ce temps-là vous bâtissiez déjà ces grandes cheminées, et tout autour, à deux où trois cents pas, vous plantiez vos palissades hautes de quinze pieds et la pointe durcie au feu... Et là dedans vous teniez vos grands chiens aux joues pendantes, qui aboyaient nuit et jour. »

« Ce qu'il disait, Jean-Claude, nous le voyions... Lui ne semblait pas faire attention à nous, il regardait les figures de la cheminée, la bouche béante; mais, au bout d'un instant, ayant baissé la tête et nous voyant tous attentifs, il se prit à rire d'un rire de fou, en criant : « Et, dans ces temps, vous croyiez être les seigneurs du pays, oh! hommes blonds, aux yeux bleus, à la chair blanche, nourris de lait et de fromage, et ne buvant le sang qu'en automne, aux grandes chasses, vous vous croyiez les maîtres de la plaine et de la montagne, lorsque nous, les hommes roux aux yeux verts, venus de la mer... nous qui buvions le sang toujours et n'aimions que la bataille un beau matin nous sommes arrivés avec nos haches et nos épieux, en remontant la Sarre à l'ombre des vieux chênes!... Ah! ce fut une rude guerre, et qui dura des semaines et des mois... Et la vieille... là... — dit-il en me montrant avec un sourire étrange, — la Margareth du clan des Kilbérix, cette vieille au nez crochu, dans ses palissades, au milieu de ses chiens et de ses guerriers, elle s'est défendue comme une louve ! mais au bout de cinq lunes la faim arriva... les portes des palissades s'ouvrirent pour la fuite, et nous, embusqués dans le ruisseau, nous avons tout massacré!..... tout!..... excepté les enfants et les belles jeunes filles!... La vieille seule, avec ses ongles et ses dents, se défendit la dernière. « Et moi, Luitprandt je lui fendis sa tête grise, « et je pris son père, l'aveugle, le vieux des « vieux, pour l'enchaîner à la porte de mon « château fort comme un chien ! »

« Alors, Hullin, poursuivit la fermière en courbant la tête, alors le fou se mit à chanter une longue chanson : — la plainte du vieillard enchaîné à sa porte.—Attendez que je me rappelle... C'était triste... triste comme un *miserere!* Je ne puis me la rappeler, Jean-Claude; mais il me semble encore l'entendre : elle nous faisait froid dans les os. Et comme il riait toujours, à la fin tous nos gens poussèrent un cri terrible; la colère les prit tous à la fois. Le vieux Duchêne sauta sur le fou pour l'étrangler; mais lui, plus fort qu'on ne pense, le repoussa, et, levant son bâton d'un air furieux, il nous dit : « A genoux, esclaves, à genoux! « Mes armées s'avancent... Entendez-vous? la « terre en tremble! Ces châteaux, le Nideck, le « Haut-Barr, le Dagsberg, le Turkestein, vous « allez les rebâtir... A genoux ! »

« Je n'ai jamais vu de figure plus épouvantable que celle de ce Yégof en ce moment; mais pour la seconde fois, voyant mes gens se jeter sur lui, il me fallut le défendre. « C'est un fou, leur dis-je; n'avez-vous pas honte de croire aux paroles d'un fou ? » Ils s'arrêtèrent à cause de moi; mais moi, je ne pus fermer l'œil de la nuit. Ce que ce misérable m'avait dit me revenait d'heure en heure. Il me semblait entendre le chant du vieillard, l'aboiement de nos chiens, et des bruits de bataille. Depuis longtemps je n'ai pas éprouvé de pareilles inquiétudes. Voilà pourquoi je suis venue vous voir... Que pensez-vous de tout cela, Hullin ?

— Moi ! fit le sabotier, dont la figure rouge et charnue trahissait une sorte d'ironie triste et de pitié; si je ne vous connaissais pas aussi bien, Catherine, je dirais que vous avez perdu la tête... vous, Duchêne, Robin et tous les autres.... Tout cela me produit l'effet d'un conte de Geneviève de Brabant, une histoire faite pour effrayer les petits enfants, et qui nous montre la bêtise de nos anciens.

— Vous ne comprenez pas ces choses-là, dit la vieille fermière d'un ton calme et grave; vous n'avez jamais eu d'idées de ce genre?

— Alors, vous croyez à ce que Yégof vous a chanté?

— Oui, j'y crois.

— Comment, vous, Catherine, vous, une femme de bon sens ! Si c'était la mère Rochart, je ne dis pas... mais vous ! »

Il se leva comme indigné, détacha son tablier, haussa les épaules, puis se rassit brusquement en s'écriant :

« Ce fou, savez-vous ce que c'est? Je vais

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Oui..., oui..., j'ai vu ça. (Page 6.)

vous le dire, moi : c'est bien sûr un de ces maîtres d'école allemands qui se farcissent la tête de vieilles histoires de ma tante l'Oie, et vous les débitent gravement. A force d'étudier, de rêvasser, de ruminer, de chercher midi à quatorze heures, leur cervelle se détraque ; ils ont des visions, des idées biscornues, et prennent leurs rêves pour des vérités. J'ai toujours regardé Yégof comme un de ces pauvres diables, il sait une foule de noms, il parle de la Bretagne et de l'Austrasie, de la Polynésie et du Nideck, et puis du Géroldseck, du Turkestein, des bords du Rhin, enfin de tout, au hasard; ça finit par avoir l'air de quelque chose et ça n'est rien. Dans des temps ordinaires, vous penseriez comme moi, Catherine; mais vous souffrez de ne recevoir aucune nouvelle de Gaspard... Ces bruits de guerre, d'invasion, qu'on fait courir, vous tourmentent et vous dérangent... Vous ne dormez plus... et ce qu'un pauvre fou vient vous raconter, vous le regardez comme parole d'Evangile.

—Non, Hullin, ce n'est pas cela... Vous-même, si vous aviez entendu Yégof...

—Allons donc! s'écria le brave homme. Si je l'avais entendu, je lui aurais ri au nez comme tantôt... Savez-vous qu'il est venu me demander Louise pour la faire reine d'Austrasie? »

Catherine Lefèvre ne put s'empêcher de sourire ; mais, reprenant aussitôt son air sérieux :

« Toutes vos raisons, Jean-Claude, dit-elle, ne peuvent me convaincre ; mais, je l'avoue, le silence de Gaspard m'effraye... Je connais mon

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Il entrait en ville à la suite d'une longue file de voitures. (Page 10)

garçon, il m'a certainement écrit. Pourquoi ses lettres ne me sont-elles point arrivées?... La guerre va mal, Hullin, nous avons tout le monde contre nous. On ne veut pas de notre Révolution, vous le savez comme moi. Tant que nous étions les maîtres, que nous remportions victoire sur victoire, on nous faisait bonne mine; mais, depuis nos malheurs de Russie, ça prend une vilaine tournure.

—Là, là, Catherine, comme votre tête s'emporte!... Vous voyez tout en noir.

—Oui, je vois tout en noir, et j'ai raison... Ce qui m'inquiète le plus, c'est de ne recevoir aucune nouvelle du dehors; nous vivons ici comme dans un pays de sauvages, on ne sait rien de ce qui se passe... Les Autrichiens et les Cosaques nous tomberaient sur le dos du jour au lendemain, qu'on en serait tout surpris. »

Hullin observait la vieille femme dont le regard s'animait, et malgré lui il subissait l'influence des mêmes craintes.

« Écoutez, Catherine, dit-il tout à coup, lorsque vous parlerez d'une manière raisonnable, ce n'est pas moi qui viendrai vous contredire... Tout ce que vous dites maintenant est possible... Je n'y crois pas, mais il faut avoir le cœur net. Je me proposais d'aller à Phalsbourg, dans la huitaine, acheter des peaux de mouton pour faire des garnitures de sabots; j'irai demain. A Phalsbourg, place forte et bureau de poste, on doit avoir des nouvelles sûres... Croirez-vous alors à celles que je vous rapporterai de là-bas?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Oui.

—Bon, c'est donc entendu... Je partirai demain de bonne heure... Il y a cinq lieues, vers six heures je serai de retour... Vous verrez, Catherine, que toutes vos idées tristes n'ont pas le sens comun.

—Je le souhaite, répondit la fermière en se levant, je le souhaite. Vous m'avez un peu rassurée, Hullin... Maintenant je remonte à la ferme, et j'espère mieux dormir que la nuit dernière... Bonne nuit, Jean-Claude! »

III

Le lendemain, au petit jour, Hullin, revêtu de sa culotte de gros drap bleu des dimanches, de son ample veste de velours brun, de son gilet rouge à boutons de cuivre, et coiffé du large feutre montagnard, relevé en cocarde sur le devant de sa face vermeille, se mettait en route pour Phalsbourg, un grand bâton de cormier au poing.

Phalsbourg est une petite place forte, à cheval sur la route impériale de Strasbourg à Paris; elle commande la côte de Saverne, les défilés du haut Barr, de la Roche-Plate, de la Bonne-Fontaine et du Graufthal. Ses bastions, ses avancées, ses demi-lunes se découpent en zigzags sur un plateau rocheux: de loin on croirait pouvoir en franchir les murs d'une enjambée; mais, en arrivant, on découvre le fossé large de cent pieds, profond de trente, et les sombres remparts taillés dans le roc en face. Cela vous arrête tout court. Du reste, sauf l'église, la maison commune, les deux portes de France et d'Allemagne en forme de mitre, les aiguilles des deux poudrières, tout le reste se cache derrière les glacis. Telle est la petite ville de Phalsbourg, qui ne manque pas d'un certain caractère de grandeur, surtout lorsqu'on traverse ses ponts et qu'on pénètre sous ses portes trapues, garnies de herses à dents de fer. A l'intérieur, les maisons se distribuent par quartiers réguliers: elles sont basses, bien alignées, construites en pierre de taille; tout y porte le cachet militaire.

Hullin, poussé par sa robuste nature et son humeur joyeuse à ne jamais s'alarmer pour les choses à venir, considérait tous les bruits de retraite, de débâcle et d'invasion qui circulaient dans le pays, comme autant de mensonges propagés par la mauvaise foi. Aussi, qu'on juge de sa stupéfaction, lorsqu'au sortir de la montagne et sur la lisiere des bois, il vit le tour de la ville rasé comme un ponton: plus un jardin, plus un verger, plus une promenade, plus un arbre, plus une broussaille; tout était abattu à portée de canon. Quelques pauvres diables ramassaient les derniers débris de leurs maisonnettes et les portaient en ville. On ne voyait plus rien à l'horizon que le cordon des remparts, traçant sa ligne sombre au-dessus des chemins couverts. Ce fut un coup de foudre pour Jean-Claude; durant quelques minutes, il ne put articuler une parole ni faire un pas.

« Oh! oh! dit-il enfin, cela va mal, cela va *très-mal! On attend l'ennemi!* »

Puis, ses instincts guerriers reprenant le dessus, un flot de sang colora ses joues brunes.

« Ce sont pourtant ces gueux d'Autrichiens, de Prussiens, de Russes, et tous ces misérables ramassés jusqu'au fond de l'Europe qui sont cause de tout cela? s'écria-t-il en agitant sa trique; mais gare! nous leur ferons payer le dégât?... »

Il était possédé d'une de ces colères blanches, telles qu'en éprouvent les honnêtes gens lorsqu'on les pousse à bout. Malheur à celui qui l'aurait regardé de travers en ce moment!

Vingt minutes après, il entrait en ville, à la suite d'une longue file de voitures attelées de cinq et six chevaux, traînant à grand'peine d'énormes troncs d'arbres destinés à construire des *blockhaus* sur la place d'armes. Entre les conducteurs, les paysans et les chevaux hennissant, tempêtant, faisant feu des quatre pieds, marchait gravement un gendarme à cheval, le père Kels, qui semblait ne rien entendre et disait d'un ton rude:

« Courage, courage, mes amis... nous ferons encore deux tournées jusqu'à ce soir... Vous aurez bien mérité de la patrie! »

Jean-Claude franchit le pont.

Un nouveau spectacle s'offrit à lui dans la ville. Là régnait l'ardeur de la défense: toutes les portes étaient ouvertes, hommes, femmes, enfants, allaient, couraient, aidaient à transporter les poudres et les projectiles. On s'arrêtait par groupes de trois, quatre, six, pour s'informer des nouvelles.

« Hé! voisin!

—Quoi donc?

—Un courrier vient d'arriver ventre à terre... Il est entré par la porte de France.

—Alors il vient annoncer la garde nationale de Nancy.

—Ou peut-être un convoi de Metz.

—Vous avez raison... les boulets de seize manquent... Il faudrait aussi de la mitraille. On va casser les fourneaux pour en faire. »

Quelques bons bourgeois en manches de chemise, debout sur des tables, le long des trot-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

toirs, s'occupaient à blinder leurs fenêtres avec de grosses pièces de bois et des paillasses; d'autres roulaient devant leurs portes des cuves d'eau. Cet enthousiasme ranima Hullin.

« A la bonne heure! s'écria-t-il, tout le monde est de la fête ici..... Les alliés seront bien reçus. »

En face du collége, la voix glapissante du sergent de ville Harmentier criait: « Faisons « savoir que les casemates vont être ouvertes, « à cette fin que chacun puisse y faire trans- « porter un matelas et deux couvertures par « personne. — Et que messieurs les commis- « saires de la place vont commencer leur « tournée d'inspection, pour reconnaître que « chaque habitant a trois mois de vivres d'a- « vance, dont il devra justifier. — Cejourd'hui « 20 décembre 1813. — Jean Pierre Meunier, « gouverneur. »

Tout cela, Hullin le vit et l'entendit en moins d'une minute, car toute la ville était en l'air.

Des scènes étranges, sérieuses, comiques, se succédaient sans interruption.

Vers la ruelle de l'arsenal, quelques gardes nationaux traînaient une pièce de vingt-quatre. Ces braves gens avaient une pente assez rapide à gravir; il n'en pouvaient plus. « Hue! de l'ensemble, mille tonnerres! Encore un coup d'épaule!... En avant! » Tous criaient à la fois, poussaient aux roues, et la grosse pièce, allongeant son long cou de bronze sur son immense affût, au-dessus des têtes, roulait lentement et faisait frémir le pavé.

Hullin, tout réjoui, n'était plus le même homme: ses instincts de soldat, le souvenir du bivac, des marches, de la fusillade et de la bataille, tout cela lui revenait au pas de charge; son regard étincelait, son cœur battait plus vite. et déjà des idées de défense, de retranchements, de lutte à mort, allaient et venaient dans sa tête.

« Ma foi! se disait-il, tout va bien! J'ai fait assez de sabots dans ma vie, et puisque l'occasion se présente de reprendre le mousquet, eh bien! tant mieux: nous allons montrer aux Prussiens et aux Autrichiens que nous n'avons pas oublié la charge en douze temps. »

Ainsi raisonnait le brave homme, entraîné par ses souvenirs belliqueux; mais sa joie ne fut pas de longue durée.

Devant l'église, sur la place d'armes, stationnaient quinze ou vingt charrettes de blessés, arrivant de Leipzig et de Hanau. Ces malheureux, pâles, hâves, l'œil sombre, les uns déjà amputés, les autres n'ayant pas même été pansés, attendaient tranquillement la mort. Auprès d'eux, quelques vieilles haridelles rousses, le dos couvert d'une peau de chien, mangeaient leur maigre pitance, tandis que les conducteurs, de pauvres diables mis en réquisition en Alsace, enveloppés de leurs grands manteaux troués, dormaient, malgré le froid, le feutre rabattu et les bras repliés, sur les marches de l'église. On frissonnait à voir ces groupes d'hommes mornes, avec leurs grandes capotes grises, entassés sur la paille sanglante, l'un portant son bras cassé sur ses genoux, l'autre la tête bandée d'un vieux mouchoir; un troisième, déjà mort, servant de siége aux vivants, les mains noires pendant entre les échelles. Hullin, en face de ce lugubre spectacle, resta cloué au sol. Il ne pouvait en détacher ses yeux. Les grandes douleurs humaines ont ce pouvoir étrange de nous fasciner; nous voulons voir comment les hommes périssent, comment ils regardent la mort: les meilleurs ne sont pas exempts de cette affreuse curiosité. Il semble que l'éternité va nous livrer son secret!

Là donc, près du timon de la première charrette, à droite de la file, étaient accroupis deux carabiniers en petite veste bleu de ciel, deux véritables colosses, dont la puissante nature fléchissait sous l'étreinte du mal: on eût dit deux cariatides écrasées sous le poids d'une masse énorme. L'un, aux grosses moustaches rousses, les joues terreuses, vous regardait de ses yeux ternes, comme du fond d'un affreux cauchemar; l'autre, plié en deux, les mains bleues, l'épaule déchirée d'un coup de mitraille, s'affaissait de plus en plus, puis se relevait par sursaut en parlant tout bas comme au milieu d'un rêve. Derrière, étaient étendus deux à deux des soldats d'infanterie, la plupart frappés d'une balle, une jambe, un bras fracassés. Ils semblaient supporter leur sort avec plus de fermeté que les colosses. Ces malheureux ne disaient rien: quelques-uns seulement, les plus jeunes, demandaient d'un air furieux de l'eau et du pain. Et, dans la charrette voisine, une voix plaintive, la voix d'un conscrit, appelait: « Ma mère! ma mère!... » tandis que les vieux souriaient d'un air sombre, comme pour dire: « Oui... oui... elle va venir ta mère! » Peut-être aussi ne pensaient-ils à rien.

De temps en temps une sorte de frisson parcourait tout le convoi. Alors on voyait plusieurs blessés se lever à demi avec de longs gémissements et retomber aussitôt, comme si la mort eût fait sa tournée en ce moment.

Puis tout redevenait silencieux.

Et, comme Hullin regardait ainsi, sentant ses entrailles frémir, voilà qu'un bourgeois du voisinage, Sôme le boulanger, sortit de chez lui portant une grande marmite pleine de bouillon. Alors, il fallut voir tous ces spectres s'agiter, leurs yeux étinceler, leurs narines se

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dilater; ils semblaient renaître : les malheureux mouraient de faim !

Le bon père Sôme, les larmes aux yeux, s'approcha disant :

« J'arrive, mes enfants ! Un peu de patience... C'est moi, vous me reconnaissez ! »

Mais à peine fut-il près de la première charrette, que le grand carabinier aux joues verdâtres, se ranimant, plongea le bras jusqu'au coude dans la marmite bouillante, y saisit la viande et la cacha sous sa veste. Cela se fit avec la rapidité de l'éclair ; des hurlements sauvages s'élevèrent aussitôt de tous côtés. — Ces gens, s'ils avaient eu la force de bouger, auraient dévoré leur camarade. — Lui, les deux bras serrés contre la poitrine, la dent sur sa proie, l'œil louche, épiant en tout sens, ne semblait rien entendre. A ces cris, un vieux soldat, un sergent, s'élança de l'auberge voisine. C'était un vieux routier ; il comprit tout d'abord ce dont il s'agissait, et, sans réflexions inutiles, il arracha la viande à la bête féroce en lui disant :

« Tu mériterais de ne pas en avoir !... On va faire les parts. Nous allons découper dix rations !

—Nous ne sommes que huit ! dit un des blessés, fort calme en apparence, mais l'œil étincelant sous son masque de bronze.

—Comment, huit ?

—Vous voyez bien, sergent, que ces deux sont en train de battre de l'aile... Ce seraient des vivres perdus ! »

Le vieux sergent regarda.

« C'est juste, fit-il, huit parts ! »

Hullin ne put en voir davantage ; il se retira chez l'aubergiste Wittmann, en face, plus pâle que la mort. Wittmann était aussi marchand de cuir et de fourrures. En le voyant entrer :

« Hé ! c'est vous, maître Jean-Claude ! s'écria-t-il, vous arrivez plus tôt qu'à l'ordinaire : je ne vous attendais que la semaine prochaine. »

Puis, le voyant chanceler :

« Mais dites donc... vous avez quelque chose ?

—Je viens de voir les blessés.

—Ah ! oui, les premières fois, cela vous tombe dans les jambes ; mais si vous en aviez vu passer quinze mille, comme nous autres, vous n'y penseriez plus ?

—Une chopine de vin, bien vite ! dit Hullin, qui se sentait mal. Oh ! les hommes, les hommes !... Et dire que nous sommes frères !

—Oui, frères jusqu'à la bourse, répondit Wittmann. Tenez, buvez un coup, ça vous remettra !

—Ainsi vous en avez vu passer quinze mille ? reprit le sabotier.

—Au moins... depuis deux mois... sans parler de ceux qui sont restés en Alsace et de l'autre côté du Rhin ; car, vous comprenez, on ne trouve pas de charrettes pour tous, et puis beaucoup ne valent pas la peine d'être emportés.

—Oui, je comprends ! mais pourquoi sont-ils là, ces malheureux ? Pourquoi n'entrent-ils pas à l'hôpital ?

—L'hôpital ! qu'est-ce qu'un hôpital... dix hôpitaux... pour cinquante mille blessés ? Tous les hôpitaux, depuis Mayence et Coblentz jusqu'à Phalsbourg, sont encombrés. Et d'ailleurs cette mauvaise maladie, le typhus, voyez-vous, Hullin, tue plus de monde que le boulet. Tous les villages de la plaine, à vingt lieues d'ici, en sont infectés ; on meurt partout comme des mouches. Heureusement la ville est en état de siége depuis trois jours, on va fermer les portes, il n'entrera plus personne. J'ai perdu pour ma part mon oncle Christian et ma tante Lisbeth, des gens aussi sains, aussi solides que vous et moi, maître Jean-Claude. Enfin le froid est venu ; il y a eu cette nuit gelée blanche.

—Et les blessés sont restés sur le pavé toute la nuit ?

—Non, il sont arrivés de Saverne ce matin ; dans une heure ou deux, le temps de laisser reposer les chevaux, ils partiront pour Sarrebourg. »

En ce moment, le vieux sergent qui venait de rétablir l'ordre dans les charrettes, entra en se frottant les mains.

« Hé ! hé ! dit-il, ça fraîchit, papa Wittmann, vous avez bien fait d'allumer du feu au poêle. Un petit verre de cognac pour rabattre le brouillard. Hum ! hum ! »

Ses petits yeux plissés, son nez en bec de corbin, les pommettes de ses joues séparées du nez par deux grosses rides en parafe, lesquelles se perdaient dans une large impériale roussâtre, tout riait dans la physionomie du vieux soldat, tout respirait une bonne humeur joviale. C'était une vraie figure militaire, hâlée, brunie par le grand air, pleine de franchise, mais aussi de finesse goguenarde ; son grand shako, sa grosse capote gris-bleu, le baudrier, l'épaulette, semblaient faire partie de son individu. On n'aurait pu se le représenter autrement. Il se promenait de long en large dans la salle, continuant à se frotter les mains, tandis que Wittmann lui versait un petit verre d'eau-de-vie ; Hullin, assis près de la fenêtre, avait remarqué d'abord le numéro de son régiment : — 6e d'infanterie légère ; — Gaspard, le fils de la mère Lefèvre, servait dans ce régiment. Jean-Claude allait donc avoir des nouvelles du fiancé de Louise ; mais, au moment de parler, son

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cœur battit avec force : — Si Gaspard était mort! s'il avait péri comme tant d'autres!

Le brave sabotier se sentit comme étranglé; il se tut. « Mieux vaut, pensait-il, ne rien savoir. »

Pourtant, au bout de quelques instants, il ne put y tenir.

« Sergent, dit-il d'une voix enrouée, vous êtes du 6e léger?

—Mais oui, mon bourgeois, fit l'autre en se retournant au milieu de la salle.

—Ne connaîtriez-vous pas un nommé Gaspard Lefèvre?

—Gaspard Lefèvre, de la 2e du 1er; parbleu! si je le connais : c'est moi qui l'ai mis au port d'armes; un brave soldat, morbleu! dur à la fatigue... Si nous en avions cent mille de cette trempe...

—Alors il vit? il se porte bien?

—Oui, mon bourgeois. Après ça, depuis huit jours que j'ai quitté le régiment à Frédéricsthal, pour escorter ce convoi de blessés... vous comprenez, cela chauffe... on ne peut répondre de rien; d'un moment à l'autre, chacun de nous peut recevoir son affaire. Mais il y a huit jours, à Frédéricsthal, le 15 décembre, Gaspard Lefèvre répondait encore à l'appel. »

Jean-Claude respira.

« Mais alors, sergent, faites-moi l'amitié de me dire pourquoi Gaspard n'a pas écrit au village depuis deux mois? »

Le vieux soldat sourit, ses petits yeux clignotèrent.

« Ah ça, mon bourgeois, croyez-vous par hasard qu'on n'ait rien de mieux à faire en route que d'écrire?

—Non; j'ai servi, j'ai fait les campagnes de Sambre-et-Meuse, d'Égypte et d'Italie, mais cela ne m'empêchait pas de donner de mes nouvelles.

—Un instant, camarade, interrompit le sergent, j'ai passé par l'Égypte et l'Italie comme vous : la campagne que nous venons de finir est tout à fait particulière.

—Elle a donc été bien rude!

—Rude! c'est-à-dire qu'il faut avoir l'âme chevillée dans tous les membres, pour ne pas y avoir laissé ses os. Tout était contre nous : la maladie, les traîtres, les paysans, les bourgeois, nos alliés, enfin tout! De notre compagnie, au grand complet lorsque nous sommes partis de Phalsbourg le 21 janvier dernier, il n'est revenu que trente-deux hommes. Je crois que Gaspard Lefèvre est le seul conscrit qui reste. Ces pauvres conscrits! ils se battaient bien; mais ils n'avaient pas l'habitude de se serrer le ventre : ils fondaient comme du beurre dans la poêle. »

Ce disant, le vieux sergent s'approcha du comptoir et but son petit verre d'un seul coup.

« A votre santé, mon bourgeois. Seriez-vous par hasard le père de Gaspard?

—Non, je suis un parent.

—Eh bien! on peut se vanter d'être solidement bâti dans votre famille. Quel homme à vingt ans! Aussi, malgré tout, il a tenu bon, lui, pendant que les autres descendaient la garde par douzaines.

—Mais, reprit Hullin après un instant de silence, je ne vois pas encore ce qu'il y avait de si particulier dans la dernière campagne; car nous aussi, nous avons eu des maladies, des traîtres...

—De particulier, s'écria le sergent; tout était particulier! Autrefois, si vous avez fait la guerre en Allemagne, vous devez vous rappeler qu'après une ou deux victoires c'était fini; les gens vous recevaient bien; on buvait du petit vin blanc, on mangeait de la choucroute et du jambon avec les bourgeois; on faisait danser les grosses commères. Les maris, les grands papas riaient de bon cœur, et quand le régiment partait, tout le monde pleurait d'attendrissement. Mais cette fois, après Lutzen et Bautzen, au lieu de se radoucir, les gens vous faisaient des mines de cinq cents diables; on ne pouvait rien en obtenir que par la force, enfin on se serait cru en Espagne ou en Vendée. Je ne sais pas ce qu'on leur a fourré dans la tête contre nous. Encore si nous n'avions été que des Français, si nous n'avions pas eu des tas de Saxons et d'autre alliés, qui n'attendaient que le moment de nous sauter à la gorge, nous en serions venus à bout tout de même, un contre cinq! mais les alliés, ne me parlez pas des alliés! — Tenez, à Leipzig, le 18 octobre dernier, au beau milieu de la bataille, nos alliés se tournent contre nous et nous tirent des coups de fusil dans le dos : c'étaient nos bons amis les Saxons. — Huit jours après, nos anciens bons amis les Bavarois viennent se mettre en travers de notre retraite : il faut leur passer sur le ventre à Hanau. — Le lendemain, près de Francfort, une autre colonne de bons amis se présente : il faut les écraser. — Enfin, plus on en tue, plus il en repousse! — Nous voilà maintenant de ce côté-ci du Rhin. Eh bien! il y en a bien sûr en marche depuis Moscou, de ces bons amis. Ah! si nous avions prévu cela après Austerlitz, Iéna, Friedland, Wagram! »

Hullin était devenu tout pensif.

« Et maintenant où en sommes-nous, sergent?

—Nous en sommes qu'il a fallu repasser le Rhin, et que toutes nos places fortes de l'autre côté sont bloquées. Le 10 novembre dernier, le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

prince de Neuchâtel a passé la revue du régiment à Bleckheim. Le 3e bataillon a versé ses soldats dans le 2e, et le cadre a reçu l'ordre de se tenir prêt à partir pour le dépôt. Les cadres ne manquent pas, mais les hommes. Depuis plus de vingt ans qu'on nous saigne aux quatre membres, ce n'est pas étonnant... Toute l'Europe s'avance... L'empereur est à Paris : il dresse son plan de campagne... Pourvu qu'on nous laisse respirer jusqu'au printemps... »

En ce moment, Wittmann, debout près de la fenêtre, se prit à dire :

« Voici le gouverneur qui vient d'inspecter les abatages autour de la ville. »

En effet, le commandant Jean-Pierre Meunier, coiffé d'un grand chapeau à cornes et l'écharpe tricolore autour des reins, traversait la place.

« Ah ! dit le sergent, je vais lui faire signer la feuille de route. Pardon, bourgeois, il faut que je vous quitte.

—Faites, mon sergent, et merci. Si vous revoyez Gaspard, dites-lui que Jean-Claude Hullin l'embrasse, et qu'on attend de ses nouvelles au village.

— Bon... bon...je n'y manquerai pas. »

Le sergent sortit, et Hullin vida sa chope tout rêveur.

« Père Wittmann, dit-il au bout d'un instant, et mon paquet?

— Il est prêt, maître Jean-Claude. »

Puis, se penchant à la porte de la cuisine :

« Grédel !... Grédel !... apporte le paquet de Hullin. »

Une petite femme parut et déposa sur la table un rouleau de peaux de mouton. Jean-Claude y passa son bâton et le mit sur son épaule.

« Comment ! vous allez partir tout de suite?

— Oui, Wittmann, les journées sont courtes, et les chemins difficiles par les bois après six heures ; il faut que j'arrive à temps.

— Alors, bon voyage, maître Jean-Claude. »

Hullin sortit et traversa la place, en détournant les yeux du convoi, qui stationnait encore devant l'église.

Et l'aubergiste à sa fenêtre, le regardant s'éloigner d'un bon pas, se disait :

« Comme il était pâle en entrant ; il ne se tenait plus sur ses jambes. C'est drôle, un homme rude, un vieux soldat, qui n'a pas d'énergie pour deux liards. Moi, je verrais passer cinquante régiments sur des charrettes, que je m'en soucierais comme de ma première pipe. »

IV

Tandis que Hullin apprenait le désastre de nos armées, et qu'il s'acheminait lentement, la tête basse, le front soucieux vers le village des Charmes, tout suivait son train habituel à la ferme du Bois-de-Chênes. On ne songeait plus au récit bizarre de Yégof, on ne pensait pas à la guerre : le vieux Duchêne menait ses bœufs à l'abreuvoir, le pâtre Robin retournait la litière du bétail, Annette et Jeanne écrémaient leurs pots de lait caillé. Catherine Lefèvre seule, sombre et silencieuse, songeait aux temps passés, tout en surveillant d'un visage impassible les allées et venues de son monde. — Elle était trop vieille, trop sérieuse pour oublier d'un jour à l'autre ce qui l'avait si fortement agitée. — La nuit venue, après le repas du soir, elle entra dans la salle voisine, où ses gens l'entendirent tirer le grand registre de l'armoire, et le déposer sur la table, pour régler ses comptes comme d'habitude.

On se mit aussitôt à charger la voiture de blé, de légumes et de volaille, car c'était le lendemain marché à Sarrebourg, et Duchêne devait partir au petit jour.

Représentez-vous la grande cuisine et tous ces braves gens en train de finir leur ouvrage, avant d'aller se coucher ; la grosse marmite noire, pleine de betteraves et de pommes de terre destinées au bétail, fumant sur un immense feu de sapin en tulipes pourpre et or ; — les plats, les écuelles, les soupières étincelant comme des soleils sur l'étagère ; — les bottes d'ail et d'oignons mordorés suspendues à la file aux poutres brunes du plafond, parmi les jambons et les quartiers de lard ; — Jeanne en cornette bleue et petite jupe coquelicot, remuant le contenu de la marmite, de sa grande cuiller de bois ; les cages d'osier où caquettent les poules avec le grand coq roux, qui passe la tête à travers les barreaux et regarde la flamme d'un œil émerveillé, la crête sur l'oreille ; — le dogue *Michel*, la tête plate, les joues pendantes, en quête d'une écuelle oubliée;—Dubourg, descendant l'escalier sombre qui crie, à gauche, le dos courbé, un sac sur l'épaule et le poing arc-bouté sur la hanche, — tandis qu'au dehors, au milieu de la nuit noire, le vieux Duchêne, debout sur la voiture, lève sa lanterne et crie : « Ça fait le quinzième, Dubourg ; encore deux. » — On voyait aussi, pendus contre la muraille, un vieux lièvre roux apporté par le chasseur Heinrich, pour être vendu au marché, et un beau coq de bruyère moiré de vert et roux.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

l'œil terne, une goutte de sang au bout du bec.

Il était environ sept heures et demie, lorsqu'un bruit de pas se fit entendre à l'entrée de la cour. Le dogue s'avança sur le seuil en grondant. Il écouta, aspira l'air de la nuit, puis revint tranquillement se remettre à lécher son écuelle.

« C'est quelqu'un de la ferme, dit Annette, *Michel* ne bouge pas. »

Presque aussitôt le vieux Duchêne cria dehors :

« Bonne nuit, maître Jean-Claude. C'est vous?

— Oui, j'arrive de Phalsbourg, et je viens me reposer un instant avant de descendre au village. Catherine est-elle là? »

Et l'on vit le brave homme apparaître à la vive lumière, son large feutre sur la nuque, et son rouleau de peaux de mouton sur l'épaule.

« Bonne nuit, mes enfants, dit-il, bonne nuit!... toujours à l'ouvrage?

— Mon Dieu, oui, monsieur Hullin, comme vous voyez, répondit Jeanne en riant. Si l'on n'avait rien à faire, la vie serait bien ennuyeuse !

— C'est vrai, ma jolie fille, c'est vrai, il n'y a que le travail pour vous donner ces fraîches couleurs et ces grands yeux brillants. »

Jeanne allait répondre, quand la porte de la salle s'ouvrit, et Catherine Lefèvre s'avança jetant un regard profond sur Hullin, comme pour deviner d'avance les nouvelles qu'il apportait :

« Eh bien ! Jean-Claude, vous êtes de retour.

— Oui, Catherine. Il y a dn bon et du mauvais. »

Ils entrèrent dans la salle, haute et vaste pièce boisée jusqu'au plafond, avec ses armoires de vieux chêne à ferrures brillantes, son poêle de fonte en pyramide s'ouvrant dans la cuisine, sa vieille horloge marquant les secondes dans son étui de noyer, et son grand fauteuil de cuir à crémaillère, usé par dix générations de vieillards. — Jean-Claude n'entrait jamais dans cette salle sans se rappeler le grand-père de Catherine, qu'il lui semblait voir encore avec sa tête blanche, assis dans l'ombre derrière le fourneau.

« Eh bien? demanda la fermière en présentant un siége au sabotier, qui venait de déposer son rouleau sur la table

— Eh bien, de Gaspard, les nouvelles sont bonnes : le garçon se porte bien. Il en a vu de dures?... Tant mieux, cela forme la jeunesse!... Mais quant au reste, Catherine, ça va mal : la guerre ! la guerre !... »

Il hocha la tête, et la vieille, les lèvres serrées, s'assit en face de lui, droite dans son fauteuil, les yeux fixes, attentifs.

« Ainsi ça va mal... décidément... nous allons avoir la guerre chez nous ?

— Oui, Catherine, du jour au lendemain il faut nous attendre à voir les alliés dans nos montagnes.

— Je m'en doutais... j'en étais sûre ; mais parlez, Jean-Claude. »

Hullin alors, les coudes en avant, ses grosses oreilles rouges entre les mains et baissant la voix, se mit à raconter tout ce qu'il avait vu : les abatages autour de la ville, l'organisation des batteries sur les remparts, la publication de l'état de siége, les charrettes de blessés sur la place d'armes, sa rencontre avec le vieux sergent chez Wittmann et le résumé de la campagne. De temps en temps, il faisait une pause, et la vieille fermière clignait des yeux lentement, comme pour graver les faits dans sa mémoire. Quand Jean-Claude en vint aux blessés, la brave femme murmura tout bas : « Gaspard en est réchappé! »

Puis à la fin de cette lugubre histoire, il y eut un long silence, et tous deux se regardèrent sans prononcer une parole.

Que de réflexions, que de sentiments amers se pressaient dans leur âme !

Au bout de quelques instants, la vieille se remettant de ces terribles pensées :

« Vous le voyez, Jean-Claude, dit-elle d'un ton grave, Yégof n'avait pas tort?

— Sans doute, sans doute, il n'avait pas tort, répondit Hullin ; mais qu'est-ce que cela prouve ? Un fou qui va de village en village, qui descend en Alsace, qui remonte en Lorraine, qui vague à droite, à gauche, ce serait bien étonnant s'il ne voyait rien, s'il ne disait pas de temps en temps une vérité parmi ses folies. Tout s'embrouille dans sa tête, et les autres croient comprendre ce qu'il ne comprend pas lui-même. Mais il ne s'agit pas de ces histoires de fou, Catherine. Les Autrichiens arrivent. Il s'agit de savoir si nous les laisserons passer, ou si nous aurons le courage de nous défendre.

— De nous défendre ! s'écria la vieille, dont les joues pâles frémirent ; si nous aurons le courage de nous défendre ! Ce n'est pas à moi, Hullin, que vous croyez parler. Comment!... mais est-ce que nous valons moins que nos anciens? Est-ce qu'ils ne se sont pas défendus, eux ?... Est-ce qu'il n'a pas fallu les exterminer, hommes, femmes et enfants?

— Alors vous êtes pour la défense, Catherine !

— Oui... oui... tant qu'il me restera un morceau de chair sur les os! Qu'ils arrivent !

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Ces malheureux pâles, hâves, à l'œil sombre. . (Page 11.)

qu'ils arrivent! La vieille des vielles est toujours là! »

Ses grands cheveux gris s'agitaient sur sa tête, ses joues pâles et rigides frémissaient, et ses yeux lançaient des éclairs. Elle était belle à voir, belle comme cette vieille Margareth dont avait parlé Yégof. Hullin lui tendit la main en silence; il souriait d'un air enthousiaste.

« A la bonne heure, fit-il, à la bonne heure!... Nous sommes toujours les mêmes dans la famille. Je vous reconnais, Catherine : vous voilà debout; mais un peu de calme, écoutez-moi. Nous allons nous battre, et par quels moyens?

— Par tous les moyens; tous sont bons, les haches, les faux, les fourches...

— Sans doute, mais les meilleurs sont les fusils et les balles. Nous avons des fusils : chaque montagnard garde le sien au-dessus de sa porte; malheureusement la poudre et les balles nous manquent. »

La vieille fermière s'était calmée tout à coup, elle fourrait ses cheveux sous son bonnet, regardant devant elle comme au hasard, l'œil pensif.

« Oui, reprit-elle d'un ton brusque, la poudre et les balles nous manquent, c'est vrai, mais nous en aurons. Marc Divès, le contrebandier, en a. Vous irez le voir demain de ma part. Vous lui direz que Catherine Lefèvre achète toute sa poudre et toutes ses balles, qu'elle paye; qu'elle vendra son bétail, sa ferme, ses terres, tout... tout .. pour en avoir. Comprenez-vous, Hullin?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



La vieille des vieilles est toujours là ! (Page 16.)

—Je comprends ; c'est beau ce que vous faites là, Catherine.

—Bah ! c'est beau... c'est beau ! répliqua la vieille, c'est tout simple : je veux me venger ! Ces Autrichiens, ces Prussiens, ces hommes roux qui nous ont déjà exterminés, eh bien ! je leur en veux... je les exècre de père en fils... Voilà ! — Vous achèterez la poudre, et ce gueux de fou verra si nous rebâtissons ses châteaux ! »

Hullin s'aperçut alors qu'elle songeait toujours à l'histoire de Yégof ; mais voyant combien elle était exaspérée, et que d'ailleurs son idée contribuait à la défense du pays, il ne fit aucune observation à ce sujet, et dit simplement :

« Ainsi, Catherine, c'est entendu, je vais chez Marc Divès demain ?

—Oui ; vous achèterez toute sa poudre et son plomb. Il faudrait aussi faire un tour dans les villages de la montagne, prévenir les gens de ce qui se passe, et convenir avec eux d'un signal pour se réunir en cas d'attaque.

—Soyez tranquille, dit Jean-Claude, je m'en charge. »

Tous deux s'étaient levés et se dirigeaient vers la porte. Depuis une demi-heure, le bruit avait cessé dans la cuisine : les gens de la ferme étaient allés se coucher. La vieille déposa sa lampe au coin de l'âtre et tira les verrous. Au dehors, le froid était vif, l'air calme et limpide. Toutes les cimes d'alentour et les sapins du Jægerthâl se détachaient sur le ciel, par masses sombres ou lumineuses. Au loin, bien loin derrière la côte, un renard à la chasse glapissait dans la vallée du Blanru.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG - CARRAUD-BAUDRY

« Bonne nuit, Hullin, dit la mère Lefèvre.

—Bonne nuit, Catherine. »

Jean-Claude s'éloigna rapidement sur la pente des bruyères, et la fermière, après l'avoir suivi des yeux une seconde, referma sa porte.

Je vous laisse à penser la joie de Louise, lorsqu'elle apprit que Gaspard était sain et sauf. La pauvre enfant, depuis deux mois, ne vivait plus. Hullin se garda bien de lui montrer le nuage sombre qui s'avançait à l'horizon. Toute la nuit, il l'entendit caqueter dans sa petite chambre, se parler à elle-même comme pour se féliciter, murmurer le nom de Gaspard, et ouvrir ses tiroirs, ses boîtes, sans doute afin d'y retrouver quelques souvenirs et leur parler d'amour.

Ainsi la fauvette inondée par l'orage, tout en grelottant se met à chanter et à sautiller de branche en branche, au premier rayon de soleil.

V

Lorsque Jean-Claude Hullin, en manches de chemise, poussa le lendemain les contrevents de sa maisonnette, il vit toutes les montagnes voisines — le Jægerthâl, le Grosmann, le Donon — couvertes de neige. Ce premier aspect de l'hiver, survenu pendant notre sommeil, a quelque chose de saisissant : les vieux sapins, les rochers moussus, parés encore la veille de leur verdure, et maintenant scintillants de givre, remplissent notre âme d'une tristesse indéfinissable. « Encore une année finie, se dit-on, encore une rude saison à passer avant le retour des fleurs ! » Et l'on s'empresse de revêtir la grosse houppelande, d'allumer le feu. Votre sombre réduit est plein de blanche lumière, et dehors, pour la première fois, vous entendez les moineaux, les pauvres moineaux blottis sous le chaume, la plume ébouriffée, crier : « Pas de déjeuner ce matin, pas de déjeuner ! »

Hullin mit ses gros souliers ferrés à double semelle, et passa sur sa veste la grande camisole de bure.

Il entendait Louise marcher au-dessus de sa tête dans la petite mansarde.

« Louise, cria-t-il, je pars !

—Comment ! vous sortez encore aujourd'hui?

—Oui, mon enfant, il le faut ; mes affaires ne sont pas terminées. »

Puis, s'étant coiffé de son large feutre, il monta l'escalier et dit à demi-voix :

« Tu ne m'attendras pas de sitôt, mon enfant. J'ai des courses à faire assez loin. Ne sois pas inquiète, Si l'on te demande où je suis, tu répondras : « Chez le cousin Mathias, à Saverne. »

—Vous ne déjeunez donc pas avant de partir?

—Non ; j'ai mis une croûte de pain et la petite gourde d'eau-de-vie dans ma poche. Adieu, mon enfant ; réjouis-toi, rêve à Gaspard. »

Et, sans attendre de nouvelles questions, il prit son bâton et sortit de la maisonnette, en se dirigeant vers la colline des Bouleaux, à gauche du village. Au bout d'un quart d'heure environ, il l'avait dépassé et gagnait le sentier des Trois-Fontaines, qui tourne autour du Falkenstein, en suivant un petit mur de pierres sèches. Les premières neiges, qui ne tiennent jamais à l'ombre humide des vallons, commençaient à se fondre et s'écoulaient dans le sentier. Hullin monta sur le mur pour gravir la côte. Jetant alors par hasard un coup d'œil sur le village, à deux portées de carabine, il vit quelques commères balayer le devant de leur porte, quelques bons vieux se souhaiter le bonjour, en fumant leur première pipe sur le seuil des chaumières. Ce calme profond de la vie, en présence des pensées qui l'agitaient, le saisit ; il poursuivit sa route tout songeur, se disant : « Comme tout est tranquille là-bas !... Personne ne se doute de rien, et, dans quelques jours, quelles clameurs, quels roulements de fusillade vont déchirer l'air ! »

Comme il s'agissait d'abord de se procurer de la poudre, Catherine Lefèvre avait tout naturellement jeté les yeux sur Marc Divès, le contrebandier, et sa vertueuse épouse, Hexe-Baizel.

Ces gens vivaient de l'autre côté du Falkenstein, sous la roche même du vieux *burg* en ruine ; ils s'étaient creusé là-dedans une sorte de tanière fort commode, laquelle n'avait qu'une porte d'entrée et deux lucarnes, mais qui, d'après certaines rumeurs, communiquait à de vieux souterrains par une crevasse ; jamais les douaniers n'avaient pu la découvrir, malgré de nombreuses visites domiciliaires pratiquées dans ce but. Jean-Claude et Marc Divès se connaissaient depuis leur enfance ; ils avaient déniché ensemble des éperviers et des chouettes, et depuis ils se voyaient presque toutes les semaines au moins une fois, à la scierie du Valtin. Hullin se croyait donc sûr du contrebandier, mais il doutait un peu de madame Hexe-Baizel, personne fort circonspecte, et qui n'abonderait peut-être pas dans le sens de la bataille. « Enfin, se disait-il, tout en marchant, nous allons voir. »

Il avait allumé sa pipe, et, de temps en temps, il se retournait pour contempler l'immense

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

paysage, dont les limites s'étendaient de plus en plus.

Rien de beau comme ces montagnes boisées, s'élevant les unes par-dessus les autres dans le ciel pâle — comme ces vastes bruyères s'étendant, à perte de vue, toutes blanches de neige, — comme ces ravins noirs encaissés entre les bois, leur torrent, au fond, courant sur les galets verdâtres polis comme du bronze.

Et puis, le silence — ce grand silence de l'hiver... — cette neige encore tendre, tombant de la cime des hauts sapins sur les branches inférieures qui s'inclinent; les oiseaux de proie tourbillonnant par couple au-dessus des forêts, en jetant leur cri de guerre: voilà ce qu'il faut voir, voilà ce qu'on ne peut décrire!

Environ une heure après son départ du village des Charmes, Hullin, grimpant le sommet du pic, atteignait la base du rocher des Arbousiers. Tout autour de cette masse granitique s'étend une sorte de terrasse rocailleuse, large de trois à quatre pieds. Cet étroit passage, entouré des plus hautes cimes des sapins élancés du précipice, a quelque chose de sinistre, mais il est sûr: à moins de vertige, on ne risque rien à le parcourir. Au-dessus s'avance en demi-voûte la roche couverte de ruines.

Jean-Claude approchait de la retraite du contrebandier. Il s'arrêta quelques secondes sur la terrasse, remit sa pipe en poche, puis s'avança sur le passage, qui décrit un demi-cercle et se termine de l'autre côté par une brèche. Tout au bout et presque au bord de cette brèche, il aperçut les deux lucarnes de la tanière et la porte entr'ouverte. Un gros tas de fumier se trouvait amoncelé sur le seuil.

Dans le même instant apparut Hexe-Baizel, repoussant, avec un grand balai de genêts verts, le fumier dans l'abîme. Cette femme était petite, sèche; elle avait les cheveux roux ébouriffés, les joues creuses, le nez pointu, les yeux petits, brillants comme deux étincelles, la bouche mince, garnie de dents très-blanches, et le teint rougeâtre. Quant à son costume, il se composait d'une jupe de laine très-courte et très-sale, d'une chemise de grosse toile assez blanche; ses petits bras bruns musculeux, recouverts d'une sorte de duvet jaune, étaient nus jusqu'aux coudes, malgré le froid excessif de l'hiver à cette hauteur; enfin, pour toute chaussure, elle traînait deux longues savates en lambeaux.

« Hé! bonjour, Hexe-Baizel, lui cria Jean-Claude d'un ton de bonne humeur railleuse. Vous êtes donc toujours grosse et grasse, contente et réjouie? Ça me fait plaisir! »

Hexe-Baizel s'était retournée comme une belette surprise à l'affût; sa chevelure rousse avait frémi, et ses petits yeux lançaient des éclairs. Cependant, elle se calma tout de suite, et s'écria d'une voix brève, comme se parlant à elle-même :

« Hullin!... le sabotier!... Qu'est-ce qu'il veut?

—Je viens voir mon ami Marc, belle Hexe-Baizel, répondit Jean-Claude; nous avons à causer d'affaires.

—Quelles affaires?

—Ah! cela nous regarde. Voyons, laissez-moi passer, que je lui parle.

—Marc dort.

—Eh bien! il faut l'éveiller, le temps presse. »

Ce disant, Hullin se courbait sous la porte et pénétrait dans un caveau dont la voûte, au lieu d'être ronde, affectait des courbes irrégulières sillonnées de fissures. Tout près de l'entrée, à deux pieds du sol, la roche formait une sorte d'âtre naturel; sur l'âtre brûlaient quelques charbons et des branches de genévrier. Tous les ustensiles de cuisine de Hexe-Baizel consistaient en une marmite de fonte, un pot de grès rouge, deux assiettes ébréchées et trois ou quatre fourchettes d'étain; tout son mobilier en un escabeau de bois, une hachette à fendre des bûches, une boîte à sel accrochée contre la roche, et son grand balai de genêts verts. A gauche de cette cuisine, s'ouvrait une autre caverne, à porte irrégulière, plus large du haut que du bas, se fermant au moyen de deux planches et d'une traverse.

« Eh bien! où est donc Marc? dit Hullin en s'asseyant au coin de l'âtre.

— Je vous ai déjà dit qu'il dort. Il est revenu hier très-tard. Il faut que mon homme dorme, entendez-vous?

— J'entends très-bien, chère Hexe-Baizel; mais je n'ai pas le temps d'attendre.

— Alors allez-vous-en.

— Allez-vous-en, c'est bientôt dit; seulement je ne veux pas m'en aller. Je n'ai pas fait une lieue pour m'en retourner les mains dans les poches.

— C'est toi, Hullin? interrompit une voix brusque sortant de la cave voisine.

— Oui, Marc.

— Ah! j'arrive. »

On entendit un bruit de paille remuée, puis le couvercle de bois fut tiré : un grand corps, large de trois pieds d'une épaule à l'autre, sec, osseux, voûté, le cou et les oreilles couleur de brique, les cheveux bruns touffus, se courba sous l'ouverture, et Marc Divès se dressa devant Hullin, en bâillant et détirant ses longs bras avec un soupir saccadé.

Au premier abord, la physionomie de Marc Divès semblait assez pacifique : son front large et bas, les tempes dégarnies, ses cheveux

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

courts, frisés, s'avançant en pointe jusque près des sourcils, son nez droit et long, son menton allongé, surtout l'expression calme de ses yeux bruns, l'eussent fait classer dans la famille des ruminants, plutôt que des fauves; mais on aurait eu tort de s'y fier. Certains bruits couraient dans le pays que Marc Divès, en cas d'attaque des douaniers, ne se faisait nul scrupule de se servir de la hache et de la carabine pour en finir plus vite; c'est à lui qu'on attribuait plusieurs accidents graves survenus aux agents du fisc; mais les preuves manquaient absolument. Le contrebandier, grâce à sa connaissance approfondie de tous les défilés de la montagne, et de tous les chemins de traverse de Dagsburg à Sarrbrück, et de Raon-L'Étape à Bâle en Suisse, se trouvait toujours à quinze lieues de tous les endroits où l'on avait commis un mauvais coup. Et puis il avait l'air bonasse, et ceux qui faisaient courir sur son compte de mauvais bruits finissaient toujours mal, — ce qui prouve bien la justice du Seigneur en ce monde.

« Ma foi, Hullin, s'écria Marc après être sorti de son trou, je pensais à toi hier soir, et, si tu n'étais pas venu, j'aurais été tout exprès à la scierie du Valtin pour te rencontrer. Assieds-toi; Hexe-Baizel, donne la chaise à Hullin! »

Puis il s'assit lui-même sur l'âtre, le dos au feu, en face de la porte ouverte, où soufflaient tous les vents de l'Alsace et de la Suisse.

Par cette ouverture on jouissait d'une vue magnifique : on aurait dit un véritable tableau encadré dans le roc, mais un tableau immense, embrassant toute la vallée du Rhin, et par delà des montagnes qui se fondaient dans la brume. Et puis on respirait frais, et le petit feu, qui dansait dans le nid de hiboux, faisait plaisir à voir avec ses teintes rouges, lorsqu'on s'était baigné les yeux dans l'étendue bleuâtre.

« Marc, dit Hullin après un instant de silence, puis-je parler devant ta femme?

— Elle et moi nous ne faisons qu'un.

— Eh bien! Marc, je viens t'acheter de la poudre et du plomb.

— Pour tirer des lièvres, n'est-ce pas? fit le contrebandier en clignant des yeux.

— Non, pour nous battre contre les Allemands et les Russes. »

Il y eut un instant de silence.

« Et il te faudra beaucoup de poudre et de plomb.

— Tout ce que tu pourras fournir.

— Je puis en fournir aujourd'hui pour trois mille francs, dit le contrebandier.

— Je les prends.

— Et autant dans huit jours, ajouta Marc, du même ton calme et l'œil attentif.

— Je les prends.

— Vous les prenez! s'écria Hexe-Baizel, vous les prenez! je le crois bien! mais qui est-ce qui les paye?

— Tais-toi, dit Marc d'un ton rude, Hullin les prend; sa parole me suffit. »

Puis, lui tendant sa large main avec une expression cordiale :

« Jean-Claude, voici ma main : la poudre et le plomb sont à toi; mais je veux en dépenser ma part, tu comprends!

— Oui, Marc; seulement je compte te payer tout de suite.

— Il payera! dit Hexe-Baizel, tu l'entends?

— Eh! je ne suis pas sourd! Baizel, va nous chercher une bouteille de *brimbelle-wasser*, que nous nous réchauffions un peu le cœur. Ce que Hullin vient de me dire me réjouit. Ces gueux de *kaiserliks* n'auront pas aussi beau jeu contre nous que je le croyais. Il paraît qu'on veut se défendre, et solidement.

— Oui, solidement!

— Et il y a des gens qui payent?

— C'est Catherine Lefèvre qui paye, et c'est elle qui m'envoie, » dit Hullin.

Alors Marc Divès se leva, et d'une voix grave, la main étendue vers les précipices, il s'écria :

« C'est une femme.. une femme aussi grande que ce rocher là-bas, l'Oxenstein, le plus grand que j'aie jamais vu de ma vie!—Je bois à sa santé! — Bois aussi, Jean-Claude! »

Hullin but, puis la vieille.

« Maintenant tout est dit, s'écria Divès, mais écoute, Hullin, il ne faut pas croire que ce sera facile de se mettre en travers; tous les braconniers, tous les *ségares**, tous les *schlitteurs*, tous les bûcherons de la montagne ne seront pas de trop. J'arrive de l'autre côté du Rhin. Il y en a... des Russes, des Autrichiens, des Bavarois, des Prussiens, des Cosaques, des houzards... il y en a... la terre en est toute noire! Les villages ne peuvent pas les tenir; ils campent dans les plaines, dans les vallons, sur les hauteurs, dans les villes, en plein air, partout, partout il y en a! »

En ce moment, un cri aigu traversa l'air.

« C'est un busard à la chasse! » fit Marc en s'interrompant.

Mais au même instant une ombre passa sur le rocher. Un nuage de pinsons franchissait l'abîme, et des centaines de busards, d'éperviers se débattaient au-dessus d'un vol rapide, anguleux, avec des cris stridents pour effrayer leur proie, tandis que la masse semblait immobile, tant elle était dense. Le mouvement régulier de ces milliers d'ailes produisait dans

* Les *ségares* sont les ouvriers d'une scierie.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

le silence un bruit semblable à celui des feuilles mortes traînées par la bise.

« Voici le départ des pinsons d'Ardennes, dit Hullin.

— Oui, c'est le dernier passage ; la faîne est enterrée dans la neige et les semailles aussi. Eh bien ! regarde : il y a plus d'hommes là-bas que d'oiseaux dans cette passe. C'est égal, Jean-Claude, nous en viendrons à bout, pourvu que tout le monde s'en mêle !—Hexe-Baizel, allume la lanterne, je vais montrer à Hullin nos provisions de poudre et de plomb. »

Hexe-Baizel, à cette proposition, ne put retenir une grimace.

« Personne, depuis vingt ans, dit-elle, n'est entré dans la cave. Il peut bien nous croire sur parole. Nous croyons bien, nous, qu'il nous payera. Je n'allumerai pas la lanterne, non ! »

Marc, sans rien dire, étendit la main et saisit près du bûcher une grosse trique ; alors la vieille, toute hérissée, disparut dans le trou voisin comme un furet, et, deux secondes après, elle en sortait avec une grande lanterne de corne, que Divès alluma tranquillement au feu de l'âtre.

« Baizel, dit-il en replaçant le bâton dans son coin, tu sauras que Jean-Claude est mon vieil ami d'enfance, et que je me fie beaucoup plus à lui qu'à toi, vieille fouine ; car si tu n'avais pas peur d'être pendue le même jour que moi, il y a longtemps que je me balancerais au bout d'une corde.—Allons, Hullin, suis-moi. »

Ils sortirent, et le contrebandier tournant à gauche, se dirigea droit vers la brèche, qui formait saillie sur le Valtin, à deux cents pieds dans les airs. Il écarta de la main le feuillage d'un petit chêne enraciné au-dessous, allongea la jambe et disparut comme lancé dans l'abîme. Jean-Claude frémit ; mais presque aussitôt il vit, contre la paroi du roc, s'avancer la tête de Divès, qui lui cria :

« Hullin, pose ta main à gauche, il y a un trou ; étends le pied hardiment, tu sentiras une marche, et puis tourne sur le talon. »

Maître Jean-Claude obéit, non sans trembler ; il sentit le trou dans le roc, il rencontra la marche, et, faisant un demi-tour, il se trouva face à face avec son camarade dans une sorte de niche en ogive, aboutissant autrefois sans doute à quelque poterne. Au fond de la niche s'ouvrait une voûte basse.

« Comment diable as-tu découvert cela ? s'écria Hullin tout émerveillé.

— C'est en cherchant des nids il y a trente-cinq ans. J'étais un jour sur la roche, et j'avais vu sortir souvent de là un grand-duc avec sa femelle, deux oiseaux magnifiques, la tête grosse comme mon poing et les ailes larges de six pieds. J'entendais crier leurs petits, et je me disais : « Ils sont près de la caverne, au bout de la terrasse. Si je pouvais tourner un peu plus loin que la brèche, je les aurais ! » A force de regarder, de me pencher, je finis par voir un coin de la marche au-dessus du précipice. Il y avait un houx solide à côté. J'empoigne le houx, j'étends la jambe, et, ma foi, j'arrive ici. Quelle bataille, Hullin ! Le vieux et la vieille voulaient m'arracher les yeux. Heureusement il faisait jour. Ils sautaient sur moi comme des coqs, ouvraient le bec, sifflaient ; mais le soleil les éblouissait. Je leur donnais des coups de pied. A la fin ils allèrent tomber sur la pointe d'un vieux sapin, là-bas, et tous les geais du pays, les grives, les pinsons, les mésanges, volèrent autour d'eux jusqu'à la nuit pour leur arracher des plumes. Tu ne peux pas te figurer, Jean-Claude, la masse d'os, de peaux de rats, de levreaux, de charognes de toute espèce qu'ils avaient entassée dans cette niche. C'était une véritable peste. Je pousse tout ça dans le Jægerthâl, et je vois ce conduit. Il faut te dire qu'il y avait deux petits. Je commençai par leur tordre le cou et par les fourrer dans mon sac. Après cela, bien tranquille, j'entre, et tu vas voir ce que je trouve. Arrive ! »

Ils se glissèrent alors sous la voûte étroite et basse, formée de pierres rouges énormes, où la lumière projetait en fuyant sa lueur vacillante.

Au bout de trente pas environ, un vaste caveau de forme circulaire, effondré par le haut et bâti sur le roc vif, apparut à Hullin. Au fond s'élevaient une cinquantaine de petites tonnes en pyramides, et, sur les côtés, un grand nombre de lingots de plomb, des sacs de tabac, dont la forte odeur imprégnait l'air.

Marc avait déposé sa lanterne à l'entrée de la voûte, et regardait son repaire, le front haut, le sourire aux lèvres.

« Voilà ce que je découvris, dit-il ; la cave était vide, seulement au milieu se trouvait la carcasse d'une bête aussi blanche que la neige, —sans doute quelque renard mort de vieillesse, —le gueux avait connu le passage avant moi, il dormait ici sur les deux oreilles : qui diable aurait eu l'idée de le suivre ! Dans ce temps-là, Jean-Claude, j'avais douze ans. Je pensai tout de suite que cette cachette pourrait un jour m'être utile. Je ne savais pas encore à quoi... mais, plus tard, quand j'eus fait mes premières tournées de contrebande à Landau, Khel, Bâle, avec Jacob Zimmer, et que durant deux hivers tous les douaniers furent à nos trousses, l'idée de mon vieux caveau se mit à me poursuivre du matin au soir. J'avais fait la connaissance

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de Hexe-Baizel, qui était alors servante à la ferme du Bois-de-Chênes, chez le père de Catherine. Elle m'apporta vingt-cinq louis en dot, et nous vînmes nous établir dans la caverne des Arbousiers. »

Divès se tut, et Hullin tout rêveur lui demanda :

« Ce trou te plaît donc beaucoup, Marc?

— S'il me plaît!... c'est-à-dire que je ne voudrais pas aller demeurer dans la plus belle maison de Strasbourg, quand on me ferait deux mille livres de rente. Il y a vingt-trois ans que je cache par ici mes marchandises : sucre, café, poudre, tabac, eau-de-vie; tout y passe. J'ai huit chevaux toujours en route.

— Mais tu ne jouis de rien.

— Je ne jouis de rien ! Tu trouves donc que ce n'est rien de se moquer des gendarmes, des rats de cave, des douaniers, de les faire enrager, de les dépister, d'entendre dire partout : « Ce gueux de Marc, est-il fin !... Comme il vous mène ses affaires !... Il mettrait toute la régie sur les dents... Et ceci... et cela. » Hé ! hé ! hé ! Je te réponds, moi, que c'est le plus grand plaisir du monde. Et puis les gens vous aiment : on leur vend tout à moitié prix; on rend service aux pauvres, et l'on s'entretient l'estomac chaud.

—Oui, mais quels dangers!

—Bah ! jamais un douanier n'aura l'idée de passer la brèche.

—Je le crois bien ! pensa Hullin, en songeant qu'il lui faudrait de nouveau franchir le précipice.

—C'est égal, reprit Marc, tu n'as pas tout à fait tort, Jean-Claude. Dans les premiers temps, lorsqu'il me fallait entrer ici avec ces petites tonnes-là sur l'épaule, je suais à grosses gouttes ; maintenant j'y suis habitué.

—Et si le pied te glissait ?

—Eh bien ! ce serait fini ! Autant mourir embroché dans un sapin, que de tousser des semaines et des mois sur une paillasse. »

Divès éclairait alors de sa lanterne les piles de tonnes entassées jusqu'à la voûte.

« C'est de la poudre fine anglaise, dit-il ; ça coule comme des grains d'argent sur la main, et ça chasse en diable. Il n'en faut pas beaucoup, un dé à coudre suffit. Et voici du plomb sans mélange d'étain. Dès ce soir, Hexe-Baizel fondra des balles. Elle s'y connaît; tu verras. »

Ils s'apprêtaient à reprendre le chemin de la brèche, lorsque tout à coup un bruit confus de paroles se mit à bourdonner dans l'air. Marc souffla sa lanterne ; ils restèrent plongés dans les ténèbres.

« Quelqu'un marche là-haut, dit tout bas le contrebandier ; qui diable a pu grimper sur le Falkenstein par ce temps de neige? »

Ils écoutèrent, retenant leur haleine, l'œil fixé sur le rayon de lumière bleuâtre qui descendait d'une étroite fissure au fond de la caverne. Autour de cette fente croissaient quelques broussailles scintillantes de givre ; plus haut, on apercevait la crête d'un vieux mur. Comme ils regardaient ainsi dans le plus profond silence, voilà qu'au pied du mur apparut une grosse tête ébouriffée, le front serré dans un cercle luisant, la face allongée, puis une barbe rousse en pointe, le tout se découpant en silhouette bizarre sur le ciel blanc de l'hiver.

« C'est le Roi de Carreau, fit Marc en riant.

—Pauvre diable, murmura Hullin d'un ton grave, il vient se promener dans son château, les pieds nus sur la glace, et sa couronne de fer-blanc sur la tête! Tiens, regarde, le voilà qui parle ; il donne des ordres à ses chevaliers, à sa cour; il étend son sceptre au nord et au midi, tout est à lui; il est maître du ciel et de la terre !... Pauvre diable! rien qu'à le voir avec son caleçon et sa peau de chien râpée sur le dos, j'ai froid le long des reins.

—Oui, Jean-Claude, ça me produit l'effet d'un bourgmestre ou d'un maire de village, qui s'arrondit le ventre comme un bouvreuil, et souffle dans ses joues rouges en disant : « Moi, je suis Hans Aden, j'ai dix arpents de beaux prés, j'ai deux maisons, j'ai une vigne, mon verger, mon jardin, hum! hum! j'ai ceci, j'ai cela ! » Le lendemain, il lui arrive une petite colique, et... bonsoir ! — Les fous, les fous... qui est-ce qui n'est pas fou ? — Allons-nous-en, Hullin, la vue de ce malheureux qui parle au vent, et de son corbeau qui chante la famine me font claquer les dents. »

Ils entrèrent dans le couloir, et l'éclat du jour, au sortir des ténèbres, faillit éblouir Hullin. Heureusement, la haute taille de son camarade, debout devant lui, le préserva du vertige.

« Appuie-toi solidement, dit Marc, imite-moi; la main droite dans le trou, le pied droit en avant sur la marche, un demi-tour; nous y sommes ! »

Ils revinrent dans la cuisine, où Hexe-Baizel leur dit que Yégof était dans les ruines du vieux *burg*.

« Nous le savons, répondit Marc, nous venons de le voir prendre le frais là-haut ; chacun son goût. »

Au même instant, le corbeau Hans, planant au-dessus de l'abîme, passa devant la porte en poussant un cri rauque; on entendit les broussailles secouer leur grésil, et le fou apparut sur

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

la terrasse. Il était tout hagard, et, lançant un coup d'œil vers le foyer, il s'écria :

« Marc Divès, tâche de déménager bientôt. Je t'en préviens, je suis las de ce désordre. Les fortifications de mes domaines doivent être libres. Je ne souffrirai pas que la vermine se niche chez moi. Prends tes mesures en conséquence. »

Puis, aperçevant Jean-Claude, son front se dérida.

« Toi ici, Hullin? dit-il. Serais-tu enfin assez clairvoyant pour accepter les propositions que j'ai daigné te faire? Sentirais-tu qu'une alliance telle que la mienne est le seul moyen de vous préserver de la destruction totale de votre race? S'il en est ainsi, je te félicite, tu montres plus de bon sens que je ne t'en supposais. »

Hullin ne put s'empêcher de rire.

« Non, Yégof, non, le ciel ne m'a pas encore assez éclairé, dit-il, pour que j'accepte l'honneur que tu veux bien me faire. D'ailleurs, Louise n'est pas encore d'âge à se marier. »

Le fou était redevenu grave et sombre. Debout au bord de la terrasse, le dos à l'abîme, il semblait là comme chez lui, et son corbeau, tourbillonnant à droite, à gauche, ne pouvait le troubler.

Il leva son sceptre, fronça le sourcil et s'écria:

« Donc c'est pour la seconde fois, Hullin, que je te réitère ma demande, et c'est pour la seconde fois que tu oses me refuser! Maintenant je la renouvellerai encore une fois — une fois, entends-tu? — Puis, que les destinées s'accomplissent! »

Et tournant gravement les talons, le pas ferme, la tête haute et droite malgré l'extrême rapidité de la pente, il descendit le sentier de la roche.

Hullin, Marc Divès et Hexe-Baizel elle-même partirent d'un grand éclat de rire.

« C'est un grand fou, dit Hexe-Baizel.

—Je crois que tu n'as pas tout à fait tort, lui répondit le contrebandier. Ce pauvre Yégof, décidément il perd la tête. Mais il ne s'agit pas de ça; Baizel, écoute-moi bien : tu vas commencer à fondre des balles de tous les calibres; moi, je vais me mettre en route pour la Suisse. Dans huit jours au plus tard, le reste de nos munitions sera ici. Donne-moi mes bottes. »

Puis, frappant du talon et se liant autour du cou une grosse cravate de laine rouge, il décrocha de la muraille un de ces manteaux vert sombre, comme en portent les pâtres, le jeta sur ses épaules, se coiffa d'un vieux feutre râpé, prit un gourdin et s'écria :

« N'oublie pas ce que je viens de te dire, vieille; ou gare! En route, Jean-Claude! »

Hullin le suivit sur la terrasse, sans souhaiter le bonjour à Hexe-Baizel, qui, de son côté, ne daigna pas même s'avancer sur le seuil pour les voir partir. Lorsqu'ils furent à la base du rocher, Marc Divès, s'arrêtant, dit:

« Tu vas dans les villages de la montagne, n'est-ce pas, Hullin ?

—Oui, c'est la première chose à faire; il faut que je prévienne les bûcherons, les charbonniers, les flotteurs, de ce qui se passe.

— Sans doute ; n'oublie pas Materne du Hengst et ses deux garçons, Labarbe de Dagsburg, Jérôme de Saint-Quirin. Dis-leur qu'il y aura de la poudre, des balles; que nous en sommes, Catherine Lefèvre, moi, Marc Divès, et tous les braves gens du pays.

— Sois tranquille, Marc, je connais mes hommes.

— Alors, à bientôt. »

Ils se donnèrent une vigoureuse poignée de main.

Le contrebandier prit le sentier à droite, vers le Donon ; Hullin le sentier à gauche, vers la Sarre.

Ils s'éloignaient d'un bon pas, lorsque Hullin rappela son camarade :

« Hé! Marc, avertis en passant Catherine Lefèvre que tout marche bien. Dis-lui que je vais dans la montagne. »

L'autre répondit par un signe de tête qu'il avait compris, et tous deux poursuivirent leur route.

VI

Une agitation extraordinaire régnait alors sur toute la ligne des Vosges; le bruit de l'invasion prochaine se répandait de village en village, jusque dans les fermes et les maisons forestières du Hengst et du Nideck. Les colporteurs, les rouliers, les chaudronniers, toute cette population flottante, qui va sans cesse de la montagne à la plaine et de la plaine à la montagne, apportaient chaque jour, de l'Alsace et des bords du Rhin, une foule de nouvelles étranges : « Les places, disaient ces gens, se mettent en état de défense ; on fait des sorties pour les approvisionner en blé, en viande; les routes de Metz, de Nancy, de Huningue, de Strasbourg, sont sillonnées de convois. On ne rencontre partout que des caissons de poudre, de boulets et d'obus ; de la cavalerie, de l'infanterie, des artilleurs se rendant à leur poste. Le maréchal Victor, avec ses douze mille hommes, tient encore la route de Saverne; mais les ponts des places fortes sont déjà levés de sept heures du soir à huit heures du matin. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



« Jean-Claude, voici ma main. » (Page 20.)

Chacun pensait que tout cela n'annonçait rien de bon. Cependant — si plusieurs éprouvaient une crainte sérieuse de la guerre, si les vieilles femmes levaient les mains au ciel en criant : « Jésus-Marie-Joseph ! » — le plus grand nombre songeait au moyen de se défendre. Jean-Claude Hullin, en de telles circonstances, fut bien reçu partout.

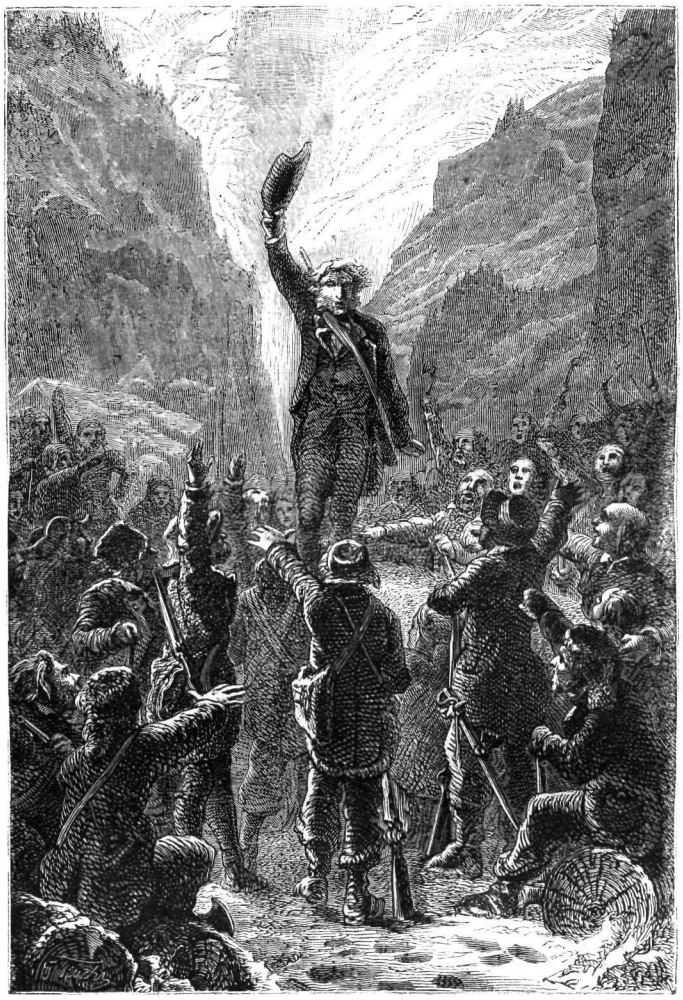
Ce jour même, vers cinq heures du soir, il atteignit la cime du Hengst, et s'arrêta chez le patriarche des chasseurs forestiers, le vieux Materne. C'est là qu'il passa la nuit, car, en temps d'hiver, les journées sont courtes et les chemins difficiles. Materne promit de surveiller le défilé de la Zorn avec ses deux fils Kasper et Frantz, et de répondre au premier signal qui lui serait fait du Falkenstein.

Le lendemain, Jean-Claude se rendit de bonne heure à Dagsburg, pour s'entendre avec son ami Labarbe le bûcheron. Ils allèrent ensemble visiter les hameaux du voisinage, ranimer dans les cœurs l'amour du pays, et, le jour suivant, Labarbe accompagna Hullin jusque chez l'anabaptiste Christ-Nickel, le fermier de la Painbach, homme respectable et de grand sens, mais qu'ils ne purent entraîner dans leur glorieuse entreprise. Christ-Nickel n'avait qu'une réponse à toutes les observations : « C'est bien... c'est juste... mais l'Evangile a dit : — Remettez votre bâton en son lieu... Celui qui se sert de l'épée périra par l'épée. » Il leur promit, cependant, de faire des vœux pour la bonne cause ; c'est tout ce qu'ils en purent obtenir.

Ils allèrent de là jusqu'à Walsch, échanger

Paris.—Imp. Bonaventure et Ducessois.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Il y eut un cri général de : « Vive la France! » (Page 30.)

e solides poignees de main avec Daniel Hirsch, ancien canonnier de marine, qui leur promit d'entraîner tous les gens de sa commune.

En cet endroit, Labarbe laissa Jean-Claude poursuivre seul sa route.

Durant huit jours encore, il ne fit que battre la montagne, de Soldatenthal au Léonsberg, à Meienthâl, à Abreschwiller, Voyer, Loëttenbach, Cirey, Petit-Mont, Saint-Sauveur, et le neuvième jour il se rendit chez le cordonnier Jérôme, à Saint-Quirin. Ils visitèrent ensemble le défilé du Blanru, après quoi Hullin, satisfait de sa tournée, reprit enfin le chemin du village.

Il marchait depuis environ deux heures d'un bon pas, se représentant la vie des camps, le bivac, la fusillade, les marches et les contre-marches, toute cette existence du soldat qu'il avait regrettée tant de fois, et qu'il voyait revenir avec enthousiasme, quand, au loin, bien loin encore, dans les ombres du crépuscule, il découvrit le hameau des Charmes aux teintes bleuâtres, sa petite cassine, déroulant sur la nuée blanche un écheveau de fumée presque imperceptible, les petits jardins entourés de palissades, les toits de bardeaux, et, sur la gauche, à mi-côte, la grande ferme du Bois-de-Chênes, avec la scierie du Valtin au fond, dans le ravin déjà sombre.

Alors, tout à coup, et sans savoir pourquoi, son âme fut remplie d'une grande tristesse.

Il ralentit le pas, songeant à la vie calme, paisible, qu'il abandonnait peut-être pour toujours ; à sa petite chambre, si chaude en hiver

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

et si gaie au printemps, lorsqu'il ouvrait les petites fenêtres à la brise des bois ; au tic-tac monotone de la vieille horloge, et surtout à Louise, à sa bonne petite Louise, filant dans le silence, les paupières baissées, en chantant quelque vieil air de sa voix pure et pénétrante, aux heures du soir, où l'ennui les gagnait tous deux. Ce souvenir le saisit si vivement que les moindres objets, chaque instrument de son métier, — les longues tarières luisantes, la hachette à manche courbe, les maillets, le petit poêle, la vieille armoire, les écuelles de terre vernissée, l'antique image de saint Michel clouée au mur, le vieux lit à baldaquin au fond de l'alcôve, l'escabeau, le bahut, la lampe à bec de cuivre — tout se retraça dans son esprit comme une vivante peinture, et les larmes lui en vinrent aux yeux.

Mais c'est surtout Louise, sa chère enfant, qu'il plaignait. Qu'elle allait répandre de larmes ! qu'elle allait le supplier de renoncer à la guerre ! Et comme elle allait se pendre à son cou, lui disant : « Oh ! ne me quittez pas, papa Jean-Claude ! Oh ! je vous aimerai bien ! Oh ! n'est-ce pas que vous ne voulez pas m'abandonner ? »

Et le brave homme voyait ses beaux yeux effrayés ; il sentait ses bras à son cou. Il songeait à la tromper, à lui faire croire quelque chose, n'importe quoi, pour expliquer son absence et la rassurer ; mais de tels moyens n'entraient pas dans son caractère, et sa tristesse en devenait plus grande.

En passant devant la ferme du Bois-de-Chênes, il entra pour dire à Catherine Lefèvre que tout allait bien, et que les montagnards n'attendaient plus que le signal.

Un quart d'heure après, maître Jean-Claude débouchait par le sentier des Houx en face de sa maisonnette.

Avant de pousser la porte criarde, l'idée lui vint de voir ce que faisait Louise en ce moment. Il jeta donc un coup d'œil dans la petite chambre, par la fenêtre : Louise était debout contre les rideaux de l'alcôve ; elle semblait fort animée, arrangeant, pliant et dépliant des habits étendus sur le lit. Sa douce figure rayonnait de bonheur, et ses grands yeux bleus brillaient d'une sorte d'enthousiasme ; elle parlait même tout haut. Hullin prêta l'oreille, mais une charrette passait justement dans la rue, il ne put rien entendre.

Prenant alors sa résolution à deux mains, il entra en disant d'une voix ferme :

« Louise, me voilà de retour. »

Aussitôt la jeune fille, toute joyeuse et bondissant comme une biche, accourut l'embrasser.

« Ah ! c'est vous, papa Jean-Claude, je vous attendais. Mon Dieu ! mon Dieu ! que vous êtes donc resté longtemps ! Enfin vous voilà.

— C'est que, mon enfant, répondit le brave homme d'un accent moins décidé, en déposant son bâton derrière la porte et son chapeau sur la table, c'est que... »

Il ne put en dire davantage.

« Oui, oui, vous êtes allé voir nos amis, dit Louise en riant ; je sais tout, maman Lefèvre m'a tout dit.

— Comment, tu sais?... Et ça ne te fait rien ?... Tant mieux, tant mieux, cela prouve ton bon sens. Moi qui craignais de te voir pleurer !

— Pleurer ! et pourquoi donc, papa Jean-Claude ? Oh ! j'ai du courage ; vous ne me connaissez pas, allez ! »

Elle prit un petit air résolu qui fit sourire Hullin, mais ce sourire s'effaça bien vite quand elle ajouta :

« Nous allons faire la guerre... nous allons nous battre... nous allons courir la montagne...

— Comment? nous allons! nous allons!... s'écria le brave homme tout ébahi.

— Mais oui. Est-ce que nous ne partons pas? dit-elle d'un ton de regret.

— C'est-à-dire... il faut que je te quitte pour quelque temps, mon enfant.

— Me quitter... oh ! que non ; je pars avec vous, c'est convenu. Tenez, voyez, mon petit paquet est déjà prêt, et voici le vôtre que j'arrange. Ne vous inquiétez de rien, laissez-moi faire, et vous serez content ! »

Hullin ne revenait pas de sa stupeur.

« Mais, Louise, s'écria-t-il, tu n'y songes pas... Réfléchis donc : il faudra passer des nuits dehors, marcher, courir ; et le froid, la neige, les coups de fusil ! Cela ne se peut pas.

— Voyons, s'écria la jeune fille d'une voix pleine de larmes en se jetant dans ses bras, ne me faites pas de peine ! Vous voulez rire de votre petite Louise... vous ne pouvez pas l'abandonner !

— Mais tu seras bien mieux ici... tu auras chaud... tu recevras de nos nouvelles tous les jours.

— Non, non, je ne veux pas, moi ; je veux sortir. Le froid ne me fait rien. Il y a trop longtemps que je suis enfermée ; je veux prendre un peu d'air aussi. Est-ce que les oiseaux ne sortent pas? Les rouges-gorges sont dehors tout l'hiver. Est-ce que je n'ai pas senti le froid toute petite? et la faim encore ! »

Elle frappait du pied, puis pour la troisième fois entourant le cou de Jean-Claude de ses bras :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Allons, papa Hullin, dit-elle d'une voix tendre, maman Lefèvre a dit oui... Serez-vous plus méchant qu'elle? Ah! si vous saviez comme je vous aime! »

Le brave homme tout attendri s'était assis, et détournait la tête, pour ne pas se laisser fléchir, et ne pas permettre qu'on l'embrassât.

« Oh! que vous êtes méchant aujourd'hui, papa Jean-Claude!

— C'est pour toi, mon enfant.

— Eh bien! tant pis .. je me sauverai, je courrai après vous! Le froid... qu'est-ce que le froid? Et si vous êtes blessé, si vous demandez à voir votre petite Louise pour la dernière fois, et qu'elle ne se trouve pas là, près de vous, pour vous soigner, pour vous aimer jusqu'à la fin!... Oh! vous me croyez donc bien mauvais cœur! »

Elle sanglotait. Hullin ne put y tenir davantage.

« Est-ce bien vrai que maman Lefèvre consent? demanda-t-il.

— Oh! oui, oh! oui, elle me l'a dit. Elle m'a dit : « Tâche de décider papa Jean-Claude; moi, je ne demande pas mieux; je suis contente. »

— Eh bien!... que puis-je faire contre vous deux?... tu viendras avec nous... c'est entendu. »

Alors ce fut un cri de joie dont toute la cassine retentit :

« Oh! que vous êtes bon! »

Et d'un tour de main les larmes furent essuyées :

« Nous allons partir, courir les bois, faire la guerre!

— Hé! s'écria Hullin en hochant la tête, je le vois maintenant, tu es toujours la petite *heimathslôs*. Allez donc apprivoiser une hirondelle! »

Puis, l'attirant sur ses genoux :

« Tiens, Louise, voilà maintenant douze ans passés que je t'ai trouvée dans la neige; tu étais toute bleue, pauvre petite! Et quand nous fûmes dans la baraque, près d'un bon feu, et que tu revins tout doucement, la première chose que tu fis, ce fut de me sourire. Et depuis j'ai toujours voulu ce que tu as voulu. Avec ce sourire-là, tu m'as conduit par tous les chemins. »

Alors Louise se mit à lui sourire, et ils s'embrassèrent :

« Eh bien donc, regardons les paquets, dit le brave homme avec un soupir. Sont-ils bien faits au moins? »

Il s'approcha du lit et regarda tout émerveillé ses plus chauds habits, ses gilets de flanelle, tout cela bien brossé, bien plié, bien empaqueté; puis le paquet de Louise avec ses bonnes robes, ses jupes et ses gros souliers en un bel ordre. A la fin, il ne put s'empêcher de rire et de s'écrier :

« O *heimathslôs*, *heimathslos*, il n'y a que vous pour faire les beaux paquets, et vous en aller sans tourner la tête! »

Louise sourit.

« Vous êtes content!

— Il le faut bien! Mais, pendant tout ce bel ouvrage, tu n'as pas songé, j'en suis sûr, à préparer mon souper.

— Oh! ce sera bientôt fait! Je ne savais pas que vous reviendriez ce soir, papa Jean-Claude.

— C'est juste, mon enfant. Apprête-moi donc quelque chose, n'importe quoi, mais vite, car j'ai bon appétit. En attendant, je vais fumer une pipe.

— Oui, c'est cela, fumez une pipe. »

Il s'assit au coin de l'établi et battit le briquet tout rêveur. Louise courait à droite, à gauche, comme un véritable lutin, ranimant le feu, cassant les œufs dans la poêle, et faisant sauter une omelette en un clin d'œil. Jamais elle n'avait été si leste, si riante, si jolie. Hullin, le coude sur la table, la joue dans la main la regardait faire gravement, pensant à tout ce qu'il y avait de volonté, de fermeté, de résolution, dans ce petit être, léger comme une fée et décidé comme un hussard. Au bout d'un instant, elle vint lui servir l'omelette sur un grand plat fleuronné, le pain, le verre et la bouteille.

« Voilà, papa Jean-Claude, régalez-vous! »

Elle le regardait manger d'un œil tendre.

La flamme sautait dans le poêle, éclairant de sa vive lumière les poutres basses, l'escalier de bois dans l'ombre, le grand lit au fond de l'alcôve, toute cette demeure tant de fois égayée par l'humeur joyeuse du sabotier, les chansonnettes de sa fille et l'entrain au travail. Et tout cela, Louise le quittait sans peine; elle ne songeait qu'aux bois, au sentier neigeux, aux montagnes sans fin allant du village à la Suisse, et bien plus loin encore. Ah! maître Jean-Claude avait bien raison de crier : « *Heitmathslôs! heimathslôs!* » L'hirondelle ne peut s'apprivoiser, il lui faut le grand air, le ciel immense, le voyage éternel! Ni l'orage, ni le vent, ni la pluie par torrents ne l'effrayent à l'heure du départ. Elle n'a plus qu'une pensée, plus qu'un soupir, un cri : « En route! en route! »

Le repas terminé, Hullin se leva et dit à sa fille :

« Je suis las, mon enfant; embrasse-moi, et allons nous coucher.

— Oui, mais n'oubliez pas de m'éveiller, papa Jean-Claude, si vous partez avant le jour.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Sois donc tranquille. C'est entendu, tu viendras avec nous. «

Puis, la regardant grimper l'escalier et disparaître dans la petite mansarde.

« A-t-elle peur de rester au nid ! » se dit-il.

Le silence était grand au dehors. Onze heures sonnaient à l'église du village. Le bonhomme s'assit pour défaire ses souliers. En ce moment, ses regards rencontrèrent par hasard son fusil de munition suspendu au-dessus de la porte. Il le décrocha, puis il l'essuya lentement et en fit jouer la batterie. Toute son âme était à cette besogne.

« Cela va bien encore, » murmura-t-il.

Et d'une voix grave :

« C'est drôle, c'est drôle; la dernière fois que je le tenais... à Marengo... il y a quatorze ans... il me semble que c'était hier ! »

Tout à coup, au dehors, la neige durcie cria sous un pas rapide. Il prêta l'oreille : « Quelqu'un... »

Presque aussitôt deux petits coups secs retentirent aux vitres. Il courut à la fenêtre et l'ouvrit. La tête de Marc Divès, avec son large feutre tout roide de glace, se pencha dans l'ombre.

« Eh bien, Marc, quelles nouvelles?

— As-tu prévenu les montagnards, Materne, Jérôme, Labarbe?

— Oui, tous,

— Il n'est que temps : l'ennemi a passé.

— Passé?

— Oui... sur toute la ligne... J'ai fait quinze lieues dans les neiges depuis ce matin pour te l'annoncer.

— Bon! il faut donner le signal : un grand feu sur le Falkeinstein. »

Hullin était tout pâle; il remit ses souliers. Deux minutes après, sa grosse camisole sur les épaules et son bâton au poing, il ouvrait doucement la porte, et suivait Marc Divès à grands pas dans le sentier du Falkenstein.

VII

A partir de minuit jusqu'à six heures du matin, une flamme brilla dans les ténèbres sur la cime du Falkenstein, et toute la montagne fut debout.

Tous les amis de Hullin, de Marc Divès et de la mère Lefèvre, les hautes guêtres aux jambes, le vieux fusil sur l'épaule, s'acheminèrent, dans le silence des bois, vers les gorges du Valtin. La pensée de l'ennemi, traversant les plaines de l'Alsace pour venir surprendre les défilés, était présente à l'esprit de tous. Le tocsin de Dagsburg, d'Abreschwiller, de Walsch, de Saint-Quirin et de tous les autres villages ne cessait point d'appeler les défenseurs du pays aux armes.

Maintenant il faut se représenter le Jægerthâl au pied du vieux *burg*, par un temps de neige extraordinaire, à cette heure matinale où les grands massifs d'arbres commencent à sortir de l'ombre, où le froid excessif de la nuit s'adoucit à l'approche du jour. Il faut se figurer la vieille scierie avec sa large toiture plate, sa roue pesante chargée de glaçons, sa hutte trapue vaguement éclairée par un feu de sapin, dont la lumière pâlit aux lueurs du crépuscule; et, tout autour du feu, des bonnets de peau, des feutres, de noirs profils regardant les uns par-dessus les autres et se serrant comme une muraille; plus loin, le long des bois, dans toutes les sinuosités du vallon, d'autres feux éclairant des groupes d'hommes et de femmes accroupis dans la neige.

L'agitation commençait à se calmer. A mesure que le ciel grisonnait, les gens se reconnaissaient.

« Tiens, le cousin Daniel de Soldatenthal! vous êtes donc aussi venu?

— Mais oui, comme vous voyez, Heinrich, avec ma femme encore.

— Comment! la cousine Nanette! Mais où donc est-elle?

— Là-bas, près du grand chêne, au feu de l'oncle Hans. »

On se serrait la main. D'autres faisaient entendre de longs bâillements, d'autres jetaient au feu des débris de planches. On se passait les gourdes; on se retirait du cercle pour faire place aux voisins qui grelottaient. Cependant l'impatience gagnait la foule.

« Ah ça! criait-on, nous ne sommes pas venus ici pour nous roussir la plante des pieds. Il serait temps de voir, de s'entendre.

—Oui, oui, qu'on s'entende! qu'on nomme des chefs !

—Non ! tout le monde n'est pas encore réuni. Voyez, il en arrive toujours de Dagsburg et de Saint-Quirin. »

En effet, plus le jour grandissait, plus on découvrait de gens accourant de tous les sentiers de la montagne. Il y avait bien alors quelques centaines d'hommes dans la vallée : bûcherons, charbonniers, flotteurs — sans compter les femmes et les enfants.

Rien de pittoresque comme cette halte au milieu des neiges, au fond du défilé encaissé de hauts sapins jusqu'aux nuages; à droite, les vallées s'engrenant les unes dans les autres à perte de vue; à gauche, les ruines du Falken-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

stein debout dans le ciel. On aurait dit de loin des bandes de grues abattues sur les glaces; mais de près il fallait voir ces hommes rudes, la barbe hérissée comme la soie du sanglier, l'œil sombre, les épaules larges et carrées, les mains calleuses. Quelques-uns, plus hauts de taille, appartenaient à cette race des roux ardent, blancs de peau, poilus jusqu'au bout des doigts et forts à déraciner des chênes. De ce nombre étaient le vieux Materne du Hengst et ses deux fils Frantz et Kasper. Ces gaillards-là, tous trois armés de petites carabines d'Inspruck, les hautes guêtres de toile bleue à boutons de cuir remontant au-dessus des genoux, les reins couverts d'une sorte de casaque en peau de chèvre, le feutre rabattu sur la nuque, n'avaient pas même daigné s'approcher du feu. Depuis une heure ils étaient assis sur une *tronce** au bord de la rivière, l'œil au guet, les pieds dans la neige comme à l'affût. De temps en temps le vieux disait à ses fils:

« Qu'ont-ils donc à grelotter là-bas? Je n'ai jamais vu de nuit plus douce pour la saison; c'est une nuit de chevreuil; les rivières ne sont pas même prises! »

Tous les chasseurs forestiers du pays, en passant, venaient leur serrer la main, puis se réunissaient autour d'eux, et formaient en quelque sorte bande à part. Ces gens-là causaient peu, ayant l'habitude de se taire des journées et des nuits entières, de peur d'effaroucher le gibier.

Marc Divès, debout au milieu d'un autre groupe qu'il dominait de toute la tête, parlait et gesticulait, désignant tantôt un point de la montagne, tantôt un autre. En face de lui, se tenait le vieux pâtre Lagarmitte, avec sa grande souquenille de toile grise, sa longue trompe d'écorce sur l'épaule, et son chien. Il écoutait le contrebandier, la bouche béante, et de temps en temps inclinait la tête. Du reste, toute la bande semblait attentive; elle se composait surtout de bûcherons et de flotteurs, avec lesquels le contrebandier se trouvait journellement en rapport.

Entre la scierie et le premier feu, sur la traverse de l'écluse, était assis le cordonnier Jérôme de Saint-Quirin, un homme de cinquante à soixante ans, la face longue, brune, les yeux caves, le nez gros, les oreilles couvertes d'un bonnet de peau de loutre, la barbe jaune descendant en pointe jusqu'à la ceinture. Ses mains, couvertes de gants de grosse laine vert-genouille, s'appuyaient sur un énorme bâton de cormier noueux. Il était vêtu d'une longue capote de bure; on l'aurait pris pour un ermite.

* Tronc d'arbre non équarri.

Chaque fois que des rumeurs s'élevaient quelque part, le père Jérôme tournait lentement la tête, et prêtait l'oreille en fronçant le sourcil.

Jean Labarbe, lui, le coude sur le manche de sa hache, restait impassible. C'était un homme aux joues pâles, au nez aquilin, aux lèvres minces. Il exerçait une grande influence sur ceux de Dagsburg par sa résolution et la netteté de son esprit. Quand on criait autour de lui: « Il faut délibérer! nous ne pouvons rester là sans rien faire! » il se bornait simplement à dire: « Attendons; Hullin n'est pas encore arrivé, ni Catherine Lefèvre. Rien ne presse. » Tout le monde alors se taisait, regardant avec impatience vers le sentier des Charmes.

Le *ségare* Piorette, petit homme sec, maigre, énergique, les sourcils noirs joints sur le front, un bout de pipe aux dents, se tenait sur le seuil de sa hutte, et contemplait, d'un œil vif et profond à la fois, l'ensemble de cette scène.

Cependant, l'impatience grandissait de minute en minute. Quelques maires de village, en habit carré et chapeau à cornes, se dirigeaient vers la scierie, appelant leurs communes à délibérer. Fort heureusement, la charrette de Catherine Lefèvre apparut enfin dans le sentier, et mille cris d'enthousiasme s'élevèrent aussitôt de tous côtés:

« Les voilà! les voilà! ils arrivent! »

Le vieux Materne se dressa sur une *tronce*, et descendit gravement, disant:

« Ce sont eux! »

Il se fit une grande agitation. Les groupes éloignés se rapprochèrent, chacun accourut. Une sorte de frisson d'impatience dominait la foule. A peine vit-on distinctement la vieille fermière, le fouet en main, sur sa botte de paille avec la petite Louise, que de toutes parts retentirent jusqu'au fond des échos les cris de:

« Vive la France! — vive la mère Catherine! »

Hullin, resté en arrière, son grand chapeau sur la nuque, le fusil de munition en bandoulière, traversait alors la prairie de l'Eichmath, distribuant des poignées de main énergiques:

« Bonjour, Daniel! bonjour, Colon! bonjour, bonjour!

—Hé! cela va chauffer, Hullin!

—Oui, oui, nous allons entendre éclater les marrons cet hiver. Bonjour, mon vieux Jérôme, nous voilà dans les grandes affaires.

—Mais oui, Jean-Claude. Il faut espérer que nous en sortirons avec la grâce de Dieu. »

Catherine, arrivée devant la scierie, disait alors à Labarbe de déposer à terre une petite tonne d'eau-de-vie qu'elle avait amenée de la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ferme, et de chercher la cruche du *ségare* dans la hutte.

Quelque temps après, Hullin, en s'approchant du feu, rencontra Materne et ses deux garçons.

« Vous arrivez tard ! lui dit le vieux chasseur.

—Hé ! oui. Que veux-tu ? il a fallu descendre du Falkenstein, prendre le fusil, embarquer les femmes. Enfin, nous voilà, ne perdons plus de temps ; Lagarmitte, souffle dans ta corne, que tout le monde se réunisse ! Avant tout, il faut s'entendre, il faut nommer des chefs. »

Lagarmitte soufflait déjà dans sa longue trompe, les joues gonflées jusqu'aux oreilles, et les bandes encore dispersées le long des sentiers, sur la lisière des bois, hâtaient le pas pour arriver à temps. Bientôt tous ces braves gens furent réunis en face de la scierie. Hullin, devenu grave, monta sur une pile de *tronces*, et, promenant sur la foule des regards profonds, il dit au milieu du plus grand silence :

« L'ennemi a passé le Rhin avant-hier soir ; il marche sur la montagne pour entrer en Lorraine : Strasbourg et Huningue sont bloqués. Il faut nous attendre à voir les Allemands et les Russes dans trois ou quatre jours. »

Il y eut un cri général de « Vive la France ! »

« Oui, vive la France, reprit Jean-Claude, car si les alliés arrivent à Paris, ils sont maîtres de tout ; ils peuvent rétablir les corvées, les dîmes, les couvents, les priviléges et les potences ! Si vous voulez ravoir tout ça, vous n'avez qu'à les laisser passer. »

On ne saurait peindre la fureur sombre de toutes ces figures en ce moment.

« Voilà ce que j'avais à vous dire ! cria Hullin tout pâle. Puisque vous êtes ici, c'est pour vous battre.

—Oui ! oui !

—C'est bien ; mais écoutez-moi. Je ne veux pas vous prendre en traîtres. Il y a parmi vous des pères de famille. Nous serons un contre dix, contre cinquante : il faut nous attendre à périr ! Ainsi, que les hommes qui n'auraient pas réfléchi à la chose, qui ne se sentiraient pas le cœur de faire leur devoir jusqu'à la fin, s'en aillent ; on ne leur en voudra pas. Chacun est libre. »

Puis il se tut regardant autour de lui. Tout le monde restait immobile ; c'est pourquoi d'une voix plus ferme il finit ainsi :

« Personne ne se retire ! tous, tous, vous êtes d'accord pour vous battre ! Eh bien, cela me réjouit de voir qu'il n'y a pas un seul gueux parmi nous ! Maintenant il faut nommer un chef. Dans les grands dangers, la première chose est l'ordre, la discipline. Le chef que vous allez nommer aura tous les droits de commander et d'être obéi. Ainsi, réfléchissez bien, car de cet homme va dépendre le sort de chacun. »

Ayant dit cela, Jean-Claude descendit des *tronces*, et l'agitation fut extrême. Chaque village délibérait séparement, chaque maire proposait son homme ; cependant l'heure avançait. Catherine Lefèvre se consumait d'impatience. Enfin, n'y tenant plus, elle se leva sur son siége et fit signe qu'elle voulait parler.

Catherine jouissait d'une grande considération. D'abord quelques-uns, puis un grand nombre s'approchèrent pour savoir ce qu'elle voulait leur communiquer.

« Mes amis, dit-elle, nous perdons trop de temps. Que vous faut-il ? Un homme sûr, n'est-ce pas ? un soldat, un homme qui ait fait la guerre et qui sache profiter de nos positions ? Eh bien ! pourquoi ne choisissez-vous pas Hullin ? En est-il un seul qui puisse trouver mieux ? Qu'il parle tout de suite et l'on décidera. Moi, je propose Jean-Claude Hullin. Hé ! là-bas ! entendez-vous ? Si cela continue, les Autrichiens seront ici avant qu'on ait un chef.

— Oui ! oui ! Hullin ! s'écrièrent Labarbe, Divès, Jérôme et plusieurs autres. Voyons, qu'on vote pour ou contre ! »

Marc Divès, grimpant alors sur les *tronces*, s'écria d'une voix tonnante :

« Que ceux qui ne veulent pas de Jean-Claude Hullin pour chef lèvent la main. »

Pas une main ne se leva.

« Que ceux qui veulent Jean-Claude Hullin pour chef lèvent la main. »

On ne vit que des mains en l'air.

» Jean-Claude, dit le contrebandier, monte ici, regarde... c'est toi qu'on veut ! »

Maître Jean-Claude étant monté vit qu'il était nommé, et tout aussitôt d'un ton ferme il dit :

« C'est bon ! vous me nommez votre chef : j'accepte ! Que Materne, le vieux, Labarbe de Dagsburg, Jérôme de Saint-Quirin, Marc Divès, Piorette le *ségare* et Catherine Lefèvre entrent dans la scierie. Nous allons délibérer. Dans un quart d'heure ou vingt minutes, je donnerai les ordres. En attendant, chaque village va fournir deux hommes à Marc Divès, pour chercher de la poudre et des balles au Falkenstein.

VIII

Tous ceux que Jean-Claude Hullin avait désignés se réunirent dans la hutte du *ségare*, sous le manteau de l'immense cheminée. Une

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sorte de bonne humeur rayonnait sur la figure de ces braves gens.

« Depuis vingt ans que j'entends parler de Russes, d'Autrichiens et de Cosaques, disait le vieux Materne en souriant, je ne serai pas fâché d'en voir quelques-uns au bout de mon fusil ; ça change les idées.

—Oui, répondit Labarbe, nous allons en voir de drôles ; les petits enfants de la montagne pourront en raconter sur leurs pères et leurs grands-pères ! Et les vieilles, à la veillée, vont-elles en faire des histoires dans cinquante ans d'ici !

—Camarades, dit Hullin, vous connaissez tous le pays, vous avez la montagne sous les yeux, depuis Thann jusqu'à Wissembourg. Vous savez que deux grandes routes, deux routes impériales, traversent l'Alsace et les Vosges. Elles partent toutes les deux de Bâle ; l'une longe le Rhin jusqu'à Strasbourg, de là elle va remonter la côte de Saverne et entre en Lorraine. Huningue, Neuf-Brisach, Strasbourg et Phalsbourg la défendent. L'autre tourne à gauche et passe à Schlestadt ; de Schlestadt elle entre dans la montagne et gagne Saint-Dié, Raon-l'Étape, Baccarat et Lunéville. L'ennemi voudra d'abord forcer ces deux routes, les meilleures pour la cavalerie, l'artillerie et les bagages ; mais, comme elles sont défendues, nous n'avons pas à nous en inquiéter. Si les alliés font le siége des places fortes — ce qui traînerait la campagne en longueur — alors nous n'aurons rien à craindre ; mais c'est peu probable. Après avoir sommé Huningue de se rendre, Belfort, Schlestadt, Strasbourg et Phalsbourg de ce côté des Vosges ; Bitche, Lutzelstein et Sarrebrück de l'autre, je crois qu'ils tomberont sur nous. Maintenant, écoutez-moi bien. Entre Phalsbourg et Saint-Dié, il y a plusieurs défilés pour l'infanterie ; mais il n'y a qu'une route praticable au canon : c'est la route de Strasbourg à Raon-les-Leaux par Urmatt, Mutzig, Lutzelhouse, Phramond, Grandfontaine. Une fois maîtres de ce passage, les alliés pourraient déboucher en Lorraine. Cette route passe au Donon, à deux lieues d'ici, sur notre droite. La première chose à faire est de s'y établir solidement, dans l'endroit le plus favorable à la défense, c'est-à-dire sur le plateau de la montagne ; de la couper, de casser les ponts et de jeter en travers de solides abatis. Quelques centaines de gros arbres en travers d'un passage, avec toutes leurs branches, valent des remparts. Ce sont les meilleures embuscades, on est bien à couvert et l'on voit venir. Ces gros arbres tiennent en diable ! Il faut les dépecer morceau par morceau ; on ne peut jeter des ponts dessus ; enfin, c'est ce qu'il y a de mieux. Tout cela, camarades, sera fait demain soir ou après-demain au plus tard, je m'en charge ; mais ce n'est pas tout d'occuper une position et de la mettre en bon état de défense, il faut encore faire en sorte que l'ennemi ne puisse la tourner...

— Justement j'y pensais, dit Materne ; une fois dans la vallée de la Bruche, les Allemands peuvent entrer avec de l'infanterie dans les collines de Haslach et tourner notre gauche. Rien ne les empêchera d'essayer la même manœuvre sur notre droite, s'ils parviennent à gagner Raon-l'Étape...

—Oui, mais pour leur ôter ces idées-là, nous avons une chose bien simple à faire : c'est d'occuper les défilés de la Zorn et de la Sarre sur notre gauche, et celui du Blanru sur notre droite. On ne garde un défilé qu'en tenant les hauteurs ; c'est pourquoi Piorette va se mettre avec cent hommes, du côté de Raon-les-Leaux ; Jérôme, sur le Grosmann, avec un même nombre, pour fermer la vallée de la Sarre ; et Labarbe, à la tête du reste, sur la grande côte pour surveiller les collines de Haslach. Vous choisirez votre monde parmi ceux des villages les plus voisins. Il ne faut pas que les femmes aient beaucoup de chemin à faire pour apporter des vivres. Et puis les blessés seront plus près de chez eux, ce qu'il faut aussi considérer. Voilà provisoirement tout ce que j'avais à vous dire. Les chefs de poste auront soin de m'envoyer chaque jour au Donon, où je vais établir ce soir notre quartier général, un bon marcheur pour m'avertir de ce qui se passe et recevoir le mot d'ordre. Nous organiserons aussi une réserve ; mais, comme il faut aller au plus pressé, nous parlerons de cela quand vous serez tous en position, et qu'il n'y aura plus de surprise à craindre de la part de l'ennemi.

— Et moi, s'écria Marc Divès, je n'aurai donc rien à faire ? Je resterai les bras croisés à regarder les autres se battre ?

— Toi, tu surveilleras le transport des munitions ; aucun de nous ne saurait traiter la poudre comme toi, la préserver du feu et de l'humidité, fondre des balles, faire des cartouches.

— Mais c'est un ouvrage de femme cela, s'écria le contrebandier ; Hexe-Baizel le ferait aussi bien que moi. Comment ! je ne tirerai pas un coup de fusil !

— Sois tranquille, Marc, répondit Hullin en riant, les occasions ne te manqueront pas. D'abord le Falkenstein est le centre de notre ligne, c'est notre arsenal et notre point de retraite en cas de malheur. L'ennemi saura par ses espions, que nos convois partent de là ; il essayera probablement de les enlever : les balles

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Le docteur Lorquin. (Page 33.)

et les coups de baïonnette ne te manqueront pas. D'ailleurs, quand tu serais à couvert, cela n'en vaudrait que mieux, car on ne peut confier tes caves au premier venu. Cependant, si tu voulais absolument...

—Non, dit le contrebandier, que la réflexion de Hullin sur ses caves avait touché, non, tout bien considéré, je crois que tu as raison, Jean-Claude ; j'ai mes hommes, ils sont bien armés, nous défendrons le Falkenstein, et si l'occasion de placer une balle se présente, je serai plus libre.

— Voilà donc une affaire entendue et bien comprise? demanda Hullin.

— Oui, oui, c'est entendu.

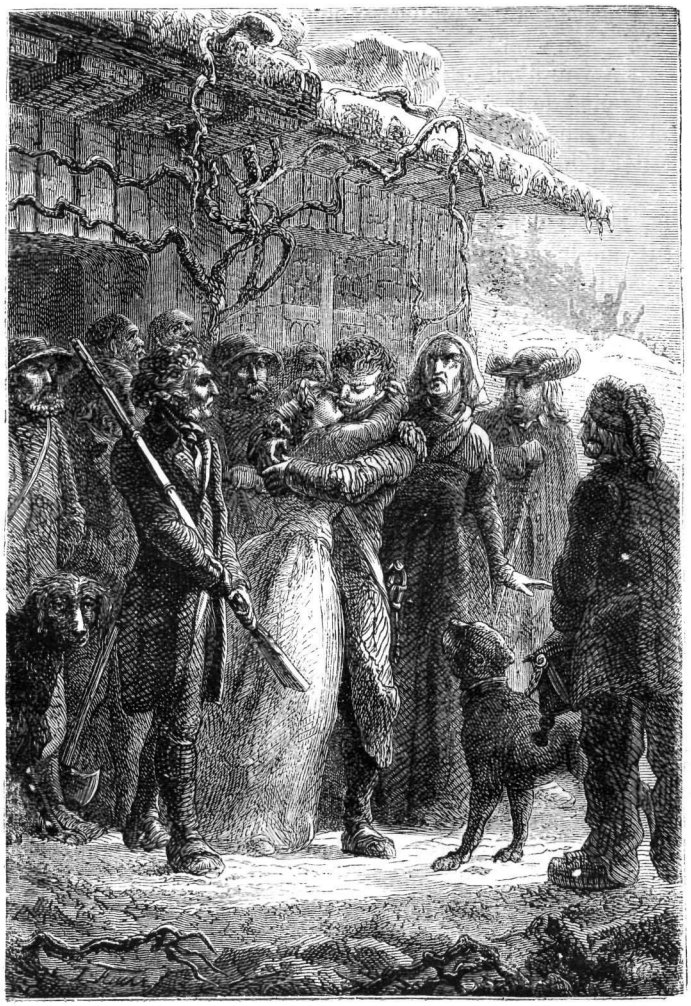
— Eh bien, camarades, s'écria le brave homme d'un accent joyeux, allons nous réchauffer le cœur avec quelques bons verres de vin. Il est dix heures, que chacun retourne à son village et fasse ses provisions. Demain matin au plus tard, il faut que tous les défilés soient occupés solidement. »

Ils sortirent alors de la hutte, et Hullin, en présence de tout le monde, nomma Labarbe, Jérôme, Piorette, chefs de défilés; puis il dit à tous ceux de la Sarre de se réunir le plus tôt possible près de la ferme du Bois-de-Chênes avec des haches, des pioches et des fusils.

« Nous partirons à deux heures, leur dit-il, et nous camperons sur le Donon, en travers de la route. Demain au petit jour, nous commencerons les abatis. »

Il retint le vieux Materne et ses deux garçons Frantz et Kasper, leur annonçant que la bataille

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Louise jetant ses bras au cou de Gaspard... (Page 3...

commencerait sans doute au Donon, et qu'il fallait de ce côté de bons tireurs, ce qui leur fit plaisir.

La mère Lefèvre n'avait jamais paru plus heureuse, en remontant sur sa charrette elle embrassa Louise et lui dit à l'oreille :

« Tout va bien... Jean-Claude est un homme... il voit tout... il entraîne tout le monde... Moi, qui le connais depuis quarante ans, il m'étonne. »

Puis se tournant :

« Jean-Claude, s'écria-t-elle, nous avons là-bas un jambon qui nous attend, et quelques vieilles bouteilles, que les Allemands ne boiront pas.

— Non, Catherine, ils ne les boiront pas. Allez toujours; j'arrive. »

Mais au moment de donner le coup de fouet, et comme déjà bon nombre de montagnards grimpaient la côte pour regagner leurs villages, voilà que tout au loin on vit poindre, dans le sentier des Trois-Fontaines, un homme grand, maigre, enfourché sur une longue bique rousse, la casquette de peau de lièvre, à large visière plate, enfoncée jusqu'au cou, le nez en l'air. Un grand chien berger à longs poils noirs bondissait près de lui, et les pans de son immense redingote flottaient comme des ailes, Tout le monde s'écria :

« C'est le docteur Lorquin de la plaine, celui qui soigne les pauvres gens gratis; il arrive avec son chien *Pluton* : c'est un brave homme ! »

En effet, c'était bien lui; il galopait en criant :

« Halte !... arrêtez !... halte !... »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Et sa face rouge, ses gros yeux vifs, sa barbe d'un brun roussâtre, ses larges épaules voûtées, son grand cheval et son chien ; tout cela fendait l'air et grandissait à vue d'œil. En deux minutes, il eut atteint le pied de la montagne, traversé la prairie, et il déboucha du pont en face de la hutte. Aussitôt d'une voix essoufflée il se prit à dire :

« Ah ! les sournois, qui veulent entrer en campagne sans moi ! Ils me le payeront ! »

Et frappant sur un petit coffre qu'il portait en croupe :

« Attendez, mes gaillards, attendez : j'ai là-dedans quelque chose dont vous me donnerez des nouvelles ; j'ai là-dedans de petits couteaux et des grands, des ronds et des pointus, pour vous repêcher les balles, les biscaïens, les mitrailles de toute sorte dont on va vous régaler. »

Alors il partit d'un grand éclat de rire, et tous les assistants eurent la chair de poule.

Ayant fait cette plaisanterie agréable, le docteur Lorquin reprit d'un ton plus grave :

« Hullin, il faut que je vous tire les oreilles. Comment, lorsqu'il s'agit de défendre le pays, vous m'oubliez ! il faut que d'autres m'avertissent. Il me semble pourtant qu'un médecin n'est pas de trop ici. Je vous en veux !

— Pardonnez-moi, docteur, j'ai tort, dit Hullin en lui serrant la main. Depuis huit jours il s'est passé tant de choses ! On ne pense pas toujours à tout. Et, d'ailleurs, un homme comme vous n'a pas besoin d'être prévenu pour remplir son devoir. »

Le docteur se radoucit :

« Tout cela est bel et bon, s'écria-t-il, mais cela n'empêche pas que, par votre faute, j'arrive trop tard ; les bonnes places sont prises, les croix distribuées. Voyons, où est le général, que je me plaigne !

— C'est moi.

— Oh ! oh ! vraiment ?

— Oui, docteur, c'est moi, et je vous nomme notre chirurgien en chef.

— Chirurgien en chef des partisans des Vosges ! Eh bien, cela me va. Sans rancune, Jean-Claude. »

S'approchant alors de la voiture, le brave homme dit à Catherine qu'il comptait sur elle pour l'organisation des ambulances.

« Soyez tranquille, docteur, répondit la fermière, tout sera prêt. Louise et moi, nous allons nous en occuper dès ce soir ; n'est-ce pas, Louise ?

— Oh ! oui, maman Lefèvre, s'écria la jeune fille, ravie de voir qu'on entrait décidément en campagne, nous allons bien travailler, nous passerons la nuit, s'il le faut. M. Lorquin sera content.

— Eh bien donc ! en route ! Vous dînez avec nous, docteur. »

La charrette partit au trot. Tout en la suivant, le brave docteur racontait en riant à Catherine comment la nouvelle du soulèvement général lui était parvenue, la désolation de sa vieille gouvernante Marie, qui voulait l'empêcher d'aller se faire massacrer par les *kaiserlicks*, enfin les différents épisodes de son voyage, depuis Quibolo jusqu'au village des Charmes. Hullin, Materne et ses garçons marchaient à quelques pas en arrière, la carabine sur l'épaule, et c'est ainsi qu'ils montèrent la côte, se dirigeant vers la ferme du Bois-de-Chênes.

IX

On peut se figurer l'animation de la ferme, les allées et les venues des domestiques, les cris d'enthousiasme de tout le monde, le cliquetis des verres et des fourchettes, la joie peinte sur toutes ces figures, lorsque Jean-Claude, le docteur Lorquin, les Materne et tous ceux qui avaient suivi la voiture de Catherine furent installés dans la grande salle, autour d'un magnifique jambon, et se mirent à célébrer leurs futurs triomphes la cruche en main.

C'était justement un mardi, jour de cuite à la ferme.

La cuisine flamboyait depuis le matin ; le vieux Duchêne, en manches de chemise, le bonnet de coton sur la nuque, retirait du four des miches de pain innombrables, dont la bonne odeur remplissait toute la maison. Annette les recevait et les empilait au coin de l'âtre, Louise servait les convives et Catherine Lefèvre veillait à tout, criant :

« Dépêchez-vous, mes enfants, dépêchez-vous. Il faut que la troisième fournée soit prête lorsque ceux de la Sarre arriveront. Ça fera six livres de pain par homme. »

Hullin, de sa place, regardait la vieille fermière aller et venir.

« Quelle femme ! disait-il, quelle femme ! Elle n'oublie rien. Allez donc en trouver deux pareilles dans tout le pays ! A la santé de Catherine Lefèvre !

— A la santé de Catherine, répondaient les autres.

Les verres s'entre-choquaient et l'on se remettait à causer de combats, d'attaques, de retranchements. Chacun se sentait animé d'une confiance invincible, chacun se disait en lui-même : « Tout ira bien ! »

Mais le ciel leur réservait encore une grande

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

satisfaction en ce jour, surtout à Louise et à la mère Lefèvre. Vers midi, comme un beau rayon de soleil d'hiver blanchissait la neige et faisait fondre le givre des vitres, et que le grand coq rouge, sortant la tête du poulailler, lançait son cri de triomphe dans les échos du Valtin en battant de l'aile, tout à coup le chien de garde, le vieux *Yohan*, tout édenté et presque aveugle, se mit à pousser des aboiements si joyeux et si plaintifs à la fois, que tout le monde prêta l'oreille.

On était dans le plus grand feu de la cuisine; la troisième fournée sortait du four, et pourtant Catherine Lefèvre elle-même s'arrêta.

« Quelque chose se passe, » dit-elle à voix basse.

Puis elle ajouta tout émue :

« Depuis le départ de mon garçon, *Yohan* n'a pas aboyé comme ça. »

Dans le même instant des pas rapides traversaient la cour; Louise s'élançant vers la porte, criait : « C'est lui! c'est lui! » Et presque aussitôt une main cherchait la clenche en frémissant; la porte s'ouvrait, et un soldat paraissait sur le seuil, — mais un soldat si sec, si hâle, si décharné, sa vieille capote grise à boutons d'étain si râpée, ses hautes guêtres de toile si déchirées, que tous les assistants en furent saisis.

Il ne semblait pouvoir faire un pas de plus, et posa lentement la crosse de son fusil à terre. Le bout de son nez d'aigle, — le nez de la mère Lefèvre, — luisait comme du bronze, ses moustaches rousses tremblaient : on eût dit un de ces grands éperviers maigres, que la famine pousse en hiver jusqu'à la porte des étables. Il regardait dans la cuisine, tout pâle sous les couches brunes de ses joues, et ses grands yeux creux remplis de larmes, sans pouvoir avancer ni dire un mot.

Dehors le vieux chien bondissait, pleurait, secouait sa chaîne; à l'intérieur, on entendait le feu petiller, tant le silence était grand; mais bientôt, Catherine Lefèvre d'une voix déchirante s'écria :

« Gaspard!... mon enfant!... C'est toi!

— Oui, ma mère! » répondit le soldat tout bas, comme suffoqué.

Et, dans la même seconde, Louise se prit à sangloter, tandis que dans la grande salle s'élevait comme un bruit de tonnerre.

Tous les amis accouraient, maître Jean-Claude en tête, criant : « Gaspard!... Gaspard Lefèvre! »

En arrivant, ils virent Gaspard et sa mère qui s'embrassaient : cette femme si forte, si courageuse pleurait à chaudes larmes; lui ne pleurait pas, il la tenait serrée sur sa poitrine, ses moustaches rousses dans ses cheveux gris, et murmurait :

« Ma mère!... ma mère!... Ah! que j'ai souvent pensé à vous! »

Puis d'une voix plus haute :

« Louise! dit-il, j'ai vu Louise! »

Et Louise se précipitait dans ses bras : leurs baisers se confondaient.

« Ah! tu ne m'as pas reconnu, Louise!

— Oh! que si... oh! que si... je t'ai reconnu rien qu'à ta marche. »

Le vieux Duchêne, son bonnet de coton à la main, près du feu, bégayait :

« Seigneur Dieu... est-ce possible?... mon pauvre enfant... comme le voilà fait! »

Il avait élevé Gaspard et se le représentait toujours, depuis son départ, frais et joufflu, dans un bel uniforme à parements rouges. Cela dérangeait toutes ses idées de le voir autrement.

En ce moment Hullin, élevant la voix, dit :

« Et nous autres, Gaspard, nous tous, tes vieux amis, tu veux donc nous laisser en friche? »

Alors le brave garçon se retourna et ne fit qu'un cri d'enthousiasme :

« Hullin! Le docteur Lorquin! Materne! Frantz! Tous, tous, ils sont tous là! »

Et les embrassades recommencèrent, mais cette fois plus joyeuses, avec des éclats de rire et des poignées de main qui n'en finissaient plus.

« Ah! docteur, c'est vous! — Ah! mon vieux papa Jean-Claude! »

On se regardait dans le blanc des yeux, la figure épanouie; on s'entraînait bras dessus, bras dessous dans la salle, et la mère Catherine avec le sac, Louise avec le fusil, Duchêne avec le grand shako, suivaient riant, s'essuyant les yeux et les joues; on n'avait jamais rien vu de pareil.

« Asseyons-nous... buvons! s'écriait le docteur Lorquin; voici le bouquet de la fête.

— Ah! mon pauvre Gaspard, que je suis donc content de te revoir sain et sauf, disait Hullin. Hé! hé! sans te flatter, je t'aime mieux comme ça qu'avec tes grosses joues rouges. Tu es un homme maintenant, morbleu! Tu me rappelles les vieux de notre temps, ceux de la Sambre, de l'Égypte, ha! ha! ha! nous n'avions pas le nez rond, nous n'étions pas luisants de graisse; nous regardions comme des rats maigres qui voient un fromage, et nous avions les dents longues et blanches!

— Oui, oui, ça ne m'étonne pas, papa Jean-Claude, répondait Gaspard. Asseyons-nous, asseyons-nous; on cause plus à l'aise. Ah ça! pourquoi donc êtes-vous tous à la ferme?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Comment, tu ne sais pas? Tout le pays est en l'air, de la Houpe à Saint-Sauveur, pour se défendre.

—Oui, l'anabaptiste de la Painbach m'a dit deux mots de cela, comme je passais; c'est donc vrai?

—Si c'est vrai! Tout le monde s'en mêle. Et moi je suis général en chef.

—A la bonne heure, à la bonne heure, mille tonnerres! Que ces gueux de *kaiserlicks* ne nous mangent pas la laine sur le dos dans notre pays; ça me fait plaisir! Mais passez-moi donc le couteau. C'est égal, on est heureux de se retrouver chez soi. Hé! Louise, viens donc un peu t'asseoir ici. Tenez, papa Jean-Claude, avec cette petite-là d'un côté, le jambon de l'autre, la cruche en avant sur la ligne, il ne me faudrait pas quinze jours pour me *remplumer*; les camarades ne me reconnaîtraient plus à la compagnie. »

Tout le monde s'était assis et s'émerveillait de voir le brave garçon tailler, déchiqueter, lever le coude, puis regarder Louise et sa mère les yeux attendris, et de l'entendre répondre aux uns et aux autres sans perdre un coup de dent.

Les gens de la ferme, Duchêne, Annette, Robin, Dubourg, rangés en demi-cercle, regardaient Gaspard d'un air d'extase; Louise remplissait son verre, la mère Lefèvre, assise près du fourneau, visitait son sac, et, n'y trouvant que deux veilles chemises toutes noires, avec des trous gros comme le poing, des souliers éculés, de la cire à giberne, un peigne à trois dents et une bouteille vide, elle levait les mains au ciel et se dépêchait d'ouvrir l'armoire au linge en murmurant:

« Seigneur! faut-il s'étonner si tant de monde périt de misère! »

Le docteur Lorquin, en présence d'un si vigoureux appétit, se frottait les mains tout joyeux et murmurait dans sa grosse barbe :

« Quel gaillard! quel estomac! quel râtelier! Il croquerait des cailloux comme des noisettes. »

Et le vieux Materne lui-même disait à ses garçons :

« Dans le temps, après deux ou trois jours de chasse dans la haute montagne, en hiver, il m'arrivait aussi d'avoir une faim de loup et de manger un cuissot de chevreuil sur le pouce; maintenant je me fais vieux, une ou deux livres de viande me suffisent. Ce que c'est pourtant que l'âge! »

Hullin avait allumé sa pipe et paraissait tout rêveur; évidemment quelque chose le tracassait. Au bout de quelques minutes, voyant l'appétit de Gaspard se ralentir, il s'écria brusquement :

« Dis donc, Gaspard, sans t'interrompre, comment diable se fait-il que tu sois ici? nous te croyions encore sur le bord du Rhin, du côté de Strasbourg.

—Ah! ah! l'ancien, je comprends, dit le fils Lefèvre en clignant de l'œil: il y a tant de déserteurs, n'est-ce pas?

—Oh! une idée pareille ne me viendra jamais, et cependant...

—Vous ne seriez pas fâché de savoir si nous sommes en règle! Je ne puis vous donner tort, papa Jean-Claude, vous êtes dans votre droit; celui qui manque à l'appel quand les *kaiserlicks* sont en France mérite d'être fusillé! Soyez tranquille, voici ma permission. »

Hullin, qui n'avait pas de fausse délicatesse, lut :

« Permission de vingt-quatre heures au grenadier Gaspard Lefèvre, de la 2e du 1er.

« Ce jourd'hui, 3 janvier 1814.

« Gémeau, *chef de bataillon*. »

« Bon, bon, fit-il, serre ça dans ton sac; tu pourrais la perdre. »

Toute sa bonne humeur était revenue.

« Voyez-vous, mes enfants, dit-il, je connais l'amour: c'est très-beau et c'est très-mauvais; mais c'est mauvais particulièrement pour les jeunes soldats qui s'approchent trop de leur village après une campagne. Ils sont capables de s'oublier jusqu'à revenir avec deux ou trois gendarmes à leurs trousses. J'ai vu ça. Enfin, puisque tout est en ordre, buvons un verre de *rikevir*. Qu'en pensez-vous, Catherine? Ceux de la Sarre peuvent arriver d'une minute à l'autre, et nous n'avons pas un instant à perdre.

—Vous avez raison, Jean-Claude, répondit la vieille fermière fort triste. Annette, descends à la cave, apporte trois bouteilles du petit cellier. »

La servante sortit en courant.

« Mais cette permission, Gaspard, reprit Catherine, depuis combien de temps dure-elle?

—Je l'ai reçue hier, à huit heures du soir, à Vasselonne, ma mère. Le régiment est en retraite sur la Lorraine; je dois le rejoindre ce soir à Phalsbourg.

—C'est bien; tu as encore sept heures devant toi; il ne t'en faudra pas plus de six pour arriver, quoiqu'il y ait beaucoup de neige au Foxthâl. »

La brave femme vint se rasseoir près de son fils, le cœur gros; elle ne pouvait cacher son trouble. Tout le monde était ému. Louise, le bras sur la vieille épaulette râpée de Gaspard, la joue sur son oreille, sanglotait. Hullin vi-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dait les cendres de sa pipe au bout de la table, les sourcils froncés, sans rien dire ; mais quand les bouteilles arrivèrent et qu'on les eut débouchées :

« Allons, Louise, s'écria-t-il, du courage, morbleu! Tout cela ne peut durer longtemps ; il faut que ça finisse d'une manière ou d'une autre, et je dis, moi, que ça finira bien ; Gaspard reviendra, et nous ferons la noce. »

Il remplissait les verres, et Catherine s'essuyait les yeux en murmurant :

« Et dire que tous ces brigands sont cause de ce qui nous arrive. Ah! qu'ils viennent, qu'ils viennent par ici! »

On but d'un air mélancolique ; mais le vieux *rikevir*, entrant dans l'âme de ces braves gens, ne tarda point à les ranimer. Gaspard, plus ferme qu'il ne l'avait paru d'abord, se mit à raconter les terribles affaires de Bautzen, de Lutzen, de Leipzig et de Hanau, où les conscrits s'étaient battus comme des anciens, remportant victoire sur victoire, jusqu'à ce que les traîtres se missent de la partie.

Tout le monde l'écoutait en silence. Louise, dans les moments de grand danger,—au passage des rivières sous le feu de l'ennemi, à l'enlèvement d'une batterie à la baïonnette,—lui serrait le bras comme pour le défendre. Les yeux de Jean-Claude étincelaient; le docteur demandait chaque fois la position de l'ambulance; Materne et ses garçons allongeaient le cou, leurs grosses mâchoires rousses serrées ; et, le vin vieux aidant, l'enthousiasme grandissait de minute en minute : Ah! les gueux! ah! les brigands! Gare, gare, tout n'est pas fini!... »

La mère Lefèvre admirait le courage et le bonheur de son fils au milieu de ces événements, dont les siècles des siècles garderont le souvenir.

Mais quand Lagarmitte, grave et solennel dans sa longue jaquette de toile grise, son large feutre noir sur les boucles blanches de ses cheveux, et sa longue trompe d'écorce sur l'épaule, traversa la cuisine et parut à l'entrée de la salle, disant : « Ceux de la Sarre arrivent! » Alors toute cette exaltation disparut, et l'on se leva, songeant à la lutte terrible qui bientôt allait s'engager dans la montagne.

Louise, jetant ses bras au cou de Gaspard, s'écria :

« Gaspard, ne t'en va pas!... Reste avec nous! »

Il devint tout pâle.

« Je suis soldat, dit-il ; je m'appelle Gaspard Lefèvre ; je t'aime mille fois plus que ma propre vie ; mais un Lefèvre ne connaît que son devoir. »

Et il dénoua ses bras. Louise, alors, s'affaissant sur la table, se mit à gémir tout haut. Gaspard se leva. Hullin se posa entre eux, et lui serrant les mains avec force, les joues frémissantes :

« A la bonne heure ! s'écria-t-il, tu viens de parler comme un homme. »

Sa mère s'avança d'un air calme, pour lui boucler le sac sur les épaules Elle fit cela, les sourcils froncés, les lèvres serrées sous son grand nez crochu, sans pousser un soupir; mais deux grosses larmes suivaient lentement les rides de ses joues. Et quand elle eut fini, se détournant, la manche sur les yeux, elle dit :

« C'est bien... va... va... mon enfant, ta mère te bénit. Si la guerre te prend, tu ne seras pas mort... tiens, Gaspard, voici ta place, là, entre Louise et moi: tu y seras toujours! Cette pauvre enfant n'est pas encore assez vieille pour savoir que vivre c'est souffrir!... »

Tout le monde sortit; Louise seule resta dans la salle, à se lamenter. Quelques instants après, comme la crosse du fusil retentissait sur les dalles de la cuisine, et que la porte extérieure s'ouvrait, elle jeta un cri déchirant, et se précipitant dehors :

« Gaspard! Gaspard! dit-elle, regarde, j'ai du courage, je ne pleure pas ; je ne veux pas te retenir, non, mais ne me quitte pas fâché; aie pitié de moi!

—Fâché! fâché contre toi, ma bonne Louise. Oh! non, non, fit-il. Mais de te voir si malheureuse, ça me crève le cœur... Ah! si tu avais un peu de courage... maintenant je serais heureux!

— Eh bien, j'en ai, embrassons-nous! Regarde, je ne suis plus la même ; je veux être comme maman Lefèvre! »

Ils se donnèrent les embrassades d'adieu avec calme. Hullin tenait le fusil ; Catherine agita la main comme pour dire : « Va! va! c'est assez! »

Et lui, saisissant tout à coup son arme, s'éloigna d'un pas ferme et sans tourner la tête.

De l'autre côté, ceux de la Sarre, avec leurs pioches et leurs haches, grimpaient à la file le sentier du Valtin.

Au bout de cinq minutes, au détour du gros chêne, Gaspard se retourna levant la main ; Catherine et Louise lui répondirent. Hullin s'avançait alors à la rencontre de son monde Le docteur Lorquin seul restait avec les femmes, quand Gaspard, poursuivant sa route, eut disparu, il s'écria :

« Catherine Lefèvre, vous pouvez vous glorifier d'avoir pour fils un homme de cœur. Dieu veuille qu'il ait de la chance! »

On entendait les voix lointaines des arrivants

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qui riaient entre eux, et marchaient à la guerre comme on court à la noce.

X

Tandis que Hullin, à la tête des montagnards, prenait ses mesures pour la défense, le fou Yégof — cet être sans conscience de lui-même, ce malheureux couronné de fer-blanc, cette image désolante de l'âme humaine frappée dans ce qu'elle a de plus noble, de plus grand, de plus vital: l'intelligence! — le fou Yégof, la poitrine ouverte à tous les vents, les pieds nus, insensible au froid, comme le reptile dans sa prison de glace, vaguait de montagne en montagne, au milieu des neiges.

D'où vient que l'insensé résiste aux atteintes les plus âpres de la température, alors que l'être intelligent y succombe? Est-ce une concentration plus puissante de la vie, une circulation plus rapide du sang, un état de fièvre continu? Est-ce l'effet de la surexcitation des sens, ou toute autre cause ignorée?

La science n'en dit rien. Elle n'admet que les causes matérielles, impuissantes à rendre compte de tels phénomènes.

Yégof allait donc au hasard, et la nuit venait, le froid redoublait, le renard claquait des dents à la poursuite d'un gibier invisible : la buse affamée retombait les serres vides sur les broussailles, en jetant un cri de détresse. Lui, son corbeau sur l'épaule, gesticulant, parlant comme en rêve, marchait, marchait toujours, du Holderloch au Sonneberg, du Sonneberg au Blutfeld.

Or, en cette nuit, le vieux pâtre Robin de la ferme du Bois-de-Chêne devait être témoin du plus étrange et du plus épouvantable spectacle.

Quelques jours auparavant, ayant été surpris par les premières neiges au fond de la gorge du Blutfeld, il avait laissé là sa charrette, pour reconduire son troupeau à la ferme; mais s'étant aperçu qu'il avait oublié sa peau de mouton dans la guérite ambulante, il s'était ce jour-là, sa besogne faite, mis en route, vers quatre heures du soir, pour aller la chercher.

Le Blutfeld, situé entre le Schnéeberg et le Grosmann, est une gorge étroite bordée de rochers à pic. Un filet d'eau y serpente, été comme hiver, à l'ombre de hautes broussailles, et dans le fond s'étend un grand pâturage tout parsemé de larges pierres grises.

On descend rarement dans ce défilé, car le Blutfeld a quelque chose de sinistre, surtout au clair de lune d'hiver. Les gens instruits du pays, le maître d'école de Dagsburg, celui de Hazlach, disent qu'en cet endroit s'est livrée la grande bataille des Triboques contre les Germains, lesquels voulaient pénétrer dans les Gaules, sous la conduite d'un chef nommé Luitprandt. Ils disent que les Triboques, des cimes d'alentour, précipitant sur leurs ennemis des masses de rochers, les broyèrent là dedans comme dans un mortier, et que de ce grand carnage, la gorge a conservé le nom de *Blutfeld* (champ du sang). On y trouve des pots cassés, des fers de lance rouillés, des morceaux de casques, et des épées longues de deux aunes, en forme de croix.

La nuit, lorsque la lune éclaire ce champ et ces grosses pierres couvertes de neige, lorsque la bise souffle, agitant les buissons glacés comme des cymbales, il semble qu'on entend le grand cri des Germains au moment de la surprise, les pleurs des femmes, les hennissements des chevaux, le roulement immense des chariots dans le défilé; car il paraît que ces gens conduisaient, dans leurs voitures couvertes de peaux, femmes, enfants, vieillards, et tout ce qu'ils possédaient en or, en argent, en meubles, comme les Allemands qui partent pour l'Amérique.

Les Triboques ne se lassèrent point de les massacrer pendant deux jours, et, le troisième, ils remontèrent au Donon, au Schnéeberg, au Grosmann, au Giromâni, au Hengst, leurs larges épaules courbées sous le butin.

Voilà ce qu'on raconte touchant le Blutfeld; et certes, à voir cette gorge encaissée dans les montagnes comme une immense citerne, sans autre issue qu'un étroit sentier, on comprend que les Germains ne devaient pas s'y trouver à leur aise.

Robin n'arriva qu'entre sept et huit heures, au lever de la lune.

Le brave homme était descendu cent fois dans le précipice, mais il ne l'avait jamais vu si vivement éclairé et si morne.

De loin, sa charrette blanche, au fond de l'abîme, lui produisait l'effet d'une de ces grosses pierres couvertes de neige, sous lesquelles on avait enterré les Germains. Elle était à l'entrée du gouffre, derrière un gros massif de broussailles, et le petit torrent murmurait auprès et se répandait dans les flèches d'eau, brillantes comme des glaives.

Arrivé là, le pâtre se mit à chercher la clef du cadenas, puis, ayant ouvert sa guérite, et se traînant sur les mains et les genoux, il retrouva fort heureusement sa casaque, et même une vieille hachette à laquelle il ne pensait plus.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Mais qu'on juge de sa surprise, lorsqu'en se retournant pour sortir, il vit le fou Yégof apparaître au détour du sentier, et s'avancer droit à lui sous les vifs rayons de la lune.

Le brave homme se rappela tout de suite l'histoire terrible de la cuisine du Bois-de-Chênes, et il eut peur!... mais ce fut bien autre chose, lorsque derrière le fou, à quinze ou vingt pas, débouchèrent à leur tour cinq loups gris, deux grands et trois petits.

D'abord il crut que c'étaient des chiens, mais c'étaient des loups. Ils suivaient Yégof pas à pas, et lui ne semblait pas les voir; son corbeau voltigeait, allant de la pleine lumière dans l'ombre des rochers, puis revenant; les loups, les yeux brillants, leurs naseaux pointus en l'air, flairaient; le fou levait son sceptre.

Le pâtre tira la porte de sa guérite aussi prompt que l'éclair, mais Yégof ne le vit pas. Il s'avança dans la gorge comme dans une salle immense; à droite et à gauche se dressaient les rochers à pic, au-dessus brillaient des milliards d'étoiles. On aurait entendu voler une mouche; les loups ne faisaient aucun bruit en marchant, et le corbeau venait de se poser à la cime d'un vieux chêne desséché sur l'une des roches en face; son plumage luisant paraissait bleu sombre, il tournait la tête et semblait écouter.

C'était étrange.

Robin se dit:

« Le fou ne voit rien, il n'entend rien; ils vont le dévorer. S'il trébuche, s'il glisse, c'est fini! »

Mais, au milieu de la gorge, Yégof s'étant retourné, s'assit sur une pierre, et les cinq loups, tout autour de lui, le nez en l'air, s'assirent dans la neige.

Alors, chose vraiment terrible, le fou, levant son sceptre, leur fit un discours en les appelant par leurs noms.

Les loups lui répondaient pas des cris lugubres.

Or, voici, ce qu'il leur disait:

« Hé! Child, Bléed, Merweg, et toi, Sirimar, mon vieux, nous voilà donc encore une fois ensemble! Vous êtes revenus gras.... il y a eu bonne chère en Allemagne, hé! »

Puis, montrant la gorge blanche:

« Vous rappelez-vous la grande bataille? »

L'un des loups se mit à hurler lentement d'une voix plaintive, puis un autre, puis tous les cinq ensemble.

Cela dura bien dix minutes.

Le corbeau, perché sur la branche desséchée, ne bougeait pas.

Robin aurait voulu fuir; il priait, invoquant tous les saints, et surtout son patron, pour lequel les pâtres de la montagne ont la plus grande vénération.

Mais les loups hurlaient toujours, et tous les échos du Blutfeld avec eux.

A la fin, l'un, le plus vieux, se tut, puis un autre, puis tous, et Yégof reprit:

« Oui, oui, c'est une triste histoire. — Oh! regardez. Voici la rivière où coulait notre sang! — C'est égal, Merweg, c'est égal, les autres ont aussi laissé de leurs os dans la bruyère. — Et la lune a vu leurs femmes s'arracher les cheveux durant trois jours et trois nuits! — Oh! la terrible journée! — Oh! les chiens, ont-ils été fiers de leur grande victoire! — Qu'ils soient maudits... maudits! »

Le fou avait jeté sa couronne à terre; il la ramassa en gémissant.

Les loups, toujours assis, l'écoutaient comme des personnes attentives. Le plus grand se mit à hurler, et Yégof lui répondit:

« Tu as faim, Sirimar! réjouis-toi, réjouis-toi, la chair ne manquera pas longtemps: les nôtres arrivent; on va recommencer la bataille. »

Puis, se levant et frappant de son sceptre une pierre:

« Tiens, voilà tes os! »

Il s'approcha d'une autre:

« Et les tiens, Merweg, les voilà! » fit-il.

Toute la bande le suivit; lui, se dressant sur une petite roche et regardant le gouffre silencieux, s'écria:

« Notre chant de guerre est mort! notre chant de guerre est un gémissement! l'heure est proche, il va se réveiller! — Et vous serez des guerriers; vous aurez encore une fois ces vallons et ces montagnes.

« Oh! ces bruits de charrettes, ces cris de femmes, ces coups de masse, je les entends, l'air en est plein.

« Oui, oui, ils descendaient de là-haut, et nous étions entourés! — Et maintenant tout est mort; écoutez, tout est mort; vos os dorment, mais vos enfants arrivent, votre tour reviendra: — chantez, chantez! »

Et lui-même se mit à hurler, tandis que les loups reprenaient leur chant sauvage.

Ces plaintes devenaient de plus en plus navrantes, et le silence des rochers d'alentour, les uns sombres, les autres éclairés de face; l'immobilité des bois sous leur fardeau de neige; les échos lointains répondant au lugubre concert d'une voix mystérieuse, tout était fait pour saisir le vieux pâtre d'une horreur éternelle.

Cependant il craignait moins, car Yégof et son funèbre cortège se trouvaient plus loin de lui, et s'éloignaient vers Hazlach.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Le fou, levant son sceptre, leur fit un discours. (Page 39.

A son tour le corbeau, jetant un cri rauque, déploya ses ailes et prit son vol dans l'azur pâle.

Toute cette scène disparut comme un rêve!

Robin, longtemps encore, écouta les hurlements qui s'éloignaient. Ils avaient complétement cessé depuis plus de vingt minutes, et le silence de l'hiver régnait seul dans l'espace, lorsque le brave homme se sentit assez rassuré pour sortir de sa guérite, et reprendre en courant le chemin de la ferme.

En arrivant au Bois-de-Chênes, il trouva tout le monde en l'air. On était en train d'abattre un bœuf pour la troupe du Donon. Hullin, le docteur Lorquin, Louise, étaient partis avec ceux de la Sarre. Catherine Lefèvre faisait charger sa grande voiture à quatre chevaux, de pain, de viande et d'eau-de-vie. On allait, on courait, tout le monde prêtait la main aux préparatifs.

Robin ne put raconter à personne ce qu'il avait vu. D'ailleurs, cela lui paraissait à lui-même tellement incroyable, qu'il n'osait en ouvrir la bouche.

Lorsqu'il fut couché dans sa crèche, au milieu de l'étable, il finit par se dire que Yégof avait sans doute apprivoisé dans le temps une nichée de loups, et qu'ils parlait de ses folies avec eux, comme on parle quelquefois à son chien.

Mais il lui resta toujours de cette rencontre une crainte superstitieuse, et, même dans l'âge le plus avancé, le brave homme ne parla jamais de ces choses qu'en frémissant.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Une vingtaine de Cosaques, la barbe jaune ébouriffée... (Page 47.)

XI

Tout ce que Hullin avait ordonné s'était accompli : les défilés de la Zorne, de la Sarre étaient gardés solidement; celui du Blanru, point extrême de la position, avait été mis en état de défense par Jean-Claude lui-même et les trois cents hommes qui formaient sa force principale.

C'est là, sur le versant oriental du Donon, à deux kilomètres de Grandfontaine, qu'il faut nous porter pour attendre les événements ultérieurs.

Au-dessus de la grande route, qui longe la côte en écharpe jusqu'aux deux tiers de la cime on remarquait alors une ferme entourée de quelques arpents de terre cultivée, la métairie de Pelsly l'anabaptiste, une large construction à toiture plate, telle qu'il la fallait pour ne pas être enlevée par les grands courants d'air. Les étables et les réduits à porcs s'étendaient derrière, vers le sommet de la montagne.

Les partisans bivouaquaient aux alentours; à leurs pieds se découvraient Grandfontaine et Framont, serrés dans une gorge étroite; plus loin, au tournant de la vallée, Schirmeck et son vieux pan de ruines féodales; enfin, dans les ondulations de la chaîne, la Bruche s'éloignant en zigzag, sous les brumes grisâtres de l'Alsace. A leur gauche montait la cime aride du Donon,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

semée de rochers et de quelques sapins rabougris. Devant eux se trouvait la route effondrée : les talus écroulés sur la neige, de grands arbres jetés à la traverse avec toutes leurs branches.

La neige fondante laissait paraître la glèbe jaune de loin en loin ; ailleurs, elle formait de grosses vagues gercées par la bise.

C'était un coup d'œil sévère et grandiose. Pas un piéton, pas une voiture n'apparaissait le long du chemin de la vallée, qui serpente sous les taillis à perte de vue : on aurait dit un désert.

Les quelques feux éparpillés autour de la métairie, envoyant au ciel leurs bouffées de fumée humide, indiquaient seuls l'emplacement du bivouac.

Les montagnards, assis autour de leurs marmites, le feutre rabattu sur la nuque, le fusil en bandoulière, étaient tout mélancoliques : depuis trois jours ils attendaient l'ennemi. Dans un de ces groupes, les jambes repliées, le dos arrondi, la pipe aux lèvres, se trouvaient le vieux Materne et ses deux garçons.

De temps en temps, Louise apparaissait sur le seuil de la ferme, puis elle rentrait bien vite se remettre à l'ouvrage. Un grand coq grattait le fumier de la patte, chantant d'une voix enrouée ; deux ou trois poules se promenaient le long les broussailles. Tout cela réjouissait la vue, mais la grande consolation des partisans était de contempler de magnifiques quartiers de lard, aux côtes blanches et rouges, embrochés dans des piquets de bois vert, fondant leur graisse goutte à goutte sur la braise, et d'aller remplir leurs cruches à une petite tonne d'eau-de-vie posée sur la charrette de Catherine Lefèvre.

Vers huit heures du matin, un homme se montra subitement entre le grand et le petit Donon : les sentinelles le découvrirent aussitôt; il descendait en agitant son feutre.

Au bout de quelques minutes, on reconnut Nickel Bentz, l'ancien garde forestier de la Houpe.

Tout le camp fut en éveil ; on courut avertir Hullin, qui dormait depuis une heure dans la métairie, sur une grande paillasse, côte à côte avec le docteur Lorquin et son chien *Pluton*.

Ils sortirent tous les trois, accompagnés du vieux pâtre Lagarmitte, qu'on avait nommé trompette, et de l'anabaptiste Pelsly, homme grave, les bras enfoncés jusqu'aux coudes dans les larges poches de sa tunique de laine grise garnie d'agrafes de laiton, un large collier de barbe autour des mâchoires, et la houppe de son bonnet de coton au milieu du dos.

Jean-Claude semblait joyeux.

« Eh bien, Nickel, que se passe-t-il là-bas? s'écria-t-il.

— Jusqu'à présent, rien de nouveau, maître Jean-Claude; seulement du côté de Phalsbourg, on entend gronder comme un orage. Labarbe dit que c'est le canon, car toute la nuit on voyait passer des éclairs sur la forêt de Hildehouse, et, depuis ce matin des nuages gris s'étendent sur la plaine.

— La ville est attaquée, dit Hullin; mais du côté de Lutzelstein?

— On n'entend rien, répondit Bentz.

— Alors, c'est que l'ennemi essaye de tourner la place. Dans tous les cas, les alliés sont là-bas: il doit y avoir terriblement de monde en Alsace. »

Puis se tournant vers Materne, debout derrière lui :

« Nous ne pouvons plus rester dans l'incertitude, dit-il, tu vas partir avec tes deux fils en reconnaissance. »

La figure du vieux chasseur s'éclaircit.

« A la bonne heure! je vais donc pouvoir me dégourdir un peu les jambes, dit-il, et tâcher de décrocher un de ces gueux d'Autrichiens ou de Cosaques.

— Un instant, mon vieux, il ne s'agit pas ici de décrocher quelqu'un ; il s'agit de voir ce qui se passe. Frantz et Kasper resteront armés, mais toi, je te connais, tu vas laisser ici ta carabine, ta corne à poudre et ton couteau de chasse.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il faut entrer dans les villages, et que si l'on te prenait armé, tu serais fusillé tout de suite.

— Fusillé?

— Sans doute. Nous ne sommes pas des troupes régulières; on ne nous fait pas prisonniers, on nous fusille. Tu suivras donc la route de Schirmeck, un bâton à la main, et tes fils t'accompagneront de loin dans les taillis, à demi-portée de carabine. Si quelques maraudeurs t'attaquent, ils viendront à ton secours, mais si c'est une colonne, un peloton, ils te laisseront prendre.

— Ils me laisseront prendre! s'écria le vieux chasseur indigné, je voudrais bien voir ça.

— Oui, Materne, et ce sera le plus simple, car un homme désarmé, on le relâche; un homme armé, on le fusille. Je n'ai pas besoin de te dire qu'il ne faut pas chanter aux Allemands que tu viens les espionner.

— Ah! ah! je comprends. Oui, oui, ça n'est pas mal vu; moi, je ne quitte jamais ma carabine, Jean-Claude, mais à la guerre comme à la guerre; tiens, la voilà ma carabine, et ma corne, et mon couteau. Qui est-ce qui me prêtera sa blouse et son bâton? »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Nickel Bentz lui passa son sarrau bleu et son feutre. Tout le monde les entourait avec admiration.

Lorsqu'il eut changé d'habits, malgré ses grosses moustaches grises, on aurait pris le vieux chasseur pour un simple paysan de la haute montagne.

Ses deux garçons, tout fiers d'être de cette première expédition, vérifiaient l'amorce de leurs carabines et mettaient au bout du canon la baïonnette du sanglier droite et longue comme une épée. Ils tâtaient leur couteau de chasse, poussaient la gibecière d'un mouvement d'épaules sur leurs reins, et s'assuraient que tout se trouvait bien en ordre, promenant autour d'eux des regards étincelants.

« Ah ça! leur dit le docteur Lorquin en riant, n'oubliez pas la recommandation de maître Jean-Claude : de la prudence! Un Allemand de plus ou de moins sur cent mille n'embellirait pas considérablement nos affaires; tandis que si vous nous reveniez endommagés l'un ou l'autre, on vous remplacerait difficilement.

—Oh! ne craignez rien, docteur, nous allons ouvrir l'œil.

— Mes garçons, répondit fièrement Materne, sont de vrais chasseurs : ils savent attendre et profiter du moment. Ils ne tireront que si j'appelle. Vous pouvez être tranquille! Et maintenant, en route; il faut que nous soyons de retour avant la nuit. »

Ils partirent.

« Bonne chance! » leur cria Hullin, tandis qu'ils remontaient dans les neiges, pour faire le tour des abatis.

Ils descendirent bientôt vers le petit sentier qui coupe au court sur la droite de la montagne.

Les partisans les suivaient du regard. — Leurs grands cheveux roux frisés, leurs longues jambes sèches, leurs larges épaules, leurs mouvements souples, rapides, tout annonçait qu'en cas de rencontre, cinq ou six *kaiserlicks* n'auraient pas beau jeu contre de pareils gaillards.

Au bout d'un quart d'heure ils tournèrent la sapinière et disparurent.

Alors Hullin rentra tranquillement à la ferme, en causant avec Nickel Bentz.

Le docteur Lorquin marchait derrière, suivi de *Pluton*, et tous les autres allèrent reprendre leurs places autour des feux de bivouac.

XII

Materne et ses deux garçons marchèrent longtemps en silence; le temps s'était mis au beau; le pâle soleil d'hiver brillait sur la neige éblouissante sans parvenir à la dissoudre; le sol restait ferme et sonore. Au loin, dans la vallée, se dessinaient avec une netteté surprenante les flèches des sapins, la pointe rougeâtre des rochers, les toits des hameaux, avec leurs stalactites de glace suspendues aux tuiles, leurs petites fenêtres scintillantes, et leurs pignons aigus.

Les gens se promenaient dans la rue de Grandfontaine; une troupe de jeunes filles stationnait autour du lavoir, quelques vieux en bonnet de coton fumaient leur pipe sur le seuil des maisonnettes. Tout ce petit monde, au fond de l'étendue bleuâtre, allait, venait et vivait, sans qu'un souffle, un soupir parvînt à l'oreille des forestiers.

Le vieux chasseur fit halte à la lisière du bois, et dit à ses fils :

« Je vais descendre au village, chez Dubreuil, l'aubergiste de la *Pomme de pin.* »

Il leur désignait de son bâton une longue bâtisse blanche, les fenêtres et la porte entourées d'une bordure jaune, et une branche de pin suspendue à la muraille en guise d'enseigne.

« Vous m'attendrez ici; s'il n'y a pas de danger, je sortirai sur le pas de la porte et je lèverai mon chapeau, vous pourrez alors venir prendre un verre de vin avec moi. »

Il descendit aussitôt la côte neigeuse, jusqu'aux petits jardins échelonnés au-dessus de Grandfontaine, ce qui dura bien dix minutes, puis il prit entre deux sillons, gagna la prairie, traversa la place du village, et ses deux garçons, l'arme au pied, le virent entrer à l'auberge. Quelques instants après, il reparut sur le seuil et leva son chapeau, ce qui leur fit plaisir.

Au bout d'un quart d'heure, ils avaient rejoint leur père dans la grande salle de la *Pomme de pin;* une pièce basse, chauffée par un grand fourneau de fonte bleui à la mine de plomb, le plancher sablé, et les longues tables de sapin bien récurées à la couronne de prêle.

Sauf l'aubergiste Dubreuil, — le plus gros et le plus apoplectique des cabaretiers des Vosges, le ventre replié en outre sur ses cuisses énormes, les yeux ronds, le nez épaté, une verrue sur la joue droite et le triple menton retombant en cascade sur son col rabattu à la Colin,—sauf ce curieux personnage, assis dans un grand fauteuil de cuir près du fourneau, Materne se trouvait seul. Il venait de remplir les verres; la vieille horloge sonnait neuf heures, et son coq de bois battait de l'aile avec un grincement bizarre.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Salut, père Dubreuil, dirent les deux garçons d'une voix rude.

— Bonjour, mes braves, bonjour, » répondit l'aubergiste en grimaçant un sourire.

Puis, d'une voix grasse, il demanda :

« Rien de neuf?

—Ma foi, non! répondit Kasper, voici l'hiver, le temps du sanglier. »

Puis tous deux, posant leur carabine dans l'angle de la fenêtre, à portée de la main en cas d'éveil, ils passèrent une jambe au-dessus du banc, et s'assirent en face de leur père, qui tenait le haut bout de la table.

En même temps ils burent, en disant : « A notre santé! » Ce qu'ils avaient toujours soin de faire.

« Ainsi, dit Materne en se retournant vers le gros homme, comme pour reprendre la suite d'une conversation interrompue, vous pensez, père Dubreuil, que nous n'aurons rien à craindre au bois des Baronies, et que nous pourrons chasser tranquillement le sanglier?

—Oh! pour ça, je n'en sais rien, s'écria l'aubergiste; seulement, jusqu'à présent, les alliés n'ont pas encore dépassé Mutzig. Et puis, ils ne font de mal à personne; ils reçoivent tous les gens de bonne volonté, pour combattre l'usurpateur.

— L'usurpateur? qu'est-ce donc?

— Hé! Napoléon Bonaparte, l'usurpateur, c'est connu. Regardez un peu au mur. »

Il leur désignait une grande pancarte de papier collée à la muraille, près de l'horloge.

« Regardez ça, et vous verrez que les Autrichiens sont nos véritables amis. »

Les sourcils du vieux Materne se rapprochèrent, mais réprimant aussitôt ce tressaillement:

« Ah bah! fit-il.

— Oui, lisez ça.

— Mais je ne sais pas lire, monsieur Dubreuil, ni mes garçons non plus; expliquez-nous seulement la chose. »

Alors le vieux cabaretier, appuyant ses deux grosses mains rouges aux bras de son fauteuil, se leva en soufflant comme un veau, et fut se poser devant la pancarte, les bras croisés sur sa croupe énorme. Puis, d'un ton majestueux, il lut une proclamation des souverains alliés, déclarant « qu'ils faisaient la guerre à Napoléon en personne, et non pas à la France. En conséquence de quoi, tout le monde devait se tenir tranquille et ne pas se mêler de leurs affaires, sous peine d'être brûlé, pillé et fusillé. »

Les trois chasseurs écoutaient cela, se regardant l'un l'autre d'un œil étrange.

Quand Dubreuil eut fini, il alla se rasseoir et dit :

« Vous voyez bien!

— Et d'où tenez-vous ça? demanda Kasper.

— Ça, mon garçon, c'est affiché partout!

— Eh bien, ça nous fait plaisir, dit Materne, en portant la main sur le bras de Frantz, qui se levait les yeux étincelants. Tu veux du feu, Frantz? voici mon briquet. »

Frantz se rassit, et le vieux reprit d'un air bonhomme :

« Et nos bons amis les Allemands ne prennent rien à personne?

— Tous les gens tranquilles n'ont rien à craindre, mais les mauvais gueux qui se lèvent on leur prend tout, et c'est juste, il ne faut pas que les bons pâtissent pour les mauvais. Ainsi, vous, par exemple, au lieu de vous faire du mal, on vous recevrait très-bien au quartier général des alliés. Vous connaissez le pays, vous serviriez de guides, et l'on vous payerait grassement. »

Il y eut un instant de silence; les trois chasseurs se regardèrent de nouveau, le père avait étendu les mains sur la table, tout au large, comme pour recommander le calme à ses fils. Cependant il était tout pâle.

L'aubergiste qui ne s'apercevait de rien reprit :

« Vous auriez bien plutôt à craindre, au bois des Baronies, ces brigands de Dagsburg, de la Sarre et du Blanru qui se sont révoltés en masse et qui veulent recommencer 93.

— En êtes-vous bien sûr? demanda Materne, faisant effort pour se dominer.

— Si j'en suis sûr! Vous n'avez qu'à regarder par la fenêtre, et vous les verrez sur la route du Donon. Ils ont surpris l'anabaptiste Pelsly; ils l'ont attaché au pied de son lit; ils pillent, ils volent, ils défoncent les routes, mais gare, gare! D'ici quelques jours ils vont en voir de drôles. Ce n'est pas avec des mille hommes qu'on va les attaquer, pas avec des dix mille, mais avec des milliards de *milliasses*... Ils seront tous pendus! »

Materne se leva.

« Il est temps de se remettre en route, dit-il d'un ton bref. A deux heures il faut être au bois, et nous sommes là tranquillement à causer comme des pies. Au revoir, père Dubreuil. »

Ils sortirent précipitamment, n'y tenant plus de rage.

« Réfléchissez bien à ce que je vous ai dit! » leur cria l'aubergiste de son fauteuil.

Une fois dehors, Materne se retournant les lèvres frémissantes, s'écria :

« Si je ne m'étais pas retenu, j'allais lui casser la bouteille sur la tête.

—Et moi, dit Frantz, je lui passais ma baïonnette dans le ventre. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Kasper, un pied sur la marche, semblait vouloir rentrer; il serrait le manche de son couteau de chasse, sa figure avait une expression terrible. Mais le vieux le prit par le bras, et l'entraîna en disant :

« Allons... allons... nous retrouverons ça plus tard! Me conseiller, à moi, de trahir le pays! Hullin nous avait bien dit d'être sur nos gardes; il avait raison. »

Ils descendirent alors la rue, jetant à droite et à gauche des yeux hagards. Les gens se demandaient entre eux : « Qu'est-ce qu'ils ont donc? »

Arrivés au bout du village, en face de la vieille croix, tout près de l'église, ils firent halte, et Materne, d'un ton plus calme, leur montrant le sentier qui tourne autour de Phrâmond, dans les bruyères, dit à ses fils :

« Vous allez prendre ce chemin-là. Moi, je suis la route jusqu'à Schirmeck. Je n'irai pas trop vite, pour vous laisser le temps d'arriver avec moi. »

Ils se séparèrent, et le vieux chasseur tout pensif, la tête inclinée, marcha longtemps, se demandant par quelle force intérieure il avait pu s'empêcher de casser la tête au gros aubergiste. Il se dit que c'était sans doute la peur de compromettre ses fils.

Tout en rêvant à ces choses, Materne rencontrait de temps en temps des troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres qu'on menait dans la montagne. Il y en avait qui venaient de Wisch, d'Urmatt, et même de Mutzig; les pauvres bêtes n'en pouvaient plus.

« Où diable courez-vous si vite? criait le vieux chasseur aux pâtres mélancoliques; vous n'avez donc pas confiance dans la proclamation des Russes et des Autrichiens, vous autres? »

Et ces gens, de mauvaise humeur, lui répondaient :

« Il vous est facile de rire. Les proclamations! nous savons ce qu'elles valent maintenant. On pille tout, on vole tout, on met des contributions forcées, on enlève les chevaux, les vaches, les bœufs, les voitures.

— Tiens! tiens! tiens! pas possible... Qu'est-ce que vous me racontez là? faisait Materne, ça me renverse, des gens si braves, de si bons amis, des sauveurs de la France! Je ne peux pas vous croire. Une si belle proclamation !

— Eh bien, descendez en Alsace, et vous verrez! »

Les pauvres gens s'en allaient, hochant la tête d'un air d'indignation profonde, et, lui, riait dans sa barbe.

Plus Materne avançait, plus le nombre des troupeaux devenait grand; il n'y avait plus seulement des troupeaux de bétail, beuglant, mugissant, mais encore des bandes d'oies à perte de vue, criant, nasillant, se traînant sur le ventre tout le long du chemin, les ailes levées, les pattes à demi gelées : cela faisait pitié!

En approchant de Schirmeck, c'était bien pis encore; les gens se sauvaient en masse avec leurs grandes voitures chargées de tonneaux, de viandes fumées, de meubles, de femmes et d'enfants, frappant les chevaux à les faire périr sur place, et disant d'une voix lamentable : «Nous sommes perdus; les Cosaques arrivent.»

Ce cri : « les Cosaques! les Cosaques! » passait d'un bout de la route à l'autre comme un coup de vent; les femmes se retournaient bouche béante, et les enfants se dressaient sur les voitures pour voir de plus loin. On n'avait jamais rien vu de pareil, et Materne, indigné, rougissait de la peur de ces gens, qui pouvaient se défendre, tandis que l'égoïsme et le désir de sauver leurs biens les faisaient fuir lâchement.

A l'embranchement du *Fond des Saules*, tout près de Schirmeck, Kasper et Frantz rejoignirent leur père, et tous trois entrèrent au bouchon de la *Clef-d'Or* que tenait la veuve Faltaux, à droite de la route, au premier tiers de la côte.

La pauvre femme et ses deux filles regardaient d'une fenêtre la grande émigration, en joignant les mains.

En effet, le tumulte grandissait de seconde en seconde; le bétail, les voitures et les gens semblaient vouloir passer sur le dos les uns des autres. On ne se possédait plus, on hurlait, on frappait pour avoir de la place.

Materne poussant la porte et voyant les femmes plus mortes que vives, pâles, échevelées, cria, frappant de son bâton sur le plancher :

« Hé! la mère, devenez-vous folle? Comment, vous qui devez le bon exemple à vos filles, vous perdez tout courage: c'est honteux! »

Alors la vieille se retournant, répondit d'une voix lamentable :

« Ah! mon pauvre Materne, si vous saviez, si vous saviez !

—Eh bien, quoi? L'ennemi arrive; il ne vous mangera pas.

—Non, mais il dévore tout sans miséricorde. La vieille Ursule de Schlestadt, arrivée hier soir, dit que les Autrichien ne veulent que des *knoëpfe* et des *noudel*, les Russes du *schnaps*, et les Bavarois de la choucroute. Et quand on les a bourrés de tout cela jusqu'à la gorge, ils crient encore la bouche pleine : *schokolate! schokolate*!* Mon Dieu... mon Dieu... comment nourrir tous ces gens?

* Du chocolat.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Je sais bien que c'est difficile, dit le vieux chasseur; les geais n'ont jamais assez de fromage blanc. Mais, d'abord, où sont-ils ces Cosaques, ces Bavarois et ces Autrichiens? Depuis Grandfontaine, nous n'en avons pas rencontré un seul.

—Ils sont en Alsace, du côté d'Urmatt, et c'est ici qu'ils viennent!

—En attendant, dit Kasper, servez-nous une cruche de vin; voici un écu de trois livres, vous le cacherez plus facilement que vos tonneaux. »

L'une des filles descendit à la cave, et, dans le même instant, plusieurs autres personnes entrèrent: un marchand d'almanachs du côté de Strasbourg, un roulier en blouse de Sarrebrück et deux ou trois bourgeois de Mutzig, de Wisch et de Schirmeck, qui se sauvaient avec leurs troupeaux, et n'en pouvaient plus à force de crier.

Tous s'assirent à la même table, en face des fenêtres, pour surveiller la route; on leur servit du vin, et chacun se mit à raconter ce qu'il savait; l'un disait que les alliés étaient si nombreux, qu'on les faisait coucher côte à côte dans la vallée de Hirschenthal, et si remplis de vermine, qu'après leur départ, les feuilles mortes marchaient toutes seules dans les bois; — un autre, que les Cosaques avaient mis le feu dans un village d'Alsace, parce qu'on leur avait refusé des chandelles pour dessert après leur dîner; que certains d'entre eux, surtout les Kalmoucks, mangeaient le savon comme du fromage, et la corne de lard comme de la galette; qu'un grand nombre buvaient l'eau-de-vie à la chope, après avoir eu soin d'y mettre des poignées de poivre; qu'il fallait tout leur cacher, car tout leur était bon à manger et à boire.

Le roulier dit à ce propos que, trois jours avant, un corps d'armée russe étant passé, la nuit, sous le canon de Bitsch, il avait dû stationner plus d'une heure sur la glace, dans le petit village de Rorbach, et que tout ce corps d'armée avait bu dans une bassinoire, oubliée sur la fenêtre d'une vieille femme de quatre-vingts ans; que ces races de sauvages cassaient la glace pour se baigner, et se mettaient ensuite dans les fours à brique, pour se sécher; enfin, qu'ils n'avaient peur que du caporal *schlague!*

Ces braves gens se communiquaient l'un à l'autre des choses si singulières — qu'ils prétendaient avoir vues de leurs propres yeux, ou tenir de personnes sûres — qu'on pouvait à peine y croire.

Au dehors, le tumulte, le roulement des voitures, le beuglement des troupeaux, le cri des pâtres, les clameurs des fuyards continuaient toujours, et produisaient l'effet d'un immense bourdonnement.

Vers midi, Materne et ses garçons allaient partir, lorsqu'un cri, plus grand, plus prolongé que les autres, se fit entendre: « Les Cosaques! les Cosaques! »

Alors tout le monde s'élança au dehors, excepté les chasseurs, qui se contentèrent d'ouvrir une fenêtre et de regarder: tout le monde se sauvait à travers champs; hommes, troupeaux, voitures, tout se dispersait comme les feuilles au vent d'automne.

En moins de deux minutes, la route fut libre, sauf dans Schirmeck, où régnait un encombrement tel, qu'on n'aurait pu faire quatre pas. Materne portant le regard au loin sur la route, s'écria:

« J'ai beau regarder, je ne vois rien.

—Ni moi, reprit Kasper.

—Allons, allons, s'écria le vieux chasseur, je vois bien que la peur de tout ce monde donne plus de force à l'ennemi qu'il n'en a. Ce n'est pas de cette manière que nous recevrons les Cosaques dans la montagne, ils trouveront à qui parler! »

Puis, haussant les épaules avec une expression de dégoût:

« La peur est une vilaine chose, dit-il; nous n'avons pourtant qu'une pauvre vie à perdre! Allons-nous-en. »

Ils sortirent de l'auberge, et le vieux ayant pris le chemin de la vallée, pour gravir en face la cime du Hirschberg, ses fils le suivirent. Bientôt ils eurent atteint la lisière du bois, Materne dit alors qu'il fallait monter le plus haut possible, afin de découvrir la plaine, et de rapporter des nouvelles positives au bivouac; que tous les propos de ces fuyards ne valaient pas un simple coup d'œil sur le terrain.

Kasper et Frantz en demeurèrent d'accord, et tous trois se mirent à grimper la côte, qui forme une sorte de promontoire avancé sur la plaine.

Lorsqu'ils en eurent atteint le sommet, ils virent distinctement la position de l'ennemi, à trois lieues de là, entre Urmatt et Lutzelhouse; c'étaient de grandes lignes noires sur la neige; plus loin, quelques masses sombres, sans doute l'artillerie et les bagages. D'autres masses tournaient autour des villages, et, malgré la distance, le scintillement des baïonnettes annonçait qu'une colonne venait de se mettre en marche pour Visch.

Après avoir longtemps contemplé ce tableau d'un œil rêveur, le vieux dit:

« Nous avons bien là trente mille hommes sous les yeux. Ils s'avançent de notre côté;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nous serons attaqués demain ou après-demain au plus tard. Ce ne sera pas une petite affaire, mes garçons ; mais, s'ils sont beaucoup, nous avons la bonne place, et puis c'est toujours agréable de tirer dans des tas : il n'y a pas de balles perdues. »

Ayant fait ces réflexions judicieuses, il regarda la hauteur du soleil, et ajouta :

« Il est maintenant deux heures ; nous savons tout ce que nous voulions savoir. Retournons au bivouac. »

Les deux garçons mirent leur carabine en bandoulière, et laissant sur leur gauche la vallée de la Brocque, Schirmeck et Framont, ils gravirent la pente rapide du Hengsbach, que domine le Petit Donon à deux lieues ; ils redescendirent de l'autre côté, sans suivre aucun sentier dans les neiges, ne se guidant que sur les cimes, pour couper au court.

Ils allaient ainsi depuis environ deux heures, le soleil d'hiver s'inclinait à l'horizon, la nuit venait, mais lumineuse et calme. Ils n'avaient plus qu'à descendre et à remonter de l'autre côté la gorge solitaire du Riel formant un large bassin circulaire au milieu des bois, et renfermant un petit étang bleuâtre, où viennent s'abreuver parfois les chevreuils.

Tout à coup, et comme ils sortaient du fourré, ne songeant à rien, le vieux, s'arrêtant derrière un rideau de broussailles, dit :

« Chut ! »

Et, levant la main, il indiqua le petit lac, alors couvert d'une glace mince et transparente. Les deux garçons n'eurent qu'à lancer un coup d'œil de ce côté pour jouir du plus étrange spectacle : une vingtaine de Cosaques, la barbe jaune ébouriffée, la tête couverte de vieux bonnets de peau en forme de tuyau de poêle, leur maigre échine drapée de longues guenilles, le pied dans l'étrier de corde, étaient assis sur leurs petits chevaux, à la crinière flottant jusqu'au poitrail, à la queue rare, à la croupe tachetée de jaune, de noir et de blanc comme des chèvres. Les uns avaient pour toute arme une grande lance, d'autres un sabre, d'autres une hachette suspendue par une corde à la selle, et un grand pistolet d'arçon passé dans la ceinture. Plusieurs, le nez en l'air, regardaient avec extase la cime verdoyante des sapins échaufaudés d'assise en assise jusque dans les nuages. Un grand maigre cassait la glace du gros bout de sa lance, tandis que son petit cheval buvait, le cou tendu et la crinière tombant en barbe sur la joue. Quelques-uns, ayant mis pied à terre, écartaient la neige et désignaient le bois ; sans doute pour indiquer que c'était une bonne place de campement. Leurs camarades, encore à cheval, causaient, montrant à leur droite le fond de la vallée, qui s'abaisse en forme de brèche jusqu'au Grinderwald.

Enfin, c'était une halte, et rien ne saurait rendre ce que ces êtres venus de si loin avec leurs physionomies cuivrées, leurs longues barbes, leurs yeux noirs, leur front plat, leur nez épaté, leurs guenilles grises, avaient d'étrange et de pittoresque au bord de cette mare, et sous les hauts rochers à pic, portant les sapins verdâtres dans le ciel.

C'était un monde nouveau dans le nôtre, une espèce de gibier inconnu, curieux, bizarre, que les trois chasseurs roux se prirent à contempler d'abord avec une curiosité singulière. Mais, cela fait, au bout de cinq minutes, Kasper et Frantz mirent leurs longues baïonnettes au bout de leurs carabines, puis reculèrent d'environ vingt pas dans le fourré. Ils atteignirent une roche haute de quinze à vingt pieds, où Materne monta, n'ayant pas d'arme, puis, après quelques paroles échangées à voix basse, Kasper examina son amorce et épaula lentement, tandis que son frère se tenait prêt.

Un des Cosaques, celui qui faisait boire son cheval, se trouvait environ à deux cents pas. Le coup partit, retentissant dans les échos profonds de la gorge, et le Cosaque, filant pardessus la tête de sa monture, disparut sous la glace de la mare.

Impossible de rendre la stupeur de la halte à cette détonation. Les regards de ces gens se portaient en tout sens, et l'écho répondait toujours comme au bruit de la fusillade, tandis qu'un large flocon de fumée montait au-dessus du bouquet d'arbres où se tenaient les chasseurs.

Kasper, en moins d'un quart de minute, avait rechargé son arme, mais, dans le même espace de temps, les Cosaques à terre avaient bondi sur leurs chevaux et tous partaient sur la pente du Hartz, se suivant à la file, comme des chevreuils, et criant d'une voix sauvage : « Hourah ! hourah ! »

Cette fuite ne fut qu'une vision ; au moment où Kasper épaulait pour la seconde fois, la queue du dernier cheval disparaissait dans le taillis.

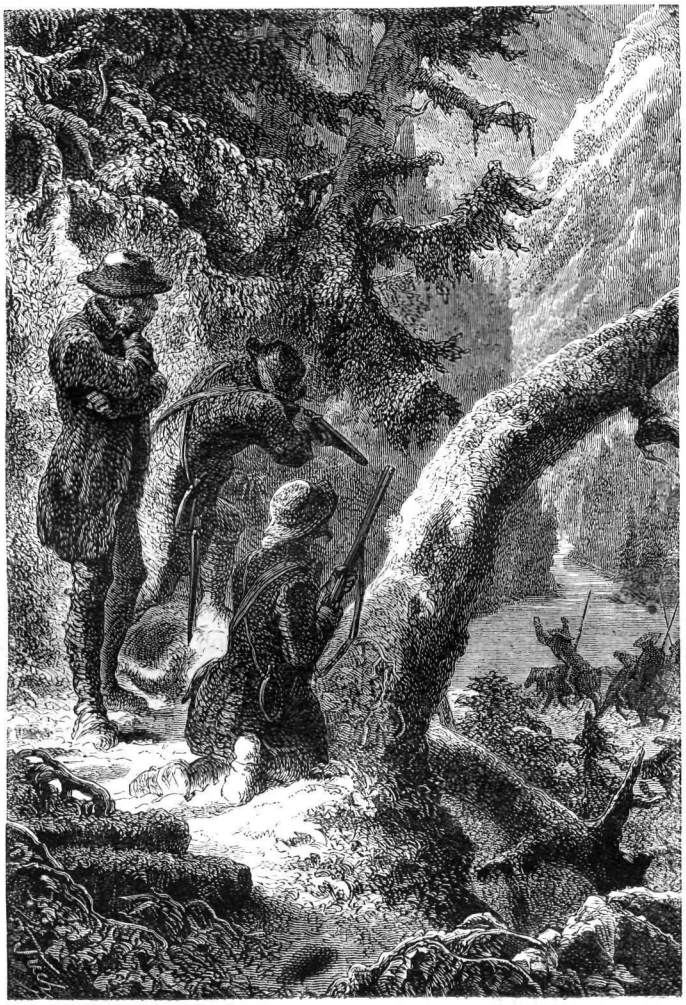
Le cheval du Cosaque mort restait seul près de l'eau, retenu par une circonstance bizarre : son maître, la tête dans la vase jusqu'à mi-corps, avait encore le pied à l'étrier.

Materne sur son rocher écouta, puis il dit d'un ton joyeux :

« Ils sont partis ! eh bien.... allons voir.... Frantz, reste ici... s'il en revenait quelques-uns... »

Malgré cette recommandation, tous trois

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Kasper épaula lentement. (Page 47.)

descendirent prés du cheval; Materne saisit aussitôt la bride en disant :

« Eh ! vieux, nous allons t'apprendre à parler français.

—Allons-nous-en ! s'écria Kasper.

—Non, il faut voir ce que nous avons tiré, voyez-vous, ça fera du bien aux camarades ; les chiens qui n'ont pas senti la peau de la bête ne sont jamais bien dressés.

Alors ils repêchèrent le Cosaque dans la vase, et l'ayant posé en travers du cheval, ils se mirent à grimper la côte du Donon par un sentier tellement rapide, que Materne répéta plus de cent fois : « Le cheval ne peut passer là. »

Mais le cheval, avec sa longue échine de chèvre, passait plus facilement qu'eux; c'est pourquoi le vieux chasseur finit par dire :

« Ces Cosaques ont de fameux chevaux. Si je deviens tout à fait vieux, je garderai celui-ci pour aller au chevreuil. Nous avons un fameux cheval, garçons ; avec son air de vache, il vaut un cheval de roulier. »

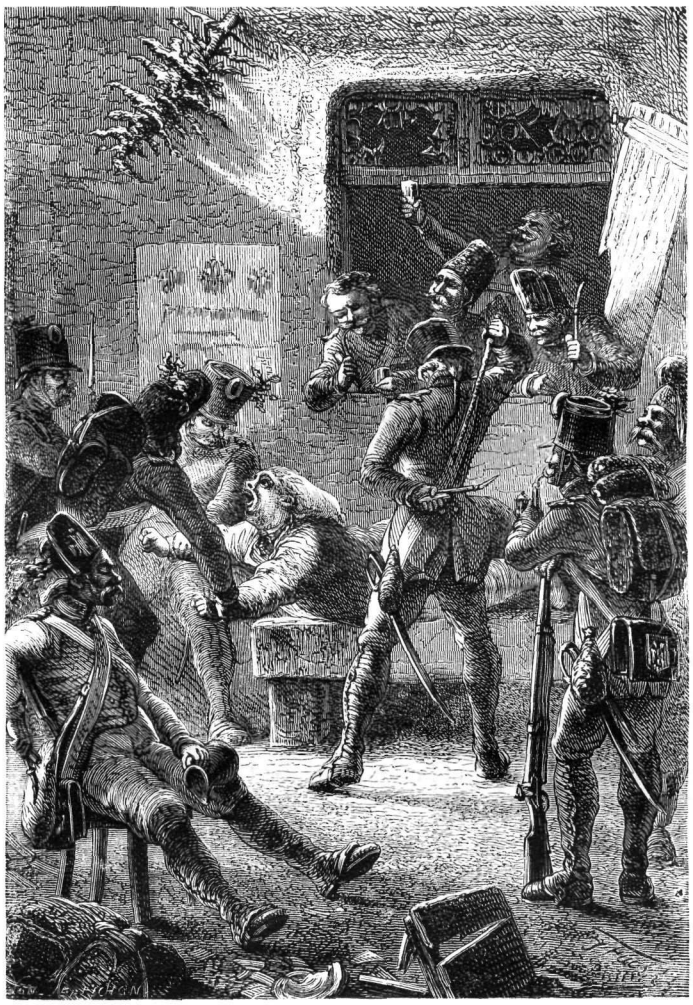
De temps en temps il faisait aussi ses réflexions sur le Cosaque :

« Quelle drôle de figure, hein ? un nez rond et un front comme une boîte à fromage. Il y a pourtant de drôles d'hommes dans le monde ! Tu l'as bien pris, Kasper: juste au milieu de la poitrine; et regarde, la balle est sortie par le dos. De la fameuse poudre ! Divès a toujours de la bonne marchandise. »

Vers six heures, ils entendirent le premier cri de leurs sentinelles :

« Qui vive ?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Le gros Dubreuil, l'ami des alliés. (Page 54.)

—France! » répondit Materne en s'avançant.

Tout le monde accourut à leur rencontre : « Voici Materne ! »

Hullin lui-même, aussi curieux que les autres, ne put s'empêcher d'accourir avec le docteur Lorquin. Les partisans stationnaient déjà autour du cheval, le cou tendu, la bouche béante, à côté d'un grand feu où cuisait le souper.

« C'est un Cosaque, dit Hullin, en serrant la main de Materne.

—Oui, Jean-Claude, nous l'avons pris à l'étang du Riel; c'est Kasper qui a tiré. »

On étendit le cadavre près du feu. Sa figure, d'un jaune rance, avait des reflets bizarres aux rayons de la flamme.

Le docteur Lorquin, l'ayant regardé, dit :

« C'est un bel échantillon de la race tartare; si j'avais le temps, je le ferais mitonner dans un bain de chaux, pour me procurer une squelette de cette famille. »

Puis, s'agenouillant, et lui ouvrant sa longue souquenille :

« La balle a traversé le péricarde, ce qui produit à peu près l'effet d'un anévrisme qui crève. »

Les autres gardaient le silence.

Kasper, la main appuyée sur le canon de sa carabine, semblait tout content de son gibier, et le vieux Materne, se frottant les mains, disait:

« J'étais sûr de vous rapporter quelque chose; nous ne revenons jamais, mes garçons et moi, les mains vides. Enfin, voilà ! »

Hullin alors, le tirant à part, ils entrèrent

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ensemble à la ferme, tandis qu'après le premier moment de surprise, chacun commençait à faire ses réflexions personnelles sur le Cosaque.

XIII

Cette nuit-là, qui tombait la veille d'un samedi, la petite métairie de l'anabaptiste ne cessa pas une minute d'être remplie par les allants et venants.

Hullin avait établi son quartier général dans la grande salle du rez-de-chaussée, à droite de la grange, faisant face à Framont; de l'autre côté de l'allée se trouvait l'ambulance; au-dessus habitaient les gens de la ferme.

Quoique la nuit fût très-calme et parsemée d'étoiles innombrables, le froid était si vif, qu'il y avait près d'un pouce de givre sur les vitres.

Au dehors, on entendait le « qui vive? » des sentinelles, le passage des rondes, et sur les cimes d'alentour, les hurlements des loups qui suivaient nos armées par centaines depuis 1812. Ces animaux carnassiers, assis sur les glaces, leur museau pointu entre les pattes, et la faim aux entrailles, s'appelaient du Grosmann au Donon avec des plaintes semblables à celles de la bise.

Plus d'un montagnard alors se sentait pâlir: « C'est la mort qui chante, pensaient-ils, elle flaire la bataille, elle nous appelle! »

Les bœufs mugissaient à l'étable, et les chevaux lançaient des ruades terribles.

Une trentaine de feux brillaient sur le plateau; tout le bûcher de l'anabaptiste était ravagé, on entassait bûche sur bûche, on se rotissait la figure, et le dos grelottait; on se chauffait le dos, et le givre se pendait aux moustaches.

Hullin, seul, en face de la grande table de sapin, songeait à tout. — D'après les derniers rapports de la soirée, annonçant l'arrivée des Cosaques à Framont, il était convaincu que la première attaque aurait lieu le lendemain. Il avait fait distribuer les cartouches, il avait doublé les sentinelles, ordonné des patrouilles, et marqué tous les postes le long des abatis. Chacun connaissait d'avance la place qu'il devait prendre. Hullin avait aussi envoyé l'ordre à Piorette, à Jérôme de Saint-Quirin et à Labarbe de lui détacher leurs meilleurs tireurs.

La petite allée noire, éclairée par une lanterne graisseuse, était pleine de neige, et, à chaque instant, on voyait passer, sous la lumière immobile, les chefs d'embuscade, le feutre enfoncé jusqu'aux oreilles, les larges manches de leurs houppelandes tirées sur le poing, les yeux sombres, et la barbe hérissée de glace.

Pluton ne grondait plus au pas lourd de ces hommes. Hullin rêveur, la tête entre les mains, les coudes sur la table, écoutait tous les rapports:

« Maître Jean-Claude, on voit remuer quelque chose du côté de Grandfontaine; on entend galoper.

— Maître Jean-Claude, l'eau-de-vie est gelée.

—Maître Jean-Claude, plusieurs demandent de la poudre.

—On manque de ceci... de cela.

—Qu'on observe Grandfontaine, et qu'on change les sentinelles de ce côté toutes les demi-heures. — Qu'on approche l'eau-de-vie au feu. — Attendez que Divès arrive; il nous amène des munitions. — Qu'on distribue le reste des cartouches; — que ceux qui en ont plus de vingt en donnent à leurs camarades. »

Et ce fut ainsi toute la nuit.

Vers cinq heures du matin, Kasper, le fils de Materne, vint dire à Hullin que Marc Divès, avec un tombereau de cartouches, Catherine Lefèvre sur une voiture, et un détachement de Labarbe venaient d'arriver ensemble, et qu'ils étaient déjà sur le plateau.

Cette nouvelle lui fit grand plaisir, surtout à cause des cartouches, car il avait craint un retard.

Aussitôt il se leva et sortit avec Kasper.

Le plateau présentait un coup d'œil étrange.

A l'approche du jour, des masses de brume commençaient à s'élever de la vallée, les feux petillaient à l'humidité, et tout autour se voyaient des gens endormis; l'un étendu sur le dos, les deux mains nouées derrière son feutre, la face pourpre, les jambes repliées; l'autre la joue sur son bras, les reins à la flamme; la plupart assis, la tête penchée et le fusil en bandoulière. Tout cela silencieux, enveloppé d'un flot de lumière pourpre ou de teintes grises, selon que le feu montait ou s'abaissait. Puis, dans le lointain, se dessinait le profil des sentinelles, l'arme au bras ou la crosse au pied, regardant dans l'abîme plein de nuages.

Sur la droite, à cinquante pas du dernier feu, on entendait hennir des chevaux et des gens frapper du pied pour se rechauffer, en causant tout haut.

« Maître Jean-Claude arrive, » dit Kasper en s'avançant de ce côté.

L'un des partisans ayant jeté dans le feu quelques brindilles de bois sec, il y eut un éclair, et les hommes de Marc Divès à cheval, douze grands gaillards enveloppés de leurs

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

longs manteaux gris, le feutre rabattu sur les épaules, les grosses moustaches retroussées ou retombant jusque sur leur col, le sabre au poing, immobiles autour du tombereau; plus loin, Catherine Lefèvre accroupie entre les échelles de sa voiture, la capuche sur le nez, les jambes dans la paille, le dos contre une grosse tonne; derrière elle, une marmite, un gril, un porc frais éventré, nettoyé, blanc et rouge, quelques bottes d'oignons et des têtes de choux pour faire de la soupe: tout cela sortit une seconde de l'ombre, puis retomba dans la nuit.

Divès s'était détaché du convoi, et s'avançait sur son grand cheval.

« C'est toi, Jean-Claude?

—Oui, Marc.

—J'ai là quelques milles de cartouches. Hexe-Baizel travaille jour et nuit.

—Bon, bon!

—Oui, mon vieux. Et Catherine Lefèvre apporte aussi des vivres; elle a tué hier.

—C'est bien, Marc, nous aurons besoin de tout cela. La bataille approche.

—Oui, oui, je m'en doute; nous sommes arrivés à fond de train. Où faut-il mettre la poudre?

—Là-bas, sous le hangar, derrière la ferme. Hé! c'est vous, Catherine?

—Mais oui, Jean-Claude; il fait joliment froid ce matin.

—Vous serez donc toujours la même; vous n'avez peur de rien?

—Tiens! est-ce que je serais femme, si je n'étais pas curieuse? Il faut que je fourre mon nez partout.

—Oui, vous avez toujours des excuses pour ce que vous faites de beau et de bien.

—Hullin, vous êtes un rabâcheur; laissez-moi tranquille avec vos compliments. Est-ce qu'il ne faut pas que ces gens-là mangent? Est-ce qu'ils peuvent vivre de l'air du temps? Avec ça qu'il est nourrissant l'air du bon Dieu, par un froid pareil: des aiguilles et des rasoirs! Aussi, j'ai pris mes mesures; hier nous avons abattu un bœuf, — vous savez, ce pauvre *Schwartz*, — il pesait bien neuf cents; j'en apporte le quartier de derrière, pour la soupe de ce matin.

—Catherine, j'ai beau vous connaître, s'écria Jean-Claude attendri, vous m'étonnez toujours. Rien ne vous coûte, rien: ni l'argent, ni les soins, ni les peines.

—Ah! répondit la vieille fermière en se levant et sautant de sa voiture, tenez, vous m'ennuyez, Hullin. Je vais me chauffer. »

Elle remit les rênes de ses chevaux à Dubourg, puis se retournant:

« C'est égal, Jean-Claude, ces feux-là font plaisir à voir! Mais Louise, où est-elle?

—Louise a passé la nuit à découper et à coudre des bandages avec les deux filles de Pelsly. Elle est à l'ambulance; voyez, là-bas, où brille ma lumière.

—Pauvre enfant, dit Catherine, je cours l'aider. Ça me réchauffera. »

Hullin, la regardant s'éloigner, fit un geste comme pour dire: « Quelle femme! »

En ce moment, Divès et ses gens conduisaient la poudre au hangar, et comme Jean-Claude se rapprochait du feu le plus voisin, quelle ne fut pas sa surprise de voir, au nombre des partisans, le fou Yégof, la couronne en tête, gravement assis sur une pierre, les pieds à la braise, et drapé de ses guenilles comme d'un manteau royal.

Rien d'étrange comme cette figure à la lueur du foyer; Yégof était le seul éveillé de la troupe; on l'eût réellement pris pour quelque roi barbare rêvant au milieu de sa horde endormie.

Hullin, lui, n'y vit qu'un fou, et lui posant doucement la main sur l'épaule:

« Salut, Yégof! dit-il d'un ton ironique; tu viens donc nous prêter le secours de ton bras invincible et de tes innombrables armées! »

Le fou, sans montrer la moindre surprise, répondit:

« Cela dépend de toi, Hullin; ton sort, et celui de tout ce monde, est entre tes mains. J'ai suspendu ma colère, et je te laisserai prononcer l'arrêt.

—Quel arrêt? » demanda Jean-Claude.

L'autre, sans répondre, poursuivit d'une voix basse et solennelle:

« Nous voici tous les deux comme il y a seize cents ans, à la veille d'une grande bataille. Alors, moi, le chef de tant de peuples, j'étais venu dans ton klan te demander le passage...

—Il y a seize cents ans! dit Hullin; diable, Yégof, ça nous fait terriblement vieux! Enfin n'importe, chacun son idée.

—Oui, reprit le fou, mais avec ton obstination ordinaire, tu ne voulus rien entendre: il y eut des morts au Blutfeld, et ces morts crient vengeance!

—Ah! le Blutfeld, dit Jean-Claude, oui, oui, une vieille histoire; il me semble en avoir entendu parler. »

Yégof rougit, ses yeux étincelèrent:

« Tu te glorifies de ta victoire! s'écria-t-il; mais prends garde, prends garde: le sang appelle le sang!... »

Puis d'un ton radouci:

« Écoute, ajouta-t-il, je ne t'en veux pas: tu es brave, les enfants de ta race peuvent se

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

confondre avec ceux de la mienne. J'ambitionne ton alliance, tu le sais...

—Allons, le voilà qui revient à Louise, » pensa Jean-Claude.

Et prévoyant une demande en forme :

« Yégof, dit-il, j'en suis fâché, mais il faut que je te quitte; j'ai tant de choses à voir... »

Le fou n'attendit pas la fin de ce congé, et se levant la face bouleversée d'indignation :

« Tu me refuses ta fille ! s'écria-t-il en levant le doigt d'un air solennel.

—Nous causerons de cela plus tard.

—Tu me refuses !

—Voyons, Yégof, tes cris vont éveiller tout le monde...

—Tu me refuses !... Et c'est pour la troisième fois !... Prends garde !... Prends garde !... »

Hullin, désespérant de lui faire entendre raison, s'éloignait à grands pas, mais le fou, d'un accent furieux, le poursuivit de ces étranges paroles :

« Huldrix, malheur à toi ! Ta dernière heure est proche; les loups vont se repaître de ta chair. Tout est *fini* : je déchaîne les tempêtes de ma colère; qu'il n'y ait pour toi et pour les tiens, ni grâce, ni pitié, ni merci. Tu l'as voulu ! »

Et, jetant sur son épaule gauche un pan de ses guenilles, le malheureux s'éloigna rapidement vers la cime du Donon.

Plusieurs des partisans, à demi éveillés par ses cris, le regardèrent d'un œil terne s'enfoncer dans les ténèbres. Ils entendirent un battement d'ailes autour du feu; puis, comme dans la vision d'un rêve, ils se retournèrent et se rendormirent.

Environ une heure après, la corne de Lagarmitte sonnait le réveil. En quelques secondes, tout le monde fut debout.

Les chefs d'embuscade réunissaient leur monde; les uns se dirigeaient vers le hangar, où l'on distribuait des cartouches; les autres emplissaient leur gourde d'eau-de-vie à la tonne : tout cela se faisait avec ordre, le chef en tête, puis chaque peloton s'éloignait dans le demi-jour, vers les abatis aux flancs de la côte.

Quand le soleil parut, le plateau était désert, et, sauf cinq ou six feux qui fumaient encore, rien n'annonçait que les partisans occupaient tous les points de la montagne et qu'ils avaient passé la nuit dans cet endroit.

Hullin mangeait alors un morceau sur le pouce et buvait un verre de vin avec ses amis, le docteur Lorquin et l'anabaptiste Pelsly.

Lagarmitte était avec eux, car il ne devait pas quitter maître Jean-Claude tout le jour, et transmettre ses ordres en cas de besoin.

XIV

A sept heures, aucun mouvement n'apparaissait encore dans la vallée.

De temps en temps, le docteur Lorquin ouvrait le châssis d'une fenêtre de la grande salle et regardait : rien ne bougeait; les feux étaient éteints, tout restait calme.

En face de la ferme, à cent pas, sur un talus, on voyait le Cosaque tué la veille par Kasper; il était blanc de givre et dur comme un caillou.

A l'intérieur, on avait fait du feu dans le grand poêle de fonte.

Louise, assise près de son père, le regardait avec une douceur inexprimable; on aurait dit qu'elle avait peur de ne plus le revoir; ses yeux rouges annonçaient qu'elle venait de répandre des larmes.

Hullin, quoique ferme, paraissait ému.

Le docteur et l'anabaptiste, tous deux graves et solennels, causaient des affaires présentes, et Lagarmitte, derrière le fourneau, les écoutait avec recueillement.

« Nous avons non-seulement le droit, mais encore le devoir de nous défendre, disait le docteur; nos pères ont défriché ces bois, ils les ont cultivés : c'est notre bien légitime.

—Sans doute, répondait l'anabaptiste d'un ton sentencieux, mais il est écrit : « Tu ne tueras point ! Tu ne répandras point le sang de tes frères ! »

Catherine Lefèvre, alors en train de dépêcher une tranche de jambon, et que cette conversation impatientait sans doute, se retourna brusquement et répondit :

« Ça fait que si nous avions votre religion, les Allemands, les Russes et tous ces hommes roux nous mangeraient la laine sur le dos. Elle est fameuse, votre religion, oui, fameuse et agréable pour les gueux ! Ça leur procure des facilités pour houspiller les gens de bien. Les alliés nous en souhaiteraient bien une pareille, j'en suis sûre ! Malheureusement tout le monde n'a pas de goût au métier de mouton. Moi, sans vouloir vous faire injure, Pelsly, je trouve que c'est un peu bête de s'engraisser pour les autres. Enfin, vous êtes de braves gens, on ne peut pas vous en vouloir; vous avez été nourris de père en fils dans les mêmes idées : là où le grand-père a sauté, le petit-fils saute aussi. Mais nous allons vous défendre malgré vous, et vous nous ferez des discours plus tard sur la paix éternelle. J'aime beaucoup les discours sur la paix, quand

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

je n'ai rien à faire, et que je rumine après le dîner : ça me réjouit le cœur. »

Ayant parlé de la sorte, elle se retourna et finit tranquillement son jambon.

Pelsly restait la bouche béante, et le docteur Lorquin ne pouvait s'empêcher de sourire.

Au même instant la porte s'ouvrit, et l'une des sentinelles restées en observation sur le bord du plateau, cria :

« Maître Jean-Claude, venez voir, je crois qu'ils veulent monter.

—C'est bien, Simon, j'arrive, dit Hullin en se levant. Louise, embrasse-moi; du courage, mon enfant; n'aie pas peur, tout ira bien ! »

Il la pressait sur sa poitrine les yeux gonflés de larmes. Elle semblait plus morte que vive.

« Et surtout, dit le brave homme, en s'adressant à Catherine, que personne ne sorte; qu'on n'approche pas des fenêtres ! »

Puis il s'élança dans l'allée.

Tous les assistants étaient devenus pâles.

Lorsque maître Jean-Claude eut atteint le bord de la terrasse, plongeant les yeux sur Grandfontaine et Framont à trois mille mètres au-dessous de lui, voici ce qu'il vit :

Les Allemands arrivés la veille au soir, quelques heures après les Cosaques, ayant passé la nuit, au nombre de cinq ou six mille dans les granges, les écuries, les hangars, s'agitaient alors comme une vraie fourmilière. Ils sortaient de toutes les portes par files de dix, quinze, vingt, se hâtant de boucler leurs sacs, d'accrocher leurs sabres, de mettre leurs baïonnettes.

D'autres, les cavaliers, — hulans, Cosaques, hussards, en habits verts, gris, bleus, — galonnés de rouge, de jaune; en toque de toile cirée, de peau d'agneau, colbacs, casquettes, — sellaient leurs chevaux et roulaient leurs grands carricks à la hâte.

Les officiers, le manteau en écharpe, descendaient les petits escaliers, quelques-uns le nez levé regardant le pays, les autres embrassant les femmes sur le seuil des maisons.

Des trompettes, le poing sur la hanche, le coude en l'air, sonnaient le rappel à tous les coins de rues; les tambours serraient les cordes de leurs caisses. Bref, dans cet espace grand comme la main, on pouvait voir toutes les attitudes militaires au moment du départ.

Quelques paysans, penchés à leurs fenêtres, regardaient cela; les femmes se montraient aux lucarnes des greniers. Les aubergistes remplissaient les gourdes, le caporal *schlague* debout à côté d'eux.

Hullin avait l'œil perçant, rien ne lui échappait; d'ailleurs il connaissait toutes ces choses depuis longues années; mais Lagarmitte, qui n'avait jamais rien vu de pareil, était stupéfait :

« Ils sont beaucoup ! faisait-il en hochant la tête.

—Bah ! qu'est-ce que ça prouve? dit Hullin. De mon temps, nous en avons exterminé trois armées de cinquante mille de la même race, en six mois; nous n'étions pas un contre quatre. Tout ce que tu vois là n'aurait pas fait notre déjeuner. Et puis, sois tranquille, nous n'aurons pas besoin de les tuer tous; ils vont se sauver comme des lièvres. J'ai vu ça ! »

Après ces réflexions judicieuses, il voulut encore visiter son monde.

« Arrive ! » dit-il au pâtre.

Tous deux s'avançant alors derrière les abatis, suivirent une tranchée pratiquée dans les neiges deux jours auparavant. Ces neiges, durcies par la gelée, étaient devenues de la glace. Les arbres, tombés au-devant et tout couverts de grésil, formaient une barrière infranchissable, qui s'étendait environ à six cents mètres. La route effondrée passait au-dessous.

En approchant, Jean-Claude vit les montagnards du Dagsberg, accroupis de vingt pas en vingt pas, dans des espèces de nids ronds qu'ils s'étaient creusés.

Tous ces braves gens se tenaient assis sur leur havresac, la gourde à droite, le feutre ou le bonnet de peau de renard enfoncé sur la nuque, le fusil entre les genoux. Ils n'avaient qu'à se lever, pour voir la route à cinquante pas au-dessous d'eux, au bas d'une rampe glissante.

L'arrivée de Hullin leur fit plaisir.

« Hé ! maître Jean-Claude, va-t-on bientôt commencer?

— Oui, mes garçons, ne vous ennuyez pas, avant une heure l'affaire sera en train.

— Ah ! tant mieux !

— Oui, mais surtout visez bien, à hauteur de poitrine, ne vous pressez pas, et ne montrez pas plus de chair qu'il ne faut.

— Soyez tranquille, maître Jean-Claude. »

Il allait plus loin; partout on le recevait de même.

« N'oubliez pas, disait-il, de cesser le feu, quand Lagarmitte sonnera de la corne, ce seraient des balles perdues. »

Arrivés près du vieux Materne, qui commandait tous ces hommes, au nombre d'environ deux cent cinquante, il trouva le vieux chasseur en train de fumer une pipe, le nez rouge comme une braise, et la barbe hérissée de froid comme un sanglier.

« Hé ! c'est toi, Jean-Claude.

— Oui, je viens te serrer la main.

— A la bonne heure. Mais dis donc, ils ne se pressent guère de venir; s'ils allaient passer ailleurs.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Ne crains rien, il leur faut la route pour l'artillerie et les bagages. Regarde, on sonne le boute-selle.

— Oui, j'ai déjà regardé; ils se préparent. »

Puis, riant tout bas :

« Tu ne sais pas, Jean-Claude, tout à l'heure, comme je regardais du côté de Grandfontaine, j'ai vu quelque chose de drôle.

— Quoi, mon vieux?

— J'ai vu quatre Allemands empoigner le gros Dubreuil, l'ami des alliés; ils l'ont couché sur le banc de pierre, à sa porte, et un grand maigre lui a donné je ne sais combien de coups de trique sur les reins. Hé! hé! hé! devait-il crier, le vieux gueux! Je parie qu'il aura refusé quelque chose à ses bons amis; par exemple, son vin de l'an XI. »

Hullin n'écoutait plus, car, jetant par hasard un coup d'œil dans la vallée, il venait de voir un régiment d'infanterie déboucher sur la route. Plus loin, dans la rue, s'avançait de la cavalerie, et cinq ou six officiers galopaient en avant.

« Ah! ah! les voilà qui viennent! s'écria le vieux soldat, dont la figure prit tout à coup une expression d'énergie et d'enthousiasme étrange. Enfin, ils se décident! »

Puis il s'élança de la tranchée en criant :

« Mes enfants, attention! »

En passant, il vit encore Riffi, le petit tailleur des Charmes, penché sur un grand fusil de munition; le petit homme s'était fait une marche dans la neige pour ajuster. Plus haut, il reconnut aussi le vieux bûcheron Rochart, avec ses gros sabots garnis de peau de mouton; il buvait un bon coup à sa gourde, et se dressait lentement, la carabine sous le bras et le bonnet de coton sur l'oreille.

Ce fut tout; car pour dominer l'ensemble de l'action, il lui fallait grimper jusqu'à la cime du Donon, où se trouve un rocher.

Lagarmitte suivait, allongeant ses grandes jambes comme des échasses. Dix minutes après, lorsqu'ils atteignirent le haut de la roche tout haletants, ils aperçurent à quinze cents mètres au-dessous d'eux la colonne ennemie, forte d'environ trois mille hommes, avec les grands habits blancs, les buffleteries, les guêtres de toile, les shakos évasés, les moustaches rousses; les jeunes officiers à casquette plate, dans l'intervalle des compagnies, se dandinant à cheval l'épée au poing, et se retournant pour crier d'une voix grêle : « *Forvertz! forvertz!* * »

Tout cela hérissé de baïonnettes scintillantes, et montant au pas de charge vers les abatis.

Le vieux Materne, son grand nez d'épervier relevé au-dessus d'une brindille de genévrier et le sourcil haut, observait aussi l'arrivée des Allemands. Et comme il avait la vue très-nette, il distinguait même les figures de cette foule, et choissait l'homme qu'il voulait abattre.

Au milieu de la colonne, sur un grand cheval bai, s'avançait tout droit un vieil officier à perruque blanche, le chapeau à cornes galonné d'or, la taille enveloppée d'une écharpe jaune, et la poitrine décorée de rubans. Lorsque ce personnage relevait la tête, la corne de son chapeau, surmonté d'une touffe de plumes noires, formait visière. Il avait de grandes rides le long des joues, et ne semblait pas tendre.

« Voilà mon homme! » se dit le vieux chasseur en épaulant lentement.

Il ajusta, fit feu, et quand il regarda, le vieil officier avait disparu.

Aussitôt la côte se mit à petiller de coups de fusil tout le long des retranchements; mais les Allemands, sans répondre, continuèrent d'avancer vers les abatis, le fusil sur l'épaule, et les rangs bien alignés comme à la parade.

Pour dire la vérité, plus d'un brave montagnard, père de famille, voyant monter cette forêt de baïonnettes, malgré la fusillade, pensa qu'il aurait peut-être mieux fait de rester au village, que de se fourrer dans une pareille affaire. Mais comme dit le proverbe : « Le vin était tiré; il fallait le boire! »

Riffi, le petit tailleur, se rappela les paroles judicieuses de sa femme Sapience : « Riffi, vous vous ferez estropier, et ce sera bien fait! »

Il promit un *ex-voto* superbe à la chapelle de Saint-Léon, s'il revenait de la guerre; mais en même temps, il résolut de faire bon usage de son grand fusil de munition.

A deux cents pas des abatis, les Allemands firent halte et commencèrent un feu roulant tel qu'on n'en avait jamais entendu dans la montagne : c'était un véritable bourdonnement de coups de fusil; les balles, par centaines, hachaient les branches, faisaient sauter des morceaux de glace, s'écrasaient sur les rochers, à droite, à gauche, en avant, par derrière. Elles ricochaient avec des sifflements bizarres, et passaient parfois comme des volées de pigeons.

Cela n'empêchait pas les montagnards de continuer leur feu, mais on ne l'entendait plus. Toute la côte s'enveloppait d'une fumée bleuâtre qui empêchait d'ajuster.

Au bout d'environ dix minutes, il y eut un roulement de tambour, et toute cette masse d'hommes se prit à courir sur les abatis, leurs officiers comme les autres, criant « *Forvertz!* »

La terre en tremblait.

* En avant! en avant!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Materne, se dressant de toute sa hauteur, à côté de la tranchée, les joues frémissantes, la voix terrible, s'écria :

« Debout!... Debout!... »

Il était temps, car bon nombre de ces Allemands, presque tous des étudiants en philosophie, en droit, en médecine, balafrés dans les brasseries de Munich, d'Iéna et d'ailleurs, et qui se battaient contre nous, parce qu'on avait promis de leur accorder des libertés après la chute de Napoléon, tous ces gaillards intrépides grimpaient des pieds et des mains le long des glaces, et voulaient sauter dans les retranchements.

Mais à mesure qu'ils grimpaient, on les assommait à coups de crosse, et ils retombaient dans leurs rangs comme la grêle.

C'est en ce moment qu'on vit la belle conduite du vieux bûcheron Rochart. A lui seul, il renversa plus de dix de ces enfants de la vieille Germanie. Il les saisissait sous les bras et les lançait sur la route. Le vieux Materne avait sa baïonnette toute gluante de sang. Et le petit Riffi ne cessait pas de charger son grand fusil, et de tirer dans le tas avec enthousiasme; et Joseph Larnette, qui reçut malheureusement un coup de fusil dans l'œil; Hans Baumgarten qui eut l'épaule fracassée; Daniel Spitz qui perdit deux doigts d'un coup de sabre, et une foule d'autres, dont les noms devront être honorés et vénérés de siècle en siècle, ne cessèrent pas une seconde, charger et de décharger leurs fusils.

Au-dessous de la rampe, on entendait des cris affreux, et quand on regardait par-dessus, on voyait des baïonnettes hérissées, des hommes à cheval.

Cela dura bien un bon quart d'heure. On ne savait ce que les Allemands voulaient faire, puisqu'il n'y avait pas de passage. Mais, tout à coup, ils se décidèrent à s'en aller. Presque tous les étudiants avaient succombé, et les autres, vieux routiers habitués aux retraites honorables, ne s'acharnaient pas avec le même enthousiasme.

Ils commencèrent par battre lentement en retraite, puis plus vite. Les officiers, derrière eux, les frappaient du plat de leur épée, les coups de fusil les suivaient, et finalement, ils se sauvèrent avec autant de précipitation, qu'ils avaient mis d'ordre à venir.

Materne, debout sur le talus avec cinquante autres, brandissait sa carabine en riant de bon cœur.

Au bas de la rampe se traînaient à terre des masses de blessés. La neige trépignée était rouge de sang. Au milieu des morts entassés, on voyait deux jeunes officiers encore vivants engagés sous les cadavres de leurs chevaux.

C'était horrible! Mais les hommes sont vraiment féroces : il n'y en avait pas un parmi les montagnards qui plaignît ces malheureux; au contraire, plus ils en voyaient, plus ils étaient réjouis.

Le petit Riffi, en ce moment, transporté d'un noble enthousiasme, se laissa glisser le long du talus. Il venait d'apercevoir, un peu à gauche, au-dessous des abatis, un superbe cheval, celui du colonel tué par Materne, et qui s'était retiré dans cet angle sain et sauf.

« Tu seras à moi, se disait-il; c'est Sapience qui va être étonnée! »

Tous les autres l'enviaient. Il saisit le cheval par la bride et monta dessus. Mais qu'on juge de la stupéfaction générale, et surtout de celle de Riffi, lorsque ce noble animal prit sa course ventre à terre du côté des Allemands.

Le petit tailleur levait les mains au ciel, implorant Dieu et les saints.

Materne eut envie de tirer, mais il ne l'osa pas, le cheval allait trop vite.

A peine au milieu des baïonnettes ennemies Riffi disparut.

Tout le monde crut qu'il avait été massacré; seulement, une heure plus tard, on le vit passer dans la grand rue de Grandfontaine, les mains liées sur le dos, et le caporal *schlague* derrière lui, la baguette en l'air.

Pauvre Riffi! seul, il ne jouit pas du triomphe et ses camarades finirent même par rire de son triste sort, comme s'il se fût agi d'un *kaiserlick*.

Tel est le caractère des hommes; pourvu qu'ils soient contents, la misère des autres les touche peu.

XV

Les montagnards ne se connaissaient plus d'enthousiasme; ils levaient les mains, se glorifiant les uns les autres, et se regardant comme les héros des héros.

Catherine, Louise, le docteur Lorquin, tout le monde était sorti de la ferme, criant, se félicitant, regardant les traces des balles, les talus noircis par la poudre; puis, Joseph Larnette, la tête fracassée, étendu dans son trou; Baumgarten, le bras pendant, qui se rendait à l'ambulance tout pâle, et Daniel Spitz qui, malgré son coup de sabre, voulait rester et se battre; mais le docteur n'entendit pas de cette oreille, et le força d'entrer à la ferme.

Louise, arrivée avec la petite charrette, versait de l'eau-de-vie aux combattants, et Cathe-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



A mesure qu'ils grimpaient, on les assommait à coup de crosse. (Page 55.)

rine Lefèvre, debout au bord de la rampe, regardait les morts et les blessés épars sur la route, au bout de longues traînées de sang. Il y avait là de pauvres jeunes gens et des vieux, la figure blanche comme de la cire, les yeux tout grands ouverts, les bras étendus. Quelques-uns cherchaient à se relever et retombaient aussitôt; d'autres regardaient en l'air, comme s'ils avaient encore peur de recevoir des coups de fusil. Ils se traînaient le long du talus pour se mettre à l'abri des balles.

Plusieurs semblaient résignés et cherchaient une place pour mourir, ou bien ils regardaient au loin leur régiment qui s'en allait à Framont; ce régiment, avec lequel ils avaient quitté leur village, avec lequel ils venaient de faire une longue campagne, et qui les abandonnait! « Il reverra la vieille Allemagne! pensaient-ils. Et quand on demandera au capitaine, au sergent: « Avez-vous connu un tel: Hans, Kasper, Nickel de la 1re ou de la 2e compagnie? » ils répondront: « Attendez... c'est bien possible... n'avait-il pas une balafre à l'oreille ou sur la joue? les cheveux blonds ou bruns, cinq pied six pouces? Oui, je l'ai connu. Il est resté en France, du côté d'un petit village dont je ne me rappelle plus le nom. Des montagnards l'ont massacré le même jour que le gros major Yéri-Peter; c'était un brave garçon. » Et puis bonsoir! »

Peut-être, dans le nombre, s'en trouvait-il qui songeaient à leur mère... à une jolie fille de là-bas, Gretchen ou Lotchen, qui leur avait donné un ruban en pleurant à chaudes larmes au moment du départ: « J'attendrai ton

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Il clouait en même temps le grand officier à moustaches blondes. (Page

retour, Kasper; je ne me marierai qu'avec toi! » Oui, oui, tu attendras longtemps!

Ce n'était pas gai.

La mère Lefèvre, voyant cela, songeait à Gaspard. Hullin, qui venait d'arriver avec Lagarmitte, criait d'un ton joyeux:

« Eh bien, mes garçons, vous avez vu le feu, mille tonnerres! ça marche! — Les Allemands ne se vanteront pas de cette journée. »

Puis il embrassait Louise, et courait à la mère Lefèvre:

« Êtes-vous contente, Catherine? voilà nos affaires en bon état! Mais, qu'avez-vous donc? vous ne riez pas.

—Oui, Jean-Claude, tout va bien... je suis contente; mais regardez un peu sur la route... quel massacre!

—C'est la guerre! répondit gravement Hullin.

—Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'aller prendre ce petit là-bas... qui nous regarde avec ses grands yeux bleus? il me fait de la peine... ou ce grand brun qui se bande la jambe avec son mouchoir?

—Impossible, Catherine, j'en suis fâché; il faudrait tailler un escalier dans la glace pour descendre, et les Allemands, qui vont revenir dans une ou deux heures, nous suivraient par là. Allons-nous-en. Il faut annoncer la victoire à tous les villages: à Labarbe, à Jérôme, à Piorette. Hé! Simon, Niklo, Marchal, arrivez ici! vous allez partir tout de suite porter la grande nouvelle aux camarades. Materne ouvre l'œil; au moindre mouvement, fais-moi prévenir. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ils s'approchèrent de la ferme, et Jean-Claude vit, en passant, la réserve, et Marc Divès à cheval au milieu de ses hommes. Le contrebandier se plaignait amèrement de rester les bras croisés. Il se regardait comme déshonoré de n'avoir rien à faire.

« Bah! lui dit Hullin, tant mieux ! D'ailleurs tu surveilles notre droite. Regarde ce plateau là-bas. Si l'on nous attaque de ce côté, tu marcheras ! »

Divès ne dit rien ; il avait une figure à la fois triste et indignée, et ses grands contrebandiers, enveloppés de leurs manteaux, leurs longues brettes pendant au-dessous, ne semblaient pas non plus de bonne humeur : on aurait dit qu'ils méditaient une vengeance.

Hullin, ne pouvant les consoler, entra dans la métairie. Le docteur Lorquin était en train d'extraire la balle de la blessure de Baumgarten, qui jetait des cris terribles.

Pelsly, sur le seuil de sa maison, tremblait de tous ses membres. Jean-Claude lui demanda du papier et de l'encre, pour expédier ses ordres dans la montagne ; c'est à peine si le pauvre anabaptiste put les lui donner, tant il était troublé. Cependant, il y parvint, et les piétons partirent tout fiers d'être chargés d'annoncer la première bataille et la victoire.

Quelques montagnards, entrés dans la grande salle, se réchauffaient au fourneau et causaient avec animation. Daniel Spitz avait déjà subi l'amputation de ses deux doigts, et se tenait assis derrière le poêle, la main enveloppée de linge.

Ceux qui avaient été postés derrière les abatis avant le jour, n'ayant pas déjeuné, cassaient alors une croûte et vidaient un verre de vin, tout en criant, gesticulant, et se glorifiant la bouche pleine. Puis on sortait, on allait jeter un coup d'œil dans la tranchée, on revenait se chauffer, et tout le monde, en parlant de Riffi, de ses lamentations à cheval, et de ses cris plaintifs, riait à se tordre les côtes.

Il était onze heures. Ces allées et ces venues durèrent jusqu'à midi, moment où Marc Divès entra tout à coup dans la salle, en criant :

« Hullin ! où est Hullin ?

—Me voilà !

—Eh bien, arrive ! »

L'accent du contrebandier avait quelque chose de bizarre ; tout à l'heure, furieux de n'avoir pas pris part au combat, il semblait triomphant. Jean-Claude le suivit fort inquiet, et la grande salle fut évacuée sur-le-champ, tout le monde étant convaincu, d'après l'animation de Marc, qu'il s'agissait d'une affaire grave.

A droite du Donon s'étend le ravin des Minières, où bouillonne un torrent à la fonte des neiges ; il descend de la cime de la montagne jusqu'au fond de la vallée.

Juste en face du plateau défendu par les partisans, et de l'autre côté de ce ravin, à cinq ou six cents mètres, s'avance une sorte de terrasse découverte à pente escarpée, que Hullin n'avait pas jugé nécessaire d'occuper provisoirement, ne voulant pas diviser ses forces, et voyant, du reste, qu'il lui serait facile de tourner cette position par les sapinières et de s'y établir, si l'ennemi faisait mine de vouloir s'en emparer.

Maintenant, qu'on se figure la consternation du brave homme, lorsqu'arrivé sur le seuil de la métairie, il vit deux compagnies d'Allemands grimper à cette côte, au milieu des jardins de Grandfontaine, avec deux pièces de campagne, enlevées par de forts attelages, et comme suspendues au précipice. Tout le monde poussait aux roues, et dans quelques instants les canons allaient atteindre le plateau. Ce fut un coup de foudre pour Jean-Claude ; il pâlit, puis il entra dans une fureur épouvantable contre Divès.

« Ne pouvais-tu m'avertir plus tôt ? hurla-t-il. Est-ce que je ne t'avais pas recommandé de surveiller le ravin ? Nous sommes tournés ! Ils vont nous prendre en écharpe, couper la route plus loin ! tout est au diable ! »

Les assistants et le vieux Materne lui-même, qui venait d'accourir en toute hâte, frémirent du coup d'œil qu'il lança au contrebandier.

Celui-ci, malgré son audace ordinaire, resta tout interdit, ne sachant que répondre.

« Allons, allons, Jean-Claude, dit-il enfin, calme-toi ; ce n'est pas aussi grave que tu le dis. Nous n'avons pas encore donné, nous autres. Et puis, il nous manque des canons, ça fera juste notre affaire.

— Oui, notre affaire, grand imbécile ! L'amour-propre t'a fait attendre jusqu'à la dernière minute, n'est-ce pas ? Tu voulais te battre, pouvoir te vanter, te glorifier. Et, pour cela, tu risques notre peau à tous ! Tiens, regarde, voilà déjà les autres qui se préparent à Framont. »

En effet, une nouvelle colonne, beaucoup plus forte que la première, sortait alors de Framont au pas de charge et montait vers les abatis. Divès ne disait mot. Hullin, dominant sa colère, se calma subitement en face du danger.

« Allez reprendre vos postes, dit-il aux assistants d'une voix brève ; que tout le monde soit prêt pour l'attaque qui s'avance. Materne, attention !

Le vieux chasseur inclina la tête.

Cependant, Marc Divès avait repris son aplomb.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Au lieu de crier comme une femme, dit-il, tu ferais mieux de me donner l'ordre d'attaquer là-bas, en tournant le ravin par les sapinières.

—Il le faut bien, mille tonnerres! » répliqua Jean-Claude.

Et d'un ton plus calme :

« Écoute, Marc, je t'en veux à mort! Nous étions vainqueurs, et, par ta faute, tout est remis en question. Si tu manques ton coup, nous nous couperons la gorge ensemble!

—Bon, bon, l'affaire est dans le sac, j'en réponds! »

Puis, sautant à cheval, et rejetant le pan de son manteau sur l'épaule, il tira sa grande latte d'un air superbe. Ses hommes en firent autant.

Alors Divès, se tournant vers la réserve, composée de cinquante montagnards, leur montra le plateau de la pointe de son sabre, et dit :

« Vous voyez cela, garçons; il nous faut cette position. Ceux de Dagsburg ne diront pas qu'ils ont plus de cœur que ceux de la Sarre. En avant! »

Et la troupe, pleine d'ardeur, se mit en marche, côtoyant le ravin. Hullin, tout pâle, cria :

« A la baïonnette! »

Le grand contrebandier, sur son immense roussin à la croupe musculeuse et luisante, se retourna, riant du coin de sa moustache; il balança sa latte d'un air expressif, et toute la troupe s'enfonça dans la sapinière.

Au même instant les Allemands, avec leurs pièces de huit, atteignaient le plateau et se mettaient en batterie, tandis que la colonne de Framont escaladait la côte. Tout se trouvait donc dans le même état qu'avant la bataille; avec cette différence que les boulets ennemis allaient être de la partie, et prendre les montagnards à revers.

On voyait distinctement les deux pièces, les crampons, les leviers, les écouvillons, les artilleurs et l'officier, un grand maigre, large des épaules, les longues moustaches blondes flottantes. Les couches d'azur de la vallée rapprochant les distances, on aurait cru pouvoir y porter la main; mais Hullin et Materne ne s'y trompaient pas : il y avait bien six cents mètres; aucun fusil ne portait jusque-là.

Néanmoins le vieux chasseur, avant de retourner aux abatis, voulut en avoir la conscience nette. Il s'avança donc aussi près que possible du ravin, suivi de son fils Kasper et de quelques montagnards, et, s'appuyant contre un arbre, il ajusta lentement le grand officier aux moustaches blondes.

Tous les assistants retenaient leur haleine, dans la crainte de troubler cette expérience.

Le coup partit, et lorsque Materne posa sa crosse à terre pour voir, rien n'avait bougé.

« C'est étonnant comme l'âge trouble la vue, dit-il.

—Vous, la vue trouble! s'écria Kasper; il n'y en a pas un, des Vosges à la Suisse, qui puisse se vanter de placer une balle à deux cents mètres aussi bien que vous! »

Le vieux forestier le savait bien, mais il ne voulait pas décourager les autres.

« C'est bon, reprit-il, nous n'avons pas le temps de disputer. Voici les ennemis qui montent; que chacun fasse son devoir. »

Malgré ces paroles, simples et calmes en apparence, Materne éprouvait un grand trouble intérieur. En entrant dans la tranchée, de vagues rumeurs frappèrent son oreille : le frémissement des armes, le bruit régulier d'une foule de pas; il regarda par-dessus la rampe et vit les Allemands qui arrivaient cette fois avec de longues échelles garnies de crampons.

Ce fut pour le brave homme un coup d'œil désagréable; il fit signe à son garçon d'approcher, et lui dit tout bas :

« Kasper, ça va mal, ça va très-mal; les gueux arrivent avec des échelles; donne-moi la main. Je voudrais bien t'avoir près de moi, et Frantz aussi! mais nous allons défendre notre peau solidement. »

En ce moment, un choc terrible ébranla tous les abatis jusqu'à la base; on entendit une voix rauque crier : « Ah! mon Dieu! »

Puis un bruit sourd à cent pas; un sapin se pencha lentement et tomba dans l'abîme. C'était le premier coup de canon : il avait coupé les jambes du vieux Rochart. Ce coup fut suivi presque au même instant d'un autre, qui couvrit tous les montagnards de glace broyée, avec un ronflement terrible. Le vieux Materne lui-même s'était courbé sous ce ronflement, mais aussitôt se relevant, il s'écria :

« Vengeons-nous, mes enfants! Les voici... Vaincre ou mourir! »

Heureusement l'épouvante des montagnards ne dura qu'une seconde; tous comprirent qu'à la moindre hésitation ils étaient perdus. Deux échelles se dressaient déjà dans les airs malgré la fusillade, et s'abattaient avec leurs crampons sur la rampe. Cette vue fit bondir tous les partisans de la tranchée, et le combat recommença plus terrible, plus désespéré que la première fois.

Hullin avait remarqué les échelles avant Materne, et son indignation contre Divès s'était encore accrue; mais, comme en pareil cas l'indignation n'est bonne à rien, il avait envoyé Lagarmitte dire à Frantz Materne, qui se trou-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vait posté de l'autre côté du Donon, d'arriver en toute hâte avec la moitié de ses hommes. On peut s'imaginer si le brave garçon, prévenu du danger que courait son père, perdit une seconde. Déjà l'on voyait les larges feutres noirs grimper la côte à travers les neiges, la carabine en bandoulière. Ils accouraient aussi vite qu'ils pouvaient, et pourtant Jean-Claude, descendant à leur rencontre, la sueur au front, l'œil hagard, leur criait d'une voix vibrante :

« Allons donc... plus vite!... de ce train-là vous n'arriverez jamais!

Il frémissait de rage, attribuant tout le malheur au contrebandier.

Cependant Marc Divès, au bout d'une demi-heure environ, avait fait le tour du ravin, et, du haut de son grand roussin, il commençait à découvrir les deux compagnies d'Allemands, l'arme au pied, à cent pas derrière les pièces qui faisaient feu sur les retranchements. Alors, s'approchant des montagnards, il leur dit en étouffant sa voix, tandis que les détonations se répercutaient coup sur coup dans la gorge, et qu'au loin s'entendaient les clameurs de l'assaut :

« Camarades, vous allez tomber sur l'infanterie à la baïonnette ; moi et mes hommes nous nous chargeons du reste.—Est-ce entendu ?

—Oui, c'est entendu.

—Eh bien donc, en route! »

Toute la troupe en bon ordre s'avança vers la lisière du bois, le grand Piercy de Soldatenthal en tête. Presque au même instant, il y eut le « *verda*!* » d'une sentinelle ; puis deux coups de fusil; puis un grand cri : « Vive la France ! » et le bruit sourd d'une foule de pas qui s'élancent ensemble : les braves montagnards fondaient sur l'ennemi comme une bande de loups!

Divès, debout sur ses étriers, son grand nez en l'air et les moustaches hérissées, les regardait en riant :

« Ça va bien, » disait-il.

La mêlée était épouvantable, la terre en tremblait. Les Allemands, pas plus que les partisans, ne faisaient feu ; tout se passait en silence! le froissement des baïonnettes et le bruit des crosses, traversés de loin en loin par un coup de fusil, des cris de rage, des trépignements, du tumulte : on n'entendait pas autre chose.

Les contrebandiers, le cou tendu, le sabre au poing, flairaient le carnage, attendant le signal de leur chef avec impatience.

« Maintenant, c'est notre tour, dit enfin Marc. A nous les pièces! »

Et de l'épaisseur du fourré, leurs grands manteaux flottant comme des ailes, les reins penchés et la brette en avant, ils partirent.

« Ne sabrez pas, pointez, » dit encore Marc.

Ce fut tout.

Les douze vautours en une seconde furent sur les pièces. Il y avait parmi eux quatre vieux dragons d'Espagne et deux anciens cuirassiers de la garde, que le goût du péril attachait à Marc. Je vous laisse à penser ce qu'ils firent. Les coups de levier, d'écouvillon et de sabre, seules armes que les artilleurs eussent sous la main, pleuvaient autour d'eux comme la grêle. Tout était paré d'avance, et chaque riposte mettait un homme à terre.

Marc Divès reçut à bout portant deux coups de pistolet, dont l'un lui noircit la joue gauche et l'autre enleva son feutre. Lui, courbé sur sa selle, son long bras en avant, il clouait en même temps le grand officier à moustaches blondes sur une de ses pièces; puis se relevant lentement, et regardant autour de lui, les sourcils froncés :

« Les voilà tous nettoyés, dit-il d'un ton sentencieux; les canons sont à nous! »

Pour concevoir l'ensemble de cette scène terrible, il faut se figurer la mêlée sur le plateau des Minières; les hurlements, les hennissements des chevaux, les cris de rage, la fuite des uns, jetant leurs armes pour courir plus vite, l'acharnement des autres;—au delà du ravin, les échelles, couvertes d'uniformes blancs, hérissées de baïonnettes ;—les montagnards sur la rampe, se défendant avec désespoir ;—les flancs de la côte, la route et surtout le bas des abatis encombrés de morts et de blessés;—la masse des ennemis, le fusil sur l'épaule, les officiers au milieu d'eux, se pressant de suivre le mouvement,—enfin Materne, debout sur la crête du talus, la crosse en l'air, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles, appelant à grands cris son fils Frantz, qui accourait avec sa troupe, maître Jean-Claude en tête, au secours de la défense.—Il faut entendre la fusillade : ces décharges, tantôt par pelotons, tantôt successives; et surtout les cris lointains, vagues, immenses, traversés de plaintes aiguës expirant dans les échos de la montagne. Tout cela concentré dans un seul instant, et sous un coup d'œil : voilà ce qu'il faut se représenter !

Mais Divès n'était pas contemplatif, il ne perdit pas de temps à faire des réflexions poétiques sur le tumulte et l'acharnement de la bataille. D'un regard il eut jugé la situation, et, sautant de son cheval, il s'allongea sur la première pièce encore chargée, saisit les leviers de l'affût pour en changer la direction, pointa au pied des échelles, et, ramassant une mèche qui fumait à terre, il fit feu.

* Qui vive!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Alors, au loin, s'élevèrent des clameurs étranges, et le contrebandier, regardant à travers la fumée, vit une trouée sanglante dans les rangs de l'ennemi. Il agita les deux mains en signe de triomphe, et les montagnards, debout sur les abatis, lui répondirent par un hourra général.

« Allons, pied à terre, dit-il à ses hommes, il ne faut pas s'endormir. Une gargousse par ici, un boulet, du gazon. C'est nous qui allons balayer la route.—Gare ! »

Les contrebandiers se mirent en position, et le feu continua sur les habits blancs avec enthousiasme. Les boulets bondissaient dans leurs rangs en enfilade. A la dixième décharge, ce fut un sauve-qui-peut général.

« Feu ! feu ! » criait Marc.

Et les partisans, enfin appuyés par la troupe de Frantz, et dirigés par Hullin, reprenaient les positions qu'ils avaient un instant perdues.

Tout le long de la côte ce ne furent bientôt que fuyards, morts et blessés. Il était alors quatre heures du soir ; la nuit venait. Le dernier boulet tomba dans la rue de Grandfontaine, et, rebondissant sur l'angle du guévoir, il alla renverser la cheminée du *Bœuf-Rouge*.

Environ six cents hommes périrent en ce jour. Il y eut des montagnards, il y eut des *kaiserlichs* en bien plus grand nombre. Mais sans la canonnade de Divès, tout était perdu, car les partisans n'étaient pas un contre dix, et l'ennemi commençait à se rendre maître de la tranchée.

XVI

Les Allemands, entassés dans Grandfontaine, s'enfuyaient par bandes du côté de Framont, à pied, à cheval, allongeant le pas, traînant leurs caissons, jetant leurs sacs au revers de la route, et regardant derrière eux, comme s'ils eussent craint de voir les partisans à leurs trousses.

Dans Grandfontaine, ils brisaient tout par esprit de vengeance, ils défonçaient les fenêtres et les portes, brutalisaient les gens, demandaient à manger, à boire tout de suite, et poursuivaient les filles jusqu'au grenier. Leurs cris, leurs imprécations, les commandements des chefs, les plaintes des bourgeois, le roulement sourd, continu des pas sur le pont de Framont, le hennissement grêle des chevaux blessés, tout cela montait en rumeurs confuses jusqu'aux abatis.

Sur la côte, on ne voyait que des armes, des shakos, des morts, enfin tous les signes d'une grande déroute. En face apparaissaient les canons de Marc Divès, braqués sur la vallée et prêts à faire feu en cas d'une nouvelle attaque.

Tout était donc fini, bien fini. Et pourtant pas un cri de triomphe ne s'élevait des retranchements : les pertes des montagnards avaient été trop cruelles dans ce dernier assaut. Le silence, succédant au tumulte, avait quelque chose de solennel, et tous ces hommes, échappés du carnage, se regardaient l'un l'autre d'un air grave, comme étonnés de se voir. Quelques-uns appelaient un ami, d'autres un frère qui ne répondaient pas. Alors ils se mettaient à leur recherche dans la tranchée, le long des abatis, ou sur la rampe, criant : « Hé ! Jacob, Philippe, est-ce toi ! »

Et puis la nuit venait ; ses teintes grises s'étendaient sur les retranchements et sur l'abîme, ajoutant le mystère à ce que ces scènes avaient d'effrayant. Les gens allaient et venaient à travers les débris sans se reconnaître.

Materne, après avoir essuyé sa baïonnette, appela ses garçons d'un accent rauque :

« Hé ! Kasper ! Frantz ! »

Et les voyant approcher dans l'ombre, il se prit à leur demander :

« Est-ce vous ? »

—Oui, c'est nous.

—Vous n'avez rien ?

—Non. »

La voix du vieux chasseur, de sourde qu'elle était, devint tremblante :

« Nous voilà donc encore tous les trois réunis ! » fit-il d'un ton bas.

Et lui, qu'on ne pouvait pas accuser d'être tendre, il embrassa fortement ses fils, ce qui les surprit. Ils entendirent quelque chose bouillonner dans sa poitrine, comme des sanglots intérieurs ; tous deux en furent émus, et ils se disaient : « Comme il nous aime ! Nous n'aurions jamais cru cela ! »

Eux-mêmes ils se sentirent remués jusqu'aux entrailles.

Mais bientôt, le vieux revenant à lui, s'écria :

« C'est égal, voilà une rude journée, mes garçons. Allons boire un coup ; j'ai soif. »

Alors, lançant un dernier regard sur le talus sombre, et voyant de trente pas en trente pas les sentinelles que Hullin venait de poser en passant, ils se dirigèrent ensemble du côté de la vieille métairie.

Ils traversaient la tranchée encombrée de morts, levant les pieds lorsqu'ils sentaient quelque chose de mou, quand une voix étouffée leur dit :

« C'est toi, Materne ? »

— Ah ! mon pauvre vieux Rochart.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pardon, répondit le vieux chasseur en se courbant, je t'ai touché ! Comment, tu es encore là?

—Oui... je ne peux pas m'en aller... puisque je n'ai plus de jambes. »

Tous trois restèrent silencieux, et le vieux bûcheron reprit :

« Tu diras à ma femme qu'il y a derrière l'armoire, dans un bas, cinq écus de six livres. J'avais ménagé cela... si nous tombions malade l'un ou l'autre... Moi, je n'en ai plus besoin...

—C'est-à-dire, c'est-à-dire... on en réchappe tout de même... mon pauvre vieux ! Nous allons t'emporter.

—Non, ça n'en vaut pas la peine, je n'en ai plus pour une heure; on me ferait traîner. »

Materne, sans répondre, fit signe à Kasper de mettre sa carabine en brancart avec la sienne, et à Frantz, de placer le vieux bûcheron dessus, malgré ses plaintes, ce qui fut fait aussitôt. C'est ainsi qu'ils arrivèrent ensemble à la ferme.

Tous les blessés, qui pendant le combat avaient eu la force de se traîner à l'ambulance, s'y étaient rendus. Le docteur Lorquin et son son confrère Despois, arrivé pendant la journée, avaient eu de l'ouvrage par-dessus la tête, et tout n'était pas encore fini de ce côté, tant s'en faut.

Comme Materne, ses garçons et Rochart traversaient l'allée sombre sous la lanterne, ils entendirent à gauche un cri qui leur donna froid dans les os, et le vieux bûcheron, à moitié mort, s'écria :

« Pourquoi m'amenez-vous là? Je ne veux pas, moi... Je ne me laisserai rien faire !

— Ouvre la porte, Frantz, dit Materne, la face couverte d'une sueur froide, ouvre, dépêche-toi ! »

Et Frantz ayant poussé la porte, ils virent sur une grande table de cuisine, au milieu de la salle basse, aux larges poutres brunes, entre six chandelles, le fils Colard étendu tout de son long, un homme à chaque bras, un baquet dessous. Le docteur Lorquin, les manches de sa chemise retroussées jusqu'aux coudes, une scie courte et large de trois doigts au poing, était en train de couper une jambe au pauvre diable, tandis que Despois tenait une grosse éponge. Le sang clapotait dans le baquet, Colard était plus pâle que la mort. Catherine Lefèvre, debout à côté, un rouleau de charpie sur les bras, semblait ferme; mais deux grosses rides sillonnaient ses joues le long de son nez crochu, tant elle serrait les dents. Elle regardait à terre sans rien voir.

« C'est fini ! » dit le docteur en se retournant.

Et jetant un coup d'œil sur les nouveaux venus :

« Hé ! c'est vous, père Rochart? fit-il.

— Oui, c'est moi; mais je ne veux pas qu'on me touche. J'aime mieux finir comme ça ! »

Le docteur levant une chandelle, regarda et fit une grimace.

« Il est temps, mon pauvre vieux; vous avez perdu beaucoup de sang, et si nous attendons encore, il sera trop tard.

— Tant mieux ! j'ai assez souffert dans ma vie.

— Comme vous voudrez. Passons à un autre ! »

Il regardait une longue file de paillasses au fond de la salle; les deux dernières étaient vides, quoique inondées de sang. Materne et Kasper posèrent le vieux bûcheron sur la dernière, tandis que Despois s'approchait d'un autre blessé, lui disant :

« Nicolas, c'est ton tour ! »

Alors on vit le grand Nicolas Cerf se lever la face pâle et les yeux luisants de frayeur.

« Qu'on lui donne un verre d'eau-de-vie, dit le docteur.

— Non, j'aime mieux fumer ma pipe.

— Où est-elle, ta pipe?

— Dans mon gilet.

— Bon, la voilà. Et le tabac?

— Dans la poche de mon pantalon.

— C'est cela. Bourrez sa pipe, Despois. Il a du courage cet homme; c'est bien ! ça fait plaisir de voir des gens de cœur. Nous allons t'enlever ton bras en deux temps et trois mouvements.

— Est-ce qu'il n'y a pas moyen de le conserver, monsieur Lorquin, pour élever mes pauvres enfants? c'est leur seule ressource.

— Non, l'os est broyé, ça ne tient plus. Allumez la pipe, Despois. Tiens, Nicolas, fume, fume. »

Le malheureux se prit à fumer sans en avoir grande envie.

« Nous y sommes? demanda le docteur.

— Oui, répondit Nicolas d'une voix étranglée.

— Bon. — Despois, attention ! épongez. »

Alors, avec un grand couteau, il fit un tour rapide dans les chairs, Nicolas grinça des dents. Le sang jaillit, Despois liait quelque chose. La scie grinça deux secondes, et le bras tomba lourdement sur le plancher.

« Voilà ce que j'appelle une opération bien enlevée, » dit Lorquin.

Nicolas ne fumait plus; la pipe était tombée de ses lèvres. David Schlosser de Walsch, qui l'avait tenu, le lâcha. On entoura le moignon de linge, et, tout seul, Nicolas alla se recoucher sur la paillasse.

« Encore un d'expédié ! Epongez bien la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

table, Despois, et passons à un autre, » fit le docteur en se lavant les mains dans une grande écuelle.

Chaque fois qu'il disait : « Passons à un autre ! » tous les blessés se remuaient de frayeur, à cause des cris qu'ils avaient entendus, et des couteaux qu'ils voyaient reluire; mais que faire? Toutes les chambres de la ferme, la grange, les deux pièces d'en haut, tout était encombré. Il ne restait de libre que la grande salle pour les gens de la métairie. Il fallait donc bien opérer sous les yeux de ceux qui, un peu plus tôt, un peu plus tard, devaient avoir leur tour.

Tout ceci s'était passé en quelques instants. Materne et ses fils avaient regardé comme on regarde les choses horribles, pour savoir ce que c'est; puis ils avaient vu dans un coin, à gauche, sous la vieille horloge de faïence, un tas de bras et de jambes. On avait déjà jeté dessus le bras de Nicolas, et l'on était en train d'extraire une balle de l'épaule d'un montagnard du Harberg aux favoris roux. On lui faisait de larges entailles en croix dans le dos, sa chair frémissait, et de ses reins poilus le sang coulait jusque dans ses bottes.

Chose bizarre, le chien *Pluton*, derrière le docteur, regardait cela d'un air attentif, comme s'il eût compris, et, de temps en temps, il détirait ses jambes et fléchissait son dos en bâillant jusqu'aux oreilles.

Materne ne put en voir davantage.

« Allons-nous-en, » dit-il.

A peine entrés dans l'allée sombre, ils entendirent le docteur s'écrier : « Je tiens la balle ! »

Ce qui dut faire grand plaisir à l'homme du Harberg.

Une fois dehors, Materne respirant l'air froid à pleine poitrine, s'écria :

« Et quand je pense qu'il aurait pu nous en arriver autant !

— Oui, répondit Kasper; recevoir une balle dans la tête, ça n'est rien; mais être découpé de cette manière, et aller ensuite mendier son pain le reste de ses jours...

— Bah! je ferais comme le vieux Rochart, moi, s'écria Frantz, je me laisserais finir. Il a raison, le vieux; quand on a fait son devoir, est-ce qu'on a besoin d'avoir peur? Le bon Dieu est toujours le bon Dieu ! »

En ce moment un bourdonnement de voix s'éleva sur leur droite.

« C'est Marc Divès et Hullin, dit Kasper en prêtant l'oreille.

— Oui, ils viennent bien sûr de faire des abatis derrière la sapinière, pour garder les canons, » ajouta Frantz.

Ils écoutèrent de nouveau; les pas se rapprochaient.

« Te voilà bien embarrassé de ces trois prisonniers, disait Hullin d'un ton brusque; puisque tu retournes au Falkenstein cette nuit, pour chercher des munitions, qu'est-ce qui t'empêche de les emmener ?

— Mais où les mettre ?

— Parbleu dans la prison communale d'Abreschwiller; nous ne pouvons les garder ici.

— Bon, bon, je comprends, Jean-Claude. Et s'ils veulent s'échapper pendant la route, je leur plante ma latte entre les deux épaules.

— Ça va sans dire ! »

Ils arrivaient alors à la porte, et Hullin, apercevant Materne, ne put retenir un cri d'enthousiasme.

« Hé ! c'est toi, mon vieux, je te cherche depuis une heure. Où diable étais-tu?

— Nous avons porté le pauvre Rochart à l'ambulance, Jean-Claude.

— Ah! c'est triste, n'est-ce pas?

— Oui, c'est triste ! »

Il y eut un instant de silence; puis la satisfaction du brave homme reprenant le dessus :

« Ça n'est pas gai, fit-il, mais que voulez-vous? quand on fait la guerre! Vous n'avez rien, vous autres?

— Non, nous sommes tous les trois sains et saufs.

— Tant mieux, tant mieux. Ceux qui restent peuvent se vanter d'avoir de la chance.

— Oui, s'écria Marc Divès, en riant, j'ai vu le moment où Materne allait battre la chamade; sans les coups de canon de la fin, ma foi, ça prenait une vilaine tournure. »

Materne rougit, et lançant au contrebandier un regard oblique :

« C'est possible, fit-il d'un ton sec, mais sans les coups de canon du commencement, nous n'aurions pas eu besoin de ceux de la fin; le vieux Rochart, et cinquante autres braves gens, auraient encore bras et jambes, ce qui ne gâterait pas notre victoire.

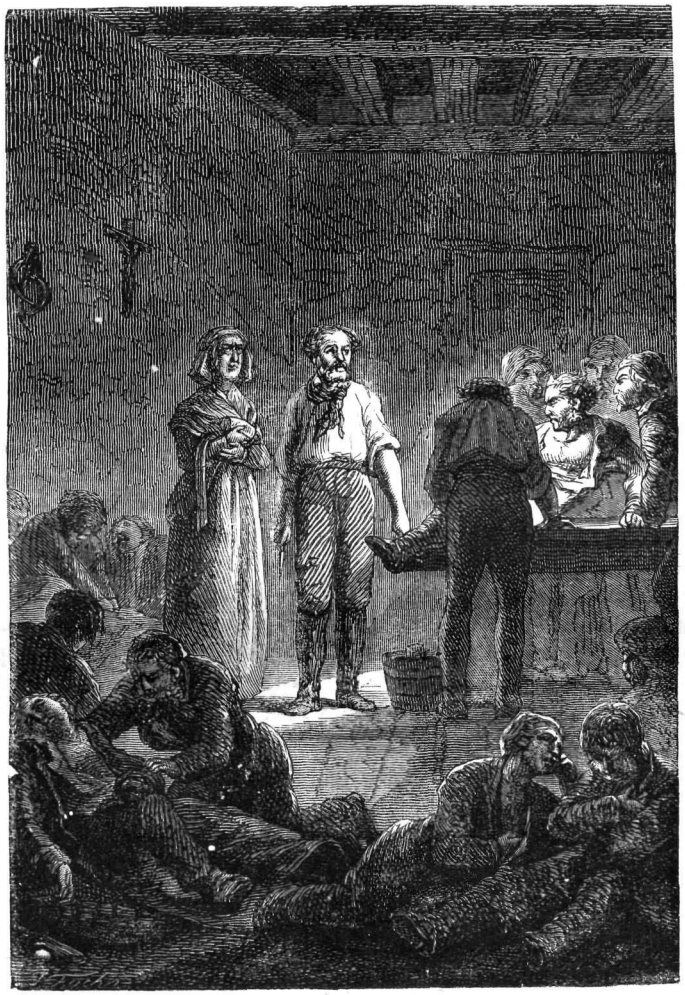
— Bah! interrompit Hullin, qui voyait poindre la dispute entre deux gaillards peu conciliants de leur nature, laissons cela; tout le monde a fait son devoir, voilà le principal. »

Puis, s'adressant à Materne :

« Je viens d'envoyer un parlementaire à Framont, dit-il, pour avertir les Allemands de faire enlever leurs blessés. Dans une heure ils arriveront sans doute; il faut prévenir nos avant-postes de les laisser approcher, mais sans armes et avec des flambeaux; s'ils arrivaient autrement, qu'on les reçoive à coups de fusil.

— J'y vais tout de suite, répondit le vieux chasseur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Le docteur Lorquin, les manches de sa chemise retroussées. (Page 62.)

— Hé! Materne, tu viendras ensuite souper à la ferme avec tes garçons.

— C'est entendu, Jean-Claude. »

Il s'éloigna.

Hullin dit encore à Frantz et à Kasper de faire allumer de grands feux de bivouac pour la nuit; — à Marc, de donner de l'avoine à ses chevaux, pour aller, sans retard, chercher des munitions, — et, les voyant s'éloigner, il entra dans la métairie.

XVII

Au bout de l'allée sombre était la cour de la ferme, où l'on descendait par cinq ou six marches usées. A gauche s'élevaient le grenier le pressoir, à droite les écuries et le colombier, dont le pignon se découpait en noir sur le ciel obscur et nuageux; enfin, tout en face de la porte, se trouvait la buanderie.

Aucun bruit du dehors n'arrivait là; Hullin, après tant de scènes tumultueuses, fut saisi de ce profond silence. Il regarda les bottes de paille pendant entre les poutres de la grange jusque sous le toit, les herses, les charrues, les charrettes enfouies dans l'ombre des hangars, avec un sentiment de calme et de bien-être indéfinissable. Un coq grasseyait tout bas au milieu de ses poules endormies le long du mur. Un gros chat passa comme l'éclair et disparut dans le trou de la cave. Hullin croyait sortir d'un rêve.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Yégof, les yeux étincelants, saluait chaque fantôme ... (Page 69.)

Après quelques instants de cette contemplation silencieuse, il se dirigea lentement vers la buanderie, dont les trois fenêtres brillaient au milieu des ténèbres. La cuisine de la ferme ne pouvant suffire à préparer la nourriture de trois à quatre cents hommes, on l'avait transportée dans ce local.

Maître Jean-Claude entendait la voix fraîche de Louise donner des ordres d'un petit ton résolu qui l'étonnait :

« Allons, allons, Katel, dépêchons-nous, le moment du souper approche. Doivent-ils avoir faim, nos gens ! Depuis six heures du matin, n'avoir rien pris et toujours se battre ! Il ne faut pas les faire attendre. Hop ! hop ! Lesselé, voyons, remuez-vous, du sel, du poivre. »

Le cœur de Jean-Claude sautillait à cette voix. Il ne put s'empêcher de regarder une minute à la fenêtre avant d'entrer. La cuisine était grande, mais assez basse et blanchie à la chaux. Un grand feu de hêtre petillait sur l'âtre, enroulant ses spirales dorées autour des flancs noirs d'une immense marmite. Le manteau de la cheminée, fort haut et peu large, suffisait à peine aux flots de fumée qui s'élevaient de l'âtre. Sur ce fond ardent se dessinait le charmant profil de Louise, en petite jupe pour courir plus vite, la figure enluminée des plus vives couleurs, et le sein enfermé dans un petit corsage de toile rouge, laissant à découvert ses rondes épaules et son cou gracieux. Elle était là dans tout le feu de l'action, allant, venant, goûtant aux sauces avec son petit air capable, dégustant le bouillon, approuvant et criti

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Encore un peu de sel, encore ceci, encore cela. Lesselé, aurez-vous bientôt fini de plumer notre grand coq maigre? De ce train, nous n'arriverons jamais! »

C'était charmant de la voir commander ainsi; Hullin en avait les larmes aux yeux.

Les deux grandes filles de l'anabaptiste, l'une longue, sèche et pâle, ses larges pieds plats dans des souliers ronds, ses cheveux roux dans une petite coiffe de taffetas noir, sa robe de toile bleue descendant en longs plis jusqu'aux talons; l'autre grasse, joufflue, marchant comme une oie en levant les pieds l'un après l'autre lentement et se balançant sur les hanches; ces deux braves filles formaient avec Louise le plus étrange contraste.

La grosse Katel allait et venait tout essoufflée sans rien dire, et Lesselé, d'un air rêveur, faisait tout par compas et par mesure.

Enfin, le brave anabaptiste lui-même, assis au fond de la buanderie sur une chaise de bois, les jambes croisées, le nez en l'air, le bonnet de coton sur la nuque et les mains dans les poches de sa souquenille, regardait tout cela d'un air émerveillé, et, de temps en temps, disait d'une voix sentencieuse :

« Lesselé, Katel, obéissez bien, mes enfants; que ceci soit pour votre instruction, vous n'avez pas encore vu le monde, il faut marcher plus vite.

—Oui, oui, il faut se remuer, ajoutait Louise; Seigneur, que deviendrions-nous si l'on réfléchissait des mois et des semaines pour mettre un peu d'ail dans une sauce! Vous, Lesselé, qui êtes la plus grande, décrochez-moi ce paquet d'oignons du plafond. »

Et la grande fille obéissait.

Hullin n'avait jamais eu de plus beau moment dans sa vie.

« Comme elle fait marcher les autres, se disait-il; hé! hé! hé! c'est un petit hussard, une maîtresse femme; je ne m'en doutais pas encore. »

Et seulement, au bout de cinq minutes, après avoir tout vu, il entra.

« Hé! bon courage, mes enfants! »

Louise tenait justement une cuiller à sauce; elle abandonna tout, et courut se jeter dans ses bras en criant :

Papa Jean-Claude, papa Jean-Claude, c'est vous!... vous n'êtes pas blessé?... vous n'avez rien? »

Hullin, à cette voix du cœur, pâlit et ne put répondre. Ce n'est qu'après un long silence, et retenant toujours sa chère enfant pressée tendrement, qu'il dit enfin d'une voix frémissante :

« Non, Louise, non, je me porte bien, je suis bien heureux!

—Asseyez-vous, Jean-Claude, dit l'anabaptiste qui le voyait trembler d'émotion; tenez, voici ma chaise. »

Hullin s'assit, et Louise, s'asseyant sur ses genoux, les bras sur son épaule, se prit à pleurer.

« Qu'as-tu donc, chère enfant? disait le brave homme tout bas en l'embrassant. Voyons, calme-toi. Tout à l'heure encore, je te voyais si courageuse!

—Oh! oui, je faisais la courageuse; mais, voyez-vous, j'avais bien peur... Je pensais : Pourquoi ne vient-il pas? »

Elle lui jeta ses bras autour du cou, puis une idée folle lui passant par la tête, elle prit le bonhomme par la main, en criant :

« Allons, papa Jean-Claude, dansons, dansons. »

Et ils firent trois ou quatre tours.

Hullin, souriant malgré lui et se tournant vers l'anabaptiste toujours grave :

« Nous sommes un peu fous, Pelsly, dit-il; il ne faut pas que cela vous étonne.

—Non, maître Hullin, c'est tout simple. Le roi David lui-même, après sa grande victoire sur les Philistins, dansa devant l'arche. »

Jean-Claude, étonné de ressembler au roi David, ne répondit rien.

« Et pour toi, Louise, reprit-il en s'arrêtant, tu n'as pas eu peur pendant la dernière bataille?

—Oh! dans les premiers moments, tout ce bruit, ces coups de canon!... mais ensuite, je n'ai plus pensé qu'à vous et à maman Lefèvre. »

Maître Jean-Claude devint silencieux :

« Je savais bien, pensait-il, que cette enfant-là était brave. Elle a tout pour elle! »

Louise, alors, le prenant par la main, le conduisit en face d'un régiment de marmites au tour du feu, et lui montra, d'un air glorieux, toute sa cuisine :

« Voici le bœuf, voici le rôti, voici le souper du général Jean-Claude, et voici le bouillon pour nos blessés! Ah! nous nous sommes remuées! Lesselé et Katel peuvent le dire. Et voici notre grande fournée, dit-elle en montrant une longue file de miches rangées sur la table. C'est maman Lefèvre et moi qui avons brassé la pâte. »

Hullin écoutait tout émerveillé.

« Mais ce n'est pas tout, ajouta-t-elle, venez par ici. »

Elle ôta le couvercle de tôle du four au fond de la buanderie, et la cuisine se remplit aussitôt d'une odeur de galette au lard à vous réjouir le cœur.

Maître Jean-Claude en fut vraiment attendri.

En ce moment, la mère Lefèvre entrait :

« Eh bien! dit-elle, il faut dresser la table,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tout le monde attend là-bas. Allons, Katel, allez mettre la nappe. »

La grosse fille sortit en courant.

Et tous ensemble, traversant la cour obscure à la file, se dirigèrent vers la salle. Le docteur Lorquin, Despois, Marc Divès, Materne et ses deux garçons, tous gens bien endentés et pourvus d'un appétit solide, attendaient le potage avec impatience.

« Et nos blessés, docteur? s'écria Hullin en entrant.

—Tout est terminé, maître Jean-Claude. Vous nous avez donné une rude besogne; mais le temps est favorable, il n'y a pas à craindre de fièvres putrides, tout se présente bien. »

Katel, Lesselé et Louise entrèrent bientôt, portant une énorme soupière fumante et deux magnifiques rôtis de bœuf qu'elles déposèrent sur la table. On s'assit sans cérémonie, le vieux Materne à la droite de Jean-Claude, Catherine Lefèvre à gauche, et dès lors le cliquetis des cuillers et des fourchettes, le glou-glou des bouteilles remplacèrent la conversation jusqu'à huit heures et demie du soir. On voyait au dehors le reflet de grandes flammes sur les vitres, annonçant que les partisans étaient en train de faire honneur à la cuisine de Louise, et cela contribuait encore à la satisfaction des convives.

A neuf heures, Marc Divès était en route pour le Falkenstein avec les prisonniers. A dix heures, tout le monde dormait à la ferme et sur le plateau, autour des feux du bivouac.

Le silence ne s'interrompait de loin en loin, que par le passage des rondes et le « qui vive! » des sentinelles.

C'est ainsi que se termina cette journée, où les montagnards prouvèrent qu'ils n'avaient pas dégénéré de la vieille race.

D'autres événements, non moins graves, allaient bientôt succéder à ceux qui venaient de s'accomplir, car, ici-bas, un obstacle vaincu, d'autres se présentent. La vie humaine ressemble à la mer agitée : une vague suit l'autre, de l'ancien monde au nouveau, et rien ne peut arrêter ce mouvement éternel.

XVIII

Durant toute la bataille, jusqu'à la nuit close, les gens de Grandfontaine avaient vu le fou Yégof debout à la cime du Petit Donon, la couronne en tête, le sceptre levé, transmettre, comme un roi mérovingien, des ordres à ses armées imaginaires. Ce qui se passa dans l'âme de ce malheureux quand il vit les Allemands en pleine déroute, nul ne le sait. Au dernier coup de canon, il avait disparu. Où s'était-il sauvé? Voici ce que racontent à ce sujet les gens de Tiefenbach :

Dans ce temps-là, vivaient sur le Bocksberg deux créatures singulières, deux sœurs, l'une appelée la *petite Kateline*, et l'autre la *grande Berbel*. Ces deux êtres déguenillés s'étaient établis dans la *caverne de Luitprandt*, ainsi nommée, disent les vieilles chroniques, parce que le roi des Germains, avant de descendre en Alsace, fit enterrer sous cette voûte immense de grès rouge les chefs barbares tombés dans la bataille du Blutfeld. La source chaude, qui fume toujours au milieu de la caverne, protégeait les deux sœurs contre les froids rigoureux de l'hiver, et le bûcheron Daniel Horn de Tiefenbach avait eu la charité de fermer l'entrée principale de la roche, avec de grands tas de genêts et de bruyères. A côté de la source chaude se trouve une autre source, froide comme la glace et limpide comme le cristal. La petite Kateline, qui buvait à cette source, n'avait pas quatre pieds de haut; elle était grasse, bouffie, et sa figure étonnée, ses yeux ronds, son goître énorme, lui donnaient la physionomie singulière d'une grosse dinde en méditation. Tous les dimanches elle traînait jusqu'au village de Tiefenbach un panier d'osier, que les braves gens remplissaient de pommes de terre cuites, de croûtes de pain, et quelquefois — les jours de fête — de galettes et d'autres débris de leurs festins. Alors le pauvre être, tout essoufflé, remontait à la roche, gloussant, riant, se dandinant et picorant. La grande Berbel se gardait bien de boire à la source froide; elle était maigre, borgne, décharnée comme une chauve-souris; elle avait le nez plat, les oreilles larges, l'œil scintillant, et vivait du butin de sa sœur. Jamais elle ne descendait du Bocksberg; mais en juillet, au temps des grandes chaleurs, elle secouait, du haut de la côte, un chardon sec sur les moissons de ceux qui n'avaient pas rempli régulièrement le panier de Kateline, ce qui leur attirait des orages épouvantables, de la grêle, des rats et des mulots en abondance. Aussi craignait-on les sorts de Berbel comme la peste, on l'appelait partout *Wetterhexe* *, tandis que la petite Kateline passait pour être le bon génie de Tiefenbach et des environs. De cette façon, Berbel vivait tranquillement à se croiser les bras, et l'autre à glousser sur les quatre chemins.

Malheureusement pour les deux sœurs, Yegof

* Sorcière des orages.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

avait établi, depuis nombre d'années, sa résidence d'hiver dans la caverne de Luitprandt. C'est de là qu'il partait au printemps, pour visiter ses châteaux innombrables et passer en revue ses leudes jusqu'à Geierstein, dans le Hunsrück. Tous les ans donc, vers la fin de novembre, après les premières neiges, il arrivait avec son corbeau, ce qui faisait toujours jeter des cris d'aigle à Wetterhexe.

« De quoi te plains-tu, disait-il en s'installant tranquillement à la meilleure place ; ne vivez-vous pas sur mes domaines ? Je suis encore bien bon de souffrir deux *valkiries* inutiles dans le Valhalla de mes pères ! »

Alors Berbel, furieuse, l'accablait d'injures ; Kateline gloussait d'un air fâché ; mais lui, sans y prendre garde, allumait sa pipe de vieux buis, et se mettait à raconter ses pérégrinations lointaines aux âmes des guerriers germains enterrés dans la caverne depuis seize siècles, les appelant par leur nom et leur parlant comme à des personnes vivantes. On peut se figurer si Berbel et Kateline voyaient arriver le fou avec plaisir : c'était pour elles une véritable calamité. Or, cette année-là, Yégof n'étant pas venu, les deux sœurs le croyaient mort et se réjouissaient à l'idée de ne plus le revoir. Cependant, depuis quelques jours, Wetterhexe avait remarqué de l'agitation dans les gorges voisines ; les gens partaient en foule, le fusil sur l'épaule, du côté du Falkenstein et du Donon. Évidemment quelque chose d'extraordinaire se passait. La sorcière, se rappelant que, l'année précédente, Yégof avait raconté aux âmes des guerriers que ses armées innombrables allaient bientôt envahir le pays, éprouvait une vague inquiétude. Elle aurait bien voulu savoir d'où provenait cette agitation ; mais personne ne montait à la roche, et Kateline, ayant fait sa tournée le dimanche précédent, n'aurait pas bougé pour un empire.

Dans cet état, Wetterhexe allait et venait sur la côte, toujours plus inquiète et plus irritée. Durant cette journée du samedi, ce fut bien autre chose encore. Dès neuf heures du matin, de sourdes et profondes détonations roulèrent comme un bruit d'orage dans les mille échos de la montagne, et tout au loin, vers le Donon, des éclairs rapides sillonnèrent le ciel entre les pics ; puis, vers la nuit, des coups plus graves, plus formidables encore, retentirent au fond des gorges silencieuses. A chaque détonation, on entendait les cimes du Hengst, de la Gantzlée, du Giromani, du Grosmann, répondre jusque dans les profondeurs de l'abîme.

« Qu'est-ce que cela ? se demandait Berbel. Est-ce la fin du monde ? »

Alors, rentrant sous la roche et voyant Kateline accroupie dans son coin, qui grignottait une pomme de terre, elle la secoua rudement, en criant d'une voix sifflante :

« Idiote, tu n'entends donc rien ? Tu n'as peur de rien, toi ! Tu manges, tu bois, tu glousses ! Oh ! le monstre ! »

Elle lui retira sa pomme de terre avec fureur, et s'assit toute frémissante près de la source chaude, qui envoyait ses nuages gris à la voûte. Une demi-heure après, les ténèbres étant devenues profondes et le froid excessif, elle alluma un feu de bruyères, qui promena ses pâles lueurs sur les blocs de grès rouge, jusqu'au fond de l'antre où dormait Kateline, les pieds dans la paille et les genoux au menton. Au dehors, tout bruit avait cessé. Wetterhexe écarta les broussailles pour jeter un coup d'œil sur la côte puis elle revint s'accroupir auprès du feu, sa large bouche serrée, ses flasques paupières closes, traçant de grandes rides circulaires autour de ses joues, elle attira sur ses genoux une vieille couverture de laine et parut s'assoupir. On n'entendit plus qu'à de longs intervalles le bruit de la vapeur condensée, qui retombait de la voûte dans la source avec un clapotement bizarre.

Ce silence durait depuis environ deux heures ; minuit approchait, quand, tout à coup, un bruit lointain de pas, mêlé de clameurs discordantes, se fit entendre sur la côte. Berbel écouta ; elle reconnut des cris humains. Alors, se levant toute tremblante et armée de son grand chardon, elle se glissa jusqu'à l'entrée de la roche, écarta les broussailles et vit, à cinquante pas, le fou Yégof qui s'avançait au clair de lune ; il était seul et se débattait, frappant l'air de son sceptre, comme si des milliers d'êtres invisibles l'eussent entouré.

« A moi, Roug, Bléd, Adelrik ! hurlait-il d'une voix éclatante, la barbe hérissée, sa grande chevelure rousse éparse et sa peau de chien autour du bras comme un bouclier. A moi ! hé ! m'entendrez-vous à la fin ? Ne voyez-vous pas qu'ils arrivent ? Les voilà qui fondent du ciel comme des vautours. A moi, les hommes roux ! à moi ! Que cette race de chiens soit anéantie ! Ah ! ah ! c'est toi, Minau, c'est toi, Rochart... Tiens ! tiens ! »

Et tous les morts du Donon, il les nommait avec un ricanement féroce, les défiant comme s'ils eussent été là ; puis il reculait pas à pas, frappant toujours l'air, lançant des imprécations, appelant les siens et se débattant comme dans une mêlée. Cette lutte épouvantable contre des êtres invisibles saisit Berbel d'une frayeur superstitieuse : elle sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque, et voulut se cacher ; mais, au même instant, un vague bourdonnement la fit

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

se retourner, et qu'on juge de son effroi, lorsqu'elle vit la source chaude bouillonner plus que d'habitude, et des flots de vapeur s'en élever, s'en détacher et s'avancer vers la porte.

Et tandis que, pareils à des fantômes, ces nuages épais s'avancaient lentement, tout à coup Yégof parut, criant d'une voix brève:

« Enfin, vous voilà! Vous m'avez entendu! »

Puis, d'un geste rapide, il écarta tous les obstacles : l'air glacial s'engouffra sous la voûte, et les vapeurs se répandirent dans le ciel immense, se tordant et s'élançant au-dessus de la roche, comme si les morts du jour et ceux des siècles écoulés eussent recommencé dans d'autres sphères le combat éternel.

Yégof, la face contractée sous les pâles rayons de la lune, le sceptre étendu, sa large barbe étalée sur la poitrine, les yeux étincelants, saluait chaque fantôme d'un geste et l'appelait par son nom, disant :

« Salut, Bléd, salut, Roug, et vous tous, mes braves, salut !..... L'heure que vous attendiez depuis des siècles est proche, les aigles aiguisent leur bec, la terre a soif de sang : souvenez-vous du Blutfeld! »

Berbel était anéantie, l'épouvante seule la tenait debout; mais bientôt les derniers nuages s'échappèrent de la caverne et se fondirent dans l'azur sans bornes.

Alors Yégof entra brusquement sous la voûte et s'accroupit près de la source, sa grosse tête entre les mains, les coudes aux genoux, regardant d'un œil hagard bouillonner l'eau.

Kateline venait de s'éveiller, et gloussait comme on sanglotte; Wetterhexe, plus morte que vive, observait le fou du coin le plus obscur de l'antre.

« Ils sont tous sortis de la terre ! s'écria tout à coup Yégof; tous, tous! Il n'en reste plus. Ils vont ranimer le courage de mes jeunes hommes, et leur inspirer le mépris de la mort! »

Et relevant sa face pâle, empreinte d'une douleur poignante :

« O femme, dit-il, en fixant sur Wetterhexe ses yeux de loup, descendante des *valkiries* stériles, toi qui n'as pas recueilli dans ton sein le souffle des guerriers pour leur rendre la vie, toi qui n'as jamais rempli leurs coupes profondes à la table du festin, ni posé devant eux la chair fumante du sanglier Sérimar, à quoi donc est-tu bonne! A filer des linceuls! Eh bien! prends ta quenouille et file jour et nuit, car des milliers de hardis jeunes hommes sont couchés dans la neige!... Ils ont vaillamment combattu.... Oui, ils ont fait leur devoir; mais l'heure n'était pas venue!.... Maintenant les corbeaux se disputent leur chair! »

Puis, d'un accent de rage épouvantable, arrachant sa couronne à deux mains avec des poignées de cheveux :

« Oh! race maudite! hurla-t-il, tu seras donc toujours sur notre passage? Sans toi, nous aurions déjà conquis l'Europe; les hommes roux seraient les maîtres de l'univers!... Et je me suis humilié devant le chef de cette race de chiens!... Je lui ai demandé sa fille, au lieu de la prendre et de l'emporter, comme le loup fait de la brebis!... Ah! Huldrix! Huldrix!... »

Et s'interrompant :

« Écoute, écoute, *valkirie!* » fit-il à voix basse.

Il levait le doigt d'un air solennel.

Wetterhexe écouta : un grand coup de vent venait de s'élever dans la nuit, secouant les vieilles forêts chargées de givre. Combien de fois la sorcière avait-elle entendu la bise gémir, durant les nuits d'hiver, sans même y prendre garde; mais alors elle eut peur!

Et comme elle était là, toute tremblante, voilà qu'un cri rauque se fit entendre au dehors, et, presque aussitôt, le corbeau Hans, plongeant sous la roche, se mit à décrire de grands cercles à la voûte, agitant ses ailes d'un air effaré et poussant des croassement lugubres.

Yégof devint pâle comme un mort.

« Vôd, Vôd, s'écria-t-il d'une voix déchirante, que t'a fait ton fils Luitprandt? Pourquoi le choisir plutôt qu'un autre? »

Et, durant quelques secondes, il resta comme anéanti; mais, tout à coup, transporté d'un sauvage enthousiasme et brandissant son sceptre, il s'élança hors de la caverne.

Deux minutes après, Wetterhexe, debout à l'entrée de la roche, le suivait d'un regard anxieux.

Il allait droit devant lui, le cou tendu, le pas allongé; on aurait dit une bête fauve marchant à la découverte. Hans le précédait, voltigeant de place en place.

Ils disparurent bientôt dans la gorge du Blutfeld.

XIX

Cette nuit-là, vers deux heures, la neige se mit à tomber; à la naissance du jour il fallut se secouer et battre de la semelle.

Les Allemands avaient quitté Grandfontaine, Framont et même Schirmeck. Au loin, bien loin, dans les plaines de l'Alsace, on remarquait des points noirs indiquant leurs bataillons en retraite.

Hullin, éveillé de bonne heure, fit le tour du bivouac : il s'arrêta quelques instants à regar-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

der sur le plateau, les canons braqués vers la gorge, les partisans étendus autour du feu, la sentinelle l'arme au bras; puis, satisfait de son inspection, il entra dans la ferme où Louise et Catherine dormaient encore.

Le jour grisâtre se répandait dans la chambre. Quelques blessés, dans la salle voisine, commençaient à ressentir les ardeurs de la fièvre; on les entendait appeler leurs femmes et leurs enfants. Bientôt le bourdonnement des voix, les allées et les venues rompirent le silence de la nuit. Catherine et Louise s'éveillèrent; elles virent Jean-Claude, assis dans un coin de la fenêtre, qui les regardait avec tendresse, et, honteuses d'être moins matinales que lui, elles se levèrent pour aller l'embrasser.

« Eh bien? demanda Catherine.

— Eh bien, ils sont partis; nous restons maîtres de la route, comme je l'avais prévu. »

Cette assurance ne parut pas tranquilliser la vieille fermière; il lui fallut regarder à travers les vitres, et voir la retraite des Allemands jusqu'au fond de l'Alsace. Encore, tout le reste du jour sa figure sévère conserva-t-elle l'empreinte d'une inquiétude indéfinissable.

Entre huit et neuf heures arriva le curé Saumaize, du village des Charmes. Quelques montagnards descendirent alors jusqu'au bas de la côte relever les morts; puis on creusa sur la droite de la ferme une longue fosse, où partisans et *kaiserlicks*, avec leurs habits, leurs feutres, leurs shakos, leurs uniformes, furent rangés côte à côte. Le curé Saumaize, un grand vieillard à tête blanche, lut les antiques prières de la mort, de cette voix rapide et mystérieuse qui vous pénètre jusqu'au fond de l'âme, et semble convoquer les générations éteintes, pour attester aux vivants les horreurs de la tombe.

Toute la journée, il arriva des voitures et des *schlittes** pour emmener les blessés, qui demandaient à grands cris à revoir leur village. Le docteur Lorquin, craignant d'augmenter leur irritation, était forcé d'y consentir. Vers quatre heures, Catherine et Hullin se trouvaient seuls dans la grande salle; Louise était allée préparer le souper. Au dehors, de gros flocons de neige continuaient à descendre du ciel, et se posaient au rebord des fenêtres, et d'instant en instant on voyait un traîneau partir en silence avec son malade enterré dans de la paille; tantôt une femme, tantôt un homme conduisant le cheval par la bride. Catherine, assise près de la table, pliait des bandages d'un air préoccupé.

« Qu'avez-vous donc, Catherine? demanda Hullin. Depuis ce matin je vous vois toute soucieuse. Pourtant nos affaires marchent bien. »

La vieille fermière alors, d'un geste lent repoussant le linge, répondit :

« C'est vrai, Jean-Claude, je suis inquiète.

— Inquiète, et de quoi? L'ennemi est en pleine retraite. Encore tout à l'heure, Frantz Materne que j'avais envoyé en reconnaissance, et tous les piétons de Piorette, de Jérôme, de Labarbe, sont venus me dire que les Allemands retournent à Mutzig. Le vieux Materne et Kasper, après avoir relevé les morts, ont appris à Grandfontaine qu'on ne voit rien du côté de Saint-Blaize-la-Roche. Tout cela prouve que nos dragons d'Espagne ont solidement reçu l'ennemi sur la route Senones, et qu'il craint d'être tourné par Schirmeck. Je ne vois donc pas, Catherine, ce qui vous tourmente. »

Et comme Hullin la regardait d'un air interrogatif :

« Vous allez encore rire de moi, dit-elle; j'ai fait un rêve.

— Un rêve?

— Oui, le même qu'à la ferme du Bois-de-Chênes. »

Puis s'animant, et d'une voix presque irritée:

« Vous direz ce que vous voudrez, Jean-Claude; mais un grand danger nous menace... Oui, oui, tout cela pour vous n'a pas l'ombre de bon sens... D'ailleurs ce n'était pas un rêve, c'était comme une vieille histoire qui vous revient, une chose qu'on revoit dans le sommeil et qu'on reconnaît! Tenez, nous étions comme aujourd'hui, après une grande victoire, quelque part... je ne sais où... dans une sorte de grande baraque en bois traversée de grosses poutres, avec des palissades autour. Nous ne pensions à rien; toutes les figures que je voyais, je les connaissais; c'était vous, Marc Divès, le vieux Duchêne et beaucoup d'autres, des anciens déjà morts : mon père et le vieux Hugues Rochart du Harberg, l'oncle de celui qui vient de mourir, tous en sarrau de grosse toile grise, la barbe longue, le cou nu. Nous avions remporté la même victoire et nous buvions dans de gros pots de terre rouge, quand voilà qu'un cri s'élève : « L'ennemi revient ! » Et Yégof, à cheval, avec sa longue barbe, sa couronne garnie de pointes, une hache à la main, les yeux luisants comme un loup, paraît devant moi dans la nuit. Je cours sur lui avec un pieu, il m'attend... et, depuis ce moment, je ne vois plus rien!... Seulement je sens une grande douleur au cou, un vent froid me passe sur la figure, il me semble que ma tête ballotte au bout d'une corde : c'est ce gueux de Yégof qui avait pendu ma tête à sa selle et qui galo-

* Traîneaux vosgiens.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

paît? » dit la vieille fermière d'un tel accent de conviction que Hullin en frémit.

Il y eut quelques instants de silence, puis Jean-Claude se réveillant de sa stupeur, répondit :

« C'est un rêve... Il m'arrive aussi de faire des rêves... Hier vous avez été tourmentée, Catherine, tout ce bruit... ces cris...

— Non, fit-elle d'un ton ferme en reprenant sa besogne, non ça n'est pas cela. Et, pour vous dire la vérité, pendant toute la bataille, et même au moment où le canon tonnait contre nous, je n'ai pas eu peur; j'étais sûre d'avance que nous ne pouvions pas être battus : j'avais déjà vu ça dans le temps!... maintenant j'ai peur!

– Mais les Allemands ont évacué Schirmeck; toute la ligne des Vosges est défendue; nous avons plus de monde qu'il ne nous en faut, il nous en arrive de minute en minute.

— N'importe ! »

Hullin haussa les épaules :

« Allons, allons, vous avez la fièvre, Catherine; tâchez de vous calmer, de penser à des choses plus gaies. Tous ces rêves, voyez-vous, moi, je m'en moque comme du Grand Turc avec sa pipe et ses bas bleus. Le principal est de se bien garder, d'avoir des munitions, des hommes et des canons : ça vaut encore mieux que des rêves couleur de rose.

— Vous riez, Jean-Claude?

— Non, mais à entendre une femme de bon sens, de grand courage, parler comme vous faites, on se rappelle malgré soi Yégof, qui se vante d'avoir vécu il y a seize cents ans.

—Qui sait? dit la vieille d'un ton obstiné; s'il se rappelle, lui, ce que les autres ont oublié. »

Hullin allait lui raconter sa conversation de la veille, au bivouac avec le fou, pensant renverser ainsi de fond en comble toutes ses visions lugubres, mais la voyant d'accord avec Yégof sur le chapitre des seize cents ans, le brave homme ne dit plus rien, et reprit sa promenade silencieuse, la tête basse, le front soucieux. » Elle est folle, pensait-il; encore une petite secousse, et c'est fini. »

Catherine, au bout d'un instant de rêverie, allait dire quelque chose, quand Louise entra comme une hirondelle, en criant de sa plus douce voix :

« Maman Lefèvre, maman Lefèvre, une lettre de Gaspard ! »

Alors la vieille fermière, dont le nez crochu s'était recourbé jusque sur ses lèvres, tant elle s'indignait de voir Hullin tourner son rêve en ridicule, releva la tête, et les grandes rides de ses joues se détendirent.

Elle prit la lettre, en regarda le cachet rouge, et dit à la jeune fille :

« Embrasse-moi, Louise; c'est une bonne lettre. »

Ce que Louise fit avec enthousiasme.

Hullin s'était rapproché, tout heureux de cet incident, et le facteur Brainstein, ses gros souliers roussis par la neige, les deux mains appuyées sur son bâton, les épaules affaissées, stationnait à la porte d'un air harassé.

La vieille mit ses besicles, ouvrit la lettre avec une sorte de recueillement, sous les yeux impatients de Jean-Claude et de Louise, et lut tout haut :

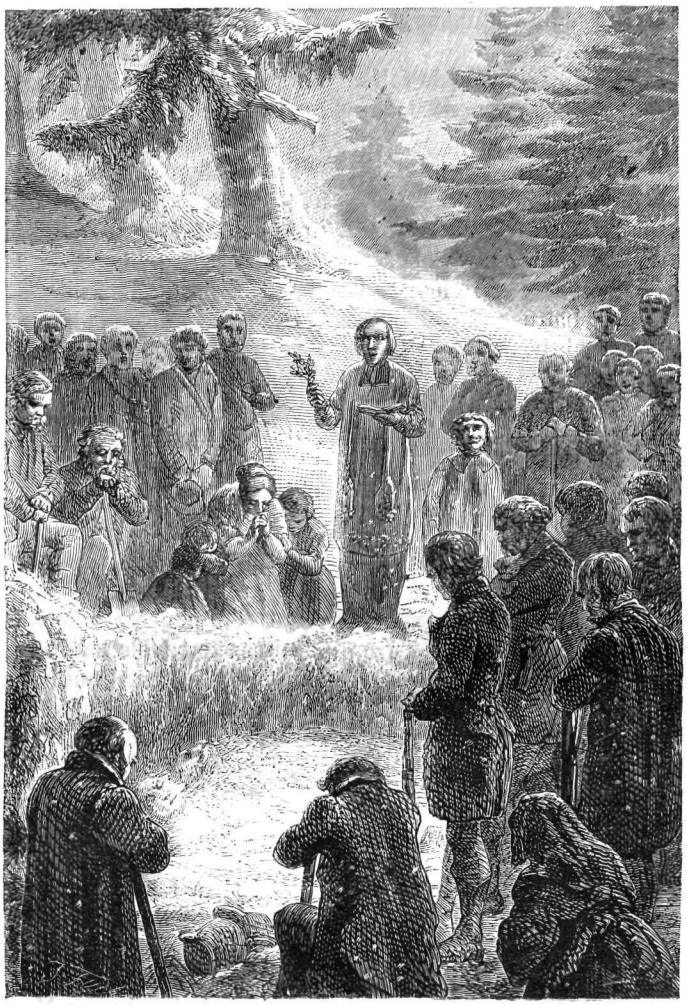
« Celle-ci, ma bonne mère, est à cette fin de « vous prévenir que tout va bien, et que je suis « arrivé le mardi soir à Phalsbourg, juste « comme on fermait les portes. Les Cosaques « étaient déjà sur la côte de Saverne; il a fallu « tirailler toute la nuit contre leur avant-« garde. Le lendemain, un parlementaire est « venu nous sommer de rendre la place. Le « commandant Meunier lui a répondu d'aller « se faire pendre ailleurs, et, trois jours après, « les grandes giboulées de bombes et d'obus « ont commencé à pleuvoir sur la ville. Les « Russes ont trois batteries, l'une sur la côte « de Mittelbronn, l'autre aux Baraques d'en « haut, et la troisième derrière la tuilerie de « Pernette, près du guévoir; mais les boulets « rouges nous font le plus de mal : ils brûlent « les maisons de fond en comble, et, quand « l'incendie s'allume quelque part, il arrive « des obus en masse qui empêchent les gens de « l'éteindre. Les femmes et les enfants ne sor-« tent pas des blockhaus; les bourgeois restent « avec nous sur les remparts : ce sont de « braves gens; il y a dans le nombre quelques « anciens de Sambre-et-Meuse, d'Italie et d'É-« gypte, qui n'ont pas oublié le service des « pièces. Ça m'attendrit de voir leurs vieilles « moustaches grises s'allonger sur les caro-« nades pour pointer. Je vous réponds qu'il « n'y a pas de mitraille perdue avec eux. C'est « égal, quand on a fait trembler le monde, « c'est dur tout de même d'être forcé, dans ses « vieux jours, de défendre sa baraque et son « dernier morceau de pain. »

—« Oui, c'est dur, fit la mère Catherine en essuyant ses yeux, rien que d'y penser, ça vous remue le cœur. »—

Puis elle poursuivit :

« Avant-hier, le gouverneur décida qu'on « irait défoncer les grilles à boulets de la tui-« lerie. Vous saurez que ces Russes cassent la « glace du guévoir pour se baigner par pelo-« tons de vingt ou trente, et qu'ils entrent en-« suite se sécher dans le four de la briquete-« rie. Bon. Vers quatre heures comme le jour « baissait, nous sortons par la poterne de l'ar-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Le curé Saumaize lut les antiques prières de la mort. (Page 70.)

senal, nous montons aux chemins couverts, « et nous enfilons l'allée des Vaches, le fusil « sous le bras, au pas de course. Dix minutes « après, nous commençons un feu roulant sur « ceux du guévoir. Tous les autres sortent de « la tuilerie; ils n'avaient que le temps de pas- « ser leur giberne, d'empoigner leur fusil et « de se mettre en rangs, tout nus sur la neige, « comme de véritables sauvages. Malgré cela, « les gueux étaient dix fois plus nombreux que « nous, et ils commençaient un mouvement à « droite, sur la petite chapelle de Saint-Jean, « pour nous entourer, quand les pièces de l'ar- « senal se mirent à souffler dans leur direc- « tion une brise carabinée, comme je n'en ai « jamais vu de pareille; la mitraille en enle- « vait des files à perte de vue. Au bout d'un « quart d'heure, tous, en masse, se mirent en « retraite sur les Quatre-Vents, sans ramasser « leurs culottes, les officiers en tête, et les bou- « lets de la place en serre-file. Papa Jean- « Claude aurait joliment ri de cette débâcle. « Enfin, à la nuit close, nous sommes rentrés « en ville, après avoir détruit les grilles à bou- « lets et jeté deux pièces de huit dans le puits « de la briqueterie : c'est notre première ex- « pédition.—Aujourd'hui, je vous écris des Ba- « raques du Bois-de-Chênes, où nous sommes « en tournée pour approvisionner la place. « Tout cela peut durer des mois. Je me suis « laissé dire que les alliés remontent la vallée « de Dosenheim jusqu'à Weschem, et qu'ils « gagnent par millers la route de Paris... Ah ! « si le bon Dieu voulait que l'empereur eût le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Materne et son fils Kasper tiraient du seuil de l'allée... (Page 74.)

« dessus en Lorraine ou en Champagne, il n'en « réchapperait pas un seul ! Enfin, qui vivra « verra... Voici qu'on sonne la retraite sur « Phalsbourg; nous avons récolté pas mal de « bœufs, de vaches et de chèvres dans les en- « virons. On va se battre pour les faire entrer « sains et saufs. Au revoir, ma bonne mère, « ma chère Louise, papa Jean-Claude; je vous « embrasse longtemps, comme si je vous tenais « sur mon cœur. »

En finissant, Catherine Lefèvre s'attendrit.

Quel brave garçon ! fit-elle; ça ne connaît que son devoir. Enfin... voilà... Tu entends, Louise, il t'embrasse longtemps ! »

Louise alors se jetant dans ses bras, elles s'embrassèrent, et la mère Catherine, malgré la fermeté de son caractère, ne put retenir deux grosses larmes, qui suivirent les sillons de ses joues, puis se remettant :

« Allons, allons, dit-elle, tout va bien ! Venez, Brainstein, vous allez manger un morceau de bœuf et prendre un verre de vin. Voici toujours un écu de six livres pour votre course; je voudrais pouvoir vous en donner autant tous les huit jours pour une lettre pareille. »

Le piéton, charmé de cette aubaine, suivit la vieille; Louise marchait derrière, et Jean-Claude venait ensuite, impatient d'interroger Brainstein sur ce qu'il avait appris en route, touchant les événements actuels, mais il n'en tira rien de nouveau, sinon que les alliés bloquaient Bitche, Lutzelstein, et qu'ils avaient perdu quelques centaines d'hommes, en essayant de forcer le défilé du Graufthâl.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

XX

Vers dix heures du soir, Catherine Lefèvre et Louise, après avoir souhaité le bonsoir à Hullin, montèrent dans la chambre au-dessus de la grande salle, pour aller se coucher. Il y avait là deux grands lits de plume à duvet, de toile bleue rayée de rouge, qui s'élevait jusqu'au plafond.

« Allons, s'écria la vieille fermière en grimpant sur sa chaise, allons, dors bien, mon enfant, moi, je n'en puis plus; je vais m'en donner! »

Elle tira la couverture, et cinq minutes après elle dormait profondément.

Louise ne tarda point à suivre son exemple.

Or, cela durait depuis environ deux heures, lorsque la vieille fut éveillée en sursaut par un tumulte épouvantable :

« Aux armes! criait-on; aux armes; — Hé! par ici, mille tonnerres! ils arrivent! »

Cinq ou six coups de feu se suivirent, illuminant les vitres noires.

« Aux armes! aux armes! »

Les coups de fusil retentirent de nouveau. On allait, on venait, on courait.

La voix de Hullin, sèche, vibrante, s'entendait donnant des ordres.

Puis, à gauche de la ferme, bien loin, il y eut comme un petillement sourd, profond, dans les gorges du Grosmann.

« Louise! Louise! cria la vieille fermière, tu entends?

—Oui!... Oh! mon Dieu, c'est terrible! »

Catherine sauta de son lit.

« Lève-toi, mon enfant, dit-elle; habillons-nous. »

Les coups de fusil redoublaient, passant sur les vitres comme des éclairs.

« Attention! » criait Materne.

On entendait aussi les hennissements d'un cheval au dehors, et le trépignement d'une foule de monde dans l'allée, dans la cour et devant la ferme : la maison semblait ébranlée jusque dans ses fondements.

Tout à coup les coups de fusil partirent par les fenêtres de la salle du rez-de-chaussée. Les deux femmes s'habillaient à la hâte. En ce moment un pas lourd fit crier l'escalier; la porte s'ouvrit, et Hullin parut avec une lanterne, pâle, les cheveux ébouriffés, les joues frémissantes.

« Dépêchez-vous! s'écria-t-il; nous n'avons pas une minute à perdre.

—Que se passe-t-il donc? » demanda Catherine.

La fusillade se rapprochait.

« Eh! hurla Jean-Claude les bras en l'air, est-ce que j'ai le temps de vous l'expliquer? »

La fermière comprit qu'il n'y avait qu'à obéir. Elle prit sa capuche et descendit l'escalier avec Louise. A la lueur tremblotante des coups de feu, Catherine vit Materne, le cou nu, et son fils Kasper, tirant du seuil de l'allée sur les abatis, et dix autres derrière eux qui leur passaient les fusils, de sorte qu'ils n'avaient qu'à épauler et à faire feu. Toutes ces figures entassées, chargeant, armant, avançant le bras, avaient un aspect terrible. Trois ou quatre cadavres, affaissés contre le mur décrépit, ajoutaient à l'horreur du combat; la fumée montait dans la masure.

En arrivant sur l'escalier, Hullin cria :

« Les voici, grâce au ciel! »

Et tous les braves gens qui se trouvaient là, levant la tête, crièrent :

« Courage! mère Lefèvre! »

Alors la pauvre vieille, brisée par ces émotions, se prit à pleurer. Elle s'appuya sur l'épaule de Jean-Claude; mais celui-ci l'enleva comme une plume et sortit en courant le long du mur à droite. Louise suivait en sanglotant.

Au dehors, on n'entendait que des sifflements, des coups mats contre le mur; le crépi se détachait, les tuiles roulaient, et tout en face, du côté des abatis, à trois cents pas, on voyait les uniformes blancs, en ligne, éclairés par leur propre feu dans la nuit noire, puis sur leur gauche, de l'autre côté du ravin des Minières, les montagnards qui les prenaient en écharpe.

Hullin disparut à l'angle de la ferme; là tout était sombre : c'est à peine si l'on voyait le docteur Lorquin, à cheval devant un traîneau, un grand sabre de cavalerie au poing, deux pistolets d'arçon passés à la ceinture, et Frantz Materne, avec une douzaine d'hommes, le fusil au pied, frémissant de rage. Hullin assit Catherine dans le traîneau sur une botte de paille, puis Louise à côté d'elle.

« Vous voilà! s'écria le docteur, c'est bien heureux! »

Et Frantz Materne ajouta :

« Si ce n'était pas pour vous, mère Lefèvre, vous pouvez croire que pas un ne quitterait le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

plateau ce soir; mais pour vous il n'y a rien à dire.

— Non, crièrent les autres, il n'y a rien à dire. »

Au même moment, un grand gaillard, aux jambes longues comme celles d'un héron et le dos voûté, passa derrière le mur en courant et criant :

« Ils arrivent... sauve qui peut! »

Hullin pâlit.

« C'est le grand rémouleur du Harberg, » fit-il, en grinçant des dents.

Frantz, lui, ne dit rien : il épaula sa carabine, ajusta et fit feu.

Louise vit le rémouleur, à trente pas dans l'ombre, étendre ses deux grands bras et tomber la face contre terre.

Frantz rechargeait son arme en souriant d'un air bizarre.

Hullin dit :

« Camarades, voici notre mère, celle qui nous a donné de la poudre et qui nous a nourris pour la défense du pays, et voici mon enfant ; sauvez-les! »

Tous répondirent :

« Nous les sauverons, ou nous mourrons avec elles.

— Et n'oubliez pas d'avertir Divès qu'il reste au Falkeinstein jusqu'à nouvel ordre!

— Soyez tranquille, maître Jean-Claude.

— Alors en route, docteur, en route! s'écria le brave homme.

— Et vous, Hullin ? fit Catherine.

— Moi, ma place est ici; il s'agit de défendre notre position jusqu'à la mort!

— Papa Jean-Claude! » cria Louise en lui tendant les bras.

Mais il tournait déjà le coin, le docteur frappait son cheval, le traîneau filait sur la neige, et derrière, Frantz Materne et ses hommes, la carabine sur l'épaule, allongeaient le pas, tandis que le roulement de la fusillade continuait autour de la ferme. Voilà ce que Catherine Lefèvre et Louise virent dans l'espace de quelques minutes. Il s'était sans doute passé quelque chose d'étrange et de terrible dans cette nuit. La vieille fermière, se rappelant son rêve, devint silencieuse. Louise essuyait ses larmes et jetait un long regard vers le plateau, éclairé comme par un incendie. Le cheval bondissait sous les coups du docteur; les montagnards de l'escorte avaient peine à suivre. Longtemps encore le tumulte, les clameurs du combat, les détonations et le sifflement des balles, hachant les broussailles, s'entendirent mais tout cela s'affaiblit de plus en plus, et bientôt, à la descente du sentier, tout disparut comme en rêve.

Le traîneau venait d'atteindre l'autre versant de la montagne, et filait comme une flèche dans les ténèbres. Le galop du cheval, la respiration haletante de l'escorte, de temps en temps le cri du docteur : « hue, Bruno! hue donc! » troublaient seuls le silence.

Une grande nappe d'air froid, remontant des vallées de la Sarre, apportait de bien loin, comme un soupir, les rumeurs éternelles des torrents et des bois. La lune écartait un nuage, et regardait en face les sombres forêts du Blanru, avec leurs grands sapins chargés de neige.

Dix minutes après, le traîneau arrivait au coin de ces bois, et le docteur Lorquin, se retournant sur sa selle, s'écriait :

« Maintenant, Frantz, qu'allons-nous faire? Voici le sentier qui tourne vers les collines de Saint-Quirin, et voici l'autre qui descend au Blanru : lequel prendre? »

Frantz et les hommes de l'escorte s'étaient rapprochés. Comme ils se trouvaient alors sur le versant occidental du Donon, ils commençaient à revoir de l'autre côté, à la cime des airs, la fusillade des Allemands, qui venaient par le Grosmann. On n'apercevait que le feu, et quelques instants après on entendait la détonation rouler dans les abîmes.

« Le sentier des collines de Saint-Quirin, dit Frantz, est le plus court pour aller à la ferme du Bois-de-Chênes; nous gagnerons au moins trois bons quarts d'heure.

— Oui, s'écria le docteur, mais nous risquons d'être arrêtés par les *kaiserlicks*, qui tiennent maintenant le défilé de la Sarre. Voyez, ils sont déjà maîtres des hauteurs; ils ont sans doute envoyé des détachements sur la Sarre-Rouge pour tourner le Donon.

— Prenons le sentier du Blanru, dit Frantz, c'est plus long, mais c'est plus sûr. »

Le traîneau descendit à gauche le long des bois. Les partisans à la file, le fusil en arrêt, marchaient sur le haut du talus, et le docteur, à cheval dans le chemin creux, fendait les flots de neige. Au-dessus pendaient les branches des sapins en demi-voûte, couvrant de leur ombre noire le sentier profond, tandis que la lune éclairait les alentours. Ce passage avait quelque chose de si pittoresque et de si majestueux, qu'en toute autre circonstance Catherine en eût été émerveillée, et Louise n'aurait pas manqué d'admirer ces longues gerbes de givre, ces festons scintillant comme le cristal aux rayons de la pâle lumière; mais alors leur âme était pleine d'inquiétude, et d'ailleurs, lorsque le traîneau fut entré dans la gorge, toute clarté disparut, et les cimes des hautes montagnes d'alentour restèrent seules éclairées. Comme

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ils marchaient ainsi depuis un quart d'heure, en silence, Catherine, après avoir longtemps retourné sa langue, ne pouvant y tenir davantage, s'écria :

« Docteur Lorquin, maintenant que vous nous tenez dans le fond du Blanru, et que vous pouvez faire de nous tout ce qu'il vous plaît, m'expliquerez-vous enfin pourquoi on nous entraîne de force? Jean-Claude est venu me prendre, il m'a jetée sur cette botte de paille... et me voilà !

— Hue, Bruno ! » fit le docteur.

Puis il répondit gravement :

« Cette nuit, mère Catherine, il nous est arrivé le plus grand des malheurs. Il ne faut pas en vouloir à Jean-Claude, car, par la faute d'un autre, nous perdons le fruit de tous nos sacrifices?

— Par la faute de qui?

— De ce malheureux Labarbe, qui n'a pas gardé le défilé du Blutfeld. Il est mort ensuite en faisant son devoir; mais cela ne répare pas le désastre, et, si Piorette n'arrive pas à temps pour soutenir Hullin, tout est perdu; il faudra quitter la route et battre en retraite.

— Comment ! le Blutfeld a été pris?

— Oui, mère Catherine. Qui diable aurait jamais pensé que les Allemands entreraient par là? Un défilé presque impraticable pour les piétons, encaissé entre des rochers à pic, où les pâtres eux-mêmes ont de la peine à descendre avec leurs troupeaux de chèvres. Eh bien! ils ont passé là, deux à deux; ils ont tourné la Roche-Creuse, ils ont écrasé Labarbe, et puis ils sont tombés sur Jérôme, qui s'est défendu comme un lion jusqu'à neuf heures du soir; mais, à la fin, il a bien fallu se jeter dans les sapinières et laisser le passage aux *kaiserlicks*. Voilà le fond de l'histoire. C'est épouvantable. Il faut qu'il y ait eu dans le pays un homme assez lâche, assez misérable pour guider l'ennemi sur nos derrières, et nous livrer pieds et poings liés. — Oh ! le brigand ! s'écria Lorquin d'une voix frémissante, je ne suis pas méchant, mais s'il me tombait sous la patte, comme je vous le disséquerais!... — Hue, Bruno ! hue donc ! »

Les partisans marchaient toujours sur le talus, sans rien dire, comme des ombres.

Le traîneau se reprit à galoper, puis sa marche se ralentit; le cheval soufflait.

La vieille fermière restait silencieuse, pour classer ses nouvelles idées dans sa tête.

« Je commence à comprendre, dit-elle au bout de quelques instants; nous avons été attaqués cette nuit de front et de côté.

—Justement, Catherine; par bonheur, dix minutes avant l'attaque, un homme de Marc Divès, — un contrebandier, Zimmer, l'ancien dragon, — était arrivé ventre à terre nous prévenir. Sans cela nous étions perdus. Il est tombé dans nos avant-postes, après avoir traversé un détachement de Cosaques sur le plateau du Grosmann. Le pauvre diable avait reçu un coup de sabre terrible, ses entrailles pendaient sur la selle; n'est-ce pas, Frantz?

—Oui, répondit le chasseur d'une voix sourde.

—Et qu'a-t-il dit? demanda la vieille fermière.

—Il n'a eu que le temps de crier: « Aux armes! . . . Nous sommes tournés. . . Jérôme m'envoie. . . Labarbe est mort. . . Les Allemands ont passé au Blutfeld. »

—C'était un brave homme! fit Catherine.

—Oui, c'était un brave homme! » répondit Frantz la tête inclinée.

Alors tout redevint silencieux, et longtemps, le traîneau s'avança dans la vallée tortueuse. Par instants, il fallait s'arrêter, tant la neige était profonde, trois ou quatre montagnards descendaient alors prendre le cheval par la bride, et l'on continuait.

« C'est égal, reprit Catherine sortant tout à coup de ses rêveries, Hullin aurait bien pu me dire...

—Mais s'il vous avait parlé de ces deux attaques, interrompit le docteur, vous auriez voulu rester.

—Et qui peut m'empêcher de faire ce que je veux? S'il me plaisait de descendre en ce moment du traîneau, est-ce que je ne serais pas libre?... J'ai pardonné à Jean-Claude; je m'en repens !

—Oh ! maman Lefèvre, s'il allait être tué pendant que vous dites cela! murmura Louise.

—Elle a raison, cette enfant, » pensa Catherine.

Et bien vite elle ajouta :

« Je dis que je m'en repens, mais c'est un si brave homme, qu'on ne peut pas lui en vouloir. Je lui pardonne de tout mon cœur; à sa place, j'aurais fait comme lui. »

A deux ou trois cents pas plus loin, ils entrèrent dans le défilé des Roches. La neige avait cessé de tomber, la lune brillait entre deux grands nuages blancs et noirs. La gorge étroite, bordée de rochers à pic, se déroulait au loin, et sur les côtés les hautes sapinières s'élevaient à perte de vue. Là, rien ne troublait le calme des grands bois; on se serait cru bien loin de toute agitation humaine. Le silence était si profond, qu'on entendait chaque pas du cheval dans la neige, et, de temps en temps, sa respiration brusque. Frantz Materne s'arrêtait parfois, promenant un coup d'œil sur

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

les côtes sombres, puis allongeant le pas pour rattrapper les autres.

Et les vallées succédaient aux vallées; le traîneau montait, descendait, tournait à droite, puis à gauche, et les partisans, la baïonnette bleuâtre au bout du fusil, suivaient sans relâche.

Ils venaient d'atteindre ainsi, vers trois heures du matin, la prairie des Brimbelles, où l'on voit encore de nos jours un grand chêne qui s'avance au tournant de la vallée. De l'autre côté, sur la gauche, au milieu des bruyères toutes blanches de neige, derrière son petit mur de pierres sèches et les palissades de son petit jardin, commençait à poindre la vieille maison forestière du garde Cuny, avec ses trois ruches posées sur une planche, son vieux cep de vigne noueux, grimpant jusque sous le toit en auvent, et sa petite cime de sapin suspendue à la gouttière en guise d'enseigne, car Cuny faisait aussi le métier de cabaretier dans cette solitude.

En cet endroit, comme le chemin longe le haut du mur de la prairie, qui se trouve à quatre ou cinq pieds en contre-bas, et qu'un gros nuage voilait la lune, le docteur, craignant de verser, s'arrêta sous le chêne.

« Nous n'avons plus qu'une heure de chemin, mère Lefèvre, cria-t-il, ainsi bon courage, rien ne nous presse.

—Oui, dit Frantz, le plus gros est fait, et nous pouvons laisser souffler le cheval. »

Toute la troupe se réunit autour du traîneau; le docteur mit pied à terre. Quelques-uns battirent le briquet pour allumer leur pipe; mais on ne disait rien, chacun songeait au Donon. Que se passait-il là-bas? Jean-Claude parviendrait-il à se maintenir sur le plateau jusqu'à l'arrivée de Piorette? Tant de choses pénibles, tant de réflexions désolantes se pressaient dans l'âme de ces braves gens, que pas un n'avait envie de parler.

Comme ils étaient là depuis cinq minutes sous le vieux chêne, au moment où le nuage se retirait lentement, et que la pâle lumière s'avançait du fond de la gorge, tout à coup, à deux cents pas en face d'eux, une figure noire à cheval parut dans le sentier entre les sapins. Cette figure, haute, sombre, ne tarda point à recevoir un rayon de la lune; alors on vit distinctement un Cosaque avec son bonnet de peau d'agneau, et sa grande lance suspendue sous le bras, la pointe en arrière. Il s'avançait au petit pas; déjà Frantz l'ajustait, quand, derrière lui, on vit apparaître une autre lance, puis un autre Cosaque, puis un autre... Et, dans toute la profondeur de la futaie, sur le fond pâle du ciel, on ne vit plus alors que s'agiter des banderoles en queue d'hirondelle, scintiller des lances et s'avancer des Cosaques à la file, directement vers le traîneau, mais sans se presser, comme des gens qui cherchent, les uns le nez en l'air, les autres penchés sur la selle, pour voir sous les broussailles : il y en avait plus de trente.

Qu'on juge de l'émotion de Louise et de Catherine, assises au milieu du chemin. Elles regardaient toutes deux la bouche béante. Encore une minute, elles allaient être au milieu de ces bandits. Les montagnards semblaient stupéfaits; impossible de retourner : d'un côté le mur de la prairie à descendre, de l'autre la montagne à gravir. La vieille fermière, dans son trouble, prit Louise par le bras en criant d'une voix étouffée :

« Sauvons-nous dans le bois! »

Elle voulut enjamber le traîneau, mais son soulier resta dans la paille.

Tout à coup, un des Cosaques fit entendre une exclamation gutturale qui parcourut toute la ligne.

« Nous sommes découverts! » cria le docteur Lorquin en tirant son sabre.

A peine avait-il jeté ce cri, que douze coups de fusil éclairaient le sentier d'un bout à l'autre, et qu'un véritable hurlement de sauvages répondait à la détonation : les Cosaques débouchaient du sentier dans la prairie en face, les reins affaissés, les jambes pliées en équerre, lançant leurs chevaux à toute bride, et filant vers la maison forestière comme des cerfs.

« Hé! les voilà qui se sauvent au diable! » cria le docteur.

Mais le brave homme s'était trop hâté de parler : à deux ou trois cents pas dans la vallée, tout à coup, les Cosaques se massèrent comme une bande d'étourneaux en décrivant un cercle; puis, la lance en arrêt, le nez entre les oreilles de leurs chevaux, ils arrivèrent ventre à terre droit sur les partisans, en criant d'une voix rauque : « Hourra! hourra! »

Ce fut un moment terrible.

Frantz et les autres se jetèrent sur le mur, pour couvrir le traîneau.

Deux secondes après, on ne s'entendait plus; les lances froissaient les baïonnettes, les cris de rage répondaient aux imprécations, on ne voyait plus sous l'ombre du grand chêne, où filtraient quelques rayons de lumière blafarde, que des chevaux debout, la crinière hérissée, cherchant à franchir le mur de la prairie, et, au-dessous, de véritables figures barbares, les yeux luisants, le bras levé, lançant leurs coups avec fureur, avançant, reculant, et poussant des cris à vous faire dresser les cheveux sur la tête.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Louise, toute pâle, et la vieille fermière, ses grands cheveux gris épars, se tenaient debout dans la paille.

Le docteur Lorquin, devant elles, parait les coups avec son sabre, et, tout en ferraillant, leur criait :

« Couchez-vous, morbleu!... couchez-vous donc!... »

Mais elles ne l'entendaient pas.

Louise, au milieu de ce tumulte, de ces hurlements féroces, ne songeait qu'à couvrir Catherine, et la vieille fermière, — qu'on juge de sa terreur, — venait de reconnaître Yégof sur un grand cheval maigre, Yégof, la couronne de fer-blanc en tête, la barbe hérissée, la lance au poing, et sa longue peau de chien flottant sur les épaules. Elle le voyait là comme en plein jour : c'était lui, dont le sombre profil s'élevait à dix pas, les yeux étincelants, dardant sa longue flèche bleue dans les ténèbres, et cherchant à l'atteindre. Que faire?... se soumettre, subir son sort!... Ainsi les plus fermes caractères se sentent brisés par un destin inflexible : la vieille se croyait marquée d'avance; elle regardait tous ces gens bondir comme des loups, se porter des coups, les parer au clair de lune. Elle en voyait quelques-uns s'affaisser; des chevaux, la bride sur le cou, s'échapper dans la prairie... Elle voyait la plus haute lucarne de la maison forestière s'ouvrir à gauche, et le vieux Cuny, en manches de chemise, mettre son fusil en joue, sans oser tirer dans la bagarre... Elle voyait toutes ces choses avec une lucidité singulière et se disait : « Le fou est revenu... Quoi qu'on fasse, il pendra ma tête à sa selle. Il faut que ça finisse comme dans mon rêve! »

Et tout en effet semblait justifier ses craintes : les montagnards, trop inférieurs en nombre, reculaient. Bientôt il y eut un tourbillon ; les cosaques, franchissant le mur, arrivaient sur le sentier; un coup de lance, mieux dirigé, fila jusque dans le chignon de la vieille, qui sentit ce fer froid glisser sur sa nuque :

« Oh! les misérables! » cria-t-elle en tombant et se retenant des deux mains aux rênes.

Le docteur Lorquin lui-même venait d'être renversé contre le traîneau. Frantz et les autres, cernés par vingt cosaques, ne pouvaient accourir. Louise sentit une main se poser sur son épaule : la main du fou, du haut de son grand cheval.

A cet instant suprême, la pauvre enfant, folle d'épouvante, fit entendre un cri de détresse ; puis elle vit quelque chose reluire dans les ténèbres, les pistolets de Lorquin, et, rapide comme l'éclair, les arrachant de la ceinture du docteur, elle fit feu des deux coups à la fois, brûlant la barbe de Yégof, dont la face rouge fut illuminée, et brisant la tête d'un cosaque qui se penchait vers elle, les yeux blancs écarquillés de convoitise. Ensuite, elle saisit le fouet de Catherine, et debout, pâle comme une morte, elle cingla les flancs du cheval, qui partit en bondissant. Le traîneau volait dans les broussailles ; il se penchait à droite, à gauche. Tout à coup il y eut un choc : Catherine, Louise, la paille, tout roula dans la neige sur la pente du ravin. Le cheval s'arrêta tout court, renversé sur les jarrets, la bouche pleine d'écume sanglante : il venait de heurter un chêne.

Si rapide qu'eût été cette chute, Louise avait vu quelques ombres passer comme le vent derrière le taillis. Elle avait entendu une voix terrible, celle de Divès, crier : « En avant! pointez! »

Ce n'était qu'une vision, une de ces apparitions confuses, telles qu'il nous en passe devant les yeux à la dernière heure ; mais, en se relevant, la pauvre jeune fille ne conserva plus aucun doute : on ferraillait à vingt pas de là, derrière un rideau d'arbres, et Marc criait : « Hardi, mes vieux!... pas de quartier! »

Puis elle vit une douzaine de cosaques grimper la côte en face, au milieu des bruyères, comme des lièvres, et au-dessous, par une éclaircie, Yégof traversant la vallée au clair de lune, comme un oiseau effaré. Plusieurs coups de fusil partirent; mais le fou ne fut pas atteint, et, se dressant de plein vol sur ses étriers, il se retourna, agitant sa lance d'un air de bravade, et poussant un « hourra! » de cette voix perçante du héron qui vient d'échapper à la serre de l'aigle, et gagne le vent à tire-d'aile. Deux coups de fusil partirent encore de la maison forestière ; quelque chose, un lambeau de guenille, se détacha des reins du fou, qui poursuivit sa course, répétant ses « hourra! » d'un accent rauque, en gravissant le sentier qu'avaient suivi ses camarades.

Et toute cette vision disparut comme un rêve.

Alors Louise se retourna; Catherine était debout à côté d'elle, non moins stupéfaite, non moins attentive. Elles se regardèrent un instant, puis elles s'embrassèrent avec un sentiment de bonheur inexprimable.

« Nous sommes sauvées! » murmura Catherine.

Et toutes deux se mirent à pleurer.

« Tu t'es bravement comportée, disait la fermière ; c'est beau, c'est bien. Jean-Claude, Gaspard et moi, nous pouvons être fiers de toi! »

Louise était agitée d'une émotion si profonde, qu'elle en tremblait des pieds à la tête. Le danger passé, sa douce nature reprenait le dessus;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

elle ne pouvait comprendre son courage de tout à l'heure.

Au bout d'un instant, se trouvant un peu remises, elles s'apprêtaient à remonter dans le chemin, lorsqu'elles virent cinq ou six partisans et le docteur qui venaient à leur rencontre.

« Ah! vous avez beau pleurer, Louise, dit Lorquin, vous êtes un dragon, un vrai diable. Maintenant vous faites la bouche en cœur; mais nous vous avons tous vue à l'ouvrage. Et, à propos, mes pistolets, où sont-ils?

En ce moment, les broussailles s'écartèrent, et le grand Marc Divès, sa latte pendue au poing, apparut en criant :

« Hé! mère Catherine, en voilà des secousses. Mille tonnerres! quelle chance que je me sois trouvé là. Ces gueux vous dévalisaient de fond en comble!

—Oui, dit la vieille fermière en fourrant ses cheveux gris sous son bonnet, c'est un grand bonheur.

—Si c'est un bonheur! Je le crois bien : il n'y a pas plus de dix minutes, j'arrive avec mon fourgon chez le père Cuny. « N'allez pas au Donon qu'il me dit, depuis une heure, le ciel est tout rouge de ce côté... on se bat pour sûr là-haut. — Vous croyez?— Ma foi oui. — Alors Joson va partir en éclaireur, et voir un peu, et nous autres nous viderons un verre en attendant. » Bon! à peine Joson sorti, j'entends des cris du cinq cents diables : « Qu'est-ce que c'est, Cuny? — Je n'en sais rien. » Nous poussons la porte et nous voyons la bagarre. « Hé! s'écria le grand contrebandier, c'est nous qui ne faisons pas long feu. » Je saute sur mon Fox, et en avant. Quelle chance!

—Ah! dit Catherine, si nous étions sûrs que nos affaires vont aussi bien sur le Donon, nous pourrions nous réjouir.

—Oui, oui, Frantz m'a raconté cela, c'est le diable, il faut toujours que quelque chose cloche, répondit Marc. Enfin... enfin... nous restons là, les pieds dans la neige Espérons que Piorette ne laissera pas écraser ses camarades, et allons vider nos verres, encore à moitié pleins. »

Quatre autres contrebandiers venaient d'arriver, disant que ce gueux de Yégof pourrait bien revenir avec un tas de brigands de son espèce.

« C'est juste, répondit Divès. Nous allons retourner au Falkenstein, puisque c'est l'ordre de Jean-Claude; mais nous ne pouvons pas emmener notre fourgon, il nous empêcherait de prendre la traverse, et, dans une heure, tous ces bandits nous tomberaient sur le casaquin. Montons toujours chez Cuny; Catherine et Louise ne seront pas fâchées de boire un coup, ni les autres non plus; ça leur remettra le cœur à la bonne place. Hue, Bruno! »

Il prit le cheval par la bride. On venait de charger deux hommes blessés sur le traîneau. Deux autres ayant été tués, avec sept ou huit cosaques étendus sur la neige, leurs grandes bottes écartées, tout cela fut abandonné, et l'on se dirigea vers la maison du vieux forestier. Frantz se consolait de n'être pas au Donon. Il avait éventré deux cosaques, et la vue de l'auberge le mit d'assez bonne humeur. Devant la porte stationnait le fourgon de cartouches. Cuny sortit en criant :

« Soyez les bienvenus, mère Lefèvre, quelle nuit pour des femmes! Asseyez-vous. Que se passe-t-il là-haut? »

Tandis qu'on vidait bouteille à la hâte, il fallut encore une fois tout expliquer. Le bon vieux, vêtu d'une simple casaque et d'une culotte verte, la face ridée, la tête chauve, écoutait, les yeux arrondis, joignant les mains et criant :

« Bon Dieu! bon Dieu! dans quel temps vivons-nous! On ne peut plus suivre les grands chemins sans risquer d'être attaqué. C'est pire que les vieilles histoires des Suédois. »

Et il hochait la tête.

« Allons, s'écria Divès, le temps presse, en route, en route! »

Tout le monde étant sorti, les contrebandiers conduisirent le fourgon, qui renfermait quelques milliers de cartouches et deux petites tonnes d'eau-de-vie, à trois cents pas de là, au milieu de la vallée, puis ils dételèrent les chevaux.

« Allez toujours en avant! cria Marc; dans quelques minutes nous vous rejoindrons.

—Mais que veux-tu faire de cette voiture-là? disait Frantz. Puisque nous n'avons pas le temps de l'emmener au Falkenstein, mieux vaudrait la laisser sous le hangar de Cuny, que de l'abandonner au milieu du chemin.

—Oui, pour faire pendre le pauvre vieux, lorsque les cosaques arriveront, car ils seront ici avant une heure. Ne t'inquiète de rien, j'ai mon idée. »

Frantz rejoignit le traîneau, qui s'éloignait. Bientôt on dépassa la scierie du Marquis, et l'on coupa directement à droite, pour gagner la ferme du Bois-de-Chênes, dont la haute cheminée se découvrait sur le plateau, à trois quarts de lieue. Comme on était à mi-côte, Marc Divès et ses hommes arrivèrent, criant :

« Halte! arrêtez un peu. Regardez là-bas »

Et tous, ayant tourné les yeux vers le fond de la gorge, virent les cosaques caracoler autour de la charrette, au nombre de deux ou trois cents.

« Ils arrivent, sauvons-nous! cria Louise.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Frantz l'ajustait déjà quand, derrière lui, on vit apparaître une autre lance... (Page 77.)

—Attendez un peu, dit le contrebandier, nous n'avons rien à craindre. »

Il parlait encore, qu'une nappe de flamme immense étendait ses deux ailes pourpres d'une montagne à l'autre, éclairant les bois jusqu'au faîte, les rochers, la petite maison forestière, à quinze cents mètres au-dessous; puis il y eut une détonation telle que la terre en trembla.

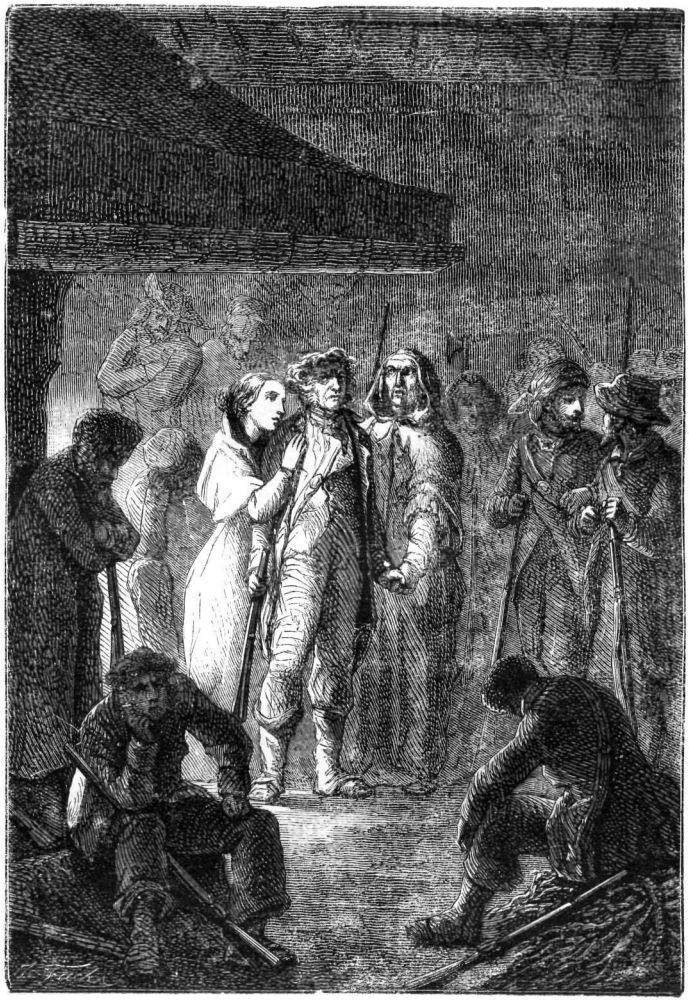
Et, comme tous les assistants éblouis se regardaient les uns les autres, muets d'épouvante, les éclats de rire de Marc se mêlèrent aux bourdonnements de leurs oreilles.

« Ha! ha! ha! s'écriait-il, j'étais sûr que les gueux s'arrêteraient autour du fourgon, pour boire mon eau-de-vie, et que la mèche aurait le temps de gagner les poudres!... Croyez-vous qu'ils vont nous suivre? Leurs bras et leurs jambes pendent maintenant aux branches des sapins!... Allons, hue!... Et fasse le ciel qu'il en arrive autant à tous ceux qui viennent de passer le Rhin!... »

Toute l'escorte, les partisans, le docteur, tout le monde, était devenu silencieux. Tant d'émotions terribles inspiraient à chacun des pensées sans fin, telles que la vie ordinaire n'en a jamais. Et chacun se disait : « Qu'est-ce que les hommes, pour se détruire ainsi, pour se tourmenter, se déchirer, se ruiner? Que se sont-ils fait pour se haïr? Et quel est l'esprit, l'âme féroce qui les excite, si ce n'est le démon lui-même?

Divès seul et ses gens ne s'émouvaient pas de ces choses, et, tout en galopant, riant, et s'applaudissant :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Il y en a beaucoup qui ne verront plus les leurs. (Page 82.)

« Moi, criait le grand contrebandier, je n'ai jamais vu de farce pareille... Ha! ha! ha! dans mille ans j'en rirais encore. »

Puis il devenait sombre et criait :

« C'est égal, tout cela doit venir de Yégof. Il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître que c'est lui qui a conduit les Allemands au Blutfeld. Je serais fâché qu'il eût été éclaboussé par un morceau de ma charrette ; je lui garde quelque chose de mieux que ça. Tout ce que je désire, c'est qu'il continue à bien se porter, jusqu'à ce que nous nous rencontrions quelque part, au coin d'un bois. Que ce soit dans un an, dix ans, vingt ans, n'importe, pourvu que la chose arrive ! Plus j'aurai attendu, plus j'aurai d'appétit : les bons morceaux se mangent froids, comme la hure de sanglier au vin blanc. »

Il disait cela d'un air bonhomme, mais ceux qui le connaissaient devinaient là-dessous quelque chose de très-dangereux pour Yégof.

Une demi-heure après, tout le monde arrivait sur le plateau de la ferme du Bois-de-Chênes.

XXI

Jérôme de Saint-Quirin avait opéré sa retraite sur la ferme. Depuis minuit, il en occupait le plateau.

« Qui vive! crièrent ses sentinelles à l'approche de l'escorte.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—C'est nous, ceux du village des Charmes, » répondit Marc Divès de sa voix tonnante.

On vint les reconnaître, puis ils passèrent.

La ferme était silencieuse; une sentinelle, l'arme au bras, se promenait devant la grange, où dormaient sur la paille une trentaine de partisans. Catherine, à la vue de ces grands toits sombres, de ces vieux hangars, de ces étables, de toute cette antique demeure où s'était passée sa jeunesse, où son père, son grand-père avaient écoulé tranquillement leur paisible et laborieuse existence, et qu'elle allait abandonner peut-être pour toujours, Catherine éprouva un serrement de cœur terrible; mais elle n'en dit rien, et, sautant du traîneau, comme autrefois au retour du marché :

« Allons, Louise, dit-elle, nous voilà chez nous, grâce à Dieu. »

Le vieux Duchêne avait poussé la porte en criant :

« C'est vous, madame Lefèvre?

—Oui, c'est nous!... Pas de nouvelles de Jean-Claude?

—Non, madame. »

Alors tout le monde entra dans la grande cuisine.

Quelques charbons brillaient encore sur l'âtre, et sous l'immense manteau de la cheminée était assis dans l'ombre Jérôme de Saint-Quirin, avec sa grande capote de bure, sa longue barbe fauve en pointe, le gros bâton de cormier entre les genoux et la carabine appuyée au mur.

« Hé, bonjour, Jérôme! lui cria la vieille fermière.

—Bonjour, Catherine, répondit le chef grave et solennel du Grosmann. Vous arrivez du Donon?

—Oui... Ça va mal, mon pauvre Jérôme! Les *kaiserlicks* attaquaient la ferme quand nous avons quitté le plateau. On ne voyait que des habits blancs de tous les côtés. Ils commençaient à franchir les abatis...

—Alors vous croyez que Hullin sera forcé d'abandonner la route?

—Si Piorette ne vient pas à son secours, c'est possible! »

Les partisans s'étaient rapprochés du feu. Marc Divès se penchait sur la braise pour allumer sa pipe; en se relevant, il s'écria :

« Moi Jérôme, je ne te demande qu'une chose; je sais d'avance qu'on s'est bien battu où tu commandais...

—On a fait son devoir, répondit le cordonnier; il y a soixante hommes étendus sur la pente du Grosmann, qui pourront le dire au dernier jugement

—Oui; mais qui donc a conduit les Allemands? ils n'ont pu trouver d'eux-mêmes le passage du Blutfeld.

—C'est Yégof, le fou Yégof, dit Jérôme, dont les yeux gris, entourés de grosses rides et couverts d'épais sourcils blancs parurent s'illuminer dans les ténèbres.

—Ah!... tu en es bien sûr?

—Les hommes de Labarbe l'ont vu monter; il conduisait les autres. »

Les partisans se regardèrent avec indignation.

En ce moment, le docteur Lorquin, resté dehors pour dételer le cheval, ouvrit la porte en criant :

« La bataille est perdue! Voici nos hommes du Donon; je viens d'entendre la corne de Lagarmitte. »

Il est facile de s'imaginer l'émotion des assistants à cette nouvelle. Chacun se prit à songer aux parents, aux amis, qu'on ne reverrait peut-être jamais, et tous, ceux de la cuisine et de la grange, se précipitèrent à la fois sur le plateau. Dans le même instant, Robin et Dubourg, placés en sentinelle au haut du Bois-de-Chênes, crièrent :

« Qui vive!

—France! » répondit une voix.

Et, malgré la distance, Louise, croyant reconnaître la voix de son père, fut saisie d'une émotion telle, que Catherine dut la soutenir.

Presque aussitôt un grand nombre de pas retentirent sur la neige durcie, et Louise, n'y pouvant tenir, cria d'une voix frémissante :

« Papa Jean-Claude!...

—J'arrive, répondit Hullin, j'arrive!

—Mon père? s'écria Frantz Materne en courant au-devant de Jean-Claude.

—Il est avec nous, Frantz.

—Et Kasper?

—Il a reçu un petit atout, mais ce n'est rien; tu vas les voir tous les deux. »

Catherine se jetait au même instant dans les bras de Hullin.

« Oh! Jean-Claude, quel bonheur de vous revoir!

—Oui, fit le brave homme d'une voix sourde, il y en a beaucoup qui ne verront plus les leurs!

—Frantz, criait alors le vieux Materne, hé! par ici! »

Et, de tous côtés, dans l'ombre, on ne voyait que des gens se chercher, se serrer la main et s'embrasser. D'autres appelaient : « Niclau! Saphéri! » mais plus d'un ne répondit pas.

Alors les voix devenaient rauques, comme étranglées, et finissaient par se taire. La joie des uns et la consternation des autres donnaient une sorte d'épouvante. Louise était

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dans les bras de Hullin, et pleurait à chaudes larmes.

« Ah! Jean-Claude, disait la mère Lefèvre, vous en apprendrez sur cette enfant-là. Maintenant je ne vous dirai rien, mais nous avons été attaqués...

—Oui... nous causerons de cela plus tard.... le temps presse, dit Hullin; la route du Donon est perdue, les Cosaques peuvent être ici au petit jour, et nous avons encore bien des choses à faire. »

Il tourna le coin et entra dans la ferme; tout le monde le suivit; Duchêne venait de jeter un fagot sur le feu. Toutes ces figures noires de poudre, encore animées par le combat, les habits déchirés de coups de baïonnette, quelques-unes sanglantes, s'avançant des ténèbres en pleine lumière, offraient un spectacle étrange. Kasper, le front bandé de son mouchoir, avait reçu un coup de sabre; sa baïonnette, ses buffleteries et ses hautes guêtres de toile bleue étaient tachées de sang. Le vieux Materne, lui, grâce à sa présence d'esprit imperturbable, revenait sain et sauf de la bagarre. Les débris des deux troupes de Jérôme et de Hullin se trouvaient ainsi réunis. C'étaient les mêmes physionomies sauvages, animées de la même énergie et du même esprit de vengeance; seulement les derniers, harassés de fatigue, s'asseyaient à droite, à gauche, sur les fagots, sur la pierre de l'évier, sur la dalle basse de l'âtre, la tête entre les mains, les coudes aux genoux. Les autres regardaient en tous sens, et, ne pouvant se convaincre de la disparition de Hans, de Joson, de Daniel, échangeaient des questions que suivaient de longs silences. Les deux fils de Materne se tenaient par le bras, comme s'ils avaient eu peur de se perdre, et leur père, derrière eux, appuyé contre le mur, le coude sur sa carabine, les regardait d'un œil satisfait. « Ils sont là, je les vois, semblait-il se dire; ce sont de fameux gaillards! Ils ont sauvé leur peau tous les deux! » Et le brave homme toussait dans sa main. Quelqu'un venait-il lui parler de Pierre, de Jacques, de Nicolas, de son fils ou de son frère, il répondait au hasard: « Oui, oui, il y en a beaucoup là-bas, sur le dos... Que voulez-vous? c'est la guerre... Votre Nicolas a fait son devoir... il faut se consoler. » En attendant il pensait: « Les miens sont hors de la nasse, voilà le principal! »

Catherine dressait la table avec Louise. Bientôt Duchêne, remontant de la cave une tonne de vin sur l'épaule, la déposa sur le buffet; il en fit sauter la bonde, et chaque partisan vint présenter son verre, son pot ou sa cruche, à la gerbe pourpre qui miroitait aux reflets du foyer.

« Mangez et buvez! leur criait la vieille fermière; tout n'est pas fini, vous aurez encore besoin de forces. Hé! Frantz, décroche-moi donc ces jambons! Voici le pain, les couteaux. Asseyez-vous, mes enfants. »

Frantz, avec sa baïonnette, embrochait les jambons dans la cheminée.

On avançait les bancs, on s'asseyait, et, malgré le chagrin, on mangeait de ce vigoureux appétit que ni les douleurs présentes, ni les préoccupations de l'avenir ne peuvent faire oublier aux montagnards. Tout cela n'empêchait pas une tristesse poignante de serrer la gorge de ces braves gens, et tantôt l'un, tantôt l'autre, s'arrêtant tout à coup, laissait tomber sa fourchette et s'en allait de table disant: « J'en ai assez! »

Pendant que les partisans réparaient ainsi leurs forces, les chefs s'étaient réunis dans la salle voisine, pour prendre les dernières résolutions de la défense. Ils étaient assis autour de la table, éclairée par une lampe de fer-blanc, le docteur Lorquin, son grand chien *Pluton* le nez en l'air près de lui, Jérôme dans l'angle d'une fenêtre à droite, Hullin à gauche, tout pâle. Marc Divès, le coude sur la table, la joue dans la main, tournait ses larges épaules à la porte; il ne montrait que son profil brun et l'un des coins de sa longue moustache. Materne seul restait debout, selon son habitude, contre le mur, derrière la chaise de Lorquin, la carabine au pied. Dans la cuisine bourdonnait le tumulte.

Lorsque Catherine, mandée par Jean-Claude, entra, elle entendit une sorte de gémissement qui la fit tressaillir; c'était Hullin qui parlait.

« Tous ces braves enfants, tous ces pères de famille qui tombaient les uns après les autres, criait-il d'une voix déchirante, croyez-vous que cela ne me prenait pas au cœur? Croyez-vous que je n'aurais pas mieux aimé mille fois être massacré moi-même? Ah! dans cette nuit, vous ne savez pas ce que j'ai souffert! Perdre la vie, ce n'est rien; mais porter seul une responsabilité pareille!... »

Il se tut; le frémissement de ses lèvres, une larme qui coulait lentement sur sa joue, son attitude, tout montrait les scrupules de l'honnête homme, en face d'une de ces situations où la conscience elle-même hésite et cherche de nouveaux appuis. Catherine alla tout doucement s'asseoir dans le grand fauteuil à gauche. Au bout de quelques secondes, Hullin ajouta d'un ton plus calme :

« Entre onze heures et minuit, Zimmer arrive en criant: « Nous sommes tournés! Les Allemands descendent du Grosmann; Labarbe est écrasé; Jérôme ne peut plus tenir! » Et puis

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

il ne dit plus rien. Que faire?... Est-ce que je pouvais battre en retraite? est-ce que je pouvais abandonner une position qui nous avait coûté tant de sang, la route du Donon, le chemin de Paris? Si je l'avais fait, est-ce que je n'aurais pas été un misérable? Mais je n'avais que trois cents hommes contre quatre mille à Grandfontaine, et je ne sais combien qui descendaient de la montagne! Eh bien! coûte que coûte, je me décide à tenir; c'était notre devoir. Je me dis : « La vie n'est rien sans l'honneur!... nous mourrons tous; mais on ne dira pas que nous avons livré le chemin de la France. Non, non, on ne le dira pas! »

En ce moment, la voix de Hullin reprit son timbre frémissant; ses yeux se gonflèrent de larmes, et il ajouta :

« Nous avons tenu; mes braves enfants ont tenu jusqu'à deux heures. Je les voyais tomber. Ils tombaient en criant : « Vive la France!!! » Dès le commencement de l'action, j'avais fait prévenir Piorette. Il arriva au pas de course, avec une cinquantaine d'hommes solides. Il était déjà trop tard! L'ennemi nous débordait à droite et à gauche; il tenait les trois quarts du plateau, et nous avait refoulés dans les sapinières du côté de Blanru; son feu plongeait sur nous. Tout ce que je pus faire, ce fut de réunir mes blessés, ceux qui se traînaient encore, et de les mettre sous l'escorte de Piorette; une centaine de mes hommes se joignirent à lui. Moi, je n'en gardai que cinquante pour aller occuper le Falkenstein. Nous avons passé sur le ventre des Allemands qui voulaient nous couper la retraite. Heureusement, la nuit était noire; sans cela, pas un seul d'entre nous n'aurait réchappé. Voilà donc où nous en sommes; tout est perdu! Le Falkenstein seul nous reste, et nous sommes réduits à trois cents hommes. Maintenant il s'agit de savoir si nous voulons aller jusqu'au bout. Moi, je vous l'ai dit, je souffre de porter seul une responsabilité si grande. Tant qu'il a été question de défendre la route du Donon, il ne pouvait y avoir aucun doute : chacun se doit à la patrie; mais cette route est perdue; il nous faudrait dix mille hommes pour la reprendre, et, dans ce moment, l'ennemi entre en Lorraine.., Voyons, que faut-il faire?

—Il faut aller jusqu'au bout, dit Jérôme.

—Oui, oui! crièrent les autres.

—Est-ce votre avis, Catherine?

—Certainement! » s'écria la vieille fermière, dont les traits exprimaient une ténacité inflexible.

Alors Hullin, d'un ton plus ferme, exposa son plan :

« Le Falkenstein est notre point de retraite. C'est notre arsenal, c'est là que nous avons nos munitions; l'ennemi le sait, il va tenter un coup de main de ce côté. Il faut que nous tous, ici présents, nous y allions pour le défendre; il faut que tout le pays nous voie, qu'on se dise : « Catherine Lefèvre, Jérôme, Materne et ses garçons, Hullin, le docteur Lorquin sont là. Ils ne veulent pas déposer les armes! » Cette idée ranimera le courage de tous les gens de cœur. En outre, Piorette tiendra dans les bois; sa troupe se grossira de jour en jour. Le pays va se couvrir de Cosaques, de pillards de toute espèce; lorsque l'armée ennemie sera entrée en Lorraine, je ferai un signe à Piorette; il se jetera entre le Donon et la route, et tous les traînards éparpillés dans la montagne seront pris comme dans un épervier. Nous pourrons aussi profiter des chances favorables, pour enlever les convois des Allemands, inquiéter leurs réserves, et, si le bonheur veut, comme il faut l'espérer, que tons ces *kaiserlicks* soient battus en Lorraine par notre armée, alors nous leurs couperons la retraite. «

Tout le monde se leva, et Hullin, entrant dans la cuisine, fit aux montagnards cette simple allocution :

« Mes amis, nous venons de décider que l'on pousserait la résistance jusqu'au bout. Cependant chacun est libre de faire ce qu'il voudra, de déposer les armes, de retourner à son village; mais que ceux qui veulent se venger se réunissent à nous! ils partageront notre dernier morceau de pain et notre dernière cartouche. »

Le vieux flotteur Colon se leva et dit :

« Hullin, nous sommes tous avec toi; nous avons commencé à nous battre tous ensemble nous finirons tous ensemble.

—Oui, oui! s'écrièrent les autres.

—Vous êtes tous décidés? Eh bien! écoutez-moi. Le frère de Jérôme va prendre le commandement.

—Mon frère est mort, interrompit Jérôme il est resté sur la côte du Grosmann. »

Il y eut un instant de silence; puis, d'une voix forte, Hullin poursuivit :

« Colon, tu vas prendre le commandement de tous ceux qui restent, à l'exception des hommes qui formaient l'escorte de Catherine Lefèvre, et que je retiens avec moi. Tu iras rejoindre Piorette dans la vallée du Blanru, en passant par les *Deux-Rivières*.

—Et les munitions? s'écria Marc Divès.

—J'ai ramené mon fourgon, dit Jérôme; Colon pourra s'en servir.

—Qu'on attelle aussi le traîneau, s'écria Catherine; les Cosaques arrivent, ils pilleront tout. Il ne faut pas que nos gens partent les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mains vides; qu'ils emmènent les bœufs, les vaches et les chèvres; qu'ils emportent tout : c'est autant de gagné sur l'ennemi. »

Cinq minutes après, la ferme était au pillage ; on chargeait le traîneau de jambons, de viandes fumées, de pain ; on faisait sortir le bétail des écuries, on attelait les chevaux à la grande voiture, et bientôt le convoi se mit en marche, Robin en tête, soufflant dans sa grande trompe d'écorce, et les partisans derrière poussant aux roues. Lorsqu'il eut disparu dans le bois, et que le silence succéda subitement à tout ce bruit, Catherine, en se retournant, vit Hullin derrière elle, pâle comme un mort.

« Eh bien, Catherine, lui dit-il, tout est fini !... Nous allons monter là-haut! »

Frantz, Kasper et ceux de l'escorte, Marc Divès, Materne, tous l'arme au pied dans la cuisine, attendaient.

« Duchêne, dit la brave femme, descendez au village; il ne faut pas que l'ennemi vous maltraite à cause de moi. »

Le vieux serviteur, secouant alors sa tête blanche, les yeux pleins de larmes, répondit :

« Autant que je meure ici, madame Lefèvre. Voilà bientôt cinquante ans que je suis arrivé à la ferme... Ne me forcez pas de m'en aller : ce serait ma mort.

—Comme vous voudrez, mon pauvre Duchêne, répondit Catherine attendrie; voici les clefs de la maison. »

Et le pauvre vieux alla s'asseoir au fond de l'âtre, sur un escabeau, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, comme perdu dans une immense et douloureuse rêverie.

On se mit en route pour le Falkenstein. Marc Divès, à cheval, sa grande latte pendue au poing, formait l'arrière-garde. Frantz et Hullin, à gauche, observaient le plateau; Kasper et Jérôme, à droite, la vallée; Materne et les hommes de l'escorte entouraient les femmes. Chose bizarre! devant les chaumières du village des Charmes, sur le seuil des maisonnettes, aux lucarnes, aux fenêtres, apparaissaient des figures jeunes et vieilles, regardant d'un œil curieux cette fuite de la mère Lefèvre, et les mauvaises langues ne l'épargnaient pas : « Ah! les voilà dénichés! criait-on; mêlez-vous donc de ce qui ne vous regarde pas! »

D'autres faisaient la réflexion, tout haut, que Catherine avait été riche assez longtemps, et que c'était à chacun son tour de traîner la semelle. Quant aux travaux, à la sagesse, à la bonté de cœur, à toutes les vertus de la vieille fermière, au patriotisme de Jean-Claude, au courage de Jérôme et des trois Materne, au désintéressement du docteur Lorquin, au dévouement de Marc Divès, personne n'en disait rien : — ils étaient vaincus!

XXII

Au fond de la vallée des Bouleaux, à deux portées de fusil du village des Charmes, sur la gauche, la petite troupe se mit à gravir lentement le sentier du vieux *burg*. Hullin, se rappelant qu'il avait suivi le même chemin, lorsqu'il était allé acheter de la poudre à Marc Divès, ne put se défendre d'une tristesse profonde. Alors, malgré son voyage à Phalsbourg, malgré le spectacle des blessés de Hanau et de Leipzig, malgré le récit du vieux sergent, il ne désespérait de rien; il conservait toute son énergie, et ne doutait pas du succès de la défense. Maintenant tout était perdu : l'ennemi descendait en Lorraine, les montagnards fuyaient. Marc Divès côtoyait le mur dans la neige ; son grand cheval, accoutumé sans doute à ce voyage, hennissait, levant la tête et l'abaissant sous le poitrail par brusques saccades. Le contrebandier se retournait de temps en temps, pour jeter un coup d'œil sur le plateau du Bois-de-Chênes en face. Tout à coup il s'écria :

« Hé! voici les Cosaques qui se montrent! »

A cette exclamation toute la troupe fit halte pour regarder. On était déjà bien haut sur la montagne au-dessus du village et même de la ferme du Bois-de-Chênes. Le jour gris de l'hiver dispersait les vapeurs matinales, et, dans les replis de la côte, on découvrait la silhouette de plusieurs Cosaques, le nez en l'air, le pistolet levé, s'approchant au petit pas de la vieille métairie. Ils étaient espacés en tirailleurs, et semblaient craindre une surprise. Quelques instants après, on en vit poindre d'autres, remontant la vallée des Houx, puis d'autres encore, et tous, dans la même attitude, debout sur leurs étriers pour voir de loin, comme des gens qui vont à la découverte. Les premiers, ayant dépassé la ferme et n'observant rien de menaçant, agitèrent leurs lances et firent demi-tour. Tous les autres accoururent alors ventre à terre, comme les corbeaux qui suivent à tire-d'aile celui d'entre eux qui s'élève, supposant qu'il vient d'apercevoir une proie. En quelques secondes, la ferme fut entourée, la porte ouverte. Deux minutes plus tard, les vitres volaient en éclats ; les meubles, les paillasses, le linge, tombaient par les fenêtres de tous les côtés à la fois. Catherine, son nez crochu recourbé sur la lèvre, regardait tout ce ravage d'un air calme. Longtemps elle ne dit rien

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mais, voyant tout à coup Yégof, qu'elle n'avait pas aperçu jusqu'alors, frapper Duchêne du manche de sa lance et le pousser hors de la ferme, elle ne put retenir un cri d'indignation :

« Oh! le gueux!... Faut-il être lâche pour frapper un pauvre vieux qui ne peut se défendre... Ah! brigand, si je te tenais!

—Allons, Catherine, cria Jean-Claude en voilà bien assez; à quoi bon se rassasier d'un pareil spectacle?

—Vous avez raison, dit la vieille fermière, partons : je serais capable de descendre pour me venger toute seule. »

Plus on montait, plus l'air devenait vif. Louise, la fille des *Heimathslôs*, un petit panier de provisions au bras, grimpait en tête de la troupe. Le ciel bleuâtre, les plaines d'Alsace et de Lorraine, et, tout au bout de l'horizon, celles de la Champagne, toute cette immensité sans bornes où se perdait le regard, lui donnait des éblouissements d'enthousiasme. Il lui semblait avoir des ailes et plonger dans l'azur, comme ces grands oiseaux qui glissent de la cime des arbres dans les abîmes, en jetant leur cri d'indépendance. Toutes les misères de ce bas monde, toutes ses injustices et ses souffrances étaient oubliées. Louise se revoyait toute petite sur le dos de sa mère, la pauvre bohême errante, et se disait : « Je n'ai jamais été plus heureuse, je n'ai jamais eu moins de soucis, je n'ai jamais tant ri, tant chanté! Pourtant le pain nous manquait souvent alors. Ah! les beaux jours! » Et des bribes de vieilles chansons lui revenaient à l'esprit.

Aux approches du rocher rougeâtre, incrusté de gros cailloux blancs et noirs, et penché sur le précipice comme les arceaux d'une immense cathédrale, Louise et Catherine s'arrêtèrent en extase. Au-dessus, le ciel leur paraissait encore plus profond, le sentier creusé en volute dans le roc plus étroit. Les vallées à perte de vue, les bois infinis, les étangs lointains de la Lorraine, le ruban bleu du Rhin sur leur droite, tout ce grand spectacle les émut, et la vieille fermière dit avec une sorte de recueillement :

« Jean-Claude, celui qui a taillé ce roc dans le ciel, qui a creusé ces vallées, qui a semé sur tout cela les forêts, les bruyères et les mousses, celui-là peut nous rendre la justice que nous méritons. »

Comme ils regardaient ainsi sur la première assise du rocher, Marc conduisit son cheval dans une caverne assez proche, puis il revint, et, se mettant à grimper devant eux, il leur dit :

« Prenez garde, on peut glisser! »

En même temps il leur montrait à droite le précipice tout bleu, avec des cimes de sapins au fond. Tout le monde devint silencieux jusqu'à la terrasse, où commençait la voûte. Là, chacun respira plus librement. On vit, au milieu du passage, les contrebandiers Brenn, Pfeifer, et Toubac, avec leurs grands manteaux gris et leurs feutres noirs, assis autour d'un feu qui s'étendait le long de la roche. Marc Divès leur dit :

« Nous voilà! Les *kaiserlicks* sont les maîtres... Zimmer a été tué cette nuit... Hexe-Baizel est-elle là-haut?

—Oui, répondit Brenn, elle fait des cartouches.

—Cela peut encore servir, dit Marc. Ayez l'œil ouvert, et si quelqu'un monte, tirez dessus. »

Les Materne s'étaient arrêtés au bord de la roche, et ces trois grands gaillards roux, le feutre retroussé, la corne à poudre sur la hanche, la carabine sur l'épaule, les jambes sèches, musculeuses, solidement établis à la pointe du roc, offraient un groupe étrange sur le fond bleuâtre de l'abîme. Le vieux Materne, la main étendue, désignait au loin, bien loin, un point blanc presque imperceptible au milieu des sapinières, en disant :

« Reconnaissez-vous cela, mes garçons? »

Et tous trois regardaient les yeux à demi fermés.

« C'est notre maison, répondait Kasper.

« Pauvre Magrédel! reprit le vieux chasseur après un instant de silence; doit-elle être inquiète depuis huit jours! doit-elle faire des vœux pour nous à sainte Odile! »

En ce moment, Marc Divès, qui marchait le premier, poussa un cri de surprise.

« Mère Lefèvre, dit-il en s'arrêtant, les cosaques ont mis le feu à votre ferme! »

Catherine reçut cette nouvelle avec le plus grand calme, et s'avança jusqu'au bord de la terrasse; Louise et Jean-Claude la suivirent. Au fond de l'abîme s'étendait un grand nuage blanc; on voyait, à travers ce nuage, une étincelle sur la côte du Bois-de-Chênes, c'était tout; mais, par instants, lorsque soufflait la bise, l'incendie apparaissait : les deux hauts pignons noirs, le grenier à foin embrasé, les petites écuries flamboyantes; puis tout disparaissait de nouveau.

« C'est déjà presque fini, dit Hullin à voix basse.

—Oui, répondit la vieille fermière, voilà quarante ans de travail et de peines qui s'envolent en fumée; mais c'est égal, ils ne peuvent brûler mes bonnes terres, la grande prairie de l'Eichmath. Nous recommencerons à travailler. Gaspard et Louise referont tout cela. Moi, je ne me repens de rien. »

Au bout d'un quart d'heure, des milliers d'é-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tincelles s'élevèrent, et tout s'écroula. Les pignons noirs restèrent seuls debout. Alors on se remit à grimper le sentier. Au moment d'atteindre la terrasse supérieure, on entendit la voix aigre de Hexe-Baizel :

« C'est toi, Catherine? criait-elle. Ah! je ne pensais jamais que tu viendrais me voir dans mon pauvre trou. »

Baizel et Catherine Lefèvre avaient été jadis à l'école ensemble, et elles se tutoyaient.

« Ni moi non plus, répondit la vieille fermière; c'est égal, Baizel, dans le malheur, on est contente de retrouver une vieille camarade d'enfance. » Baizel semblait touchée.

« Tout ce qui est ici, Catherine, est à toi, s'écria-t-elle, tout!... »

Elle montrait son pauvre escabeau, son balai de genêts verts et les cinq ou six bûches de son âtre. Catherine regarda tout cela quelques instants en silence et dit :

« Ce n'est pas grand, mais c'est solide; on ne brûlera pas ta maison, à toi!

—Non, ils ne la brûleront pas, dit Hexe-Baizel en riant; il leur faudrait tous les bois du comté de Dabo pour la chauffer un peu. Hé! hé! hé! »

Les partisans, après tant de fatigues, sentaient le besoin du repos; chacun se hâtait d'appuyer son fusil au mur et de s'étendre sur le sol. Marc Divès leur ouvrit la seconde caverne, où ils étaient du moins à l'abri; puis il sortit avec Hullin pour examiner la position.

XXIII

Sur la roche du Falkenstein, à la cime des airs, s'élève une tour ronde, effondrée à sa base. Cette tour, couverte de ronces, d'épines blanches et de myrtiles, est vieille comme la montagne; ni les Français, ni les Allemands, ni les Suédois ne l'ont détruite. La pierre et le ciment sont reliés avec une telle solidité, qu'on ne peut en détacher le moindre fragment. Elle a un air sombre et mystérieux qui vous reporte à des temps reculés, où la mémoire de l'homme ne peut atteindre. A l'époque du passage des oies sauvages, Marc Divès s'y embusquait d'habitude, lorsqu'il n'avait rien de mieux à faire, et quelquefois, à la tombée du jour, au moment où les bandes arrivent à travers la brume et décrivent un large circuit avant de se reposer, il en abattait deux ou trois, ce qui réjouissait Hexe-Baizel, toujours fort empressée de les mettre à la broche. Souvent aussi, en automne, Marc tendait dans les broussailles des lacets, où les grives se prenaient volontiers; enfin la vieille tour lui servait de bûcher. Combien de fois Hexe-Baizel, lorsque le vent du nord soufflait à décorner des bœufs, et que le bruit, le craquement des branches et le gémissement immense des forêts d'alentour montaient là-haut comme la clameur d'une mer en furie, combien de fois Hexe-Baizel avait-elle failli être enlevée jusque sur la Kilbéri en face! Mais elle se tenait cramponnée aux broussailles, des deux mains, et le vent ne réussissait qu'à faire flotter ses cheveux roux.

Divès, s'étant aperçu que son bois, couvert de neige et trempé par la pluie, donnait plus de fumée que de flamme, avait abrité la vieille tour d'un toit en planches. A cette occasion, le contrebandier racontait une singulière histoire :—Il prétendait avoir découvert, en posant les chevrons, au fond d'une fissure, une chouette blanche comme neige, aveugle et débile, pourvue en abondance de mulots et de chauves-souris. C'est pourquoi il l'avait appelée la *grand'mère du pays*, supposant que tous les oiseaux venaient l'entretenir à cause de son extrême vieillesse.

A la fin de ce jour, les partisans, placés en observation, comme les locataires d'un vaste hôtel, à tous les étages de la roche, virent les uniformes blancs apparaître dans les gorges d'alentour. Ils débouchaient en masses profondes de tous les côtés à la fois, ce qui démontrait clairement leur intention de bloquer le Falkenstein. Marc-Divès, voyant cela, devint plus rêveur. « S'ils nous entourent, pensait-il, nous ne pourrons plus nous procurer de vivres; il faudra nous rendre ou mourir de faim. »

On distinguait parfaitement l'état-major ennemi, stationnant à cheval autour de la fontaine du village des Charmes. Là se trouvait un grand chef à large panse, qui contemplait la roche avec une longue lunette; derrière lui se tenait Yégof, et il se retournait de temps en temps pour l'interroger. Les femmes et les enfants formaient cercle plus loin, d'un air d'extase, et cinq ou six cosaques caracolaient. Le contrebandier ne put y tenir davantage; il prit Hullin à part.

« Regarde, lui dit-il, cette longue file de shakos qui se glissent le long de la Sarre, et, de ce côté-ci, les autres qui remontent la vallée comme des lièvres, en allongeant les jambes : ce sont des *kaiserlicks*, n'est-ce pas? Eh bien! que vont-ils faire là, Jean-Claude?

—Ils vont entourer la montagne.

—C'est très-clair. Combien crois-tu qu'il y ait là de monde?

—De trois à quatre mille hommes.

—Sans compter ceux qui se promènent dans

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Voilà quarante ans de travail et de peines qui s'envolent en fumée. (Page 89.)

la campagne. Eh bien! que veux-tu que Fiorette fasse contre ce tas de vagabonds, avec tes trois cents hommes? Je te le demande franchement, Hullin.

—Il ne pourra rien faire, répondit le brave homme simplement. Les Allemands savent que nos munitions sont au Falkenstein; ils craignent un soulèvement après leur entrée en Lorraine, et veulent assurer leurs derrières. Le général ennemi a reconnu qu'on ne peut nous prendre de vive force; il se décide à nous réduire par la famine. Tout cela, Marc, est positif, mais nous sommes des hommes, nous ferons notre devoir : nous mourrons ici ! »

Il y eut un instant de silence; Marc Divès fronçait le sourcil, et ne paraissait pas du tout convaincu

« Nous mourrons ! reprit-il en se grattant la nuque; moi, je ne vois pas du tout pourquoi nous devons mourir; cela n'entre pas dans nos idées de mourir : il y a trop de gens qui seraient contents !

—Que veux-tu faire? dit Hullin d'un ton sec, tu veux te rendre?

—Me rendre ! cria le contrebandier. Me prends-tu pour un lâche?

—Alors explique-toi.

—Ce soir, je pars pour Phalsbourg. Je risque ma peau en traversant les lignes de l'ennemi, mais j'aime encore mieux cela que de me croiser les bras ici et de périr par la famine. J'entrerai dans la place à la première sortie, ou je tâcherai de gagner une poterne. Le commandant Meunier me connaît; je lui vends du tabac

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Depuis trois jours les vivres manquaient complétement. (Page 93.)

depuis trois ans. Il a fait comme toi les campagnes d'Italie et d'Égypte. Eh bien ! je lui exposerai la chose. Je verrai Gaspard Lefèvre. Je ferai tant, qu'on nous donnera peut-être une compagnie. Rien que l'uniforme, vois-tu, Jean-Claude, et nous sommes sauvés : tout ce qui reste de braves gens se réunit à Piorette, et, dans tous les cas, on peut nous délivrer. Enfin, voilà mon idée; qu'en penses-tu ?

Il regardait Hullin, dont l'œil fixe et sombre l'inquiétait.

« Voyons, est-ce que ce n'est pas une chance !

—C'est une idée, dit enfin Jean-Claude. Je ne m'y oppose pas. »

En regardant le contrebandier à son tour dans le blanc des yeux :

« Tu me jures de faire ton possible pour entrer dans la place ?

—Je ne jure rien du tout, répondit Marc, dont les joues brunes se couvrirent d'une rougeur subite; je laisse ici tout ce que j'ai : mon bien, ma femme, mes camarades, Catherine Lefèvre, et toi, mon plus vieil ami !... Si je ne reviens pas, je serai un traître ; mais si je reviens, Jean-Claude, tu m'expliqueras un peu ce que tu viens de me demander : nous éclaircirons ce petit compte entre nous !

—Marc, dit Hullin, pardonne-moi; ces jours-ci j'ai trop souffert ! j'ai eu tort; le malheur rend défiant... Donne-moi la main... Va, sauve-nous, sauve Catherine, sauve mon enfant ! Je te le dis maintenant : nous n'avons plus de ressource qu'en toi. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La voix de Hullin tremblait. Divès se laissa fléchir; seulement il ajouta :

« C'est égal, Jean-Claude, tu n'aurais pas dû me dire cela dans un pareil moment; n'en parlons plus jamais!... Je laisserai ma peau en route, ou bien je reviendrai vous délivrer. Ce soir, à la nuit, je partirai. Les *kaiserlicks* cernent déjà la montagne; n'importe, j'ai un bon cheval, et puis j'ai toujours eu de la chance. »

A six heures, les dernières cimes étaient descendues dans les ténèbres. Des centaines de feux, scintillant au fond des gorges, annonçaient que les Allemands préparaient leur repas. Marc Divès descendit la brèche en tâtonnant. Hullin écouta quelques secondes encore les pas de son camarade; puis il se dirigea, tout soucieux, vers la vieille tour, où l'on avait établi le quartier général. Il souleva la grosse couverture de laine qui fermait le nid de hiboux, et vit Catherine, Louise et les autres accroupis autour d'un petit feu, qui éclairait les murailles grises. La vieille fermière, assise sur un bloc de chêne, les mains nouées autour des genoux, regardait la flamme d'un œil fixe, les lèvres serrées, le teint verdâtre. Louise, adossée au mur, semblait rêveuse. Jérôme, debout derrière Catherine, les mains croisées sur son bâton, touchait de son gros bonnet de loutre le toit vermoulu. Tous étaient tristes et découragés. Hexe-Baizel, qui soulevait le couvercle d'une marmite, et le docteur Lorquin, qui grattait le crépi du vieux mur avec la pointe de son sabre, conservaient seuls leur physionomie habituelle.

« Nous voilà, dit le docteur, revenus aux temps des Triboques. Ces murs-là ont plus de deux mille ans. Il a dû couler une bonne quantité d'eau des hauteurs du Falkenstein et du Grosmann, par la Sarre au Rhin, depuis qu'on n'a pas fait de feu dans cette tour.

—Oui, répondit Catherine comme au sortir d'un rêve, et bien d'autres que nous ont souffert ici le froid, la faim et la misère. Qui l'a su? Personne. Et dans cent, deux cents, trois cents ans, d'autres peut-être viendront encore s'abriter à cette même place. Ils trouveront, comme nous, la muraille froide, la terre humide. Ils feront un peu de feu. Ils regarderont, comme nous regardons, et ils diront comme nous : « Qui a souffert avant nous ici? Pourquoi ont-ils souffert? Ils étaient donc poursuivis, chassés comme nous le sommes, pour venir se cacher dans ce misérable trou? » Et ils songeront aux temps passés... et personne ne pourra leur répondre ! »

Jean-Claude s'était rapproché. Au bout de quelques secondes, la vieille fermière, relevant la tête, se prit à dire en le regardant :

« Eh bien ! nous sommes bloqués : l'ennemi veut nous prendre par la famine!

—C'est vrai, Catherine, répondit Hullin. Je ne m'attendais pas à cela. Je comptais sur une attaque de vive force; mais les *kaiserlicks* n'en sont pas encore où ils pensent. Divès vient de partir pour Phalsbourg; il connaît le commandant de place... et si l'on envoie seulement quelques centaines d'hommes à notre secours...

—Il ne faut pas compter là-dessus, interrompit la vieille. Marc peut être pris ou tué par les Allemands, et puis, à supposer qu'il parvienne à traverser leurs lignes, comment pourra-t-il entrer à Phalsbourg? Vous savez bien que la place est assiégée par les Russes! »

Alors tout le monde resta silencieux.

Hexe-Baizel apporta bientôt la soupe, et l'on fit cercle autour de la grande écuelle fumante.

XXIV

Catherine Lefèvre sortit de l'antique masure vers sept heures du matin; Louise et Hexe-Baizel dormaient encore; mais le grand jour, le jour splendide des hautes régions, remplissait déjà les abîmes. Au fond, à travers l'azur, se dessinaient les bois, les vallons, les rochers, comme les mousses et les cailloux d'un lac sous le cristal bleuâtre. Pas un souffle ne troublait l'air; et Catherine, en face de ce spectacle immense, se sentit plus calme, plus tranquille que dans le sommeil même. « Que sont nos misères d'un jour, se dit-elle, nos inquiétudes et nos souffrances? Pourquoi fatiguer le ciel de nos gémissements? pourquoi redouter l'avenir? Tout cela ne dure qu'une seconde; nos plaintes ne comptent pas plus que le soupir de la cigale en automne : est-ce que ses cris empêchent l'hiver d'arriver? Ne faut-il pas que les temps s'accomplissent, que tout meure pour renaître? Nous sommes déjà morts, et nous sommes revenus; nous mourrons encore, et nous reviendrons. Et les montagnes, avec leurs forêts, leurs rochers et leurs ruines, seront toujours là pour nous dire : « Souviens-toi! souviens-toi! Tu m'as vu, regarde encore, et tu me reverras dans les siècles des siècles! »

Ainsi rêvait la vieille, et l'avenir ne lui faisait plus peur; les pensées pour elle n'étaient que des souvenirs.

Et comme elle était là depuis quelques instants, tout à coup un bourdonnement de voix vint frapper ses oreilles, elle se retourna, et vit Hullin avec les trois contrebandiers, qui causaient gravement entre eux, de l'autre côté

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

du plateau. Ils ne l'avaient pas aperçue, et semblaient engagés dans une discussion sérieuse.

Le vieux Brenn, au bord de la roche, un bout de pipe noire entre les dents, la joue ridée comme une vieille feuille de choux, le nez rond, la moustache grise, la paupière flasque, plissée sur son œil roux, et les longues manches de sa houppelande retombant à ses côtés, regardait différents points que lui montrait Hullin dans la montagne; et les deux autres, enveloppés de leurs longs manteaux gris, s'avançaient, reculaient, levaient la main au-dessus du sourcil, et paraissaient absorbés par une attention profonde.

Catherine s'était rapprochée, bientôt elle entendit :

« Alors vous ne croyez pas qu'il soit possible de descendre d'aucun côté?

—Non, Jean-Claude, il n'y a pas moyen, répondit Brenn; ces brigands-là connaissent le pays à fond : tous les sentiers sont gardés. Tiens, regarde le paquis des Chevreuils le long de cette mare : jamais les gardes n'ont eu l'idée de l'observer seulement; eh bien! eux, ils le défendent. Et là-bas, le passage du Rothstein, un vrai chemin de chèvres, où l'on ne passe pas une fois en dix ans... tu vois briller une baïonnette derrière la roche, n'est-ce pas? Et cet autre, ici, où j'ai filé huit ans avec mes sacs, sans rencontrer un gendarme, ils le tiennent aussi : il faut que le diable leur ait montré tous les défilés.

—Oui, s'écria le grand Toubac, et si ce n'est pas le diable qui s'en mêle, c'est au moins Yégof!

— Mais, reprit Hullin, il me semble que trois ou quatre hommes solides, décidés, pourraient enlever un de ces postes.

— Non, ils s'appuient l'un sur l'autre; au premier coup de fusil, on aurait un régiment sur le dos, répondit Brenn. D'ailleurs supposons qu'on ait la chance de passer, comment revenir avec des vivres? Moi, voilà mon avis : c'est *impossible!* »

Il y eut quelques instants de silence.

« Après ça, dit Toubac, si Hullin veut, nous essayerons tout de même.

—Nous essayerons quoi, dit Brenn; de nous faire casser les reins pour nous échapper, nous, et laisser les autres dans le filet. Ça m'est égal; si l'on va, j'irai! Mais quant à dire que nous reviendrons avec des provisions, je soutiens que c'est impossible. Voyons, Toubac, par où veux-tu passer et par où veux-tu revenir? Il ne s'agit pas ici de promettre, il faut tenir. Si tu connais un passage, dis-le moi. Depuis vingt ans j'ai battu la montagne avec Marc, je connais tous les chemins, tous les sentiers à dix lieues d'ici, et je ne vois pas d'autre passage que dans le ciel! »

Hullin se retourna en ce moment et vit la mère Lefèvre, qui se tenait à quelques pas, l'oreille attentive.

« Tiens! vous étiez là, Catherine? dit-il. Nos affaires prennent une vilaine tournure.

— Oui, j'entends : il n'y a pas moyen de renouveler nos provisions.

— Nos provisions! dit Brenn avec un sourire étrange; savez-vous, mère Lefèvre, pour combien de temps nous en avons?

— Mais pour une quinzaine, répondit la brave femme.

— Nous en avons pour huit jours, fit le contrebandier, en vidant les cendres de sa pipe sur son ongle.

— C'est la vérité, dit Hullin. Marc Divès et moi, nous croyions à une attaque du Falkenstein; nous ne pensions jamais que l'ennemi songerait à le bloquer comme une place forte. Nous nous sommes trompés!...

— Et qu'allons-nous faire? demanda Catherine toute pâle.

— Nous allons réduire la ration de chacun à la moitié. Si, dans quinze jours, Marc n'arrive pas, nous n'aurons plus rien... alors nous verrons! »

Ce disant, Hullin, Catherine et les contrebandiers, la tête inclinée, reprirent le chemin de la brèche. Ils mettaient le pied sur la pente, lorsqu'à trente pas au-dessous d'eux apparut Materne, qui grimpait tout essoufflé dans les décombres, et s'accrochait aux broussailles pour aller plus vite.

« Eh bien, lui cria Jean-Claude, que se passe-t-il, mon vieux?

— Ah! te voilà... J'allais te trouver; un officier ennemi s'avance sur le mur du vieux *burg*, avec un petit drapeau blanc; il a l'air de vouloir nous parler. »

Hullin, se dirigeant aussitôt vers la pente de la roche, vit, en effet, un officier allemand debout sur le mur, et qui semblait attendre qu'on lui fît signe de monter. Il était à deux portées de carabine; plus loin stationnaient cinq ou six soldats l'arme au pied. Après avoir inspecté ce groupe, Jean-Claude se retourna et dit :

« C'est un parlementaire qui vient sans doute nous sommer de rendre la place.

— Qu'on lui tire un coup de fusil! s'écria Catherine; c'est tout ce que nous avons de mieux à lui répondre. »

Tous les autres paraissaient du même avis, excepté Hullin, qui, sans faire aucune observation, descendit à la terrasse, où se trouvait le reste des partisans.

« Mes enfants, dit-il, l'ennemi nous envoie un

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

parlementaire. Nous ne savons pas ce qu'il nous veut. Je suppose que c'est une sommation de mettre bas les armes, mais il est possible que soit autre chose. Frantz et Kasper vont aller à sa rencontre ; ils lui banderont les yeux au pied de la roche et l'amèneront ici. »

Personne n'ayant d'objection à faire, les fils de Materne passèrent leur carabine en sautoir et s'éloignèrent sous la voûte en spirale. Au bout de dix minutes environ, les deux grands chasseurs roux arrivèrent près de l'officier; il y eut une rapide conférence entre eux, après quoi tous les trois se mirent à grimper au Falkenstein. A mesure que montait la petite troupe on distinguait mieux l'uniforme du parlementaire et même sa physionomie : c'était un homme maigre, aux cheveux blond cendré, à la taille bien prise, aux mouvements résolus. Au bas de la roche, Frantz et Kasper lui bandèrent les yeux, et bientôt on entendit leurs pas sous la voûte. Jean-Claude, allant à leur rencontre, dénoua lui-même le mouchoir en disant:

« Vous désirez me communiquer quelque chose, monsieur : je vous écoute. »

Les partisans étaient alors à quinze pas de ce groupe. Catherine Lefèvre, la plus avancée, fronçait les sourcils ; — sa figure osseuse, son nez long et recourbé, les trois ou quatre mèches de ses cheveux gris, tombant au hasard sur ses tempes plates et sur les pommettes de ses joues creuses, la pression de ses lèvres et la fixité de son regard parurent d'abord attirer l'attention de l'officier allemand, puis la douce et pâle figure de Louise derrière elle, puis Jérôme à la longue barbe fauve, drapé dans sa tunique de bure, puis le vieux Materne appuyé sur sa courte carabine, puis les autres, et enfin la haute voûte rouge, dont les masses colossales, pétries de silex et de granit, pendaient au-dessus du précipice avec quelques ronces desséchées. Hexe-Baizel, derrière Materne, son long balai de genêts verts à la main, le cou tendu et le talon au bord de la roche, parut l'étonner une seconde.

Lui-même était l'objet d'une attention singulière. On reconnaissait dans son attitude, dans sa physionomie longue, fine et brune, dans ses yeux gris-clair, dans sa moustache rare, dans la délicatesse de ses membres durcis par les travaux de la guerre, une race aristocratique : il y avait en lui quelque chose du vieux routier et de l'homme du monde, du sabreur et du diplomate.

Cette inspection réciproque terminée en un clin d'œil, le parlementaire dit en bon français :

« C'est au commandant Hullin que j'ai l'honneur de m'adresser?

— Oui, monsieur, » répondit Jean-Claude.

Et comme l'autre promenait un regard indécis autour du cercle :

« Parlez haut, monsieur, s'écria-t-il, que tout le monde vous entende ! Lorsqu'il s'agit d'honneur et de patrie, personne n'est de trop en France, les femmes s'y entendent aussi bien que nous. Vous avez des propositions à me faire? Et d'abord de quelle part?

— De la part du général commandant en chef. Voici ma commission.

— Bon ! nous vous écoutons, monsieur. »

Alors l'officier, élevant la voix, dit d'un ton ferme :

« Permettez-moi d'abord, commandant, de vous dire que vous avez magnifiquement rempli votre devoir : vous avez forcé l'estime de vos ennemis.

— En matière de devoir, répondit Hullin, il n'y a pas de plus ou de moins ; nous avons fait notre possible.

— Oui, ajouta Catherine d'un ton sec, et puisque nos ennemis nous estiment à cause de cela, eh bien, ils nous estimeront encore plus dans huit ou quinze jours, car nous ne sommes pas au bout de la guerre. On en verra d'autres »

L'officier tourna la tête, et resta comme stupéfait de l'énergie sauvage empreinte dans le regard de la vieille.

« Ce sont de nobles sentiments, reprit-il après un instant de silence ; mais l'humanité a ses droits, et répandre le sang inutilement c'est faire le mal pour le mal.

— Alors pourquoi venez-vous dans notre pays ? cria Catherine d'une voix d'aigle. Allez-vous-en, et nous vous laisserons tranquilles ! »

Puis elle ajouta :

« Vous faites la guerre comme des brigands : vous volez, vous pillez, vous brûlez ! Vous méritez tous d'être pendus. On devrait vous précipiter de cette roche pour le bon exemple. »

L'officier pâlit, car la vieille lui parut capable d'exécuter sa menace ; cependant il se remit presque aussitôt, et répliqua d'un ton calme :

« Je sais que les Cosaques ont mis le feu à la ferme qui se voit en face de ce rocher ; ce sont des pillards, comme il s'en trouve à la suite de toutes les armées, et cet acte isolé ne prouve rien contre la discipline de nos troupes. Les soldats français en ont fait bien d'autres en Allemagne, et particulièrement dans le Tyrol; non contents de piller et d'incendier les villages, ils fusillaient impitoyablement tous les montagnards soupçonnés d'avoir pris les armes pour défendre leur pays. Nous pourrions user de représailles, ce serait notre droit, mais nous ne sommes point des barbares ; nous comprenons ce que le patriotisme a de noble et de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

grand, même dans ses inspirations les plus regrettables. D'ailleurs, ce n'est pas au peuple français que nous faisons la guerre, c'est à l'empereur Napoléon. Aussi le général, en apprenant la conduite des Cosaques, a flétri publiquement cet acte de vandalisme, et, de plus, il a décidé qu'une indemnité serait accordée au propriétaire de la ferme...

—Je ne veux rien de vous, interrompit Catherine brusquement; je veux rester avec mon injustice... et me venger! »

Le parlementaire comprit, à l'accent de la vieille, qu'il ne pourrait lui faire entendre raison, et qu'il était même dangereux de lui donner la réplique. Il se retourna donc vers Hullin et lui dit :

« Je suis chargé, commandant, de vous offrir les honneurs de la guerre, si vous consentez à rendre cette position. Vous n'avez point de vivres, nous le savons. D'ici à quelques jours, vous seriez forcés de mettre bas les armes. L'estime que vous porte le général en chef l'a seule décidé à vous faire ces conditions honorables. Une plus longue résistance n'abontirait à rien. Nous sommes maîtres du Donon, notre corps d'armée passe en Lorraine; ce n'est pas ici que se décidera la campagne, vous n'avez donc aucun intérêt à défendre un point inutile. Nous voulons vous épargner les horreurs de la famine sur cette roche. Voyons, commandant, décidez. »

Hullin se tourna vers les partisans et leur dit simplement :

« Vous avez entendu ?... Moi, je refuse; mais je me soumettrai, si tout le monde accepte les propositions de l'ennemi.

—Nous refusons tous! dit Jérôme.

—Oui, oui, tous! » répétèrent les autres.

Catherine Lefèvre, jusqu'alors inflexible, regardant par hasard Louise, parut attendrie; elle la prit par le bras, et, se tournant vers le parlementaire, elle lui dit :

« Nous avons une enfant avec nous; est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de l'envoyer chez un de nos parents à Saverne? »

A peine Louise eut-elle entendu ces mots, que, se précipitant dans les bras de Hullin avec une sorte d'effroi, elle s'écria :

« Non, non! Je veux rester avec vous, papa Jean-Claude, je veux mourir avec vous!...

—C'est bien, monsieur, dit Hullin tout pâle; allez, dites à votre général ce que vous avez vu; dites-lui que le Falkenstein nous restera jusqu'à la mort! —Kasper, Frantz, reconduisez le parlementaire. »

L'officier semblait hésiter; mais, comme il ouvrait la bouche pour faire une observation Catherine, tout verte de colère, s'écria :

« Allez... allez... vous n'êtes pas encore où vous pensez. C'est ce brigand de Yégof qui vous a dit que nous n'avions pas de vivres, mais nous en avons pour deux mois, et dans deux mois notre armée vous aura tous exterminés. Les traîtres n'auront pas toujours beau jeu : malheur à vous! »

Et comme elle s'animait de plus en plus, le parlementaire jugea prudent de s'en aller; il se retourna vers ses guides, qui lui remirent le bandeau et le conduisirent jusqu'au pied du Falkenstein.

Ce que Hullin avait ordonné au sujet des vivres fut exécuté le jour même; chacun reçut la demi-ration pour la journée. Une sentinelle fut placée devant la caverne de Hexe-Baizel, où se trouvaient les provisions; on en barricada la porte, et Jean-Claude décida que les distributions se feraient en présence de tout le monde, afin d'empêcher les injustices; mais toutes ces précautions ne devaient pas préserver les malheureux de la plus horrible famine.

XX

Depuis trois jours les vivres manquaient complétement au Falkenstein, et Divès n'avait pas donné signe de vie. Combien de fois, durant ces longues journées d'agonie, les montagnards avaient-ils tourné les yeux vers Phalsbourg! combien de fois avaient-ils prêté l'oreille, croyant entendre les pas du contrebandier, tandis que le vague murmure de l'air remplissait seul l'espace!

C'est au milieu des tourtures de la faim que s'écoula tout entière la dix-neuvième journée depuis l'arrivée des partisans au Falkenstein. Ils ne parlaient plus; accroupis à terre, la face amaigrie, ils restaient perdus dans une rêverie sans fin. Parfois, ils se regardaient les uns les autres d'un œil étincelant, comme prêts à se dévorer; puis ils redevenaient calmes et mornes.

Lorsque le corbeau de Yégof, volant de cime en cime, s'approchait de ce lieu de malheur, le vieux Materne épaulait sa carabine; mais aussitôt l'oiseau de mauvais augure s'éloignait à tire-d'aile, en poussant des croassements lugubres, et le bras du vieux chasseur retombait inerte. Et, comme si l'épuisement de la faim n'eût pas suffi pour combler la mesure de tant de misère, les malheureux n'ouvraient la bouche que pour s'accuser et se menacer les uns les autres.

« Ne me touchez pas criait Hexe-Baizel d'une

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

voix de fouine, à ceux qui la regardaient; ne me regardez pas, ou je vous mords! »

Louise délirait; ses grands yeux bleus, au lieu d'objets réels, ne voyaient plus que des ombres voltiger sur le plateau, raser la cime des buissons et se poser sur la vieille tour.

« Voici des vivres! » disait-elle.

Alors les autres s'emportaient contre la pauvre enfant, criant avec fureur qu'elle voulait se moquer d'eux, et qu'elle prît garde!

Jérôme seul restait encore parfaitement calme; mais la grande quantité de neige qu'il avait bue, pour apaiser le déchirement de ses entrailles, inondait tout son corps et sa face osseuse de sueur froide.

Le docteur Lorquin avait noué un mouchoir autour de ses reins, et le serrait de plus en plus, prétendant satisfaire ainsi son estomac. Il s'était assis contre la tour, les yeux fermés; d'heure en heure, il les ouvrait, disant:

« Nous en sommes à la première... à la seconde... à la troisième période. Encore un jour, et tout sera fini! »

Il se mettait ensuite à disserter sur les druides, sur Odin, Brahma, Pythagore, faisant des citations latines et grecques, annonçant la transformation prochaine de ceux du Harberg en loups, en renards, en animaux de toute sorte.

« Moi, criait-il, je serai lion! je mangerai quinze livres de bœuf par jour! »

Puis se reprenant :

« Non, je veux être homme; je prêcherai la paix, la fraternité, la justice! » Ah! mes amis, disait-il, nous souffrons par notre propre faute. Qu'avons-nous fait de l'autre côté du Rhin depuis dix ans? De quel droit voulions-nous imposer des maîtres à ces peuples? Pourquoi n'échangions-nous pas nos idées, nos sentiments, les produits de nos arts et de notre industrie avec eux? Pourquoi n'allions-nous pas les trouver en frères, au lieu de vouloir les asservir? Nous aurions été bien reçus! Qu'ils ont dû souffrir, les malheureux, pendant ces dix années de violence et de rapine!... Maintenant ils se vengent... et c'est justice!... Que la malédiction du ciel retombe sur les misérables qui divisent les peuples pour les opprimer! »

Après ces moments d'exaltation, il s'affaissait contre le mur de la tour et murmurait :

« Du pain... oh! rien qu'un morceau de pain! »

Les garçons de Materne, accroupis dans les broussailles, la carabine à l'épaule, semblaient attendre le passage d'un gibier qui n'arrivait jamais; l'idée de l'affût éternel soutenait leurs forces expirantes.

Quelques-uns, repliés sur eux-mêmes, grelottaient et se sentaient dévorés par la fièvre; ils accusaient Jean-Claude de les avoir conduits au Falkenstein.

Hullin, avec une force de caractère surhumaine, allait et venait encore, observant ce qui se passait dans les vallées d'alentour, sans rien dire.

Parfois il s'avançait jusqu'au bord de la roche, et ses larges mâchoires serrées, l'œil étincelant, il regardait Yégof assis devant un grand feu, sur le plateau du Bois-de-Chênes, au milieu d'une bande de cosaques. Depuis l'arrivée des Allemands dans la vallée des Charmes, le fou n'avait pas quitté ce poste : il semblait de là surveiller l'agonie de ses victimes.

Tel était l'aspect de ces malheureux sous le ciel immense.

Le supplice de la faim, au fond d'un cachot, est effrayant sans doute, mais sous le ciel inondé de lumière, aux yeux de tout un pays, en face des ressources de la nature, cela dépasse toute expression.

Or, à la fin de ce dix-neuvième jour, entre quatre et cinq heures du soir, le temps s'était assombri; de grandes nuées grises s'élevaient derrière la cime neigeuse du Grosmann; le soleil, rouge comme un boulet qui sort de la fournaise, jetait quelques derniers éclairs dans l'horizon brumeux. Le silence sur la roche était profond. Louise ne donnait plus signe de vie; Kasper et Frantz conservaient leur immobilité dans les broussailles comme des pierres. Catherine Lefèvre, accroupie à terre, ses genoux pointus entre ses bras décharnés, les traits rigides et durs, les cheveux pendant sur ses joues verdâtres, l'œil hagard et le menton serré comme un étau, ressemblait à quelque vieille sibylle assise au milieu des bruyères. Elle ne parlait plus. Ce soir-là, Hullin, Jérôme, le vieux Materne et le docteur Lorquin s'étaient réunis autour de la vieille fermière pour mourir ensemble. Ils étaient tous silencieux, et les derniers rayons du crépuscule éclairaient leur groupe noir. A droite, derrière une saillie du roc, brillaient dans l'abîme quelques feux des Allemands. Et comme ils étaient là, tout à coup la vieille, sortant de son immense rêverie, murmura d'abord quelques mots inintelligibles.

« Divès arrive! dit-elle ensuite à voix basse; je le vois... il sort de la poterne, à droite de l'arsenal... Gaspard le suit, et... »

Alors elle compta lentement :

« Deux cent cinquante hommes... fit-elle; des gardes nationaux et des soldats... Ils traversent le fossé... Ils montent derrière la demi-lune... Gaspard parle avec Marc... Que lui dit-il? »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Elle parut écouter :

« Dépêchons-nous ! »—Oui, dépêchez-vous... le temps presse... Les voilà sur le glacis ! »

Il y eut un long silence ; puis, tout à coup, la vieille, se dressant de toute sa hauteur, les bras écartés, les cheveux hérissés, la bouche toute grande ouverte, hurla d'une voix terrible :

« Courage ! tuez ! tuez ! ah ! ah ! »

Et elle retomba lourdement.

Ce cri épouvantable avait éveillé tout le monde ; il eût éveillé des morts. Tous les assiégés semblaient renaître. Quelque chose était dans l'air. Était-ce l'espérance, la vie, l'âme ? Je ne sais ; mais tous arrivaient à quatre pattes, comme des fauves, retenant leur souffle pour entendre. Louise elle-même se remuait doucement et levait la tête. Frantz et Kasper se traînaient sur les genoux ; et, chose bizarre, Hullin, portant les yeux dans les ténèbres du côté de Phalsbourg, croyait voir un petillement de fusillade annonçant une sortie.

Catherine avait repris sa première attitude ; mais ses joues, tout à l'heure inertes comme un masque de plâtre, frémissaient sourdement ; son œil se recouvrait du voile de la rêverie. Tous les autres prêtaient l'oreille : on eût dit que leur existence était suspendue à ses lèvres. Il s'était passé près d'un quart d'heure, quand la vieille reprit lentement :

« Ils ont traversé les lignes ennemies... Ils courent à Lutzelbourg... Je les vois... Gaspard et Divès sont en avant avec Desmarets, Ulrich, Weber et nos amis de la ville... Ils arrivent !... ils arrivent !... »

Elle se tut de nouveau ; longtemps encore on écouta, mais la vision était passée. Les secondes succédaient aux secondes, lentes comme des siècles, quand tout à coup Hexe-Baizel se prit à dire d'une voix aigre :

« Elle est folle ! elle n'a rien vu... — Marc, je le connais... il se moque bien de nous. Qu'est-ce que ça lui fait, si nous dépérissons ! Pourvu qu'il ait sa bouteille de vin et des andouilles, et qu'il puisse fumer tranquillement sa pipe au coin du feu, le reste lui est bien égal. Ah ! le brigand ! »

Alors tout rentra dans le silence, et les malheureux, un instant ranimés par l'espoir d'une délivrance prochaine, retombèrent dans le découragement.

« C'est un rêve, pensaient-ils ; Hexe-Baizel a raison ; nous sommes condamnés à mourir de faim ! »

Sur ces entrefaites, la nuit était venue. Quand la lune se leva derrière les hautes sapinières, éclairant les groupes mornes des assiégés ; Hullin seul veillait encore au milieu des ardeurs de la fièvre. Il entendait au loin, bien loin dans les gorges, la voix des sentinelles allemandes criant : « *Wer dà ! wer dà !* » les rondes du bivouac allant par les bois, le hennissement grêle des chevaux au piquet, leurs ruades et les cris de leurs gardiens. Vers minuit, le brave homme finit cependant par s'endormir comme les autres. Lorsqu'il se réveilla, l'horloge du village des Charmes sonnait quatre heures. Hullin, à ces vibrations lointaines, sortit de son engourdissement, il ouvrit les paupières, et, comme il regardait sans conscience de lui-même, cherchant à recueillir ses souvenirs, une vague lueur de torche passa devant ses yeux ; il en eut peur, et se dit : « Est-ce que je deviens fou ? La nuit est toute noire, et je vois des torches !... »

Pourtant la flamme reparut ; il la regarda mieux, puis se leva brusquement, appuyant durant quelques secondes la main sur sa face contractée. Enfin, hasardant encore un regard, il vit distinctement un feu sur le Giromani, de l'autre côté du Blanru, un feu qui balayait le ciel de son aile pourpre, et faisait tourbillonner l'ombre des sapins sur la neige. Et, se rappelant que ce signal avait été convenu entre lui et Piorette pour annoncer une attaque, il se prit à trembler des pieds à la tête, sa figure se couvrit de sueur, et, marchant dans les ténèbres à tâtons comme un aveugle, les mains étendues, il bégaya :

« Catherine... Louise... Jérôme ! »

Mais personne ne lui répondit, et, après avoir tâtonné de la sorte, croyant marcher tandis qu'il ne faisait pas un pas, le malheureux tomba en criant :

« Mes enfants !... Catherine !... on vient !... nous sommes sauvés ! »

Aussitôt il se fit un vague murmure ; on aurait dit que les morts se réveillaient. Il y eut un éclat de rire sec : c'était Hexe-Baizel devenue folle de souffrance. Puis Catherine s'écria :

« Hullin... Hullin... qui a parlé ? »

Jean-Claude, revenu de son émotion, s'écria d'un accent plus ferme :

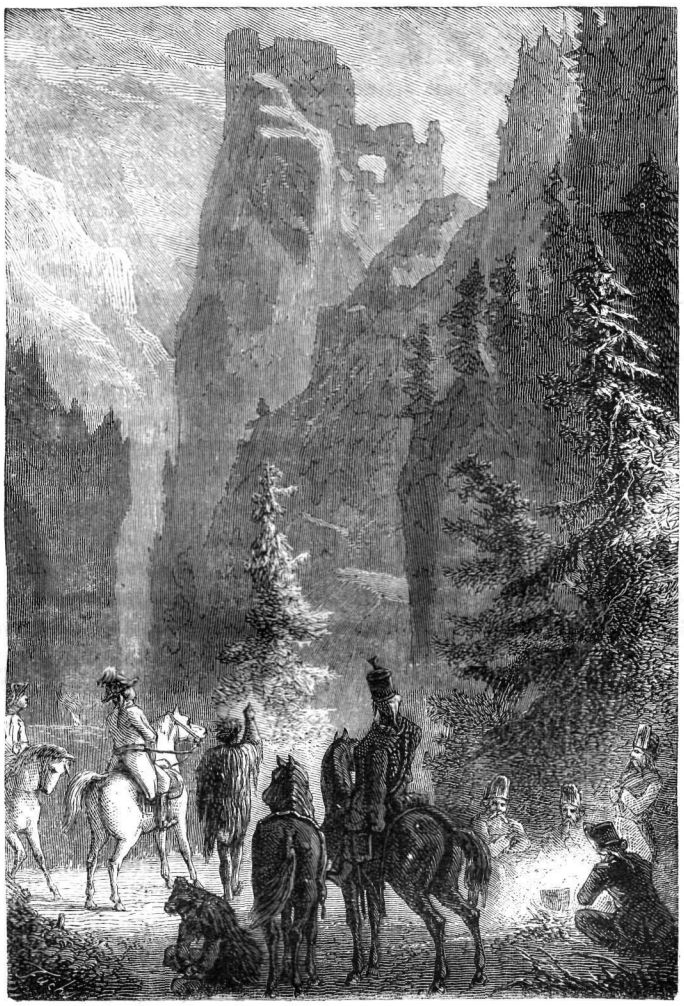
« Jérôme, Catherine, Materne, et vous tous, êtes-vous morts ? Ne voyez-vous pas ce feu, là-bas, du côté du Blanru ? C'est Piorette qui vient à notre secours. »

Et, dans le même instant, une détonation profonde roula dans les gorges du Jægerthâl avec un bruit d'orage. La trompette du jugement dernier n'aurait pas produit plus d'effet sur les assiégés ; ils se réveillèrent tout à coup :

« C'est Piorette ! c'est Marc ! criaient des voix cassées, sèches, des voix de squelettes ; on vient à notre secours ! »

Et tous les misérables cherchaient à se rele-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Arrivé près du général, Yégoff fit quelques gestes. (Page 98.)

ver; quelques-uns sanglotaient, mais ils n'avaient plus de larmes. Une seconde détonation les mit debout.

« Ce sont des feux de peloton, s'écria Hullin, les nôtres tirent aussi par peloton, nous avons des soldats en ligne; — vive la France!

—Oui, répondit Jérôme, la mère Catherine avait raison; les Phalsbourgeois viennent à notre secours : ils descendent les collines de la Sarre; et voilà maintenant Piorette qui attaque par le Blanru. »

En effet, la fusillade commençait à petiller des deux côtés à la fois, vers le plateau du Bois-de-Chênes et les hauteurs de la Kilbéri.

Alors les deux chefs s'embrassèrent; et, comme ils marchaient à tâtons dans la nuit profonde, cherchant à gagner le bord de la roche, tout à coup la voix de Materne leur cria :

« Prenez garde, le précipice est là! »

Ils s'arrêtèrent, regardant à leurs pieds, mais on ne voyait rien; un courant d'air froid, remontant de l'abîme, vous avertissait seul du danger. Toutes les cimes et les gorges d'alentour étaient plongées dans les ténèbres. Sur les flancs de la côte en face, les lueurs de la fusillade passaient comme des éclairs, illuminant tantôt un vieux chêne, le profil noir d'un rocher, tantôt un coin de bruyères, et des groupes d'hommes allant et venant comme au milieu d'un incendie. — On entendait à deux mille pieds au-dessous, dans les profondeurs de la gorge, des rumeurs sourdes, le galop des chevaux, des clameurs, des commandements. Parfois le cri du montagnard qui hêle, ce cri

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Écrasons-les ! Écrasons-les, comme au Bluifeld !... (Page 98.)

prolongé qui va d'une cime à l'autre, « hé ! oh ! hé ! » s'élevait jusqu'au Falkenstein comme un soupir.

« C'est Marc, disait Hullin; c'est la voix de Marc.

—Oui, c'est Marc qui nous avertit d'avoir bon courage, » répondait Jérôme.

Tous les autres, accroupis autour d'eux, le cou tendu, les mains au bord de la roche, regardaient. La fusillade continuait toujours avec une vivacité qui trahissait l'acharnement de la bataille, mais impossible de rien voir. Oh ! qu'ils auraient voulu prendre part à cette lutte suprême, les malheureux ! Avec quelle ardeur ils se seraient précipités dans le combat ! La crainte d'être encore abandonnés, de voir au jour leurs défenseurs en retraite, les rendait muets d'épouvante.

Cependant le jour commençait à poindre; la pâle crépuscule montait derrière les cimes noires; quelques rayons descendaient dans les vallées ténébreuses; une demi-heure après, ils argentaient les brumes de l'abîme. Hullin, jetant un regard à travers les crevasses de ces nuages, reconnut enfin la position. Les Allemands avaient perdu les hauteurs du Valtin et le plateau du Bois-de-Chênes. Ils s'étaient massés dans la vallée des Charmes, au pied du Falkenstein, au tiers de la côte, pour n'être pas dominés par le feu de leurs adversaires. En face de la roche, Piorette, maître du Bois-de-Chênes, ordonnait des abatis du côté de la descente des Charmes. Il allait et venait, son bout de pipe aux dents, le feutre sur l'oreille, la carabine en bandoulière. Les haches bleues des bûche-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

rons scintillaient au soleil levant. A gauche du village, sur la côte du Valtin, au milieu des bruyères, Marc Divès, sur un petit cheval noir à longue queue traînante, la latte pendue au poignet, indiquait les ruines et le chemin de *schlitte*. Un officier d'infanterie et quelques gardes nationaux en habits bleus l'écoutaient. Gaspard Lefèvre, seul, en avant de ce groupe, appuyé sur son fusil, semblait méditatif. On comprenait, à son attitude, les résolutions désespérées qu'il formait pour le moment de l'attaque. Enfin, tout au sommet de la colline, contre le bois, deux ou trois cents hommes, rangés en ligne, l'arme au pied, regardaient aussi.

La vue de ce petit nombre de défenseurs serra le cœur des assiégés; d'autant plus que les Allemands, sept ou huit fois supérieurs en nombre, commençaient à former deux colonnes d'attaque, pour reprendre les positions qu'ils avaient perdues. Leur général envoyait des cavaliers de tous côtés porter ses ordres. Les baïonnettes se mettaient à défiler.

« C'est fini! dit Hullin à Jérôme. Qu'est-ce que cinq ou six cents hommes peuvent faire contre quatre mille en ligne de bataille? Les Phalsbourgeois retourneront chez eux et diront: « Nous avons fait notre devoir! » Et Piorette sera écrasé! »

Tous les autres pensaient de même; mais ce qui porta leur désespoir au comble, ce fut de voir tout à coup une longue file de Cosaques déboucher dans la vallée des Charmes ventre à terre, et le fou Yégof à leur tête, galopant comme le vent: sa barbe, la queue de son cheval, sa peau de chien et sa chevelure rousse, tout cela fendait l'air. Il regardait la roche et brandissait sa lance au-dessus de sa tête. Au fond de la vallée, il piqua droit vers l'état-major ennemi. Arrivé près du général, il fit quelques gestes, indiquant l'autre côté du plateau du Bois-de-Chênes.

« Ah le brigand! s'écria Hullin. Voyez, il dit que Piorette n'a pas d'abatis de ce côté-là, qu'il faut tourner la montagne. »

En effet, une colonne se mit aussitôt en marche dans cette direction, tandis qu'une autre se dirigeait sur les abatis, pour masquer le mouvement de la première.

« Materne, cria Jean-Claude, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'envoyer une balle au fou? »

Le vieux chasseur hocha la tête.

« Non, dit-il, c'est impossible; il est hors de portée. »

En ce moment, Catherine fit entendre un cri sauvage, un cri d'épervier:

« Ecrasons-les!... Écrasons-les comme au Blutfeld! »

Et cette vieille, tout à l'heure si faible, alla se jeter sur un quartier de roc, qu'elle enleva des deux mains; puis, ses longs cheveux gris épars, son nez crochu recourbé sur ses lèvres serrées, les joues tendues, les reins pliés, elle s'avança d'un pas ferme jusqu'au bord de l'abîme, et la roche partit dans les airs, traçant une courbe immense.

On entendit un fracas horrible au-dessous, des éclats de sapin jaillirent de tous côtés, puis on vit l'énorme pierre rebondir à cent pas d'un nouvel élan, descendre la pente rapide, et, par un dernier bond, arriver sur Yégof et l'écraser aux pieds du général ennemi. Tout cela s'était accompli en quelques secondes.

Catherine, debout au bord de la roche, riait d'un rire de crécelle qui n'en finissait plus.

Et tous les autres, tous ces fantômes, comme animés d'une vie nouvelle, se précipitaient sur les décombres du vieux *burg* en criant: « A mort! à mort!... Écrasons-les comme au Blutfeld! »

On n'avait jamais vu de scène plus terrible. Ces êtres, aux portes de la tombe, maigres et décharnés comme des squelettes, retrouvaient leur force pour le carnage. Ils ne trébuchaient plus, ils ne chancelaient plus; ils enlevaient chacun sa pierre et couraient la jeter au précipice, puis revenaient en prendre une autre, sans même regarder ce qui se passait au-dessous.

Maintenant qu'on se figure la stupeur des *kaiserliks* à ce déluge de décombres et de roches. Tous s'étaient retournés au bruit des pierres bondissant à la file par-dessus les broussailles et les bouquets d'arbres, et d'abord ils étaient restés comme pétrifiés; mais levant les yeux plus haut et voyant d'autres pierres descendre et descendre toujours, et par-dessus tout cela les spectres aller et venir, lever les bras, se décharger et repartir encore; voyant leurs camarades broyés, — des files de quinze à vingt hommes renversées d'un seul coup, — un cri immense avait retenti de la vallée des Charmes jusqu'au Falkenstein, et, malgré la voix des chefs, malgré la fusillade qui recommençait à droite et à gauche, tous les Allemands s'étaient débandés pour échapper à cette mort horrible.

Au plus fort de la déroute, le général ennemi était cependant parvenu à rallier un bataillon et descendait au pas vers le village. Cet homme, calme au milieu du désastre, avait quelque chose de grand et de digne. Il se retournait parfois d'un air sombre pour regarder bondir les roches, qui faisaient des trouées sanglantes dans sa colonne.

Jean-Claude l'observait, et, malgré l'enivrement du triomphe, malgré la certitude d'avoir

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

échappé à la famine, le vieux soldat ne pouvait se défendre d'un sentiment d'admiration :

« Regarde, disait-il à Jérôme, il fait comme nous autres en revenant du Donon et du Grosmann : il reste le dernier, et ne cède que pas à pas. Décidément il y a des hommes de cœur dans tous les pays ! »

Marc Divès et Piorette, témoins de ce coup de fortune, descendaient alors au milieu des sapinières, pour essayer de couper la retraite au général ennemi, mais ils ne purent y parvenir. Le bataillon, réduit de moitié, forma le carré derrière le village des Charmes, et remonta lentement la vallée de la Sarre, s'arrêtant parfois, comme un sanglier blessé qui fait tête à la meute, lorsque les hommes de Piorette ou ceux de Phalsbourg essayaient de le serrer de trop près.

Ainsi se termina la grande bataille du Falkenstein, connue dans la montagne sous le nom de *Bataille des Roches*.

XXVI

A peine le combat terminé, vers huit heures, Marc Divès, Gaspard et une trentaine de montagnards, avec des hottes de vivres, montèrent au Falkenstein. Quel spectacle les attendait là-haut ! Tous les assiégés, étendus à terre semblaient morts. On avait beau les secouer, leur crier dans les oreilles : « Jean-Claude !... Catherine !... Jérôme ! » ils ne répondaient pas. Gaspard Lefèvre, voyant sa mère et Louise immobiles et les dents serrées, dit à Marc que si elles n'en revenaient pas, il se ferait sauter la tête avec son fusil. Marc répondit que chacun était libre, mais que, pour sa part, il ne se brûlerait pas la cervelle à cause de Hexe-Baizel. Enfin, le vieux Colon ayant déposé sa hotte sur une pierre, Kasper Materne renifla tout à coup, ouvrit les yeux, et, voyant les vivres, se mit à claquer des dents comme un renard à la chasse.

Alors on comprit ce que cela voulait dire, et Marc Divès, allant de l'un à l'autre, leur passa simplement sa gourde sous le nez, ce qui suffisait pour les ressusciter. Ils voulaient tout avaler à la fois ; mais le docteur Lorquin, malgré sa fringale, eut encore le bon sens de prévenir Marc de ne pas les écouter, et que le moindre étouffement les ferait périr. C'est pourquoi chacun ne reçut qu'un peu de pain, un œuf et un verre de vin, ce qui ranima singulièrement leur moral ; puis on chargea Catherine, Louise et les autres sur des *schlittes*, et l'on redescendit au village.

Quant à peindre maintenant l'enthousiasme et l'attendrissement de leurs amis, lorqu'on les vit revenir, plus maigres que Lazarus debout dans sa fosse, c'est chose impossible. On se regardait, on s'embrassait, et à chaque nouveau venu d'Abreschwiller, de Dagsburg, de Saint-Quirin ou d'ailleurs, c'était à recommencer.

Marc Divès fut obligé de raconter plus de vingt fois l'histoire de son voyage à Phalsbourg. Le brave contrebandier n'avait pas eu de chance : — après avoir échappé par miracle aux balles des *kaiserliks*, il était allé tomber, dans la vallée de Spartzprod, au milieu d'une bande de Cosaques, qui l'avaient dévalisé de fond en comble. Il lui avait fallu rôder ensuite durant deux semaines autour des postes russes qui cernaient la ville, essuyant le feu de leurs sentinelles, et risquant vingt fois d'être arrêté comme espion, avant de pouvoir pénétrer dans la place. Enfin, le commandant Meunier, alléguant la faiblesse de la garnison, avait d'abord refusé tout secours, et ce n'est qu'à la sollicitation pressante des bourgeois de la ville, qu'il avait fini par consentir à détacher deux compagnies.

Les montagnards, écoutant ce récit, admiraient le courage de Marc, sa persévérance au milieu des dangers.

« Eh ! répondait le grand contrebandier d'un air de bonne humeur à ceux qui le félicitaient, je n'ai fait que mon devoir ; est-ce que je pouvais laisser périr les camarades ? Je sais bien que ce n'était pas facile ; ces gueux de Cosaques sont plus fins que les douaniers : ils vous flairent d'une lieue comme les corbeaux ; mais c'est égal, nous les avons dépistés tout de même. »

Au bout de cinq ou six jours, tout le monde fut sur pied. Le capitaine Vidal, de Phalsbourg, avait laissé vingt-cinq hommes au Falkenstein, pour garder les poudres ; Gaspard Lefèvre était du nombre, et le gaillard descendait tous les matins au village. Les alliés avaient tous passé en Lorraine : on n'en voyait plus en Alsace qu'autour des places fortes. Bientôt on apprit les victoires de Champ-Aubert et de Montmirail ; mais les temps étaient venus d'un grand malheur : les alliés, malgré l'héroïsme de notre armée et le génie de l'Empereur, entrèrent à Paris.

Ce fut un coup terrible pour Jean-Claude, Catherine, Materne, Jérôme et toute la montagne ; mais le récit de ces événements n'entre pas dans notre histoire, d'autres ont raconté ces choses.

La paix faite, au printemps, on rebâtit la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ferme du Bois-de-Chênes : les bûcherons, les sabotiers, les maçons, les flotteurs et tous les ouvriers du pays y mirent la main.

Vers la même époque, l'armée ayant été licenciée, Gaspard se coupa les moustaches, et son mariage avec Louise eut lieu.

Ce jour-là arrivèrent tous les combattants du Falkenstein et du Donon, et la ferme les reçut portes et fenêtres ouvertes à deux battants. Chacun apportait ses présents aux mariés : Jérôme, des petits souliers pour Louise; Materne et ses fils, un coq de bruyère, le plus amoureux des oiseaux, comme chacun sait; Divès, des paquets de tabac de contrebande pour Gaspard; et le docteur Lorquin, une layette de fine toile blanche.

Il y eut table ouverte jusque dans les granges et sous les hangars. Ce qu'on consomma de vin, de pain, de viande, de tartes et de *kougelhof*, je ne puis le dire; mais ce que je sais bien, c'est que Jean-Claude, fort sombre depuis l'entrée des alliés à Paris, se ranima ce jour-là en chantant le vieil air de sa jeunesse, aussi allégrement que lorsqu'il était parti, le fusil sur l'épaule, pour Valmy, Jemmapes et Fleurus. Les échos du Falkenstein en face répétèrent au loin ce vieux chant patriotique; le plus grand, le plus noble que l'homme ait jamais entendu sous le ciel. Catherine Lefèvre frappait la mesure sur la table avec le manche de son couteau, et s'il est vrai, comme plusieurs le disent, que les morts viennent écouter quand on parle d'eux, les nôtres durent être contents, et le *Roi de Carreau* dut écumer dans sa barbe rousse.

Vers minuit, Hullin se leva, et s'adressant aux mariés, il leur dit :

« Vous aurez de braves enfants; je les ferai sauter sur mes genoux, je leur apprendrai ma vieille chanson, et puis j'irai rejoindre les anciens ! »

Cela dit, il embrassa Louise; et, bras dessus, bras dessous, avec Marc Divès et Jérôme, il descendit à sa cassine, suivi de toute la noce, qui répétait en chœur le chant sublime. On n'avait jamais vu de plus belle nuit : des étoiles innombrables brillaient au ciel dans l'azur sombre; les buissons au bas de la côte, où l'on avait enterré tant de braves gens, frissonnaient tout bas. Chacun se sentait joyeux et attendri. Sur le seuil de la petite baraque, on se serra la main, on se souhaita le bonsoir; et tous, les uns à droite, les autres à gauche, par petites troupes, s'en retournèrent à leurs villages.

« Bonne nuit, Materne, Jérôme, Divès, Piorette, bonne nuit ! » criait Jean-Claude.

Ses vieux amis se retournaient en agitant leurs feutres, et tous se disaient en eux-mêmes :

« Il y a pourtant des jours où l'on est bien heureux d'être au monde. Ah ! s'il n'y avait jamais ni pestes, ni guerres, ni famines, — si les hommes pouvaient s'entendre, s'aimer et se secourir, — s'il ne s'élevait point d'injustes défiances entre eux, — la terre serait un vrai paradis ! »

FIN DE L'INVASION.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE PASSAGE DES RUSSES

Je vous ai raconté nos malheurs pendant la campagne de 1813. Vous avez vu nos batailles de Weissenfelz, de Lutzen, de Bautzen et de Dresde, où nous étions toujours les maîtres.

Ensuite nos misères de Groos-Béren et de la Katzbach, où la pluie, la mauvaise nourriture, les marches et les contre-marches nous avaient en quelque sorte ruinés de fond en comble.

Ensuite tous les peuples soulevés contre nous, parce qu'ils ne voulaient plus de nos rois, de nos princes, de nos ducs et de notre armée chez eux : Cinq cent quatre-vingt mille Russes, Allemands et Suédois sur notre dos, la défection des Bavarois et des Wurtembergeois, la terrible bataille de Leipzig, la trahison des Saxons, la retraite de Hanau, le typhus en Alsace et en Lorraine, l'invasion, et la défense des Vosges par les montagnards!

Je vous ai raconté ces choses le cœur bien triste.

D'autres auraient voulu cacher la vérité, comme s'il fallait avoir honte de ses malheurs, quand on a fait son devoir, quand on a montré du courage au milieu des plus grandes souffrances, et que les ennemis vous ont écrasés sous le nombre.

Dieu merci! de pareilles idées ne me viendront jamais. Je pense, au contraire, que nos enfants doivent profiter de ces leçons, et que la vie n'est pas assez longue pour les amuser avec des mensonges.

C'est pourquoi je continue, et j'espère que les gens raisonnables m'approuveront de ne jamais rien dire de trop, car la vérité parle assez d'elle-même, sans qu'on veuille encore lui donner de la force.

Voici donc ce que m'a raconté le vieil arpenteur Jérôme, des Quatre-Vents, sur le passage de la grande armée russe en 181 :

« Il y a maintenant cinquante ans, Christian, que des peuples barbares ont envahi la France, depuis la Hollande jusqu'à Bâle en Suisse. Il y a cinquante ans que les uhlans, les Croates, les baskirs ont passé comme des bandes de loups au-dessous de Huningue, qu'ils ont investi Belfort, Neuf-Brisach, Schlestadt et Strasbourg, et que l'épouvante s'est répandue dans notre malheureux pays.

« Ils arrivent!... Ils arrivent!... Ils prennent tout!... Personne ne vient à notre secours... Nous sommes perdus!... »

On n'entendait que cela; tout le monde était en l'air.

A chaque instant, quelqu'un arrivait de Saverne, de Marmoutier, de Wasselonne ou d'ailleurs : un marchand, un garde forestier, un colporteur, en criant :

« Ils remplissent l'Alsace!... Le canon tire de tous les côtés... Les montagnards se défendent... Ils ont coupé la grande route du Donon... Les Cosaques sont à Dosenheim, au Graufthâl, tout le long des bois... Ils vont venir! Les portes de Phalsbourg sont déjà fermées et les canons sur les remparts... Qu'on se dépêche... Que ceux qui veulent garder quelque chose le cachent! »

Et la peur augmentait de minute en minute, comme lorsque les cloches sonnent et qu'on entend crier :

« Au feu!... au feu!... »

Jamais on ne pourra se figurer une désolation pareille : tous ces gens qui gagnent les bois avec leurs vaches et leurs chèvres, ces femmes, ces enfants, ces pauvres vieux, qui depuis cinq ou six ans ne remuaient plus derrière leur âtre, et qui maintenant allaient en se traînant au Holderloch, à la Bande-Noire, ou sous la Roche-Plate.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Et puis tout à coup les Cosaques qui traversent les Quatre-Vents sur leurs petites *biques;* ces espèces de sauvages, comme étonnés et craintifs d'être chez nous, regardant les pauvres baraques vides, observant de loin les remparts de Phalsbourg, debout sur leurs étriers de corde, et repartant ventre à terre annoncer aux autres que tous les passages sont libres, que pas un homme ne garde les défilés, qu'ils n'ont qu'à venir!

Ah! depuis j'ai pensé bien souvent qu'au lieu d'aller attaquer le pays des autres, l'Empereur aurait mieux fait de garder assez d'hommes pour défendre la France : les vieux soldats d'Espagne, ceux d'Allemagne et de Russie nous seraient alors bienvenus! Et ces cosaques, ces uhlans, tous ces autres qui vinrent par centaines de mille, n'auraient pas trouvé nos baraques sans fusils et nos défilés sans canons.

Enfin les choses sont ainsi : à force de remporter des victoires, nous n'avions plus de monde, et le peuple qu'on peut regarder comme le plus brave de l'univers était forcé de supporter une pareille humiliation.

Quand on y songe, tout se révolte en vous!...

Mais je ne veux pas en dire plus... Oublions ce que nous avons fait les uns chez les autres... C'est le bon sens de la vieillesse qui me fait dire cela... J'aime tous les hommes!... Soyons prudents et justes... Et puisqu'un conscrit français de 1813 nous a raconté Leipzig, qu'un vieux soldat prussien raconte Iéna, un vieux général russe Austerlitz, et un officier autrichien Wagram. De cette manière, l'amour de la paix viendra à tout le monde, et le Seigneur, qui nous a mis ici-bas pour nous aimer, nous aider et nous secourir, sera content.

Moi, pendant que ces choses se passaient, j'étais aux Quatre-Vents, dans le grand lit de plumes au fond de l'alcôve, chez ma bonne vieille grand'mère Madeleine. Huit jours avant, j'avais eu le malheur de me casser une jambe, en *schlittant* du bois dans la vallée de la Scierie. Je pouvais à peine me remuer. Et de voir ma sœur tremblante, ma pauvre vieille grand'mère, les lèvres serrées, courir chez nos voisins dans les plus terribles inquiétudes, cela me déchirait le cœur.

Tout le reste de la semaine, il n'y eut rien de nouveau. Le dimanche qui tombait le 10 janvier 1814, ma grand'mère, à la nuit, ferma notre porte au verrou, comme d'habitude, en disant :

« Je suis sûre que ces gueux vont nous laisser en repos ici... Ils prendront le chemin du Fâlberg ou du Graufthâl... Est-ce qu'ils ont besoin de passer près des canons de la ville? »

Je pensais aussi comme elle. Loïse alla se coucher en haut, et la grand'mère resta pour veiller auprès de moi dans le vieux fauteuil.

Tout semblait tranquille aux environs, mais je ne pouvais pas dormir : l'idée que les ennemis remplissaient l'Alsace m'empêchait de fermer l'œil.

La grand'mère dormait depuis longtemps, et, vers onze heures, j'allais éteindre ma petite veilleuse, quand tout à coup un grand murmure attira mon attention au dehors. Il faisait très-froid. En été, j'aurais cru que ce bruit venait d'un coup de vent dans les arbres du jardin, mais nous étions au cœur de l'hiver. J'écoutai mieux, et comme ma grand'mère dormait toujours, je la touchai :

« Qu'est-ce que c'est? fit-elle en se levant. Est-ce que tu veux boire?

—Non... Écoutez!... »

Nous écoutâmes ensemble, et la grand'mère, au bout d'un instant, me dit :

« Je n'ai jamais rien entendu de pareil. »

En même temps elle alluma la lampe et ouvrit un volet. Mais elle avait à peine ouvert, qu'un Russe, un officier tout blanc de givre, la repoussa en criant :

« Fermez!... fermez!... »

Cela n'avait duré qu'une seconde; et, dans cette seconde, nous avions vu la côte en face, la route et le vallon au-dessous couverts d'une masse de soldats, qui se touchaient presque et grelottaient ensemble. Ils étaient là peut-être plus de vingt mille, qui défilaient sous les canons de Phalsbourg. Un encombrement au bout du village, ou plus loin au bois de hêtres, les forçait d'attendre.

Le ciel était sombre, on ne pouvait pas les voir de la place; mais un seul rayon dans cette nuit noire suffisait pour donner l'éveil aux sentinelles.

Tout cela me passa par la tête, et je sentis que je devenais tout pâle.

J'avais aussi reconnu les trois ou quatre appuyés contre notre volet pour être des Russes, à leurs gros bonnets plats et à leurs longues capotes grises, les baudriers noirs en travers.

Et, comme ma grand'mère me regardait dans un grand trouble, voilà qu'on frappe à la porte.

« Ils veulent entrer, me dit-elle; qu'est-ce qu'il faut faire, Jérôme!

—Ouvrez!... nous ne sommes pas les plus forts, il faut obéir. »

Alors elle sortit dans l'allée et tira le verrou.

Presque aussitôt cinq ou six officiers russes, avec leurs shakos relevés devant, aplatis derrière, leurs grands manteaux vert sombre, le sabre à la ceinture et les hautes bottes montant

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

jusqu'aux genoux, entrèrent en se penchant sous notre porte, et regardant à droite et à gauche.

La grand'mère les suivait, et le premier d'entre eux, un vieux tout gris, grand, sec, la figure longue, des glaçons pendus à la moustache, dit en bon français :

« Du feu! ma bonne femme, du feu!... Dépêchons-nous ! »

Jamais je n'ai vu ma pauvre vieille grand'mère aussi troublée ; elle se dépêchait d'obéir, de tirer les braises de la cendre et de mettre dessus un bon fagot, en soufflant de toutes ses forces.

Les autres attendaient au milieu de la chambre, pendant que le vieux, qui voyait tout, me regardait sous mes rideaux :

« Votre fils est malade? dit-il.

—Mon Dieu oui, répondit la grand'mère en soufflant toujours ; mais ça va mieux.

—Ah ! bon... bon... dit l'officier en s'approchant de l'âtre, où la flamme montait dans les feuilles sèches. »

Alors ils se tenaient tous autour du feu, dans le plus grand silence; et la grand'mère me fit signe, en clignant de l'œil, pour me dire :

« Ça va bien ! »

Elle avait eu terriblement peur : elle avait cru qu'on venait nous piller.

Moi, la pensée qu'une si brave femme était forcée de servir nos ennemis, et de se réjouir encore parce qu'ils ne nous faisaient pas de mal, cette pensée me saignait le cœur.

Au bout de quelques instants, les Russes se mirent à regarder de tous les côtés notre chambre, les poutres du plafond, les images de sainte Madeleine et de saint Nicolas, le petit escalier au fond, la huche à pain, le cuveau, etc. Ils causaient entre eux en russe, et je pense qu'ils parlaient des modes de leur pays auprès des nôtres.

Ils me regardaient aussi d'un air grave.

Cela durait depuis environ un quart d'heure, lorsqu'on entendit dehors leur régiment se remettre en marche.—Aussitôt le vieux demanda si l'on voyait notre maison de la ville, et la grand'mère lui répondit que non, parce qu'elle était au-dessous de la côte.—Les autres étaient déjà sortis, et le vieux finit par dire :

« C'est bon !... Vous laisserez la porte ouverte... Les soldats sont fatigués, ils peuvent avoir besoin de boire... de se réchauffer un instant. Soyez tranquille, on ne veut pas vous faire de mal... Au contraire... nous sommes vos amis... nous n'avons affaire qu'à votre empereur.

En même temps il fit un petit signe de tête, comme pour nous remercier, et ma grand'mère me dit :

—Voilà le plus brave homme que j'aie vu. On ne dirait jamais que c'est un Russe. Puisqu'ils ne veulent pas nous faire de mal... que les soldats boivent tant qu'ils voudront... voici le baquet. »

Je ne pouvais pas raisonner contre elle, et lui faire comprendre qu'on dit toujours les mêmes choses lorsqu'on va chez les autres. Elle était trop contente, je ne voulais pas troubler sa joie.

Et depuis cet instant, les soldats ne faisaient qu'entrer et sortir par bandes de huit, dix, quinze, et tous en entrant commençaient par faire un signe de tête à ma grand'mère, en l'appelant :

« *Moutter!... Moutter!...* * »

De sorte qu'elle disait :

« Ces Russes sont tous des gens honnêtes et de beaux hommes. Ils voient que je suis vieille, que j'ai la tête grise, et ils m'appellent :—*Moutter!* —Ce ne sont pas nos soldats à nous, qui se comporteraient aussi bien avec des gens d'âge. »

J'étais ennuyé de l'entendre faire tous ces compliments à nos ennemis; mais ils arrivaient tous les uns après les autres, en l'appelant : —*Moutter!... moutter!...* —et naturellement elle trouvait tout bien.

On entendait dehors les pas innombrables de cette armée qui passait toujours. C'était quelque chose de terrible. Et comme je savais ce qu'ils nous voulaient, comme j'avais entendu dire bien des fois au vieux cabaretier Colin, de Phalsbourg, que si jamais nous étions battus, les ennemis nous ramèneraient les anciens nobles, qu'ils rétabliraient les couvents, qu'ils rendraient les biens du peuple aux seigneurs et aux moines, comme je savais tout cela, je me disais :

« Mon Dieu... mon Dieu ! quel malheur que la nuit soit si noire. . comme on vous faucherait ce tas de gueux... comme on leur lancerait des obus... Mais ceux de Phalsbourg ne savent rien; ils ne se doutent pas qu'en ce moment l'armée russe défile sous les canons de la place. »

Je regardais ces soldats, avec leurs gros favoris roux, leurs grosses figures carrées, leurs petits yeux ronds, leur nez court; et plus ils appelaient ma grand'mère : — *Moutter! Moutter!* — plus cela m'indignait.

Enfin la grand'mère était tellement contente de cela, qu'elle avait pris une espèce d'autorité sur ces gens, elle leur montrait les places, et même leur faisait signe, d'un air fâché, de

* Mère.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Passage des Russes. (Page 101.)

marcher doucement pour ne pas éveiller Loïse, et tous obéissaient en répondant :

« *Ya, moutter!... ya, moutter!...* * »

On n'a jamais rien vu de pareil.

Ce défilé continua jusque vers quatre heures du matin. Alors deux coups de canon partirent dans le silence, en faisant grelotter nos vitres, et depuis ce moment la canonnade continua sur les traînards et les voitures de l'arrière-garde. Mais à quoi cela pouvait-il servir? La grande armée russe avait défilé, en quelques heures, sous le canon d'une forteresse qui aurait dû l'arrêter six semaines.

Tous ces coups de canon ou rien, c'était la même chose.

Et le plus triste, c'est que huit jours plus tard on apprit la trahison de Yégof et la défaite des partisans au Donon : soixante mille Autrichiens débouchaient en Lorraine; rien ne les empêchait de se réunir aux Russes et de marcher sur Paris.—Ceux qui n'ont pas vu ces choses-là sont bien heureux ! »

* Oui, mère

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

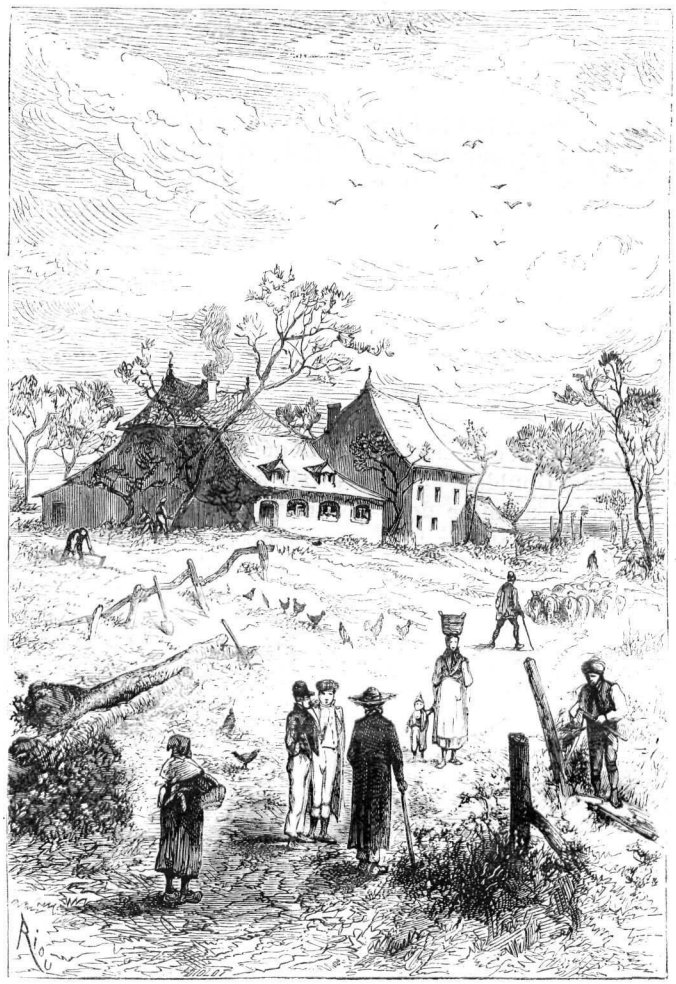
WATERLOO

SUITE

DU CONSCRIT DE 1813

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN



La paix revenait. (Page 3.)

I

Je n'ai jamais rien vu d'aussi joyeux que le retour de Louis XVIII, en 1814. C'était au printemps, quand les haies, les jardins et les vergers refleurissent. On avait eu tant de misères depuis des années, on avait craint tant de fois d'être pris par la conscription et de ne plus revenir, on était si las de toutes ces batailles, de toute cette gloire, de tous ces canons enlevés, de tous ces *Te Deum*, qu'on ne pensait plus qu'à vivre en paix, à jouir du repos, à tâcher d'acquérir un peu d'aisance et d'élever honnêtement sa famille par le travail et la bonne conduite.

Oui, tout le monde était content, excepté les vieux soldats et les maîtres d'armes. Je me rap-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pelle que, le 3 mai, quand l'ordre arriva de monter le drapeau blanc sur l'église, toute la ville en tremblait, à cause des soldats de la garnison, et qu'il fallut donner six louis à Nicolas Passauf, le couvreur, pour accomplir cette action courageuse. On le voyait de toutes les rues avec son drapeau de soie blanche, la fleur de lis au bout, et de toutes les fenêtres des deux casernes les canonniers de marine tiraient sur lui. Passauf planta le drapeau tout de même, et descendit ensuite se cacher dans la grange des *Trois-Maisons*, pendant que les marins le cherchaient en ville pour le massacrer.

C'est ainsi que ces gens se conduisaient. Mais les ouvriers, les paysans et les bourgeois en masse criaient: « Vive la paix! A bas la conscription et les droits réunis! » parce que tout le monde était las de vivre comme l'oiseau sur la branche, et de se faire casser les os pour des choses qui ne nous regardaient pas.

On pense bien qu'au milieu de cette grande joie, le plus heureux c'était moi; les autres n'avaient pas eu le bonheur de réchapper des terribles batailles de Weissenfelz, de Lutzen, de Leipzig, et du typhus; moi, je connaissais la gloire, et cela me donnait encore plus l'amour de la paix et l'horreur de la conscription.

J'étais revenu chez le père Goulden, et toute ma vie je me rappellerai la manière dont il m'avait reçu, toute ma vie je l'entendrai crier en me tendant les bras: « C'est toi, Joseph!... Ah! mon cher enfant, je te croyais perdu! » Nous pleurions en nous embrassant. Et depuis nous vivions ensemble comme deux véritables amis; il me faisait raconter mille et mille fois nos batailles, et m'appelait en riant: le vieux soldat.

Ensuite, c'est lui qui me racontait le blocus de Phalsbourg; comment les ennemis étaient arrivés devant la ville en janvier, comment les anciens de la République, restés seuls avec quelques centaines de canonniers de marine, s'étaient dépêchés de monter nos canons sur les remparts; comment il avait fallu manger du cheval à cause de la disette, et casser les fourneaux des bourgeois pour faire de la mitraille. Le père Goulden, malgré ses soixante ans, avait été pointeur sur le bastion de la poudrière, du côté de Bichelberg, et je me le figurais toujours avec son bonnet de soie noire et ses besicles, en train de pointer une grande pièce de vingt-quatre; cela nous faisait rire tous les deux et nous aidait à passer le temps.

Nous avions repris toutes nos vieilles habitudes; c'est moi qui dressais la table et qui faisais le pot-au-feu. J'étais aussi rentré dans ma petite chambre, et je rêvais à Catherine jour et nuit. Seulement, au lieu d'avoir peur de la conscription, comme en 1813, alors c'était autre chose. Les hommes ne sont jamais tout à fait heureux; il faut toujours des misères qui les tracassent; combien de fois n'ai-je pas vu cela dans ma vie! Enfin, voici ce qui me donnait du chagrin:

Vous saurez que je devais me marier avec Catherine; nous étions d'accord, et la tante Grédel ne demandait pas mieux. Malheureusement, on avait bien licencié les conscrits de 1815, mais ceux de 1813 restaient toujours soldats. Ce n'était plus aussi dangereux d'être soldat que sous l'Empire. Beaucoup d'entre ceux qui s'étaient retirés dans leur village vivaient tranquillement sans voir arriver les gendarmes; mais cela n'empêchait pas que, pour me marier, il fallait une permission. Le nouveau maire, M. Jourdan, n'aurait jamais voulu m'inscrire sur les registres, sans avoir cette permission, et voilà ce qui me troublait.

Tout de suite à l'ouverture des portes, le père Goulden avait écrit au ministre de la guerre, qui s'appelait Dupont, que je me trouvais à Phalsbourg, encore un peu malade, et que je boitais, depuis ma naissance, comme un malheureux, mais qu'on m'avait pris tout de même dans la presse; — que j'étais un mauvais soldat, qui ferait un très-bon père de famille, et que ce serait un véritable meurtre de m'empêcher de me marier, parce qu'on n'avait jamais vu d'homme plus mal bâti ni plus criblé de défauts; qu'il faudrait me mettre dans un hôpital, etc., etc.

C'était une très-belle lettre et qui disait aussi la vérité. Rien que l'idée de repartir m'aurait rendu malade.

Enfin, de jour en jour, nous attendions la réponse du ministre, la tante Grédel, le père Goulden, Catherine et moi. J'avais une impatience qu'on ne peut pas se figurer; quand le facteur Brainstein, le fils du sonneur de cloches, passait dans la rue, je l'entendais venir d'une demi-lieue; cela me troublait, je ne pouvais plus rien faire et je me penchais à la fenêtre. Je le regardais entrer dans toutes les maisons, et quand il s'arrêtait un peu trop, je m'écriais en moi-même: « Qu'est-ce qu'il a donc à bavarder si longtemps? Est-ce qu'il ne pourrait pas donner sa lettre tout de suite et ressortir? C'est une véritable commère, ce fils Brainstein! » Je le prenais en grippe, quelquefois même je descendais et je courais à sa rencontre en lui disant:

« Vous n'avez rien pour moi?

—Non, monsieur Joseph, non, je n'ai rien, » disait-il en regardant ses lettres.

Alors je revenais bien triste, et le père Goulden, qui m'avait vu, criait:

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Enfant ! enfant ! voyons, un peu de patience, que diable ! cela viendra.... cela viendra... nous ne sommes plus en temps de guerre.

—Mais il aurait déjà pu répondre dix fois, monsieur Goulden.

—Est-ce que tu crois qu'il n'a d'affaire que la tienne ? Il lui arrive des centaines de lettres pareilles tous les jours ; chacun reçoit la réponse à son tour, Joseph. Et puis, tout est bouleversé maintenant de fond en comble. Allons, allons, nous ne sommes pas seuls au monde ; beaucoup d'autres braves garçons, qui veulent se marier, attendent leur permission. »

Je trouvais ses raisons bien bonnes, mais je m'écriais en moi-même : « Ah ! si ce ministre savait le plaisir qu'il peut nous faire en écrivant deux mots, je suis sûr qu'il écrirait tout de suite. Comme nous le bénirions, Catherine et moi, et la tante Grédel et tout le monde ! » Enfin, il fallait toujours attendre.

Les dimanches, on pense bien aussi que j'avais repris mon habitude d'aller aux Quatre-Vents, et ces jours-là je m'éveillais de grand matin. Je ne sais quoi me réveillait. Dans les premiers temps, je croyais encore être soldat ; cela me donnait froid. Ensuite j'ouvrais les yeux, je regardais le plafond et je pensais : « Tu es chez le père Goulden, à Phalsbourg, dans ta petite chambre. C'est aujourd'hui dimanche et tu vas chez Catherine ! » Cette idée me réveillait tout à fait ; je voyais Catherine d'avance, avec ses bonnes joues roses et ses yeux bleus. J'aurais voulu me lever tout de suite, m'habiller et partir ; mais l'horloge sonnait quatre heures, les portes de la ville étaient encore fermées.

Il fallait rester ; ce retard m'ennuyait beaucoup. Pour prendre patience, je recommençais depuis le commencement toutes nos amours ; je me figurais les premiers temps : la peur de la conscription, le mauvais numéro, le *Bon pour le service !* du vieux gendarme Werner à la mairie ; le départ, la route, Mayence, la grande rue de Capougnerstrasse, la bonne femme qui m'avait fait un bain de pieds ; plus loin, Francfort, Erfurt, où j'avais reçu la première lettre, deux jours avant la bataille ; les Russes, les Prussiens, enfin tout... Et je pleurais en moi-même. — Mon idée de Catherine revenait toujours. Cinq heures sonnaient, alors je sautais du lit, je me lavais, je me faisais la barbe, je m'habillais, et le père Goulden, encore sous ses grands rideaux, le nez en l'air, me disait :

« Hé ! je t'entends, je t'entends. Depuis une demi-heure, tu te tournes, tu te retournes. Hé ! hé ! hé ! c'est dimanche aujourd'hui ! »

Cela le faisait rire, et moi je riais aussi en le saluant et descendant l'escalier d'un trait.

Bien peu de gens étaient déjà dans la rue ; le boucher Sépel me criait chaque fois :

« Hé ! Joseph, arrive donc, il faut que je te raconte quelque chose. »

Mais je ne tournais seulement pas la tête, et deux minutes après j'étais déjà sur la grande route des Quatre-Vents, hors de l'avancée et des glacis. Ah ! le bon temps, la belle année ; comme tout verdissait et fleurissait, et comme les gens se dépêchaient de rattraper le temps perdu, de planter leurs choux hâtifs, leurs petites raves, de remuer la terre piétinée par la cavalerie ; comme on reprenait courage, comme on espérait de la bonté de Dieu, le soleil et la pluie dont on avait si grand besoin !

Toute le long de la route, dans les petits jardins, les femmes, les vieillards, tout le monde bêchait, travaillait, tout courait avec les arrosoirs.

« Hé ! père Thiébeau, criais-je, hé ! la mère Furst, du courage, du courage !

—Oui, oui, monsieur Joseph, vous avez bien raison, il en faut ; ce blocus a tout retardé, nous n'avons pas de temps à perdre. »

Et les brouettes, les chariots de briques, de tuiles, de planches, de poutres, de madriers, comme tout cela roulait de bonne heure vers la ville, pour rebâtir les maisons et relever les toits enfoncés par les obus ! Comme les fouets claquaient et comme les marteaux retentissaient au loin dans la campagne ! De tous les côtés on voyait les charpentiers et les maçons autour des gloriettes. Le père Ulrich et ses trois garçons étaient déjà sur le toit du *Panier-Fleuri*, rasé par les boulets de la ville, en train d'affermir la charpente neuve ; on les entendait siffler et frapper en cadence. Ah ! oui, c'était un temps d'activité ; la paix revenait ! Ce n'est pas alors qu'on redemandait la guerre, non, non ! chacun savait ce que vaut la tranquillité chez soi ; chacun ne demandait qu'à réparer autant que possible toutes ces misères ; on savait qu'un coup de scie ou de rabot vaut mieux qu'un coup de canon ; on savait ce qu'il en coûte de fatigues et de larmes, pour relever en dix ans ce que les bombes renversent en deux minutes.

Et comme je courais joyeux alors ! Plus de marches, plus de contre-marches ; je savais bien où j'allais, sans en avoir reçu la consigne du sergent Pinto. Et ces alouettes qui s'élevaient et montaient au ciel en tremblotant, comme elles chantaient bien, et les cailles, les linottes ! Dieu du ciel, on n'est jeune qu'une fois ! Et la bonne fraîcheur du matin, la bonne odeur des églantiers le long des haies ; et la pointe du vieux toit des Quatre-Vents, la petite

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cheminée qui fume. « C'est Catherine qui fait du feu là-bas, elle prépare notre café... » Ah ! comme je courais ! Enfin me voilà près du village, je marche un peu plus doucement pour reprendre haleine, en regardant nos petites fenêtres et riant d'avance. La porte s'ouvre, et la mère Grédel, encore en jupon de laine, un grand balai à la main, se retourne ; je l'entends qui crie : « Le voilà !... le voilà !... » Presque aussitôt Catherine, toujours de plus belle en plus belle, avec sa petite cornette bleue, accourt : « Ah ! c'est bon... c'est bon... je t'attendais ! » Comme elle est heureuse ! et comme je l'embrasse ! Ah ! vive la jeunesse ! Tout cela, je le vois. J'entre dans la vieille chambre avec Catherine ; et la tante Grédel, en levant son balai d'un air d'enthousiasme, crie :

« Plus de conscription... c'est fini ! »

Nous rions de bon cœur, on me fait asseoir ; et, pendant que Catherine me regarde, la tante recommence :

« Eh bien ! ce gueux de ministre n'a pas encore écrit ? il n'écrira donc jamais ? Est-ce qu'il nous prend pour des bêtes ? L'autre se remuait trop, et celui-ci ne se remue pas assez ! C'est pourtant bien ennuyeux, qu'il faille toujours être commandé. Tu n'es plus soldat, puisqu'on t'avait laissé pour mort ; c'est nous qui t'avons sauvé, tu ne les regardes plus.

—Sans doute, sans doute, vous avez raison, tante Grédel, lui disais-je ; mais nous ne pouvons pourtant pas nous marier sans aller à la mairie, et si nous n'allons pas à la mairie, le curé n'osera pas nous marier à l'église. »

La tante alors devenait grave et finissait toujours par dire :

« Vois-tu, Joseph, ces gens-là, depuis le premier jusqu'au dernier, ont tout arrangé pour eux. Qui est-ce qui paye les gendarmes et les juges ? qui est-ce qui paye les curés ? qui est-ce qui paye tout le monde ? C'est nous. Eh bien ! ils n'osent pas seulement nous marier. C'est une chose abominable ! Si cela continue, nous irons nous marier en Suisse. »

Ces paroles nous calmaient un peu, et nous passions le reste de la journée à chanter et à rire !

II

Au milieu de cette grande impatience, je voyais tous les jours des choses nouvelles, qui me reviennent maintenant comme une véritable comédie qu'on joue sur la foire : je voyais les maires, les adjoints, les conseillers municipaux des villages, les marchands de grains et de bois, les gardes forestiers et les gardes champêtres, tous ces gens que l'on regardait depuis dix ans comme les meilleurs amis de l'Empereur,—et qui même étaient très-sévères quand on disait un mot contre Sa Majesté,—je les voyais, soit à la halle, soit au marché, soit ailleurs, crier contre le tyran, contre l'usurpateur et l'ogre de Corse. On aurait dit que Napoléon leur avait fait beaucoup de mal, tandis qu'eux et leurs familles avaient toujours eu les meilleures places.

J'ai pensé bien souvent depuis que c'est ainsi qu'on a toujours les bonnes places sous tous les gouvernements, et malgré cela j'aurais eu honte de crier contre ceux qui ne peuvent plus vous répondre et qu'on a flattés mille fois ; j'aurais mieux aimé rester pauvre en travaillant, que de devenir riche et considéré par ce moyen. Enfin voilà les hommes !

Je dois reconnaître aussi que notre ancien maire et trois ou quatre conseillers ne suivaient pas cet exemple ; M. Goulden disait qu'au moins ceux-là se respectaient, et que les criards n'avaient pas d'honneur.

Je me rappelle même qu'un jour le maire de Hacmatt étant venu faire raccommoder sa montre chez nous, se mit tellement à parler contre l'Enpereur, que le père Goulden, se levant tout à coup, lui dit :

« Tenez, monsieur Michel, voici votre montre, je ne veux pas travailler pour vous. Comment... comment ! vous qui disiez encore l'année dernière « Le grand homme ! » à tout bout de chemin, et qui ne pouviez jamais appeler Bonaparte, Empereur tout court, mais qui disiez « l'Empereur et Roi, protecteur de la Confédération helvétique, » comme si vous aviez eu la bouche pleine de bouillie, vous criez maintenant que c'est un ogre, et vous appelez Louis XVIII, Louis le Bien-Aimé ? Allez... vous devriez rougir ! Vous prenez donc les gens pour des bêtes, vous croyez qu'ils n'ont pas de mémoire ? »

Alors l'autre répondit :

« On voit bien que vous êtes un vieux jacobin.

—Ce que je suis ne regarde personne, fit le père Goulden ; mais, dans tous les cas, je ne suis pas un flagorneur. »

Il était tout pâle et finit par crier :

« Allez, monsieur Michel, allez... les gueux sont des gueux sous tous les gouvernements. »

Ce jour-là son indignation était si grande, qu'il ne pouvait presque pas travailler, et qu'il se levait à chaque minute en criant :

« Joseph, si j'avais eu du goût pour les Bourbons, ce tas de gueux m'en auraient déjà dégoûté. Ce sont des individus de cette espèce

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qui perdent tout, car ils approuvent tout, ils trouvent tout beau, tout magnifique, ils ne voient de défaut en rien; ils lèvent les mains au ciel avec des cris d'admiration quand le roi tousse; enfin ils veulent avoir leur part du gâteau. Et quand, à force de les entendre s'extasier, les rois et les empereurs finissent par se croire des dieux, et qu'il arrive des révolutions, alors des gueux pareils les abandonnent, et recommencent la même comédie sous les autres. De cette façon, ils restent toujours en haut, et les honnêtes gens sont toujours dans la misère ! »

Cela se passait au commencement du mois de mai, dans le temps où l'on affichait à la mairie que le roi venait de faire son entrée solennelle à Paris, au milieu des maréchaux de l'Empire, « que la plus grande partie de la population s'était précipitée à sa rencontre, que les vieillards, les femmes et les petits enfants avaient grimpé sur les balcons pour jouir de sa vue, et qu'il était entré d'abord dans l'église Notre-Dame, rendre grâces au Seigneur, et seulement ensuite dans son palais des Tuileries. »

On affichait aussi que le sénat avait eu l'honneur de lui faire un discours magnifique, disant qu'il ne fallait pas s'effrayer de tous nos désordres, qu'il fallait prendre courage, et que les sénateurs l'aideraient à sortir d'embarras. Chacun approuvait ce discours.

Mais peu de temps après nous devions jouir d'un nouveau spectacle, nous devions voir revenir les émigrés du fond de l'Allemagne et de la Russie. Ils arrivaient les uns en patache, les autres en simples paniers à salade, qui sont des espèces de chariots en osier, à deux et quatre roues. Les dames avaient des robes à grands ramages, et les hommes portaient presque tous le vieil habit à la française, avec la petite culotte, et le grand gilet pendant jusque sur les cuisses, comme on les représente dans les images du temps de la République.

Tous ces gens semblaient fiers et joyeux; ils étaient contents de revenir dans leur pays.

Malgré les vieilles haridelles qui les traînaient, malgré leurs misérables voitures remplies de paille, et les paysans qu'ils faisaient monter devant en guise de postillons, malgré tout, cela m'attendrissait; je me rappelais la joie que j'avais eue, cinq mois avant, de revoir la France, et je me disais : « Pauvres gens, vont-ils pleurer en revoyant Paris, vont-ils être heureux ! »

Comme ils s'arrêtaient au *Bœuf-Rouge*, l'hôtel des anciens ambassadeurs, des maréchaux, des princes, des ducs et de tous ces richards qui ne venaient plus, on les voyait dans les chambres en train de se peigner, de s'habiller, de se faire la barbe eux-mêmes. Sur les midi, tous descendaient, criant, appelant : « Jean ! Claude ! Germain ! » avec impatience, ordonnant comme des personnages, et s'asseyant autour des grandes tables, leurs vieux domestiques tout râpés debout derrrière eux, la serviette sur le bras. Et ces gens, avec leurs habits de l'ancien régime, leur air joyeux et leurs belles manières, faisaient tout de même bonne figure; on se disait : « Voilà des Français qui reviennent de loin; ils ont eu tort de partir et d'exciter l'Europe contre nous; mais à tout péché miséricorde; qu'ils soient heureux, qu'ils se portent bien, c'est tout le mal qu'on leur souhaite. »

Quelques-uns de ces émigrés arrivaient en voiture de poste; alors notre nouveau maire, M. Jourdan, chevalier de Saint-Louis, M. le curé Loth, et le nouveau commandant de place, M. Robert de la Faisanderie, en grand uniforme brodé, les attendaient devant la grille; quand les coups de fouet retentissaient dans les remparts, ils s'avançaient la figure riante, comme lorsqu'il vous arrive un grand bonheur; et dès que la voiture s'arrêtait, le commandant courait ouvrir, en poussant des cris d'enthousiasme. Quelquefois aussi, par respect, ils ne bougeaient pas, et j'ai vu que ces gens se saluaient lentement, gravement, une fois, deux fois, trois fois, en s'approchant toujours un peu plus.

Le père Goulden, derrière nos vitres, disait en souriant :

« Vois-tu, Joseph, c'est le grand genre, le genre noble de l'ancien régime. Rien que de regarder à notre fenêtre, nous pouvons apprendre les belles manières, pour nous en servir quand nous serons ducs ou princes. »

D'autres fois, il disait :

« Ces vieux-là, Joseph, ont fait le coup de feu contre nous aux lignes de Wissembourg; c'étaient de bons cavaliers, ils se battaient bien, comme tous les Français se battent : — nous les avons dénichés tout de même ! »

Il clignait des yeux et se remettait à l'ouvrage tout joyeux.

Mais le bruit s'étant répandu, par les servantes et les domestiques du *Bœuf-Rouge*, que ces gens ne se gênaient pas de dire entre eux « qu'ils nous avaient enfin vaincus; qu'ils étaient nos maîtres; que le roi Louis XVIII avait toujours régné depuis Louis XVII, le fils de Louis XVI; que nous étions des rebelles, et qu'ils venaient nous remettre à l'ordre ! » le père Goulden me dit d'un air de mauvaise humeur :

« Cela va mal, Joseph ! Sais-tu ce que ces gens vont faire à Paris? Ils vont redemander leurs étangs, leurs forêts, leurs parcs, leurs châteaux, leurs pensions, sans parler des

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

bonnes places, des grandeurs et des respects de toute sorte. Tu trouves leurs robes et leurs perruques bien vieilles, eh bien, leurs idées sont encore plus vieilles que leurs robes et leurs perruques! Ces gens-là sont plus dangereux pour nous que les Russes et les Autrichiens, car les Russes et les Autrichiens vont partir, et ceux-ci resteront. Ils voudront détruire ce que nous avons fait depuis vingt-cinq ans. Tu vois comme ils sont fiers! Beaucoup d'entre eux ont pourtant vécu dans une grande misère de l'autre côté du Rhin; mais ils croient qu'ils sont d'une autre race que nous, d'une race supérieure; ils croient que le peuple est toujours prêt à se laisser tondre comme avant 89. — On dit que Louis XVIII a du bon sens, tant mieux pour lui! car s'il a le malheur d'écouter ces gens-là, si l'on devine seulement qu'il est capable de suivre leurs conseils, tout est perdu. Ce sera la guerre contre la nation. Le peuple a réfléchi depuis vingt-cinq ans, il connaît ses droits, il sait qu'un homme en vaut un autre, et que toutes leurs races nobles sont des plaisanteries : chacun veut garder son champ, chacun veut avoir l'égalité des droits, chacun se défendra jusqu'à la mort. »

Voilà ce que me dit le père Goulden; et comme la permission n'arrivait pas, je pensai que le ministre n'avait pas le temps de nous répondre, avec tous ces comtes, ces vicomtes, ces ducs et ces marquis sur le dos, qui lui redemandaient leurs bois, leurs étangs et leurs bonnes places. Je m'indignais et m'écriais : « Quelle misère, Seigneur Dieu! lorsqu'un malheur est fini, tout de suite un autre recommence, et ce sont toujours les gens paisibles qui souffrent par la faute des autres. Mon Dieu! délivrez-nous des anciens et des nouveaux nobles! Comblez-les de vos bénédictions, mais qu'ils nous laissent tranquilles. »

Un matin, la tante Grédel vint nous voir, un vendredi, jour de marché. Elle avait son panier sous le bras et paraissait joyeuse. Je regardais déjà du côté de la porte, pensant que Catherine arrivait derrière elle, et je dis :

« Eh! bonjour, tante Grédel; Catherine est bien sûr en ville, elle va venir?

— Non, Joseph, non, elle est aux Quatre-Vents, répondit la tante; nous avons de l'ouvrage par-dessus la tête, à cause des semailles. »

Comme je devenais triste et que même cela me fâchait intérieurement, parce que je m'étais réjoui d'avance, la tante posa son panier sur la table, et dit en levant la serviette :

« Tiens, voici quelque chose pour toi, Joseph, quelque chose de Catherine. »

Je vis un gros bouquet de petites roses de mai, des violettes et trois gros lilas autour, avec leurs feuilles; cette vue me fit plaisir, je me mis à rire en disant :

« Cela sent bon! »

Et le père Goulden, qui s'était retourné, riait aussi :

« Tu vois qu'on pense toujours à toi, Joseph, » disait-il.

Nous riions tous ensemble.

Enfin cela m'avait tout à fait remis, j'embrassai la tante Grédel :

« Vous porterez cela de ma part à Catherine, » lui dis-je.

Et tout aussitôt j'allai mettre le bouquet dans un vase au bord de la fenêtre, près de mon lit. Je le sentais, en me figurant que Catherine était sortie de grand matin cueillir les violettes et les petites roses à la fraîcheur, qu'elle les avait arrangées l'une après l'autre dans la rosée, les gros lilas par-dessus, en les sentant aussi, de sorte que l'odeur m'en paraissait encore meilleure, et que je ne cessais de les regarder. A la fin, je sortis en me disant :

« Tu pourras les sentir toute la nuit; demain matin tu leur mettras de l'eau fraîche; après-demain ce sera dimanche, alors tu verras Catherine, et tu l'embrasseras pour la remercier. »

Je rentrai donc dans la chambre, où la tante Grédel causait avec M. Goulden du marché, du prix des grains, etc., tous deux de bonne humeur. La tante avait mis son panier à terre et me dit :

« Eh bien! Joseph, la permission n'est pas encore venue!

— Non... pas encore... C'est pourtant terrible.

— Oui, répondit-elle, tous ces ministres ne valent pas mieux les uns que les autres; il faut qu'on choisisse tout ce qu'il y a de plus mauvais, de plus fainéant pour remplir cette place! »

Ensuite elle ajouta :

« Mais sois tranquille, j'ai maintenant une idée qui va tout changer! »

Elle riait, et comme le père Goulden et moi nous écoutions :

« Tout à l'heure, reprit-elle, pendant que j'étais à la halle, le sergent de ville Harmantier a publié qu'on allait dire une grande messe pour le repos des âmes de Louis XVI, de Pichegru, de Moreau et d'un autre.

— Oui, de Georges Cadoudal, fit le père Goulden brusquement; j'ai lu cela hier soir dans la gazette.

— Justement, de Cadoudal, dit la tante. Eh bien! vois-tu, Joseph, en écoutant les publications, j'ai pensé tout de suite : « Cette fois, nous aurons la permission!... On va faire des pro-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cessions, des expiations; nous irons tous ensemble, Joseph, Catherine et moi; nous serons dans les premiers, et tout le monde dira : « Ceux-ci sont de bons royalistes, des gens de bien... M. le curé l'apprendra;— maintenant les curés ont le bras long, comme dans le temps les généraux et les colonels; — nous irons le voir... il nous recevra bien... il nous fera même une pétition ! » Et je vous dis que cela marchera, que cela ne peut pas manquer! »

En nous expliquant ces choses, la tante Grédel parlait bas, elle levait la main et paraissait bien contente de sa finesse.—Moi, j'étais aussi content et je pensais : « Elle a raison, voilà ce qu'il faut faire. Cette tante Grédel est une femme remplie de bon sens. » Mais ensuite, regardant le père Goulden, je vis qu'il était devenu très-grave, et même qu'il s'était retourné, comme pour regarder dans une montre avec la loupe, en fronçant ses gros sourcils blancs. Je voyais d'abord à sa figure lorsqu'une chose ne lui plaisait pas, et je dis :

« Ecoutez, tante Grédel, moi je crois que cela peut aller; mais avant de ne rien faire, je voudrais savoir ce que M. Goulden en pense. »

Alors il se retourna et dit :

« Chacun est libre, Joseph, chacun doit suivre sa conscience. Faire un service en expiation de la mort de Louis XVI... bon!... les honnêtes gens de tous les partis n'ont rien à dire, pourvu qu'on soit royaliste, bien entendu... car si l'on s'agenouille par intérêt, il vaudrait mieux rester chez soi. Je passe donc sur Louis XVI. Mais pour Pichegru, pour Moreau, pour Cadoudal, c'est autre chose. Pichegru a voulu livrer son armée à l'ennemi, Moreau s'est battu contre la France, et Georges Cadoudal est un assassin; trois espèces d'hommes ambitieux qui ne demandaient qu'à nous asservir, et qui tous les trois ont mérité leur sort. Voilà ce que je pense.

— Hé! mon Dieu! s'écria la mère Grédel, qu'est-ce que cela nous fait? Nous n'irons pas là pour eux, nous irons pour avoir la permission. Je me moque bien du reste, et Joseph aussi. N'est-ce pas, Joseph ? »

J'étais bien embarrassé, car ce que venait de dire M. Goulden me paraissait juste. Lui, voyant cela, dit :

« Je comprends l'amour des jeunes gens; mais il ne faut jamais, mère Grédel, se servir de pareils moyens pour entraîner un jeune homme à sacrifier ce qui lui paraît honnête. Si Joseph n'a pas les mêmes idées que moi sur Pichegru, Cadoudal et Moreau, qu'il aille à la procession, c'est très-bien; jamais il ne m'arrivera de lui faire des reproches à ce sujet. Mais, quant à moi, je n'irai pas.

— Et ni moi non plus, dis-je alors; je pense comme M. Goulden. »

Je vis que la tante Grédel allait se fâcher, elle devint toute rouge; mais elle se calma presque aussitôt et dit :

« Eh bien! Catherine et moi nous irons, parce que nous nous moquons de toutes ces vieilles idées. »

Le père Goulden ne put s'empêcher de sourire en voyant sa colère :

« Oui, dit-il, tout le monde est libre; faites ce qu'il vous plaira ! »

La tante alors reprit son panier et sortit, et lui riant, me fit signe de la reconduire.

Je mis ma redingote bien vite et je rattrapai la tante au coin de la rue.

« Écoute, Joseph, me dit-elle en remontant vers la place, ce père Goulden est un brave homme, mais c'est un vieux fou. Depuis les premiers temps que je le connais, il n'a jamais été content de rien. Il n'ose pas le dire, mais son idée c'est toujours la République... il ne pense qu'à sa vieille République, où tout le monde était souverain : les mendiants, les chaudronniers, les savetiers, les juifs et les chrétiens. Ça n'a pas de bon sens. Enfin que veut-on faire? Si ce n'était pas un si brave homme, je ne me gênerais pas tant avec lui; mais il faut penser que sans lui tu n'aurais jamais appris un bon état, qu'il nous a fait beaucoup de bien, et que nous lui devons le respect. Voilà pourquoi je me suis dépêchée de partir, car j'aurais été capable de me fâcher.

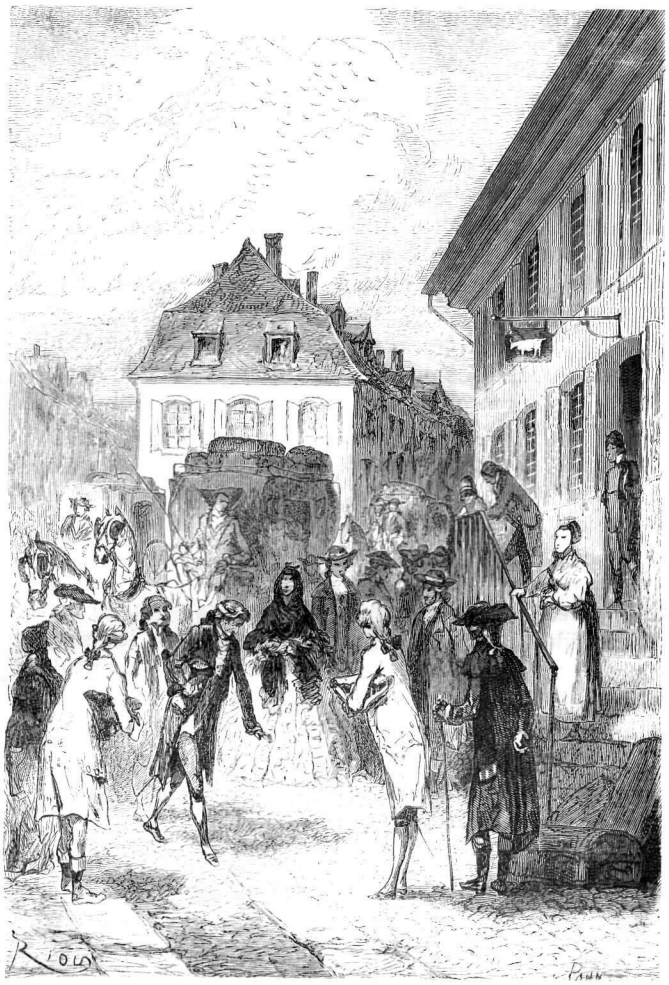
—Vous avez bien fait, lui dis-je; j'aime M. Goulden comme un père, et vous comme si vous étiez ma propre mère; rien ne pourrait me causer plus de peine que de vous voir brouillés ensemble.

—Moi, me brouiller avec un homme pareil! répondit la tante Grédel, j'aimerais mieux sauter par la fenêtre... Non, non... Mais il ne faut pas non plus écouter tout ce qu'il dit, Joseph, car je soutiens, moi, que cette procession est une très-bonne chose pour nous, que M. le curé nous aura la permission, et voilà le principal. Catherine et moi nous irons; toi, puisque M. Goulden reste à la maison, tu resteras aussi. Mais je suis sûre que les trois quarts de la ville et des environs viendront; et que ce soit pour Moreau, pour Pichegru, pour Cadoudal ou n'importe qui, ce sera très-beau, tu verras.

—Je vous crois, lui dis-je. »

Nous étions arrivés à la porte d'Allemagne; j'embrassai de nouveau la tante, et je revins tout joyeux.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Ces gens se saluaient gravement. (Page 5.)

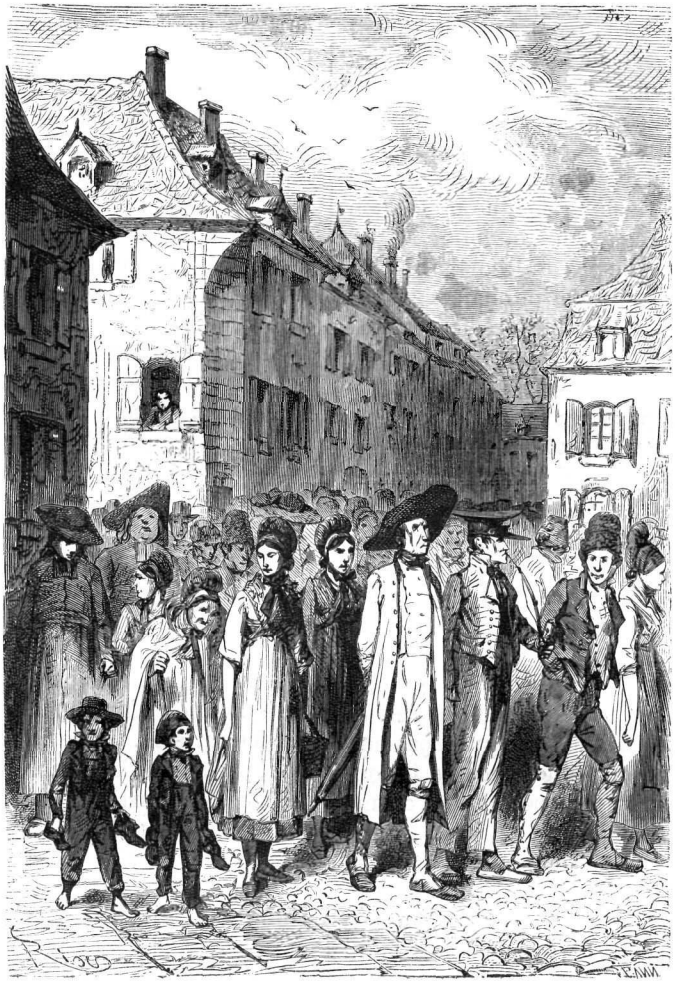
III

Si je me rappelle cette visite de la tante Grëdel, c'est que huit jours après commencèrent les processions, les expiations et les prédications, qui ne cessèrent qu'au retour de l'Empereur en 1815, et qui reprirent ensuite jusqu'au départ de Charles X en 1830. Tous ceux de ce temps savent que cela ne finissait plus. Aussi, quand je pense à Napoléon, j'entends le canon de l'arsenal tonner le matin et nos petites vitres grelotter; le père Goulden me crie de son lit : « Encore une victoire, Joseph!... Hé! hé! hé! toujours des victoires! » Et quand je pense à Louis XVIII, j'entends sonner les cloches; je me figure le père Brainstein et ses deux grands garçons pendus à toutes les cordes de l'église, et M. Goulden qui me dit en riant : « Ça, Joseph, c'est pour saint Magloire ou saint Polycarpe! »

Je ne puis pas me représenter ces temps d'une autre manière.

Sous l'Empire, je vois aussi, à la nuit tombante, le père Coiffé, Nicolas Rolfo et cinq ou six autres vétérans qui bourrent leur canon pour répéter les vingt et un coups, pendant que la moitié de Phalsbourg, sur le bastion en face, regarde la lumière rouge, la fumée, et les bourres qui sautent dans les fossés; puis le soir les illuminations, les pétards, les fusées,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Des paysans arrivaient par bandes. (Page 12.)

les enfants qui crient *Vive l'Empereur!* et, quelques jours après, les actes de décès et la conscription.

Sous Louis XVIII, je vois les reposoirs, les paysans qui viennent avec des voitures de mousse, de genêts et de petits sapins, les dames qui sortent des maisons avec les grands vases de fleurs, les gens qui prêtent leurs chandeliers et leurs crucifix, et ensuite les processions : M. le curé et ses vicaires; les enfants de chœur Jacob Cloutier, Purrhus et Tribou qui chantent; le bedeau Kœkli en robe rouge, avec la bannière qui balaye le ciel; les cloches qui sonnent à pleines volées; M. Jourdan, le nouveau maire, avec sa grosse figure rouge, son bel uniforme et sa croix de Saint-Louis; le nouveau commandant de place, M. Robert de la Faisanderie, son tricorne sous le bras, sa grosse perruque poudrée à frimas, et ses broderies étincelant au soleil; et, derrière, le conseil municipal et les cierges innombrables qu'on rallume l'un à l'autre quand il fait du vent; le suisse Jean-Pierre Sirou, la barbe bleue bien rasée, son magnifique chapeau en travers des épaules, le large baudrier en soie blanche, parsemé de fleurs de lis, sur la poitrine, la hallebarde toute droite, qui reluit en l'air comme un plat d'argent; les jeunes filles, les dames et les milliers de gens de la campagne en habit des dimanches, qui prient tous ensemble; les vieilles en tête de chaque village, qui répètent sans cesse d'une voix claire : « *Bett fer ouns! Bett fer ouns!* * » les rues

* Priez pour nous! priez pour nous!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pleines de feuilles, les guirlandes et les drapeaux blancs aux fenêtres ; les juifs et les luthériens derrière leurs persiennes en haut, qui regardent dans l'ombre, pendant que le soleil éclaire ce beau spectacle ! — Oui, cela dura depuis 1814 jusqu'en 1830, excepté les Cent-Jours, sans parler des missions, de la tournée des évêques et des autres cérémonies extraordinaires. J'aime autant vous dire cela tout de suite, car de vous raconter chaque procession l'une après l'autre, ce serait trop long.

Eh bien ! cela commença le 19 mai 1814. Et le jour même où Harmantier publiait la grande expiation, il nous arriva cinq prédicateurs de Nancy, des jeunes gens qui se mirent à prêcher toute la semaine, depuis le matin jusqu'à minuit. C'était pour préparer l'expiation ; on ne parlait que d'eux en ville, et les gens se convertissaient ; toutes les femmes et les filles allaient à confesse.

Le bruit courait aussi qu'il faudrait rendre les biens nationaux, et que la procession séparerait les gueux d'avec les honnêtes gens, parce que les gueux n'oseraient pas s'y montrer. On peut se figurer mon chagrin, de rester en quelque sorte malgré moi parmi les gueux. Dieu merci ! je n'avais rien à me reprocher pour la mort de Louis XVI, je n'avais pas non plus de biens nationaux, et tout ce que je souhaitais, c'était d'obtenir la permission de me marier avec Catherine. Je pensais aussi, comme la tante Grédel, que M. Goulden avait tort de s'obstiner ; mais je n'aurais jamais osé lui parler de cela. J'étais bien malheureux, d'autant plus que ceux qui venaient nous apporter leurs montres à réparer, des gens respectables, des maires, des gardes forestiers, approuvaient tous les prédications, et disaient qu'on n'avait jamais rien entendu de pareil. M. Goulden, en les écoutant, continuait son ouvrage sans répondre, et quand c'était prêt, il se retournait en disant : « Voici, monsieur Christophe, ou monsieur Nicolas... cela fait tant. » Il n'avait pas l'air de s'intéresser à ces choses, et seulement, lorsque l'un ou l'autre venait à parler des biens nationaux, de la rébellion de vingt-cinq ans, de l'expiation des anciens crimes, alors il ôtait ses besicles en levant la tête pour écouter, et disait d'un air surpris :

« Ah bah ! ah bah !... Comment... comment... c'est aussi beau que cela, monsieur Claude ? Tiens... tiens... vous m'étonnez... Ces jeunes prédicateurs parlent si bien !... Ah ! si l'ouvrage ne pressait pas tant, j'irais aussi les entendre... j'aurais aussi besoin de m'éclairer. »

Je pensais toujours qu'il changerait d'idée sur la procession de Louis XVI, et la veille au soir, comme nous finissions de souper, je fus bien content lorsqu'il me dit tout à coup d'un air de bonne humeur :

« Hé ! Joseph, est-ce que tu ne serais pas curieux d'entendre les prédicateurs ? On raconte tant de belles choses sur leur compte, que je voudrais pourtant savoir ce qu'il en est.

—Ah ! monsieur Goulden, lui dis-je, je ne demande pas mieux ; mais il ne faudrait pas perdre de temps, car l'église est toujours pleine au second coup.

—Eh bien ! partons, dit-il en se levant et décrochant son chapeau ; oui, je suis curieux de voir cela... Ces jeunes gens m'étonnent. Allons. »

Nous descendîmes. La lune brillait tellement dehors, qu'on reconnaissait les gens comme en plein jour. Au coin de Fouquet, nous voyions déjà le perron de l'église couvert de monde. Deux ou trois vieilles : Annette Petit, la mère Balaie, Jeannette Baltzer, avec leurs grands châles bien serrés et leurs bonnets à longues franges sur les yeux, passaient auprès de nous en se dépêchant.

« Hé ! fit M. Goulden, voici les anciennes ; hé ! hé ! hé ! toujours les mêmes ! »

Il riait, et dit en marchant que depuis le père Colin on n'avait pas vu tant de monde au service du soir. Je ne pouvais pas me figurer qu'il parlait du vieux cabaretier des *Trois-Roses*, en face du quartier d'infanterie, et je lui dis :

« C'était un prêtre, monsieur Goulden ?

—Non, non, répondit-il en souriant, je parle du vieux Colin. En 1792, quand nous avions le club à l'église, tout le monde pouvait prêcher, mais c'est Colin qui parlait le mieux. Il avait une voix superbe, il disait des choses fortes et justes ; on venait de Saverne, de Sarrebourg, et même de plus loin pour l'entendre ; les dames et les demoiselles, — les citoyennes, comme on les appelait alors, — remplissaient le chœur, les galeries et les bancs ; elles avaient de petites cocardes au bonnet, et chantaient *la Marseillaise* pour animer la jeunesse. Tu n'as jamais rien vu de pareil. Tiens, Annette Petit, la mère Baltzer, toutes celles que tu vois courir devant nous avec leur livre d'heures, étaient les premières ; mais elles avaient alors des dents et des cheveux ; elles aimaient la liberté, l'égalité et la fraternité. — Hé ! hé ! hé ! pauvre Bével, pauvre Annette... maintenant elles vont se repentir ; c'étaient pourtant de bien bonnes patriotes, et je crois que le bon Dieu leur pardonnera... »

Il riait en se rappelant ces vieilles histoires. Mais sur les marches de l'église, il devint triste et dit :

« Oui... oui... tout change... tout change ! Je me rappelle que, le jour où Colin parla de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

la patrie en danger, en 93, trois cents garçons du pays partirent pour l'armée de Hoche; lui les suivit et devint leur commandant ; c'était un terrible homme au milieu de ses grenadiers. Il refusa de signer pour nommer Bonaparte empereur. Maintenant il verse des petits verres sur un comptoir. »

Puis me regardant, comme étonné de ses propres pensées :

« Entrons, Joseph, » dit-il.

Nous entrâmes sous les gros piliers de l'orgue. Nous étions serrés l'un contre l'autre. Il ne disait plus rien. Quelques lumières brillaient au fond du chœur, par-dessus les têtes. Les bancs qui s'ouvraient et se refermaient troublaient seuls le silence. Cela dura bien dix minutes; les gens venaient toujours derrière nous. Enfin on entendit la hallebarde de Sirou retentir sur le pavé, et M. Goulden me dit :

« Le voilà ! »

Une lumière, au haut du bénitier, nous donnait un peu de jour. En même temps une ombre monta dans la chaire à gauche, et la perche de Kœkli alluma deux ou trois cierges autour. — Ce prédicateur pouvait avoir de vingt-cinq à trente ans ; il avait une bonne figure rose, et de grands cheveux blonds au-dessous de sa tonsure, qui lui tombaient en boucles sur la nuque.

On commença par chanter un cantique ; c'étaient les demoiselles de la ville qui chantaient en chœur : « Quel bonheur d'être chrétien ! » Après cela, le prédicateur dans sa chaire dit qu'il venait défendre la foi, la religion, le droit divin de Louis XVIII, et demanda si quelqu'un aurait l'audace de soutenir le contraire. Mais personne n'avait envie d'être lapidé ; chacun gardait le silence. Au même instant, un grand maigre, dans le banc en face, un homme de six pieds, brun, avec une capote noire, se leva en criant :

« Moi... moi... je soutiens que la foi, la religion, le droit des rois et le reste sont de véritables superstitions. — Je soutiens que la république est juste, que le culte de la raison vaut mieux que tout !... »

Ainsi de suite. Les gens étaient indignés ; jamais on n'avait rien vu de semblable. Quand il eut fini de parler, je regardai M. Goulden ; il riait tout bas et me dit :

« Écoute... écoute ! »

Naturellement j'écoutai : le jeune prédicateur priait Dieu pour cet infidèle ; ensuite il se mit à tellement bien parler, que la foule en était dans le ravissement. Et le grand maigre répondait, disant « qu'on avait bien fait de guillotiner Louis XVI, Marie-Antoinette et toute la famille ! » En sorte que l'indignation grandissait toujours, et que vers la fin les Baraquins du Bois-de-Chênes, et principalement leurs femmes, voulurent entrer dans le banc pour l'assommer. Mais alors Sirou arriva criant :

« Place !... place !... »

Et le vieux Kœkli, en robe rouge, se précipita devant cet homme, qui se sauva dans la sacristie, levant les deux mains au ciel et s'écriant qu'il était converti, qu'il renonçait à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. L'autre fit une prière pour l'âme de ce pécheur : — ce fut un véritable triomphe pour la religion.

Tout le monde sortit vers onze heures, et l'on annonça que la procession aurait lieu le lendemain dimanche.

A cause de la grande presse qui nous avait repoussés dans un coin, M. Goulden et moi nous restâmes les derniers; quand nous sortîmes, les paysans des Quatre-Vents, des Baraques, de Saint-Jean-des-Choux, du Bigelberg étaient déjà hors de la porte d'Allemagne. On n'entendait plus que les volets des gens de la ville se refermer, et quelques vieilles s'en aller dans la rue de l'Arsenal, causant entre elles de ces choses extraordinaires.

Le père Goulden et moi nous marchions de notre côté dans ce grand silence; il ne disait rien et souriait la tête penchée. C'est ainsi que nous arrivâmes dans notre chambre.

J'allumai la chandelle, et pendant qu'il se déshabillait, je lui dis :

« Eh bien ! monsieur Goulden, est-ce qu'ils parlent bien?

—Oui !... mais oui, Joseph, répondit-il en souriant; pour des jeunes gens qui n'ont rien vu, ce n'est pas mal. »

Ensuite il se mit à rire tout haut, et dit :

« Mais si le vieux Colin avait représenté le jacobin, je crois tout de même qu'il aurait terriblement embarrassé le jeune homme. »

J'étais bien étonné de cela. Comme j'attendais encore, pour entendre ce que M. Goulden allait dire, il tira lentement son bonnet de soie noire sur ses oreilles, en disant d'un air pensif :

« C'est égal... c'est égal... ces gens-là vont trop vite.., beaucoup trop vite ! On ne me fera jamais croire que Louis XVIII sache tout cela... Non ! il a vu trop de choses dans sa vie, pour ne pas mieux connaître les hommes. Enfin, bonsoir ! Joseph, bonsoir ! Espérons qu'il arrivera bientôt un ordre de Paris pour renvoyer ces jeunes gens dans leur séminaire... Bonne nuit ! »

J'entrai dans ma chambre, et m'étant couché, je rêvai longtemps de Catherine, du jacobin et de la procession que nous allions voir.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

IV

Le lendemain les cloches commencèrent à sonner au petit jour. Je me levai, je poussai mes volets, et je vis le soleil rouge qui montait derrière la poudrière, au-dessus du bois de la Bonne-Fontaine. Il pouvait être cinq heures; on sentait d'avance la chaleur qu'il allait faire, et l'odeur des feuilles de chêne, de hêtre et de houx répandues dans les rues remplissait l'air. — Des paysans arrivaient déjà par bandes, causant au milieu du silence. On reconnaissait tous les villages : ceux de Wéchem, de Metting, du Graufthal, de Dosenheim, à leurs grands tricornes rabattus en visière, à leurs habits carrés, les femmes en longues robes noires et gros bonnets piqués en forme de matelas, sur la nuque; — ceux du Dagsberg, de Hildehouse, du Harberg, de la Houpe, à leurs larges feutres ronds, les femmes en cheveux et jupe courte, petites, brunes, sèches et vives comme la poudre. Les enfants suivaient, tenant leurs souliers dans les mains; mais ils s'asseyaient tous à la file sur les poteaux de Luterspech, et se chaussaient pour la procession.

Quelques curés arrivaient aussi par trois ou quatre derrière leurs villages, causant et riant entre eux de bonne humeur.

Moi, les coudes sur ma fenêtre, je regardais cela, me représentant que ces gens avaient dû se mettre en route avant minuit, pour arriver de si grand matin, qu'ils avaient dû traverser leurs montagnes, marchant sous les arbres pendant des heures, et passant sur les petits ponts au clair de lune. Je pensais que la religion était pourtant une belle chose, que ceux des villes ne le savaient pas, mais que des milliers de travailleurs aux champs, des bûcherons, des laboureurs, des êtres rudes et bons tout de même, aimant leur femme et leurs enfants, honorant la vieillesse de leurs parents, les aidant et leur fermant les yeux dans l'espoir d'une vie meilleure, n'avaient que cette unique consolation sur la terre.

Et, regardant la foule qui passait sans cesse, je me figurais que la tante Grédel et Catherine avaient les mêmes idées; j'étais heureux de savoir qu'elles priaient pour moi.

Le jour montait, les cloches sonnaient, je regardais toujours. J'entendais aussi M. Goulden qui se levait et s'habillait; quelques instants après il entra dans ma chambre en manches de chemise, et, me voyant là tout pensif, il s'écria :

« Joseph, ce qu'on peut voir de plus beau dans le monde, c'est la religion du peuple! »

Et comme j'étais tout étonné de l'entendre dire justement ce que je pensais :

« Oui, fit-il, l'amour de Dieu, l'amour de la patrie, l'amour de la famille ne sont qu'une même chose. Seulement ce qui vous rend triste quelquefois, c'est de voir que l'amour de la patrie soit détourné pour satisfaire l'ambition d'un homme, et l'amour de Dieu pour exalter l'orgueil et l'esprit de domination d'un petit nombre. »

Ces paroles me frappèrent; j'en ai gardé le souvenir, et j'ai pensé depuis bien souvent que c'était la triste vérité.

Enfin, pour en revenir à ce jour, vous saurez que depuis le blocus nous travaillions aussi le dimanche, parce que M. Goulden, en faisant le service des pièces sur les remparts, avait négligé son ouvrage, et que nous étions en retard. Ce jour-là donc, comme les autres, j'allumai le feu dans notre petit poêle et je préparai le déjeuner. Les fenêtres restaient ouvertes, on entendait la grande rumeur du dehors.

Le père Goulden, penché à l'une des fenêtres, disait :

« Tiens, toutes les boutiques restent fermées... excepté les auberges et les cabarets. »

Il riait, et je lui dis :

« Est-ce que nous ouvrirons notre devanture, monsieur Goulden? Cela peut nous causer beaucoup de tort. »

Il se retourna comme surpris :

« Ecoute, Joseph, dit-il, je n'ai jamais connu de meilleur garçon que toi, mais tu manques de caractère. Pourquoi donc est-ce que nous fermerions notre devanture? Parce que Dieu a créé le monde en six jours et qu'il s'est reposé le septième? Mais nous n'avons pas créé le monde, nous, et nous avons besoin de travailler pour vivre. Si nous fermions notre devanture par intérêt, si nous voulions faire les bons apôtres et gagner ainsi de nouvelles pratiques, ce serait de l'hypocrisie. Tu parles quelquefois sans réfléchir. »

Je vis aussitôt que j'avais eu tort et je répondis :

« Monsieur Goulden, laissons plutôt notre devanture ouverte, on verra que nous vendons des montres; cela ne peut faire de tort à personne. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Nous n'étions pas plutôt à table, que la tante Grédel et Catherine arrivèrent. Catherine était habillée tout en noir, à cause du service de Louis XVI; elle avait un petit bonnet de tulle noir, une robe très-bien faite, et cela lui donnait un teint si blanc, si rose, si délicat, que je ne pouvais pas croire en quelque sorte que c'était l'amoureuse de Joseph Bertha; son cou était blanc comme de la neige, et sans ses lèvres et son petit menton rose, sans ses yeux bleus et ses cheveux blonds, j'aurais cru que c'en était une autre qui lui ressemblait, mais encore plus belle. Elle riait, voyant mon admiration extraordinaire. A la fin, je lui dis :

« Catherine, maintenant tu es trop belle, je n'ose plus t'embrasser.

—Oh bien! dit-elle, il ne faut pas te gêner tout de même. »

Et comme elle se penchait sur mon épaule, je l'embrassai longtemps, de sorte que le père Goulden et la tante se regardaient en riant, et que j'aurais voulu les voir bien loin, pour dire à Catherine que je l'aimais de plus en plus, et que je donnerais ma vie mille et mille fois pour elle; mais devant eux, cela ne convenait pas. Je pensais ces choses et j'en étais attendri.

La tante avait aussi sa robe noire, et son livre d'heures sous le bras.

« Viens donc aussi m'embrasser, Joseph, dit-elle; tu vois bien que j'ai ma robe noire, comme Catherine. »

Je l'embrassai pendant que le père Goulden disait :

« Vous viendrez dîner avec nous... c'est une affaire entendue..., mais en attendant vous allez prendre quelque chose.

—Nous avons déjeuné, répondit la tante.

—Cela ne fait rien... cette procession finira Dieu sait quand... vous serez toujours sur pied... il faut se soutenir. »

Alors elles s'assirent, la tante à ma droite, Catherine à gauche, le père Goulden en face. On but un bon verre de vin, et la tante dit que la procession serait magnifique... qu'il y aurait au moins vingt-cinq curés des environs... que M. le curé Hubert des Quatre-Vents était aussi venu... que le grand reposoir du quartier de cavalerie montait jusque par-dessus les toits... que les sapins et les peupliers autour avaient des crêpes, et que l'autel était couvert d'un drap noir. — Elle parla de tout, pendant que je regardais Catherine et que nous pensions ensemble sans rien dire : « Oh! mon Dieu! quand aurons-nous la permission de nous marier!... Quand ce gueux de ministre prendra-t-il le temps d'écrire : Mariez-vous et laissez-moi tranquille! »

Enfin, vers neuf heures, le second coup s'étant mis à sonner, il fallut bien se séparer; la tante dit :

« C'est le second coup... eh bien! nous viendrons dîner le plus tôt possible.

—Oui... oui... mère Grédel, répondit M. Goulden, nous vous attendrons... »

Aussitôt elles se levèrent. Je reconduisis Catherine jusqu'au bas de l'escalier, pour l'embrasser encore une fois. La tante Grédel criait,

« Dépêchons-nous! dépêchons-nous! »

Elles sortirent, et je montai me remettre à l'ouvrage. — Mais, depuis ce moment jusque vers onze heures, je ne pus rien faire. La foule de monde était tellement grande, qu'on n'entendait plus dehors qu'un bruit immense, un bruit de feuilles sur lesquelles on marche; et quand la procession sortit de l'église, cela produisit un effet si grandiose, que M. Goulden lui-même cessa de travailler, pour écouter ces chants et ces prières.

Moi, je me figurais Catherine dans la multitude, plus belle que toutes les autres, et la tante Grédel auprès d'elle, répétant d'une voix claire : *Bett fer ouns! Bett fer ouns* [*] !... — Je me les représentais bien fatiguées, et toutes ces voix, tous ces chants me faisaient rêver; je tenais bien une montre et j'essayais de travailler, mais mon esprit était ailleurs... Plus le soleil montait, plus mon ennui redoublait, lorsque tout à coup M. Goulden me dit en riant :

« Hé! Joseph, cela ne marche donc pas aujourd'hui? »

Et comme je devenais tout rouge :

« Oui... fit-il, dans le temps, quand je rêvais à Louise Bénédum, j'avais beau regarder les ressorts et les roues, c'était toujours ses yeux bleus que je voyais. »

Il fit un soupir; moi je me mis à soupirer aussi, pensant : « Ah! vous avez bien raison, monsieur Goulden, vous avez bien raison! »

« C'est assez, Joseph, dit-il au bout d'un instant, en me prenant la montre des mains. Va, mon enfant, tâche de retrouver Catherine... On ne peut pas surmonter son amour... c'est plus fort que soi! »

En l'entendant me dire ces paroles, j'aurais voulu m'écrier : « Oh! homme bon..... Oh! homme juste... Oh! vous ne saurez jamais combien je vous aime! » Mais il s'était levé pour s'essuyer les mains à la serviette derrière la porte, et je lui dis :

« Puisque vous le voulez absolument, monsieur Goulden...

—Oui... oui... absolument. »

Je n'en écoutai pas davantage, mon cœur

[*] Priez pour nous!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sautait de joie; je mis mon chapeau et je descendis d'un trait en m'écriant :

« Dans une heure, monsieur Goulden. »

J'étais déjà dehors. Mais quel monde... quel monde!... tout fourmillait : les tricornes, les feutres, les bonnets, et au-dessus de tout cela, l'église sonnait lentement.

Durant plus d'une minute, sur nos marches, je regardai sans savoir où tourner ; et voyant à la fin qu'il n'était pas possible de faire un pas dans cette foule, je pris la ruelle de Lanche pour gagner les remparts et courir attendre la procession sur le talus de la porte d'Allemagne, car alors elle remontait la rue du Collége. — Il pouvait être onze heures. En ce jour, je devais voir des choses qui m'ont fait réfléchir depuis bien souvent : c'étaient les signes de grands malheurs, et personne ne les voyait, personne n'avait le bon sens de comprendre ce que cela signifiait. Ce n'est que plus tard, quand tout le monde fut encore dans la misère jusqu'au cou, quand il fallut reprendre le sac et le fusil, pour se faire hacher en morceaux ; c'est alors seulement que chacun se dit : « Ah! si l'on avait eu du bon sens... si l'on avait eu de la justice... si l'on avait eu de la prudence! Nous étions si bien!... Nous serions encore chez nous, au lieu que maintenant la débâcle recommence. Qu'est-ce qu'il fallait faire? Rien du tout... nous n'avions qu'à nous tenir en repos... ce n'était pourtant pas bien difficile. » Quelle misère !

Je remontais donc la ruelle de Lanche, où l'on fusillait les déserteurs sous l'Empire. Le bruit s'éloignait, les chants, les prières, le son des cloches aussi! Toutes les portes et les fenêtres étaient fermées, tout le monde avait suivi la procession. Au milieu de ce grand silence, je m'arrêtai quelques instants à l'ombre du vieux quartier pour reprendre haleine ; un petit vent frais soufflait des champs par-dessus les remparts ; j'écoutais le tumulte au loin, je m'essuyais la figure couverte de sueur, et je pensais :

« Où trouver Catherine maintenant? »

J'allais repartir en grimpant l'escalier de la poterne, lorsque j'entendis quelqu'un s'écrier ;

« Margarot, marquez donc les points! »

Et seulement alors je vis les fenêtres du père Colin ouvertes au premier, et des gens en bras de chemise qui jouaient au billard. C'étaient des figures de vieux soldats, les cheveux courts et les moustaches en brosse. Ils allaient et venaient, criant autour du billard, sans s'inquiéter de Louis XVI, ni du maire, ni du commandant, ni des bourgeois. L'un d'eux, court, trapu, les favoris en canon de pistolet, selon la mode des hussards, la cravate défaite, se pencha même dehors, sa queue de billard appuyée au bord de la fenêtre, et regarda du côté de la place en criant :

« Nous remettons la partie en cinquante! »

L'idée me vint aussitôt que ce devaient être des officiers en demi-solde, qui dépensaient là leurs derniers liards, et qui seraient bientôt embarrassés pour vivre. J'avais repris mon chemin, et j'allongeais le pas sous la voûte de la poudrière, derrière le collége, rêvant à ces choses ; mais, une fois sur le talus de la porte d'Allemagne, tout fut oublié ; la procession tournait au coin de Bockholtz, les chants éclataient en face du reposoir comme des trompettes ; les jeunes prêtres de Nancy couraient dans la foule, la croix en l'air, pour maintenir le bon ordre ; le suisse Sirou se dressait majestueusement sous la bannière ; devant, tous les prêtres et les enfants de chœur chantaient, les prières s'élevaient jusqu'au ciel ; derrière, la foule répondait, et cela produisait un murmure sourd et terrible.

Moi, sur la pointe des pieds, à demi-couvert par le hangar, je ne songeais plus qu'à Catherine, j'aurais voulu la découvrir au milieu de cette multitude ; mais combien de drapeaux, de tricornes et de bonnets je vis défiler dans la rue d'Ulrich! On n'aurait jamais pu s'imaginer que tant de monde existait dans notre pays ; il faut que pas une âme — excepté les petits enfants et quelques vieilles pour les garder — ne soit restée dans les villages.

Cela durait depuis au moins vingt minutes, et je n'espérais plus apercevoir Catherine, lorsque tout à coup je la vis avec la tante Grédel. La tante priait d'une voix si claire, qu'on l'entendait par-dessus toutes les autres ; Catherine, elle, ne disait rien et s'avançait à petits pas, les yeux baissés. — Ah! si j'avais pu l'appeler, elle m'aurait peut-être entendu ; mais c'était bien assez de ne pas aller à la procession, sans faire encore du scandale. Tout ce que je puis dire, et pas un ancien de Phalsbourg ne soutiendra le contraire, c'est que Catherine n'était pas la moins jolie fille du pays et que Joseph Bertha n'était pas à plaindre.

Enfin, depuis un bon moment, elle avait passé, la procession venait de faire halte sur la place d'Armes, devant le grand reposoir, à droite de l'église ; M. le curé officiait, le silence s'étendait sur toute la ville. Dans les petites ruelles, à droite et à gauche, tout se taisait comme si on avait pu voir le prêtre à l'autel, un grand nombre s'agenouillaient, d'autres se reposaient sur les marches des maisons, car la chaleur était excessive et plusieurs étaient partis avant le jour. Ce spectacle me touchait, je priais pour la patrie, pour la paix, pour tout ce que je sen-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tais en moi ; et je me souviens que dans ce moment même des voix s'entendaient au bas du talus, sous la porte d'Allemagne, des voix qui disaient d'un ton de bonne humeur :

« Allons... allons... un peu de place, mes amis ! »

La procession barrait la route, les voyageurs se trouvaient arrêtés, et ces voix troublaient un peu le recueillement de la multitude. Quelques personnes, devant la porte, se dérangeaient ; le suisse et le bedeau regardaient de loin ; moi-même, par curiosité, je m'étais un peu rapproché de la rampe, sous le hangar. Alors, cinq ou six vieux soldats, tout blancs de poussière, les épaules courbées et l'air abîmé de fatigue, se glissèrent contre le talus, pour gagner la ruelle de l'Arsenal, où sans doute ils espéraient trouver le passage libre. Je crois encore les voir avec leurs souliers usés, leurs guêtres blanches, le vieil uniforme rapiécé, et le lourd shako défoncé par la pluie, le soleil et les misères de la campagne ; ils s'avançaient à la file, un peu sur le gazon de la rampe, pour gêner le moins possible les gens assis en bas, un vieux à trois chevrons, qui marchait devant et qui ressemblait à mon pauvre sergent Pinto, tué près du Hinterthôr, à Leipzig, m'attendrissait le cœur ; il avait les mêmes longues moustaches grisonnantes, les mêmes joues creuses et le même air content, malgré les souffrances et l'infortune ; il souriait, un petit paquet au bout de son bâton, et disait tout bas : « Faites excuse, Mesdames et Messieurs, faites excuse. » Les autres le suivaient pas à pas.

C'étaient les premiers prisonniers que nous rendait la convention du 23 avril ; depuis, nous en avons vu passer tous les jours jusqu'en juillet. Ceux-là sans doute avaient doublé les étapes pour revoir plus tôt la France.

En arrivant au bout de la ruelle, ils s'aperçurent que la foule allait encore bien loin du côté de l'arsenal ; pour ne pas déranger le monde davantage, ils entrèrent dans l'enfoncement de la poterne et s'assirent sur la marche humide, leurs petits paquets à terre auprès d'eux, attendant le départ de la procession ; ils revenaient de loin, sachant à peine ce qui s'était passé chez nous.

Malheureusement, les Baraquins du Bois-de-Chênes, le grand Horni, Zaphéri Roller, Nicolas Cochart le cardeur, Pinacle le colporteur — qu'on avait fait maire pour le récompenser d'avoir montré le chemin du Falberg et du Graufthal aux alliés pendant le blocus — tous ces gueux, et d'autres encore, qui voulaient avoir la fleur de lis — comme si la fleur de lis avait pu les rendre meilleurs — malheureusement, toute cette mauvaise race, qui vit de fagots volés dans les bois, avait découvert de loin la vieille cocarde tricolore au haut des shakos, et chacun pensait : « Voici l'occasion de montrer que nous sommes les vrais soutiens du trône et de l'autel. »

Ils arrivaient en bousculant le monde. Pinacle, le cou dans une grosse cravate noire, un crêpe d'une aune à son chapeau, le col de sa chemise à deux lignes au-dessus des oreilles, et l'air grave comme un bandit qui veut se donner une mine d'honnête homme, Pinacle arriva le premier. Le vieux soldat à trois chevrons ayant découvert de loin ces gens qui les menaçaient, s'était levé pour voir ce que cela signifiait.

« Allons, ne vous pressez pas tant, disait-il... nous n'avons pas l'habitude de nous sauver... Voyons, qu'est-ce qu'on nous veut ? »

Mais Pinacle aurait craint de perdre une si belle occasion de montrer son zèle pour Louis XVIII ; au lieu de lui répondre, il abattit son shako d'un grand soufflet, en criant :

« A bas la cocarde ! »

Naturellement, ce vétéran indigné voulut se défendre, mais ceux des Baraques arrivaient en masse, hommes et femmes ; ils se précipitèrent sur les soldats, les renversèrent, leur arrachèrent la cocarde, les épaulettes, et les foulèrent aux pieds sans honte ni pitié. Le pauvre vieux se releva plusieurs fois, en criant d'une voix qui vous déchirait le cœur :

« Ah ! tas de lâches !... Ah ! vous êtes Français !... Ah ! canailles !... »

Et chaque fois il recevait de nouveaux coups. Finalement on les laissa dans ce coin, tout pleins de sang, les habits déchirés ; et M. le commandant de la Faisanderie étant arrivé dit qu'il fallait les conduire au violon.

Moi, si j'avais pu descendre, sans réfléchir à Catherine, à la tante Grédel, à M. Goulden, j'aurais été capable d'aller à leur secours, et les Baraquins m'auraient assommé comme eux. Quand j'y pense aujourd'hui, cela me fait frémir ; heureusement le mur de la poterne a plus de vingt pieds, et voyant qu'on les emmenait tout couverts de sang, voyant cette chose abominable, je me mis à courir du côté de l'arsenal, et je rentrai chez nous tellement pâle que le père Goulden s'écria :

« Joseph, est-ce que tu viens d'être écrasé ?

—Non, monsieur Goulden, non, lui dis-je, mais je viens de voir quelque chose d'affreux. »

Et je me mis à pleurer en lui racontant ce que j'avais vu. Il se promenait de long en large, les mains sur le dos, et s'arrêtait de temps en temps pour m'écouter, les yeux brillants et les lèvres serrées.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



M. Pinacle et les Baraquins. (Page 15.)

« Joseph, me disait-il, ces gens ont fait quelque chose ?

—Non, monsieur Goulden.

—C'est impossible... ces hommes ont dû s'attirer ce traitement... Nous ne sommes pas des sauvages, que diable ! Les Baraquins eux-mêmes doivent avoir d'autres raisons que la cocarde. »

Il ne pouvait pas me croire ; ce n'est qu'après avoir tout entendu deux fois dans les détails, qu'il finit par dire :

« Eh bien ! je te crois... Oui, puisque tout s'est passé sous tes yeux, je te crois. Et c'est un plus grand malheur que tu ne penses, Joseph. Si cela continue, si l'on ne met pas une bride solide à tous ces vauriens, si les Pinacles doivent avoir le dessus, les honnêtes gens ouvriront l'œil. »

Il n'en dit pas plus, car la procession étant finie, Catherine et la tante Grédel arrivaient.

Nous dînâmes ensemble ; la tante était bien contente et Catherine aussi ; mais tout le plaisir que j'avais à les voir ne m'empêchait pas de conserver quelque chose sur le cœur. M. Goulden était tout pensif.

Enfin, à la nuit, je reconduisis Catherine et la tante jusqu'à la Roulette, et là, nous étant embrassés, je leur souhaitai le bonsoir. Il pouvait être huit heures, je rentrai tout de suite. M. Goulden était sorti lire la gazette à la brasserie de l'*Homme sauvage*, selon son habitude les dimanches. Je me couchai. Vers dix heures, il rentra, et, voyant encore ma chandelle briller sur la table, il poussa la porte et me dit :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Il faisait un beau clair de lune. (Page 19.)

« Il paraît que l'on fait des processions partout, Joseph; on ne voit que cela dans la gazette. »

Il me dit aussi que quatre-vingt mille prisonniers allaient rentrer, et que c'était heureux pour le pays.

V

Le lendemain, il fallut remonter les horloges en ville; M. Goulden, qui se faisait vieux, m'avait chargé de ce soin, et je sortis de bonne heure. Un coup de vent, pendant la nuit, avait chassé les feuilles le long des murs; chacun venait reprendre aux reposoirs, l'un ses flambeaux, l'autre ses vases de fleurs. Ce spectacle me rendait triste et je pensais : « Maintenant ils ont fait leur service funèbre, ils doivent être contents! Pourvu que la permission arrive, tout sera bien; mais si ces gens croient nous amuser avec des cantiques, ils se trompent. Du temps de l'Empereur, on partait pour la Russie ou pour l'Espagne, c'est vrai; mais au moins les ministres ne faisaient pas languir la jeunesse. Je voudrais bien savoir à quoi sert la paix, si ce n'est pas pour se marier. »

Ces idées me mettaient en colère ; j'en voulais à Louis XVIII, au comte d'Artois, aux émigrés, à tout le monde, et je m'écriais : « Les nobles se moquent du peuple! »

En rentrant chez nous, je trouvai M. Goul-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

den qui venait de dresser la table ; pendant le déjeuner, je lui dis tout ce que je pensais ; il m'écoutait en souriant et disait :

« Prends garde, Joseph, prends garde ! ne te laisse pas emporter, tu m'as l'air de devenir jacobin ! »

Il s'était levé pour ouvrir l'armoire ; je le regardais, pensant qu'il allait prendre une bouteille, lorsqu'il me tendit une grosse lettre carrée, avec un large timbre rouge.

« Tiens, Joseph, me dit-il, voici quelque chose que le brigadier Werner m'a chargé de te remettre. »

En ce moment, je sentis mon cœur remuer, et je regardai la lettre les yeux troubles.

« Allons ; ouvre donc ! » me disait le père Goulden.

J'ouvris et j'essayai de lire, mais il me fallut du temps, et tout à coup je m'écriai ;

« Monsieur Goulden, c'est la permission !

—Tu crois ? dit-il.

—Oui, c'est la permission ! m'écriai-je les deux mains en l'air.

—Ah ! le gueux de ministre, il n'en fait pas d'autres, » dit M. Goulden.

Mais je lui répondis :

« Écoutez, moi je ne connais rien à la politique : puisque la permission est venue, eh bien ! le reste ne me regarde pas. »

Il riait tout haut et s'écriait :

« Ah ! bon Joseph ! bon Joseph ! »

Je voyais bien qu'il se moquait un peu de moi, mais cela m'était égal.

« Maintenant il faut tout de suite prévenir Catherine et la tante Grédel, m'écriai-je dans la joie de mon cœur ; il faut bien vite envoyer le fils Chardron.

—Hé ! vas-y toi-même, cela vaudra mieux, me dit cet excellent homme.

—Et le travail, monsieur Goulden ?

—Bah ! bah ! dans une occasion pareille, on oublie le travail. Va, mon enfant, dépêche-toi. Comment voudrais-tu travailler à cette heure ? Tu ne vois plus clair ! »

C'était vrai, je n'aurais rien pu faire. Je me levai tellement content que j'en pleurais. J'embrassai même M. Goulden ; puis, sans prendre le temps de changer d'habit, je partis en courant. Et voyez ce que fait la joie, j'avais déjà dépassé depuis longtemps la porte d'Allemagne, le pont, l'avancée, l'auberge de la Roulette et la poste aux chevaux sans rien voir, et ce n'est qu'en découvrant, à deux ou trois cents pas le village, notre cheminée et les petites fenêtres, que je me rappelai tout comme un rêve, et que je me remis à relire la permission et à me répéter : « C'est vrai ! oui, c'est vrai !... Quel bonheur !... Qu'est-ce qu'elles vont dire ? »

Voilà comment j'arrivai devant chez nous. Je poussai la porte en criant :

« La permission ! »

La tante Grédel, en sabots, balayait justement la cuisine, et Catherine descendait le vieil escalier de bois à droite, les bras nus, son mouchoir bleu en croix autour des seins. Elle venait de chercher des copeaux dans le grenier, et toutes deux, en me voyant et m'entendant crier : « La permission ! » restèrent comme saisies. Mais je répétai : « La permission ! » Et la tante Grédel d'un seul coup se mit à lever les deux mains, comme j'avais fait, en criant :

« *Vive le roi !* »

Catherine, toute pâle, s'appuyait sur la rampe. Dans le même instant, je fus près d'elle, et je me mis à l'embrasser tellement, qu'elle finit par se reposer sur mon épaule en pleurant comme une Madeleine, et que je la portai pour ainsi dire en bas, pendant que la tante sautait, tournait autour de nous et criait :

« *Vive le roi ! vive le ministre !* »

Enfin on n'avait jamais rien vu de pareil. Notre voisin, le vieux forgeron Rupper, avec son tablier de cuir et sa chemise débraillée, arriva même en disant :

« Eh bien... eh bien ! qu'est-ce que c'est donc, voisine ? »

Il tenait sa grosse pince et regardait en ouvrant ses petits yeux. Alors nous reprîmes un peu de calme, et je répondis :

« Nous avons reçu la permission pour nous marier.

—Ah ! c'est donc ça ! dit-il ; maintenant, je comprends... je comprends. »

Il avait laissé la porte ouverte, et cinq ou six voisins et voisines, Anna Schmoutz la fileuse, Christophe Wagner le garde champêtre, Zaphéri Gross et plusieurs autres arrivèrent aussitôt ; la salle était pleine de monde. Je me mis à lire la permission tout haut. Chacun écoutait ; quand ce fut fini, Catherine se reprit à pleurer et la tante dit :

« Ce ministre, vois-tu, Joseph, c'est le meilleur des hommes... S'il était ici, je l'embrasserais et je l'inviterais à la noce ; il aurait la place d'honneur avec M. Goulden. »

Ensuite les voisines étant parties pour répandre la nouvelle, je me remis à faire des déclarations à Catherine, comme si les anciennes n'avaient pas compté, et je lui fis aussi répéter mille et mille fois qu'elle n'avait jamais aimé que moi, de sorte que nous étions attendris, et puis joyeux, et puis encore attendris, et puis encore joyeux, ainsi de suite jusqu'au soir. La tante, qui faisait la cuisine, criait, se parlant à elle-même : « Voilà ce qu'on peut

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

appeler un bon roi ! » Ou bien : « Si mon pauvre Frantz revenait sur la terre, il aurait du bonheur en ce jour, mais on ne peut pas tout avoir ! »

Elle disait aussi que la procession nous avait fait du bien. Catherine et moi nous ne répondions rien, notre joie était trop grande. Nous dînions, nous goûtions, nous soupions sans rien voir et sans rien entendre; et ce n'est que vers neuf heures du soir que je m'aperçus tout à coup qu'il était nuit et qu'il fallait repartir. Alors, la tante, Catherine et moi nous sortîmes ensemble. Il faisait un beau clair de lune. Elles me reconduisirent jusqu'à la Roulette, et pendant la route nous tombâmes d'accord que le mariage aurait lieu dans la quinzaine. Devant la ferme, sous les vieux peupliers, la tante m'embrassa, moi j'embrassai Catherine, ensuite je les regardai remonter la côte jusqu'au village. Elles se retournaient en levant la main, et je levais aussi la mienne. Enfin, quand elles furent rentrées, je me remis en route pour la ville, où j'arrivai sur les dix heures. Je traversai la grande place et je rentrai chez nous.

M. Goulden veillait encore dans son lit; il m'entendit ouvrir la porte tout doucement. Comme je venais d'allumer la lampe et que j'allais entrer dans ma chambre, il m'appela :

« Joseph ! »

Aussitôt je m'approchai, et, me regardant tout attendri, il me tendit les bras. Nous nous embrassâmes, puis il me dit :

« C'est bien, mon enfant, tu es heureux et tu le mérites. Va te coucher maintenant; demain, nous causerons. »

Alors j'allai me coucher, mais longtemps je ne pus dormir; à chaque instant, je me réveillais en pensant : « Est-ce que c'est vrai ? est-ce que la permission est venue ? » Et je m'écriais en moi-même : « Oui, c'est vrai ! » Vers le matin pourtant, je finis par m'endormir. Quand je m'éveillai, le grand jour était là; je sautai du lit pour m'habiller; dans le même instant M. Goulden, de la chambre voisine, me criait tout joyeux :

« Joseph, viens donc te mettre à table !

—Ah ! pardon, monsieur Goulden, lui dis-je, j'étais si content, que je n'ai presque pas pu m'endormir.

—Oui... oui... je t'ai bien entendu, » répondit-il en riant.

J'entrai dans notre atelier, où la table était déjà mise.

VI

Après le bonheur d'épouser Catherine, ma plus grande joie était de penser que j'allais devenir un bourgeois; car de se battre pour le roi de Prusse, ou de travailler pour son propre compte, cela fait une grande différence. M. Goulden m'avait dit qu'il m'associerait à son commerce, et je me figurais d'avance Joseph Bertha qui conduisait sa petite femme les dimanches à la messe, puis à la promenade, du côté de la Roche-Plate ou de la Bonne-Fontaine. Cette vue me produisait un bon effet. En attendant, j'allais tous les jours voir Catherine; elle m'attendait dans le verger, pendant que la tante Grédel préparait les *kuchlen* et les *kougelhof* de la noce; nous nous regardions des heures entières; elle était fraîche et riante, elle embellissait tous les jours.

M. Goulden, en me voyant rentrer le soir toujours plus content, me disait :

« Eh bien ! Joseph, cela m'a l'air d'aller mieux que du côté de Leipzig ! »

Quelquefois j'aurais voulu me remettre au travail, mais il m'en empêchait, disant :

« Bah ! les jours de bonheur sont si rares dans la vie ! Va voir Catherine, va ! Plus tard, si l'idée me prend aussi de me marier, tu travailleras pour nous deux. »

Il riait. Ah ! des hommes pareils devraient vivre cent ans. Quel bon cœur ! quel homme juste et simple ! c'était pour nous un véritable père; et souvent encore aujourd'hui, quand je me le représente avec son bonnet de soie noire tiré sur les oreilles, sa barbe grise longue de huit jours, ses yeux plissés d'un air de bonne humeur et le sourire sur les lèvres, souvent, après tant d'années, il me semble entendre encore sa voix, et les larmes m'en viennent aux yeux.

Mais à cette heure je dois vous raconter une chose qui survint l'avant-veille de notre mariage, et dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. C'était le 6 juillet, les noces devaient avoir lieu le 8; toute la nuit je n'avais fait que rêver de cela. Le matin, entre six et sept heures, je me lève; le père Goulden travaillait déjà, les fenêtres ouvertes. Je me lavais la figure, pensant à courir aux Quatre-Vents; mais voilà qu'un coup de trompette et deux coups de baguette de tambour retentissent sous la porte de France, comme lorsqu'un régiment arrive : les trompettes essayent leur embouchure, et les tambours donnent deux ou trois

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

petits coups pour bien s'emmancher les baguettes. Rien que d'entendre cela, les cheveux m'en dressèrent sur la tête, et je criai :

« Monsieur Goulden, c'est le 6e !

—Eh ! oui, dit-il, depuis huit jours toute la ville en parle, mais toi tu n'écoutes plus rien ; c'est le bouquet de la noce, Joseph, j'ai voulu te garder cette surprise ! »

Alors je n'écoutai plus rien, je traversai la chambre comme le vent et je descendis d'un trait. Notre vieux tambour-maître, Padoue, levait déjà sa canne sous la porte sombre, les tambours arrivaient derrière en se balançant sur les hanches ; et plus loin le commandant Gémeau, à cheval, les grands plumets rouges de nos grenadiers et les baïonnettes s'avançaient lentement : c'était le 3e bataillon. La marche commença et mon sang ne fit qu'un tour. Du premier coup d'œil, je reconnus les longues capotes grises que nous avions reçues le 22 octobre 1813 sur les glacis d'Erfurt ; elles étaient devenues toutes vertes par la pluie, la neige et les vents. C'était pire qu'après Leipzig. Les vieux shakos avaient des trous de balles, le drapeau seul était neuf, dans son bel étui de toile cirée, la fleur de lis au bout...

Ah ! ceux qui n'ont pas fait campagne ne sauront jamais ce que c'est de revoir son régiment, d'entendre les mêmes roulements de tambour qu'en face de l'ennemi et de se dire : « Voici tes camarades qui reviennent battus, humiliés, écrasés ! les voilà qui penchent la tête avec une autre cocarde. » Non, je n'ai rien senti de pareil. Plus tard, beaucoup de ces hommes du 6e, mes anciens officiers, mes anciens sergents, sont venus s'établir à Phalsbourg, où les vieux soldats ont toujours été bien reçus : ce sont les Laflèche, les Carabin, les Lavergne, les Mouyot, les Padoue, les Chazi et bien d'autres encore. Ceux qui m'avaient commandé à la guerre ont été mes scieurs de bois, mes hommes de peine, mes couvreurs, mes charpentiers, mes maçons... Après m'avoir donné des ordres, ils ont dû m'obéir, car moi j'avais un bon état, j'avais un commerce ; eux, ils étaient de simples ouvriers ; mais c'est égal, en leur parlant, j'ai toujours conservé le respect de mes anciens chefs, j'ai toujours pensé : « Là-bas, à Weissenfelz, à Lutzen, à Leipzig, ces gens forcés de se courber et de travailler péniblement pour faire vivre leur famille, là-bas, à l'avant-garde, ils représentaient l'honneur et le courage de la France. » Ces changements sont arrivés après Waterloo !... et notre ancien porte-aigle, Faizart, a balayé quinze ans le pont de la porte d'Allemagne. Ce n'est pas beau... non... la patrie devrait être plus reconnaissante !

C'était donc le 3e bataillon, qui revenait dans une misère qui saignait le cœur des honnêtes gens. Zébédé m'a raconté qu'ils étaient partis de Versailles le 31 mars, après la capitulation de Paris, et qu'on les avait fait marcher de Versailles à Chartres, à Châteaudun, à Blois, à Orléans, ainsi de suite, comme de véritables bohémiens, pendant six semaines, sans solde et sans équipements. Enfin, à Rouen, ils avaient reçu l'ordre de traverser toute la France pour revenir à Phalsbourg, et partout les processions, les services funèbres avaient excité le peuple contre eux. Il avait fallu tout supporter ! même de bivouaquer dans les champs, lorsque les Russes, les Autrichiens, les Prussiens et les autres gueux vivaient tranquillement dans nos villages.

En me racontant ces misères beaucoup plus tard, Zébédé en pleurait de rage :

« Est-ce que la France n'est plus la France ? disait-il. Est-ce que nous n'avons pas défendu son honneur ? »

Mais ce qui me fait encore plaisir dans mes vieux jours, c'est la manière dont le 6e fut reçu chez nous. On savait déjà que le 1er bataillon arrivait aussi d'Espagne, et que les débris du régiment et ceux du 24e d'infanterie légère devaient former le 6e régiment de Berry ; de sorte que toute la ville se réjouissait en pensant que nous allions avoir deux mille hommes de garnison, au lieu de quelques canonniers de marine qui ressemblaient à des vétérans.—C'était une grande joie, tout le monde criait : « *Vive le* 6e ! » Les enfants avaient couru jusque sur la côte de Saint-Jean à sa rencontre, et le bataillon n'avait été reçu nulle part de cette manière depuis 1813. Plusieurs vieux en pleuraient, criant dans les rangs : « *Vive la France !* » Malgré cela, les officiers baissaient la tête d'un air abattu ; seulement ils faisaient signe de la main, comme pour remercier les gens d'un si bon accueil.

Moi, sur le pas de notre maison, je regardais défiler ces trois ou quatre cents hommes, si déguenillés que je ne reconnaissais plus que notre numéro. Mais tout à coup je vis Zébédé, — qui marchait en serre-file, — tellement maigre que son grand nez crochu lui sortait de la tête comme un bec, sa vieille capote lui pendait en franges le long du dos ; mais il avait les galons de sergent, et ses larges épaules osseuses, comme un brancard, lui donnaient l'air solide. En le voyant, je fis un cri qu'on entendit par-dessus le roulement des tambours :

« Zébédé ! »

Il se retourna ; je lui sautai dans les bras, pendant qu'il posait la crosse à terre au coin

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de Fouquet. Je pleurais comme un enfant; lui disait :

« C'est toi, Joseph? Ah! ça fait au moins qu'il en reste deux.

—Oui, c'est moi, lui dis-je, et je vais me marier avec Catherine; tu seras mon garçon d'honneur. »

Nous continuâmes alors à marcher. Plus loin, au coin de Houte, le vieux Furst attendait en regardant, les yeux troubles. Ce pauvre vieux pensait : « Maintenant mon fils pourrait aussi revenir! » Et voyant Zébédé s'approcher avec moi, il rentra bien vite dans la petite allée sombre de sa maison. Sur la place, le père Klipfel et cinq ou six autres regardaient aussi le bataillon en ligne. Ils avaient bien reçu les actes de décès, mais c'est égal, ils espéraient que peut-être on avait commis des erreurs, car leurs garçons n'aimaient pas écrire. Ils regardèrent, et ensuite ils partirent pendant le roulement.

On fit l'appel; dans ce moment, le vieux fossoyeur arriva. Il avait toujours sa petite veste de velours jaune et son bonnet de coton gris. Il regarda derrière les rangs, où je causais avec Zébédé, et Zébédé s'étant retourné, le vit; alors il devint tout pâle. Ils se regardèrent un instant. Je pris le fusil, et le vieux embrassa son fils. Ils ne disaient rien et restèrent longtemps embrassés. Après cela, comme le bataillon faisait par file à droite pour aller à la caserne, Zébédé demanda la permission au capitaine Vidal d'aller avec son père, et remit son fusil au premier soldat. Nous partîmes ensemble pour la rue des Capucins. Le père disait :

« Tu sauras que la grand'mère est si vieille, qu'elle ne peut plus se lever du lit; sans cela, elle serait aussi venue. »

Je les suivis jusque sur la porte et je dis :

« Vous viendrez dîner chez nous, père Zébédé, et toi aussi.

—Je veux bien, répondit le père; oui, Joseph, nous viendrons. »

Ils entrèrent alors chez eux, et je revins prévenir M. Goulden de mon invitation, ce qui le réjouit d'autant plus que Catherine et la tante Grédel devaient aussi venir.

Moi, je n'avais jamais été plus heureux qu'en pensant que mon meilleur ami, mon amoureuse et tous ceux que j'aimais seraient à la maison ensemble.

Ce jour-là, sur les onze heures, notre grande chambre au premier offrait un joyeux coup d'œil : le plancher bien récuré, la table ronde au milieu, couverte d'une belle nappe à filets rouges, et six gros couverts d'argent autour; les serviettes pliées en bateau dans les assiettes étincelantes; la salière, les bouteilles cachetées, les gros verres à facettes, tout brillait à la lumière du soleil, qui s'étendait par-dessus les caisses de lilas rangées au bord des fenêtres.

M. Goulden avait voulu que tout fût fait largement, grandement et magnifiquement, comme pour des princes et des ambassadeurs; il avait tiré de la corbeille son argenterie, chose tout à fait extraordinaire, et sauf le pot-au-feu, —que j'avais surveillé moi-même,—où se trouvaient trois livres de bonne viande, une tête de chou, des carottes en abondance, enfin tout ce qu'il fallait, sauf cela, qu'on ne peut jamais avoir aussi bon à l'hôtel, tout le reste devait venir de *la Ville de Metz*, où M. Goulden était allé lui-même commander le dîner.

De sorte que, vers midi, nous nous regardions l'un l'autre, souriant et nous frottant les mains; — lui dans son bel habit noisette, bien rasé, sa grosse perruque un peu rousse à la place du bonnet de soie noire, sa culotte marron bouclée proprement sur ses gros bas de laine, les souliers à larges boucles aux pieds; et moi dans mon habit bleu de ciel à la dernière mode, la chemise fine plissée sur le devant, et le contentement dans le cœur.

Il ne manquait plus que les convives : Catherine, la tante Grédel, le fossoyeur et Zébédé. Nous nous promenions de long en large, la figure riante, nous disant : « Tout est bien, tout est à sa place; maintenant il faut dresser la soupière. » Et de temps en temps je jetais un regard dehors, pour voir si l'on venait.

Enfin la tante Grédel et Catherine tournèrent le coin de Fouquet, — elles rentraient de la messe, le livre de prières sous le bras; — et plus loin je vis le vieux fossoyeur dans son bel habit à larges manches, l'ancien chapeau à cornes en travers les épaules, et Zébédé, qui avait changé de chemise et s'était fait la barbe. Ils arrivaient du côté des remparts, en se donnant le bras d'un air grave, comme des gens attendris, parce qu'ils sont tout à fait heureux.

Alors je dis :

« Les voilà, monsieur Goulden! »

Nous n'eûmes que le temps de verser le bouillon sur le pain déjà grillé, et de poser la grande soupière fumante au milieu de la table, ce qui se fit heureusement. Presque aussitôt Catherine et la tante Grédel entrèrent. Je vous laisse à penser leur surprise en voyant cette belle table. Nous nous étions à peine embrassés que la tante s'écriait :

« C'est donc aujourd'hui la noce, monsieur Goulden?

—Oui, madame Grédel, répondit le brave

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

homme en souriant,—car les jours de cérémonie il l'appelait madame Grédel, au lieu de ma commère ou de mère Grédel,—oui, c'est la noce des bons amis. Vous saurez que Zébédé vient de revenir et qu'il dîne chez nous avec le vieux fossoyeur.

—Ah ! dit la tante, cela me fait plaisir. »

Et Catherine, devenue toute rouge, me dit tout bas :

« Maintenant tout est bien... Voilà ce qui nous manquait pour être tout à fait contents. »

Elle me regardait en me tenant la main. Et comme nous attendions, quelqu'un ouvrit la porte ; le vieux Laurent, de *la Ville de Metz*, avec deux hauts paniers à anses, où les plats étaient rangés dans un bel ordre les uns au-dessus des autres, cria de l'allée :

« Monsieur Goulden, voici le dîner.

—Bon, bon, répondit M. Goulden, arrangez-nous cela sur la table vous-même. »

Laurent mit alors les petits radis, la fricassée de poulet, une belle oie grasse à droite et à gauche le bœuf, que nous avions nous-mêmes posé dans du persil ; il mit aussi un bon plat de choucroute avec de petites saucisses, près de la soupière, de sorte que jamais notre chambre n'avait vu de dîner pareil.

Dans le même instant nous entendîmes le vieux fossoyeur et Zébédé monter ; le père Goulden et moi nous courûmes à leur rencontre, et M. Goulden, embrassant Zébédé, lui dit :

« Je suis content de te voir ! Oui, je sais que tu t'es montré bon camarade pour Joseph, au milieu des plus grands périls. »

Ensuite il serra la main du vieux fossoyeur en lui disant :

« Père Zébédé, je vous glorifie d'avoir un fils pareil. »

Et comme Catherine était arrivée derrière nous, elle dit à Zébédé :

« Je ne peux faire de plus grand plaisir à Joseph qu'en vous embrassant. Vous avez voulu le porter à Hanau, lorsque les forces vous ont manqué... Je vous regarde comme un frère. »

Zébédé, tout pâle, embrassa Catherine sans rien répondre, et nous entrâmes dans la chambre en silence, Catherine, Zébédé et moi ; le père Goulden et le vieux fossoyeur derrière. La tante Grédel arrangeait encore les plats, et aussitôt elle s'écria :

« Soyez les bienvenus ! soyez les bienvenus ! Ceux qui se sont rencontrés dans le malheur se retrouvent dans la joie. Le Seigneur étend ses regards sur tout le monde. »

Elle embrassa Zébédé, qui lui dit en souriant :

« Toujours fraîche et bien portante, madame Grédel ; c'est un plaisir de vous voir !

—Voyons, père Zébédé, mettez-vous ici, à la tête de la table, criait M. Goulden tout réjoui ; et toi, Zébédé, là,—que je vous aie à ma droite et à ma gauche ;—et plus loin, Joseph, en face de Catherine, près de Zébédé ; et madame Grédel, à l'autre bout, pour surveiller. »

Chacun était content de sa place ; Zébédé me regardait en souriant, comme pour me dire : « Si nous avions eu le quart d'un dîner pareil à Hanau, nous ne serions pas tombés au bord de la route ! » Enfin la joie et le bon appétit brillaient sur toutes les figures. Le père Goulden, devenu grave, enfonça la grosse poche d'argent dans la soupière, sous les yeux des convives ; il servit d'abord le vieux fossoyeur, qui ne disait rien et semblait attendri de ces honneurs ; ensuite son fils ; après cela Catherine, la tante Grédel, moi et lui. Et le dîner commença dans une sorte de recueillement.

Zébédé clignait de l'œil et me regardait de temps en temps d'un air de satisfaction. On déboucha la première bouteille et l'on emplit les verres. On but de ce vin ordinaire très-bon ; mais il devait en arriver de meilleur, c'est pourquoi l'on attendit pour boire à la santé les uns des autres. On mangea une bonne tranche de bœuf. Le vieux fossoyeur disait :

« Voilà quelque chose de bon... c'est du bon bœuf ! »

Et comme il trouvait aussi la fricassée de poulet très-bonne, je vis que Catherine était une femme d'esprit, car elle dit :

« Vous saurez, monsieur Zébédé, que nous aurions invité votre grand'mère Marguerite, que je vais voir de temps en temps, mais elle est trop vieille pour se lever ; c'est pourquoi, si vous le voulez bien, puisqu'elle ne peut venir, qu'elle mange au moins un morceau avec nous, et qu'elle boive un verre de vin à la santé de son petit-fils. Qu'en pensez-vous, père Zébédé ?

—Justement, dit le vieux fossoyeur, je pensais à cela. »

Le père Goulden regardait Catherine les larmes aux yeux ; comme elle se levait pour choisir un morceau convenable, il l'embrassa, et j'entendis qu'il l'appelait sa fille !

Elle sortit avec une bouteille et une assiette. Pendant qu'elle était dehors, Zébédé me dit :

« Joseph, celle qui bientôt sera ta femme mérite tous les bonheurs ; ce n'est pas seulement une honnête fille, ce n'est pas seulement une femme qui mérite l'amour, elle mérite aussi le respect, car elle a de l'esprit qui vient du cœur. Elle a vu ce que mon père et moi nous pensions devant ce bon dîner ; elle a vu

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qu'il nous ferait mille fois plus de plaisir si la grand'mère en avait sa part, et voilà pourquoi je l'aimerai toujours comme une sœur. »

En même temps, il détourna la tête et me dit tout bas :

« Joseph, c'est dans la joie que l'on sent le chagrin d'être pauvre; ce n'est pas assez de donner son sang pour la patrie, il faut qu'à cause de cela la misère reste à la maison, et quand on revient, il faut qu'on ait ce spectacle! »

Moi, comprenant qu'il allait devenir triste, je remplis son verre, nous bûmes, et ces pensées se dissipèrent.—Catherine revint aussi, disant que la grand'mère était très-heureuse, qu'elle remerciait M. Goulden, que c'était un beau jour pour elle!... enfin cela réveilla tout le monde. Et comme le dîner continuait, la tante Grédel, ayant entendu sonner les vêpres, sortit; mais Catherine resta, et l'animation que vous inspire le bon vin étant venue, on se mit à parler de la dernière campagne.

C'est alors que nous connûmes cette grande marche en retraite depuis le Rhin jusque derrière Paris; les combats du bataillon à Bibelskirchen et à Sarrebruck, — où le lieutenant Baubin avait passé la Sarre à la nage, pendant qu'il gelait à pierre fendre, pour détruire quelques barques encore au pouvoir de l'ennemi; —le passage à Narbefontaine, à Courcelles, à Metz, à Enzelvin, à Champlon, à Verdun, toujours en retraite; la bataille de Brienne. Il ne restait déjà plus d'hommes, mais le 4 février on avait remonté le bataillon avec les restes du 5e léger, et depuis ce moment tous les jours on était au feu : le 5, le 6 et le 7 à Méry-sur-Seine; le 8 à Sézanne, où les soldats mouraient dans la boue, n'ayant plus la force de s'en retirer; le 9 et le 10, à Mürs, où Zébédé, le soir, s'était enterré dans le fumier d'une ferme pour se réchauffer; le 11, la terrible bataille de Marché, où le commandant Philippe avait été blessé d'un coup de baïonnette; le 12 et le 13, le passage à Montmirail; le 14, la bataille de Beauchamp; le 15 et le 16, la marche rétrograde sur Montmirail, où les Prussiens étaient revenus; les combats de la Ferté-Gauché, de Jouarre, de Gué-à-Train, de Neufchettes, ainsi de suite! Quand on avait battu les Prussiens, arrivaient les Russes; après les Russes, les Autrichiens, les Bavarois, les Wurtembergeois, les Hessois, les Saxons, les Badois.

J'ai souvent entendu raconter cette campagne de France, mais jamais comme par Zébédé. Quand il parlait, sa grande figure maigre grelottait, son long nez se recourbait sur ses quatre poils de moustaches jaunes et ses yeux devenaient troubles; il étendait la main dans sa vieille manche creuse, et ce qu'il disait on croyait le voir :—on voyait ces grandes plaines de la Champagne, où les villages fumaient à droite et à gauche; les femmes, les enfants, les vieillards qui s'en allaient par bandes, à demi nus, emportant l'un sa vieille paillasse, l'autre quelques vieux meubles sur une charrette; pendant que la neige descendait du ciel, que le canon grondait dans le lointain, et que les Cosaques couraient comme le vent, les batteries de cuisine et même les vieilles horloges pendues à leurs selles, en criant : — Hourrah!

On voyait ces batailles furieuses, un contre dix; les paysans désespérés qui venaient aussi avec leurs fourches; et le soir l'Empereur, dehors, à cheval sur une chaise, le menton au bord du bâton sur ses mains croisées, en face d'un petit feu, les généraux autour. C'est ainsi qu'il dormait et qu'il rêvait! Il devait lui passer terriblement d'idées par la tête depuis Marengo, Austerlitz et Wagram!

Ah! de se battre, de souffrir la faim, le froid, la misère, les marches et les contre-marches, ce n'est rien, disait Zébédé; mais d'entendre pleurer et gémir en français des femmes et des enfants au milieu de tous ces décombres, de savoir qu'on ne peut pas les sauver; que plus on tue d'ennemis, plus il en revient; qu'il faut reculer, toujours reculer, malgré les victoires, malgré le courage, malgré tout... voilà ce qui vous déchire le cœur, monsieur Goulden! »

En l'écoutant, nous nous regardions les uns les autres; personne n'avait plus envie de boire, et le père Goulden, sa grosse tête penchée d'un air rêveur, disait tout bas :

« Oui... oui... voilà ce que coûte la gloire! Ce n'est pas assez de perdre la liberté, de perdre tous les droits qu'on avait gagnés avec tant de peine, il faut encore être pillé, saccagé, brûlé, haché par des bandes de Cosaques; il faut voir ce qu'on n'avait jamais vu depuis des centaines d'années : des tas de brigands qui vous font la la loi! Va... va... nous t'écoutons... raconte tout! »

Catherine, voyant notre tristesse, remplissait les verres :

« Allons, à la santé de M. Goulden! à la santé du père Zébédé! disait-elle; tous ces malheurs sont passés... ils ne reviendront plus.

Et nous buvions! Et Zébédé racontait comment il avait fallu renouveler encore une fois le bataillon, sur la route de Soissons, avec des soldats du 16e léger; comment ils étaient arrivés à Meaux, où l'hôpital de la Piété répandait la peste, malgré l'hiver, à cause des masses de blessés qu'on ne pouvait pas soigner.

C'était épouvantable! Mais le pire de tout,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Ils se regardèrent un instant. (Page 21.)

c'est quand il nous raconta leur arrivée à Paris, par la barrière de Charenton : l'Impératrice, le roi Joseph, le roi de Rome, les ministres, les nouveaux princes, les nouveaux ducs, tout ce grand monde qui se sauvait dans des calèches du côté de Blois, abandonnant la capitale à l'ennemi ; — pendant que les pauvres ouvriers en blouse, — qui n'avaient pourtant rien eu de l'Empire que d'être forcés de lui donner leurs enfants, — se précipitaient par milliers autour des mairies, en demandant des armes pour défendre l'honneur de la France, et que la vieille garde les repoussait à la baïonnette !... — Alors le père Goulden tout à coup s'écria :

« C'est assez ! c'est bon, Zébédé... Tiens... laissons cela... parlons plutôt d'autre chose ! »

Il avait pâli d'un coup. Dans le même instant la mère Grédel étant revenue des vêpres et nous voyant là tous muets et M. Goulden bouleversé, demanda :

« Hé ! qu'est-ce qui se passe donc ici ?

— Nous parlions de l'Impératrice et des ministres de l'Empereur, répondit le père Goulden en riant d'un air étrange.

— Ah ! je ne m'étonne plus si le vin vous tourne sur le cœur, dit-elle. Moi, chaque fois que j'y pense et que je me regarde par hasard dans le miroir, je vois que cela me rend toute verte. Ah ! les gueux ! Heureusement ils sont partis. »

Zébédé semblait de mauvaise humeur ; M. Goulden s'en aperçut et s'écria :

« C'est égal, la France est toujours un grand

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Deux jours après eut lieu mon mariage avec Catherine. (Page 26.)

et glorieux pays. Si les nouveaux nobles valent juste autant que les anciens, le peuple au moins est ferme. On a beau faire, les bourgeois, les ouvriers et les paysans sont ensemble; ils ont les mêmes intérêts, ils ne lâcheront pas ce qu'ils tiennent, et ne se laisseront pas non plus mettre le pied sur la nuque. — Et maintenant mes amis, allons prendre l'air. Il se fait tard; la mère Grédel et Catherine ont du chemin pour retourner aux Quatre-Vents, Joseph les accompagnera.

— Non, dit Catherine, aujourd'hui Joseph doit rester avec son ami, nous retournerons toutes seules.

— Eh bien! soit, Catherine a raison, dit M. Goulden; un jour pareil, les amis doivent tous rester ensemble. »

Nous étions sortis bras dessus bras dessous; la nuit venait. Sur la place d'Armes on s'embrassa de nouveau; la tante et Catherine prirent le chemin du village, et nous, après avoir fait quelques tours sous les grands tilleuls, nous entrâmes à la brasserie de *l'Homme sauvage*. On se rafraîchit avec de la bonne bière mousseuse. M. Gouden raconta le blocus, l'attaque de la tuilerie de Pernette, les sorties au Bigelberg, aux baraques d'en haut, et le bombardement. C'est là que j'appris pour la première fois qu'il avait été chef de pièce, et qu'il avait eu le premier l'idée de casser les fourneaux de fonte pour faire de la mitraille. Ces histoires se prolongèrent jusqu'à la retraite de dix heures. Enfin Zébédé nous quitta pour aller à la caserne, le vieux fossoyeur retourna dans la rue

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

des Capucins, et nous dans notre lit, où nous dormîmes jusqu'au lendemain huit heures.

VII

Deux jours après eut lieu mon mariage avec Catherine, chez la tante Grédel, aux Quatre-Vents. M. Goulden représentait mon père; j'avais choisi Zébédé pour garçon d'honneur, et quelques anciens camarades, restés au bataillon, étaient aussi de la noce.

Le lendemain, Catherine et moi nous demeurions déjà chez M. Goulden, dans les deux petites chambres au-dessus de l'atelier.

Bien des années se sont écoulées depuis. M. Goulden, la tante Grédel et les camarades ont disparu de ce monde, Catherine est devenue toute blanche; eh bien! souvent encore, quand je la regarde, ces temps lointains ressuscitent: il me semble la revoir comme à vingt ans, blonde et rose : je la vois ranger nos pots de fleurs au bord des fenêtres en haut, je l'entends chanter tout bas, je vois le soleil en face; je crois encore descendre avec elle le petit escalier un peu roide, et dire ensemble en entrant dans l'atelier : « Bonjour, monsieur Goulden. » Lui, se retourne en souriant, et nous répond : « Bonjour, mes enfants, bonjour. » Il embrasse Catherine qui se met à balayer, à cirer les meubles, à dresser le pot-au-feu, pendant que nous regardons le travail qu'il faudra faire dans la journée.—Ah! le bon temps!... la belle vie!... Quelle joie... quelle satisfaction d'être jeune, d'avoir une femme simple, bonne, laborieuse! Comme tout rit dans votre âme... Comme on voit l'avenir s'étendre devant soi, loin... bien loin!... On ne sera jamais vieux... on s'aimera toujours... On conservera toujours ceux que l'on aime... On aura toujours du courage... On ira toujours se promener le dimanche bras dessus bras dessous, à la Bonne-Fontaine! On s'assiéra toujours sur la mousse dans les bois, en écoutant les abeilles et les hannetons bourdonner autour des grands arbres pleins de lumière... On se sourira toujours!... Quelle existence, mon Dieu, quelle existence!

Et puis, le soir on rentrera tout doucement au nid; et les grandes traînées d'or qui s'étendent dans le ciel, de Wœchem au bois de Mittelbronn, on les regardera longtemps en silence, en se serrant la main, quand la petite cloche de Phalsbourg commence à sonner l'*Angelus*, et que toutes celles des villages lui répondent sur la campagne déjà sombre... Ah! la jeunesse... la vie!... tout est encore là devant moi, c'est la même chose aujourd'hui qu'il y a cinquante ans, d'autres alouettes et d'autres fauvettes nichent au printemps, d'autres fleurs blanchissent les grands pommiers... faut-il donc que nous ayons changé! faut-il que nous soyons devenus vieux, comme d'autres étaient vieux de notre temps! — Rien que cela me ferait croire que nous redeviendrons jeunes, que nous nous aimerons encore, que nous retrouverons le père Goulden, la tante Grédel et tous les autres honnêtes gens. Autrement, ce serait trop malheureux de vieillir : Dieu ne voudrait pas nous donner ce chagrin sans espérance. Catherine pense aussi comme moi.

Enfin nous étions tout à fait heureux, nous voyions tout en beau; rien ne pouvait troubler notre bonheur.

C'était le temps où les alliés, par centaines de mille, infanterie, cavalerie et artillerie, à pied et à cheval, avec des feuilles de chêne sur leurs shakos, sur leurs casques, au bout de leurs fusils et de leurs lances, passaient autour de la ville pour retourner chez eux. Ils poussaient des cris de joie qu'on entendait d'une lieue, comme on entend les cris des pinsons, des grives, des merles et des mille autres oiseaux du ciel à la saison des faînes. Dans un autre temps, cela m'aurait fait de la peine, parce que c'était le signe de notre défaite; mais alors je me consolais en pensant : « Qu'ils s'en aillent, et qu'ils ne reviennent plus! » Et quand Zébédé venait me dire que tous les jours des officiers russes, autrichiens, prussiens, bavarois, traversaient la ville pour aller voir notre commandant de place, M. de la Faisanderie, un ancien émigré qui les comblait d'honneurs; que tel officier du bataillon avait provoqué l'un de ces étrangers; que tel autre officier en demi-solde en avait tué deux ou trois en duel, soit à *la Roulette*, à *l'Arbre vert* ou bien au *Panier fleuri*, — car on s'alignait partout, les nôtres ne pouvaient supporter la vue des ennemis, partout on jetait son habit dans l'herbe, et les brancards de l'hôpital ne faisaient qu'aller et venir,—quand Zébédé me racontait ces choses, ou qu'il nous disait qu'on avait mis tant d'officiers en demi-solde, pour les remplacer par d'autres de Coblentz; que les soldats allaient être forcés d'assister en grande tenue à la messe; que les curés étaient tout, et que l'épaulette n'était plus rien! — au lieu de me chagriner, je me disais : « Bah! bah! tout cela finira par s'arranger... Pourvu que nous conservions le repos, pourvu que nous puissions travailler et vivre en paix, c'est le principal.

Je ne pensais pas que, pour conserver la paix, ce n'est pas assez d'être content soi-même,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mais qu'il faut que les autres le soient aussi. J'étais comme la tante Grédel, qui trouvait tout très-bien depuis notre mariage. Elle venait souvent nous voir, son panier plein d'œufs frais, de fruits, de légumes et de galettes pour notre ménage, et s'écriait :

« Hé! monsieur Goulden, on n'a pas besoin de demander si les enfants vont bien, on n'a qu'à regarder leur mine. »

Elle me disait aussi :

« Hé! Joseph, ça fait une différence d'être marié, n'est-ce pas, ou de se trimballer avec un sac et un fusil du côté de Lutzen?

—Oui... oui... maman Grédel, je vous crois! » lui répondais-je en riant de bon cœur.

Alors elle s'asseyait, les mains sur ses genoux et disait :

« Tout cela vient de la paix... la paix fait le bonheur de tout le monde! et quand on pense qu'un tas de gueux, de va-nu-pieds osent encore crier contre le roi! »

D'abord M. Goulden, qui travaillait, ne répondait pas; mais quand elle continuait, il disait :

« Allons, mère Grédel, un peu de calme, que diable! Vous savez bien que maintenant les opinions sont libres; nous avons deux chambres, nous avons une constitution, chacun peut avoir son avis.

—C'est pourtant la vérité, faisait la tante en me regardant de côté d'un air de malice; du temps de l'autre, il fallait se taire, cela montre encore une différence! »

M. Goulden n'allait pas plus loin, car il considérait la tante comme une bonne femme, mais qui ne valait pas la peine d'être convertie. Il souriait même quand elle ne criait pas trop fort, et les choses se passaient ainsi sans aigreur, lorsqu'il arriva du nouveau.

D'abord un ordre arriva de Nancy, pour forcer les gens de fermer les devantures de leurs boutiques pendant l'office du dimanche; les juifs et les luthériens étaient forcés de fermer comme les autres. Depuis ce moment, on ne criait plus dans les auberges, ni dans les cabarets; tout était comme mort en ville pendant la messe et les vêpres; les gens ne disaient plus rien, on se regardait comme si on avait eu peur.

Le dimanche où l'on ferma pour la première fois notre devanture, comme nous dînions dans l'ombre, le père Goulden, qui paraissait triste, dit :

« J'avais espéré, mes enfants, que tout serait fini, que l'on respecterait le bon sens, et que nous aurions le calme pour des années; je vois malheureusement que ces Bourbons sont des espèces de Dagobert... Tout cela devient grave! »

Il n'en dit pas plus ce dimanche, et sortit dans l'après-midi pour lire les gazettes. Tous les gens qui savaient lire,—pendant que les paysans étaient à la messe,—allaient lire les journaux, après avoir fermé leur boutique. C'est depuis ce temps que les bourgeois et les maîtres ouvriers ont pris l'habitude de lire la gazette, et même un peu plus tard ils voulurent avoir un casino.

Je me rappelle que tout le monde parlait de Benjamin Constant et qu'on mettait sa confiance en lui. M. Goulden l'aimait beaucoup; comme il avait pris l'habitude de sortir tous les soirs, pour lire chez le père Colin ce qui se passait, nous savions aussi les nouvelles. Il nous disait : « Le duc d'Angoulême est à Bordeaux,—le comte d'Artois est à Marseille,—ils promettent ceci,—ils ont dit cela. » Catherine était plus curieuse que moi, elle aimait à entendre les nouvelles du pays, et quand M. Goulden disait quelque chose, je voyais dans ses yeux qu'elle lui donnait raison.—Un soir, il nous dit :

« Le duc de Berry vient chez nous. »

Nous fûmes bien étonnés.

« Qu'est-ce qu'il vient donc faire ici, monsieur Goulden? lui demanda Catherine.

—Il vient passer la revue du régiment, dit-il en souriant. Je suis curieux de le voir; les journaux racontent qu'il ressemble à Bonaparte, mais qu'il a beaucoup plus d'esprit. Ce n'est pas étonnant pour un prince légitime; s'il n'avait pas plus d'esprit que le fils d'un paysan, ce serait bien malheureux! Enfin, toi, Joseph, qui connais l'autre, tu jugeras de la chose. »

On pense combien cette nouvelle réveilla le pays. Depuis ce jour, on ne pensait plus qu'à dresser des arcs de triomphe, à faire des drapeaux blancs; tous les villages des environs devaient arriver sur des charrettes enguirlandées.—On fit un arc de triomphe à Phalsbourg et un autre sur la côte de Saverne. Cela se passait à la fin du mois de septembre. Tous les jours Catherine et moi, le soir après notre souper, nous allions voir avancer l'arc de triomphe; il était entre l'hôtel de *la Ville de Metz* et le confiseur Dürr, sur la route. Le vieux charpentier Ulrich et ses garçons l'élevaient; c'était comme une grande porte, que l'on couvrait de guirlandes en feuilles de chêne, et sur les façades se déployaient des drapeaux blancs magnifiques.

Pendant qu'on finissait cet ouvrage, Zébédé vint nous voir deux ou trois fois; le prince devait arriver par Metz; on recevait des lettres au régiment, des lettres qui le représentaient comme aussi sévère que s'il avait gagné cinquante batailles. Mais ce qui fâchait surtout

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Zébédé, c'est que le prince appelait nos anciens officiers, des officiers de fortune.

Enfin il arriva le 1er octobre à six heures du soir; on tirait déjà le canon, qu'il était encore sur la côte du Gerberhoff. Il descendit à *la Ville de Metz,* sans passer sous l'arc de triomphe. La place était encombrée d'officiers en grande tenue; de toutes les fenêtres on criait : *Vive le roi! vive le duc de Berry!* comme on avait crié, du temps de Napoléon : *Vive l'Empereur!*

M. Goulden, Catherine et moi, nous ne pouvions pas approcher, tant la place était encombrée de monde; nous vîmes seulement défiler les calèches et les hussards. Un piquet, du côté de chez nous, fermait la route.

Ce même soir, le duc reçut le corps d'officiers; il daigna accepter un dîner que les officiers du 6e lui firent offrir, mais il n'invita que le colonel Zaepfel. A la suite du dîner, qui se prolongea jusqu'à dix heures, les notables lui donnèrent un bal au collége. Tous les officiers, tous les amis des Bourbons, en habit noir, culotte et bas de soie blancs, s'y rendirent avec le prince; les demoiselles de bonne famille, en robe blanche, s'y trouvaient en foule. Je crois encore entendre, au milieu de la nuit, les chevaux du cortége passer, et les mille cris de : *Vive le roi!... vive le duc de Berry!*

Toutes les fenêtres étaient illuminées; devant celles du commandant de place, on voyait un grand écusson bleu de ciel : la couronne et les trois fleurs de lis en or brillaient dans l'ombre. La grande salle du collége retentissait de la musique du régiment. Mademoiselle Brémer, qui possédait une très-jolie voix, devait chanter au prince l'air de *Vive Henri IV!* Mais toute la ville sut le lendemain qu'elle avait été comme éblouie par la vue du prince, ce qui l'avait empêchée de dire un seul mot, et tout le monde répétait :

« Pauvre mademoiselle Félicité! pauvre mademoiselle Félicité! »

Le bal se prolongea toute la nuit. Depuis longtemps Catherine, M. Goulden et moi nous dormions, lorsque vers trois heures du matin, le passage des hussards et les cris de : *Vive le duc de Berry!* nous réveillèrent. Il faut pourtant que les princes aient une bonne santé pour aller à tous ces bals, à tous ces dîners qu'on leur offre le long de la route. Ce doit être pour eux un bien grand ennui, surtout à la longue, quand on les appelle :—Sa Majesté! Sa Dignité! Son Excellence! Sa Bonté! Sa Justice! enfin tout ce qu'on peut inventer d'extraordinaire et de nouveau, pour leur faire croire qu'on les adore et qu'on les regarde comme des dieux. Oui, s'ils finissent par mépriser les hommes, ce n'est pas étonnant : si on nous en faisait autant, nous finirions aussi par croire que nous sommes des aigles.

Enfin, ce que je viens de raconter est l'exacte vérité, et je n'ai rien dit de trop.

Le lendemain, cela recommença pour ainsi dire avec un nouvel enthousiasme. Il faisait très-beau temps; mais comme le prince avait mal dormi, comme il s'était beaucoup ennuyé de voir ces petits bourgeois, qui voulaient imiter la cour sans réussir; comme il trouvait aussi peut-être qu'on ne lui faisait pas encore assez d'honneur et qu'on ne criait pas assez *Vive le roi! vive le duc de Berry!*—car tous les soldats gardaient le silence, — il était de très-mauvaise humeur.

Ce jour-là, je le vis très-bien pendant la revue qui tenait les côtés de la place; nous étions, M. Goulden, Catherine et moi, chez le marchand de cuir Wittman, au premier, et pendant la bénédiction du drapeau et le *Te Deum* à l'église, nous le vîmes aussi, car nous avions le quatrième banc en face du chœur. On disait bien qu'il ressemblait à Napoléon, mais ce n'était pas vrai; c'était un bon gros garçon court et trapu, les joues pâles à cause de la fatigue, et pas vif du tout, au contraire. Pendant tout l'office, il ne faisait que bâiller et se balancer sur les hanches lentement, comme un pendule. Je vous dis ce que j'ai vu moi-même, et cela montre combien les gens sont aveugles; ils veulent trouver des ressemblances partout.

Pendant les revues, je me souviens aussi que l'Empereur venait à cheval, et que d'un coup d'œil il découvrait si tout était en ordre; au lieu que le duc s'approcha des rangs à pied, et même deux ou trois fois il fit des reproches à de vieux soldats en les regardant du haut en bas. Ce fut le pire. Il avait regardé Zébédé de cette manière, et Zébédé n'a jamais pu lui pardonner.

Voilà pour la revue. Mais une chose plus grave, c'est la distribution des croix et des fleurs de lis. Quand je vous dirai que tous les maires, les adjoints, les conseillers des Baraques-d'en-Haut, des Baraques du Bois-de-Chênes, du Holderloch et de Hirschland reçurent la fleur de lis, parce qu'ils étaient en tête de leur village, avec le drapeau blanc, et que Pinacle, — pour être arrivé le premier, avec la musique du bohémien Waldteufel qui jouait : *Vive Henri IV,* et cinq ou six drapeaux blancs, plus grands que les autres, — reçut la croix d'honneur! quand je vous dirai cela, vous comprendrez ce que pensaient les gens raisonnables : ce fut un véritable scandale.

Dans l'après-midi, vers quatre heures, le prince partit pour Strasbourg, accompagné de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tous les royalistes du pays, à cheval les uns sur de bons chevaux, les autres, comme Pinacle, sur de vieilles rosses. On lui avait préparé le dîner sur la côte de Saverne.

Une chose que tous les Phalsbourgeois de ce temps se rappellent encore, c'est que le prince était déjà dans sa calèche et qu'il partait lentement, lorsqu'un officier émigré, la tête nue, en uniforme, se mit à courir derrière, en criant d'une voix lamentable qu'on entendait sur toute la place :

« Du pain!... mon prince... du pain pour mes enfants! »

Cela faisait rougir les gens, qui se sauvaient de honte.

Nous étions rentrés chez nous en silence; le père Goulden semblait rêveur, lorsque la tante Grédel arriva.

« Eh bien ! mère Grédel, lui dit-il, vous devez être contente ?

—Et pourquoi ?

—Pinacle est décoré. »

Elle devint toute verte et s'assit en disant au bout d'une minute :

« Ça c'est la plus grande gueuserie qu'on puisse voir. Mais si le prince avait su ce que Pinacle vaut, monsieur Goulden, au lieu de lui donner la croix, il l'aurait plutôt fait pendre.

—Voilà justement le mal, répondit M. Goulden; ces gens-là font beaucoup de choses pareilles sans le savoir, et quand ils le sauront, ce sera peut-être trop tard. »

VIII

C'est ainsi que Mgr le duc de Berry visita les départements de l'Est; le bruit de ses moindres paroles se répandit au loin ; les uns célébraient ses grâces infinies, et les autres gardaient le silence.

Depuis ce moment, plus d'une fois l'idée me vint que tous ces émigrés, tous ces officiers en demi-solde, tous ces prédicateurs avec leurs processions et leurs expiations, finiraient par tout bouleverser; et quelque temps après, à l'entrée de l'hiver, nous sûmes que ce n'était pas seulement chez nous, mais que c'était jusqu'au fond de l'Alsace, que les affaires se gâtaient de la sorte.

Un matin que le père Goulden et moi nous travaillions, entre onze heures et midi, rêvant chacun à sa manière, et que Catherine dressait la table, je sortis me laver les mains à la pompe, ce que je faisais toujours avant de dîner. Une vieille, au bas de l'escalier, s'essuyait les pieds sur le paillasson; elle secouait ses jupes couvertes de boue et tenait un bâton avec un grand chapelet qui lui pendait au coude. Comme je la regardais du haut de la rampe, elle se mit à monter, et je reconnus tout de suite, à ses petits yeux plissés et à sa petite bouche entourée de rides innombrables, que c'était Anna-Marie, la pèlerine de Saint-Witt.

Cette pauvre vieille nous apportait souvent des montres à raccommoder, pour les personnes pieuses qui mettaient leur confiance en elle; sa vue réjouissait toujours le père Goulden.

« Hé! s'écriait-il, c'est Anna-Marie; nous allons prendre une bonne prise. Et comment va M. le curé un tel? Comment se porte M. le vicaire un tel? A-t-il toujours bonne mine? Et M. Jacob de tel endroit? Et le vieux sacristain Niclausse? c'est toujours lui qui sonne les cloches à Dann, à Hirschland, à Saint-Jean? Il commence à se faire bien vieux !

—Ah ! monsieur Goulden, merci pour M. Jacob; vous savez qu'il a perdu mademoiselle Christine la semaine dernière.

—Comment... comment... mademoiselle Christine!...

—Mon Dieu, oui...

—Quel malheur!... Enfin, il faut penser que nous sommes tous mortels.

—Oui, monsieur Goulden; et puis, quand on a la grâce de recevoir les saintes consolations de l'Église...

—Sans doute... sans doute... c'est le principal! »

Voilà comment ils causaient, et le père Goulden riait intérieurement. Il savait tout ce qui se passait dans la sacristie à six lieues autour de la ville. De temps en temps, il me lançait un regard malin. J'avais vu cela cent fois depuis mon apprentissage; mais on comprend combien M. Goulden devait être encore plus curieux ce jour-là d'apprendre ce qui se passait au pays.

« Hé! c'est Anna-Marie, dit-il en se levant; depuis combien de temps on ne vous a pas vue?

—Depuis trois mois, monsieur Goulden, trois grands mois; j'ai fait des pèlerinages à Saint-Witt, à Sainte-Odile, à Marienthal, à Hazlache; j'avais des vœux pour tous les saints en Alsace, en Lorraine et dans les Vosges. Enfin me voilà presque débarrassée; il ne me reste plus que Saint-Quirin.

—Ah! tant mieux, vos affaires vont bien, cela me fait plaisir. Asseyez-vous, Anna-Marie, reposez-vous. »

Je voyais dans ses yeux combien il était con-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tent de faire dévider son chapelet à la vieille. Mais il paraît qu'Anna-Marie avait des affaires ailleurs.

Ah! monsieur Goulden, dit-elle, je ne peux pas aujourd'hui, les autres sont en avance : la mère Evig, Gaspard Rosenkrantz et Jacob Heilig. Il faut que j'aille encore à Saint-Quirin ce soir; je suis seulement entrée pour vous dire que l'horloge de Dosenheim est dérangée, et qu'on vous attend ponr la remettre.

—Bah! bah! restez donc un instant.

—Non, je ne peux pas; je suis bien fâchée, monsieur Goulden, mais il faut que je finisse ma tournée. »

Elle avait déjà repris son paquet, et M. Goulden paraissait contrarié, lorsque Catherine, posant le grand plat de choux sur la table, se mit à dire :

« Comment! vous voulez partir, Marie-Anne? Vous n'y pensez pas... Voici déjà votre assiette. »

Alors elle, tournant la tête, vit la grande soupière fumante, et les choux qui répandaient une odeur délicieuse.

« Je suis bien pressée, dit-elle.

—Bah! vous avez de bonnes jambes, répondit Catherine en clignant de l'œil du côté de M. Goulden.

—Ah! pour cela, Dieu merci, les jambes sont encore bonnes.

—Eh bien donc, asseyez-vous, reprenez un peu de force; c'est un métier bien dur de marcher toujours.

—Oui, madame Bertha, certainement; on gagne bien les trente sous qu'on vous donne, allez! »

J'avançais les chaises :

« Asseyez-vous, Marie-Anne, et donnez-moi votre bâton.

—Il faut donc que je vous écoute, dit-elle; mais je ne m'arrêterai pas longtemps; je ne veux prendre qu'une bouchée, ensuite je pars.

—Oui, oui, c'est entendu, Marie-Anne, on ne vous retardera pas trop, » dit M. Goulden.

Chacun avait pris sa place. M. Goulden servait déjà, Catherine me regardait en souriant, et je me disais :

« Les femmes sont pourtant plus fines que nous! »

J'étais tout réjoui.—Qu'est-ce qu'un homme peut souhaiter de mieux que d'avoir une femme d'esprit? C'est un véritable trésor, et j'ai vu souvent que les hommes sont heureux en se laissant conduire par des femmes pareilles.

On pense bien qu'une fois à table, près d'un bon poêle, — au lieu d'être dehors, les pieds dans la boue, et de sentir la bise de novembre souffler dans ses jupes, l'on pense qu'Anna-Marie ne songeait plus à se mettre en route. C'était une bonne créature, qui soutenait encore à soixante-cinq ans deux petits enfants de son fils, mort depuis quelques années. Et de courir le pays à cet âge, de recevoir le vent, la pluie et la neige sur le dos, de dormir dans les granges et les étables sur la paille, de ne manger les trois quarts du temps que des pommes de terre, et pas toujours autant qu'on en voudrait, ce n'est pas pour vous faire mépriser une bonne assiettée de soupe bien chaude, un bon morceau de lard fumé, avec de bons choux, et deux ou trois verres de vin qui vous réchauffent le cœur! Non, il faut voir les choses comme elles sont; la vie de ces pauvres gens est bien triste, chacun ferait bien d'aller en pèlerinage pour son propre compte.

Enfin Anna-Marie comprenait la différence d'être à table ou sur la route; elle mangeait de bon appétit, et se faisait un véritable plaisir de nous raconter ce qu'elle avait appris dans sa dernière tournée.

« Oui, maintenant tout va bien, disait-elle; toutes ces processions et ces expiations que vous avez vues ne sont encore rien, il faut que cela grandisse de jour en jour. Et vous saurez qu'il va venir parmi nous des missionnaires, comme dans le temps parmi les sauvages, pour nous convertir, et qu'ils viennent de M. de Forbin-Janson et de M. de Rauzan, parce que la corruption du siècle est trop grande. Et l'on va rebâtir partout les couvents; et l'on remettra les barrières sur les routes, comme avant la rébellion de vingt-cinq ans! Et quand les pèlerins arriveront à la porte des couvents, ils n'auront qu'à sonner, on leur ouvrira tout de suite; le frère servant viendra leur apporter des écuelles de soupe grasse, entremêlées de viande les jours ordinaires, et des écuelles de soupe maigre, avec du poisson, les vendredis, les samedis et tout le temps du carême.—De cette manière, la piété grandira, tout le monde voudra se faire pèlerin. Mais les dames religieuses de Bichofsheim ont dit que les anciens pèlerins de père en fils, comme nous, oseraient seuls aller en pèlerinage, parce que chacun doit rester dans son état : les paysans doivent être attachés à la terre, et les seigneurs doivent ravoir leurs châteaux pour gouverner. J'ai moi-même entendu ces choses de mes propres oreilles, chez les dames religieuses, qui vont aussi ravoir leurs dots, parce qu'elles sont revenues de l'exil, et qu'il faut leur restituer la dot pour rebâtir la chapelle; c'est une chose très-sûre.

— Ah! Seigneur, si c'était déjà fait seulement, et que je puisse en profiter dans ma vieillesse. Voilà bien assez longtemps que je

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

jeûne, et mes petites-filles aussi. Je les mènerais avec moi, je leur apprendrais les prières, et j'aurais la consolation, à ma mort, de leur laisser un bon état. »

En l'écoutant raconter ces choses contraires au bon sens, nous étions encore tout émus, parce qu'elle pleurait d'attendrissement de voir d'avance ses petites-filles mendier à la porte des couvents, et le frère servant leur apporter de la soupe.

« Et vous saurez aussi, dit-elle, que M. de Rauzan et le révérend père Tarin veulent qu'on rebâtisse les châteaux, qu'on rende les bois, les prés, les champs aux nobles, et qu'on remette tous les étangs en eau provisoirement, parce que les étangs sont aux révérends pères, qui n'ont pas le temps de labourer, de semer ni de récolter : il faut que tout vienne seul.

—Mais dites donc, Marie-Anne, ce que vous racontez là, demandait le père Goulden, est-ce bien sûr ? Je ne puis presque pas croire qu'un si grand bonheur nous soit réservé.

—C'est tout à fait sûr, monsieur Goulden, disait-elle ; M. le comte d'Artois veut faire son salut, et pour qu'il puisse faire son salut, tout doit rentrer dans l'ordre. A Marienthal, M. le vicaire Antoine disait encore ces choses la semaine dernière. Ce sont des choses, voyez-vous, qui viennent d'en haut. Seulement, il faut un peu de patience, il faut que le cœur des gens s'habitue par les prédications et les expiations. Ceux qui ne voudront pas s'habituer, comme les juifs et les luthériens, on les forcera. Et les jacobins... »

En parlant des jacobins, Anna-Marie regarda tout à coup M. Goulden, et devint rouge jusqu'aux oreilles ; mais elle se remit, car il souriait.

« Parmi les jacobins, dit-elle alors, il s'en trouve quelques-uns de très-bons tout de même ; mais il faut pourtant que les pauvres vivent... les jacobins ont pris les biens des pauvres, ce n'est pas beau.

—Mais où donc et quand ont-ils pris les biens des pauvres, Marie-Anne ?

—Écoutez, monsieur Goulden, les moines et les capucins avaient les biens des pauvres, et les jacobins se sont tout partagé entre eux.

—Ah ! je comprends, je comprends, dit le père Goulden, les moines et les capucins avaient votre bien, Marie-Anne ? Je n'aurais jamais deviné cela. »

M. Goulden souriait toujours, et Marie-Anne dit :

« Je savais bien que nous serions d'accord à la fin.

—Oui, oui, nous sommes d'accord, » fit-il avec bonté.

Moi j'écoutais sans rien dire, étant naturellement curieux d'apprendre ce qui pouvait nous arriver. Il était facile de voir que Marie-Anne nous rapportait ce qu'elle avait entendu dans son dernier voyage.

Elle disait aussi que les miracles allaient revenir ; que saint Quirin, sainte Odile et les autres n'avaient pas voulu faire des miracles sous l'usurpateur ; mais que maintenant les miracles recommençaient déjà, que le petit saint Jean noir à Kortzeroth, en voyant revenir l'ancien prieur de l'exil, s'était mis à verser des larmes.

« Oui, oui, je comprends, dit M. Goulden, cela ne m'étonne pas, après les expiations et les processions, il faut aussi que les saints fassent des miracles ; c'est tout naturel, Marie-Anne, c'est tout naturel.

—Sans doute, monsieur Goulden ; et quand on verra les miracles, la foi reviendra.

—C'est clair, c'est clair. »

Le dîner était alors fini ; Marie-Anne, ne voyant plus rien venir, se souvint qu'elle était en retard et s'écria :

« Seigneur Dieu, voici une heure qui sonne, les autres doivent être déjà près d'Ercheviller. Maintenant il est temps que je vous quitte. »

Elle s'était levée et prenait son bâton d'un air affairé.

« Allons, bon voyage, Anne-Marie, lui dit M. Goulden, et ne vous faites plus si longtemps attendre.

—Ah ! monsieur Goulden, fit-elle à la porte, si je ne suis pas tous les jours assise à votre table, ce n'est pas ma faute. »

Elle riait, et dit encore en prenant son paquet :

« Allons, au revoir ; et, pour tout le bien que vous me faites, je vais prier le bienheureux saint Quirin de vous envoyer un bon gros garçon, rose et frais comme une pomme d'api. Voilà, madame Bertha, tout ce qu'une pauvre vieille femme comme moi peut faire.

En entendant ces bonnes paroles, je me dis :

« Cette pauvre vieille Anne-Marie est pourtant une bonne âme. Justement ce qu'elle vient de dire, c'est ce que je souhaite le plus au monde. Que Dieu l'entende ! »

J'étais attendri de ce bon souhait. Elle alors descendait l'escalier, et lorsqu'on l'entendit refermer la porte en bas, Catherine se mit à rire en disant :

« Cette fois elle a bien vidé son sac.

—Oui, mes enfants, répondit M. Goulden, qui semblait tout pensif, voilà bien ce qu'on peut appeler l'ignorance humaine. On voudrait croire que cette pauvre créature invente tout cela ; malheureusement, elle ramasse tout à

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



« Hé ! c'est Anna-Marie, » dit-il en se levant. (Page 29.)

droite et à gauche ; c'est mot à mot ce que pensent les émigrés, c'est ce que répètent leurs journaux tous les jours, et ce que les prédicateurs prêchent ouvertement dans toutes les églises. Louis XVIII les gêne ; il a trop de bon sens pour eux ; leur véritable roi, c'est Mgr le comte d'Artois, qui veut faire son salut ; et pour que monseigneur fasse son salut, il faut que tout soit rétabli comme avant la rébellion de vingt-cinq ans ; il faut que les biens nationaux soient rendus à leurs anciens maîtres, il faut que la noblesse ait ses droits et priviléges comme en 1788, et qu'elle occupe tous les grades de l'armée ; il faut que la religion catholique, apostolique et romaine soit la seule religion de l'État ; il faut l'observation des dimanches et jours de fêtes ; il faut que les hérétiques soient chassés de toutes les places, et que les prêtres donnent seuls l'instruction aux enfants du peuple ; il faut que cette grande et terrible nation, qui pendant vingt-cinq ans a porté ses idées de liberté, d'égalité, de fraternité dans tout l'univers, à force de bon sens et de victoires — et qui n'aurait jamais été vaincue si l'empereur n'avait pas fait alliance avec les rois à Tilsitt ; — il faut que cette nation, qui dans quelques années a produit autant de grands capitaines, de grands orateurs, de grands savants et de génies de toute sorte, que ces races nobles en deux mille ans, il faut qu'elle cède tout, qu'elle se remette à gratter la terre, pendant que les autres, qui ne sont pas un contre mille, se gobergeront de père en fils et feront les jolis cœurs à ses dépens ! Oh ! bien sûr

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



« C'est ce qu'on peut appeler une montre de prince. » (Page 36.)

qu'elle va rendre les champs, les prés, les étangs, comme dit Anna-Marie, et qu'elle rebâtira les châteaux et les couvents, cela ne peut manquer ; pour être agréable à M. le comte d'Artois et l'aider à faire son salut, c'est bien le moins qu'elle lui doive.. Un si grand prince! »

Alors le père Goulden, joignant les mains et regardant le plafond, se mit à dire :

« Seigneur Dieu... Seigneur Dieu... vous qui faites faire tant de miracles au petit saint Jean noir de Kortzeroth, si vous faisiez seulement entrer un seul rayon de bon sens dans la tête de monseigneur et de ses amis, je crois que ce serait encore plus beau que les larmes du petit saint! — Et l'autre, là-bas dans son île, avec ses yeux clairs, c'est comme un épervier qui fait semblant de dormir, en regardant des oies patauger dans une mare... Seigneur Dieu, songez qu'en cinq ou six coups d'aile il sera dessus... les oies se sauveront ; mais nous autres, nous aurons encore une fois l'Europe sur le dos ! »

Il disait ces choses d'un air grave, et moi je regardais Catherine, pour savoir s'il fallait rire ou pleurer. Tout à coup il s'assit en disant :

« Allons, Joseph, tout cela n'est pas gai ; mais qu'est-ce que nous pouvons y faire ? Il est temps de se remettre à l'ouvrage. Regarde un peu ce qui manque à la montre de M. le curé Jacob. »

Catherine alors levait la nappe, et chacun se remettait au travail.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

IX

L'hiver était venu ; c'était un hiver pluvieux, mêlé de neige et de vent. Les toits, dans ce temps, n'avaient pas encore de chéneaux, la pluie tombait des tuiles, et le vent la chassait jusqu'au milieu des rues. On entendait ce clapotement toute la journée, pendant que le poêle bourdonnait, que Catherine courait autour de nous, surveillait le feu, levait le couvercle des marmites, et quelquefois se mettait à chanter tout bas, en s'asseyant à son rouet. Le père Goulden et moi, nous étions alors tellement habitués à cette existence, que l'ouvrage se faisait en quelque sorte sans y penser. Nous n'avions plus à nous inquiéter de rien ; la table était mise et le dîner servi juste sur le coup de midi. C'était la vie de famille.

Le soir, M. Goulden sortait après le souper, pour aller lire la gazette au café Hoffmann, son vieux manteau bien tiré sur les épaules, et son gros bonnet de renard enfoncé dans la nuque. Malgré cela, souvent, le soir après dix heures, lorsque nous étions déjà couchés, nous l'entendions revenir en toussant, il avait eu les pieds mouillés; Catherine me disait :

« Le voilà maintenant qui tousse, il se croit toujours jeune comme à vingt ans. »

Et le matin, elle ne se gênait pas pour lui faire des reproches.

« Monsieur Goulden, disait-elle, vous n'êtes pas raisonnable, vous avez un gros rhume, et vous sortez tous les soirs.

—Hé ! que veux-tu, mon enfant, maintenant j'ai l'habitude de lire la gazette ; c'est plus fort que moi, je veux savoir ce que disent Benjamin Constant et les autres ; c'est comme une seconde vie, et bien souvent je pense : « Ils auraient encore dû parler de telle chose... Si Melchior Goulden avait été là, il aurait encore réclamé sur tel chapitre, et cela n'aurait pas manqué de produire un grand effet. »

Alors il riait en hochant la tête, et disait:

« Chacun croit avoir plus d'esprit et de bon sens que les autres, mais Benjamin Constant me fait toujours plaisir. »

Nous ne savions que répondre, car son amour pour la gazette était trop grand. Un jour Catherine lui dit :

« Monsieur Goulden, puisque maintenant vous voulez savoir les nouvelles, ce n'est pas une raison pour vous rendre malade. Vous n'avez qu'à faire comme le vieux menuisier Carabin ; il s'est entendu la semaine dernière avec le père Hoffmann, qui lui envoie le journal après sept heures — quand les autres l'ont déjà lu — moyennant trois francs par mois. De cette manière, sans se déranger, Carabin sait tout ce que se passe, et sa femme, la vieille Bével, aussi; ils causent entre eux de ces choses au coin du feu, ils disputent ensemble, et voilà ce que vous devriez faire.

—Hé ! sais-tu, Catherine, que c'est une fameuse idée ! dit M. Goulden. Oui... mais trois francs !...

—Les trois francs ne sont rien, dis-je alors, le principal, c'est de ne pas tomber malade; vous toussez tous les soirs comme un malheureux, et cela ne peut pas continuer. »

Ces paroles, bien loin de le fâcher, le réjouissaient, car il voyait que nous lui parlions ainsi par affection, et qu'il devait nous croire.

« Eh bien ! dit-il, nous tâcherons d'arranger les choses comme vous voulez ; d'autant plus qu'une masse d'officiers en demi-solde remplissent le café du matin au soir, qu'ils se passent les gazettes les uns aux autres, et qu'il faut attendre quelquefois deux heures pour en attraper une. Oui, Catherine a raison.

Et ce jour même il alla voir le père Hoffmann, de sorte que Michel, l'un des garçons du café, nous apportait la gazette tous les soirs après sept heures, au moment de nous lever de table. Chaque fois que nous l'entendions monter, c'était une véritable joie pour nous, tout le monde disait :

« Voici la gazette ! »

On se levait; Catherine se dépêchait de lever la nappe et de tout mettre en ordre ; je fourrais une bonne bûche au fourneau ; M. Goulden tirait ses besicles de l'étui, et pendant que Catherine filait, que je fumais ma pipe comme un vieux soldat, en regardant la flamme danser dans le poêle, il nous lisait les nouvelles de Paris. — Ce que nous avions de bonheur et de satisfaction d'entendre Benjamin Constant et deux ou trois autres, soutenir ce que nous pensions nous-mêmes, ne peut pas s'imaginer. Quelquefois M. Goulden était forcé de s'interrompre pour essuyer ses lunettes, et Catherine s'écriait aussitôt :

« Comme ces gens parlent bien ! Voilà ce qui s'appelle des hommes de bon sens... Oui, tout ce qu'ils soutiennent est juste, c'est la pure vérité. »

Chacun de nous approuvait. Le père Goulden

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

seulement pensait qu'il aurait encore fallu parler de ceci ou de cela, mais que le reste était bien. Il reprenait sa lecture, qui nous menait jusqu'à dix heures, et l'on allait ensuite se coucher en rêvant à ce qu'on venait d'entendre.

Dehors, le vent soufflait comme il souffle à Phalsbourg, les girouettes tournaient sur leur tringle en grinçant, la pluie fouettait les murs; et nous, bien au chaud, nous écoutions et nous bénissions le Seigneur, jusqu'à ce que le sommeil vînt nous faire tout oublier. — Ah! que l'on dort bien et qu'on est heureux avec la paix de l'âme, la force, la santé, l'amour et le respect de ce qu'on aime! Que peut-on souhaiter de plus dans ce monde? — Les jours, les semaines, les mois se passaient ainsi; nous devenions en quelque sorte des politiques, et quand les ministres allaient parler, nous pensions d'avance :

« Ah! les gueux, ils veulent nous tromper... Ah! la mauvaise espèce... on devrait tous les chasser. »

Catherine surtout ne pouvait pas souffrir ces gens, et quand la mère Grédel venait nous parler, comme autrefois, de notre bon roi Louis XVIII, nous la laissions dire par respect, en la plaignant d'être aveugle sur les affaires du pays.

Il faut reconnaître aussi que ces émigrés, ces ministres et ces princes se conduisaient vis-à-vis de nous comme de véritables insolents. Si M. le comte d'Artois et ses fils s'étaient mis à la tête des Vendéens et des Bretons, s'ils avaient marché sur Paris et remporté la victoire, ils auraient eu raison de nous dire : « Nous sommes vos maîtres et nous vous donnons la loi. » Mais d'avoir été chassés d'abord, puis d'avoir été ramenés chez nous par les Prussiens et les Russes, et de venir ensuite nous humilier, voilà quelque chose de bien méprisable! Plus j'avance en âge, plus je suis dans cette idée : — c'était honteux.

Zébédé venait aussi de temps en temps nous voir, et tout ce que nous lisions dans la gazette, il le savait. C'est lui qui nous apprit le premier que de jeunes émigrés avaient chassé le général Vandamme de la présence du roi. Ce vieux soldat, qui revenait des prisons de Russie, et que toute l'armée respectait malgré son malheur de Kulm, ils l'avaient conduit dehors, en lui disant que ce n'était pas sa place. Vandamme avait été colonel d'un régiment à Phalsbourg, toute la ville le connaissait; on ne peut pas se figurer l'indignation des honnêtes gens à cette nouvelle.

C'est encore Zébédé qui nous dit qu'on faisait des procès aux généraux en demi-solde, et qu'on volait leurs lettres à la poste, pour les faire considérer comme des traîtres. — Il nous dit un peu plus tard qu'on allait renvoyer les filles des anciens officiers, qui se trouvaient à l'école de Saint-Denis, en leur donnant une pension de deux cents francs, — et, plus tard, que les émigrés voulaient seuls avoir le droit de mettre leurs fils aux écoles de Saint-Cyr et de la Flèche, pour sortir comme officiers; pendant que le peuple resterait soldat à cinq centimes par jour dans les siècles des siècles!

Les gazettes racontaient les mêmes choses, mais Zébédé savait bien d'autres détails; les derniers soldats savaient tout. Je ne pourrais jamais vous représenter la figure de Zébédé, assis derrière le fourneau, son bout de pipe noire entre les dents, lorsqu'il nous racontait ces misères; son grand nez pâlissait, il avait des tremblements aux coins de ses yeux gris-clair, et de temps en temps il faisait semblant de rire et murmurait :

« Ça marche!... ça marche!...

—Et qu'est-ce que les autres soldats pensent de tout cela? demandait le père Goulden.

—Hé! ils pensent que ça va bien. Quand on a donné son sang vingt ans pour la France, quand on a dix, quinze, vingt campagnes, trois chevrons et qu'on est criblé de blessures : d'apprendre qu'on chasse vos anciens chefs, qu'on met leurs filles dehors, et que les fils de ces gens-là vont devenir vos officiers à perpétuité, ça vous réjouit, père Goulden, faisait-il pendant que ses joues tremblotaient jusqu'à ses oreilles.

—Sans doute, sans doute, c'est malheureux, disait M. Goulden; mais la discipline est toujours là; les maréchaux obéissent aux ministres, les officiers aux maréchaux, et les soldats aux officiers.

—Vous avez raison, répondait Zébédé. Mais voici qu'on bat le rappel. »

Il nous serrait la main et se dépêchait de courir à la caserne.

Tout l'hiver s'écoula de la sorte; l'indignation augmentait de jour en jour. La ville était pleine d'officiers en demi-solde qui n'osaient plus rester à Paris : des lieutenants, des capitaines, des commandants, des colonels de tous les régiments de cavalerie et d'infanterie; des gens qui vivaient d'une croûte de pain et d'un petit verre, et d'autant plus malheureux qu'ils étaient forcés d'avoir une tenue. Qu'on se représente des hommes pareils, les joues creuses, les cheveux coupés ras, les yeux luisants, avec leurs grosses moustaches et leurs vieilles capotes d'uniforme, dont il avait fallu changer les boutons. Qu'on se les représente qui se promènent par trois, six, dix sur la place, la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

grande canne à épée pendue à la boutonnière, le grand chapeau à cornes en travers des épaules, toujours bien brossés, mais tellement râpés, tellement minables, que l'idée vous venait tout de suite qu'ils ne mangeaient pas au quart de leur appétit. On était pourtant forcé de se dire : « Voilà les vainqueurs de Jemmapes, de Fleurus, de Zurich, de Hohenlinden, de Marengo, d'Austerlitz, de Friedland, de Wagram... Si nous sommes fiers d'être Français, ce n'est pas le comte d'Artois, ni le duc de Berry ou d'Angoulême qui peuvent se vanter d'en être cause, ce sont bien ceux-ci. Et maintenant on les laisse dépérir, on leur refuse jusqu'au pain, pour mettre des émigrés à leur place. C'est une véritable abomination. » Il ne fallait pas avoir beaucoup de bon sens, ni de cœur, ni de justice, pour reconnaître que c'était contre nature.

Moi, je ne pouvais pas voir ces malheureux, cela me retournait le cœur. Quand on a servi, ce ne serait que six mois, le respect de vos anciens chefs, de ceux qu'on a vus les premiers au feu, vous reste toujours. J'étais honteux pour mon pays de souffrir des indignités pareilles.

Une chose que je n'oublierai jamais, c'est qu'à la fin du mois de janvier 1815, deux de ces officiers en demi-solde, — dont l'un grand, sec, la tête déjà grise, connu sous le nom de colonel Falconette, et qui semblait avoir servi dans l'infanterie; l'autre petit, trapu, qu'on appelait le commandant Margarot, et qui conservait encore les favoris des hussards, — vinrent nous proposer d'acheter une montre superbe. Il pouvait être dix heures du matin; je les vois encore entrer gravement, le colonel avec son col relevé, et l'autre la tête dans les épaules. Leur montre était en or, à double bassin et sonnerie, elle marquait les secondes et se remontait tous les huit jours; je n'en avais jamais vu d'aussi belle. Comme M. Goulden l'examinait, moi, tourné sur ma chaise, je continuais à regarder ces hommes, qui paraissaient avoir un grand besoin d'argent. Le hussard surtout, avec sa figure brune, osseuse, ses grandes moustaches roussâtres, ses petits yeux bruns, ses larges épaules et ses longs bras qui lui pendaient jusqu'aux genoux, m'inspirait un grand respect. Je pensais : « Quand celui-là tenait son sabre de hussard au bout de son bras, cela devait aller loin; ses petits yeux devaient briller sous ses gros sourcils; la parade et la riposte devaient arriver comme un éclair. » Je me le figurais dans une charge, à moitié caché derrière la tête de son cheval, la pointe en avant, de sorte que mon admiration s'en augmentait d'autant plus.

Je me rappelai tout à coup que le commandant Margarot et le colonel Falconette avaient tué des officiers russes et autrichiens en duel derrière l'*Arbre vert*, et que toute la ville ne parlait que d'eux quatre ou cinq mois auparavant, au passage des alliés. Le grand alors, avec son col sans chemise, quoique mince, sec et pâle, les tempes grises et l'air froid, me parut aussi très-respectable.

J'attendais ce que le père Goulden allait dire de leur montre. Lui ne levait pas les yeux, il regardait avec une sorte d'admiration profonde; tandis que ces deux hommes attendaient d'un air calme, mais comme des gens qui souffrent de ne plus pouvoir cacher leur gêne.

M. Goulden finit par dire :

« Ceci, messieurs, est un ouvrage de toute beauté; c'est ce qu'on peut appeler une montre de prince.

—Sans doute, répondit le hussard, et c'est aussi d'un prince que je l'ai reçue, après la bataille de Rabbe. »

Il jeta un coup d'œil à l'autre qui ne dit rien.

M. Goulden, les regardant alors, vit qu'ils étaient dans un grand besoin; il ôta son bonnet de soie noire et se leva lentement en disant :

« Messieurs, ne vous offensez pas de ce que je vais vous dire, je suis comme vous un ancien soldat, j'ai servi la France sous la République, et je crois que ce doit être un véritable déchirement de cœur d'être forcé de vendre un objet pareil, un objet qui nous rappelle une belle action de notre vie et le souvenir d'un chef qui nous est cher. »

Je n'avais jamais entendu le père Goulden parler avec un pareil attendrissement, sa tête chauve, courbée d'un air triste, et les yeux à terre, comme pour ne pas voir la douleur de ceux auxquels il parlait. Le commandant était devenu tout rouge, ses petits yeux semblaient troubles, ses grands doigts s'agitaient; le colonel était pâle comme un mort. J'aurais voulu m'en aller.

M. Goulden reprit :

« Cette montre vaut plus de mille francs, je n'ai pas cette somme en main, et d'ailleurs vous auriez sans doute un grand regret de vous séparer d'un tel souvenir. Voici donc ce que je vous offre : la montre restera, si vous voulez, à ma devanture; — elle sera toujours à vous, — et je vais vous avancer deux cents francs, que vous me rendrez en venant la reprendre. »

En entendant cela, le hussard étendit ses deux grandes mains velues, comme pour embrasser le père Goulden.

« Vous êtes un bon patriote, vous! s'écria-t-il. Colin nous l'avait bien dit... Ah! monsieur, je n'oublierai jamais le service que vous me

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

rendez... Cette montre... je l'ai reçue du prince Eugène pour une action d'éclat... J'y tiens comme a mon propre sang... Mais la misère...

—Commandant! » fit l'autre tout pâle.

Mais le hussard ne voulut pas l'écouter et s'écria en l'écartant du bras :

« Non, colonel, laissez-moi... nous sommes entre nous... un vieux soldat peut nous entendre... On nous affame... on se conduit vis-à-vis de nous comme des Cosaques... On est trop lâche pour nous fusiller! »

Il remplissait toute la maison de ses cris. Moi, j'avais couru dans la cuisine avec Catherine, pour ne pas voir ce triste spectacle. M. Goulden le modérait; nous écoutions :

« Oui, je sais tout cela, messieurs, disait-il, je me mets dans votre position...

—Allons... Margarot... du calme! disait le colonel. »

Ces cris durèrent près d'un quart d'heure. A la fin nous entendîmes M. Goulden compter l'argent, et le hussard lui dire :

« Merci, monsieur, merci! Si jamais l'occasion se présente, souvenez-vous du commandant Margarot. »

En même temps la porte s'ouvrit, et ils descendirent l'escalier, ce qui nous soulagea beaucoup, Catherine et moi, car nous avions le cœur serré. Nous rentrâmes dans la chambre. M. Goulden, qui venait de reconduire ces officiers, remonta presque aussitôt, la tête nue. Il était bouleversé.

« Ces malheureux ont raison, dit-il en remettant son bonnet, la conduite du gouvernement à leur égard est horrible; mais ces choses-là se payent tôt ou tard. »

Tout le reste de cette journée nous étions tristes. M. Goulden pourtant m'expliqua les beautés de la montre, et me dit qu'on devrait toujours avoir de semblables modèles sous les yeux; ensuite nous la suspendîmes à notre devanture.

Depuis ce moment, l'idée ne me quitta plus que tout finirait mal, et que, même en s'arrêtant, les émigrés en avaient déjà trop fait. J'entendais toujours la voix du commandant crier dans notre chambre qu'on se conduisait vis-à-vis de l'armée comme des Cosaques! Le souvenir des processions, des expiations, des prédications sur la rébellion de vingt-cinq ans et la restitution des biens nationaux, le rétablissement des couvents et le reste... tout cela me paraissait un terrible mélange, qui ne devait rien produire de bon.

X

Nous en étions là quand, au commencement du mois de mars, le bruit se répandit comme un coup de vent que l'Empereur venait de débarquer à Cannes. D'où venait ce bruit? Personne n'a jamais pu le dire; Phalsbourg est à deux cents lieues de la mer : bien des plaines et des montagnes le séparent du Midi. — Moi-même je me rappelle une chose extraordinaire. Le 5 mars, en me levant, j'avais poussé la fenêtre de notre petite chambre, qui s'ouvrait au bord du toit; je regardais en face les vieilles cheminées noires du boulanger Spitz, il restait encore un peu de neige derrière; le froid était vif, pourtant le soleil donnait, et je pensais : « Voilà ce qui s'appelle un bon temps pour la marche! » Je me souvenais comme nous étions contents en Allemagne, après avoir éteint les feux le matin au petit jour, de partir par un temps pareil, le fusil sur l'épaule, et d'entendre les semelles du bataillon retentir sur la terre durcie. Et je ne sais comment, tout à coup l'idée de l'Empereur me vint; je le vis avec sa capote grise, le dos rond, la tête enfoncée dans son chapeau, qui marchait, la vieille garde derrière lui. Catherine balayait notre petite chambre. C'était comme un rêve par ce temps clair et sec.

Pendant que j'étais là, nous entendîmes quelqu'un monter l'escalier, et Catherine en s'arrêtant dit :

« C'est M. Goulden. »

Aussitôt je reconnus le pas de M. Goulden, ce qui me surprit, car il ne venait pour ainsi dire jamais chez nous. Il ouvrit la porte et nous dit tout bas :

« Mes enfants, l'Empereur a débarqué le 1er mars à Cannes, près de Toulon; il marche sur Paris. »

Il n'en dit pas plus et s'assit pour respirer. On pense comme nous nous regardions l'un l'autre; seulement au bout d'un instant Catherine demanda :

« C'est dans la gazette, monsieur Goulden? »

—Non, fit-il, on ne sait encore rien là-bas, ou bien on nous cache tout. Mais, au nom du ciel, pas un mot de tout cela, nous serions arrêtés! Ce matin, Zébédé, qui montait la garde à la porte de France, est venu me prévenir vers cinq heures; il frappait en bas, vous l'avez sans doute entendu?

—Non, monsieur Goulden, nous dormions.

—Eh bien! j'ai ouvert la fenêtre pour savoir

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ce que c'était, et je suis descendu tirer le verrou. Zébédé m'a raconté la chose comme tout à fait sûre; le régiment reste consigné à la caserne jusqu'à nouvel ordre. Il paraît qu'on a peur des soldats; mais alors comment arrêter Bonaparte? Ce ne sont pas non plus les paysans, auxquels on veut ôter leurs biens, qu'on peut envoyer contre lui, ni les bourgeois, qu'on traite de jacobins. Voilà maintenant ane bonne occasion pour les émigrés de se montrer. Mais surtout le plus grand silence... le plus grand silence !... »

Il levait la main en disant cela, et nous descendîmes dans l'atelier. Catherine fit un bon feu, chacun se remit au travail comme à l'ordinaire.

Ce jour-là tout resta tranquille, et le lendemain aussi. Quelques voisins, le père Réboc et Offran vinrent bien nous voir, soi-disant pour faire nettoyer leur montre.

« Rien de nouveau, voisin? disaient-ils.

—Mon Dieu! répondait M. Goulden, les affaires sont toujours calmes. Vous ne savez rien non plus?

—Non. »

Et l'on voyait pourtant dans leurs yeux qu'ils savaient la grande nouvelle. Zébédé restait à la caserne. Les officiers en demi-solde remplissaient le café du matin au soir, mais pas un mot encore ne transpirait : c'était trop grave.

Le troisième jour seulement, ces officiers en demi-solde, qui bouillonnaient dans leur peau, commencèrent à perdre patience; on les voyait aller et venir, et rien qu'à leur figure il était facile de reconnaître leur terrible inquiétude. S'ils avaient eu des chevaux ou seulement des armes, je suis sûr qu'ils auraient tenté quelque chose. Mais la gendarmerie, le vieux Chancel en tête, allait et venait aussi; toutes les heures on voyait un gendarme partir en estafette pour Sarrebourg,

L'agitation augmentait; personne n'avait plus de goût au travail. Bientôt on apprit, par des voyageurs de commerce arrivés à *la Ville de Bâle*, que le Haut-Rhin et le Jura étaient en l'air; que des régiments de cavalerie et d'infanterie se suivaient à la file du côté de Besançon; que des masses de forces se portaient à la rencontre de l'usurpateur, etc. Un de ces voyageurs, qui parlait trop, reçut l'ordre d'évacuer la ville à la minute; le brigadier avait visité ses papiers, heureusement ils se trouvaient en règle.

J'ai vu depuis d'autres révolutions, mais jamais une agitation pareille, surtout le 8 mars, entre quatre et cinq heures du soir, quand l'ordre arriva de faire partir sans retard le 1er et le 2e bataillon armés en guerre, pour Lons-le-Saunier. C'est alors que l'on comprit tout le danger, et que chacun pensa : « Ce n'est pas le duc d'Angoulême ou le duc de Berry qu'il faudrait pour arrêter Bonaparte, c'est toute l'Europe. »

Enfin les officiers en demi-solde respiraient; leur mine était comme éclairée d'un coup de soleil.

A cinq heures, le premier roulement bourdonnait sur la place, lorsque Zébédé entra brusquement.

« Eh bien? lui cria le père Goulden.

—Eh bien! dit-il, les deux premiers bataillons partent. »

Il était pâle.

« On les envoie pour l'arrêter, dit M. Goulden.

—Oui, ils vont l'arrêter! » fit-il en clignant de l'œil.

Le roulement continuait.

Il se mit à redescendre quatre à quatre. Je le suivais. En bas, et déjà le pied sur la première marche, il m'attira par le bras et me dit à l'oreille en levant son shako :

» Regarde au fond, Joseph, la reconnais-tu? »

Je vis la vieille cocarde tricolore dans la coiffe.

« C'est la nôtre, celle-là, fit-il. Eh bien! tous les soldats en ont autant. »

J'avais à peine eu le temps de voir, qu'il me serrait la main et tournait, en allongeant le pas, au coin de Fouquet. Je remontai, me disant en moi-même : « Voici la débâcle qui recommence, voici l'Europe qui se remet en travers; voici la conscription, Joseph, l'abolition de toutes les permissions, et cætera, comme on lit dans les gazettes. Au lieu d'être tranquille, il va falloir se remuer; au lieu d'entendre les cloches, on entendra le canon; au lieu de parler des couvents, on parlera de l'arsenal; au lieu de sentir l'encens et les guirlandes, on sentira la poudre. Dieu du ciel, cela ne finira donc jamais! Tout pouvait aller si bien sans les missionnaires et les émigrés! Quelle misère!... quelle misère!... Et c'est toujours nous autres, qui travaillons et qui ne demandons rien, c'est toujours nous qui payons... C'est toujours pour notre bonheur qu'on fait toutes les injustices, pendant qu'on se moque de nous et qu'on nous traite comme de véritables bûches! »

Bien d'autres idées justes me passaient par la tête; mais à quoi cela me servait-il? Je n'étais pas le comte d'Artois ni le duc de Berry; il faut être prince, pour que les idées servent à quelque chose et que chaque parole qu'on dit passe pour un miracle.

Depuis ce moment jusqu'au soir, le père Goulden ne tenait plus en place; il avait la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

même impatience que moi du temps où j'attendais la permission de me marier; à chaque instant, il regardait par la fenêtre et disait :

« Aujourd'hui, les grandes nouvelles vont venir... les ordres sont donnés... on n'a plus besoin de rien nous cacher. »

Et de minute en minute il s'écriait.

« Chut !... voici la malle-poste. »

Nous écoutions : c'était la charrette de Lanche avec ses vieilles haridelles, ou la patache de Baptiste qui passait sur le pont.

La nuit était venue, Catherine avait mis la nappe, lorsque, pour la vingtième fois, M. Goulden dit :

« Ecoutez ! »

Cette fois un grondement lointain s'entendait dans l'avancée. Alors, lui, sans attendre, courut dans l'alcôve et mit sa grosse camisole en criant :

« Joseph, arrive ! »

Il descendait pour ainsi dire en roulant; moi, rien que de le voir si pressé, l'idée d'avoir des nouvelles me gagnait aussi et je le suivais. —Nous arrivions à peine sur les marches de la rue, que la malle sortait de la porte sombre avec ses deux lanternes rouges, et passait devant nous comme le tonnerre. Nous courions, mais nous n'étions pas les seuls; de tous les côtés on entendait galoper et les gens crier :

« La voilà !... la voilà... »

Le bureau de poste se trouvait dans la rue des Foins, près de la porte d'Allemagne; la malle descendait tout droit jusqu'au coin du collége et puis elle tournait à droite.—Plus nous courions, plus la rue fourmillait de monde, il en sortait de toutes les portes; l'ancien maire, M. Parmentier, son secrétaire Eschbach, le percepteur Cauchois et beaucoup d'autres notables couraient aussi, se parlant entre eux et disant :

« Voici le grand moment ! »

Lorsque nous arrivâmes au tournant de la place d'Armes, nous vîmes le monde qui stationnait déjà devant le bureau de poste, et des figures innombrables qui se penchaient le long de la balustrade en fer, écoutant, s'allongeant les uns par-dessus les autres, interrogeant le courrier, qui ne répondait pas.

Le maître de poste, M. Pernette, ouvrit la fenêtre éclairée à l'intérieur, le paquet de lettres et de journaux vola du haut de la chaise dans la chambre, la fenêtre se referma, et les coups de fouet du postillon avertirent la foule de s'écarter.

« Les journaux ! les journaux ! »

On n'entendait que cela de tous les côtés. La malle se remit à courir et s'engouffra sous la porte d'Allemagne.

« Allons au café Hoffmann, me dit M. Goulden, dépêchons-nous, les journaux vont venir; si nous attendons, il n'y aura plus moyen d'entrer. »

Comme nous traversions la place, nous entendions déjà courir derrière nous. Le commandant Margarot disait de sa voix claire et forte :

« Arrivez... je les tiens !... »

Tous les officiers en demi-solde le suivaient; la lune donnait : on les voyait approcher à grands pas. —Nous entrâmes dans le café bien vite, et nous étions à peine assis près du grand poêle de faïence, que tout le monde se précipitait à la fois par les deux portes.

C'est la figure des officiers en demi-solde qu'il aurait fallu voir dans ce moment! Leurs grands chapeaux à cornes, défilant sous les quinquets, leurs mines décharnées, leurs moustaches pendantes, leurs yeux luisants qui regardaient dans l'ombre les faisaient ressembler à des êtres sauvages en train de rôder autour de quelque chose; plusieurs louchaient à force d'impatience et d'inquiétude, et je crois qu'ils ne voyaient rien, mais que leur esprit était ailleurs, avec Bonaparte : — cela faisait peur.

Les gens entraient, entraient toujours, tellement qu'on étouffait et qu'il fallut ouvrir les fenêtres. Dehors, la rue de la Caserne de cavalerie et la place de la Fontaine étaient pleines de rumeurs.

« Nous avons bien fait de venir tout de suite, » me dit M. Goulden en se dressant sur sa chaise, la main sur la plaque du grand fourneau, car beaucoup d'autres venaient de se dresser de la sorte.

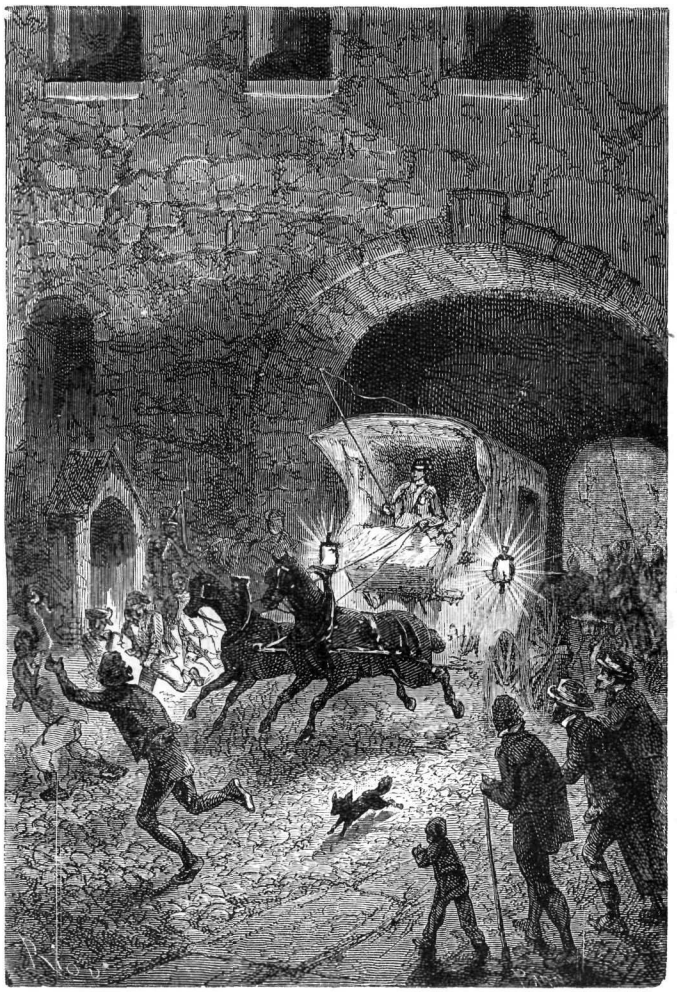
Je suivis le même exemple, et je ne vis plus autour de moi que des têtes attentives, les grands chapeaux des officiers au milieu de la salle, et la foule qui s'étendait sur la place au clair de lune. — Le tumulte redoublait. Une voix cria :

« Silence ! »

C'était le commandant Margarot, qui venait de monter sur une table. Derrière lui, sous la double porte, les gendarmes Keltz et Werner regardaient; et, de toutes les fenêtres ouvertes, des gens se penchaient à l'intérieur. Dans le même instant, jusque sur la place, on répétait : « Silence ! silence ! » Et le silence devint si profond, qu'on aurait dit que pas une âme ne se trouvait là.

Le commandant lisait la gazette. Cette voix claire, qui prononçait chaque mot avec une sorte de frémissement intérieur, ressemblait au tic-tac de notre horloge dans la nuit profonde; on devait l'entendre jusqu'au milieu de la place d'Armes. Et cela dura longtemps,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



On entendait les gens crier : « La voilà ! la voilà ! » (Page 39.)

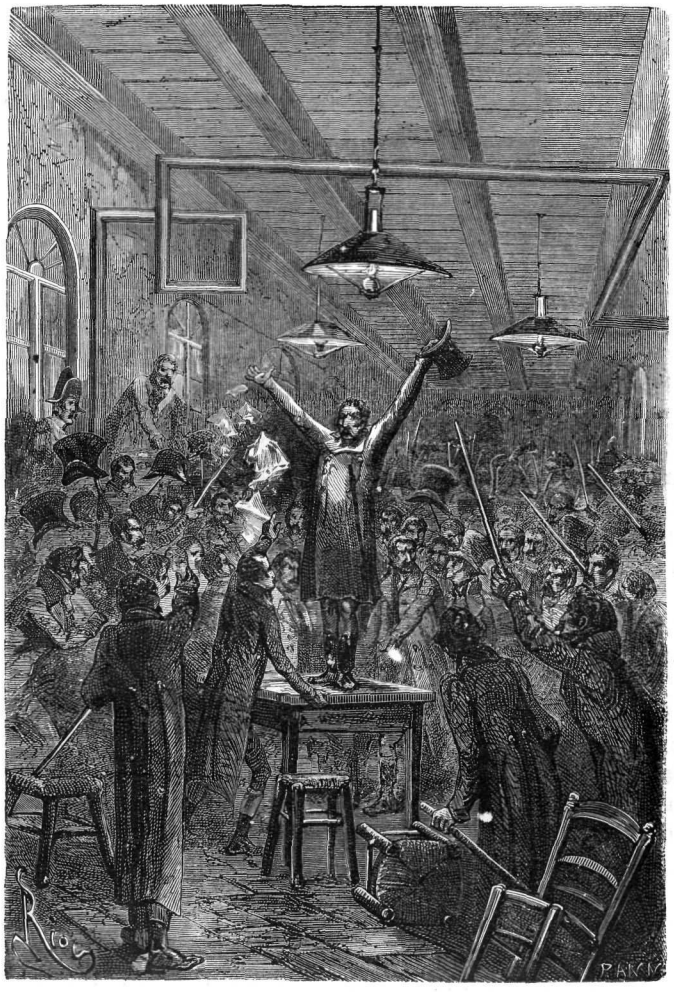
parce que le commandant lisait tout, sans rien passer. Je me souviens que la gazette commençait par dire que le nommé Buonaparte, l'ennemi du bien public, celui qui pendant quinze ans avait tenu la France dans la servitude du despotisme, s'était échappé de son île, et qu'il avait eu l'audace de remettre les pieds dans un pays inondé de sang par sa faute ; mais que les troupes, fidèles au roi et fidèles à la nation, étaient en marche pour l'arrêter ; et que, voyant cette horreur générale, Buonaparte venait de se jeter dans les montagnes avec la poignée de gueux qui le suivaient ; qu'il était entouré de tous les côtés, et qu'il ne pouvait manquer d'être pris.

Je me souviens aussi que, selon cette gazette, tous les maréchaux s'étaient empressés d'aller mettre leur épée glorieuse au service du roi, le père du peuple et de la nation ; et que l'illustre maréchal Ney, prince de la Moskowa, lui avait baisé la main, promettant de ramener Buonaparte à Paris mort ou vif.

Après cela venaient des mots latins que je ne comprenais pas, et qu'on avait mis sans doute pour les curés.

De temps en temps j'entendais derrière moi des gens rire et se moquer du journal. Ayant tourné la tête, je vis que c'étaient M. le professeur Burguet et deux ou trois autres notables, qu'on a pris après les Cent-Jours et qu'on a forcés de demeurer à Bourges, parce qu'ils avaient trop d'esprit, à ce que disait le père Goulden.—Ce qui montre bien qu'il vaut mieux se taire dans des occasions pareilles, lorsqu'on

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



« Vive l'empereur ! » (Page 41.)

n'a pas envie de se battre pour ou contre, car les paroles ne font ni chaud ni froid, et ne servent qu'à nous attirer des désagréments.

Mais une chose bien plus forte, c'est vers la fin, quand le commandant se mit à lire les ordonnances. La première marquait le mouvement des troupes, et la seconde ordonnait à tous les Français de courir sur Buonaparte, de l'arrêter et de le livrer mort ou vif... parce qu'il s'était mis lui-même hors la loi. En ce moment, le commandant, qui jusqu'alors s'était contenté de rire en prononçant le nom de Buonaparte — et dont la figure osseuse, près du quinquet, avait eu seulement de petits frémissements, tandis que les autres au-dessous l'écoutaient ; — en ce moment sa figure changea, je n'ai jamais rien vu de plus terrible ; ce n'était plus que pli sur pli, ses petits yeux brillaient comme ceux d'un chat, ses moustaches et ses favoris se dressaient. Il prit la gazette et se mit à la déchirer en mille morceaux ; puis il devint tout pâle, et se dressant, ses deux longs bras étendus, il poussa un cri de : *Vive l'Empereur !* d'une voix tellement forte, que cela nous donna la chair de poule. A peine avait-il poussé ce cri, que tous les officiers en demi-solde levèrent leurs grands chapeaux, les uns à la main, les autres au bout de leurs cannes à épée, en répétant d'un seul coup : *Vive l'Empereur !* — On aurait dit que le plafond allait tomber. Moi, c'était comme si l'on m'avait versé de l'eau froide dans le dos. « A cette heure, me dis-je en moi-même, tout est fini... Allez donc prêcher l'amour de la paix à des gens pareils. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Dehors, au milieu des groupes de bourgeois, les soldats du poste de l'Hôtel de ville répétaient le cri de : *Vive l'Empereur!* Et comme je regardais dans un grand trouble ce que les gendarmes allaient faire, ils se retirèrent sans rien dire, étant aussi de vieux soldats.

Mais ce n'était pas encore fini ; au moment où le commandant voulait descendre de sa table, un officier cria qu'il fallait le porter en triomphe, et tout aussitôt les autres le prirent par les jambes et le portèrent autour de la salle, en repoussant le monde, et criant comme des forcenés : *Vive l'Empereur!* — Lui, ses deux longues mains velues sur leurs épaules et sa tête au-dessus de leurs chapeaux, en se voyant porter en triomphe par ses camarades, et les entendant crier ce qu'il aimait le mieux ; il pleurait!... et l'on n'aurait jamais cru qu'une figure pareille pouvait pleurer ; cela seul vous bouleversait et vous faisait frémir. — Il ne disait rien, ses yeux étaient fermés, et les larmes coulaient au-dessous jusqu'au bout de son nez et le long de ses moustaches.

Je regardais, comme on peut s'imaginer, quand le père Goulden me tira par le bras ; il était descendu de sa chaise et me disait :

« Joseph ! partons, partons... il est temps ! »

Derrière nous la salle était déjà vide, tout le monde s'était dépêché de sortir par l'allée du brasseur Klein, dans la crainte d'être mêlé dans une mauvaise affaire ; nous sortîmes aussi par là.

« Ceci risque de prendre une mauvaise tournure, me dit le père Goulden en traversant la place. Demain la gendarmerie peut se mettre en campagne... Le commandant Margarot et les autres n'ont pas l'air de gens qui se laissent arrêter... Les soldats du 3e bataillon se mettront de leur côté, s'ils n'y sont déjà... La ville est à eux ! »

Il se faisait ces réflexions à lui-même, et je pensais comme lui. — Chez nous, dans l'atelier, Catherine tout inquiète nous attendait. Nous lui dîmes ce qui venait de se passer. La table était mise, mais personne n'avait faim. Après avoir pris un verre de vin, M. Goulden, en ôtant ses souliers, nous répéta :

« Mes enfants, d'après ce que vous venez de voir, l'Empereur arrivera pour sûr à Paris ; les soldats le veulent, les paysans — qu'on a menacé dans leurs biens — le veulent aussi ; et les bourgeois, pourvu qu'il ait fait de bonnes réflexions dans son île, qu'il renonce à ses idées de guerre et qu'il accepte les traités, ne demanderont pas mieux, surtout avec une bonne Constitution qui garantisse à chacun sa liberté, le plus grand des biens. — Souhaitons-le pour nous et pour lui. — Et bonsoir ! »

XI

Le lendemain, vendredi, jour de marché, toute la ville n'était pleine que de la grande nouvelle. Des quantités de paysans d'Alsace et de Lorraine, en blouse, en veste, en tricorne, en bonnet de coton, arrivaient à la file sur leurs charrettes, soi-disant vendre du blé, de l'orge ou de l'avoine, mais pour savoir ce qui se passait. On n'entendait crier dehors que : « Hue, Foux ! — Hue, Schimmel ! » et les voitures rouler, les fouets claquer. Les femmes n'étaient pas non plus les dernières ; elles arrivaient de la Houpe, du Dagsberg, d'Ercheviller, de Lutzelbourg, des Baraques, en petite jupe relevée, leurs grands paniers sur la tête, allongeant le pas et se dépêchant. Tout ce monde passait sous nos fenêtres, et M. Goulden disait :

« Comme tout s'agite ! comme tout galope !... Ne croirait-on pas que l'esprit de l'autre est déjà dans le pays ? On ne marche plus maintenant en arrondissant la jambe, avec des cierges à la main et des surplis sur le dos. »

Il paraissait content, ce qui prouve combien toutes ces cérémonies l'avaient ennuyé. Enfin, vers huit heures, il fallut pourtant se remettre à l'ouvrage, et Catherine sortit, comme à l'ordinaire, acheter notre beurre, nos œufs et quelques légumes pour la semaine. A dix heures, elle revint :

« Ah ! Seigneur Dieu ! dit-elle, tout est déjà retourné. »

Elle nous raconta que les officiers en demi-solde se promenaient avec leurs grandes cannes à épée — le commandant Margarot au milieu d'eux — et que sur la place, à la halle, entre les bancs, autour des étalages, partout, les paysans, les bourgeois, tout le monde se serrait la main, s'offrait des prises et se disait :

« Eh ! eh ! le commerce reprend. »

Elle nous dit aussi que la nuit dernière on avait affiché des proclamations de Bonaparte à la mairie, sur les trois portes de l'église, et même contre les piliers de la halle ; mais que les gendarmes les avaient arrachées de bonne heure ; enfin, que tout se remettait en mouvement. Le père Goulden s'était levé de notre établi pour l'écouter ; moi, retourné sur ma chaise, je pensais :

« Oui, c'est bon... c'est très-bon... mais à cette heure mon congé va bientôt finir. Puisque tout remue, il va falloir aussi te remuer, Joseph ! Au lieu de rester ici tranquillement avec ta femme, on va bientôt te remettre la giberne,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

le sac, le fusil et deux paquets de cartouches sur le dos! » Et regardant Catherine, qui ne ne songeait pas au vilain côté de la chose, Weissenfelz, Lutzen, Leipzig me repassaient dans l'esprit ; je devenais mélancolique.

Pendant que nous étions là tout pensifs, voilà que la porte s'ouvre et que la tante Grédel entre. D'abord on aurait cru qu'elle était paisible.

« Bonjour, monsieur Goulden ; bonjour, mes enfants, dit-elle en posant son panier derrière le fourneau.

—Vous allez toujours bien, mère Grédel? lui demanda M. Goulden.

—Hé! la santé... la santé!... » fit-elle.

Je voyais déjà qu'elle serrait les dents et qu'elle avait des plaques rouges sur les joues. Elle fourra d'un seul coup sous son bonnet ses cheveux, qui lui pendaient le long des oreilles, et nous regarda l'un après l'autre avec ses yeux gris, pour voir ce que nous pensions; ensuite elle commença d'une voix claire :

« Il paraît que le gueux s'est sauvé de son île?

—De quel gueux parlez-vous, mère Grédel? lui demanda M. Goulden d'un ton calme.

—Hé! vous savez bien de qui je parle, fit-elle, je parle de votre Bonaparte. »

Le père Goulden, qui voyait sa colère, s'était remis à notre établi pour tâcher d'éviter une dispute; il avait l'air de regarder dans une montre, et moi je faisais comme lui.

« Oui, dit-elle en criant encore plus haut, le voilà qui recommence ses mauvais coups, quand on croyait tout fini... le voilà qui revient pire qu'auparavant... Quelle peste! »

J'entendais sa voix qui tremblait en dessous. M. Goulden, lui, faisait semblant de continuer son ouvrage.

« A qui la faute, mère Grédel? dit-il sans se retourner. Croyez-vous donc que ces processions, ces expiations, ces prédications contre les biens nationaux et la rébellion de vingt-cinq ans, ces menaces continuelles de rétablir l'ancien régime, l'ordre de fermer les boutiques pendant les offices..., etc., etc., croyez-vous que cela pouvait continuer? Je vous le demande! a-t-on jamais rien de vu de pareil depuis que le monde existe, de plus capable de soulever une nation contre ceux qui voulaient la ravaler? Est-ce qu'on n'aurait pas dit que Bonaparte lui-même soufflait à l'oreille de ces Bourbons toutes les sottises capables de dégoûter le peuple? Dites... ne fallait-il pas s'attendre à ce qui se passe? »

Il regardait toujours sa montre avec la loupe, pour rester paisible ; moi, pendant ce discours, j'observais la mère Grédel du coin de l'œil. Elle avait changé deux ou trois fois de couleur, et Catherine dans le fond, près du fourneau, lui faisait signe de ne pas commencer un esclandre chez nous; mais cette femme obstinée se moquait bien des signes.

« Vous êtes donc aussi content, vous? dit-elle. Vous changez du jour au lendemain comme les autres... Vous plantez là votre République quand ça vous convient! »

Le père Goulden, en entendant cela, toussa tout bas, comme si quelque chose l'avait gêné dans la gorge, et pendant plus d'une demi-minute il eut l'air de réfléchir ; la tante, derrière nous, regardait. A la fin, M. Goulden, qui s'était remis, répondit lentement :

« Vous avez tort, madame Grédel, de me faire un pareil reproche; si j'avais voulu changer, j'aurais commencé plus tôt. Au lieu d'être horloger à Phalsbourg, je serais colonel ou général tout comme un autre; mais j'ai toujours été, je suis et je resterai jusqu'à la mort pour la République et les Droits de l'homme. »

Ensuite il se retourna brusquement, et regardant la tante de bas en haut, en élevant la voix :

« Et c'est à cause de cela que j'aime encore mieux Napoléon Bonaparte que le comte d'Artois, les émigrés, les missionnaires et les faiseurs de miracles, dit-il; au moins il est forcé de conserver quelque chose de notre Révolution, il est forcé de respecter les biens nationaux, de garantir à chacun ses propriétés, ses grades, et tout ce qu'il a gagné d'après les nouvelles lois. Sans cela, quelle raison aurait-il d'être empereur? S'il ne maintenait pas l'égalité, quelle raison la nation aurait-elle de le vouloir? Les autres au contraire ont tout attaqué... Ils veulent détruire tout ce que nous avons fait... Voilà pourquoi j'aime mieux celui-ci, comprenez-vous?

—Hé! s'écria la mère Grédel, c'est du nouveau! »

Elle riait d'un air de mépris, et j'aurais tout donné pour la voir aux Quatre-Vents.

« Dans le temps, vous parliez autrement, s'écria-t-elle; quand l'autre rétablissait les évêques, les archevêques et les cardinaux; quand il se faisait couronner par le pape, avec de l'huile sauvée de la sainte ampoule; quand il rappelait les émigrés, quand il rendait les châteaux et les bois aux grandes familles ; quand il nommait des princes, des ducs, des barons par douzaines, combien de fois ne vous ai-je pas entendu dire que c'était abominable... qu'il trahissait la Révolution... que vous auriez mieux aimé les Bourbons... qu'au moins ceux-là ne connaissaient pas autre chose; qu'ils étaient comme les merles, qui sifflent

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

toujours le même air parce qu'ils n'en connaissent pas d'autre, et qu'ils croient que c'est le le plus bel air du monde!... Au lieu que lui sortait de la Révolution... que son père avait eu quelques douzaines de chèvres dans les montagnes de la Corse, et que cela devait lui montrer dès l'enfance que les hommes sont égaux, que le courage, le génie seul les élève! que toutes ces vieilles guenilles, il aurait dû les mépriser, et qu'il n'aurait dû faire la guerre que pour défendre les nouveaux droits, les nouvelles idées, qui sont justes, et que rien ne pourra jamais arrêter! L'avez-vous dit, quand vous causiez avec le père Colin, derrière, dans notre jardin, de peur d'être arrêtés si l'on vous entendait? N'est-ce pas cela que vous disiez entre vous, et devant moi? »

Le père Goulden était devenu tout pâle; il regardait à ses pieds et faisait tourner sa tabatière entre ses doigts, comme lorsqu'il rêvait; je voyais même une sorte d'attendrissement peint sur sa figure.

« Oui, je l'ai dit, fit-il, et je le pense encore. Vous avez bonne mémoire, mère Grédel. C'est vrai, pendant dix ans, Colin et moi nous avons été forcés de nous cacher pour dire des choses justes, qui finiront par s'accomplir, et c'est le despotisme d'un seul homme né parmi nous, que nous avions élevé de notre propre sang, qui nous a contraints à cela. Mais aujourd'hui les choses sont changées; cet homme, auquel on ne peut refuser le génie, a vu ses flagorneurs l'abandonner et le trahir; il a vu que sa vraie racine est dans le peuple, et que ces grandes alliances dont il avait la faiblesse d'être si fier ont causé sa perte. Eh bien! il vient nous débarrasser maintenant des autres, et j'en suis content.

—Vous n'avez donc pas de courage vous-même? Avez-vous donc besoin de lui? cria la tante Grédel. Si les processions vous gênaient, et si vous étiez ce que vous dites : — le peuple! — pourquoi donc avez-vous besoin de lui? »

Alors le père Goulden se mit à sourire et dit :

« Si tout le monde avait la franchise d'agir d'après sa conscience, si bien des personnes ne s'étaient pas mises de ces processions, les unes par vanité, pour montrer leurs belles robes, les autres par intérêt, pour avoir de bonnes places ou pour obtenir des permissions, alors vous auriez raison, madame Grédel, on n'aurait pas eu besoin de Bonaparte pour renverser tout cela; on aurait vu que les trois quarts et demi de la nation ont du bon sens, et peut-être que le comte d'Artois lui-même aurait crié : « Halte! » Mais, comme l'hypocrisie et l'intérêt cachent et obscurcissent tout et font la nuit en plein jour, il faut malheureusement des coups de tonnerre pareils pour voir clair. C'est vous et tous ceux qui vous ressemblent qui êtes la cause que les gens comme moi, qui n'ont jamais changé d'idée, sont forcés de se réjouir quand la fièvre remplace la colique. »

Le père Goulden avait fini par se lever; il se promenait de long en large avec une grande agitation; et comme la tante Grédel voulait encore parler, il prit son bonnet et sortit en disant :

« Je vous ai dit ce que je pense; maintenant parlez avec Joseph, qui vous donnera toujours raison. »

Aussitôt il sortit, et la mère Grédel s'écria :

« C'est un vieux fou... il a toujours été le même. Maintenant, toi, si tu ne t'en vas pas en Suisse, je te préviens qu'il faudra aller Dieu sait où. Mais nous recauserons de cela, mes enfants; le principal, c'est que nous soyons prévenus. Il faut attendre ce qui va se passer; peut-être que les gendarmes arrêteront Bonaparte, mais s'il arrive à Paris, nous courrons ailleurs. »

Elle nous embrassa, reprit son panier et sortit.

Quelques instants après, le père Goulden, étant revenu, se remit à l'ouvrage avec moi, sans plus causer de ces choses. Nous étions tous pensifs, et, le soir, ce qui me surprit le plus, c'est que Catherine me dit :

« Nous écouterons toujours M. Goulden... il a raison... Il en sait plus que ma mère, et ne nous donnera que de bons conseils. »

En entendant cela, je pensai :

« Elle tient avec le père Goulden, parce qu'ils lisent la gazette ensemble. Cette gazette dit toujours ce qui leur plaît le plus; mais cela n'empêche pas que, s'il faut reprendre le sac et partir, ce sera terrible, et qu'il vaudrait mieux être en Suisse, soit à Genève, ou bien à la fabrique du père Rulle, de la Chaux-de-Fonds, qu'à Leipzig ou ailleurs. »

Je ne voulais pas contrarier Catherine, mais ses paroles m'ennuyaient beaucoup.

XII

Depuis ce moment la confusion était partout; les officiers en demi-solde criaient : *Vive l'Empereur!* Le commandant de place aurait bien donné l'ordre de les arrêter, mais le bataillon tenait avec eux, et les gendarmes avaient l'air de ne rien entendre. On ne travaillait plus : les percepteurs, les contrôleurs, les droits réunis

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

le maire, les adjoints, etc., se faisaient des cheveux gris et ne savaient plus sur quel pied danser. Personne n'osait se déclarer pour Bonaparte ni pour Louis XVIII, excepté les couvreurs, les maçons, les charpentiers, les gagne-petit, qu'on ne pouvait pas destituer, et qui n'auraient pas mieux demandé que de voir les autres à leur place. Ceux-là, leur hachette dans la ceinture de cuir et le paquet d'étèles sur l'épaule, ne se gênaient pas pour crier : *A bas les émigrés!* — Ils riaient même de la débâcle, qui grandissait à vue d'œil. Un jour la gazette disait : « L'usurpateur est à Grenoble, — le lendemain, — il est à Lyon, — le lendemain, il est à Mâcon, — le lendemain,—à Auxerre; » ainsi de suite.

M. Goulden, en lisant ces nouvelles le soir, se faisait du bon sang.

« On voit maintenant, s'écriait-il, que les Français sont pour la Révolution, et que le reste ne pourra jamais tenir. Tout le monde crie : *A bas les émigrés!* — Quelle leçon pour ceux qui voient clair! Ces Bourbons voulaient nous rendre tous Vendéens; ils doivent se réjouir maintenant d'avoir si bien réussi. »

Mais une chose l'inquiétait encore, c'était la grande bataille qu'on annonçait entre Ney et Napoléon.

« Quoique Ney ait baisé la main de Louis XVIII, disait-il, c'est toujours un vieux soldat de la Révolution, et je ne croirai jamais qu'il se batte contre la volonté du peuple... Non, ce n'est pas possible; il se rappellera le vieux tonnelier de Sarrelouis, qui lui casserait la tête avec son marteau, s'il vivait encore, en apprenant que Michel a trahi la nation pour faire plaisir au roi. »

Voilà ce que disait M. Goulden; mais cela n'empêchait pas les gens d'être inquiets, quand tout à coup la nouvelle arriva que Ney avait suivi l'exemple de l'armée, des bourgeois, de tous ceux qui voulaient être débarrassés des expiations, et qu'il s'était rallié. Alors la confiance fut plus grande, mais la crainte d'un coup extraordinaire réduisait encore les hommes prudents au silence.

Le 21 mars, entre cinq et six heures du soir, M. Goulden et moi nous travaillions, la nuit venait; dehors, une petite pluie coulait sur le vitrage, et Catherine allumait la lampe. Théodore Rœber, qui dirigeait le télégraphe, passa ventre à terre sous nos fenêtres; il montait un gros cheval gris pommelé; l'air enflait sa blouse, tant il courait vite; d'une main il tenait son grand feutre sur sa tête, et de l'autre il tapait encore avec un bâton sur son cheval, qui galopait comme le vent. M. Goulden, essuyant la vitre, se pencha pour mieux y voir et dit :

« C'est Rœber qui vient du télégraphe ; une grande nouvelle est arrivée! »

Ses joues un peu pâles rougirent; moi, je sentis mon cœur battre avec violence. Catherine vint poser la lampe auprès de nous, e j'ouvris la fenêtre pour tirer le volet. Cela m'avait pris quelques instants, car il fallait déranger les verres de l'établi, pour ouvrir la fenêtre et décrocher les montres. M. Goulden rêvait. Comme je mettais le crochet, nous entendîmes battre le rappel des deux côtés de la ville à la fois, près du bastion de Mittelbronn et sur celui de Bigelberg; les échos des remparts et ceux du vallon de la cible répondaient, et ce bourdonnement sourd remplissait toute la place, à l'heure où la nuit commence.

M. Goulden s'était levé :

« Les affaires sont décidées maintenant, dit-il d'une voix qui me donna froid; ou bien on se bat aux environs de Paris, ou bien l'Empereur est dans son vieux palais comme en 1809. »

Cathérine courait déjà chercher son manteau, car elle voyait bien qu'il allait sortir, malgré la pluie. Lui, tout en parlant, ses grands yeux gris ouverts, se laissait mettre les manches sans y faire attention ; puis il sortit, et Catherine, me touchant l'épaule, car je restais là, me dit :

« Va donc, Joseph, suis-le. »

Je descendis aussitôt. Nous arrivâmes sur la place au moment où le bataillon débouchait de la grande rue, au coin de la mairie, derrière les tamhours qui couraient la caisse sur l'épaule. Une foule de monde les suivait. Sous les vieux tilleuls, le roulement commença; les soldats en tumulte prirent leurs rangs, et presque aussitôt le commandant Gémeau, qui souffrait de ses blessures et ne sortait pas depuis deux mois, parut en uniforme sur les marches de la maison Minque. Le sapeur de planton tenait son cheval à la main, et lui prêta l'épaule pour monter. De tous les côtés on regardait. L'appel était commencé.

Le commandant traversa la place, les capitaines allèrent vivement à sa rencontre; ils se dirent quelques mots; ensuite le commandant passa devant le front du bataillon, pendant que derrière lui s'avançait un simple sergent à trois chevrons, qui portait un drapeau dans son étui de toile cirée.

La foule grandissait toujours. M. Goulden et moi nous venions de monter sur la borne, en face de la voûte du corps de garde. Après l'appel, au bout d'un instant, le commandant tira son épée, et donna l'ordre de former le carré.

Je vous raconte ces choses simplement, parce qu'elles étaient simples et terribles. On voyait à la pâleur du commandant qu'il avait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

la fièvre, et pourtant il faisait presque nuit. Les lignes grises du carré sur la place, le commandant à cheval au milieu, les officiers autour, sous la pluie, les bourgeois écoutant, le grand silence, les fenêtres qui s'ouvrent aux environs, tout est encore présent à mon esprit, et voilà qu'il s'est passé bientôt cinquante ans!

Personne ne parlait, car chacun savait bien qu'on allait apprendre le sort de la France.

« Portez armes!... Arme bras!... cria le capitaine Vidal. »

Après le bruit des armes, on n'entendit plus que la voix du commandant, cette voix claire que j'avais entendue de l'autre côté du Rhin, à Lutzen et à Leipzig, celle qui nous criait: « Serrez les rangs! » Elle me traversait jusqu'à la moelle des os.

« Soldats, dit-il, S. M. Louis XVIII a quitté Paris le 20 mars, et l'Empereur Napoléon a fait son entrée dans la capitale le même jour. »

Une sorte de frémissement s'étendit partout, mais cela ne dura qu'une seconde, et le commandant poursuivit:

« Soldats! le drapeau de la France, c'est le drapeau d'Arcole, de Rivoli, d'Alexandrie, de Chébreisse, des Pyramides, d'Aboukir, de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, de Sommo-Sierra, de Madrid, d'Abensberg, d'Eckmül, d'Essling, de Wagram, de Smolensk, de la Moskowa, de Weissenfelz, de Lutzen, de Bautzen, de Wurtschen, de Dresde, de Bischofswarda, de Hanau, de Brienne, de Saint-Dizier, de Champaubert, de Château-Thierry, de Joinvilliers, de Méry-sur-Seine, de Montereau, de Montmirail...—C'est ce drapeau que nous avons teint de notre sang... c'est celui qui fait notre gloire. »

Le vieux sergent avait sorti le drapeau tricolore tout déchiré de son étui. Le commandant le prit:

« Ce drapeau, le voilà!... vous le reconnaissez... c'est celui de la nation... C'est celui que les Russes, les Prussiens, les Autrichiens, tous ceux que nous avions épargnés cent fois, nous ont ôté le jour de leur première victoire, parce qu'ils en avaient peur. »

Un grand nombre de vieux soldats, en entendant ces paroles, détournaient la tête pour cacher leurs larmes; d'autres, tout pâles, regardaient avec des yeux terribles.

« Moi, cria le commandant en levant son epée, je n'en connais pas d'autre. *Vive la France... Vive l'Empereur!* »

A peine avait-il poussé ce cri, que tout éclatait, on ne s'entendait plus; de toutes les fenêtres, sur la place, dans les rues, partout des cris de: *Vive l'Empereur! Vive la France!* partaient comme des coups de trompette. Les gens et les soldats s'embrassaient; on aurait dit que tout était sauvé, que nous avions retrouvé tout ce que la France avait perdu en 1814.

Il faisait presque nuit; on s'en allait à droite, à gauche, par trois, par six, par vingt, criant: *Vive l'Empereur!* quand du côté de l'hôpital un éclair rouge passe dans le ciel... le canon tonne! derrière l'arsenal l'autre lui répond, et cela continue de seconde en seconde.

Le père Goulden et moi nous traversions la place bras dessus bras dessous, en criant aussi: *Vive la France!* Et comme, à chaque coup de canon dans la nuit sombre, la lumière arrivait jusque sur la place, dans un éclair nous vîmes Catherine qui venait à notre rencontre avec la vieille Madelon Schouler. Elle avait mis son petit capuchon et sa bouffante; son nez rose était bien caché du brouillard; elle dit en nous voyant:

« Madeleine, les voilà! L'Empereur est le maître, n'est-ce pas, monsieur Goulden?

—Oui, mon enfant, répondit le père Goulden, c'est décidé! »

Alors Catherine prit mon bras, et je ne sais pas pourquoi je me mis à l'embrasser deux ou trois fois en rentrant chez nous. Je sentais peut-être d'avance qu'il faudrait partir bientôt, et que je ne l'embrasserais plus longtemps. Le père Goulden, devant nous avec Madelon, disait:

« Ce soir, je veux boire un bon coup. Montez, Madeleine, je vous invite. »

Mais elle ne voulut pas, et nous laissa sur la porte.

Tout ce que je puis dire, c'est que la joie du monde était aussi grande qu'à l'arrivée de Louis XVIII, et peut-être encore plus.

Une fois dans notre chambre et débarrassé de son manteau, M. Goulden s'assit à table, car le souper attendait. Catherine courut à la cave chercher une bonne bouteille. Nous buvions et nous riions, et le canon faisait grelotter nos vitres. Quelquefois les gens perdent la tête, même ceux qui n'aiment que la paix; ces coups de canon nous réjouissaient, nous rentrions en quelque sorte dans nos vieilles habitudes.

M. Goulden disait:

« Le commandant Gémeau a bien parlé; mais il aurait pu continuer jusqu'à demain, en commençant par Valmy, Hundschott, Wattignies, Fleurus, Neuwied, Ukerath, Frœschwiller, Geisberg, jusqu'à Zurich et Hohenlinden. C'étaient aussi de grandes victoires, et même les plus belles de toutes, puisqu'elles sauvaient la liberté. Ils n'a parlé que des dernières, cela suffit pour le moment. Que les autres arrivent... qu'ils osent remuer! la na-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tion veut la paix; mais si les alliés commencent la guerre, malheur à eux! Maintenant on va reparler de la liberté, de l'égalité; de la fraternité. Par ce moyen, toute la France se lèvera... je vous en préviens... tous en masse se lèveront. On fera des gardes nationales; les vieux comme moi, les hommes mariés défendront les places; les jeunes marcheront, mais on ne dépassera pas les frontières. L'Empereur, instruit par l'expérience, armera les ouvriers, les paysans et les bourgeois; si les autres viennent, quand ils seraient un million, pas un ne sortira de chez nous. Le temps des soldats est passé; les armées régulières sont bonnes pour la conquête, mais un peuple qui veut se défendre ne craint pas les meilleurs soldats du monde. Nous l'avons fait voir aux Prussiens, aux Autrichiens, aux Anglais, aux Russes, de 1792 jusqu'en 1800; et, depuis, les Espagnols nous l'ont fait voir à nous, et même, avant, les Américains l'avaient fait voir aux Anglais. L'Empereur va nous parler de liberté, soyez en sûrs. S'il veut lancer des proclamations en Allemagne, beaucoup d'Allemands seront avec nous; on leur a promis des libertés pour les faire marcher en masse contre la France, et maintenant les souverains réunis à Vienne se moquent bien de tenir leur promesse: leur coup est fait... ils se partagent les gens comme des troupeaux. Les peuples de bon sens tiendront ensemble; de cette façon, la paix s'établira par force. Les rois seuls ont intérêt à la guerre; les peuples n'ont pas besoin de se conquérir, pourvu qu'ils se fassent du bien par la liberté du commerce, voilà le principal! »

Dans son exaltation, il voyait tout en beau. Moi-même je trouvais ce qu'il disait tellement naturel, que j'étais sûr que l'Empereur agirait de cette manière. Catherine le croyait aussi. Nous bénissions tous le Seigneur de ce qui venait d'arriver; et vers onze heures, après avoir bien ri, bien parlé, bien crié, nous allâmes nous coucher au milieu des plus belles espérances. Alors toute la ville était illuminée, nous avions mis aussi des lampions à nos fenêtres. A chaque instant on entendait partir des pétards, les enfants crier: *Vive l'Empereur!* et les soldats sortir des auberges en chantant: *A bas les émigrés!*

Cela se prolongea bien tard, et seulement vers une heure nous dormions à la grâce de Dieu.

XIII

La satisfaction dura bien encore cinq ou six jours. — On renomma les anciens maires, les adjoints, les gardes champêtres, et tous ceux qu'on avait mis de côté quelques mois auparavant. Toute la ville, jusqu'aux dames, portait de petites cocardes tricolores, que les couturières se dépêchaient de festonner avec des rubans rouges, blancs et bleus. Ceux qui dans le temps se déchaînaient contre *l'Ogre de Corse* n'appelaient plus Louis XVIII que le *Roi panade*. Le 25 mars on chanta le *Te Deum;* toute la garnison et les autorités civiles y assistèrent en grande cérémonie.

Après le *Te Deum*, les autorités donnèrent un dîner magnifique à l'état-major de la place; le temps s'était remis, les fenêtres de *la Ville de Metz* étaient ouvertes, des grappes de quinquets pendaient au plafond. Catherine et moi nous étions sortis le soir pour jouir de ce spectacle. On voyait les uniformes et les habits noirs fraterniser ensemble autour des longues tables; et jusqu'à minuit, tantôt le maire, tantôt un adjoint, ou le nouveau commandant de place, M. Brancion, se levaient pour boire à la santé de l'Empereur, à la santé de ses ministres, à la santé de la France, à la santé de la paix, à la santé de la victoire, etc., etc.

Les verres tintaient. Dehors les enfants tiraient des pétards; on avait mis un mât de Cocagne devant l'église; des chevaux de bois étaient arrivés de Saverne avec des joueurs d'orgues; le collége avait congé, dans la cour de Klein, au *Bœuf*, on livrait un combat de chiens contre deux ânes; enfin on faisait comme on a fait en 1830, en 1848, et plus tard. C'est toujours la même chose; les gens n'inventent rien de nouveau pour glorifier ceux qui montent et se moquer de ceux qui descendent.

Mais il paraît que l'Empereur n'avait pas de temps à perdre en réjouissances. La gazette disait bien que Sa Majesté voulait la paix, qu'elle ne demandait rien, qu'elle était d'accord avec son beau-père l'empereur François, que Marie-Louise et le roi de Rome allaient revenir... qu'on les attendait...—Oui, mais, en attendant, l'ordre d'armer la place arrivait. Deux ans auparavant, Phalsbourg était à cent lieues de la frontière, les remparts tombaient en ruine, les fossés se comblaient, il ne restait plus à l'arsenal que de vieilles patraques du temps de Louis XIV, des fusils de remparts qu'on allumait avec des mèches, et des canons tellement

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



« Ce drapeau, le voilà !... » (Page 46.)

lourds sur leurs affûts massifs, qu'il fallait des files de chevaux pour les traîner. Les vrais arsenaux étaient à Dresde, à Hambourg, à Erfurt; mais alors, sans avoir remué, nous étions à dix lieues de la Bavière rhénane, et c'est sur nous que devait tomber la première averse d'obus et de boulets. Aussi jour par jour on recevait les ordres de relever les remparts, de nettoyer les fossés, de mettre les patraques en bon état.

Au commencement d'avril, on établit un grand atelier à l'arsenal, pour la réparation des armes. Il arriva des soldats du génie et des artilleurs de Metz, pour faire les terrassements à l'intérieur des bastions et les embrasures autour. C'était un mouvement plus grand encore que de 1805 à 1813; et je pensai plus d'une fois que les grandes frontières au loin avaient pourtant leur bon côté, puisque ceux de l'intérieur sont préservés des coups et peuvent vivre en paix très-longtemps, pendant qu'on bombarde déjà les autres.

Enfin nous éprouvions de grandes inquiétudes, car naturellement, lorsqu'on replante des palissades neuves sur les glacis, qu'on met des fascines aux demi-lunes, qu'on ajuste des bouches à feu dans tous les recoins des places fortes, c'est qu'il faut aussi du monde pour garder et manœuvrer tout cela. Plus d'une fois, en écoutant lire ces décrets le soir, Catherine et moi nous nous regardions les lèvres serrées. Je sentais bien d'avance qu'au lieu de rester là tranquillement à nettoyer et raccommoder des horloges, il me faudrait peut-être

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



La tante Gredel. (Page 50.)

recommencer la charge en douze temps, et cela me produisait un mauvais effet. La tristesse me gagnait de plus en plus; souvent M. Goulden, en me voyant tout pensif, s'écriait d'un ton joyeux :

« Allons! du courage, Joseph : tout finira bien. »

Il voulait me remonter le cœur, mais je pensais :

« Oui, oui, vous me dites ces choses pour m'encourager; mais, à moins d'être aveugle, on voit bien quelle tournure cela prend. »

Tout marchait tellement vite, que les décrets se suivaient comme la grêle, toujours avec de grands mots pour les embellir. On apprenait que les régiments allaient reprendre leurs anciens numéros « illustrés dans tant de glorieuses campagnes. » Sans avoir beaucoup de malice, chacun comprenait bien que les vieux numéros sans régiments allaient en ravoir. Et comme ce n'était pas encore assez, on apprit que les cadres des 3e, des 4e et des 5e bataillons d'infanterie, des 4e et 5e escadrons de cavalerie, de trente bataillons du train d'artillerie, de vingt régiments de jeune garde, de dix bataillons d'équipages militaires, de vingt régiments de marine, que tous ces cadres allaient être créés, soi-disant pour donner de l'emploi aux officiers en demi-solde de toutes les armes de terre et de mer; mais c'était bon à dire : quand on crée des cadres, c'est pour les remplir, et quand ils sont remplis, il faut que les soldats partent. Oh! quand je vis cela, ma confiance fut perdue. Et l'on répétait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

toujours : « La paix! la paix! la paix!... Nous acceptons le traité de Paris... Les rois et les empereurs réunis à Vienne s'entendent avec nous... Marie-Louise et le roi de Rome sont en route. » Plus on répétait ces nouvelles, plus ma défiance augmentait. M. Goulden avait beau me dire :

« Il a pris Carnot! Carnot est un bon patriote!... Carnot l'empêchera de faire la guerre!... Ou, si nous sommes forcés de faire la guerre, il lui montrera que c'est chez nous qu'il faut attendre l'ennemi... qu'il faut soulever la nation... déclarer la patrie en danger... etc. »

Il avait beau me dire des choses pareilles, je m'écriais toujours en moi-même : « Tous ces cadres ne sont pas pour rien... ces cadres seront remplis... c'est sûr!... »

On apprit aussi que dix mille soldats d'élite allaient entrer dans la garde, et que l'artillerie légère était réorganisée. L'artillerie légère suit les armées, chacun sait cela. Pour rester derrière les remparts et se défendre chez soi, l'artillerie légère est inutile. Cette idée me vint tout de suite, et même, le soir, je ne pus m'empêcher de le dire à Catherine; j'avais toujours eu soin de lui cacher mes craintes, mais cette fois c'était trop fort. Elle ne répondit pas, ce qui montre bien qu'elle avait du bon sens, et qu'elle pensait comme moi.

Toutes ces choses m'ôtaient beaucoup de mon enthousiasme pour l'Empereur; quelquefois en travaillant je me disais :

« J'aimerais pourtant mieux voir de ma fenêtre les processions que d'aller me battre contre des gens que je ne connais pas! Au moins cette vue ne me coûterait ni bras ni jambe, et si cela m'ennuyait trop, je pourrais aller faire un tour aux Quatre-Vents. »

Mon chagrin s'augmentait d'autant plus que, depuis sa dispute avec M. Goulden, la tante Grédel ne venait plus nous voir. C'était une femme obstinée; elle n'écoutait pas la raison, et gardait rancune aux gens durant des années et des années. C'était pourtant notre mère et nous devions lui céder; elle ne voulait que notre bien. Mais comment faire pour nous accorder avec elle et M. Goulden? Voilà ce qui nous embarrassait; car si nous devions notre amour à la tante Grédel, nous devions aussi le plus grand respect à celui qui nous considérait comme ses propres enfants, et nous comblait chaque jour de ses bienfaits.

Ces pensées nous rendaient bien tristes, et j'avais résolu de dire à M. Goulden que Catherine et moi nous étions des jacobins comme lui, mais que, sans vouloir faire tort aux idées des jacobins et sans les abandonner, nous devions pourtant honorer notre mère et lui demander des nouvelles de sa santé. Je ne savais pas comment il recevrait notre déclaration, lorsqu'un matin, jour de dimanche, en descendant vers huit heures, nous trouvâmes cet excellent homme qui venait de s'habiller; il paraissait de bonne humeur, et nous dit

« Mes enfants, voici près d'un mois que la tante Grédel n'est pas venue nous voir; elle s'obstine. Eh bien ! je veux montrer plus d'esprit qu'elle, et je veux bien céder. Entre gens comme nous, il ne doit exister aucun nuage. Après déjeuner, nous irons aux Quatre-Vents lui dire qu'elle est une entêtée, et que nous l'aimons malgré ses défauts. Vous verrez comme elle sera honteuse ! »

Il riait, nous étions tout attendris.

« Ah! monsieur Goulden, que vous êtes bon ! lui dit Catherine; ceux qui ne vous aimeraient pas auraient bien mauvais cœur.

— Hé! s'écria-t-il, ce que je fais n'est-il pas tout naturel! Est-ce qu'il faut rester divisés pour des mots? Dieu merci, l'âge nous apprend que le plus raisonnable fait toujours le premier pas; et vous saurez que c'est même écrit dans les Droits de l'homme, afin de maintenir la concorde entre les honnêtes gens. »

Quand il avait cité les Droits de l'homme, tout était dit. On peut s'imaginer notre satisfaction; Catherine, dans sa joie, pouvait attendre à peine la fin du déjeuner; elle courait à droite, à gauche, chercher la canne, les souliers carrés, la boîte où se trouvait la belle perruque fixée sur sa patère. Elle aidait M. Goulden à passer les manches de son habit noisette; lui, la regardait en souriant; il finit par l'embrasser.

« Ah ! je savais bien, dit-il, que cette démarche te rendrait heureuse; aussi ne perdons pas une minute et partons. »

Nous sortîmes donc ensemble. Le temps était très-beau. M. Goulden donnait le bras à Catherine, gravement, comme il faisait toujours en ville, et moi je marchais derrière, dans la jubilation de mon âme. J'avais sous les yeux les êtres que j'aimais le plus au monde, et je songeais à ce qu'allait dire la mère Grédel. Nous dépassâmes l'avancée, ensuite les glacis, et vingt minutes après, sans nous presser trop, nous arrivions devant la porte de la tante.

Il pouvait être alors dix heures. Comme j'avais pris un peu d'avance à l'auberge de la Roulette, j'entrai d'abord dans l'allée de sureaux qui longe la maison, et je regardai par la lucarne ce que faisait la tante. Elle était assise juste en face de moi, près de l'âtre qui fumait; elle avait sa petite jupe à raies bleues, les grandes poches par-dessus, son corset de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

toile à bretelles et ses savates. Elle filait les yeux baissés d'un air triste; ses grands bras maigres sortant des manches de la chemise jusqu'au coude, et ses cheveux gris tortillés sur la nuque sans bonnet.

En la voyant ainsi toute seule, je me dis : « Pauvre tante Grédel, elle pense à nous, pour sûr... elle s'obstine dans son chagrin... C'est pourtant une triste vie d'être seule et de ne pas voir ses enfants ! » Cela me serrait le cœur; quand au même instant la porte s'ouvrit du côté de la route, et le père Goulden entra tout joyeux avec Catherine, en s'écriant :

« Ah! vous ne venez plus nous voir, mère Grédel, il faut donc à cette heure, que je vous amène vos enfants, et que je vienne aussi moi-même vous embrasser! Vous allez nous faire un bon dîner, entendez-vous? et que cela vous serve de leçon ! »

Il paraissait grave dans sa joie. La tante, en les voyant, s'était dépêchée d'accourir et d'embrasser Catherine; ensuite elle tomba dans les bras de M. Goulden et se pendit à son cou.

« Ah! monsieur Goulden, s'écria-t-elle, que je suis donc heureuse de vous voir ! Vous êtes un homme bon, vous valez mille fois mieux que moi. »

Voyant que tout prenait une bonne tournure, je courus à la porte, et je les trouvai tous deux les larmes aux yeux. Le père Goulden disait :

« Nous ne parlerons plus de politique !

—Non ! qu'on soit jacobin ou tout ce qu'on voudra, s'écriait la tante, le principal c'est qu'on ait bon cœur. »

Ensuite elle vint aussi m'embrasser en disant :

« Mon pauvre Joseph, je pensais à vous du matin au soir... Maintenant tout est bien... je suis contente. »

Elle courait déjà dans la cuisine, remuant toutes les marmites pour nous régaler; pendant que M. Goulden déposait sa canne dans un coin, son grand chapeau dessus, et s'asseyait d'un air de contentement auprès de l'âtre.

« Quel beau temps ! s'écriait-il, tout verdit, tout refleurit... Comme je serais heureux de vivre aux champs, de voir des haies par mes fenêtres, des pommiers, des pruniers tout blancs et tout roses ! »

Il était gai comme une alouette, et nous l'aurions tous été, sans les idées de guerre qui nous trottaient en tête.

« Laissez cela, ma mère, disait Catherine, asseyez-vous tranquillement près de M. Goulden. C'est moi qui ferai le dîner comme dans le temps.

—Mais tu ne sais plus la place de rien... j'ai tout dérangé, disait la tante.

—Je vous en prie, asseyez-vous, faisait Catherine; soyez tranquille, on trouvera le beurre, les œufs, la farine et tout ce qu'il faut.

—Allons... allons... je vais donc t'obéir, dit la tante en descendant à la cave. »

Catherine pendit son beau châle au dos de ma chaise, elle mit du bois au feu, du beurre dans la poêle et regarda dans les marmites pour voir si tout était bien en train. Au même instant, la tante remontait de la cave avec une bouteille de vin blanc.

« Vous allez d'abord vous rafraîchir avant le dîner, dit-elle; et pendant que Catherine fera la cuisine, j'irai mettre mon casaquin et me donner un coup de peigne, car, Dieu merci! j'en ai besoin. Vous... sortez... allez au verger... Tiens, Joseph, prends ces verres et la bouteille... asseyez-vous dans le rucher... le temps est beau... Dans une heure tout sera bien avancé... j'irai boire et trinquer avec vous.

Le père Goulden et moi nous sortîmes donc, traversant les hautes herbes, les pissenlits jaunes, qui nous montaient jusqu'aux genoux. Il faisait une grande chaleur, tout bourdonnait. Nous allâmes nous mettre à l'ombre du rucher, regardant ce magnifique soleil entre les ruches tourbillonnantes. M. Goulden pendit sa perruque derrière lui pour être plus à l'aise, je débouchai la bouteille et nous bûmes de ce bon petit vin blanc.

« Allons, tout va bien, disait-il; si les hommes font des folies, le Seigneur Dieu veille toujours sur ses affaires. Regarde ces blés, Joseph, comme cela pousse... Quelle moisson dans trois ou quatre mois d'ici ! Et ces navettes, ces colzas, ces arbustes, ces abeilles, comme tout travaille, comme tout vit, comme tout grandit !... Quel malheur que les hommes ne suivent pas un pareil exemple, que les uns travaillent pour nourrir la paresse des autres, et qu'il faille toujours des fainéants de toute espèce qui nous traitent de jacobins, parce que nous voulons l'ordre, la justice et la paix ! »

Ce qu'il aimait le plus au monde, c'était la vue du travail, et non pas seulement celle du nôtre, qui n'est rien, mais des derniers insectes qui courent sur la terre entre les herbes, comme dans des forêts sans fin, qui se bâtissent des demeures, qui s'accouplent, qui couvent leurs œufs, qui les entassent dans des magasins, qui leur donnent de la chaleur en les exposant au soleil, qui les rentrent à la la nuit, qui les défendent contre les ennemis; enfin cette grande vie où tout chante, où tout est à sa place, depuis l'alouette qui remplit le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ciel de sa musique joyeuse, jusqu'à la fourmi qui va, vient, court, fauche, scie, traîne, et fait tous les métiers. Oui, voilà ce que M. Goulden admirait; mais il n'en parlait qu'aux champs, à la vue de ce grand spectacle; et naturellement alors il parlait de Dieu, qu'il appelait l'Être suprême, comme les anciens calendriers de la République, il disait que c'était la raison, la sagesse, la bonté, l'amour, la justice, l'ordre, la vie. Les anciennes idées du calendrier lui revenaient aussi; c'était magnifique de l'entendre parler de pluviôse, saison des pluies; de nivôse, saison des neiges; de ventôse, saison des vents; et puis de floréal, prairial, fructidor. Il disait que les idées des hommes dans ce temps se rapportaient à celles de Dieu, tandis que juillet, septembre, octobre ne signifiaient rien, et même n'étaient inventés que pour tout embrouiller et tout obscurcir. Une fois sur ce chapitre, il ne finissait jamais, on voyait tout par ses yeux. Malheureusement, je n'ai pas l'instruction que cet homme de bien avait, sans cela je me ferais un véritable plaisir de vous raconter ses idées.

Nous étions justement sur ce chapitre lorsque la mère Grédel, bien lavée, bien peignée, en habits des dimanches, s'avança du coin de la maison vers le rucher, et tout de suite il se tut pour maintenir la concorde.

« Hé! maintenant me voilà, dit la tante; tout est en ordre.

—Allons, asseyez-vous, dit M. Goulden en lui faisant place sur le banc.

—Hé! s'écria la tante, savez-vous l'heure qu'il est? Le temps ne vous dure pas... Écoutez!... »

Alors, prêtant l'oreille, nous entendîmes l'horloge de la ville sonner lentement ses douze coups.

Comment! il est déjà midi? s'écria le père Goulden; j'aurais cru que nous n'étions pas entrés depuis dix minutes.

—Eh bien! il est midi, fit la tante, et le dîner vous attend.

—A la bonne heure, dit M. Goulden en lui prenant le bras; eh bien! arrivez, ma commère: depuis que vous m'avez dit l'heure, j'ai bon appétit. »

Ils traversèrent l'allée bras dessus bras dessous; je les suivais tout joyeux, et lorsque nous fûmes sous la porte, le plus agréable spectacle s'offrit à nos regards: la grande soupière peinte de fleurs rouges fumait sur la table, une poitrine de veau farcie remplissait la chambre de sa bonne odeur, des *kuchlen* à la cannelle s'élevaient dans un grand plat, au bord du vieux buffet de chêne, et deux bouteilles, avec les verres étincelants comme du cristal, brillaient sur la nappe blanche devant les assiettes. Enfin, rien qu'à voir cela, l'idée vous venait que la joie du Seigneur est de combler ses enfants de bénidictions innombrables.

Catherine, avec ses bonnes joues rouges et ses dents blanches, riait de notre satisfaction, et l'on peut dire que pendant tout le dîner nos inquiétudes sur l'avenir furent oubliées. On ne songeait qu'à se faire du bien, à rire, à trouver que tout était en bon état dans ce bas monde.

Ce n'est que plus tard, en prenant le café, qu'une sorte de tristesse nous revint; sans savoir pourquoi, chacun se mit à réfléchir. On ne voulait pas parler de politique, et ce fut la tante Grédel elle-même qui tout à coup demanda les nouvelles. M. Goulden alors dit que l'Empereur désirait la paix, qu'il se mettait seulement en état de défense, chose nécessaire afin de prévenir les ennemis que nous n'avions pas peur. Il dit que, dans tous les cas, malgré leurs mauvaises intentions, les alliés n'oseraient pas venir chez nous, parce que le beau-père François, sans avoir beaucoup de cœur, en avait pourtant assez pour ne pas vouloir renverser deux fois son gendre, sa propre fille et son petit-fils; que ce serait contre nature, et que d'ailleurs maintenant la nation se lèverait en masse, qu'on déclarerait la patrie en danger, que ce ne serait plus seulement une guerre de soldats, mais une guerre de tous les Français contre ceux qui voudraient les opprimer. Cela devait faire réfléchir les souverains alliés, etc., etc.

Il dit encore bien d'autres choses qui ne me reviennent pas. La tante Grédel écoutait sans répondre. A la fin, elle se leva, ouvrit l'armoire et prit dans une écuelle un papier gris qu'elle remit à M. Goulden, en lui disant :

« Lisez un peu, des papiers pareils courent tout le pays; celui-ci me vient de M. le curé Diemer. Vous allez voir si la paix est sûre. »

M. Goulden n'avait pas ses lunettes, c'est moi qui lus le papier à sa place. J'ai mis tous ces vieux écrits de côté depuis des années; c'est devenu jaune, on n'y pense plus, on n'en parle plus, et pourtant c'est toujours bon à relire. Que peut-on savoir? Les anciens rois, les anciens empereurs qui nous en voulaient, sont morts après nous avoir fait tout le mal possible; mais leurs fils et leurs petits-fils sont toujours là, qui ne nous veulent pas trop de bien; ce qu'ils ont dit dans le temps, ils peuvent encore le redire, et ceux qui ont aidé les anciens peuvent encore aider les nouveaux. Enfin, voici ce papier :

« Les puissances alliées, qui ont signé le traité de Paris, réunies en congrès à Vienne,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

informées de l'évasion de Napoléon Bonaparte et de son entrée à main armée en France, doivent à leur dignité et à l'intérêt de l'ordre social une déclaration solennelle des sentiments que cet événement leur a fait éprouver.

« En rompant ainsi la convention qui l'avait établi à l'île d'Elbe, Bonaparte détruit le seul titre légal auquel son existence était attachée. En reparaissant en France avec des projets de trouble et de bouleversement, il s'est privé lui-même de la protection des lois et a manifesté à la face de l'univers qu'il ne saurait y avoir ni paix ni trêve avec lui. »

Les alliés continuaient ainsi deux grandes pages; et ces gens qui n'avaient rien de commun avec nous, que nos affaires ne regardaient pas, et qui se donnaient le titre de défenseurs de la paix, finissaient par déclarer qu'ils se réunissaient en masse pour maintenir le traité de Paris et pour rétablir Louis XVIII.

Quand j'eus fini, la tante, regardant M. Goulden, lui demanda :

« Qu'est-ce que vous pensez de cela?

—Je pense, dit-il, que ces gens se moquent des peuples, et qu'ils extermineraient le genre humain sans honte et sans pitié, pour maintenir quinze ou vingt familles dans l'abondance. Je crois que ces gens se regardent comme des dieux, ou qu'ils nous prennent pour des bêtes.

—Sans doute, fit la tante Grédel, je ne dis pas le contraire; mais tout cela n'empêche pas que Joseph sera forcé de partir. »

J'étais tout pâle en voyant que la tante avait raison.

« Oui, répondit M. Goulden, je le savais depuis quelques jours, et voici ce que j'ai fait. Vous avez sans doute appris, mère Grédel, que l'on forme de grands ateliers pour la réparation des armes. Il en existe un à l'arsenal de Phalsbourg, mais les bons ouvriers manquent. Naturellement les bons ouvriers rendent autant de services à l'Etat, en réparant les armes, que ceux qui vont se battre; ils ont plus de peine, mais au moins ils ne risquent pas leur vie et restent chez eux. Eh bien! aussitôt je me suis rendu chez le commandant d'artillerie, M. de Montravel, et j'ai fait une demande pour que Joseph soit accepté comme ouvrier. La réparation d'une batterie de fusil n'est rien pour un bon horloger; M. de Montravel a tout de suite accepté. Voici son ordre, dit-il, en nous montrant un papier qu'il avait dans sa poche. »

Alors je crus revenir au monde, et je m'écriai :

« Oh! monsieur Goulden, vous êtes plus que notre père, vous me sauvez la vie. »

Et Catherine, que l'inquiétude suffoquait depuis longtemps, sortit aussitôt; tandis que la tante Grédel, qui s'était levée, embrassait M. Goulden pour la seconde fois en disant :

« Oui, vous êtes le meilleur des hommes... un homme de bon sens... un homme de très-grand esprit... Ah! si tous les jacobins vous ressemblaient, les femmes ne voudraient plus avoir que des jacobins.

—Mais ce que j'ai fait est tout simple, disait-il.

—Non... non... ce n'est pas tout simple; c'est le bon cœur qui vous donne de bonnes idées. »

Moi, dans mon étonnement et ma joie, les paroles me manquaient, et pendant que la tante parlait, je sortis au verger prendre l'air. Catherine était là, dans le coin du four; elle pleurait à chaudes larmes.

« Ah! maintenant, dit-elle, je respire... je vais revivre. »

Je l'embrassai dans un attendrissement extraordinaire. Je voyais ce qu'elle avait dû souffrir depuis un mois; mais c'était une femme courageuse, qui me cachait ses inquiétudes; elle savait bien que j'en avais assez pour mon propre compte. Nous restâmes là plus de dix minutes pour essuyer nos larmes; ensuite étant rentrés, M. Goulden nous dit :

« Eh bien! Joseph, c'est pour demain, tu partiras de bonne heure; l'ouvrage ne te manquera pas. »

Quel bonheur de penser que je ne serais pas forcé de partir! Ah! j'avais encore d'autres raisons pour vouloir rester : Catherine et moi nous espérions quelque chose!... Mon Dieu! mon Dieu! ceux qui n'ont pas éprouvé cela ne sauront jamais ce que les hommes peuvent souffrir, ni quel poids une bonne nouvelle vous ôte du cœur.

Nous restâmes encore environ une heure aux Quatre-Vents. Et puis, au moment où les gens revenaient des vêpres, à la nuit tombante, nous repartîmes pour la ville. La tante Grédel nous accompagna jusqu'à la poste aux chevaux, et sur les sept heures nous remontions notre escalier.

C'est ainsi que l'accord se rétablit entre la tante Grédel et M. Goulden. Depuis, elle venait nous voir aussi souvent qu'autrefois. Moi j'allais tous les jours à l'arsenal, et je travaillais à la réparation des batteries. A midi sonnant, je rentrais dîner. A une heure, je repartais jusqu'à sept heures. J'étais à la fois soldat et ouvrier, dispensé des appels, mais accablé d'ouvrage. Nous espérions que je resterais dans cette position jusqu'à la fin de la guerre, si par malheur elle commençait, car on n'était sûr de rien.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

XIV

La confiance nous était un peu revenue depuis que je travaillais à l'arsenal; mais nous avions pourtant encore de l'inquiétude, car des centaines de semestriers, d'anciens soldats rengagés pour une campagne et de conscrits, passaient le sac au dos avec leurs habits de village. Ils criaient tous : *Vive l'Empereur!* et paraissaient furieux. Dans la grande salle de la mairie, les uns recevaient une capote, les autres un shako, les autres des épaulettes, des guêtres, des souliers aux frais du département. Ils repartaient ainsi pour rejoindre, et je leur souhaitais bon voyage.

Tous les tailleurs de la ville faisaient des uniformes par entreprise, les gendarmes cédaient leurs chevaux pour remonter la cavalerie, et M. le maire, le baron Parmentier, excitait les jeunes gens de seize à dix-sept ans à s'engager dans les partisans du colonel Brice, qui devait défendre les défilés de la Zorne, de la Zinselle et de la Sarre. M. le baron allait partir pour le *Champ de Mai;* cela redoublait son enthousiasme :

« Allez!... courage! » leur criait-il, en parlant des Romains qui s'étaient battus pour la patrie.

Je pensais en l'écoutant :

« Puisque tu trouves cela si beau, pourquoi n'y vas-tu pas toi-même? »

On peut se figurer avec quel courage je travaillais à l'arsenal; rien ne me coûtait, j'aurais passé les jours et les nuits à raccommoder les fusils, à rajuster les baïonnettes, à serrer les vis. Quand le commandant de Montravel venait nous voir, il m'admirait :

« A la bonne heure! disait-il, c'est bien! Je suis content de vous, Bertha. »

Ces paroles me remplissaient de satisfaction, je ne manquais pas de les rapporter à Catherine pour lui remonter le cœur; nous étions presque sûrs que M. de Montravel me garderait à Phalsbourg.

Les gazettes ne parlaient plus que de la nouvelle Constitution, qu'on appelait l'Acte additionnel, et du Champ de Mai. M. Goulden trouvait toujours à redire, tantôt sur un article, tantôt sur un autre; mais je ne me mêlais plus de ces affaires; je me repentais même d'avoir crié contre les processions et les expiations; j'avais bien assez de politique.

Cela dura jusqu'au 23 mai. Ce jour-là, vers heures du matin, je me trouvais dans la grande salle de l'arsenal, en train de remplir des caisses de fusils. La grande porte restait ouverte à deux battants; les soldats du train, avec leurs fourgons, attendaient devant le parc à boulets pour charger les caisses. Je clouais la dernière, lorsque le garde du génie Robert me toucha l'épaule en me disant tout bas :

« Bertha, le commandant de Montravel désire vous voir; il est au pavillon. »

Qu'est-ce que le commandant avait à me dire? Je n'en savais rien, et tout de suite j'eus peur. Malgré cela, je partis aussitôt en traversant la grande cour, où donne le hangar des affûts; je montai l'escalier, et je frappai doucement à la porte.

« Entrez! » me dit le commandant.

J'ouvris tout tremblant, le bonnet à la main. Le commandant de Montravel était un homme de haute taille, maigre, brun, la tête un peu penchée. Il se promenait de long en large, au milieu de ses livres, de ses cartes et de ses armes pendues aux murs.

« Ah! c'est vous, Bertha, dit-il en me voyant; je vais vous apprendre une fâcheuse nouvelle : le 3e bataillon, dont vous faites partie, part pour Metz. »

En entendant cette terrible nouvelle, je sentis mon cœur se retourner et je ne pus rien répondre.

Le commandant me regardait.

« Ne vous troublez pas, fit-il au bout d'un instant; vous êtes marié depuis quelques mois, et d'ailleurs bon ouvrier, cela mérite considération. Vous remettrez cette lettre au colonel Desmichels, à l'arsenal de Metz; c'est un de mes amis, il vous trouvera de l'emploi dans ses ateliers, soyez-en sûr. »

Je pris la lettre qu'il me tendait, en le remerciant, et je sortis plein d'épouvante.

Chez nous, Zébédé, M. Goulden et Catherine causaient ensemble dans l'atelier; la désolation était peinte sur leurs figures, ils savaient déjà tout.

« Le 3e bataillon part, leur dis-je en entrant; mais cela ne fait rien, M. le commandant de Montravel vient de me donner cette lettre pour le chef de l'arsenal de Metz. N'ayez pas d'inquiétudes, je ne ferai pas campagne. »

J'étouffais presque. M. Goulden prit la lettre et dit :

« Elle est ouverte, c'est pour que nous puissions la lire. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Alors il lut cette lettre, où M. de Montravel me recommandait à son ami, disant que j'étais marié, bon ouvrier, plein de zèle, nécessaire à ma famille, et que je rendrais de véritables services à l'arsenal. On ne pouvait rien écrire de mieux. Zébédé s'écria :

« Maintenant ton affaire est sûre !

—Oui, dit M. Goulden, te voilà retenu dans l'arsenal de Metz. »

Et Catherine vint m'embrasser, toute pâle, en disant :

« Quel bonheur, Joseph ! »

Tous faisaient semblant de croire que je resterais à Metz, et moi je voulais aussi leur cacher mon épouvante. Mais cela me suffoquait, je ne pouvais presque pas m'empêcher de sangloter; heureusement, l'idée me vint d'aller annoncer la nouvelle à la tante Grédel.

« Écoutez, leur dis-je, quoique ce ne soit pas pour longtemps et que je doive rester à Metz, il faut pourtant que j'annonce cette bonne nouvelle à la tante Grédel. Ce soir, entre cinq et six heures, je reviendrai; Catherine aura le temps d'arranger mon sac, et nous souperons.

—Oui, va, Joseph, » me dit M. Goulden.

Catherine ne dit rien, car elle avait de la peine à ne pas fondre en larmes. — Je partis comme un fou. Zébédé, qui s'en retournait à la caserne, me prévint sur la porte que l'officier d'habillement se trouvait à la mairie, et qu'il faudrait être là vers cinq heures. J'écoutais ses paroles comme en rêve, et je me sauvai jusque hors de la ville. Sur les glacis, je me mis à courir sans regarder où, dans les chemins couverts; je passai par la fontaine des Trois-Châteaux et les Baraques-d'en-haut, le long du bois, pour aller aux Quatre-Vents. Les idées qui me traversaient l'esprit ne sont pas à décrire; j'étais effaré, j'aurais voulu courir jusqu'en Suisse. Mais le pire, c'est quand j'approchai des Quatre-Vents, par le sentier de Dann. Il pouvait être trois heures; la mère Grédel, qui mettait des perches à ses haricots, derrière dans le jardin, m'avait vu de loin. Elle s'était dit :

« Mais c'est Joseph !... Qu'est-ce qu'il fait donc au milieu des blés? »

Moi, une fois dans le chemin creux, rempli d'ornières et de sable que le soleil chauffait comme un four, je remontais lentement, la tête penchée, en pensant : « Tu n'oseras jamais entrer ! » lorsque tout à coup, derrière la haie, la tante me cria :

« C'est toi, Joseph ? »

Alors je frémis.

« Oui... c'est moi, » lui dis-je.

Elle sortit dans la petite allée de sureaux, et me voyant là tout pâle :

« Je sais pourquoi tu viens, mon enfant, me dit-elle ; tu pars, n'est-ce pas?

—Oh ! lui dis-je, je suis retenu pour l'arsenal de Metz... Les autres partent... moi je vais rester à Metz... c'est bien heureux ! »

Elle ne dit rien. Nous entrâmes dans la cuisine bien fraîche à cause de la grande chaleur qu'il faisait dehors. Elle s'assit et je lui lus la lettre du commandant. — Elle écoutait et dit :

« Oui... c'est bien heureux ! »

Et nous restâmes à nous regarder l'un l'autre sans parler. Ensuite elle me prit la tête entre les mains et m'embrassa longtemps, et je vis qu'elle pleurait à chaudes larmes sans pousser un soupir.

« Vous pleurez... lui dis-je. Mais puisque je reste à Metz !... »

Elle ne répondit pas et descendit à la cave chercher du vin. Elle m'en fit boire un verre et me demanda :

« Qu'est-ce que dit Catherine?

—Elle est contente de voir que je resterai à l'arsenal, lui dis-je, et M. Goulden aussi.

—C'est bien, fit-elle. Est-ce qu'on te prépare ce qu'il te faut?

—Oui, tante Grédel, et je dois être avant cinq heures à l'hôtel de ville, pour recevoir mon uniforme.

—Eh bien! va, dit-elle, embrasse-moi... Je n'irai pas là-bas... je ne veux pas voir partir le bataillon... je resterai... je veux vivre longtemps... Catherine a besoin que je vive... »

Elle se mettait à crier, mais tout à coup elle se retint et me dit :

« A quelle heure partez-vous?

—Demain, à sept heures, maman Grédel.

—Eh bien! à huit heures j'arriverai... Tu seras déjà loin... mais tu sauras que la mère de ta femme est là... qu'elle reprend sa fille... qu'elle vous aime... qu'elle n'a que vous au monde !... »

En parlant ainsi, cette femme si courageuse se mit à sangloter. Elle me reconduisit dehors sur la route, et je partis. Je n'avais plus une goutte de sang dans les veines. J'arrivai devant la mairie sur le coup de cinq heures. Je montai, je revis cette salle où j'avais perdu, cette salle maudite où tout le monde tirait de mauvais numéros. Je reçus une capote, un habit, un pantalon, des guêtres, des souliers. Zébédé, qui m'attendait là, dit à l'un de ses fusiliers de porter tout à la chambrée.

« Tu viendras mettre cela de bonne heure, me dit-il ; ton fusil et ta giberne sont au râtelier depuis ce matin.

—Viens avec moi, lui dis-je.

—Non, fit-il, la vue de Catherine me crève le cœur, et puis il faut aussi que je reste avec

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



La tante me cria : « C'est toi Joseph? » (Page 55.)

mon père. Qui sait si je retrouverai le pauvre vieux dans un an? J'ai promis de souper avec vous, mais je n'irai pas. »

Il fallut donc rentrer seul. Mon sac était prêt, mon vieux sac, la seule chose que j'eusse réchappée de Hanau, la tête appuyée dessus, dans le fourgon. M. Goulden travaillait. Il se retourna sans rien me dire.

« Où donc est Catherine? lui demandai-je.

—Elle est en haut. »

Je pensais bien qu'elle pleurait; j'aurais voulu monter, mais les jambes et le courage me manquaient. Je dis à M. Goulden comment les choses s'étaient passées aux Quatre-Vents; ensuite nous attendîmes en rêvant l'un en face de l'autre, sans oser nous regarder. — La nuit venait, elle était déjà sombre lorsque Catherine descendit. Elle dressa la table dans l'obscurité, puis je lui pris la main et je la fis asseoir sur mes genoux; nous restâmes là près d'une demi-heure encore.

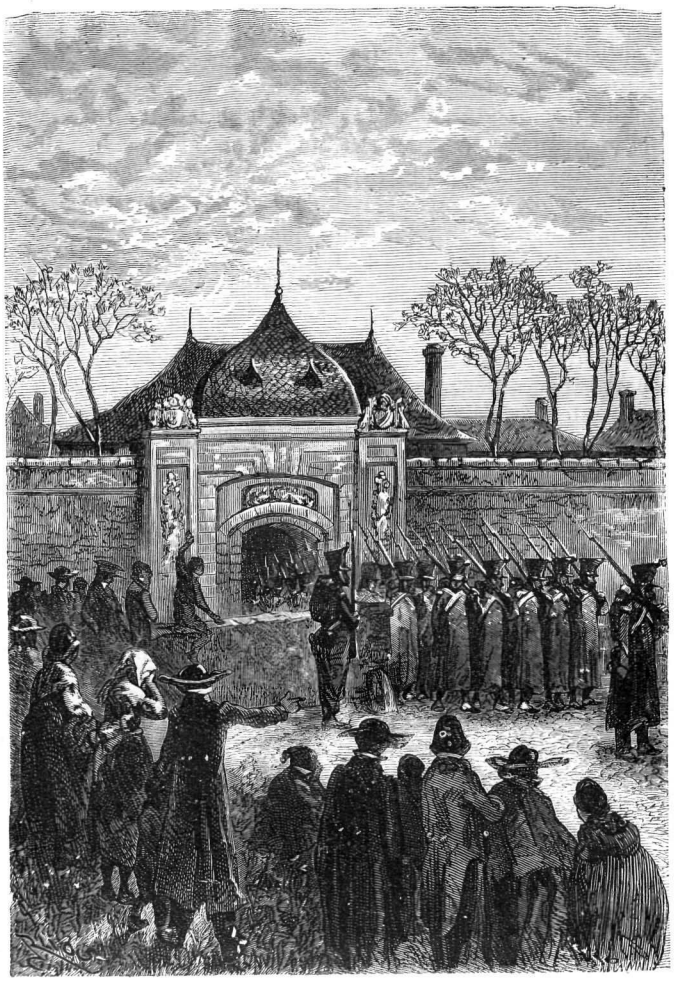
« Zébédé ne vient pas? demanda M. Goulden.

—Non, il est retenu par le service.

—Eh bien! soupons, » fit-il.

Mais personne n'avait faim. Catherine leva la table vers neuf heures, et l'on alla se coucher. C'est la plus terrible nuit que j'ai passée de ma vie. Catherine était comme morte; je l'appelais, elle ne répondait pas. A minuit, j'allai prévenir M. Goulden. Il s'habilla et monta. Nous lui fîmes prendre de l'eau sucrée. Elle revint et se leva. Je ne puis pas tout vous dire; je sais seulement qu'elle se mit à mes

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Nous étions en route pour Waterloo. (Page 58)

genoux, en me priant de ne pas l'abandonner, comme si j'avais fait cela volontairement; mais elle était folle. M. Goulden voulait chercher un médecin, je l'en empêchai. Elle se remit tout à fait vers le jour, elle pleura longtemps et finit par s'endormir dans mes bras. Alors je n'osai pas seulement l'embrasser, et nous sortîmes tout doucement. C'est là qu'on voit les misères de la vie et qu'on pense : « Mon Dieu, pourquoi donc m'avez-vous mis au monde !... pourquoi ne m'avez-vous pas laissé dormir dans les siècles des siècles? Qu'est-ce que j'avais donc fait avant de naître, pour mériter de voir ceux que j'aime souffrir sans ma faute? » Mais ce n'est pas Dieu qui fait de pareilles choses ; ce sont les hommes qui vous arrachent le cœur !

Enfin M. Goulden et moi nous étions descendus; il me disait :

« Elle dort... elle ne sait rien... c'est un bonheur... tu partiras pendant son sommeil. »

Je bénissais le Seigneur de l'avoir endormie. —Nous rêvions en écoutant les moindres bruits, lorsqu'enfin le rappel se mit à battre. Alors M. Goulden me regarda gravement, et nous nous levâmes. Il prit le sac et me le boucla sur les épaules en silence.

« Joseph, me dit-il, va voir le commandant de l'arsenal, à Metz, mais ne compte sur rien. Le danger est tellement grave, que la France a besoin de tous ses enfants pour la défendre. Et cette fois il ne s'agit plus de prendre le bien des autres, mais de sauver notre propre pays. Souviens-toi que c'est toi-même, ta femme, tout ce

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que tu possèdes de plus cher au monde, qui se trouve en jeu. Je voudrais avoir vingt ans de moins pour t'accompagner et te montrer l'exemple.

Nous descendîmes ensuite sans faire de bruit; nous nous embrassâmes et je gagnai la caserne. Zébédé lui-même me conduisit à la chambrée, où je mis mon uniforme. Tout ce qui me revient encore, après tant d'années, c'est que le père de Zébédé, qui se trouvait là, fit un paquet de mes habits, en disant qu'il irait chez nous après notre départ; et qu'ensuite le bataillon défila par la ruelle de Lanche, sous la porte de France.

Quelques enfants nous suivaient. Les soldats du corps de garde, à l'avancée, portèrent les armes. Nous étions en route pour Waterloo.

XV

A Sarrebourg nous reçûmes des billets de logement. Le mien était pour l'ancien imprimeur Jâreisse, qui connaissait M. Goulden et la tante Grédel; il me fit dîner à sa table avec mon nouveau camarade de lit, Jean Buche, le fils d'un schlitteur du Harberg, qui n'avait jamais mangé que des pommes de terre avant d'être conscrit. Il croquait jusqu'aux os de la viande qu'on nous servait. Moi, j'étais tellement mélancolique, que de l'entendre croquer ces os, cela me tombait sur les nerfs.

Le père Jâreisse voulait me consoler, mais tout ce qu'il me disait augmentait encore mon chagrin.

Nous passâmes le reste de cette journée et la nuit suivante à Sarrebourg. Le lendemain, nous fîmes route jusqu'au village de Mézières, le surlendemain jusqu'à Vic, et puis jusqu'à Solgne; enfin le cinquième jour nous approchions de Metz.

Je n'ai pas besoin de vous raconter notre marche : les soldats tout blancs de poussière, qui vont d'étape en étape le sac au dos, l'arme à volonté, parlent, rient, traversent les villages en regardant les filles, les charrettes, les fumiers, les hangars, les montées et les descentes, sans s'inquiéter de rien. Et quand on est triste, quand on laisse à la maison sa femme, de vieux amis, des gens qui vous aiment et qu'on ne reverra peut-être jamais, tout défile sous vos yeux comme des ombres; à cent pas plus loin, on n'y pense plus.

Pourtant la vue de Metz, avec sa haute cathédrale, ses vieilles maisons et ses remparts sombres, me réveilla. Deux heures avant d'arriver, nous croyions être aux chemins couverts. Il faisait très-chaud, on allongeait le pas pour se mettre plus tôt à l'ombre. Le souvenir du colonel Desmichels me revenait; j'avais une petite espérance, bien petite, et je m'écriais en moi-même : « Ah! si la chance voulait! » Je tâtais ma lettre. Zébédé ne me parlait plus; de temps en temps il se retournait pour me jeter un coup d'œil. Ce n'était plus tout à fait comme dans le temps; il était sergent, et moi simple soldat. Que voulez-vous? nous nous aimions toujours, mais cela faisait tout de même une différence.

Jean Buche, lui, marchait près de moi, le dos rond et les pieds en dedans comme les loups. La seule chose qu'il me disait quelquefois, c'est que les souliers vous gênent pour la marche, et qu'on ne devrait les mettre qu'à la parade. Depuis deux mois le sergent instructeur n'avait pu lui retourner les pieds ni lui redresser les épaules; mais il marchait terriblement bien à sa manière, et sans se fatiguer.

Enfin, sur les cinq heures de l'après-midi, nous arrivâmes à l'avancée. On vint nous reconnaître; le capitaine de garde lui-même nous cria :

« Quand il vous plaira ! »

Les tambours se mirent à battre, et nous entrâmes dans cette ville, la plus vieille que j'aie jamais vue. C'est à Metz que la Seille et la Moselle se rencontrent, et c'est là qu'on voit des maisons de quatre et cinq étages, les murs décrépits pleins de poutrelles, comme à Saverne et à Bouxviller; des fenêtres rondes et carrées, grandes et petites sur la même ligne, avec des volets et sans volets, avec des vitres et sans vitres. C'est vieux comme les montagnes et les rivières, et tout en haut le toit s'avance de six pieds, en allongeant son ombre dans les eaux noires, où passent des savates, des guenilles et des chiens noyés.

Quand on regarde par hasard en l'air, dans ces recoins, au fond d'une lucarne, on est presque sûr de voir la figure d'un vieux juif, avec sa barbe grise et son nez crochu, ou bien un enfant qui risque de tomber, ou quelque chose de pareil, car, à proprement parler, Metz est une ville de juifs et de soldats. Les pauvres gens n'y manquent pas non plus; c'est bien pire qu'à Mayence, à Strasbourg et même à Francfort. A moins qu'on n'ait tout changé depuis; les gens aiment leurs aises maintenant, et les villes s'embellissent de jour en jour.

Enfin nous traversions ce spectacle, et malgré ma grande tristesse, je ne pouvais m'empêcher de regarder ces ruelles. La ville fourmillait alors de gardes nationaux; il en arrivait de Longwy, de Sarrelouis et d'ailleurs; les sol-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dats partaient, les gardes nationaux les relevaient.

Nous arrivâmes sur une place encombrée de matelas, de paillasses et d'autres effets de literie que les bourgeois fournissaient aux troupes. On nous fit mettre l'arme au pied, devant une caserne dont toutes les fenêtres étaient ouvertes du haut en bas. Nous attendions, pensant que nous serions logés dans cette caserne; mais au bout de vingt minutes le prêt commença; nous reçûmes vingt-cinq sous par homme, avec un billet de logement. On fit rompre les rangs, et chacun partit de son côté. Jean Buche, qui n'avait vu d'autre ville que Phalsbourg, ne me quittait pas.

Notre billet de logement était pour Elias Meyer, boucher dans la rue de Saint-Valery. Quand nous arrivâmes en face de la maison, ce boucher, — qui découpait de la viande à sa fenêtre en forme de voûte, garnie d'une grille, —se fâcha et nous reçut très-mal. C'était un gros juif tout rouge, la figure ronde, avec des bagues d'argent à ses doigts et des boucles d'oreilles; sa femme, maigre et jaune, descendit en s'écriant qu'ils avaient logé la veille, l'avant-veille... que le secrétaire de la mairie leur en voulait, qu'il leur envoyait des soldats tous les jours, que les voisins n'en avaient pas... ainsi de suite. Ils nous laissèrent pourtant entrer. Leur fille vint nous voir; derrière elle se tenait une grosse servante crépue, très-sale. Il me semble que ces gens sont encore là, devant moi, dans la vieille chambre boisée de chêne, la grande lampe de cuivre pendue au plafond et la fenêtre grillée ouvrant sur un petite cour.

La fille, très-pâle et les yeux noirs, dit quelques mots à sa mère, et la servante reçut l'ordre de nous conduire au grenier, à la chambre des mendiants; car tous les juifs ont des mendiants qu'ils nourrissent le vendredi. Mon camarade du Harberg trouvait cela très-bien; moi, j'étais indigné. Malgré cela, nous montâmes derrière la servante, dans un escalier tournant où l'on glissait à force de crasse; et nous arrivâmes au grenier, dans une chambre formée de lattes à travers desquelles on voyait le linge sale pour la lessive. Le jour venait par une lucarne en tabatière dans le toit. Sans ma désolation, j'aurais trouvé ce lieu vraiment abominable; nous n'avions qu'une seule chaise et une paillasse étendue sur le plancher avec sa couverture pour nous deux. La servante nous regardait encore sur la porte, comme si nous avions dû lui faire des compliments.

Je m'assis et me débarrassai de mon sac, bien triste, comme on pense; Buche en fit autant de son côté. La servante se mettait à descendre, quand je lui criai :

« Attendez une minute... Nous descendons aussi... nous ne voulons pas nous casser le cou dans l'escalier.

Après avoir changé de souliers et de bas, nous refermâmes la porte avec un cadenas, et nous descendîmes dans la boucherie acheter de la viande. Jean alla chercher du pain chez le boulanger en face, et, comme nous avions place au feu, nous entrâmes dans la cuisine faire la soupe.

Le boucher vint nous voir vers huit heures, il avait une grosse pipe d'Ulm; nous finissions de manger. Il nous demanda de quel pays nous étions; moi, je ne lui répondis pas, parce que j'étais trop indigné, mais Jean Buche lui dit que j'étais horloger à Phalsbourg, sur quoi cet homme me prit en considération. Il dit que son frère voyageait en Alsace et en Lorraine pour les montres, les bagues, les chaînes de montres et autres objets d'orfévrerie et de bijouterie; qu'il s'appelait Samuel Meyer, et que peut-être nous avions déjà fait des affaires ensemble. Je lui répondis alors que j'avais vu son frère deux ou trois fois chez M. Goulden, et c'était vrai. Là-dessus il prévint la servante de nous monter un oreiller; mais il n'en fit pas plus pour nous, et nous allâmes nous coucher. La grande fatigue nous endormit bien vite. Je pensais me lever de bonne heure et courir à l'arsenal; mais je dormais encore quand mon camarade me secoua, en disant :

« Le rappel! »

J'écoutais; c'était le rappel. Nous n'eûmes que le temps de nous habiller, de boucler notre sac, de prendre le fusil et de descendre. Comme nous arrivions sur la place de la caserne, l'appel commençait. Après l'appel, deux fourgons s'avancèrent, et nous reçûmes cinquante cartouches à balle par homme. Le commandant Gémeau, le capitaine et tous les officiers étaient là. Je vis que tout était fini, qu'il ne fallait plus compter sur rien, et que ma lettre pour le colonel Desmichels serait bonne après la campagne, si j'en réchappais, et s'il fallait finir mes sept ans. — Zébédé me regardait de loin; je détournais la tête. Dans le même instant on cria :

« Portez armes! Arme à volonté! Par file à gauche, en avant, marche! »

Les tambours battaient, nous marquions le pas; les toits, les maisons, les fenêtres, les ruelles et les gens défilaient. Nous traversâmes le premier pont, ensuite le pont-levis. — Les tambours cessèrent de battre; nous allions du côté de Thionville.

D'autres troupes suivaient le même chemin, de la cavalerie et de l'infanterie.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Nous arivâmes le soir au village de Beauregard, le lendemain soir au village de Vitry, près de Thionville, où nous fûmes cantonnés jusqu'au 8 juin. Je logeais, avec Buche, chez un gros propriétaire qui s'appelait M. Pochon, un honnête homme qui nous faisait boire de bon vin blanc, et qui se plaisait à parler de politique comme M. Goulden.

Pendant notre séjour dans ce village, le général Schœffer arriva de Thionville, et l'on nous fit prendre les armes, pour aller passer la revue près d'une grande ferme, qu'on appelait la ferme de Silvange.

Ce pays est plein de bois; nous allions à plusieurs nous promener dans les environs. Un jour Zébédé vint me prendre et me conduisit dans la grande fonderie de Moyeuvre, où nous vîmes couler des boulets et des obus. Nous causions de Catherine, de M. Goulden; il me disait d'écrire, mais j'avais peur en quelque sorte de recevoir des nouvelles; je détournais mon esprit de Phalsbourg.

Le 8 juin, de grand matin, le bataillon partit du village et repassa près de Metz, mais sans entrer. Les portes de la ville étaient fermées et les canons sur les remparts, comme en temps de guerre. Nous allâmes coucher à Chatel, le lendemain à Etain, le jour suivant à Dannevoux, où je fus logé chez un bon patriote qui s'appelait M. Sébastien Perrin. C'était un homme riche. Il voulait tout savoir en détail, et comme avant nous un grand nombre d'autres bataillons avaient suivi la même route, il disait :

« Dans un mois ou peut-être avant, nous saurons de grandes choses... Toutes les troupes marchent sur la Belgique... L'Empereur va tomber sur les Anglais et les Prussiens! »

C'était notre dernière bonne étape, car le lendemain nous arrivâmes à Yong, qui est un mauvais pays. Nous allâmes coucher le 12 juin à Vivier; le 13, à Cul-de-Sard. Plus nous avancions, plus nous rencontrions de troupes, et comme j'avais déjà vu ces choses en Allemagne, je disais à mon camarade Jean Buche :

« Maintenant ça va chauffer! »

De tous les côtés, dans toutes les directions, la cavalerie, l'infanterie, l'artillerie s'avançaient par files, couvrant les routes à perte de vue. On ne pouvait voir de plus beau temps ni de plus magnifiques récoltes; seulement il faisait trop chaud. Ce qui m'étonnait, c'était de ne découvrir aucun ennemi, ni devant ni derrière, ni à droite ni à gauche. On ne savait rien. Le bruit courait entre nous que, cette fois, nous allions tomber sur les Anglais. J'avais déjà vu les Prussiens, les Autriciens, les Russes, les Bavarois, les Wurtembergeois, les Suédois; je connaissais les gens de tous les pays du monde, et maintenant j'allais aussi connaître les Anglais. Je pensais: « Puisqu'il faut s'exterminer, j'aime autant que ce soit avec ceux-ci qu'avec les Allemands. Nous ne pouvons pas éviter notre sort; si je dois en réchapper, j'en réchapperai; si je dois laisser ici ma peau, tout ce que je ferais pour la sauver, ou rien, ce serait la même chose. Mais il faut en exterminer le plus possible des autres; de cette façon, nous augmentons les chances pour nous. »

Voilà les raisonnements que je me tenais à moi-même, et s'ils ne me faisaient pas de bien, au moins ils ne me causaient pas de mal.

XVI

Nous avions passé la Meuse le 12; le 13 et le 14, nous continuâmes à marcher dans de mauvais chemins bordés de champs de blé, d'orge, d'avoine, de chanvre, qui n'en finissaient plus. — Il faisait une chaleur extraordinaire; la sueur me coulait sous le sac et la giberne jusqu'au bas des reins. Quel malheur d'être pauvre, et de ne pas pouvoir s'acheter un homme qui marche et qui reçoive des coups de fusil pour nous! — Après avoir supporté la pluie, le vent, la neige et la boue en Allemagne, le tour de la poussière et du soleil était venu.

Je voyais aussi que l'extermination approchait; on n'entendait plus dans toutes les directions que le son des tambours et des trompettes; quand le bataillon passait sur une hauteur, des files de casques, de lances, de baïonnettes se découvraient à perte de vue. Zébédé, le fusil sur l'épaule, me criait quelquefois d'un air joyeux :

« Eh bien! Joseph, nous allons donc encore une fois nous regarder le blanc des yeux avec les Prussiens? »

Et j'étais forcé de lui répondre :

« Oh! oui, la noce va recommencer! »

Comme si j'avais été content de risquer ma vie et de laisser Catherine veuve avant l'âge, pour des choses qui ne me regardaient pas.

Ce jour même, vers sept heures, nous arrivâmes à Rôly. Des hussards occupaient déjà ce village, et l'on nous fit bivouaquer dans un chemin creux, le long de la côte.

Nos fusils étaient à peine en faisceaux, que plusieurs officiers supérieurs arrivèrent. Le commandant Gémeau, qui venait de mettre pied à terre, remonta sur son cheval et courut à leur rencontre; ils causèrent un instant en-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

semble et descendirent dans notre chemin, où tout le monde regardait en se disant :

« Quelque chose se passe ! »

Un des officiers supérieurs, le général Pécheux, que nous avons connu depuis, ordonna le roulement et nous cria :

« Formez le cercle ! »

Mais comme le chemin était trop étroit, les soldats montèrent des deux côtés sur le talus; d'autres restèrent en bas. Tout le bataillon regardait, et le général se mit à dérouler un papier en nous criant :

« Proclamation de l'Empereur ! »

Quand il eut dit cela, le silence devint si grand, qu'on aurait cru qu'il était seul au milieu des champs. Depuis le dernier conscrit jusqu'au commandant Gémeau, tout le monde écoutait; et même aujourd'hui, quand j'y pense après cinquante ans, cela me remue le cœur : c'était quelque chose de grand et de terrible.

Voici ce que le général nous lut :

« Soldats ! c'est aujourd'hui l'anniversaire « de Marengo et de Friedland, qui décidèrent « deux fois du sort de l'Europe. Alors, comme « après Austerlitz, comme après Wagram, « nous fûmes trop généreux, nous crûmes aux « protestations et aux serments des princes « que nous laissâmes sur le trône. Aujourd'hui « cependant, coalisés entre eux, ils en veulent « à l'indépendance et aux droits les plus sacrés « de la France. Ils ont commencé la plus in- « juste des agressions; marchons à leur ren- « contre : eux et nous, ne sommes-nous plus « les mêmes hommes ? »

Tout le bataillon frémit et se mit à crier : *Vive l'Empereur !* Le général leva la main, et l'on se tut en se penchant encore plus pour entendre.

« Soldats !—A Iéna, contre ces mêmes Prus- « siens, aujourd'hui si arrogants, nous étions « un contre trois, et à Montmirail, un contre « six. Que ceux d'entre vous qui ont été pri- « sonniers des Anglais vous fassent le récit de « leurs pontons et des maux affreux qu'ils y « ont soufferts.

« Les Saxons, les Belges, les Hanovriens, les « soldats de la Confédération du Rhin gémis- « sent d'être obligés de prêter leurs bras à la « cause de princes ennemis de la justice et « des droits de tous les peuples; ils savent que « cette coalition est insatiable : après avoir dé- « voré douze millions de Polonais, douze mil- « lions d'Italiens, un million de Saxons, six « millions de Belges, elle devra dévorer les « États de second ordre de l'Allemagne.

« Les insensés ! Un moment de prospérité les « aveugle; l'oppression et l'humiliation du « peuple français sont hors de leur pouvoir. « S'ils entrent en France, ils y trouveront leur « tombeau.

« Soldats, nous avons des marches forcées a « faire, des batailles à livrer, des périls à cou- « rir; mais avec de la constance, la victoire « sera à nous; les Droits de l'homme et le « bonheur de la patrie seront reconquis. Pour « tout Français qui a du cœur, le moment est « arrivé de vaincre ou de périr.

« NAPOLÉON. »

On ne se figurera jamais les cris qui s'élevèrent alors; c'était un spectacle qui vous grandissait l'âme; on aurait dit que l'Empereur nous avait soufflé son esprit des batailles, et nous ne demandions plus qu'à tout massacrer.

Le général était parti depuis longtemps, que les cris continuaient encore, et moi-même j'étais content; je voyais que tout cela c'était la vérité : que les Prussiens, les Autrichiens, les Russes, qui dans le temps ne parlaient que de la délivrance des peuples, avaient profité de la première occasion pour tout happer; que tous ces grands mots de liberté, qu'ils avaient mis en avant en 1813 pour entraîner la jeunesse contre nous, toutes les promesses de constitutions qu'ils avaient faites, ils les avaient mises de côté. Je les regardais comme des gueux, comme des gens qui ne tenaient pas à leur parole, qui se moquaient des peuples, et qui n'avaient qu'une idée très-petite, très-misérable : c'était de rester toujours à la meilleure place, avec leurs enfants et descendants bons ou mauvais, justes ou injustes, sans s'inquiéter de la la loi de Dieu.

Voilà ce que je voyais. Cette proclamation me paraissait très-belle. Je pensais même que le père Goulden en serait très-content, parce que l'Empereur n'avait pas oublié les Droits de l'homme, qui sont la liberté, l'égalité, la justice, et toutes ces grandes idées qui font que les hommes, au lieu d'agir comme les animaux, se respectent eux-mêmes et respectent aussi les droits de leur prochain.

Notre courage était donc beaucoup augmenté par ces paroles fortes et justes. Les anciens disaient en riant :

« Cette fois, nous n'allons pas languir... à la première marche, nous tombons sur les Prussiens ! »

Et les conscrits, qui n'avaient pas encore entendu ronfler les boulets, se réjouissaient plus que les autres. Les yeux de Buche brillaient comme ceux d'un chat; il s'était assis au bord du chemin, son sac ouvert sur le talus, et repassait lentement son sabre, en es-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sayant le fil à la pointe de son soulier. D'autres affilaient leur baïonnette, ou rajustaient leur pierre à fusil, ce qui se fait toujours en campagne, la veille d'une rencontre. — Dans ces moments, mille idées vous passent par la tête, on fronce le sourcil, on serre les lèvres, on a de mauvaises figures.

Le soleil se penchait de plus en plus derrière les blés; quelques détachements allaient chercher du bois au village, ils en rapportaient aussi des oignons, des poireaux, du sel, et même des quartiers de vache pendus à de grandes perches sur leurs épaules.

C'est autour des feux, lorsque les marmites commençaient à bouillonner et que la fumée tournait dans le ciel, qu'il aurait fallu voir la mine joyeuse qu'on avait; l'un parlait de Lutzen, l'autre d'Austerlitz, l'autre de Wagram, d'Iéna, de Friedland, de l'Espagne, du Portugal, de tous les pays du monde. Tous parlaient ensemble; mais on n'écoutait que les anciens, les bras couverts de chevrons, qui parlaient mieux et montraient les positions à terre avec le doigt, en expliquant les par file à droite et les par file à gauche, par trente ou quarante en bataille. On croyait tout voir en les écoutant.

Chacun avait sa cuiller d'étain à la boutonnière et pensait :

« Le bouillon va bien... c'est une bonne viande bien grasse. »

La nuit alors était venue. Après la distribution on avait l'ordre d'éteindre les feux et de ne pas sonner la retraite, ce qui signifiait que l'ennemi n'était pas loin, et qu'on craignait de l'effaroucher.

Il commençait à faire clair de lune. Buche et moi nous mangions à la même gamelle. Quand nous eûmes fini, durant plus de deux heures il me raconta leur vie au Harberg, leur grande misère lorsqu'il fallait traîner des cinq et six stères de bois sur une *schlitte*, en risquant d'être écrasés, surtout à la fonte des neiges. L'existence des soldats, la bonne gamelle, le bon pain, la ration régulière, les bons habits chauds, les chemises bien solides en grosse toile, tout cela lui paraissait admirable. Jamais il ne s'était figuré qu'on pouvait vivre aussi bien; et la seule idée qui le tourmentait, c'était de faire savoir à ses deux frères, Gaspard et Jacob, sa belle position, pour les décider à s'engager aussitôt qu'ils auraient l'âge.

« Oui, lui disais-je, c'est bien; mais les Russes, les Anglais, les Prussiens... tu ne penses pas à cela.

—Je me moque d'eux, faisait-il; mon sabre coupe comme un tranchet, ma baïonnette pique comme une aiguille. C'est plutôt eux qui doivent avoir peur de me rencontrer. »

Nous étions les meilleurs amis du monde; je l'aimais presque autant que mes anciens camarades Klipfel, Furst et Zébédé. Lui m'aimait bien aussi; je crois qu'il se serait fait hacher pour me tirer d'embarras.—Les anciens camarades de lit ne s'oublient jamais; de mon temps, le vieux Harwig, que j'ai connu plus tard à Phalsbourg, recevait encore une pension de son ancien camarade Bernadotte, roi de Suède. Si j'étais devenu roi, j'aurais aussi fait une pension à Jean Buche, car s'il n'avait pas un grand esprit, il avait un bon cœur, ce qui vaut encore mieux.

Pendant que nous étions à causer, Zébédé vint me frapper sur l'épaule.

« Tu ne fumes pas, Joseph ? me dit-il.

—Je n'ai pas de tabac. »

Aussitôt il m'en donna la moitié d'un paquet.

Je vis qu'il m'aimait toujours, malgré la différence des grades, et cela m'attendrit. Lui ne se possédait plus de joie, en songeant que nous allions tomber sur les Prussiens.

« Quelle revanche ! s'écriait-il. Pas de quartier... Il faut que tout soit payé depuis la Katzbach jusqu'à Soissons. »

On aurait cru que ces Prussiens et ces Anglais n'allaient pas se défendre, et que nous ne risquions pas d'attraper des boulets et de la mitraille, comme à Lutzen, à Gross-Beren, à Leipzig et partout. Mais que peut-on dire à des gens qui ne se rappellent rien et qui voient tout en beau? Je fumais tranquillement ma pipe et je répondais :

« Oui !... oui !... nous allons les arranger, ces gueux-là !... Nous allons les bousculer... Ils vont en voir des dures... »

J'avais laissé bourrer sa pipe à Jean Buche; et comme nous étions de garde, Zébédé, vers neuf heures, alla relever les premières sentinelles à la tête du piquet. Moi, je sortis de notre cercle, et j'allai m'étendre quelques pas en arrière, l'oreille sur le sac, au bord d'un sillon. Le temps était si chaud, qu'on entendait les cigales chanter longtemps encore après le coucher du soleil; quelques étoiles brillaient au ciel, pas un souffle n'arrivait sur la plaine, les épis restaient droits, et dans le lointain les horloges des villages sonnaient neuf heures, dix heures, onze heures. Je finis par m'endormir. C'était la nuit du 14 au 15 juin 1815.

Entre deux et trois heures du matin, Zébédé vint me secouer.

« Debout ! disait-il, en route ! »

Buche était aussi venu s'étendre près de moi; nous nous levâmes. C'était notre tour de rele-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ver les postes. Il faisait encore nuit, mais le jour étendait une ligne blanche au bord du ciel, le long des blés. A trente pas plus loin, le lieutenant Bretonville nous attendait au milieu du piquet. C'est dur de se lever, quand on dort si bien après une marche de dix heures. Tout en bouclant notre sac, nous avions rejoint le piquet. Au bout de deux cents pas, derrière une haie, je relevai la sentinelle en face de Roly. Le mot d'ordre était : « Jemmapes et Fleurus ! » Cela me revient d'un coup... Comme pourtant les choses dorment dans notre esprit durant des années ! ce mot d'ordre ne m'était pas revenu depuis 1815.

Je crois encore voir le piquet qui rentre dans le chemin, pendant que je renouvelle mon amorce à la lueur des étoiles ; et j'entends au loin les autres sentinelles marcher lentement, tandis que les pas du piquet s'éloignent à l'intérieur de la colline.

Je me mis à marcher l'arme au bras le long de la haie. Le village, avec ses petits toits de chaume et plus loin son clocher d'ardoises, s'élevait au-dessus des moissons. Un hussard à cheval, en sentinelle au milieu du chemin, regardait, son mousqueton appuyé sur la cuisse. C'est tout ce qu'on voyait.

Longtemps j'attendis là, songeant, écoutant et marchant. Tout dormait. La ligne blanche du ciel grandissait.

Cela dura plus d'une demi-heure. La lumière matinale grisonnait au loin le pays ; deux ou trois cailles s'appelaient et se répondaient d'un bout de la plaine à l'autre. Je m'étais arrêté tout mélancolique, car en entendant ces voix je me représentais les Quatre-Vents, Danne, les Baraques-du-Bois-de-Chênes ; je pensais : « Là-bas, dans nos blés, les cailles chantent aussi sur la lisière du bois de la Bonne-Fontaine. Est-ce que Catherine dort... et la tante Grédel, et M. Goulden, et toute la ville ?... Les gardes nationaux de Nancy nous ont relevés maintenant ! » Et je voyais les sentinelles des deux poudrières, les corps de garde des deux portes ; enfin des idées innombrables me venaient, quand dans le lointain le galop d'un cheval s'entendit. Je regardai d'abord sans rien voir. Ce galop, au bout de quelques minutes, entra dans le village ; ensuite tout se tut. Seulement il se fit une rumeur confuse. Qu'est-ce que cela signifiait ? Un instant après le cavalier sortit de Roly dans notre chemin, ventre à terre ; je m'avançai au bord de la haie, l'arme prête, en criant :

« Qui vive ?

—France !

—Quel régiment ?

—Douzième chasseurs... estafette.

—Quand il vous plaira. »

Il poursuivit sa route en redoublant de vitesse. Je l'entendis s'arrêter au milieu de notre campement et crier :

« Le commandant ? »

Je m'avançai sur le dos de la colline pour voir ce qui se passait. Presque aussitôt il se fit un grand mouvement : les officiers arrivaient ; le chasseur, toujours à cheval, parlait au commandant Gémeau ; des soldats s'approchaient aussi. J'écoutais, mais c'était trop loin Le chasseur repartit en remontant la côte. Tout paraissait en révolution ; on criait, on gesticulait.

Tout à coup la diane se mit à battre. Le piquet qui relevait les postes tournait au coude du chemin. Zébédé de loin m'avait l'air tout pâle.

« Arrive ! » me dit-il en passant.

Deux sentinelles restaient plus loin sur la gauche. On ne parle pas sous les armes, malgré cela Zébédé me dit tout bas :

« Joseph, nous sommes trahis ; Bourmont, le général de la division d'avant-garde et cinq autres brigands de son espèce viennent de passer à l'ennemi. »

Sa voix tremblait. Tout mon sang ne fit qu'un tour, et regardant les autres du piquet, deux vieux à chevrons, je vis que leurs moustaches grises frissonnaient ; ils roulaient des yeux terribles, comme s'ils avaient cherché quelqu'un à tuer, mais ils ne disaient rien.

Nous pressions le pas pour relever les deux autres sentinelles. Quelques minutes après, en rentrant au bivouac, nous trouvâmes le bataillon déjà sous les armes, prêt à partir. La fureur et l'indignation étaient peintes sur toutes les figures ; les tambours roulaient. Nous reprîmes nos rangs. Le commandant et le capitaine adjudant-major, à cheval sur le front du bataillon, attendaient, pâles comme des morts. Je me souviens que le commandant, tout à coup tirant son épée pour faire cesser le roulement, voulut dire quelque chose ; mais les idées ne lui venaient pas, et, comme un fou, il se mit à crier :

« Ah ! canailles !... ah ! misérables chouans !... *Vive l'Empereur !* Pas de quartier !... »

Il bredouillait et ne savait plus ce qu'il disait ; mais tout le bataillon trouvait qu'il parlait très-bien, et l'on se mit à crier tous ensemble comme des loups :

« En avant !... en avant !... A l'ennemi !... Pas de quartier ! »

On traversa le village au pas de charge ; le dernier soldat s'indignait de ne pas voir tout de suite les Prussiens. Ce n'est qu'au bout d'une

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Un hussard à cheval regardait. (Page 63.)

heure, après avoir fait chacun ses réflexions, qu'on se remit à jurer, à crier, d'abord tout bas, ensuite tout haut, de sorte qu'à la fin le bataillon était comme des révoltés. Les uns disaient qu'il fallait exterminer tous les officiers de Louis XVIII, les autres qu'on voulait nous livrer tous en masse; et même plusieurs criaient que les maréchaux trahissaient, qu'ils devaient passer au conseil de guerre pour être fusillés, et d'autres choses semblabbles.

Le commandant alors ordonna de faire halte, et passa devant nous en criant « que les traîtres étaient partis trop tard; que nous allions attaquer le même jour et que l'ennemi n'aurait pas le temps de profiter de la trahison, qu'il serait surpris et culbuté. »

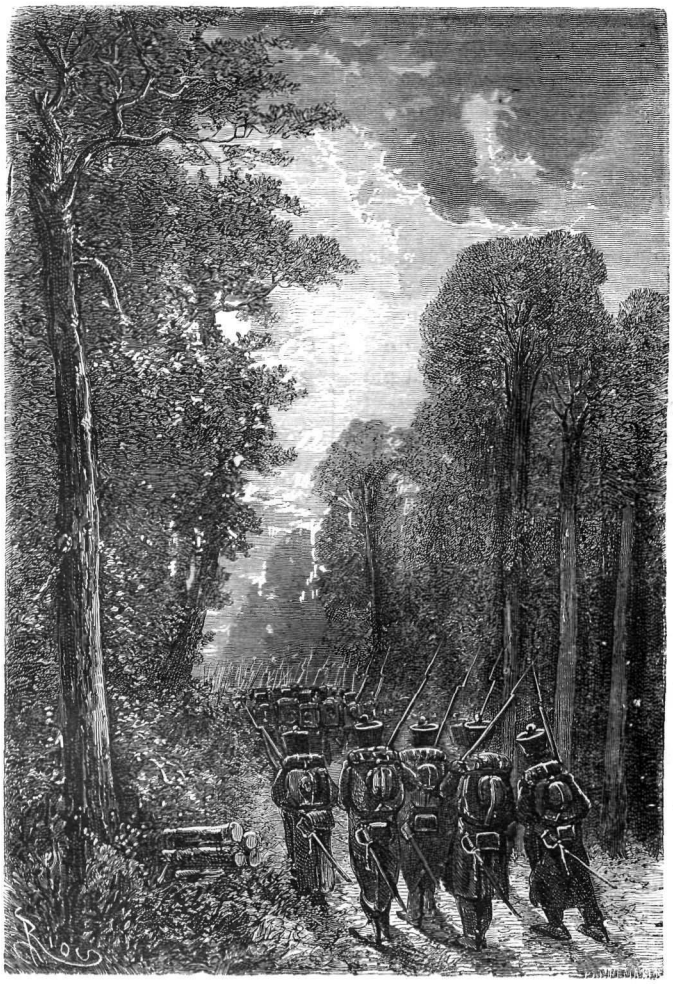
Ces paroles calmèrent la fureur d'un grand nombre. On se remit en marche, et l'on répétait tout le long de la route que les plans avaient été livrés trop tard.

Mais ce qui changea notre colère en joie, c'est lorsque, vers dix heures, nous entendîmes tout à coup le canon gronder à gauche, à cinq ou six lieues, de l'autre côté de la Sambre. C'est alors que les hommes levèrent leurs shakos à la pointe de leurs baïonnettes, et qu'ils se mirent à crier :

« En avant! *Vive l'Empereur !* »

Beaucoup de vieux en pleuraient d'attendrissement. Sur toute cette grande plaine, ce n'était qu'un cri immense; quand un régiment avait fini, l'autre recommençait. Le canon grondait toujours, on redoublait le pas, et comme nous marchions sur Charleroi depuis

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



« J'aime pourtant sentir l'odeur du bois, » disait Buche. (Page 67.)

sept heures, l'ordre arriva par estafette d'appuyer à droite.

Je me rappelle aussi que, dans tous les villages où nous passions, les hommes, les femmes, les enfants regardaient par leurs fenêtres et sur leurs portes ; qu'ils levaient les mains d'un air joyeux et criaient :

« Les Français !... les Français !... »

On voyait que ces gens nous aimaient, qu'ils étaient du même sang que nous ! et même, dans les deux haltes que nous fîmes, ils arrivaient avec leur bon pain de ménage, le couteau de fer-blanc enfoncé dans la croûte, et leurs grosses cruches de bière noire, en nous tendant cela sans rien nous demander. Nous étions arrivés en quelque sorte pour leur délivrance sans le savoir. Personne dans leur pays ne savait rien non plus, ce qui montre bien la finesse de l'Empereur, puisque dans ce coin de la Sambre et de la Meuse nous étions déjà plus de cent mille hommes, sans que la moindre nouvelle en fût arrivée aux ennemis. La trahison de Bourmont nous empêcha de les surprendre dispersés dans leurs cantonnements : tout aurait été fini d'un seul coup ; mais alors il était bien plus difficile de les exterminer.

Nous continuâmes à marcher toute l'après-midi, par cette grande chaleur, dans la poussière des chemins. Plus nous avancions, plus nous voyions devant nous d'autres régiments d'infanterie et de cavalerie. On se tassait pour ainsi dire de plus en plus, car derrière nous il en venait encore d'autres. Vers les cinq heu-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

res, nous arrivâmes dans un village où les bataillons et les escadrons défilaient sur un pont de briques. En traversant ce village, que notre avant-garde avait enlevé, nous vîmes quelques Prussiens étendus à droite et à gauche dans les ruelles. Je dis à Jean Buche :

« Ça, ce sont des Prussiens... J'en ai vu pas mal du côté de Lutzen et de Leipzig, et tu vas en voir aussi, Jean !

—Tant mieux ! fit-il, c'est tout ce que je demande ! »

Le village que nous traversions s'appelait Châtelet; la rivière, c'était la Sambre : une eau jaune pleine de terre glaise, et profonde ; ceux qui par malheur y tombent ont de la peine à s'en tirer, car les bords sont à pic ; nous avons reconnu cela plus tard.

De l'autre côté du pont, on nous fit bivouaquer le long de la rivière. Nous n'étions pas tout à fait l'avant-garde, puisque des hussards avaient passé avant nous ; mais nous étions la première infanterie du corps de Gérard.

Tout le reste de ce jour, le quatrième corps défila sur le pont, et nous apprîmes à la nuit que l'armée avait passé la Sambre ; qu'on s'était battu près de Charleroi, à Marchiennes et à Jumet.

XVII

Une fois sur l'autre rive de la Sambre, on mit les armes en faisceaux dans un verger, et chacun put allumer sa pipe et respirer en regardant les hussards, les chasseurs, l'artillerie et l'infanterie défiler d'heure en heure sur le pont et prendre position dans la plaine.

Sur notre front se trouvait une forêt de hêtres ; elle s'étendait du côté de Fleurus, et pouvait avoir trois lieues d'un bout à l'autre. On voyait à l'intérieur de grandes places jaunes ; c'étaient des chaumes, et même des carrés de blé, au lieu de ronces, de genêts et de bruyères comme chez nous. Une vingtaines de maisons, vieilles et décrépites, dépassaient le pont, car le Châtelet est un village très-grand, plus grand que la ville de Saverne.

Entre les bataillons et les escadrons qui défilaient toujours arrivaient des femmes, des hommes, des enfants avec des cruches de bière vineuse, du pain et de l'eau-de-vie blanche très-forte, qu'ils nous vendaient moyennant quelques sous. Buche et moi nous cassâmes une croûte en regardant ces choses, et même en riant avec les filles, qui sont blondes et très-jolies dans ce pays.

Tout proche de nous se découvrait le petit village de Catelineau, et sur notre gauche, bien loin entre le bois et la rivière, le village de Gilly.

La fusillade, les coups de canon et les feux de peloton roulaient toujours dans cette direction. La nouvelle arriva bientôt que les Prussiens, repoussés de Charleroi par l'Empereur, s'étaient mis en carrés au coin de la forêt. De minute en minute on s'attendait à marcher pour leur couper la retraite. Mais entre sept et huit heures la fusillade cessa ; les Prussiens s'étaient retirés sur Fleurus, après avoir perdu l'un de leurs carrés, le reste s'était sauvé dans le bois ; et nous vîmes arriver deux régiments de dragons. Ils prirent position à notre droite le long de la Sambre.

Le bruit courut quelques instants après que le général Le Tort, de la garde, venait de recevoir une balle dans le ventre, à l'endroit même où, durant sa jeunesse, il menait paître le bétail d'un fermier. Que de choses étonnantes on voit dans la vie ! Ce général avait combattu partout en Europe depuis vingt ans, et c'est là que la mort l'attendait.

Il pouvait être huit heures du soir, et l'on pensait que nous resterions au Châtelet jusqu'après le défilé de nos trois divisions. Un vieux paysan chauve, en blouse bleue et bonnet de coton, sec comme une chèvre, qui se trouvait avec nous, disait au capitaine Grégoire que de l'autre côté du bois, dans un fond, se trouvaient le village de Fleurus et celui de Lambusart, plus petit et sur la droite ; que depuis au moins trois semaines les Prussiens avaient des hommes dans ces villages ; qu'il en était même arrivé d'autres la veille et l'avant-veille. Il nous disait aussi que le long d'une grande route blanche, bordée d'arbres, qu'on voyait filer tout droit à deux bonnes lieues sur notre gauche, les Belges et les Hanovriens avaient des postes à Gosselies et aux Quatre-Bras ;—que c'était la grande route de Bruxelles, où les Anglais, les Hanovriens, les Belges avaient toutes leurs forces ; tandis que les Prussiens, à quatre ou cinq lieues sur la droite, occupaient la route de Namur ; qu'entre eux et les Anglais, du plateau des Quatre-Bras jusque sur le plateau de Ligny, en arrière de Fleurus, s'étendait une bonne chaussée, où leurs estafettes allaient et venaient du matin au soir, de sorte que les Anglais apprenaient toutes les nouvelles des Prussiens, et les Prussiens toutes celles des Anglais ; qu'ils pouvaient ainsi se secourir les uns les autres, en s'envoyant des hommes, des canons et des munitions par cette chaussée.

Naturellement, en entendant cela, l'idée me vint tout de suite que nous n'avions rien de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

mieux à faire que de prendre cette grande traverse, pour les empêcher de s'aider; cela vous tombait sous le bon sens, et je n'étais pas le seul auquel cette idée venait; mais on ne disait rien dans la crainte d'interrompre ce vieux. Au bout de cinq minutes, la moitié du bataillon était en cercle autour de lui. Il fumait une pipe de terre et nous montrait toutes les positions avec son tuyau; étant commissionnaire pour les paquets entre le Châtelet, Fleurus et Namur, il connaissait les moindres détails du pays et voyait journellement ce qui s'y passait. Il se plaignait beaucoup des Prussiens, disant que c'étaient des êtres fiers, insolents, dangereux pour les femmes; qu'on ne pouvait jamais les contenter, et que les officiers se vantaient de nous avoir ramenés depuis Dresde jusqu'à Paris, en nous faisant courir devant eux comme des lièvres.

Voilà ce qui m'indigna! Je savais qu'ils avaient été deux contre un à Leipzig, que les Russes, les Autrichiens, les Saxons, les Bavarois, les Wurtembergeois, les Suédois, toute l'Europe nous avait accablés, lorsque les trois quarts de notre armée étaient malades du typhus, du froid, de la faim, des marches et des contre-marches; ce qui ne nous avait pas encore empêchés de leur passer sur le ventre à Hanau, et de les battre cinquante fois un contre trois, en Champagne, en Alsace, dans les Vosges et partout. Ces vanteries des Prussiens me révoltaient; je pris leur race en horreur, et je pensai :

« Ce sont pourtant des gueux pareils qui vous aigrissent le sang! »

Ce vieux disait aussi que les Prussiens répétaient sans cesse qu'ils allaient bientôt se réjouir à Paris, en buvant les bons vins de France, et que l'armée française n'était qu'une bande de brigands.

En entendant cela, je m'écriai en moi-même:

« Joseph, maintenant c'est trop fort... tu n'auras plus de pitié... C'est l'extermination de l'extermination! »

Neuf heures et demie tintaient au village du Châtelet, les hussards sonnaient la retraite, et chacun s'arrangeait derrière une haie, derrière un rucher ou dans un sillon pour dormir, lorsque le général de brigade Schœffer vint donner l'ordre au bataillon de se porter de l'autre côté du bois, en avant-garde. Je vis aussitôt que notre malheureux bataillon allait toujours être en avant-garde, comme en 1813. C'est triste pour un régiment d'avoir de la réputation; les hommes changent, mais le numéro reste. Le 6e léger avait un bien beau numéro, et je savais ce que cela coûte d'avoir un si beau numéro!

Ceux d'entre nous qui avaient envie de dormir n'eurent pas longtemps sommeil; car lorsqu'on sait l'ennemi très-proche et qu'on se dit : « Les Prussiens sont peut-être là, qui nous attendent embusqués dans ce bois! » cela vous fait ouvrir l'œil.

Quelques hussards déployés en éclaireurs à droite et à gauche du chemin précédaient la colonne. Nous marchions au pas ordinaire, nos capitaines dans l'intervalle des compagnies, et le commandant Gémeau à cheval au milieu du bataillon, sur sa petite jument grise.

Avant de partir, chaque homme avait reçu sa miche de trois livres et deux livres de riz; c'est ainsi que la campagne s'ouvrit pour nous.

Il faisait un clair de lune magnifique, tout le pays et même la forêt, à trois quarts de lieue devant nous, brillait comme de l'argent. Malgré moi je songeais au bois de Leipzig, où j'avais glissé dans un trou de terre glaise avec deux hussards prussiens, pendant que le pauvre Klipfel était haché plus loin en mille morceaux; cette idée me rendait très-attentif. — Personne ne parlait; Buche lui-même dressait la tête, en serrant les dents, et Zébédé, sur la gauche de la compagnie, ne regardait pas de mon côté, mais dans l'ombre des arbres, comme tout le monde.

Il nous fallut près d'une heure pour arriver au bois; à deux cents pas on cria : « Halte! » Les hussards se replièrent sur les flancs du bataillon, une compagnie fut déployée en tirailleurs sous bois. On attendit environ cinq minutes, et comme aucun bruit, aucun avertissement n'arrivait, on se remit en marche. Le chemin que nous suivions dans cette forêt était un chemin de charrettes assez large. La colonne marquait le pas dans l'ombre. A chaque instant de grandes places vides donnaient de l'air et de la lumière. On avait fait aussi quelques coupes, et le bois blanc, en stères entre deux piquets, brillait de loin en loin. Du reste, rien ne s'entendait ni ne se voyait.

Buche me disait tout bas :

« J'aime pourtant sentir l'odeur du bois; c'est comme au Harberg. »

Et je pensais : « Je me moque bien de l'odeur du bois! pourvu que nous ne recevions pas de coups de fusil, voilà le principal. » Enfin, au bout de deux heures, la lumière reparut au fond du taillis, et nous arrivâmes heureusement de l'autre côté sans avoir rien rencontré. Les hussards qui nous suivaient repartirent aussitôt, et le bataillon mit l'arme au pied.

Nous étions dans un pays de blé comme je n'en ai jamais vu de pareil. Ces blés étaient en fleur, encore un peu verts; les orges étaient déjà presque mûres. Cela s'étendait à perte de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vue. Nous regardions tous au milieu du plus grand silence, et je vis alors que le vieux ne nous avait pas trompés, car au fond d'une espèce de creux, à deux mille pas en avant de nous, et derrière un petit renflement, s'élevaient la pointe d'un vieux clocher et quelques pignons couverts d'ardoises où donnait la lune. Ce devait être Fleurus. Plus proche de nous, sur notre droite, se découvraient des chaumières, quelques maisons et un autre clocher; c'était sans doute Lambusart. Mais beaucoup plus loin, au bout de cette grande plaine, à plus d'une lieue et derrière Fleurus, le terrain se renflait en collines, et ces collines brillaient de feux innombrables. On reconnaissait très-bien trois gros villages, qui s'étendaient sur ces hauteurs, de gauche à droite, et que nous avons su depuis être Saint-Amand, le plus proche de nous, Ligny au milieu, et plus loin, à deux bonnes lieues au moins, Sombref. Cela se voyait mieux qu'en plein jour, à cause des feux de l'ennemi. L'armée des Prussiens se trouvait là dans les maisons, dans les vergers, dans les champs. Et derrière ces trois villages en ligne, s'en découvrait encore un autre plus haut et plus loin, sur la gauche, où des feux brillaient aussi; c'était celui de Bry, où les gueux devaient avoir leurs réserves.

Tout cela, je le comprenais très-bien, et même je voyais que ce serait très-difficile à prendre. Enfin nous regardions ce spectacle grandiose.

Dans la plaine, sur notre gauche, brillaient aussi des feux, mais il était clair que c'étaient ceux du troisième corps, qui, vers huit heures, avait tourné le coin de la forêt, après avoir repoussé les Prussiens, et qui s'était arrêté dans quelque village encore bien loin de Fleurus. Quelques feux le long du bois, sur la même ligne que nous, étaient aussi de notre armée; je crois me rappeler que nous en avions des deux côtés, mais je n'en suis pas sûr; la grande masse, dans tous les cas, était à gauche.

On posa tout de suite des sentinelles aux environs, après quoi chacun se coucha sur la lisière du bois, sans allumer de feux, en attendant les nouveaux ordres.

Le général Schœffer vint encore cette même nuit, avec des officiers de hussards. Le commandant Gémeau veillait sous les armes; ils causèrent tout haut à vingt pas de nous. Le général disait que notre corps d'armée continuait à défiler, mais qu'il était bien en retard; qu'il ne serait pas même au complet le lendemain; et j'ai vu par la suite qu'il avait raison, puisque notre quatrième bataillon, qui devait nous rejoindre au Châtelet, n'arriva que le lendemain de la bataille, lorsque nous étions presque tous exterminés dans ce gueux de Ligny, et qu'il ne nous restait plus seulement quatre cents hommes; au lieu que, s'il avait été là, nous aurions donné ensemble, et qu'il aurait eu sa part de gloire.

Comme j'avais été de garde la veille, je m'étendis tranquillement au pied d'un arbre, côte à côte avec Buché, au milieu des camarades. Il pouvait être une heure du matin. C'était le jour de la terrible bataille de Ligny. La moitié de ceux qui dormaient là devaient laisser leurs os dans ces villages que nous voyions, et dans ces grandes plaines si riches en grains de toutes sortes; ils devaient aider à faire pousser les blés, les orges et les avoines pendant les siècles des siècles. S'ils l'avaient su, plus d'un n'aurait pas si bien dormi, car les hommes tiennent à leur existence, et ce serait une triste chose de penser : « Aujourd'hui, je respire pour la dernière fois. »

XVIII

Durant cette nuit l'air était lourd, je m'éveillais toutes les heures malgré la grande fatigue; les camarades dormaient, quelques-uns parlaient en rêvant. Buche ne bougeait pas. Tout près de nous, sur la lisière du bois, nos fusils en faisceaux brillaient à la lune.

J'écoutais. Dans le lointain à gauche, on entendait des « Qui vive? » sur notre front, des : « *Ver dà?* »

Beaucoup plus près de nous, les sentinelles du bataillon se voyaient immobiles, à deux cents pas, dans les blés jusqu'au ventre. — Je me levais doucement et je regardais : du côté de Sombref, à deux lieues au moins sur notre droite, il arrivait de grandes rumeurs qui montaient et puis cessaient. On aurait dit de petits coups de vent dans les feuilles; mais il ne faisait pas le moindre vent, il ne tombait pas une goutte de rosée, et je pensais :

« Ce sont les canons et les fourgons des Prussiens qui galopent là-bas sur la route de Namur, et leurs bataillons, leurs escadrons qui viennent toujours. Mon Dieu! dans quelle position nous allons être demain, avec cette masse de gens devant nous, qui se renforcent encore de minute en minute ! »

Ils avaient éteint leurs feux à Saint-Amand et à Ligny, mais du côté de Sombref il en brillait beaucoup plus : les régiments prussiens, qui venaient d'arriver à marches forcées, faisaient sans doute leur soupe. — Des idées innombrables me passaient par la tête; je me

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

recouchais et je me rendormais pour une demi-heure. Quelquefois aussi je me disais :

« Tu t'es sauvé de Lutzen, de Leipzig et de Hanau, pourquoi ne te réchapperais-tu pas encore d'ici? »

Mais ces espérances que je me donnais ne m'empêchaient pas de reconnaître que ce serait terrible.

A la fin, je m'étais pourtant endormi tout à fait, lorsque le tambour-maître Padoue se mit à battre lui-même la diane; il se promenait de long en large sur la lisière du bois, et se complaisait dans ses roulements et ses redoublés. Les officiers étaient déjà réunis sur la colline dans les blés, ils regardaient vers Fleurus, causant entre eux.

Notre diane commence toujours avant celle des Prussiens, des Russes, des Autrichiens et de tous nos ennemis; c'est comme le chant de l'alouette au tout petit jour. Les autres, avec leurs larges tambours, commencent après leurs roulements sourds, qui vous donnent des idées d'enterrement. Mais leurs trompettes ont de jolis airs pour sonner le réveil, au lieu que les nôtres ne donnent que trois ou quatre coups de langue, et semblent dire :

« En route! nous n'avons pas de temps à perdre. »

Tout le monde se levait, le soleil magnifique montait sur les blés, on sentait d'avance quelle chaleur il allait faire sur les midi. Buche et tous les hommes de corvée partaient avec les bidons chercher de l'eau, pendant que d'autres secouaient l'amadou dans une poignée de paille pour allumer les feux. Le bois ne manquait pas, chacun cherchait sa brassée dans les coupes. Le caporal Duhem, le sergent Rabot et Zébédé vinrent causer avec moi. Nous étions tous partis ensemble en 1813; ils avaient été de ma noce, aux Quatre-Vents, de sorte que, malgré la différence des grades, ils conservaient toujours un bon fonds pour Joseph.

« Eh bien! me cria Zébédé, la danse va recommencer?

—Oui, » lui dis-je.

Et, me rappelant tout à coup les paroles du pauvre sergent Pinto, le matin de Lutzen, je lui répondis en clignant de l'œil :

« Ça, Zébédé, comme disait le sergent Pinto, c'est une bataille où l'on gagne la croix à travers les coups de refouloir et de baïonnette; et si l'on n'a pas la chance de l'avoir, il ne faut plus compter dessus. »

Alors tous se mirent à rire, et Zébédé s'écria :

« Oui, le pauvre vieux, il la méritait bien; mais c'est plus difficile de l'attraper que le bouquet au mât de cocagne. »

Nous riions tous, et comme ils avaient une gourde d'eau-de-vie, nous cassâmes une croûte en regardant les mouvements qui commençaient à se dessiner. Buche était revenu l'un des premiers avec son bidon; il se tenait derrière nous, les oreilles tendues comme un renard à l'affût. Des files de cavaliers sortaient du bois et traversaient les blés en se dirigeant sur Saint-Amand, le grand village à gauche de Fleurus.

« Ça, disait Zébédé, c'est la cavalerie légère de Pajol, qui va se déployer en tirailleurs; — ça, ce sont les dragons d'Exelmans. Quand les autres auront éclairé la position ils s'avanceront en ligne, je vous en préviens; cela se fait toujours de la même manière, et les canons arrivent avec l'infanterie. La cavalerie fait un à droite ou un à gauche; elle se replie sur les ailes, et l'infanterie se trouve en première ligne. On formera les colonnes d'attaque sur les bons chemins et dans les champs, et l'affaire s'engagera par la canonnade pendant une demi-heure, vingt minutes, plus ou moins; la première distribution est toujours entre canonniers. Quand ils en ont assez, quand la moitié des batteries est à terre, l'Empereur choisit un bon moment pour nous lancer; mais nous autres, c'est de la mitraille que nous attrapons, parce que nous sommes plus près. On s'avance l'arme au bras, au pas accéléré, en bon ordre, et l'on finit toujours au pas de course, à cause de la mitraille qui vous cause des impatiences. Je vous en préviens, conscrits, pour que vous ne soyez pas étonnés. »

Plus de vingt conscrits étaient venus se ranger derrière nous. La cavalerie sortait toujours du bois.

« Je parie, dit le caporal Duhem, que le 4e corps est en marche derrière nous depuis la pointe du jour. »

Et Rabot disait qu'il lui faudrait du temps pour arriver en ligne, à cause des mauvaises traverses dans le bois.

Nous étions là comme des généraux qui délibèrent entre eux, et nous regardions aussi la position des Prussiens autour des villages, dans les vergers et derrière les haies, qui s'élèvent à six et sept pieds dans ce pays. Un grand nombre de leurs pièces étaient en batterie entre Ligny et Saint-Amand; on voyait très-bien le bronze reluire au soleil, ce qui vous inspirait des réflexions de toute sorte.

« Je suis sûr, disait Zébédé, qu'ils ont tout barricadé, qu'ils ont creusé des fossés, qu'ils ont percé des trous dans les murs, et qu'on aurait bien fait de pousser hier soir, à la retraite de leurs carrés, jusqu'au premier village sur la hauteur. Si nous étions au même niveau

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qu'eux, tout irait bien; mais de grimper à travers des haies, sous le feu de l'ennemi, cela coûte du monde, à moins qu'il n'arrive quelque chose par derrière, comme c'est l'habitude de l'Empereur. »

De tous les côtés les anciens causaient de la sorte et les conscrits écoutaient.

En attendant, les marmites pendaient sur le feu, mais avec défense expresse d'employer à cela les baïonnettes, qui se détrempent.

Il pouvait être sept heures, tout le monde croyait que la bataille serait livrée à Saint-Amand, celui des trois villages le plus à notre gauche, entouré de haies et d'arbres touffus, une grosse tour ronde au milieu; et plus haut, derrière, d'autres maisons avec un chemin tournant bordé de pierres sèches. — Tous les officiers disaient : « C'est là que se portera l'affaire. »

Parce que nos troupes venant de Charleroi s'étendaient dans la plaine au-dessous; infanterie et cavalerie, tout filait de ce côté : tout le corps de Vandamme et la division Gérard. Des mille et mille casques brillaient au soleil. Buche, auprès de moi, disait :

« Oh!... oh!... oh!... regarde, Joseph, regarde... il en vient toujours. »

Des files de baïonnettes innombrables se voyaient dans la même direction à perte de vue.

Les Prussiens s'étendaient de plus en plus sur la côte en arrière des villages, où se trouvaient des moulins à vent.

Ce mouvement dura jusqu'à huit heures. Personne n'avait faim, mais on mangeait tout de même, pour n'avoir pas de reproches à se faire; car, une fois la bataille commencée, il faut aller, quand cela durerait deux jours.

Entre huit et neuf heures, les premiers bataillons de notre division débouchèrent aussi du bois. Les officiers venaient serrer la main à leurs camarades, mais l'état-major restait encore en arrière.

Tout à coup nous vîmes des hussards et des chasseurs passer en prolongeant notre front de bataille sur la droite : c'était la cavalerie de Morin. L'idée nous vint aussitôt que dans le moment où le combat serait engagé sur Saint-Amand, et que les Prussiens auraient porté toutes leurs forces de ce côté, nous leur tomberions en flanc par le village de Ligny. Mais les Prussiens eurent la même idée, car depuis ce moment ils ne défilaient plus jusqu'à Saint-Amand et s'arrêtaient à Ligny; ils descendaient même plus bas, et l'on voyait très-bien leurs officiers poster les soldats dans les haies, dans les jardins, derrière les petits murs et les baraques. On trouvait leur position très-solide.— Ils continuaient à descendre dans un pli de terrain entre Ligny et Fleurus, et cela nous étonnait; car nous ne savions pas encore que plus bas passe un ruisseau qui partage le village en deux, et qu'ils étaient alors en train de garnir les maisons de notre côté; nous ne savions pas que si nous avions la chance de les bousculer, ils auraient encore leur retraite plus haut, et nous tiendraient toujours sous leur feu.

Si l'on savait tout dans des affaires pareilles, on n'oserait jamais commencer, parce qu'on n'aurait pas l'espoir de venir à bout d'une entreprise si dangereuse; mais ces choses ne se découvrent qu'à mesure, et dans ce jour nous devions en découvrir beaucoup auxquelles on ne s'attendait pas.

Vers huit heures et demie, plusieurs de nos régiments avaient passé le bois; bientôt on battit le rappel, tous les bataillons prirent les armes. Le général comte Gérard et son état-major arrivaient. Ils passèrent au galop jusque sur la colline au-dessus de Fleurus, sans nous regarder.

Presque aussitôt la fusillade s'engagea; des tirailleurs du corps de Vandamme s'approchaient du village, à gauche; deux pièces de canon partaient aussi traînées par des artilleurs à cheval. Elles tirèrent cinq ou six coups du haut de la colline; puis la fusillade cessa, nos tirailleurs étaient à Fleurus, et nous voyions trois ou quatre cents Prussiens remonter la côte plus loin, vers Ligny.

Le général Gérard regarda ce petit engagement, puis il revint avec ses officiers d'ordonnance, et passa lentement sur le front de nos bataillons, en nous inspectant d'un air pensif, comme pour voir la mine que nous avions. C'était un homme brun, la figure ronde; il pouvait avoir quarante-cinq ans; il avait le bas de la figure large, le menton pointu, la tête grosse; on trouve beaucoup de paysans chez nous qui lui ressemblent, ce ne sont pas les plus bêtes.

Il ne nous dit rien, et quand il eut parcouru la ligne d'un bout à l'autre, tous les commandants et les colonels se réunirent sur notre droite. On nous commanda de mettre l'arme au pied. — Les officiers d'ordonnance allaient alors comme le vent, on ne voyait que cela; mais rien ne bougeait. Seulement le bruit s'était répandu que le maréchal Grouchy nous commandait en chef, et que l'Empereur attaquait les Anglais à quatre lieues de nous, sur la route de Bruxelles.

Cette nouvelle ne nous rendait pas de bonne humeur; plus d'un disait :

« Ce n'est pas étonnant que nous soyons encore là depuis ce matin sans rien faire; si l'Em-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pereur était avec nous, la bataille serait engagée depuis longtemps ; les Prussiens n'auraient pas eu le temps de se reconnaître. »

Voilà les propos qu'on tenait, ce qui montre bien l'injustice des hommes, car, trois heures après, vers midi, tout à coup des milliers de cris de : *Vive l'Empereur!* s'élevèrent à gauche; Napoléon arrivait. Ces cris se rapprochaient comme un orage, et se prolongèrent bientôt jusqu'en face de Sombref. On trouvait que tout était bien ; ce qu'on reprochait au maréchal Grouchy, l'Empereur avait bien fait de le faire, puisque c'était lui.

Aussitôt l'ordre arriva de se porter à cinq cents pas en avant, en appuyant sur la droite, et nous partîmes à travers les blés, les orges, les seigles, les avoines, qui se courbaient devant nous. La grande ligne de bataille, sur notre gauche, ne bougeait toujours pas.

Comme nous approchions d'une grande chaussée que nous n'avions pas encore vue, et que nous découvrions aussi Fleurus, à mille pas en avant de nous, avec son ruisseau bordé de saules, on nous cria :

« Halte ! »

Dans toute la division on n'entendait qu'un murmure :

« Le voilà ! »

L'Empereur arrivait à cheval avec un petit état-major ; de loin, on ne reconnaissait que sa capote grise et son chapeau ; sa voiture, entourée de lanciers, était en arrière. — Il entra par la grande route à Fleurus, et resta dans ce village plus d'une heure, pendant que nous rôtissions dans les blés.

Au bout de cette heure, et lorsqu'on pensait que cela ne finirait plus, des files d'officiers d'ordonnance partirent, les reins pliés, le nez entre les oreilles de leurs chevaux ; deux s'arrêtèrent auprès du général comte Gérard, un resta, l'autre repartit. Après cela, nous attendîmes encore, et tout à coup, d'un bout du pays à l'autre, toutes les musiques des régiments se mirent à jouer ; tout se mêlait : les tambours, les trompettes ! et tout marchait ; cette grande ligne, qui s'étendait bien loin derrière Saint-Amand jusqu'au bois, se courbait, l'aile droite en avant. Comme elle dépassait notre division par derrière, on nous fit encore obliquer à droite, puis on nous cria de nouveau :

« Halte ! »

Nous étions en face de la route qui sort de Fleurus. Nous avions à gauche un mur blanc ; derrière ce mur s'élevaient des arbres, une grande maison, et devant nous se dressait un moulin à vent en briques rouges, haut comme une tour.

A peine faisions-nous halte, que l'Empereur sortit de ce moulin avec trois ou quatre généraux, et deux paysans en blouse, deux vieux qui tenaient leur bonnet de coton à la main. C'est alors que la division se mit à crier : *Vive l'Empereur!* et que je le vis bien, car il arrivait juste en face du bataillon par un sentier, les mains derrière le dos et la tête penchée, en écoutant un de ces vieux tout chauve. Lui ne faisait pas attention à nos cris ; deux fois il se retourna, montrant le village de Ligny. Je le voyais comme le père Goulden, lorsque nous étions assis l'un en face de l'autre à table. Il était devenu beaucoup plus gros et plus jaune depuis Leipzig ; s'il n'avait pas eu sa capote grise et son chapeau, je crois qu'on aurait eu de la peine à le reconnaître : il avait l'air vieux et ses joues tombaient. Cela venait sans doute de ses chagrins à l'île d'Elbe, en songeant à toutes les fautes qu'il avait commises ; car c'était un homme rempli de bon sens et qui voyait bien ses fautes : il avait détruit la Révolution qui le soutenait ; il avait rappelé les émigrés, qui ne voulaient pas de lui ; il avait pris une archiduchesse qui restait à Vienne ; il avait choisi ses plus grands ennemis pour leur demander des conseils... Enfin, il avait tout remis dans le même état qu'avant la Révolution ; il n'y manquait plus que Louis XVIII ; alors les rois avaient mis Louis XVIII à sa place. — Maintenant il était venu renverser le roi légitime ; les uns l'appelaient despote et les autres jacobin ! C'était malheureux, puisqu'il avait tout arrangé lui-même d'avance pour rétablir les Bourbons. Il ne lui restait plus que son armée ; s'il la perdait, tout était perdu pour lui, parce que, dans la nation, les uns voulaient la liberté, comme le père Goulden, et les autres voulaient l'ordre et la paix, comme la mère Grédel, comme moi, comme tous ceux qu'on enlevait pour la guerre.

Ces choses le forçaient de réfléchir terriblement. Il avait perdu la confiance de tout le monde. Les vieux soldats seuls lui conservaient leur attachement ; ils voulaient vaincre ou mourir ; avec des idées pareilles, on est toujours sûr que l'un ou l'autre ne vous manquera pas ; tout devient très-simple et très-clair ; mais bien des gens n'avaient pas les mêmes idées, et, pour ma part, j'aimais beaucoup plus Catherine que l'Empereur.

En arrivant au coin du mur, où des hussards l'attendaient, il monta sur son cheval, et le général Gérard, qui l'avait vu, descendit au galop jusque sur la chaussée. Lui se retourna deux secondes pour l'écouter, ensuite ils entrèrent ensemble dans Fleurus.

Il fallut encore attendre.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



L'Empereur, les mains derrière le dos et la tête baissée... (Page 71.)

Sur les deux heures, le général Gérard revint ; on nous fit obliquer une troisième fois à droite, et toute la division, en colonnes, suivit la grande chaussée de Fleurus, les canons et les caissons dans l'intervalle des brigades. Il faisait une poussière qu'on ne peut s'imaginer. Buche me disait :

« A la première mare que nous rencontrons, coûte que coûte, il faut que je boive. »

Mais nous ne rencontrions pas d'eau.

Les musiques jouaient toujours; derrière nous arrivaient des masses de cavalerie, principalement des dragons. Nous étions encore en marche, lorsque le roulement de la fusillade et des coups de canon commença, comme une digue qui se rompt, et dont l'eau tombe, en entraînant tout de fond en comble.

Je connaissais cela, mais Buche devint tout pâle ; il ne disait rien et me regardait d'un air étonné.

« Oui, oui, Jean, lui dis-je, ce sont les autres là-bas, qui commencent l'attaque de Saint-Amand, mais tout à l'heure notre tour viendra. »

Ce roulement redoublait, les musiques en même temps avaient cessé ; on criait de tous les côtés :

« Halte ! »

La division s'arrêta sur la chaussée, les canonniers sortirent des intervalles et mirent leurs pièces en ligne, à cinquante pas devant nous, les caissons derrière.

Nous étions en face de Ligny. On ne voyait qu'une ligne blanche de maisons à moitié ca-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Nous tombâmes tous à la renverse. (Page 78.)

chées par les vergers — le clocher au-dessus — des rampes de terre jaune, des arbres, des haies, des palissades. Nous étions de douze à quinze mille hommes, sans compter la cavalerie, et nous attendions l'ordre d'attaquer.

La bataille du côté de Saint-Amand continuait, des masses de fumée montaient au ciel.

En attendant notre tour, je me mis à penser avec une tendresse extraordinaire à Catherine; l'idée qu'elle aurait un enfant me traversa l'esprit, je suppliai Dieu de me conserver la vie, mais la bonne pensée me vint aussi que, si je mourais, notre enfant serait là pour les consoler tous, Catherine, la tante Grédel et le père Goulden; que si c'était un garçon, ils l'appelleraient Joseph, et qu'ils le caresseraient; que M. Goulden le ferait danser sur ses genoux, que la tante Grédel l'aimerait, et que Catherine, en l'embrassant, penserait à moi. Je me dis que je ne serais pas tout à fait mort. Mais j'aurais bien voulu pourtant vivre, et je voyais que ce serait terrible.

Buche aussi me dit:

« Écoute, j'ai une croix... si je suis tué... il faut que tu me promettes quelque chose. »

Il me serrait la main.

« Je te le promets, lui dis-je.

— Eh bien! elle est là sur ma poitrine; je veux que tu la rapportes au Harberg, et que tu la pendes dans la chapelle, en souvenir de Jean Buche, mort dans la croyance du Père, du fils et du Saint-Esprit. »

Il me parlait gravement, et je trouvais sa volonté très-naturelle, puisque les uns meuren[t]

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pour les droits de l'homme, d'autres en pensant à leur mère, d'autres à l'exemple des hommes justes qui se sont sacrifiés pour le genre humain : tout cela, c'est une seule et même chose, qu'on appelle autrement, selon sa manière de voir.

Je lui promis donc ce qu'il me demandait, et nous attendîmes encore près d'une demi-heure. Tous ceux qui sortaient du bois vinrent se serrer contre nous ; nous voyions aussi la cavalerie se déployer sur notre droite, comme pour attaquer Sombref.

De notre côté, jusqu'à deux heures et demie, pas un coup de fusil n'avait été tiré, lorsqu'un aide de camp de l'Empereur arriva ventre à terre sur la route de Fleurus, et je pensai tout de suite : « Voici notre tour. Maintenant, que Dieu veille sur nous ; car ce n'est pas nous autres, pauvres malheureux, qui pouvons nous sauver dans des massacres pareils ! »

J'avais à peine eu le temps de me faire ces reflexions, que deux bataillons partirent à droite sur la chaussée, avec de l'artillerie, du côté de Sombref, où des uhlans et des hussards prussiens se déployaient en face de nos dragons. Ces deux bataillons eurent la chance de rester en position sur la route toute cette journée pour observer la cavalerie ennemie, pendant que nous allions enlever le village où les Prussiens étaient en force.

On forma les colonnes d'attaque sur le coup de trois heures ; j'étais dans celle de gauche, qui partit la première, au pas accéléré, dans un chemin tournant. De ce côté de Ligny se trouvait une grosse masure en briques ; elle était ronde et percée de trous ; elle regardait dans le chemin où nous montions, et nous la regardions aussi par-dessus les blés. La seconde colonne au milieu partit ensuite, parce qu'elle n'avait pas tant de chemin à faire et montait tout droit ; nous devions la rencontrer à l'entrée du village. Je ne sais pas quand la troisième partit, nous ne l'avons rencontrée que plus tard.

Tout alla bien jusque dans un endroit où le chemin coupe une petite hauteur et redescend plus loin dans le village. Comme nous entrions entre ces deux petites buttes couvertes de blé, et que nous commencions à découvrir les premières maisons, tout à coup une véritable grêle de balles arriva sur notre tête de colonne avec un bruit épouvantable : de tous les trous de la grosse masure, de toutes les fenêtres et de toutes les lucarnes des maisons, des haies, des vergers, par-dessus les petits murs en pierres sèches, la fusillade se croisait sur nous comme des éclairs. En même temps, d'un champ en arrière de la grosse tour à gauche, et plus haut que Ligny, du côté des moulins à vent, une quinzaine de grosses pièces mises exprès commencèrent un autre roulement, auprès duquel celui de la fusillade n'était encore, pour ainsi dire, rien du tout. Ceux qui, par malheur, avaient déjà dépassé le chemin creux tombaient les uns sur les autres en tas dans la fumée. Et dans le moment où cela nous arrivait, nous entendions aussi le feu de l'autre colonne s'engager à notre droite, et le grondement d'autres canons, sans savoir si c'étaient les nôtres ou ceux des Prussiens qui tiraient.

Heureusement, le bataillon n'avait pas encore dépassé la colline ; les balles sifflaient et les boulets ronflaient dans les blés au-dessus de nous, en rabotant la terre, mais sans nous faire de mal. Chaque fois qu'il passait des rafles pareilles, les conscrits près de moi baissaient la tête. Je me rappelle que Buche me regardait avec de gros yeux. Les anciens serraient les lèvres.

La colonne s'arrêta. Chacun réfléchissait s'il ne valait pas mieux redescendre, mais cela ne dura qu'une seconde ; dans le moment où la fusillade paraissait se ralentir, tous les officiers, le sabre en l'air, se mirent à crier :

« En avant ! »

Et la colonne repartit au pas de course. Elle se jeta d'abord dans le chemin qui descend à travers les haies, par-dessus les palissades et les murs où les Prussiens embusqués continuaient à nous fusiller.—Malheur à ceux qu'on trouvait, ils se défendaient comme des loups, mais les coups de crosse et de baïonnette les étendaient bientôt dans un coin. Un assez grand nombre, les vieux à moustaches grises, avaient préparé leur retraite ; ils s'en allaient d'un pas ferme, en se retournant pour tirer leur dernier coup, et refermaient une porte, ou bien se glissaient dans une brèche. Nous les suivions sans relâche ; on n'avait plus de prudence ni de miséricorde, et finalement nous arrivâmes tout débandés aux premières maisons, où la fusillade recommença sur nous des fenêtres, du coin des rues et de partout.

Nous avions bien alors les vergers, les jardins, les murs de pierres sèches qui descendaient le long de la colline, mais tout saccagés, bouleversés, les palissades arrachées, et qui ne pouvaient plus servir d'abri. Les cassines en face, bien barricadées, continuaient leur feu roulant sur nous. En dix minutes, ces Prussiens nous auraient exterminés jusqu'au dernier. Alors, en voyant cela, la colonne se mit à redescendre, les tambours, les sapeurs, les officiers et les soldats pêle-mêle sans tourner la tête. Moi je sautais par-dessus les palissades, où jamais de la vie, dans un autre moment, je

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

n'aurais eu l'amour-propre de croire que je pouvais sauter, principalement avec le sac et la giberne sur le dos; et tous les autres faisaient comme moi : —tout dégringolait comme un pan de mur.

Une fois dans le chemin creux, entre les collines, on s'arrêta pour reprendre haleine, car la respiration vous manquait. Plusieurs même se couchaient par terre, d'autres s'essuyaient le dos contre le talus. Les officiers s'indignaient contre nous, comme s'ils n'avaient pas suivi le mouvement de retraite ; beaucoup criaient : « Qu'on fasse avancer les canons ! » D'autres voulaient reformer les rangs, et c'est à peine si l'on s'entendait, au milieu de ce grand bourdonnement de la canonnade, dont l'air tremblait comme pendant un orage.

Je vis Buche revenir en allongeant le pas; sa baïonnette était rouge de sang ; il vint se placer près de moi sans rien dire, en rechargeant.

Plus de cent hommes du bataillon, le capitaine Grégoire, le lieutenant Certain, plusieurs sergents et caporaux restaient dans les vergers; les deux premiers bataillons de la colonne avaient autant souffert que nous.

Zébédé, son grand nez crochu, tout pâle, en m'apercevant de loin, se mit à crier :

« Joseph... pas de quartier ! »

Des masses de fumée blanche passaient au-dessus de la butte. Toute la côte, depuis Ligny jusqu'à Saint-Amand, derrière les saules, les trembles et les peupliers qui bordent ces collines, était en feu.

J'avais grimpé jusqu'au niveau des blés, les deux mains à terre, et voyant ce terrible spectacle, voyant jusqu'au haut de la côte, près des moulins, de grandes lignes d'infanterie noires, l'arme au pied, prêtes à descendre sur nous, et de la cavalerie innombrable sur les ailes, je redescendis en pensant :

« Jamais nous ne viendrons à bout de cette armée; elle remplit les villages, elle garde les chemins, elle couvre la côte à perte de vue, elle a des canons partout ; c'est contraire au bon sens de s'obstiner dans une entreprise pareille ! »

J'étais indigné contre nos généraux, j'en étais même dégoûté.

Tout cela ne prit pas dix minutes. Dieu sait ce que nos deux autres colonnes étaient devenues ; toute cette grande fusillade arrivant de la gauche, et ces volées de mitraille que nous entendions passer dans les airs étaient sans doute pour elles.

J croyais que nous avions déjà notre bonne part de malheurs, lorsque le général Gérard et deux autres généraux, Vichery et Schœffer, arrivèrent de la route au-dessous de nous, ventre à terre, en criant comme des furieux :

« En avant !... en avant !... »

Ils allongeaient leurs sabres, et l'on aurait dit que nous n'avions qu'à monter. Ce sont ces êtres obstinés qui poussent les autres à l'extermination, parce que leur fureur gagne tout le monde.

Nos canons, de la route plus bas, ouvraient leur feu dans le même moment sur Ligny; les toits du village s'écroulaient, les murs s'affaissaient; et d'un seul coup on se remit à courir en avant, les généraux en tête, l'épée à la main, et les tambours par derrière battant la charge. On criait : *Vive l'Empereur!* Les boulets prussiens vous raflaient par douzaines, les balles arrivaient comme la grêle, les tambours allaient toujours : *Pan !... pan !... pan !...* On ne voyait plus rien, on n'entendait plus rien, on passait à travers les vergers; ceux qui tombaient, on n'y faisait pas attention, et deux minutes après on entrait dans le village, on enfonçait les portes à coups de crosse, pendant que les Prussiens vous fusillaient des fenêtres. C'était un vacarme mille fois pire que dehors, parce que les cris de fureur s'y mêlaient; on s'engouffrait dans les maisons à coup de baïonnette; on se massacrait sans miséricorde. De tous les côtés ne s'élevait qu'un cri :

« Pas de quartier ! »

Les Prussiens surpris dans les premières maisons n'en demandaient pas non plus. C'étaient tous de vieux soldats, qui savaient bien ce que signifiait : « Pas de quartier ! » Ils se défendaient jusqu'à la mort.

Je me souviens qu'à la troisième ou quatrième maison d'une rue assez large, qui passe devant l'église et plus loin sur un petit pont, je me souviens qu'en face de cette maison, à droite,—pendant que les grosses tuiles creuses, les ardoises, les briques pleuvaient dans la rue, que les incendies allumés par nos obus remplissaient l'air de fumée, que tout criait, sifflait, petillait autour de nous, — Zébédé me prit par le bras d'un air terrible en criant :

« Arrive ! »

Et que nous entrâmes dans cette maison, dont la grande chambre en bas, toute sombre parce qu'on avait blindé les fenêtres avec des sacs de terre, était déjà pleine de soldats. On apercevait dans le fond un escalier en bois, très-roide, où le sang coulait; des coups de fusil partaient d'en haut, et leurs éclairs montraient, de seconde en seconde, cinq ou six des nôtres affaissés contre la rampe, les bras pendants, et les autres qui leur passaient sur le corps, la baïonnette en avant, pour forcer l'entrée de la soupente.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

C'était quelque chose d'horrible que tous ces hommes,—avec leurs moustaches, leurs joues brunes, la fureur peinte dans les rides,—qui voulaient monter à toute force. En voyant cela, je ne sais quelle rage me prit, et je me mis à crier :

« En avant !... pas de quartier !... »

Si j'avais eu le malheur d'être près de l'escalier, j'aurais été capable de vouloir monter et de me faire hacher. Par bonheur, tous avaient la même idée, pas un n'aurait donné sa place. C'est un vieux tout criblé de coups qui monta sous les baïonnettes. En arrivant à la soupente, il étendit les bras en lâchant son fusil, et se cramponna des deux mains à la balustrade ; deux balles à bout portant ne purent le faire descendre ; et derrière lui trois ou quatre autres, qui se bousculaient pour arriver les premiers, le jetèrent dans la chambre en enjambant les dernières marches.

Alors nous entendîmes là-haut un vacarme qu'on ne peut pas se figurer ; les coups de fusil se suivaient dans cette chambre étroite, les piétinements, les cris faisaient croire que la maison s'abîmait, que tout éclatait. Et d'autres montaient toujours ! — Lorsque j'arrivai derrière Zébédé, tout était encombré de morts et de blessés, les fenêtres en face avaient sauté, le sang avait éclaboussé les murs, il ne restait plus un Prussien debout, et cinq ou six des nôtres se tenaient adossés aux meubles en souriant et regardant d'un air féroce ; ils avaient presque tous des balles dans le corps ou des coups de baïonnette, mais le plaisir de la vengeance était plus fort que le mal. — Quand je songe à cela, les cheveux m'en dressent sur la tête.

Aussitôt que Zébédé vit que les Prussiens étaient bien morts, il redescendit en me répétant :

« Arrive ! il n'y a plus rien à faire ici. »

Et nous sortîmes. Dehors, la colonne avait déjà dépassé l'église ; des milliers de coups de fusil petillaient sur le pont, comme le feu d'une charbonnière qui s'effondre. La seconde colonne, en descendant la grande rue à droite, était venue rejoindre la nôtre ; pendant qu'une de ces grandes colonnes de Prussiens, que j'avais vues sur la côte, en arrière de Ligny, descendait pour nous rejeter hors du village. C'est là qu'on se rencontrait pour la première fois en masses. Deux officiers d'état-major filaient par la rue d'où nous venions.

« Ceux ci, dit Zébédé, vont chercher des canons. Lorsque nous aurons des canons ici, tu verras, Joseph, si l'on peut nous dénicher.

Il courait, et je le suivais.

L'engagement près du pont continuait. La vieille église sonnait cinq heures ; nous avions alors exterminé tous les Prussiens de ce côté du ruisseau, excepté ceux qui se trouvaient embusqués dans la grande masure à gauche, en forme de tour et les murs percés de trous. Des obus avaient mis le feu dans le haut, mais la fusillade continuait au-dessous ; il fallait éviter ce passage.

En avant de l'église nous étions en force ; nous trouvâmes la petite place encombrée de troupes, l'arme au bras, prêtes à marcher ; il en arrivait encore d'autres par une grande rue qui traverse Ligny dans sa longueur. Une seule tête de colonne restait engagée en face du petit pont. Les Prussiens voulaient la repousser ; les feux de file se suivaient sans interruption, comme une eau qui coule. On ne voyait sur la place, à travers la fumée, que des baïonnettes, la façade de l'église, les généraux sur le perron donnant leurs ordres, les officiers d'ordonnance partant au galop, et dans les airs la vieille flèche d'ardoises, où les corneilles tourbillonnaient effrayées de ce bruit.

Le canon de Saint-Amand tonnait toujours.

Entre les pignons à gauche, on apercevait sur la côte de grandes lignes bleues et des masses de cavalerie en route du côté de Sombref, pour nous tourner. C'est là-bas, derrière nous, que devaient se livrer des combats à l'arme blanche entre les uhlans et nos hussards ! Combien nous en avons vu, le lendemain, de ces uhlans étendus dans la plaine !

Notre bataillon, ayant le plus souffert, passait alors en seconde ligne. — Nous retrouvâmes tout de suite notre compagnie, que le capitaine Florentin commandait. Des canons arrivaient aussi par la même rue que nous ; les chevaux galopaient en écumant et secouant la tête comme furieux ; les pièces et les caissons écrasaient tout ; cela devait produire un grand vacarme ; mais, au milieu des coups de canon et du bourdonnement de la fusillade, on n'entendait rien. Tous les soldats criaient, quelques-uns chantaient la main en l'air et le fusil sur l'épaule, mais on ne voyait que leurs bouches ouvertes.

J'avais repris mon rang auprès de Buche, et je commençais à respirer, lorsque tout se remit en mouvement.

Cette fois, il s'agissait de passer le ruisseau, de rejeter les Prussiens de Ligny, de remonter la côte derrière, et de couper leur armée en deux ; alors la bataille serait gagnée ! Chacun comprenait cela, mais avec la masse de troupes qu'ils tenaient en réserve, ce n'était pas une petite affaire.

Tout marchait pour attaquer le pont ; on ne voyait que les cinq ou six hommes devant soi.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

J'étais content de savoir que la colonne s'étendait bien loin en avant.

Ce qui me fit le plus de plaisir, c'est qu'au milieu de la rue, devant une grange dont la porte était défoncée, le capitaine Florentin arrêta la compagnie, et qu'on posta les restes du bataillon dans ces masures à moitié démolies, pour soutenir la colonne d'attaque en tirant par les fenêtres.

Nous étions quinze hommes dans cette grange, que je vois encore avec son échelle qui monte par un trou carré, deux ou trois Prussiens morts contre les murs, la vieille porte criblée de balles, qui ne tenait plus qu'à l'un de ses gonds, et, dans le fond, une lucarne qui donnait sur l'autre rue derrière. — Zébédé commandait notre poste; le lieutenant Bretonville s'établit avec un autre peloton dans la maison en face, le capitaine Florentin ailleurs.

La rue était garnie de troupes jusqu'aux deux coins, près du ruisseau.

La première chose que nous essayâmes de faire, ce fut de redresser et de raffermir la porte; mais nous avions à peine commencé cet ouvrage, qu'on entendit dans la rue un fracas épouvantable : les murs, les volets, les tuiles, tout était raflé d'un coup; deux hommes du poste, restés dehors pour soutenir la porte, tombèrent comme fauchés. En même temps, dans le lointain, près du ruisseau, les pas de la colonne en retraite se mirent à rouler sur le pont, pendant qu'une dizaine de coups pareils au premier soufflaient dans l'air et vous faisaient reculer malgré vous. C'étaient six pièces chargées à mitraille, que Blücher avait masquées au bout de la rue et qui commençaient leur feu.

Toute la colonne, tambours, soldats, officiers, à pied et à cheval, repassèrent en se poussant et se bousculant, comme un véritable ouragan. Personne ne regardait en arrière; ceux qui tombaient étaient perdus. — A peine les derniers avaient-ils dépassé notre porte, que Zébédé se pencha dehors pour voir, et, dans la même seconde il nous cria d'une voix terrible :

« Les Prussiens ! »

Il fit feu. Plusieurs d'entre nous étaient déjà sur l'échelle; mais avant que l'idée de grimper me fût venue, les Prussiens étaient là. Zébédé, Buche et tous ceux qui n'avaient pas eu le temps de monter les repoussaient à la baïonnette. Il me semble encore voir ces Prussiens, — avec leurs grandes moustaches; leurs figures rouges et leurs shakos plats, — furieux d'être arrêtés. Je n'ai jamais eu de secousse pareille. Zébédé criait : « Pas de quartier ! » comme si nous avions été les plus forts. Aussitôt il reçut un coup de crosse sur la tête et tomba.

Je vis qu'il allait être massacré, cela me retourna le cœur... Je sortis en criant : « A la baïonnette ! » Et tous ensemble nous tombâmes sur ces gueux, pendant que les camarades tiraient d'en haut, et que les maisons en face commençaient la fusillade.

Ces Prussiens alors reculèrent, mais il en venait plus loin un bataillon tout entier. Buche prit Zébédé sur ses épaules et monta. Nous n'eûmes que le temps de le suivre, en criant :

« Dépêche-toi ! »

Nous l'aidions de toutes nos forces à grimper. J'étais l'avant-dernier. Je croyais que cette échelle n 'en finirait jamais, car des coups de fusil éclataient déjà dans la grange. Enfin nous arrivâmes heureusement.

Nous avions tous la même idée, c'était de retirer l'échelle; et voyez quelle chose affreuse ! en la tirant à travers les coups de fusil qui partaient d'en bas, et qui firent sauter la tête d'un de nos camarades, nous reconnûmes qu'elle était trop grande pour entrer dans le grenier. Cela nous rendit tout pâles. Zébédé, qui se réveillait, nous dit :

« Mettez donc un fusil dans les échelons. »

Et cette idée nous parut inspiration d'en haut.

Mais c'est au-dessous qu'il fallait entendre le vacarme. Toute la rue était pleine de Prussiens, et notre grange aussi. Ces gens ne se possédaient plus de rage; ils étaient pires que nous et répétaient sans cesse :

« Pas de prisonniers ! »

Nos coups de fusil les indignaient; ils enfonçaient les portes, et l'on entendait les combats dans les maisons, les chutes, les malédictions en français et en allemand, les commandements du lieutenant Bretonville en face, ceux des officiers prussiens ordonnant d'aller chercher de la paille pour mettre le feu. Par bonheur, les récoltes n'étaient pas faites : ils nous auraient tous brûlés.

On tirait dans notre plancher; mais c'étaient de bons madriers en chêne, où les balles tapaient comme des coups de marteau. Nous, les uns derrière les autres, nous continuions la fusillade dans la rue; chaque coup portait.

Il paraît que ces gens avaient repris la place de l'Église, car on n'entendait plus le roulement de notre feu que bien loin. Nous étions seuls, à deux ou trois cents hommes, au milieu de trois ou quatre mille.

Alors je m'écriai en moi-même :

« Voici ta fin, Joseph ! jamais tu ne te réchapperas d'ici, c'est impossible ! »

Et je n'osais pas seulement penser à Catherine, mon cœur grelottait. Nous n'avions pas de retraite; les Prussiens tenaient les deux bouts de la rue et les ruelles derrière, ils

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

avaient déjà repris quelques maisons. — Mais tout se taisait... ils préparaient quelque chose : ils cherchaient du foin, de la paille, des fagots, ou bien ils faisaient avancer leurs pièces pour nous démolir.

Nos fusiliers regardaient aux lucarnes et ne voyaient rien, la grange était vide. Ce silence près de nous était plus terrible que le tumulte de tout à l'heure.

Zébédé venait de se relever, le sang lui coulait du nez et de la bouche.

« Attention ! disait-il, nous allons voir arriver l'attaque ; les gueux se préparent. — Chargez. »

Il finissait à peine de parler que la maison tout entière, depuis les pignons jusqu'aux fondements, était secouée comme si tout entrait sous terre ; les poutres, les lattes, les ardoises, tout descendait dans cette secousse, pendant qu'une flamme rouge montait d'en bas sous nos pieds jusqu'au-dessus du toit.

Nous tombâmes tous à la renverse. Une bombe allumée, que les Prussiens avaient fait rouler dans la grange, venait d'éclater.

En me relevant, j'entendis un sifflement dans mes oreilles ; mais cela ne m'empêcha pas de voir une échelle se poser à notre lucarne, et Buche qui lançait au dehors de grands coups de baïonnette.

Les Prussiens voulaient profiter de notre surprise pour monter et nous massacrer ; cette vue me donna froid, je courus bien vite au secours de Buche.

Ceux des camarades qui n'avaient pas été tués arrivèrent aussi criant :

« *Vive l'Empereur !* »

Je n'entendais pour ainsi dire plus. Le bruit devait être épouvantable, car la fusillade d'en bas et celle des fenêtres éclairaient toute la rue, comme une flamme qui se promène. Nous avions renversé l'échelle, et nous étions encore six : deux sur le devant qui tiraient, quatre derrière qui chargeaient et leur passaient les fusils.

Dans cette extrémité j'étais devenu calme, je me résignais à mon malheur, en pensant : « Tâche de conserver ta vie ! »

Les autres sans doute pensaient la même chose, et nous faisions un grand carnage.

Ce moment de presse dura bien un quart d'heure ; ensuite le canon se mit à tonner, et quelques secondes après, les camarades en avant se penchèrent à la fenêtre et cessèrent le feu.

Ma giberne était presque vide, j'allai reprendre des cartouches chez les morts.

Les cris de *Vive l'Empereur !* se rapprochaient : tout à coup notre tête de colonne, son drapeau tout noir et déchiré, déboucha sur la petite place en gagnant notre rue.

Les Prussiens battaient en retraite. Nous aurions tous voulu descendre, mais deux ou trois fois notre colonne s'arrêta devant la mitraille. Les cris et la canonnade se confondaient de nouveau. Zébédé, qui regardait dehors, courut enfin descendre l'échelle ; notre colonne dépassait la grange, et nous descendîmes tous à la file, sans regarder les camarades, hachés par les éclaboussures de la bombe, et dont plusieurs nous criaient d'une voix déchirante de les emporter.

Mais voilà les hommes : la peur d'être pris les rend barbares !

Longtemps après, ces choses abominables nous reviennent. On donnerait tout pour avoir eu du cœur, de l'humanité ; mais il est trop tard.

XIX

C'est ainsi que nous sortîmes à six de cette grange, où nous étions entrés quinze une heure avant. Buche et Zébédé se trouvaient dans le nombre des vivants ; les Phalsbourgeois avaient eu de la chance.

Une fois dehors, il fallut suivre l'attaque.

Nous avancions sur des tas de morts : tout était mou sous nos pieds. On ne regardait pas si l'on marchait sur la figure d'un blessé, sur sa poitrine ou sur ses membres ; on avançait. Nous avons su le lendemain que cette masse de Prussiens entassés dans la rue du petit pont avaient été mitraillés par quelques pièces en batterie devant l'église : l'obstination de ces gens avait causé leur ruine.

Blücher n'attendait que le moment de nous en faire autant ; mais, au lieu de passer le pont, on nous fit obliquer à droite et garnir les maisons qui longent le ruisseau. Les Prussiens tiraient sur nous de toutes les fenêtres en face. Lorsque nous fûmes embusqués dans les maisons, nous ouvrîmes le feu sur leurs pièces, ce qui les força de reculer.

On parlait déjà d'attaquer l'autre partie du village, quand le bruit se répandit qu'une colonne prussienne, forte de quinze à vingt mille hommes, arrivait de Charleroi sur nos derrières. — Personne n'y comprenait plus rien ; nous avions tout balayé depuis les rives de la Sambre. Cette colonne, qui nous tombait sur le dos, était donc cachée dans les bois.

Il pouvait être alors six heures et demie, le combat de Saint-Amand semblait grandir,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Blücher portait toutes ses forces de ce côté ; c'était le beau moment pour emporter l'autre partie du village, mais cette colonne nous forçait d'attendre.

Les rangées de maisons, des deux côtés du ruisseau, étaient garnies de troupes : à droite les Français, à gauche les Prussiens. La fusillade avait cessé, quelques coups de fusil partaient bien encore, mais c'étaient des coups visés. On s'observait les uns les autres, comme pour dire :

« Respirons ! tout à l'heure nous allons nous rempoigner. »

Les Prussiens, dans la maison en face, avec leurs habits bleus, leurs shakos de cuir, leurs moustaches retroussées, étaient tous des hommes solides, de vieux soldats, le menton carré et les oreilles écartées de la tête. On aurait cru qu'ils devaient nous bousculer d'un coup. Les officiers regardaient aussi.

Le long des deux rues qui suivent le ruisseau, et dans le ruisseau même, les morts ne formaient que deux longues files; un grand nombre étaient assis le dos au mur : ceux-là, blessés dangereusement pendant le combat, avaient encore eu la force de se retirer de la bagarre; ils s'étaient accroupis contre un mur, où la perte de leur sang les avait fait mourir. Dans le ruisseau, plusieurs restaient debout, les mains cramponnées au bord comme pour grimper, mais ils ne bougeaient plus; et dans les recoins obscurs où descendaient les rayons du soleil, on voyait aussi des malheureux écrasés sous les décombres, des pierres et des poutres en travers du corps.

Le combat de Saint-Amand devenait plus terrible, les roulements de la canonnade semblaient s'élever les uns sur les autres, et, si nous n'avions pas été tous en face de la mort, nous n'aurions pu nous empêcher d'admirer ce bruit grandiose.

A chaque roulement, des centaines d'hommes avaient péri, et cela ne s'interrompait pas; la terre en tremblait.

Nous respirions, mais bientôt nous sentîmes une soif extraordinaire. En se battant, personne n'avait éprouvé cette soif terrible; alors tout le monde voulait boire.

Notre maison formait le coin à gauche du pont, et le peu d'eau qui coulait sur la bourbe était rouge de sang. Mais entre notre maison et la voisine, au milieu d'un petit jardin, se trouvait un puits d'arrosage; nous regardions tous ce puits avec sa margelle et ses deux poteaux de bois. Malgré la mitraille, les seaux pendaient encore à la chaîne; trois hommes, la face contre terre et les mains en avant, étaient couchés dans le sentier qui menait à cet endroit; ils avaient aussi voulu boire, et les Prussiens les avaient tués.

Nous étions donc tous l'arme au pied à regarder le puits. L'un disait :

« Je donnerais la moitié de mon sang pour un verre d'eau. »

L'autre :

« Oui, mais les Prussiens attendent! »

C'était vrai, les Prussiens, à cent pas de nous, et qui peut-être avaient aussi soif, devinaient ce que nous pensions.

Les coups de fusil qu'on tirait encore venaient de cela : quand le long de la rue quelqu'un sortait, on le fusillait aussitôt, et de cette manière nous nous faisions souffrir tous comme des malheureux.

Cela durait au moins depuis une demi-heure, lorsque la canonnade s'étendit entre Saint-Amand et Ligny, et tout de suite nous vîmes qu'on tirait à mitraille sur les Prussiens, à mi-côte entre les deux villages, car à chaque décharge leurs colonnes épaisses étaient traversées; cette nouvelle attaque produisit une grande agitation. Buche, qui jusqu'à ce moment n'avait pas bougé, sortit par la ruelle du jardin et courut au puits; il se mit derrière la margelle, et les deux maisons en face commencèrent la fusillade sur lui, de sorte que bientôt la pierre et les poteaux furent criblés de balles. Mais alors nous recommençâmes à tirer sur les fenêtres, et dans une minute la fusillade fut rallumée d'un bout du village à l'autre; la fumée s'étendait partout.

Dans cet instant, une voix criait en bas : « Joseph.... Joseph !... »

C'était Buche; il avait eu le courage de tirer le seau, de le décrocher et d'arriver après avoir bu.

Plusieurs anciens voulaient lui prendre le seau, mais il criait :

« Mon camarade d'abord ! Lâchez, ou je verse tout ! »

Il fallut bien m'attendre. Je bus tout ce que je pouvais; ensuite les autres, et ceux qui restaient en haut descendirent et burent tant qu'il en resta.

C'est en ce moment que Buche montra qu'il m'aimait.

Nous remontâmes ensemble bien contents.

Je pense qu'il était alors plus de sept heures, le soleil se couchait; l'ombre de nos maisons s'allongeait jusque sur le ruisseau; celles des Prussiens restaient éclairées, ainsi que la côte de Bry, où de nouvelles troupes descendaient au pas de course. La canonnade n'avait jamais été si forte de notre côté.

Tout le monde sait aujourd'hui qu'entre sept et huit heures du soir, à la nuit tombante,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Il avait eu le courage de tirer le seau. (Page 79.)

L'Empereur ayant reconnu que la colonne de Prussiens qu'on avait signalée sur nos derrières était le corps du général d'Erlon, — égaré entre la bataille de Ney aux Quatre-Bras contre les Anglais, et la nôtre, — avait ordonné tout de suite à la vieille garde de nous soutenir.

Un lieutenant, qui se trouvait avec nous, disait :

« Voici la grande attaque. Attention ! »

Toute la cavalerie des Prussiens fourmillait entre les deux villages. On sentait, sans le voir, un grand mouvement derrière nous. Le lieutenant répétait :

« Attention au commandement ! Que personne ne reste après le commandement ! Voici l'attaque. »

Nous ouvrions tous l'œil.

Plus la nuit s'avançait, plus le ciel devenait rouge du côté de Saint-Amand. A force d'entendre la canonnade, on n'y faisait plus attention ; mais à chaque décharge, on peut dire que le ciel prenait feu.

Le tumulte derrière nous augmentait.

Tout à coup, la grande rue qui longe le ruisseau fut pleine de nos troupes, depuis le pont jusqu'à l'autre bout de Ligny. Sur la gauche et plus loin encore, les Prussiens tiraient des fenêtres ; nous ne répondions plus. On criait :

« La garde !... c'est la garde ! »

Je ne sais pas comment toute cette masse d'hommes passa le fossé plein de bourbe ; c'est bien sûr avec des planches, car d'un instant à l'autre nos troupes en masse étaient sur la rive gauche.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Nous vîmes ce que l'on peut appeler une mêlée de cavalerie. (Page 81.)

La grande batterie des Prussiens au haut du ravin, entre les deux villages, faisait des rues dans nos colonnes; mais elles se refermaient aussitôt et montaient toujours.

Ce qui restait de notre division courait sur le pont; des canonniers à cheval avec leurs pièces suivaient au galop.

Alors nous descendîmes aussi, mais nous n'étions pas encore au pont que des cuirassiers se mettaient à défiler; après les cuirassiers arrivèrent des dragons et des grenadiers à cheval de la garde. Il en passait partout, à travers et même autour du village : c'était comme une armée toute neuve, une armée innombrable.

Le massacre recommençait en haut; cette fois, c'était la bataille en rase campagne. La nuit venait, les carrés prussiens se dessinaient en feu sur la côte.

Nous courions, enjambant les morts et les blessés. Une fois hors du village, nous vîmes ce que l'on peut appeler une mêlée de cavalerie; on ne distinguait pour ainsi dire que des cuirasses blanches qui traversaient les lignes des uhlans... Tout se mêlait, puis les cuirassiers se reformaient et repartaient comme un mur.

Il faisait déjà sombre, la masse de fumée empêchait de voir à cinquante pas devant soi. Tout s'ébranlait, tout montait vers les moulins; le roulement du galop, les cris, les commandements, les feux de file bien loin, tout se confondait. Plusieurs carrés étaient rompus De temps en temps, un coup de feu vous montrait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

quelques cavaliers, un lancier penché sur son cheval, un cuirassier avec son gros dos blanc, son casque et sa queue de cheval flottante, lancé comme un boulet, deux ou trois fantassins courant au milieu de la bagarre : cela passait comme un éclair! Et les blés foulés, la pluie qui rayait le ciel, car un orage venait d'éclater, les blessés sous les pieds des chevaux, tout sortait de la nuit un quart de seconde.

A chaque coup de fusil ou de pistolet, on voyait des choses pareilles, par mille et par mille, qu'on ne peut s'expliquer. Mais tout montait, tout s'éloignait de Ligny ; nous étions les maîtres, nous avions enfoncé le centre de l'ennemi ; les Prussiens ne se défendaient plus que tout en haut de la colline, près des moulins, et dans la direction de Sombref, sur notre droite : Saint-Amand et Ligny nous restaient.

Alors, nous autres, à dix ou douze de la compagnie, contre les décombres des cassines, la giberne presque vide, nous ne savions plus de quel côté tourner. Zébédé, le lieutenant Bretonville et le capitaine Florentin avaient disparu ; le sergent Rabot nous commandait. — C'était un petit vieux, sec, mal bâti, mais dur comme du fer ; il clignait de l'œil et devait avoir été roux dans sa jeunesse. Rien qu'en parlant de lui, je l'entends nous dire tranquillement :

« La bataille est gagnée! Par file à droite, en avant, marche ! »

Plusieurs demandaient à faire la soupe, car depuis douze heures on commençait à sentir la faim ; et le sergent, le fusil sur l'épaule, descendait la ruelle en riant tout bas, et répétait d'un air moqueur :

« La soupe! la soupe! Attendez, l'administration des vivres va venir. »

Nous le suivions dans la ruelle sombre ; vers le milieu se trouvait un cuirassier à cheval qui nous tournait le dos ; il avait un coup de sabre dans le ventre et s'était retiré là ; le cheval s'appuyait au mur pour l'empêcher de tomber. Comme nous défilions, il nous appela :

« Camarades ! »

Personne ne tourna seulement la tête. A vingt pas plus loin se trouvait une vieille cassine toute criblée de boulets, mais elle avait encore la moitié de son toit de chaume ; c'est pourquoi le sergent Rabot la choisit, et nous entrâmes dans ce réduit à la file.

On n'y voyait pas plus que dans un four ; le sergent fit partir une amorce, et nous vîmes que c'était une cuisine ; l'âtre à droite, l'escalier à gauche, et cinq ou six Prussiens et Français étendus à terre, blancs comme de la cire, et les yeux ouverts.

« Allons, dit le sergent, voici la chambrée, que chacun s'arrange ; les camarades de lit ne nous donneront pas de coups de pied. »

Comme on voyait bien qu'il ne fallait pas compter sur la distribution, chacun, sans rien dire, déboucla son sac, le mit au pied du mur et s'étendit l'oreille dessus. On entendait encore la fusillade, mais bien loin sur la côte. La pluie tombait à verse. Le sergent tira la porte qui grinçait, puis il alluma sa pipe tranquillement, pendant que plusieurs ronflaient déjà ; je le regardais debout contre la petite fenêtre, dont toutes les vitres étaient éclatées ; il fumait.

C'était un homme dur et juste, il avait trois chevrons et savait lire et écrire ; il aurait dû passer officier, ayant des blessures, mais il n'était pas bien bâti. Il finit aussi par se coucher sur son sac, et bientôt après nous dormions tous.

Cela durait depuis longtemps, lorsque je fus réveillé par un bruit... On rôdait autour de notre cassine... je me levai sur la main pour écouter... Dans le même instant, on essayait d'ouvrir la porte. Alors je ne pus retenir un cri.

« Qu'est-ce que c'est? » demanda le sergent.

Et comme des pas s'éloignaient en courant, il dit en se retournant sur son sac :

« Ah! les oiseaux de nuit... Allez... canailles!... allez, ou je vais vous envoyer une balle! »

Ensuite il ne dit plus rien. Moi, je m'étais approché de la fenêtre, et je voyais tout le long de la ruelle des maraudeurs en train de fouiller les blessés et les morts. Ils allaient doucement de l'un à l'autre, la pluie tombait par torrents : — c'était quelque chose d'horrible.

Je me recouchai pourtant et me rendormis à cause de la grande fatigue.

Au petit jour, le sergent était debout et criait :

« En route ! »

Nous ressortîmes de la cassine en remontant la ruelle. Le cuirassier était alors à terre, le cheval attendait toujours.

Le sergent prit ce cheval par la bride et le conduisit une centaine de pas dans les vergers, il lui retira le mors en s'écriant :

« Va, mange : on te retrouvera bientôt. »

Et cette pauvre bête partit doucement.

Nous allongions le pas dans un sentier qui longe Ligny ; les sillons et quelques carrés de jardinage aboutissaient sur ce chemin. — Le sergent regardait en passant ; il se baissa pour déterrer quelques restes de carottes et de navets. Je me dépêchai de faire comme lui, pendant que les camarades se pressaient sans tourner la tête.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je vis là que c'est une bonne chose de connaître les fruits de la terre, car je trouvai deux beaux navets et des carottes, qui sont très-bonnes crues ; mais je suivis l'exemple du sergent et je les mis dans mon shako.

Je courus ensuite pour rattraper le peloton, qui se dirigeait sur les feux de Sombref.

Et quant au reste, je n'ai pas seulement l'idée de vous peindre le plateau derrière Ligny, où nos cuirassiers et nos dragons avaient tout massacré. Ce n'étaient que des tas d'hommes et de chevaux : les chevaux, leur long cou allongé à terre ; les hommes pris dessous, morts ou blessés. Quelques-uns levaient la main pour faire signe ; les chevaux essayaient de se lever et les écrasaient encore mieux en retombant.

Du sang ! toujours du sang ! La direction des boulets et de la mitraille était marquée en traînées rouges sur les pentes, comme on voit chez nous, à la fonte des neiges, le passage des torrents dans le sable. Eh bien ! voulez-vous savoir la vérité ? Cela ne me touchait presque plus.

Avant de partir pour Lutzen, un pareil spectacle m'aurait fait tomber à la renverse. J'aurais pensé :

« Nos maîtres regardent donc les hommes comme des animaux ? Est-ce que le bon Dieu nous donne à manger aux loups ? Est-ce que nous avons des mères, des sœurs, des amis, des êtres qui nous aiment sur la terre et qui ne crient pas vengeance ? »

J'aurais pensé mille choses pareilles, encore plus fortes et plus justes ; mais alors je ne pensais rien. A force d'avoir vu des massacres et des injustices en masse, de toutes les façons et tous les jours, je me disais :

« Les plus forts ont toujours raison. L'Empereur est le plus fort, il nous fait signe de venir, et malgré tout, il faut arriver de Phalsbourg, de Saverne ou d'ailleurs, se mettre en rang et marcher. Celui qui ferait seulement la mine de résister serait fusillé tout de suite. Les maréchaux, les généraux, les officiers, les sous-officiers et les soldats, depuis le premier jusqu'au dernier, suivent la consigne, ils n'osent pas faire un mouvement sans ordre ; et les autres obéissent à l'armée. C'est l'Empereur qui veut tout, qui peut tout et qui fait tout. Eh bien ! est-ce que Joseph Bertha ne serait pas une bête d'oser seulement croire que l'Empereur peut avoir une seule fois tort dans sa vie ? Est-ce que ce ne serait pas contraire au bon sens ? »

Voilà ce que nous pensions tous, et si l'Empereur était resté, toute la France aujourd'hui n'aurait pas d'autre idée.

Mon seul plaisir alors, c'était d'avoir des carottes et des navets, car en passant derrière les bivouacs pour demander la place du bataillon, nous avions appris que les distributions n'avaient pas été faites ; on n'avait reçu que la ration d'eau-de-vie et des cartouches.

Les anciens étaient en route pour remplir les marmites. Les conscrits, qui ne savaient pas encore la manière de vivre en campagne, et qui par malheur avaient déjà mangé leur pain, comme il arrive à vingt ans, lorsqu'on marche et qu'on a bon appétit, ceux-là devaient se passer de tremper la cuiller.

Vers sept heures nous arrivâmes enfin au bivouac. Zébédé, en me voyant, parut joyeux ; il vint à ma rencontre et me dit :

« Je suis content de te voir, Joseph, mais qu'est-ce que tu apportes ? Nous avons trouvé un biquet bien gras, nous avons aussi du sel, mais pas une croûte de pain. »

Je lui fis voir le riz qui me restait, mes carottes et mes navets. — Il me dit :

« C'est bien : nous allons avoir le meilleur bouillon du bataillon. »

Je voulus que Buche pût aussi manger avec nous, et les six hommes de notre marmite qui s'en étaient tous réchappés par hasard, avec des coups de crosse et des égratignures, y consentirent. Le tambour-maître Padoue dit en riant :

« Les anciens sont toujours les anciens, ils n'arrivent jamais les mains vides. »

Nous regardions de côté la marmite de cinq conscrits, où l'on ne voyait bouillir que du riz dans de l'eau claire, et nous clignions de l'œil, car nous avions une bonne soupe grsase, qui répandait son odeur dans tous les environs.

A huit heures, nous mangeâmes avec un appétit qu'on peut s'imaginer. Non, pas même le jour de mes noces, je n'ai fait un meilleur repas ; c'est encore une satisfaction aujourd'hui pour moi d'y penser. Quand l'âge arrive, on n'a plus l'enthousiasme de la jeunesse pour de pareilles choses ; mais ce sont toujours d'agréables souvenirs. Et ce bon repas nous a soutenus longtemps ; les pauvres conscrits, avec leur reste de pain trempé comme de la pâte par l'averse, devaient en voir de dures le lendemain 18. Nous devions avoir une campagne bien courte et bien terrible. Enfin tout est passé maintenant ; mais ce n'est pas sans attendrissement qu'on songe à ces grandes misères, et qu'on remercie Dieu d'en être réchappé.

Le temps semblait se remettre au beau, le soleil recommençait à briller dans les nuages. Nous venions à peine de manger que le rappel battait sur toute la ligne.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il faut savoir qu'en ce moment les Prussiens retiraient seulement leur arrière-garde de Sombref, et qu'il était question de se mettre à leur poursuite. Plusieurs même disaient qu'on aurait dû commencer par là, en envoyant bien loin notre cavalerie légère pour récolter des prisonniers. Mais on ne les écoutait pas; l'Empereur savait bien ce qu'il faisait.

Je me rappelle pourtant que tout le monde s'étonnait, parce que c'est l'habitude de profiter des victoires. Les anciens n'avaient jamais vu cela. On croyait que l'Empereur préparait un grand coup, qu'il avait fait tourner l'ennemi par Ney, et d'autres choses semblables.

En attendant, l'appel commença; le général Gérard vint passer la revue du 4e corps. Notre bataillon avait le plus souffert, à cause des trois attaques où nous avions toujours été en tête : — nous avions le commandant Gémeau et le capitaine Vidal blessés; les capitaines Grégoire et Vignot tués; sept lieutenants et sous-lieutenants et trois cents soixante hommes hors de combat.

Zébédé disait que c'était pire qu'à Montmirail, et qu'on allait nous compléter pour sûr avant de partir.

Heureusement le quatrième bataillon, commandant Delong, arrivant de Metz, vint alors nous remplacer en ligne.

Le capitaine Florentin, qui nous commandait, cria :

« Par file à gauche! » — et nous descendîmes au village jusque près de l'église, où stationnaient une quantité de charrettes.

On nous distribua par escouades pour surveiller l'enlèvement des blessés. Quelques détachements de chasseurs eurent l'ordre d'escorter les convois jusqu'à Fleurus, parce qu'à Ligny la place manquait; l'église était déjà pleine de ces malheureux.

Ce n'est pas nous qui choisissions les blessés, mais les chirurgiens militaires et quelques médecins du pays mis en réquisition; il était trop difficile de reconnaître un grand nombre de ces blessés d'entre les morts. Nous aidions seulement à les étendre sur la paille, dans les charrettes.

Je connaissais cela depuis Lutzen; je savais ce qu'il fallait souffrir pour réchapper d'une balle, d'un biscaïen, ou d'un coup de pointe comme en donnent nos cuirassiers. Chaque fois que je voyais enlever un de ces malheureux, je louais le Seigneur de ne pas m'avoir réduit à cet état, et, pensant que la même chose aurait pu m'arriver, je me disais : « Tu ne sais pas combien de balles et de morceaux de mitraille ont passé près de toi; sans cela, cette idée te ferait horreur. »

Je m'étonnais que tant d'entre nous eussent pu réchapper de ce carnage, — bien pire qu'à Lutzen et même qu'à Leipzig, — parce que la bataille n'avait duré que cinq heures, et que les morts, dans bien des endroits, s'élevaient jusqu'à deux et trois pieds. Le sang coulait au-dessous comme des ruisseaux. Dans toute la grande rue, où les pièces avaient passé, c'était de la boue rouge : de la boue de chair et d'os écrasés.

Il faut bien qu'on dise cela pour éclairer la jeunesse. Moi, je n'irai plus me battre. j'ai dépassé l'âge, Dieu merci! Mais tous ces jeunes gens qui ne pensent qu'à la guerre, au lieu de vouloir travailler honnêtement et d'aider leurs vieux parents, doivent savoir comment les hommes sont traités. Ils doivent se figurer ce que les malheureux qui n'ont pas rempli leurs devoirs pensent, lorsqu'ils sont là couchés dans une rue, ou sur la grande route avec un membre de moins, et qu'ils entendent arriver ces pièces de canon qui pèsent douze à quinze mille et leurs gros chevaux bien ferrés qui sautent en hennissant.

C'est dans cette minute qu'ils doivent voir les pauvres vieux qui leur tendaient les bras devant la petite maison du village, pendant qu'ils s'éloignaient en s'écriant :

« Je pars!... je reviendrai avec la croix et les épaulettes! »

Oui! oui! s'ils pouvaient pleurer et demander pardon à Dieu, ceux-là, on entendrait leurs cris et leurs plaintes! Mais il n'est plus temps, — les canons et les caissons avec leurs charges d'obus et de boulets arrivent, — ils entendent eux-mêmes craquer leurs os d'avance... et tout cela leur passe sur le corps comme dans de la boue.

Quand on est vieux et qu'on a des enfants qu'on aime, c'est une chose abominable de songer que des malheurs pareils pourraient leur arriver. On donnerait jusqu'à sa dernière chemise pour les empêcher de partir.

Mais tout cela ne sert à rien; les mauvais cœurs sont incorrigibles, et les bons font leur devoir. S'il leur arrive des malheurs, au moins la confiance dans la justice de Dieu leur reste. Ceux-ci ne vont pas tuer leurs semblables pour l'amour de la gloire... ils y vont par force; ils n'ont pas de reproches à se faire : ils défendent leur vie, et le sang répandu ne retombe pas sur eux.

Enfin, il faut pourtant que je finisse de vous raconter cette bataille et ce relèvement des blessés.

J'ai vu là des choses qu'on ne peut presque pas croire : des hommes tués au moment de la plus grande fureur, et dont les figures horri-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

bles n'étaient pas changées; ils tenaient encore leurs fusils, debout contre les murs, et rien qu'en les regardant il vous semblait les entendre crier :

« A la baïonnette! Pas de quartier! »

C'est avec cette pensée et ce cri qu'ils étaient arrivés d'un seul coup devant Dieu... C'était lui qui les attendait. Il pouvait leur dire :

« Me voilà... tu veux tuer tes frères?... tu ne veux pas de quartier? On n'en fera point! »

J'en ai vu d'autres à demi morts qui s'étranglaient entre eux. Et vous saurez qu'à Fleurus il fallait séparer les Prussiens des Français, parce qu'ils se levaient de leurs lits ou de leurs bottes de paille pour se déchirer et se dévorer!

La guerre!... ceux qui veulent la guerre, ceux qui rendent les hommes semblables à des animaux féroces doivent avoir un compte terrible à régler là-haut!...

XX

Le relèvement des blessés continua jusqu'au soir. — Vers midi, les cris de : *Vive l'Empereur!* se prolongeaient sur toute la ligne de nos bivouacs, depuis le village de Bry jusqu'à Sombref. Napoléon avait quitté Fleurus avec son état-major; il passait la revue de l'armée sur le plateau. Ces cris durèrent environ une heure, puis tout se tut; l'armée devait être alors en marche.

Nous attendîmes longtemps l'ordre de suivre; comme il ne venait pas, le capitaine Florentin finit par aller voir, et revint ventre à terre en criant :

« Battez le rappel! »

Les détachements du bataillon se réunirent, et l'on se mit à remonter le village au pas accéléré. Tout était parti. Bien d'autres pelotons n'avaient pas reçu d'ordres, et du côté de Saint-Amand les rues étaient pleines de soldats. Quelques compagnies, restées en arrière, gagnaient à travers champs la route à gauche, où l'on voyait s'étendre une queue de colonne à perte de vue : des caissons, des fourgons, des bagages de toute sorte.

J'ai souvent pensé que nous aurions eu de la chance en ce jour d'être laissés en arrière, comme la division Gérard à Saint-Amaud; on n'aurait jamais pu nous faire de reproches. Puisque nous avions l'ordre de relever les blessés, nous étions en règle; mais le capitaine Florentin se serait cru déshonoré.

Nous marchions en allongeant le pas. Il s'était remis à pleuvoir, on glissait dans la boue, et la nuit venait. Jamais je n'ai vu de temps plus abominable, pas même en Allemagne, à la retraite de Leipzig; la pluie tombait comme d'un arrosoir, et nous allions en arrondissant le dos, le fusil sous le bras, le pan de la capote sur la batterie, tellement trempés qu'en traversant une rivière ce n'aurait pas été pire. — Et quelle boue! — Avec cela on recommençait à sentir la faim. Buch me répétait de temps en temps :

« C'est égal, une douzaine de grosses pommes de terre cuites sous la cendre, comme au Harberg, me réjouiraient joliment la vue. On ne mange pas tous les jours de la viande chez nous, mais on a des pommes de terre! »

Moi je revoyais en rêve notre petite chambre de Phalsbourg, bien chaude, la table blanche, le père Goulden assis devant son assiette, et Catherine qui nous servait de la bonne soupe grasse, pendant que les côtelettes fumaient sur le gril. La tristesse d'être là m'accablait; s'il n'avait fallu que me souhaiter la mort pour être débarrassé de tout, depuis longtemps je ne serais plus de ce monde.

La nuit était venue; elle était toute grise; sans les ornières où l'on enfonçait jusqu'aux genoux, on aurait eu de la peine à reconnaître son chemin; mais on n'avait qu'à marcher dans la boue, et l'on était sûr de ne pas se tromper.

Entre sept et huit heures, on entendit au loin comme des roulements de tonnerre; les uns disaient :

« C'est l'orage! »

Les autres :

« C'est le canon! »

Beaucoup de soldats débandés nous suivaient. A huit heures, nous arrivâmes aux Quatre-Bras. Ce sont deux maisons en face l'une de l'autre, au croisement de la route de Nivelles à Namur avec celle de Bruxelles à Charleroi; ces maisons étaient encombrées de blessés. — C'est là que le maréchal Ney avait livré bataille aux Anglais, pour les empêcher d'arriver au secours des Prussiens, par le chemin que nous venions de suivre. Il n'avait que vingt mille hommes contre quarante mille, et Nicolas Cloutier, le tanneur, soutient encore aujourd'hui qu'il aurait dû nous envoyer la moitié de ses troupes pour prendre les Prussiens par derrière, comme si ce n'avait pas été bien assez d'arrêter les autres. Enfin, pour des gens pareils, tout est facile; seulement, s'ils commandaient eux-mêmes, on les mettrait en déroute avec quatre hommes et un caporal.

Au-dessous, dans les champs d'orge et d'avoine, tout était plein de morts. C'est là que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

je vis les premiers habits rouges étendus sur la route.

Le capitaine nous ordonna de faire halte; il entra seul dans la maison à droite. Nous attendions depuis quelque temps à la pluie, lorsqu'il ressortit sur la porte avec le général de division Donzelot, qui riait parce que nous aurions dû suivre l'armée de Grouchy du côté de Namur, et que le manque d'ordres nous avait fait tourner vers les Quatre-Bras. Nous reçûmes pourtant l'ordre de continuer notre chemin sans nous arrêter.

Je croyais à chaque minute tomber en faiblesse; mais cela devint encore pire lorsque nous eûmes rattrapé les bagages; car il fallait marcher sur le revers de la route, dans les champs, et plus on avançait, plus on enfonçait dans la terre grasse.

Vers onze heures, nous arrivâmes dans un grand village appelé Genappe, qui s'étend sur les deux côtés de la route. L'encombrement des fourgons, des canons et des bagages dans cette rue nous força de passer la Thy à droite sur un pont, et depuis cet endroit nous ne fîmes plus que marcher à travers les champs, dans les blés, dans les chanvres, comme des sauvages qui ne respectent rien. La nuit était si sombre que des dragons à cheval, posés de deux cents pas en deux cents pas, comme des poteaux, vous criaient :

« Par ici! par ici! »

Nous arrivâmes à minuit au tournant d'un chemin, près d'une espèce de ferme couverte en chaume et pleine d'officiers supérieurs. Ce n'était pas loin de la grande route, car on entendait défiler la cavalerie, l'artillerie et les équipages comme un torrent.

Le capitaine venait à peine d'entrer à la ferme, que plusieurs d'entre nous se précipitèrent dans le jardin à travers les haies. Je fis comme les autres, et j'empoignai des raves. Presque aussitôt tout le bataillon suivit ce mouvement, malgré les cris des officiers; chacun se mit à déterrer ce qu'il put avec sa baïonnette, et, deux minutes après, il ne restait plus rien. Les sergents et les caporaux étaient venus avec nous; lorsque le capitaine revint, on avait déjà repris les rangs.

Ceux qui volent et pillent en campagne méritent d'être fusillés, mais que voulez-vous? les villages qu'on rencontrait n'avaient pas le quart de vivres qu'il aurait fallu pour nourrir tant de monde. Les Anglais avaient déjà presque tout pris. Il nous restait bien encore un peu de riz, mais le riz sans viande ne soutient pas beaucoup. Les Anglais, eux, recevaient des bœufs et des moutons de Bruxelles; ils étaient bien nourris et tout luisants de bonne santé. Nous autres, nous étions venus trop vite, les convois de vivres étaient en retard; et le lendemain, qui devait être la terrible bataille de Waterloo, nous ne reçûmes que la ration d'eau-de-vie.

Enfin, en partant de là, nous montâmes une petite côte, et malgré la pluie, nous aperçûmes les bivouacs des Anglais. On nous fit prendre position dans les blés entre plusieurs régiments qu'on ne voyait pas, parce qu'on avait l'ordre de ne pas allumer de feu, de peur d'effaroucher l'ennemi s'il nous voyait en ligne, et de le décider à continuer sa retraite.

Maintenant représentez-vous des hommes couchés dans les blés, sous une pluie battante, comme de véritables Bohémiens, grelottant de froid, songeant à massacrer leurs semblables, et bien heureux d'avoir un navet, une rave ou n'importe quoi pour soutenir un peu leurs forces. Est-ce que c'est la vie d'honnêtes gens? Est-ce que c'est pour cela que Dieu nous a créés et mis au monde? Est-ce que ce n'est pas une véritable abomination de penser qu'un roi, un empereur, au lieu de surveiller les affaires de son pays, d'encourager le commerce, de répandre l'instruction, la liberté et les bons exemples, vienne nous réduire par centaines de mille à cet état?... Je sais bien qu'on appelle cela de la gloire; mais les peuples sont bien bêtes de glorifier des gens pareils... Oui, il faut avoir perdu toute espèce de bon sens, de cœur et de religion.

Tout cela ne nous empêchait pas de claquer des dents, et de voir en face de nous les Anglais, qui se réchauffaient et se gobergeaient autour de leurs grands feux, après avoir reçu leur ration de bœuf, d'eau-de-vie et de tabac. Je pensais :

« C'est nous pauvres diables trempés jusqu'à la moelle des os, qui sommes forcés d'attaquer ces hommes remplis de confiance en eux-mêmes, et qui ne manquent ni de canons, ni de munitions, ni de rien; qui dorment les pieds au feu, la panse bien garnie, pendant que nous couchons dans la boue!

Toute la nuit ce spectacle me révoltait. Buche disait :

« La pluie ne me fait rien, j'en ai supporté bien d'autres à l'affût; mais au moins j'avais une croûte de pain, des oignons et du sel. »

Il se fâchait. Pour ma part, j'étais attendri sur mon propre sort et je ne disais rien.

Entre deux et trois heures de la nuit, la pluie avait cessé. Buche et moi, nous étions dos à dos dans le creux d'un sillon, pour nous réchauffer, et la grande fatigue avait fini par m'endormir.

Une chose que je n'oublierai jamais, c'est le moment où je me réveillai vers les cinq heures

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

du matin : les cloches des villages sonnaient matines sur cette grande plaine ; et, regardant les blés renversés, les camarades couchés à droite et à gauche, le ciel gris, cette grande désolation me fit grelotter le cœur. Le son des cloches qui se répondaient de Planchenois à Genappe, à Frichemont, à Waterloo me rappelaient Phalsbourg ; je me disais :

« C'est aujourd'hui dimanche, un jour de paix et de repos. M. Goulden a mis hier son bel habit au dos de la chaise, avec une chemise blanche. Il se lève maintenant et pense à moi... Catherine aussi se lève dans notre petite chambre ; elle est assise sur le lit et pleure ; et la la tante Grédel aux Quatre-Vents pousse ses volets ; elle a tiré de l'armoire son livre de prières pour aller à la messe.

Et j'entendais les cloches de Dann, de Mittelbronn, de Bigelberg bourdonner dans le silence. Je me figurais cette bonne vie tranquille... J'aurais voulu fondre en larmes ! Mais le roulement commençait, un roulement sourd comme dans les temps humides, quelque chose de sinistre. Du côté de la grande route, à gauche, on battait la générale, les trompettes de cavalerie sonnaient le réveil. On se levait, on regardait par-dessus les blés. Ces trois jours de marche et de combats, le mauvais temps et l'oubli des rations avaient rendu les hommes plus sombres. On ne parlait pas comme à Ligny ; chacun regardait et réfléchissait pour son propre compte.

On voyait aussi que ce serait une plus grande bataille, parce qu'au lieu d'avoir des villages bien occupés en première ligne, et qui font autant de combats séparés, ici c'était une grande plaine élevée, nue, occupée par les Anglais ; derrière leurs lignes, au haut de la côte, se trouvait le village de Mont-Saint-Jean, et beaucoup plus loin, à près d'une lieue et demie, une grande forêt qui bordait le ciel.

Entre les Anglais et nous, le terrain descendait doucement et se relevait de notre côté ; mais il fallait avoir l'habitude de la campagne pour voir ce petit vallon, qui devenait plus profond à droite et se resserrait en forme de ravin. Sur la pente de ce ravin, de notre côté, derrière des haies, des peupliers et d'autres arbres, quelques maisons couvertes de chaume indiquaient un hameau : c'était Planchenois. Dans la même direction, mais bien plus haut et derrière la gauche de l'ennemi, s'étendait une plaine à perte de vue, parsemée de petits villages.

C'est en temps de pluie, après un orage, que ces choses se distinguent le mieux ; tout est bleu sombre sur un fond clair. On découvrait jusqu'au petit village de Saint-Lambert, à trois lieues de nous sur la droite.

A notre gauche, et derrière la droite des Anglais, se voyaient aussi d'autres petits villages dont je n'ai jamais su le nom.

Voilà ce que nous découvrions au premier coup d'œil, dans ce grand pays plein de magnifiques récoltes encore en fleur, et chacun se demandait pourquoi les Anglais étaient là, quel avantage ils avaient à garder cette position. Alors on observait mieux leur ligne, à quinze cents ou deux mille mètres de nous, et l'on voyait que la grande route que nous avions suivie depuis les Quatre-Bras, et qui se rend à Bruxelles, cette route large, bien arrondie et même pavée au milieu, traversait la position de l'ennemi à peu près au centre ; elle était droite, et l'on pouvait la suivre des yeux jusqu'au village de Mont-Saint-Jean, et même plus loin, jusqu'à l'entrée de la grande forêt de Soignes. Les Anglais voulaient donc la défendre, pour nous empêcher d'aller à Bruxelles.

En regardant bien, on voyait que leur ligne de bataille se courbait un peu de notre côté sur les deux ailes, et suivait un chemin creux qui coupait la route de Bruxelles en croix. Ce chemin était tout à fait creux à gauche de la route ; à droite il était bordé de grandes haies de houx et de petits hêtres, comme il s'en trouve dans ce pays.—Là derrière étaient postés des masses d'habits rouges, qui nous observaient de leur chemin couvert ; le devant de leur côte descendait en pente comme des glacis : c'était très-dangereux.

Et sur leurs ailes, qui se prolongeaient d'environ trois quarts de lieue, était de la cavalerie innombrable. On voyait aussi de la cavalerie sur le haut du plateau, dans l'endroit où la grande route, après avoir passé la colline, descend avant de remonter vers Mont-Saint-Jean ; car on comprenait très-bien qu'il se trouvait un creux entre la position des Anglais et ce village, pas bien profond, puisque les plumets de la cavalerie s'apercevaient, mais assez profond pour y tenir de grandes forces en réserve à l'abri de nos boulets.

J'avais déjà vu Weissenfelz, Lutzen, Leipzig et Ligny : je commençais à comprendre ce que les choses veulent dire, pourquoi l'on se place d'une manière plutôt que d'une autre, et je trouvais que ces Anglais s'étaient très-bien arrangés dans leur chemin pour défendre la route, et que leurs réserves, bien abritées sur le plateau, montraient chez ces gens beaucoup de bon sens naturel.

Malgré cela, trois choses me parurent alors avantageuses pour nous. Ces Anglais, avec leur chemin couvert et leurs réserves bien cachées étaient comme dans une grande fortification. Mais tout le monde sait qu'en temps de guerre

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Je me réveillai vers les cinq heures du matin. (Page 87.)

on démolit tout de suite, autour des places fortes, les bâtiments trop près des remparts, pour empêcher l'ennemi de s'en emparer et de s'abriter derrière. Eh bien! juste sur leur centre, le long de la grande route et sur la pente de leurs glacis, se trouvait une ferme dans le genre de la Roulette, aux Quatre-Vents, mais cinq ou six fois plus grande. Je la voyais très-bien de la hauteur où nous étions : c'était un grand carré, les bâtisses, la maison, les écuries et les granges en triangle du côté des Anglais, et l'autre moitié du triangle, formée d'un mur et de hangars, de notre côté ; la cour à l'intérieur. L'un des pans de ce mur donnait sur les champs avec une petite porte, et l'autre sur la route, avec une porte cochère pour les voitures. C'était construit en briques bien solide. Naturellement les Anglais l'avaient garnie de troupes, comme une espèce de demi-lune; mais si nous avions la chance de l'enlever, nous étions tout près de leur centre, et nous pouvions lancer sur eux nos colonnes d'attaque, sans rester longtemps sous leur feu.

Voilà ce que nous avions de meilleur pour nous. Cette ferme s'appelait la Haie-Sainte, comme nous l'avons su depuis.

Plus loin, en avant de leur aile droite, dans un fond, se trouvait une autre ferme avec un petit bois, que nous pouvions aussi tâcher d'enlever. Cette ferme, d'où j'étais, on ne la voyait pas, mais elle devait être encore plus solide que la Haie-Sainte, puisqu'un verger entouré de murs et plus loin un bois la couvraient. Le feu des fenêtres donnait dans le verger, le feu du

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



A la fin, il tomba. (Page 92.)

verger donnait dans le bois, le feu du bois donnait sur la côte, l'ennemi pouvait battre en retraite de l'un dans l'autre.

Ces choses, je ne les ai pas vues de mes propres yeux, mais quelques anciens m'ont raconté plus tard l'attaque de cette ferme, appelée Hougoumont.

Il faut tout expliquer, quand on parle d'une bataille pareille ; mais les choses qu'on a vues soi-même sont le principal ; on peut dire : « Je les ai vues! et les autres, je les ai seulement apprises par d'honnêtes gens incapables de tromper ni de mentir. »

Enfin, en avant de leur aile gauche, où descendait le chemin de Wavre, à quelque cent pas de notre côté, se trouvaient encore les fermes de Papelotte et de la Haye, occupées par des Allemands, et les petits hameaux de Smohain, du Cheval-de-Bois, de Jean-Loo, que par la suite des temps j'ai voulu connaître, pour me rendre compte à moi-même de tout ce qui s'était passé.—Ces hameaux, je les voyais bien alors, mais je n'y faisais pas grande attention d'autant plus qu'ils étaient en dehors de notre ligne de bataille, sur la droite, et qu'on n'y remarquait pas de troupes.

Donc chacun maintenant se figure la position des Anglais en face de nous, la grande route de Bruxelles qui la traverse, le chemin qui la couvre, le plateau derrière, où sont les réserves, et les trois bâtisses de Hougoumont, de la Haie-Sainte et de Papelotte, en avant, bien défendues. Chacun doit penser que c'était difficile à prendre.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je regardais cela vers les six heures du matin, très-attentivement, comme un homme qui risque de perdre sa vie, ou d'avoir les os cassés dans une entreprise, et qui veut au moins savoir s'il a quelque chance d'en réchapper.

Zébédé, le sergent Rabot, le capitaine Florentin, Buche, enfin tout le monde, en se levant, jetait un coup d'œil de ce côté sans rien dire. Ensuite, on regardait autour de soi les grands carrés d'infanterie, les escadrons de cuirassiers, de dragons, de chasseurs, de lanciers, etc., campés au milieu des récoltes.

Alors personne n'avait plus la crainte de voir les Anglais battre en retraite ; on allumait des feux tant qu'on voulait, et la fumée de la paille humide s'étendait dans les airs. Ceux auxquels il restait encore un peu de riz suspendaient la marmite, les autres regardaient en pensant :

« Chacun son tour, hier nous avions de la viande, nous nous moquions du riz; maintenant nous voudrions bien en avoir. »

Vers huit heures, il arriva des fourgons avec des cartouches et des tonnes d'eau-de-vie. Chaque soldat reçut double ration ; avec une croûte de pain on aurait pu s'en contenter, mais le pain manquait. Qu'on juge, d'après cela, quelle mine on avait. C'est tout ce que nous reçûmes en ce jour, car aussitôt après commencèrent les grands mouvements. Les régiments se réunirent à leurs brigades, les brigades à leurs divisions, les divisions reformèrent leurs corps. Les officiers à cheval couraient porter les ordres, tout était en route.

Le bataillon se réunit à la division Donzelot; les autres divisions n'avaient que huit bataillons, elle en eut neuf.

J'ai souvent entendu raconter par nos anciens l'ordre de bataille donné par l'Empereur; le corps de Reille à gauche de la route, en face de Hougoumont ; d'Erlon à droite, en face de la Haie-Sainte; Ney à cheval sur la chaussée, et Napoléon derrière, avec la vieille garde, les escadrons de service, les lanciers, les chasseurs, etc. C'est tout ce que j'ai compris, car lorsqu'ils se mettent à parler du mouvement des onze colonnes, de la distance des déploiements, et qu'ils nomment tous les généraux les uns après les autres, il me semble entendre parler de choses que je n'ai pas vues. J'aime donc mieux vous raconter simplement ce que je me rappelle moi-même. Et d'abord, à huit heures et demie, nos quatre divisions reçurent l'ordre de se porter en avant, à droite de la grand'route. Nous étions de quinze à vingt mille hommes, nous marchions sur deux lignes, l'arme à volouté, et nous enfoncions jusqu'aux genoux. Personne ne disait rien.

Plusieurs racontent que nous étions tout réjouis et que nous chantions, mais c'est faux ! Quand on a marché toute la nuit sans recevoir de ration, quand on a couché dans l'eau, avec défense d'allumer des feux et qu'on va recevoir de la mitraille, cela vous ôte l'envie de chanter; nous étions bien contents de retirer nos souliers des trous où l'on enfonçait à chaque pas ; les blés mouillés vous rafraîchissaient les cuisses, et les plus courageux, les plus durs avaient l'air ennuyé.

Il est vrai que les musiques jouaient les marches de leurs régiments, et que les trompettes de la cavalerie, les tambours de l'infanterie, les grosses caisses et les trombones mêlés ensemble produisaient un effet terrible, comme toujours. Il est aussi vrai que tous ces milliers d'hommes en bon ordre, allongeant le pas, le sac au dos, le fusil sur l'épaule; les lignes blanches des cuirassiers qui suivaient les lignes rouges, brunes, vertes des dragons, des hussards, des lanciers dont les petits drapeaux en queue d'hirondelle remplissaient l'air ; les canonniers dans l'intervalle des brigades, à cheval autour de leurs pièces, qui coupaient la terre jusqu'aux essieux — tout cela traversant les moissons dont pas un épi ne restait debout— il est très-vrai qu'on ne pouvait rien voir de plus épouvantable.

Et les Anglais en face, bien rangés, leurs canonniers la mèche allumée, étaient aussi quelque chose qui vous faisait réfléchir. Mais cela ne vous réjouissait pas la vue autant que plusieurs le disent ; les gens amoureux de recevoir des coups de canon sont encore assez rares.

Le père Goulden me disait bien que, dans son temps, les soldats chantaient; mais c'est qu'ils étaient partis volontairement et non par force. Ils se battaient pour garder leurs champs et les droits de l'homme, qu'ils aimaient mieux que les yeux de leur tête, et ce n'était pas la même chose que de se faire éreinter pour savoir si l'on aurait d'anciens nobles ou de nouveaux. Moi, je n'ai jamais entendu chanter ni à Leipzig ni à Waterloo.

Nous marchions, les musiques jouaient par ordre supérieur; et lorsque les musiques se turent, le plus grand silence suivit. Alors nous étions au haut du petit vallon, à mille ou douze cents pas de la gauche des Anglais. Nous formions le centre de notre armée; des chasseurs s'étendaient sur notre flanc droit avec des lanciers.

On prit les distances, on resserra les intervalles, la première brigade de la première division obliqua sur la gauche et se mit à cheval sur la chaussée. Notre bataillon faisait partie de la seconde division; nous fûmes donc en

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

première ligne, avec une seule brigade de la première devant nous. — On fit passer toutes les pièces sur notre front ; celles des Anglais se voyaient en face, à la même hauteur. Et bien longtemps encore d'autres divisions vinrent nous appuyer. On aurait cru que toute la terre marchait ; les anciens disaient :

« Voici les cuirassiers de Milhaud ! voici les chasseurs de Lefebvre-Desnoëttes ! voilà là-bas le corps de Lobau ! »

De tous les côtés, aussi loin que pouvait s'étendre la vue, on ne voyait que des cuirasses, des casques, des colbacks, des sabres, des lances, des files de baïonnettes.

« Quelle bataille ! s'écriait Buche ; malheur aux Anglais ! »

Et je pensais comme lui, je croyais que pas un Anglais n'en réchapperait. On peut dire que nous avons eu du malheur en ce jour; sans les Prussiens, je crois encore que nous aurions tout exterminé.

Durant deux heures que nous restâmes l'arme au pied, nous n'eûmes pas même le temps de voir la moitié de nos régiments et de nos escadrons ; c'était toujours du nouveau. Je me souviens qu'au bout d'une heure, on entendit tout à coup, sur la gauche, s'élever comme un orage les cris de : *Vive l'Empereur !* et que ces cris se rapprochaient en grandissant toujours, qu'on se dressait sur la pointe des pieds en allongeant le cou ; que cela se répandait dans tous les rangs ; que, derrière, les chevaux eux-mêmes hennissaient comme s'ils avaient voulu crier, et que dans ce moment un tourbillon d'officiers généraux passa devant notre ligne ventre à terre. Napoléon s'y trouvait, je crois bien l'avoir vu, mais je n'en suis pas sûr ; il allait si vite, et tant d'hommes levaient leur shakos au bout de leurs baïonnettes, qu'on avait à peine le temps de reconnaître son dos rond et sa capote grise au milieu des uniformes galonnés. Quand le capitaine avait crié : « Portez armes ! Présentez armes ! » c'était fini.

Voilà comment on le voyait presque toujours, à moins d'être de la garde.

Quand il fut passé, quand les cris se furent prolongés à droite, toujours plus loin, l'idée vint à tout le monde que dans vingt minutes la bataille serait commencée. Mais cela dura bien plus longtemps. L'impatience vous gagnait ; les conscrits du corps de d'Erlon, qui n'avait pas donné la veille, se mettaient à crier : « En avant ! » quand enfin, vers midi, le canon gronda sur la gauche, et dans la même seconde des feux de bataillon suivirent, puis des feux de file. On ne voyait rien, c'était de l'autre côté de la route, l'attaque de Hougoumont.

Aussitôt les cris de : *Vive l'Empereur !* éclatèrent. Les canonniers de nos quatre divisions étaient à leurs pièces à vingt pas l'une de l'autre, tout le long de la côte. Au premier coup de canon, ils commencèrent à charger. Je les vois encore tous en ligne mettre la gargousse, refouler tous ensemble, se redresser, secouer la mèche sur leur bras ; on aurait dit un seul mouvement, et cela vous donnait froid. Les chefs de pièces derrière, presque tous de vieux officiers, commandaient comme à la parade ; et quand ces quatre-vingts pièces partirent ensemble, on n'entendit plus rien, tout le vallon fut couvert de fumée.

Au bout d'une seconde, la voix calme de ces vieux, à travers le sifflement de vos oreilles, s'entendit de nouveau :

« Chargez ! Refoulez ! Pointez ! Feu ! »

Et cela continua sans interruption une demi-heure. On ne se voyait déjà plus : mais, de l'autre côté, les Anglais avaient aussi commencé le feu ; le ronflement de leurs boulets dans l'air, leur bruit sec dans la boue, et l'autre bruit dans les rangs, lorsque les fusils sont broyés, et les hommes jetés à vingt pas en arrière tout désossés, comme des sacs, ou qu'ils s'affaissent avec un bras ou une jambe de moins, ce bruit se mêlait au roulement sourd : — la démolition commençait.

Quelques cris de blessés troublaient ce grand bruit. On entendait aussi des chevaux hennir d'une voix perçante ; c'est un cri terrible, car ces animaux sont naturellement féroces ; ils n'ont de bonheur que dans le carnage, on ne peut presque pas les retenir. Derrière nous, à plus d'une demi-lieue, on n'entendait que ce tumulte : les chevaux voulaient partir.

Et comme on ne voyait plus, depuis longtemps, que les ombres de nos canonniers manœuvrer dans la fumée au bord du ravin, le commandement : « Cessez le feu ! » s'entendit. En même temps, la voix éclatante des colonels de nos quatre divisions s'éleva :

« Serrez les rangs en bataille ! »

Toutes les lignes se rapprochèrent.

« Voici notre tour, dis-je à Buche.

— Oui, fit-il, tenons toujours ensemble. »

La fumée de nos pièces montait alors, et nous vîmes les batteries des Anglais qui continuaient le feu tout le long des haies qui bordaient leur chemin. La première brigade de la division Alix s'avançait sur la route vers la Haie-Sainte ; elle allait au pas accéléré. Je reconnus derrière le maréchal Ney avec quelques officiers d'état-major.

Toutes les fenêtres de la ferme, le jardin et les murs où l'on avait percé des trous, tout était en feu ; à chaque pas, quelques hommes restaient en arrière étendus sur la route. —

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ney, à cheval, son grand chapeau de travers, observait l'action du milieu de la chaussée. Je dis à Buche :

« Voilà le maréchal Ney; la seconde brigade va soutenir la première, et nous arriverons ensuite. »

Mais je me trompais; en ce moment même, le premier bataillon de la seconde brigade reçut l'ordre de marcher en ligne, à droite de la route, le deuxième bataillon derrière le premier, le troisième derrière le second, enfin le quatrième comme au défilé. On n'avait pas le temps de nous former en colonnes d'attaque, mais cela paraissait solide tout de même; nous étions les uns derrière les autres, sur cent cinquante à deux cents hommes de front; les capitaines entre les compagnies, les commandants entre les bataillons. Seulement, les boulets, au lieu d'enlever deux hommes, en enlevaient huit d'un coup ; ceux de derrière ne pouvaient pas tirer, parce que les premiers rangs les gênaient ; et l'on vit aussi par la suite qu'on ne pouvait pas se former en carrés. Il aurait fallu penser à cela d'avance, mais l'ardeur d'enfoncer les Anglais et de gagner tout de suite était trop grande.

On fit marcher notre division dans le même ordre : à mesure que le premier bataillon s'avançait, le second emboîtait le pas, ainsi de suite. Comme on commençait par la gauche, je vis avec plaisir que nous allions être au vingt-cinquième rang, et qu'il faudrait en hacher terriblement avant d'arriver sur nous.

Les deux divisions à notre droite se formèrent également en colonnes massives, les colonnes à trois cents pas l'une de l'autre.

C'est ainsi que nous descendîmes dans le vallon, malgré le feu des Anglais. La terre grasse où l'on enfonçait retardait notre marche; nous criions tous ensemble : « A la baïonnette ! »

A la montée, nous recevions une grêle de balles par-dessus la chaussée à gauche. Si nous n'avions pas été si touffus, cette fusillade épouvantable nous aurait peut-être arrêtés. La charge battait... Les officiers criaient : « Appuyez à gauche ! » Mais ce feu terrible nous faisait allonger malgré nous la jambe droite plus que l'autre ; de sorte qu'en arrivant près du chemin bordé de haies, nous avions perdu nos distances, et que notre division ne formait pour ainsi dire plus qu'un grand carré plein avec la troisième.

Alors deux batteries se mirent à nous balayer, la mitraille qui sortait d'entre les haies, à cent pas, nous perçait d'outre en outre. Ce ne fut qu'un cri d'horreur, et l'on se mit à courir sur les batteries, en bousculant les habits rouges qui voulaient nous arrêter.

Dans ce moment, je vis pour la première fois de près les Anglais, qui sont des gens solides, blancs, bien rasés, comme de bons bourgeois. Ils se défendent bien, mais nous les valons! Ce n'est pas notre faute à nous autres simples soldats s'ils nous ont vaincus, tout le monde sait que nous avons montré autant et plus de courage qu'eux !

On a dit que nous n'étions plus les soldats d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, de la Moskowa; sans doute! mais ceux-là, puisqu'ils étaient si bons, il aurait fallu les ménager. Nous n'aurions pas mieux demandé que de les voir à notre place.

Tous les coups des Anglais portaient, ce qui nous força de rompre les rangs : les hommes ne sont pas des palissades : ils ont besoin de se défendre quand on les fusille.

Un grand nombre s'étaient donc détachés, quand des milliers d'Anglais se levèrent du milieu des orges et tirèrent sur eux à bout portant, ce qui produisit un grand carnage; à chaque seconde, d'autres rangs allaient au secours des camarades, et nous aurions fini par nous répandre comme une fourmilière sur la côte, si l'on n'avait entendu crier :

« Attention ! la cavalerie ! »

Presque aussitôt nous vîmes arriver une masse de dragons rouges sur des chevaux gris, ils arrivaient comme le vent; tous ceux qui s'étaient écartés furent hachés sans miséricorde.

Il ne faut pas croire que ces dragons tombèrent sur nos colonnes pour les enfoncer, elles étaient trop profondes et trop massives; ils descendirent entre nos divisions, sabrant à droite et à gauche, et poussant leurs chevaux dans le flanc des colonnes pour les couper en deux, mais ile ne purent y réussir; seulement ils nous tuèrent beaucoup de monde, et nous mirent dans un grand désordre.

C'est un des plus terribles moments de ma vie. Comme ancien soldat, j'étais à la droite du bataillon; j'avais vu de loin ce que ces gens allaient faire : ils passaient en s'allongeant de côté sur leurs chevaux tant qu'ils pouvaient, pour faucher dans les rangs; leurs coups se suivaient comme des éclairs, et, plus de vingt fois, je crus avoir la tête en bas des épaules. Heureusement pour moi, le sergent Rabot était en serre-file ; c'est lui qui reçut cette averse épouvantable, en se défendant jusqu'à la mort. A chaque coup, il criait :

« Lâches ! lâches ! »

Et son sang sautait sur moi comme de la pluie. A la fin, il tomba. J'avais encore mon fusil chargé, et voyant l'un de ces dragons, qui, de loin, me regardait d'avance, en se pen-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

chant pour me lancer son coup de pointe, je l'abattis à bout portant. Voilà le seul homme que j'aie vu tomber devant mon coup de feu.

Le pire, c'est que dans le même instant, leurs fantassins ralliés recommencèrent à nous fusiller, et qu'ils prirent même l'audace de nous attaquer à la baïonnette. Les deux premiers rangs pouvaient seuls se défendre. C'était une véritable abomination de nous avoir rangés de cette manière.

Alors les dragons rouges, pêle-mêle avec nos colonnes, descendirent dans le vallon.

Notre division s'était encore le mieux défendue, car nous conservions nos drapeaux, et les deux autres, à côté de nous, avaient perdu deux aigles.

Nous redescendîmes donc de cette façon dans la boue, à travers les pièces qu'on avait amenées pour nous soutenir, et dont les attelages venaient d'être sabrés par les dragons. Nous courions de tous les côtés, Buche et moi toujours ensemble; et ce ne fut qu'au bout de dix minutes qu'on parvint à nous rallier près de la chaussée, par pelotons de tous les régiments.

Ceux qui veulent se mêler de commander à la guerre devraient toujours avoir de pareils exemples sous les yeux et réfléchir avant de faire de nouvelles inventions; ces inventions coûtent cher à ceux qui sont forcés d'y entrer.

Nous regardions derrière nous en reprenant haleine, et nous voyions déjà les dragons rouges monter la côte pour enlever notre grande batterie de quatre-vingts pièces; mais, Dieu merci! leur tour était aussi venu d'être massacrés. L'Empereur avait vu de loin notre retraite, et, comme ces dragons montaient, deux régiments de cuirassiers à droite, avec un régiment de lanciers à gauche, tombèrent sur eux en flanc comme le tonnerre; le temps de regarder, ils étaient dessus. On entendait chaque coup glisser sur les cuirasses, les chevaux souffler; on voyait, à cent pas, les lances monter et descendre, les grands sabres s'allonger, les hommes se courber pour piquer en dessous, les chevaux furieux se dresser et mordre en hennissant d'une voix terrible; et puis les hommes à terre sous les pieds des chevaux, essayer de se lever en se garant de la main.

Quelle horrible chose que les batailles! — Buche criait: « Hardi! » Moi, je sentais la sueur me couler du front. D'autres, avec des balafres et les yeux pleins de sang, s'essuyaient en riant d'un air féroce.

En dix minutes, sept cents dragons étaient hors de combat; leurs chevaux gris couraient de tous les côtés, le mors aux dents. Quelques centaines d'entre eux rentraient dans leurs batteries, mais plus d'un ballottait et se cramponnait à la crinière de son cheval. — Ils avaient vu que ce n'est pas tout de tomber sur les gens, et qu'il peut aussi vous arriver des choses auxquelles on ne s'attend pas.

De tout ce spectacle affreux, ce qui m'est le plus resté dans l'esprit, c'est que nos cuirassiers en revenant, leurs grands sabres rouges jusqu'à la garde, riaient entre eux, et qu'un gros capitaine, avec de grandes moustaches brunes, en passant près de nous, clignait de l'œil d'un air de bonne humeur, comme pour nous dire :

« Eh bien!... vous avez vu... nous les avons ramenés vivement. »

Oui, mais il en restait trois mille des nôtres dans ce vallon! — Et ce n'était pas fini, les compagnies, les bataillons et les brigades se reformaient; du côté de la Haie-Sainte, la fusillade roulait; plus loin, près de Hougoumont, le canon tonnait. Tout cela n'était qu'un petit commencement, les officiers disaient :

« C'est à recommencer. »

On aurait cru que la vie des hommes ne coûtait rien.

Enfin il fallait emporter la Haie-Sainte; il fallait forcer à tout prix le passage de la grande route au centre de l'ennemi, comme on enfonce la porte d'une place forte, à travers le feu des avancées et des demi-lunes. Nous avions été repoussés la première fois, mais la bataille était engagée, on ne pouvait plus reculer.

Après la charge des cuirassiers, il fallut du temps pour nous reformer. — La bataille continuait à Hougoumont; la canonnade recommençait à notre droite; on avait amené deux batteries pour nettoyer la chaussée en arrière de la Haie-Sainte, où la route entre dans la côte. Chacun voyait que l'attaque allait se porter là.

Nous attendions l'arme au bras, lorsque, vers trois heures, Buche, regardant en arrière sur la route, me dit :

« Voici l'Empereur qui vient. »

Et d'autres encore disaient dans les rangs :

« Voici l'Empereur! »

La fumée était tellement épaisse qu'on voyait à peine, sur la petite butte de Rossomme, les bonnets à poil de la vieille garde. Je m'étais aussi retourné pour voir l'Empereur, mais bientôt nous reconnûmes le maréchal Ney, avec cinq ou six officiers d'état-major; il arrivait du quartier général et poussait droit sur nous au galop à travers champs. Nous lui tournions le dos. Nos commandants se portèrent à sa rencontre, et nous les entendîmes parler, sans rien comprendre, à cause du bruit qui vous remplissait les oreilles.

Aussitôt le maréchal passa sur le front de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nos deux bataillons et tira l'épée. Depuis la grande revue d'Aschaffenbourg, je ne l'avais pas vu d'aussi près; il semblait plus vieux, plus maigre, plus osseux, mais c'était toujours le même homme; il nous regardait avec ses yeux gris clair, et l'on aurait cru qu'il nous voyait tous, chacun se figurait que c'était lui qu'il regardait. — Au bout d'un instant, il étendit son épée du côté de la Haie-Sainte, en nous criant :

« Nous allons enlever ça!... Vous aurez de l'ensemble... C'est le nœud de la bataille... Je vais vous conduire moi-même. Bataillons, par file à gauche! »

Nous partîmes au pas accéléré. Sur la chaussée, on nous fit marcher par compagnies sur trois rangs; je me trouvais dans le deuxième. Le maréchal Ney était devant, à cheval, avec les deux commandants et le capitaine Florentin; il avait remis son épée dans le fourreau. Les balles sifflaient par centaines, le canon grondait tellement dans le fond de Hougoumont, à gauche et sur notre droite en arrière, que c'était comme une grosse cloche dont on n'entend plus les coups à la fin, mais seulement le bourdonnement. Tantôt l'un, tantôt l'autre de nous s'affaissait, et l'on passait pardessus.

Deux ou trois fois, le maréchal se retourna pour voir si nous marchions bien réunis; il avait l'air si calme, que je trouvais pour ainsi dire naturel de n'avoir pas peur; sa mine donnait de la confiance à tout le monde, chacun pensait :

« Ney est avec nous... les autres sont perdus! »

Voilà pourtant la bêtise du genre humain, puisque tant de gens restaient en route. Enfin, mesure que nous approchions de cette grande bâtisse, le bruit de la fusillade devenait plus clair au milieu du roulement des canons; et l'on voyait aussi mieux la flamme des coups de fusil qui sortaient des fenêtres, le grand toit noir au-dessus dans la fumée, et la route encombrée de pierres.

Nous longions une haie, derrière cette haie petillait le feu de nos tirailleurs, car la première brigade de la division Alix n'avait pas quitté les vergers; en nous voyant défiler sur la chaussée, elle se mit à crier : *Vive l'Empereur!* Et comme toute la fusillade des Allemands se dirigeait alors sur nous, le maréchal Ney, tirant son épée, cria d'une voix qui s'entendit au loin :

« En avant! »

Il partit dans la fumée avec deux ou trois autres officiers. Nous courions tous, la giberne ballottant sur les reins et l'arme prête. Derrière, bien loin, la charge battait, on ne voyait plus le maréchal, et ce n'est que près d'un hangar qui sépare le jardin de la route, que nous le découvrîmes à cheval devant la porte cochère. Il paraît que d'autres avaient déjà voulu forcer cette porte, car des tas de morts, de poutres, de pavés et de décombres s'élevaient contre, jusqu'au milieu de la route. Le feu sortait de tous les trous de la bâtisse, on ne sentait que l'odeur épaisse de la poudre.

« Enfoncez-moi cela! » criait le maréchal, dont la figure était toute changée.

Et nous tous, à quinze, vingt, nous jetions nos fusils, nous levions les poutres, et nous les poussions contre cette porte qui criait, en retentissant comme le tonnerre. A chaque coup, on aurait cru qu'elle allait tomber. A travers ses ais, on voyait les pavés à l'intérieur entassés jusqu'au haut. Elle était criblée. En tombant, elle nous aurait écrasés, mais la fureur nous rendait aveugles. Nous ne ressemblions plus à des hommes : les uns n'avaient plus de shakos, les autres étaient déchirés, presque en chemise, le sang leur coulait sur les mains, le long des cuisses; et dans le roulement de la fusillade, des coups de mitraille arrivaient de la côte, les pavés autour de nous sautaient en poussière.

Je regardais, mais je ne voyais plus ni Buche, ni Zébédé, ni personne de la compagnie. Le maréchal était aussi parti. Notre acharnement redoublait. Et comme les poutres allaient et venaient, comme on devenait fou de rage, en voyant que cette porte ne voulait pas s'enfoncer, tout à coup les cris de : *Vive l'Empereur!* éclatèrent dans la cour avec un tumulte épouvantable. Chacun comprit que nos troupes étaient dans la ferme; on se dépêchait de lâcher les poutres, de reprendre les fusils et de sauter par les brèches dans le jardin, pour aller voir où les autres étaient entrés. C'est derrière la ferme, par une porte qui donnait dans une grange. On entrait à la file comme des bandes de loups. L'intérieur de cette vieille bâtisse, pleine de paille, de greniers à foin, les écuries recouvertes de chaume, ressemblait à l'un de ces nids pleins de sang où les éperviers ont passé.

Sur un grand fumier, au milieu de la cour, on perçait les Allemands, qui poussaient des cris et des jurements sauvages.

J'allais à travers ce massacre au hasard. J'entendais aussi crier : « Joseph! Joseph! » et je regardais, pensant : « C'est Buche qui m'appelle. » Dans le même instant, je l'aperçus à droite, devant la porte d'un bûcher, qui croisait la baïonnette contre cinq ou six des nôtres. Je vis en même temps Zébédé, car notre com-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pagnie se trouvait dans ce coin, et, courant au secours de Buche, je criai :

« Zébédé ! »

Ensuite, fendant la presse :

« Qu'est-ce que c'est? dis-je à Buche.

—Ils veulent massacrer mes prisonniers. »

Je me mis avec lui. Les autres dans leur fureur, chargeaient leurs fusils pour nous tuer; c'étaient des voltigeurs d'un autre bataillon. Zébédé vint avec plusieurs hommes de la compagnie, et, sans savoir ce que cela voulait dire, il empoigna l'un des plus terribles à la gorge, en criant :

« Je m'appelle Zébédé, sergent au 6e léger... Après l'affaire, nous aurons une explication ensemble. »

Alors les autres s'en allèrent, et Zébédé me demanda :

« Qu'est-ce que c'est, Joseph? »

Je lui dis que nous avions des prisonniers, et tout de suite il devint pâle de colère contre nous; mais, étant entré dans le bûcher, il vit un vieux major qui lui présentait la garde de son sabre en silence, et un soldat qui disait en allemand :

« Laissez-moi la vie, Français!... Ne m'ôtez pas la vie ! »

Dans un moment pareil, où les cris de ceux qu'on tuait remplissaient encore la cour, cela vous retournait le cœur. Zébédé leur dit :

« C'est bon... je vous reçois mes prisonniers. »

Il ressortit et tira la porte. Nous ne quittâmes plus de là jusqu'au moment où l'on se mit à battre le rappel. Alors les hommes ayant repris les rangs, Zébédé prévint le capitaine Florentin que nous avions un major et un soldat prisonniers. On les fit sortir, ils traversèrent la cour sans armes, et furent réunis dans une chambre, avec trois ou qutre autres : c'est tout ce qui restait des deux bataillons de Nassau chargés de la défense de la Haie-Sainte.

Pendant que ceci se passait, deux autres bataillons de Nassau, qui venaient au secours de leurs camarades, avaient été massacrés dehors par nos cuirassiers, de sorte qu'en ce moment nous avions la victoire : nous étions maîtres de la principale avancée des Anglais, nous pouvions commencer les grandes attaques au centre, couper à l'ennemi la route de Bruxelles, et le jeter dans les mauvais chemins de la forêt de Soignes. Nous avions eu de la peine, mais le principal de la bataille était fait. A deux cents pas de la ligne des Anglais, bien à couvert, nous pouvions tomber sur eux, et, sans vouloir nous glorifier, je crois qu'à la baïonnette et bien appuyés par notre cavalerie, nous aurions percé leur ligne; il ne fallait pas plus d'une heure, en se ramassant bien, pour en finir.

Mais, pendant que nous étions dans la joie, pendant que les officiers, les soldats, les tambours, les trompettes, encore tous pêle-mêle sur les décombres, ne songeaient qu'à s'allonger les jambes, à reprendre haleine, à se réjouir, tout à coup la nouvelle se répand que les Prussiens arrivent, qu'ils vont nous tomber en flanc, que nous allons avoir deux batailles, l'une en face et l'autre à droite, et que nous risquons d'être entourés par des forces doubles de la nôtre.

C'était une nouvelle terrible, eh bien ! plusieurs êtres dépourvus de bon sens disaient :

« Tant mieux ! que les Prussiens arrivent... nous les écraserons tous ensemble ! »

Mais les gens qui n'avaient pas perdu la tête comprirent aussitôt combien nous avions eu tort de ne pas profiter de notre victoire de Ligny, de laisser les Prussiens s'en aller tranquillement pendant la nuit, sans envoyer de cavalerie à leur poursuite, comme cela se fait toujours. — On peut dire hardiment que cette grande faute est cause de notre désastre de Waterloo ! — L'Empereur avait bien envoyé le lendemain, à midi, le maréchal Grouchy avec trente-deux mille hommes à la recherche de ces Prussiens, mais c'était beaucoup trop tard : ils avaient eu le temps de se reformer pendant ces quinze heures, de prendre de l'avance et de s'entendre avec les Anglais. Il faut savoir que le lendemain de Ligny les Prussiens conservaient quâtre-vingt-dix mille hommes, dont trente mille de troupes fraîches, et deux cent soixante-quinze canons. Avec une armée pareille, ils pouvaient faire ce qu'il leur plairait; ils pouvaient même livrer une seconde bataille à l'Empereur ; mais ce qui leur plaisait le plus c'était de nous tomber en flanc, pendant que nous avions les Anglais en tête. C'est tellement clair et simple, qu'on ne comprend pas que des gens trouvent que c'est étonnant. Blücher nous avait déjà fait le même tour à Leipzig, et maintenant il nous le faisait encore, en laissant Grouchy le poursuivre bien loin derrière. Est-ce que Grouchy pouvait le forcer de revenir sur lui, pendant que Blücher voulait aller en avant? Est-ce qu'il pouvait l'empêcher de laisser trente ou quarante mille hommes, pour arrêter les troupes qui le poursuivaient, et de courir avec le reste au secours de Wellington?

Notre seule espérance était qu'on avait envoyé l'ordre à Grouchy de venir nous rejoindre, et qu'il allait arriver derrière les Prussiens; mais l'Empereur n'avait pas envoyé cet ordre.

Vous pensez bien que ce n'était pas à nous autres simples soldats que ces idées venaient,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



« Enfoncez-moi cela ! » criait le maréchal Ney. (Page 94.)

c'est à nos officiers, à nos généraux; nous autres, nous ne savions rien, nous étions là comme des innocents qui ne se doutent pas que leur heure est proche.

Enfin j'ai dit tout ce que je pense, et maintenant je vais vous raconter le reste de la bataille, selon ce que j'ai vu moi-même, afin que chacun en sache autant que moi.

XXI

Presque aussitôt après la nouvelle de l'arrivée des Prussiens, le rappel se mit à battre; les bataillons se démêlèrent, le nôtre, avec un autre de la brigade Quiot, resta pour garder la Haie-Sainte, et tout le reste suivit pour se joindre au corps du général d'Erlon, qui s'avançait de nouveau dans le vallon et tâchait de déborder les Anglais par la gauche.

Nos deux bataillons se dépêchèrent de reboucher les portes et les brèches comme on put, avec des poutres et des pavés. On mit des hommes en embuscade à tous les trous que l'ennemi avait faits du côté du verger et de la route.

C'est au-dessus d'une étable, au coin de la ferme, à mille ou douze cents pas de Hougoumont, que Zébédé, Buche et moi nous fûmes postés avec le reste de la compagnie. Je vois encore les trous en ligne, à hauteur d'homme, que les Allemands avaient percés dans le mur

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Combat de la ferme de Hougoumont. (Page 99.)

pour défendre le verger. A mesure que nous montions, nous regardions par ces trous notre ligne de bataille, la grande route de Bruxelles à Charleroi, les petites fermes de Belle-Alliance, de Rossomme, du Gros-Caillou qui la bordaient de loin en loin, la vieille garde l'arme au bras en travers de la chaussée, l'état-major sur une petite éminence à gauche; et plus loin, dans la même direction, en arrière du ravin de Planchenois, la fumée blanche qui s'étendait au-dessus des arbres et se renouvelait sans cesse : c'était l'attaque du premier corps des Prussiens.

Nous avons su plus tard que l'Empereur avait envoyé dix mille hommes sous les ordres de Lobau, pour les arrêter. Le combat était engagé, mais la vieille garde et la jeune garde, les cuirassiers de Milhaud, ceux de Kellermann et les chasseurs de Lefèbre-Desnoëttes, enfin toute notre magnifique cavalerie restait en position : la grande, la véritable bataille était toujours contre les Anglais.

Que de pensées vous venaient devant ce spectacle grandiose, et cette plaine immense, que l'Empereur devait voir en esprit, mieux que nous avec nos propres yeux! Nous serions restés là durant des heures, si le capitaine Florentin n'était pas monté tout à coup.

« Eh bien! que faites-vous donc là? s'écria-t-il; est-ce que nous allons défendre la route contre la garde? Voyons... dépêchons-nous... percez-moi ce mur du côté de l'ennemi. »

Chacun ramassa les pioches et les pics que es Allemands avaient laissés sur le plancher, et l'on fit des trous dans le mur du pignon.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Cela ne prit pas un quart d'heure, et l'on vit alors le combat de Hougoumont; les bâtisses en feu, les obus qui de seconde en seconde éclataient dans les décombres, les chasseurs écossais embusqués dans le chemin derrière; et sur notre droite, tout près de nous, à deux portées de fusil, les Anglais en train de reculer leur première ligne au centre, et d'emmener plus haut leurs pièces, que nos tirailleurs commençaient à démonter. — Mais le reste de leur ligne ne bougeait pas, ils avaient des carrés rouges et des carrés noirs en échiquier, les uns en avant, les autres en arrière du chemin creux; ces carrés se rapprochaient par les coins; pour les attaquer, il fallait passer à travers leurs feux croisés; leurs pièces restaient en position au bord du plateau; plus loin, dans le pli de la côte de Mont-Saint-Jean, leur cavalerie attendait.

La position de ces Anglais me parut encore plus forte que le matin; et comme nous n'avions déjà pas réussi contre leur aile gauche, comme les Prussiens nous attaquaient en flanc, l'idée me vint pour la première fois que nous n'étions pas sûrs de gagner la bataille. Je me figurai notre déroute épouvantable, — si par malheur nous perdions, — entre deux armées, l'une en tête et l'autre en flanc, la seconde invasion, les contributions forcées, le siége des places, le retour des émigrés et les vengeances.

Je sentis que cette pensée me rendait tout pâle.

Dans le même instant, des cris de : *Vive l'Empereur !* s'élevaient par milliers derrière nous. Buche se trouvait près de moi dans le coin du grenier; il criait avec tous les camarades : *Vive l'Empereur!* et m'étant penché sur son épaule, je vis toute notre cavalerie de l'aile droite : les cuirassiers de Milhaud, les lanciers et les chasseurs de la garde, plus de cinq mille hommes qui s'avançaient au trot; ils traversèrent la chaussée en écharpe, et descendirent dans le vallon entre Hougoumont et la Haie-Sainte. Je compris qu'ils allaient attaquer les carrés anglais et que notre sort était en jeu.

Les chefs de pièces anglais commandaient d'une voix si perçante, qu'on les entendait à travers le tumulte et les cris innombrables de : *Vive l'Empereur !*

Ce fut un moment terrible, lorsque nos cuirassiers passèrent dans le vallon; je crus voir un torrent à la fonte des neiges, quand le soleil brille sur les glaçons par milliards. Les chevaux, avec leur gros porte-manteau bleu sur la croupe, allongeaient tous la hanche ensemble comme des cerfs, en défonçant la terre, les trompettes sonnaient d'un air sauvage au milieu du roulement sourd; et dans l'instant qu'ils passaient, la première décharge à mitraille faisait trembler notre vieux hangar. Le vent soufflait de Hougoumont et remplissait de fumée toutes les ouvertures; nous nous penchions au dehors : la seconde décharge, puis la troisième arrivaient coup sur coup.

A travers la fumée, je voyais les canonniers anglais abandonner leurs pièces et se sauver avec leurs attelages; et presque aussitôt nos cuirassiers étaient sur les carrés, dont les feux se dessinaient en zigzags le long de la côte. On n'entendait plus qu'une grande rumeur, des plaintes, des cliquetis sans fin, des hennissements, de temps en temps une décharge; puis de nouveaux cris, de nouvelles rumeurs, de nouveaux gémissements. Et dans cette épaisse fumée qui s'amassait contre la ferme, des vingtaines de chevaux passaient comme des ombres, la crinière droite, d'autres traînant leur cavalier la jambe prise dans l'étrier.

Cela dura plus d'une heure !

Après les cuirassiers de Milhaud arrivèrent les lanciers de Lefebvre-Desnoëttes; après les lanciers, les cuirassiers de Kellermann; après ceux-ci, les grenadiers à cheval de la garde; après les grenadiers, les dragons... Tout cela montait la côte au trot et courait sur les carrés le sabre en l'air, en poussant des cris de : *Vive l'Empereur !* qui s'élevaient jusqu'au ciel.

A chaque nouvelle charge, on aurait cru qu'ils allaient tout enfoncer; mais quand les tompettes sonnaient le ralliement, quand les escadrons pêle-mêle revenaient au galop, — poursuivis par la mitraille, — se reformer au bout du plateau, on voyait toujours les grandes lignes rouges, immobiles dans la fumée comme des murs.

Ces Anglais sont de bons soldats. — Il faut dire aussi qu'ils savaient que Blücher venait à leur secours avec soixante mille hommes, et naturellement cette idée leur donnait un grand courage.

Malgré cela, vers six heures nous avions détruit la moitié de leurs carrés; mais alors les chevaux de nos cuirassiers, épuisés par vingt charges dans ces terres grasses détrempées par la pluie, ne pouvaient plus avancer au milieu des tas de morts.

Et la nuit approchait... Le grand champ de bataille derrière nous se vidait !... A la fin, la grande plaine où nous avions campé la veille était déserte, et là-bas la vieille garde restait seule en travers de la route, l'arme au bras : tout était parti, à droite contre les Prussiens, en face contre les Anglais !

Nous nous regardions dans l'épouvante.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il faisait déjà sombre, lorsque le capitaine Florentin parut au haut de l'échelle, les deux mains sur le plancher, en nous criant d'une voix grave :

« Fusiliers, l'heure est venue de vaincre ou de mourir ! »

Je me rappelai que ces paroles étaient dans la proclamation de l'Empereur, et nous descendîmes tous à la file. — Il ne faisait pas encore tout à fait nuit, mais dans la cour dévastée tout était gris et les morts déjà roides sur le fumier et le long des murs.

Le capitaine nous rangea sur la droite de la cour, le commandant de l'autre bataillon rangea ses hommes sur la gauche; nos tambours résonnèrent pour la dernière fois dans la vieille bâtisse, et nous défilâmes par la petite porte de derrière dans le jardin; il fallut nous baisser l'un après l'autre.

Dehors, les murs du jardin étaient balayés. Les blessés, le long des décombres, se bandaient l'un la tête, l'autre la jambe ou le bras; une cantinière, avec sa charrette et son âne, un grand chapeau de paille aplati sur le dos, se tenait aussi dans ce recoin; je ne sais pas ce que cette malheureuse était venue faire là. Plusieurs chevaux abattus de fatigue, la tête pendante, couverts de boue et de sang, ressemblaient à de vieilles rosses.

Quelle différence avec le matin ! alors les compagnies arrivaient bien à moitié détruites, mais c'étaient des compagnies. Maintenant la confusion approchait; il n'avait fallu que trois jours pour nous réduire au même état qu'à Leipzig au bout d'un an. Le restant de notre bataillon et de l'autre formaient seuls encore une ligne en bon ordre; et, puisqu'il faut que je vous le dise, l'inquiétude nous gagnait.

Quand des hommes n'ont pas mangé depuis la veille, quand ils se sont battus tout le jour, et qu'à la nuit, après avoir épuisé toutes leurs forces, le tremblement de la faim les prend, la peur vient aussi, les plus courageux perdent l'espoir : — toutes nos grandes retraites si malheureuses viennent de là.

Et pourtant, malgré tout, nous n'étions pas vaincus, les cuirassiers tenaient encore sur le plateau; de tous les côtés, au milieu du grondement de la canonnade et du tumulte, on n'entendait qu'un cri :

« La garde arrive ! »

Ah ! oui, la garde arrivait... elle arrivait à la fin ! Nous voyions de loin, sur la grande route, ses hauts bonnets à poil s'avancer en bon ordre.

Ceux qui n'ont pas vu la garde arriver sur un champ de bataille ne sauront jamais la confiance que les hommes peuvent avoir dans un corps d'élite, l'espèce de respect que vous donnent le courage et la force. Les soldats de la vieille garde étaient presque tous d'anciens paysans d'avant la République, des hommes de cinq pieds six pouces au moins, secs, bien bâtis; ils avaient conduit la charrue dans le temps pour le couvent et le château; plus tard, ils s'étaient levés en masse avec tout le peuple; ils étaient partis pour l'Allemagne, la Hollande, l'Italie, l'Égypte, la Pologne, l'Espagne, la Russie, d'abord sous Kléber, sous Hoche, sous Marceau; ensuite sous Napoléon, qui les ménageait, qui leur faisait une haute paye. Ils se regardaient en quelque sorte comme les propriétaires d'une grosse ferme, qu'il fallait défendre et même agrandir de plus en plus. Cela leur attirait de la considération, c'était leur propre bien qu'ils défendaient. Ils ne connaissaient plus les parents, les cousins, les gens du pays; ils ne connaissaient plus que l'Empereur, qui était leur Dieu ! et finalement ils avaient adopté le roi de Rome pour hériter de tout avec eux, pour les entretenir et honorer leur vieillesse. On n'a jamais rien vu de pareil; ils étaient tellement habitués à marcher, à s'aligner, à charger, à tirer, à croiser la baïonnette, que cela se faisait en quelque sorte tout seul, selon le besoin. Quand ils s'avançaient l'arme au bras, avec leurs grands bonnets, leurs gilets blancs, leurs guêtres, ils se ressemblaient tous; on voyait bien que c'était le bras droit de l'Empereur qui s'avançait. Quand on disait dans les rangs : « La garde va donner ! » c'était comme si l'on avait dit : « La bataille est gagnée ! »

Mais en ce moment, après ce grand massacre, ces terribles attaques repoussées, en voyant les Prussiens nous tomber en flanc, on se disait bien :

« C'est le grand coup ! »

Mais on pensait :

« S'il manque, tout est perdu !

Voilà pourquoi nous regardions tous la garde venir au pas sur la route. — C'est encore Ney qui la conduisait, comme il avait conduit l'attaque des cuirassiers. L'empereur savait bien que personne ne pouvait conduire la garde mieux que Ney, il aurait dû seulement l'envoyer une heure plus tôt, lorsque nos cuirassiers étaient dans les carrés; alors tout aurait été gagné. Mais l'Empereur tenait à sa garde comme à la chair de sa chair; s'il avait eu sa garde cinq jours après à Paris, Lafayette et les autres ne seraient pas restés longtemps dans leur chambre pour le destituer; mais il ne l'avait plus ! »

C'est donc à cause de cela qu'il avait attendu

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

si longtemps pour l'envoyer. Il espérait que la cavalerie enfoncerait tout avec Ney, ou que les trente-deux mille hommes de Grouchy viendraient au bruit du canon, et qu'il les enverrait à la place de sa garde, parce qu'on peut toujours remplacer trente ou quarante mille hommes par la conscription, au lieu que, pour avoir une garde pareille, il faut commencer à vingt-cinq ans et remporter cinquante victoires; ce qui reste de meilleur, de plus solide, de plus dur, c'est la garde.

Eh bien! elle arrivait... nous la voyions. Ney le vieux Friant et trois ou quatre autres marchaient devant. On ne voyait plus que cela; le reste, les coups de canon, la fusillade, les cris des blessés, tout était comme oublié. Mais cela ne dura pas longtemps, car les Anglais avaient aussi compris que c'était le grand coup; ils se dépêchaient de réunir toutes leurs forces pour le recevoir.

On aurait dit que, sur notre gauche, le champ de bataille était vide; on ne tirait plus, soit à cause de l'épuisement des munitions, ou parce que l'ennemi se formait dans un nouvel ordre. A droite, au contraire, du côté de Frichemont, la canonnade redoublait, toute l'affaire semblait s'être portée là-bas, et l'on n'osait pas se dire: «Ce sont les Prussiens qui nous attaquent.. une armée de plus qui vient nous écraser! » Non, cette idée vous paraissait trop épouvantable, quand tout à coup un officier d'état-major passa comme un éclair, en criant :

« Grouchy!... le maréchal Grouchy arrive! »

C'était dans le moment où les quatre bataillons de la garde prenaient à gauche de la chaussée, pour remonter derrière le verger et commencer l'attaque.

Combien de fois, depuis cinquante ans, je me suis représenté cette attaque à la nuit, et combien de fois je l'ai entendu raconter par d'autres! En écoutant ces histoires, on croirait que la garde était seule, qu'elle s'avançait comme des rangs de palissade et qu'elle supportait seule la mitraille. Mais tout cela se passait dans la plus grande confusion; cette attaque terrible, c'était toute notre armée, tous les débris de l'aile gauche et du centre qui donnaient, tout ce qui restait de cavalerie épuisée par six heures de combat, tout ce qui pouvait encore se tenir debout et lever le bras : c'était l'infanterie de Reille qui se concentrait sur la gauche, c'était nous autour de la Haie-Sainte, c'était tout ce qui vivait encore et qui ne voulait pas être massacré.

Et qu'on ne vienne pas dire que nous avons eu des terreurs paniques, et que nous voulions nous sauver comme des lâches, ce n'est pas vrai! Quand le bruit courut que Grouchy venait, les blessés eux-mêmes se relevèrent et se remirent en rang; on aurait cru qu'un souffle faisait marcher les morts; tous ces misérables étendus derrière la Haie-Sainte, la tête, le bras, la jambe bandés, les habits en lambeaux et pleins de sang, tout ce qui pouvait mettre un pied devant l'autre se joignit à la garde, qui passait devant les brèches du jardin, et chacun déchira sa dernière cartouche.

La charge battait, nos canons s'étaient remis à tonner. Sur la côte, tout se taisait; des files de canons anglais restaient abandonnées, on aurait cru les autres partis, et seulement lorsque les bonnets à poil commencèrent à s'élever au-dessus du plateau, cinq ou six volées de mitraille nous avertirent qu'ils nous attendaient.

Alors on comprit que ces Anglais, ces Allemands, ces Belges, ces Hanovriens, tous ces gens que nous avions sabrés et massacrés depuis le matin, s'étaient reformés en arrière, et qu'il fallait leur passer sur le ventre. Bien des blessés se retirèrent en ce moment, et la garde, sur qui tombait le gros de l'averse, s'avança presque seule à travers la fusillade et la mitraille, en culbutant tout; mais elle se resserrait de plus en plus et diminuait à vue d'œil. Au bout de vingt minutes, tous ses officiers à cheval étaient démontés; elle s'arrêta devant un feu de mousqueterie tellement épouvantable, que nous-mêmes, à deux cents pas en arrière, nous n'entendions plus nos propres coups de feu, nous croyions brûler des amorces.

Finalement, toute cette masse d'ennemis, en face, à droite et à gauche, se leva, sa cavalerie sur les flancs, et tomba sur nous. Les quatre bataillons de la garde, réduits de trois mille hommes à douze cents, ne purent supporter une charge pareille, ils reculèrent lentement; et nous reculâmes aussi en nous défendant à coups de fusil et de baïonnette.

Nous avions vu des combats plus terribles, mais celui-ci était le dernier.

Comme nous arrivions au bord du plateau pour redescendre, toute la plaine au-dessous, déjà couverte d'ombre, était dans la confusion de la déroute ; tout se débandait et s'en allait, les uns à pied, les autres à cheval; un seul bataillon de la garde, en carré près de la ferme, et trois autres bataillons plus loin, avec un autre carré de la garde, à l'embranchement de Planchenois, restaient immobiles comme des bâtisses, au milieu d'une inondation qui entraîne tout le reste! — Tout s'en allait: hussards, chasseurs, cuirassiers, artillerie, infanterie, pêle-mêle sur la route, à travers champs, comme une armée de barbares qui se sauve. Le long du ravin de Planchenois, le ciel sombre

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

était éclairé par la fusillade; le seul carré de la garde tenait encore contre Bulow et l'empêchait de nous couper la route, mais plus près de nous, d'autres Prussiens — de la cavalerie — descendaient dans le vallon, comme un fleuve qui passe au-dessus de ses écluses. Le vieux Blücher venait aussi d'arriver avec quarante mille hommes; il repliait notre aile droite et la dispersait devant lui.

Qu'est-ce que je peux vous dire encore? C'était le débordement.... Nous étions entourés partout; les Anglais nous repoussaient dans le vallon, et dans le vallon Blücher arrivait. Nos généraux, nos officiers, l'Empereur lui-même n'avaient plus d'autre ressource que de se mettre dans un carré; et l'on dit que nous autres, pauvres malheureux, nous avions la terreur panique! On n'a jamais vu d'injustice pareille.

Je courais sur la ferme, avec Buche et cinq ou six camarades; des obus roulaient autour de nous en éclatant, et nous arrivâmes comme des êtres égarés, près de la route où des Anglais à cheval passaient déjà ventre à terre, en se criant entre eux :

« *No quarter! no quarter*!* »

Dans ce moment, le carré de la garde se mit en retraite; il faisait feu de tous les côtés, pour écarter les malheureux qui voulaient entrer; les officiers et les généraux seuls pouvaient se sauver.

Ce que je n'oublierai jamais, quand je devrais vivre mille ans, ce sont ces cris immenses, infinis, qui remplissaient la vallée à plus d'une lieue, et tout au loin la grenadière qui battait comme le tocsin au milieu d'un incendie; mais c'était bien plus terrible encore, c'était le dernier appel de la France, de ce peuple courageux et fier, c'était la voix de la patrie qui disait : « A moi, mes enfants! je meurs! » Non, je ne puis vous peindre cela!... Ce bourdonnement du tambour de la vieille garde au milieu de notre désastre était quelque chose d'attendrissant et d'épouvantable. Je sanglotais comme un enfant; Buche m'entraînait, et je lui criais :

« Jean, laisse-moi... nous sommes perdus... nous avons tout perdu!... »

L'idée de Catherine, de M. Goulden, de Phalsbourg ne me venait pas. Ce qui m'étonne aujourd'hui, c'est que nous n'ayons pas été massacrés cent fois sur cette route où passaient des files d'Anglais et de Prussiens. Ils nous prenaient peut-être pour des Allemands, peut-être aussi couraient-ils après l'Empereur, car tous espéraient l'avoir.

* Pas de quartier!

En face de la petite ferme de Rosomme, il fallut tourner à droite dans les champs : c'est là que le dernier carré de la garde soutenait encore l'attaque des Prussiens; mais il ne tint plus longtemps, car, vingt minutes après, les ennemis débordaient sur la route, les chasseurs prussiens s'en allaient par bandes arrêter ceux qui s'écartaient ou qui restaient en arrière. On aurait dit que cette route était un pont, et que tous ceux qui ne la suivaient pas tombaient dans le gouffre.

A la descente du ravin, derrière l'auberge de Passe-Avant, des hussards prussiens coururent sur nous. Ils n'étaient pas plus de cinq ou six, *et nous criaient de nous rendre : mais* si nous avions levé la crosse, ils nous auraient sabrés. Nous les couchâmes en joue, et voyant que nous n'étions pas blessés, ils s'en allèrent plus loin. Cela nous força de regagner la route, dont les cris et le tumulte s'entendaient au moins de deux lieues; la cavalerie, l'infanterie, l'artillerie, les ambulances, les bagages, tout pêle-mêle, se traînaient sur la chaussée, hurlant, tapant, hennissant et pleurant. Non, pas même à Leipzig, je n'ai vu de spectacle pareil. La lune se levait au-dessus des bois, derrière Planchenois, elle éclairait cette foule de schapskas, de bonnets à poil, de casques, de sabres, de baïonnettes, de caissons renversés, de canons arrêtés; et de minute en minute l'encombrement augmentait; des hurlements plaintifs s'entendaient d'un bout de la ligne à l'autre, cela montait et descendait les côtes et finissait dans le lointain comme un soupir. Mais le plus triste, c'étaient les cris des femmes, — de ces malheureuses qui suivent les armées, — lorsqu'on les bousculait et qu'on les jetait en bas du talus avec leurs charrettes : elles poussaient des cris qu'on entendait par-dessus ce tumulte immense, et personne ne tournait la tête, pas un homme ne descendait leur tendre la main : — Chacun pour soi! Je t'écrase, tant pis; je suis le plus fort. — Tu cries... ça m'est égal!... Gare!... gare!:.. je suis à cheval... je tape!... Place... pourvu que je me sauve!... Les autres font comme moi! — Place pour l'Empereur!... Place pour le maréchal!... Le plus fort écrase le plus faible... il n'y a que la force dans ce monde! — En route!... en route!... Que les canons écrasent tout, pourvu qu'on les sauve! — Les canons ne marchent plus... qu'on dételle, qu'on coupe les traits, et tapons sur les chevaux qui nous emportent!... Qu'ils aillent tant qu'ils pourront, et puis qu'ils crèvent! — Qu'est-ce que nous fait le reste? Si nous ne sommes pas les plus forts, eh bien! notre tour viendra d'être écrasés, nous crierons et l'on se moquera de nos cris! — Sauve qui peut... et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vive l'Empereur!... — Mais l'Empereur est mort!

Tout le monde croyait que l'empereur était mort avec la vieille garde : — cela paraissait tout naturel.

La cavalerie prussienne passait par files, le sabre en l'air, en criant : « Hourrah! » Elle avait l'air de nous escorter, et sabrait tout ce qui s'écartait de la route, elle ne faisait pas de prisonniers et n'attaquait pas non plus la colonne en masse; quelques coups de fusil partaient dessus à droite et à gauche. Derrière, bien loin, on voyait une flamme rouge dans la nuit : la ferme de Caillou brûlait.

On allongeait le pas, la fatigue, la faim, le désespoir vous écrasaient, on aurait voulu mourir; et pourtant l'espoir de se sauver vous soutenait. Buche en marchont me disait :

« Joseph, soutenons-nous! moi, je ne t'abandonnerai jamais. »

Et je lui répondais :

« Nous mourrons ensemble... Je ne me tiens plus... c'est trop terrible... Il vaudrait mieux se coucher.

—Non!... allons toujours, disait-il; les Prussiens ne font pas de prisonniers. Regarde... ils massacrent tout sans miséricorde, comme nous à Ligny. »

Nous suivions toujours la direction de la route avec des milliers d'autres, mornes, abattus, et qui se retournaient tout de même en masse, et se resserraient pour faire feu, quand un escadron prussien approchait de trop près. Nous étions encore les plus fermes, les plus solides. De loin en loin, on trouvait des affûts, des canons, des caissons abandonnés; les fossés à droite et à gauche étaient remplis de sacs, de gibernes, de fusils, de sabres : — on avait tout jeté pour aller plus vite!

Mais ce qu'il y avait de plus terrible, c'étaient les grandes voitures de l'ambulance, arrêtées au milieu de la chaussée et remplies de blessés. — Les conducteurs avaient coupé les traits; ils s'étaient sauvés avec leurs chevaux, dans la crainte d'être pris.—Ces malheureux, à demi morts, les bras pendants, qui nous regardaient passer d'un air désespéré, quand j'y pense aujourd'hui, me produisent l'effet de ces touffes de paille et de foin qui restent accrochées aux broussailles après l'inondation; on dit : « Voilà la récolte... voilà nos moissons... voilà ce que nous laisse l'orage! » Ah! j'en ai fait des réflexions pareilles depuis cinquante ans!

Ce qui me désolait au milieu de cette déroute, ce qui me déchirait le cœur, c'était de ne plus voir un homme du bataillon, excepté nous. Je me disais : « Ils ne peuvent pourtant pas être tous morts! » et je m'écriais :

« Jean, si je retrouvais Zébédé, cela me rendrait courage! »

Mais lui ne me répondait pas et disait :

« Tâchons seulement de nous sauver, Joseph! Moi, si j'ai le bonheur de revoir le Harberg, je ne me plaindrai plus de manger des pommes de terre... Non... non... c'est Dieu qui m'a puni... Je serai bien content de travailler et d'aller au bois la hache sur l'épaule. Pourvu que je ne revienne pas estropié chez nous, et que je ne sois pas forcé de tendre la main au bord d'une grande route pour vivre, comme tant d'autres! Tâchons de nous échapper sains et saufs. »

Je trouvais qu'il était rempli de bon sens.

Vers dix heures et demie, nous approchions de Genappe; des cris terribles s'entendaient de loin. Comme on avait allumé des feux de paille au milieu de la grande rue pour éclairer le tumulte, nous voyions là-bas les maisons et les rues tellement pleines de monde, de chevaux et de bagages, qu'on ne pouvait faire un pas en avant. Nous comprîmes tout de suite que les Prussiens allaient venir d'une minute à l'autre, qu'ils auraient des canons, et qu'il valait mieux, pour nous, passer autour du village que d'être faits prisonniers en masse. C'est pourquoi nous prîmes à gauche, à travers les blés, avec un grand nombre d'autres. Nous passâmes le Thy, dans l'eau jusqu'à la ceinture, et nous arrivâmes vers minuit aux deux maisons des Quatre-Bras.

Nous avions bien fait de ne pas entrer à Genappe, car nous entendions déjà les coups de canon des Prussiens contre ce village, et la fusillade. Il arrivait aussi beaucoup de fuyards sur la route : des cuirassiers, des lanciers, des chasseurs... Aucun ne s'arrêtait!

La faim nous tourmentait d'une façon horrible. Nous pensions bien que dans ces maisons tout avait été mangé depuis longtemps, malgré cela, nous entrâmes dans celle de gauche. Le plancher était couvert de paille, où se trouvaient étendus des blessés. A peine avions-nous ouvert la porte, que tous se mirent à crier,... et, pour dire la vérité, l'odeur était tellement mauvaise, que nous ressortîmes tout de suite, en reprenant le chemin de Charleroi.

La lune était magnifique. Nous découvrions à droite, dans les blés, une quantité de morts qu'on n'avait pas enterrés. Buche descendit dans un sillon, où l'on voyait trois ou quatre Anglais étendus à vingt-cinq pas plus loin, les uns sur les autres. Je me demandais ce qu'il allait faire au milieu de ces morts, lorsqu'il revint avec une gourde de fer-blanc, qu'il secouait auprès de son oreille, —et qu'il me dit:

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Joseph... elle est pleine ! »

Mais, avant de la déboucher, il la trempa dans le fossé rempli d'eau, ensuite il l'ouvrit, et but en disant :

« C'est de l'eau-de-vie ! »

Il me la passa et je bus aussi. Je sentais la vie qui me revenait, et je lui rendis cette gourde à moitié pleine, en bénissant le Seigneur de la bonne idée qu'il nous avait donnée.

Nous regardions de tous les côtés pour voir si les morts n'auraient pas aussi du pain. Mais comme le tumulte augmentait, et que nous n'étions pas en nombre pour résister aux attaques des Prussiens s'ils nous entouraient, nous repartîmes pleins de force et de courage. Cette eau-de-vie nous faisait déjà tout voir en beau ; je disais :

« Jean, maintenant le plus terrible est passé ; nous reverrons encore une fois Phalsbourg et le Harberg. Nous sommes sur une bonne route qui nous conduit en France. Si nous avions gagné, nous aurions été forcés d'aller plus loin, jusqu'au fond de l'Allemagne. Il aurait fallu battre les Autrichiens et les Russes ; et si nous avions eu le bonheur d'en réchapper, nous serions revenus vétérans, avec des cheveux gris, pour tenir garnison à la Petite-Pierre ou bien ailleurs. »

Voilà les mauvaises idées qui me passaient par la tête ; mais cela ne m'empêchait pas de marcher avec plus de courage, et Buche disait :

« Les Anglais ont bien raison d'emporter des gourdes de fer-blanc ; si je n'avais pas vu le fer-blanc reluire à la lune, l'idée ne me serait jamais venue d'aller voir. »

Pendant que nous parlions ainsi, à chaque instant des cavaliers passaient près de nous ; leurs chevaux ne se tenaient presque plus, mais à force de taper dessus et de leur donner des coups d'éperon, ils les faisaient trotter tout de même. Le bruit de la débâcle au loin recommençait avec les coups de feu ; heureusement nous avions de l'avance.

Il pouvait être une heure du matin, nous nous croyions sauvés, quand tout à coup Buche me dit :

« Joseph... voici des Prussiens !... »

Et, regardant derrière nous, je vis au clair de la lune cinq hussards bruns, du même régiment que ceux qui l'année d'avant avaient haché Klipfel ; cela me parut un mauvais signe.

« Est-ce que ton fusil est chargé ! dis-je à Buche.

—Oui.

—Eh bien ! attendons... Il faut nous défendre... moi je ne me rends pas.

—Ni moi non plus, dit-il, j'aime encore mieux mourir que de m'en aller prisonnier. »

En même temps l'officier prussien nous criait d'un ton arrogant :

« Mettez bas les armes ! »

Et Buche, au lieu d'attendre comme moi, lui lâchait son coup de fusil dans la poitrine.

Alors les quatre autres tombèrent sur nous. Buche reçut un coup de sabre qui lui fendit le shako jusqu'à la visière, mais d'un coup de baïonnette il tua celui qui l'avait blessé. Il en restait encore trois. J'avais mon fusil chargé. Buche s'était mis le dos contre un noyer ; chaque fois que les Prussiens, qui s'étaient reculés, voulaient s'approcher, je les mettais en joue : — aucun d'eux ne voulait être tué le premier ! Et comme nous attendions, Buche, la baïonnette croisée, moi la crosse à l'épaule, nous entendîmes galoper sur la route ; cela nous fit peur, car nous pensions que c'étaient encore des Prussiens, mais c'étaient de nos lanciers. —Les hussards alors descendirent dans les blés, à droite, pendant que Buche se dépêchait de recharger son fusil.

Nos lanciers passèrent et nous les suivîmes en courant. Un officier qui se trouvait avec eux nous dit que l'Empereur était parti pour Paris, et que le roi Jérôme venait de prendre le commandement de l'armée.

Buche avait toute la peau de la tête fendue, mais l'os était en bon état ; le sang lui coulait sur les joues. Il se banda la tête avec son mouchoi, et, depuis cet endroit, nous ne rencontrâmes plus de Prussiens.

Seulement, vers deux heures du matin, comme nous étions tellement las que nous ne pouvions presque plus marcher, nous vîmes à cinq ou six cents pas, sur la gauche de la route, un petit bois de hêtres, et Buche me dit :

« Tiens, Joseph, entrons là... Couchons-nous et dormons. »

Je ne demandais pas mieux.

Nous descendîmes, en traversant les avoines jusqu'au bois, et nous entrâmes dans un fourré touffu, rien que de petits arbres serrés. Nous avions conservé tous les deux notre fusil, notre sac et notre giberne. Nous mîmes le sac à terre pour nous étendre l'oreille dessus ; et le jour était venu depuis longtemps, toute la grande débâcle défilait sur la route depuis des heures, lorsque nous nous éveillâmes et que nous reprîmes tranquillement notre chemin.

XXII

Un grand nombre de camarades et de blessés restèrent à Gosselies, mais la masse pour-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Des gueux nous appelaient *Bonapartistes*. (Page 110.)

suivit sa route, et vers neuf heures on commençait à découvrir tout au loin les clochers de Charleroi, quand tout à coup des cris, des plaintes et des coups de feu s'entendirent en avant de nous à plus d'une demi-lieue. Toute l'immense colonne de misérables fit halte en criant :

« La ville ferme ses portes! nous sommes arrêtés ici... »

La désolation et le désespoir se peignaient sur toutes les figures. Mais un instant après le bruit courut que des convois de vivres approchaient et qu'on ne voulait pas faire les distributions. Alors la fureur remplaça l'épouvante, et tout le long de la route on n'entendait qu'un cri :

« Tombons dessus! Assommons les gueux qui nous affament!... Nous sommes trahis! »

Les plus craintifs, les plus abattus se mirent à presser le pas en levant le sabre, ou en geant leur fusil.

On voyait d'avance que ce serait une véritable boucherie, si les conducteurs et l'escorte ne se rendaient pas.—Buche lui-même criait :

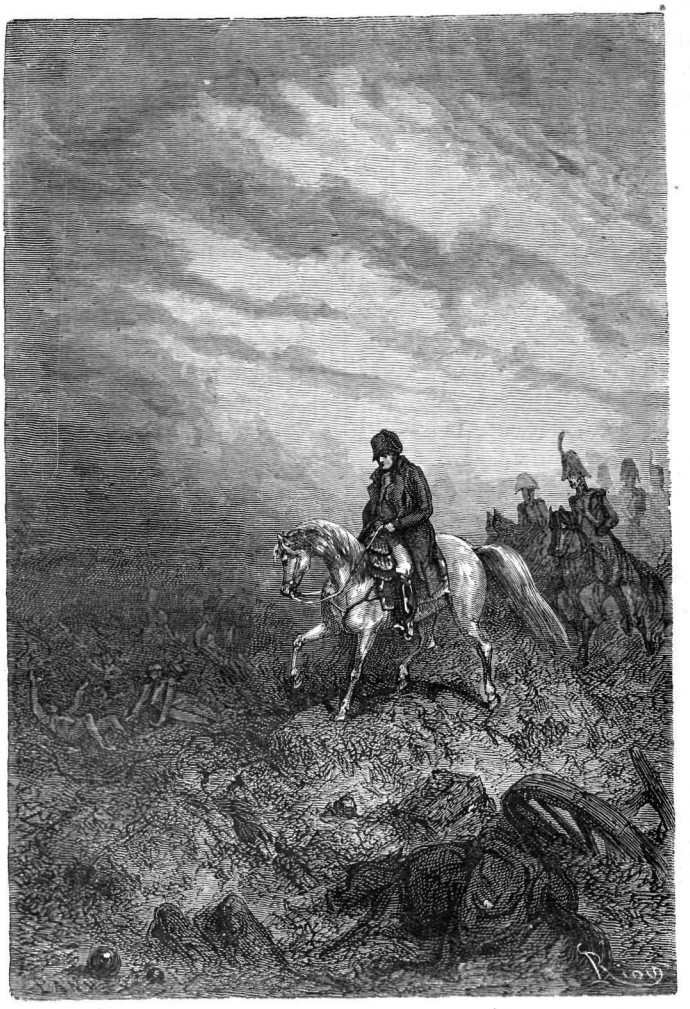
« Il faut tout massacrer... nous sommes trahis!... Arrive, Joseph!... Vengeons-nous!... »

Mais, je le retenais par le collet, en lui criant :

« Non, Jean, non!... nous avons déjà bien assez de massacres... Nous sommes réchappés de tout; ce n'est pas ici qu'il faut nous faire tuer par des Français. Arrive!... »

Il se débattait. Pourtant, à la fin, comme je lui montrais un village à gauche de la route, en lui disant :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



L'Empereur était parti pour Paris. (Page 103.)

« Tiens! voilà le chemin du Harberg, voilà des maisons comme aux Quatre-Vents! Allons plutôt là, demander du pain. J'ai de l'argent, nous en aurons pour sûr. Arrive! Cela vaudra mieux que d'attaquer les convois comme une bande de loups. »

Il finit par se laisser entraîner. Nous traversâmes encore une fois les récoltes. Sans la faim qui nous pressait, nous nous serions assis au bord du sentier à chaque pas. Mais au bout d'une demi-heure nous arrivâmes, grâce à Dieu, devant une espèce de ferme abandonnée, les fenêtres cassées, la porte ouverte au large, et de gros tas de terre noire autour. Nous entrâmes dans la salle en criant :

« Est-ce qu'il n'y a personne ? »

Nous tapions contre les meubles avec nos crosses, pas une âme ne répondait. Notre fureur s'augmentait d'autant plus, que nous voyions quelques misérables venir par le même chemin que nous, et que nous pensions :

« Ils viennent manger notre pain! »

Ah! ceux qui n'ont pas souffert des privations pareilles ne connaissent pas la fureur des hommes. C'est horrible!... horrible! Nous avions déjà cassé la porte d'une armoire pleine de linge, et nous bouleversions tout avec nos baïonnettes, quand une vieille femme sortit de dessous une table de cuisine, qui couvrait l'entrée de la cave; elle sanglotait et disait :

« Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de nous! »

Cette maison avait été pillée au petit jour. On avait emmené les chevaux; l'homme avait disparu, les domestiques s'étaient sauvés. Mal-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

gré notre fureur, la vue de la pauvre vieille nous fit honte de nous-mêmes, et je lui dis :

« N'ayez pas peur... nous ne sommes pas des monstres. Seulement donnez-nous du pain, ou nous allons périr. »

Elle, assise sur une vieille chaise, ses mains sèches croisées sur les genoux, disait :

« Je n'ai plus rien. Ils ont tout pris, mon Dieu!... tout... tout! »

Ses cheveux gris lui pendaient sur les joues. J'aurais voulu pleurer pour elle et pour nous.

« Ah! nous allons chercher nous-mêmes, » dis-je à Buche.—Et nous passâmes dans toutes les chambres, nous entrâmes dans l'écurie. Nous ne voyions rien; tout avait été pillé, cassé.

J'allais ressortir, quand, derrière la vieille porte, dans l'ombre, je vis un placard blanchâtre contre le mur. Je m'arrêtai, j'étendis la main; c'était un sac de toile avec une bretelle, que je décrochai bien vite en tremblant.

Buche me regardait... Le sac était lourd... je l'ouvris... il y avait deux grosses raves noires, une demi-miche de pain sec et dur comme de la pierre, une grosse paire de ciseaux pour tailler les haies, et, tout au fond, quelques oignons et du sel gris dans un papier.

En voyant cela, nous poussâmes un cri; la peur de voir arriver les autres nous fit courir derrière, bien loin dans les seigles, en nous cachant et nous courbant comme des voleurs. Nous avions repris toutes nos forces, et nous nous assîmes au bord d'un petit ruisseau. Buche me disait :

« Écoute, j'ai ma part!

—Oui... la moitié de tout, lui dis-je; tu m'as aussi laissé boire à ta gourde... Je veux partager. »

Alors il se calma.

Je coupai le pain avec mon sabre, disant :

« Choisis, Jean, voici ta rave... voici la moitié des oignons, et le sel dans le sac entre nous. »

Nous mangeâmes le pain sans le tremper dans l'eau, nous mangeâmes notre rave, les oignons et le sel. Nous aurions voulu continuer de manger toujours; pourtant nous étions rassasiés! Nous nous agenouillâmes au bord du ruisseau, les mains dans l'eau, et nous bûmes.

« Maintenant, allons-nous-en, dit Buche, et laissons-le sac! »

Malgré la fatigue qui nous cassait les jambes, nous repartîmes à gauche, pendant que sur la droite, derrière nous, du côté de Charleroi, les cris, les coups de fusil redoublaient, et que tout le long de la route on ne voyait que des gens se battre. Mais c'était déjà loin. Nous tournions la tête de temps en temps, et Buche me disait :

« Joseph, tu as bien fait de m'entraîner... Sans toi, je serais peut-être étendu là-bas, au bord de cette route, assommé par un Français. J'avais trop faim. Mais où nous sauver, à cette heure? »

Je lui répondais :

« Suis-moi! »

Nous traversâmes bientôt un grand et beau village, aussi pillé et abandonné. Plus loin, nous rencontrâmes des paysans, qui nous regardaient d'un air de défiance, en se rangeant au bord du chemin. Nous devions avoir de mauvaises mines, surtout Buche avec sa tête bandée et sa barbe de huit jours, épaisse et dure comme les soies d'un sanglier.

Vers une heure de l'après-midi, nous avions déjà repassé la Sambre sur le pont du Châtelet; mais comme les Prussiens étaient en route, nous ne fîmes pas encore halte dans cet endroit. J'avais pourtant déjà bonne confiance, je pensais :

« Si les Prussiens continuent leur poursuite, ils suivront certainement la grande masse, pour faire plus de prisonniers, et recueillir des canons, des caissons et des bagages. »

Voila comment étaient forcés de raisonner des hommes qui trois jours auparavant faisaient trembler le monde!

Je me souviens qu'en arrivant, sur les trois heures, dans un petit village, nous nous arrêtâmes devant une forge pour demander à boire. Aussitôt les gens du pays nous entourèrent, et le forgeron, un homme grand et brun, nous dit d'entrer dans l'auberge en face, qu'il allait venir, et que nous prendrions une cruche de bière avec lui.

Naturellement cela nous fit plaisir, car nous avions peur d'être arrêtés, et nous voyions que ces gens étaient pour nous.

L'idée me vint aussi qu'il me restait de l'argent dans mon sac, et que j'allais pouvoir m'en servir.

Nous entrâmes donc dans cette auberge, qui n'était qu'un bouchon, les deux petites fenêtres sur la rue, et la porte ronde s'ouvrant à deux battants, comme dans les villages de chez nous Quand nous fûmes assis, la salle se remplit tellement de monde, hommes et femmes, pour avoir des nouvelles, que nous pouvions à peine respirer.

Le forgeron vint. Il avait ôté son tablier de cuir et mis une petite blouse bleue; et tout de suite, lorsqu'il entra, nous reconnûmes que cinq ou six autres honnêtes bourgeois le suivaient : c'étaient le maire, l'adjoint et les conseillers municipaux de cet endroit.

Ils s'assirent sur les bancs en face de nous, et nous firent servir de la bière aigre, comme

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

on l'aime en ce pays. Buche ayant demandé du pain, la femme de l'aubergiste nous apporta la miche et un gros morceau de bœuf dans une écuelle. Tous nous disaient :

« Mangez! mangez. »

Quand l'un ou l'autre nous adressait des questions sur la bataille, le maire ou le forgeron s'écriait :

« Laissez donc ces hommes finir... vous voyez bien qu'ils arrivent de loin. »

Et seulement à la fin ils nous interrogèrent, nous demandant s'il était vrai que les Français venaient de perdre une grande bataille. On leur avait rapporté d'abord que nous étions vainqueurs, et maintenant un bruit se répandait que nous étions en déroute.

Nous comprîmes bien qu'ils avaient entendu parler de Ligny, et que cela leur troublait les idées.

J'étais honteux de leur avouer notre débâcle; je regardais Buche, qui dit :

Nous avons été trahis!... Les traîtres ont livré nos plans... L'armée était pleine de traîtres chargés de crier : « Sauve qui peut! » Comment voulez-vous que par ce moyen nous n'ayons pas perdu? »

C'était la première fois que j'entendais parler de cette trahison; quelques blessés criaient bien : « Nous sommes trahis! » mais je n'avais pas fait attention à leurs paroles; et quand Buche nous tira d'embarras par ce moyen, j'en fus content et même étonné.

Ces gens alors s'indignèrent avec nous contre les traîtres. Il fallut leur expliquer la bataille et la trahison. Buche disait que les Prussiens étaient arrivés par la trahison du maréchal Grouchy. Cela me paraissait tout de même trop fort; mais les paysans, remplis d'attendrissement, nous ayant encore fait boire de la bière et même donné du tabac et des pipes, je finis par dire comme Buche. Ce n'est que plus tard, après être partis de là, que l'idée de nos mensonges abominables me fit honte à moi-même, et que je m'écriai :

« Sais-tu bien, Jean, que nos mensonges sur les traîtres ne sont pas beaux? Si chacun en raconte autant, finalement, nous serons tous des traîtres, et l'Empereur seul sera un honnête homme. C'est honteux pour notre pays, de dire que nous avons tant de traîtres parmi nous... Ce n'est pas vrai!

—Bah! bah!... disait-il, nous avons été trahis; sans cela, jamais des Anglais et des Prussiens ne nous auraient forcés de battre en retraite. »

Et jusqu'à huit heures du soir nous ne fîmes que nous disputer. Nous arrivâmes alors dans un autre village appelé Bouvigny. Nous étions tellement fatigués que nos jambes étaient roides comme des piquets, et que depuis longtemps il nous fallait un grand courage pour faire un pas.

Nous croyions être bien loin des Prussiens. Comme j'avais de l'argent, nous entrâmes dans une auberge en demandant à coucher.

Je sortis une pièce de six livres, pour montrer que nous pouvions payer. J'avais résolu de changer d'habits le lendemain, de planter là mon fusil, mon sac, ma giberne, et de retourner chez nous; car je croyais la guerre finie, et je me réjouissais, au milieu de tous ces grands malheurs, d'avoir retiré mes bras et mes jambes de l'affaire.

Buche et moi, ce soir-là, couchés dans une petite chambre, la sainte Vierge et l'enfant Jésus dans une niche au-dessus de nous, entre les rideaux, nous dormîmes comme des bienheureux.

Le lendemain, au lieu de continuer notre route, nous étions si contents de rester assis sur une bonne chaise dans la cuisine, d'allonger nos jambes et de fumer notre pipe, en regardant bouillir la marmite, que nous dîmes :

« Restons ici tranquillement! Demain nous serons bien reposés; nous achèterons deux pantalons de toile, deux blouses, nous couperons deux bons bâtons dans une haie, et nous retournerons par petites étapes à la maison. »

Cela nous attendrissait de penser à ces choses agréables!

C'est aussi de cette auberge que j'écrivis à Catherine, à la tante Grédel et à M. Goulden. Je ne leur dis qu'un mot :

« Je suis sauvé... Remercions Dieu!... J'arrive... Je vous embrasse de tout mon cœur mille et mille fois!

« Joseph Bertha. »

En écrivant, je louais le Seigneur; mais bien des choses devaient encore m'arriver avant de monter notre escalier, au coin de Fouquet, en face du *Bœuf-Rouge*. Quand on est pris par la conscription, il ne faut pas se presser d'écrire qu'on est relâché. Ce bonheur ne dépend pas de nous, et la bonne volonté de s'en aller ne sert de rien.

Enfin ma lettre partit par la poste, et toute cette journée nous restâmes à l'auberge du *Mouton-d'Or*.

Après avoir bien soupé, nous montâmes dormir. Je disais à Buche :

« Hé! Jean! c'est autre chose de faire ce qu'on veut, ou d'être forcé de répondre à l'appel. »

Nous riions tous les deux, malgré les malheurs de la patrie, — sans y penser, bien en-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tendu, car nous aurions été de véritables gueux.

Enfin, pour la seconde fois, nous étions couchés dans notre bon lit, lorsque, vers une heure du matin, nous fûmes éveillés d'une façon extraordinaire : — le tambour battait... on entendait marcher dans tout le village. — Je poussai Buche, qui me dit :

« J'entends bien... Les Prussiens sont dehors ! »

On peut se figurer notre épouvante. Mais au bout d'un instant, ce fut bien pire, car on frappait à la porte de l'auberge, qui s'ouvrit, et deux secondes après la grande salle était pleine de monde. On montait l'escalier. Buche et moi nous nous étions levés ; il disait :

« Je me défends, si l'on veut me prendre ! »

Moi je n'osais pas songer à ce que j'allais faire.

Nous étions déjà presque habillés, et j'espérais pouvoir me sauver dans la nuit, avant d'être reconnu, quand des coups retentirent à notre porte ; on criait :

« Ouvrez ! »

Il fallut bien ouvrir.

Un officier d'infanterie, trempé par la pluie, son gros manteau bleu collé sur les épaulettes, et suivi d'un vieux sergent qui tenait une lanterne, entra. Nous reconnûmes que c'étaient des Français. L'officier nous dit brusquement :

« D'où venez-vous ?

—Du Mont-Saint-Jean, mon lieutenant, lui répondis-je.

—De quel régiment êtes-vous ?

—Du 6e léger. »

Il regarda le numéro de mon shako sur la table, et je vis en même temps le sien : c'était aussi du 6e léger. »

« De quel bataillon ? fit-il en fronçant le sourcil.

—Du 3e. »

Buche, tout pâle, ne disait rien. L'officier regardait nos fusils, nos sacs, nos gibernes, derrière le lit, dans un coin.

« Vous avez déserté ! fit-il.

—Non, mon lieutenant, nous sommes partis les derniers, sur les huit heures, du Mont-Saint-Jean...

—Descendez, nous allons voir cela. »

Nous descendîmes.

L'officier nous suivait, le sergent marchait devant avec la lanterne.

La grande salle en bas était pleine d'officiers du 12e chasseurs à cheval et du 6e léger. Le commandant du 4e bataillon du 6e se promenait de long en large, en fumant une petite pipe de bois. Tous ces gens étaient trempés et couverts de boue.

L'officier dit quatre mots au commandant, qui s'arrêta, ses yeux noirs fixés sur nous, et son nez crochu recourbé dans ses moustaches grises. Il n'avait pas l'air tendre, et nous posa de suite cinq ou six questions sur notre départ de Ligny, sur la route des Quatre-Bras et la bataille ; il clignait des yeux en serrant les lèvres. Les autres allaient et venaient, traînant leurs sabres sans écouter. Finalement le commandant dit :

« Sergent... ces deux hommes entrent dans la 2e compagnie. Allez ! »

Il reprit sa pipe au bord de la cheminée, et nous sortîmes avec le sergent, bien heureux d'en être quittes à si bon marché, car on aurait pu nous fusiller comme déserteurs devant l'ennemi. Le sergent nous conduisit à deux cents pas, au bout du village, près d'un hangar. On avait allumé des feux plus loin dans les champs ; des hommes dormaient sous le hangar, contre les portes d'écurie et les piliers. Il tombait une petite pluie fine dans la rue ; toutes les flaques d'eau tremblotaient à la lune grise et brouillée. Nous restâmes debout sous un pan de toit, au coin de la vieille maison, songeant à nos misères.

Au bout d'une heure, le tambour se mit à rouler sourdement, les hommes secouèrent la paille et le foin de leurs habits, et nous repartîmes. Il faisait encore nuit sombre ; derrière nous, les chasseurs sonnaient le boute-selle.

Entre trois et quatre heures, au petit jour, nous vîmes un grand nombre d'autres régiments, cavalerie, infanterie et artillerie, en marche comme nous, par différents chemins : — tout le corps du maréchal Grouchy en retraite ! Le temps mouillé, le ciel sombre, ces longues files d'hommes accablés de lassitude, le chagrin d'être repris et de penser que tant d'efforts, tant de sang répandu n'aboutissaient pour la seconde fois qu'à l'invasion, tout cela nous faisait pencher la tête. On n'entendait que le bruit des pas dans la boue.

Cette tristesse durait depuis longtemps, lorsqu'une voix me dit :

« Bonjour, Joseph ! »

Je m'éveillai, regardant celui qui me parlait, et je reconnus le fils du tourneur Martin, notre voisin de Phalsbourg ; il était caporal au 6e, et marchait en serre-file, l'arme à volonté. Nous nous serrâmes la main. Ce fut une véritable consolation pour moi de voir quelqu'un du pays.

Malgré la pluie qui tombait toujours, et la grande fatigue, nous ne fîmes que parler de cette terrible campagne. —Je lui racontai la bataille de Waterloo ; lui me dit que le 4e bataillon, à partir de Fleurus, avait fait route sur Wâvres avec tout le corps d'armée de Grouchy ;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que, dans l'après-midi du lendemain 18, on entendait le canon sur la gauche, et que tout le monde voulait marcher dans cette direction; que c'était aussi l'avis des généraux, mais que le maréchal, ayant reçu des ordres positifs, avait continué sa route sur Wâvres. Ce n'est qu'entre six et sept heures, et quand il fut clair que les Prussiens s'étaient échappés, qu'on avait changé de direction à gauche, pour aller rejoindre l'Empereur; malheureusement il était trop tard, et vers minuit il avait fallu prendre position dans les champs. Chaque bataillon avait formé le carré. A trois heures du matin, le canon des Prussiens avait réveillé les bivouacs, et l'on s'était tiraillé jusqu'à deux heures de l'après-midi, moment où l'ordre était venu de se mettre en retraite. C'était encore une fois bien tard, disait Martin, car une partie de l'armée qui venait de battre celle de l'Empereur, se trouvait déjà sur nos derrières, et cela nous força de marcher tout le restant du jour et la nuit suivante jusqu'à six heures du matin, pour nous en dégager.—A six heures, le bataillon avait pris position près du village de Temploux; à dix, les Prussiens arrivaient en forces supérieures; on leur avait opposé la plus vigoureuse résistance, pour donner le temps à l'artillerie et aux bagages de passer le pont à Namur. Tout le corps d'armée avait heureusement défilé par la ville, excepté le 4e bataillon, par la faute du commandant Delong, qui s'était laissé tourner à droite de la route, et qui dut se jeter dans la Sambre pour n'être pas coupé. Plusieurs hommes avaient été faits prisonniers, d'autres s'étaient noyés en essayant de passer la rivière à la nage. — C'est tout ce que me raconta Martin; il n'avait aucune nouvelle de chez nous.

Ce même jour, nous passâmes par Givet; le bataillon bivouaqua près du village de Hierches, une demi-lieue plus loin. Le lendemain, après avoir passé par Fumay et Rocroy, nous couchâmes à Bourg-Fidèle, le 23 juin à Blombay, le 24 à Saulse-Lenoy, — où l'on apprit l'abdication de l'Empereur, — et les jours suivants à Vitry, près de Reims, à Jonchery, à Soissons; de là le bataillon prit la route de Villers-Cotterets; mais l'ennemi nous ayant déjà devancés, nous changeâmes de direction par La Ferté-Milon, et nous allâmes bivouaquer à Neuchelles, village ruiné par l'invasion de 1814, et qui n'avait pas encore été rebâti.

Nous partîmes de cet endroit le 29, vers une heure du matin, et nous passâmes par Meaux. Il fallut prendre la route de Lagny, parce que les Prussiens occupaient celle de Claye; nous poursuivîmes notre route tout le jour et la nuit suivante.

Le 30, à cinq heures du matin, nous étions au pont de Saint-Maur. Le même jour, à trois heures du soir, nous avions passé hors de Paris, et nous bivouaquions près d'un endroit riche en toutes choses, appelé Vaugirard, sur la route de Versailles. Le 1er juillet, nous étions allés bivouaquer près d'un endroit superbe appelé Meudon. On voyait, aux jardins, aux vergers entourés de murs, à la grandeur extraordinaire des maisons, à leur bon entretien, que c'étaient les environs de la plus belle ville du monde, et pourtant nous vivions au milieu de la misère et des dangers; le cœur nous en saignait! Les gens sont bons, ils aiment les soldats; on nous appelait défenseurs de la patrie, et les plus pauvres voulaient se battre avec nous.

Le 1er juillet, nous quittâmes la position à onze heures du soir, pour aller à Saint-Cloud, qui n'est que palais sur palais, jardins sur jardins, grands arbres, allées magnifiques; tout ce qu'on peut se figurer d'admirable. A six heures, nous partîmes de Saint-Cloud, pour revenir prendre position à Vaugirard. Des rumeurs terribles couraient dans la ville... L'Empereur était parti pour Rochefort... On disait:

« Le roi de Rome va revenir... Louis XVIII est en route... »

On ne savait rien dans cette ville, où l'on devrait tout savoir d'abord.

A Vaugirard, l'ennemi vint nous attaquer vers une heure de l'après-midi, dans les environs du village d'Issy. Nous nous battîmes jusqu'à minuit pour notre capitale. Le peuple nous aidait, il venait relever nos blessés sous le feu des Prussiens; les femmes avaient pitié de nous.

Notre souffrance d'avoir été menés jusque-là par la force ne peut pas se dire... J'ai vu Buche lui-même pleurer, parce que nous étions en quelque sorte déshonorés.—J'aurais bien voulu ne pas voir cela!—Douze jours auparavant, je ne me figurais pas si bien la France. En voyant Paris avec ses clochers et ses palais innombrables, qui s'étendent aussi loin que va le ciel, je pensais :

« C'est la France!... Voilà ce que depuis des centaines et des centaines d'années nos anciens ont amassé. Quel malheur de dire que les Anglais et que les Prussiens arrivent jusqu'ici! »

A quatre heures du matin, nous attaquâmes les Prussiens avec une nouvelle fureur, et nous leur reprîmes les positions perdues la veille.— C'est alors que des généraux vinrent nous annoncer une suspension d'armes.—Ces choses se passaient le 3 juillet 1815. Nous pensions que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cette suspension d'armes était pour prévenir l'ennemi que, s'il ne se retirait pas, la France se lèverait comme en 92 et qu'elle l'écraserait! Nous avions des idées pareilles; et moi, voyant ce peuple qui nous soutenait, je me rappelais les levées en masse dont le père Goulden me parlait toujours.

Malheureusement un grand nombre étaient si las de Napoléon et des soldats, qu'ils sacrifiaient la patrie elle-même pour en être débarrassés; ils mettaient tout sur le dos de l'Empereur, et disaient que sans lui les autres n'auraient jamais eu ni la force ni le courage de venir, qu'il nous avait épuisés, et que les Prussiens eux-mêmes nous donneraient plus de liberté.

Le peuple parlait comme M. Goulden, mais il n'avait pas d'armes ni de cartouches; on avait fait des piques pour lui!...

Et comme on rêvait à ces choses, le 4 on nous annonça l'armistice, par lequel les Prussiens et les Anglais devaient occuper les barrières de Paris, et l'armée française se retirer derrière la Loire.

Alors l'indignation de tous les honnêtes gens fut si grande, que la colère nous rendit furieux; les uns cassaient leurs fusils, les autres déchiraient leurs uniformes, et tout le monde criait :

« Nous sommes trahis... nous sommes livrés... »

Les vieux officiers, pâles comme des morts, restaient là... Les larmes leur coulaient sur les joues. Personne ne pouvait nous apaiser. Nous étions tombés au-dessous de rien :—nous étions un peuple conquis!

Dans deux mille ans, on dira que Paris a été pris par les Prussiens et les Anglais... c'est une honte éternelle, mais cette honte ne repose pas sur nous.

Le bataillon partit de Vaugirard à cinq heures du soir, le 5 juillet, pour aller bivouaquer à Montrouge. Comme on voyait que le mouvement du côté de la Loire commençait, chacun se dit :

« Qu'est-ce que nous sommes donc? Est-ce que nous obéissons aux Prussiens? Parce que les Prussiens veulent nous voir sur l'autre rive de la Loire, nous sommes forcés d'obéir? Non! non! cela ne peut pas aller. Puisqu'on nous trahit, eh bien! partons. Tout cela ne nous regarde plus. Nous avons fait notre devoir... Nous ne voulons pas obéir à Blücher! »

Et ce même soir la désertion commença. Tous les soldats partaient, les uns à droite, les autres à gauche. Des hommes en blouse et de pauvres vieilles femmes voulaient nous emmener dans leurs rues innombrables, et tâcher de nous consoler; mais nous n'avions pas besoin de consolations.—Je dis à Buche :

« Laissons tout cela... retournons à Phalsbourg... au Harberg... reprenons notre état, vivons comme d'honnêtes gens. Si les Prussiens, les Autrichiens ou les Russes arrivent là-bas, les montagnards et ceux de la ville sauront bien se défendre. Nous n'aurons pas besoin de grandes batailles pour en exterminer des mille et des mille. En route! »

Nous étions une quinzaine de Lorrains au bataillon; nous partîmes ensemble de Montrouge, où se trouvait le quartier général, et nous passâmes par Ivry et Bercy, qui sont des endroits de toute beauté; mais le chagrin nous empêchait de voir le quart de ce qu'il aurait fallu regarder. Les uns conservaient l'uniforme, d'autres n'avaient que la capote, d'autres avaient acheté une blouse.

Derrière Saint-Mandé, tout près d'un bois où l'on voit à gauche de hautes tours, et que l'on nous dit être Vincennes, nous trouvâmes enfin la route de Strasbourg. C'était le 6 au matin, et, depuis cet endroit, nous fîmes régulièrement nos douze lieues par jour.

Le 8 juillet, on savait déjà que Louis XVIII allait revenir, et que Mgr le comte d'Artois ferait son salut. Toutes les voitures, les pataches, les diligences portaient déjà le drapeau blanc; dans tous les villages où nous passions, on chantait des *Te Deum*; les maires, les adjoints, louaient et glorifiaient le Seigneur du retour de Louis le Bien-Aimé.

Des gueux en nous voyant passer, nous appelaient *Bonapartistes!* ils excitaient même les chiens contre nous... Mais j'aime mieux ne pas parler de cela; les gens de cette espèce sont la honte du genre humain. Nous ne leur répondions que par un coup d'œil de mépris, qui les rendait encore plus insolents et plus furieux. Plusieurs d'entre nous balançaient leur bâton comme pour dire :

« Si nous vous tenions dans un coin, vous seriez doux comme des moutons! »

Mais les gendarmes soutenaient ces espèces de Pinacles; dans trois ou quatre endroits, les cris de la mauvaise race nous firent arrêter. Les gendarmes arrivaient nous demander nos papiers; on nous menait à la mairie, et les gueux nous forçaient de crier : *Vive le roi!*

C'était une véritable abomination; les vieux soldats, plutôt que de crier, se laissaient conduire en prison. Buche voulait suivre leur exemple, mais je lui disais :

« Qu'est-ce que cela nous fait de crier : Vive Jean-Claude ou : Vive Jean-Nicolas? Tous ces rois, ces empereurs, anciens ou nouveaux, ne donneraient pas un seul de leurs cheveux pour

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nous sauver la vie, et nous irions nous faire échiner pour crier d'une façon ou d'une autre? Non, cela ne nous regarde pas. Puisque les gens sont si bêtes, et que nous ne sommes pas les plus forts, il faut les satisfaire. Plus tard, ils crieront autre chose, et plus tard encore autre chose... Tout change!... il n'y a que le bon sens et le bon cœur qui restent. »

Buche ne voulait pas comprendre ces raisons, mais quand les gendarmes arrivaient, il obéissait tout de même.

A mesure que nous avançions, tantôt l'un, tantôt l'autre se détachait de la troupe et s'arrêtait dans son village; de sorte qu'après Toul, Buche et moi nous étions seuls.

C'est nous qui vîmes encore le plus triste spectacle: des Allemands et des Russes en foule, maîtres de la Lorraine et de l'Alsace. Ils faisaient l'exercice à Lunéville, à Blamont, à Sarrebourg, avec des branches de chêne sur leurs mauvais shakos. — Quel chagrin de voir des sauvages pareils vivre et se goberger au compte de nos paysans!... Ah! le père Goulden avait bien raison de dire que la gloire des armes coûte cher... Tout ce que je souhaite, c'est que le Seigneur nous en débarrasse pour les siècles des siècles.

Enfin, le 16 juillet 1815, vers onze heures du matin, nous arrivâmes à Mittelbronn, le dernier village sur la côte avant Phalsbourg. Le blocus était levé depuis l'armistice, des Cosaques, des landwehrs et des kaiserlicks remplissaient le pays; ils avaient encore leurs batteries en position autour de la place, mais on ne tirait plus; les portes de la ville étaient ouvertes, les gens sortaient pour faire les récoltes.

On avait grand besoin de rentrer les blés et les seigles, car on peut s'imaginer la misère, avec tant de milliers d'êtres inutiles à nourrir, et qui ne se refusaient rien, qui voulaient du *schnaps* et du lard tous les jours.

Devant toutes les portes, à toutes les fenêtres, on ne voyait que des nez camards, de ces longues barbes jaunes, crasseuses, de ces habits blancs remplis de vermine, et de ces shakos plats, qui vous regardaient en fumant leur pipe dans la paresse et l'ivrognerie. Il fallait travailler pour eux, et finalement les honnêtes gens furent encore obligés de leur donner deux milliards pour les décider à partir.

Combien de choses on aurait à dire sur tous ces fainéants de la Russie et de l'Allemagne, si nous n'en avions pas fait dix fois plus dans leur pays!... Mais il vaut mieux que chacun réfléchisse pour son propre compte et s'imagine le reste.

Devant l'auberge de Heitz, je dis à Buche :

« Entrons... les jambes me manquent. »

La mère Heitz, qui dans ce temps était encore une jeune femme, criait déjà, les mains en l'air :

« Ah! mon Dieu!... c'est M. Joseph Bertha!... Dieu du ciel, quelle surprise en ville!... »

Alors j'entrai, je m'assis, et je me penchai sur la table, pour pleurer à mon aise. La mère Heitz courait chercher une bouteille de vin à la cave; j'entendais aussi Buche sangloter dans un coin. Nous ne pouvions parler ni l'un ni l'autre, en songeant à la joie de nos parents; la vue du pays nous avait bouleversés, et nous étions contents de penser que nos os reposeraient un jour en paix dans le cimetière de notre village.

En attendant, nous allions toujours embrasser ceux que nous aimions le plus au monde.

Quand nous fûmes un peu remis, je dis à Buche :

« Tu vas partir en avant... je te suivrai de loin, pour que ma femme et M. Goulden n'aient pas trop de surprise. Tu commenceras par leur dire que tu m'as rencontré le lendemain de la bataille, sans blessures; ensuite que tu m'as encore rencontré dans les environs de Paris... et même sur la route... et seulement à la fin tu diras : « Je crois qu'il n'est pas loin et qu'il va venir! » Tu comprends? »

— Oui, je comprends, dit-il en se levant après avoir vidé son verre, et je ferai la même chose pour la grand'mère, qui m'aime plus que les autres garçons. J'enverrai quelqu'un d'avance. »

Il sortit aussitôt et j'attendis quelques instants. La mère Heitz me parlait, mais je ne l'écoutais pas; je songeais au chemin qu'avait déjà pu faire Buche, je le voyais près du guévoir, dans l'avancée, sous la porte... Tout à coup je partis en criant :

« Mère Heitz! je vous payerai plus tard. »

Et je me mis à courir. Il me semble bien avoir rencontré trois ou quatre personnes qui disaient :

« Hé! c'est Joseph Bertha!... »

Mais je n'en suis pas sûr. D'un coup, sans savoir comment, je montai l'escalier de notre maison, et puis j'entendis un grand cri. — Catherine était dans mes bras!... J'avais en quelque sorte la tête bouleversée, et seulement un instant après, je sortis comme d'un rêve : je vis la chambre, M. Goulden, Jean Buche, Catherine, et je me mis tellement à sangloter, qu'on aurait cru qu'il venait de m'arriver le plus grand malheur. M. Goulden ne disait rien, ni Buche. Je tenais Catherine assise sur mes genoux, je l'embrassais; elle pleurait aussi. Et bien longtemps après je m'écriai :

« Ah! monsieur Goulden, pardonnez-moi!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Nous arrivâmes devant une ferme abandonnée. (Page 105.

J'aurais déjà voulu vous embrasser, vous, mon père, vous que j'aime autant que moi-même!

—C'est bon, Joseph, dit-il tout attendri, je le sais... je ne suis pas jaloux. »

Il s'essuyait les yeux.

« Oui... oui... l'amour... la famille... et puis les amis... C'est naturel, mon enfant... Ne te trouble pas. »

Alors je me levai et j'allai le serrer sur mon cœur.

Le premier mot que me dit Catherine, ce fut :

« Joseph, je savais que tu reviendrais, j'avais mis ma confiance en Dieu!... Maintenant nos plus grandes misères sont passées. Nous resterons toujours ensemble. »

« Je l'avais encore fait asseoir sur mes genoux, son bras sur mon épaule, je la regardais, elle baissait les yeux, toute pâle : ce que nous espérions avant mon départ était arrivé. Nous étions bien heureux!

M. Goulden, près de l'établi, souriait; Jean, debout, à côté de la porte, disait :

« Maintenant je pars, Joseph, je vais au Harberg; le père et la grand'mère m'attendent. »

Il me tendait la main, et je la retenais, disant :

« Jean; reste... tu dîneras avec nous. »

M. Goulden et Catherine l'engageaient aussi, mais il ne voulut pas attendre. En l'embrassant sur l'escalier, je sentis que je l'aimais comme un frère.

Il est revenu bien souvent depuis; chaque fois qu'il arrivait en ville, pendant trente ans,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



« Joseph ! te voilà donc réchappé de tout ! » (Page 113.)

c'est chez moi qu'il descendait. Maintenant il repose derrière l'église de la Hommert ! C'était un brave homme, un homme de cœur... Mais à quoi vais-je penser !

Il faut pourtant que cette histoire finisse, et je n'ai rien dit encore de la tante Grédel, qui vint une heure après. Ah ! c'est elle qui levait les bras, c'est elle qui me serrait en criant :

« Joseph !... Joseph ! te voilà donc réchappé de tout ! Qu'on vienne te reprendre maintenant... qu'on vienne ! Ah ! comme je me suis repentie de t'avoir laissé partir... Comme j'ai maudit la conscription et le reste... Mais te voilà... c'est bon... c'est bon ! Le Seigneur a eu pitié de nous. »

Oui, tout cela, toutes ces vieilles histoires, quand on y pense, vous font encore venir les larmes aux yeux ; c'est comme un rêve, un songe oublié depuis des années et des années, et pourtant c'est la vie. Ces joies et ces chagrins qu'on se rappelle sont encore la seule chose qui vous rattache à la terre et qui fait que, dans la grande vieillesse, lorsque les forces s'en vont, lorsque la vue baisse, et que l'on n'est plus que l'ombre de soi-même, on ne veut jamais partir, on ne dit jamais : « C'est assez ! »

Ces vieux souvenirs sont toujours vivants : quand on parle de ses anciens dangers, on croit encore y être ; de ses vieux amis, on croit encore leur serrer la main ; de celle qu'on aimait, on croit encore la tenir sur ses genoux, et penser en la regardant : « Elle est belle ! » Et ce qui vous semblait juste, honnête, sage autre-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

trefois, est encore honnête, juste et sage.

Je me souviens, — et ceci doit finir cette longue histoire, — qu'après mon retour, durant quelques mois et même des années, une grande tristesse régnait dans les familles, et qu'on n'osait plus se parler franchement, ni faire des vœux pour la gloire du pays. Zébédé lui-même, rentré parmi ceux qu'on avait licenciés derrière la Loire, Zébédé lui-même avait perdu courage. Cela venait des vengeances, des jugements et des fusillades, des massacres et des revanches de toute sorte; cela venait de notre humiliation : — des cent cinquante mille Allemands, Anglais et Russes qui tenaient garnison dans nos forteresses, des indemnités de guerre, du milliard des émigrés, des contributions forcées et principalement des lois contre les suspects, contre les sacriléges, et pour les droits d'aînesse qu'on voulait rétablir.

Toutes ces choses, contraires au bon sens, contraires à l'honneur de la nation, — avec les dénonciations des Pinacles et les avanies qu'on faisait souffrir aux vieux révolutionnaires, — toutes ces choses avaient fini par vous rendre sombres. Aussi, souvent, quand nous étions seuls avec Catherine et le petit Joseph, que Dieu nous avait envoyé pour nous consoler au milieu de ces grandes misères, M. Goulden, tout rêveur, me disait :

« Joseph, notre malheureux pays est bien bas!... Quand Napoléon a pris la France, elle était la plus grande, la plus libre, la plus puissante des nations; tous les autres peuples nous admiraient et nous enviaient!... Aujourd'hui, nous sommes vaincus, ruinés, saignés à blanc; l'ennemi remplit nos forteresses, il nous tient le pied sur la gorge... Ce qui ne s'était jamais vu depuis que la France existe, — l'étranger maître de notre capitale! — nous l'avons vu deux fois en deux ans! Voilà ce qu'il en coûte de mettre sa liberté, sa fortune, son honneur entre les mains d'un ambitieux!... Oui, nous sommes dans une bien triste position; on croirait que notre grande Révolution est morte, et que les Droits de l'homme sont anéantis!... Eh bien! il ne faut pas se décourager, tout cela passera!... Ceux qui marchent contre la justice et la liberté seront chassés; ceux qui veulent rétablir les priviléges et les titres seront regardés comme des fous. La grande nation se repose, elle réfléchit sur ses fautes, elle observe ceux qui veulent la conduire contre ses intérêts, elle lit dans le fond de leur âme; et malgré les Suisses, malgré la garde royale, malgré la Sainte-Alliance, quand elle sera lasse de sa misère, elle mettra ces gens dehors du jour au lendemain. Et ce sera fini, car la France veut la liberté, l'égalité et la justice! — La seule chose qui nous manque, c'est l'instruction; mais le peuple s'instruit tous les jours, il profite de notre expérience et de nos malheurs. Je n'aurai peut-être pas le bonheur de voir le réveil de la patrie, je suis trop vieux pour l'espérer; mais toi, tu le verras, et ce spectacle te consolera de tout; tu seras fier d'appartenir à cette nation généreuse, qui marche bien loin en avant des autres depuis 89; ses instants de halte ne sont que de petits repos pendant un long voyage. »

Cet homme de bien, jusqu'à sa dernière heure, conserva son calme et sa confiance.

Et j'ai vu l'accomplissement de ses paroles; j'ai vu le retour du drapeau de la liberté, j'ai vu la nation croître en richesse, en bonheur, en instruction; j'ai vu ceux qui voulaient arrêter la justice et rétablir l'ancien régime, forcés de partir; et je vois que l'esprit marche toujours, que les paysans donneraient jusqu'à leur dernière chemise pour avancer leurs enfants.

Malheureusement, nous n'avons pas assez de maîtres d'école. Ah! si nous avions moins de soldats et plus de maîtres d'école, tout irait beaucoup plus vîte. Mais, patience, cela viendra. Le peuple commence à comprendre ses droits; il sait que les guerres ne lui rapportent que des augmentations de contributions, et quand il dira : « Au lieu d'envoyer mes fils périr par milliers sous le sabre et le canon, je veux qu'on les instruise et qu'on en fasse des hommes! » qui est-ce qui oserait vouloir le contraire, puisque aujourd'hui le peuple est le maître ?

Dans cet espoir, je vous dis adieu, mes amis, et je vous embrasse de tout mon cœur.

FIN DE WATERLOO

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG - CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG, CARRAUD-BAUDRY